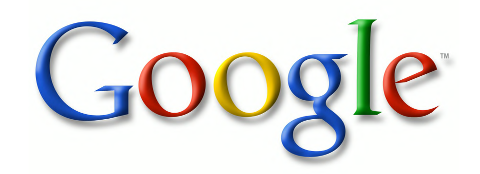
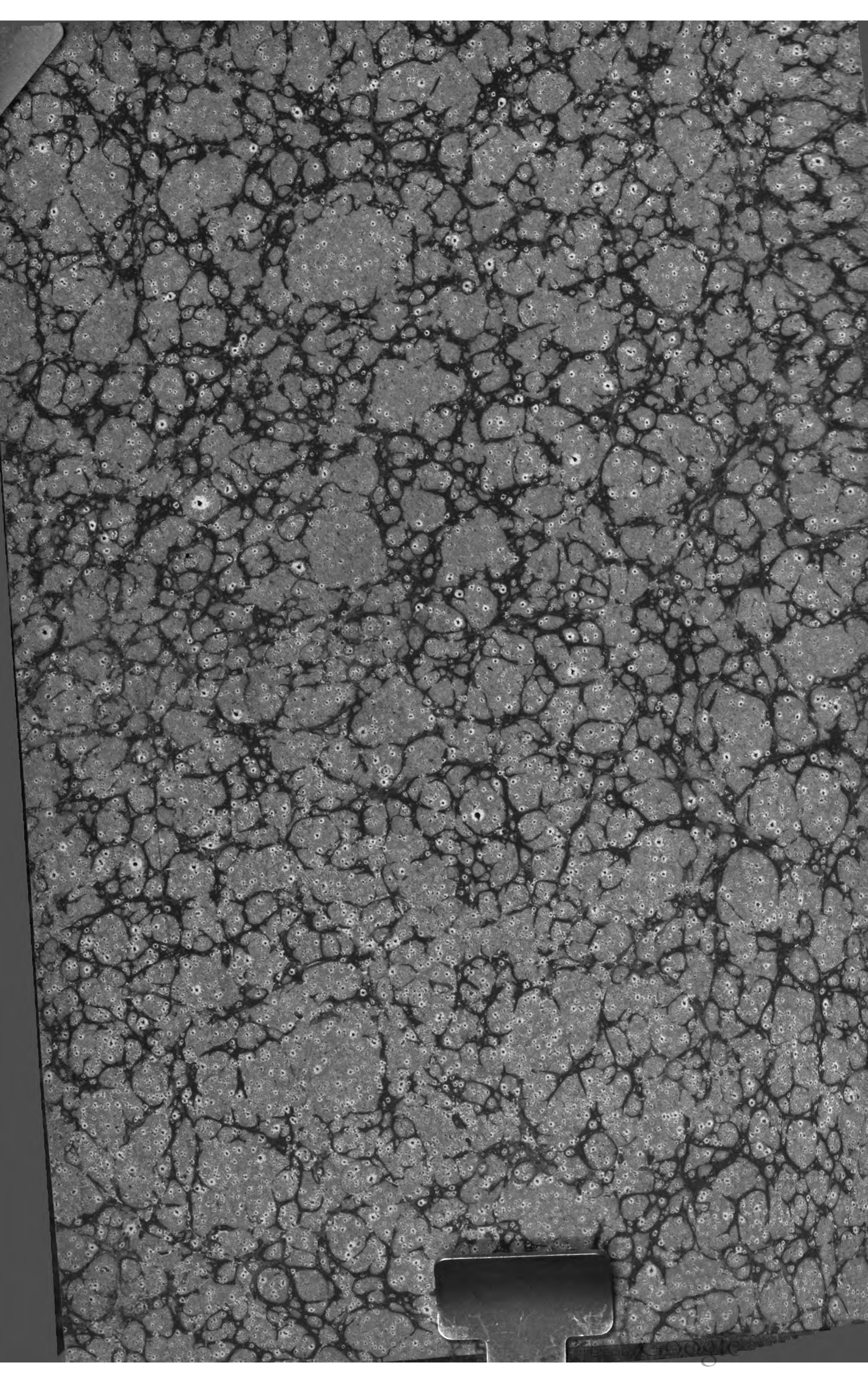
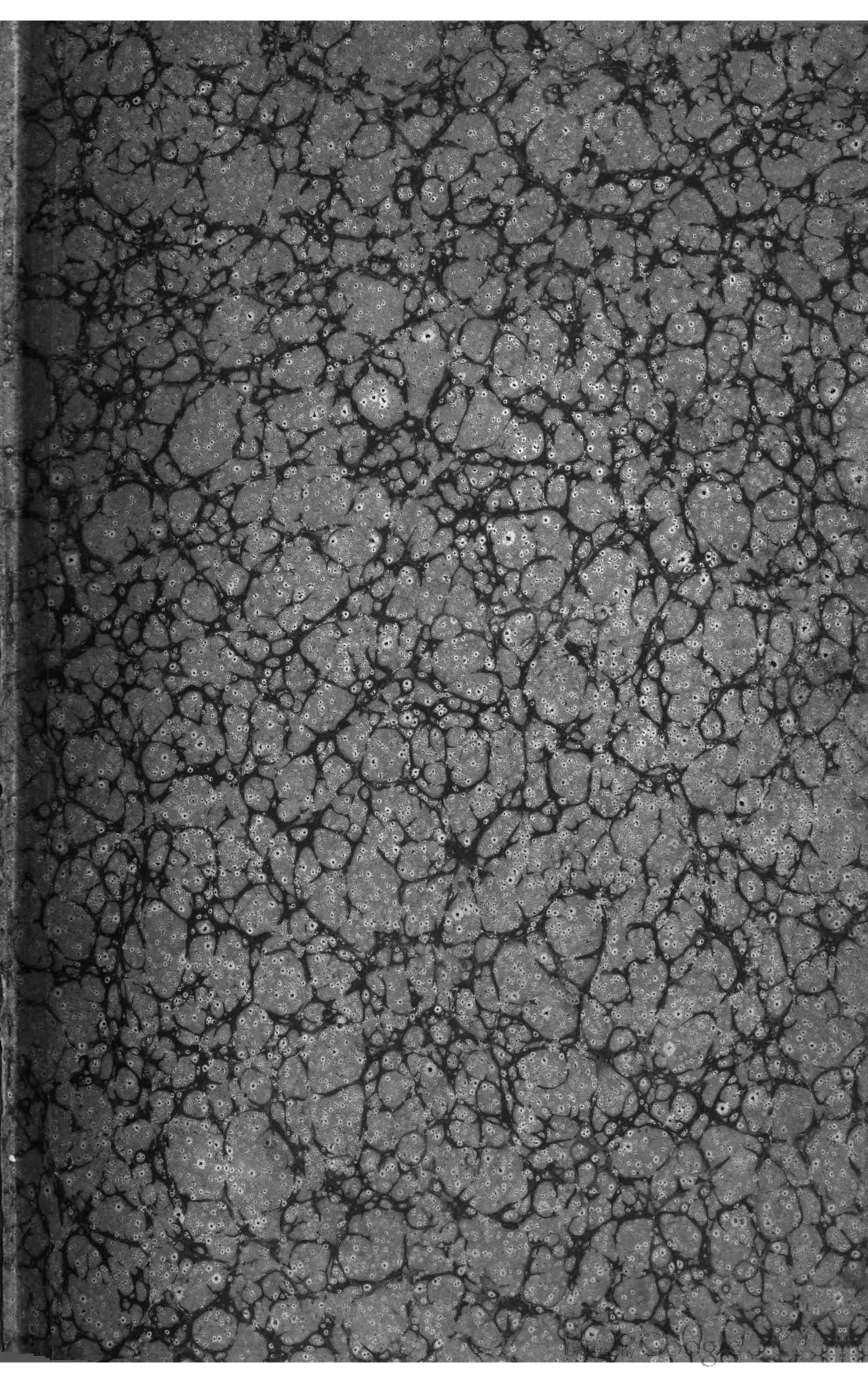








COLLECTION

DES

ROMANS DE CHEVALERIE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE
55, quai des Grands-Augustins.

ALFRED DELVAU

COLLECTION DES ROMANS DE CHEVALERIE

MIS EN PROSE FRANÇAISE MODERNE

AVEC ILLUSTRATIONS

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE

3, QUAI MALAQUAIS, 3

1869

TABLE DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME

ETUDE

SUR CETTE NOUVELLE TRADUCTION DES

AMADIS

ÉTUDE

SUR CETTE NOUVELLE TRADUCTION DES

AMADIS

Voici un livre espagnol qui pourrait bien être français, — c'est-à-dire picard. Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, lieutenant du roi François Ier, en son gouvernement de Picardie, avouait l'avoir traduit du castillan, — tout en faisant ses réserves en faveur de sa nation. D'un autre côté, cette série des *Amadis* a été attribuée, tantôt à un Portugais, Vasco de Lobeira, tantôt à un Italien, Féralite, disciple de Pétrarque, tantôt à un Espagnol, Garcias Ordognès de Montalvo; il y a même des savants qui prétendent que ce curieux ouvrage a été écrit originairement en langue grecque.

Voilà bien des raisons de croire que l'ouvrage est picard, n'est-ce pas? Dans tous les cas, nous avons le bénéfice du doute, et, à cette cause, nous continuerons à croire que les Espagnols nous ont emprunté la fable des *Amadis*. Quant aux pompons et aux affiquets de style dont ils ont cru devoir l'affubler, — ainsi qu'ils font pour leurs femmes et pour leurs mules, — nous leur en laissons volontiers la gloire et la responsabilité. Ce que nous réclamons comme nôtre, c'est purement et simplement l'histoire d'*Amadis* et de *Galaor*, — c'est-à-dire deux ou trois volumes sur les trente ou quarante qui composent cette interminable série.

Car, il faut l'avouer à nos lecteurs, nous ne leur donnons ici que les quatre volumes in-folio de la Bibliothèque impériale. Si nous leur avions donné tous les volumes qui traitent des *Amadis*, ils auraient pu nous traiter de bourreaux, — et avec infiniment de raison, quoiqu'en somme, nous n'eussions fait que notre devoir.

Mais cela ne les eût pas avancés du tout. L'histoire des *Amadis* a un commencement, — mais elle n'a pas de fin. Le procédé employé pour cela est aussi simple que peu coûteux. Vous prenez un homme bien constitué et vous lui faites faire un enfant. L'homme s'appelait Périon, l'enfant s'appellera Amadis. Amadis grandit et devient homme : vous le faites marcher sur les traces de son père, et il a un enfant, à son tour. Le père s'appelait Amadis, l'enfant s'appellera Esplandian. Puis, de Périon en Amadis, d'Amadis en Esplandian, d'Esplandian en Lisvart, de Lisvart en Amadis de Grèce, vous arrivez jusqu'au règne de

Louis-Philippe, — après dix-huit cents ans de pérégrinations. Le voyage serait un peu long, et il pourrait vous fatiguer outre mesure.

Eh bien ! c'est ainsi, — ou à peu près ainsi, — qu'ont procédé les auteurs, translateurs, continuateurs et imitateurs des *Amadis*. Nous ne demandons pas la croix de la Légion-d'Honneur, pour avoir sauvé nos contemporains du danger de lire deux cents volumes; mais cela mérite considération, et nous comptions sur cette bonne action, pour nous faire pardonner les défectuosités qui pourront se rencontrer dans cette présente traduction.

Mademoiselle de Lubert — couronnée Muse par ce galant centenaire qui avait nom Fontenelle — avait osé aller jusqu'au deuxième livre de la traduction de Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts.

M. de Tressan — ce *dérangéur* des romans de chevalerie — avait osé aller jusqu'au troisième livre.

Nous avons été plus audacieux : nous ne nous sommes arrêtés qu'au douzième.

II

Peut-être, après tout, que nos lecteurs ne nous sauront pas le moindre gré de notre audace. Et cependant, nous n'avons été si courageux qu'en vue de leur être agréables.

Certes, on peut reprocher aux derniers livres de ressembler aux livres du milieu, — de même qu'on peut reprocher aux livres du milieu de ressembler aux livres du commencement. Ce sont toujours des batailles, toujours des enchantements, toujours des amours. Nous le savons bien; mais est-ce que la vie réelle est composée d'autre chose? Est-ce que le canevas n'est pas toujours le même? Est-ce que la monotonie n'est pas sauvée par la broderie?

Eh bien! la broderie existe dans cette série d'*Amadis* que nous faisons défiler devant vous, — une broderie charmante, gaie et tapajeuse à l'œil et à l'esprit. Amadis et Galaor n'aiment pas de la même façon. Les combats du chevalier de l'Ardente Epée sont d'un autre genre que ceux du chevalier de la Mer. Il y a trop de géants pourfondus, — d'accord. Mais ces géants-là vaincus par de vaillants chevaliers beaucoup plus petits qu'eux, n'est-ce pas une allégorie, — celle de la matière vaincue par l'esprit, de la force brutale vaincue par le sang-froid et le courage? N'est-ce pas, en un mot, l'éternelle fable de David et de Goliath?

Que si, d'aventure, on reprochait à ce roman la prodigieuse consommation de géants qu'il fait, — « comme en se jouant, » — nous rappellerions que si l'on n'en voit plus aujourd'hui parmi nous, race de pygmées, on en a vu beaucoup autrefois, et nous en donnerions comme preuve le chapitre 1er du livre II de *Pantagruel :*

« Le premier géant fut Chalbroth,

« Qui engendra Faribroth,

« Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupes et régna au temps du déluge,

« Qui engendra Nembroth,

« Qui engendra Atlas, qui, avec ses épaules, garda le ciel de tomber,

« Qui engendra Goliath,

« Qui engendra Erix, lequel fut inventeur du jeu des gobelets,

« Qui engendra Titye,

« Qui engendra Eryon,

« Qui engendra Polyphème,

« Qui engendra Cace,

« Qui engendra Etion, lequel premier eut la jaunisse pour n'avoir pas bu frais en été, comme témoigne Bertachin,

« Qui engendra Encelade,

« Qui engendra... »

Mais je vous fais grâce des cinquante autres géants dont l'énumération annotée vous conduirait jusqu'au noble Pantagruel, — le héros de maître François Rabelais. Vous êtes convaincus maintenant, je suppose, que les *Amadis* n'en ont pas fait une consommation si exorbitante.

Et, pendant que je parle de l'œuvre de l'immortel Tourangeau, — moins Tourangeau que Parisien, cependant, — laissez-moi signaler un rapprochement assez curieux entre la description que fait du *Palais d'Apollidon* Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, et celle que fait Rabelais de l'*Abbaye des Thélémites*. C'est, à très peu de chose près, la même description, et qui l'a lue dans *Gargantua* peut s'abstenir de la lire dans *Amadis*.

Lequel l'a emprunté à l'autre?

La *Chronique gargantuine* — l'embryon du *Gargantua* que nous connaissons aujourd'hui, — parut en 1532. Les premiers livres de la traduction d'*Amadis*, par Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, parurent en 1540, — huit ans après. L'avantage de la date est pour Rabelais.

D'un autre côté, comment admettre qu'on *emprunte* si audacieusement à un contemporain?

Cela se voit fréquemment aujourd'hui, je le sais bien. Mais autrefois on était plus scrupuleux. D'ailleurs, Rabelais était un remarquable polyglotte; outre le grec et le latin, qu'il connaissait comme un théologien, il parlait à merveille l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, l'hébreu — et le patois limosin. Pourquoi n'aurait-il pas emprunté tout naturellement sa description de l'*Abbaye de Thélème* au *Palais d'Apollidon* de Vasco de Lobeira ou de Garcias Ordognès de Montalvo?...

III

Le défaut de la cuirasse est ailleurs!

Ainsi, — malgré mon affection de parrain pour ces *Amadis*, — je ne puis m'empêcher de convenir qu'il y a, dans ce volumineux roman, de nombreuses réminiscences de romans antérieurs, des emprunts volontaires ou involontaires faits aux œuvres d'Hélie de Borron, de Luces de Gast, d'Adenès, de Jean d'Arras, de Chrestien de Troyes, de Guillaume de Lorris et des autres. L'auteur espagnol avait une mine d'or à sa disposition, — il l'a vaillamment exploitée. C'est ainsi qu'on peut dire avec raison que l'original des *Amadis* est français. L'auteur espagnol n'a fait que coudre des morceaux et en composer un tout — très curieux et très intéressant. C'est comme l'habit d'Arlequin, qui était composé de couleurs appartenant à différentes nations, — ce qui n'empêche pas Arlequin d'être citoyen de Bergame.

Que l'auteur des *Amadis* soit ou non Castillan, il il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans les innombrables volumes dont se compose son œuvre des emprunts évidents à nos premiers romanciers. On y sent un ressouvenir de *Gérard de Nevers*, de *Lancelot du Lac*, de *Guérin de Montglave*, de *Tristan de Léonois*, des *Quatre fils Aymon* et de quelques autres. Les manuscrits de ces romans-là couraient çà et là, en vers ou en prose, en latin ou en langue d'Oïl : il était tout naturel qu'on s'en emparât.

Mais laissons là, cette digression qui n'aboutirait pas. Il doit nous importer peu, à cette heure, de savoir quel est le véritable auteur des *Amadis*. La recherche de la paternité est interdite par le code.

Ce qu'il est permis de dire, c'est que ce n'est pas pour rien que ces merveilleuses aventures ont amusé la cour galante et spirituelle de François Ier et de Marguerite de Valois, — comme elles avaient amusé, cinquante ans auparavant, la cour brillante et spirituelle d'Isabelle et de Ferdinand. Ce n'est pas pour rien non plus qu'elles ont eu, au XVIe siècle, cet immense retentissement et cette énorme influence.

« Dieu, ma dame et mon roi, » — des chevaliers français tel est le caractère. On se bat vaillamment pour faire respecter la religion et la royauté, — et surtout pour faire respecter les femmes. Tout ce bruit de ferraille qu'on entend résonner depuis la première page des *Amadis* jusqu'à la dernière, c'est en l'honneur du « beau sexe » qu'il résonne! C'est pour lui plaire que ces jeunes seigneurs, fils de rois et d'empereurs, se déguisent en chevaliers errants et en coureurs d'aventures! Quelle agitation! quel mouvement! quel remue-ménage! quel tohu-bohu fantastique! quels chamaillis féroces! quels abattis extravagants! Une armée de médecins et de chirurgiens ne suffiraient pas à panser les plaies que s'y font ces rudes jouteurs avec leurs lances et avec leurs épées, ni à rebouter les bras et les jambes qu'ils se fracturent mutuellement, païens et chrétiens, *ad majorem Dei gloriam!*

Et ne croyez pas que les hommes seuls bataillent et ferraillent dans cette mêlée furieuse! Les femmes aussi s'en mêlent : Pintiquinestre, Calafie, Galdafée, Zahara, Gradasilée, des reines de Californie, du Caucase, des Amazones — et d'ailleurs. C'est superbe!

Comme on sent bien l'époque où ce roman-là a été écrit ou traduit! époque batailleuse et galante.

Ces deux faces, vous les trouvez dans l'immortel livre de Rabelais, — car le *Pantagruel* et le *Gargantua* sont des romans de chevalerie, — et vous les retrouvez dans la série des *Amadis* que nous vous offrons aujourd'hui.

On s'y bat beaucoup, on y mange beaucoup aussi, — mais on s'y aime peut-être davantage. A cause de cela, peut-être rencontrerez-vous çà et là des quelques gaillardises, — j'entends des plus céantes. N'oubliez-pas qu'au moment où Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, faisait sa traduction, la belle Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, écrivait son *Heptaméron*. Pourquoi un lieutenant royal serait-il plus chaste que la *Marguerite des Marguerites?*

—

IV

Et puis, ce n'est pas pour rien non plus, vraiment, que ce roman de cape et d'épée s'appelle *Amadis*. Ce nom est fait sur le thème d'*amator*, amant, — et nom oblige comme noblesse.

Aussi aime-t-on le plus qu'on peut tout le long, tout le long, tout le long de cet adorable roman de chevalerie, — et chacun à sa manière, qui est toujours la bonne.

Amadis — premier du nom — est le type de l'amant et l'idéal du chevalier. Il est épris de sa mie Oriane, comme Pétrarque de sa Laure, comme Dante de sa Béatrix, comme Michel-Ange de sa Vittoria Colonna. Il est heureux de tout et de rien : voir sa maîtresse, baiser un pan de sa robe, un bout de ses doigts, un cil de ses yeux, une tresse de ses cheveux, cela lui suffit ; il emporte avec cela une provision de bonheur qui l'emparadise, — provision facilement renouvelable, comme on devine bien. Aussi quel crève-cœur, quelle mélancolie, quelle douleur, lorsqu'Oriane l'a seulement regardé de travers ! Comme il va se châtier du caprice de sa maîtresse ! Comme il s'empresse de la débarrasser de sa présence ! Comme il se hâte d'aller s'enterrer dans la solitude, pour pleurer son amour méconnu et son bonheur perdu, ce *Beau Ténébreux !*

Tout au contraire d'Amadis, son frère Galaor est plus fringant, plus cavalier envers les dames. Il a la *papillonne* de Fourier. Il va de fleur en fleur, de lèvre en lèvre, et laisse derrière lui une traînée d'Arianes soupirantes qui n'ont pas même le courage de le maudire, — tant il a été agréablement scélérat et aimablement perfide. Galaor est le père de Don Juan, — qui a été le père de tant d'autres, hélas !

Je n'ai pas à me prononcer sur les mérites respectifs des deux frères, d'abord parce que c'est chose délicate, ensuite parce que les femmes n'ont eu depuis longtemps qu'une voix là-dessus — en faveur de Galaor.

Pauvre Amadis !

Le roman commence par une scène amoureuse entre le roi Périon et la belle Elisène, dite la *Dévote-Perdue*, — si bien qu'après le départ de ce prince, l'intervention de Lucine se trouve indispensable. Amadis est né.

Quand on commence ainsi, il faut continuer. L'auteur espagnol, — ou grec, ou portugais, ou italien, ou picard, — continue donc, et le roman n'est plus qu'un enchantement perpétuel. Les ramiers et les tourterelles ne roucoulent pas mieux que ne font ces belles princesses et ces vaillants chevaliers. C'est l'*ubi amor* par excellence, et l'on pourrait volontiers écrire sur la couverture de ce livre : ICI L'ON S'AIME ! Vénus d'abord, puis Lucine, — toujours !

Je n'ai pas besoin de dire que là, comme ailleurs, — c'est-à-dire dans tous les romans de chevalerie que nous avons publiés, — les chevaliers sont tous des Princes Charmants et les princesses des Belles au bois dormant. Des fées ont présidé à leur naissance et les ont dorés, les uns et les autres, de toutes les perfections imaginables, — tellement, qu'à première vue, ils deviennent amoureux les uns des autres, irrésistiblement, fatalement.

Et puis, aucun d'eux ne vieillit. Amadis est grand-père sans qu'il y paraisse : il a toujours vingt ans pour Oriane, — qui en a toujours seize pour lui. Il est toujours aussi vaillant qu'elle est belle. Les années neigent sur tout le monde, — excepté sur eux. La mort fauche tout le monde autour d'eux, et elle les respecte : ils sont immortels, ces héros et ces héroïnes dont les aventures nous ont si fort émus aux premières heures de notre jeunesse, — nous qui vieillissons si vite et qui mourrons demain ou après-demain !

Le roman se ressent lui-même de cette jeunesse éternelle de ses personnages, — ainsi que de leurs occupations agréables. Il semble écrit avec de l'encre sympathique sur des feuilles de rose. Il s'en dégage comme des parfums et des musiques qui bercent doucement l'esprit et remuent doucement le cœur. Aussi les scènes amoureuses sont-elles les mieux réussies. L'auteur avait aimé, et il se souvenait en écrivant des adorables impressions qu'ils avait ressenties. On n'est poëte qu'à cette condition-là, d'ailleurs. « Nuls hom non pot ben chantar sans amar, » — dit Bernard de Ventadour, un vieux poëte qui avait été un jeune amoureux.

V.

Chacun aime là-dedans à sa manière, disais-je tout à l'heure.

Je parlais des femmes aussi bien que des hommes. Il y a des Galaor et des Amadis dans les deux sexes. Parmi les princesses qui défilent dans cette aimable galerie sous les yeux du lecteur, il s'en trouve qui n'exigent pas plus qu'elles ne donnent, qui cueillent l'amour comme un bouquet, le respirent, s'enivrent de son parfum et l'oublient aussitôt fané. Mais ce sont les exceptions. Les autres aiment moins spirituellement — et plus profondément. Je vous recommanderai en passant une certaine Gradasilée, qui est le merle blanc du sexe féminin, car elle aime jusqu'au martyre un chevalier qui aime ailleurs, et elle n'a pas le courage de lui en vouloir, — tout au contraire. C'est une amoureuse platonique qui veut « mourir vierge, » ne pouvant mourir autrement. Elle meurt vierge, en effet, — et cependant, nous avons rencontré beaucoup de ses enfants dans la littérature moderne...

La princesse de Babylone aime autrement, je suis forcé d'en convenir. Elle se venge le plus qu'elle peut du chevalier qui dédaigne son amour, et ce n'est pas de sa faute s'il ne succombe pas à la peine. Les femmes sont rancunières, ainsi que le dit Térence, — *amaræ sunt mulieres!* Mes amis, gardons-nous de la haine d'une femme avec le même soin que du choléra!

Mais cette princesse de Babylone forme exception dans le livre, — ainsi que la princesse Gradasilée. Toutes les autres belles amoureuses qu'on y rencontre sont aussi dignes d'être aimées qu'il est possible à des femmes de l'être, parce que toutes portent gravée dans leur cœur cette devise que portait gravée sur sa lame la bonne épée de Gyron-le-Courtois : « *Loyauté est au-dessus de tout, fausseté honnit tout.* »

On ne rencontre là dedans aucun adultère, et M. E.-J. Délécluze, qui a été si sévère, à propos de cela, pour *Lancelot du Lac*, pour *Tristan de Léonois* et pour quelques autres romans de chevalerie, ne pourrait signaler ici la même « immoralité, » car il n'y a aucune reine Genièvre ni aucun roi Artus.

Il faut tout dire : on n'y rencontre pas d'adultère, — probablement parce qu'on y rencontre fort peu de maris. Tous les héros sont amants et maîtresses, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils deviennent maris et femmes. Ce n'est pas eux qui s'y refusent, non, — ce sont les événements!

La seule chose répréhensible dans le roman, c'est la faiblesse charmante de ces charmantes princesses qui ne savent pas assez résister aux ardentes prières de leurs amants, et qui leur laissent cueillir « la fine fleur qui doit être cueillie seulement par l'époux. » Mais comme elles en sont punies, hélas! Leurs chevaliers s'en vont courir les aventures, comme c'est leur devoir de chevaliers, et elles, les pauvrettes, s'occupent de préparer des layettes!

Heureusement qu'elles ont affaire à d'honnêtes chevaliers, et que ceux-ci finissent toujours par épouser! La fin justifie les moyens. Le pavillon couvre la marchandise.

Voilà le seul côté reprochable des *Amadis*, et, à vrai dire, si ce livre n'avait pas ce défaut, il serait parfaitement ennuyeux. La passion est le sel naturel de la vie : supprimez-la, la vie est d'un fade à vous faire lever le cœur et l'esprit. La passion, n'est-ce donc pas la souffrance ? Et souffrir, n'est-ce pas vivre ?

Or, en enlevant d'un roman les faiblesses des femmes, leurs haines, leurs trahisons, leur héroïsme, leur frénésie, — c'est-à-dire les sentiments et les caractères, — on s'exposerait à faire un livre plat comme une table et froid comme un marbre. On n'écrit ainsi que les traités de physique et d'algèbre. Les œuvres d'imagination ne sont pas des œuvres de spéculation.

D'ailleurs, que ceux ou celles qui sont sans péché jettent la première pierre aux *Amadis !*

Moi, je fais comme Pilate après la condamnation de Jésus.

VI

On ne me rendra pas responsable des anachro-

nismes singuliers qui émaillent cette collection des *Amadis*. Les lecteurs des romans de chevalerie doivent être habitués à ces fantaisies-là, et ils ne seront pas plus étonnés en parcourant ce volume qu'ils ne l'ont été en parcourant celui que nous avons déjà publié. Ils ne le seront pas moins, non plus, il est vrai.

L'anachronisme est en permanence dans cette série des *Amadis*, qui commence « quelque temps après la Passion de Notre-Seigneur » et où il est question de choses et d'événements qui se sont passés huit ou dix siècles après.

Sans aller bien loin pour trouver de ces excentricités-là, je signalerai la prise de Constantinople, que l'auteur espagnol place tout naturellement dans son livre comme ayant eu lieu « quelque temps après la Passion, » et qui eut lieu, comme chacun sait, quatorze siècles après, — c'est-à-dire le 29 mai 1453.

Quant aux empereurs d'Orient qu'il prend pour ses héros, je doute qu'on les trouve parmi ceux qui ont été reconnus jusqu'ici pour tels, — à commencer par Valens et à finir par Constantin XII.

Même remarque à propos des rois de Jérusalem.

Mais si l'histoire est traitée aussi cavalièrement, la géographie n'est pas mieux traitée, — ce qui fait compensation.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, l'auteur espagnol fait de la ville de Vienne un port de mer, — tout simplement!

Ab uno disce omnes.

Peut-être aussi trouvera-t-on étrange de voir des lions aux environs de Londres. Cependant, n'oublions pas que l'action se passe « quelque temps » seulement « après la Passion de Notre-Seigneur, » et qu'alors il pouvait bien se faire que le climat d'Albion fût différent de celui dont elle jouit à cette heure. Il y avait bien des tigres à l'endroit où est aujourd'hui Paris, — au dire des géologues!

Mais ne chicanons pas les poëtes et les romanciers sur leurs licences, — nous aurions trop à faire.

J'ai traduit le plus fidèlement qu'il m'a été possible la traduction de Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, et des autres, — c'est-à-dire de Claude Collet, de Jacques Gohorry, de G. Aubert, de Gabriel Chappuys, d'Antoine Tyron, de Jacques Charlot et de Jean Boyron.

J'ai dû supprimer un grand nombre de pages, — qui tenaient vraiment trop de place dans le roman. Les auteurs des *Amadis* avaient trouvé un excellent moyen d'allonger leur récit : c'était de se répéter. Ainsi, ils avaient raconté un combat, par exemple, et le lecteur avait le droit de s'en croire quitte. Eh bien! pas du tout! Vingt pages plus loin, un des acteurs du combat en question s'en venait le raconter à quelqu'un qui n'y avait pas assisté, — ce qui faisait, pour le lecteur, une seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

J'ai cru pouvoir me soustraire à cette obligation, — et soustraire les lecteurs à ces redites continuelles. Que si, d'aventure, quelqu'un d'entre eux aimait ces moyens de narration, je me verrais forcé de l'engager à recourir à la traduction du sieur des Essarts, — et des autres Sieurs.

Quant au style, — malgré les quelques lignes anonymes ou signées que j'ai reçues dans le cours de la publication des *Amadis*, — je persisterai à croire que je l'ai respecté, comme je le devais, du reste, et que ce que j'en ai ébranché, ç'a été les brindilles folles, les ramures inextricables au milieu desquelles le lecteur n'aurait pu se reconnaître. Le livre de Rabelais et la traduction de Nicolas d'Herberay sont de la même époque, — à une dizaine d'années près, — et cependant *Gargantua* et *Pantagruel* sont plus intelligibles que les *Amadis*. Si j'avais réimprimé purement et simplement, on n'aurait pas lu cette réimpression, — tant la lecture en est, en effet, pénible.

D'où cela vient-il? Probablement de ce que François Rabelais était un homme de génie, et Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, un lieutenant du roi François Ier. On écrit comme on peut,— non comme on veut.

D'ailleurs, le sieur des Essarts a du bon,—il faut s'empresser de le reconnaître. Sa traduction est une précieuse mine d'expressions pittoresques, de locutions originales, de mots à effet, qu'on emploie fréquemment aujourd'hui et qu'on croit seulement d'hier.

Ainsi, pour ne citer qu'au hasard :

Mettre de l'eau dans son vin; jouer des couteaux; se trouver en une épaisseur d'arbres; plus diable qu'il n'est cornu; trouver chaussure à son pied; tout éploré; n'engendrer point la mélancolie; l'effort de son bras; une émeute de chiens courants; chacun avec sa chacune; se mordre les doigts d'une chose; un ennemi expiré; compter sans son hôte; Dieu, *ce grand et puissant fabricateur de toutes choses; s'entre-connaître; être attaché d'une grosse chaîne; apaiser ses pleurs; sonner un chant mélodieux; savoir les bonnes parties de quelqu'un; se sourire à soi-même; se voir moqué; battre le fer pendant qu'il est chaud; ne faire qu'aller et venir; avoir fiancé; mettre en sauveté; poursuivre sa pointe; couper court; une maigre excuse; avoir la larme à l'œil par ainsi; tant plus il allait*, *tant plus il s'égarait; sous couleur de...; sous ombre de...; enflambé d'amour; au pis-aller; n'en pouvoir mais; faire les jeunesses; un bruit tel qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner;* etc., etc., etc.

Pour les mots un peu lestes, pour les expressions un peu gaillardes, j'ai dû les abandonner à leur malheureux sort, — à mon grand regret, je l'avoue. Il y a longtemps qu'on l'a dit : « Les mots ne sont pas sales, ce sont les pensées. » Je n'aime guère la bégueulerie en fait de langage, — ou de quoi que ce soit. La chasteté est ailleurs. On ne corrompt personne en écrivant ce qui se dit partout, non pas dans le monde de convention, mais dans tout le monde, dans la rue aussi bien que dans le boudoir, à l'atelier aussi bien que dans la chambre à coucher.

D'ailleurs, qui corrompre? je vous le demande, avec Diderot, mon illustre maître. Qui corrompre et comment corrompre? Si vous êtes innocent, vous ne me lirez pas, ou vous ne me comprendrez pas; si vous êtes corrompu, cela ne vous corrompra pas davantage, et vous me lirez sans conséquence.

Je n'empêcherai aucun écrivain, certes, de mettre la traditionnelle feuille de figuier sur ses phrases, mais à la condition qu'elle sera déjà sur ses pensées, — car autrement ce serait une hypocrisie, c'est-à-dire un vice superposé à un vice. Ce sera aussi à la condition qu'on n'empêchera aucun écrivain de faire des statues et des phrases complétement nues. Les phrases sont comme les femmes : plus elles sont nues, moins elles sont décolletées.

VII

Cela dit, en passant, j'ai hâte d'ajouter que je n'ai pas eu beaucoup de suppressions de ce genre à faire dans la traduction de Nicolas d'Herberay. Les pensées amoureuses y sont formulées, la plupart du temps, avec une grande délicatesse de style et un très grand bonheur d'expression.

Je vous demande la permission de faire quelques citations au hasard, — à l'appui de mon dire.

Amadis de Grèce, jeune, vaillant et beau, « traînant tous les cœurs après soi, » a délivré la reine Liberna de ses ennemis. La reine Liberna est jeune et belle aussi. La reconnaissance envers son chevalier ne lui sera pas d'une pratique douloureuse, et la preuve c'est qu'elle lui offre son trône et sa main. Amadis de Grèce, qui aime ailleurs, est très embarrassé pour faire une réponse convenable à ces flatteuses avances. Liberna, alors, s'irrite de cette résistance. Voici comment l'auteur peint l'état dans lequel elle se trouve.

« Tout ainsi que le feu consume et brûle la chose qui lui est plus prochaine, ainsi cette belle reine attisait peu à peu le brasier qui lui brûlait le corps, le cœur, l'âme et l'esprit. Elle ne pouvait se lasser de manger des yeux celui qui lui causait un si doux martyre ; à ce point que, si la honte ne l'eût pas mieux gardée que sa propre volonté, elle en fût arrivée à faire ce que font, non pas les femmes impudiques, mais les hommes, c'est-à-dire à la violence, et elle eût contraint le jeune Amadis de Grèce, secouant ainsi l'arbre pour avoir le fruit auquel elle n'avait pas encore goûté depuis qu'elle était au monde. »

Voilà pour la reine Liberna.

Voulez-vous savoir ce que l'auteur dit d'une autre reine, la fière Pintiquinestre, « accoutrée d'un harnois de velours turquin à tresses d'or? »

Voici comment il dépeint son genre de beauté :

« Sa beauté était telle que, pour la désirer, il y avait assez de quoi faire mourir les hommes et revivre quant et quant. »

Je n'ai pas changé un iota à cette phrase, — de peur d'en altérer la signification.

Voulez-vous encore une autre citation, — pour la dernière?

Il s'agit du jeune soudan de Babylone, lequel s'est enamouré d'Onolorie, princesse de Trébisonde, — mais un peu trop tard. Il apprend qu'elle a donné à un autre son cœur, son âme, — tout!

Désolation de ce pauvre soudan.

« Il demeura pendant une heure sans remuer pied ni main, tenant sa tête appuyée sur son bras gauche. Puis, au bout de ce temps, les paroles commencèrent à lui sortir de la bouche, mais si douces, si plaintives, qu'il en eût apitoyé le plus dur rocher de la mer.

« — Ah! murmura-t-il, la triste et funeste pensée qui me glace et brûle le cœur, qui me ronge l'âme et l'esprit!... Hélas! hélas! Qu'ai-je à faire, maintenant?... Je suis arrivé trop tard au jardin d'amour... Un autre a cueilli le fruit avant même que je n'aie vu l'arbre!... Un autre en a obtenu la dépouille et l'entière richesse, et je suis encore à jouir du moindre bien, de la plus légère faveur!... Mais, alors, pourquoi donc, étant comme je suis, privé de la fleur et du fruit tout ensemble, pourquoi est-ce que je me passionne et souffre ainsi? Et pour qui?... Pour cette louve pressée qui, me dédaignant pour serviteur et ami, a choisi Lisvart pour s'abandonner à lui, pour se faire sa serve, son esclave, perdant par ce moyen le meilleur qui était en elle!... Car, à bien dire, la fille vierge et pudique ressemble à la rose sur le rosier, qui ne

reçoit d'injure ni de dommage, ni du temps, ni des hommes, ni de personne, et qui s'épanouit sous la rosée divine de l'aube... Les jeunes amoureuses s'en viennent la cueillir pour en faire un bouquet et orner leurs jeunes gorges frémissantes... Mais, elle n'est pas plutôt ravie à sa verte branche, à sa maternelle nourriture, qu'elle perd petit à petit la grâce, la fraicheur, la beauté qui la faisaient désirer du ciel et des hommes. Semblablement la pucelle, en laissant ravir par autrui la divine fleur de sa virginité, qu'elle doit pourtant tenir plus chère que sa vie propre, ravale ainsi le prix dont elle était d'abord estimée, et se fait mépriser de ceux-là même qui lui portaient affection et servitude... Mais quoi?... il est vraisemblable qu'elle ne s'en soucie guère... Ce à quoi elle tient, c'est à être aimée de celui à qui elle fait une si grande libéralité de sa personne... Ah! Fortune cruelle et aveugle!... Lisvart seul se meurt d'abondance d'amour, et moi j'en meurs de nécessité!... Est-il donc possible qu'Onolorie me soit à jamais agréable?... Dois-je ainsi laisser périr et consumer ma propre vie, et requérir plus longtemps une si ingrate et si folle personne?... Non! non!... meurent plutôt mes jours que mon honneur!... »

VIII

Les éloges que je prends sur moi de dispenser ne sont relatifs qu'à la traduction de Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, — parce qu'il me semble que lui seul les mérite bien. Son style a une énergie, une virilité, — même dans la douceur, — qui se perd en mièvreries et en quintessences chez ses rivaux et successeurs. On sent qu'il a commercé familièrement avec notre vieille langue d'Oïl, dans le pays même où elle avait poussé! Les autres n'ont vécu qu'en familiarité avec les femmes de leur temps et n'ont écrit que pour les amuser.

Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, a traduit les huit premiers livres (1540-1556).

Le neuvième a été traduit par Claude Collet, Champenois (1575).

Le dixième et le onzième ont été traduits par Jacques Gohorry (1576-1577).

Le douzième, par G. Aubert, de Poitiers (1577).

Le treizième et le quatorzième, par J. Gohorry (1576-1577).

Le quinzième, par Antoine Tyron (1578).

Le seizième, le dix-septième et le dix-huitième, par Gabriel Chappuys (1578-1581).

Le dix-neuvième, par Jacques Charlot, (1580).

Le vingtième, par Jean Boyron (1580).

Le vingt et unième, par Gabriel Chappuys (1581).

Il est curieux, par parenthèse, de voir ce que les successeurs de Nicolas d'Herberay disent de lui. Il paraît que les gens de lettres d'alors avaient les mêmes procédés de médisance envers leurs confrères que les gens de lettres d'aujourd'hui.

Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, Claude Collet avance, dans sa Dédicace à monseigneur Jean de Vilènes, conseiller du roi, — que la précédente traduction « était mauvaise, » et que la sienne était « meilleure, » plus remplie « de devis et contes joyeux, » et qu'il n'a pas « desdaigné y esbattre sa plume et employer quelques heures oysives. »

Il dit mieux encore : il traite la traduction de Nicolas d'Herberay « de la traduction à la haulte mode, qu'un quidam flaman avoit arraché parcy parlà de l'*Amadis espagnol.* »

Le « quidam flaman » me paraît assez dédaigneux !

Claude Collet, « Champenois, » ne se contente pas d'être désagréable à son confrère, il veut encore être agréable pour lui-même, et il se fait dire une foule de choses plus flatteuses les unes que les autres, en prose et en vers, en grec et en latin, en espagnol et en italien, par Et. Jodelle, « Parisien, » par François Charbonnier, « Angevin, » par Antoine Vignon, « Casteldunois, » — et par trois ou quatre autres.

On n'est pas plus galant, n'est-ce pas?

Mais laissons dormir en paix Collet, Jodelle, Charbonnier et Vignon. Ils sont heureux, — ne les réveillons pas.

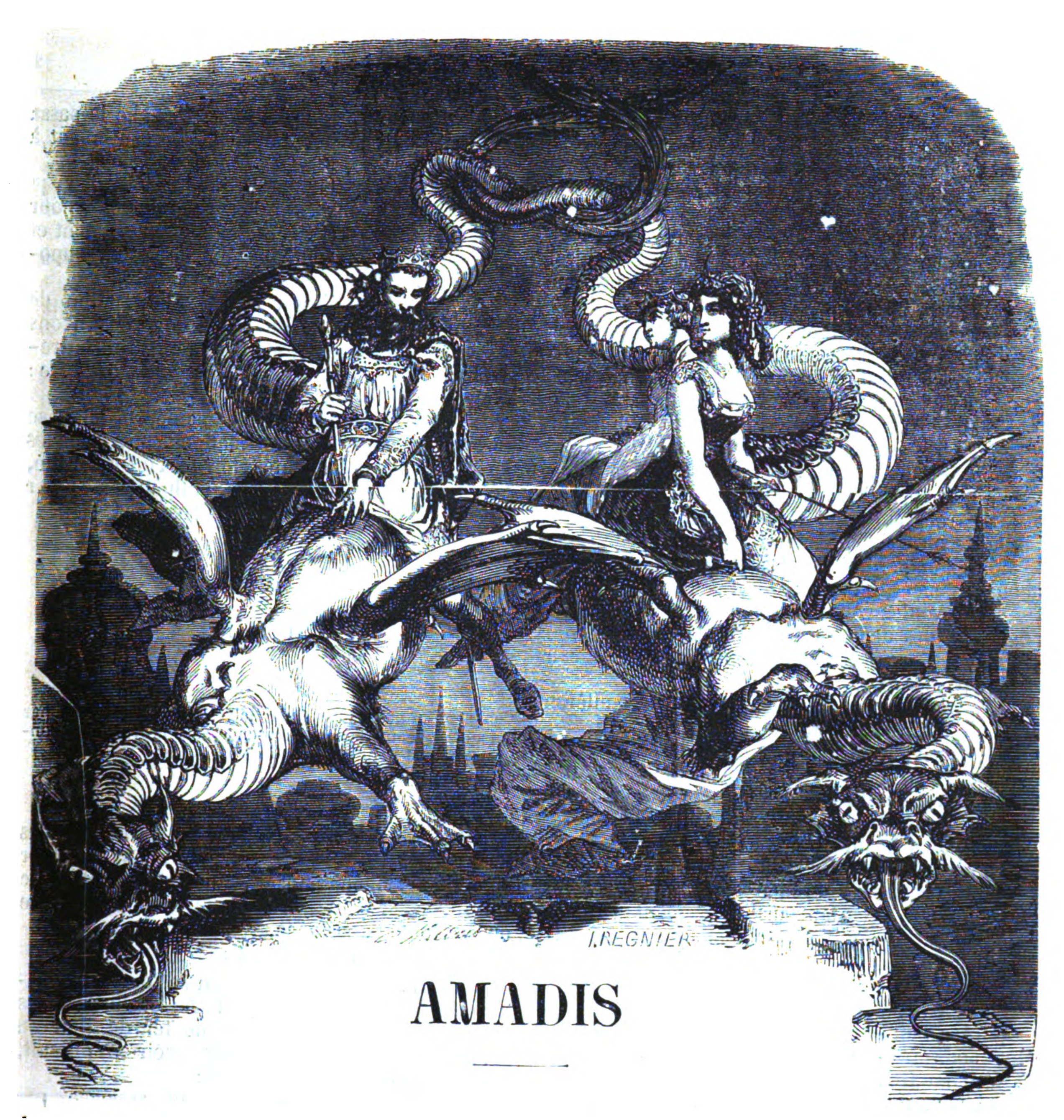
IX

Je termine.

Malgré tout ce qu'on a pu dire, malgré tout ce qu'on pourra penser de cette série de romans que nous réimprimons aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai qu'*Amadis* est le seul livre de la Bibliothèque de Don Quichotte que le sévère curé que vous savez n'ait pas jeté au feu.

Pourquoi donc serions-nous plus sévères que ce bonhomme?

ALFRED DELVAU.



LES

HÉRITIERS D'AMADIS

CHAPITRE PREMIER

Comment, après le départ de Lisvart et de la demoiselle inconnue, un écuyer vint apprendre à l'empereur la nouvelle du désastre du duc Dardarie ; et comment Florestan, Parmenir et Galvanes résolurent d'aller au secours de du duc.

Lisvart et la demoiselle inconnue avaient à peine franchi les murs de la cité, qu'un écuyer se présenta devant l'empereur de Trébisonde et lui dit :

— Sire, le duc Dardarie a été défait par le roi de la Breigne, et il est présentement assiégé par lui en la ville d'Autusque, où il succombera si vous ne vous hâtez pas de lui envoyer les secours nécessaires.

Cette nouvelle consterna grandement la cour, et, incontinent, il fut commandé au duc d'Ortilense de prendre avec lui dix mille hommes de cheval et vingt mille hommes de pied, et d'aller en toute diligence pour faire lever ce siége.

De leur côté, Parmenir, Florestan et Galvanes, compagnons de Lisvart, délibérèrent, en atten-

dant son retour, de se mêler à cette entreprise. En conséquence, ils prièrent l'empereur de Trébisonde de leur dire à quelle occasion cette guerre avait été commencée entre lui et le roi de la Breigne.

— Mes amis, répondit l'empereur, il s'est rébellé contre moi, m'a usurpé et pris par trahison les villes de Breigne et de Térédie, prêt à faire pis encore, si je le lui permettais.

— Sire, dit alors Florestan, mes compagnons et moi, pour vous faire service, nous serons de ce voyage contre votre ennemi, et nous obéirons à tout ce que votre lieutenant nous commandera.

— Je vous en sais bon gré, répondit l'empereur.

— Nous faisons notre devoir de chevaliers, purement et simplement, dit Parmenir; par ainsi nous n'avons nul besoin qu'on nous en remercie.

Les trois chevaliers s'inclinèrent, disposés à prendre incontinent congé.

Mais l'empereur de Trébisonde, les retenant courtoisement, leur dit :

— Ne voulez-vous donc point prendre congé des dames et des demoiselles de notre cour? Si vous refusez mes remercîments, vous ne refuserez sans doute pas les leurs...

Les trois chevaliers s'inclinèrent et s'en allèrent dans la salle où se tenaient les dames.

— Madame, dit Florestan en s'adressant à Onolorie qui devisait avec Griliane, madame, en attendant le retour du beau jouvenceau, notre ami, que la demoiselle inconnue vient de nous enlever, voulez-vous m'autoriser à aller en guerre avec le titre de votre chevalier?...

— Soyez mon chevalier, beau sire, répondit Onolorie en regardant malicieusement Griliane.

— A une condition, cependant, reprit Florestan.

— Ah! il y a une condition, et c'est vous qui me l'imposez!...

— A condition, madame, que lorsque notre vaillant ami sera de retour vers vous, vous me rendrez à madame Griliane, à qui j'ai l'honneur d'être, et à qui vous me permettrez de laisser mon cœur en ôtage, pour qu'elle en dispose comme il lui plaira.

Onolorie et Griliane se prirent alors à sourire. Elles s'apprêtaient à répondre l'une et l'autre quelque chose de tendre à Florestan, lorsque l'impératrice intervint. Onolorie se contenta de lui dire :

— Je souhaité, seigneur, que vous reveniez tous céans en bonne santé et le plus tôt possible!...

Pendant ce court entretien de Florestan et d'Onolorie, Galvanes s'était approché tout doucement de Bridelnie. Il lui disait avec une grande tendresse dans le regard et dans la voix :

— Madame, je vous en supplie, commandez-moi donc de m'employer en cette entreprise comme vôtre, afin qu'en souvenance de vous et des liens qui alors nous uniraient, comme ils unissent d'ordinaire un chevalier à sa dame, je puisse plus aisément surmonter les périls et vaincre vos ennemis, qui sont devenus les miens!...

— Cette requête est trop honorable pour vous être refusée, répondit Bridelnie en rougissant. Vous m'en priez, et moi je le voulais. Par ainsi, nous devions nous entendre.

Et, tirant une bague de son doigt, elle la passa au sien, en tremblant un peu et en continuant à rougir...

— Ah! s'écria Galvanes, transporté d'aise, je vaincrai!... Je veux revenir auprès de vous, pour vous mieux mériter encore par mon dévoûment et par mon amour, si toutefois vous ne vous y opposez pas!...

— Cet anneau n'est-il pas la confirmation de l'alliance de cœur et de corps que nous avons désormais contractée ensemble? répondit tendrement Bridelnie. Vous êtes mien et je suis vôtre : cela vous suffit-il?...

Galvanes, plus que jamais enamouré, allait se livrer à de nouvelles protestations, plus chaudes encore que les précédentes, lorsqu'il fut empêché, dans la manifestation de son enthousiasme, par l'arrivée d'un nain, difforme au possible.

CHAPITRE II

Comment un nain, envoyé par Mélye, apporta une lettre par laquelle l'empereur de Trébisonde était prévenu que Constantinople allait être mis à feu et à sang.

Ce nain difforme, sans plus se préoccuper des gens de qualité qui étaient réunis là, sans saluer rien ni personne, présenta une lettre scellée de soixante-sept sceaux, laquelle fut décachetée et lue devant toute l'assistance.

Voici ce qu'elle contenait :

« Mélye, dame excellente entre toutes les magiciennes, ennemie jurée de la foi et du Dieu des chrétiens, et désireuse d'augmenter de jour en jour la loi de nos dieux, te fait savoir ce qui suit, à toi, empereur de Trébisonde :

« Constantinople sera bientôt assiégée par soixante-sept princes de loi païenne; je m'y trouverai moi-même en personne, afin de voir brûler de mes yeux ce repaire et cet espoir des chrétiens et de la chrétienté...

« Il en sera ainsi, fol empereur, parce que celle à qui ta fille a livré le jouvenceau que tu sais, l'a remis en mon pouvoir, et que je le garde en lieu si sûr, que ni Amadis son aïeul, ni Esplandian son père n'auront pas moyen de le secourir et délivrer, fussent-ils même désenchantés de leur enchantement!...

« Mais ce n'est pas encore assez que j'aie celui-là : mon appétit de vengeance veut d'autres victimes pour être satisfait. Petit à petit je compte avoir le reste de vous autres, pour en disposer selon mon vouloir et mon plaisir, c'est-à-dire pour les convertir à notre religion, de gré ou de force.

« J'ai dit, empereur de Trébisonde, et crois-moi, tout arrivera sans difficulté ainsi que je viens de te l'annoncer.

« Mélye. »

Ce message était incontestable : il avait le scel

ordinaire de cette magicienne du diable, c'était bien elle qui l'avait écrit. Or comme elle ne faisait jamais de menaces en vain, l'empereur fut chagriné de ce qu'elle lui annonçait. Toute sa cour le fut aussi.

Ce qui augmenta la tristesse de plusieurs, ce fut la perte de Lisvart, lequel, sous ombre d'équité, s'en allait gaîment à la mort, où le conduisait la demoiselle inconnue, complice de la magicienne Mélye.

Onolorie, surtout, fut affligée au delà du possible. Elle se hâta de se retirer en sa chambre, et, se jetant sur un lit, elle commença à mener le plus grand deuil du monde, avec force sanglots et force soupirs :

— O Seigneur des petits et des grands! O Dieu des affligés et des heureux! Comment avez-vous pu permettre que je fusse ainsi la cause de la perte de mon ami, et aussi de la perte de toute la chrétienté!... Hélas! mort cruelle, pourquoi permettez-vous donc que je vive, moi par qui vont mourir tant de personnes innocentes!...

Comme Onolorie disait ces mots, l'âme navrée, Griliane survint, la prit affectueusement entre ses bras et essaya de la consoler.

— Madame, ma chère dame, pourquoi tant de désolation?... Est-ce donc vous, d'ordinaire si sensée, qui attachez tant d'importance aux faux propos d'une fausse devineresse?....

— Hélas! ma mie, la crainte que j'ai rend mon cœur douteur...

— Madame, en votre qualité de grande princesse, vous ne devez pas avoir les travers et les faiblesses des autres femmelettes!... Que les autres s'affligent à tort, passe! mais vous, fille de prince, vous n'en avez pas le droit...

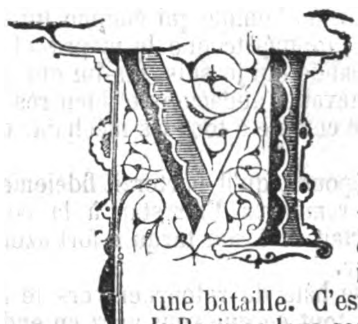
Finalement, la bonne Griliane fit tant et tant, que la douleur exagérée d'Onolorie s'en apaisa un peu, et que ses larmes en coulèrent moins abondamment.

Pendant ce temps, l'empereur réfléchissait à l'armée qu'il allait envoyer au secours de Constantinople; ce qu'il retarda jusqu'au retour du duc d'Ortilense, lequel délogea le même jour et alla camper à une journée de la ville d'Autusque. De quoi averti, le roi de la Breigne leva son siége, et, accompagné de quinze mille hommes de cheval et de vingt mille hommes de pied, marcha droit pour le combattre.

Dardarie, qui était assiégé, en eut aussitôt nouvelles; et, à cette cause, laissant bonne garnison en la ville, il s'en alla sur les derrières de son ennemi, pour essayer de lui couper toutes les communications.

CHAPITRE III.

Comment le duc d'Ortilense livra une bataille au roi de la Breigne, et de ce qu'il en advint.



Marchant fort avant dans le pays, le duc d'Ortilense rencontra le roi de la Breigne. Les espions des deux armées leur apprirent que de part et d'autre on avait intention de livrer une bataille. C'est pourquoi le roi de la Breigne leva son camp en toute hâte et marcha contre son ennemi.

Le duc, ne voulant pas être surpris, divisa ainsi ses troupes :

Il confia à Florestan et à Galvanes son avant-garde, avec quatre mille hommes à cheval, et huit mille à pied. Il garda pour lui et le comte d'Allastre, gentil chevalier, le centre de l'armée composé de trois mille cavaliers et de six mille soldats d'élite. Il réserva l'arrière-garde, qui comptait trois mille gens d'armes, et six mille aventuriers courageux, à Parmenir et à Alarin d'Ortileane, son fils, auquel l'empereur de Trébisonde avait conféré l'ordre de la chevalerie le jour de son départ.

Ainsi équipés et divisés, ils marchèrent au petit pas contre le roi de la Breigne.

Celui-ci avait semblablement séparé son armée en trois escadrons :

Son fils Groter commandait le premier; il s'était réservé le second et avait confié le troisième au comte d'Alinge.

Ils vinrent camper à deux lieues d'un petit village où le duc d'Ortilense s'était arrêté. Ils firent pendant toute la nuit bonne garde de part et d'autre, sans s'inquiéter davantage de la position.

Le lendemain matin, le roi manda au duc, par un trompette, qu'avant midi il lui ferait sentir qu'il avait trop témérairement entrepris de venir à sa rencontre. Le trompette arriva au camp ennemi pendant que le duc était au milieu des siens, les exhortant, en général et en particulier, à montrer au grand jour leur foi et leur bravoure. Pour mieux les exciter au combat, il leur mettait devant les yeux la trahison du roi qui avait entaché son honneur en se révoltant contre son prince et son seigneur légitime.

Le duc ayant appris l'arrivée du trompette et l'objet de sa mission, le renvoya avec cette réponse :

— Trompette, dis à ton maître que s'il avait autant de loyauté que d'orgueil, je l'estimerais pour un des plus gentils chevaliers du monde! mais comme il ne pourra jamais se justifier de sa tra-

hison envers son seigneur et maître, je méprise tellement ses menaces, que j'espère le tenir en mon pouvoir, si Dieu le veut, avant l'heure qu'il me mande lui-même!

Comme le trompette tournait bride pour reprendre son chemin, Florestan, qui était à côté du duc au moment où il faisait cette réponse, le rappela et lui dit :

— Trompette, dis à ton maître que, si le duc eût deviné ma pensée, il ne t'aurait donné aucune réponse pour lui, car un homme qui comme lui est accusé de trahison, ne mérite que le mépris et la honte. S'il te demande qui je suis, dis-lui que j'ai nom Florestan, chevalier audacieux et bien résolu de lui casser la tête comme à tous les méchants qui lui ressemblent.

Le trompette répondit qu'il porterait fidèlement son message. Il remarqua Florestan à la cotte d'armes qu'il portait et à son turquin fort azuré, semé de fleurs d'or.

Le trompette se hâta de retourner vers le roi auquel il rapporta tout ce que vous avez entendu. Il en fut tellement irrité qu'il envoya, sur-le-champ, ordre à son fils de faire avancer l'avant-garde. En quelques heures, les deux camps se rapprochèrent l'un de l'autre à la distance d'une lance. Groter alors envoya un héraut pour demander Florestan. Celui-ci se présenta pour entendre le messager.

—Seigneur, dit le héraut, le chef de cette avant-garde, Groter, fils du roi de la Breigne, désirerait éprouver si votre bonté égalera vos injures. C'est pourquoi, avant d'en venir aux mains, il vous propose un combat singulier.

— Mon ami, répondit Florestan, qu'il fasse reculer ses gens, j'en ferai autant de mon côté. Puis qu'il vienne si bon lui semble. Il trouvera peut-être ce qu'il ne cherche pas.

Le héraut se hâta de porter cette réponse à Groter, qui, quelques instants après, sortit de ses rangs au-devant de Florestan, qui en avait déjà fait autant.

Groter, en couchant son bois, blessa le cheval de Florestan à l'épaule; mais ce dernier l'atteignit si rudement, qu'il lui perça l'écu et le haubert. Comme il avait parcouru la carrière et qu'il voulait faire retourner son destrier, l'animal blessé mourut entre ses jambes, et dès lors il dût combattre à pied. Florestan mit aussitôt l'épée à la main et, s'approchant de Groter, il eut avec lui un combat des plus acharnés. Ils étaient courageux tous les deux, et d'une égale intrépidité. Aussi Groter lui dit en plaisantant :

— Par Dieu, chevalier aux fleurettes, si le malheur tombe sur moi aussi bien par l'épée que par la lance, je suis un homme perdu.

Ce mot plut tellement à Florestan, que longtemps après il portait encore ce nom que lui avait donné son ennemi. Toutefois il ne lui répondit pas, mais tenant son écu fortement serré, il se mit en devoir de le vaincre. Groter avait honte de la longue résistance que lui opposait son ennemi. Aussi il leva son épée, et il la laissa retomber sur lui avec une telle force, que, si Florestan n'eût paré le coup avec son écu, sa vie eût été en très grand danger. Voulant se venger de cette attaque, il leva le bras sur son ennemi, et le frappa si rudement, qu'il tomba mort baigné dans son sang.

Les Breignois, à cette vue, marchèrent la tête baissée contre les ennemis, et Florestan était à peine remonté à cheval, que les deux armées se rencontraient. Au premier choc, plus de mille soldats restèrent sur le champ de bataille. A cette charge, Galvanes et l'un des cousins du roi rompirent une lance ensemble. Ce dernier eut le corps traversé par son adversaire.

Le roi, qui commandait pendant le combat, voyant son avant-garde ébranlée et prête à prendre la fuite, fit avancer son corps d'armée et son arrière-garde. Le duc d'Ortilense, de son côté, imita ce mouvement.

Vous eussiez vu alors une foule de chevaliers mordre la poussière et se rouler dans le sang, à côté des cadavres de leurs ennemis.

Galvanes, Florestan et Parmenir allaient de rang en rang, en exhortant les soldats et stimulant leur courage. Le duc d'Ortilense et son fils se distinguaient par une bravoure digne des anciens héros.

D'autre part, le roi de la Breigne et le comte d'Alinge, chef de son arrière-garde, marquaient leur passage par des ravages effrayants.

Le comte d'Alastre rencontra le fils du comte d'Alinge et le tua d'un coup de lance. A cette vue, le père de la victime et dix de ses chevaliers volèrent sur le comte et l'environnèrent après l'avoir désarçonné et terrassé. Mais Florestan vint à son secours avec une forte troupe et le sauva, non sans peine. Le comte d'Alinge donna un tel coup d'épée à Florestan qu'il lui fit étinceler les yeux; mais au même instant il terrassa son adversaire, en lui portant un terrible coup de massue sur la tête. Le roi de la Breigne vint de son côté pour le délivrer, et le duc d'Ortilense, suivi des siens, se précipita dans les rangs pour le faire prisonnier. Alors le combat recommença avec un tel acharnement que les chevaux marchaient dans le sang jusqu'aux paturons, et que les deux armées prétendaient s'arracher la victoire. Mais le duc de Dardarie, qui pendant toute la nuit avait suivi les Breignois avec ses soldats, voyant le moment favorable pour donner, se lança sur le flanc ennemi, et répandit une telle panique dans ses rangs que la fuite devint son unique ressource.

Le roi de la Breigne, qui se battait avec une rage concentrée contre le duc d'Ortilense pour se venger de lui, perdit la vie sur le champ de bataille, car, comme il traversait les rangs frappant à droite et à gauche, il rencontra par hasard le duc qu'il invita au combat. Ce dernier, quoique brisé par l'âge, l'accepta. A dire vrai, la partie n'eût pas été égale sans l'arrivée de Florestan, qui se fit un devoir de secourir le père de la dame à laquelle il devait sa liberté.

Il se mit entre eux deux, et d'un coup d'épée il blessa le roi, puis lui ôta la vie.

Les soldats effrayés se mirent à fuir en désordre dans la forêt voisine. Le plus grand nombre mourut sur le champ de bataille, qui resta au pouvoir du duc d'Ortilense. Lorsqu'il eut reçu le duc Dardarie, il dépêcha immédiatement un gentilhomme vers l'empereur, qui lui apprit la bonne fortune qui venait de leur arriver.

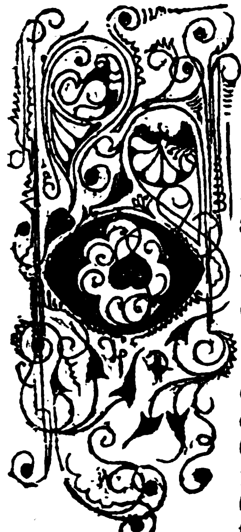
Mais retournons à présent vers Lisvart.

L'infante Onolorie et sa sœur Gricilerie étaient

en proie à une grande tristesse, depuis que leurs amis étaient absents.

CHAPITRE IV

Comment Lisvart fut conduit vers Mélye la magicienne, et du mauvais traitement qu'elle lui fit.



On a lu précédemment quelle tristesse causèrent à l'infante Onolorie la lettre que la magicienne Mélye envoya à l'empereur par l'entremise du nain, et le départ de Lisvart qu'elle aimait passionnément.

Maintenant je crois devoir vous apprendre qui était celle qui l'emmena, et quelle était le but de cette ruse infâme.

La nouvelle de l'entreprise des soixante-sept rois païens contre l'empire et la ville de Constantinople fut tellement répandue, que le roi de l'île Géante résolut d'en faire partie.

Ce n'est pas la haine contre l'empereur qui le poussait à combattre, mais bien le désir qu'il avait que sa fille unique apprit de Mélye la science qu'elle possédait à un si haut degré. Il voulut donc la lui présenter.

Cette demoiselle dont je vous parle était si belle, qu'il n'y avait aucune femme dans les îles voisines qui pût lui être comparée. Elle se nommait Gradasilée. Le roi de l'île Géante, accompagné de sa fille, sortit de son royaume suivi de deux mille chevaliers. Il chemina tant qu'il arriva en très peu de temps vers le roi Armato et Mélye. Il fut très bien accueilli par eux. La magicienne, voyant la beauté de Gradasilée, résolut soudain de mettre à exécution son projet touchant la prise de Lisvart. Ce fut cette Gradasilée qui l'enleva de la cour de Trébisonde, comme il vous a été déclaré.

Mélye n'eût certainement jamais trouvé messager plus fidèle pour accomplir cette trahison, car sa beauté et son éloquence subjuguaient tous les cœurs et lui soumettaient toutes les volontés.

Il faut que vous sachiez que Mélye ayant appris, au moyen de ses enchantements et de ses secrets diaboliques, que ce jeune Lisvart devait être la ruine des païens et le plus sûr rempart de la Thrace, elle avait résolu de le faire mourir.

Pour y arriver, elle envoya donc Gradasilée à Trébisonde, et la pria de le lui amener, tout en lui laissant ignorer que c'était pour le faire mourir. Mais Dieu ne permit pas que cette supercherie réussît, car Gradasilée s'éprit tellement de lui et l'aima si passionnément, qu'elle l'avait présent jour et nuit dans son esprit, et qu'elle rêvait sans cesse à en faire son époux. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au camp du roi Armato sans que Lisvart sût où il allait. Le roi fut très heureux de le voir, car Mélye lui avait appris combien son existence était dangereuse pour les païens. Comme Gradasilée le lui présentait, la magicienne impatiente et cruelle survint, le fit saisir immédiatement par quatre bourreaux, et lui fit mettre au cou un gros carcan de fer en lui disant ces mots :

— Méchant pendart, vous aurez désormais ce que vous méritez, car je vais vous loger en un lieu où je pourrai répondre de vous quand il me plaira.

Lisvart, étonné de ces caresses, regardait Gradasilée d'un œil inquiet et lui dit:

— Mademoiselle, je n'eusse jamais pensé qu'étant si belle vous pussiez concevoir une pensée de trahison; mais, puisque la félonie vous est aussi facile, je ne me fierai jamais à aucune créature.

Gradasilée ne put répondre un seul mot; elle était si affligée de la douleur de son amant qu'elle aurait voulu en mourir. Voyant qu'elle ne pouvait le sauver que par des prières et des supplications, elle se jeta en pleurant aux pieds du roi et lui dit:

— Sire, je vous supplie très humblement de ne faire aucun mal à celui qui s'est confié à moi, car vous me ferez tort et m'exposerez à être accusée de trahison, ce qui souillerait pour jamais notre lignage.

Le roi, sans lui répondre, tourna la tête d'un autre côté et ordonna d'enfermer Lisvart dans une basse fosse.

— Sire, dit-elle, je ne me relèverai jamais de vos pieds si vous consentez à un tel outrage. Faites-moi la grâce au moins de lui donner pour prison un lieu moins infect et de lui épargner les fers dont on charge les voleurs, sinon je me plaindrai de vous pendant toute ma vie et partout où je me trouverai.

Sur ces entrefaites, le père de Gradasilée arriva, et, voyant sa fille toute éplorée, et après avoir appris l'injure qu'on faisait à Lisvart, lui dit brusquement ce qu'il en pensait.

Aussi Armato, craignant de le fâcher, consentit à la demande de la jeune fille.

— Je vous accorde cette faveur, dit-il, contre toute raison, car si vous saviez de quelle importance nous est la vie de ce paillard, vous lui donneriez immédiatement la mort.

Lisvart fut déchaîné et enfermé dans une grosse tour dont Mélye avait la clef. Armato commit en outre trente chevaliers pour sa garde, dont quinze devaient le veiller le jour et l'autre moitié la nuit.

Le gentilhomme envoyé de la part du duc d'Ortilense vers l'empereur, arriva à Trébisonde et raconta tout au long la bataille qui avait eu lieu entre son armée et celle du roi de la Breigne, la mort de celui-ci et de son fils, et, finalement, la défaite des ennemis.

Ce dont l'empereur loua grandement notre Seigneur. Il en fut même tellement aise, qu'il fit raconter plusieurs fois au messager ce récit intéressant, d'abord devant lui, puis devant les dames. Et, comme bien vous pensez, ce messager n'oublia pas les hautes prouesses de Florestan, de Galvanes et de Parmenir.

Griliane et Bridelnie furent aux anges de ces nouvelles, car elles avaient ces chevaliers en recommandation comme leur âme propre. Aussi, se retirant bientôt en la chambre d'Onolorie, elles se mirent à deviser sur ce sujet et s'échauffèrent à seule fin de se prouver mutuellement laquelle était la mieux aimée. Cet amoureux débat dura tant, que Bridelnie, plus gaie et plus délibérée qu'aucune d'elles, s'empara d'un oreiller et, de gaieté de cœur, le jeta à la tête de Griliane, en disant :

— Mon chevalier est le meilleur des chevaliers... Il m'aime mieux que ne vous aiment les vôtres ; je vous le prouverai tant que vous voudrez, à coups de masse !...

Griliane, voyant cela, s'empara, comme Bridelnie, d'un oreiller qui se trouvait là, et le lui jeta à la tête, ainsi qu'elle venait de faire elle-même.

— Mon chevalier, dit-elle à son tour, est plus amoureux, plus galant, plus vaillant, plus ardent que les vôtres !... Je vous le prouverai comme il vous fera plaisir que je vous le prouve, ma mie !...

Le combat, ainsi commencé, ne pouvait que continuer. Il continua, en effet, et assez âprement, à coups de langues et d'oreillers, non sans prêter à rire aux plus mélancoliques. Il durerait encore si Gricilerie ne s'était interposée en riant et n'avait mis fin à ce tournoi féminin. Griliane et Bridelnie étaient hors d'haleine !...

Nous les laisserons reposer et nous retournerons à Périon de Gaule, duquel nous nous sommes éloignés un assez long temps.

CHAPITRE V

Comment Périon de Gaule rencontra l'infante Tiriaxe, et de maintes belles aventures qui lui advinrent.

Il vous en souvient, nous avons laissé Périon avec Languines, Abies d'Irlande et les trois chevaliers croisés, se rafraîchissant sous la feuillée que leur avaient préparée les singes de la barque d'Alquife.

Comme ces chevaliers devisaient de leurs fortunes passées, Périon demanda à Talanque s'il avait des nouvelles de Garinter et de son frère, lesquels avaient été armés chevaliers de la main même d'Esplandian.

— Seigneur, répondit Talanque, nous les avons laissés menant dure et forte guerre contre un roi mon voisin, et ils ont déjà conquis sur lui mainte bonne place.

— Et quelle aventure vous amena en ces marches ? demanda Périon.

— La renommée de cette fontaine, où l'on prétend qu'advient souventes fois des aventures merveilleuses !... répondit Talanque. Notre intention était de retourner incontinent en Californie ; mais puisque nous avons eu la bonne chance de vous rencontrer, nous ne vous quitterons pas, si vous le permettez...

— Par Dieu ! vous me ferez plaisir, reprit Périon. Je ne puis m'éloigner de ce lieu avant que celle qui m'y a amené ne m'y vienne quérir, comme je m'y suis engagé. Aussitôt qu'elle sera de retour, ou je la suivrai, ou je m'arrangerai pour qu'elle me donne congé d'aller avec vous.

Périon achevait à peine cette parole, que l'on vit arriver, blessé, un cerf que poursuivait un jouvenceau ayant au cou trompe bien garnie, et, entre les jambes, cheval turc courant à merveille. Un autre jouvenceau le suivait de près, semblablement habillé, mais non pas droitement si brave. Ils piquaient tous deux si raide après le cerf, qu'ils le tuèrent avant de s'être seulement aperçus de la présence des chevaliers.

Le premier jouvenceau venait de mettre pied à terre ; il avait tiré son couteau et s'apprêtait à enlever la ramure de la bête expirée, lorsque son camarade aperçut Périon et sa troupe. En remarquant les signes de chrétiens qu'ils portaient sur leurs harnois, il piqua droit vers eux, et, s'adressant à la reine Califie, qu'il prenait pour un chevalier, il lui dit :

— Ah ! bon chevalier, ayez pitié de moi et me sauvez !... Je suis de la même loi que vous et j'en suis heureux...

— Damoisel, répondit la reine, il n'est personne en cette compagnie qui ne vous fasse volontiers service et plaisir.

Le jouvenceau qui dépeçait le cerf, entendant cela, laissa la bête et se disposa à remonter à cheval, pour s'enfuir. Mais il fut empêché par son compagnon qui lui dit :

— Vous serez à cette heure mon prisonnier comme j'ai été le vôtre !...

Pendant que l'un mettait son effort à s'échapper et l'autre à l'arrêter, sortirent tout-à-coup de l'épaisseur du bois six chevaliers armés de toutes pièces, suivis par huit gentilshommes sans harnois, qui conduisaient une pucelle belle en perfection, laquelle était elle-même accompagnée de deux femmes, montées et parées comme filles de grands seigneurs qu'elles étaient.

En apercevant de prime abord Périon et sa troupe, et en reconnaissant à leurs cottes d'armes qu'ils étaient chrétiens, ces six chevaliers étrangers abaissèrent la vue de leurs armets, et crièrent à haute voix :

— Mécréants, vous êtes morts !

— Je ne sais ce qu'il en adviendra, répondit tranquillement Périon, mais pour l'instant je ne vois encore nul de nous malade, Dieu merci !

Et, sans plus attendre, lui et ses compagnons se mirent en devoir d'attaquer les païens à grands coups de lance ; si bien, qu'en moins de rien, les six chevaliers étrangers furent terrassés. Ce que voyant, les huit gentilshommes désarmés qui les avaient suivis, s'empressèrent de prendre la fuite pour échapper à cette vilaine fin. Périon les laissa courir.

La belle pucelle et ses deux riches compagnes étaient restées sans défense et sans escorte.

— Gente pucelle, dit le chevalier de la Sphère, je dois vous avouer que je n'ai jamais fait, jusqu'ici, conquête qui me plût autant que la vôtre !... Vous êtes ma prisonnière, mais je m'empresse de vous assurer que vous n'aurez d'autre prison que ma

tente et que je m'emploierai à vous faire service, comme c'est ma coutume ordinaire envers toutes les belles filles qui vous ressemblent!...

En entendant cela, la pucelle, qui avait nom Tiriaxe, se mit à pleurer bien fort, et, tout en soupirant, elle répondit :

— Hélas! qu'il me plaise ou non de l'être, je suis votre prisonnière, et cela me poigne... Toutefois, j'espère beaucoup de votre honnêteté... Je n'aurai, je pense, nul déshonneur à craindre avec vous...

— Vous pensez bien, de penser ainsi! reprit Périon. Je mettrais ma vie en péril de mort pour empêcher qu'on vous fit vilenie! Par ainsi, n'ayez nulle peur et me suivez, je vous prie, vous et vos deux compagnes.

Cela dit, il prit les rênes du palefroi de la demoiselle, et la conduisit à la feuillée.

Comme elle passait par l'endroit où avait eu lieu le premier combat, Tiriaxe aperçut le géant et les autres étendus sur l'herbe.

— Hélas! cria-t-elle toute dolente. J'estime ma vie moins qu'auparavant, quand je vois Brutillon-le-Fort et ses chevaliers défaits et morts!...

— Demoiselle, répondit Périon, ce sont là des hasards et des fortunes qui arrivent à ceux qui les cherchent...

En cet instant, les chevaliers croisés amenèrent les deux jouvenceaux qui, tout-à-l'heure, poursuivaient le cerf. Périon, alors, laissant Tiriaxe avec Califie, tira à part l'aîné des deux, et lui demanda qui il était, et la demoiselle aussi.

— Sire, répondit-il, elle et celui qui a été pris quant et moi, sont enfants du roi de Jérusalem, lequel, pour leur procurer plaisir, les avait envoyés à la Fontaine, sous la conduite de Brutillon-le-Géant, pour voir les merveilles qui y adviennent de jour en jour...

— Ah! vraiment?...

— Oui, seigneur. Et, puisque vous m'interrogez avec cette bonté, je crois de mon devoir de vous dire qu'un trop long séjour en ce lieu vous pourrait tourner à gros danger; car le roi de Jérusalem n'est qu'à une demi journée d'ici, il ne peut manquer de recevoir bientôt nouvelles, par les fuyards, de l'infortune arrivée à ses enfants, et il voudra incontinent s'en venger sur vous... Il en a certes, le moyen; il pourra se faire accompagner de force gens d'armes, même de trois redoutables géants, frères de celui que vous avez tué, lesquels il a fait venir des déserts de Libye, pour l'accompagner au siége de Constantinople, que tous les princes d'Asie, grande et petite, voire d'au-delà le mont Caucase et l'Arménie-la-Majeure, ont juré de détruire et de raser. Par ainsi, si vous êtes bien conseillé, vous aviserez à vous retirer avant qu'il ne vous advienne pis...

— Et vous, êtes-vous leur parent? demanda le chevalier de la Sphère.

— Non, répondit le jouvenceau, je suis fils du roi de Naples... Je fus pris, il n'y a pas longtemps, par Brutillon, qui écumait la mer, comme j'allais à la chasse, accompagné de six de mes chevaliers.

Périon resta un moment pensif et marmiteux, à cause de l'entreprise des païens sur la Thrace. Toutefois, il n'en témoigna rien, et s'en alla en la ramée avec les autres.

Peu après, y vint Alquife qui, tout aussitôt, se jeta aux pieds de Périon pour les lui baiser. Mais le chevalier de la Sphère, la relevant doucement, lui dit :

— Soyez la bienvenue, demoiselle!

— Bon chevalier, répondit Alquife, mon père se recommande humblement à votre bonne grâce, comme celui qui vous est le plus obligé au monde.

— Votre père? reprit Périon. Mais je ne le vis jamais, que je sache...

— C'est le vieillard qui était lié en la charrette, et qui serait mort si prochainement si vous n'étiez venu à son secours... Vous l'avez délivré du plus cruel tourment qu'endura jamais homme de son âge... Par son grand savoir, il avait prévu toute son infortune, à laquelle il ne pouvait être apporté remède que par l'un des fils d'Amadis de Gaule. Il me commanda, en conséquence, de vous aller chercher, et de faire tant et tant, que je vous amenasse en ce lieu, au jour et à l'heure où vous l'avez trouvé...

— Pourquoi ne s'est-il pas fait connaître à nous?...

— Vous le verrez quelque jour plus à loisir, sire... Tant il y a, qu'il m'a commandé de vous dire qu'il s'en va en l'île des Singes, qui est sienne; mais, qu'en quelque part qu'il soit, vous avez en lui un serviteur dévoué et reconnaissant du bien qui lui vient par vous... Quant à la promesse que vous m'aviez faite, elle est si bien acquittée, que vous pouvez aller désormais où bon vous semblera...

— Demoiselle, répondit Périon, si j'eusse connu votre père, je vous promets que, pour l'amour de vous, je lui eusse fait l'honneur qu'il méritait... Ce sera donc pour une autre fois, quand il lui plaira... Et, puisque vous me donnez mon congé, demain, s'il plaît à Dieu, je me mettrai en voie pour aller retrouver la compagnie où j'étais lorsque vous m'avez vu premièrement...

CHAPITRE VI

Comment le chevalier de la Sphère et ses compagnons rencontrèrent le soudan de Liquie, et du combat qui eut lieu entre eux.

Tant devisèrent Périon et Alquife, qu'aussitôt après avoir soupé, ils s'endormirent, et semblablement tous les autres, jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain, tout en s'équipant pour monter à cheval, le chevalier de la Sphère demanda à Languines et à Abies d'Irlande quel chemin ils prendraient.

—Seigneur, répondit Languines, il me semble pour le mieux qu'Abies et moi tirions vers Constantinople pour secourir l'empereur...

— Je suis aussi de cet avis, dit

Périon. Et vous, ajouta-t-il en se tournant vers les croisés, serez-vous de la partie?

— Non, répondirent-ils; pour cette heure, nous prendrons la route de Californie, et là, nous rassemblerons le plus de gens que nous pourrons, pour venir vous trouver et vous aider dans les travaux du siége, s'il plait à Dieu.

— J'y serai, dit Périon, et je compte vous y revoir.

Lors, ils montèrent à cheval et prirent le chemin de la mer.

Au bout de quelque temps de ce cheminement, ils entendirent un hennissement de chevaux, et, bientôt après, ils virent sortir du bois dix chevaliers bien montés et bien armés, devant lesquels marchait un onzième chevalier, plus grand de beaucoup que nul des autres. Celui-ci tenait à son poing une lance fort grosse et fort raide, à laquelle pendait une très belle banderolle. Ses armes étaient toutes noires, fors que les lames tenaient à gros clous d'or émaillés de diamants et de maintes pierres précieuses. Sa contenance était celle d'un grand seigneur, chef des autres.

Il prit au chevalier de la Sphère grand désir de savoir son nom. La reine Califie, qui avait eu occasion souventes fois de rencontrer ce chevalier, assura à Périon que c'était Radiare, grand soudan de Liquie.

— C'est avec lui, ajouta-t-elle, que j'entrai en camp de bataille lorsque nous étions devant Constantinople.

— Par Dieu! s'écria Périon, cela me donne meilleure envie de me mesurer avec lui.

Et, incontinent, laçant son heaume et prenant sa lance, il s'avança à l'encontre du soudan, lequel lui cria d'assez loin :

— Chevalier à armes noires comme moi, avant que nous commencions la lutte, je te prie de me dire ton nom et ton pays.

— Je ne te refuserai pas si peu de chose, répondit Périon. Mon pays est la Grande-Bretagne, et je sers aujourd'hui la plus belle dame du monde, dont j'ignore le nom...

— Par mon chef, dit Radiare, je suis fort aise d'avoir rencontré si à propos chevalier d'un pays qui en fournit communément de si vaillants... Si tu veux me suivre et être mien, je te constituerai capitaine général de l'armée que j'ai rassemblée pour marcher contre Constantinople... Mais si tu me refuses, tu mourras présentement par mes mains!...

— Voilà qui va mal! repartit Périon. Apprends que tu n'as pas au monde de plus mortel ennemi que moi!

— Est-il possible? s'écria le soudan. Alors, garde-toi donc, car nous allons t'assaillir, mais seul à seul, par courtoisie, et non tous contre toi...

Lors, Radiare commanda à l'un de ses compagnons de s'avancer sur Périon et de le mener à outrance, ce que le païen fit, mais maladroitement pour lui, car, à la première rencontre, il fut désarçonné et demeura étendu tout de son long, ne remuant ni pied ni main.

Celui-là défait, Radiare en fit avancer un autre qui eut le même sort que le précédent, puis un autre encore, et ainsi de suite jusqu'au huitième.

Radiare s'aperçut qu'il avait compté sans son hôte, et il fut grandement étonné, car il croyait avoir amené avec lui la fleur de la chevalerie de son pays. Sept chevaliers mis par terre par un seul, cela lui paraissait exorbitant; il commanda au huitième, auquel il se fiait beaucoup, de venger ses compagnons.

Ce huitième chevalier alla un peu plus âprement que les précédents. Périon et lui rompirent l'un sur l'autre, tellement que les lances volèrent en éclats, et, au passer, ils se rencontrèrent d'écus, de corps et de têtes si rudement, que le païen en tomba étourdi sur la place.

La reine Califie, voyant cela, ne put se tenir de rire, et elle dépêcha Alquife auprès de Périon avec sa lance, pour remplacer celle que ce vaillant chevalier venait de rompre.

Le neuvième compagnon de Radiare eut le sort des huit autres. Tandis que Périon restait impavide sur son cheval, son ennemi tombait mort sur le sol, le tronçon de la lance dans le ventre.

— Par mes dieux, s'écria la reine Califie à Talanque, je n'ai jamais vu une plus belle joute!... Puisque le chevalier de la Sphère vient de laisser dans le ventre de son ennemi la lance que je lui avais envoyée, il lui en faut une autre... Par ainsi, je vous prie de lui porter la vôtre, afin qu'il parachève sa glorieuse entreprise.

Talanque s'inclina, et pendant qu'il confiait sa lance à Alquife, en la priant d'aller la porter à Périon, celui-ci avait raison du dixième chevalier qui s'en allait rouler dans la poussière à côté de ses compagnons.

Alquife arriva auprès de lui et lui fit son message de la part de la reine Califie.

— Demoiselle, répondit le chevalier de la Sphère en prenant la lance, assurez qui vous envoie que je vais faire tous mes efforts pour mériter l'estime en laquelle on me tient... Ou je mourrai à la peine, ou j'aurai le soudan pour prisonnier!

Voilà ce que disait Périon. Mais Radiare pensait bien autrement. Il faisait état de venger la mort de Grimante, le dernier païen abattu par Périon, et il jura par son grand dieu que le chevalier de la Sphère porterait pénitence de ce péché.

— Chevalier, lui dit-il en s'approchant de lui, j'ai occasion de te haïr plus qu'homme que je connaisse... Néanmoins, à cause de la grande prouesse qui est en toi, je suis forcé de t'estimer et de te porter honneur... Par ainsi, si tu veux suivre le parti que je t'ai proposé tout-à-l'heure, j'oublierai les raisons de rancœur que j'ai contre toi; je ferai plus, je te donnerai de grands biens!...

— J'ai un meilleur conseil à te donner, répondit Périon, et je t'engage fortement à le suivre.

— Comment cela? demanda Radiare.

— Laisse là ta folle et fausse croyance, reprit Périon, abandonne tes vilaines idoles et tes vilains diables, et reconnais Jésus-Christ pour ton seul Dieu... Au lieu de nuire à l'empereur de Constantinople, comme tu as projet de le faire, viens-lui en aide de tout ton pouvoir... Alors nous serons amis, toi et moi; mais seulement alors!...

Si Radiare fut enflambé de colère, en entendant cette proposition, il ne faut pas le demander.

— Pourquoi donnes-tu donc conseil à qui ne t'en

demande pas? lui cria-t-il. Penses-tu donc me dompter en faisant ainsi le cafard!... Non!... non!.. Avant que tu ne m'échappes, je te châtierai de façon à ce que tu ne sois plus jamais tenté de parler aussi témérairement à moi ni à d'autres comme moi!... Toutefois, avant que nous n'entrions en la mêlée, écoute les conventions que j'ai coutume de présenter à ceux contre lesquels je me bats... Si elles te semblent raisonnables, bon; sinon je les remets à ta discrétion.

— Dis ce que tu voudras, j'écoute.

— Le vaincu sera esclave du vainqueur et lui obéira en toutes choses, quoi qu'il lui soit commandé... Vois si tu veux y consentir...

— Tu parles en prince de grand cœur, et je loue cette coutume. Je me soumets à cette condition: vaincu, je t'appartiendrai; vainqueur, tu m'appartiendras...

— Allons, alors!...

Les deux champions s'éloignèrent un peu l'un de l'autre pour prendre du champ; puis ils donnèrent carrière à leurs chevaux, et s'en vinrent à leur mutuelle rencontre avec impétuosité. Les lances volèrent en éclats, et les deux ennemis furent renversés de leurs montures. Mais, tous deux aussitôt, comme s'ils n'eussent enduré ni coup ni buffe, se relevèrent légèrement, et marchèrent fièrement l'un contre l'autre, l'épée à la main.

Le combat recommença plus âpre et plus furieux. Tant plus ils allaient, tant plus il semblait qu'ils reprissent des forces. L'herbe s'empourpra de leur sang, et le pré se couvrit des pièces de leurs hauberts démaillés. On croyait que l'un d'eux allait bientôt mourir, ne pouvant tenir plus longtemps. Cependant ils se maintinrent en cet état, sans prendre haleine, jusqu'à environ l'heure de nones, moment où le soudan, tirant un peu à côté, dit à Périon:

— Chevalier, il me semble qu'au lieu d'imiter la cruauté des bêtes brutes, qui s'acharnent sans repos ni trêve l'une sur l'autre, nous ferions bien de suivre la commune façon de faire des gens vaillants comme nous le sommes: prenons haleine, puis nous recommencerons le combat quand il te plaira....

— J'y consens volontiers, répondit Périon, non pas que je cherche le repos et que j'aie besoin d'une trêve pour me réconforter et prendre de nouvelles forces; mais tu t'es montré si courtois envers moi en défendant à tes chevaliers de m'attaquer tous ensemble, qu'il ne sera jour de ma vie que je ne t'en sache gré.

Cela dit, les deux adversaires demeurèrent cois, s'appuyant sur le pommeau de leurs épées.

Au bout de quelques instants ils reprirent leur position agressive et se chargèrent l'un l'autre mieux encore qu'auparavant. Cette fois, le soudan pressa Périon de si près, que le sang se mit à couler de toutes parts, ce dont Périon se vengea sur l'heure en lui donnant un si furieux coup, que son épée lui entra de plus d'une paume dans l'écu. Puis, la retirant aussitôt et la prenant à deux mains, il se rua de toute sa force, et les yeux étincelants, sur Radiare qui se prit à chanceler. Périon le saisit au collet et le poussa par terre si lourdement que son heaume en fut arraché.

Radiare, presque évanoui, se mit à respirer bruyamment en sentant l'air lui arriver sur la face.

— Comment! dit le chevalier de la Sphère, le courage te manque-t-il pour si peu de chose?... Où est maintenant cette gloire et cette vaillance dont tu es renommé en tant de lieux?...

Le soudan, levant les yeux, aperçut l'épée de Périon levée sur lui et le menaçant de prompte mort. Mais, sans trop s'émouvoir, il lui répondit:

— La magnanimité dont tu parles est au cœur du soudan de Liquie, d'où elle ne pourra jamais partir, quelque péril qu'il advienne!...

— Bien, reprit le chevalier de la Sphère; mais te souvient-il de la convention jurée entre toi et moi?

— Je n'oublie jamais rien de ce que j'ai promis! j'aimerais mieux perdre dix vies, si je les avais, que de faillir une seule fois à ma parole... Par ainsi, use de moi comme de ton serf: je suis prêt à tout endurer.

— Vraiment, dit Périon, tu te montres bien tel que ta renommée t'a fait!... Aussi en userai-je avec toi avec la réserve et l'honnêteté que tu mérites. Or donc, lève-toi et remonte à cheval; nous aviserons du surplus en chemin.

Lors s'approchèrent les chevaliers croisés et la reine Califie. Celle-ci, s'avançant la tête nue vers le soudan, l'embrassa et lui dit:

— Seigneur Radiare, puisque vous et moi avons si bien éprouvé l'effort des chrétiens, vous devez voir comme moi qu'ils sont soutenus, outre leur courage, par un Dieu qui vaut mieux que les nôtres. Par ainsi, ce serait folie à vous, qui êtes pourtant un vaillant homme, de vous croire au-dessus de ce chevalier, qui est frère de l'empereur Esplandian et fils du très renommé Amadis de Gaule...

— Madame, répondit le soudan, si j'ai fait folie, je l'ai grandement expiée!... Mais, quoique la fortune me soit contraire, c'est avec grand plaisir que je vous rencontre et vous vois en bonne santé, me souvenant encore des fortunes que nous avons passées ensemble, au dernier voyage de la Thrace.

CHAPITRE VII

Comment, après son combat avec le soudan de Liquie et ses compagnons, le chevalier de la Sphère envoya Alquife à la cour d'Onolorie, en compagnie des prisonniers qu'il avait faits.

Périon et ses compagnons, craignant l'arrivée du roi de Jérusalem, reprirent à la hâte le chemin de la mer, où ils retrouvèrent leurs vaisseaux, ainsi que celui d'Abies d'Irlande et de Languines, sur lequel le chevalier de la Sphère s'embarqua.

Alquife, qui voulait retourner vers son père, qui l'attendait, comme vous savez, à l'île des Singes,

supplia humblement Périon de lui donner congé.

— Ma grande amie, lui répondit-il, je prie Dieu qu'il vous conduise!... Mais, auparavant, je vous prierai de m'octroyer un don qui peu vous coûtera, et qui fera qu'il ne se passera pas un seul jour de ma vie où je ne sois prêt à vous obéir...

— Doutez-vous donc de moi à ce point, dit Alquife, que vous puissiez croire que je vous refuserais une chose que vous me demandez?... Parlez donc, je vous en prie.

Lors, Périon, la tirant à part, lui dit en soupirant :

— Chère Alquife, j'espérais bien prendre un autre chemin et retourner vers madame Gricilerie, pour la servir comme celle à qui mon cœur s'est tellement affectionné, que, pensant à elle, je meurs, et, n'y pensant point, je ne puis vivre!... Dieu veuille que le commencement prenne la fin que je désire, et que madame Gricilerie me fasse la joie de me nommer sien!... C'est pourquoi j'ai songé à lui envoyer par vous l'infante Tiriaxe, son frère et le soudan de Liquie. Emmenez-les, et offrez-les-lui de ma part, car il est bien naturel que les choses miennes et que j'ai conquises la servent et soient siennes aussi... Vous lui direz, s'il vous plaît, que mon retour à Trébisonde sera le plus prochain qu'il me sera possible, et que, durant ce temps court ou long qui me séparera encore d'elle, je ne donnerai pas un seul coup d'épée, pas un seul coup de lance, que ce ne soit à sa gloire et pour l'amour d'elle...

— Seigneur, répondit Alquife, je vous obéirai en ces recommandations le plus fidèlement du monde... J'espère être assez bien votre interprète pour que vous en soyez content.

Cela dit, le chevalier de la Sphère s'approcha du soudan de Liquie, qui était en train d'entretenir Tiriaxe de son infortune, et de se plaindre à elle de ce que c'était en allant voir le roi son père qu'il était tombé entre les mains de ses ennemis.

Périon interrompit leurs propos.

— Suivant ma volonté, seigneur, dit-il au soudan, vous vous en irez avec vos chevaliers, et vous, madame, avec votre frère et vos femmes, là où cette demoiselle vous conduira et où vous serez très bien accueillis pour l'amour de moi...

Tiriaxe, entendant cela, sentit redoubler ses larmes. Elle répondit piteusement :

— Sire chevalier, je suis en votre pouvoir, je le sais; mais j'ai tant d'ennui de la vie que je voudrais déjà être morte!...

— Madame, dit Périon, j'espère que vous aurez de ce voyage plus de réconfort que vous ne pensez... Quant à vous, seigneur Radiare, je veux que, suivant nos conventions, une fois arrivé là où je vous envoie, vous dépêchiez aussitôt deux de vos gens pour aller avertir vos sujets qu'ils aient à ne tenter rien de fâcheux contre l'empereur de Constantinople, et que, tout au contraire, ils lui viennent en aide.

— Pardonnez-moi, répondit Radiare, mais ma parole à ce sujet est engagée à un autre qu'à vous, antérieurement à vous. Vous pouvez me commander tout ce qu'il plaira à moi-même, c'est-à-dire à ma personne, mais non pas à ma foi, laquelle n'a rien de commun avec ma personne... Or, j'ai juré au roi Armato de le secourir en tout et partout, et, comme je vous l'ai dit, ma vie peut mourir, non ma foi!... Par ainsi, seigneur, je vous supplie de ne pas me contraindre davantage à une chose à laquelle répugne ma conscience...

— Vraiment, repartit Périon, ainsi ferai-je. Je serais trop malheureux qu'un aussi grand seigneur que vous eût sa parole faussée à cause de moi... Suivez la demoiselle que je vous demande de suivre, et que Dieu vous protége!

Lors, le soudan, Tiriaxe et les autres prirent congé du chevalier de la Sphère, lequel, entrant dans la barque d'Alquife, lui dit :

—Je vous prie, demoiselle, de saluer humblement de ma part la princesse Onolorie et toutes les autres dames de la cour. Remettez, je vous prie, ajouta-t-il plus bas, remettez cette lettre à madame Gricilerie, et l'assurez de mon ardent dévoûment à sa personne...

Périon avait à peine terminé ces mots que le vent enflait les voiles de son navire, et que les singes se mettaient à ramer dans la direction qu'ils connaissaient.

CHAPITRE VIII

Comment le chevalier de la Sphère, Abies d'Irlande et Languines arrivèrent à Constantinople, et du bon accueil que leur fit l'empereur.



ecommandant donc à Dieu ceux de ses compagnons qui voulaient retourner en Californie, le chevalier de la Sphère vogua vers Constantinople, où il arriva le huitième jour en compagnie d'Abies d'Irlande, de Languines et du fils du roi de Naples.

L'empereur, averti, s'en vint les recevoir.

Pendant que Périon, Abies et Languines faisaient la révérence à ce prince, Frandalo s'approcha du fils d'Amadis, et, l'embrassant, il lui dit :

— Sire chevalier, je suis tellement vôtre, que vous pouvez me commander comme à celui qui désire vous obéir pour l'honneur du roi Amadis et de l'empereur Esplandian votre frère, desquels je suis l'ami et le serviteur dévoué...

Le chevalier de la Sphère n'avait jamais vu Frandalo. Aussi l'empereur, s'apercevant de son embaras, lui dit :

— Mon fils, vous avez dû entendre quelquefois parler du comte Frandalo? C'est lui qui, en ce moment, vous présente son service. Il est envers vos amis tel qu'il s'est dit...

— En bonne foi, seigneur, il doit alors avoir de moi ce qu'il plaira, car ses prouesses et son excel-

lence le recommandent si fort de par le monde, que je ne peux que me tenir heureux de son accointance...

— Sur mon âme, reprit Frandalo, je puis, en vous embrassant, me vanter que j'ai entre les bras la vraie effigie et portraiture de la fleur de la chevalerie!...

Périon ressemblait, en effet, tellement à Esplandian, son frère, que l'empereur en fut frappé au cœur, et que de grosses larmes lui tombèrent des yeux.

— Sire, dit le chevalier de la Sphère en présentant le prince Adariel, voici l'héritier du roi de Naples qui, s'il plaît à Dieu, vous fera quelque jour service.

L'enfant mit un genou en terre pour baiser les mains de l'empereur; mais celui-ci, le relevant avec bonté, le pria de le suivre, ainsi que ses compagnons, au palais.

— Madame, dit-il en entrant à l'impératrice, en lui présentant le chevalier de la Sphère, voici votre gendre de retour... Quant à votre fille, nous l'aurons avec le temps.

— Sur mon Dieu! dit l'impératrice en baisant tendrement Périon, vous m'avez bien amené la chose que je désirais le plus voir au monde, et si je ne savais pas, comme je le sais, que mon fils est enchanté, aucune puissance humaine ne m'empêcherait de croire que voilà Esplandian lui-même...

Puis l'impératrice baisa également Adariel, Languines et Abies d'Irlande.

L'heure du dîner arriva. L'empereur ordonna qu'on dressât le couvert en la grand'salle, voulant ce jour-là manger en public, par amitié pour les chevaliers survenus nouvellement.

Comme on levait la desserte, un tourbillon de vent s'engouffra par les fenêtres, avec tonnerre, fumée et puanteur sulfurée qui n'annonçait rien de bon; si bien que tous les assistants crurent leur dernier jour sonné. Au bout d'un quart d'heure, les ténèbres commencèrent à se dissiper, et alors apparut au milieu de la salle, une épée flamboyante, teinte de sang, à la pointe de laquelle pendait un cartel de parchemin, scellé d'un grand scel d'or.

L'empereur fit incontinent rompre ce scel, le parchemin fut déplié, et l'on trouva ces mots écrits dessus :

« Mélye, la plus cruelle ennemie de la Chrétienté, à toi, empereur de Constantinople, ruine et malédiction!

« Apprends que tu seras bientôt, par mon fait, en proie au malheur le plus navrant qui soit au monde, car tu assisteras, de tes propres yeux, à la mort des tiens, à la destruction de tes Etats et au martyre étrange de la personne que tu aimes le plus en ce monde. Finalement, ta vie s'écroulera en misères!

« En témoignage de quoi cette épée demeurera en l'air sur ta grande cité, jusqu'à ce qu'une prophétie d'Apollidon, qui reste à accomplir, sortisse effet!... »

La lecture de ce cartel une fois achevée, chacun demeura ébahi, surtout lorsqu'on vit l'épée flamboyante et sanglante s'élever en contremont et s'en aller en l'air comme une vraie comète.

A peine cette rumeur était-elle apaisée, qu'on en entendit une autre par la ville.

CHAPITRE IX

Comment, peu après l'arrivée à Constantinople du chevalier de la Sphère et de ses compagnons, arrivèrent à leur tour deux géants et une géante suivis de vingt chevaliers.

Cette rumeur qui succédait à l'apparition de l'épée de Mélye, était produite par l'arrivée de deux géants et d'une géante richement vêtue d'or et de pierreries d'une inestimable valeur, ayant sur la tête un cercle d'or d'un travail exquis.

Ces deux géants étaient armés de toutes pièces, excepté d'armet et de gantelet. Ils étaient accompagnés de vingt autres chevaliers en pareil équipage, ce qui était assez menaçant.

L'empereur, prévenu de cela, et croyant à une trahison quelconque, ordonna qu'on courût aux armes, et il y courut lui-même tout le premier. Un certain nombre de gentilshommes, l'épée au poing, le manteau autour du bras, se placèrent à l'entrée du palais pour en défendre l'accès.

Peu après arrivèrent les géants à leur suite, équipés comme nous avons dit. Le plus vieux d'entre eux, faisant des signes de paix, demanda à être conduit, ainsi que ses compagnons, vers la majesté impériale : ce qui fut fait immédiatement.

— Très puissant empereur, dit le vieux géant, en ployant les genoux devant ce prince, cette dame que je conduis est ma femme : elle a nom Almatrase. Cet autre est mon petit-fils, le fils de ma fille, il a nom Ardadil-Canile. Autrefois nous adorions les fausses idoles et les mauvais dieux : aujourd'hui, nous ne croyons plus qu'en Jésus-Christ, grâce à deux vaillants chevaliers, avec lesquels j'ai eu combats sur les frontières de l'île de la Feuille-Blanche...

— Et vous les nommez?

— L'un a nom Quadragant et l'autre Vaillades, répondit Argamont. Ils se sont conduits fort courtoisement avec moi en m'accordant la vie sauve, sous condition que j'obéirais à leur bon plaisir.

— Et où les avez-vous laissés? demanda l'empereur.

— Sire, répondit Argamont, aussitôt après avoir pansé mes blessures, ils me prièrent de les venir attendre céans, et, sur l'heure, ils s'embarquèrent pour aller à la quête d'un chevalier dont ils regrettaient fort âprement l'absence, en m'assurant toutefois que si, au bout de quatre mois de recherches, ils n'en avaient pu obtenir aucune nouvelle, ils reviendraient me joindre ici pour attendre le siége des princes païens... Si vous voulez accepter nos services dans cette entreprise, à mon petit-fils et à moi, vous aurez en nous, Sire, de loyaux et dévoués serviteurs. Nous vous le promettons

comme nous avons fait à Vaillades et à Quadragant.

Comme le vieux géant finissait de parler, on apporta à l'empereur la nouvelle que les païens étaient déjà rassemblés en grand nombre en l'île de Ténédos, d'où ils se proposaient de déloger le mois suivant.

Lors, l'empereur assembla son conseil, et il fut arrêté que l'on dépêcherait des courriers en Sicile, en Sardaigne, à Rome, en Espagne, en Gaule, même en Grande-Bretagne; puis d'autres aussi à Quadragant et à Cildadan, de Bohême, pour les avertir de l'entreprise du roi Armato, et les supplier affectueusement, en l'honneur de Dieu, d'envoyer le plus grand nombre de vaisseaux possible au secours de la Thrace qui, autrement, allait se perdre à vue d'œil. Et, comme ces différents voyages devaient prendre un assez long trait, il fut décidé, en outre, que Frandalo se retirerait dans le port de la Montagne Défendue, avec le roi Norandel, et qu'à eux deux ils s'opposeraient au passage de tout navire marchand ou autre, pour couper les vivres aux ennemis.

Les courriers partirent le jour même, avec lettres très pitoyables, tant de l'empereur que du chevalier de la Sphère, de Languines, d'Abies d'Irlande et autres.

Mais avant de dire le fruit de leurs messages, je veux raconter les aventures qui survinrent à Garinter et à Périon, fils de Galaor.

CHAPITRE X

Comment Garinter et Périon combattirent contre le roi de Sibernie et ses neveux, qu'ils vainquirent en plein camp.



Vous avez vu précédemment comment Garinter et Périon, fils de Galaor, avaient reçu l'ordre de chevalerie des propres mains d'Esplandian.

Ils s'étaient embarqués et avaient abordé en Californie où ils avaient longuement guerroyé contre certains envahisseurs, notamment contre le roi de Sibernie, qu'ils avaient chassé jusqu'en la principale ville de son royaume.

Ils l'y tenaient assiégé lorsque Talanque, Maneli et la reine Califie arrivèrent en Californie, eux aussi, de retour du voyage où ils avaient trouvé Périon de Gaule, ainsi qu'il a été dit. La reine ne voulut ni passer outre, ni aller à ce siége. Mais Talanque et Maneli, sans plus de séjour, vinrent se joindre à Garinter et à Périon, faisant grand effort de parachever leur entreprise.

Le plaisir qu'eurent ces quatre jeunes chevaliers de se trouver ainsi réunis, ne se pourrait que malaisément raconter. Talanque et Maneli arrivaient précisément à temps pour assister au combat qui était accordé entre Périon, Garinter et deux de leurs gens, contre le roi de Sibernie et trois de ses neveux.

— Quelles sont les conditions de ce combat? demanda Talanque.

— Si la victoire demeure au roi de Sibernie, répondit Garinter, son pays lui demeurera semblablement, comme avant la guerre. Si, au contraire, il est vaincu, il nous l'abandonnera sans plus jamais y prétendre en aucune façon. Or, nous savons qu'il est bon chevalier et que ses trois neveux sont estimés les plus adroits de la contrée... S'il vous plaisait d'être de la partie, je crois qu'avec l'aide de Dieu la fortune nous serait entièrement propice.

— Volontiers, dirent Talanque et Maneli. Il nous tarde que le jour en soit venu!...

— Ce sera demain, répondit Garinter. Par ainsi, reposez-vous tous deux, afin d'être plus frais et dispos pour cette entreprise.

Le lendemain matin, un trompette amena les otages du roi de Sibernie. Les serments et les cérémonies usitées en pareil cas suivirent de part et d'autre; puis ceux qui étaient ordonnés pour combattre entrèrent au camp.

Le roi de Sibernie s'avança à la rencontre de Périon, et de telle sorte, que, sans l'aide que celui-ci trouva au cou de son cheval, il était par terre.

Mais il arriva pis au roi, car Périon le désarçonna et le jeta bas, étendu tout de son long.

Autant en fit Garinter à l'un des neveux du roi. Autant en firent Talanque et Maneli.

Toutefois, aucun de ceux qui venaient de vider ainsi les arçons ne se montra étonné et découragé. Tout au contraire, se relevant légèrement, le roi de Sibernie et ses neveux se précipitèrent, l'épée à la main, sur leurs adversaires toujours à cheval.

La bataille fut dure et cruelle... Périon et ses amis furent contraints de mettre pied à terre, pour éviter une chute immanquable, le roi et ses neveux se préparant à couper les jarrets des chevaux.

Elle dura quatre heures, sans qu'on pût savoir de quel côté penchait la balance. Peut-être que le roi de Sibernie eût remporté la victoire, à voir les vaillants coups qu'il portait. Mais Périon, à qui il venait de faire ployer pour la deuxième fois le genou sur l'herbe, Périon se releva, l'œil étincelant de colère, prit son épée à deux mains et l'abattit sur le roi, entre les épaules et le cou, si bien et si adroitement que la blessure fut mortelle.

Talanque ne s'endormait pas non plus. A force de lutter avec son adversaire, il finit par trouver à propos le défaut de son gantelet et il lui sépara la main du bras. Ainsi blessé, ce chevalier poussa un cri de douleur navrant et chercha son salut dans la fuite. Mais Talanque le poursuivit, l'atteignit et le tua d'un autre coup d'épée dans les reins.

Le neveu du roi de Sibernie qui s'était attaqué à Garinter lui résistait assez vigoureusement. Il s'efforça bientôt de telle sorte que, d'un plein coup d'estoc, rué à plein bras, il lui traversa maille et haubert, lui enfonça son épée à trois doigts en avant dans le corps et le força ainsi de rendre l'âme.

Il en advint semblablement au quatrième adversaire, celui contre lequel Maneli s'escrimait du mieux qu'il pouvait. Maneli n'avait pas affaire à

un manchot, mais ce neveu du roi de Sibernie n'avait pas non plus affaire à un endormi. Maneli le lui prouva bien en lui tranchant la tête au défaut de l'armet, d'un coup aussi habile qu'inattendu.

Ainsi fut terminé ce combat.

Garinter et ses compagnons se retirèrent alors sous leurs tentes, laissant les gémissements et les larmes à ceux qui se sentaient endommagés, tant de la perte de leurs amis que de la perte de leur ville, laquelle fut rendue et remise au pouvoir de Périon, suivant les conventions jurées.

Le lendemain, de l'avis et consentement de tous, Garinter fut élu et couronné roi de cette ville, mais en se réservant toutefois la facilité d'y laisser Polinas pour gouverneur, afin de suivre les aventures étrangères. En vertu de quoi, aussitôt après avoir reçu les hommages et les serments de fidélité de ses sujets, il s'en alla avec ses compagnons en l'île Californie, où la reine lui fit très agréable accueil.

Mais ils ne firent pas là un long séjour. Aussitôt que furent prêts gens et vaisseaux, ils s'embarquèrent pour aller au secours de Constantinople.

Pendant que Dieu les conduit, retournons au duc d'Ortilense.

CHAPITRE XI

Comment le duc d'Ortilense, ayant déconfit le roi de la Breigne, retourna à Trébisonde, et de l'arrivée d'Alquife à la cour de l'empereur.

On se rappelle qu'après la tuerie des gens du roi de la Breigne, lesquels fuyaient à vau de route, le duc d'Ortilense et sa troupe étaient retournés au camp.

La nuit était venue trop tôt, et il avait été impossible de compter les morts et de relever les blessés, ce qu'on fit le lendemain matin, au point du jour. On trouva alors sur le champ de bataille, parmi les déconfits, Groter, fils du roi de la Breigne, blessé de dix coups mortels, et tellement foulé aux pieds des chevaux, qu'il n'avait quasi plus forme de visage. Un peu plus loin, à main droite, était aussi le roi son père, étendu tout de son long.

Malgré qu'on les considérât pour des traîtres, ces deux corps morts furent séparés des autres et ensevelis fort honorablement.

Le butin recueilli et le pays réduit à l'obéissance de l'empereur de Trébisonde, le duc d'Ortilense prit son chemin vers son maître, qui le reçut fort bien, ainsi que Florestan, Parmenir et Galvanes, pour l'amour desquels l'empereur tint cour ouverte pendant six jours entiers.

Comme on le devine, cette fête à leur propos permit aux trois amoureux chevaliers d'entretenir leurs dames, qui, de leur côté, ne se firent pas faute de leur prouver, par effets certains, quel plaisir leur causait leur retour au milieu d'elles.

Une seule de toutes se montra morne et pensive. C'était la pauvre Onolorie, qui mourait cent fois par heure en songeant à la captivité de son doux ami.

Elle dissimulait sa peine, cependant, et le plus qu'elle pouvait. Mais Amour la pressait de si près, que l'œil ne lui séchait non plus que fait le canal par lequel la fontaine vive prend son cours !...

Ce qui rengrégea plus encore son martyre, ce fut l'arrivée d'Alquife avec les prisonniers que Périon envoyait à Onolorie.

Alquife, se présentant à l'empereur à l'issue du dîner, lui fit les très humbles recommandations du damoisel inconnu qu'il avait armé chevalier.

— Ah ! ah ! dit l'empereur. Demoiselle, ma mie. dites-moi, je vous prie, où vous l'avez laissé, et si vous croyez qu'il réparera bientôt le tort qu'il m'a fait, en se célant de moi...

— Sire, répondit Alquife, s'il vous a fait quelque tort, ce n'a pas été de son bon gré, je vous assure, et en cela il est grandement excusable... S'il vous plaît d'en savoir davantage sur son état, permettez-moi d'accomplir ce qu'il m'a commandé auprès de madame Gricilerie, votre fille...

— Oui, vraiment, dit l'empereur.

Lors, Alquife, s'adressant à la princesse, lui dit :

— Madame, votre chevalier, qui surpasse tous les autres en prouesse et en grande excellence d'armes, vous salue par ma bouche comme celle qu'il désire servir toute sa vie ; en témoignage de quoi il vous envoie ce qu'il a conquis depuis le jour où il a pris congé de vous, à son bien grand regret...

Cela dit, Alquife présenta à Gricilerie le soudan de Liquie et les deux enfants du roi de Jérusalem.

— Ce gentilhomme, ajouta-t-elle, est un prince très redouté parmi les rois païens, et à bon droit. Il commandait aux pays de Liquie, ni plus ni moins que l'empereur votre père fait aux siens. Ces deux jeunes gens sont les enfants du roi de Palestine, frère et sœur, lesquels votre chevalier vous prie de recevoir comme vôtre propre chose. Ils vous appartiennent désormais... Votre chevalier m'a chargé de vous assurer qu'en les traitant gracieusement, comme il l'attend de la bonté et de la noblesse de votre cœur, il en éprouvera un singulier plaisir...

Puis Alquife raconta à la princesse tout ce qui était arrivé, et termina en lui disant que son chevalier s'était embarqué avec ses compagnons pour aller au secours de Constantinople.

— L'honneur qu'il me fait est si grand, dit Gricilerie, que je ne puis que lui vouloir du bien... Mais il a tort d'entreprendre un si long voyage avant de venir vers moi, s'il est autant mien qu'il se vante d'être... Il est une chose que je ne lui pardonnerai jamais jusqu'à ce qu'il vienne en personne m'en demander le pardon, et encore peut-être lui sera-t-il refusé...

— Madame, reprit Alquife, vous le verrez prochainement, il me l'a promis. Car, ce qu'il désire



le plus en ce monde, c'est votre présence et votre bonne grâce.

Puis, s'adressant à l'impératrice et à la princesse Onolorie, elle s'acquitta envers elles du message de Périon.

Si Florestan et ses compagnons se trouvèrent aises d'entendre de si bonnes nouvelles de celui qu'ils cherchaient, il ne faut pas le demander. Mais leur plaisir n'était rien au prix de celui que ressentait Gricilerie, laquelle, toute la sainte journée, ne cessa d'entretenir Alquife, tant en public qu'en particulier; si bien même que cette dernière trouva moyen de lui bailler la lettre du chevalier de la Sphère.

Cette lettre portait en substance :

« Ma dame,

« Je ne sais comment je pourrai jamais satisfaire au grand bien que vous m'avez octroyé le jour inoubliable où vous m'avez accepté pour vôtre, attendu que le meilleur chevalier du monde serait encore indigne de servir une aussi noble dame et une aussi belle princesse que vous êtes. Et moi, qui alors pauvre muet, sans avoir fait un seul acte de chevalerie, suis venu à tel honneur, est-ce merveille si mon cœur a désiré entreprendre chose méritoire qui me permette de demeurer en si haut lieu ?... J'ai éloigné de moi, dans ce but, toute crainte vaine et tout péril de mort par la souvenance continuelle que j'ai eue de votre bonne grâce, laquelle a tellement captivé ma liberté, que mes yeux sont demeurés enchaînés aux liens de votre heureuse présence, du jour même où ils ont eu le bonheur ineffable de contempler la resplendeur de votre divine face !...

« L'envie que j'ai de vous obéir et de vous servir me rend ces chaînes précieuses; par ainsi, ma dame, commandez-moi, je vous prie, tout ce qu'il vous plaira, et, prenant pitié du pauvre esclave qui ose vous parler ici, daignez dire votre vouloir à la demoiselle fidèle qui vous remet cette lettre en mon nom.

« *De la part de celui qui baise les mains de votre grandeur en toute humilité.* »

En lisant cette lettre, Gricilerie mua de couleur trois ou quatre fois, non par déplaisir, mais au contraire par une force irrésistible d'amour. Le plaisir fut si vif qu'elle s'évanouit entre les bras d'Alquife, qui l'embrassa et lui demanda quelle faiblesse venait de lui prendre.

— Ah ! ma grande amie, murmura Gricilerie, quand donc verrai-je celui qui endure tant pour moi, et que vous m'avez choisi entre les meilleurs chevaliers du monde ?...

— Madame, répondit Alquife, mon père, qui vous l'avait promis, trouvera moyen de vous le renvoyer aussi quand il sera temps... En attendant, et sans vous passionner autrement que bien à point, faites-lui souvent tenir de vos chères nouvelles... Son absence vous paraîtra moins âpre, et la vôtre lui paraîtra moins cruelle...

Alquife allait entrer avec la princesse dans des détails plus confidentiels, lorsqu'une demoiselle leur vint dire que l'impératrice les demandait.

CHAPITRE XII

Comment l'empereur de Trébisonde s'embarqua pour aller contre le roi Armato, et de la descente des païens à Constantinople.

L'Empereur ayant eu avertissement certain, par un brigantin vénitien, que l'armée des païens côtoyait l'Anatolie avec plus de mille vaisseaux, tirant au détroit du Propontide, fit aussitôt rassembler son armée, avec dessein de la commander en personne.

Quand cette armée fut rassemblée; quand les navires qui lui étaient destinés, galères, flûtes, brigantins, barques, furent en bon équipage de guerre, bien frétés et calefrétés; quand Dardarie, duc d'Antille, eut été établi lieutenant général de l'empereur, on s'embarqua, le vent étant d'ailleurs propre à déloger. Chacun, suivant l'avis des patrons et des comites, entra en son vaisseau; et l'empereur lui-même, ayant embrassé l'impératrice et laissé ses pays à la garde de Dieu et du duc de la Fonte, fit lever les ancres; on partit !

Certes, en voyant sortir du port cette flotille armée en guerre, on eût pu juger aisément de la puissance de ce prince.

La mer était quasi couverte des vaisseaux qui portaient l'armée, laquelle était composée, de compte entier, de soixante mille hommes de cheval et de cinquante mille soldats de pied. Chacun de ces navires était orné de bannières, de fanons, de banderolles, et il en sortait des bruits de tant de trompes, de clairons, de fifres et de tambourins, que c'était chose merveilleuse à entendre et à voir.

Le même jour du partement de l'empereur, Alquife prit congé de l'impératrice, et s'en retourna vers le chevalier de la Sphère, chargée pour lui d'une lettre fort tendre de la princesse Gricilerie.

Laissons-la donc voguer, et revenons aux courriers chargés d'avertir les princes chrétiens du siége de Constantinople.

L'empereur de Rome, le roi de Naples et les autres ne tardèrent pas à se rendre à l'invitation pressante qui leur était faite. Chacun d'eux arma un certain nombre de vaisseaux, et ils se rendirent tous en plus ou moins de temps, et non sans grand travail, en la Montagne Défendue, où les attendaient le comte Frandalo et Noraudel, avec leur équipage.

En ce même temps, le roi Armato, accompagné d'Almirix, frère du soudan de Liquie, du roi de Jérusalem, des soudans de Perse, d'Alap, de Babylone, des califes d'Egypte, Taborlanes et maints autres grands seigneurs du Levant, partit de Ténédos avec une telle quantité de navires, de bri-

gantins, de flûtes et de galères, qu'il semblait proprement que la mer en fût couverte.

Mais malgré leur diligence, les païens ne surent pas prendre l'empereur au dépourvu. Ils le trouvèrent accompagné de plus de trente mille hommes de cheval et de cinquante mille hommes portant armes.

Toutefois, en voyant approcher si près de sa grande ville un tel nombre d'ennemis, il en éprouva quelques inquiétudes qu'il dissimula du mieux qu'il put. Pour mieux rassurer ses gens, même, il fut d'avis que l'on empêchât l'armée d'Armato de prendre terre et qu'on lui donnât alarmes continuelles, pour l'ennuyer et la travailler. A quoi furent employés le chevalier de la Sphère, Languines, Abies d'Irlande, Argamont et son fils, avec dix mille chevaux et vingt mille soldats.

Ces derniers, ayant eu vent du lieu où Armato comptait opérer sa descente, sortirent de la ville en fort bon équipage et, le jour même, ils découvrirent l'avant-garde des païens, conduite par le roi de Jérusalem, accompagnés de trois géants, frères de celui que le chevalier de la Sphère avait mis à mort à la Fontaine près de laquelle il avait délivré Alquif, père de la Demoiselle.

Les chrétiens s'embusquèrent pour attendre l'issue des projets des païens, lesquels ne tardèrent pas à jeter planches et à descendre leurs batelets pour permettre à leurs gens de se répandre dans le pays et le ravager comme sauterelles.

Je crois bien que ceux qui furent les plus diligents ne furent pas les mieux traités, car Périon et sa troupe leur coururent sus et en défirent un grand nombre avant qu'ils pussent être secourus. Mais ce secours leur arriva, et Périon et ses compagnons durent faire retraite, à leur tour, pour n'être pas écrasés. Les trois géants, avec grosse compagnie de Palestins, s'avancèrent avec une telle hardiesse, qu'on devinait bien qu'ils avaient envie de faire leur devoir.

Toutefois, ils trouvèrent chaussure à leur pied, c'est-à-dire que Périon et Argamont, avec leur escadron, leur tinrent vigoureusement tête, quoiqu'ils fussent en nombre inférieur. Beaucoup de combattants perdirent la vie en cet endroit, d'autant plus que, d'heure en heure, les païens se renforçaient de recrues nouvelles et qu'ils gagnaient du terrain.

— Chevalier, dit Argamont, il faut pourvoir au péril qui nous menace, en prenant retraite du côté des nôtres, mais en tournant toujours notre poitrine du côté de nos ennemis.

Cela dit, Argamont, en sage et avisé capitaine, commença à se retirer, soutenant toujours l'escarmouche forte et rude.

Ce qu'apprenant, le calife d'Egypte s'avança, et, entrant plus avant dans la presse qu'il ne le devait, il fit rencontre de Périon, qui lui donna tel coup à découvert, qu'il lui sépara la tête en deux. L'un des géants du roi de Jérusalem, qui le suivait, fut si marri de cela, qu'il leva son épée à deux mains, dans l'espérance de rendre la pareille à Périon. Mais Argamont, avisant le coup, le para de son écu dans lequel l'épée du géant entra d'un demi pied, ce qui était énorme, l'écu d'Argamont étant du plus fin acier qu'on pût voir.

Comme le géant essayait de dégager son arme, Argamont lui donna un rude coup d'un levier qu'il portait, si rude même qu'il en baissa de force la tête contre l'arçon; il se relevait, lorsque Périon lui sépara l'épaule d'avec les côtes, ce dont il mourut incontinent sans avoir le temps de souffler.

Golfon, frère de ce géant, le suivait à quelque distance. Quand il le vit tomber, il rugit et s'avança, menaçant. Jamais sanglier acculé des chiens ne fut plus embarrassé que ne le fut Argamont, que Golfon venait de choisir pour but de ses attaques et pour objet de sa vengeance. Heureusement qu'Ardadil-Canile se trouvait là : au moment où Golfon levait sa terrible masse sur la tête d'Argamont, il lui passa son épée au travers du corps.

Que voulez-vous que je vous dise encore? Dieu montra bien, en ce jour-là, qu'il voulait aider aux chrétiens, et, sinon préparer leur triomphe, du moins empêcher leur perte.

Les païens étaient nombreux, et chaque heure en voyait naître de nouveaux escadrons âpres au carnage. Ils poursuivaient les chrétiens jusque du côté des tranchées de leur ville, avec l'espérance d'y entrer avec eux et de la mettre à feu et à sang. Mais si les chrétiens rompaient, cédant devant de trop gros bataillons, ils ne fuyaient pas comme des lâches; ils se trouvaient toujours visage à visage avec leurs ennemis.

La chasse fut rude, et les troupes alliées de l'empereur furent décimées comme les épis d'un champ pendant la moisson. Douze ou quinze mille chrétiens perdirent la vie en cette journée, mais aussi, pour cette journée, l'honneur fut sauf.

Abies d'Irlande et Languines, blessés assez grièvement, purent néanmoins regagner la ville, grâce à la protection efficace du chevalier de la Sphère, qui se multipliait avec une ardeur sans pareille.

Les païens juraient et sacraient de voir ainsi leurs meilleures proies leur échapper. Ils fauchaient beaucoup d'épis vulgaires, la foule des épis; mais ceux qu'ils voulaient abattre, les épis orgueilleux, qui dépassaient les autres de toute leur taille et de tout leur courage, ils ne pouvaient les atteindre. Ce n'était pas assez pour eux qu'Abies d'Irlande et Languines fussent blessés, ils voulaient la vie du vieil Argamont, et surtout celle du jeune Périon, qui occasionnaient de si terribles ravages dans leurs rangs.

Argamont, je l'ai dit, avait manœuvré avec adresse et avec prudence, et s'était rapproché peu à peu de la ville, pour y trouver refuge, sans cesser pour cela un seul instant de protéger de sa haute taille et de sa force prodigieuse le vaillant chevalier de la Sphère, que son ardeur exposait beaucoup.

A un moment, même, comprenant tout le danger que courait Périon en restant plus longtemps dans la mêlée, il le prit avec autorité dans ses bras et l'enleva à la barbe des païens, qui jouissaient par avance de leur victoire.

Le chevalier de la Sphère regimba bien un peu contre cet acte de violence amicale ; mais le géant Argamont le serrait dans ses bras comme dans un étau, et Périon dut se résigner et se laisser sauver.

Argamont et lui franchirent les dernières tranchées et entrèrent dans la ville.

Ils étaient sauvés.

CHAPITRE XIII

Comment l'enchanteresse Mélye proposa de brûler le jeune Lisvart, qu'avait amené Gradasilée, fille du vieux roi de l'île Géante.

Devant les tranchées qui défendaient la ville, et qui pouvaient être comme autant de tombeaux pour eux, les païens s'arrêtèrent malgré leur ardeur, et ils se décidèrent à regret à tourner bride et à revenir vers leur camp.

C'était, du reste, la volonté de l'enchanteresse Mélye, dont la parole était écoutée avec respect et les ordres suivis avec la plus grande obéissance.

Mélye commandait là comme un général d'armée. Elle ordonna la retraite, et les païens disséminés autour de la ville, dans les embuscades et ailleurs, se rallièrent au son des trompettes et vinrent camper autour des feux allumés à la hâte et dans les tentes dressées là par précaution.

La nuit était venue.

— Vous allez fortifier votre camp, dit Mélye aux principaux chefs des païens, et vous allez attendre le moment de tenter l'assaut de cette ville maudite qui nous appartiendra bientôt, je vous le promets. Il n'y a, jusqu'ici, qu'un obstacle sérieux à la réussite de nos projets, c'est Lisvart, ce mécréant dont la vie est si précieuse pour l'empereur de Constantinople, car tant que Lisvart sera vivant, l'empereur de Constantinople sera invincible.

— A mort Lisvart! à mort Lisvart! s'écrièrent des voix furieuses.

— Je pense comme vous, reprit la vieille Mélye, et, comme vous j'ai hâte de me débarrasser de ce chien de chrétien... Ce n'est pas pour rien, comme bien vous pensez, que j'ai dépêché vers lui Gradasilée. Gradasilée a conquis notre proie précieuse et elle nous l'a amenée... Lisvart est ici... Qu'on le fasse venir!...

On alla incontinent chercher le jeune Lisvart et Gradasilée, la fille du roi de l'île Géante.

Lisvart parut, calme, indifférent, superbe de jeunesse et de fierté.

— Tu vas mourir! lui dit Mélye avec un ricanement joyeux.

— Je m'y attendais et je suis prêt! répondit tranquillement Lisvart. Faites vite, s'il vous plait; c'est tout ce que je vous demande.

— Nous agirons à notre heure et non à la tienne, dit Mélye, que le calme du jeune chevalier irritait.

Le conseil était assemblé; on n'avait plus qu'à discuter le genre de mort réservé à Lisvart; Gradasilée et son père, le vieux roi de l'île Géante, assistaient à la délibération.

— Mon père, murmura Gradasilée à l'oreille du vieux païen, usez de toute votre autorité, je vous en prie, pour sauver la vie de ce jeune homme...

— Mais n'est-ce donc pas toi qui l'as amené? répondit le roi sur le même ton, et assez surpris de cette subite sensibilité de sa fille.

— C'est moi, sans doute, reprit Gradasilée, toujours à voix basse; mais j'ai eu la main forcée dans cette affaire, et je me repens à cette heure d'avoir contribué si efficacement à la perte de ce jeune et intéressant chevalier, qui ne m'a jamais fait de mal.

— Il est un peu tard pour te repentir, ma fille, dit le vieux païen; mais enfin, puisque tu souhaites que je parle en sa faveur, je parlerai.

— Je vous remercie, mon père.

Ces paroles échangées, Gradasilée alla prendre place à côté de la vieille enchanteresse.

— Comme il faut qu'il ne reste rien de ce chrétien, dit Mélye, je propose le moyen le plus sûr, à savoir le bûcher. On le brûlera jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de lui que des cendres, et ces cendres-là seront jetées aux quatre vents du ciel pour être dispersées à tout jamais! Lisvart mort, Constantinople est à nous, et ce nid de chrétiens s'effondrera comme une ruine!...

— Brûlons-le! brûlons-le! dirent les voix des principaux chefs.

— Pourquoi le brûler! Pourquoi le faire mourir? objecta le vieux roi de l'île Géante. Ne pouvons-nous le garder éternellement dans une prison bien sûre, où il finira par mourir de sa belle mort un jour ou l'autre?

Chacun regarda le vieux païen avec un étonnement assez facile à comprendre.

— Les prisonniers sortent, dit Mélye, et quand ils sont sortis, ils se vengent... Les morts, au contraire, ne reviennent jamais et ne peuvent jamais se venger.

— Bien dit! s'écria un soudan.

— A mort Lisvart! A mort! s'écrièrent les autres.

— C'est un crime inutile que vous allez commettre-là, objecta de nouveau le père de Gradasilée.

— Un crime inutile! répéta ironiquement la vieille enchanteresse. Il n'y a pas de crimes inutiles... Tout sert à quelque chose en ce monde, et si nous mettons à mort ce chevalier chrétien, c'est pour que, de ce petit mal, il ressorte un grand bien.

— Vous vous en repentirez peut-être un jour, dit le vieux roi de l'île Géante pour l'acquit de sa conscience, car il voyait sa cause perdue.

— Vous radotez, vieillard! répondit Mélye avec mépris. Or donc, ajouta-t-elle, Lisvart sera brûlé au point du jour, au su et au vu de toute l'armée ennemie... Pour cela faire, on va, dès cet instant, préparer un bûcher du meilleur bois qu'on pourra trouver, un bois flambant clair et vite... Quand il sera construit, on y placera ce chrétien maudit, qui n'est qu'un vil obstacle à nos projets, et au signal que je donnerai, on mettra le feu dessous. Un beau feu de joie, mes amis!...

Chacun applaudit, et Mélye ordonna aux trente chevaliers qui veillaient nuit et jour sur Lisvart de le reconduire sous la tente qui lui servait de



prison, et de faire bonne garde sur lui jusqu'à l'aube.

Lisvart suivit ses gardiens sans sonner mot; mais, avant de disparaître, il enveloppa ses juges d'un regard d'un souverain mépris, dont Gradasilée se sentit remuée jusqu'aux entrailles.

CHAPITRE XIV

Comment, par le moyen de Gradasilée, fille du vieux roi de l'île Géante, Lisvart eut la vie sauve et rentra à Constantinople.

Gradasilée se retira, emportant dans son cœur, comme un trait de feu, le regard de mépris que lui avait jeté, comme aux autres, le jeune et intéressant chevalier chrétien.

— Puisque mon père n'a pu le sauver, et que chacun ici désire sa mort, je vais m'employer à le rendre à la vie et à la liberté! dit-elle en s'éloignant de la tente où s'était tenu le conseil.

Mais comment faire? le prisonnier était trop bien gardé pour qu'elle pût espérer qu'il s'évadât facilement. Corrompre les chevaliers qui avaient charge de veiller sur lui, il n'y fallait pas songer. Outre que ces trente chevaliers, païens jusqu'au bout des ongles, n'étaient pas fâchés de voir rôtir un chrétien, il était peu probable que, malgré les offres les plus brillantes, tous consentissent à se laisser corrompre. Un, deux, trois, peut-être quatre; mais trente?...

Gradasilée dut rejeter ce moyen et en chercher un autre.

Le temps pressait, la nuit s'avançait, et, avec les premières lueurs de l'aube, allaient venir les premiers apprêts du supplice.

Ces diverses pensées poignaient Gradasilée. Elle regrettait si âprement d'avoir consenti à aller chercher Lisvart à Trébisonde que, pour un peu, et pour se châtier de cette condescendance fatale, elle n'eût pas hésité à offrir sa virginité en holocauste, et à corrompre ainsi les trente gardiens du chevalier chrétien. Mais, outre que ce moyen lui répugnait comme il devait, il lui paraissait, non trop héroïque, mais trop en désaccord avec les sentiments de tendresse qu'elle éprouvait pour Lisvart, presque à son insu.

Elle le rejeta donc comme elle avait rejeté le précédent, et se mit en quête d'un autre qui ne lui coûtât pas autant.

A force de chercher, on finit bien par trouver. Gradasilée avait remarqué, et elle se rappelait cela en soupirant, combien Lisvart était jeune, élégant et beau. Elle conçut alors le projet de lui faire passer des vêtements de femme, et, à l'aide de ce déguisement, de le soustraire à la vigilance de ses gardiens.

Sans plus tarder donc, elle fit un paquet de hardes à l'usage de ses suivantes, et, le dissimulant le plus qu'elle put, elle se dirigea vers la tente qui servait de prison à Lisvart.

Les premiers païens qui gardaient l'entrée la laissèrent passer sans opposition, car ils la connaissaient, et ils ne pouvaient s'imaginer que cette princesse, qui s'était donné la peine d'aller à Trébisonde chercher leur prisonnier, venait là pour le délivrer.

Elle passa donc, pleine d'émotion et de battements de cœur. Sur le seuil de la tente, couchés en travers, deux chevaliers ronflaient d'une façon sonore. Gradasilée enjamba par dessus, souleva les courtines du pavillon et se trouva en présence de Lisvart, tranquillement couché sur le sol, et attendant la mort avec cette fière insouciance des jeunes gens, amoureux de l'inconnu.

Le cœur de Gradasilée battit plus fort que jamais.

— Chevalier, murmura-t-elle d'une voix tremblante!

— Qui me vient troubler à cette heure? demanda dédaigneusement Lisvart, en se soulevant sur son coude.

— Parlez plus bas, au nom de votre liberté, parlez plus bas! répondit Gradasilée.

— Ah! c'est vous! reprit le jeune homme avec une voix que le mépris rendait plus vibrante et plus claire.

— C'est moi, seigneur chevalier, oui, c'est moi votre amie, si vous le permettez...

— Singulière amie, en vérité! Ne venez-vous pas m'annoncer que l'heure de mon supplice va sonner?

— L'heure de votre supplice va sonner bientôt, en effet, et c'est pour cela qu'il faut vous taire et revêtir à la hâte ces vêtements de femme que j'ai apportés à votre intention...

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Lisvart, sérieusement étonné de ce revirement si soudain dans la conduite de Gradasilée.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, pour le moment, répondit cette dernière. J'ai été vous chercher à Trébisonde et je vous ai amené ici, pour vous exposer à la plus cruelle des morts... Mais je suis femme, et je ne veux pas avoir à me reprocher plus longtemps une si horrible trahison... C'est pour cela que j'ai résolu de vous sauver.

— Me sauver? vous? répéta Lisvart, de plus en plus étonné.

— Oui, et c'est pour cela que je vous prie de revêtir ces habits, sans perdre une seule minute... Les moments sont précieux. Tout-à-l'heure il ne serait plus temps!... Dépêchez-vous, je vous en supplie, dépêchez-vous!... Et, si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour moi, qui me suis exposée à la juste colère de Mélye...

Cette raison décida tout-à-fait Lisvart, qui se sentit au cœur une âpre soif de vivre, lui qui, tout-à-l'heure, était si bien décidé à mourir!...

En un clin d'œil, il eut endossé le harnois féminin qu'avait apporté la fille du vieux roi de l'île

Géante, et, pour l'œil le plus exercé, il ressemblait ainsi à une suivante accorte et avenante plutôt qu'à un guerrier chevaleureux et batailleur.

— Vous êtes aussi belle ainsi, que vous étiez beau sous votre accoutrement de chevalier! ne put s'empêcher de dire Gradasilée, avec une admiration bien naturelle.

Ils sortirent de la tente. Les deux païens couchés en travers du seuil ronflaient toujours avec la même sonorité. Les autres dormaient moins bruyamment. Ceux qui ne dormaient pas, en apercevant les deux femmes, les saluèrent fort courtoisement, assurés qu'ils saluaient Gradasilée et une de ses femmes.

Ce danger une fois évité, il y en avait d'autres encore à courir, car ils étaient toujours l'un et l'autre dans le camp des païens; et d'ailleurs, une fois hors de ce camp, il allait leur falloir entrer sans obstacle dans la ville assiégée.

Ils traversèrent les postes sans encombre, toujours reconnus et toujours respectés, pour la même raison. Quand ils furent en deçà des tranchées, sous les murs de la ville, Gradasilée s'arrêta.

— Mon rôle de guide est terminé, dit-elle en soupirant. Maintenant, c'est à vous de faire le reste. Cela vous sera facile; vous allez être chez vos amis, parmi vos compagnons...

— Venez avec moi, dit Lisvart en se débarrassant de ses robes de femme. Vous méritez d'être récompensée, et je vous promets que vous le serez suivant vos mérites...

— Je ne puis, répondit Gradasilée, en continuant à soupirer. Qu'il vous souvienne seulement du danger que j'ai consenti à courir pour l'amour de vous, et du bien que vous avez reçu de moi.

— Ah! madame, s'écria Lisvart, plein de reconnaissance, je sais bien et je n'oublierai jamais qu'après Dieu c'est de vous que je tiens ma vie et ma liberté... Aussi vous pouvez être assurée que vous aurez toujours en moi un esclave prêt à vous obéir et à vous servir!

Lors, Gradasilée, n'y pouvant plus tenir, embrassa Lisvart avec passion et s'en alla la larme à l'œil, après l'avoir recommandé à la garde de ses dieux.

Lisvart la regarda s'éloigner; puis, quand il la supposa hors de tout péril, il s'avança rapidement et se trouva bientôt devant une poterne où veillait une sentinelle.

— Qui passe ici à cette heure? demanda ce soldat en apercevant une ombre s'approcher.

Comme Lisvart, préoccupé de l'aventure qui venait de lui arriver, ne songeait pas à lui répondre, la sentinelle reprit, d'une voix plus énergique:

— Qui que tu sois, retire-toi! ou je vais t'envoyer des miches de notre couvent!...

— Ami, répondit alors Lisvart, fais-moi ouvrir la porte, je te prie, et tu t'en trouveras bien, car je t'assure que l'empereur aura plaisir à ma vue!...

La sentinelle reconnut aisément que celui qui lui parlait ainsi était du pays de Thrace.

— Il m'est impossible de te faire entrer avant qu'il ne soit jour, répondit-elle d'un ton plus gracieux.

— Pourquoi cela, l'ami? demanda Lisvart.

— Parce que le chevalier de la Sphère a pardevers lui la clef de cette poterne, attendu qu'il est chef du quartier dont je fais partie et pour lequel je fais à cette heure bonne garde, à cause des surprises de ces païens fieffés...

— Va quérir cette clef, je te prie...

— Impossible!... Le chevalier de la Sphère ne la baillerait pas à homme vivant... Lui seul pourrait venir ouvrir...

— Va le quérir lui-même, alors!

— Non point!... Il a fait sa ronde de nuit et sommeille à cette heure... Je ne le réveillerais pas pour tout l'or du monde...

— Je te prie, mon ami, de me dire quel est ce chevalier de la Sphère dont tu me parles là?...

La sentinelle, ennuyée de toutes ces questions, répondit:

— Est-ce donc à vous que je dois rendre de tels comptes? Vous êtes un fâcheux et un importun, l'ami, entendez-vous? Je n'ai déjà que trop discouru avec vous!... Par ainsi, gagnez donc le large, et promenez-vous en attendant le jour; sinon, il pourrait vous en cuire!...

Le guet avait entendu cet échange de paroles. Il s'en émut, et un sergent survint qui demanda ce que c'était.

— Capitaine, répondit la sentinelle, un homme est là-bas, en dehors de la poterne, qui voudrait bien être céans... Il m'a rompu la tête à force de me demander de lui ouvrir...

— Quel est-il?...

— Je ne sais, mon capitaine... J'ai crainte que ce ne soit quelque rôdeur de fossés, quelque espion déguisé... Parlez-lui, si bon vous semble... Mais quant à moi, m'est avis qu'il vaudrait mieux cent fois, pour le faire taire, lui dépêcher quelques traits dans le corps...

— Mais enfin, t'a-t-il dit le pourquoi de sa présence ici, à cette heure singulière?...

— Non, mon capitaine... Seulement il prétend que l'empereur ne sera pas fâché de le voir... Comme si sa majesté impériale avait souci de voir un rôdeur de nuit!...

Le sergent du guet se pencha en dehors des murs et cria à Lisvart:

— Ami, vous ne pouvez entrer céans... Ayez la patience d'attendre jusqu'au jour, qui est prochain.

— Capitaine, répondit Lisvart, si l'empereur savait ma venue, il serait peut-être plus aise que vous ne pensez... Par ainsi, ayez la courtoisie d'aller le prévenir que je lui apporte des nouvelles qui le réjouiront grandement.

Le sergent de bande, entendant cela et cherchant à reconnaître dans les ténèbres un peu claires celui qui lui parlait ainsi, ne put s'empêcher de s'écrier:

— Ou votre parole me déçoit, ou vous êtes notre prince Lisvart?...

— Ami, dit Lisvart, parlez plus bas, je vous en supplie, sans me nommer davantage, car je suis en effet celui que vous dites, et il y aurait danger à ce qu'on le sût du côté où je suis... Vous le direz tout haut lorsque je serai à l'abri derrière des murailles... Pour l'instant, je suis en péril... Par ainsi, allez au plus vite vers l'empereur, afin que cette porte me soit ouverte...

— Ah! seigneur, soyez le bienvenu!... Prenez

encore un peu patience, s'il vous plaît : je ne fais qu'aller et venir.

En effet, le sergent, sans plus tarder, se rendit d'un pied léger auprès du chevalier de la Sphère qu'il trouva endormi, mais qu'il ne craignit pas d'éveiller, pour lui dire :

— Seigneur ! seigneur ! Lisvart, votre neveu, est présentement arrivé au pied des murailles, et il demande qu'on lui donne accès dans la ville...

— Comment? s'écria le chevalier de la Sphère. Mon neveu Lisvart ?... Tu rêves, sans doute, mon pauvre gars !...

— Seigneur, répondit le sergent, vous savez que j'ai été élevé dès ma prime-jeunesse dans le palais même de l'empereur?...

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien ! j'ai été à même de connaître votre neveu Lisvart... L'homme qui m'a parlé tout-à-l'heure, en dehors de la poterne dont vous avez la clef, c'est lui, c'est lui, vous dis-je !...

Périon n'hésita pas un plus long temps à croire à la parole du sergent du guet. Il se leva, jeta son haubert sur ses épaules, prit les clefs de la poterne, qui étaient sous son chevet, et s'en alla hâtivement vers l'endroit où était Lisvart.

Après quelques mots échangés entre eux deux, il ouvrit la poterne et reçut Lisvart à l'entrée. Lors, ils s'embrassèrent l'un et l'autre avec grande amitié, Périon s'étant aussitôt fait connaître en disant à Lisvart qu'il était son oncle et le fils d'Amadis.

— Ah ! seigneur, s'écria Lisvart, je suis plus aise de vous avoir retrouvé que d'avoir retrouvé ma liberté !...

— Mon cher neveu, répondit Périon, je suis d'avis que nous nous en allions en mon logis pour attendre le réveil de l'empereur, qui vous reverra avec un vif plaisir...

— Allons, dit Lisvart.

Lorsqu'ils furent tous les deux seuls, Lisvart lui raconta ce qui lui était arrivé depuis son départ de Constantinople jusqu'à cette dernière aventure avec Gradasilée.

— Votre Mélye est une sorcière bien maligne et bien maudite ! s'écria Périon. Elle voulait votre mort, qu'elle nous avait prédite le jour où elle envoya une comète enflammée au-dessus de cette cité... Votre Gradasilée me réconcilie un peu avec ces païennes-là, cependant... C'est la lance d'Achille, dont un côté guérissait les blessures que faisait l'autre côté...

— Dites-moi, je vous prie, mon oncle, demanda Lisvart, quel est ce chevalier de la Sphère dont on m'a parlé cette nuit à la poterne ? Ce n'est pas un chevalier vulgaire, à en juger par la fiance qu'on paraît avoir en lui...

Périon sourit et apprit à son neveu pourquoi ce nom lui avait été donné. Puis il raconta, à son tour, ses aventures passées, sous la conduite de la demoiselle Alquife.

CHAPITRE XV

Comment Mélye et Armato apprirent la disparition de Lisvart, et du déplaisir qu'ils en eurent l'une et l'autre.

Gradasilée, après avoir mis Lisvart en sauveté, était revenue vers la tente de son père.

Le vieux roi de l'île Géante était éveillé, contrairement à Armato et à Mélye, qui dormaient à leur aise, confiants dans la bonne garde des trente chevaliers.

Il se reprochait précisément en ce moment la condescendance qu'il avait montrée pour les désirs de sa fille Gradasilée, contrairement à ses propres sentiments. Au fond, ce vieil homme était très païen et il lui en coûtait beaucoup de solliciter pour qu'on ne grillât pas un chrétien.

Aussi sa colère fut-elle grande lorsque Gradasilée, sans lui faire connaître les motifs secrets qui l'avaient poussée à agir ainsi, lui apprit la disparition du prisonnier.

Le roi, bien ébahi, et encore plus malcontent, sortit presque de son lit pour outrager sa fille du tranchant de son épée, non sans cause, car, par cette folie de Gradasilée, l'entreprise des seigneurs du Levant sur Constantinople était désormais rompue ! En outre, le vieux roi de l'île Géante avait été chargé de Lisvart, nonobstant les trente chevaliers, et il avait promis de le livrer quand on le demanderait.

Lors, Gradasilée, le voyant si animé contre elle, ne sut trouver de plus beau remède pour l'apaiser que de se jeter à ses pieds et de lui demander pardon.

— Encore, dit-elle, Sire, que je ne pense pas avoir fait offense en sauvant la vie à celui qui n'avait pas mérité la mort... Songez donc ! Je l'avais amené de Trébisonde sous ombre de bonne foi ; si j'avais su ce qui l'attendait ici, je l'aurais laissé là-bas... Par ainsi, Sire, je ne suis pas coupable..... D'ailleurs, je suis prête à souffrir, en son lieu et place, la mort à laquelle il avait été condamné, si cela peut vous être agréable, mon père...

— Ah ! mauvaise garce ! s'écrie le vieux roi, tu me ruines et me tues aujourd'hui. Aussitôt qu'Armato sera averti de la fuite de son prisonnier, il ne manquera pas de me ravir ma terre et ma vie tout ensemble !... Et il aura raison, je le confesse.

— Sire mon père, répliqua Gradasilée, Armato n'en saura rien, parce qu'il apprendra par moi qu'il n'y a pas de votre faute en tout ceci, attendu que moi seule, ainsi que je le lui confesserai librement, ai mis fin à cette entreprise des princes du Levant sur Constantinople... Partant, qu'il fasse de

moi comme il lui plaira : la mort, au pis aller, me délivrera de tout tourment qu'il me saurait préparer!...

Gradasilée sut si bien mitiger la colère du roi par de douces paroles entremêlées d'abondantes larmes, que, finalement, il s'en tut, et, jetant un manteau sur ses épaules, il s'en vint au pavillon où dormait Armato.

— Quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous donc, pour me réveiller de si grand matin? demanda Armato.

— Ah! seigneur, répondit tristement le roi de l'île Géante, demandez-moi plutôt quelle infortune j'ai à vous déclarer!...

— Une infortune? qu'est-ce donc? s'écria Armato, ne comprenant pas encore de quoi il était question.

Le roi de l'île Géante lui conta alors la perte de Lisvart et toute l'entreprise de Gradasilée.

— O dieux! s'écria Armato, je vous ai donc bien gravement offensés, que vous m'envoyez une pareille punition!...

Puis, se tournant avec une extrême colère vers le vieux roi de l'ile Géante, un peu interdit :

— Fuis, méchant! lui cria-t-il; fuis, traître! Ah! notre affaire est belle, à cette heure!... Nous sommes tous perdus, par ta faute, vilain!... Aucun de nous ne sortira d'ici!... Tués ou esclaves, voilà notre lot futur, grâce à toi, perfide....

Armato se démena tant et tant, que Mélye, couchée en un pavillon tout joignant, entendit le raffut qu'il faisait contre le pauvre vieux roi de l'île Géante, se leva hâtivement en chemise, sans se pourvoir d'aucun autre vêtement, et vint savoir d'Armato pourquoi il poussait des éclats de voix si désolés.

Armato lui en dit la cause. Alors vous eussiez pu connaître de quelle inconstance usent communément les femmes, je dis les folles, quand il leur advient quelque ennui qui les touche d'un peu près.

Celle dont je vous parle, ayant appris la fuite de Lisvart, le précieux prisonnier, le seul gage de la victoire des païens sur les chrétiens, celui qu'elle voulait faire brûler, ne sut pas tenir d'autre contenance, sinon de s'arracher les cheveux, de déchirer sa chemise et même sa chair propre.

Qui a jamais vu un chat lié par la queue et pendu en l'air, se mordre et se rendre ainsi cruel contre lui-même. Ainsi faisait Mélye! Elle gesticulait d'une manière désordonnée et criait comme si elle eût déjà eu les pieds au feu.

Il advint naturellement qu'en entendant ce bruit strident, tout un chacun s'éveilla en sursaut, et, pensant être surpris par les ennemis, cria : Alarme! alarme! alarme!...

Tellement qu'en moins de rien le camp fut en grande rumeur, sans qu'on sût trop pourquoi; et cette rumeur était si grande qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner!

Les soudans de Perse et d'Alap, arrivés les premiers, ayant appris d'Armato de quoi il s'agissait, dissimulèrent soigneusement ce qu'ils en pensaient, en gens sages et bien avisés qu'ils étaient, et, par de belles paroles, ils trouvèrent moyen d'apaiser Armato et Mélye, en leur mettant devant les yeux le découragement qu'ils communiqueraient à leur armée en gardant plus longtemps ce maintien maussade et ce visage marmiteux.

— Puisque c'est le vouloir de nos dieux, ajoutaient-ils, que voulez-vous y faire? Voulez-vous vous irriter contre Jupiter, à qui il a plu que les choses allassent ainsi?... Peut-être l'avons-nous offensé par quelque faute que nous ignorons; peut-être se venge-t-il à cette heure, et devons-nous l'apaiser par une conduite meilleure!... Retirons-nous donc vers lui, et tâchons de l'apaiser par nos prières, sans l'irriter davantage par nos sanglots et nos gémissements...

— Vous en prêcherez ce qu'il vous plaira, répondit Armato; mais le paillard qui avait notre prisonnier en garde en mourra, ainsi que la garce qu'il a pour fille!...

— Seigneur, répliqua le soudan de Perse, vous avez affaire d'hommes, non de femmes. Ce paillard dont vous parlez est venu de pays lointain, et il s'est employé comme chacun a vu, quand il l'a fallu... Peut-être que, lorsqu'on l'aura entendu s'expliquer, on le trouvera plus innocent qu'il ne le paraît en cet instant... Par ainsi, avant de le mettre en jugement, laissez-le se justifier... Autrement, il se pourrait bien qu'il y eût mutinerie entre les soldats à ce propos, car, comme vous le savez, ni lui ni nous ne sommes vos justiciables.. S'il est prouvé qu'il a failli, il sera alors puni par les princes du camp, et peut-être par ses gens propres!...

Ces seigneurs d'Alap et de Perse mirent en avant tant d'autres remontrances de la même éloquence, qu'Armato et Mélye finirent par se rapaiser un peu.

CHAPITRE XVI.

Comment l'empereur et l'impératrice furent heureux de retrouver leur cher Lisvart, et comment celui-ci demanda à son oncle de l'armer chevalier.

Au point du jour, on eut vent, dans Constantinople, des menées des païens et du bruit qu'ils faisaient entre eux. De peur qu'ils n'échellassent et ne surprissent la ville, l'empereur et le chevalier de la Sphère firent mettre tout le monde en armes, jusqu'au moment où on vint leur annoncer que les païens commençaient à se retirer vers leur camp.

L'empereur ne savait encore rien du retour de son fils. Périon le lui amena bientôt, en lui disant avec une bonne grâce parfaite :

— Sire, j'ai pris cette nuit cet espion... Que vous plaît-il qu'on en fasse? Faut-il le pendre ou le brûler?

Le bon prince fut bien aise et bien ébahi, comme on peut croire. De grosses larmes lui tombaient les yeux en embrassant Lisvart, qui se mit à ses genoux et lui baisa les mains.

Sur ces entrefaites survinrent Languines et Abies

d'Irlande, lesquels, émerveillés de cette bonne aventure, s'avancèrent à bras tendus vers celui qu'ils ne comptaient plus revoir.

— Quel bon ange nous l'a donc rapporté? demanda Languines.

— Foi de mon corps, dit l'empereur, je suis si ravi de le voir, que je n'ai pas encore songé, en effet, à m'enquérir de cela auprès lui... Or ça, mon fils, dites-nous donc d'où vous venez et comment vous êtes entré céans.

Lisvart raconta tout. Puis, lorsqu'il eut tout raconté, il ajouta :

— Me voilà sain et sauf, grâce à notre Seigneur Dieu, et prêt à vous faire service, Sire...

— Savez-vous pourquoi cette alarme que nous avons surprise dans l'armée des païens?...

— Cette alarme vient uniquement de ma disparition... Mélye leur avait dit que la prise de Constantinople et votre ruine à tous dépendait de ma mort... Comme je suis vivant et bien vivant à cette heure, ils sont contrariés!...

— O mon enfant, reprit l'empereur, combien l'impératrice sera aise d'entendre ces bonnes nouvelles!... Allons la trouver au plus tôt, pour lui ôter la mélancolie qu'elle a eue tous ces derniers jours...

Ce que disant, l'empereur prit la main de Lisvart et le conduisit vers la chambre de l'impératrice, qui, précisément, se disposait à aller à la messe.

— Madame, lui demanda l'empereur en souriant, connaissez-vous ce gentilhomme?...

L'impératrice fut plus émerveillée que si des cornes lui fussent venues. Elle demeura pendant quelques instants sans pouvoir répondre une seule parole, ce qui fit sourire de nouveau l'empereur.

— C'est bien votre fils, oui, c'est bien lui, dit-il; regardez-le bien, car vous avez failli ne plus jamais avoir à le regarder... Il vient d'échapper à l'une des plus dangereuses aventures de sa vie... Le voilà maintenant assuré contre le péril : il est invulnérable comme Achille, plus invulnérable encore, même, n'est-ce pas, mon cher fils?...

— Oui, Sire, je l'espère, répondit Lisvart en souriant.

— Il y a dans son aventure, reprit l'empereur, un vêtement de femme qui a joué un rôle important, le plus important et le plus respectable peut-être qu'ait jamais joué robe de femme depuis que le monde est monde et que les femmes s'habillent!... Car, c'est sous cette couverture qu'il a passé à travers le camp de nos ennemis, qui ont eu l'alarme dont vous avez pu entendre quelques éclats...

— Béni soit le nom de Dieu! répondit l'impératrice en baisant Lisvart mille et mille fois avec une tendresse passionnée, et sans vouloir le lâcher.

Elle le garda ainsi accolé, dans ses bras, sur son giron, jusqu'à l'heure du dîner.

Pendant le repas, Lisvart n'eut pas le temps d'avoir la bouche pleine, car ce fut à qui l'interrogerait pour lui faire raconter pour la dixième fois ses aventures. Lui-même avait aussi à interroger, pour savoir ce qui s'était passé en son absence, et on le mit au courant du mieux que l'on put.

Vers la dessette, il dit au chevalier de la Sphère :

— Mon oncle bien-aimé, je suis parti de cette ville, comme chacun sait, pour commencer votre quête, le bruit ayant couru que vous étiez perdu. Le motif principal de mon entreprise, je vous le confesse, c'était que je voulais être armé chevalier de votre main... Aussi vous cherchais-je âprement, car c'était chez moi un furieux désir. Il me semblait que, frère de mon père et fils du bon chevalier Amadis, vous ne pouviez que me porter doublement bonheur en me conférant de vos mains l'ordre de chevalerie... Par ainsi, puisque nous nous sommes retrouvés, mon bien-aimé oncle, je vous supplie humblement de m'armer chevalier demain même, devant la poterne par laquelle je suis entré cette nuit, afin que nos ennemis en aient plus tôt connaissance. Parce que j'ai appris moi-même, au milieu d'eux, c'est précisément ce qu'ils redoutent le plus, et ce dont ils recevront le plus d'ennui.

— Mon cher neveu, répondit Périon, là où est l'empereur, je m'abstiens et suis excusé de m'abstenir. Adressez-lui donc votre requête.

— L'empereur me pardonnera, s'il lui plaît, dit Lisvart, je le supplie humblement de m'aider au contraire à obtenir de vous que vous me fassiez cet honneur.

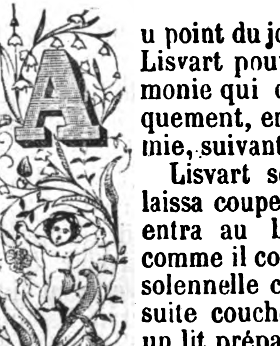
— Je vous en prie, dit l'empereur en se tournant vers le chevalier de la Sphère.

— Puisque cela plaît à tous deux, cela me plaît aussi, répondit ce dernier. Demain matin donc, je ferai ce qui sera en mon pouvoir de faire à ce propos. Par ainsi, beau neveu, tenez-vous prêt, et faites la veille des armes comme il en est coutume.

Lisvart remercia bien humblement Périon, et, lorsque la nuit fut venue, il entra, accompagné de maints prud'hommes, dans la chapelle, où il demeura en oraison jusqu'au soleil levant.

CHAPITRE XVII

Comment Lisvart fut armé chevalier par son oncle Périon de Gaule, fils du grand Amadis, et des choses merveilleuses qui advinrent à ce propos.



Au point du jour, Périon alla chercher Lisvart pour le préparer à la cérémonie qui devait avoir lieu publiquement, en face de l'armée ennemie, suivant son propre désir.

Lisvart se lava le visage et se laissa couper les cheveux; puis il entra au bain pour se purifier, comme il convenait, en vue d'une si solennelle cérémonie. On le fit ensuite coucher quelques instants sur un lit préparé à cet effet, pour symboliser le repos qui attend, au bout de leur carrière, ceux qui ont employé leur vie à secourir les faibles et à venger les opprimés.

Après ce repos de quelques instants, Lisvart dut revêtir une chemise blanche, comme avertissement

de l'état de pureté dans lequel il devait désormais tenir son corps et son âme.

Par-dessus cette chemise blanche, Lisvart endossa une robe écarlate, destinée à l'avertir qu'en sa qualité de chevalier il devait dorénavant être prêt en toute occasion à répandre son sang pour Dieu et l'Eglise. Les bottes brunes qu'on lui fit chausser devaient lui rappeler continuellement qu'il était venu de la terre et qu'il devait y retourner un jour ou l'autre. Quant à la ceinture dont on entoura ses reins, elle symbolisait le courage dont il devait s'environner, ainsi que la chasteté qu'il était tenu d'observer.

Lorsqu'il en fut là, Périon le prit par la main, et tous deux, suivis du géant Argamont et de son petit-fils Ardadil, s'en allèrent au lieu marqué pour la cérémonie.

Un grand théâtre avait été rapidement élevé à l'extérieur de la poterne, de façon à ce que les païens pussent voir à leur aise ce qui allait se passer; et, pour les contenir dans le respect, l'empereur fit sortir une vingtaine de mille de gens d'armes, pour sa sûreté personnelle et celle des personnes qui devaient se trouver avec lui sur l'échafaud, c'est-à-dire Lisvart, Périon, les deux géants et maints autres seigneurs de sa cour.

Quant aux dames, naturellement friandes de ce spectacle, des places leur avaient été ménagées, non sur cet échafaud, où elles eussent été trop exposées, mais sur les murailles mêmes de la ville. La place était merveilleusement choisie, car elles pouvaient tout voir sans danger, et la cérémonie, et les mouvements de troupes des païens, et l'intérieur de la ville.

Les précautions de l'empereur furent inutiles. Les païens, ébahis, ne songèrent pas un seul instant à courir sus aux gens d'armes des chrétiens aventurés hors des murailles; ils ne firent aucune démonstration hostile, et se contentèrent d'assister de loin au spectacle de l'ordination de Lisvart comme chevalier, spectacle placé là à leur intention et comme une bravade aux enchantements de la vieille Mélye.

Lors donc, l'empereur parut, ayant à ses côtés Lisvart et Périon, et les applaudissements retentirent.

Lisvart se mit à genoux, et Périon lui donna la colée, en lui disant :

— Souvenez-vous, chevalier, de la colée que reçut le grand martyr Jésus-Christ : c'est en son nom et en son honneur que je vous la donne... Souvenez-vous également, chevalier, que vous ne devez jamais rien dire contre la vérité et contre votre conscience... N'oubliez jamais d'entendre la messe, de jeûner tous les vendredis en souvenir de la passion de Jésus-Christ, et, enfin, de venir en aide à toute dame ou demoiselle qui en aurait besoin : c'est le plus sûr moyen d'acquérir de l'estime et de la gloire...

— J'entendrai la messe, répondit Lisvart, je jeûnerai tous les vendredis, je ne ferai aucun mensonge, j'honorerai les dames et je ne craindrai pas, pour les soutenir, d'essuyer les plus grandes fatigues.

Si Lisvart n'avait pas eu l'esprit si préoccupé de la princesse Onolorie, il eût entendu le murmure flatteur qui accueillit ses paroles, lequel murmure venait, comme bien l'on imagine, du côté des murailles où étaient les dames de la cour et l'impératrice elle-même.

Mais Lisvart ne songeait en ce moment qu'à la princesse Onolorie, et c'était à propos d'elle surtout qu'il venait de faire ce vœu et de prendre cet engagement si vivement applaudi.

Après la colée, Périon chaussa l'éperon droit au nouveau chevalier, en lui disant :

— Chevalier, voici quelle est la signifiance de ces éperons attachés à vos talons, lesquels sont destinés à faire obéir votre cheval à tous vos vouloirs : ce sont les élans intérieurs de votre âme qui l'exciteront à aimer Dieu profondément et à défendre sa loi avec courage.

— Je m'en souviendrai, répondit modestement Lisvart.

Il s'agissait maintenant de lui ceindre l'épée.

On chercha partout : elle avait été oubliée !

C'était un contre-temps fâcheux. Déjà on se disposait à l'aller quérir au palais, lorsque l'empereur, qui ne voulait pas qu'il y eût, à cause de cela, retardement à la cérémonie, commanda aussitôt au géant Argamont, à cause de sa grande taille, de décrocher l'épée qui se trouvait au-dessus du portail.

C'était l'épée du feu roi Lisvart, si regretté, que l'empereur avait fait mettre, en mémoire de lui, au poing d'une vieille statue d'Apollidon qui se trouvait précisément là tout exprès pour cela.

Argamont, sans plus tarder, obéit au commandement de l'empereur, et, en conséquence, il se haussa pour atteindre cette épée. Mais, au moment où il allait y atteindre et s'en emparer, un éclair déchira la nue, le tonnerre gronda avec un fracas horrible, et la statue tomba, brisée en plusieurs morceaux...

Chacun était déjà terrifié : on le fut bien davantage, lorsqu'on vit sortir des débris de cette statue d'Apollidon un lion de grandeur surnaturelle, l'œil furieux, les narines dilatées outre mesure, la crinière hérissée, et les flancs traversés d'une merveilleuse épée dont le pommeau, formé d'une escarboucle, étincelait comme feu.

Ce fut bien pis encore lorsqu'on vit ce lion marchant droit vers Lisvart en poussant de rauques et terribles rugissements. Beaucoup de gens se sauvèrent et beaucoup de femmes s'évanouirent. Seuls, l'empereur et ses compagnons d'estrade ne bougèrent pas, quoique très émerveillés, comme tout le monde, de ce spectacle inattendu.

Au même moment tomba du ciel un petit coffret d'émeraude qui renfermait une lettre où se trouvaient écrits ces mots :

« *Le grand, le sage Apollidon a forgé de sa propre main l'épée que cette bête présente au bon chevalier qui, au temps où elle apparaîtra, sera armé de la main du fils du brave lion.*

« *Que nul autre que lui ne s'aventure à l'enlever : il en adviendrait mal.* »

Cela devenait de plus en plus merveilleux et

mystérieux, comme on voit. Chacun s'interrogeait pour savoir ce que cela voulait dire, et aussi pour savoir ce qu'il y avait à faire en cette occurence, lorsque l'empereur, qui ne voulait pas que cette situation se prolongeât, ordonna que l'on passât outre.

Lisvart alors, se recommandant mentalement à la belle princesse Onolorie, s'avança vers le lion, qui rugissait toujours formidablement, il y porta courageusement sa main sur l'épée au pommeau d'escarboucle.

Tout-à-coup, la terre trembla, le tonnerre recommença à gronder, une fumée épaisse sembla sortir de partout, et l'on vit flamboyer dans l'air, au-dessus de la ville de Constantinople, l'épée menaçante de l'enchanteresse Mélye... Puis, après avoir tournoyé comme une comète sur la cité épouvantée, cette épée décrivit une courbe fulgurante et vint s'abattre avec un sifflement horrible sur la tête de Lisvart, qui tomba foudroyé à côté du lion...

Des cris d'effroi retentirent de tous les côtés. L'impératrice, surtout, en voyant ainsi son cher Lisvart frappé, ressentit une douloureuse commotion de ce coup fatal, à l'endroit du cœur: elle crut sa dernière heure arrivée, et elle s'évanouit entre les bras de ses femmes en recommandant son âme à Dieu.

Mais bientôt le calme se rétablit, le ciel s'éclaircit, les éclairs cessèrent, le tonnerre ne gronda plus, la fumée se dissipa, et l'on aperçut le jeune chevalier Lisvart étendu, dans l'immobilité la plus complète et tenant au poing l'épée merveilleuse, auprès du cadavre de l'affreuse Mélye, lequel puait déjà comme une véritable charogne.

On crut Lisvart mort, on s'empressa autour de lui : il n'était qu'évanoui, fort heureusement.

L'empereur ordonna qu'on l'emportât au palais et qu'on lui otât l'épée qu'il tenait, jusqu'à ce qu'il eût recouvré santé. Et, comme on en était là, un chevalier apporta le fourreau et la ceinture sur laquelle il y avait, tracés, plusieurs caractères indéchiffrables pour l'heure présente. Il avait trouvé ces deux objets parmi les débris de la statue d'Apollidon.

Lisvart une fois mis en son lit, l'empereur assembla ses chevaliers pour délibérer au sujet du cadavre de Mélye. Quelques-uns furent d'avis de le renvoyer à Armato; mais le plus grand nombre, à cause de la mort qu'elle avait décidéé à l'endroit de Lisvart, le plus grand nombre opta pour qu'elle fût brûlée publiquement, et ses cendres jetées au vent.

CHAPITRE XVIII

Comment les païens, après ces divers événements, reprirent cependant courage, surtout lorsque des renforts leur arrivèrent, et comment, au moment où ils comptaient le mieux prendre Constantinople, une flotte arriva au secours de cette ville.

Les païens furent bien ébahis, comme on suppose, de tous ces événements. Ils étaient navrés et découragés, malgré les remontrances que pouvaient leur faire leurs chefs.

Deux choses, cependant, finirent par les réconforter. La première, ce fut le secours que leur apportèrent Grifilant, roi de l'île Sauvagine, et Pintiquinestre, reine des amazones, l'un avec cinq mille sauvages, l'autre avec six mille femmes guerrières.

Le second réconfortement leur vint de l'espérance qu'ils eurent de conquérir Constantinople avec ce double secours, et de la piller, saccager, brûler et violer.

Pintiquinestre et Grifilant sollicitèrent d'Armato et des autres l'honneur du premier assaut, ce qu'on leur accorda aisément.

En conséquence, ils ordonnèrent aux capitaines qu'ils avaient amenés de tenir leurs gens prêts pour faire leur devoir aussitôt qu'il leur serait commandé.

D'un autre côté, ceux de la ville continuaient à la remparer, à faire les tranchées, les plateformes nécessaires à la défense, bien décidés à combattre jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de tomber entre les mains des païens.

Aussitôt que l'aube du jour parut, Grifilant et Pintiquinestre s'approchèrent des murailles avec leurs gens, lesquels poussèrent leur cri accoutumé qui les faisait ressembler à une troupe de geais et de pies agacés, et, la tête baissée, montèrent furieusement à l'assaut.

Mais les archers et les arbalétriers étaient à leur porte, sur le rempart : ils tuèrent un grand nombre d'assaillants parmi lesquels beaucoup d'amazones et de sauvages.

Malheureusement, les gens de Pintiquinestre et de Grifilant passèrent outre, et entrèrent dans la ville. Ce fut alors un combat corps à corps, main à main, où les chrétiens n'eurent pas toujours l'avantage. Les sauvages tiraient si dru leurs flèches, que les écus des assiégés en étaient couverts et hérissonnés.

La reine Pintiquinestre, voulant témoigner de sa vaillance, s'avança, une corsègue au poing, à la rencontre du chevalier de la Sphère, qui, sans respect pour son sexe, l'eût volontiers abattue si ses

amazones ne fussent venues à temps pour la lui arracher.

— Ville gagnée! ville gagnée! crièrent ces guerrières forcenées en forçant les chrétiens à rompre devant leur charge impétueuse et furibonde.

Elles se trompaient : la ville n'était pas encore gagnée pour elles. Argamont, Lisvart et le chevalier de la Sphère, repoussés d'abord, voulurent jouer quitte ou double, et ils revinrent avec âpreté sur leurs ennemis. Ceux-ci perdirent bientôt leurs avantages, non, cependant, sans causer de grands dégâts aux chrétiens, car ces sauvages et ces amazones se battaient bien, il faut l'avouer.

Pendant ce temps, Armato et les califes, qui assaillaient les autres endroits de la ville, n'épargnaient pas non plus leurs personnes afin de donner à leurs gens l'exemple du courage et de l'héroïsme. Ils échellaient et faisaient tout ce que gens de cœur devaient faire en pareille occurrence. Malheureusement pour eux, après quelques avantages qui leur permettaient d'en espérer de plus grands, ils se rencontrèrent face à face avec les princes Saluder et de Brandalie, lesquels les reçurent plus vivement qu'ils ne le pensaient, tellement que plus de dix mille Turcs et Perses furent renversés morts par terre.

Toutefois, à dire vrai, pendant quelques heures, il fut assez impossible de juger à qui allait appartenir le succès définitif de cette journée. Deux taborlans amenèrent gens frais à la rescousse des païens, et le soudan d'Alap, en personne, vint à la tête de quarante mille hommes, pour conquérir la place, qui fut alors sur le point d'être conquise.

Si la pauvre cité était ainsi tourmentée par terre, elle ne l'était pas moins par mer.

Le guet du roi de Bougie venait de signaler en la voie de la Montagne-Défendue une puissante flotte qui s'avançait, sans aucun doute, au secours des chrétiens. On en avertit ceux qui assaillaient le port, et le roi de Gilofle dépêcha un brigantin pour aller reconnaître cette flotille et juger de ses intentions.

Le brigantin obéit, et, presque sans coup férir, il captura un petit navire qui servait d'avant-garde aux autres. Tournant voile alors, il ramena sa prise vers le roi de Gilofle et le roi de Bougie.

— D'où veniez-vous et où alliez-vous? demanda le roi de Bougie au patron du navire capturé.

— Sire, répondit cet homme, nous allions avec les autres pour faire lever le siége de Constantinople. Au moment où l'on nous a pris, mes compagnons et moi, nous allions faire de l'eau douce. C'est ainsi que nous n'avons pu éviter votre brigantin.

— Etes-vous beaucoup?

— Oui, Sire, beaucoup plus que vous ne pensez.

— Et de quelle contrée?

— De partout, Sire.

— Mais encore?

— De Rome, de Sobradise, d'Espagne, de la Grande Bretagne, d'Irlande, d'Ecosse, de Norvége, de Sansuègne, de Bohême, de Montgaze, de Suesse et de Tésifante.

— Vraiment, voilà belle compagnie!

— Belle et bonne compagnie, en effet, Sire. Mais attendez, je n'ai pas encore tout dit...

— Il y a encore quelque chose?

— Oui, Sire.

— Dites, alors.

— Ces jours passés, l'empereur de Trébisonde et les rois de Californie et de Sibernie se sont joints à nous, et je puis vous assurer que celui qui a vu cette assemblée de vaisseaux a le droit de se vanter d'avoir vu la plus belle chose du monde...

Les rois de Bougie et de Gilofle ne perdirent pas un moment pour avertir Armato de ce qui se passait, et des dangers sérieux qui les menaçaient dans un temps prochain.

Mais, malgré leur diligence et leurs précautions, la nouvelle de l'arrivée de la flotte chrétienne se répandit avec la rapidité de l'éclair dans l'armée des païens, qui commencèrent à perdre cœur et à se retirer petit à petit de la presse.

Les assiégés, étonnés de cette volte-face, ne savaient déjà plus quoi penser, et ils ne comprirent que lorsque l'un d'eux, en faisant le guet au haut d'un clocher, vint avertir l'empereur de l'arrivée de la flotte à voiles déployées.

Je vous laisse à penser si cette nouvelle fut bien reçue!

L'empereur, ne pouvant en croire ses oreilles, voulut du moins en croire ses yeux, et il s'en vint, accompagné d'aucuns des siens, vers le port, d'où il aperçut ce secours tant espéré.

Devant la flotte des navires alliés marchait une caraque, grande au possible, sur laquelle, en guise de pilotes, de mariniers et de soldats, on ne voyait autre chose que singes plus verts qu'émeraudes, tenant chacun un arc bandé.

Tant plus cette caraque approchait, tant plus les assiégés la trouvaient admirable, et non sans cause, car, outre l'étrangeté que présentaient les bêtes qui la montaient, elle était encore bâtie selon le dessin et portrait de l'Ile Ferme.

Cette caraque prit terre; les ancres furent jetées, les planches aussi, et l'on vit alors apparaître Alquife, accompagnée de neuf autres demoiselles, toutes vêtues de taffetas cramoisi, et portant, chacune d'elles, une harpe dont elles sonnaient divinement.

Et les suivait de près, le très puissant Amadis, roi de la Grande-Bretagne, tenant par la main la reine Oriane, vêtue d'un drap d'or historié.

Derrière Amadis et Oriane venaient Urgande-la-Déconnue, l'empereur Esplandian et l'impératrice Léonorine, puis Carmelle, et, tout joignant, don Galaor, Briolanie, le roi Florestan et sa femme, le roi Agraies et Olinde, le roi de Bohême, Grasandor, Mabile, puis Gandalin et sa femme.

Enfin, tout derrière, marchaient maître Hélisabel et Ardan-le-Nain, portant l'armet d'Amadis et l'écu vermeil que lui avait donné Alquife.

Or, sachez que cet étrange vaisseau avait atteint la flotte chrétienne, il n'y avait pas encore une heure, et devancé, à force de rames, tous les autres navires, galères, flûtes, etc., sans qu'aucun capitaine ou patron eût trouvé moyen de l'aborder pour savoir quels passagers ils conduisaient...

Avant que je ne continue, il me semble que vous devez entendre comment les seigneurs et dames

de l'Ile Ferme furent tirés de leur enchantement, comment ce vaisseau leur fut baillé si fort à propos pour venir au secours de l'empereur.

CHAPITRE XIX

Comment les rois et reines, dames et demoiselles, seigneurs et chevaliers enchantés en l'Ile Ferme, se réveillèrent.

C'était Apollidon, le premier de tous en magie et en astrologie, qui, prévoyant les affaires qui devaient advenir au vieil empereur de Constantinople, avait préparé l'enchantement du lion et de l'épée conquise par le jeune Lisvart au moment de son ordination comme chevalier.

Apollidon avait si bien ouvré cet enchantement que d'autres devaient le suivre, et qu'à l'heure où cette merveilleuse épée serait tirée des flancs de ce lion, le sommeil des seigneurs de l'Ile Ferme serait aboli.

Quant à Mélye, qui ne s'était conservée si vieille au delà des limites fixées par la nature que grâce à son art nécromancien, son heure était arrivée, à elle aussi, puisque sa vie était subordonnée à la mort de Lisvart. Lisvart continuant à vivre, Mélye devait cesser de vivre : son corps devint cendre, et son âme fut portée à Lucifer, comme lui revenant de droit.

Or, à l'heure même où les choses que nous avons racontées se passaient en Thrace, le roi Arban de Norgales arrivait en l'Ile Ferme, où il était déjà venu plusieurs fois pour conjurer le Seigneur Dieu de rendre à la vie et à la lumière tous les princes et princesses qui étaient retenus enchantés dans le palais d'Apollidon, lequel était si bien couvert de nuages, depuis l'heure où Urgande y avait fait ses conjurations, qu'on n'y voyait pas apparence de murailles.

Arban fut bien ébahi, cette fois, lorsque la nuée obscure, qui couvrait ce palais, tomba comme un brouillard. Petit à petit, cette maison superbe reconquit sa première forme et sa première splendeur, ce qui permit à Arban de s'y aventurer sans crainte.

Il vint donc en la Chambre Défendue, où il aperçut Amadis endormi, tenant encore son épée nue au poing. Il le tira par la main, et si fort, qu'Amadis, réveillé en sursaut, lui demanda avec colère ce qu'il voulait.

— Sire, répondit Arban, il y a dix ans et plus que vous vous êtes ainsi oublié... Pour Dieu! sortez de cette misère!...

— Ai-je donc tant dormi? demanda Amadis, étonné.

— Oui, certes, répondit Arban. Et tenez, voyez encore madame Oriane et les autres, quelle contenance ils ont!...

Amadis, de plus en plus étonné, s'approcha d'Oriane, la secoua et la réveilla.

— Ma dame, lui dit-il, vous avez trouvé le repos aussi bon que moi, à ce qu'il paraît... Mais c'est assez dormi, ce me semble.

Oriane, qui croyait vraiment qu'il n'y avait qu'un jour qu'Urgande l'avait assise en sa chaire, demanda à Arban comment il en était autrement.

Arban lui raconta comment tout s'était passé.

— Voyez encore ces autres dames et ces autres seigneurs, ajouta-t-il, ils dorment d'un somme plus profond que je ne saurais dire.

— Sur mon Dieu, répondit Oriane, Urgande nous avait bien déçus!...

Oriane alla alors à Galaor, à Esplandian et à tous les autres, qu'elle éveilla, et auxquels elle raconta ce que lui avait raconté à elle-même Arban de Norgales.

Jamais gens ne furent plus étonnés. A peine pouvaient-ils croire ce que leur en disait la reine Oriane, et ce ne fut qu'en apercevant et en entendant Ardan-le-Nain ronfler comme un bienheureux, qu'ils commencèrent à soupçonner la vérité.

Chacun éclata de rire, et Amadis, donnant un coup de pied à Ardan, lui dit :

— Ardan, mon ami, tu rêves trop longtemps!... Va seller et brider mon cheval!...

Ardan-le-Nain tout étourdi, et du coup de pied, et de la présence de tout ce monde qui lui riait au nez, se leva machinalement pour obéir à son maître, et, croyant trouver la porte, il se mit à courir tout autour de la chambre, comme un homme ivre.

La risée générale s'en augmenta d'autant, comme bien on pense, et semblablement, quand on entendit ronfler aussi maître Hélisabel, tenant encore en mains le livre qu'Urgande lui avait baillé dix ans auparavant.

— En bonne foi, maître, lui cria Esplandian en le tirant rudement par la manche, c'est trop songé!... Vous avez pris, paraît-il, tant de plaisir à ce livre que vous vous êtes endormi dessus et pendant un long temps... Réveillez-vous, beau sire, et dites-nous ce que vous avez trouvé de nouveau pendant votre rêverie...

Maître Hélisabel, ébahi comme s'il venait de tomber des nues, ouvrit les yeux, et, se trouvant en tel état, il répondit à l'empereur :

— Sur mon Dieu, Sire, je n'ai jamais si longtemps au poing livre que j'étudiasse moins que j'ai fait de celui-ci!... Tout ce que je me rappelle, c'est que de l'heure où Urgande me l'a mis entre les mains, je me suis endormi...

Lorsque tous furent ainsi réveillés de leur copieux sommeil, le gouverneur de l'Ile Ferme s'en vint dire à Amadis que deux vaisseaux étaient arrivés au port.

— Dans l'un, ajouta-t-il, se trouve Urgande-la-Déconnue, et dans l'autre, une demoiselle qui n'est accompagnée, en fait de pilotes et de matelots, que de singes verts comme émeraudes; son vaisseau est le plus beau et le mieux équipé du monde...

Le gouverneur avait à peine fait ce message, qu'Urgande entra.

Chacun, alors, d'aller la recevoir et de l'accoler avec force démonstrations d'amitié.

— Quand je vous ai enchantés ici, leur dit-elle en souriant, mon intention n'était autre que de prolonger votre vie et de laisser couler les périls et dangers de mort qui vous fussent indubitablement survenus sans le dormir qui vous a tant duré. Or, il a plu au Seigneur de vous rappeler au monde des éveillés et des vivants par la conquête qu'a faite votre fils Lisvart, mon cher Esplandian, d'une épée qui lui était depuis un long temps destinée par Apollidon... J'ai à vous annoncer présentement qu'Alquif, le plus grand magicien du monde, vous envoie sa fille, avec la caraque et les singes qui la montent, laquelle caraque vient d'arriver au port pour vous prendre tous et vous mener à Constantinople, que les païens ont de rechef assiégée.

— Que s'est-il donc passé durant notre sommeil? demanda Amadis.

— Je ne vous ferai pas, répondit Urgande, un long récit des choses survenues depuis le jour où je vous ai enchantés céans... Je me contenterai de vous conseiller de vous embarquer incontinent, et de suivre la demoiselle Alquife là où elle vous conduira.

Alquife survint précisément sur cette parole.

— Princes et princesses, dit-elle après avoir fait une grande révérence à Amadis et à sa compagnie, Alquif mon père vous prie, par ma bouche, pour votre bien et celui de la chrétienté, de venir vous embarquer dans ma caraque, qui vous conduira en un lieu où vous aurez certainement honneur et plaisir...

Chacun n'hésita pas à obéir à cette requête, et Urgande ayant conseillé de s'embarquer sans plus tarder, seigneurs et princesses descendirent vers le port et montèrent dans le navire conduit par les singes verts.

Ils arrivaient en Thrace le jour même où la flotte chrétienne s'approchait de Contantinople.

CHAPITRE XX

Comment le vieil empereur de Constantinople reçut Amadis et ses compagnons, sans oublier Ardan-le-Nain.



On imagine aisément la joie qu'il y eut de part et d'autre, au débarquement de la caraque dans la rade de Constantinople.

L'empereur courut, les bras étendus, vers Amadis et son fils Esplandian, les accola et leur dit, la larme à l'œil :

— Mon frère, que le Seigneur soit loué et remercié à cause de votre retour tant désiré!... Hélas! je n'eusse jamais osé espérer qu'un tel bonheur dût m'advenir avant l'heure de ma mort!..

— Mon frère, répondit Amadis, celui qui n'oublie jamais ceux qui ont confiance en lui, savait bien ce qui était nécessaire à vous et à nous... S'il nous a tirés des ténèbres dans lesquelles nous étions endormis depuis de si longues années, ç'a été pour que nous pussions venir vous aider à purger la terre chrétienne de cette gent maudite, qui vous a causé tant d'ennuis...

Oriane s'avança à son tour vers l'empereur, qui la baisa gracieusement et lui dit :

— Par ma foi, madame, je reçonnais à présent surtout que je n'ai jamais été aussi heureux que je le suis, ayant si bel et si bon secours qu'est le vôtre!...

— Seigneur, répondit Oriane, à cause de votre équité, de votre sagesse et de votre bonté, les femmes doivent, aussi bien que les hommes, venir à votre secours: c'est pour cela que je suis venue.

Les autres rois, seigneurs, dames et demoiselles de la troupe d'Amadis s'en vinrent à leur tour auprès de l'empereur pour lui faire leur révérence, et, pendant qu'ils s'acquittaient de cette cérémonie, survinrent le chevalier de la Sphère et Lisvart.

L'oncle et le neveu, faisant une grande révérence à Amadis, voulurent lui baiser les mains, ce à quoi Amadis se refusa, sans trop savoir à qui il refusait cela, car il n'avait encore regardé Périon et Lisvart que de profil et il ne les avait pas reconnus.

Le vieil empereur, remarquant cela, ne put s'empêcher de rire.

— Ne les avez-vous donc jamais vus? demanda-t-il à Amadis.

— Par mon Dieu! non, que je sache, répondit le roi. Mais, à considérer la couleur de leurs hauberts, ils donnent bien à entendre qu'ils sont hardis et preux aux armes.

— Vous dites juste, reprit le vieil empereur. Vous pourriez ajouter qu'ils ressemblent aux fils des meilleurs chevaliers de la terre, car cela est aussi. Savez-vous desquels je veux parler?...

— Non, en vérité, répondit Amadis.

— Eh bien! reprit l'empereur en désignant Périon, celui-ci est le fils du chevalier de la Verte Epée, qui défit l'Endriague, et de cet autre est mère ma fille Léonorine qui me le laissa sur les bras plus amoureux de la tette que des armes...

A cette parole, il y eut une explosion de cris et de joie et un bruissement agréable de baisers. Oriane et l'impératrice Léonorine coururent embrasser, l'une Périon et l'autre Lisvart, quasi ravies d'une si grande aise que de grosses larmes leur tombaient des yeux.

— Sur mon âme, dit le vieil empereur, en s'adressant à Oriane et à Léonorine, je m'applaudis de les avoir eus tous deux... Leur présence a si fort contribué au succès de nos armes, que Constantinople peut se dire heureuse de les avoir eus pour ses défenseurs... Il est certain que, vu mon vieil âge, je n'eusse pu résister au travail qui était requis pour supporter les malheurs et les misères qui m'ont assailli depuis le jour où vous m'avez abandonné, et que j'ai dû reprendre le gouvernement de cet empire, aux lieu et place de mon bien-aimé fils Esplandian!...

Pendant que ce bon vieillard parlait ainsi, Galaor remarqua qu'il était encore armé, et même qu'il y avait d'aucunes pièces de son harnois qui portaient des traces toutes fraîches de sang, ce



qui prouvait qu'il s'était mêlé à l'action contre les païens, tout comme les jeunes.

— Par mon Dieu, Sire, lui dit-il, bien mal avisé serait celui qui prétendrait que vous avez dormi durant toutes ces affaires, car ces armes dont vous êtes couvert prouvent éloquemment que vos vieux ans n'ont pu amoindrir l'effort de votre courage, comme vos ennemis en ont fait l'expérience... Je regrette beaucoup, je vous jure, de n'avoir pas été à vos côtés durant les heures d'âpre combat; je vous aurais prouvé, à mon tour, le désir que j'ai de vous servir...

— Seigneur Galaor, répondit le vieil empereur, nos ennemis ne se sont pas encore tellement éloignés, qu'il y ait impossibilité à ce qu'ils nous reviennent voir avant la nuit... Mais puisque Dieu a eu assez de souvenance de moi pour vous ramener ici, j'espère que le malheur tombera sur eux, non sur nous... J'y compte d'autant plus, ajouta galamment le vieil empereur en embrassant la reine Briolanie et les autres dames, que nous sommes accompagnés de ces anges qui, à eux seuls, suffiraient pour chasser tous les diables de ce monde, s'ils étaient tous sortis d'enfer pour venir habiter parmi nous.

— Ah! Sire, répondit Briolanie, si c'est par les femmes que doivent être chassés les païens qui sont venus endommager la Thrace, je serai la première à prendre la lance et le haubert pour leur rompre la tête!...

L'empereur sourit de cet accès d'enthousiasme et remercia affectueusement. Puis il alla embrasser Florestan, qui mit le genou en terre pour lui baiser les mains.

— Par mon chef, bon roi Florestan, lui dit-il en le relevant, vos prouesses fleurissent comme votre nom, et c'est probablement pour les augmenter encore que vous avez pris la peine de venir au secours de ce bon vieillard, quasi sec et caduc!...

— Sire, répondit Florestan, pour votre service, je serai toujours vert et fleuri.

— Dieu vous en sache gré, comme moi, dit l'empereur.

Puis, avisant à quelques pas de là Mabile, Olinde et la reine Sardamyre, il les baisa avec courtoisie, Olinde surtout, à qui il dit :

— Madame, ceux qui ont fréquenté les Espagnes m'ont autrefois assuré que votre nom, en cette langue, signifie Beauté... Je le crois d'autant plus volontiers aujourd'hui, en vous contemplant et en vous admirant... Si la beauté se perdait, d'aventure, on la retrouverait en vous.

Olinde rougit, et Agraies, prenant alors la parole pour elle, répondit à l'empereur :

— Sire, si madame Olinde a pris ainsi ce bon visage que vous lui trouvez, c'est pour se présenter devant vous, comme ont fait ces autres dames, toutes aussi agréables qu'elle, sinon davantage.

— Mon cousin, reprit l'empereur, vous avez tant fait pour moi, qu'il me sera difficile de le reconnaître comme vous le méritez.

Cela dit, le vieil empereur tourna ses regard d'un autre côté, et il aperçut Grasandor, roi de Bohême, qui jusque-là s'était tenu à l'écart.

— Ah! mon grand ami, lui dit-il gracieusement, je ne suis pas étonné de vous voir en cette grave occurrence!... Vous êtes toujours là quand il y a montre de dévouement et de vaillance à faire...

— J'ai toujours, Sire, le même désir de vous servir, répondit Grasandor; et voici madame Urgande qui vous en jurera pour moi.

— Ah! madame, dit le vieil empereur qui n'avait pas encore aperçu Urgande, vous m'avez fait tort de votre présence... J'espère bien que vous le réparerez en demeurant longtemps céans.

— Sire, répondit-elle, ce que j'ai fait jusqu'ici l'a été en bonne part, comme vous pouvez en juger, puisque je vous amène des amis et des défenseurs...

— Je vous crois et vous remercie, madame.

Ainsi reçut tout le monde, ce bon vieillard, leur faisant à tous l'honneur qu'ils méritaient. Gandalin, la demoiselle de Danemarck, Carmelle, maître Hélisabel, ne furent pas oubliés!...

Ardan-le-Nain seul le fut, à cause de sa petite taille, qui ne permettait pas de le découvrir parmi la foule. Mais lui, voulant réparer cet oubli, sortit des rangs et alla tirer la robe de l'empereur, en lui disant :

— Eh dea! Sire, je suis venu à votre service comme les autres... Pourquoi donc ne serais-je pas embrassé comme eux?...

— Par mon chef! tu as raison, Ardan, mon ami! Mais tu te montrais si peu entre tant de hauts personnages, que je ne t'apercevais vraiment point!

— Sire, reprit le nain, j'ai le corps petit, mais, pour vous servir, j'ai le vouloir grand outre mesure, tout comme et mieux qu'un géant même!

Chacun se mit à rire de la quasi colère avec laquelle Ardan disait cela. Mais l'empereur ne l'en embrassa pas moins, comme les autres, et le pauvre nain fut très heureux d'être embrassé par l'empereur, plus heureux peut-être que les autres.

Durant ces propos, Alquife avait fait amener de son vaisseau maints beaux destriers et plusieurs haquenées.

— Sire chevalier, dit-elle au chevalier de la Sphère, Alquif mon père, votre très humble serviteur, vous envoie ces montures qu'il vous prie d'offrir tant au roi votre père qu'à madame Oriane et aux autres dames qui lui ont si longtemps tenu compagnie en la chambre d'Apollidon.

Périon, embrassant Alquife, la remercia, non pas tant seulement à cause du présent qu'elle faisait qu'à cause des bonnes nouvelles qu'il espérait d'elle touchant la mie bien-aimée à laquelle il pensait jour et nuit. Mais Alquife, en fille sage et bien avisée, dissimula ce qu'elle en pensait.

— Demoiselle, ma mie, lui dit Périon, ce n'est pas là le premier bien que j'ai reçu du sage Alquif. S'il plaît à Dieu, j'aurai quelque jour l'occasion de lui rendre quelque bon service.

— Seigneur, répondit Alquife, mon père a pourvu ces chevaliers d'armes que je leur ai présentées de sa part avant qu'ils ne s'embarquassent... Maintenant il vous prie, comme je vous ai dit, de leur donner à chacun l'une de ces montures, ainsi qu'aux dames, auxquelles il se recommande humblement.

— Sire, dit alors Périon à Amadis, vous entendez la requête de cette demoiselle : dois-je la repousser ou y faire droit?

— La repousser, ce serait lui faire tort, répon-

dit Amadis, ainsi qu'à son père Alquife qui nous a voulu tant de bien.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Périon, répartissez donc vous-même, Sire, le présent qu'elle vous envoie; madame Oriane en fera autant des haquenées envers ces dames.

Aussitôt après, Alquife fit retirer d'une caisse que deux écuyers portaient sur leurs épaules, une tente d'une inestimable valeur.

— Bienheureux chevalier, dit-elle en la présentant à Lisvart, mon père vous salue en toute humilité et vous envoie cette tente, la plus belle de toute l'Asie, en laquelle il vous prie de vous loger, tant que durera cette guerre, avec le roi Amadis votre père et ces autres seigneurs qui étaient enchantés en l'Ile Ferme, comme lui. Il vous mande en outre par moi, que le jour où vous le rencontrerez, vous serez plus content que si vous conquêtiez la moitié de l'Europe.

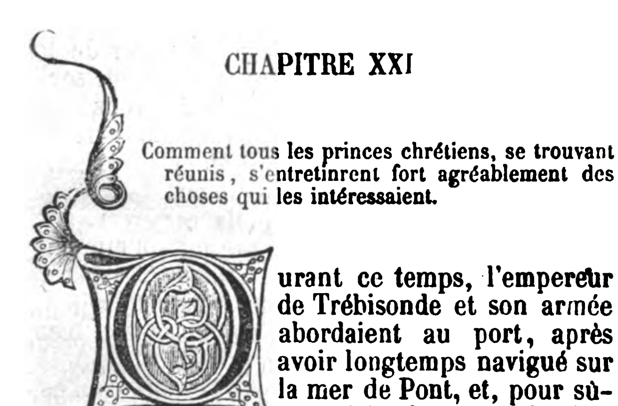
— Demoiselle, répondit Lisvart, je n'ai jamais vu celui dont vous parlez, que je sache, mais j'ai le plus vif désir de le rencontrer pour le remercier des présents et des promesses que vous me faites de sa part.

Le bruit et l'enthousiasme qu'excitaient les nouveaux arrivés, c'est-à-dire Amadis et ses compagnons, parvinrent jusqu'à l'avant-garde de l'armée de mer, commandée par Brian de Moniaste, roi d'Espagne, don Brunéo, roi d'Aravigne, Quadragant, prince de Sansuègne, et Gasquilan, roi de Suesse, lesquels, aussitôt, s'en vinrent aborder.

Après avoir ordonné à leurs gens d'armes de demeurer en bataille sur la grève, ils se dirigèrent vers le palais et embrassèrent Amadis et les autres, heureux de cette rencontre.

CHAPITRE XXI

Comment tous les princes chrétiens, se trouvant réunis, s'entretinrent fort agréablement des choses qui les intéressaient.



Durant ce temps, l'empereur de Trébisonde et son armée abordaient au port, après avoir longtemps navigué sur la mer de Pont, et, pour sûreté, évité les côtes de l'Anatolie et gagné l'entrée du détroit, à un mille environ du lieu où les forces des rois de Gilofle et de Bougie étaient concentrées.

L'empereur de Constantinople, ayant nouvelles de cette arrivée, résolut d'aller au devant, avec Amadis et quelques autres, pendant que les dames se retireraient en la ville. Mais, malgré leur diligence, les deux empereurs ne se rencontrèrent que lorsque celui de Trébisonde était déjà hors de sa galère, accompagné du jeune Florestan, de Galvanes, de Parmenir et de Dardarie, roi de la Breigne.

L'honneur que se firent ces deux illustres vieillards et les amitiés qu'ils échangèrent ne se pourraient rendre par écrit. De même pour la grâce que l'empereur de Constantinople avait à s'humilier devant celui de Trébisonde, pour le remercier du secours qu'il lui amenait.

— Je ne sais par quel moyen, Sire, lui dit-il la larme à l'œil, je pourrai jamais reconnaître la peine que vous avez prise de venir pour tirer hors de misère ce pauvre vieillard assailli de tous côtés, quasi sur le point de tomber en ruines... Sur mon Dieu, Sire, votre présence me donne plus de joie et de réconfort que je ne saurais dire; vous me faites ainsi le plus heureux malheureux qui soit jamais sorti du ventre de mère!...

— Je n'ai fait que mon devoir, mon frère, répondit l'empereur de Trébisonde, car nous sommes naturellement tenus de nous entr'aider et secourir l'un l'autre... De plus, mon frère, votre sagesse et votre vertu, tant renommées, oblige tous les princes, qui ont moyen, à vous favoriser dans vos entreprises contre les ennemis de notre foi...

Comme l'empereur de Trébisonde achevait ces paroles, il aperçut Lisvart et le chevalier de la Sphère tout auprès de lui.

— Chevalier, dit-il à Lisvart, j'ai le plus grand plaisir à vous voir vivant et en bonne santé, à cause des méchants propos que la malheureuse Mélye nous a mandés depuis votre partement... Mais quant à vous, ajouta-t-il en riant, et s'adressant à Périon, il ne sera jour de ma vie que je ne me plaigne du tort que vous m'avez fait le jour où vous êtes parti de ma cour, sans daigner me parler, à moi ni à personne autre... Aussi est-ce à cause de cela, en partie, que je me suis mis en quête, pour vous découvrir et me venger.

— Sire, répondit le chevalier de la Sphère, je vous supplie très humblement de me pardonner : je suis prêt à en souffrir telle punition qui vous plaira, bien qu'il n'y ait aucunement de ma faute dans cette affaire, ainsi que vous pourrez en connaître quand vous saurez véritablement comment tout s'est passé.

Il se faisait tard. L'empereur de Constantinople pria celui de Trébisonde de venir loger en son palais, ce à quoi ce prince se refusa, ne voulant pas, disait-il, rentrer en ville avant que les ennemis ne fussent chassés de Thrace. Et à cette cause, il commanda qu'on dressât ses tentes et ses pavillons.

Amadis le pria tant et tant qu'il consentit à loger en celui qu'Alquife avait donné à Lisvart.

Après un long entretien, les deux vieux empereurs, se donnant mutuellement le bonsoir, se séparèrent. L'un retourna garder sa ville; l'autre demeura au camp, où Amadis et ceux de l'Ile Ferme lui tinrent compagnie.

Auparavant, cependant, ces derniers voulurent faire un tour à Constantinople, et une visite à la vieille impératrice qu'ils trouvèrent encore sous le coup de l'émotion que lui avait causée la vue de sa bien-aimée fille, crue morte pendant si longtemps et pleurée comme telle. Elle embrassa son gendre avec joie, et, après mille caresses, elle le renvoya doucement à son devoir.

En conséquence, Amadis et ses compagnons, prenant un respectueux congé de cette auguste princesse, s'en retournèrent vitement au camp de

l'empereur de Trébisonde, lequel les attendait avec grande impatience et les revit avec grand plaisir.

CHAPITRE XXII

Comment le chevalier de la Sphère prit Alquife en particulier pour avoir d'elle des détails qui l'intéressaient fort, au sujet de la belle Gricilerie.

Périon, avec tout cela, n'avait pas trouvé moyen de se rencontrer seul à seul avec la bonne demoiselle Alquife, pour l'entretenir de la seule chose qui l'intéressât violemment et passionnément, à savoir de la belle princesse Gricilerie

Que faisait-elle? A qui pensait-elle? Avait-elle toujours conservé son souvenir? Savait-elle bien jusqu'à quel point extrême il l'aimait, et de combien de dévouement son amour pour elle était fait? Les femmes sont si légères, si ondoyantes, si changeantes, si indécises, qu'un rien, moins qu'un rien, peut chasser de leur mémoire et de leur cœur l'image d'un amant respectueux et tendre, dont le seul tort est d'être absent de leurs yeux? Car, loin des yeux, loin du cœur!...

Ainsi pensait le chevalier de la Sphère, en se retirant avec le jeune Lisvart, son neveu, dans les quartiers qui leur avaient été assignés.

Le jeune Lisvart, de son côté, faisait des réflexions analogues à celles de Périon, touchant la tant gracieuse princesse Onolorie.

Ils en étaient là, lorsque la bonne demoiselle Alquife, qui avait, comme on se le rappelle, une mission d'amour à remplir, s'en vint trouver le chevalier de la Sphère, pour lui donner les nouvelles qu'il attendait si impatiemment.

Mais en remarquant qu'il était avec le jeune Lisvart, elle se tint dans la réserve et dans la banalité. Elle devisa devant les deux chevaliers de choses et d'autres, peut-être fort intéressantes, mais qui ne leur semblèrent pas telles à cause de l'unique préoccupation de leur esprit et de leur cœur.

Périon, qui finit par deviner ce qui mettait obstacle à ce qu'Alquife parlât librement, lui dit :

— Chère demoiselle, vous avez assurément des nouvelles précieuses à me donner, et vous n'osez, retenue que vous êtes par la présence de mon beau neveu Lisvart... Ne craignez rien et dites-moi, je vous prie, tout ce que vous pouvez avoir à me dire, tout, sans rien oublier, devant lui comme devant moi... Lisvart connaît au mieux l'état de mon cœur, comme je crois connaître l'état du sien, à cause des confidences mutuelles que nous nous sommes faites au sujet de nos amours... Par ainsi, bonne demoiselle Alquife, dites, je vous en supplie, tout ce que vous savez de la belle princesse Gricilerie, dont je suis si heureux d'entendre parler, que je me répète son nom cent fois le jour et la nuit, à cause de la grande douceur que j'y trouve...

— S'il en est ainsi, répondit Alquife, je vais parler librement... Mais, de prime-abord, lisez cette lettre que la princesse Gricilerie m'a remise à votre intention. Après que vous en aurez pris connaissance, je vous donnerai de vive voix les détails que je dois vous donner de sa part pour compléter son message.

Cela dit, Alquife tendit à Périon une lettre pliée menue, menue, menue, de façon sans doute à être dérobée aux investigations et aux indiscrétions du regard.

Le chevalier de la Sphère la prit, la baisa à plusieurs reprises avec une ferveur qui aurait mis l'eau à la bouche de Gricilerie, si elle avait été là, et, l'ayant ainsi dévotement baisée, il la déplia et la lut.

Voici ce qu'elle contenait :

« Tout nous sépare cruellement en ce moment, et cela m'afflige plus que je ne saurais vous le dire, à cause de l'amité que vous me semblez avoir pour moi, et de celle que j'ai et que je ne cesserai jamais d'avoir pour vous. Mon âme est veuve et comme dépareillée, par suite de cette absence qui se prolonge outre mesure, contrairement à mes souhaits et à mes espérances.

« Heureusement que s'il y a des choses éternelles, à savoir les sentiments que nous éprouvons l'un pour l'autre, il y en a d'autres qui durent un moins long temps : je veux parler de la guerre actuelle et de son issue. Il y a certes des ténèbres et du doute là-dessus, et je ne puis dire quand je vous reverrai; toutefois, j'ai bon espoir au sujet de cette grave entreprise. Les païens ont peut-être le nombre, mais les chrétiens ont la vaillance; vous êtes parmi eux, avec de nobles chevaliers qui vous ressemblent : ce sont là des garanties de succès. Je compte donc sur une prompte issue à cette affaire, et sur votre prompt retour parmi nous.

« Je vous supplie de vous tenir le plus près possible de l'empereur mon père, lequel vous aime sans doute déjà, mais qui vous aimera plus tard davantage, je l'espère aussi. Tenez-vous toujours près de lui, afin qu'il vous ramène auprès de moi quant et lui, une fois les affaires terminées.

« J'aurais, certes, beaucoup d'autres choses à vous dire; mais je les réserve pour le jour bienheureux et bien appelé où je vous verrai. En attendant, veillez sur vous et sur mon père : vos deux existences me sont précieuses.

« Il en est une troisième qui m'est également devenue précieuse; c'est celle du beau damoiseau Lisvart, dont ma sœur Onolorie est amoureuse. Veillez sur lui et tirez-le du danger, pour l'amour d'elle et pour l'amour de moi.

« Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« GRICILERIE. »

Le chevalier de la Sphère devint tout songeur, après la lecture de cette tendre missive qui lui en disait plus qu'il n'eût osé en souhaiter, puisqu'elle lui faisait clairement entendre que la belle princesse Gricilerie avait pour lui les sentiments qu'il avait pour elle. Mais le bonheur est composé de tant d'éléments, il touche de si près parfois à la douleur, que, sans s'en douter, Périon devint tout-

à-coup mélancolique. Pour un peu, même, il eût pleuré.

Ce que voyant Lisvart, qui avait avec son oncle la familiarité qu'ont entre eux deux chevaliers jeunes et amoureux qui se sont confiés leurs secrets de cœur, Lisvart le railla doucement et amicalement :

— Eh! quoi, dit-il, chevalier, vous avez le suprême bonheur de recevoir de votre maîtresse adorée les nouvelles que vous attendiez avec tant de fièvre, et vous êtes triste comme si elle vous eût appris elle-même sa mort, ou la mort de son amour pour vous! Laissez cette tristesse aux chétifs et aux humbles, et montrez-vous bon amoureux comme vous vous montrez bon chevalier!...

Pour toute réponse, Périon tendit à son neveu la précieuse lettre qu'il venait de recevoir de Gricilerie, par l'intermédiaire de la demoiselle Alquife.

Lisvart la prit et la lut. Quand il fut arrivé au passage qui le concernait et qu'il eût compris les angoisses qu'éprouvait à cause de lui la gente princesse Onolorie, la lettre lui glissa des mains, et, comme le chevalier de la Sphère tout-à-l'heure, il tomba dans une tristesse profonde.

— Onolorie m'aime et souffre à cause de moi!... murmura-t-il.

Alquife, les voyant ainsi mélancolisés, songea à les réconforter par de bonnes paroles.

— Voilà, leur dit-elle en riant, de la tristesse dépensée bien mal à propos!... Réservez-la donc pour une occasion meilleure qui ne manquera pas d'arriver un jour ou l'autre, croyez-le, car, si la joie n'arrive pas toujours, les causes de chagrin ne manquent jamais d'arriver, elles!..... Jamais chevaliers ne furent plus aimés que vous ne l'êtes l'un et l'autre, vous de la princesse Gricilerie, fille de l'empereur de Trébisonde, et vous de la princesse Onolorie, sœur de Gricilerie... Par ainsi, il n'y a là dedans que sujet de réjouissement et non de mélancolie... Il ne faut pas ainsi intervertir les rôles!... C'est aux non aimés à pleurer, et non aux tendrement aimés comme vous l'êtes des plus belles princesses de la terre...

Ces paroles réconfortèrent en effet les deux chevaliers, qui alors ne tarirent plus de questions sur leurs mies adorées. Il fallut que la bonne Alquife leur répétât cent fois la même chose, la chose qu'ils savaient le mieux maintenant, mais qu'ils éprouvaient le besoin de s'entendre confirmer à satiété, tellement cette confirmation leur chatouillait agréablement le cœur.

Quant à vous, reprit Alquife en s'adressant au chevalier de la Sphère, il faut renfermer précieusement vos sentiments dans votre âme et ne pas en répandre la manifestation au dehors comme un vase trop plein... Je sais bien qu'il est malaisé d'être heureux comme vous l'êtes sans le témoigner hautement aux autres..... Toutefois, ainsi le veut la prudence : repliez les ailes à vos espérances, contenez-vous!... En outre, vous quitterez les armes que vous portez; j'en ai d'autres pour vous, semblables à celles du roi Amadis et des autres seigneurs que j'ai ramenés de l'Ile Ferme dans ma caraque...

— Je vous obéirai, demoiselle Alquife, je vous obéirai, répondit le chevalier de la Sphère. Et je vous remercie bien affectueusement de songer, ainsi que vous le faites, à tout ce qui nous intéresse tant, nous qui oublions volontiers, occupés que nous sommes d'une seule chose au monde, à savoir notre amour!...

Puis ils se mirent à deviser tant et si bien, qu'il était petit jour avant qu'ils eussent songé à dormir.

CHAPITRE XXIII

Comment les princes païens envoyèrent un défi aux princes chrétiens, par lequel ils proposèrent combat de trois contre trois pour clore la querelle.

Tandis qu'Amadis, retiré sous sa tente avec les principaux chefs de l'armée chrétienne, s'apprêtait à dîner, on introduisit une demoiselle, armée de toutes pièces, laquelle portait en sa main un arc d'if, et, au côté, un trousseau de flèches bien garni.

— Lequel d'entre vous, demanda-t-elle sans saluer personne, est l'empereur de Trébisonde? Lequel, Amadis, roi de Gaule et de Grande-Bretagne?...

Ces deux princes lui furent montrés.

— Tenez, dit-elle fièrement, prenez ce cartel, et tâchez d'y faire réponse digne de de vous!

Puis, s'adressant à la reine Califie :

— Madame, ajouta-t-elle, l'accoutrement que vous portez m'a assez enseigné qui vous êtes. Lisez donc le contenu de ce papier, car c'est vous qu'il concerne, et non autre.

Les trois cartels furent lus par qui de droit.

Voici ce que contenait celui qui était adressé à l'empereur de Trébisonde :

« Armato, roi de Perse, mortel ennemi des chrétiens, serviteur des vrais dieux et principal protecteur de leurs lois, à toi, empereur de Trébisonde, salut!

« J'ai voulu et je veux encore avoir à ma discrétion la cité de Constantinople, avec le pays en dépendant. C'est pour cela que je suis venu accompagné d'une si formidable armée. Comme j'ai appris que, de ton côté, tu étais arrivé nouvellement pour secourir mon ennemi, j'ai songé à t'envoyer présenter le combat, à toi qui es le principal défenseur de l'empire grec, contre moi qui en suis le principal ennemi.

« Ne t'excuses pas sur tes vieux ans, ce serait une vilaine excuse, car si tu as atteint l'an octante de ton âge, j'avais déjà, moi, à l'heure où tu naquis, la connaissance de la tette de ma nourrice Par ainsi, nous nous valons.

« Le combat que je prétends avoir avec toi est seulement pour acquérir honneur et éprouver, à



coups de lance et d'épée, lequel sera le plus favorisé de nous deux par la Fortune.

« En conséquence, avise à faire réponse qui soit honorable.

« ARMATO. »

— En bonne foi, dit le vieil empereur, je vois qu'Armato désire le combat : il l'aura. Mais tel croit venger sa honte, qui l'accroît. Il s'apercevra, à la vigueur de mon bras, qu'il est encore plus raide qu'il ne le suppose.

— Seigneur, dit Amadis, il est clair que ces païens veulent nous excuser du péché de paresse, comme j'en puis connaître par ce cartel.

Et Amadis lut :

« Grifilant, seigneur de l'île Sauvagine, serviteur des grands dieux de la mer et mortel ennemi des chrétiens, dont toi, Amadis, es le protecteur avoué, te fait savoir ceci :

« Comme je suis sorti de mes Etats aussi bien pour secourir le puissant roi des Turcs que pour acquérir louange et réputation par les armes, et que la Fortune m'a assez favorisé pour m'amener en temps et lieu où je te puisse combattre, je te supplie d'être mon adversaire, t'assurant que si mes dieux m'octroient la victoire, je m'estimerai le plus heureux des chevaliers, puisque je t'aurai vaincu, toi qui es le premier d'entre eux ; vaincu, au contraire, par toi, je n'en recevrai nulle honte, faisant nombre ainsi avec tous ceux, et des plus célèbres et des plus redoutés, qui t'ont reconnu pour leur vainqueur.

« Au pis aller, la mort honorable que je recevrai me sera en grand repos d'espoir, assuré que je suis que ma vie ne peut durer, ayant délibéré de n'épargner d'aucune sorte ma personne aux rencontres et combats qui se feraient dorénavant entre nos gens et les vôtres.

« Octroie-moi donc ce que je te demande, et pour ton honneur et pour moi.

« GRIFILANT. »

— Par mon Dieu ! s'écria Amadis, je n'ai jamais connu ce Grifilant, mais il doit être un gentil prince ; du moins, ce qu'il m'écrit m'en donne témoignage !... Et vous, madame, ajouta le roi de Gaule en se tournant vers la reine Califie, vous prie-t-on d'amour ou de guerre, par la lettre que vous a remise cette messagère ?...

— Vous allez le savoir, répondit Califie.

Et elle lut ce qui suit :

« Pintiquinestre, reine de la gent qui n'a pas de mamelles, à toi Califie, reine de Californie, salut !

» J'ai abandonné mon pays pour faire connaître ma prouesse à ceux qui font métier ordinaire de porter les armes, et je suis venue en ce camp où j'ai appris ton arrivée dans le but de soutenir ce que nous voulons précisément détruire.

« Comme tu es estimée adroite et vaillante au combat, autant et plus même que le meilleur chevalier du monde, je me suis persuadée que s je pouvais te vaincre, cet honneur me serait immortel.

« Or, il me semble que, de femme à femme, prétendantes toutes deux à une même chose, à savoir la gloire et le renom de prouesse, la partie peut s'engager sans inconvénient.

« Par ainsi, vois si tu veux éprouver ta force contre la mienne, afin que, d'après le résultat, on sache et dise qui de nous deux a meilleur droit à porter la couronne de reine.

« PINTIQUINESTRE. »

Certes, qui eût alors regardé avec attention la messagère de ces trois cartels, qui se tenait fièrement campée pendant le temps de leur lecture, l'eût proprement estimée une seconde Pallas. Tout prêtait à ce rapprochement : l'excellence du harnois qu'elle avait endossé, la grâce avec laquelle elle portait son arc et son carquois, et surtout la grande beauté dont la nature l'avait douée dans un jour de largesse.

Gasquilan, roi de Suesse, n'y put tenir plus longtemps.

— Par mon Dieu ! s'écria-t-il, vous n'avez pas besoin, demoiselle, d'arc ni de flèches pour combattre et vaincre les meilleurs chevaliers de céans !... Car je ne connais pas un seul de nous qui ne se tînt pour vaincu d'avance, en voyant les perfections dont vous êtes armée et qui vous sont plus propres à vaincre les hommes que les flèches les plus aiguës de la création !... Tout chevalier qui vous regarde est mort, si vous ne vous y opposez pas toutefois, guérissant ainsi vous-mêmes les blessures que vous avez faites...

Chacun se mit à rire de cette exclamation d'enthousiasme échappée à Gasquilan, et les rires redoublèrent lorsqu'Amadis lui dit :

— Je crois bien, en effet, seigneur Gasquilan, qu'elle vous combattrait mieux toute nue en un lit, au doux jeu d'amourettes, avec plus de facilité que vous ne feriez vous-même, armé de toutes pièces, du plus hardi Turc qui se voudrait présenter !.. Et ce serait là, je le comprends, une honte bien agréable, d'être vaincu par une aussi gente pucelle !...

— Ce n'est pas là ce qu'il m'importe d'entendre, dit froidement la messagère. Je vous prie, seigneurs, de me déclarer si vous acceptez ou refusez les offres qui vous sont faites dans les trois cartels que je viens de vous présenter ?..

— Demoiselle, répondit l'empereur de Trébisonde, nous enverrons l'un des nôtres vers eux avant que le jour ne soit écoulé. Par ainsi, vous pouvez vous en retourner quand bon vous semblera. Nul ne vous retient ici, excepté Gasquilan peut-être...

La gente pucelle se retira incontinent, remonta sur son palefroi, et s'en retourna vers le lieu où l'attendaient Armato, Grifilant et Pintiquinestre.

—



CHAPITRE XXIV

Comment, en réponse aux cartels des païens, Carmelle fut chargée de leur porter un cartel commun aux deux princes chrétiens et à la reine Califie.

Quelque temps après le départ de la messagère des princes païens, conseil fut tenu par les princes chrétiens, et, bientôt après, on manda Carmelle pour porter la réponse qu'ils venaient de décider; une femme était venue, une femme devait retourner.

Carmelle, prompte et sage, monta à cheval et s'en alla. Comme elle approchait du camp des Turcs, elle fut arrêtée par le guet qui la mena vers Armato, lequel était alors en une grande tente, tenant conseil avec les principaux de l'armée.

Ces seigneurs, avertis qu'une demoiselle messagère leur apportait des nouvelles des chrétiens, commandèrent aussitôt qu'on la fît venir.

Carmelle entra donc en la tente, sans saluer personne, suivant sa coutume qui était de ne porter révérence à nul autre qu'à Esplandian, et présenta le cartel suivant :

« Nous, par la grâce de Dieu, empereur de Trébisonde; Amadis, roi de Gaule et de la Grande-Bretagne, et Califie, reine des îles de Californie, où l'or et les pierres précieuses sont en grande abondance, répondant ensemble aux trois cartels que vous nous avez envoyés, vous faisons savoir ceci :

« Notre voyage en ces Marches de Levant a été occasionné par le désir de défendre et d'accroître la loi de Jésus-Christ, en qui nous croyons, et aussi dans le but d'anéantir les gens qui sont contraires à cette loi.

« Par ainsi, après avoir reçu vos cartels, nous avons résolu de vous accorder le combat que vous demandez, avec telles armes que vous choisirez. Quant au camp, nous entendons qu'il soit choisi devant cette grande cité que vous voulez vainement prendre, espérant que notre Dieu seul, le Dieu des légitimes victoires, nous la fera remporter sur vous, à la confusion de vos idoles et au grand déshonneur de vos personnes.

« La demoiselle qui vous présentera cette réponse a charge et pouvoir de notre part d'arrêter avec vous les détails et le surplus. Nous vous jurons et promettons, foi de rois, que, durant le combat, nul de notre camp ne sortira pour vous nuire, pourvu que vous en observiez autant de votre côté. »

Lorsque ce cartel eut été lu devant toute l'assemblée, Armato, prenant la parole pour tous, dit à Carmelle :

— Demoiselle, nous nous attendions bien à n'avoir pas d'autre réponse que celle-ci, connaissant de longue main ceux auxquels nous nous sommes adressés, bien que nous ne les ayons jamais vus. Vous pouvez les assurer, sur mon honneur, que durant le combat, il ne sera fait aucune démonstration soit contre eux, soit en notre faveur, que la victoire leur demeure ou les fuie !...

Pendant qu'Armato parlait ainsi, Carmelle, qui se trouvait en face du roi Grifilant, ne pouvait s'empêcher de le regarder et de l'admirer, tant il lui paraissait grand et bien formé. Elle songeait encore à lui en regagnant le camp des princes chrétiens qu'elle trouva réunis comme à son départ.

Lors, une fois arrivée, elle leur raconta son ambassade, les gestes et contenances du roi Armato, les discours qu'il lui avait tenus, et finalement, l'engagement qu'il avait pris relativement au combat et à son issue.

— Carmelle, demanda Amadis, quel homme est-ce donc que ce Grifilant contre lequel je dois combattre?

— Sire, répondit Carmelle, à le voir il doit être preux et hardi aux armes... La chair est bonne, en tout cas, et le cœur doit être bon aussi... Je n'ai jamais vu, je le confesse, de contenance plus superbe, jamais, non plus, de chevalier plus grand... C'est un fier géant que ce Grifilant!... Je crois que vous trouverez chaussure à votre pied, encore que vous soyez estimé le parangon de chevalerie...

Amadis ne put s'empêcher de sourire de l'enthousiasme avec lequel Carmelle parlait du roi Grifilant.

— Ma grande amie, lui répondit-il, soyez sûre que le Seigneur sera toujours plus volontiers du côté de ses serviteurs que du côté de ses ennemis et des contempteurs de sa loi... Ce qui me donne grande espérance de rendre Grifilant, avant qu'il ne m'échappe, plus diable qu'il n'est cornu, du moins si son âme prend le chemin qu'elle doit !...

Ce fut au tour de la reine Califie d'interroger Carmelle.

— Avez-vous vu Pintiquinestre? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit Carmelle.

— Quelle femme est-elle, à votre jugement?

— A mon jugement, madame, c'est une des plus belles femmes que j'aie vues de ma vie, et la plus gaie !... Elle se vante beaucoup de vous frotter de la belle manière et de vous chatouiller sans vous faire rire!...

— Nous verrons demain si elle a raison ou tort, répliqua la reine Califie.

Cela dit, ils sortirent de la tente où ils avaient demeuré tout le jour, et montèrent à cheval pour aller voir les dames que l'empereur de Trébisonde n'avait pas encore vues.

En entrant au palais, ils furent reçus par les deux impératrices, mère et fille, par la reine Oriane et par toutes les autres, et bientôt on se mit à deviser de choses plus ou moins intéressantes.

Involontairement, Cildadan et le roi de Hongrie, qui entretenaient la reine Oriane, s'en vinrent à parler devant elle du combat qui devait avoir lieu



le lendemain. La bonne dame en fut si fort émue, qu'en moins de rien elle changea trois ou quatre fois de couleur, à cause du péril où elle comprit que s'engageait son seigneur et mari.

— Il sied bien aux jeunes de faire les jeunesses, s'écria-t-elle, éplorée et avec une certaine amertume; mais cela est réprouvable chez ceux auxquels l'âge commande d'user de plus de raison! Le roi Amadis a des fils, et des fils de ses fils, pour tenir désormais ce rang de coureur de hasards périlleux... Il a assez fait par le passé pour être excusé de ne plus faire aujourd'hui...

Les deux rois furent bien fâchés d'avoir ainsi fait lever ce fâcheux lièvre, à cause du mauvais effet que produisait la révélation qu'ils venaient de faire à Oriane. Mais, quoi qu'ils en eussent, il leur était impossible de revenir sur leurs pas: la pierre était échappée de la main, la parole était proférée et irrévocable.

Ils firent les bons compagnons.

— Par ma foi, madame, dit Cildadan à Oriane, je vois bien maintenant que l'amour de la femme pour son mari excède de beaucoup l'amour de la mère pour ses enfants... Par ainsi, vous voudriez que Périon et Lisvart payent en la place de monseigneur Amadis, et lui excusé de cette mêlée?

— Je le voudrais vraiment, répondit Oriane. Amadis n'a-t-il pas fait assez par le passé, je vous le demande? Quel besoin a-t-il maintenant de prouver sa vaillance, lui qui l'a prouvée si souvent?... Quoi qu'il en soit, aujourd'hui il se fait tort, et à moi aussi.

CHAPITRE XXV

Comment Amadis, l'empereur de Trébisonde et la reine Califie combattirent Grifilant, Armato et la reine Pintiquinestre.



n peu après, l'empereur de Trébisonde et ceux qui l'accompagnaient, ayant donné le bonsoir aux dames, se retirèrent dans leurs pavillons, dans l'attente du combat proposé.

Aucun d'eux ne dormit de cette nuit-là, qu'ils passèrent en dévotes oraisons.

A l'aube du jour, Amadis manda les capitaines de l'armée et les pria de tenir leurs gens en bataille, pour montrer tête aux ennemis, dans le cas où ils feraient semblant de se mouvoir.

Un peu après, la messe fut très dévotement célébrée par le patriarche de Constantinople, et, lorsqu'elle fut parachevée, Alquife donna à chacun des trois combattants chrétiens un harnois pareil à ceux dont elle avait fait présent, de par son père, aux chevaliers de l'île Ferme.

Ainsi armés, les deux princes et la reine de Californie montèrent sur leurs destriers et furent conduits au lieu assigné pour le combat.

Le vieil empereur de Constantinople portait la lance du vieil empereur de Trébisonde, et Esplandian son armet.

Arquisil, empereur de Rome, portait la lance d'Amadis, et Galaor son heaume.

Lisvart portait la lance de la reine Califie, et le chevalier de la Sphère son casque.

Ainsi équipés et accompagnés d'un grand nombre de rois et de preux chevaliers, ils entrèrent au camp assis devant la ville, sur les remparts de laquelle se tenaient les dames, moitié pour juger des coups, moitié pour entendre les propos échangés entre les combattants.

Les trois païens suivirent de près, bien accompagnés comme les autres.

Ce jour-là, Armato portait un harnois de couleur sombre, chevauchant un grand destrier noir, en témoignage de l'ennui qu'il avait de la mort de l'enchanteresse Mélye, sa sœur. Les soudans d'Alap et de Perse lui servaient d'écuyers, l'un tenant sa lance et l'autre son armet.

Le roi Grifilant, tout au contraire, avait revêtu des armes vertes, semées de serpents à deux têtes séparées des corps, et il chevauchait un grand coursier alezan, le plus fier que l'on vît jamais. Ces armes, il les portait ainsi, en souvenir d'un combat contre un serpent monstrueux dont il avait débarrassé le pays qu'il habitait.

Almirix, frère du soudan de Liquie, s'était chargé de la lance de Grifilant, et le roi de Jérusalem de son heaume.

La reine Pintiquinestre, accoutrée d'un harnois de velours turquin à tresses d'or, portait en écharpe un écu peint en azur d'Acre, au milieu duquel était figuré un géant mort, représentant la victoire qu'elle avait remportée autrefois sur un sien voisin, l'homme le plus grand de son temps. Cette reine avait si fière mine à cheval, si vaillante prestance, qu'on l'eût prise pour un très adroit chevalier, non pour une femme, lorsqu'elle avait l'armet en tête. Mais, le visage découvert, sa beauté était telle, que, pour la désirer, il y avait assez de quoi faire mourir les hommes et revivre quant et quant.

Le vieux roi de l'île Géante lui portait sa lance, et Gradasilée lui tenait son armet, le mieux empanaché qu'il fût possible.

Ainsi entrèrent au camp ces bons combattants, et aussitôt on entendit une fanfare de trompettes qui donna le signal du combat.

Ils s'entrecoururent sus avec une si merveilleuse raideur, que, sans faillir d'atteinte, leur bois vola en éclats.

La reine Califie, seule parmi les six, gauchit un peu à ce choc formidable. Mais elle se remit promptement, et, au passer, ferme sur sa selle, elle donna du tronçon de sa lance en plein dans l'écu d'azur de sa belle ennemie, la reine Pintiquinestre, qui ne la ménagea pas non plus.

Cette fois, le vaillant Amadis ne put éviter un coup terrible du roi Grifilant, lequel lui entra ce qui restait de son glaive dans son écu, qu'il traversa de part en part.

Chacun crut le roi de la Grande-Bretagne blessé

à mort. La bonne reine Oriane le crut plus que personne, et elle se pâma dans les bras des dames qui l'entouraient en murmurant :

— O Amadis ! Amadis ! Je l'avais bien prévu !... Pourquoi avez-vous eu la témérité d'accepter ce funeste combat ?...

— Madame Oriane, lui dit une de ses dames, ne vous lamentez pas ainsi, car vous vous lamenteriez inutilement... Monseigneur Amadis est bien loin d'être mort... Il est au contraire bien vivant !... Regardez !...

Oriane, à cette voix, rouvrit ses yeux languissants qui se voilaient déjà des ombres du trépas, et elle aperçut en effet son chevaleureux compagnon d'amour, qui, remis sur ses pieds, s'avançait bravement à la rencontre de son ennemi.

Celui-ci était en train de se désempêtrer des rênes et des étriers de son destrier, d'où l'avait précipité la violence de son choc contre Amadis, qu'il croyait mort comme tout le monde. Aussi, dans cette créance, n'en prenait-il qu'à son aise dans son désempêtrement, comme un homme prudent, qui sait qu'en pareil cas la vivacité n'est pas de mise.

Durant le temps qu'il employa à cette occupation, Amadis put échanger quelques paroles avec son amie la reine Califie, qui venait de faire vider les étriers à la belle reine Pintiquinestre.

— Je vous ai cru mort, seigneur Amadis, lui dit-elle, et je vous vois avec grand plaisir en passe de combattre longtemps encore... Ne souffrez-vous pas de votre blessure ?...

— La blessure est de peu d'importance... répondit Amadis. Le plus grièvement endommagé, ce n'est pas moi, c'est mon écu, et cependant il fera son service jusqu'au bout, comme s'il était entier... je n'ai pas le loisir d'en choisir un autre...

— Voulez-vous le mien ? Il vous préservera mieux...

— Sans doute... Mais comme le mien, aussi, vous pourrait être fatal, à cause de la brèche énorme qu'y a faite la lance de Grifilant, vous me permettrez de le garder pour moi, tout en vous remerciant de grand cœur de votre offre, vaillante et belle Califie !...

Amadis avait à peine prononcé ces mots, que son adversaire, surpris et furieux de le voir sur pied, s'avança vers lui avec impétuosité.

Force fut alors de jouer des couteaux.

La reine Califie s'éloigna d'Amadis pour rejoindre la reine Pintiquinestre, et, comme celle-ci avait perdu sa monture, elle descendit de la sienne pour rétablir l'égalité entre elles.

Pendant ce temps, les deux vieux adversaires, le roi Armato et l'empereur de Trébisonde s'escrimaient de leur mieux tout comme de jeunes lutteurs. Ils s'escrimaient si bien, même, que le champ était couvert tout autour d'eux de débris de heaumes, de hauberts et d'autres pièces de leur harnois. L'herbe verte, foulée par eux, se rougissait d'instant en instant de leur sang chaud et clair. C'était un spectacle fait pour causer l'admiration et en même temps la pitié, que de voir ces deux vieux hommes si âpres à la lutte, malgré la faiblesse des ans et les infirmités naturelles de leurs corps. A ce point qu'il semblait, à chacun de ceux qui étaient témoins de cette lutte, qu'au sortir de là le plus sain des deux champions ne pourrait vivre un jour entier. Ils avaient l'air de se donner à chaque instant le coup de grâce !

Mais, malgré l'intérêt que présentaient ces deux valeureux vieillards, Amadis et Grifilant en présentaient un plus grand encore.

Tous deux dans toute la force de l'âge, Grifilant surtout, étaient animés des mêmes sentiments à l'encontre l'un de l'autre. Ils ne combattaient pas seulement pour l'amour de la gloire, pour l'augmentation de leur mutuelle renommée, par vaillantise et par prouesse ; ils combattaient, l'un au nom de ses faux dieux, l'autre au nom du Dieu unique, le vrai Dieu du ciel et de la terre : c'était tout un monde que chacun d'eux représentait !

Aussi y allaient-ils avec une énergie sans égale. Comme deux forgerons qui prennent plaisir à battre à coups redoublés et sonores un fer chaud sur l'enclume, tous deux semblaient prendre plaisir à faire retentir sur leurs armures les coups inorbes et pesants qu'ils s'entredonnaient. C'était merveilleux à voir et à entendre.

Grifilant, avec sa vigueur sans pareille et sa taille de géant, commençait à se fatiguer, et il s'étonnait de rencontrer une résistance aussi prolongée chez son adversaire, qu'il savait vaillant, mais pas à ce point.

L'étonnement de Grifilant se comprenait. Au bout d'une heure de cette lutte acharnée, Amadis était aussi agile, aussi dispos, aussi solide qu'au début. Il semblait que tant plus il allait, et tant plus il était frais et vigoureux, tout au contraire de ce qui se passe en pareil cas chez les autres.

Cela devenait si étrange, aussi bien pour Grifilant, dont la sueur ruisselait, que pour les spectateurs de ce merveilleux combat, que ces derniers ne s'occupaient plus des autres combattants. Les deux reines elles-mêmes, lassées d'ailleurs, s'étaient arrêtées pour prendre haleine et pour contempler, appuyées toutes deux sur leurs épées, Amadis et Grifilant en train de se chamailler âprement.

Toute l'attention était portée sur eux, à l'exclusion des autres. A chaque coup qu'ils se donnaient, des cris d'admiration partaient de tous les points à la fois, ainsi que des cris d'effroi.

Périon et Lisvart, qui n'avaient jamais vu combattre Amadis, n'avaient pas assez de bravos pour applaudir sa vaillance non-pareille.

— Seigneur, demandaient-ils à Galaor, qui était auprès d'eux, monseigneur Amadis est aujourd'hui d'une ardeur incomparable...

— Il est toujours ainsi, mes beaux neveux, répondit Galaor, émerveillé lui-même de la haute valeur de son frère.

— Toujours ainsi ?... Il est donc invincible ?

— Invincible ? Je le crois comme vous, mes beaux neveux !... C'est le parangon de la chevalerie !... C'est la fine fleur des chevaliers !.. Il est aujourd'hui ce qu'il a été autrefois... L'âge ne lui a rien ôté de son énergie et de son adresse... Il n'est pas, comme moi, rouillé par l'oisiveté... Ah ! si j'avais été à sa place, j'aurais mordu la poussière depuis longtemps ! J'ai valu quelque chose, certes, mais je n'ai jamais valu Amadis ! C'est le

chevalier par excellence... Et si je suis fier d'être son frère, jugez quel orgueil doit être le vôtre, à vous qui êtes ses fils!...

Grifilant perdait son sang par maint endroit, et il était visible qu'il faiblissait de moment en moment. Mais, malgré cela, il tenait bon. Quoique païen, il se battait vaillamment encore, et il est probable que s'il n'eût pas été blessé, Amadis n'en eût pas eu aussi bon marché. Il voulait lutter jusqu'à l'extrémité, jusqu'au dernier souffle, on le comprenait bien, au raidissement de ses efforts, à l'emportement qu'il mettait dans les rares coups qu'il portait à son adversaire. Mais son corps criblé trahissait son vouloir : il était vaincu par la nature.

Amadis, le voyant près de rendre les abois, ne voulut pas abuser plus longtemps de ses avantages.

— Roi Grifilant, lui cria-t-il, aie pitié de toi-même! ne sois pas cruel envers ta propre personne! S'il y a lâcheté à s'avouer vaincu lorsqu'on n'a pas encore été entamé par le fer de son ennemi, il y a devoir, pour un homme de ta valeur, de crier merci lorsqu'on n'en peut plus!... Tu t'es bravement battu, je te ferai grâce volontiers...

— A quelles conditions?... demanda Grifilant en râlant.

— Laisse là tes faux dieux et tes vaines idoles, répondit Amadis; fais-toi chrétien, de païen que tu es!... Et, au lieu de marcher contre l'empereur de Constantinople, ligue-toi avec lui contre ses ennemis qui sont ceux de Jésus-Christ...

— Par Mercure!... s'écria Grifilant en se redressant dans un superbe effort. Par Mercure! c'est assez cafarder!... Reprends tes offres, je n'en veux pas... Je garde ma foi, garde la tienne... Tu ne me vaincras pas plus avec ta parole qu'avec ton épée!...

Et, cela disant, le roi païen prit son arme à deux mains et en asséna un coup terrible sur le heaume de son adversaire...

Si Amadis, en vue de cette convulsion de Grifilant, ne s'était pas prudemment jeté de côté, il avait la tête fendue jusqu'au menton.

Comprenant alors qu'il n'avait plus rien de bon à attendre de ce païen endurci, qui voulait mourir dans l'impénitence finale, il leva son épée de la main droite, et, de la gauche, empoignant vigoureusement l'épaule de Grifilant, il lui entra le fer dans la gorge, entre le heaume et le haubert.

Grifilant tomba lourdement sur le sol, sans pousser un cri.

Il était mort.

Cette chose faite avec la rapidité de l'éclair, le chevaleureux Amadis se dirigea du côté de l'empereur de Trébisonde, à qui le roi Armato donnait une forte tablature.

— Roi, lui cria-t-il, tu mourras présentement par mes mains, car il y a trop longtemps que tu règnes et endommages ce pays!...

Armato, effrayé de s'entendre ainsi menacer par celui qu'il redoutait plus que nul autre vivant, se plaignit de la sorte à son adversaire le vieil empereur de Trébisonde.

— Vous ne voudriez pas, je pense, empereur, qu'un second m'outrageât, au mépris des conventions faites entre nous?... Permettre cela, ce serait faire tache à votre honneur de gentilhomme.

— A Dieu ne plaise! répondit l'empereur de Trébisonde.

Et, sur-le-champ, il pria Amadis de se retirer, ce qu'il fit.

Le combat, alors, recommença plus acharné entre Armato et l'empereur de Trébisonde.

Quant aux deux reines, il faut dire que Pintiquinestre, témoin de la mort du roi Grifilant, et voyant Amadis s'adresser ainsi à Armato, elle craignait qu'il ne s'adressât pareillement à elle, prenant ainsi fait et cause pour la reine Califie.

Lors, le prévenant, elle marcha droit vers lui et lui dit :

— Sire, j'ai été témoin de votre valeur, et ce qu'on m'en avait dit me paraît au-dessous de ce que j'en ai vu... On n'est pas aussi fort que vous l'êtes, sans raison... Quelqu'un de supérieur vous protége bien certainement... Cela me convainc... Je me rends au Dieu qui vous protége aussi efficacement... Par ainsi, je réclame le baptême, à cette condition que, la guerre finie entre les païens et l'empereur de Constantinople, vous me donnerez en mariage à quelqu'un des vôtres, aussi brave que vous l'êtes, si c'est possible... Jusque-là vous me permettrez de vous accompagner et de vous servir comme le dernier de vos chevaliers...

Amadis, entendant cela, fut plus aise que s'il eût conquis la meilleure cité d'Asie.

— Madame, lui répondit-il, je puis me dire le plus heureux chevalier de la chrétienté, puisque j'ai obtenu ce résultat précieux, à savoir de retirer du chemin de perdition une aussi belle personne que vous... Quant à ce que vous me demandez, cela vous est acquis d'avance... Chacun de mes chevaliers voudra être votre mari, et vous n'aurez que l'embarras du choix... Vous me proposez de m'accompagner : j'en suis fort honoré, je l'avoue, car c'est moi qui serais heureux de me dire votre chevalier...

— Sur ma foi, répliqua la reine Pintiquinestre, c'est à bon droit que vous êtes tenu pour le plus courtois et le plus vaillant chevalier de la chrétienté : je ne me repens pas de ce que j'ai fait!

Et, tout en disant cela, Pintiquinestre mit un genou en terre pour rendre hommage à Amadis. Mais celui-ci, la relevant gracieusement, l'embrassa de bonne amitié.

Quand la reine Califie vit en quels termes ils étaient l'un et l'autre, elle délaça soudain son heaume, le jeta à terre, et, prenant son épée par la pointe, elle en présenta le pommeau à la reine Pintiquinestre, en lui disant :

— Puisque vous vous avouez vaincue, vous qui êtes indubitablement une des plus vaillantes parmi les plus vaillants chevaliers de la terre, il est juste que je vous rende l'honneur que vous méritez, moi qui n'eusse pu vous résister plus longtemps, sans l'intervention de monseigneur Amadis...

— Ah! madame, répondit Pintiquinestre, vous faites ce que je voudrais, ce que j'aurais dû faire moi-même...

Comme elles contestaient entre elles à qui recevrait l'épée l'une de l'autre, Amadis intervint pour

els mettre d'accord. Il les embrassa toutes deux et leur dit :

— Vous, madame la reine de Californie, prenez, je vous prie, l'épée de la reine Pintiquinestre... et elle la votre... Ainsi sera l'honneur égal...

Amadis n'avait pas plutôt dit ces mots, qu'Armato, qui depuis quelques instants se défendait mal contre le vieil empereur de Trébisonde, tombait à terre, frappé à l'épaule gauche. Le sang bouillonna et sortit en une si grande abondance qu'en moins de rien l'âme s'envola et Armato demeura en la place où il était tombé.

Ce qui mit une telle joie parmi les chrétiens, que chacun se mit à louer le seigneur, principalement Oriane et les autres dames.

Les trompettes et les clairons commencèrent à sonner fanfares et allégresses, et les chevaux des vaincus furent amenés en triomphe aux vainqueurs, lesquels, montant dessus, reprirent le chemin de leurs tentes.

CHAPITRE XXVI

Comment les princes païens, leurs deux champions morts, envoyèrent demander trêve aux princes chrétiens, qui la leur refusèrent.

Crifilant et Armato morts, le camp des Turcs fut troublé outre mesure. C'était, en effet, d'un bien mauvais pronostic pour l'issue de la guerre. Lors, les principaux d'entre eux s'assemblèrent et il fut résolut qu'on enverrait vers les chrétiens pour leur demander une trêve de quinze jours, nécessaire pour rendre les honneurs des funérailles aux deux défunts et pour envoyer leurs corps en Asie afin d'y être enterrés.

Les délégués qu'ils envoyèrent furent reçus par Amadis, lequel, après les avoir entendus, communiqua leur demande aux autres princes ses compagnons. Ceux-ci, à leur tour, reconnaissant sa prud'homie égale à sa vaillance, exigèrent courtoisement qu'il se prononçât avant eux en cette occurrence, ce qu'il fit de la sorte :

— Il est certain que cette gent maudite et réprouvée est descendue en ses Marches beaucoup plus pour offenser notre religion que pour ravager la Thrace. Par ainsi, sans nous arrêter à d'autres considérations, il me semble qu'il est de notre devoir de repousser cette canaille jusqu'au fin fond de la Tartarie, et au-delà même, sans lui donner le temps de respirer... Point de trêve donc!... Pourquoi donner à ses ennemis le temps de se réconforter , de reprendre de nouvelles forces et un nouveau courage?... Si nous leur accordions ce qu'ils nous demandent là, ils feraient autant état de nous que de poules baignées ou de paillardes éhontées et pusillanimes!... Par ainsi, je le répète, m'est avis que nous devrions aller les relancer jusques en leurs cabanes, et sans plus tarder!...

Cette opinion d'Amadis eut l'assentiment de toute l'assemblée. Tellement que, sur l'heure, on répondit aux ambassadeurs des païens :

— Seigneurs ambassadeurs, vous n'aurez point de trêve avec nous... Tout au contraire, avisez à sortir de la Thrace dès demain, ou sinon nous vous en chasserons, l'épée dans les reins!...

Les ambassadeurs se retirèrent, l'oreille basse et l'esprit chagrin, et allèrent porter aux princes païens la réponse qu'on venait de faire à leurs propositions.

Ces derniers furent irités de cette réponse, et, quoique la mortalité et le découragement se fussent emparés de leur armée pour la décimer, ils résolurent de frapper un grand coup et de se tenir prêts à attaquer leurs ennemis au soleil levant.

Malheureusement pour eux, ils ne purent tenir leur détermination si secrète que l'empereur de Constantinople n'en eût connaissance par ses espions et n'en prévînt les princes ses alliés, qui se mirent dès-lors sur leurs gardes.

Pour que rien ne manquât à cette entreprise, et qu'affaire de telle importance fût exécutée par raison, il fut décidé que la garde de la ville serait laissée à l'empereur de Constantinople, en compagnie de Quadragant, d'Arban de Norgales, d'Angriote d'Estravaux, de Bruner, fils du géant Balan, et de Gasquiles, roi de Suesse, avec un nombre suffisant de gens de pied et de gens de cheval.

Quant au reste de l'armée, on arrêta qu'elle formerait un seul escadron, à l'exception du roi don Florestan et de l'empereur de Rome, qui se tiendraient séparés avec trente mille chevaux et soixante mille hommes de pied, pour se ruer sur le bagage des ennemis et les mettre en désordre, s'il était possible, ou bien les charger par les flancs, suivant ce qui leur semblerait le mieux.

Et, quant à ce qui concernait la marine, le roi Norandel, Frandalo et le comte d'Alastre, suivis par le comte d'Ortilense, avec leur équipage, devaient passer le Bosphore, et chercher à surprendre les rois de Bougie et de Gilofle, qui avaient récemment abandonné la côte d'Anatolie pour se retirer le long de la Thrace, afin de protéger la retraite de leurs gens en cas d'échec.

CHAPITRE XXVII

De la cruelle bataille qui eut lieu entre les chrétiens et les païens, tant par mer que par terre, et de ce qui s'ensuivit.

Ces dispositions ainsi prises de part et d'autre, d'un côté pour donner la camusade aux chrétiens, de l'autre pour expulser violemment au loin les païens, le jour arriva.

Le soleil commençait à étendre ses rayons, et il donnait à côté de l'armée chrétienne, ce qui faisait merveilleusement reluire les armes et les harnois.

La partie s'engagea avec le même entrain des deux cotés.

Tout ainsi que l'on voit, par un temps d'orage, l'éclair et la grosse grêle s'accompagner, l'un offensant les yeux, l'autre faisant bruit sur les maisons couvertes de fine ardoise, ainsi, à cette première rencontre, les coups de lances brisées sur les hauberts ou sur les armets donnaient tel son et telles étincelles que c'en était chose pitoyable à regarder.

Plus pitoyable et plus triste encore était d'entendre les plaintes douloureuses de ceux qui tombaient, les uns blessés à mort, les autres, plus ou moins grièvement, aux jambes, aux bras, à la tête et au reste.

Amadis, Esplandian, Périon et Lisvart, les premiers au combat, s'élancèrent sur quatre rois païens, auxquels ils firent incontinent mordre la poussière; puis, entrant en pleine mêlée, suivis de maints bons chevaliers, ils commencèrent à faire merveilles.

Les païens, quoique nombreux, étaient assez mal armés. La plupart ne portaient pour tout harnois que l'écu et la zagaie, ou l'arc, avec le cimeterre : aussi furent-ils aisés à enfoncer et à mettre en déroute.

Toutefois ils assaillirent assez bravement, de prime abord, et menant un tel bruit qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner, ce qui n'effraya pas le moins du monde les chrétiens, gens aguerris à ces cris d'oiseaux de proie et façonnés à tous ces épouvantements barbares.

Trente mille personnes restèrent sur le champ de bataille, dès ce premier conflit.

Là triompha le chevalier de la Sphère, qu'imitèrent bientôt ses compagnons.

Les deux reines, Califie et Pint'quinestre, ne faisaient pas moins de leur côté, taillant, tuant et renversant tous ceux qu'elles rencontraient en eur voie.

Quant à Amadis, au plus fort de la bataille, il aperçut cinq géants, cinq grands diables d'enfer qui s'en donnaient à cœur joie sur le dos des chrétiens, comptant ainsi venger la mort du roi Grifilant, lequel les avait fait venir de leur pays pour les attacher à sa personne. Ces cinq grands païens ne donnaient pas un seul coup d'épée sans que la mort ne s'ensuivît; ce à quoi Amadis, à juste titre marri, voulut mettre un terme, en compagnie de Galaor, de Florestan, d'Argamont et d'Ardadil-Canile, lesquels coururent sus aux géants et rompirent sans les mouvoir de la selle.

La tuerie fut grande de part et d'autre.

Amadis, suivi de dix ou douze mille chevaliers gaulois, se rencontra avec les soudans de Babylone et d'Alap, suivis eux-mêmes de trente mille Turcs et Tartares; et Dieu sait combien les premiers eussent eu à souffrir des seconds si Brian de Moniaste ne fût venu à leur secours à la tête d'un gros d'Espagnols, de Bretons et d'Ecossais, qui forcèrent les païens à reculer.

Comme Amadis, enflammé, s'acharnait à leur poursuite, un vieillard à barbe chenue, tombant jusqu'à la ceinture, l'arrêta par la manche et lui dit rudement :

— Amadis, roi Amadis, laisse là cette chasse et va secourir tes enfants, si tu ne veux les perdre, car ils sont en danger de mort!...

Ce qu'ayant dit, le vieillard disparut et s'évanouit dans la mêlée, comme un rêve.

Le conseil était bon cependant, sinon à suivre, du moins à vérifier. Amadis, ébahi, jeta ses regards autour de lui et aperçut Gandalin qui portait son enseigne, laquelle était si fort en lambeaux que le plus grand morceau n'eût pu lui couvrir la tête. Auprès de Gandalin était Yrguian son fils, armé chevalier dès le matin même par le roi Amadis.

Ce dernier s'approchait du père et du fils pour leur demander nouvelles des siens, lorsque Yrguian, le prenant lui-même par la main, et lui désignant le chevalier de la Sphère et Lisvart qui s'escrimaient bravement à quelque distance de là, lui dit :

— Sire, allons secourir ceux que vous voyez là-bas!... Ils sont en danger mortel!...

Et brochant le cheval des éperons, Yrguian fendit la presse à coups d'épée, et, dans son chemin, rencontra Galaor, Cildadan, Quadragant, Talanque, Garinter et maints autres chevaliers, auxquels il cria :

— Seigneurs! Pour Dieu, secourons Périon et Lisvart qui sont là-bas assiégés!

Ce disant, il passa outre, suivi de ceux auxquels il venait de faire appel, et arriva vers Périon et Lisvart, malgré la résistance des païens, au moment où ces deux chevaliers venaient d'avoir leurs chevaux tués sous eux. Auprès d'eux, Califie et Pintiquinestre venaient d'être abattues et réduites en une très grande extrémité.

Toutefois, elles et eux, tous les quatre, s'étaient fort heureusement relevés à temps, et ils combattaient à pied si vaillamment que ni Turc, ni Arabe, n'osaient en approcher, de peur d'être entamés trop profondement par leurs épées qu'ils faisaient tournoyer à plaisir.

C'est alors que dix géants les entourèrent.

Leur parti allait devenir mauvais, malgré leur grand courage, et bien certainement leurs efforts réunis n'eussent pu les préserver de la mort qui les menaçait, lorsque Amadis apparut, furieux de voir ses fils en ce danger. Avec Amadis arrivèrent Cildadan, Bruneo, Garvate, Brian, Maneli, Listoran, Florestan, Languines, Abies, Talanque, Agraies et maints autres.

Périon et Lisvart furent sauvés, ainsi que les deux reines Califie et Pintiquinestre, non sans perte sérieuse de part et d'autre, à ce point que les chevaux avaient du sang jusques au-dessus des paturons.

Si la nuit n'était pas survenue et n'eût pas séparé les combattants, il est probable qu'il n'en fût pas réchappé un seul.

Pendant ce temps, le roi de Jérusalem, avec sa troupe, faisait tous ses efforts pour emporter la ville d'assaut. Résolu qu'il était à vaincre ou à mourir, il avait d'abord mis en ordre ses éléphants, puis il était venu, à la tête de cinquante mille hommes, pour écheller les murailles et mettre le feu aux portes.

Mais il fut repoussé avec perte par Gasquilan et un grand nombre de chevaliers qui le firent prisonnier, après avoir abattu dix éléphants et mis en pièces sept ou huit mille échelles.

Restait un autre côté des murailles où tenaient bon les païens. Ils étaient même parvenus à ébran-

ler, et à faire tomber un énorme pan de fortifications, à grands renforts de moutons, de balistes et d'autres machines. Ce pan de muraille, en tombant, écrasa bon nombre d'assiégeants qui ne s'y attendaient guères, si bien que les autres, voyant cela, commencèrent à perdre cœur et à prendre peur pour leur peau. D'autant qu'on leur apprit au même instant la prise du roi de Jérusalem, leur chef. Ils se disposaient, en conséquence, à abandonner le siége, et fuyaient dans la direction de leurs vaisseaux, lorsque l'un des principaux Tabordans, accompagné de dix mille hommes, les fit retourner à la besogne, à grands coups d'épée dans les reins.

Alors la pauvre ville se trouva en grand branle et en grand péril. Les ennemis entrèrent tumultueusement sur le rempart et combattirent longuement corps à corps, main à main avec les assiégés, mettant ceux-ci quasi hors d'haleine.

L'empereur arriva, rallia ses gens et ne tarda pas à arrêter les païens sur cul.

Voilà pour la bataille de terre.

Il me reste maintenant à vous dire comment se portaient les affaires de mer.

Norandel et le comte Frandalo, avec leurs gens, s'étaient approchés, dès le point du jour, des rois de Bougie et de Gilofle, et avaient donné le signal de l'attaque. Le vent leur était venu si à propos, que, d'arrivée, ils avaient porté le plus grand dommage aux Turcs par leurs lances à feu, grenades et autres engins, avec lesquels cinquante vaisseaux furent embrâsés en moins de rien.

En même temps les ducs d'Ortilense et d'Alastre montraient bien l'affection et le dévoûment qu'ils portaient à leur maître. Et aussi les singes de la grande caraque, lesquels, au nombre de deux mille, s'évertuaient si agilement et si à propos, tirant du haut des gabies, du tillac et des rambades, que les ennemis croyaient à une grêle tombée du ciel, une grêle de flèches fort désagréable en vérité !...

Mais pourquoi m'amuserais-je davantage à raconter cette longue escarmouche? La fin en fut telle, qu'en moins d'une heure, plus de cinq cents vaisseaux ennemis furent submergés; et, ce qui plus encore étonna les païens, Norandel et Frandalo, montés sur deux fortes galères, vinrent, à force de chiourme, joindre un énorme navire, le plus apparent de tous, dans lequel combattaient les rois de Bougie et de Gilofle. Ceux-ci furent assaillis rudement, en poupe et en proue, et les chrétiens, entrant dedans pêle-même, passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouvèrent, sans épargner personne, ni roi ni roc, mais non toutefois sans grosse perte de plusieurs chevaliers et autres gens de bien.

La déroute des païens fut complète, aussi bien sur mer que sur terre. Dans le désordre de leur fuite, et dans les ténèbres de la nuit, quelques milliers d'entre eux se noyèrent en essayant de regagner à la nage les vaisseaux qui n'avaient pas été brûlés.

Peu en réchappèrent.

Ainsi se trouva alors justifiée l'écriture que le chevalier de la Sphère avait trouvée sur le rouleau de cuivre doré, à la fontaine où Alquife l'avait fait venir, comme il a été précédemment dit.

CHAPITRE XXVIII

Comment, une fois la guerre faite, les princes chrétiens retournèrent en leurs pays; et comment Lisvart, ayant reçu une lettre d'Onolorie, partit secrètement de Constantinople.

Faite et parfaite était la guerre: les princes chrétiens durent songer, les uns après les autres, à retourner chacun dans son pays, heureux de cette issue glorieuse. Les blessés seuls retardèrent le moment de leur départ jusqu'à entière guérison.

Un soir, comme le chevalier de la Vraie Croix, c'est-à-dire Lisvart, devisait avec Amadis, un page vint l'avertir qu'un écuyer demandait à lui parler.

Lisvart suivit le page et trouva l'écuyer d'Onolorie, qui lui remit une lettre de la part de cette belle princesse.

En prenant cette missive, le chevalier de la Vraie Croix changea de couleur, et ce fut d'une voix pleine de trouble qu'il dit au messager :

— Mon ami, je te prie de m'attendre ici quelque temps; je vais voir ce que me mande madame Onolorie et j'y ferai réponse...

Cela dit, Lisvart s'éloigna en grande hâte, tant il lui tardait d'être seul, dans un endroit secret, pour lire cette lettre de la dame qui lui était plus chère que chose qui fût au monde.

Une fois dans sa chambre, donc, il rompit, tout tremblant, le cachet et lut :

« Chevalier, et le plus ingrat qui soit parmi les vivants, votre déloyauté à mon endroit s'est si bien manifestée, et elle a si peu d'excuse, que je vous défends désormais, sur votre vie, de vous trouver là où je pourrais vous rencontrer, ou seulement avoir nouvelles de vous.

« Ce n'était pas à moi, qui suis de haute maison, que vous deviez vous adresser pour jouer cette comédie de dissimulation, mais bien à de simples demoisellettes, de peu de rang et de peu d'esprit, lesquelles auraient pu s'intéresser à vous plus longtemps que l'honneur ne me commande de le faire.

« Epargnez-moi donc la misère d'avoir désormais à m'occuper de votre chétive personne. »

Lisvart avait à peine lu ce fatal papier, qu'il se sentit pris d'une angoisse navrante au possible, et qu'il tomba tout de son haut comme mort.

Au bout d'un peu de temps il recouvra ses esprits, et commença à maudire sa vie et sa fortune. Tout en soupirant, il songea à plusieurs reprises à se frapper le cœur de sa dague; mais toujours il fut

retenu par la crainte de perdre son âme en perdant son corps.

Ce qui ajoutait naturellement à sa peine, c'est qu'il ignorait pourquoi Onolorie lui avait écrit cette lettre, qu'il n'avait méritée en aucune façon.

Que lui avait-il donc fait? Que lui avait-on rapporté contre lui? Pourquoi ce dur congé et ces cruelles paroles?

C'était un supplice pour le pauvre chevalier: il était trop grand, trop au-dessus de ses forces pour qu'il n'essayât pas de s'y soustraire en fuyant loin, bien loin, là où sa dame, ni personne autre, ne pourrait le soupçonner d'être.

Donc, essuyant ses yeux humides des larmes que cette fatale lettre venait de lui faire verser, il fit appeler l'écuyer d'Onolorie et lui dit:

— Mon ami, il faut que tu me trouves un cheval, que tu mèneras cette nuit hors la ville, à la porte de l'Aigle...

— J'y serai, seigneur chevalier.

— Une fois là, reprit Lisvart, tu feras en sorte qu'on ne te remarque pas trop, et tu m'attendras...

— Je vous attendrai.

— Va, mon ami, je compte sur ta discrétion et sur ta diligence à m'obéir... Ce sera obéir à ta maîtresse, la princesse Onolorie.

L'écuyer salua et prit congé du chevalier de la Vraie Croix, qui, alors, retourna au logis de l'empereur, où il trouva le chevalier de la Sphère, son oncle, avec Florestan et plusieurs autres de ses compagnons.

Ceux-ci, remarquant sa pâleur et la tristesse qui était répandue sur son visage, voulurent l'interroger pour en savoir la cause et y remédier, si possible était.

Mais, hélas! c'était impossible! Lisvart était blessé au cœur, et la blessure qu'il avait reçue, de la main la plus chère qui fût au monde, était précisément de celles que le temps seul guérit, quand il les guérit.

Lisvart remercia donc affectueusement ses compagnons, et, tout en leur assurant qu'il n'avait rien d'intéressant à leur confier au sujet de la mélancolie de son visage, il prit toutefois occasion de leur réunion là pour leur souhaiter à tous un heureux voyage.

Le chevalier de la Sphère, Florestan et les autres devaient en effet partir prochainement pour Trébisonde.

— N'y venez-vous pas avec nous? lui demanda Florestan.

— Je le voudrais, mais je ne le puis, répondit le jeune chevalier de la Vraie Croix, chez qui cette demande, si naturelle, produisit l'effet d'un fer rouge appliqué sur une plaie vive.

— On peut toujours lorsqu'on veut, reprit Florestan en souriant. Venez, beau chevalier, venez avec nous!... La cour de l'empereur de Trébisonde est un parterre de jolies fleurs qui ne demandent qu'à se laisser respirer et cueillir par d'aussi courtoises mains que les vôtres... Votre cœur trouvera là d'agréables occupations, je vous le promets...

— Vous me l'assurez en vain, seigneur, répondit mélancoliquement Lisvart. Pour ma part, avec l'esprit que je me connais, je ferais là une bien triste figure...

— Vous n'en auriez que plus de succès alors!... Les femmes raffolent et s'enamourent volontiers des chevaliers en peine, surtout lorsqu'ils sont jeunes et beaux, parce qu'elles savent bien que c'est une peine amoureuse, et qu'elles ont l'orgueil de posséder un baume souverain contre ces chagrins-là...

— N'insistez pas, je vous prie, répliqua Lisvart, cela serait inutile.

Florestan se tut et ses compagnons imitèrent sa réserve à l'endroit du mystère que semblait cacher la physionomie du chevalier de la Vraie Croix.

Ce dernier leur renouvela ses souhaits de bon voyage et se retira.

Lorsque vint l'heure du coucher, et qu'il se trouva avec Périon, il lui demanda la permission de l'embrasser.

— Faites, beau neveu, répondit le chevalier de la Sphère.

— J'espère que cela me portera bonheur, reprit Lisvart après avoir donné l'accolade à Périon.

— Vous en avez donc besoin?

— Grand besoin...

— Pourquoi cela?...

— Je pars cette nuit...

— Vous partez?... Ah! c'est donc là ce que vous nous taisiez tantôt... Auriez-vous appris de quelque lieu, nouvelle affligeante?...

— Non pas tout-à-fait... Mais le devoir m'appelle ailleurs, et je dois partir pour quelque affaire qui n'a rien en soi de bien intéressant pour vous être contée...

— A votre guise, beau neveu!... Toutefois, si, dans ce voyage que vous entreprenez là, vous aviez envie d'un compagnon, vous n'ignorez pas, je pense, que je suis prêt à vous en servir?...

— Je le sais, mon oncle, et vous en remercie... Mais, véritablement, l'affaire qui m'est survenue, et qui me fait ainsi vous fausser compagnie, n'est pas, je le répète, d'une importance telle que je doive déranger un aussi vaillant chevalier que vous, qui serez bien plus utile ici, ou à Trébisonde...

— Je n'ai rien à ajouter, mon beau neveu!... Embrassons-nous donc derechef, car deux accolades en pareil cas valent mieux qu'une, et que le Seigneur vous protége!...

Et, en disant cela, le chevalier de la Sphère souleva dans ses bras robustes le fils d'Esplandian, et l'embrassa le plus cordialement du monde.

Lisvart, ému, se retira aussitôt pour lui cacher les larmes dont son cœur était plein et qui commençaient à mouiller ses yeux.

En quittant Périon, il alla sans plus tarder en la maison d'un vieux chevalier de sa connaissance, qui lui fit un paternel accueil.

— Chevalier, lui demanda Lisvart après les premières salutations d'usage, j'aurais besoin, pour une entreprise que je vais tenter, d'un harnois différent de celui que j'ai présentement, afin de n'être

pas reconnu... Pouvez-vous me fournir cette armure?...

— Mon enfant, répondit le vieux chevalier, je ne sais à vrai dire quelles armes vous donner... à moins que vous ne consentiez à endosser celles de mon fils...

— J'y consens d'autant plus volontiers qu'il doit être à peu près de ma taille et de ma corpulence, et que je chercherais probablement longtemps avant d'en trouver qui m'allassent aussi bien que les siennes...

— C'est affaire faite, alors... Attendez-moi céans un moment, et je vais aller vous les quérir et je reviens aussitôt...

Le vieux chevalier disparut un instant, puis il revint, tenant le harnois de son fils.

— Voici, dit-il.

Lisvart le remercia et s'arma devant lui.

Comme il allait prendre congé :

— Mon enfant, lui demanda le vieux chevalier qui le regardait faire avec attendrissement, mon enfant, permettez-moi de vous offrir le secours de mon bras, s'il peut vous être utile... Je vous ai vu grandir et je vous aime. Il est de mon double devoir d'ancien et d'ami de vous protéger dans les passes difficiles... Peut-être que là où vous allez, vous rencontrerez des obstacles qu'il vous sera malaisé de vaincre tout seul... J'ai l'expérience pour moi, si vous avez l'audace pour vous, et l'expérience n'est pas à dédaigner, mon cher enfant... La ville et ses alentours ne sont pas tellement purgés de païens qu'il n'en reste encore çà et là quelques débris malfaisants... Si vous alliez tomber dans une embuscade!...

C'était la seconde proposition de ce genre qui était faite à Lisvart dans la même soirée, proposition dictée par la sollicitude et l'amitié. Il en fut extrêmement touché.

— Je vous remercie du fond du cœur, répondit-il au vieux chevalier. Votre loyal caractère m'est connu... Votre offre ne m'étonne point, mais je ne la puis accepter... Là où je vais, je dois être seul... C'est une affaire vulgaire, pour laquelle il n'est pas besoin de déranger un homme de votre âge et de votre utilité... Les jeunes sont fantasques, vous le savez...

— Fantasques et imprudents, oui, interrompit le vieillard, qui songeait sans doute à quelque imprudence qui avait coûté cher à son fils.

— Adieu!... dit Lisvart.

— Dieu vous garde, mon enfant! dit le vieux chevalier en le reconduisant hors de son logis.

Ils se séparèrent.

Lisvart sortit de la cité sans être reconnu. Quand il fut à la porte de l'Aigle, il aperçut dans l'ombre deux formes vivantes qu'il jugea être celles de l'écuyer d'Onolorie et du cheval qu'il lui avait dit de lui préparer.

Un hennissement prolongé lui apprit qu'il ne s'était pas trompé, du moins en partie.

— Est-ce vous, seigneur chevalier? demanda une voix dans l'obscurité.

Lisvart reconnut celle de l'écuyer.

Il s'avança.

— Je vous ai obéi, seigneur chevalier, dit le serviteur, en reconnaissant à son tour l'amant d'Onolorie. Voici la monture que vous m'avez demandée...

— C'est bien, je te remercie, mon ami, répondit Lisvart en montant sur le cheval.

— Dois-je vous suivre?...

— Non... Tu vas me quitter, au contraire, pour retourner vers celle qui t'a envoyé vers moi. Tu lui diras que je lui ai obéi, et que je suis parti pour aller où elle m'a commandé...

— Je le lui dirai, seigneur chevalier... Mais, n'avez-vous rien d'autre chose à lui mander?...

— Rien... Cela suffit... Seulement, c'est pour elle seule que je te dis cela... Sur ta vie, que nul autre qu'elle ne le sache!...

— Nul autre ne le saura, seigneur chevalier, je vous en donne l'assurance...

— Bien, mon ami...

Et, recommandant l'écuyer à la garde de Dieu, Lisvart le quitta. Son cheval était vivement éperonné : bientôt il fut en pleine forêt.

Quand il fut là, il laissa aller son cheval au petit pas, sans plus s'occuper du chemin qu'il prendrait, pourvu qu'il s'éloignât de la cité, et il se mit à rêvasser au sujet de sa fuite.

Il soupira beaucoup, comme un homme qui n'espère plus aucune joie en ce monde, et il pleura si fort que le devant de son harnois fut bientôt couvert d'eau.

— Ah! chère et cruelle princesse!... murmura-t-il. Pouvais-je croire que vous, qui étiez la joie de mes yeux et de mon cœur, vous seriez si vite un sujet de larmes et de tristesse?... Que vous ai-je donc fait pour me traiter avec cette incompréhensible rigueur?... J'interroge ma conduite et je n'y vois rien qui soit contraire aux sentiments que je vous avais voués, à l'ardente amour que je me faisais gloire d'éprouver pour vous... Onolorie! Onolorie! chère et cruelle princesse!... L'exil où vous me renvoyez sera éternel comme votre souvenir dans mon âme!... Je ne voulais vivre que pour vous prouver mon dévouement; je ne vivrai désormais que pour vous prouver l'obstination et la sincérité de mon amour pour vous!... Onolorie! Onolorie! Onolorie!

Ainsi soupirant, pleurant et rêvassant, Lisvart passa sa nuit dans cette épaisse forêt, sans songer à autre chose qu'à son amour perdu, à sa vie troublée à jamais, à son bonheur changé en une immense tristesse de par le caprice d'une jeune fille.

Nous le laisserons là un instant, si vous le permettez, pour revenir à Périon qu'il venait de quitter.

CHAPITRE XXIX

Comment Périon et les autres furent très étonnés et très chagrins de ne pas voir revenir Lisvart, et comment ils résolurent de se mettre à sa recherche aussitôt leur voyage à Trébisonde.

En embrassant son neveu et en lui souhaitant bon voyage, Périon l'avait fait en souriant, imaginant bien qu'il ne s'agissait en cette occurrence que de quelque amourette pour laquelle il ne voulait pas être indiscret.

Mais, le lendemain matin, voyant encore les armes de Lisvart pendues au croc, fors son épée, il commença à ne plus rien comprendre.

Puis, vint l'heure du dîner : Lisvart n'était pas encore revenu.

— Que signifie cette longue absence? se demanda-t-il.

Alors des doutes étranges lui vinrent en la cervelle touchant cette fugue du jeune chevalier de la Vraie Croix.

Toutefois, il se garda bien de communiquer ses craintes à qui que ce fût de ses amis et compagnons, de peur qu'ils ne s'alarmassent mal à propos.

Mais, lorsqu'à l'heure du souper la place de Lisvart se trouva vide, contre la coutume, Périon manifesta tout haut sa surprise, qui fut partagée par Amadis.

— Où donc est Lisvart? demanda ce dernier.

— Je ne sais, vraiment, répondit Périon. Il m'a quitté cette nuit pour une affaire peu importante... j'ai voulu l'accompagner... il a prétendu que c'était inutile... qu'il serait de retour à la pointe du jour... Nous voici au soir, et il n'est pas revenu!...

— Il lui sera arrivé quelque aventure fâcheuse, dit un chevalier.

— Cela se pourrait, certes, cela se pourrait, reprit Périon inquiet.

Chacun alors partagea ses inquiétudes à l'endroit de ce pauvre amoureux, qui cheminait à travers la forêt sans se douter des alarmes qu'il laissait derrière lui. A ce point, que la plupart des chevaliers présents résolurent de se mettre en quête de Lisvart, au cas où il ne serait pas de retour le lendemain.

— Vous auriez tort, leur répondit Urgande-la-Déconnue.

— Tort?... Pourquoi cela? lui demanda-t-on, un peu étonné.

— Sa fortune le protégera bien, reprit-elle. Il obéit en ce moment à sa destinée... n'en ayons plus cure ni souci... nous saurons, plus tard, quand il en sera temps, pourquoi il s'est absenté...

Malgré cette assurance d'Urgande, l'absence de Lisvart contrista grandement ses amis, et Périon jura qu'après avoir fait un voyage à Trébisonde, vers Gricilerie, il se mettrait en quête de son neveu et ne se donnerait nulle cesse qu'il ne l'eût retrouvé.

Si Périon et ses compagnons étaient chagrinés par la fuite mystérieuse du chevalier de la Vraie Croix, nul n'avait autant d'ennui à ce propos que la pauvre Gradasilée, prisonnière de l'empereur de Constantinople avec son père et le roi de Jérusalem, prisonniers comme elle, non en prison fermée, mais en prison libre, et sur leur parole seulement.

Elle aimait Lisvart, on l'a deviné, et son absence lui meurtrit beaucoup le cœur. Aussi, résolut-elle de ne pas abandonner l'impératrice qu'il ne fût de retour.

Le jour venu, chacun prit congé du vieil et du nouvel empereur de Constantinople, et des princes et seigneurs de la Thrace. L'empereur de Trébisonde monta sur son navire, accompagné du chevalier de la Sphère, de Florestan, de Parmenir son frère, de Galvanes, d'Abies d'Irlande, de Vaillades, de Quadragant et de Languines, lesquels étaient très contents de ce voyage. En outre, ils comptaient bien tous, après leur séjour d'un mois ou de six semaines à Trébisonde, se mettre en quête pour retrouver le jeune Lisvart, malgré les conseils contraires que leur avait avait donnés Urgande-la-Déconnue.

Nous revenons présentement vers cet amoureux chevalier.

CHAPITRE XXX

Comment Lisvart, en cheminant, guidé par la fortune, eut bientôt occasion de combattre des chevaliers qui médisaient des femmes et de l'amour...

Le chevalier de la Vraie Croix cheminait donc, sans savoir où, dans la nuit et dans la forêt, l'amour en tête et le chagrin au cœur, tournant le plus possible le dos à Constantinople.

Il chemina ainsi toute la nuit et toute la journée du lendemain, sans s'arrêter pour prendre nourriture ni pour la faire prendre à son cheval, qui cependant devait en avoir besoin.

Sur le soir, se trouvant enfin las et travaillé par le besoin, il s'arrêta, mit pied à terre, ôta le frein à sa monture et lui permit d'aller paître où elle voudrait.

Il était sorti de la forêt, et était arrivé au bas d'une montagne, au milieu d'un bouquet d'arbres. Il s'assit, et, comme il lui était impossible de songer à autre chose qu'à ses malheurs et à son amour repoussé, il retomba tout naturellement dans sa mélancolie de la veille. Son désespoir le poigna tellement, qu'à bout de courage, il se résolut à laisser là ses armes et la gloire et la cheva-

lerie, et à se retirer dans un ermitage pour servir Dieu le reste de sa vie, se sentant trop faible pour suivre le monde, étant ainsi défavorisé de sa mie.

Comme il en était là, il entendit tout-à-coup résonner dans le silence du soir une voix qui lui sembla venir d'en haut et qui lui cria :

— Lisvart! Lisvart! oublie ce souvenir, et suis le train de la chevalerie, vers laquelle tu es appelé par droit de nature!... Autrement, tu ne ferais pas œuvre agréable à Dieu!...

En s'entendant ainsi nommer, Lisvart avait enlevé son heaume et s'était levé sur la pointe de ses pieds pour tâcher d'apercevoir la personne qui lui parlait.

Il ne vit rien.

Lors, il se rassit, pensant avoir rêvé.

La voix se fit entendre de nouveau.

Etonné, il se leva de nouveau, et se mit à chercher dans toutes les directions. Au bout de quelques instants il remarqua, à la clarté de la lune, une femme qui se tenait au haut d'un arbre.

— Chevalier infortuné, lui dit cette femme, garde-toi bien de mettre à exécution ton projet... Ce n'est pas à ton âge qu'on s'enterre et qu'on renonce ainsi à la gloire et au bonheur!... Dieu ne t'a pas donné la force que tu as, pour la dépenser dans une stérile oisiveté... Retiens ma parole et suis mon conseil... Il y a eu de plus grands malheureux que toi, qui, finalement, en sont venus à leurs intentions. Le courage et la persévérance forcent la main à la fortune... Il faut un peu se protéger soi-même lorsqu'on veut être protégé par elle!...

Vision ou réalité, la femme entrevue par Lisvart disparut après avoir dit cela, ce dont il resta aussi émerveillé qu'épouvanté.

Cette apparition porta ses fruits et son esprit. Au point du jour, il reprit ses armes, remonta sur son destrier et chemina à travers la forêt, le plus couvertement qu'il put, sans choisir aucune voie ou sentier plutôt qu'un autre.

Il en résulta que son cheval, étant entré dans un taillis, se mit à brouter les branches folles qui se trouvaient à sa portée, et, sûr de n'être pas répréhendé par son maître, en prit à son aise, marchant et s'arrêtant lorsqu'il lui convenait.

Survint un chevalier, lequel, remarquant que c'était le cheval qui conduisait Lisvart, et non Lisvart qui conduisait son cheval, pensa à part lui qu'il était fol ou ivre. Mais il n'eut pas fait vingt pas avec lui qu'il sut à quoi s'en tenir, Lisvart s'étant mis à dire tout haut en soupirant :

— Hélas! chère et cruelle maîtresse! comme vous avez mal récompensé mon amour et ma fidélité!...

— A ce que je vois, damp chevalier, dit alors l'inconnu, vous êtes la victime de l'amour?...

Lisvart, sortant de sa rêverie, jeta un regard distrait et languissant sur le chevalier qui lui parlait ainsi et qu'il n'avait point encore aperçu. Puis, sans lui répondre, il chercha à prendre un autre sentier.

Mais l'inconnu, arrêtant son cheval par la bride, lui dit encore :

— Par Dieu! damp chevalier, vous demeurerez avec moi, que vous le veuillez ou non... je veux connaître la cause de votre folie...

— Comment! répondit Lisvart. Me voulez-vous donc contraindre à faire ce qu'il ne me plaît pas?

— Oui, repartit l'autre.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je n'eusse jamais pensé rencontrer un homme assez fou pour se marteler l'esprit à propos d'un sexe aussi faux et aussi malicieux que l'est le sexe féminin.

— Par ma foi! s'écria Lisvart, si vous étiez aussi courtois que vous êtes mal appris, vous cesseriez cette importunité qui me blesse, et que je pourrais bien punir si je n'avais l'esprit aussi préoccupé, si j'étais plus à moi-même que je ne suis... Vous n'avez ni droit ni raison de jeter ainsi le blâme sur un sexe que vous êtes indigne de servir, car une femme, quelle qu'elle soit, vaut plus à elle seule que tous les hommes ensemble!...

— Voilà qui va bien, répliqua le chevalier inconnu. Mais il me semble, l'ami, que vous devriez vous contenter d'être fou, sans chercher encore à être sot... Et, si Dieu me prête assistance, je défie bien toutes les femmes, et celle qui vous traite si mal tout comme les autres, de m'empêcher d'avoir le cœur net de vos balivernes!...

Lisvart, courroucé de plus en plus, mit aussitôt l'épée à la main, et donna un coup si prompt et si violent sur le bras gauche de son adversaire qu'il le lui sépara des côtes.

— Paillard! infâme! s'écriait-il en continuant à frapper. Voilà le salaire de tes mérites!... Voilà qui t'apprendra à outrager de ta langue de vipère la dame que j'aime et qui est sans seconde au monde!..,

Le chevalier inconnu n'attendit pas son reste. Il s'enfuit, tout sanglant, en poussant des cris lamentables.

Lisvart croyait en être quitte. Au bout d'un quart d'heure, il vit arriver à bride abattue sur lui le même chevalier, plus deux autres, armés de pied en cap, lesquels lui crièrent :

— Par Dieu! méchant, vous allez payer sur l'heure l'outrage que vous venez de faire à notre campagnon, lequel n'en pouvait mais, en somme, de l'infidélité de votre maîtresse, et de la folle amour qui vous tourmente!

Pour toute réponse, Lisvart brocha son cheval des éperons, et, se couvrant de son écu, alla à la rencontre de ces nouveaux ennemis, lesquels, au bout de quelques passes, furent fort mal menés par lui. L'un fut tué; l'autre blessé grièvement, et le troisième en train de l'être.

Au même moment sortirent du bois voisin six vilains, embâtonnés de haches et couverts de capelines de fer.

Ces vilains, voyant trois chevaliers mal-menés par un seul, trouvèrent tout simple de courir sus à ce dernier, et ils lui auraient fait un mauvais parti, si Lisvart n'avait joué du couteau avec agilité. Trois de ces agresseurs-là furent tués comme ils méritaient de l'être. Les autres prirent la fuite.

Lisvart les aurait volontiers poursuivis, mais son cheval avait reçu un coup de hache qui lui avait ouvert le ventre ; il fut forcé de mettre pied à terre et de s'arrêter.

Il avait chaud, il sortit du bois et alla vers une fontaine qui coulait dans la vallée, une fontaine ombragée de quelques abrissaux.

CHAPITRE XXXI

Comment le chevalier de la Vraie Croix, s'étant endormi sur le bord d'une fontaine, entendit la voix d'un bel enfant qui lui indiqua ce qu'il avait à faire.

Située dans un endroit charmant, on entendait cette fontaine faire son petit murmure sur un lit de cailloux blancs comme neige et reluisants comme acier Son aspect rafraichissait d'avance les gens altérés et défatiguait les gens fatigués.

Lisvart, qui s'était vaillamment battu contre les trois chevaliers félons et contre les vilains à capelines de fer, avait une soif ardente, et il éprouvait dans tous les membres une lassitude extrême.

Joignez à cela qu'il n'avait pas mangé depuis son départ de Constantinople, et vous comprendrez sa joie lorsqu'il aperçut cette fontaine ombragée d'arbres : il allait enfin pouvoir se reposer !

Il s'approcha donc, ôta son gantelet, se débarrassa de son heaume, et, puisant à plusieurs reprises sa main dans l'onde transparente, il étancha la soif qui le poignait si violemment à la gorge.

Pendant ce temps, survinrent trois pasteurs, fatigués et altérés, eux aussi. Ils n'avaient pas, de prime abord, aperçu le chevalier de la Vraie Croix, et ils s'étaient avancés sans défiance. Mais, en le voyant, ils tressaillirent d'effroi et firent mine de s'enfuir.

Lisvart, en se retournant, se trouva en face d'eux.

— Pourquoi me fuyez-vous? leur demanda-t-il de sa voix la plus douce.

Les trois pasteurs furent tout d'un coup rassurés, autant par le son de sa voix que par la jeunesse et par la beauté de son visage. Il les avait effrayés d'abord, parce qu'il était armé et que son harnois était fort en désordre, par suite du combat acharné qu'il venait de soutenir. Maintenant ils étaient complétement revenus de leur première et fâcheuse impression à son endroit.

Lors donc, ils s'approchèrent de lui, s'assirent au bord de la fontaine, sur le gazon, et, tirant quelques viandes fumées de leurs pannetières, ils se mirent en devoir de manger avec un appétit aiguisé par leur fatigue de la journée, et aussi par la peur qu'ils venaient d'éprouver.

Lisvart les regarda faire, et, malgré la violence de sa passion pour Onolorie, il s'aperçut qu'il n'avait pas mangé depuis près de quarante-huit heures.

Le regard d'involontaire convoitise qu'il jeta sur les pasteurs fut une révélation pour ces braves gens.

— Voulez-vous bien, seigneur chevalier, partager notre repas? lui demandèrent-ils, un peu honteux d'avoir mangé si goulument, sans songer qu'il y avait à côté d'eux un chrétien qui avait peut-être faim.

— De grand cœur, mes amis, répondit Lisvart.

On fouilla dans les pannetières, et on choisit les meilleurs morceaux pour les lui offrir.

Il dina ce jour-là de fort bon appétit. L'eau de la source lui parut plus savoureuse encore qu'auparavant.

Quand il eut fini, Lisvart remercia de nouveau les pasteurs, et, tout en échangeant quelques paroles avec eux, il ne put s'empêcher de s'étendre sur le gazon pour défatiguer un peu ses membres brisés.

Quelques minutes après, il dormait à poings fermés, du même appétit dont il avait dîné.

Les pasteurs, qui avaient terminé leur modeste repas et que les soins de leur office appelaient ailleurs, se relevèrent sans bruit et s'éloignèrent, après avoir jeté un regard pitoyable sur le jeune chevalier endormi, et l'avoir recommandé à la bonne garde du Seigneur.

Au bout de quelques instants, ils avaient disparu dans les profondeurs de la vallée.

Lisvart dormait toujours, et l'on n'entendait plus que le va-et-vient régulier de sa respiration, qu'interrompait parfois un soupir.

Il songeait sans doute à la belle et cruelle Onolorie.

Tout-à-coup, au beau milieu de son sommeil, c'est-à-dire de son rêve amoureux, une voix résonna à ses oreilles, une voix claire, sonore et harmonieuse comme du cristal ébranlé.

— Lisvart!... Lisvart!... Lisvart!... cria la voix.

Le chevalier de la Vraie Croix, s'entendant ainsi nommer, se réveilla en sursaut, et regarda d'un air effaré tout autour de lui.

D'abord il ne vit rien. Puis, peu à peu, les brouillards du sommeil se dissipant, il aperçut à deux pas de lui, calme, rose, souriant, beau comme le jour, nu comme la vérité, un jeune enfant qui le regardait le plus gentiment et le plus doucement du monde.

Involontairement, Lisvart prit peur, lui si vaillant d'ordinaire.

— Qui es-tu ? demanda-t-il en cherchant à s'éloigner.

— Je suis celui qui est, répondit l'enfant de sa voix résonnante et harmonieuse. Je viens vers toi pour te consoler et te guider... Les jeunes hommes comme toi ne doivent pas se décourager ainsi que tu le fais... Il y a dans ce monde des baumes pour toutes les blessures, des consolations pour toutes les douleurs... Les vieux seuls ont le droit de se désespérer, parce qu'au-delà de la vieillesse, il n'y a rien que la mort... Tu as un large avenir devant toi, et si tu rencontres des ronces sur ton chemin, c'est pour te faire mieux sentir la beauté des fleurs que tu auras à cueillir...

— Que dois-je faire ? demanda Lisvart éperdu, ne comprenant rien à cette apparition.

— Tu vas déloger de céans, où il ne fait pas bon à rester pour toi... Tu prendras le chemin du cloître que tu vois là-bas ; il te mènera jusqu'à un rocher derrière lequel tu trouveras un ermitage...

— Une fois là ?...

— Une fois là, tu sauras ce que tu as à faire...

— Mais encore ?...

Lisvart interrogeait encore, que l'enfant avait disparu.

Il se frotta les yeux à plusieurs reprises, croyant à un rêve, et fort émerveillé de cette seconde vision, parente de celle qu'il avait eue la nuit précédente dans la forêt.

Toutefois, rêve ou réalité, il résolut de suivre l'indication qui venait de lui être donnée, d'autant plus qu'il n'avait rien autre chose à faire qu'à aller devant lui. Il ne voyait pas ce qu'il avait à gagner en restant couché au bord de cette fontaine ; et il comprenait, au contraire, qu'il ne pourrait trouver de distractions à sa peine amoureuse que dans une agitation du corps et de l'esprit.

En conséquence, il se leva, non sans avoir regardé soigneusement autour de lui pour s'assurer qu'il était bien seul, et que l'enfant qui lui avait parlé ne s'était pas réfugié, pour l'épier, dans le voisinage.

La plus profonde solitude régnait dans l'endroit de la vallée où il se trouvait en ce moment. Le seul bruit qu'on entendît était des ramages d'oiseaux dans les ramures de la forêt prochaine.

Lisvart soupira derechef en songeant au bonheur de ces oiseaux et de ces oiselles qui ramageaient ainsi parce qu'ils s'aimaient, et il se mit à cheminer droit devant lui.

Il rencontra bientôt le sentier de droite que lui avait indiqué l'enfant. Il le prit et s'y engagea résolûment, quoi qu'il dût lui arriver.

Ce sentier était un peu montueux. Il le suivit sans se préoccuper de la difficulté de l'ascension.

Quand il fut au bout, c'est-à-dire lorsqu'il eut atteint le rocher qui lui avait été annoncé, il commença à comprendre que l'enfant était une réalité, puisqu'en somme il n'était jamais venu dans cet endroit, et n'avait pu soupçonner la présence de ce rocher dominant ainsi la vallée.

Ce qu'il vit le confirma dans cette créance.

Il était arrivé sur une sorte de plateau au milieu duquel s'élevait un ermitage, l'ermitage dont lui avait parlé l'enfant.

— Il y a dans tout ceci, murmura-t-il, un mystère qui m'émerveille... Je ne rêve pas, puisque je me sens marcher et que j'ai parfaite conscience de mes actions... Je crois reconnaître en toutes ces choses la main du sage Alquif... C'est lui qui, sous des formes différentes, m'a parlé cette nuit et m'a conseillé tout-à-l'heure !... C'est lui... je n'en doute plus !...

Comme il disait ces mots, il aperçut devant lui un poteau auquel étaient attachées des armes noires, et un parchemin sur lequel étaient tracées quelques lignes.

Il s'approcha de plus près, et lut :

« Ces armes noires sont pour toi. Tu as bien fait de suivre les conseils qui t'ont été donnés. Tu feras bien encore de suivre les présentes indications.

« Au revers de cette montagne, derrière l'ermitage, il y a un sentier qui dévale jusqu'à la mer. Prends ce sentier, suis-le hardiment. Quand tu seras arrivé sur la grève, tu trouveras une barque ; tu monteras dedans, et...

« Que le ciel te conduise et te protége !... »

Le chevalier de la Vraie Croix commença à se sentir réconforté en pensant qu'une puissance inconnue s'occupait ainsi de sa vie. Il en augura bien pour le succès futur de son amour, bien qu'il lui semblât difficile de faire revenir la princesse Onolorie sur le cruel arrêt qu'elle avait prononcé contre lui.

Il se dépouilla des armes qu'il portait, revêtit les armes noires suspendues au poteau, et, cela fait, il tourna autour de l'ermitage pour découvrir le sentier dévalant.

Lorsqu'il l'eut découvert, caché dans un bouquet de ronces sauvages, il en écarta les branches et s'y engagea courageusement.

Une demi-heure après, il se trouvait au bas de la montagne, sur la grève, le long de la mer.

Il ne fut pas longtemps sans apercevoir la barque.

CHAPITRE XXXII

Comment le chevalier de la Vraie Croix entra dans une barque, et, après quatre jours de navigation, fit rencontre de chevaliers corsaires qui enlevaient Alquife.



Une fois dans la barque, Lisvart se mit à naviguer en pleine mer, laissant le vent souffler dans ses voiles, sans plus s'embarrasser d'où il venait, du nord ou du midi, de droite ou de gauche, assuré qu'il était maintenant qu'il ne pouvait que le conduire à bonnes aventures.

Il fut quatre jours et

autant de nuits à errer ainsi à la merci des vents et des flots, abandonnant toujours le vaisseau à sa propre impulsion, comme s'il se fût agi de tout autre que de lui-même. Personne ne le rencontra et il ne rencontra personne, d'où il résolut de s'appeler désormais le Chevalier Solitaire.

Le cinquième jour, il aperçut venant à lui, une grande barque à voiles déployées, dans laquelle étaient quatre chevaliers armés de toutes pièces et une demoiselle que ces quatre chevaliers tenaient liée par une grosse chaîne.

Ces chevaliers, Lisvart ne les connaissait pas. Mais cette prisonnière qu'ils emmenaient ainsi, il la reconnut parfaitement, lorsque les deux barques se furent rapprochées.

C'était Alquife, la fille du sage Alquif.

— Damp chevalier aux armes noires! lui crièrent les corsaires, rendez-vous à merci, et vous aurez la vie sauve... Sinon, la mort!...

— Dieu me garde, répondit Lisvart, de tomber entre vos mains!... Car si vous traitez ainsi les femmes, comment me traiterez-vous donc, moi, pauvre chevalier?...

Les corsaires, entendant cela, jetèrent les agrafes pour happer le navire de Lisvart et le coller au leur. Puis, mettant l'épée à la main, ils sautèrent tous quatre, et se trouvèrent en face du jeune chevalier de la Vraie Croix.

Alors commença un combat âpre et sanglant, et en tous cas, assez inégal, Lisvart étant seul contre quatre.

Pendant que les corsaires et lui s'escrimaient, frappant d'estoc et de taille, Alquife, à genoux sur le pont de son navire, priait Dieu avec grande ferveur pour qu'il donnât la victoire au Chevalier Solitaire.

Celui-ci, malgré sa vaillance et son habileté, aurait certainement succombé. Déjà l'un des quatre corsaires venait de lui donner sur l'armet, à l'endroit de la nuque, un coup qui eût pu être mortel, si Lisvart n'avait fait un mouvement adroit. Au lieu d'être tué ou blessé, il ne fut qu'étourdi, et encore seulement l'espace d'un éclair.

Se redressant alors, furieux, il fit vitement porter au coupable pénitence de ce péché en lui coupant, d'un revers de sa bonne épée, haubert et maille, chair et tout.

Le corsaire tomba mort aux pieds de ses compagnons qui reculèrent, un peu chagrinés de cette mort; et, dans ce recul, l'un des trois qui restaient, se penchant trop vivement en arrière, tomba dans l'eau, au fond de laquelle il fut porté tout naturellement par la pesanteur de ses armes. Poissons aussi squammeux nagent mal, en effet?

Restaient deux corsaires, lesquels, ébahis de la perte de leurs compagnons, jugèrent prudent de plier le genou et de demander leur pardon.

— Cela ne me regarde pas, leur répondit rudement Lisvart. C'est l'affaire de cette demoiselle que vous emmeniez si indignement enchaînée... Il faut qu'elle se prononce... si elle veut votre mort, vous mourrez sans rémission; si elle veut votre grâce, je vous l'accorderai, quoique à contre-cœur, car vous me faites l'effet de paillards bien endurcis!... Demoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Alquife, que faut-il faire de ces corsaires? Prononcez!...

Alquife avait été témoin de la prouesse du Chevalier Solitaire, et elle désirait au fond de son âme que ce fût Lisvart ou Périon, sans penser qu'elle pût être si près de la vérité.

Elle répondit :

— Hélas! seigneur, puisque j'ai le bonheur de rencontrer un chevalier qui secourt si courageusement les demoiselles en péril, je ne sais pas avoir d'amertume contre ceux qui ont agi tout au contraire de lui... Par ainsi, je vous supplie de leur octroyer la vie, à la condition qu'ils me conduiront où je voudrai aller...

— Condition fort douce! dit Lisvart. Vous êtes en vérité beaucoup trop bonne!...

Alquife reprit :

— Il me semble juste qu'ils me conduisent dans mon vrai chemin, puisqu'ils m'en ont détournée si mal à propos...

— Quel était ce chemin, demoiselle? demanda le chevalier de la Vraie Croix.

— C'était, reprit Alquife, un voyage fait en vue de deux excellents chevaliers, lesquels, lorsqu'ils vous connaîtront un jour, vous remercieront certainement du service que vous leur aurez rendu en me secourant...

— Seigneur, dirent les deux pirates, toujours à genoux; seigneur, nous vous obéirons, ainsi qu'à cette demoiselle... nous vous le promettons et jurons par le Dieu vivant!... Ordonnez donc l'un ou l'autre.

Lisvart avait reconnu Alquife, nous l'avons dit. Il se doutait bien, surtout d'après ce qu'elle venait de lui répondre, qu'elle revenait de Trébisonde vers lui et Périon, de la part de Gricilerie et d'Onolorie...

A cette pensée, un tremblement dont il ne fut pas maître s'empara de lui. Il se sentit pâlir et rougir cent fois dans une minute.

— Je suis Lisvart!... allait-il lui crier.

Mais il se contint et retint, de peur que la bonne Alquife, sachant qu'il était Lisvart, ne lui racontât, de la part d'Onolorie, quelque nouveau dédain, plus cruel encore, de cette maîtresse tant aimée.

Il se tut donc là-dessus. Il arrêta les battements de son cœur et l'aveu qui allait lui sortir des lèvres.

— Demoiselle, se contenta-t-il de répondre, je vous prie de vouloir bien me dire, si toutefois il n'y a pas quelque indiscrétion à cela, quels sont les deux chevaliers qui faisaient l'objet de votre voyage?...

— Sire chevalier, répondit Alquife, ils sont enfants du roi Amadis et de l'empereur Esplandian, estimés aujourd'hui entre les plus preux de la terre...

— Et vous alliez vers eux ?

— J'allais vers eux pour une affaire qui leur est d'importance...

— A tous deux?

— A tous deux...

Il y eut un silence de quelques secondes. Puis, la bonne demoiselle reprit :

— J'étais descendue en une île que j'avais rencontrée sur ma route, afin d'y prendre quelque rafraîchissement... Je me trouvai tout-à-coup cernée et saisie par ces pirates...

— Les misérables paillards !...

— Je me hâte d'ajouter, seigneur chevalier, qu'ils ne m'ont pas fait d'autre mal que celui dont vous avez été témoin...

— C'est beaucoup trop !... Un tel déplaisir mériterait un châtiment... Mais, puisque vous leur avez pardonné, je n'ai plus rien à faire qu'à me taire et à vous prier de continuer...

— Je n'ai plus qu'à vous supplier, seigneur chevalier, de leur commander de me conduire là où je veux aller, suivant la promesse qu'ils m'en ont faite tout-à-l'heure...

— Et où voulez-vous aller, demoiselle ?

— A Constantinople.

— Et une fois là ?...

— Je serai à bon port et n'aurai plus besoin d'eux. Ils pourront alors prendre congé et aller où bon leur semblera...

— Demoiselle, ma mie, soyez assurée que je désire grandement connaître, pour les servir, les deux fils de prince dont vous venez de me parler...

— Il ne tient qu'à vous, seigneur chevalier, et à votre prouesse ainsi qu'à votre courtoisie, je peux vous répondre d'avance qu'ils vous trouveront digne d'être leur compagnon...

— Mais, c'est assez vous retenir, demoiselle !... Il est temps que vous alliez où vous appelle votre office... Adieu donc, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde, comme vous le méritez !...

— Et vous pareillement, seigneur chevalier.

Les agrafes qui retenaient les deux navires furent enlevées par les deux pirates, devenus aussi obéissants et attentionnés qu'ils étaient outrecuidants une heure auparavant.

— Vous savez où vous devez conduire cette demoiselle ? leur répéta Lisvart pour la dernière fois.

— Oui, seigneur chevalier : tout droit à Constantinople !...

— Soyez courtois et respectueux envers elle, je vous y engage, si vous tenez à conserver votre tête intacte sur vos épaules.

— Nous serons respectueux et courtois, nous vous le promettons.

Lisvart crut à leur sincérité, et il leur abandonna volontiers Alquife. S'il eût douté un seul instant d'eux, il eût préféré la conduire lui-même, malgré l'envie qu'il avait de s'éloigner de Constantinople.

Chacun, donc, étant dans son vaisseau, Alquife avec les corsaires, et Lisvart tout seul, la bonne demoiselle s'avisa de lui demander son nom.

— J'ai besoin de le savoir, ajouta-t-elle, afin que je puisse vous faire remercier un jour par ceux auxquels vous avez fait plaisir en m'en faisant... Et, afin que je vous puisse désormais reconnaître, ôtez, je vous prie, votre heaume qui me dérobe le visage d'un loyal chevalier...

— Demoiselle, répondit Lisvart, tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai nom le Chevalier Solitaire... Quant à ce qui est d'ôter mon armet afin de vous laisser voir mon visage, outre que cela ne vous satisferait que médiocrement, je ne le puis avant d'avoir accompli le voyage où je suis présentement engagé...

Lisvart avait à peine fait cette réponse, que les voiles de la barque qu'il montait s'enflèrent et l'entraînèrent en pleine mer, du côté opposé à la route que devait suivre la barque d'Alquife, c'est-à-dire à l'opposite de Constantinople.

Ainsi navigua-t-il pendant un, deux, trois, quatre, cinq jours encore, et autant de nuits, sans rencontrer aucune aventure. La mer était pour lui un désert liquide.

Quant à l'état de son esprit et de son cœur, il était à peu près le même, à savoir que l'amour l'envahissait tout entier.

Parfois, songeant aux paroles d'Alquife et à l'objet de sa mission à Constantinople, de la part de la princesse Gricilerie et de sa sœur Onolorie, il se disait :

— Si c'était mon pardon qu'elle portait là !... Hélas ! douce amie ! Quel tourment vous me causez, sans sujet ! Peut-être qu'à quelque jour, je mourrai sans vous avoir revue !...

Ainsi se plaignait le chevalier Solitaire.

Le sixième jour de sa navigation, il arriva en l'île des Serpents.

CHAPITRE XXXIII

Comment l'empereur de Trébisonde, avec sa flotte, prit port en ses pays, et des propos qu'eut la princesse Gricilerie avec la demoiselle Alquife.



Récemment on a raconté, s'il vous en souvient, qu'en même temps que Lisvart sortait de Constantinople, en sortaient aussi, en grande partie, les princes venus au secours de la Thrace, et entr'autres l'empereur de Trébisonde, accompagné du chevalier de la Sphère, de Florestan et de Galvanes.

Les vents leur furent contraires. Peu s'en fallut que leurs navires, le jouet des flots, ne s'allassent briser sur les côtes, et sur les récifs dont elles étaient bordées. Tantôt les flots s'apaisaient, et alors chacun se mettait à espérer de plus belle, se promettant par avance toutes les joies du retour, les mères à embrasser, les amis à revoir, les maîtresses à réconforter, et les mille autres choses dont se composent les félicités humaines, petites ou grandes.

Tantôt, au contraire, la bonasse disparaissait pour montrer l'inanité des espoirs des hommes, et à cette bonasse succédait une épouvantable tempête, tonnerre, éclairs, pluie, grêle, et le reste, tout cela au milieu des ténèbres, sur un sol qui se déchirait à chaque instant et ouvrait de larges gueules comme pour engloutir les vaisseaux et les gens qu'ils portient.

Ces alternatives de soleil et d'orage, d'angoisses et d'espérances, durèrent un mois entier, au bout duquel, finalement, l'empereur et sa suite prirent port à Trébisonde.

Si les voyageurs furent heureux d'être arrivés au terme de leur voyage et de leurs peines, il ne faut pas le demander.

Mais aussi, leur bonheur trouva son pareil parmi les gens qui les attendaient. L'impératrice et les autres dames de la cour furent fort aises de ce retour tant souhaité et si vainement attendu pendant un si long temps.

Les autres dames, à l'exception de la belle et malheureuse princesse Onolorie.

Elle avait écrit à son ami une lettre bien dure, bien cruelle, et surtout bien imméritée, mais qu'elle avait cru de son devoir de maîtresse outragée d'écrire et d'envoyer à Lisvart par son écuyer. Mais, au fond, cette manifestation de la jalousie extravagante lui avait coûté, et, par moments, elle regrettait de s'y être laissé emporter, trouvant dans son cœur et dans son amour des excuses, des faux-fuyants, des atténuations au crime de lèse-fidélité qu'elle se croyait autorisée à reprocher au chevalier de la Vraie Croix.

Le retour de l'empereur de Trébisonde, son père, avec son cortége de chevaliers qui, tous, avaient une affection à sa cour, la poigna plus douloureusement encore.

Lisvart n'était pas parmi les chevaliers qui revenaient.

Aussi, pendant que toutes les dames et demoiselles de la suite de sa mère et d'elle-même, se livraient, hautement ou en particulier, au plaisir de retrouver leurs amis, sains et saufs, et toujours amoureux, après une si longue absence, Onolorie seule s'affligeait, et avec raison. C'est si triste de voir les autres se réjouir, surtout lorsqu'on a déjà des raisons particulières de pleurer !

Onolorie ne voulut donc prendre aucune part, mais aucune, si minime qu'elle pût être, à l'allégresse générale et aux fêtes splendides qui se donnèrent pour faire accueil au vieil empereur de Trébisonde et à ses vaillants compagnons. Elle bouda tant et si bien, que sa mère, malgré sa joie et l'occupation que lui donnaient ces fêtes, finit par prendre alarme et par s'inquiéter affectueusement du visage pâle et amaigri de sa fille Onolorie.

Mais, à toutes ses questions, cette malheureuse princesse se contenta de répondre d'un air qui démentait beaucoup ses paroles :

— Je n'ai rien, madame, absolument rien, je vous jure.

— Pourquoi alors cette pâleur et cet air navré ?...

— Je suis pâle et navrée sans cause, madame, comme sont toutes les jeunes filles à de certaines heures, à ce qu'il paraît...

C'était une réponse comme une autre, et certes l'impératrice eût préféré que sa fille lui donnât de meilleures raisons. Toutefois, en l'absence de ces raisons-là, elle fit semblant d'en croire Onolorie et de ne pas attacher plus d'importance qu'elle-même à ses allures mélancoliques ; mais, à part soi, elle se promit de la surveiller aussitôt que les fêtes seraient passées.

Si Lisvart n'était pas là, Florestan, Galvanes et le chevalier de la Sphère y étaient, et leur présence réjouissait grandement leurs mies, qu'ils entretenaient le plus souvent possible de l'affection qu'ils leur portaient, et de la servitude en laquelle l'amour les tenait.

On en était là, en pleines réjouissances publiques et particulières, lorsque huit jours après l'arrivée de l'empereur et de ses compagnons à Trébisonde, la demoiselle Alquife demanda à être introduite auprès de lui.

Elle parut, accompagnée de quatre hommes qui portaient solennellement la tête d'un monstrueux serpent.

— Sire, dit Alquife après avoir fait la révérence qu'elle devait, je vous apporte céans nouvelles toutes fraîches du meilleur chevalier de la chrétienté...

— Et quel est-il donc ? demanda le vieil empereur. Est-ce que je le connais ?...

— On le nomme le chevalier Solitaire, répondit Alquife ; voilà tout ce que je sais de son nom. Quant à ses actions, c'est autre chose, car je l'ai vu à l'œuvre et je vous promets qu'il travaille bien. Il m'a une première fois sauvée des mains de quatre corsaires... Puis, comme je m'en revenais, j'ai été assaillie par une tempête qui m'a jetée loin de ma route, sur la côte de l'île Serpente, où j'ai été faite prisonnière, et d'où j'ai été délivrée, ainsi que Gastilles et Tartarie, par le même chevalier qui était venu aborder là... Voilà la tête du serpent monstrueux qu'il a tué ; vous jugez que cela n'a pas dû être une petite besogne... De plus, il a mis hors d'état de nuire le géant, roi de cette île, après un combat où cent autres que lui auraient été vaincus !...

— Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée céans ?...

— Son devoir l'appelait ailleurs... Je crois, Sire, que ce n'est pas le devoir, mais l'amour qui le mène... Etre si vaillant et être si malheureux en femme, cela n'est pas équitable !...

— Je suis de votre avis, demoiselle.

Ce récit fit impression sur tout le monde, et principalement sur Périon, qui supposa que ce chevalier Solitaire ne devait être autre que son beau neveu Lisvart.

L'empereur remercia Alquife, et, après avoir grandement admiré la tête monstrueuse du serpent, il la fit clouer sur la principale porte de son palais, avec une fresque peinte tout autour et représentant le combat tel qu'il avait eu lieu d'après le récit d'Alquife.

Dans la soirée, Périon et cette dernière se ren-

contrèrent à part. Lors, Alquife demanda au chevalier de la Sphère quel traitement il recevait de la princesse Gricilerie.

— Sans vous, ma grande amie, répondit-il, je crois que mon affaire irait de mal en pis, car son amitié pour moi décroît de jour en jour...

Le propos en resta là.

Le lendemain, Alquife ne manqua pas de s'adresser secrètement à Gricilerie, et de s'enquérir auprès d'elle de l'accueil qu'elle avait fait à Périon depuis son arrivée.

— Ah! ma grande amie, répondit la princesse, pire que mon cœur ne le désire, car je n'ai pas encore eu l'occasion de l'entretenir en particulier, ni de lui donner aucun témoignage d'amitié... L'impératrice ne me quitte pas, et aussi ma sœur.

— En bonne foi, madame, vous avez tort... On dit que nécessité est mère des arts... Mais l'amour vrai est encore plus ingénieux. Si vous aviez voulu, vous auriez bien pu inventer un moyen de communiquer en particulier avec votre bel ami... Il vous était aisé, ce me semble, de le faire venir la nuit par le jardin sur lequel donnent vos fenêtres, et là deviser avec lui aussi librement qu'il vous eût convenu.

— Vous dites très bien, répondit la princesse, et je ne m'étais pas encore avisée de ce moyen... Mais puisque vous me l'indiquez, j'en profiterai... Par ainsi, trouvez, je vous prie, le chevalier, et faites-lui entendre que la muraille de ce verger est basse et que la fenêtre de ma chambre est d'un accès facile : je ne manquerai pas de m'y trouver ce soir, sur le minuit... Pour Dieu! ma grande amie, persuadez-le tant et si bien. qu'il vienne !...

— Laissez-moi faire, dit Alquife, je vous le promets pour lui.

Là-dessus elle quitta la princesse et alla retrouver le chevalier de la Sphère.

Celui-ci guettait son retour avec une impatience que comprendront les amoureux.

— Eh bien? demanda-t-il.

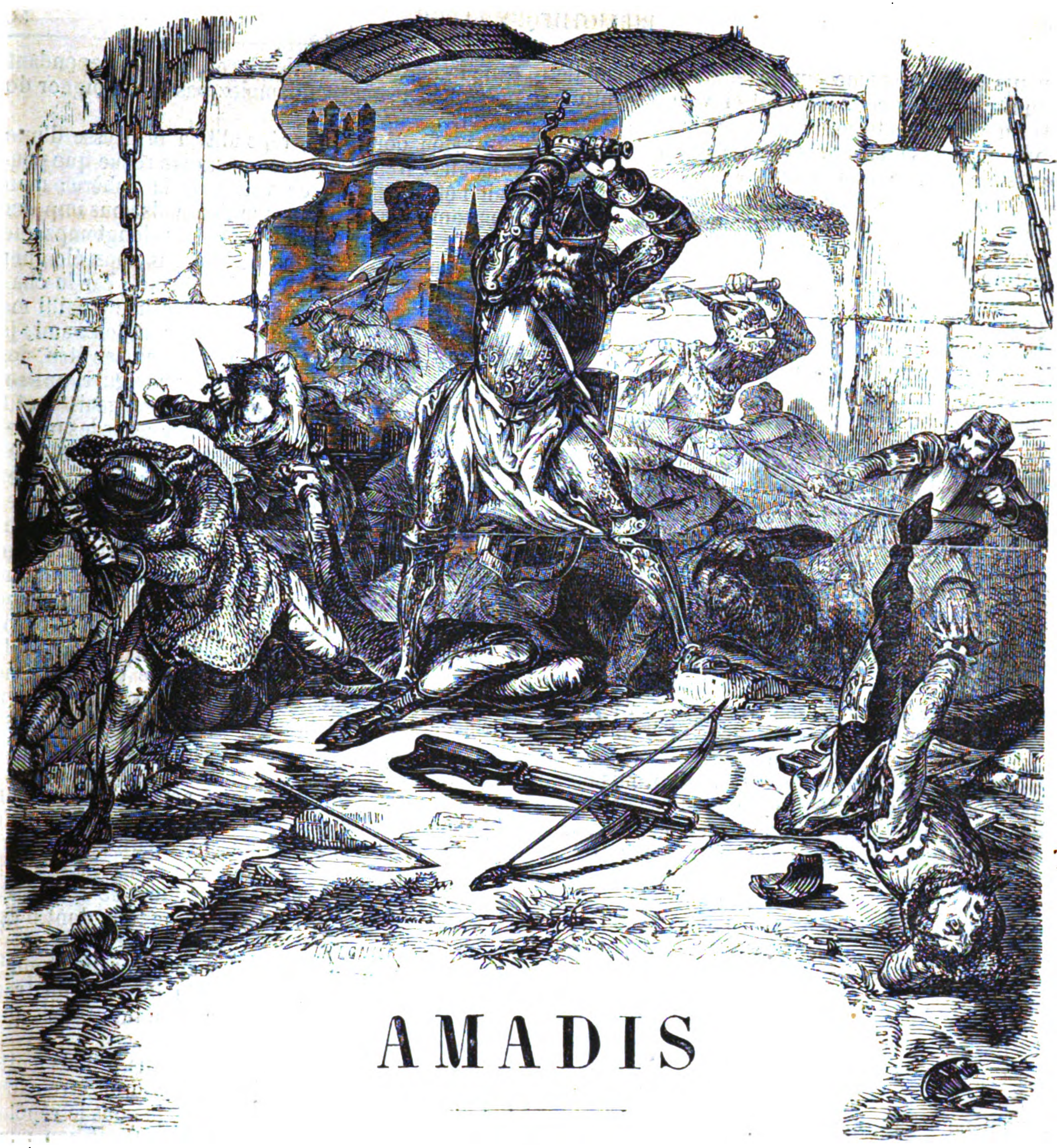
— Eh bien! chevalier, répondit Alquife, vous avez le bonheur que vous méritez d'avoir... J'ai plaidé votre cause auprès de la gente princesse Gricilerie, et, je dois vous l'avouer, je n'ai pas eu grande peine à la gagner!... Vos qualités ont été vos meilleurs avocats, elles ont parlé plus éloquemment que moi aux oreilles, aux yeux et au cœur de votre mie...

— Finalement ? dit Périon, qui grillait dans sa peau.

— Finalement, répondit Alquife, Gricilerie vous attend ce soir, à minuit, dans le verger sur lequel donne sa chambre à coucher... Le mur n'est pas haut... Vous pourrez l'escalader facilement...

Alquife parlait encore, que le chevalier de la Sphère ne l'écoutait plus : il était déjà parti, l'heure du rendez-vous s'approchant !

La bonne demoiselle Alquife, voyant cela, ne s'en scandalisa pas. Tout au contraire, elle sourit et comprit...



AMADIS

LE
CHEVALIER DE L'ARDENTE ÉPÉE

CHAPITRE Ier

Comment le chevalier de la Sphère s'en alla au rendez-vous qu'Alquise avait obtenu pour lui de la princesse Gricilerie, et du plaisir qu'ils en eurent l'un et l'autre.

Périon couchait d'ordinaire avec Florestan. Bien qu'ils fussent grands amis, il ne jugea pas à propos, ce jour-là, de le mettre au courant de son expédition nocturne.

Donc, lorsqu'il supposa qu'il était suffisamment endormi, il se leva à pas de loup, prit son épée, se couvrit d'un manteau d'écarlate brun, sortit secrètement de son logis et s'en vint au jardin dont il franchit lestement la muraille.

Au même moment une fenêtre s'ouvrit sans bruit. Périon, le cœur battant d'aise, s'avança vitement et aperçut la princesse seule, et semblable, pour le costume, à Diane surprise par Actéon.

Le chevalier de la Sphère, quoiqu'il eût des yeux aussi clairvoyants que ce chasseur païen, ne fut cependant pas changé en cerf comme lui. Il ne lui

poussa aucune corne sur le chef, mais l'émotion qu'il ressentit à cette vue fut si vive, qu'enthousiasmé, il se sentit prêt à endurer la mort pour sa belle maîtresse, et, après cette mort, une autre, si possible était de mourir deux fois.

Quoique tremblant comme une feuille, Périon eut assez de présence d'esprit pour ne pas trop se pâmer d'aise et pour se servir éloquemment de sa parole.

— Madame, dit-il à Gricilerie en lui faisant une profonde révérence, je puis m'estimer le plus heureux chevalier du monde, ayant reçu de vous cette faveur suprême, qui m'est plus chère que la vie...

— Mon ami, lui répondit-elle de sa voix la plus melliflue, vous devez en savoir gré à vous-même et non à moi... car Dieu et la nature vous ont pourvu de tant de perfections, que vous savez forcer librement les dames... Par ainsi, mon doux ami, je vous supplie de garder mon honneur et de vous contenter des plus modestes larcins d'amour, et non des grands, qui engagent trop... Si vous m'obéissez, mon bel ami, je vous promets de chercher et de trouver fréquemment des occasions pareilles à celle-ci, afin de donner jouissance à mon cœur comme au vôtre...

— Ah! madame, s'écria l'amoureux chevalier, je vous remercie de ce que vous m'accordez, et de ce dont je me reconnais indigne, tellement c'est précieuse faveur et suave félicité... Néanmoins, ajouta plus tendrement encore Périon, mis en appétit par les trésors de beauté que Gricilerie étalait imprudemment devant elle; néanmoins, madame, s'il vous plaisait de me permettre de baiser vos belles mains blanches comme neige, et douces comme velours, vous rendriez bien plus grande l'obligation que je vous ai, et vous combleriez la mesure de ma béatitude.

— Mon ami, répondit Gricilerie, vous ne serez pas refusé, car mon cœur étant vôtre, le reste de mon corps doit être vôtre aussi...

Lors, Gricilerie avança sa main droite à travers la grille de la fenêtre, et pendant que Périon se penchait pour la baiser, elle se servit de son autre main pour l'attirer plus près encore d'elle, et pour le baiser, vaincue par l'amour. Elle s'y prit si fort à propos, que leurs deux bouches se joignirent, et si étroitement, et si savoureusement, que, n'eussent été leurs bras retenus par la grille, l'un et l'autre fussent tombés pâmés.

Périon, pour sa part, se mit à trembler de telle sorte, qu'il en perdit la parole, et que le seul mot qu'il put prononcer, fut recueilli avec son souffle par les lèvres avides de la princesse Gricilerie.

Toutefois, au bout de quelques minutes de cette pamoison mutuelle, Périon, bien qu'il en reçût grande aise, se retira doucement en soupirant, de peur de s'être montré trop téméraire envers Gricilerie pour la privauté dont il avait usé envers elle.

— Madame, lui dit-il à voix basse et émue, je vous supplie très humblement de ne point trouver mauvais si je me suis oublié envers vous avec tel avantage, et de n'imputer cette faute, non à mon irrévérence, mais à mon excès d'amour pour vous... Si même vous jugez que cette désobéissance au respect que je vous dois mérite châtiment quelconque, je suis prêt à l'endurer, pourvu cependant que vous ne me condamniez pas à m'éloigner de vous!...

— Mon doux ami, répondit la princesse d'une voix aussi frémissante de jouissance reçue que pouvait l'être celle du chevalier de la Sphère; mon doux ami, le châtiment que j'entends vous imposer sera de m'aimer le mieux et le plus longtemps que vous pourrez, et surtout de ne pas vous éloigner de cette cour sans mon ordre formel, car le chagrin où j'ai été pendant votre absence a failli me faire mourir... Combien de fois, mon doux ami, je me suis enquise des pays où vous pouviez être, des mers sur lesquelles vous pouviez naviguer, ne songeant peut-être guère à moi, qui songeais tant à vous! Combien de fois j'ai fait venir céans les pilotes les plus expérimentés pour savoir d'eux quels périls vous menaçaient sur la route où vous pouviez être!... Combien de fois des larmes abondantes sont sorties de mes yeux et tombées sur mes joues en voyant la mer agitée, le ciel troublé, l'orage prochain, la tempête menaçante, et en pensant que votre navire arrivait en ces moments terribles où sombrent les équipages, où s'engloutissent corps et biens!... Sur mon Dieu, doux ami, la crainte de vous perdre m'a appris à plaindre toute ma vie les pauvres femmes qui sont malades au même endroit que moi, de la maladie que je n'ai pas cessé d'avoir depuis le jour où vous avez été armé chevalier en cette cour!...

Ainsi devisèrent nos deux amants pendant un bon bout de temps. Puis, insensiblement, et de propos en props, ils en vinrent à parler de Lisvart et d'Onolorie.

— Lisvart, dit Gricilerie, a eu tort de s'adresser à ma sœur, pour lui faire le lâche tour dont il est accusé...

— Comment, madame? demanda Périon, étonné. Votre sœur s'est donc trouvée offensée du trop d'amour qu'il a pour elle? Car je ne lui connais que ce crime sur la conscience...

— Je ne sais pas comment vous prenez cette amitié, répliqua Gricilerie; il ne saurait être excusé d'avoir causé tort à Onolorie, je vous le répète, vu les promesses qu'il lui a faites avant son partement...

Alors Gricilerie raconta à Périon que Lisvart ayant été secouru par Gradasilée, comme on l'a vu précédemment, on n'avait attribué ce dévouement qu'à une passion mutuelle, et que, le bruit en étant venu aux oreilles d'Onolorie, elle était devenue jalouse de Gradasilée.

— Ah! s'écria Périon, je comprends maintenant pourquoi Lisvart s'en est allé sans me dire où il allait!... Il s'est exilé pour n'avoir pas à souffrir par le spectacle du dédain que lui aurait manifesté votre sœur!... Pauvre enfant, dont le seul crime, je vous le répète, a été et est encore d'aimer trop passionnément Onolorie!... Ah! je me porte sa caution, madame! Si la loyauté d'amour se perdait jamais sur terre, on la retrouverait en lui!...

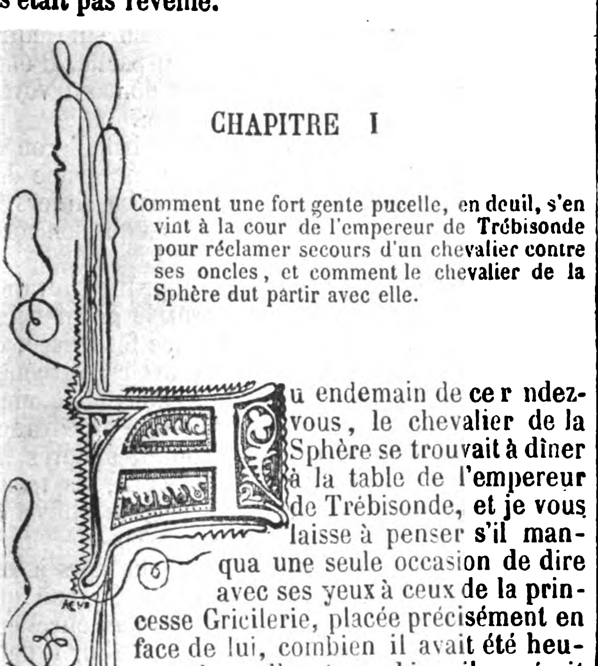
— Hélas! répondit Gricilerie, ce que vous me dites là, mon ami, me comble d'aise et d'ennui... D'aise, parce que je vois bien que le chevalier de la Vraie Croix est innocent... D'ennui, parce que je devine aussi que ma sœur mourra de douleur,

en pensant qu'elle a condamné injustement son ami à l'exil et peut-être à la mort!...

— Madame, proposa Périon, s'il vous plaît de me donner congé, j'irai à sa quête et je le ramènerai joyeux et amoureux aux genoux de votre cruelle sœur?... Je vous le ramènerai, ou je mourrai à la peine!...

— Je vous en prie, répondit Gricilerie, pour ma sœur et pour moi. Vous lui rendrez le bonheur qu'elle a perdu, et vous doublerez le mien!...

L'aube du jour commençait à paraître. Périon et Gricilerie se quittèrent, à regret, en se promettant de se revoir au même lieu à la troisième nuitée suivante. La princesse rentrant dans sa chambre, alla se glisser, toute frémissante encore des baisers de Périon, sous ses draps parfumés, pendant que son amant, également ému des enivrantes caresses qu'il avait reçues d'elle, allait reprendre sa place auprès de Florestan, son compagnon, lequel ne s'était pas réveillé.



CHAPITRE I

Comment une fort gente pucelle, en deuil, s'en vint à la cour de l'empereur de Trébisonde pour réclamer secours d'un chevalier contre ses oncles, et comment le chevalier de la Sphère dut partir avec elle.

Au endemain de ce rendez-vous, le chevalier de la Sphère se trouvait à dîner à la table de l'empereur de Trébisonde, et je vous laisse à penser s'il manqua une seule occasion de dire avec ses yeux à ceux de la princesse Gricilerie, placée précisément en face de lui, combien il avait été heureux la veille et combien il espérait l'être encore dans deux jours.

Le dîner était terminé, les nappes étaient levées, et les valets apportaient des aiguières pleines d'eau pour que les nobles convives pussent se laver, lorsqu'on introduisit auprès de l'empereur une très gente pucelle, que de riches accoutrements de deuil faisaient paraître plus belle encore.

Elle s'avança, soutenue par un vieillard à la barbe fleurie blanche, et suivie par douze demoiselles, vingt chevaliers et autant d'écuyers.

Elle se jeta en entrant aux pieds du vieil empereur, pour mieux implorer sa protection; mais ce prince, la relevant avec bonté, lui demanda ce qui l'amenait à sa cour et quel était le sujet de son deuil.

— Sire, répondit-elle, avant de vous répondre, permettez-moi de vous demander des nouvelles du chevalier de la Vraie Croix, du chevalier de la Sphère, ou du chevalier Solitaire, tous trois de grande renommée...

— Madame, dit l'empereur, le chevalier de la Vraie Croix est absent pour un temps dont j'ignore la durée... Quant au chevalier Solitaire, je ne l'ai jamais vu, bien que, depuis peu, j'aie beaucoup entendu parler de lui, et fort avantageusement...

— Mais le chevalier de la Sphère?...

— Celui-là, c'est différent... Je peux vous en donner nouvelles, car il est céans...

Périon s'avança et salua courtoisement la gente pucelle.

— C'est moi qui suis le chevalier de la Sphère, dit-il.

— Ah! seigneur chevalier, s'écria la noble demoiselle, j'ai entendu vanter vos prouesses... Je sais que vous êtes aussi vaillant que courtois et que vous n'hésitez pas à prendre la défense des femmes lorsqu'elles sont persécutées.

— C'est en effet mon devoir de chevalier, répondit Périon, et, à cela faire, je n'ai pas grand mérite puisque tous les chevaliers en font autant...

— Tous, sans doute, reprit la gente pucelle, mais non pas de la même façon que vous. Vous n'êtes pas renommé pour rien parmi les plus preux et les plus hardis, et c'est à cette cause que je suis venue céans pour implorer votre secours...

— Ce qu'il me sera possible de faire, je le ferai, dit Périon. Mais, ajouta-t-il, puis-je savoir au moins en quoi vous entendez utiliser mon bras?...

— Je suis, répondit la pucelle, fille du duc d'Autriche, lequel est mort il y a quelques années me laissant héritière de son duché, mais, vu mon bas âge, sous la tutelle de deux oncles plus avares que de raison... Pendant quelques années, cela a bien été; mais quand, grande fille, j'ai prétendu tout haut à mon bien paternel, à mon légitime avoir, mes oncles s'en sont emparés en vertu de je ne sais quel droit...

— Du droit du plus fort, interrompit l'empereur. Continuez, madame.

— Je me retirai, reprit la jeune duchesse, les laissant tous deux dans Vienne, la principale cité de mon héritage. Des seigneurs prirent mon sort en pitié et ma cause en défense. Ils vinrent assiéger mes oncles, qui tinrent bon. Mais le siége se prolongeant outre mesure, cela les a ennuyés, et bien que Vienne soit imprenable, ils ont résolu d'en finir avec mes défenseurs et ils leur ont fait savoir que si je pouvais trouver chevalier assez hardi pour oser se battre seul contre eux deux, et assez fort pour les vaincre, ils me restitueraient mon héritage et se retireraient en étranger pays... C'est alors qu'on m'a parlé de trois vaillants et chevaleureux hommes, qui sont le chevalier de le Vraie Croix, le chevalier de la Sphère et le chevavalier Solitaire, comme les seuls qui pussent me tirer d'embarras en acceptant la proposition de mes deux oncles... Voilà, seigneur, pourquoi je suis venue à la cour du glorieux empereur de Trébisonde, où l'on m'a assuré que je trouverais les trois chevaliers que je viens de nommer... Des trois, un seul se présente... C'est à vous, chevalier de la Sphère, que je m'adresse; c'est à votre courtoisie et à votre bravoure que je fais appel... Serai-je écoutée ou repoussée?...

La jeune et belle duchesse d'Autriche se tut et elle attendit la réponse de Périon.

Celui-ci comprit qu'il s'était beaucoup trop engagé envers elle, à cause de la promesse qu'il avait

faite, la nuit précédente, à Gricilerie, de ne point quitter la cour de Trébisonde sans son congé. Dans son embarras, que cependant il ne voulait pas laisser voir à la jeune duchesse d'Autriche, il tourna ses yeux vers Gricilerie, qui comprit à merveille tout ce qu'il voulait, et qui lui dit en souriant :

— Chevalier de la Sphère, vous hésitez à octroyer à cette dame ce qu'elle vous demande ?

— Je n'hésite pas, madame, répondit avec empressement Périon, qui vit bien que Gricilerie approuvait son départ.

Puis, se tournant vers la jeune et belle duchesse d'Autriche, il lui dit :

— Madame, je suis prêt... Quand vous plaît-il que nous partions?...

— Sur-le-champ, répondit-elle.

Périon tressaillit. Il songea au rendez-vous qu'il devait avoir deux nuits après ce jour avec sa chère mie, rendez-vous dont il s'était promis d'avance tant de bonheur, et cela lui fit quelque chose d'y renoncer aussi vite. Mais il était chevalier, il avait donné sa parole, son devoir passait avant sa félicité.

— Partons donc, madame, dit-il à jeune duchesse d'Autriche.

— Partons, répéta celle-ci, heureuse de sa conquête.

Lors, le chevalier de la Sphère prit respectueusement congé de l'empereur de Trébisonde, et, plus respectueusement encore, de la belle et appétissante princesse sa fille, laquelle lui lança, au moment où il allait disparaître, un de ces regards qui lui promettait le paradis à son retour.

Son écuyer amena son destrier, et il s'embarqua aussitôt avec la jeune duchesse d'Autriche et sa suite.

CHAPITRE III.

Comment Périon et la jeune duchesse d'Autriche, en se rendant sur les côtes d'Allemagne, furent témoins d'un combat entre un géant et un chevalier que Périon reconnut pour être son cousin Garinter.

Ils naviguèrent pendant un jour et une nuit, Périon songeant beaucoup plus au bonheur qu'il quittait qu'à la gloire qu'il allait acquérir, et la belle duchesse songeant beaucoup plus à Périon qu'à toute autre chose.

— Il est de belle mine et de fière prestance! murmurait-elle en le regardant à la dérobée, avec une admiration qu'elle ne prenait pas la peine de se dissimuler à elle-même. C'est un vaillant compagnon que j'aurai là !... Je ne doute pas qu'il ne soit vainqueur de mes oncles... S'il est vainqueur, j'aurai double plaisir à lui offrir ma personne et mes Etats!...

Ainsi pensait-elle, délicieusement chatouillée au fond du cœur par cette pensée.

Pendant qu'elle rêvait ainsi et que, de son côté, Périon faisait les rêves que vous savez, la mer s'enfla et devint furieuse... Après avoir été ballotté pendant quelques jours par les vagues en courroux, le navire qui les portait fut jeté, un vendredi matin, sur une côte qu'ils ne connaissaient pas.

Devant eux s'étendait une belle et vaste plage, au milieu de laquelle s'élevait une riche cité, emmuraillée et embastionnée à plaisir. Sur les tours de cette cité étaient bon nombre de belles dames et de belles demoiselles qui semblaient attendre quelque spectacle qui tardait à se montrer. Parmi ces dames, on en remarquait une, plus belle et plus richement accoutrée que les autres, dont elle semblait être la maîtresse.

Au même instant sortit de la cité un géant armé d'une feuille d'acier, monté sur un grand cheval bai, et tenant au poing une lance dont le fer aigu et luisant pouvait bien avoir une brasse de longueur.

Il s'avança au petit pas de son cheval vers un pavillon tendu sur la grève, et dont bientôt sortit un chevalier de belle taille, monté sur un cheval alezan, avec armes vertes et un écu sur lequel était peint un lion avec la tête mi-partie. Il était suivi de maints autres chevaliers dont on voyait les tentes éparses autour du pavillon.

Périon comprit qu'il y allait avoir bataille entre ce chevalier et ce géant. Il le dit à la jeune duchesse d'Autriche, qui commanda aux mariniers de jeter les ancres afin qu'elle pût, ainsi que son compagnon, jouir de ce combat.

La lutte ne fut pas longue. D'abord le chevalier eut le désavantage et chacun crut le géant vainqueur. Mais bientôt sa longue lance fut brisée, et il roula sous son cheval, non sans avoir désarçonné pareillement son adversaire. Tous deux alors, ainsi mis à pied, se relevèrent et marchèrent avec fureur l'un contre l'autre. Quelques minutes après, le géant tombait lourdement sur le sable, les tripes coupées de part en part par l'épée du chevalier son ennemi.

Celui-ci, sûr de sa victoire, se jeta alors à genoux et remercia le ciel avec une ferveur qui prouva à Périon que c'était un chevalier chrétien.

La dame qui se trouvait avec sa suite sur le haut de l'une des tours de la cité, voyant son géant mort, n'en fit nul cas, et, tout au contraire, s'en vint sur la grève, avec son cortége, pour féliciter le chevalier aux armes vertes, et l'emmener avec elle.

Comme ce chevalier venait de se débarrasser de son heaume pour mieux respirer, Périon poussa un cri de surprise qui fut entendu de tout le monde.

— Abordez! abordez! dit-il vitement aux mariniers.

Les mariniers abordèrent. Périon, alors, sauta sur la grève et courut vers le chevalier aux armes vertes qu'il embrassa avec effusion.

Il venait de reconnaître en lui Garinter, roi de Jugurte, qu'il n'avait pas vu depuis un assez long temps.

Garinter raconta à Périon qu'il avait entendu proclamer que l'Istrie, reine de la cité où ils étaient, appartiendrait à quiconque la débarrasserait du géant Gudulphe, et qu'il était venu pour le combattre comme avait vu le chevalier de la Sphère. Garinter était amoureux de la belle dame de l'Istrie, qui, de son côté, était amoureuse de lui.

Elle fit le meilleur accueil aux deux chevaliers, dont elle ne connaissait pas les noms, et elle dit, devant Périon, à celui qui venait de la débarrasser de Gudulphe :

— Sire chevalier, je ne sais qui vous êtes, mais vous avez la meilleure façon du monde, et vous venez de me débarrasser d'un géant ennuyeux qui avait la prétention de m'épouser malgré moi et celle d'éloigner, en les tuant, tous les prétendants à ma main, plus jeunes et plus beaux que lui. S'il vous plaît de vous mettre sur les rangs, j'en serai très heureuse, et vous accueillerai de préférence à tout autre...

— Madame, répondit le chevalier aux armes vertes, je suis Garinter, roi de Jugurte. C'est vous dire que je ne suis pas indigne de briguer l'honneur d'être votre mari...

— Sire, reprit l'Istrie, flattée d'apprendre cela, s'il vous plaît de me faire l honneur de m'accepter pour femme, avec ce royaume qui est de grande étendue, j'aurai atteint la perfection de mes désirs.

Cette parole, proferée si gracieusement par cette belle et sage princesse, enflamma de plus en plus le cœur de Garinter, qui lui répondit en lui baisant la main :

— Je serais, madame, bien malaisé à contenter, et bien dépourvu de sens, si je n'acceptais avec empressement et reconnaissance la grâce que vous me présentez là !...

Le chevalier de la Sphère fut très aise de ce dénoûment, à cause du bien qui en résultait pour son cousin.

Les noces furent célébrées avec grandes cérémonies, et Périon y assista avec la jeune duchesse d'Autriche, qui souhaita en soupirant d'assister bientôt aux siennes propres avec le vaillant chelier de la Sphère.

Puis, Garinter, une fois couronné roi des îles Cythérées et de l'Istrie, Périon et la duchesse prirent congé et se remirent en route.

CHAPITRE IV

Comment le chevalier de la Sphère, en allant à Vienne, en Autriche, avec la jeune duchesse, occupa les loisirs de la traversée.

Périon et la jeune duchesse côtoyèrent longuement les Allemagnes avant d'arriver en Autriche, et, pour passer le temps, ils jouèrent beaucoup aux échecs, jeu auquel prenait un vif plaisir la jeune princesse, à cause de l'amour qu'elle ressentait pour son compagnon et du besoin qu'elle avait de se trouver toujours avec lui.

Car cet amour, au lieu de diminuer, n'avait fait que s'accroître dans la solitude où ils étaient l'un et l'autre. On ne vit pas impunément côte à côte avec un chevalier vaillant et beau, quand on est soi-même pucelle et belle.

Pucelle, la jeune duchesse l'était, ce dont au fond peut-être elle enrageait ; tellement, qu'un soir, ayant prolongé le jeu des échecs outre mesure, et ses femmes étant couchées, elle résolut d'avoir raison de l'indifférence de Périon à son égard et de lui déclarer entièrement sa pensée amoureuse.

Et de fait, perdant le voile de honte dont s'accoutrent d'ordinaire les femmes d'honneur, elle ouvrit la bouche pour dire au chevalier de la Sphère combien elle l'aimait. Mais, au moment d'entamer son propos, elle se trouva si émue, si décontenancée, qu'elle commença à pâlir et à trembler...

Périon, étonné, lui demanda si elle avait quelque chose qui lui causât malaise.

— Hélas ! chevalier, répondit la gente pucelle en soupirant et en regardant Périon avec une tendresse éloquente. Hélas ! malheureuse fut pour moi la journée où je vous ai vu pour la première fois !... Car, pour recouvrer ma terre, je me suis moi-même perdue !... Ayez pitié de moi, chevalier, je vous en conjure !..... Laissez mes pays prisonniers de mes oncles, si vous voulez, mais rendez-moi ma liberté !... Autrement, vous ferez mal, et vous tomberez en danger de recevoir blâme, quand on saura que, sous couleur de pourchasser mon bien, vous avez ruiné ma vie !..... Amour a tellement embrasé mon cœur et mon corps de votre beauté, chevalier, que si vous n'avez pitié de moi, il est impossible que je dure...

Et, disant cela, la pauvre pucelle, qui ne voulait plus l'être, se renversa, pâmée et toute enflambée, les bras étendus et les seins battants, sur la poitrine de Périon, de plus en plus étonné et de plus en plus embarrassé.

Il y avait de quoi l'être, en effet. La jeune duchesse d'Autriche était merveilleusement belle, surtout dans ce désordre amoureux qui mettait à découvert, et à la merci des mains et des lèvres du chevalier, la gorge la plus blanche, la plus ronde, la plus ferme, la plus appétissante du monde.

Malgré cela, malgré ces séductions quasi irrésistibles, faites pour allumer le désir dans une statue de marbre, Périon allait héroïquement résister, en souvenir et en honneur de sa mie, la belle princesse Gricilerie, lorsque la gente duchesse d'Autriche, voyant qu'il ne se décidait pas assez vite au gré de ses sens en feu, l'attira doucement vers elle, bouche contre bouche, et lui donna un de ces baisers ambroisiens qui vous feraient marcher nuds pieds sur des fers rouges.

Périon, je le confesse, Périon n'y tint plus. Il oublia sa mie, il oublia son devoir, sa sagesse, sa chevalerie, sa vertu, tout, et rendit avec usure le baiser de miel qu'il venait de recevoir de la bouche de cette ardente pucelle qui se tordait sur sa poitrine comme une couleuvre dans une jatte de lait. De sorte que bientôt, après les lèvres, Périon fut en possession de la gorge, puis du surplus, c'est-à-dire du meilleur qui était en elle, et il la rendit sur l'heure abondamment maîtresse d'un ouvrage où elle n'avait pas encore eu de commencement d'apprentissage.

Ainsi passèrent-ils quasi toute la nuit dans ce doux jeu d'amour, plus agréable encore mille fois que le noble jeu d'échecs, et où Périon et sa maî-



tresse improvisée s'évertuèrent à prouver qu'ils étaient beaux joueurs.

Ils ne cessèrent leur partie qu'aux premières clartés de l'aurore, lassés mais non rassasiés, et le chevalier de la Sphère se retira en sa chambrette, laissant la duchesse entre les mains de ses femmes, lesquelles ne s'aperçurent de rien, ou du moins firent semblant de n'avoir rien remarqué.

Le soir, la partie d'échecs recommença entre le chevalier et sa friande compagne, puis, comme la veille, il fut délaissé pour l'intéressant jeu d'amour que l'aube seule put interrompre.

Ces agréables parties durèrent autant que le voyage, et avec le même succès de part et d'autre, c'est-à-dire sans qu'aucun des deux joueurs pût parvenir à faire l'autre échec et mat.

Mais hélas! tout prend fin en ce bas monde! L'amoureux commerce de Périon et de la gente duchesse dut forcément cesser avec le voyage. Le navire qui les portait découvrit un matin le pays d'Autriche et entra dans le port, devant la grande cité, pour l'heure assiégée.

CHAPITRE V

Comment les deux oncles de la belle duchesse d'Autriche, ayant menti à leur parole, Périon, pour les punir, usa d'une ruse qui remit la cité de Vienne entre les mains de sa maîtresse.

La belle duchesse d'Autriche fut reçue avec enthousiasme par ses sujets, ainsi que le chevalier qu'elle amenait avec elle.

Le jour même, sur l'avis de Périon, un ancien chevalier, nommé Briantes, fut envoyé vers Bortin et Alintes, les deux oncles en question, pour leur annoncer l'arrivée de leur nièce et du champion qu'elle entendait leur opposer.

Alintes et Bortin, apprenant cela, n'en firent que rire.

— L'ami, dirent-ils à Briantes, retournez vers votre maîtresse, et dites-lui que ce serait grande folie à nous d'aventurer nos vies pour hasarder ce que nous tenons pour sûr... Que si elle a pris beaucoup de peine pour trouver ce chevalier, son travail nous est plaisir, et sa peine est perdue !...

— Ah ! seigneurs, répondit Briantes, vous ne serez pas loués des sages et des honnêtes, de rompre ainsi votre parole et de mentir ainsi à votre foi jurée !...

— Allez, bonhomme, reprit Bortin en congédiant le vieux chevalier; allez, bonhomme, et ne causez plus tant : ce sera sans profit pour vous !...

Briantes, triste au possible, s'en revint vers la jeune duchesse qui l'attendait impatiemment. Quand elle eut appris la réponse de ses oncles, elle fut désespérée. Heureusement que le chevalier de la Sphère était là pour la réconforter.

— Madame, lui dit-il, croyez bien que ces lâches paillards auront le loyer de leur impudence !... Pour ma part, je vous jure bien que je ne partirai pas d'ici avant que la ville ne vous soit rendue et les clefs remises entre les mains...

La jeune duchesse remercia chaudement Périon de cette assurance qui lui apportait tant de réconfort; et, à partir de ce moment, il ne cessa de songer aux moyens de venir à bout de son entreprise.

Voici quelle ruse il imagina, car, pour prendre la ville de force, il n'y fallait pas compter : elle était imprenable.

Périon manda auprès de lui tous les capitaines pour savoir d'eux-mêmes comment ils étaient attachés à la duchesse, si peu ou si beaucoup, en général et en particulier. Après les avoir bien écoutés tous, ainsi que les soldats, il leur dit :

— Mes amis, la lune tarde présentement, l'obscurité de la nuit est fort grande... Tenez-vous armés, et portez votre chemise blanche pardessus le harnois afin de vous entrereconnaître... Vous avez en ce camp, à ce que j'ai appris, un grand nombre d'échelles propres à l'assaut des murailles. Je partirai sur les neuf heures et trouverai moyen d'entrer seul dans la ville... Aussitôt que vous entendrez rumeur, laquelle sera provoquée par moi, ne manquez pas de venir aux portes et de vous en emparer, ce qui vous sera facile, puisque je donnerai d'un autre côté de la tablature à ceux qui sont chargés de les défendre... Surtout, soyez diligents !...

Cet avis, loué des uns et désapprouvé des autres, fut néanmoins exécuté avec obéissance.

Aussitôt l'heure venue, le chevalier de la Sphère prit ses armes et s'en alla au pied des fausses brayes.

— Qui va là ? demanda la sentinelle.

— Ami, lui répondit Périon, allez dire au duc Bortin et à son frère Alintes, je vous prie, qu'il est nécessaire que je leur parle, pour chose qui leur importe grandement...

Ceux qui faisaient la ronde s'approchèrent alors. L'un d'eux se chargea de la commission, et, bientôt après, il revint et descendit une échelle pour que Périon pût monter.

— Car, dit-il, on n'ouvrira pas aujourd'hui les portes, et le duc désire vous entretenir au plus tôt...

— C'est bien, répondit Périon, j'obéis à son commandement.

Il monta donc l'échelle et entra dans la ville par le rempart, d'où quelques soldats, se détachant aussitôt, lui firent escorte jusqu'au palais où il trouva Alintes et Bortin.

Le chevalier de la Sphère débuta par une profonde révérence.

— L'ami, dit Bortin, ôtez votre heaume et parlez-nous en toute sûreté.

— Seigneurs, répondit le chevalier de la Sphère, j'ôterai mon armet quand il vous plaira. pourvu que vous soyez tous deux seuls, car je n'entends pas être connu d'autres que de vous...

— Soit ! répondit Alintes.



Lors, ils commandèrent à tous ceux qui étaient là de se retirer et de fermer la porte en sortant.

Les deux ducs n'avaient pas le moindre soupçon des intentions du chevalier de la Sphère. Quand ils furent seuls avec lui, ils lui dirent :

— Or, maintenant que nous voilà seuls tous les trois, vous pouvez parler à votre aise, l'ami... Par ainsi, débarrassez-vous de votre heaume.

— Il ne m'embarrasse pas, au contraire, traîtres que vous êtes ! répondit Périon en se précipitant l'épée à la main sur Bortin, et en lui fendant la tête jusqu'aux épaules.

Il allait en faire autant à Alintes. Mais celui-ci, auquel la peur donnait des ailes, avait déjà ouvert la porte et il dévalait les degrés en criant :

— Alarme ! Alarme ! On tue votre seigneur !

Le chevalier de la Sphère ne jugea pas à propos de le poursuivre. Il resta dans la chambre pour en garder l'entrée, et, pour augmenter encore le tumulte qui commençait à se faire, il cria lui-même par les fenêtres, afin d'émouvoir les gens de la cité et de retirer les soldats des murailles.

La rumeur gagna partout en effet. On accourut en foule vers le palais, dans l'espérance de prendre le meurtrier et de le tailler en pièces. Mais la porte était étroite, et forte était la muraille. Tout le monde voulait entrer à la fois, pour venger Bortin, ce qui permit à Périon d'abattre une douzaine des plus imprudents, sans avoir reçu seulement une égratignure.

Cependant l'émeute se renforçait de plus en plus, et, de plus en plus aussi, devenait menaçante. Les uns accouraient avec de lourds marteaux pour abattre le palais, et ensevelir Périon sous les décombres; les autres accouraient avec d'énormes bouchons de paille pour incendier la maison et y enfumer le chevalier de la Sphère comme un renard. Ceux-là même qui faisaient la ronde sur les remparts, supposant que les ennemis pouvaient avoir forcé quelque endroit des murailles, abandonnèrent leur guet et vinrent se ranger en bataille sur le marché...

Pendant ce temps, les sujets de la duchesse d'Autriche, fidèles au rôle que leur avait tracé Périon, dressaient sans empêchement leurs échelles, escaladaient les murs, descendaient dans la ville, en brisaient les portes pour permettre au reste de l'armée d'y passer, et, cela fait, se mettaient à tuer et à foudroyer tout ce qui leur faisait résistance.

La panique fut considérable, comme bien on pense. Périon put alors quitter la chambre où on l'avait assiégé jusque-là, et se mêler aux troupes de la duchesse.

Alintes était parmi les fuyards. Mais, reconnu au détour d'une rue, il fut aussitôt signalé à la vengeance des assiégeants, qui se gardèrent bien de lui faire le moindre quartier.

CHAPITRE VI

Comment, après avoir remis la cité de Vienne entre les mains de la gente duchesse d'Autriche, le chevalier de la Sphère jugea prudent de s'enfuir secrètement.



Vienne était reprise. Les troupes de la belle duchesse d'Autriche étaient victorieuses. Le sang coula abondamment, certes, à cause du désordre inséparable d'une pareille surprise dans un pareil moment, c'est-à-dire en pleine obscurité.

Ce conflit eût pu être plus cruel encore, si le chevalier de la Sphère, par humanité, n'eût commandé qu'on cessât la tuerie, qu'on épargnât ceux des soldats qui tenaient encore pour Alintes et pour Bortin, et qu'on prît tous les citoyens à merci.

La jeune et belle duchesse apprit vitement cette bonne nouvelle, et elle arriva plus vitement encore pour recevoir les serments de fidélité des habitants de la cité reconquise, et aussi pour féliciter son vaillant amant de son esprit et de son courage.

Il était grand jour lorsqu'elle entra dans Vienne. Après les premiers baise-mains d'usage, elle s'enquit du chevalier de la Sphère, et on lui répondit qu'il était occupé à faire éteindre l'incendie du palais.

On se rappelle que, dans les premiers moments du désordre provoqué par le meurtre de Bortin, les défenseurs de ce duc étaient accourus avec des marteaux et avec des torches pour enfoncer les portes de la chambre où se tenait Périon, et, en cas de résistance, pour l'enfumer là comme un renard dans son terrier. C'est ainsi qu'un commencement d'incendie s'était déclaré dans cette partie du palais; puis, de là, le feu s'était communiqué rapidement aux autres parties du monument qu'il menaçait de réduire en cendres en très peu de temps.

Grâce aux efforts de la foule, encouragée par l'exemple et l'activité du chevalier de la Sphère, le feu fut circonscrit dans de raisonnables limites : On lui donna une proie à dévorer pour qu'il n'en dévorât pas de lui-même une plus grande. Quand la duchesse d'Autriche fut entrée dans la cité, l'incendie n'avait plus de menaces graves, la moitié seule du palais était consumée, mais on n'avait plus à craindre pour le reste de la ville.

La duchesse fut de plus en plus heureuse d'apprendre tout cela. On vint lui dire qu'un certain nombre de partisans des ducs Bortin et Alintes s'étaient réfugiés dans une forteresse voisine du palais, et qu'ils demandaient à parlementer, assurés qu'ils étaient de la miséricorde de leur dame et princesse légitime.

Celle-ci leur fit grâce, comme à tous autres rebelles. Son contentement était trop grand pour qu'elle songeât à user de rancune contre ceux qui

avaient été ses ennemis volontaires ou involontaires.

Avant midi, tout était fini, l'ordre était rétabli, la tranquillité avait reparu dans tous les cœurs. Les soldats avaient quitté la ville, les citoyens étaient rentrés dans leurs maisons, il n'y avait rien de changé, sinon qu'il y avait pour gouverner une jeune et belle duchesse au lieu de deux vieux et vilains ducs. On avait crié : « Vive Bortin et Alintes !... » On en fut quitte pour crier : « Vive la duchesse d'Autriche ! » Et les affaires reprirent leur cours, ni plus ni moins qu'auparavant.

Cet heureux résultat était dû au chevalier de la Sphère, la duchesse ne l'oubliait pas. Aussi, chaque jour, ou plutôt chaque nuit, elle festoyait plus amplement celui dont elle avait reçu tant de bien et tant de plaisir tout ensemble. Et elle avait à cela un double intérêt, Périon étant un aussi vaillant compagnon d'amour que de bataille.

Elle songea à le retenir, à le fixer auprès d'elle, et, pour cela faire, elle employa tous les moyens en son pouvoir.

Il y en avait un qui réussissait toujours et qui eût réussi de la même façon pendant de longues années ; je veux parler des parties d'échecs prolongées fort avant dans la nuit, et remplacées par des parties d'amour prolongées jusqu'au jour. Périon ne se lassait pas de jouer, et la jeune duchesse encore moins. Tous deux avaient l'ardeur, l'insatiabilité de leurs jeunes années, et leur beauté mutuelle était un condiment de plus destiné à aviver cette ardeur et à aiguillonner leur appétit.

Périon ne voyait rien au-delà de cette savoureuse félicité qui l'emparadisait chaque soir dans les bras de la belle duchesse d'Autriche. Il oubliait tout volontiers, et il eût ainsi oublié jusqu'au jour de sa mort, probablement, si le souvenir de la princesse Gricilerie n'était venu traverser son esprit et son cœur, comme un reproche aigu.

Il se réveilla alors comme en sursaut. Sa loyauté naturelle lui fit comprendre qu'il avait pris ailleurs des engagements de cœur qu'il devait tenir, sous peine de forfaire à la foi jurée : il résolut de partir.

Certes, cette résolution lui coûta ! Jamais la jeune duchesse n'avait été plus belle, plus avenante, plus amoureuse. La veille même du jour où ce ressouvenir de Gricilerie avait traversé l'esprit de Périon, sa séduisante maîtresse lui avait proposé d'unir publiquement leurs deux existences, unies secrètement, et de le faire proclamer duc d'Autriche, ce qui était un honneur fort enviable.

Hélas ! malgré ces avantages, malgré surtout la béatitude qu'il goûtait à son aise auprès de sa belle maîtresse, Périon comprit que son devoir l'appelait ailleurs. Il résolut donc, quoique à regret, de s'éloigner pour toujours.

En conséquence, un soir, comme elle et lui se trouvaient seuls, après un souper délicat qu'ils avaient fait ensemble, il lui dit, non sans émotion :

— Ma belle amie, je vais vous prier de m'accorder congé de vous quitter...

— Me quitter?... s'écria la jeune duchesse en pâlissant.

— Pour quelque temps seulement, se hâta d'ajouter Périon.

— Et pourquoi cela, grand Dieu?... Que vous ai-je donc fait, mon doux ami, pour que cette abominable pensée vous soit venue ? Êtes-vous donc lassé de mon amour?... Ai-je vieilli?... suis-je devenue laide sans m'en apercevoir?...

— Vous êtes toujours aussi jeune et aussi belle qu'hier, répondit Périon, un peu embarrassé. Mais je m'étais engagé, le jour où j'ai eu le bonheur de vous voir à la cour de l'empereur de Trébisonde, je m'étais engagé à aller à la quête d'un ami cher... Je dois tenir ma parole...

— Je ne veux pas que vous me quittiez ! s'écria la jeune duchesse avec un geste de délicieuse autorité. Je ne veux pas, répéta-t-elle en jetant son bras blanc autour du cou de son amant et en l'attirant amoureusement sur sa poitrine nue et bondissante.

Périon allait répliquer. La bouche de sa compagne se colla sur la sienne et l'empêcha de parler.

Cette nuit-là, Périon ne put partir.

Mais il fallait qu'il partît. La duchesse ne lui donnait pas congé, il le prit.

Le lendemain, à la nuit tombante, un cheval tout harnaché l'attendait hors des murs de la cité. Périon sortit secrètement du palais sans être aperçu de personne, alla vers l'endroit où se trouvait son cheval, monta dessus, l'éperonna et s'éloigna rapidement de Vienne.

Quand la duchesse sut la cruelle vérité, elle faillit en mourir de douleur. Elle s'arracha quelques brins de ses beaux cheveux, elle meurtrit légèrement ses beaux seins blancs et pleura toutes les larmes de sa tête.

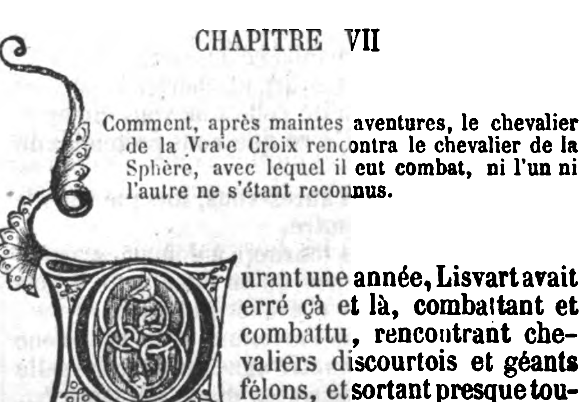
Une seule chose parvint à la réconforter, cependant. Elle était enceinte !

— Hélas ! murmura-t-elle avec une douce mélancolie, puisque j'ai perdu le père, je le retrouverai dans son fils, qui sera désormais mon unique joie et mon unique consolation.

Et de fait, au bout de neuf mois, l'intéressante duchesse d'Autriche accoucha d'un beau garçon qui ressemblait à s'y méprendre à Périon, et qu'elle nomma Fonelus. Il fut depuis un des meilleurs chevaliers de la terre.

CHAPITRE VII

Comment, après maintes aventures, le chevalier de la Vraie Croix rencontra le chevalier de la Sphère, avec lequel il eut combat, ni l'un ni l'autre ne s'étant reconnus.



Durant une année, Lisvart avait erré çà et là, combattant et combattu, rencontrant chevaliers discourtois et géants félons, et sortant presque toujours vainqueur des luttes entreprises.

Durant toute cette année, jamais on ne l'avait vu rire, jamais on ne l'avait vu faire même semblant de s'égayer de ce dont les autres se gaudis-



saient le plus volontiers. Il songeait toujours et sans cesse sa mie Onolorie, se nourrissant obstinément la cervelle et le cœur de cette viande creuse, et résolu de ne jamais se faire connaître à quiconque jusqu'à l'heure de sa mort, qu'il appelait parfois de tous ses vœux.

Or, la renommée avait déjà proclamé en tous lieux sa prouesse et son mépris de la mort, sans qu'il songeât à en tirer gloire ou profit.

Il s'était égaré un soir dans une forêt fort épaisse. Ne pouvant faire autrement, il s'était résigné à passer sa nuit dans un taillis, à quelques pas d'une source dont il entendait distinctement le murmure sourd dans le silence général. Il ôta son heaume, but un peu d'eau et se coucha sur l'herbe pour y prendre repos.

Malgré sa fatigue du jour, il ne put dormir, tant il était préoccupé du souvenir de sa mie.

Comme il rêvassait à Onolorie, il entendit bientôt un hennissement de cheval, et, quelques minutes après, grâce à la blonde clarté de la lune, il aperçut un chevalier armé de toutes pièces, lequel mit pied à terre sur le bord de la source, ôta le frein de son cheval pour lui donner la liberté de paître, puis s'assit sur l'herbe où, tout comme Lisvart, il se mit à rêvasser et à soupirer.

— O amour ! amour ! murmura-t-il, vous m'avez mis en si haut lieu de félicité et de jouissance, que je puis bien m'estimer le plus heureux chevalier de la terre, le plus heureux parce que le mieux aimé de la plus belle princesse de la terre !... O madame, souvenez-vous de votre serviteur qui, nuit et jour, n'a plaisir qu'à louer vos merveilleuses perfections !...

— Par mon chef murmura le chevalier Solitaire entre ses dents, voilà contre madame Onolorie un blasphème que je ne saurais endurer plus longtemps !... Mais, ajouta-t-il, peut-être est-ce d'elle-même qu'il parle !... Peut-être en est-il aimé !... En tous cas, il ne peut l'aimer de la même façon et de la même force que moi !... En tout cas aussi, il n'a pas le droit de s'en vanter tout haut, ainsi qu'il le fait... Par ainsi, je vais lui apprendre à modérer son enthousiasme et à mettre un frein à sa folie amoureuse...

Lors, Lisvart reprit son armet, le remit sur sa tête et s'avança dans la direction du chevalier inconnu.

— Qui va là ?... demanda ce dernier.

— Je suis, répondit Lisvart, un chevalier qui veut savoir de vous le nom de celle que vous aimez et qui n'a pas sa pareille, à ce que vous prétendez du moins...

— Et quel profit en aurez-vous, lorsque vous le saurez ?... demanda l'autre.

— Un profit qui vous tournera à dommage, parce que je n'endurerai jamais qu'on fasse cette injure à ma dame, répondit le chevalier Solitaire.

— Comment ! reprit l'inconnu, vous avez donc la prétention de placer votre amie au rang de celle que, ni vous ni elle, ne seriez digne de servir ?... C'est là de l'outrecuidance, et je vois qu'il faut que je vous apprenne la modestie et la sagesse !...

Ils s'entrecoururent sus tous les deux, à la lueur des étoiles, et ils se traitèrent si âprement, et en si peu d'espace, que leurs écus et leurs hauberts en furent décloués et rompus. Néanmoins ils se maintinrent assez bien l'un l'autre, tellement qu'ils furent près de deux heures sans reprendre haleine et sans pouvoir se dire lequel des deux était le meilleur ou le pire.

Cela donna quelque ébahissement au chevalier Solitaire, qui n'avait de sa vie trouvé champion si brusque et si adroit, bien qu'il eût eu maintes et maintes fois affaire à géants redoutables. Aussi résolut-il de tenter fortune par un autre moyen.

Il laissa pendre son épée à une chaînette qu'il avait au poing, et, saisissant son ennemi bras à bras, il fit son effort pour le ruer par terre. Mais il trouva chaussure à son pied et malice à son aune.

A cette cause, ils reprirent derechef leurs épées, et un nouveau combat recommença, quoique l'un et l'autre fussent si gravement blessés qu'ils ne pensaient pas pouvoir aller bien loin sans tomber morts.

Aucun d'eux ne montrait un seul point de couardise. Tout au contraire, le courage leur croissait de plus en plus, au fur et à mesure que s'éteignaient leurs forces et que s'écoulait leur sang.

— Chevalier, cria Lisvart, je crois qu'à cette heure vous allez payer la menterie que vous avez faite à l'endroit de ma dame !...

Le chevalier inconnu fut si dépité de cette menace, qu'il en haussa son épée et en donna un tel coup au chevalier Solitaire, que, le voulût-il ou non, ce dernier fut obligé de ployer les genoux et de laisser tomber sa propre épée. Mais, se relevant aussitôt avec une agilité surprenante, Lisvart se lança au collet de son ennemi et lui cria :

— Maintenant finiront votre gloire et votre vie tout ensemble !...

Pendant les dernières convulsions de ce combat, le jour était venu. Lisvart, en essayant de mettre à exécution la menace de mort qu'il venait de proférer, aperçut une sphère peinte sur l'écu de son adversaire. Il reconnut alors qu'il venait de s'escrimer contre son oncle, et que, deux secondes encore, il allait lui percer la gorge d'outre en outre.

— Ah ! perverse fortune !... s'écria-t-il en jetant au loin son épée. Ah ! misérable fortune ! comme en toutes choses tu m'es contraire !...

Lors, se mettant vitement et respectueusement à genoux, il ôta son heaume et dit à Périon :

— Mon oncle, pardonnez-moi, je vous en prie !... Certes, j'aurais dû vous reconnaître à votre prouesse et ne pas m'aventurer, ainsi que je l'ai fait, bien que j'en aie été châtié assez pour m'en souvenir toute ma vie, car je me sens blessé à mort...

Périon, tout ébahi de retrouver si vite et si étrangement celui pour lequel il s'était mis en quête, n'avait rien répondu de prime abord. Il s'était contenté de pleurer de joie.

— Ma foi, beau neveu, lui dit-il en l'embrassant, je dois convenir que le jour est arrivé fort à propos pour moi..... Car si vous ne m'aviez pas reconnu, ma dernière heure sonnait...

Comme ils en étaient en ces termes, survint la bonne demoiselle Alquife, laquelle cheminait elle-même depuis un long temps, par monts et par vaux, à la recherche du jeune et mélancolique Lisvart.

En apercevant les deux compagnons s'embras-

sant, désarmés, le heaume enlevé, mais tout sanglants, et rougissant de minute en minute la place où ils se tenaient, elle s'écria :

— Sainte Marie, aidez-moi !... Quelle aventure est celle-ci ?... Les deux meilleurs chevaliers du monde, et les plus grands amis, s'entre-rencontrant par le péril de leur vie !...

Alquife, s'apercevant qu'ils chancelaient tous deux, autant sous le poids de leur émotion que sous le poids de leur douleur physique, descendit vitement de cheval, s'en vint près d'eux, les salua et chercha un moyen d'étancher leurs plaies, qui coulaient comme fontaines.

Ce moyen fut de déchirer sa capeline et d'en faire autant de bandes et de compresses qu'elle put, avec quoi leurs blessures furent provisoirement bridées. Puis, ce premier pansement opéré, elle les aida l'un et l'autre à remonter à cheval, et elle les conduisit ensuite dans un château voisin, où elle avait précédemment reçu l'hospitalité, et dont le seigneur leur fit gracieux accueil, une fois qu'ils lui eurent raconté leur aventure.

CHAPITRE VIII

Comment Lisvart et Périon, une fois guéris, reprirent le chemin de Trébisonde, et comment Alquife alla annoncer leur arrivée aux deux jeunes princesses.

Grâce aux soins et à la science de la femme de leur hôte, Lisvart et Périon furent bientôt en état de reprendre le cours de leur voyage.

Lisvart voulait s'enfoncer dans les forêts pour y vivre en loup, loin des hommes et des femmes. Mais son oncle et Alquife l'en dissuadèrent en lui faisant comprendre ce qui l'attendait à la cour de l'empereur de Trébisonde.

— Vous y trouverez bien des changements, lui dit la bonne demoiselle. L'empereur a marié Griliane avec le roi de la Breigne, qu'ont accompagné, à cette occasion, Florestan, Parmenir et autres..... Quant aux belles princesses Gricilerie et Onolorie, si la première n'a pas changé de manière de voir à l'endroit de quelqu'un que je connais, sa sœur, au contraire, a modifié de beaucoup ses sentiments... Est-ce un bien? est-ce un mal?... Ce sera à vous d'apprécier, chevalier de la Vraie Croix...

Lisvart rougit et détourna la tête. Il en savait assez pour vouloir désirer le retour prochain à Trébisonde.

Leur partement ainsi arrêté, ils remercièrent leur hôte des bons traitements qu'ils avaient reçus de lui et de sa femme, et reprirent leur chemin pour aller retrouver la barque du chevalier Solitaire, qui, de ce moment, reprit son nom de chevalier de la Vraie Croix.

Quelque temps après, les vents étant favorable, nos voyageurs arrivèrent à deux milles de Trébisonde. Mais, avant que de prendre terre, Périon et Lisvart tirèrent Alquife en particulier, et lui demandèrent ce qu'ils avaient à faire.

— Seigneurs, leur répondit-elle, il me semble que, pour le mieux, j'aille faire part de votre arrivée aux princesses Onolorie et Gricilerie..... Selon ce qu'elles vous manderont, vous vous gouvernerez à l'avenir.

Les deux chevaliers y consentirent.

Lors, Alquif entra dans une petite nauf et alla aborder, peu après, au port même de Trébisonde, où la première personne qui la vit fut Bridelne, laquelle, sans lui parler, courut vitement au palais pour avertir les deux princesses.

Ces dernières étaient pour lors à la chapelle avec l'impératrice, ce qui n'empêcha nullement Bridelne de s'approcher d'elles pour leur communiquer cette nouvelle.

Certes, jamais timide bergère trouvant un serpent dans un buisson n'eut le cœur plus émotionné, plus tremblant, plus angoisseux que ne fut celui d'Onoloric et de Gricilerie en apprenant le retour des deux chevaliers. Cela les tint si fort, même, que, contrairement à leur habitude et à leur devoir, elles laissèrent l'impératrice prier toute seule, et s'en allèrent au devant d'Alquife, les joues empourprées par le désir.

Gricilerie, plus hardie que sa sœur, interrogea Alquife, qui lui répondit :

— Très bonne madame, votre chevalier et le sien sont là-bas, attendant votre commandement...

A cette parole. Onolorie fut prise d'une joie inaccoutumée, et elle se trouva en une telle perplexité, qu'elle faillit tomber de son haut. Heureusement que Gricilerie se trouvait là : elle étendit le bras et retint sa sœur, en lui disant tout bas :

— Contenez-vous, ma chère sœur, je vous en supplie, par respect pour vous et pour moi... Votre attitude pourrait tourner en conséquence, si elle était remarquée...

— Ah ! ma sœur, répondit Onolorie, si vous saviez l'injure que j'ai faite à celui qui a tant souffert par mon occasion !

— Madame, dit Alquife, le bon accueil que vous lui ferez effacera tout ce passé, si bien qu'il ne s'en souviendra pas... Mais, je vous prie, que dois-je leur mander à l'un et à l'autre de votre part?...

— Il est besoin, répondit Gricilerie, que l'empereur notre père sache lui-même leur retour, car il ne manquera pas de les envoyer prier de venir vers lui aussitôt... Toutefois, dites à Périon qu'il amène demain soir son neveu à la fenêtre du jardin, où nous les attendrons, ma sœur et moi. Quand il seront là, et nous aussi, nous deviserons ensemble des choses passées et des choses à venir...

Comme Gricilerie achevait ces mots, on la vint avertir que l'impératrice allait sortir de l'église, car vêpres étaient parachevées. Lors, les deux princesses quittèrent Alquife, qui, avant d'aller rejoin-

dre Lisvart et Périon, jugea à propos d'aller les annoncer au vieil empereur de Trébisonde.

CHAPITRE IX

Comment Lisvart et Périon furent accueillis de l'empereur de Trébisonde et des dames de sa cour.

Lisvart et Périon dormirent très mal cette nuit-là, à cause des promesses de la nuit suivante qui les tinrent en éveil d'une assez agréable façon:

Le lendemain donc, il se rendirent au palais, et se rencontrèrent avec le vieil empereur de Trébisonde qui venait précisément au-devant d'eux, accompagné du roi de la Breigne, du duc Alafonte, du duc d'Ortilense et de maints autres princes et chevaliers.

Grande fut la bienvenue et le bon accueil qui furent faits aux deux chevaliers. Ceux-ci s'apprêtaient à baiser les mains de l'empereur; mais lui, les empêchant, les accola, la larme à l'œil, tant il était heureux de les voir de retour. Puis il les conduisit au palais, où déjà l'impératrice, avertie, se tenait sur le seuil avec ses dames, pour les recevoir.

— Madame, lui dit l'empereur, je vous amène ces deux gentilshommes qui ont autrefois rompu nos prisons, comme vous savez... Je les laisse en votre garde, et pour plus grande sûreté, nos filles en seront chargées...

Quand les deux chevaliers eurent fait révérence à l'impératrice et aux dames, ils se mirent à deviser de choses et d'autres.

Gricilerie et Onolorie, qui, depuis qu'ils étaient là, avaient mué cent fois de couleur, passant du blanc au rouge avec une promptitude sans exemple, Onolorie et Gricilerie, donc, se rapprochèrent tout-à-fait d'eux, et cette dernière se hasarda à dire à Périon :

— Je croyais, seigneur, qu'en votre qualité de mon chevalier, j'avais quelque autorité sur vous... Mais vous m'avez bien prouvé le contraire... Car, lorsque vous avez quitté cette cour pour aller en Autriche, vous ne deviez quasi pas séjourner, et cependant il y a longtemps que vous êtes absent!...

— Madame, répondit Périon un peu confus, car il savait où le bât le blessait; madame, la vie d'un chevalier errant est mêlée d'aventures qui ne lui permettent pas toujours de revenir à heure fixe... Par ainsi, je vous supplie de m'excuser...

— Le seigneur Lisvart, dit à son tour Onolorie, n'oserait pas répondre ainsi de lui-même, je crois... Car il sait combien il a déjà failli...

— Madame, répondit Lisvart, à mal fait ne gît qu'amende... Je sais bien que j'avais intention d'accompagner l'empereur au partir de Constantinople, mais Dieu sait qui m'en détourna...

Tous ces propos étaient tenus entre eux si couvertement, que, pour déguiser leurs pensées, ils parlaient par moments contre leur propre conscience. L'impératrice et l'empereur étaient si près de leurs filles, qu'elles n'eussent su dire une parole qui n'eût été entendue...

Vint le dîner, qui fut somptueux, en l'honneur des deux nouveaux débarqués, lesquels, tout le temps qu'il dura, furent distraits par la pensée du rendez-vous qu'ils avaient obtenu.

CHAPITRE X

Comment Lisvart et Périon se rendirent dans le verger, devant la fenêtre treillissée des princesses, et ce qui en résulta.

Le soir, à l'heure fixée, pendant que presque tout le monde dormait dans le palais et aux alentours, Périon et Lisvart quittèrent secrètement leur logis et s'en vinrent franchir la muraille qui les séparait du jardin. Une fois dans le jardin, ils s'orientèrent aisément, et s'approchèrent des fenêtres auxquelles Périon avait déjà goûté de célestes jouissances en picorant les lèvres de sa mie et en se laissant becqueter les siennes par elle-même.

Comme ils arrivaient tout contre, ils entendirent comme un gazouillement d'oiselles sous des ramures : c'étaient les deux princesses qui se parlaient tout bas.

Alors Périon gratta légèrement le long du bois, pour les avertir de leur présence.

Gricilerie se présenta aussitôt, et, à travers les mailles assez espacées de la grille, leur donna à chacun un baiser qui fit surtout tressaillir Périon, auquel elle dit en souriant :

— Je vous fais ce bon accueil, à cause du compagnon que vous m'avez amené, et que je veux prier d'oublier le mal que ma sœur lui a fait involontairement et dont elle se repent beaucoup à cette heure... Onolorie vous supplie, chevalier, ajouta Gricilerie en s'adressant à Lisvart, de lui pardonner... Ce faisant, elle viendra vous parler céans... Sinon, elle n'osera jamais se trouver en votre présence.

— Madame, répondit Lisvart, elle sait que je suis son humble serviteur et son esclave obéissant. C'est à elle de me commander tout ce qu'elle voudra, et non pas de me demander pardon, à moi qui l'ai offensée.

— Chevalier, reprit Gricilerie, prenez le cas que vous criez merci à qui vous a courroucé, et que vous portez la pénitence du mal d'autrui... Je sais bien comment les choses vont, et que ma sœur a failli vous faire injustement mourir... Toutefois, oubliez le fruit amer : il vient d'une tant douce racine!...



— Ah! madame, répondit Lisvart, pour Dieu! ne parlez jamais tel langage... C'est moi qui suis cause de tout!... C'est moi qui ai fait le mal... C'est moi qui l'ai offensée! C'est moi qui vous supplie de faire mon accord avec elle!...

— A ce que je vois, dit Gricilerie, il sera aisé à vous accorder... Or, attendez un peu et vous en aurez des nouvelles...

Gricilerie disparut un instant pour reparaître avec Onolorie, laquelle, pour mieux complaire à son ami, s'était étudiée à se parer, à se faire plus séduisante encore. Et par là, je n'entends pas parler d'accoutrements semblables à ceux que les hautes et nobles dames comme elles portaient aux festins et aux assemblées. Non! Onolorie avait seulement un mantelet de taffetas cramoisi, à cause de la chaleur, qui était grande. Sur sa jolie tête, elle avait un petit voile de crêpe, voletant au moindre vent. Cela lui donnait si bonne grâce, qu'elle semblait ainsi avoir en elle plus de divinité qu'auparavant.

Comme elle s'approchait de la fenêtre, Gricilerie dit à Lisvart :

— Trouvez-vous que ma sœur soit digne de pardon et qu'elle mérite que vous lui rendiez bien pour mal?...

Le chevalier de la Vraie Croix mit incontinent le genou en terre et baisa les mains de sa mie le plus doucement du monde. Mais, au même instant, Onolorie, sans proférer une seule parole, l'attira vers elle, joignit sa bouche à la sienne, et leurs lèvres en demeurèrent si bien collées que, pendant un long espace, ni l'un ni l'autre n'eurent quasi moyen de respirer...

Au bout de quelques minutes de cette béatitude, avant-courière d'une plus grande, Lisvart murmura :

— Madame, la grâce que vous me faites là est telle, que si toutes les vertus qui se trouvent éparpillées entre les meilleurs chevaliers se trouvaient réunies en moi seul, je n'oserais pas encore me réputer digne de si haute faveur... Je ne sais vous dire autre chose sinon que je ne suis né que pour vous servir, obéir et complaire, vous jurant par vous-même que si quelque chose de moi à pu vous offenser dans le passé, ç'a été contre le gré de mon cœur...

— Ah! mon doux ami, répondit Onolorie, je ne sais vraiment où j'avais l'esprit quand je vous envoyai par mon écuyer la vilaine lettre qui vous a causé tant de chagrins!... Ah! si vous saviez combien de fois j'en ai maudit l'heure!... Combien de fois je m'en suis mordu les doigts!... Combien de fois je m'en suis voulu du mal à moi-même!... Le repentir en arriva trop tard; en tout cas, il m'a appris à être désormais moins facile au soupçon, moins légère, plus sage... Car j'ai tant souffert, mon doux ami, que je puis témoigner par épreuve qu'il n'est pas vrai que l'on meure pour trop aimer... Si l'on mourait de trop aimer, il y a longtemps déjà que je serais pourrie en terre, ayant demeuré l'espace d'un an et plus sans que l'œil me soit séché, sans que mon cœur ait passé une minute sans soupirer et plaindre la faute que j'avais commise à votre égard, laquelle je vous supplie d'oublier et de me pardonner du meilleur de votre âme...

Tout en disant cela, les larmes lui tombaient des yeux, ce qui mit Lisvart en telle peine qu'il pensa en trépasser. Néanmoins, reprenant courage, il dit à Onolorie :

— Madame, vous me faites tort, et je ne sais vraiment comment ni pourquoi vous vous plaisez à vous mettre ainsi en peine, en ma présence, d'une chose où, sauf votre grâce, il n'y a propos, car c'est bien moi qui ai failli et vous ai autorisée à la jalousie, en montrant à Gradasilée plus de privauté que je ne devais... Par ainsi, laissons ce propos, s'il vous plaît, et permettez-moi seulement de baiser ce que le vent, pour me porter plus de faveur, m'a présentement voulu faire voir.

Lisvart disait cela parce que, pendant que la belle princesse Onolorie se lamentait ainsi, son manteau de taffetas cramoisi s'était entr'ouvert, et l'amoureux chevalier avait pu juger, à travers la transparence de sa blanche chemise de fin lin, de la rondeur provocante et de la perfection divine de sa jeune gorge.

Cela l'échauffa tellement, cela lui mit si bien l'eau à la bouche, que, sans idée de licence cependant, il étendit le bras droit et plaça sa main frémissante sur cette chair d'albâtre, frémissante aussi.

Onolorie le repoussa un peu, si peu, que sa main chercheuse ne fit que se déplacer et aller d'une rose à l'autre rose.

Pendant ce temps, Périon et Gricilerie s'occupaient du lieu et des moyens qu'ils pourraient imaginer pour se voir plus intimement, sans grille et sans empêchement d'aucune sorte; et tout en cherchant ces moyens-là, ils n'en perdaient pas pour cela une bouchée de leur amoureux déduit, se becquetant du bout des lèvres avec une onction, une lenteur qui prouvaient éloquemment l'intérêt qu'ils prenaient tous deux à cette occupation. Leurs mains se liaient comme leurs lèvres, et ne voulaient pas se séparer. La seule chose dont ils se plaignirent, ce fut de la venue du jour, qui se manifesta plus clair et plus tôt qu'ils n'eussent voulu.

Ils furent donc, tous quatre, contraints de se quitter; mais, avant de le faire, Lisvart, qui s'apercevait qu'en somme il n'avait reçu que la menue monnaie de son amour et qui voulait recevoir le tout, Lisvart dit à Onolorie :

— Madame, je vous supplie de ne pas trouver mal si je prends à cette heure la hardiesse de vous déclarer ce que mon cœur vous a tenu secret jusqu'à présent... Amour, qui commande aux dieux et aux hommes, me fait peut-être abuser de la privauté que vous avez bien voulu me laisser prendre sur votre personne, la plus belle qui soit au monde... Mais je n'y tiens plus!... Je me sens mourir à petit feu sur le gril du désir... Je vous supplie donc, mon cher bien, ma seule espérance, de m'accorder la vie en m'accordant la possession de votre divin corps, après m'avoir accordé celle de votre précieux cœur... Si vous n'avez pitié de moi, madame, je suis perdu!...

Lisvart prononçait ces paroles avec de grosses larmes dans les yeux. Onolorie, assez ébahie, lui répondit :

— Que vous ai-je donc fait, mon doux ami, pour ainsi vous plaindre?... Croyez-vous donc que je pourrais jamais vous refuser chose que vous me demanderiez, pourvu toutefois qu'il n'y eût pas d'atteinte à mon honneur!...

— Madame, reprit Lisvart, votre honneur m'est autant en recommandation que ma propre vie.... Ce dont je vous supplie à cette heure, c'est qu'après m'avoir accepté pour ami, vous consentiez en outre à m'accepter pour mari... Vous savez la maison dont je suis... En me faisant cette faveur, vous m'obligerez de plus en plus à vous honorer, aimer et servir...

— Oui, mais, mon doux ami, comment le pourrai-je faire sans le vouloir de l'empereur? demanda naïvement Onolorie.

— Madame, répondit Lisvart, votre consentement suffira... Si vous trouvez bon ce que je vous propose, madame Gricilerie votre sœur ne voudra pas traiter moins gracieusement mon oncle Périon, vu l'amitié qu'ils ont ensemble.

— En bonne foi, reprit Onolorie, si elle est de cet avis, je suivrai son opinion...

— Pour Dieu, madame, reprit Lisvart, sachons-le, s'il vous plait, tout présentement.

Lisvart avait la bouche fraîche : il lui causait amour avec une telle facilité et une telle abondance, qu'il disait mieux à l'improviste, ainsi, que s'il eût toute sa vie étudié sa leçon.

Gricilerie, consultée, se laissa convaincre, et si bien, qu'il fut convenu que, la nuit suivante, les grilles seraient supprimées, c'est-à-dire que les deux princesses descendraient au verger, et qu'alors ils exécuteraient tous quatre effectivement ce à quoi la bouche et le cœur donnaient consentement.

Les coqs du voisinage annoncèrent pour la seconde fois la venue du jour. Les deux amoureux chevaliers prirent, à leur grand regret, congé de leurs dames aimées, et s'en retournèrent dans leur chambre sans être aperçus.

CHAPITRE XI

Comment Lisvart et Périon, à leur second rendez-vous avec les deux princesses de Trébisonde, goûtèrent la plus parfaite des félicités humaines.

Périon et Lisvart dormirent à poings fermés jusque vers les dix heures, où l'on vint les avertir que l'empereur de Trébisonde était à la messe. Ils l'allèrent trouver.

Tout le reste du jour se passa à baller et à deviser de choses plus ou moins intéressantes. Lisvart et Périon étaient sur les charbons ardents de l'impatience. Pour eux, la journée s'écoulait avec une lenteur désespérante.

La nuit vint enfin! Chacun se retira pour dormir. Seuls, le chevalier de la Sphère et le chevalier de la Vraie Croix, qui avaient la puce à l'oreille, ne se couchèrent point. Ils attendirent impatiemment l'heure promise pour l'exécution de leur entreprise, et quand le sablier eût marqué cette heure-là, c'est-à-dire vers la mi-nuit, ils partirent de leur logis et s'en vinrent au jardin du palais.

Les deux princesses y étaient déjà depuis quelques instants. Et, en attendant leurs amis, elles s'étaient réfugiées à l'abri d'une coudraie très feuillue.

Le rossignol triomphait à dégoiser son ramage. Le temps était gracieux et serein, et la lune était un peu trouble, comme si elle eût été la complice de nos quatre amoureux, et qu'elle eût voulu les favoriser en ne les éclairant pas trop violemment.

Lisvart et Périon marchaient pas à pas, avec d'extrêmes précautions, pour n'être pas reconnus et trahis. Gricilerie, qui avait l'œil au guet, les aperçut, et, comme ils passaient devant la coudraie où elle était cachée avec Onolorie, toutes deux sortirent précipitamment de leur cachette, et s'en allèrent les surprendre par derrière, en leur disant de leurs voix argentines :

— Demeurez, chevaliers!... vous êtes nos prisonniers!...

Périon et Lisvart mirent les genoux en terre et baisèrent dévotement les belles mains de leurs belles maîtresses.

Mais elles, plus hardies ou forcées d'amour, leur tendirent spontanément les bras, les accolèrent et les baisèrent le plus savoureusement du monde.

Périon se retira avec Gricilerie, laissant Lisvart, lequel, tenant toujours Onolorie tendrement embrassée, murmura bouche à bouche avec elle :

— Madame, le bonheur que je ressens à cette heure est tel, que mon cœur ne peut quasi le comprendre... Je suis trop heureux pour savoir parler... Excusez donc, je vous prie, mon silence, qui est de l'admiration...

— Mon doux ami, répondit Onolorie, mettons-nous sur cette herbe; nous y serons plus à notre aise. Et, puisque je me suis tant oubliée, me trouvant dans un lieu si suspect à mon honneur, je me fie en vous pour le surplus... Cette familiarité pitoyable que j'ai en votre faveur ne doit pas aller au-delà des choses permises.... Vous êtes un loyal amant...

Tandis qu'Onolorie préparait cette honnête excuse à sa défaillance, Lisvart, enflambé d'amour, gagnait petit à petit du terrain. Ses lèvres ardentes devenaient de plus en plus goulues et se voulaient de plus en plus repaître de cette chair blanche et ferme qu'elles avaient à leur portée. Il allait passer outre : Onolorie l'arrêta doucement en lui disant d'une voix qu'on entendait à peine, tant elle avait de langueur :

— Ah! mon ami, mon tendre ami, contentez-vous de prendre sur moi autant que moi même ai commandement, qui est de voir et toucher ma personne, sans vous mettre en peine de m'ôter ce que ni vous ni d'autres ne sauriez me rendre après...

— Madame, répondit Lisvart, vous savez depuis combien de temps je navigue en cette mer d'amour... Maintenant que je suis près d'entrer au doux port de merci, pour Dieu! ne m'y soyez pas nuisante!...

— Mon ami, reprit Onolorie, ne vous doit-il pas suffire que je sois vôtre, et jouir de l'extérieur,

qui est le propre fruit des amoureux, sans vouloir tendre encore à un plaisir sitôt passé et qui n'apporte, dit-on, que tristesse avec soi?... Le bon pasteur tond son ouaille; mais aussi il la sauve de danger le moins mal qu'il peut: faites donc ainsi que lui et me traitez doucement, s'il-vous-plaît!...

Mais, tant plus Onolorie proférait ces mignardes excuses, et tant moins l'amoureux et affolé Lisvart se persuadait d'y ajouter foi. Bien loin de là, il s'aventura à cueillir la première fleur du rosier, lequel, pour le commencement, se trouva épineux. Toutefois, avant qu'ils ne se fussent séparés, la terre fut si bien cultivée, qu'elle se rendit fertile et aisée, au contentement de l'un et de l'autre.

Quant à Périon et à Gricilerie, ils faisaient leurs besognes tout à loisir. J'ignore s'ils avaient fait l'un et l'autre les mêmes façons qu'Onolorie et Lisvart; en tout cas, la fin du jeu se tourna en promesses et en serments. Il fut bien convenu qu'on se retrouverait chaque nuit au même lieu, témoin d'une si vive et si complète béatitude.

A quoi ils s'exercèrent pendant une semaine entière, trouvant chaque jour, et part et d'autre, un nouvel attrait à ce tendre passetemps.

CHAPITRE XII

Comment vint à la cour de l'empereur de Trébisonde un chevalier chargé de lui demander un sauf-conduit pour le roi de la Sauvagine et ses deux frères qui venaient lui demander combat.

A quelque temps de là, le vieil empereur de Trébisonde tenait cour plénière.

Un jour, un chevalier de haute taille et de mine arrogante se présenta, demandant à parler au prince comme envoyé du roi de la Sauvagine.

— Parlez, chevalier, répondit le vieil empereur.

— Sire, dit-il alors d'une voix haute et sonore, le roi de la Sauvagine, mon maître, et ses deux frères, sont dans votre port, prêts à prendre terre... Ils m'envoient vers vous pour vous dire qu'ils sont venus en ce pays tout exprès pour exiger le combat entre eux trois et trois chevaliers de la cour d'Amadis...

— A propos de quoi ce combat? demanda l'empereur de Trébisonde.

— Sire, répondit l'envoyé, le roi de la Sauvagine a fait rencontre en chemin du roi Amadis qui s'en retournait en ses Etats après l'affaire de Constantinople, avec madame Oriane et les gens de leur suite. Le roi de la Sauvagine avait avec lui une troupe nombreuse : il aurait pu attaquer et mettre à mort le roi de la Grande-Bretagne et ses compagnons de route. Il a préféré demander à Amadis de lui désigner trois chevaliers de sa cour et de les lui envoyer en tel endroit qu'il désignerait pour combattre lui et ses deux frères... Amadis voulait être de la partie, mais comme il n'était pas entièrement remis des blessures qu'il a reçues, madame Oriane s'y est opposée, et le roi de la Gaule et de la Grande-Bretagne a alors désigné le chevalier de la Sphère, le chevalier de la Vraie Croix et un autre... Le roi de la Sauvagine a laissé le roi Amadis continuer sa route... Puis, comme il a appris que les trois chevaliers désignés étaient dans cette cour, il est venu avec ses deux frères. Par ainsi, donnez-leur, Sire, une sûreté, afin qu'ils puissent débarquer sans obstacle et arriver jusqu'à vous... Une fois le combat accordé, ils espèrent bien le parachever à leur gloire.

L'envoyé du roi de la Sauvagine se tut, et chacun garda le silence, attendant que l'empereur de Trébisonde se prononçât. Onolorie et Gricilerie, qui étaient présentes, avaient le cœur battant d'inquiétude, et si elles avaient osé, elles auraient conseillé tout haut à leur père de renvoyer le roi de la Sauvagine et ses acolytes dans leur île.

Mais l'empereur n'eût pas entendu de cette oreille-là.

— Chevalier, dit-il à l'envoyé, j'accorde à votre maître, à ses deux frères et à leur suite la sûreté qu'ils me demandent. Je les recevrai volontiers demain.

Le chevalier s'en alla incontinent avec la raideur méprisante qu'il avait montrée dès le début, et s'en alla porter au roi de la Sauvagine la réponse que venait de lui faire le vieil empereur de Trébisonde.

— Oh! ma sœur, murmura Onolorie à l'oreille de la princesse Gricilerie, nous sommes bien malheureuses!... Bien malheureuses sommes-nous!... Voilà nos deux amants de nouveau exposés aux plus grands dangers, eux que nous aimons tant, eux dont dépend notre vie!... Nous ne pourrons donc jamais les posséder tranquillement?... Leurs chères existences seront donc ainsi continuellement à la merci des premiers païens venus!... C'est leur vaillance qui nous les a fait estimer et préférer à tant d'autres; c'est leur vaillance qui nous les enlève... Faibles et inconnus, on ne songerait pas à eux et nous les aurions en entier... Ma sœur, nous sommes bien malheureuses!

— N'ajoutez pas votre tristesse à la mienne, ma sœur, répondit Gricilerie en embrassant la mie du chevalier de la Vraie Croix.

Malgré le réconfort que leur donnèrent à toutes deux, ce soir-là, leurs amants toujours plus amoureux, les deux belles princesses passèrent une vilaine nuit. Elles avaient raison de craindre, car elles savaient bien tout ce qu'elles perdraient en perdant Lisvart et Périon...

CHAPITRE XIII

Comment le roi de la Sauvagine et ses deux frères furent reçus par l'empereur, et des propos qu'ils eurent avec les trois chevaliers qu'ils venaient combattre.

Le lendemain les trois étrangers débarquèrent,



munis du sauf-conduit de l'empereur de Trébisonde. Ils débarquèrent, suivis de vingt chevaliers du même pays qu'eux.

Averti, l'empereur envoya au-devant d'eux, pour leur faire un accueil digne de lui, le roi de la Breigne, le duc d'Ortilense et le duc Alafonte, chargés de le représenter.

Les trois frères et les trois représentants de l'empereur se rencontrèrent à mi-chemin et revinrent ensemble vers vers le palais, excitant partout où ils passaient une curiosité mêlée d'un peu d'effroi.

Le roi de la Sauvagine et ses deux frères avaient, en effet, une physionomie peu rassurante pour qui les voyait pour la première fois, tant ils étaient grands et velus. Le roi de la Sauvagine, surtout, avait un aspect féroce : il ressemblait à tout plutôt qu'à une créature humaine.

Le roi de la Breigne, le duc d'Ortilense et le duc Alafonte, jugèrent, à part eux, que leurs trois amis auraient fort à faire contre ces trois géants farouches, et, pour la première fois peut-être, ils doutèrent du succès.

Les étrangers et leurs conducteurs arrivèrent au palais, où ils produisirent le même étonnement et le même effroi que sur leur route. Toutefois l'empereur de Trébisonde leur fit l'accueil hospitalier qu'il savait faire à tous ceux qui venaient à sa cour. Il se laissa même baiser sans dégoût ses mains vénérables par le roi de la Sauvagine, qui semblait jouir en dessous de la terrifiante impression qu'il produisait sur les dames de la cour. C'est si agréable d'effrayer les femmes dont on sait qu'on ne pourrait pas se faire aimer!

Lisvart était à quelques pas de l'empereur. Le roi de la Sauvagine devina que c'était lui, à l'amitié dont chacun faisait montre à son endroit.

— Chevalier, lui dit-il avec un ricanement, tu es un de ceux que je cherche !...

— Cela doit être et je m'en honore, répondit tranquillement Lisvart.

— Tu es le chevalier de la Vraie Croix?...

— Je suis le chevalier de la Vraie Croix.

— Bien que tu aies tué mes deux oncles, bien que tu aies pris mon château de la Roche, bien que tu aies ravagé mon pays et mis à mort quantité de nos gens, je ne puis m'empêcher de te dire en quelle estime je t'eusse tenu, à cause de ta vaillance... Mais j'ai délibéré de me venger sur toi, et la seule courtoisie que tu doives attendre présentement de ma part, c'est ta tête mise au bout de ma lance et emportée comme un trophée dans mon royaume !...

Chacun tressaillit de cette menace qui n'avait rien d'exagéré, vu la férocité et la haute taille du roi de la Sauvagine. Onolorie faillit se pâmer de douleur.

Le jeune et courageux chevalier de la Vraie Croix, seul, se montra impavide et souriant.

— Roi de la Sauvagine, répondit-il, si ton effet est aussi brave que ta parole, nul doute que je ne succombe dans le combat que tu viens chercher céans... Mais j'ai vu trop de vantards de ta taille renversés par des enfants de ma sorte, pour ressentir la moindre peur de ta faufaronnade, que je prise à sa juste valeur en la méprisant, comme faire je dois... Cela m'émeut si peu, ce que tu me dis là, que c'est moi qui espère, au contraire, te donner le traitement dont tu me menaces si impudemment, pour effrayer les femmes sans doute.

Graffante, l'aîné des deux frères, sentant le roi de la Sauvagine injurié par cette réponse de Lisvart, dit à ce dernier d'un ton de profond mépris :

— Chevalier, tu enfles maladroitement ta petite voix, et tu hausses mal à propos ton petit corps... Je te crois, pour ma part, plus apte à gouverner les pucelles, à faire le douceret et le mignonnet avec elles, qu'à te mesurer avec des hommes tels que nous... Tu es plus fait pour l'alcôve que pour le champ-clos, plus pour l'amour que pour la guerre, plus pour l'aimable déduit que pour les rudes joutes, plus pour la cotte de taffetas que pour la cotte de mailles... Certes, aux combats féminins, le noble roi mon frère aurait du pis, mais au vrai combat qu'il vient vous proposer, je crois que vous aurez lieu de vous repentir d'avoir si audacieuse-parlé de lui !

— Quand nous en serons là, reprit le chevalier de la Vraie Croix, nons verrons bien !...

— S'il ne vous tue pas du premier coup, mon mignon, c'est qu'il aura pitié de votre jeune âge et de votre faiblesse...

— Je lui conseillerai grandement de ne pas m'épargner, car moi je ne l'épargnerai pas, je vous le promets...

— Quoi ! s'écria Bostroffe, le deuxième frère, c'est donc là l'adversaire de mon noble frère le roi de la Sauvagine ?

— Lui-même.

— Nous a-t-on donc fait venir pour combattre des femmes?... Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus alors?... J'aurais, pour ma part, apporté une quenouille, au lieu d'épée, pour châtier mon adversaire...

— Votre adversaire, chevalier, répliqua Lisvart avec colère, a cassé la tête à de plus grands que vous, et il la cassera à bien d'autres !...

— Jeune fanfaron ! s'écria Bostroffe en s'avançant d'un air furieux vers le chevalier de la Vraie Croix, qui resta immobile et dédaigneux.

— Là ! là ! dit le vieil empereur de Trébisonde qui voyait les affaires s'embrouiller.

Lisvart fit un pas et dit d'un ton ferme :

— Comme le roi de la Sauvagine s'est adressé de prime-abord à moi et m'a menacé, il convient que ce soit à moi qu'il ait affaire.

— Bien volontiers ! répondit le géant, qui haussa les épaules de pitié, croyant déjà avoir avalé Lisvart.

— L'empereur approuve-t-il ?

— J'approuve, répondit le vieux prince.

Lisvart reprit en désignant son oncle, le chevalier de la Sphère :

Ce chevalier, qui n'est pas une femmelette, vous pouvez m'en croire, sera pour Graffante, qui est l'aîné des deux, à ce qu'il me paraît...

— Volontiers, répondit Graffante en roulant un œil terrible, qui brilla comme un charbon ardent dans le trou profond où la nature l'avait placé.

— J'accepte, répondit Périon avec calme.

— Quant à vous, seigneur Bostroffe, reprit Lisvart en indiquant Olorius, voici un chevalier qui

fera à merveille votre affaire, car il est de ceux qu'on ne traite pas avec une quenouille, mais avec une bonne et solide épée... Je vous engage à faire visser la vôtre à votre poignet, si vous ne voulez pas la voir choir dès la première passe...

— Par ma foi! s'écria Bostroffe, que ces ironies exaspéraient, il me tarde de m'essayer avec lui et aussi avec vous!..... Et, si je ne me retenais, je commencerais dès à présent...

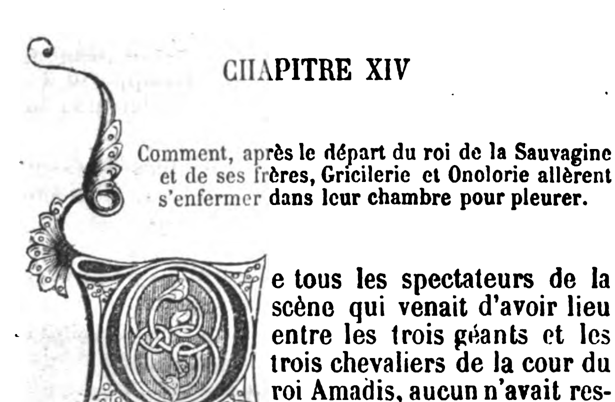
L'empereur jeta pour la seconde fois son holà entre les trois frères et leurs adversaires.

— Là! là! seigneurs! dit-il. Ce n'est céans ni le lieu ni l'heure de se chamailler ainsi!..... Puisque les rôles sont distribués, et que chacun sait dès à présent à qui il aura affaire, il n'est pas besoin de se menacer comme dogues au chenil... Conservez votre ardeur guerroyante pour demain, les uns et les autres, car c'est demain qu'aura lieu le combat, et non avant... Jusque-là, remettez donc vos épées et vos colères dans leur étui, je vous y engage et vous en prie...

Cela dit, l'empereur de Trébisonde commanda qu'on conduisît le roi de la Sauvagine et ses deux frères au logis qu'on leur avait déjà préparé par ses ordres.

Les trois géants se retirèrent lentement, non sans jeter des regards de haine sur leurs chétifs adversaires.

Quand ils eurent disparu, chacun commença seulement à respirer.



CHAPITRE XIV

Comment, après le départ du roi de la Sauvagine et de ses frères, Gricilerie et Onolorie allèrent s'enfermer dans leur chambre pour pleurer.

De tous les spectateurs de la scène qui venait d'avoir lieu entre les trois géants et les trois chevaliers de la cour du roi Amadis, aucun n'avait ressenti, malgré que le malaise général eût été grand, autant de douleur que les deux jeunes et intéressantes princesses Onolorie et Gricilerie.

Tout ce qu'elles venaient de voir et d'entendre avait été autant de coups frappés sur leur cœur. Malgré les raisons qu'elles avaient d'espérer, elles se laissèrent déconforter, au contraire, comme des enfants, et peu s'en fallut qu'elles ne crussent déjà leurs amants morts.

Aussi, pour cacher à tous les yeux les larmes qui emplissaient les leurs, pour mieux céler, en un mot, l'émotion qui les envahissait, elles se retirèrent précipitamment dans leur chambre.

Là, se jetant toutes deux dans les bras l'une de l'autre, elles se mirent à pleurer à chaudes larmes et à sanglotter à leur aise sur le péril imminent préparé à Lisvart et à Périon.

— Ah! ma sœur, murmura Onolorie en tressaillant, cette abominable figure du roi de la Sauvagine me poursuit et me navre!...

— Celle du hideux Graffante ne me poursuit pas moins, répondit Gricilerie en tressaillant comme sa sœur.

— Ils sont plus diables qu'hommes! reprit la mie de Lisvart en se serrant instinctivement dans le giron de Gricilerie.

— Plus diables qu'hommes, vous dites vrai, ma sœur, tant ils sont gros, grands, hideux, noirs et velus!...

— Est-il possible qu'il y ait au monde des créatures pareilles!...

— Quelle mère a pu leur donner issue de ses entrailles?...

— Quelle mère? répéta Gricilerie en frissonnant. Ah! ma sœur, vous me faites songer là à une chose qui me rendrait bien heureuse en tout autre temps... Mère! si nous allions le devenir?...

— Cela ne me chagrine pas, répondit Gricilerie, parce que le chevalier de la Sphère a l'amitié de l'empereur et qu'il obtiendra, j'espère, son consentement à notre mariage..... Mais ce qui m'épouvante, ma sœur, c'est la pensée que je puis être veuve et mère avant d'être femme!... Comprenez-vous ce que cette pensée a d'épouvantable et de navrant?..

— Si je le comprends! s'écria Onolorie. Mais notre position n'est-elle pas la même, ma sœur?... Nos joies ont été les mêmes, nos douleurs sont les mêmes aussi...

Pendant qu'elles étaient ainsi en train de se déconforter, la bonne demoiselle Alquife entra.

Alquife avait assisté à l'entrevue du roi de la Sauvagine et de ses deux frères avec l'empereur de Trébisonde. Elle avait reçu de leurs féroces visages la même impression de terreur que les autres dames, et, involontairement, en regardant les deux jeunes princesses Onolorie et Gricilerie, elle avait compris à quel épouvantement elles devaient être en proie. Aussi, à peine avaient-elles disparu, qu'Alquife les avait suivies, sans avoir l'air de rien, pour tâcher de mettre du baume dans leur sang et du réconfort dans leur esprit.

— Eh bien! dit-elle en entrant, vous voilà toutes deux en larmes, comme deux Madeleines!

— Bonne Alquife, répondit Gricilerie en soupirant, vous savez bien où le bât nous blesse!...

— Je le sais, je le sais, sans doute, répondit Alquife. Mais vous me semblez exagérer comme à plaisir votre mal, et agrandir outre mesure votre plaie... Ne dirait-on pas que tout est perdu, parce que les chevaliers que vous aimez vont lutter avec d'autres chevaliers!...

— Mais leurs adversaires sont des diables! s'écria piteusement Onolorie.

— Ils en ont l'air, j'en conviens, mais ils ne le sont peut-être pas autant qu'ils le paraissent... Et puis, d'ailleurs, les diables sont aussi mortels que les anges... Seulement les uns vont en enfer et les autres en paradis... Lisvart et Périon en seront quittes pour envoyer en enfer les âmes de leurs ennemis, si toutefois ils ont une âme, ce qui fait question...

— Vous en devisez là bien à votre aise, demoiselle Alquife, répliqua Onolorie avec une sorte d'a-



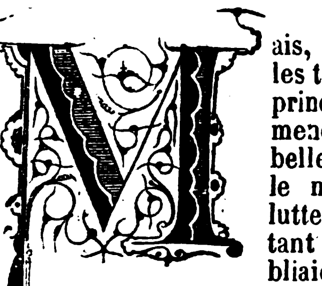
mertume. Vous ne tremblez pas, comme nous, pour les jours des chevaliers qui ont notre foi!....

— Me voilà bien ébahie, en vérité, de vous entendre dire cela! répondit Alquife en s'animant. Quoi! avez-vous donc oublié les merveilleuses prouesses du chevalier de la Sphère?..... Faut-il donc que ce soit moi qui vous fasse remembrance des hauts faits de chevalerie du seigneur Lisvart, vaillant fils du vaillant empereur Esplandian, et petit-fils du très renommé et très chevaleureux roi Amadis, le preux des preux?... Ce n'est pas pour rien qu'il est connu et redouté en Orient et en Occident sous le nom du Chevalier Solitaire!..... Ne savez-vous donc plus qu'il y a sur la principale porte du palais de votre père une monstrueuse tête de serpent?... Et ce serpent, n'a-t-il pas été tué par lui?... Ne vous souvient-il donc plus du miracle qui a signalé son ordination comme chevalier?... Ne savez-vous donc pas qu'il porte l'épée merveilleuse tirée des flancs du lion?... Ah! mesdames, Périon et Lisvart ont passé par trop de hasards, et des plus terribles, pour redouter celui de demain... Croyez-m'en : ils vaincront l'un et l'autre!..... Vous assisterez à leur triomphe et à la confusion du roi de la Sauvagine et de ses hideux frères!.....

On croit aisément ce qu'on désire. La parole de la demoiselle Alquife entra comme baume dans le cœur chagriné des deux jeunes princesses. Elles adressèrent une dévote oraison au ciel et s'endormirent plus calmes que la veille.

CHAPITRE XV

Comment le roi de la Sauvagine et ses deux frères combattirent Lisvart, Périon et Olorius, et ce qui en résulta.



ais, le lendemain, les transes des deux princesses recommencèrent de plus belle, et tant plus le moment de la lutte approchait et tant plus elles oubliaient les excellentes raisons de réconfort et de tranquillité que leur avait données la bonne demoiselle Alquife.

Le vieil empereur de Trébisonde avait fait préparer, en dehors des murs, une lice bien entourée et très convenable de toutes les façons.

Sur l'un des côtés de cette lice, et la dominant grandement et bellement, il avait fait élever un splendide échafaud tendu de courtines de soie et de flammes de même étoffe, destiné à sa cour et à lui-même. Ce fut sur cet échafaud que vinrent prendre place les deux amoureuses princesses avec leur mère l'impératrice, et maintes autres dames et demoiselles de leur suite.

Comme le cœur leur battit quand elles virent entrer les champions dans la lice! Avec quels frémissements elles contemplèrent leurs amants, fiers et superbes sur leurs destriers!

Périon, Lisvart et Olorius entrèrent les premiers.

L'empereur portait l'armet du chevalier de la Vraie Croix, et le roi de la Breigne portait sa lance forte et raide.

Le duc d'Ortilense portait le heaume du chevalier de la Sphère, et le prince d'Alafonte sa lance.

Le comte d'Alastre portait le heaume d'Olorius, et Alarin sa lance.

Ce fut dans cet ordre qu'ils vinrent prendre place à l'une des extrémités de la lice.

Outre qu'ils avaient tous trois passé une partie de la nuit en dévotes oraisons, et qu'ils avaient assisté, une heure auparavant, avec l'empereur de Trébisonde, à la messe solennelle dite en vue de ce combat et du succès des armes chrétiennes, nos trois chevaliers, Périon et Lisvart surtout, étaient soutenus par la présence de leurs bien-aimées. Mourir sous les yeux de ce qu'on aime, c'est déjà une âpre volupté. A plus forte raison, vaincre sous les yeux de sa maîtresse! Et les trois chevaliers chrétiens comptaient bien sortir victorieux de cette lutte.

Les deux princesses de Trébisonde ne partagèrent pas cette espérance, lorsqu'elles aperçurent le roi de la Sauvagine et ses deux frères.

Ces trois chevaliers, revêtus d'armes noires, et tenant au poing leurs lances, dont le fer aigu avait une brasse de longueur, s'avancèrent avec une outrecuidance d'allures qui témoignait assez quelle confiance ils avaient en eux, et la certitude où ils étaient de tuer Périon, Lisvart et Olorius.

— Ah! ma sœur, ma sœur! murmura Onolorie en pâlissant et en se penchant sur le sein de Gricilerie. Ah! ma sœur, combien j'ai le cœur serré!... Pour un peu j'étoufferais!...

Gricilerie ne répondit rien : elle était tout entière à ce qui allait se passer.

— Ah! ma sœur, ma sœur! reprit Onolorie avec amertume, vous n'aimez pas comme moi!...

Onolorie se trompait : Gricilerie aimait et souffrait autant qu'elle, seulement toute son âme, en ce moment, s'était réfugiée dans ses yeux, qui ne quittaient plus le chevalier de la Sphère.

Radiaxe et Tartarie, juges du camp, s'approchèrent bientôt et placèrent les combattants l'un devant l'autre, Lisvart devant Sulpicie, roi de la Sauvagine, Périon devant Graffante, Olorius devant Bostroffe.

Quand cela fut fait, les trompettes et les clairons sonnèrent leurs plus éclatantes fanfares, et les hérauts d'armes crièrent :

— Combattants, faites votre devoir! combattants, faites votre devoir! combattants, faites votre devoir!

Les chevaux, rudement éperonnés, se lancèrent avec impétuosité, brûlant le sol de leurs sabots.

Olorius et Bostroffe s'entreprirent les premiers, et ils le firent si âprement, qu'ils s'en entrefaussè-

rent leurs écus, leurs hauberts et leurs mailles. Le cheval d'Olorius en fut même violemment épaulé.

Périon et Graffante ne firent pas moins, et Graffante comprit vite qu'il n'avait pas en face de lui une demoiselle, un porteur de quenouille, comme il l'avait cru tout d'abord. Périon lui fit voir qu'il ne redoutait pas beaucoup sa longue lance; il lui aurait même fait voir autre chose, si son cheval n'eût reçu, en plein chanfrein, un coup qui l'abattit mort.

Lisvart et Sulpicie se présentèrent. Ils vinrent avec une telle force l'un sur l'autre, que Sulpicie faussa l'écu du chevalier de la Vraie Croix en lui mettant la lance une brasse à travers le gousset, sans lui faire cependant autre mal.

Lisvart rencontra mieux, car il perça écu et harnois, et, sans une lame de fer que le roi de la Sauvagine portait sous son haubert, il était mort sans faute; il en fut quitte pour aller rouler deux ou trois tours sur terre.

Qui y eut pris garde, eût pu voir, à la contenance d'Onolorie, combien ce beau coup lui était agréable, surtout quand elle entendit le soudan de Liquie dire au roi de la Breigne qu'il n'avait jamais assisté à un si bel emploi de la lance.

Or, Lisvart et Bostroffe étaient demeurés tous deux à cheval. Mais, pour satisfaire aux conventions arrêtées, ils mirent soudain pied à terre, ainsi que les autres champions, et alors commença entre eux six un rude et cruel combat.

Bien que plusieurs estimassent la partie mal faite, le chevalier de la Vraie Croix et ses compagnons donnèrent à entendre, par leur adresse et la vivacité de leur courage, qu'ils n'étaient pas un seul brin étonnés ni démoralisés. Ils y allèrent si valeureusement, au contraire, que l'herbe du champ changea de couleur en moins de rien, par le sang répandu de leurs ennemis, entremêlé du leur propre.

Onolorie et Gricilerie, qui tremblaient comme la feuille poussée sur l'arbre au souffle du zéphire, faisaient vœux et dévotes prières à Dieu, pour le salut de leurs amis.

Le combat dura un si long temps, que Bostroffe et Olorius furent contraints de s'appuyer sur leurs épées et de reprendre haleine, ainsi que Périon et Graffante. Lisvart et le roi de la Sauvagine, seuls, ne prirent pas repos, car ceux-là, tant plus ils allaient en avant et tant plus ils montraient de grand courage; ce dont Sulpicie, courroucé, voulut embrasser Lisvart pour le ruer par terre. Mais, à bien assailli bien défendu : Lisvart était fort de reins au possible, et il le prouva à son adversaire ébahi.

Déjà s'étaient repris Périon et Graffante, et, semblablement, Olorius et Bostroffe. Si Olorius faisait connaître par sa vaillance le grand désir qu'il avait de parvenir à la victoire, Périon en faisait plus encore, car son amie venait de le regarder d'un tel œil, qu'il sentait redoubler ses forces et que sa lassitude s'en allait rapidement.

Il pouvait être l'heure de midi. Le soleil était si âpre, que le moins vêtu brûlait de chaud; si bien que le sang qui sortait du corps de Sulpicie figea en telle abondance sur son harnais noir qu'il en devint quasi vermeil, ainsi que celui de Lisvart. Sulpicie, alors, voulant en finir, prit son épée à deux mains et s'efforça d'en briser la tête de son ennemi. Mais celui-ci, parant de son écu, le coup tomba sur l'armet diamantin et se rompit en trois parts.

Lisvart, un instant courbé sous la violence du choc, se releva bientôt, et, se lançant contre le roi de la Sauvagine, qui était maintenant sans armes, il lui dit d'une voix haute :

— Roi, reconnais maintenant la différence du mal parler au bien faire!... Rends-toi, si tu ne veux mourir!...

— Lisvart! Lisvart! Je veux venger la mort de mes oncles! répondit le roi de la Sauvagine en essayant de jouer du tronçon de son épée.

Mal lui en prit. Lisvart l'atteignit rapidement à l'épaule et le força d'ouvrir le poing et de lâcher son tronçon, ce qu'il fit en poussant une exclamation de douleur.

— Roi convaincu, reprit Lisvart, tu voulais porter ma tête au château de la Roche... C'est moi qui vais prendre la tienne!...

Et, en disant cela, le chevalier de la Vraie Croix frappa Sulpicie d'un dernier coup qui le guérit de tous ses maux.

Ah! quelle grande aise et quel contentement furent ceux d'Onolorie, et combien elle rendit grâce au ciel!...

Quand Olorius aperçut le roi de la Sauvagine plier le jarret, encore qu'il eût fort à faire de répondre à celui qui l'assaillait, il ne se put tenir de lui dire en riant :

— Ehbien! Bostroffe, ton frère a-t-il trouvé la demoiselle à laquelle il croyait avoir affaire, en luttant avec Lisvart?... Celui-ci y a été bien doucement, n'est-ce pas? J'y vais aller plus doucement encore, moi, et te traiter tout-à-fait en favorite...

Bostroffe, ébahi et démonté outre mesure par la mort du roi de la Sauvagine, en eut le cœur si lâche, qu'il commença à dédaigner sa vie et à désirer la fin de ses ans. Tellement, qu'au lieu de se soustraire aux coups que lui portait Olorius, il s'y offrit volontairement, ce qui lui fit donner du nez en terre et rendre vitement l'esprit.

Graffante, à son tour, fut bien étonné, et plus découragé encore. Périon, du reste, n'y allait pas de main morte. Tout au contraire, mis en vigueur par la présence et les regards de sa mie, ainsi que par la victoire de ses compagnons, il frappait comme marteau sur enclume; si bien, que Graffante ne tarda pas à chanceler, puis à tomber, l'épée de Périon dans la gorge, au grand contentement de Gricilerie et de tous les assistants.

Lors, les trompettes et les clairons résonnèrent de plus belle, et les juges du camp amenèrent des montures aux vainqueurs qu'ils conduisirent triomphalement en leurs logis, où maître Hélisabel les prit en garde, assurant l'empereur, après avoir visité leurs plaies, qu'ils en auraient prochaine guérison.

—

CHAPITRE XVI

Comment l'empereur de Trébisonde, Lisvart et Olorius, chassant un jour en forêt, rencontrèrent une demoiselle en larmes, et ce qu'il en advint.



râce aux soins et à la science de maître Hélisabel, grâce surtout à leur amour et à l'envie qu'ils avaient de se retrouver avec leurs mies, Périon et Lisvart furent bientôt guéris, ainsi qu'Olorius. Si les princesses ne purent les voir, la bonne demoiselle Alquife le put, et elle ne s'en fit pas faute, racontant chaque jour à Gricilerie et à Onolorie ce que pensaient Lisvart et Périon, et, d'un autre côté, rapportant à Périon et à Lisvart ce que Gricilerie et Onolorie pensaient elles-mêmes.

Finalement ils guérirent.

L'empereur de Trébisonde, prince aimable, ne sachant quel plaisir leur procurer, pour les dédommager un peu, s'avisa un jour de les emmener chasser dans une forêt assez proche la ville.

Et, de fait, y ayant envoyé ses veneurs, il se trouva le lendemain aux toiles, avec les vainqueurs du roi de la Sauvagine.

Les limiers et les chiens courants venaient de charger un grand cerf. L'empereur et Périon, se trouvant en un relais, attendant, virent tout à coup déboucher devant eux un ours de belle taille. C'était une proie comme une autre: ils délaissèrent le cerf et poursuivirent l'ours, qui fut bientôt atteint et mis à mort.

Ils venaient de lui porter le dernier coup, lorsqu'ils entendirent, du côté de la mer, comme une voix douloureuse qui se plaignait.

Ils se dirigèrent incontinent de ce côté, et, après avoir longuement cheminé, ils se trouvèrent en présence d'une demoiselle qui pleurait à chaudes larmes, regrettant un chevalier mort à ses pieds, lequel, armé encore de toutes pièces, avait reçu le coup suprême dans la gorge.

Le vieil empereur et Périon, saisis de compassion pour cette femme, belle et de bonne grâce, s'enquirent naturellement auprès d'elle du pourquoi de sa douleur et de ses lamentations, la priant de s'apaiser un peu et de ne pas se contusionner comme elle faisait.

Mais leurs prières furent perdues. Cette belle inconnue continua à pleurer et elle ne voulut pas mettre paix à la guerre commencée entre ses ongles et son visage; tellement qu'elle ne tarda pas à être toute en sang.

Périon, ébahi de cette merveille, descendit alors de cheval, s'approcha de la demoiselle et insista pour savoir d'elle la cause de ses larmes.

La demoiselle, à sa parole, relevant la tête et le regardant, soupira et lui dit:

— Pour Dieu! chevalier, ne me pressez pas davantage... Vous me faites crever le cœur...

Périon, voyant que ses sanglots recommençaient de plus belle, insista de nouveau, avec plus de douceur encore que la première fois.

— Hélas! sire chevalier, répondit-elle, laissez-moi en paix!...

— On doit secours et consolation à ceux qui souffrent, répliqua Périon. J'insisterai de la sorte jusqu'à ce que vous m'ayez dit la cause de votre chagrin afin que j'y porte remède, si je le puis...

— Si vous me promettez un don, reprit la demoiselle, je vous raconterai ce que vous désirez si fort entendre...

Périon, prompt à promettre, lui accorda aisément ce qu'elle demandait.

— Puisqu'il en est ainsi, dit alors la demoiselle, armez-vous des armes de ce chevalier mort, qui est mon père, et suivez-moi à quatre milles d'ici, dans une île où s'est retiré le paillard qui a été son meurtrier, et qui a juré de m'attendre si je voulais lui amener un chevalier pour le combattre... Pour le surplus, je vous le réciterai à loisir dès que nous serons embarqués...

Périon avait la bonne volonté de faire ce voyage. Il demanda à l'empereur s'il ne lui plaisait pas, auparavant, qu'il le reconduisît jusqu'au prochain rendez-vous de chasse.

— Non, répondit le vieux prince, Je vous accompagnerai, puisque l'île est prochaine, et, de cette façon-là, j'aurai le passe-temps du combat...

— Au nom de Dieu, soit! dit Périon.

Et incontinent il s'arma du harnois du mort. Puis, quand il fut prêt, il suivit la demoiselle inconnue, ainsi que l'empereur, et tous trois entrèrent dans une barquette ancrée sur le rivage.

Lors, la demoiselle se mit à voguer si habilement qu'en moins de rien ils eurent perdu la terre de vue.

CHAPITRE XVII

Comment Lisvart et Olorius, en quête de l'empereur et de Périon, rencontrèrent et suivirent deux demoiselles qui devaient leur en donner nouvelles.

Pendant que la demoiselle inconnue emmenait Périon et le vieil empereur de Trébisonde, ainsi que vous venez de le lire, Lisvart, Olorius et les autres chassaient en la forêt.

Après s'être chargés abondamment de venaison, et voyant la nuit approcher, ils firent la plus grande diligence pour retrouver Périon et le vieil empereur, son compagnon. Mais ils n'en purent avoir nouvelles.

— Je les ai vus tantôt passer au galop de leurs chevaux, dit un valet de pied.

— Et où allaient-ils? dans quelle direction? demanda Lisvart.

— Dans ce chemin où s'était engagé un ours, après lequel ils couraient, répondit le valet, en indiquant le chemin pris en effet par les deux chasseurs.

On s'y engagea et l'on trouva la bête morte.

— Voilà bien l'ours, reprit Lisvart; mais l'empereur? mais le chevalier de la Sphère?...

Personne ne put répondre. Seulement, au moment où Lisvart demandait cela, on entendit le hennissement de deux chevaux, à quelque distance de là.

C'éaient les chevaux des deux chasseurs, lesquels étaient débridés et paissaient à l'aventure.

Le chevalier de la Vraie Croix et ses compagnons s'engagèrent du côté d'où partaient ces hennissements, et, quand ils arrivèrent, ils aperçurent un esquif dans lequel se trouvaient deux demoiselles et deux matelots.

Lisvart les salua gracieusement et leur dit :

— Mesdemoiselles, j'attends une grâce de vous...

— Laquelle, beau chevalier?

— Ne pourriez-vous nous donner nouvelles, si vous en savez, de deux chevaliers, l'un fort vieux, et l'autre assez jeune, qui nous ont perdus en chassant dans cette forêt?...

— Parlez-vous, demandèrent les demoiselles, de l'empereur de Trébisonde et de celui qui l'accompagne?

— Oui, certes, répondit Lisvart; c'est précisément d'eux qu'il s'agit. Dites-nous, s'il vous plaît, ce qu'ils sont devenus!...

— Vous y tenez beaucoup?...

— Beaucoup, certes, beaucoup...

— Eh! bien, si vous avez envie vraie de les trouver, entrez avec nous dans cette petite nauf, et nous vous conduirons volontiers vers eux...

— Oh! nous vous en saurons un gré infini!...

— Pourvu cependant, reprirent les demoiselles, que vous nous accordiez un don...

— Un don?...

— Oui... Autrement, tenez peur certain qu'ils sont l'un et l'autre perdus pour vous et que vous ne les reverrez pas de longtemps...

Lisvart, qui désirait beaucoup servir l'empereur de Trébisonde, pour l'amour de sa dame, octroya volontiers aux deux demoiselles ce qu'elles requéraient, leur demandant toutefois s'il pouvait emmener avec lui plus grande compagnie...

— Non, répondirent-elles, sinon un autre avec vous, sans plus.

Olorius était présent. Il pria affectueusement Lisvart de lui permettre de l'accompagner, ce à quoi le chevalier de la Vraie Croix consentit bien volontiers.

Ils entrèrent en conséquence dans la barque où étaient les deux demoiselles, laissant sur la grève le roi de la Breigne et les autres.

CHAPITRE XVIII

Comment l'empereur de Trébisonde et le chevalier de la Sphère eurent à se repentir d'avoir imprudemment accordé un don à la demoiselle désolée qu'ils avaient rencontrée.

Nous retournons à l'empereur de Trébisonde et à Périon, que la demoiselle inconnue conduisait.

Après avoir navigué jusque au soleil couchant, ils prirent port en une petite île où étaient dressées deux grandes tentes.

A l'entrée de l'une de ces tentes se tenait une dame, accompagnée d'un chevalier armé de toutes pièces, à propos duquel la demoiselle inconnue dit à Périon, en le lui montrant.

— Sire chevalier, voilà celui que vous devez combattre, et qui, par grande félonie, a tué mon père.

— Demoiselle, répondit Périon, je vous promets que je le vengerai si je le puis.

Lors, tous trois sortirent de la barque qui les avait amenés, et, comme le chevalier que venait d'indiquer la demoiselle venait au-devant d'eux et leur demandait ce qu'ils voulaient et où ils allaient, Périon répondit :

— Chevalier, vous avez promis à cette demoiselle d'attendre ici qu'elle eût rencontré et amené le gentilhomme destiné à vous combattre et à venger la mort de son père, que vous avez fait si vilainement périr...

— Eh bien! dit l'autre, qu'en est-il?

— Rien autre chose, répondit Périon, sinon que j'aurai votre tête en récompense de sa vie.

— Votre entreprise est folle, répliqua le chevalier. Aussi vais-je châtier votre jeunesse et vous apprendre l'expérience avant que vous ne délogiez de céans.

Il mit alors l'épée à la main et Périon ne manqua pas de l'imiter; et, tout aussitôt, parant de son écu le coup qui lui était porté, il en fut quitte pour cette attaque-là. Mais, en voulant prendre sa revanche sur le bouclier de son adversaire, il brisa son épée.

— Paillard! lui cria alors son ennemi. Maintenant votre tête sera mise au lieu où vous aviez entrepris de loger la mienne!...

Périon comprit son danger. Pour l'éviter, il se lança contre son adversaire, le saisit rudement au collet, et il l'eût abattu sans plus tarder si, tout-à-coup, six grands pendards n'étaient sortis de la seconde tente.

Deux de ces misérables se jetèrent sur l'empereur de Trébisonde avant que ce prince, ébahi, eût songé à faire résistance.

Les quatre autres s'emparèrent de Périon par derrière, l'enlevèrent, malgré ses énergiques efforts pour se défendre, et le portèrent jusque sous la tente d'où ils venaient de faire irruption, et où les deux premiers pendards venaient déjà de transporter le vieil empereur de Trébisonde.

Lors, la vieille dame qui avait assisté à toute cette affaire sans sonner mot, dit au vieux prince :

— Méchant empereur, puisque vous voilà maintenant en ma puissance, je vous ferai désormais servir d'exemple à tous les autres qui veulent se mêler de nuire aux amis d'Armato... Je vengerai sa mort sur vous et sur tous les autres rois, princes et chevaliers qui en sont la cause...

— Dame, répondit tranquillement l'empereur de Trébisonde qu'on venait d'enchaîner durement, ainsi que le chevalier de la Sphère; dame, je ne sais de quoi vous me parlez là... je sais seulement qu'il ne fut jamais de trahison plus grande et plus malhonnête que celle que vous pourchassez à cette heure.

— Je pense et vois autrement que vous, méchant empereur que vous êtes!... répartit la vieille dame.

Et, tout aussitôt, elle commanda à quelques-uns de ses gens de faire épouser la grue à ses deux prisonniers, pour éviter qu'ils ne s'échapsassent.

— Traîtresse! traîtresse! traîtresse! murmura le vieil empereur. Il y a une justice au ciel, et nous serons vengés!...

— Je ne le crois pas! répondit la vieille.

CHAPITRE XIX

Comment Lisvart et Olorius, faits prisonniers comme l'empereur et comme Périon, ne surent où on les conduisait.

A peine Lisvart et Olorius eurent-ils laissé le rivage de la mer, que la nuit les surprit.

Toutefois ils n'en discontinuèrent pas de naviguer; si bien, qu'ils arrivèrent bientôt en l'île où étaient déjà l'empereur de Trébisonde et le fils d'Amadis de Gaule.

Ils prirent terre, sans défiance aucune, et les deux demoiselles leur conseillant de se reposer sur l'herbe et d'y attendre le retour de l'aube, ils obéirent volontiers.

Quelque temps après, elles demandèrent au chevalier de la Vraie Croix s'il ne se souvenait pas de leur avoir promis un don.

— Oui, certes! répondit Lisvart. Les chevaliers n'ont qu'une parole, et, ce que j'ai promis, je le tiendrai!...

— Suivez-moi donc, seigneur chevalier, dit la plus jeune, et je vous dirai à part ce que c'est, car cela ne doit être entendu que de vous...

L'obscurité était telle, en ce moment, qu'on n'eût su voir la longueur de son nez. Nonobstant, Lisvart suivit sa jeune compagne, sans rien soupçonner du piége où il marchait.

Ils cheminèrent ainsi dans les ténèbres pendant environ deux traits d'arc. Puis, la demoiselle, feignant d'être lasse, pria Lisvart de s'asseoir à côté d'elle, sur la mousse, et de deviser quelque peu, ce que l'honnête chevalier lui accorda le plus volontiers du monde, tant il était loin de soupçonner la malice de cette jeune paillarde.

Donc, comme il se baissait pour s'asseoir, elle passa rapidement derrière lui, le prit par les épaules, le renversa, et, lui tirant l'épée hors du côté, elle s'enfuit comme une ombre en criant :

— Secourez-moi, chevaliers! secourez-moi!...

Lisvart, bien étonné, comme on pense, de se trouver ainsi déçu, se releva vitement et courut plus vitement encore après la fugitive. Mais, au moment où il se croyait le plus sûr de l'atteindre, il fût entouré et saisi par sept chevaliers qui étaient en embuscade par là.

Ces traîtres le mirent d'abord dans l'impossibilité de leur résister; puis ils l'emportèrent brutalement sous la tente où étaient enchaînés Périon et le vieil empereur de Trébisonde.

Il n'eut pas de peine à comprendre qu'il avait été odieusement trahi; et d'ailleurs, s'il avait eu, par hasard, des doutes, ils se fussent promptement dissipés, car on lui mit de gros fers aux jambes, pour l'empêcher de s'évader.

Lisvart était jeune : il crut qu'il allait en mourir de rage! Tout en se débattant comme il pouvait, il avança le poing sur la figure d'un de ses bourreaux, et si rudement, qu'il lui cassa quatre dents de la mâchoire.

Les cris de la demoiselle trahisseuse de Lisvart étaient arrivés jusqu'aux oreilles d'Olorius, en train, pour l'heure, de deviser tendrement avec l'autre demoiselle, sur le gazon, en attendant le retour du chevalier de la Vraie Croix. Etonné à bon droit, il se leva, et, à la lueur du pavillon qu'on avait allumé, il courut voir ce que signifiaient ces cris d'appel.

En entrant sous la tente, il aperçut Lisvart, l'empereur et Périon, dans le piteux état que je vous ai dit. Emu de tristesse et de colère, il mit soudain la main sur son épée, et, sans se rendre compte du danger où il était, il se précipita sur les traîtres.

Deux d'entre ces misérables eurent la tête fendue jusqu'aux oreilles. Le troisième, celui contre lequel, précisément, Périon avait combattu, se rua sur Olorius, dont l'épée se rompit malheureusement.

Le pauvre chevalier comprit alors qu'il ne pourrait résister plus longtemps et qu'il serait accablé par le nombre.

Ainsi lui advint-il, en effet. Environné de toutes parts, il fut arrêté, pris, lié et garrotté comme ses compagnons, et tous quatre furent emmenés sur le rivage.

Là, on les tria et sépara, et ils furent mis dans des vaisseaux séparés qui ne tardèrent pas à lever l'ancre et à voguer en pleine mer.

CHAPITRE XX

Comment le roi de la Breigne et quelques autres de ses compagnons, ne voyant pas revenir l'empereur de Trébisonde, résolurent d'aller à sa quête; et comment le duc d'Ortilense et le duc Alafonte furent chargés d'annoncer la mauvaise nouvelle à l'impératrice.

Elinie, Adariel, le roi de la Breigne et les autres chevaliers, ne voyant revenir ni l'empereur de Trébisonde, ni le chevalier de la Sphère, ni le chevalier de la Vraie Croix, ni Olorius, commencèrent à soupçonner véhémentement qu'une aventure fâcheuse était arrivée à l'un d'eux, sinon à tous.

Ils attendirent le plus qu'ils purent, firent des appels de fanfare dans toutes les directions de la forêt, et, finalement, ne virent rien venir, ce qui les désola grandement, car ils aimaient beaucoup l'empereur, et beaucoup aussi Lisvart.

— Que faire en cette occurrence? demanda Adariel.

— Je ne sais vraiment, répondit le roi de la Breigne.

— Que va dire et penser l'impératrice de tout ceci?...

— Je n'ose me répondre!... C'est une catastrophe inopinée..... Je n'y peux croire..... et cependant, l'évidence est là... Après l'empereur et Périon, ont disparu Lisvart et Olorius... Il y a là dessous quelque terrible mystère qu'il importe d'éclaircir... Quant à moi, je fais une proposition.

— Laquelle? demandèrent les chevaliers.

— Duc d'Ortilense, répondit le roi de la Breigne, voulez-vous vous charger d'aller, en compagnie du duc Alafonte, annoncer cette mauvaise nouvelle à l'impératrice?

— Triste mission que celle-là!

— Sans doute, mais, mieux que personne, vous pouvez la remplir tous les deux...

— Et vous?

— Nous allons nous mettre en quête de Lisvart et de l'empereur, et nous ne rentrerons pas à Trébisonde avant d'avoir eu de leurs nouvelles, je dis des plus certaines...

— Allez donc, et que le Ciel vous conduise! dit le duc d'Ortilense.

Le roi de la Breigne, Adariel, et Elinie se dirigèrent en conséquence vers la mer, suivis du duc d'Ortilense et du prince Alafonte, qui voulaient assister à leur départ, et qui espéraient encore retrouver quelques traces de Lisvart et de l'empereur, de Périon et d'Olorius.

Après avoir cheminé pendant un peu de temps, ils aperçurent une barque qui se balançait doucement sur ses ancres, à quelques pas du rivage.

— C'est le ciel qui nous l'envoie! s'écria le roi de la Breigne. Venez, Adariel!... venez, Elinie!...

Ils s'embarquèrent sans plus tarder.

— Que Dieu vous ait en sa digne et sainte garde! leur cria le duc d'Ortilense.

Il parlait encore, que déjà la barque avait disparu.

Les chevaliers s'en revinrent donc à Trébisonde, mélancolisés par ces événements et roulant dans leur esprit les moyens d'annoncer la fâcheuse nouvelle à l'impératrice.

Mais ils n'eurent pas besoin de paroles : elle vit bien, à leurs visages contristés, qu'ils étaient porteurs d'un message sinistre, et comme, en somme, il n'y avait pour elle qu'une seule personne qui l'intéressât violemment, à savoir son vaillant époux, elle leur demanda d'une voix pleine de larmes.

— L'empereur est-il donc mort?...

— Non, madame, répondit le duc d'Ortilense...

— Pourquoi n'est-il pas avec vous?... Est-il donc blessé?... Chasser à son âge!... quelle imprudence!...

— Madame, reprit le duc, sa majesté l'empereur de Trébisonde a disparu... Nous l'avons cherché pendant un long temps avec la sollicitude la plus grande : nos recherches ont été infructueuses... Nous avons compris alors qu'il était tombé dans quelque honteux guet apens perpétré par nos ennemis... Car nous en avons encore, hélas!...

— L'empereur est perdu!...

— Ce qui nous a confirmés dans cette triste supposition, c'est aussi la disparition d'autres compagnons... L'empereur et Périon, d'abord, Lisvart et Olorius ensuite...

— Lisvart!... Périon!...

En ce moment, un petit cri étouffé se fit entendre; mais il se perdit bientôt dans l'émotion générale causée par cette nouvelle attristante.

Vingt chevaliers se levèrent et s'engagèrent à prendre la quête de l'empereur de Trébisonde et de Périon, de Lisvart et d'Olorius. Et, en effet, à l'instant même, la plupart partirent dans toutes les directions et s'en allèrent à l'aventure, traversant tous les pays du monde. Si bien, qu'au bout de peu de temps, la nouvelle était sue de la Grèce, de la Thrace, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grande-Bretagne, de la Gaule, qui prirent part à cette perte...

CHAPITRE XXI

Comment Onolorie et Gricilerie, se sentant grosses d'enfant, demandèrent à l'impératrice l'autorisation de se retirer au monastère de Sainte-Sophie, pour y attendre le retour de l'empereur.

Si l'impératrice déplorait amèrement la perte du vieil empereur de Trébisonde, Gricilerie et Onolorie ne regrettaient pas moins amèrement l'absence



du chevalier de la Spère et du chevalier de la Vraie Croix, car cette absence, en fin de compte, pouvait bien être la mort.

Aussi, à partir de l'heure fatale où le duc d'Ortilense était venu apprendre à l'impératrice la disparition de l'empereur leur père, et des deux chevaliers leurs amants, ces infortunées princesses étaient restées comme frappées au cœur. Chaque jour, la mélancolie les envahissait de plus en plus; chaque jour, elles pâlissaient et dépérissaient à vue d'œil, comme deux belles fleurs sur leur tige.

Tellement, que l'impératrice, malgré sa douleur personnelle, ne put s'empêcher de remarquer le notable changement survenu sur le visage et dans les allures de ses deux filles, et elle attribua tout naturellement leur tristesse à la perte de leur père.

— Mes enfants, leur dit-elle en les attirant toutes deux dans son giron et en les baisant avec effusion, vous pleurez l'empereur, mon seigneur et le vôtre... Vous ajoutez ainsi une douleur à celle que je ressens moi-même de cette perte... J'ai eu tort de laisser voir mes angoisses, qui ont provoqué les vôtres... Les yeux des vieilles femmes comme moi, seuls, doivent pleurer... Les larmes ne vont pas bien aux jeunes visages... Séchez les vôtres, mes chers enfants, je vous en supplie. D'ailleurs, le ciel ne sera pas toujours aussi inclément; il ne voudra pas éterniser ainsi notre peine. C'est une épreuve qu'il nous a envoyée : elle finira prochainement, croyez-le... Nos ennemis ont pu faire tomber l'empereur votre père dans une embûche, pour le punir de ses victoires sur eux; mais ils n'oseront pas aller plus loin dans leurs velléités de vengeance... On ne fait pas disparaître ainsi un grand empereur... Ils nous le rendront un de ces jours, j'en ai la ferme espérance, et, cette espérance, je vous supplie de la partager, mes enfants : votre père reviendra!...

Hélas! ce n'était pas leur père que Gricilerie et Onolorie regrettaient en ce moment, il faut l'avouer! Certes, elles aimaient et vénéraient leur père; mais elles aimaient davantage encore les deux vaillants chevaliers, d'abord parce qu'ils étaient leurs amants, ensuite parce qu'elles sentaient remuer dans leurs flancs un doux fruit de leurs amours.

Car Gricilerie et Onolorie étaient grosses, et cette grossesse payait l'usure du plaisir qu'elles avaient pris, au clair de la lune, sous la coudraie du verger, l'une avec le chevalier de la Sphère, et l'autre avec le chevalier de la Vraie Croix!...

Elles se laissèrent embrasser et consoler par l'impératrice; puis, Gricilerie, prenant la parole, dit à sa mère :

— Madame, nous espérons que nos prières et les vôtres auront le résultat que vous dites, et que ceux qui sont absents en ce moment et que nous pleurons, nous seront rendus. Mais ici, dans ce palais, qui nous paraît maintenant si vide, notre douleur trouve un trop facile aliment, pour que nous ne désirions pas nous réfugier ailleurs où l'attente nous paraîtra moins amère.

— Ailleurs, mes enfants?... Loin de moi?...

— Non pas loin de vous, madame, car l'asile où nous vous demandons la permission d'aller, c'est le monastère de Sainte-Sophie, qui est, comme vous savez, assez prochain...

— L'abbesse de ce monastère n'est-elle pas un peu parente d'un prince de notre cour?... demanda l'impératrice.

— C'est la propre sœur du duc Alafonte, madame, répondit Gricilerie.

— Allez donc, puisque vous le voulez... Mais ayez soin d'y mener avec vous une suite digne de votre rang...

— Madame, reprit Gricilerie, nous désirons au contraire entrer dans ce saint lieu sans bruit et sans faste, avec l'humilité qui convient à des filles qui vont prier pour leur père... S'il vous plaît, nous n'emmènerons avec nous que Sirtense et Garinde, les filles de nos nourrices.

— J'y consens, puisque c'est là votre désir, mes enfants... Et quand vous déciderez-vous à partir?...

— Demain, madame, si vous le permettez.

— Demain, c'est bien tôt!... Je vais être bien seule, songez-y!... Je me trouverai ainsi deux fois veuve, veuve de mon mari et veuve de vous... Le palais me paraîtra bien désert .. Mais enfin, puisque vous le voulez, partez dès demain... Je vais prier chaque jour pour que nous soyons tous bientôt tous réunis...

L'impératrice embrassa de nouveau les deux princesses et les quitta pour se rendre à la chapelle du palais.

CHAPITRE XXII

Comment la princesse Onolorie accoucha d'un beau fils, et comment Garinde fut chargée de le conduire à Filine pour y être élevé.

Onolorie et Gricilerie partirent en effet dès le lendemain pour le monastère de Sainte-Sophie, accompagnées seulement, comme elles l'avaient demandé, de Garinde et de Sirtense, les filles de leurs nourrices, en qui elles avaient la plus grande confiance.

L'abbesse de Sainte-Sophie, sœur du duc Alafonte, les reçut avec force démonstrations d'amitié, et, pour qu'elles fussent mieux à leur aise, elle leur donna pour elles seules, un corps de logis séparé du bâtiment principal. Ce qui arrangea merveilleusement, comme on pense, Onolorie et Gricilerie.

Une fois installées, elles songèrent à l'enfant, c'est-à-dire aux enfants qui allaient naître à la vie.

Des langes de la plus grande richesse furent confectionnés en secret, ainsi que toutes les petites choses destinées à protéger ces petites créature contre les caresses un peu âpres de l'air et de la bise.

On songea aussi au lieu où l'on porterait les nouveaux-nés, pour les cacher à tous les yeux, car

ce mystère de leur naissance ne devait être révélé à personne, et il fut convenu que Garinde s'en chargerait et l'irait conduire dans sa famille, à Filine, port de mer assez voisin du monastère de Sainte-Sophie.

Maintenant, laquelle des deux sœurs allaient accoucher la première? Toutes deux s'imaginaient bien accoucher ensemble, et, de fait, elles avaient les mêmes raisons pour cela.

Contrairement à leur attente et à leur calcul, ce fut Onolorie qui accoucha avant sa sœur, d'un bel enfançon qui ressemblait beaucoup à son père, le chevalier de la Vraie Croix.

Si Onolorie le couvrit d'ardentes caresses, il ne faut pas le demander. Elle ne pouvait se rassasier de sa vue, et elle le baisait et rebaisait comme une chatte fait de son petit.

Hélas! il fallut s'en séparer! Ce furent des larmes et des baisers à n'en plus finir.

— Cher enfantelet! murmura Onolorie, quel sera ton sort?... Où vas-tu, maintenant que tu n'auras plus pour te protéger et pour t'aimer celle qui t'a tenu neuf mois dans ses entrailles?...

— Dieu prendra soin de lui, ma sœur, dit Gricilerie.

— Garinde, ma bonne Garinde, reprit Onolorie en s'adressant à la jeune fille qui s'était chargée d'emmener l'enfant; Garinde, je vous supplie de veiller sur lui comme sur votre propre sang... Qu'il n'ait pas trop froid, ni trop chaud non plus!... Ces petites créatures-là, c'est si fragile, que le moindre vent les plie et les brise sans pitié... O cher fruit de mon cœur!... Que le Dieu du ciel t'ait en sa garde!... Garinde, ma mie, promettez-moi qu'aussitôt arrivée chez vous, à Filine, vous le ferez baptiser!...

— Je vous le promets, madame, répondit Garinde; ce sera mon premier soin.

— Vous lui donnerez le nom d'Amadis de Grèce, en souvenance d'Amadis son bisaïeul, et d'Esplandian son grand père...

— Je lui donnerai ce nom, madame, je m'y engage par tout ce que j'ai de plus cher au mande... L'affection que je vous ai toujours montrée doit vous être un sûr garant de l'affection que je lui montrerai...

— Ma sœur, dit Gricilerie, les vagissements de ce petit être pourraient être surpris, si vous tardiez encore à vous séparer de lui. La prudence exige que Grasinde parte incontinent...

Bon gré, mal gré, Onolorie dut se résigner à cette séparation douloureuse. Elle prit l'enfant dans son giron, le porta à ses lèvres avec une sorte d'emportement passionné, et l'ondoya de ses larmes maternelles, ce premier baptême des enfants.

Il fallut qu'on le lui arrachât!

Garinde enveloppa la petite créature dans ses langes, le plaça sous son manteau, et prit congé d'Onolorie et de la princesse Gricilerie, sa sœur.

— Pauvre et cher enfantelet! murmura Onolorie lorsque Garinde eut disparu.

Et sa tête fatiguée retomba avec mélancolie sur son oreiller.

—

CHAPITRE XXIII.

Comment Garinde, croyant que l'enfant d'Onolorie allait mourir, l'ondoya et le baptisa, et comment, effrayée, elle l'abandonna.

Garinde partit. Elle prit à travers bois pour n'être pas aperçue, et, en effet, pendant un long trajet, elle ne rencontra pas âme qui vive.

Mais, tout en cheminant, cette fille s'aperçut que l'enfançon s'en allait de minute en minute, comme pris d'une faiblesse subite. Effrayée, et craignant qu'il ne mourût sans baptême, et que, par cette raison, sa petite âme ne fût en péril, Garinde courut vitement vers une source dont elle entendait le murmure à quelques pas d'elle.

Une fois arrivée là, elle démaillotta prestement l'enfantelet, prit, dans le creux de sa main, quelques gouttes d'eau pure, et dit en l'ondoyant:

— Petit enfant, au nom du Père, du Fils et du benoit Saint-Esprit, reçois ce baptême sous le nom d'Amadis de Grèce!...

A peine eut-elle achevé de proférer cette parole, et jeté l'eau sur la tête de la pauvre petite créature vagissante, qu'elle entendit un bruit de gens venir droit à elle.

Plus effrayée encore que tout-à-l'heure, ne sachant plus, à vrai dire, ce qu'elle faisait, Garinde laissa interrompre le signe de croix qu'elle avait commencé, déposa le petit Amadis sur le gazon, et s'alla cacher derrière un buisson.

Les nouveaux venus étaient des corsaires, des Mores, qui étaient venus en quête d'eau douce.

En arrivant devant la fontaine, ils aperçurent le petit Amadis au milieu de ses riches langes, ce dont ils furent merveilleusement aises. Ils furent plus ébahis encore, quand ils remarquèrent que cet enfant avait apporté du ventre de sa mère une épée aussi vermeille que braise, dont le pommeau commençait au genou gauche et dont la pointe finissait au droit du cœur, et sur laquelle étaient tracés, blancs comme neige, des caractères qu'ils ne surent point entendre.

C'était une trouvaille intéressante, certes. Aussi, sans s'y amuser davantage, ils le réenveloppèrent soigneusement et le firent porter en leurs galères.

Par bonheur, ils avaient là leurs femmes. L'une d'elles, nommée Esquisie, relevée récemment de sa gésine, se chargea de nourrir le petit Amadis auquel les corsaires mores imposèrent, dès ce jour, le nom de Damoisel de l'Ardente Epée.

Pendant ce temps, Garinde, rassurée, était revenue à l'endroit où elle avait laissé l'enfantelet. Ne le trouvant plus, elle supposa que les bêtes féroces l'avaient dévoré, ce dont elle fut grandement affligée. Toutefois, de peur d'attrister Onolorie, elle fit bonne mine en se retrouvant auprès d'elle, et lui assura que son enfant était arrivé à bon port.

Gricilerie, le même jour, accoucha d'un beau garçonnet, qui eut nom Lucencio, et dont il vous sera parlé en temps et lieu, ainsi que du précédent, si toutefois Dieu et le temps le permettent.

CHAPITRE XXIV

Comment le damoisel de l'Ardente Epée fut présenté au roi et à la reine de Saba, qui l'adoptèrent.

Jadis régnait au royaume de Saba un roi more nommé Magadan, lequel, contre le commun naturel des noirs, était affable, humain et débonnaire, aimant et protégeant plus volontiers ceux de son peuple qui étaient blancs au lieu d'être bruns.

Ce Magadan avait à femme une noble dame nommée Buruca, noire comme lui, et des flancs de laquelle était sorti, du fait de Magadan, un fils dont notre histoire fera quelquefois mention, le vaillant Fulurtin.

Fulurtin ressemblait à son père par ses bons côtés. Dès ses jeunes ans, il avait appris une foule de sciences et de langues étrangères, grâce à un esclave blanc qu'il avait, le savant Mandajar.

Or, on savait communément dans tout le royaume de Saba le plaisir que prenait le roi à recouvrer des captifs étrangers, même des pays du septentrion, à cause de leur blancheur. Souvent même il pardonnait jusqu'à des crimes de lèse-majesté à quiconque lui faisait présent de tels personnages.

Il advint qu'un jour, comme il sortait de table, quatre Mores entrèrent dans sa salle, conduisant par la main un jouvenceau âgé de trois ans et beau en toute perfection.

L'un d'eux parla ainsi à Magadan.

— Sire, les deux frères qui ont mis à mort votre cousin vous saluent en toute humilité et vous supplient de recevoir cet enfant qu'ils vous envoient, lequel, outre l'excellence de sa personne, a apporté du ventre de sa mère un signe émerveillable...

Le vieux roi de Saba avait écouté avec attention ce que lui avaient dit les quatre Mores. Quand ils eurent cessé de parler, il ordonna que l'on dévêtît l'enfant miraculeux de la jupe de taffetas jaune qu'il portait.

On lui obéit.

Alors Magadan put voir, et les autres avec lui, le signe annoncé, à savoir une épée vermeille comme braise sur laquelle étaient tracées des lettres blanches comme neige.

La poignée de l'épée partait du genou gauche et la pointe allait mourir vers le cœur, sous le sein gauche de l'enfant.

Quant aux caractères étrangers tracés sur cette épée, nul ne put dire ce qu'ils signifiaient. Nul, pas même Fulurtin, le propre fils du vieux roi de Saba; pas même le docte Mandajar, l'esclave blanc, le maître de Fulurtin.

Magadan fut émerveillé au possible, ainsi que toute la compagnie, témoin de ce spectacle. L'épée surnaturelle l'ébahit surtout outre mesure. Aussi, à cause d'elle et de l'enfant sur la chair duquel elle était figurée, pardonna-t-il volontiers aux meurtriers de son cousin, et donna-t-il, en plus, aux quatre Mores, des biens et des honneurs considérables.

— J'entends, dit-il, que cet enfant, eu égard au signe émerveillable qu'il a sur lui, peint par la Nature, soit appelé le damoisel de l'Ardente Epée... En outre, pour témoigner à mon bien-aimé fils Fulurtin toute l'estime que je fais de lui, je lui abandonne et cède dès aujourd'hui ce jeune esclave blanc, afin qu'il l'élève à sa guise et en fasse un savant comme lui, s'il lui trouve les dispositions nécessaires.

Le prince Fulurtin remercia le roi de Saba, son père, du gentil cadeau qu'il lui faisait là, et, embrassant tendrement le damoisel de l'Ardente Epée, en signe d'adoption, il l'emmena sur-le-champ pour l'étudier tout à son aise, et en faire, si possible était, un second lui-même.

Est-il bien nécessaire d'ajouter que cet enfant de trois ans, amené comme esclave blanc à la cour du vieux roi de Saba, par quatre corsaires mores, était le même enfant trouvé dans le bois avoisinant le monastère de Sainte-Sophie, et abandonné par Garinde?

C'était, en effet, le fils de la princesse Onolorie et du chevalier de la Vraie Croix.

CHAPITRE XXV

Comment le damoisel de l'Ardente Epée, élevé par le prince Fulurtin, sauva la vie au roi de Saba, un jour qu'il était à la chasse avec lui.

Le jeune enfantelet trouvé par les corsaires mores crut en force et en beauté, et se développa physiquement et moralement, grâce aux soins et à l'amitié efficace du prince Fulurtin et de l'esclave blanc Mandajar.

L'un et l'autre s'évertuèrent à lui enseigner les bonnes lettres, et, comme contrepoids à ces études qui fatiguent l'entendement, ils lui apprirent à lutter, à monter à cheval, à jeter la barre, à s'escrimer, finalement à faire acte de gentilhomme bien conditionné.

Le damoisel de l'Ardente Epée, on le voit, n'était plus considéré comme un esclave par son maître le prince Fulurtin, mais bien comme un jeune compagnon que l'on veut dresser et dont on veut faire plus tard un ami.

Le damoisel de l'Ardente Epée devint expert à tous ces jeux et à tous ces exercices, si bien qu'il dépassa et vainquit tous les jeunes gens de son âge et de l'âge au-dessus, qui voulurent se mesurer avec lui. Mais jamais, au grand jamais, quelle que fût sa force, et la conscience qu'il en avait, il ne consentit à s'éprouver contre son prince Fulurtin, à cause de l'honneur et de la révérence qu'il lui portait.

Le vieux roi de Saba s'aperçut aisément de ces progrès et de cette délicatesse du jouvenceau à l'endroit de son instituteur. Il en conçut les meilleures espérances, et, à cause de cela, il s'intéressa davantage à lui de jour en jour, l'emmenant le plus souvent possible en toutes les fêtes, en tous les lieux de plaisir où il allait, surtout à courre le cerf et autres amusements de chasse.

Le damoisel de l'Ardente Epée était déjà un fort et hardi jouvenceau, lorsqu'un jour, Magadan le convia à une partie de chasse qu'il avait organisée.

Il avait fait tendre les toiles dans la prochaine forêt et se trouvait sur le bord d'une grande route, guettant, l'épieu au poing, le passage d'un fort sanglier que les chiens avaient forcé hors de sa bauge quelques heures auparavant.

Le damoisel de l'Ardente Epée était à quelque distance du roi de Saba, tenant en laisse un levrier.

Au moment où Magadan, qui guettait un sanglier, s'y attendait le moins, un ours débusqua d'un fourré voisin et vint lui passer quasi entre les jambes avec la rapidité de l'éclair. Cet animal courait ainsi, effrayé qu'il était par les abois des chiens courants et par le retentissement des trompes des veneurs.

Le vieux roi de Saba, remis de son alerte, croisa son épieu, autant pour se préserver que pour essayer d'arrêter l'ours dans sa course furibonde.

Mais déjà le levrier qu'Amadis de Grèce tenait en laisse avait devancé les intentions de Magadan. Déjà, rompant les liens qui le retenaient, il s'était élancé sur les erres de l'animal sauvage et l'avait assailli en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire.

L'ours était d'une belle taille. En outre, il n'était point d'humeur à se laisser ainsi manger le poil sur le dos sans essayer de se défendre. Lors donc que le levrier approcha, il se dressa sur ses pattes de derrière, et, avec ses pattes de devant, il arrangea bel et bien le museau du chien, si bien que ce dernier ne tarda pas à avoir les mâchoires rompues, ce qui le mit hors de combat.

Cette première victoire sembla enorgueillir l'ours. Il avait eu affaire à un chien, il voulut avoir affaire à un roi, pour juger par lui-même de la différence.

Cette prétention lui devint funeste, car Magadan, qui savait manier à merveille son épieu ferré et à bout tranchant, le lui présenta de telle sorte que la bête s'enferra d'elle-même en poussant un grognement de douleur.

Le roi de Saba s'en croyait quitte. L'ours lui prouva qu'il avait la vie dure en se débattant comme un beau diable, tellement qu'il se dégagea de l'épieu, et, une fois débarrassé, se releva sur son train de derrière, avança ses deux pattes de devant, en étreignit Magadan et chercha à l'étouffer.

Heureusement que le fils de la princesse Onolorie était là !

Voyant le danger que courait le vieux roi de Saba, il accourut en toute hâte, tira le couteau de chasse qui pendait à sa ceinture, et en frappa l'ours le plus rudement qu'il put.

L'our lâcha le roi de Saba en poussant un grognement plus significatif encore que le premier. Il avait une patte de coupée.

Quoique blessé, cependant, ce sauvage animal ne perdit pas courage. Il quitta le roi de Saba pour se jeter, la gueule béante, sur le damoisel de l'Ardente Epée.

Tout autre que le fils de Lisvart eût reculé d'effroi devant cette gueule sanglante qui menaçait de l'engloutir vivant.

Le jouvenceau ne recula point. Tout au contraire, il fit un pas en avant, leva son bras droit armé du couteau de chasse, et l'abaissa entre les deux oreilles...

Une minute après, l'ours allait rouler à quelques pas de là, la tête séparée en deux morceaux, mort !...

Cela fait, l'élève de Mandajar retourna vitement vers le roi de Saba et l'aida à se relever.

Sur ces entrefaites survint un lion couronné, portant en travers de sa gueule un bel enfant de deux ans qui se mit à crier :

— Hélas ! damoisel de l'Ardente Epée, aidez-moi ! aidez-moi ! aidez-moi ! Faites, ô beau damoisel, ce que ferait votre chevaleureux père lui-même, s'il était en votre lieu et place !...

Le jouvenceau, à bon droit étonné, n'hésita pas à courir sus au lion pour le forcer à lâcher son innocente proie.

Le lion, en effet, lâcha l'enfant, mais ce fut pour se précipiter, furieux, sur celui qui voulait le défendre.

Le fils de Lisvart, qui avait remis au fourreau son couteau de chasse, le tira vitement, leva le bras et l'abattit sur l'animal qui se dressait pour le dévorer.

Le lion poussa un rugissement de douleur : il venait d'avoir la patte coupée. Echauffé de rage, il bondit tout éclopé sur le jouvenceau et lui déchira ses vêtements avec ses griffes aigues. Mais au moment où il avançait sa gueule monstrueuse pour engloutir dedans son ennemi, celui-ci lui décousit le ventre d'un seul coup, si bien qu'on en vit son cœur sanglant.

Le lion mort, le jouvenceau songea à aller demander au jeune enfant qu'il venait de délivrer, l'explication de ses paroles.

L'enfant avait fui. Il était en train de trottiner allègrement dans une petite sente du bois.

Le damoisel de l'Ardente Epée courut après lui et l'atteignit.

Lors, il lui demanda avec une grande affection :

— Doux enfantelet, dites-moi, je vous prie, comment vous êtes tombé en ce danger, et aussi comment vous m'avez reconnu, moi qui ne vous connais point ?... Ne m'avez-vous point assuré tout à l'heure que si mon père avait été à ma place, il n'eût pas plus hésité à vous secourir que je ne l'ai fait ?... Or, vous connaissez donc aussi mon père ?

Le jeune gars, l'entendant ainsi parler, se prit à rire et répondit :

— Certes, damoiseau, vous êtes fils de tel père, qu'il vous faudra beaucoup travailler pour parvenir à lui ressembler !... Et, cependant, je puis vous dire que vous êtes né pour recevoir en haute prouesse et chevalerie, plus d'honneur qu'autre qui vous ait précédé... Du surplus, ne vous mettez pas en peine : ce serait temps perdu !...

Le jeune gars ayant dit cela s'évanouit comme une fumée, et, depuis, personne ne le revit.

Ce qui n'empêcha pas le damoisel de l'Ardente Epée de s'en revenir tout pensif et tout émerveillé de ce qu'il avait entendu. Et, plus désireux encore qu'auparavant de savoir de qui il était issu, il alla rejoindre le vieux roi de Saba qu'il trouva fort rompu et blessé durement à la cuisse d'une dentée de l'ours.

— Comment vous sentez-vous, Sire? lui demanda-t-il avec sollicitude.

— Certes, mon ami, répondit Magadan, grâce aux dieux et à vous, je suis mieux que je n'espérais tout à l'heure... Je m'aperçois que vous avez très heureusement profité de l'éducation que je vous ai fait donner et que vous n'avez pas été méconnaissant des soins que nous avons eu pour vous ; ce qui me prouve que jamais la vertu ne se perd là où elle est vivement plantée.

Le jouvenceau remercia le roi de ces bonnes paroles ; puis il ajouta :

— Mais, Sire, il me semble urgent que j'aille trouver quelques-uns de vos veneurs pour qu'ils vous fassent une civière chevaleresque et vous transportent à la ville, car, à ce que je puis voir, l'ours vous a malement traité...

— Je vous en prie, dit le roi de Saba.

Le jeune homme s'en alla donc à travers buissons et halliers à la recherche des veneurs ou de quelques autres; si bien qu'il rencontra Fulurtin et plusieurs gentilshommes qui accoururent à bride abattue vers leur prince.

CHAPITRE XXVI

Comment Fulurtin et le damoisel de l'Ardente Epée furent armés chevaliers par la main du roi Magadan.

A partir de ce jour-là, le roi Magadan prit son sauveur en si grande affection, qu'il l'eut pour aussi cher que s'il eût été son proche parent Son affection redoubla même lorsque le damoisel de l'Ardente Epée lui eut raconté les propos que lui avait tenus l'enfantelet, ce qui imprima en sa fantaisie qu'il devait être issu de quelque haut lieu.

Depuis ce jour aussi, Magadan le fit asseoir à sa table, à côté du prince Fulurtin, et lui donna un jeune gentilhomme blanc, nommé Yneril, pour le servir et être toujours près de sa personne.

Ainsi se passèrent quelques années. Le damoisel, aimé des grands et des petits, parvint en l'âge de quatorze ans, si bien formé et proportionné, qu'il montrait en avoir plus de seize.

Or, il advint que Fulurtin, un peu plus ancien que lui, gentil prince et bien traitable, requit le roi son père de l'armer chevalier, ce à quoi Magadan consentit aisément.

Le damoisel de l'Ardente Epée, averti de cela, sollicita le même honneur du roi de Saba, lequel, connaissant son vaillant cœur, et d'ailleurs porté d'amitié vers lui, consentit volontiers à ce que Fulurtin et lui devinssent compagnons d'armes, sans avoir égard à la différence d'âge qui existait entre eux. Tellement, qu'il leur donna à tous deux, le même jour, la colée, avec harnois blancs.

Comme la coutume était de prolonger les cérémonies de la réception, la fête dura l'espace de quinze jours, pendant lesquels Maudan, fils de l'un des plus grands seigneurs de Saba, vint à la cour pour être élevé avec Fulurtin.

Maudan n'y fut pas plutôt, qu'il devint subitement envieux et jaloux de l'honneur que le roi faisait au chevalier de l'Ardente Epée. Il en sécha sur pied et faillit à tomber malade. Et tant plus le poison lui rongeait le cœur, et tant plus Maudan cherchait à mettre son ennemi en male grâce auprès de Magadan, sans pouvoir en trouver occasion. Ce dont son mal s'augmentait à ce point, qu'on le voyait déchoir d'heure en heure, ni plus ni moins que fait la neige à la chaleur du soleil.

Malgré le désir qu'il avait de nuire au chevalier de l'Ardente Epée, Maudan fut bien forcé de faire trêve, le roi étant parti depuis quelques jours de Saba, où il avait laissé la reine, pour aller visiter une sienne ville nommée Terryne.

Mais les envieux sont ingénieux à inventer des raisons pour se tromper et pour tromper les autres : le plus faible indice leur suffit pour édifier tout un échafaudage de trahison : Maudan crut avoir trouvé l'occasion qu'il cherchait si âprement depuis un assez long temps.

CHAPITRE XXVII

Comment le jeune Maudan fit, par envie, une fausse accusation contre la reine Buruca, et quelles en furent les conséquences.



Un soir, la reine Buruca, femme du roi Magadan, jouait aux échecs avec le chevalier de l'Ardente Epée. Fulurtin et Maudan, qui les regardaient, ennuyés de la longueur du jeu, les laissèrent seuls. Du moins Fulurtin se retira tout-à-fait; mais l'ingénieux Maudan, qui aimait à faire le métier d'espion, fit mine de se

retirer avec lui, et revint à pas de loup se mettre en embuscade derrière une courtine de soie.

Après quelques mats dont la reine Buruca avait eu la victoire, elle et le jeune chevalier de l'Ardente Epée cessèrent de jouer pour deviser et folâtrer un peu.

Bien qu'elle eût un fils d'une vingtaine d'années, la reine de Saba n'était pas vieille, à proprement parler. Et, ce qui l'avait conservée assez jeune encore, c'était sa grande bonté qui la rendait si digne d'être accouplée au vieux Magadan.

Elle aimait d'un amour maternel le jeune sauveur de son vieux mari. Elle lui avait donné place dans son cœur à côté de son fils Fulurtin, et elle croyait agir le plus innocemment du monde en le baisant et en l'accolant tendrement quand elle se trouvait seule avec lui.

Ce soir là, ayant cessé de jouer aux échecs, elle le fit asseoir à côté d'elle sur le pied d'un lit, et se mit à deviser avec lui de choses et d'autres. Tout en causant, elle lui prenait les mains, et les plaçait dans les siennes, puis l'attirait en son giron, et, de temps à autre, le baisait doucement sur son beau visage blanc, sans penser offenser en rien son honneur de reine et de femme.

Mais il y avait là, les épiant tous deux, quelqu'un qui pensait autrement, et ce quelqu'un était l'envieux Maudan. Témoin des caresses que la reine Buruca prodiguait au chevalier de l'Ardente Epée, lequel les lui rendait, il se persuada tout le contraire de ce qui en était et résolut de persuader la même chose au roi de Saba, aussitôt qu'il serait de retour.

Cela ne tarda pas. Magadan, prévenu que les rois d'Arabie et de Tharse descendaient en ses pays pour lui faire la guerre, revint en toute hâte en sa ville de Saba, afin de rassembler ses gens et d'aller au devant de ceux qui venaient vers lui dans de si mauvaises intentions.

Il était à peine arrivé, il avait à peine eu le loisir de souper, que Maudan le trouvant seul, appuyé sur l'une des fenêtres de la salle, s'approcha respectueusement de lui, et après quelques propos mis en avant pour pallier sa trahison, lui dit :

— Sire, je vous supplie de me pardonner si je viens vous révéler une chose qui me navre, et, qu'au prix de ma vie, je voudrais savoir fausse, à cause du déplaisir que vous allez en recevoir...

— Qu'est-ce donc? demanda Magadan.

— A cause de vous, continua le traître Maudan, et aussi à cause du chevalier de l'Ardente Epée, lequel j'ai toujours aimé, honoré et estimé, plus qu'autre de ma connaissance, et de ce me soient témoins tous les dieux!...

— Qu'est-ce donc? demanda pour la seconde fois Magadan.

Maudan continua, comme s'il n'avait pas entendu :

— Mais le cas vous touchant comme il vous touche, moi, votre vassal, je commettrais félonie trop grande et croirais l'éducation que j'ai reçue de vous trop mal employée, si je ne vous avertissais pas du vilain tour que l'on fait à votre honneur de roi et de mari...

Lors, Maudan raconta au roi comment il avait vu la reine jouant aux échecs avec le chevalier de l'Ardente Epée, les privautés qu'elle lui avait indécemment montrées, ajoutant de son crû mille bourdes et malhonnêtetés, jusqu'à l'assurer que Buruca, violant le commun droit de mariage, s'était abandonnée tout entière au jeune chevalier.

Le roi de Saba, bien ébahi, et non sans cause, demeura tout éperdu, tellement qu'il crut en tomber de son haut. Il fut un assez long temps avant de proférer une seule parole, à cause du combat qui se livrait en son esprit entre l'amitié qu'il portait à l'accusé et le déshonneur dont il était couvert par sa faute. Ce combat fut si âpre et si douloureux, qu'il ne put se tenir de pleurer, et ce fut la face inondée de larmes qu'il demanda à Maudan s'il était vraiment possible que le chevalier de l'Ardente Epée l'eût déshonoré comme il le lui avait dit.

— Oui, Sire, répondit effrontément Maudan. Et je vous le jurerai par tous les dieux vivants, car ce que je vous raconte là, je l'ai vu de mes yeux, sans vouloir le voir, hélas!

Le vieux roi de Saba soupira profondément et s'écria :

— Ah! puisque ce traître s'est ainsi oublié, lui que j'avais élevé et préféré entre tous, et que d'esclave j'ai fait chevalier libre, je le ferai mourir vilainement et cruellement, et la louve aussi, de la plus cruelle mort dont moururent jamais les chétives créatures!...

Et, recommandant à Maudan de garder jusqu'à nouvel ordre le secret sur cette triste aventure, Magadan s'en alla tout ennuyé dans sa chambre, laissant l'envieux Maudan tout réjoui du succès de sa vilaine dénonciation.

CHAPITRE XXVIII

Comment le traître Maudan, pris d'un remords de conscience, alla conseiller de fuir au chevalier de l'Ardente Epée, lequel, en effet, quitta secrètement la ville de Saba.

De même que l'amour de père à fils est incomparable avec les amitiés ordinaires, de même aussi la haine de l'un à l'autre est indubitablement plus extrême qu'on ne saurait exprimer.

Le vieux roi de Saba s'était tant affectionné au chevalier de l'Ardente Epée, qu'il l'avait fait presque l'égal de Fulurtin dans son cœur. En entendant l'accusation de Maudan, il se trouva si perturbé, qu'il fut tenté de l'envoyer sur l'heure au dernier supplice. S'il se retint de le faire, ce ne fut que dans l'espérance de prendre le coupable sur le fait.

Or, assez ordinairement, le péché de calomnie n'est pas plutôt commis qu'il amène avec soi un repentir. Maudan mit de l'eau dans son vin et commença à comprendre toute la gravité de l'accusation qu'il avait portée contre la reine et le

chevalier de l'Ardente Epée, surtout lorsqu'il se remémora les bons services qu'il avait reçus de ce dernier. Mais, hélas ! lorsque les chevaux sont perdus, l'écurie est fermée trop tard !...

Néanmoins, le remords de la conscience gagna tant sur Maudan, qu'il résolut de sauver la vie de celui dont il venait de perdre l'honneur, en le prévenant que le roi était irrité sans sujet contre lui et en lui conseillant de fuir pour éviter sa fureur.

Le soleil était déjà bien avant retiré derrière les montagnes, et la nuit s'en venait, quand le traître Maudan alla trouver le chevalier de l'Ardente Epée, auquel il dit, couvrant le poison de son cœur :

— Mon grand ami, le bien que je vous désire est tel, qu'il ne vous pourrait advenir fâcherie dont je ne fusse autant ennuyé que si c'était à moi-même... C'est pourquoi je vous engage à fuir le plus diligemment possible, car je sais pour certain que le roi a délibéré de vous faire mourir..... Vous seriez arrêté ce soir même, en entrant au palais... Fuyez, si vous aimez votre liberté ! Fuyez, si vous tenez à la vie ! Fuyez, car le roi vous hait, et il a juré votre mort !...

Si le chevalier de l'Ardente Epée fut ébahi, il est aisé de le supposer. Il eût mis en doute cet avertissement, se sachant innocent, sans le bon visage que lui avait toujours montré Maudan. Quoiqu'il ne comprît rien à la haine subite du roi de Saba, il se dit, avec une précoce sagesse, qu'il était toujours bon de mettre une grande distance entre un roi et soi en pareil cas, et, sur l'heure, il commanda à Ynéril, son écuyer, de lui apporter ses armes.

Une fois armé, il embrassa le traître Maudan, qui se laissa embrasser par lui comme Jésus s'était laissé embrasser par Judas Iscariote, et monta à cheval.

— Que nos dieux vous gardent, mon grand ami ! lui dit Maudan, heureux de se débarrasser ainsi de lui. Plus vous irez loin, mieux vous agirez, car les rois ont le bras long, surtout dans l'accomplissement de leurs vengeances !... Fuyez sans vous retourner !

— Adieu donc ! répondit le chevalier de l'Ardente Epée.

Et donnant de l'éperon dans les flancs de son cheval, il s'éloigna rapidement et secrètement, suivi de son écuyer Ynéril.

CHAPITRE XXIX

Comment le chevalier de l'Ardente Epée ayant pris la fuite, le roi de Saba, furieux, voulut faire brûler la reine Buruca, ce qui n'eut pas lieu à cause de l'arrivée des ennemis.

C'est ainsi que Maudan ourdissait son filet.

Une fois le chevalier de l'Ardente Epée éloigné, il se rendit au logis du roi dans la même soirée, mais un peu tard.

— Sire, lui dit-il, il faut croire que Ynéril, l'écuyer du chevalier de l'Ardente Epée, a entendu le navrant aveu que je vous ai fait à propos de son maître... On m'a assuré qu'il était sous les fenêtres de la salle en ce moment-là...

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Magadan.

— Il y a, sire, répondit Maudan, il y a que je n'ai pas revu depuis ce moment le chevalier de l'Ardente Epée, et que très probablement, averti par Ynéril, il aura pris la fuite...

— Cela viendrait mal, très mal, s'écria le roi, contrarié de cette nouvelle. Je vous en prie, Maudan, assurez-vous présentement de ce que vous m'annoncez-là, et revenez me dire ce qu'il en est.

Maudan sortit incontinent du palais, tira droit au logis du chevalier et s'en revint, simulant l'homme ébahi, rapporter au roi que l'amant de la reine Buruca était absent.

Magadan, furieux, envoya à la hâte prendre la reine, jurant ses grands dieux qu'il allait la faire brûler vive.

La pauvre princesse, troublée comme on pense, et ne sachant à quelle occasion cette grande fureur du roi, son mari, se jeta à ses genoux, le suppliant à mains jointes de lui dire au moins pourquoi il voulait la réduire en cendres.

— Pendarde ! lui cria Magadan. Vous le saurez assez tôt pour vous !...

Et, sur-le-champ, il commanda de l'enfermer, disant aux gardes qu'ils lui en répondaient sur leur tête. Puis il envoya dans toutes les directions des des gens chargés de retrouver le chevalier de l'Ardente Epée, mort ou vif.

— Car, ajouta Magadan, il m'a fait la plus grande trahison du monde ! Si j'en avais pu douter un seul instant, je n'en douterais plus aujourd'hui : les innocents restent, les coupables se sauvent... Le chevalier de l'Ardente Epée est en fuite !...

Fulurtin, étonné de tout ce qu'il entendait, pria son père de vouloir bien le mettre au courant, ce que Magadan fit volontiers, afin de le rendre plus indigné contre celui qui lui avait rendu tant de services. Toutefois, ce jeune prince ne put croire à cette accusation et il défendit de son mieux son compagnon d'armes.

Mais le vieux roi était buté à cette idée qu'il avait été trompé par sa femme et par le chevalier de l'Ardente Epée : il n'en voulut pas démordre

Bientôt, les gens qu'il avait envoyés à la poursuite du fugitif, revinrent bredouille. Magadan, de plus en plus furieux, ordonna que l'on brûlât sur-le-champ la reine Buruca, quitte à brûler son complice plus tard.

On allait exécuter cet ordre cruel, lorsqu'un courrier ariva à toute bride pour prévenir Magadan des dégâts que faisaient les ennemis dans le royaume où ils étaient entrés.

Lors, comme son armée était prête, il lui commanda de se mettre en mouvement.

Fulurtin conduisait l'avant-garde, et Magadan le surplus de ses forces.

Les rois de Tharse et d'Arabie, avertis par leurs espions de la marche de l'armée de Saba, se parquèrent pour l'attendre et la combattre ; si bien que, finalement, Magadan et son fils furent faits prisonniers, et leurs gens mis en déroute.

CHAPITRE XXX

Comment le chevalier de l'Ardente Epée, fuyant le bûcher, rencontra un vieillard, et des propos qu'ils eurent ensemble.

Le chevalier de l'Ardente Epée s'en allait donc, au plus vite, honteux de fuir ainsi, et malheureux d'avoir déplu au roi de Saba.

Comme il traversait une épaisse forêt, il aperçut devant lui, à la lueur du clair de la lune, un homme à pied qui, de prime-abord, lui parut avoir le visage couvert d'un linge blanc. Mais en s'approchant, il comprit que ce qu'il avait pris pour un linge était une belle barbe fleurie par les années, et de beaux cheveux également chenus.

Il pensa que cet inconnu était quelque esclave de la contrée qui fuyait, et, à cette cause, il le salua selon l'usage du pays. Mais le vieillard lui ayant rendu son salut en grec, le chevalier de l'Ardente Epée, qui, grâce à Magadan, entendait presque tous les langages, lui dit alors :

— Honorable vieillard, ne me sauriez-vous enseigner un asile pour cette nuit, car je suis harassé et rompu, et je voudrais dormir une bonne fois, ne l'ayant pas fait depuis quelques jours.

— Si vous étiez chrétien comme je suis, répondit le bonhomme, je vous satisferais assurément.

— En bonne foi, reprit le chevalier, la religion importe peu quand il s'agit de secourir son semblable... Par ainsi, je vous supplie de m'enseigner ce que je vous demande, car, outre ma fatigue, j'ai une faim et une soif extrêmes...

— Vous parlez bien, dit le vieillard, et vous trouverez en moi ce que vous cherchez... Mettez pied à terre, et je vous réconforterai suivant mon pouvoir, car il vous en prendrait mal d'être connu dans ce pays dont vous ne sortiriez pas aisément.

Le chevalier obéit, émerveillé des propos du bonhomme auquel il demanda comment il savait qu'il était connu, et qu'il aurait déplaisir d'être reconnu.

— N'en demandez pas tant, répondit le vieillard. Qu'il vous suffise d'apprendre que j'en sais plus de vos propres affaires que vous-même... Mais je m'en tairai pour cette heure !...

Lors, s'approchant du jeune chevalier, il lui donna quelques gouttes d'un cordial qui le ranima, et tira de sa pannetière, à son intention, quelques vivres qu'il mangea avec appétit.

Aussitôt qu'il eut bu et mangé, le jeune chevalier s'endormit, et d'un somme si profond, qu'il qu'il était grand jour quand il se réveilla.

Il regarda autour de lui, et il s'aperçut qu'il était armé, non pas des armes noires qu'Ynéril lui avait apportées, mais d'armes blanches, plus riches et plus fortes, avec un écu semblable, au milieu duquel était peinte une épée vermeille comme celle qu'il avait sur le corps.

Il fut ébahi au possible, ainsi qu'Ynéril son écuyer, lequel avait bu, mangé et dormi comme lui, sans savoir pourquoi ni comment. Et tous deux ne se sentaient en aucune façon de la fatigue des jours précédents.

Le vieillard à la barbe fleurie blanche avait disparu.

Ils se reprirent à cheminer encore pendant un bon bout de temps. Puis, étant arrivés sur le bord de la mer, ils avisèrent un petit batelet délaissé sur la grève par des pêcheurs, et dans lequel il y avait deux rames et quelques vivres.

Ynéril et le chevalier de l'Ardente Epée montèrent dedans. L'écuyer s'empara des rames, et l'on gagna la pleine mer.

CHAPITRE XXXI

Comment le chevalier de l'Ardente Epée aborda à la Montagne Défendue, et ce qu'il y rencontra.

Au départ, le vent était doux et la mer unie. Mais bientôt le temps se couvrit, la mer s'enfla, et si désespérément, que le chevalier de l'Ardente Epée et son compagnon abandonnèrent avirons et batelet à la merci des flots et des vents, sans savoir où ni en quelle part ils allaient ainsi, et s'attendant d'une minute à l'autre à être engloutis.

Pendant dix jours et dix nuits, ils furent traités de la sorte, s'en rapportant exclusivement pour leur salut à leur dieu Neptune et à quelques autres dieux de premier ordre.

Ce ne fut que le matin du onzième jour que le soleil commença à gagner le dessus et la mer à redevenir calme.

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée et son compagnon découvrirent une haute côte au pied de laquelle il plut à la fortune de les pousser.

Le pays leur parut si plaisant, et peuplé d'arbres si verts et si feuillus, qu'ils n'hésitèrent pas un seul instant à y prendre port.

Ils abordèrent.

Une fois à terre, ils prirent le premier sentier qui s'offrit devant eux, lequel les mena droit à la porte d'un monastère où était plantée une grande croix de bois.

Jamais le chevalier de l'Ardente Epée n'avait vu d'enseigne semblable. Il demanda à Ynéril s'il savait ce que cela signifiait.

L'écuyer répondit :



— Seigneur chevalier, cela signifie que nous sommes en terre chrétienne, car c'est à un arbre taillé ainsi que le Dieu des chrétiens fut autrefois cloué et attaché!...

Cette nouvelle plut beaucoup au jeune chevalier qui, attaché qu'il était à la foi païenne, espéra rencontrer là des aventures où il pût la faire triompher.

Il s'avança donc, suivi de son écuyer.

Ils ne tardèrent pas à trouver ouverte la porte d'une église, au front de laquelle étaient plantés trois beaux autels garnis d'ornements sacerdotaux, avec quelques représentations de saints, suivant la coutume des fidèles. Et, quant et quant, ils entendirent plusieurs voix d'hommes psalmodier, encore qu'ils n'en vissent aucun, ce qui les étonna beaucoup.

Ils s'avancèrent alors jusqu'au chœur, où ils avisèrent une sépulture d'albâtre, couverte d'un cristal très clair, sous lequel était la représentation d'un chevalier armé de toutes pièces. Tout autour étaient gravées des lettres qui disaient :

« Ci-gît le vaillant et magnanime Matroco, qui, avant sa mort, eut révélation de la vie éternelle, et, comme champion de Jésus-Christ, lui-même fit de son sang le signe de la croix, et mourut heureux. »

Le chevalier de l'Ardente Epée reconnut bien, par cette épitaphe, que son écuyer Ynéril lui avait dit la vérité et que, certainement, cette terre où ils étaient était chrétienne.

Au même instant, un religieux se mit à dire la messe, malgré la présence du chevalier, qui manifesta son impatience par des gestes.

La messe dite, le religieux se dévêtit de son aube, et s'en vint vers le fils d'Onolorie, auquel il dit :

— Je vous prie, sire chevalier, de me dire de quel pays vous êtes...

— Pourquoi cette question ? demanda fièrement le chevalier de l'Ardente Epée.

— Parce que vous m'avez paru ne pas vous intéresser à la messe que je disais, et, encore moins, honorer le lieu-saint où je l'ai dite, ce qui me ferait supposer que vous êtes païen... Et alors, comment avez-vous osé entrer dans ce pays si contraire à votre foi?...

— Père, répondit le chevalier, je suis païen de foi et de nation, en effet!... Et si vous êtes étonné de me trouver céans, je ne suis pas moins ébahi d'y être arrivé... Quoi que nous soyons de religion différente, je vous prierai affectueusement de me dire dans quelle contrée j'ai abordé, sans le savoir et sans le vouloir, et quel est le prince qui la gouverne...

— Mon enfant, répondit le prud'homme, à cause de la pitié que j'ai de votre jeunesse ignorante, je vous satisferai volontiers. Cette terre est du royaume d'Anatolie. On l'appelle la Montagne Défendue... Toutefois, elle appartient maintenant à l'empereur de Constantinople, qui l'a conquise par la force de ses armes...

Le religieux raconta alors au chevalier comment Esplandian s'en était rendu possesseur, et comment Frandalo en était présentement gouverneur, avec le géant Frandalon son parent.

— Quel est ce Frandalo ? demanda le chevalier de l'Ardente Epée.

— C'était, répondit le Sancto, un païen comme vous, autrefois...

— Et aujourd'hui ?...

— C'est un chrétien comme moi.

— C'est-à-dire qu'il a renié ses dieux et sa foi!... C'est un félon digne de châtiment!

— Je ne sais pas de quel châtiment vous entendez parler, mon cher enfant, mais j'ai peur, vraiment, que vous ne vous abusiez sur les forces dont disposent les maîtres de cette contrée... Vous êtes jeune et vous ne croyez pas à l'impossible, parce que vous n'avez pas encore rencontré d'obstacles sérieux sur votre chemin...

— J'ai combattu des lions et des ours!

— C'est beaucoup, sans doute, mais ce n'est rien auprès des périls qui vous attendent. Vous serez bientôt forcé de rabattre votre superbe, et vous comprendrez que Frandalo a bien fait d'abjurer ses fausses idoles pour adorer le seul Dieu qui fasse gagner les batailles, le Dieu des chrétiens...

— Je suis si peu disposé à penser ce que vous me dites au sujet de ce Frandalo, que je brûle du désir de me mesurer avec lui, si toutefois c'est un chevalier digne qu'on le combatte...

— Vous en ferez le dur apprentissage plutôt que vous ne voudrez, hélas!

— Voilà de la pitié bien inutile!... Et, je vous prie, où pourrais-je rencontrer cet adorateur de votre Dieu ?

— Vous le voulez absolument!...

— Absolument, certes, je le veux...

— Engagez-vous dans ce sentier que vous voyez là, derrière le temple... Et, tout au bout...

Le religieux hésitait, regardant avec une tendre commisération le chevalier de l'Ardente Epée.

— Et, tout au bout?... demanda celui-ci avec impatience.

— Vous découvrirez une forteresse... Elle appartenait autrefois à des géants païens...

— A Matroco, peut-être?

— Vous l'avez dit, chevalier... A Matroco le païen, qui se fit chrétien à son heure dernière. A Matroco et à Furion son frère, tous deux fils de la vieille Arcabone. Cette forteresse, inaccessible d'abord à cause de ses courtines et de ses grosses tours, était défendue de plus par ces deux géants, et par un troisième, leur oncle, le géant Arcalaüs...

— Qu'importe! s'écria le chevalier de l'Ardente Epée. Cette forteresse imprenable a été prise!... Ces géants invincibles ont été vaincus!... Ne m'avez-vous pas parlé d'un seul chevalier, tout-à-l'heure?

— Esplandian, oui, le fils d'Amadis.

— Eh bien ?

— Oui, mais Esplandian n'était pas seul : Dieu était avec lui.

— Mes dieux seront avec moi!... Ainsi, ce château-fort inexpugnable est défendu par Frandalo et par Frandalon?

— Vous oubliez Belleris.

— Mettons Belleris... Cela fera trois contre un, comme la première fois!... J'aime mieux cela... Je regrette qu'ils ne soient pas quatre : j'aurais eu



plus de mérite à vaincre que n'en eut le chevalier Esplandian.

— Votre endurcissement me poigne, mon enfant, dit le Sancto d'une voix pitoyable. Vous serez vaincu...

— Je serai vainqueur !...

— Eh ! fussiez-vous vainqueur, ce que je n'admets pas comme possible, comment feriez-vous donc pour vous maintenir dans cette forteresse avec votre écuyer ?... Frandalo, Belleris et Frandalon ont des serviteurs... Ensuite, s'il leur venait affaire fâcheuse, le roi Norandel, qui est à Tésifante, serait en une journée avec une armée considérable, ainsi que l'empereur de Constantinople... Songez-y !

— J'y songe, bonhomme ; c'est pour cela que je vous remercie et que je prends congé de vous...

— Vous abandonnez votre projet extravagant ?

— J'y tiens plus que jamais, au contraire !... Ynéril, en avant !

Ynéril obéit, et tous deux s'engagèrent dans le chemin que leur avait indiqué le religieux comme conduisant à la forteresse.

— O jeunesse ! murmura ce saint homme en les regardant s'éloigner.

Lors il rentra dans le temple pour prier Dieu.

CHAPITRE XXXII

Comment le chevalier de l'Ardente Epée s'avança, suivi d'Ynéril, son écuyer, à la découverte du château-fort de la Montagne Défendue, et ce qu'il en advint.

On se souvient sans doute de la description que nous avons faite de la Montagne Défendue et du château-fort au quatrième livre de cette histoire.

Nous ne la ferons pas une seconde fois.

Le chevalier de l'Ardente Epée et son écuyer Ynéril s'engagèrent donc dans le sentier taillé dans la pierre vive qui montait au château.

Tout en cheminant, ils devisaient tous deux des propos que leur avait tenus le religieux qu'ils venaient de quitter. Ynéril était devenu tout songeur.

— Seigneur chevalier, dit-il enfin, les paroles de ce bon Sancto résonnent encore dans mon esprit... Je commence à concevoir des doutes sur l'excellence de notre entreprise...

— Il vous est aisé d'y renoncer, Ynéril, et de retourner sur vos pas, répondit le chevalier de l'Ardente Epée. Quant à moi, je ne sais pas aller en arrière ; j'ai résolu d'aller combattre les défenseurs chrétiens de cette forteresse, et j'irai, quoiqu'il doive arriver.

— Vous savez bien, seigneur chevalier, que je ne puis vous abandonner, reprit l'écuyer. J'ai fui avec vous du royaume de Saba, alors que votre vie, non la mienne, était en danger par suite de je ne sais quelle caprice de Magadan... Je vous ai accompagné partout... Je suis resté avec vous dix jours et dix nuits sur la mer, au milieu des orages, m'attendant de minute en minute à être englouti... et je n'ai pas murmuré, rendez-moi au moins cette justice...

— Je vous la rends bien volontiers, Ynéril..... Vous êtes un courageux homme, et c'est précisément parce que je sais que vous avez autant de vaillance que d'amitié pour moi, que je m'étonne de vous voir renoncer à une entreprise, périlleuse il est vrai, mais d'où nous pouvons retirer la plus grande gloire l'un et l'autre...

— Je vous suis, vous le voyez bien, seigneur chevalier, je vous suis... Je n'ai pas songé un seul instant à vous abandonner, car il y aurait pour moi couardise à le faire... Seulement, je vous le répète, les paroles du bon sancto résonnent étrangement à mon oreille et dans mon esprit...... Je conçois des doutes sur la légitimité de votre entreprise, et ces doutes, mon devoir est de vous les soumettre...

— Quels sont-ils donc ?

— Il y a longtemps que j'ai l'honneur d'être votre écuyer, n'est-ce pas ?

— Oui, et je me rappelle la bonne impression que vous avez faite sur moi le jour où le roi de Saba vous a donné à moi... Ce n'était pas seulement parce que votre visage, blanc comme le mien, jurait avec les visages noirs de la cour de Magadan, non !... Votre physionomie était douce, bienveillante, avenante au possible... J'ai toujours été heureux de notre rencontre, Ynéril !... Et j'espère bien que ce n'est pas aujourd'hui que j'aurai lieu de m'en mordre les doigts...

— Vous en jugerez, reprit Ynéril. Je reprends, si vous le permettez, puisqu'aussi bien je n'aperçois pas encore la forteresse annoncée...

— Oh ! nous n'en sommes pas loin !..... Et, si vous devez être long, je vous engage à vous hâter, parce que nous engagerons le combat avant la fin de votre récit...

Ynéril reprit :

— Etant donc depuis un long temps avec vous, j'ai eu maintes fois l'occasion de savoir les circonstances qui vous avaient amené en la possession du roi de Saba.

— Je ne les ai jamais cachées... Ramassé vagissant sur l'herbe par des corsaires mores, je fus élevé par eux, et, à trois ans, présenté à Magadan, lequel aimait les esclaves blancs...

— Ce n'est pas là-dessus que je veux appeler votre attention, seigneur chevalier.

— Sur quoi, alors ?

— Les corsaires mores qui vous ont trouvé vagissant sur l'herbe auprès d'une fontaine ont oublié de dire, et c'était l'essentiel, s'ils vous avaient trouvé sur une terre chrétienne ou sur une terre païenne...



— C'est vrai, dit le chevalier de l'Ardente Epée, devenant pensif.

— Si vous étiez chrétien, par hasard?

— Chrétien?...

— Oui?

— Cela n'est pas possible!

— C'est aussi possible que le contraire... Peut-être même est-ce plus probable encore...

— Eh bien?

— Eh bien! si vous étiez chrétien, il ne serait pas juste et honnête à vous d'aller combattre des chrétiens..... Ce serait vous frapper vous-même que de frapper sur eux..... Les défenseurs du château-fort dont le Sancto nous a parlé tout-à-l'heure, Frandalo, Belleris et Frandalon, seraient alors vos amis et non vos ennemis... Voilà la difrence!...

— Mais si je suis païen?...

— Si vous êtes païen?

— Oui?... Faut-il donc que je laisse passer une occasion de servir mes dieux et de leur offrir une victoire?...

— Vous n'êtes pas païen, quelque chose me le crie, seigneur chevalier...

— Où vois-tu cela?

— A tout!

— Mais encore?

— A votre air, à vos yeux, à votre manière d'être, de dire et de faire... Vous appartenez à une autre race que celle à laquelle vous croyez appartenir... Vous êtes né pour le commandement, pour les grandes choses, pour les choses glorieuses..... Non, encore une fois, seigneur chevalier, vous n'êtes pas païen, vous êtes chrétien!...

Le chevalier de l'Ardente Epée était devenu tout rêveur.

— Peut-être qu'Ynéril dit vrai, murmura-t-il.

En relevant la tête, il aperçut se dresser devant lui l'imposante forteresse, l'ancien repaire de Matroco, de Furion, d'Arcalaüs et d'Arcabone.

Elle avait conservé la physionomie qu'elle avait une trentaine d'années auparavant. La plate-forme, les fossés, la porte de fer, tout existait dans le même état qu'à l'époque où Esplandian s'en était approché pour combattre les géants qui la gardaient.

— Allons! dit résolûment le chevalier de l'Ardente Epée en montant les degrés qui conduisaient à la plate-forme, comme jadis les avait montés le chevaleureux Esplandian.

Ynéril le suivit.

A l'une des fenêtres du château-fort, donnant sur les fossés, ils distinguèrent deux personnages d'environ cinquante ans, qui jouaient aux échecs. Tous deux étaient vêtus d'habits noirs, avec cette différence que le plus petit portait des cheveux merveilleusement longs et une barbe qui lui descendait jusqu'au-dessous de la ceinture, tressée à gros cordons d'or, ce qui donna opinion au chevalier que ce pouvait bien être le roi de Jérusalem.

C'était, en effet, ce prince païen.

En ce moment, le plus grand des deux joueurs d'échecs aperçut le chevalier de l'Ardente Epée, auquel Ynéril venait de remettre son heaume et son écu.

CHAPITRE XXXIII

Comment le chevalier de l'Ardente Epée eut combat contre Frandalo, Belleris et Frandalon, qu'il vainquit.

Etonné de voir apparaître tout-à-coup devant lui, armé de toutes pièces, un chevalier qu'il ne connaissait pas, ce personnage mit la tête hors de la croisée et cria en langage grégeois :

— Chevalier, n'allez pas plus avant, je vous prie, avant de nous avoir dit qui vous êtes. Autrement, la coutume de céans nous forcera à vous faire descendre malgré vous les degrés que vous montez en ce moment!...

Celui auquel il parlait ne s'effraya nullement de cette menace. Mais, sans faire semblant de rien, il arriva tout contre la porte du château.

Là, il répondit posément :

— Damp chevalier, faites ouvrir la porte de votre château, et, une fois que je serai dedans, je vous satisferai ainsi qu'à la coutume.

— Par mon chef! répliqua l'autre, cette porte ne s'ouvrira que trop tôt pour votre malheur!..... Car il est vraisemblable que vous venez en ces Marches comme espion, et il est juste que vous soyez châtié comme tel!...

Comme il disait ces mots, parut un autre chevalier plus jeune, mais si grand, que le fils d'Onolorie s'en trouva ébahi. Toutefois, sans rien voir de son étonnement, il répondit à son premier interlocuteur :

— Vous pourriez bien vous tromper, par aventure!... Les dieux, ennuyés de votre méchante vie, contraire à leur gloire et à leur honneur, permettront que je vous châtie et chasse de céans!...

— Comment! s'écria le jeune géant, es-tu donc de ces fous qui s'imaginent qu'il y a plus de dieux que de poissons dans la mer?... Attends un peu, et tu verras ce qu'il t'en cuira pour croire à pareille sottise!...

Cette parole achevée, il se retira ainsi que son compagnon, et, peu d'instants après, une porte s'ouvrit, sur le seuil de laquelle parut un chevalier armé qui dit à celui de l'Ardente Epée :

— Entre, pauvre homme, et peut-être aurai-je merci de toi!...

— Je ne sais de quel merci tu veux parler, répliqua le fils d'Onolorie, mais je ne me sens pas encore assez découragé pour t'en requérir.

Cela dit, il entra, et alors commença entre les

deux chevaliers un tel chamaillis qu'à les entendre frapper l'un sur l'autre, il semblait proprement entendre un moulin à tan lorsqu'il est mis en besogne...

Le chevalier chrétien donna au fils d'Onolorie un coup d'épée qui lui fit étinceler les yeux. Mais ce dernier, usant de revanche, l'atteignit de telle sorte, qu'il lui fendit le heaume en deux et le fit choir à la renverse comme mort.

Ce que voyant, ceux qui les regardaient furent très marris.

Le chevalier de l'Ardente Epée, croyant son adversaire défunt, passa outre et entra dans une cour basse, où il se trouva en présence de dix valets armés de brigandines, lesquels lui coururent sus en criant :

— Paillard infidèle ! Ennemi de Dieu et de sa foi ! tu vas payer ta témérité !

Et quant et quant ils l'environnèrent de toutes parts. Mais lui, comme le meilleur chevalier du monde, leur montra visage et leur fit sentir, en moins de rien, combien pesaient ses coups, étant celui qu'il atteignait assuré de mort ou de blessure.

Les valets se mirent donc à reculer petit à petit, et non sans cause, car déjà trois d'entre eux étaient demeurés sur la place. Ce qui les émut tellement, qu'ils résolurent de mourir tous ou de tuer le chelier de l'Ardente Epée.

Mais avant qu'ils n'eussent pu s'entendre pour assaillir leur adversaire, deux encore furent renversés, secouant le jarret. Trois et deux, cela faisait cinq.

Restaient cinq assaillants. Ils lui donnèrent alors tant d'affaires, qu'il ne s'en tira que par miracle. Un, entre autres, saisit le fils d'Onolorie au faux-du corps, pensant bien le défroquer et mettre bas. Mais ce jeune et vaillant chevalier, haussant le poing, lui rompit les dents et la mâchoire, et lui fit lâcher prise, de douleur.

Les quatre survivants, saisis d'une panique soudaine et irrésistible, s'enfuirent droit au donjon, en criant :

— Sortez, seigneurs, sortez !..... Nous sommes tous morts et perdus !...

Le chevalier de l'Ardente Epée leur chaussait de si près les éperons, qu'ils n'eurent pas le temps de fermer la porte derrière eux. Il entra quant et quant jusqu'au milieu de la place, où il entendit une voix lui crier :

— Diable, ennemi de Dieu, tu mourras par mes mains, et de la plus cruelle mort !...

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée aperçut le géant qu'il avait vu précédemment à la fenêtre, lequel, armé de toutes pièces, venait le combattre.

Quoiqu'il eût plus besoin de repos que de mêlée, et plus de raison de craindre que d'espérer, en présence de ce grand lourdaud si disposé à lui mal faire, il ne recula pas. Tout au contraire, baissant la tête, il s'avança bravement à sa rencontre.

Quand il en fut à une quasi distance d'une brasse, il lui dit :

— Géant, la grandeur de ton corps m'a d'abord mis quelque peur au ventre, à moi qui ne suis qu'un demi-homme pour ton regard..... Mais, en entendant ta menace, j'ai senti mon cœur s'enfler et mon courage grandir... Nous sommes de taille, maintenant !...

Et, sans plus tarder, ils s'accouplèrent l'un et l'autre avec âpreté, comme deux mortels ennemis. En ce conflit, volèrent par terre les lames et les mailles de leurs hauberts ; leurs armets furent effondrés, leurs écus crevés ; leur propre chair fut entrecoupée. Si bien, que les regardants s'émerveillaient qu'ils pussent l'un et l'autre résister encore...

Au bout de deux grosses heures, on comprit que la chance malheureuse tournait contre le géant, quoiqu'il se raidît désespérément.

En cet instant parut un autre chevalier, armé de toutes pièces, portant au cou un écu d'or à une croix de gueules, lequel était encore plus grand et plus vigoureux que celui qui venait de combattre.

Le chevalier de l'Ardente Epée soupçonna que ce pouvait bien être là le Frandalo dont lui avait parlé le religieux.

— Frandalo, lui dit-il, je connais ton nom et ta valeur..... Ne les souille pas, en te mêlant, toi deuxième, dans une lutte où j'ai déjà fort affaire... Laisse-nous parachever, et si Fortune permet que j'en sorte vivant, alors tu pourras faire avec plus de raison ce que chevalerie te permet pour la satisfaction de ton cœur... Autrement, ta vengeance tournerait au désavantage de ton honneur...

Frandalo, car c'était en effet lui, entendant parler ce jeune païen avec tant de raison et de courage, s'arrêta court et répliqua :

— Je confesse, chevalier, que je m'étais beaucoup oublié... Mais la douleur que j'ai éprouvée en voyant tomber mon neveu, mortellement blessé par toi tout à l'heure, ainsi que mes gens, et jusqu'à ce chevalier mon cousin, la douleur m'emportait à me venger incontinent, préférant ma colère à la raison... Quoique je ne sache pas comment tu as eu connaissance de mon nom, j'aurai plaisir à connaître le tien, surtout si tu veux laisser là ta folle croyance et suivre la foi de Jésus-Christ... Ce faisant, non-seulement je te tiendrai quitte du combat, mais encore je trouverai moyen de te faire recevoir dans la maison de l'empereur mon maître, dont tu es digne de faire partie par ta bravoure...

— Frandalo, répondit le chevalier de l'Ardente Epée, j'étais sur le point de te tenir précisément le même discours et de t'engager à renoncer à ton Dieu pour retourner aux vrais dieux qui sont les miens... Par ainsi, puisque nous ne saurions nous entendre, ne perdons plus notre temps... Laisse-moi seulement parachever notre entreprise, à ton cousin et à moi, car nous perdons là, en vérité, une trop belle occasion.

— Seigneur, dit à Frandalo l'adversaire du fils d'Onolorie, il a raison : laissez-nous finir, et que la Fortune décide entre nous !... Si je suis vaincu, vous agirez à votre guise à son endroit...

Frandalo se tut, et les deux champions reprirent la lutte, plus âprement encore qu'auparavant. En moins d'un quart d'heure, le chevalier de l'Ardente

Epée endommagea tellement l'écu du géant, qu'il n'en resta au poing de celui-ci que la poignée par laquelle il le tenait; et, bientôt, son sang coula avec une telle abondance, que la place où ils se battaient, auparavant brune et sèche, en devint rouge et détrempée...

Toutefois, le géant faisait son devoir jusqu'au bout. Mais, autant il s'appesantissait, autant l'autre se sentit léger et dispos.

De quoi Frandalo, ébahi, se disait à part soi n'avoir jamais vu un homme égaler en prouesse cet étranger, encore qu'il estimât avoir connu les meilleurs chevaliers du monde.

— Ah! chevalier, s'écria-t-il en comprenant que son cousin allait recevoir le coup de la mort et et en venant s'interposer entre lui et son ennemi; ah! chevalier, s'il y a en vous autant de courtoisie que de bonne parole et de bon courage, sauvez, je vous prie, la vie de ce pauvre vaincu!...

Il n'avait achevé, que son cousin tombait tout de son long par terre, comme expiré.

Le chevalier de l'Ardente Epée, qui s'était arrêté en entendant la prière de Frandalo, lui répondit :

— Ah! je voudrais que tu n'eusses pas été tant tardif à me demander ce plaisir, que je t'eusse volontiers accordé, et que je t'accorde de bon cœur, s'il sert encore à quelque chose... Car, bien que je te répute comme ennemi, il m'est permis d'user envers toi d'autant de courtoisie que possible.....

— Vraiment, répliqua Frandalo, tu parles bien, et à cause de l'estime que je me sens pour toi, j'empêcherais, s'il était possible, le combat que nous devons avoir ensemble..... Mais je te tiens pour tel, que tu ne les différerais pour rien... Ce serait, d'ailleurs, contre ton honneur et contre le mien... Par ainsi, combattons!... La mort de l'un de nous mettra fin à ce différend..... Je ne te demande qu'une seule chose, dans ton intérêt, et je te la demande beaucoup plus à cause du devoir que je dois à la chevalerie, qu'à cause de ta propre personne, ennemie de notre foi...

— De quoi s'agit-il?

— Je désire que tu te reposes jusqu'à demain matin, car je te vois si las, si travaillé, que la victoire que j'espère remporter sur toi me sera comptée pour rien.

Cette offre courtoise fut estimée comme il convenait par le chevalier de l'Ardente Epée. Mais il ne l'accepta pas.

— Frandalo, répliqua-t-il, je te remercie..... Mais crois bien que je ne suis pas à ce point débile et fatiguée, de ne pouvoir recommencer avec avantage ce que je viens de faire devant toi!... Je ne veux aucune occasion de retarder notre mêlée..... Par ainsi, défends-toi!...

— En avant donc! répondit Frandalo.

Les grands coups d'épée retentirent. Des étincelles de feu jaillirent de leurs harnois. Au bout d'une demi-heure, ni l'un ni l'autre des deux champions n'avait une pièce d'armure complète. La place où ils se chamaillaient était jonchée de débris et mouillée de sang pur.

Pendant ce temps, le roi de Jérusalem, émerveillé, adressait de ferventes prières à ses dieux pour que le chevalier de l'Ardente Epée remportât la victoire sur Frandalo, parce que Frandalo vaincu, c'était la liberté pour lui, prisonnier.

Ses prières furent quasi écoutées, quoiqu'elles fussent adressées par un païen, en faveur d'un païen, à des dieux païens.

Frandalo, voyant que son adversaire continuait à combattre avec la même grâce, la même souplesse et la même vigueur que s'il ne s'était pas encore battu de la journée, Frandalo commença à se défier de lui-même, et, saisi d'une peur froide et inaccoutumée, il sentit ses forces l'abandonner au fur et à mesure de l'accroissement de celles de son ennemi.

Néanmoins, et quoiqu'il n'eût presque rien à faire pour en avoir définitivement raison, le chevalier de l'Ardente Epée fit deux pas en arrière, et, comme s'il eût voulu prendre haleine, il s'appuya sur le pommeau de son épée.

Puis il dit à son ennemi tout déconforté :

— Frandalo, tu dois comprendre que ta mort s'approche, n'est-ce pas? Ne fais donc plus résistance, et rends-toi... Je te sauverai la vie, tant j'ai bonne opinion de ta personne.

— Sur mon Dieu! répondit Frandalo, j'aimerais mieux cent fois mourir que d'avoir à me reprocher pareille tache!... Peut-être peux-tu me meurtrir le corps et m'achever plus que je ne le suis... Mais, quant à mon âme, nul autre que le Seigneur, en qui seul j'ai fiance, ne la pourra changer...

Le chevalier de l'Ardente Epée, satisfait de la fierté de cette réponse, d'accord avec la fierté de son âme propre, allait tenir à son adversaire un langage de chevalier, lorsqu'il le vit tout-à-coup tomber de son haut, affaibli par ses blessures et par le sang qu'il perdait depuis quelques heures, c'est-à-dire depuis le commencement de ce combat.

Lors, navré de cette chute, il se précipita vitement vers lui et se mit en devoir de lui délacer son heaume, pour le soulager.

Le roi de Jérusalem, se méprenant sur son intention, et croyant qu'il lui voulait trancher la tête, lui cria piteusement :

— Ah! chevalier, je vous requiers, par la vertu qui est en vous, de lui pardonner!...

A ce cri, le chevalier de l'Ardente Epée, laissant là Frandalo, et ôtant son armet, s'en vint mettre à genoux devant le roi, et voulut lui baiser les mains.

Mais le roi, l'embrassant, lui dit :

— Mon jeune et vaillant ami, vous que je n'ai jamais vu, que je sache, je vous prie de me dire qui vous êtes...

— Sire, répondit le jeune chevalier, il vous plaira de commander à quelqu'un de céans de bander les plaies de ces chevaliers blessés avant qu'ils ne meurent. J'aurais grand déplaisir, à cause de leur vaillance, qu'il leur arrivât malheur par faute de secours..... Cela fait, je vous répondrai, Sire, du moins mal qu'il me sera possible, à ce qu'il vous plait de savoir de moi...

CHAPITRE XXXIV

Des propos que le roi de Jérusalem eut avec le chevalier de l'Ardente Epée sur le fait de sa liberté.

Frandalo, son neveu Belleris et le géant Frandalon n'étaient pas morts; ils étaient seulement très grièvement blessés.

On les transporta tous les trois dans une chambre, sur un lit, et les soins nécessaires leur furent prodigués.

Quant au chevalier de l'Ardente Epée, il se mit entre les deux draps pour se réconforter et se défatiguer.

Le lendemain, grâce aux onguents qu'il avait mis sur ses blessures, il était beaucoup mieux que la veille. Le roi de Jérusalem vint le visiter et fut étonné de le voir debout, se promenant au milieu de sa chambre.

En apercevant le roi, le chevalier de l'Ardente Epée le reçut avec force révérences, le pria de se seoir en une chaise couverte de velours, et, prenant la parole, il lui dit :

— Hélas ! Sire, comment pourrai-je jamais reconnaître de ma vie l'honneur qu'il vous plait de me faire, n'étant qu'un simple chevalier inconnu ! Vous prenez la peine de me visiter, moi qui n'a pas encore eu l'occasion de vous faire service !...

— Je suis venu, mon jeune ami, répondit le roi de Jérusalem, parce que j'ai reconnu en vous autant d'humanité que de vaillance, et, qu'à ce titre là déjà, vous m'intéressez beaucoup... Puis, vous étiez blessé, c'était une seconde raison de m'intéresser à vous. Et puis, n'est-ce pas à vous que je devrai ma liberté, puisque vous avez vaincu ceux qui me retenaient prisonnier céans?... Par ainsi, vous voyant si sage et si victorieux, j'ai voulu venir vous voir, pour savoir d'abord où vous en étiez de vos blessures d'hier, et ensuite pour vous prier de me dire ce que nous avons à faire désormais céans?... Il n'y a, ce me semble, personne à qui vous vous puissiez fier, excepté votre écuyer et moi... Et je crains beaucoup que des gens d'ici ne se soient enfuis vers le roi Norandel pour lui porter des nouvelles de la conquête que vous avez faite de cette place sur Frandalo... Or, Norandel est si près de nous, qu'en moins de rien il nous aura assiégés... et alors il se pourrait bien que Fortune nous montrât un visage différent de celui qu'elle vient de nous montrer...

— Puisque vous voulez savoir ce qu'il m'en semble, Sire, dit le chevalier de l'Ardente Epée, je vous le dirai présentement... J'ai laissé à quelques pas d'ici une barque que montera Ynéril, avec quelqu'autre de céans, et à l'aide de laquelle ils iront requérir secours en la plus prochaine cité païenne.

— Et pendant ce temps?

— Pendant ce temps nous nous maintiendrons en cette forteresse, qui n'a pas besoin, comme vous avez pu voir, d'autres défenseurs que deux ou trois chevaliers et ses épaisses murailles...

Cet avis fut trouvé bon, et Ynéril et un autre s'embarquèrent incontinent après dîner.

CHAPITRE XXXV

Comment le roi de Jérusalem et le chevalier de l'Ardente Epée eurent conversation avec Frandalo, blessé.



Or, après dîner, le roi de Jérusalem et le chevalier de l'Ardente Epée s'en allèrent visiter Frandalo.

— Comment allez-vous aujourd'hui? lui demanda le roi.

— Vous le pouvez voir et considérer, répondit Frandalo. La fortune s'est montrée si hagarde envers moi sur mes vieux ans, qu'elle m'a réduit en captivité et m'a fait tomber au pouvoir de celui qui m'a su vaincre, lequel a conquis en même temps cette place que l'empereur, mon maître m'avait donnée en garde... Cela m'est plus douloureux que la mort même... Aussi bien, la vie me sera désormais amère, attendu que je ne la désirais longue que pour servir plus longtemps celui m'avait mis en l'honneur et en l'état où j'étais hier...

— Ah ! Frandalo, dit le roi de Jérusalem, vous avez toujours été tenu pour l'un des plus sages conseillers du monde ; et voilà que maintenant, vous vous laissez aller à la pusillanimité, ce à quoi nous ne nous attendions guère... Usez, je vous prie, beau sire, du conseil que vous m'avez donné tant de fois, pensant me consoler dans ma prison... Ne vous laissez point déraciner le courage par ce vent d'adversité qui souffle sur vous comme il a soufflé sur tant d'autres... Espérez, espérez ! Espérez surtout en la vertu du chevalier qui vous a vaincu, et que je supplierai pour vous, si vous voulez, car lui seul peut tout...

Le chevalier de l'Ardente Epée, entendant le roi

de Jérusalem parler ainsi à son avantage, rougit beaucoup, et lui dit :

— Sire, vous pouvez me commander en toutes choses, car je suis votre sujet et votre serviteur... Quant à vous, Frandalo, votre loyauté et votre mérite témoignent hautement pour vous... Vous avez fait votre devoir : vous n'avez pas à vous plaindre de la fortune... Tout au contraire, vous la devez plutôt estimer favorable que mauvaise, puisqu'elle n'abaisse aucunement votre honneur et qu'elle grandit votre renommée...

— Sire chevalier, répondit Frandalo, le doute où je suis relativement à vous, m'empêche de vous remercier aussi hautement que je le voudrais, des louanges courtoises que vous m'adressez... Une autre fois, je l'espère du moins, je vous pourrai remercier avec moins de réserve...

Frandalo se tut, la débilité de sa personne ne lui permettant pas de parler davantage.

Ce que voyant, le roi de Jérusalem et le chevalier de l'Ardente Epée, ils le laissèrent en paix pour aller visiter Belleris et Frandalin, avec lesquels ils devisèrent longuement. Puis, leur donnant le bon soir, ils se retirèrent en leurs logis.

Mais, comme il nous semble urgent de reprendre les erres qui sont plus propres à notre histoire, nous les laisserons là pendant quelque temps.

CHAPITRE XXXVI

Comment Onolorie voulut voir son fils, et comment Garinde, désolée, s'enfuit dans la forêt.

Il vous a été précédemment raconté comment Onolorie et Gricilerie étaient accouchées l'une et l'autre d'un beau garçon, et comment celui d'Onolorie, au lieu d'aller à Filine, dans la famille de Garinde, avait été ramassé vagissant par des corsaires mores qui l'avaient porté au roi de Saba.

Garinde avait été moins malheureuse avec le fils de Gricilerie. Elle l'avait baillé à une sienne cousine, nommée Florisme, laquelle avait un petit du nom de Florindo.

Les deux princesses s'imaginaient bonnement que leur suivante avait satisfait à leur commandement et obéi à leurs recommandations touchant le petit Amadis et le petit Lucencio. De temps à autre, le plus souvent possible, elles l'envoyaient pour avoir de leurs nouvelles, et toujours Garinde revenait avec un mensonge sur deux paroles, car elle n'avait pu voir l'enfant d'Onolorie et, par conséquent, savoir s'il se portait bien ou mal.

Un an se passa ainsi.

Un jour l'impératrice vint au monastère de Sainte Sophie, et si désolée, à cause de l'absence prolongée de l'empereur, qu'elle résolut de ne plus se mêler du gouvernement de l'empire, et de vivre là, au milieu de ses deux filles, pleurant, priant et attendant.

Elle fut reçue d'elles comme il appartenait, et, à cause de sa présence, Onolorie et Gricilerie dissimulèrent une partie de la tristesse personnelle qu'elles ressentaient de leur fausse position de mères sans titres d'épouses, par suite de l'absence de Périon et de Lisvart.

Or, il advint qu'un jour, entre autres, Onolorie, qui voulait embrasser son fils, commanda à Garinde d'aller le quérir à Filine, et, pour éviter les soupçons et les indiscrétions, elle la pria de l'amener comme étant son neveu.

Garinde, voyant son entreprise quasi découverte, s'en alla toute désolée et souhaitant morte.

En ce désespoir, elle entra dans l'épaisseur de la forêt, résolue de ne jamais se montrer à âme qui vive, ni à homme ni à femme, mais bien de finir ses jours le plus vitement et le plus misérablement.

Elle entra donc dans la partie la plus sauvage du bois, y choisit un rocher creux pour s'y loger, et elle y vécut chichement, ne voulant manger, en fait de viandes, qu'herbettes sauvages et mal savoureuses, espérant par cette austérité abréger ses ans.

Onolorie l'attendait d'heure en heure. Voyant qu'elle ne revenait point, elle devint inquiète, et envoya à Filine un petit paysan qui en rapporta la réponse que vous devinez bien.

Vous devinez également la douleur d'Onolorie, douleur d'autant plus grande, qu'elle était plus contenue à cause de la présence de l'impératrice au monastère de Sainte-Sophie.

CHAPITRE XXXVII

Comment le jeune Lucencio, étant avec Florindo, fit rencontre d'une pauvre dame qui lui apprit quelques uns des mystères de sa naissance.

Pendant ce temps, le jeune Lucencio croissait de jour en jour comme un jeune arbre planté en bonne terre.

Il aimait beaucoup la bonne Florisme, devenue veuve après un court temps de mariage; il l'aimait comme sa propre mère, et elle, de son côté, l'aimait comme son propre fils, et comme le frère de Florinde.

L'un et l'autre parvinrent jusqu'à tel âge, qu'ils devinrent assez forts pour aller à la chasse, exercice auquel Lucencio prenait un singulier plaisir.

Un jour, assis à l'ombre d'un buisson, durant la grande chaleur, et en attendant que vînt la

vesprée, plus propice à la quête du gibier, il devisait avec son jeune compagnon.

— Mon frère, lui dit-il, il n'y a pas de chose au monde que je désirasse plus que d'être de l'ordre de chevalerie, s'il était posssible. Mais je n'y vois aucun moyen; notre père n'était qu'un laboureur, quoiqu'il fût riche et homme de bien... Par ainsi, nous ne sommes pas nobles, mais bien rustiques, et les gens de notre condition sont réputés indignes de suivre les armes, ce dont je meurs de dépit...

Lucencio continua sur ce ton pendant un assez long temps encore, si bien que la bonne veuve qui passait pour sa mère en fut averti par Florindo.

Une autre fois, comme il était à la chasse avec son inséparable compagnon, chacun d'eux tenant un arc au poing, ils rencontrèrent une biche sur laquelle ils tirèrent et qui fut blessée. Elle s'enfuit néanmoins à travers les halliers, où elle mit les chiens en défaut. Mais comme ceux-ci recommençaient leurs abois. Lucencion et Florindo pensant qu'ils l'avaient abbatue, accoururent à la hâte et se trouvèrent en présence d'une femme nue, déchevelée, hâve, amaigrie, qui ressemblait plus à un fantôme qu'à une créature humaine.

Florindo fut tellement effrayé de cette apparition, qu'il s'enfuit en se cachant le visage pour ne plus la voir.

Lucencio, au contraire, prouvant ainsi l'excellence du sang dont il était issu, s'avança, et, prenant un bâton, chassa les chiens d'alentour cette femme, à laqu'elle il dit :

— Par l'âme de mon père! je saurai bien si vous êtes un loup-garou, ou quelque diable déguisé !...

La pauvre femme, ébahie et croyant que Lucencio la voulait frapper, se jeta à deux genoux devant lui, et, joignant les mains, lui répondit :

— Ah! jouvenceau, par la foi que vous devez à Dieu, je vous supplie de me laisser en paix, sans ajouter à la misère où je vis depuis treize ou quatorze ans et dans laquelle je vivrai tant qu'il plaira à celui qui m'a fait naître!...

Lucencio, étonné à son tour, et non sans cause, d'entendre ainsi parler celle qu'il prenait pour un fantôme, se mit alors à la considérer plus attentivement qu'il n'avait fait jusque-là, et il comprit, aux linéaments de sa face, qu'elle devait avoir été autrefois belle. Il lui demanda pourquoi elle repairait ainsi dans lieu inhabitable, parmi les bêtes les plus sauvages.

— Hélas! répondit-elle, je vous prie de ne point insister pour le savoir, car mon infortune est telle, que vous ne croiriez pas... Par ainsi, faites retirer vos chiens et laissez-moi à ma solitude et à ma misère...

— Dame, dit Lucencio, ému de pitié, je vous obéirai volontiers, quoiqu'à vrai dire vous feriez bien mieux de venir avec moi chez ma mère, où je conduirais avec grand plaisir, tant j'ai désir de vous faire service, ainsi qu'à toutes les autres qui me voudraient employer.

— Mon enfant, je vous remercie... Je suis si touchée de votre offre cordiale, que je vous demanderai votre nom afin de prier notre Seigneur de vous en récompenser en vous donnant de longs jours et une renommée glorieuse...

Le jouvenceau répondit :

— On m'appelle Lucencio... Sinofrie, mon père, est décédé il y a un long temps déjà, et ma mère, qui fort heureusement vit, se nomme Florisme...

A peine Lucencio eût-il fait cet aveu, que la brave dame se prit à pleurer et à soupirer tendrement.

Lucencio, supposant que les larmes ne lui venaient ainsi aux yeux et les soupirs aux lèvres qu'à cause de Sinofrie, lui demanda si elle l'avait jamais connu.

— Certes oui, mon enfant, répondit-elle, j'ai vu votre père mainte et mainte fois, et j'en sais peut-être de vos affaires plus long que vous-même...

— Vraiment? demanda Lucencio.

— Oui, mon enfant ..

— Et, que pouvezvous savoir que j'ignore, sur mon propre compte?...

— Beaucoup de choses, je vous le répète...

— Mais enfin ?...

— Tant il y a que Sinofrie, que vous appeliez votre père, ne vous appartenait en rien...

Lucencio, entendant cela, fut plus ému qu'auparavant. Il crut avoir affaire à quelque fée ou magicienne, et il lui dit :

— Dame, je vous requiers humblement de parachever ce que vous avez commencé et de pousser votre révélation jusqu'au bout... Cela m'intéresse grandement, vous l'imaginez bien, d'autant plus qu'en parlant ainsi que vous venez de le faire à propos de Sinofrie, vous laisseriez supposer que ma mère a forfait d'honneur envers lui...

— Votre mère, mon enfant, ne fit jamais tort d'aucune sorte à votre père...

— Mais alors?

— Si vous me voulez promettre un don, je vous raconterai chose dont vous serez certainement joyeux...

— Oui, dame, je vous le promets, et tel qu'il vous plaira de me le demander.

La dame reprit :

— Eh bien ! mon enfant, tenez pour certain que votre père n'était pas laboureur et votre mère pas femme de roturier...

— Vraiment ?...

— Tout au contraire, ils sont l'un et l'autre de sang noble...

— De sang noble ?...

— Oui, et du meilleur, puisque vous descendez de lignée d'empereur et de roi...

Lucencio était énorgueilli et heureux au possible, ainsi que le lui avait annoncé l'inconnue.

— J'y avais quelquefois songé!... murmura-t-il.

— Et maintenant, mon enfant, reprit la pauvre dame, souvenez-vous du don que vous m'avez promis de m'octroyer...

— Dame, je suis tout prêt à tenir ma parole... Quel don exigez-vous de moi?...

— Je vous demande de cesser de m'interroger et de garder secrètement ce que je viens de vous dire... Que cela ne soit connu que de vous et de votre compagnon tout au plus...

— Je m'y engage...

— J'ajoute encore quelques mots... Trouvez moyen, vous et lui, de vous informer si deux chevaliers, perdus depuis quatorze ans avec l'empereur, sont de retour en ce pays...

— Ils s'appellent?...

— L'un, Lisvart de Grèce; l'autre, Périon de Gaule.

— Je le saurai, dame, je vous le promets.

— Et, quand vous les aurez découverts, amenez-les ici tous les deux, ou l'un pour le moins. Car l'un d'eux vous importe grandement, et à moi aussi.

La pauvre dame ayant dit cela, se baissa vers le jouvenceau, l'embrassa avec tendresse et s'enfuit à travers les halliers.

Elle courait si fort, que Lucencio la perdit bientôt de vue.

Il resta tout pensif de cette aventure, tout pensif, et néanmoins joyeux d'être si bien apparenté.

— Je pourrai être chevalier!... murmura-t-il.

Il reprit le chemin par où il était venu, et fut étonné, peu après, d'entendre Florindo l'appeler à haute et piteuse voix.

Florindo pleurait, parce qu'il croyait son camarade mort.

Lucencio, pour qu'il cessât de se déconforter aussi amèrement, prit son cor et en sonna de toute sa force. Il en sonna un si haut mot que Florindo l'entendit et accourut, rassuré.

— Hélas! mon frère, lui dit-il en larmoyant encore, et en l'embrassant, que j'ai eu grand'peur de la bête sauvage!... Je craignais qu'elle ne nous eût outragé et dévoré!... Comment avez-vous été si hardi et si hâtif, d'aller vous jeter entre ses pattes?

Lucencio lui répondit en riant :

— Ne vous avais-je pas bien dit que les fils de tels que nous sommes, vous et moi, ne pouvaient être chevaliers, ayant pour compagnie la peur au lieu de l'assurance?... Toutefois, si vous me voulez promettre de ne jamais rapporter ce que je vais vous déclarer, vous entendrez présentement chose dont vous vous émerveillerez assez...

Florindo lui fit tous les serments qu'il voulut.

— Il faut premièrement, dit Lucencio, que vous ne parliez à personne qui vive de la bête que nous avons rencontrée et qui vous a causé si violente frayeur... Ce n'est pas une bête, c'est une femme sage et prudente...

Tout en discourant ainsi, les deux jeunes gens sortirent de bois, et Lucencio acheva de raconter à son compagnon ce qui lui avait été dit précédemment.

— Ah! lui répondit Florindo, malgré ce qui vous arrive et ce qui vous est promis, permettez-moi de demeurer toujours en votre compagnie et de vous servir comme votre écuyer... Je me tiendrai heureux si je puis parvenir à tel honneur.

— Volontiers, dit Lucencio.

Et, ralliant leurs chiens, ils retournèrent en la ville.

CHAPITRE XXXVIII

Comment Lucencio et Florindo s'enfuirent secrètement de Filine, et s'en allèrent à Constantinople, où Lucencio fut armé chevalier de la main de l'empereur Esplandian, son oncle.

Etre chevalier! Voilà quelle fut l'unique préoccupation du jeune Lucencio à partir du moment où il avait rencontré la demoiselle sauvage. Il se sentit le cœur accru, gonflé d'orgueil, et songea aux moyens à employer pour parvenir à l'honneur qu'il ambitionnait.

Une fois, il fut sur le point d'en parler à sa mère nourrice Florisme; puis il changea soudain d'opinion.

Finalement, car cela ne lui laissait ni repos ni cesse, il résolut de s'en aller à Constantinople, et, là, de supplier l'empereur Esplandian, dont il avait maintes fois entendu parler, de lui donner la colée, avec harnois et monture.

Il communiqua ce projet à son compagnon Florindo, lequel, devenu de plus en plus serviable envers lui, l'approuva avec enthousiasme, et chercha avec lui les moyens de déloger de Filine.

Après avoir beaucoup réfléchi, ils ne trouvèrent pas autre chose, sinon de crocheter un coffre où Florisme avait quelque argent, et d'en extraire ce qui leur était nécessaire pour leur voyage.

Ainsi firent-ils.

Le jour d'après, munis de cet argent, ils feignirent d'aller à la chasse comme ils en avaient coutume, et s'embarquèrent secrètement sur un navire à l'ancre dans le port et en destination pour la Thrace.

Une fois en pleine mer, ils s'embrassèrent tout joyeux, et en se promettant mille bonheurs de leur entreprise.

Bientôt ils arrivèrent à Constantinople, où séjournait l'empereur Esplandian.

Sans perdre de temps, Lucencio et Florindo s'en allèrent au palais, où ils trouvèrent Esplandian, accompagné de maints prud'hommes, tous portant le deuil du vieil empereur et de sa femme, naguère décédés.

Tout auprès d'Esplandian et de l'impératrice Léonorine, était Luciane, leur fille, alors âgée de douze ans, si belle, si bien prise, que c'était une perle entre toutes les dames de Grèce.

Bien que Lucencio eût été, toute sa vie durant, élevé avec des pasteurs et autres gens grossiers, il ne s'effaroucha nullement de se rencon-

trer en si noble assemblée, et il salua chacun avec une grande grâce.

— Très puissant prince, dit-il en mettant un genou en terre devant Esplandian, on fait de vous un tel éloge dans le monde, que je n'ai pas hésité à venir en votre cour, pour vous supplier de m'armer chevalier, et de me donner chevaux et harnois nécessaires... Quoique de lignée de grands seigneurs, voire de rois à ce qu'on m'a dit, je n'ai présentement, pour tout bien vaillant, que ce que vous pouvez voir sur moi, le hasard de ma naissance m'ayant mis en pauvre lieu...

L'empereur, en face de ce jouvenceau si fier de parole, si hardi de mine, si plein de grâce et de beauté, fut ému de pitié, à cause de la misère qu'il accusait.

— Vraiment, mon ami, lui répondit-il, je ferai ce dont vous me priez, car j'estime, par ce que je puis comprendre de votre personne, que chevalerie sera fort honorée par vous...

Et, se tournant vers le marquis Saluder, Esplandian ajouta :

— Seigneur marquis, je vous donne ce jouvenceau pour hôte.. Menez-le avec vous et faites-le accoutrer de tout ce qui sera nécessaire pour lui et son écuyer.

Lucencio fit une nouvelle révérence pour remercier l'empereur, et s'en alla incontinent avec le marquis, qui le pourvut, ce même jour, d'un riche harnois blanc, comme on faisait alors aux nouveaux chevaliers.

Il faut le dire : bien qu'il n'eût jamais endossé un tel accoutrement, Lucencio s'y trouva si propre, il lui séyait si bien, qu'il semblait être né quant et quant.

La nuit vint. Il la passa dans la chapelle avec Florindo.

Le lendemain, après la messe, l'empereur s'en vint, accompagné des dames, et donna la colée au jeune Lucencio.

Cette cérémonie faite, la belle Luciane, pour faire plus d'honneur au nouveau chevalier, lui ceignit elle-même, de ses belles mains, l'épée dont il devait si vaillamment se servir, à partir de cette heure-là. Puis, le prenant par la main, elle le conduisit en la salle voisine, où les tables étaient couvertes pour le diner.

CHAPITRE XXXIX

Comment l'empereur Esplandian arriva en la Montagne Défendue, où il combattit contre le chevalier de l'Ardente Epée.

Il y avait déjà plusieurs semaines que le chevalier de l'Ardente Epée était en possession de la Montagne Défendue. Son écuyer Ynéril était revenu d'Anatolie avec vingt Turcs de renfort, qui avaient été très bien accueillis, spécialement par le roi de Jérusalem.

Un jour que ce dernier était en train de raconter au fils d'Onolorie la part qu'il avait prise au siége de Constantinople et la façon dont il avait été traité, étant prisonnier, par le roi Amadis et l'empereur Esplandian, et qu'ils devisaient à une fenêtre ayant vue sur la mer, ils aperçurent une barque à deux rames prendre port. Puis, quelques instants après, descendit à terre un chevalier armé d'armes noires, fors tête : un écuyer portait son heaume, et, une demoiselle, son écu en champ d'or au milieu duquel était figurée une croix vermeille comme sang.

Ces nouveaux arrivés commencèrent à monter les degrés taillés en la roche, et, une heure après, ils étaient devant la porte du château-fort, où le chevalier inconnu s'équipa pour combattre.

Ce que voyant, celui de l'Ardente Epée, étonné, se demanda quel pouvait être ce gentilhomme et dans quelles intentions il venait vers lui.

— C'est, pensa-t-il, un chrétien qui a entendu parler de la perte du château, et qui veut essayer de la recouvrer...

Lors, sans quitter la fenêtre où il se tenait, il lui demanda où il allait ainsi et ce qu'il cherchait.

— Le blason que vous portez sur votre écu, ajouta-t-il, me donne témoignage que vous ne devez être qu'ennemi des Turcs !...

A cette parole, le chevalier Noir haussa la vue, et, apercevant le fils d'Onolorie, il le trouva si jeune et si beau, qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

— Chevalier, à voir votre jeunesse, on croirait difficilement que c'est vous qui vous êtes fait connaître il y a quelque temps par un exploit hardi... Mais aussi, à voir votre fier visage et votre regard d'épervier, on le comprend mieux... C'est vous, n'est-ce pas, qui avez chassé les chrétiens de céans et les avez remplacés par des païens?...

— C'est moi, vous dites juste, répliqua le chevalier de l'Ardente Epée. Et, ajouta-t-il, en voyant la croix vermeille qui reluit sur votre écu, je n'ai pas de peine à comprendre, de mon côté, que vous êtes un chevalier chrétien, défenseur d'un Dieu que je ne connais pas...

— Puisque vous devinez si bien, reprit l'autre, vous devez savoir dans quelles intentions je suis venu ici ?

— Parfaitement..... Vous venez vous mesurer avec moi.

— Avec vous ou avec tout autre païen, si vous n'êtes pas disposé...

— Je le suis, et, dans quelques minutes, je serai prêt...

Le chevalier de l'Ardente Epée allait disparaître ; le chevalier Noir le retint en lui disant :

— Ecoutez-moi, de grâce, pendant quelques instants encore...

— Qu'y a-t-il?



— On ne vous voit pas impunément... vous êtes courageux, jeune, beau, hardi... vous semblez appelé à de hautes destinées...

— Comme défenseur de nos dieux, oui.

— Non, tout au contraire, comme défenseur de l'unique Dieu du monde, du Dieu mort sur la croix pour sauver les hommes...

— Je ne connais pas ce Dieu-là...

— Vous êtes digne de le connaître... Vous êtes digne de le servir... Renoncez à vos vaines idoles et à vos faux dieux, et venez parmi nous, qui sommes les défenseurs de la vraie foi... A cette condition, j'abandonnerai les prétentions avec lesquelles je suis venu céans... Et, quoiqu'il soit fort honorable et glorieux de se mesurer avec un chevalier comme vous, je renoncerai à cet honneur et à ce plaisir...

— N'y renoncez donc pas, chevalier, car moi, je ne renonce à rien de mon côté... Je suis aussi ferme dans ma croyance que sur mes arçons; je vous en ferai juger tout à l'heure...

—Le plus tôt possible, alors, puisque vous vous obstinez à ce point dans votre erreur!

Le fils d'Onolorie disparut de la fenêtre, à laquelle, jusque-là, il avait tenu les propos que nous venons de rapporter.

Puis, quelques instants après, le chevalier Noir vit apparaître à la porte de la forteresse un chevalier couvert d'armes blanches, et portant au cou un écu d'acier étincelant sur lequel était figurée une épée rouge comme braise.

Le chevalier Noir ne savait pas si c'était celui qui lui avait parlé tout à l'heure, ou si c'en était un autre.

Néanmoins, il s'avança.

— Chevalier, lui dit-il, vous plairait-il de me laisser entrer plus avant dans le château?... Nous serons mieux, me paraît-il, pour combattre...

— J'y consens volontiers, répondit le fils d'Onolorie.

Et il se rangea courtoisement pour laisser passer son adversaire.

Bientôt ils se placèrent l'un en face de l'autre.

— C'est à regret que je combats contre vous, dit encore une fois le chevalier Noir. Je voudrais vous savoir l'ennemi des gens dont vous êtes aujourd'hui le défenseur et l'ami.

— Ce sont ces gens-là qui m'ont élevé et fait ce que je suis, répondit le chevalier de l'Ardente Epée, et l'ingratitude n'est pas de mon goût... Par ainsi, seigneur chevalier, agissons de l'épée et non de la langue, comme nous faisons si inutilement depuis une heure...

— Agissons de l'épée, soit! répondit le chevalier Noir.

Lors, ils se ruèrent l'un sur l'autre avec une impétuosité et une furie des plus grandes.

C'était spectacle merveilleux à voir, si merveilleux, que le roi de Jérusalem, qui en était seul témoin, crut devoir aller quérir Frandalo, qui arriva clopin-clopant, encore bien pâle, bien amaigri, bien souffrant des blessures reçues précédemment.

Le chamaillis durait toujours, et il y avait deux grosses heures qu'il durait ainsi, et que les deux chevaliers se ruaient d'estoc et de taille, démaillant leurs hauberts et faisant un tel chaplis de leurs écus, que la place était semée en plusieurs lieux des pièces qui en sortaient.

Plus ils allaient en avant, plus ils travaillaient. Dont il avint que, par suite de l'ardeur du soleil, lequel était au haut du jour, ils échauffèrent tellement leurs harnois, que force lui fut de les tirer en arrière et de hausser la visière de leurs heaumes pour prendre haleine.

Mais cette trêve dura peu. Ils se rechargèrent avec plus de fureur qu'auparavant. Si bien, qu'abandonnant leurs épées, qu'ils avaient pendantes à chaînes d'argent à leur poing, ils se harpèrent à force de muscles et de hanches, essayant de se jeter par terre.

Frandalo, voyant avec quelle vigueur combattait l'adversaire du chevalier de l'Ardente Epée, s'imagina qu'il pouvait bien être Amadis de Gaule. Toutefois, cette opinion lui mua soudain, en se rappelant qu'Amadis était de plus petite stature que ce chevalier Noir, et que, d'ailleurs, il était de trop lointain pays pour être accouru déjà au secours de la Montagne Défendue.

Puisque cela ne pouvait pas être Amadis de Gaule, Frandalo jugea que cela devait être Lisvart de Grèce, et il se penchait vers le roi de Jérusalem pour lui faire part de ce soupçon, lorsque le chevalier Noir, relevant la tête, l'aperçut.

— Frandalo! murmura-t-il, aise et marri tout ensemble.

Aise, parce qu'il était en vie; marri, à cause de la couleur flasque et débile qu'il portait, conséquence des douleurs que lui avaient causées et que lui causaient encore ses plaies.

Cela le dépita et le courrouça de plus en plus contre son adversaire.

— Par mon chef! dit-il entre ses dents, c'est trop batailler pour victoire tant désirée!... Il faut que ce chevalier soit quelque diable d'enfer déchaîné; car, s'il était autre, il y a un long temps que je l'eusse mis à la raison!...

Mais, au moment où il s'apprêtait à pourfendre de son mieux le fils d'Onolorie, celui-ci, prenant son épée à deux mains, lui en porta un si violent coup, que, sans l'excellence de son armure, il était abattu.

— Chevalier, lui dit-il alors, ne sois pas homicide de toi même, je t'en prie!... Rends-toi, je t'en conjure par mes dieux!... Il serait vraiment dommage que tu mourusses, toi qui es si vaillant gentilhomme!...

— Par Dieu! répondit le chevalier Noir, ta courtoisie me porterait volontiers à suivre ton conseil; mais mon honneur me le défend... La mort seule doit finir entre nous cette mêlée.

Bien qu'il ne lui restât pas d'écu pour lui couvrir le bras, et que son heaume et son haubert fussent si décloués et si rompus que le nu de la chair paraissait en plusieurs endroits, il entra cependant en une telle colère, qu'il donna à son adversaire un grand coup d'épée sur l'épaulière et

en fit jaillir le sang, qui rougit en cet endroit le harnois du chevalier païen.

CHAPITRE XL

Comment, au moment où le chevalier de l'Ardente Epée allait tuer l'empereur Esplandian, la bonne demoiselle Alquife apparut.

Au plus fort de cette lutte, une demoiselle parut, introduite par le roi de Jérusalem, auquel elle s'était de prime-abord adressée, sous couleur de chose importante à dire aux deux combattants.

Le chevalier Noir la reconnut. C'était Alquife qui, depuis la perte de Périon et de Lisvart, avait tenu compagnie à Urgande-la-Déconnue dans l'Ile des Singes. Son père l'envoyait vers les deux chevaliers qui se battaient en ce moment, pour empêcher leur mort prochaine, à en juger par l'excès de leur mutuelle colère.

— Sire, dit-elle en se prosternant aux pieds du chevalier aux armes noires, mon père, qui vous aime et vous estime, m'envoie vers vous pour vous prier de ne pas passer outre en ce combat, pour des raisons qu'il vous dira volontiers plus tard, et dont vous le remercierez...

— Demoiselle, répondit le chevalier Noir, je sais très-bien qui vous êtes... Nous avons ensemble devisé en des temps plus agréables... Quant au reste, vous devez juger, au point et en l'état où nous en sommes, que je n'ai nul pouvoir sur ce chevalier... Par ainsi, je vous prie de lui parler vous-même et de savoir ce qu'il en pense.

—Qu'à cela ne tienne, dit la demoiselle Alquife.

Lors, tournant visage, elle s'adressa en ces termes au fils d'Onolorie :

— Chevalier, le vieillard que vous avez rencontré dans la forêt et qui vous a donné un cordial pour vous réconforter, vous et votre écuyer, qui n'aviez ni bu ni mangé depuis quelques jours, ce vieillard vous prie, et pour cause, de ne pas combattre d'avantage contre celui-ci...

— Je me souviens de cette rencontre, et avec grand plaisir, répondit le chevalier de l'Ardente Épée. A cause de ce vieillard, dont vous m'apportez la parole et la prière, je cesse le combat entrepris...

Et, se tournant vers son adversaire, il ajouta :

— Seigneur, pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir fait un traitement contraire à celui que vous attendiez peut-être de moi... De plus, faites-moi l'honneur de me déclarer qui vous êtes, afin que je connaisse mieux désormais, par son nom, celui dont je connais si bien aujourd'hui la haute valeur et l'excellente prouesse...

— Chevalier, reprit l'inconnu, votre discrétion me touche et fait perdre entièrement le mal vouloir que je vous ai montré jusqu'ici. Par ainsi, je vous laisse la place, puisque notre mêlée ne peut prendre une autre fin... Toutefois, je veux satisfaire à votre requête et vous dire qui je suis ; à une condition...

— Quelle qu'elle soit, seigneur, elle est acceptée d'avance...

— A la condition que, cet aveu fait, ni vous ni d'autre ne me donnerez empêchement à me retirer...

— De ce vous pouvez être sûr, car je vous le promets sur mon honneur.

— Eh! bien, répondit le chevalier Noir, j'ai nom Esplandian !...

— Esplandian ! répéta le chevalier de l'Ardente Epée, tout ébahi.

— Esplandian, oui... j'étais venu par ici, espérant reconquérir seul ce que vous aviez seul conquis sur les miens... Mais maintenant que je sais ce que vous valez, et, qu'en outre je connais les ressources de la forteresse qui est entre votre possession présentement, je n'espère plus rien, quelque puissance que j'y amène...

— O Jupiter ! s'écria le chevalier de l'Ardente Epée. Est-il possible que le plus grand prince du monde m'ait fait cet honneur ! Sur ma foi, sire, je puis bien me nommer, dès à présent, le plus heureux de la terre, puisque je me suis éprouvé avec le meilleur chevalier qui vive ! Ah ! très-excellent empereur ! vous êtes tel, que les louanges que l'on vous donne ne sont pas en proportion avec le respect que vous méritez... Plût aux dieux que la loi que vous suivez fût conforme à leur honneur !... Car alors, vous verriez, avec le temps, avec quelle affection je ferais service pour vous dédommager du déplaisir que je vous ai fait par mon ignorance, de quoi je vous supplie, ainsi que cette demoiselle, de m'excuser...

Comme il disait ces mots, il se retourna et n'aperçut plus Alquife.

— Quel chemin a-t-elle pris? demanda-t-il.

— Seigneur, lui répondit-on, elle est sortie de céans.

— Et quel côté s'est-elle dirigée ; le savez-vous?

Oui, seigneur : du côté de la mer.

— Ah ! murmura-t-il. Elle me fait tort !...

Le chevalier de l'Ardente Epée était très-contrarié de ce départ précipité. Il voulait savoir d'Alquife où il pourrait rencontrer de nouveau le vieillard de la forêt, à la prière duquel il avait cessé son combat avec le chevalier Noir, et par lequel il espérait connaître sa famille...

A cette cause, il laissa là l'empereur et sortit à la hâte du château, courant après Alquife.

Ah ! demoiselle ! pensait-il, tout en courant, lorsque je vous aurai rattrapée, il faudra bien que vous me révéliez où est votre père, afin qu'il me révèle à son tour où est le mien.



CHAPITRE XLI

Comment, s'étant mis à la poursuite de la demoiselle Alquife, le chevalier de l'Ardente Epée s'égara et fut forcé de partager le pain et l'eau de pauvres pasteurs.

Le chevalier de l'Ardente Epée chemina longtemps avant d'atteindre celle après laquelle il courait si diligemment.

La nuit le surprit et il s'égara, sans savoir de quel côté il tirait, tant l'obscurité était grande, et tant était difficile et hérissée l'épaisseur du bois où il entra.

Lors, ses plaies commencèrent à figer et à refroidir. La douleur lui vint, d'heure en heure si insupportable, qu'il se demanda s'il n'allait pas retourner vers l'endroit d'où il était parti, pour s'y faire soigner. Il l'eût certainement fait, s'il en eût eu le moyen.

Comme il était en ces angoisses, il entr'aperçut dans le lointain une clarté, qu'il supposa être celle d'un feu allumé par l'Alquife.

Il reprit courage et se dirigea vers cette lumière, qui le guidait d'ailleurs à travers les profondeurs du bois. Mais, quand il fut auprès, il n'avisa d'autre personne que des pasteurs gardant le bestial des moines, lesquels, à son approche, s'enfuirent, effrayés.

Toutefois, il les rappela d'une voix si jeune et si douce, qu'ils revinrent aussitôt vers lui.

Lors, il leur demanda s'ils n'avaient pas vu passer une demoiselle, qu'il leur dépeignait de façon à ce qu'ils ne s'y méprissent point.

— Par sainte Marie ! répondit l'un des pasteurs, le plus hardi, il n'y a pas une demi-heure qu'elle a traversé cette sente...

— De quel train allait-elle?...

— Elle s'en allait devant tant qu'elle pouvait...

— Cela me poigne, dit le chevalier, car j'avais à lui parler... Mais enfin, puisqu'il n'y a moyen pour cette heure, je vous prie de me donner de quoi me repaître, si vous en avez de quoi... Je suis exténué et travaillé par la faim autant que par la fatigue...

— Volontiers, répondirent ces braves gens.

Et, tout aussitôt, l'un d'eux tira de son bissac un quignon de pain dur qu'il lui donna, ainsi qu'une bouteille d'eau fraîche.

C'était, certes, un repas modeste, indigne d'un fils de prince et d'un descendant d'empereur; mais, l'appétit aidant, le chevalier de l'Ardente Epée trouva ce pain dur et cette eau fraîche plus agréables qu'aucun des festins qu'il avait pu faire à la cour du roi de Saba, j'entends des plus délicats.

Si bien, qu'après avoir mangé et bu à sa suffisance, et après, aussi, avoir fait bander ses plaies par les pasteurs, il se coucha sur l'herbe et s'endormit au clair de la lune.

CHAPITRE XLII

Comment, étant endormi, le chevalier de l'Ardente Epée fut réveillé par le roi Alpatracie qui le força à combattre et qui fut vaincu.



Vers les premières pointes du jour, le chevalier de l'Ardente Epée se réveilla, et, remerciant chaudement ses compagnons improvisés, il prit congé d'eux et se mit allègrement en route dans la direction qu'ils lui indiquèrent.

Bientôt il se trouva sur le rivage de la mer, sans savoir plus où tirer, car l'eau lui interdisait de passer plus avant, et, de l'autre côté, la roche haute et inaccessible lui montrait l'austérité du désert.

Ainsi en peine de ce qu'il devait faire, tout triste et tout désespéré, le chevalier de l'Ardente Epée eut envie de boire, et, avisant le cours d'une claire fontaine, qui coulait entre les arbrisseaux, il s'y dirigea.

En montant à contremont, il trouva la source si plaisante, qu'après avoir pris dans le creux de sa main autant d'eau qu'il en voulait boire, il ôta son heaume et s'étendit tout de son long sur l'herbe molle, la tête appuyée sur sa main gauche.

Là, il s'endormit, et si profondément, qu'à son réveil il était déjà haute heure.

Il n'était pas encore bien reveillé, qu'il entendit un certain bruit dans le hallier voisin.

Il se leva alors et laça son heaume.

Bien lui en prit, car, aussitôt, sortit de ce hallier un chevalier armé d'un harnois de la plus grande richesse.

Une demoiselle l'accompagnait.

Apercevant le fils d'Onolorie debout devant lui, attendant, et reconnaissant l'écu d'argent à épée de gueules qu'on lui avait signalé comme appartenant au vainqueur de Frandalo, le nouveau venu lui dit, sans le saluer :

— Damp chevalier, ne seriez-vous point par hasard celui qui, vivant contre la loi chrétienne, a forcé naguères la Montagne Défendue ?...

— Oui, certes, je suis ce chevalier, répondit l'ancien protégé du roi Magadan, en se préparant à se défendre.

Lors, tous deux commencèrent à s'entrefrapper, et si durement, que jamais cerfs en rut, échauffés pour l'amour d'une biche, ne se montrèrent plus furieux.

Le combat ne dura pas un long temps. Malgré ses récentes blessures, le chevalier de l'Ardente Epée avait une vigueur et une adresse incomparablement plus grandes que celles de son adversaire auquel il donna deux atteintes telles, que, le voulût-il ou ne le voulût-il pas, il tomba tout de son haut, perdant connaissance.

Ce résultat obtenu, le fils d'Onolorie s'avança près de son ennemi, pour lui enlever le heaume d'abord, et la tête ensuite.

Mais Frandamelle, ainsi se nommait la compagne du chevalier défait, Frandamelle cria, pleura à grosses larmes, et, finalement, demanda la grâce du chevalier vaincu.

— Demoiselle, ma mie, répondit courtoisement le chevalier vainqueur, vous serez obéie, car je n'ai jamais su refuser quoique ce soit aux dames, et n'ai point encore appris à leur faire déplaisir... Je ne commencerai un refus par vous, bien que ce chevalier pour lequel vous me priez soit digne du plus grand châtiment, attendu qu'il m'a assailli brutalement sans que je l'eusse jamais offensé de ma vie... Tant il y a que je vous accorde volontiers sa grâce, en récompense de quoi vous voudrez bien me dire son nom, parceque, à son riche harnois et à la vaillance qu'il a témoignée, j'estime qu'il doit être un grand personnage...

— Ah! bon chevalier, dit la demoiselle, je vous le dirai volontiers, surtout si vous voulez bien, à votre tour, m'octroyer un don qui ne vous tiendra pas à fâcherie, je vous l'assure...

— Un don?

— Oui, seigneur chevalier, un don... Et si vous êtes celui dont la renommée vole par tout le monde, je me tiens assurée que vous me l'octroyerez...

— Demoiselle, vous aurez de moi tout ce que vous voudrez.

— Ah! bon chevalier, je vous remercie... Donc, quant à ce que vous désirez savoir touchant votre adversaire, apprenez qu'il a nom Alpatracie, et qu'il est roi de Sicile... En outre, il est le mari d'une des plus nobles princesses d'Europe...

— Laquelle a nom?...

— Miramynie...

— Myraminie?...

— Oui... Elle est fille du roi de Metz, en France... Tous deux ont été enchantés pendant quelque temps par la sage Médée... Mais ils ont été tirés l'un et l'autre de cette peine, il y a vingt ans environ, par le meilleur chevalier et la plus belle dame du monde...

— Vraiment?...

— C'est comme je vous le dis... Le roi Alpatracie et sa femme vivaient paisibles en leur contrée, lorsque le roi de Metz vint à mourir... Sa fille Miramynie demeura, pour lors, reine et dame de ses pays, grands et riches, baillés pour apanage à un second fils de France... Alpatracie et Miramyuie, après avoir reçu les serments de fidélité de leurs sujets du royaume de Metz, étaient revenus chez eux... Un Jour, Méramynie chassait avec sa fille en une forêt proche de Sarragosse, lorsqu'elles furent surprises par deux géants horribles et impitoyables...

— Lesquels s'appellent?...

— Frandalo Cyclops et son fils...

— Que firent-ils de ces deux aimables princesses?

— Malgré vencurs, malgré tout, ils emmenèrent la reine et sa fille en l'île de Silanchie, où elles sont encore prisonnières présentement...

— Et le roi Alpatracie?...

— Ces deux monstres lui ont fait savoir qu'ils ne lui rendraient jamais leur proie, que s'il consentait à venir les combattre avec un autre chevalier.

— Pourquoi cet enlèvement?... Car il doit avoir un motif?...

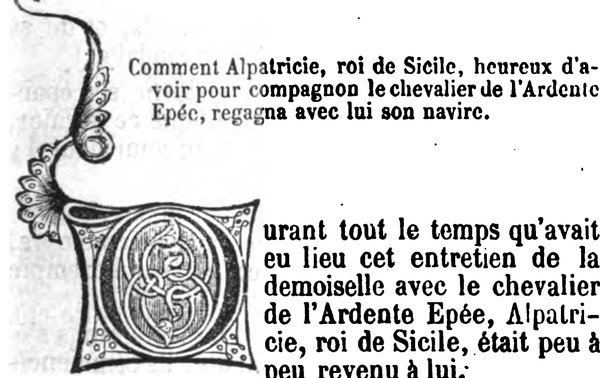
— Frandalo Cyclops et son fils prétendent que le royaume de Sicile leur appartient par leurs ancêtres... Quand ils seront vaincus, ils rendront les princesses et renonceront à leurs prétentions... Mais ils espèrent bien être vainqueurs!... Le pauvre roi que vous voyez là s'en allait trouver l'empereur de Constantinople pour qu'il lui donnât un cien parent qui consentît à lui servir de second dans le combat contre les deux géants de l'île de Silanchie... Or, en traversant l'Hellespont, notre galère en a croisé une autre, qui nous a appris les aventures récentes de la Montagne Défendue et la présence en cette contrée de l'empereur Esplandian... Vous savez le reste, maintenant... Ce que vous savez également, du moins ce que vous devinez, seigneur chevalier, c'est l'objet de mon don.

— Vous souhaitez peut-être que je serve de second au roi Alpatracie dans son combat contre Frandalon Cyclops et son fils?

— Précisément, et je vous remercie d'avoir si bien deviné.

— Par ainsi, demoiselle, allons où il vous plaira; je vous accompagnerai de bon cœur.

CHAPITRE XLIII



Comment Alpatricie, roi de Sicile, heureux d'avoir pour compagnon le chevalier de l'Ardente Epée, regagna avec lui son navire.

Durant tout le temps qu'avait eu lieu cet entretien de la demoiselle avec le chevalier de l'Ardente Epée, Alpatricie, roi de Sicile, était peu à peu revenu à lui.

Malgré la douleur qu'il endurait à cause des blessures reçues pendant le combat, il avait eu assez d'attention à dépenser pour écouter et pour comprendre ce qui se disait à quelques pas de lui.

Se relevant donc sur le coude avec de pénibles efforts, il s'adressa en ces termes à son généreux adversaire :

— Chevalier, j'ai entendu votre réponse, et je vous en remercie du plus profond de mon âme...

— Vous me remerciez-là d'une chose bien simple, seigneur, répondit modestement le chevalier de l'Ardente Epée. Les lois de la chevalerie, d'ailleurs, m'eussent obligé à faire ce que la sympathie que je ressens présentement pour votre personne me porte à exécuter. Vous êtes chrétien, et je suis païen, il est vrai ; mais nous sommes tous deux chevaliers, et, à ce titre, nous nous devons mutuellement aide et protection... Frandalon Cyclops et son fils ont enlevé votre femme et votre fille, et ils ne veulent vous les rendre qu'à la condition que vous consentirez à combattre contre eux avec un autre chevalier... Vous alliez à la cour de l'empereur Esplandian pour trouver ce compagnon, n'est-ce pas ?

— Oui, chevalier.

— Eh ! bien, le voilà trouvé... Partons ; je suis prêt, si vous êtes prêt vous-même...

Le chevalier de l'Ardente Epée se tut.

— Aidez-moi, je vous prie, à me relever et à regagner mon navire, où sont mes gens et mes chirurgiens, dit le roi de Sicile d'une voix faible.

La demoiselle qui l'avait accompagné s'avança, et aidée du chevalier de l'Ardente Epée, elle le releva avec les plus grandes précautions du monde et parvint à le remettre sur ses pieds.

Ce ne fut pas sans peine et sans douleur.

Dans leur chamaillis, les deux adversaires ne s'étaient guère ménagés, c'est-à-dire, pour parler plus vrai, le chevalier de l'Ardente Epée n'avait pas ménagé le roi Alpatricie, lequel était bien éclopé.

Toutefois, avec cet appui que lui donnaient la demoiselle et le fils d'Onolorie, il put se mettre en marche et regagner son navire.

Quand ses gens l'aperçurent, ils poussèrent des exclamations de joie, bien vite refrénées par la vue du piteux état dans lequel il se trouvait.

Les chirurgiens accoururent, et s'empressèrent de poser les premiers appareils sur les plaies de leur prince, et l'assurèrent qu'il pourrait supporter les fatigues de la traversée.

Cela fait, les mariniers demandèrent de quel côté ils devaient diriger le navire.

— Vers l'île de Silanchie, répondit le roi.

Les voiles s'enflèrent et le navire vogua tranquillement d'abord ; puis, la mer s'élevant, la direction qu'il prenait s'en trouva tout-à-coup modifiée, puis changée complètement.

L'homme propose et le destin dispose.

CHAPITRE XLIV

Comment, après le départ du chevalier de l'Ardente Epée les turcs, amenés par Ynéril, se révoltèrent, et comment l'Empereur Esplandian recouvra la forteresse conquise par le fils d'Onolorie.



Qu'on s'en souvienne. Nous avons dit, dans les les précédents chapitres, qu'un chevalier Noir avait combattu contre le chevalier de l'Ardente Epée, et que, sans l'intervention de la sage demoiselle Alquise, ils se seraient ainsi battus jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

On a vu également que ce chevalier Noir n'était autre que le très grand, très puissant, très chevaleureux empereur de Constantinople.

Il avait été très marri du départ de son vaillant adversaire qui, dans sa précipitation à poursuivre la demoiselle Alquife, n'avait pas même eu le temps de prendre congé de lui dans les formes courtoises ordinaires.

En outre, ce partement précipité avait eu pour résultat fâcheux de laisser dans l'incertitude les habitants de la forteresse de la Montagne-Défendue, touchant la possession de cette forteresse.

A qui restait-elle maintenant ?

Le chevalier de l'Ardente Epée l'avait conquise, il est vrai, sur Frandalo, sur Belleris et sur Fraudalon ; mais l'empereur Esplandian avait des droits antérieurs sur elle, et c'était pour faire valoir ces

droits là qu'il était venu en la Montagne-Défendue et s'était présenté, couvert d'armes noires, pour combattre le chevalier de l'Ardente Epée.

Leur combat ayant cessé à l'amiable, par suite de l'intervention de la demoiselle Alquife, l'équité voulait que l'empereur Esplandian se considérât comme le maître et seigneur de cette forteresse redoutable.

Il le pensait ainsi lui-même.

Belleris, Frandalon et Frandalo le pensaient de même. Ils le pensaient d'autant plus, qu'ils se sentaient d'humeur, le fils d'Oriolorie n'étant plus là, à reconquérir les avantages qu'ils avaient perdus.

Le roi de Jérusalem et les vingt turcs, amenés par l'écuyer Ynéril, pensaient tout autrement; et ils le firent bien voir, dès le lendemain du départ du chevalier de l'Ardente Epée.

Lors, Esplandian manda auprès de lui Frandalon, Belleris, Frandalo et les gens qui pouvaient tenir pour eux dans le château-fort.

Lorsqu'ils furent réunis, il leur dit :

— Mes amis, il faut sortir de cette fâcheuse situation qui menace de s'empirer. N'est-ce pas votre avis, Frandalo ?

— C'est le mien, en effet, Sire.

— Et vous Frandalon ?

— C'est le mien aussi, Sire.

— Et vous Belleris ?

— C'est le mien aussi, Sire.

L'empereur reprit :

— Nous devons reprendre par force possession de céans, où le roi de Jérusalem entend se maintenir avec les païens qui lui sont arrivés comme renfort sous la conduite de l'écuyer de l'Ardente Epée... Pour moi, je me ressens à peine des fatigues de mon dernier combat, et je suis assez dispos pour entreprendre l'aventure... Mais vous, Frandalo, que vos précédentes blessures ont si fort affaibli, j'ai crainte à votre endroit...

— Sire, répondit Frandalo avec vivacité, ne vous occupez pas de ces misères... Ma langueur venait bien plus du chagrin que j'éprouvais de savoir notre forteresse aux mains d'un ennemi de notre foi, que de l'âpreté de mes blessures... Maintenant que vous voilà parmi nous, je suis tout réconforté, de découragé que j'étais auparavant, et je me sens de force à chasser ces païens de céans, pourvu toutefois que vous m'y aidiez un peu, ajouta Frandalo en souriant.

— Et vous Belleris? demanda Esplandian.

— Sire, répondit Belleris, notre vaillant compagnon Frandalo vient de se faire l'écho de mes propres pensées... Commandez, et, dans une heure, la forteresse sera purgée de cette canaille païenne.

— Et vous, Frandalon?...

— Sire, répondit le géant, je suis prêt !...

— Bien dit, mes amis! s'écria gaillardement l'empereur. Sur ce, allons sans plus tarder vers ces mécréants, pour leur intimer l'ordre de déloger au plus vite.

Ils descendirent, après s'être armés, et se trouvèrent en présence d'Ynéril et des Turcs amenés par lui, lesquels avaient une attitude menaçante.

L'empereur allait parler vertement. Mais le géant Frandalon ne lui en donna pas le temps. Emporté par son impatience, et surtout par l'envie qu'il avait de se venger, sur le dos des païens, de l'insuccès de sa lutte avec le chevalier de l'Ardente Epée, il se précipita l'épée à la main, frappant à tort et à travers.

Il frappait rude, je vous en réponds, et de sa meilleure poigne, le brave géant Frandalon !

Esplandian, Belleris et Frandalo ne s'y épargnaient pas non plus... Il semblait que ce dernier, surtout, n'avait jamais été blessé, au cœur dont il y allait.

Les Turcs se défendaient de leur mieux, comme on pense, pleins de confiance dans leur nombre, et, aussi, encouragés qu'ils étaient par l'exemple du brave écuyer Ynéril.

Cependant, quand ils virent que leurs rangs s'éclaircissaient de minute en minute, ils commencèrent à prendre peur et à reculer.

Le géant Frandalon les poursuivait toujours avec la même énergie et le même emportement, sans se préoccuper le moins du monde des traits qui lui pleuvaient comme grêle.

Il les poussa ainsi, l'épée dans les reins, jusqu'au delà de la porte principale de la forteresse, et il ne s'arrêta que lorsqu'ils eurent été tués jusqu'au dernier.

L'empereur Esplandian, Frandalo, Belleris et les autres l'avaient puissamment aidé dans l'extermination de cette vermine païenne; mais, à vrai dire, Frandalon y allait de si bon cœur, que, si aucun de ses compagnons ne s'était exécuté de bonne grâce, comme ils le firent, du reste, il aurait accompli tout seul sa besogne d'exterminateur.

Frandalon était content de lui : il avait servi son Dieu et sa rancune, deux devoirs bien doux à remplir, le dernier surtout.

Le pauvre Ynéril, l'écuyer du chevalier de l'Ardente Epée n'avait pas, autant que Frandalon, lieu d'être content de lui et des autres, car il était très grièvement blessé, et il se tordait comme ver sur le sol, dans une mare de sang, faite avec le sien et avec celui de ses compagnons.

Ynéril allait mourir et rendre au seul Dieu de l'univers son âme de païen.



CHAPITRE XLV

Comment l'empereur Esplandian secourut le pauvre écuyer Ynéril et le conquit à la foi chrétienne.

Si le chevalier de l'Ardente Epée avait vu dans quel piteux état son écuyer se trouvait, il en aurait été marri et il l'eût secouru de grand cœur.

Il l'eût vengé surtout, non plus sur Esplandian, qui lui était devenu sacré par suite de la recommandation du père de la demoiselle Alquife, mais sur les gens et même sur les amis de l'empereur de Constantinople, car il avait pour son écuyer une amitié véritable.

Heureusement que si le fils d'Onolorie n'était pas là pour veiller sur son compagnon, pour le secourir ou pour le venger, il y avait là des âmes charitables et pitoyables.

Ynéril fut aperçu, se tordant dans ses convulsions suprêmes, par l'empereur Esplandian lui-même.

Ce prince accourut et, soulevant la tête du mourant, il lui demanda comment il était :

— Très mal, Sire, répondit l'écuyer. Je souffre horriblement... Et il me tarde que tout soit fini et que mon âme soit séparée de mon corps, pour ne plus souffrir ainsi... Donnez-moi le coup de grâce, je vous en prie, au nom de votre Dieu!...

— Mon ami, lui dit l'empereur après lui avoir donné les premiers secours, c'est précisément au nom de mon Dieu, qui devrait être le vôtre, que je vous secours et que je vous engage à espérer. Tout n'est pas fini pour vous...

— Vons essayeriez en vain de me tromper, Sire, reprit le mourant; j'en sais plus long à ce sujet que personne d'ici...

— Vous êtes robuste, mon ami... Votre jeunesse triomphera du mal... Espérez, vous dis-je, espérez!... Et surtout, confiez-vous pleinement dans ce Dieu que vous êtes fait pour connaître...

— Je dois mourir dans la foi où je suis né, sire.

— Si vous avez vécu dans l'erreur jusqu'ici, mon ami, c'est une raison pour vous d'ouvrir votre âme et vos yeux à la vérité...

— Ah! si le chevalier de l'Ardente Epée était là! murmura le pauvre écuyer.

— Il vous vengerait, n'est-ce pas?

— Non, sire, non... ce n'est pas cela que je veux dire... Le chevalier de l'Ardente Epée est un vaillant cœur... Il en savait plus que moi, son écuyer indigne, sur les choses de la vie... Il m'eût donné conseil en cette grave occurence... d'autant plus que je le crois chrétien comme vous, et non païen comme moi...

— Le chevalier de l'Ardente Epée serait chrétien?...

— Je le crois, sire... et tout ce que j'ai vu et entendu me le confirme...

— Eh! bien... s'il était ici, mon ami, il voudrait vous entraîner vers la foi chrétienne, comme je l'essaie en ce moment, et il y réussirait, comme j'espère moi-même y réussir...

— Ah! sire, à cette heure, mes yeux se couvrent de ténèbres et mon esprit s'emplit de nuages... Je ne sais plus... Je doute... Je n'ai pas peur de la mort, certes; j'ai peur seulement de ce qui est au-delà... Mon incertitude me navre... Si la lumière se faisait en moi, je serais tout reconforté et je mourrais tranquille...

— Mon ami, vous ne mourrez pas, vous vivrez... vous êtes digne de vivre...

— Ah! si votre Dieu pouvait me faire revoir encore le chevalier de l'Ardente Epée, alors...

— Alors?...

— Je croierais en lui... J'aurais foi... Je me ferais chrétien...

— Vous reverrez le chevalier de l'Ardente Epée... Je vous en donne l'assurance...

L'empereur Esplandian avait versé sur les lèvres d'Ynéril quelques gouttes d'un cordial puissant, qu'il tenait de maître Hélisabel; en outre, tout en devisant avec lui, il avait bandé ses plaies, étanché le sang qui en coulait.

Ynéril commençait à se sentir mieux, tout en souffrant encore.

— Je reverrai le chevalier de l'Ardente Epée?... demanda pour la seconde fois l'écuyer, tout réconforté par cette pensée.

— Vous le reverrez, répondit l'empereur... Et chrétien comme moi... chrétien...

— Comme moi aussi, dit vitement Ynéril. Votre Dieu ne trompera pas mon attente... Sire, je remets ma vie entre vos mains comme je remets mon âme entre les siennes...

Pendant ce discours, Frandalo et ses compagnons s'étaient approchés.

— Ce que Matroco a fait, leur dit l'empereur de Constantinople, ce brave écuyer le fait à cette heure...

— Par mon chef! s'écria Frandalon le géant, j'en suis aise... car il s'est vaillamment battu, le compagnon!... Et si les païens au milieu desquels il se trouvait, comme perle sur fumier, avaient montré la même vigueur que lui, j'aurais eu plus de fil à retordre que je n'en ai eu, et, très probablement, je me serais mordu les doigts de mon imprudence... Ta main, camarade!...

Ynéril, malgré qu'il souffrît toujours comme un beau diable, ne put s'empêcher de sourire, et, comme il était d'un excellent caractère, il tendit volontiers la main à celui qui avait frappé si âprement sur lui.

Puis, cette réconciliation opérée, on songea à transporter le blessé dans une chambre, sur un lit; ce qui fut fait avec les plus grandes précautions...

CHAPITRE XLVI

Comment l'empereur Esplandian quitta la Montagne-Défendue et s'embarqua pour retourner à Constantinople.

Rien ne retenait plus l'empereur Esplandian à la Montagne-Défendue.

Le roi de Jérusalem, seul, eût pu l'y retenir, à cause de son obstination. Mais Esplandian en eût raison de la façon la plus naturelle et la plus simple.

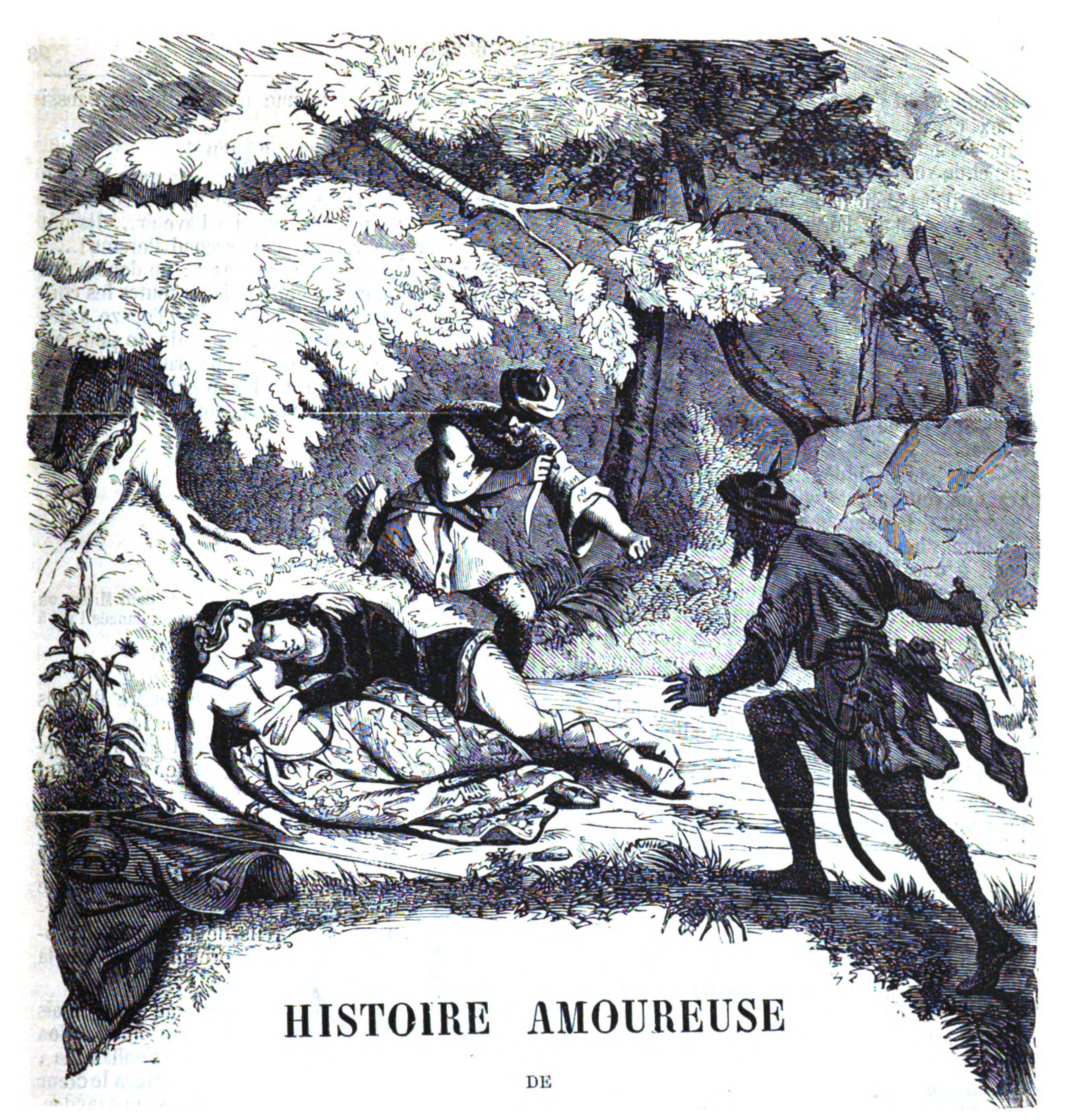
Le roi de Jérusalem ne voulait pas se reconnaître comme prisonnier de l'empereur de Constantinople, prétendant avoir été délivré par le chevalier de l'Ardente Epée. Esplandian se contenta d'ordonner à ses gens de l'emmener avec lui à Constantinople.

Dès qu'on supposa que l'écuyer Ynéril pouvait supporter les fatigues de la traversée, on se décida à quitter la Montagne-Défendue.

Frandalo et Frandalon, seuls, furent désignés pour y faire leur séjour, au nom de l'empereur de Constantinople.

Ces conventions entendues, Esplandian quitta la forteresse accompagné de Belleris, d'Yneril et de ses gens, qui emmenaient prisonnier le roi de Jérusalem.

On arriva sur le bord de la mer, on s'embarqua, et bientôt on fut en pleine mer.



HISTOIRE AMOUREUSE

DE

FLORES ET BLANCHEFLEUR

CHAPITRE PREMIER.

Comment le prince Persius, neveu de l'empereur d'Occident, après avoir fait le bonheur de ses sujets, songea un jour qu'il n'avait pas encore fait le sien ; et du discours que lui tint un courtisan à ce propos.

Rome était encore le siége de l'empire d'Occident, et le pape n'y jouissait que de l'autorité spirituelle. Mais la plupart des villes d'Italie s'étaient déjà soustraites à la domination impériale. Ferrare et Milan avaient chacune son souverain particulier ; Gênes et Venise s'étaient constituées en républiques et se gouvernaient par leurs propres lois.

Persius, neveu de l'empereur d'Occident, possédait pour sa part quelques-uns des Etats les plus considérables de l'Italie du Nord.

Ce prince était jeune, bon, équitable, généreux, pitoyable à ses sujets, dont il avait l'amour, et qui, en songeant combien la vie des bons princes est courte, contrairement à celle des mauvais rois, qui semble s'allonger d'autant, souhaitaient de tout leur cœur un héritier à Persius.

En lui souhaitant un héritier, ils lui souhaitaient

naturellement une compagne digne de lui et digne d'eux, capable de lui donner un fils élevé par lui dans les mêmes principes de bienfaisance, de justice et de vertu.

Mais il est délicat de conseiller en pareille matière. L'esprit se laisse volontiers guider, non le cœur, qui aime à choisir sans influence.

Cependant, ce que d'autres n'osaient pas tenter, un jeune courtisan de Persius le tenta.

— Monseigneur, lui dit-il un jour qu'il le voyait tout mélancolieux, je sais un médecin charmant qui guérirait à merveille la maladie dont vous êtes atteint en ce moment...

— Suis-je donc malade? demanda Persius en souriant.

— Oui, monseigneur... Vous pensez à l'amour vrai que vous portent vos nombreux sujets, et vous vous dites, le cœur navré, que ce vaste troupeau d'hommes heureux dont vous êtes le doux pasteur peut, à une heure donnée, échoir à la merci de quelque sinistre tyranneau qui le mènera mal et lui fera regretter, à force de coups de houlette, le sceptre d'or dont vous vous servez pour lui indiquer sa route vers le bien-être... Vous vous dites, monseigneur, que la vie des princes les plus hauts ne dure guère plus que celle des sujets les plus bas, et qu'un jour il vous faudra aller rendre, au Dieu qui vous a créé, les comptes de votre gestion terrestre... Vous vous dites qu'alors vous partirez le cœur navré, la conscience troublée, parce qu'après vous, pour gouverner vos peuples, vous ne laisserez nul héritier de votre nom, de votre sang, de votre cœur, de votre justice, de votre vertu... N'est-ce pas, monseigneur, que c'est bien là la maladie dont vous êtes atteint en ce moment?

— Tu dis vrai, mon ami, répondit mélancoliquement Persius. Ta parole est l'écho de ma pensée. Je voudrais revivre tout entier dans quelque fils sorti de mes entrailles!

— Monseigneur, reprit le courtisan, cette maladie-là n'est pas sans remède, tant s'en faut!... Vous n'avez que l'embarras du choix, au contraire. Les médecins charmants dont je vous parlais tout à l'heure abondent autour de vous... Les princesses les plus riches en avoir et en beauté n'attendent qu'un signe de vous pour accourir avec joie unir leur sort au vôtre... L'une d'elles, entre autres, la plus gente, la plus cointe, la plus douce, la plus aimable et la plus digne d'être aimée, c'est la princesse Topaze...

— La fille du duc de Ferrare?

— Oui, monseigneur... La fille du duc de Ferrare et la nièce du duc de Milan, qui l'a élevée comme il eût fait de sa fille propre. On la célèbre peu, parce qu'elle est modeste comme la violette, et que, comme la violette, elle ne se révèle que par son parfum, c'est-à-dire par sa grâce, par son esprit, par sa bonté... Mais, quand elle s'est révélée! comme elle efface la plus orgueilleuse! comme elle fait oublier les plus riches!... J'ai eu le suprême honneur d'être admis à la voir, c'est-à-dire à l'admirer, dans la dernière mission que vous m'aviez confiée pour son oncle, monseigneur le duc de Milan. Je suis revenu émerveillé, ébloui!..... Ah! monseigneur! monseigneur!... Le Ciel ne fait pas deux fois en un siècle une aussi belle, une aussi bonne princesse!...

— Ton enthousiasme me gagne!...

— Je veux vous guérir, monseigneur, et, en vous rendant la santé, rendre le repos à vos sujets qui ne songent pas sans effroi à l'avenir... Ils ont peur de ne pas retrouver un second Persius!..... D'ailleurs, monseigneur, songez-y : en dehors des convenances du cœur, cette union a toutes les convenances de la raison. La princesse Topaze a des droits à l'empire d'Occident, mais elle ne peut espérer les faire valoir qu'en épousant un prince ayant des droits encore plus prochains que les siens... et ce prince, monseigneur, n'est-ce pas vous-même?...

CHAPITRE II

Comment Persius, enamouré se mit en route pour Milan, où il vit la belle Topaze, et comment ils furent fiancés l'un à l'autre.

Le récit que venait d'entendre Persius le décida sur-le-champ. Le veuvage de son âme lui pesait: il voulut échapper à cette oppression en se réfugiant dans le mariage. Les raisons politiques qu'on venait de lui donner pour l'amener à cette conclusion naturelle avaient certes de la valeur : les raisons amoureuses en eurent davantage encore. On lui avait vanté les charmes non-pareils de la princesse Topaze : il voulut prendre à femme la princesse Topaze.

Persius était sage; mais il était jeune aussi. Son imagination s'enflamma, l'amour lui ravagea le cœur comme un incendie. Sans plus tarder, il envoya un messager à l'empereur son oncle, et un autre au duc de Milan, tuteur de la belle Topaze, afin de leur demander leur autorisation au mariage qu'il projetait de consommer.

L'empereur d'Occident avait eu d'abord d'autres visées; mais il les oublia pour ne songer qu'au bonheur de Persius, qu'il affectionnait beaucoup, et il répondit au messager par un acquiescement en bonne forme au mariage projeté.

Le duc de Milan, dont l'unique préoccupation était aussi le bonheur de sa nièce Topaze, et qui désirait, plus que personne, une alliance intime avec la famille impériale, accepta avec empressement, au nom de cette belle princesse, le mari qui s'offrait à elle. Le messager que lui avait dépêché Persius revint donc avec son consentement.

Persius, tout enamouré, fit tout appareiller le plus richement du monde, afin de se présenter à la belle Topaze dans tout l'éclat de son rang et de sa puissance, et, au bout de quelques jours, il quitta Civita-Vecchia, avec une suite nombreuse, et par-

tit pour Milan sur une galère capitane qui ressemblait, pour la beauté, à celle de la reine Cléopâtre fuyant après la bataille d'Actium.

Le vent était doux, la traversée fut heureuse, et Persius aborda sans encombre à Gênes, dont le sénat lui fit un accueil magnifique.

De Gênes, au bout de quelques jours, il repartit pour Milan, où son arrivée avait été annoncée, et où il trouva tout le monde en liesse dans l'espérance de cette union si bien proportionnée et si avantageuse de part et d'autre.

Le duc de Milan et les gentilshommes de sa cour vinrent au-devant du prince Persius, dont la bonne mine et la fière prestance les enchanta.

— Soyez le bien arrivé, monseigneur! dit courtoisement le duc. Nous vous aimions déjà sur le bruit de votre réputation de loyauté, de vaillance et de sagesse; nous vous aimons davantage encore, aujourd'hui que nous nous assurons par nos yeux que votre renommée n'était point menteuse.

— Sire duc, grand merci pour cette bonne parole! répondit Persius, heureux de cet accueil. Tout cela est d'un merveilleux augure pour la réussite de ma requête auprès de la belle princesse votre nièce.

— Ma nièce Topaze vous a accepté la première, reprit le duc de Milan, et c'est sa réponse, plus encore que la mienne, que vous a transmise votre messager. Sa bouche vous dira mieux que la mienne, tout à l'heure, avec quelle impatience vous étiez attendu à Milan...

Persius était dans le ravissement. Que devint-il lorsqu'il fut en présence de la gente pucelle pour laquelle son cœur tressautait si fort?

Topaze était, en effet, une merveilleuse fleur de candeur et de beauté. Noblesse et douceur apparaissaient en ses yeux comme en ses dits et en son maintien. Nul ne la pouvait voir sans lui rendre tribut libre et franc d'admiration, de respect, de fine et vive amitié. Sa voix avait la mélodie d'un chant d'oiseau; ses yeux avaient la sérénité d'une matinée de printemps; ses lèvres avaient la pourpre des fruits d'automne; ses dents avaient l'éclat et la blancheur des perles; sa chair avait la fermeté et la transparence rosée du marbre.

— Ah! princesse, lui dit Persius le cœur battant et la voix tremblante, heureux celui qui aura le suprême bonheur d'être aimé de vous et d'en recevoir l'aveu de vos beaux yeux et de vos belles lèvres!... Pour moi, que votre présence trouble et que vos charmes éblouissent, je ne sens qu'aujourd'hui combien je suis peu de chose et combien grand il me faudrait être pour oser aspirer à votre main et à votre cœur!... Je ne suis qu'un humble prince et je voudrais être un puissant empereur!... Je voudrais tenir le monde dans ma main pour le déposer à vos pieds et vous payer ainsi dignement le tribut d'admiration qui vous est dû!...

— Sire, répondit Topaze en baissant ses beaux yeux et en rougissant d'une pudique rougeur, point n'est besoin d'être tant de choses pour obtenir si peu que moi-même... D'ailleurs, quoi que je pense à ce sujet, je ne dois point oublier et je n'oublie point que je suis la fille orpheline du duc de Ferrare et la nièce protégée du duc de Milan... Il vous a agréé et je n'ai point à défaire ce qu'il a fait... je n'ai point à refuser un si noble chevalier et un si sage prince que vous êtes... Ce m'est d'un très grand honneur et cela me sera d'un très grand profit d'avoir été distinguée par vous pour être votre compagne et votre mie... Il y avait à foison princesses plus gentes et hautes dames plus riches...

Lors, Persius, tout joyeux, s'agenouilla devant la belle Topaze qui lui parlait d'or, et baisa dévotement un pan de son habit de soie, en signe d'amour et de vasselage de cœur.

— Par ainsi, gente princesse, lui demanda-t-il, c'est de votre propre consentement que je vous tiens, et non pas seulement de celui du noble duc de Milan, votre oncle et le représentant du noble duc de Ferrare, votre père défunt?...

— Sur ma foi, sire, répondit Topaze de sa voix melliflue, je suis toute prête et toute appareillée à accomplir votre volonté à votre plaisir, heureuse d'obéir, en agissant ainsi, à monseigneur le duc de Milan, mon bien-aimé oncle...

Pendant que la princesse Topaze et le prince Persius devisaient de cette tendre façon, les seigneurs présents se dirent entre eux:

— Tout ira bien si ce noble homme prend notre demoiselle à femme, car ils sont dignes l'un de l'autre, et le ciel bénira cet union si fortunée...

Le duc de Milan, qui s'était habitué à regarder sa nièce comme sa fille et qui l'aimait comme l'eût aimée son défunt père, le duc de Milan ne put se défendre d'un mouvement de mélancolie en voyant avec quel bonheur Topaze quittait ses bras pour se jeter dans ceux de Persius, comme si ce n'était pas là l'histoire éternelle des filles et des pères!

— Topaze, lui dit-il avec une douceur mêlée de tristesse, seyez-vous là près de moi, ma fille, car je crois que vous ne me tiendrez plus guère compagnie maintenant, et j'ai besoin de réchauffer une dernière fois mes vieux yeux au soleil de votre présence...

Lors, Topaze, qui sembla deviner ce qui se passait dans l'âme de son oncle, vint l'accoler et s'asseoir ensuite à ses côtés comme il le demandait, sans sonner mot, sans faire un geste autre.

CHAPITRE III

Comment, une fois fiancés, le prince Persius et la princesse Topaze s'en allèrent à Rome pour être mariés; et des fêtes qui signalèrent leurs noces.

Topaze et Persius étaient désormais fiancés l'un à l'autre, à leur grand contentement et à celui de tout le monde.

Fiancés, mais non mariés. Persius avait demandé que le mariage se fît à Rome même, afin qu'il eût lieu en présence de l'empereur son oncle, et aussi afin qu'il fût béni par le saint-père, l'empereur spirituel de toute la chrétienté.

Le duc de Milan avait consenti, et les préparatifs de ce voyage avaient été faits en toute hâte, par ses soins et par ceux du prince son neveu.

Quand ces préparatifs furent terminés, les jeunes fiancés partirent, sous la conduite du vieux duc de Milan et suivis d'une suite nombreuse composée des gens de Persius et de ceux du duc.

En chemin on s'arrêta à Ferrare, qui appartenait à la princesse Topaze et dont elle prit possession comme héritière de son père, duc de ce duché; et, à propos de cet investissement, des fêtes furent ordonnées, auxquelles les deux fiancés prirent volontiers part, comme il convenait, bien qu'ils fussent l'un et l'autre pressés d'arriver à Rome, c'est-à-dire pressés d'être mariés.

Quelques jours après, le cortége reprit sa route et se rendit le plus promptement possible à Rome, où l'avait devancé un messager du duc de Milan.

L'empereur d'Occident reçut la belle princesse Topaze et son oncle le duc de Milan, avec toute la cordialité désirable.

— Ma gente nièce, dit-il à la mie de Persius, je suis heureux de vous voir unie à mon neveu qui est un noble homme autant que vous êtes une noble pucelle, et qui est aussi vaillant prince que vous êtes belle princesse. Votre union ne peut manquer d'être bénie par le ciel, et les enfants qui naîtront de vous ne peuvent manquer de vous ressembler en vaillance et en beauté, ce qui promet une glorieuse lignée dans l'avenir.

Le lendemain le pape maria solennellement les deux fiancés et leur distribua de nombreuses indulgences et de précieuses reliques pour les préserver de tous maléfices généralement quelconques.

— Allez, mes enfants, leur dit-il en leur imposant les mains sur leurs jeunes têtes, allez en joie et en paix! Dieu vous a faits bons et beaux, justes et sages pour perpétuer à travers le monde la race des forts, des justes et des sages. Vous êtes ses élus, les protégés de sa grâce, les missionnaires de sa loi d'amour et de charité. Allez droit votre chemin, blondes têtes que blanchiront toujours assez tôt les neiges de l'expérience et de la douleur! Croissez et multipliez, je vous le dis, je vous l'ordonne, au nom du Père omnipotent, source inépuisable de lumière et de justice, qui met en branle les mondes d'un seul geste de sa droite et veille sur l'atôme perdu sous l'herbe avec la même tendresse que sur le monarque le plus orgueilleux et le plus enfoui dans les voluptés de sa pourpre! Croissez et multipliez! C'est le devoir des beaux arbres de donner de beaux fruits pour nourrir de leurs sucs les faibles, les pauvres et les petits de cette terre! Croissez et multipliez, c'est la loi suprême!...

Après cette bénédiction, les nouveaux épousés allèrent se mêler à la fête qu'on avait préparée en leur honneur, et, lorsque sonna l'heure où devait s'accomplir le doux mystère de la conjonction, les dames d'honneur de la belle Topaze la conduisirent en grand appareil dans sa chambre et l'aidèrent à se dévêtir de ses habits d'apparat, étoffes et joyaux. Puis quand elle fut couchée dans le lit béni par le pape, on alla quérir Persius, qui attendait ce moment avec impatience dans les alentours de la chambre nuptiale, et qui accourut avec un empressement amoureux facile à comprendre. Une fois entré, Persius détacha les courtines qui encadraient le lit; elles retombèrent de façon à former un épais rideau et à clore ce nid si flairant bon où deux oiseaux humains allaient chanter le Cantique des cantiques qui se chante depuis la première heure du monde; puis l'amoureux prince accola tendrement et chastement l'amoureuse princesse, et à partir de ce moment tant attendu le silence se fit, un silence charmant pendant lequel on n'entendit plus voler que des soupirs et des baisers ailés.

Le lendemain, de bon matin, on vint réveiller ces deux beaux enfants gracieusement endormis dans les bras l'un de l'autre, et des musiciens leur jouèrent les plus doux airs pour les inviter à descendre prendre leur part de la fête splendide apprêtée pour faire suite à celle de la veille.

CHAPITRE IV

Comment le prince Persius s'aperçut, au bout d'un certain temps, qu'il manquait quelque chose à son bonheur, ainsi qu'à celui de la belle princesse Topaze, et comment ils s'y prirent pour l'obtenir.

Nos deux amants passèrent le plus agréablement du monde cette lune de miel qui dure d'ordinaire si peu et à laquelle ils trouvèrent moyen d'ajouter quelques quartiers en guise de rallonges.

Mais malgré ces quartiers-là, malgré la bénédiction du pape, malgré leur amour, malgré leur jeunesse, malgré leur envie, aucun fruit ne remua dans les entrailles de la belle Topaze au bout du temps consacré pour ces sortes d'épanouissement.

Persius et Topaze ne pouvaient s'en prendre à personne, pas plus à eux-mêmes qu'aux autres. Ils furent étonnés et chagrins, comme bien on pense, en voyant tant de prières, tant d'efforts, tant de soins si mal couronnés.

Ils avaient eu beau visiter les sept églises de Rome, faire bruler de l'encens sur tous les autels, se prosterner devant toutes les saintes reliques, répandre à foison des aumônes, aucun enfant, aucun héritier n'était venu.

Un jour, dans l'une de leurs dévotions, ils rencontrèrent un pèlerin espagnol en visite à Rome, lequel, en les voyant si beaux et en même temps si mélancolieux, ne put s'empêcher de s'intéresser à eux et de leur demander la cause de leur chagrin.

— Ah! bon pèlerin, répondit Persius en soupirant, nous ne pouvons nous consoler, car il semble que nous ayons l'un et l'autre commis à notre insu quelque méchante action, puisque nous subissons en ce moment une si dure punition!...

— De quelle faute, même légère, pouvez-vous donc être coupables, mes enfants? dit le pèlerin dont la tête chenue était pleine d'expérience et dont le cœur était plein de mansuétude. Vous avez l'honnêteté peinte sur vos jeunes et beaux visages,

et nulle mauvaise pensée ne saurait trouver accès en votre âme loyale. Vous vous accusez à tort. Cherchez ailleurs la cause de votre mélancolie. Cherchez ensemble, si vous voulez.

— Bon pèlerin, reprit Persius, tout œuf produit un oiseau, toute graine produit sa plante, toute fleur produit son fruit, tout germe, tout s'épanouit, tout fructifie, tout se renouvelle dans la nature, tout! et seul, moi qui suis jeune, ardent, courageux, je reste stérile comme un germe brûlé, comme une graine pourrie, comme une fleur fanée, comme un œuf couvi!... Qu'ai-je donc fait pour mériter cette réprobation?...

— Rien, mon enfant, répondit le pèlerin. Vous n'avez mérité, certes, que la protection du ciel, et elle ne vous fera pas défaut, si vous l'implorez ardemment dans la personne de monseigneur saint Jacques-de-Compostelle... C'est le saint que concerne spécialement cette besogne, le seul dont le crédit soit efficace, le seul qui n'ait jamais éprouvé de refus auprès de Dieu le père... Réclamez son intercession souveraine, et votre compagne sentira bientôt remuer dans son sein une petite créature faite à son image et à la vôtre, et destinée à continuer votre nom et votre race... Adressez-vous à monseigneur saint Jacques-de-Compostelle, mes enfants, adressez-vous à monseigneur saint Jacques!...

Cela dit, le pèlerin s'inclina et prit congé.

— Que dites-vous de ce conseil, ma douce amie? demanda Persius à sa femme lorsqu'il fut seul avec elle.

— Peut-être est-il bon!... Peut-être est-il mauvais!... Je suis aussi irrésolue que vous, mon doux ami, et j'aime mieux m'en rapporter à votre sagesse qu'à ma folie, répondit Topaze, que sa stérilité pâlissait et fanait comme un mauvais souffle fane une belle fleur.

Persius, qui ne savait réellement plus à quel saint, grand ou petit, se vouer pour obtenir ce qui lui manquait, se décida sur-le-champ à suivre le conseil que venait de lui donner le pèlerin espagnol.

— Entrons dans cette église, dit-il à sa compagne.

Ils entrèrent, pleins de confiance, et Persius, s'agenouillant dévotement, fit une longue prière à monseigneur saint Jacques, par laquelle il promit à ce grand saint, si Topaze devenait mère, d'aller avec elle en pèlerinage à Compostelle pour le remercier d'avoir ainsi comblé le plus cher de leurs vœux.

Cette prière faite, Persius et Topaze sortirent de l'église tout réconfortés, et Persius, pour sa part, tout regaillardi.

Vers le milieu de la nuit qui suivit, ils dormaient tranquillement l'un et l'autre en faisant les plus beaux projets du monde à propos de l'enfant dont ils espéraient maintenant la venue, lorsque tout-à-coup leur apparut en songe un ange qui leur dit d'une voix menaçante :

— Pourquoi avez-vous fait ce vœu téméraire d'aller en pèlerinage à Compostelle en Galice, si monseigneur saint Jacques, par son intercession, obtenait pour vous un enfant! Pourquoi vous adresser ainsi à un apôtre de Dieu, quand Dieu lui-même est là?... Monseigneur saint Jacques est en effet un grand saint, et le Très-Haut n'a jamais rien su lui refuser... Mais pourquoi vous adresser à monseigneur saint Jacques, je vous le demande encore? Pourquoi même vous adresser au Très-Haut?... Ne sait-il pas mieux que vous-même ce qui vous convient et ce dont vous est besoin? Vous ne deviez pas forcer ainsi sa volonté! Or sus, prenez garde qu'à cause de cela il ne vous arrive malencombre à vous et aux vôtres!...

Puis la vision disparut, et Persius et Topaze se réveillèrent en sursaut, très émus des reproches et des menaces de l'ange, qu'ils se communiquèrent.

— Avez-vous entendu? demanda la princesse un peu tremblante.

— J'ai entendu! répondit Persius en soupirant.

Le soupir du jeune prince eut un écho. Topaze soupira aussi.

Ainsi réveillés tous deux, il se regardèrent à la lueur de la lampe qui brûlait d'une lumière blonde sur l'attique où elle était placée.

Le désordre de toilette dans lequel se trouvait en ce moment la jeune princesse, ses cheveux dénoués, son sein décélé, lui donnaient plus de charmes encore que lorsqu'elle s'attintait et s'attifait pour les grandes cérémonies.

C'était Psyché regardant dormir l'Amour, son amant...

Cette fois l'Amour, qui ne dormait que faiblement, se réveilla tout-à-coup dans son cœur comme elle venait de se réveiller elle-même, et de ce double réveil résulta une émotion agréable et dangereuse.

Persius, en regardant sa femme, s'aperçut que quelques larmes tremblaient au bout de ses longs cils comme des gouttes de rosée au bout de brins d'herbe. Il approcha sa tête de celle de sa mie. Les larmes glissèrent le long des belles joues de Topaze.

Persius s'approcha plus près encore, pour boire de ses lèvres ces larmes charmantes. Elles glissèrent plus bas, le long du cou, comme des perles sur un lis. Persius se pencha vitement, et effaça les larmes.

La belle Topaze tressaillit, mais d'un tressaillement qui ne participait plus cette fois de la crainte, comme celui qu'elle avait éprouvé en entendant les menaces de l'ange.

Lors, tous deux, enamourés, attendris, oublièrent ces menaces, et monseigneur saint Jacques n'eut plus rien à demander au Très-Haut

—

CHAPITRE V

Comment Persius et Topaze, quoique leur vœu le plus cher fût exaucé, songèrent au voyage qu'ils avaient promis de faire, et prirent en conséquence congé de l'empereur et de leurs sujets.

Persius et Topaze avaient pu oublier un instant les menaces de l'ange qui s'était donné la peine de leur apparaître tout exprès pour les avertir de la colère du ciel, et cet instant avait suffi pour leur prouver combien le voyage en Galice était superflu. Mais, malgré cela, ils n'en persistèrent pas moins à entreprendre ce pèlerinage, qui n'avait plus le même objet. Puisque monseigneur saint Jacques était si influent auprès du Très-Haut, il daignerait peut-être se servir de cette influence pour éviter à ces deux innocents coupables le châtiment dont les avait menacés l'ange de la vision.

D'ailleurs, ils avaient fait vœu d'aller à Compostelle, et ils voulaient être fidèles à leur parole, pour obéir à la loyauté de leur caractère.

En conséquence, ils s'habillèrent l'un et l'autre en pèlerins, avec bourdon et coquilles, et, ainsi vêtus, ils allèrent prendre congé de l'empereur leur oncle.

—Mon beau neveu, dit ce dernier à Persius, vous entreprenez là un bien périlleux voyage, à cause de votre compagne, ma belle nièce Topaze. Il est bon d'être fidèle à la foi jurée, certes, mais il est bon aussi de ne pas commettre d'imprudences trop fortes et de ne pas faire de folies trop grandes... Voilà que vous partez, seuls, sans suite, sans hommes d'armes, sans gentilshommes, laissant ainsi vos Etats sans chef, vos sujets sans maître, votre troupeau sans pasteur.

— Je compte sur la bonté de Dieu et sur la vôtre, sire, répondit le prince Persius.

— Allez, alors, et que le ciel vous garde !...

L'empereur, attendri, embrassa le prince et la princesse du meilleur de son cœur, et, après, il les laissa aller.

C'était beaucoup pour eux d'avoir la bénédiction de leur oncle. Ce n'était pas encore assez : il leur fallait celle du saint-père, comme viatique tout puissant.

Ils se rendirent donc auprès du pape, qui ne leur fit aucun reproche, et, bien loin de les dissuader d'accomplir le voyage de Galice, les félicita de leur fidélité à leur promesse. Pèlerinage promis, pèlerinage dû !

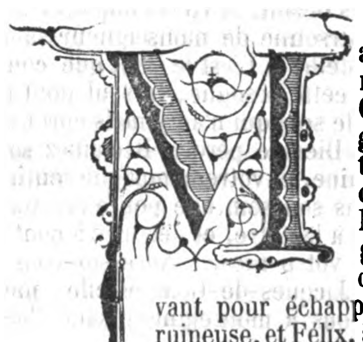
Une fois munis de la recommandation de ce roi spirituel de la chrétienté, Persius et Topaze se mirent incontinent en route, allègres et bien portants.

Ce pèlerinage n'était-il pas, en effet, un voyage plaisant et agréable, entrepris ainsi par deux amoureux jeunes, vaillants et pleins d'espérances? La route était longue, périlleuse peut-être, c'était vrai; mais ils avaient en eux les ressources nécessaires pour oublier ces fatigues et braver ces périls.

Persius et Topaze s'acheminèrent donc vers le royaume de Galice, au grand regret de l'empereur d'Occident, et au grand chagrin de leurs nombreux sujets qu'ils laissaient ainsi orphelins.

CHAPITRE VI

Comment Persius et Topaze arrivèrent mal à propos en Galice, et comment le premier fut poignardé sous les yeux même de sa mie par des hommes d'armes du roi de Murcie.



Mal choisi était le moment. Les rois de Galice et de Portugal, tous deux tributaires du roi de Murcie Félix, lequel était Maure, s'étaient ligués contre lui quelque temps auparavant pour échapper à sa domination ruineuse, et Félix, à son tour, exaspéré de voir braver sa puissance, venait précisément d'assembler une armée formidable.

Persius et Topaze entrèrent en Galice en même temps qu'y entrait l'avant-garde de l'armée du roi de Murcie, sous le commandement d'un de ses plus vaillants capitaines auquel il avait ordonné de mettre tout à feu et à sang sur son passage.

Excédés de chaleur et de fatigue, nos deux jeunes pèlerins se reposaient à l'ombre d'un petit bois de lentisques et de grenadiers, en faisant des rêves couleur d'enfant. Ils avaient rejeté à côté d'eux la lourde robe de burat sous laquelle ils avaient un costume plus léger, et ils s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre, comme toujours.

L'avant-garde maure passa. Les premiers hommes d'armes, qui déjà venaient de brûler quelques villages et de pendre aux arbres de la route quelques douzaines de malheureux paysans, aperçurent alors ce couple charmant qui se souriait à travers le sommeil, et, trop fidèles aux ordres cruels qu'ils avaient reçus, ils massacrèrent Persius dans les bras mêmes de sa belle compagne.

Topaze, réveillée brusquement par des flots de sang, le sang généreux de son amant, se mit à pousser des cris lamentables, à s'arracher les cheveux, à meurtrir son beau corps.

— Ah ! barbares ! cria-t-elle d'une voix déchirante aux hommes d'armes du roi de Murcie. Ah ! barbares ! Vous m'avez pris mon amant, mon compagnon, mon mari, mon cœur, ma vie !... Pourquoi m'avez-vous épargnée?... Que voulez-vous donc que je fasse désormais ici-bas?... Tuez-moi puisque vous l'avez tué ! Tuez-moi, au nom de vos mères, tuez-moi !...

Le capitaine maure, attiré là par les cris désespé-

rés de la princesse Topaze, ne put s'empêcher d'être touché de pitié à la vue de cette infortunée qui se tordait en appelant la mort comme d'autres appellent la vie, c'est-à-dire comme un bienfait. Il l'arracha au cadavre de son mari, et profita d'un moment d'évanouissement pour la conduire au roi de Murcie.

Félix, à son tour, fut touché des larmes et de la beauté de la princesse Topaze. Il regretta, à cause d'elle, qu'on eût exécuté ses ordres cruels avec autant de fidélité. Il la fit placer, toute pâmée et toute pâlie, dans une litière, et l'envoya à la reine de Murcie avec cette lettre :

« Ma mieux aimée et vertueuse dame,

« Bien assuré que je suis que votre seigneurie prendra plaisir à recevoir quelque présent de moi, je vous envoie cette demoiselle chrétienne, prise par ceux qui ont charge de conduire l'avant-garde de mon armée, lesquels ont occis son mari par excès d'obéissance à des ordres que je leur avais donnés dans un excès de courroux. L'esclave que je vous annonce me paraît si belle, si bien élevée, si douce, que son service vous sera, je l'espère, très agréable. »

Un serviteur dévoué fut chargé de porter cette lettre et d'accompagner l'infortunée Topaze, et il s'acquitta de cette commission avec courtoisie et diligence.

CHAPITRE VII

Comment la reine de Murcie accueillit l'infortunée Topaze, qui lui fit le récit de ses malheurs, et comment elle la consola en lui parlant de l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Il y a des âmes pitoyables et tendres, sous tous les costumes et dans tous les pays. La reine de Murcie, qui était une Abencerrage, une fille de cette glorieuse tribu maure, à laquelle les Zégris avaient fait une si redoutable guerre, se sentit le cœur remué à l'aspect de cette belle éplorée que lui envoyait son mari Félix.

— Madame, lui dit-elle de sa voix la plus douce, mon mari vous envoie vers moi en me disant l'rréparable malheur qui vient de vous atteindre. Je le remercie de la mission qu'il me donne de vous consoler et de vous aimer. Vous aimer me sera doux et facile. Vous consoler sera plus malaisé, parce qu'il y a de ces désastres dont l'âme ne peut jamais se guérir. J'essaierai cependant, et je vous prie de m'aider dans cette œuvre autant qu'il sera en vous de le faire, car vous êtes jeune, belle et bien vivante, et vous devez regarder désormais en avant de vous, non en arrière.

— Oh ! madame, répondit Topaze d'une voix triste, ma vie est finie... On ne guérit pas du mal qui vient de m'atteindre. Je ne vivais que par mon ami : maintenant qu'il est mort, je n'ai plus qu'à mourir pour aller le rejoindre là où il s'est retiré...

— Il sera temps, un jour, d'aller le rejoindre, ma pauvre dame... L'affaire des vivants n'est pas de penser éternellement aux morts. Cela chagrine inutilement... Je ne vous dis pas d'oublier, cela n'est pas possible; je vous demande seulement de penser moins à ce cher défunt que vous aimiez tant...

— Vous me demandez l'impossible, madame! mon doux ami qui n'est plus était la moitié de moi-même; à deux, nous ne faisions qu'un. Comment voulez-vous donc que je ne passe pas les derniers jours qui me restent à vivre, à pleurer sur cette partie morte de ma vie?

— Pleurez donc, si cela vous soulage; mais ne pleurez pas trop, de peur d'abîmer vos beaux yeux, et d'enlaidir votre belle charnure. Vous voyez l'intérêt que je vous porte : il est sincère comme votre douleur. Ne craignez donc pas de vous ouvrir à moi, et de me dire par quelle lamentable aventure une dame de si noble lignée et de si haut parage, comme vous paraissez être, soit tombée en tel encombre et en telle malefortune...

La reine de Murcie, en parlant ainsi, avait un tel accent de tendresse et de pitié, il était si visible qu'elle compatisait aux malheurs de sa belle esclave, qu'elle traitait d'ailleurs comme une égale, que Topaze se sentit vaincue, et qu'après avoir versé un torrent de larmes, elle raconta toute sa vie, sa naissance, son état, et le motif de son pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

— Ah! je l'avais bien deviné! s'écria la reine de Murcie en serrant la belle veuve dans ses bras. Malgré vos humbles vêtements, votre haute naissance m'avait été révélée. On ne naît pas pour rien sur la pourpre : il vous en reste toujours quelque chose au front!... Ah! ma chère Topaze, mon amie, ma sœur, je vous consolerai, je vous le promets!...

Tout aussitôt elle commanda qu'on apportât les habits les plus magnifiques pour en parer Topaze. Mais celle-ci, fidèle à sa douleur et à la mémoire de son cher Persius, la pria de lui faire donner, au contraire, des vêtements plus humbles, en harmonie avec sa tristesse et avec son pitoyable état. On lui apporta alors des voiles noirs qui couvrirent ses charmes, mais sans parvenir à en affaiblir l'éclat. Peut-être n'en était-elle que plus belle encore sous ces vêtements funèbres qui faisaient ressortir davantage l'éblouissante blancheur de son teint et l'éclat marmoréen de sa chair merveilleuse.

La reine de Murcie avait maintenant d'autres raisons de s'intéresser à cette veuve infortunée, qui venait de lui apprendre comment était superflu son pèlerinage à Saint-Jacques. Toutes deux étaient enceintes; toutes deux allaient être bientôt mères! C'est ainsi que Topaze devint plus chère encore à la reine.

Un jour que la veuve de Persius était occupée à broder un lit pour les couches de la reine, celle-ci, la voyant s'arrêter de temps en temps pour essuyer de grosses larmes qui lui tombaient le long des joues, l'appela vers elle et lui dit :

— Ma chère Topaze, écoutez-moi... Je vous ai dit que vous étiez mon amie, ma compagne, ma sœur, et non mon esclave, et je crois vous avoir prouvé que je vous considérais ainsi par les soins et la tendresse dont je vous ai entourée...

— Oui, certes, madame, répondit Topaze, les yeux humides, le sein gonflé; oui, certes, vous avez été bonne et charitable envers moi, et mon cœur vous en a une gratitude profonde... Si je pleure ainsi, il ne faut pas vous en courroucer : les larmes me montent à flots aux yeux malgré moi. La source ne s'en pourra tarir qu'avec ma vie... Ma douleur durera autant que moi, madame.

— C'est précisément de cela que je me plains, chère Topaze, reprit doucement la reine. Vous n'êtes plus seule, vous n'êtes plus veuve, puisque vous allez être mère... Votre devoir est de vous conserver la santé et la vie pour les donner à l'enfant qui se remue à cette heure dans vos entrailles. Songez donc aux ardentes prières que vous avez adressées au ciel pour obtenir cet enfant! C'est bien assez qu'il vous ait coûté votre cher Persius, sans qu'il vous coûte encore autre chose. Veuve, vous aviez le droit de pleurer et de mourir; mère, vous avez le devoir d'espérer et de vivre... A partir d'aujourd'hui, ma chère Topaze, vous ne travaillerez plus ainsi que vous le faites avec tant d'acharnement par amitié pour moi : il faut ménager vos forces pour le moment où vous en aurez le plus grand besoin. Vous êtes mon amie, vous devez vivre de la même vie que moi. Mon état veut que je me repose; comme le vôtre est le même, j'entends que vous vous reposiez aussi... N'ayez aucune inquiétude désormais... L'enfant que vous mettrez au monde me sera aussi précieux que le mien propre, je vous le jure... Je vous jure que nos deux enfants, élevés ensemble, partageront sous mes yeux et les vôtres les mêmes soins et la même éducation... Vivez donc en paix, ma mignonne!...

CHAPITRE VIII

Comment la reine de Murcie et la princesse Topaze accouchèrent ensemble, le même jour, à la même heure, la première d'un joli garçonnet, la seconde d'une gente fillette.

Le jour de Pâques-Fleuries arriva, et, en même temps, la délivrance de la reine Murcie et celle de la princesse Topaze.

Les Mosarabes, c'est-à-dire les chrétiens soumis au roi de Murcie, avaient conservé la liberté de célébrer leurs fêtes, et ils se gardaient bien d'en oublier une seule. Ils célébrèrent donc Pâques-Fleuries en grand appareil, c'est-à-dire avec une profusion inouïe de fleurs flairant bon. Il y avait des bouquets partout, sur les murs, dans les rues, et jusque dans les cours du palais de Félix. C'était plus qu'une fête religieuse, c'était une fête charmante pour les yeux et pour le cœur!

La reine de Murcie accoucha d'un mignon garçonnet, et, quelques instants après, dans la même chambre, Topaze accoucha d'une gente fillette.

— Ah! ma chère Topaze! dit la femme de Félix, le visage rayonnant de joie, ah! comme je suis heureuse de ce double événement! Nous sommes plus que jamais sœurs, à présent, n'est-ce pas?... Mais n'est-ce pas aujourd'hui fête chrétienne?

— Pâques-Fleuries, oui, madame.

— La plus belle de vos fêtes, à vous autres chrétiens... Il y a des fleurs partout, et j'adore les fleurs, qui sont de toutes les religions... Si vous y consentez, ma chère Topaze, nous appellerons votre fille Blanchefleur... C'est un nom de printemps, qui portera bonheur à celle à qui nous le donnons. La fleur de l'aubépine est blanche, le lis est blanc, l'âme des vierges est blanche!... Le blanc est un symbole de candeur et de pureté... Votre fille s'appellera Blanchefleur, n'est-ce pas, ma chère princesse?...

— J'y consens volontiers, répondit Topaze en souriant mélancoliquement. Ce n'est pas le nom qui lui portera bonheur, c'est vous, madame, qui protégerez de votre amitié les jours de cette pauvre créature issue de mes entrailles.

— Ce sera le nom, vous dis-je, ma chère Topaze! J'ai la superstition des femmes : il ne faut pas me l'ôter. Je crois à l'influence des noms! Et maintenant que je viens de servir de marraine à votre fille, voulez-vous, à votre tour, servir de marraine à mon fils?...

— Bien volontiers, madame... Vous avez appelé mon enfant Blanchefleur : permettez-moi d'appeler le vôtre Flores.

— Je vous remercie, ma chère Topaze, je n'aurais pas choisi un autre nom. Mais qu'avez-vous donc? ajouta la reine en s'apercevant que son amie pâlissait de minute en minute d'une effroyable façon.

— Rien, madame, répondit Topaze avec un triste sourire qui alarma la reine. Seulement, maintenant que j'ai rempli mon devoir de mère et que je suis rassurée sur le sort de mon enfant, j'ai le droit d'aller rejoindre mon doux ami dans le coin du paradis que Dieu lui a réservé sans doute... Je n'ai consenti à vivre jusqu'à présent qu'à cause de cet enfant si chèrement acheté... Il est venu, je m'en vais...

—Que me dites-vous là? s'écria la reine alarmée.

— Rien, noble et douce dame, sinon que je me meurs, répondit Topaze, qui sentait bien que les sources de la vie étaient épuisées en elle.

La reine appela. Des chambrières accoururent.

—Les deux enfants! dit-elle. Les deux enfants!... vite!... vite!...

On apporta les deux petites créatures, nées depuis quelques heures à peine, et gazouillant déjà le langage des enfants, et la reine ordonna qu'on les portât sur le lit de son amie.

Un instant, la belle et malheureuse Topaze se ranima à l'aspect de ces deux chers petits êtres dont les mignonnes mains se cherchaient pour s'étreindre et jouer. Un instant la vie sembla lui revenir, avec l'espérance du bonheur, sur ses lèvres décolorées. Elle essaya de leur sourire comme ils lui souriaient eux-mêmes, dans leur innocence. Elle vou-

lut les embrasser, Blanchefleur surtout, Blanchefleur dans laquelle elle reconnaissait les traits de son cher Persius. Mais bientôt, ses bras tendus vers eux retombèrent, ses lèvres ouvertes pour une caresse se refermèrent, ses yeux ouverts pour un sourire se remplirent de larmes.

— Ah! grand Mahomet! s'écria la reine de Murcie épouvantée du visage livide de son amie, puissant Mahomet, sauvez-la! sauvez-la!...

A ce nom du prophète d'un Dieu qui n'était pas le sien, Topaze fit un effort suprême, se redressa sur son séant, prit Blanchefleur dans ses bras tremblants, l'approcha de son sein, lui découvrit la tête et murmura :

— O ma fille! seul bien qui me reste de ma félicité passée, reçois de moi le seul service que je puisse te rendre aujourd'hui... Sois chrétienne! ô ma douce enfant! et que les larmes de ta mère servent à t'en imprimer le saint caractère!...

Cela dit, l'infortunée princesse poussa un long soupir, éleva les yeux au ciel, comme pour lui recommander une dernière fois son enfant, et, quelques instants après, elle était morte.

CHAPITRE IX

Comment, après la mort de Topaze, Flores et Blanchefleur furent élevés ensemble, et comment, pour empêcher le développement de leur mutuelle amitié, on résolut de les séparer.

Quelques années s'écoulèrent. La reine de Murcie qui malgré le peu de temps qu'elle avait eu pour connaître Topaze, l'avait réellement aimée comme une sœur, la reine de Murcie avait tenu à honneur de respecter les dernières volontés de la défunte, ou plutôt ses derniers vœux.

En conséquence, Blanchefleur, quoique chrétienne par son origine et par le baptême de larmes que lui avait fait subir sa mère, avait été élevée avec Flores, et avait reçu les mêmes soins et les mêmes caresses de la part de la reine de Murcie, qui aimait ces deux enfant d'un égal amour, comme s'ils fussent sortis tous les deux de son sein.

Elevés ainsi ensemble dans la cour du roi maure, où la galanterie grenadine et l'esprit chevaleresque concouraient à perfectionner les vrais moyens de plaire et à préparer l'âme aux actions éclatantes et généreuses, Flores et Blanchefleur avaient grandi comme deux arbrisseaux sortis du même sol et nourris des mêmes sucs. Leurs feuillages s'étaient confondus, leurs ramures s'étaient entrelacées : le beau garçonnet et la gente fillette s'étaient aimés, au point de ne pouvoir plus se passer l'un de l'autre.

De même que Blanchefleur avait acquis sans peine tous les talents propres à son sexe, Flores, de son côté, s'était développé, en force et en courage, en grâce et en adresse, de façon à faire pressentir bientôt en lui un redoutable chevalier. Quand Blanchefleur brodait, c'était un vêtement à l'usage de son bel ami Flores; quand elle chantait, c'était pour son bel ami Flores; quand elle rêvait, c'était à son bel ami Flores. Et Flores, de son côté, ne s'arrachait jamais qu'à regret d'auprès de Blanchefleur; s'il domptait un fier genet, c'était pour mériter les éloges de Blanchefleur; s'il emportait dans la carrière une tête ou une bague, c'était pour les déposer aux pieds de Blanchefleur; s'il tenait à être le premier en tous les exercices du corps, c'était pour que sa mie Blanchefleur fût fière de lui.

Cet attachement mutuel, dont la reine de Murcie ne prenait nul ombrage, et qu'elle se plaisait même parfois à encourager, finit par causer quelque inquiétude au sage Mohady, docteur de la loi mahométane, lequel avait été choisi par le roi Félix pour diriger l'éducation du prince Flores. Il craignit que l'attachement de ce jeune prince pour une esclave chrétienne ne mit obstacle au zèle qu'il voulait lui inspirer pour la religion de Mahomet.

Un matin que ce prudent docteur devisait avec son élève dans les jardins du palais, il essaya de lui faire renoncer à sa belle compagne en lui laissant entrevoir le bonheur réservé par Mahomet aux vrais croyants, en lui parlant des houris que tout bon musulman peut espérer de posséder dans le paradis inventé par ce prophète.

— O Mohady! répondit Flores avec enthousiasme, ô Mohady! ces filles immortelles dont tu m'entretiens ne peuvent surpasser ni l'éclat, ni la douceur, ni la beauté de cette fille mortelle qui a nom Blanchefleur! O Mohady! écoute les sons de cristal de sa voix charmante! regarde la bouche divine qui semble les porter à notre âme! Vois l'accord de ses yeux pleins de flamme avec la légèreté de sa belle main pinçant les cordes de sa harpe! Non, les concerts célestes ne sont pas plus touchants! On a assez vécu sur la terre quand on l'a vue et entendue, et le bonheur d'en être aimé est au-dessus de tout ce que Mahomet peut nous promettre dans l'autre vie!...

Le vieux mollah, très scandalisé, se retira aussitôt et alla trouver la reine de Murcie.

— Vertueuse dame, lui dit-il, encore ému de ce qu'il venait d'entendre, votre glorieux fils, le prince Flores, est perdu sans retour si vous n'y mettez ordre...

— Qu'est-ce donc? demanda la reine de Murcie, étonnée.

— Il est enamouré de cette petite esclave chrétienne, qui l'a ensorcelée plus que je n'ose dire...

— Flores aime Blanchefleur, et Blanchefleur aime Flores, je le sais et ne vois là rien qui doive vous alarmer, puisque je ne m'en alarme pas moi-même...

— Ah! madame, s'il l'aimait purement et simplement, je ne m'en scandaliserais pas autant, certes, et je ne viendrais pas troubler votre repos par mes craintes vaines...

— Mais comment l'aime-t-il donc, prudent mollah?...

Ah! madame, il a jeté l'Alcoran au feu, et j'ai grand'peur qu'il ne lise d'autres prières dans quelqu'autre évangile...

— Il a brûlé l'Alcoran!

— C'est-à-dire, madame, qu'il a renié le paradis du grand Mahomet, et m'a formellement déclaré

que toutes les houris que tout bon musulman a le droit d'espérer dans ce précieux paradis-là ne valaient pas pour lui cette esclave chrétienne qui a nom Blanchefleur.

— C'est grave, en effet, vertueux mollah; cependant, comme Flores est très jeune, ces folles idées lui passeront, et avec les années, il deviendra de plus en plus sage. Laissons faire l'amour, d'abord, prudent mollah; nous laisserons faire le temps, après!

Mohady s'inclina devant la reine et sortit à reculons pour aller trouver le roi Félix et l'avertir de ce qui se passait.

Cette fois, le zélé mollah fut plus heureux, car Félix l'écouta plus docilement que n'avait fait la reine, et sa conclusion fut conforme à ce qu'il en attendait.

— Vous avez raison, Mohady, lui dit-il. Cet attachement de Flores pour Blanchefleur peut le détourner de toute application à ce qu'on doit lui enseigner. Il faut l'éloigner pour un temps plus ou moins long, sous les prétextes les plus honnêtes et les plus plausibles, pour ne pas trop heurter sa nature ardente et difficile à manier...

— Si on l'envoyait voyager sous le semblant de le rendre plus expert en tous actes de bon chevalier? proposa Mohady.

— L'idée est bonne et je l'admets, répondit le roi. Je vais l'envoyer à Montorio, chez le roi des Algarves, mon allié.

— Sire, vous êtes un grand prince! dit le mollah en s'inclinant le plus bas possible, et en se retirant tout joyeux de la victoire qu'il venait de remporter.

CHAPITRE X

Comment le prince Flores fut forcé de se séparer de Blanchefleur, et du chagrin qu'ils en ressentirent l'un et l'autre.

Sans méfiance de la nouvelle qu'on allait lui apprendre, le jeune fils de la reine de Murcie et du roi Félix s'empressa de venir aussitôt qu'on l'eut envoyé quérir.

— Flores, mon fils, lui dit son père, voilà que vous êtes grand et fort; il serait indigne de vous et de nous de rester plus longtemps dans une oisiveté de damoiseau. L'homme oisif est un homme mort. Vous êtes appelé à vivre glorieusement : il faut donc vous préparer à cette gloire par un apprentissage de chevalier. Je veux qu'avant peu vous ayez gagné vos éperons. En conséquence, vous allez partir pour Montorio, où se tient à cette heure la cour du roi des Algarves, mon allié.

—Ah! malheureux Flores! s'écria le jeune prince, au désespoir de quitter sa mignonne compagne d'enfance. Ah! malheureux Flores! que feras-tu loin de ta mie, de celle qui te meut et exhausse en toutes forces et prud'hommie?... Et toi, Blanchefleur, ma mie, ma sœur, ma douce compagne, que feras-tu loin de moi et sans moi?...

— Mon enfant, répondit la reine en caressant de sa main blanche les longs cheveux de son cher fils, tout jeune damoiseau doit quitter la maison paternelle pour aller chercher les aventures et la gloire! C'est ainsi! Lorsque les plumes leur sont poussées, il faut que les aiglons prennent leur vol pour devenir des aigles! Ce n'est pas moi qui te chasse, mon cher enfant, puisque, au contraire, je voudrais te garder toute ma vie auprès de moi, dans mon giron... ce n'est pas moi qui te chasse, c'est la coutume établie par les hommes, qui n'ont pas les mêmes entrailles que les femmes... Il faut te résigner à nous quitter, mon doux ami, comme nous nous résignons à te laisser partir...

— Sachez, mon fils, reprit à son tour le roi, sachez que vous n'imprimerez jamais respect, amour et franche obéissance à un vassal qu'autant que vous lui prouverez que vous valez mieux que lui en pensées et en actes de bravoure et de chevalerie... Allez donc, beau fils! allez donc quérir la gloire et faire reluire votre nom en renommée!...

— Va donc illustrer et mériter ta dame! ajouta la reine de Murcie.

Cette dernière parole de sa mère éclaira le jeune prince sur le parti qu'il avait à prendre.

— En effet, se dit-il, Blanchefleur est trop belle pour avoir d'autre amant qu'un chevalier de grand renom... Ce renom, je veux l'acquérir pour la mieux mériter! Je veux gagner mes éperons par d'éclatants exploits! Je partirai, mon père! ajouta-t-il tout haut.

— Bien, mon fils! répondit le roi.

— Bien, mon cher enfant! répondit la reine en embrassant tendrement le jeune prince, comme pour le remercier d'avoir obéi.

Flores comptait avoir le temps de faire ses préparatifs de voyage et ses adieux à sa mie adorée. Il n'en fut rien. Pour qu'il ne pût revenir sur sa promesse, son père avait ordonné qu'on procédât au plus vite à ces préparatifs-là pendant qu'il allait le sermonner et lui parler de la nécessité de son départ.

Son père avait fait plus encore. Pour éviter le péril des adieux avec Blanchefleur, il éloigna momentanément les deux amants, de façon à ce qu'ils ne pussent pas se rencontrer : il fit enlever le prince Flores au moment même où celui-ci se disposait à se rendre auprès de sa compagne d'enfance.

Mais si les pères sont ingénieux dans leurs sévérités, les fils ne le sont pas moins pour s'y soustraire. C'est ce que fit le prince Flores, qui était trop enamouré pour se laisser ainsi enlever à l'unique objet de ses affections sans lui témoigner ses regrets et son désespoir.

Flores trouva donc moyen de s'échapper et d'aller rejoindre Blanchefleur dans la chambre qu'elle occupait dans le palais du roi de Murcie.

— Blanchefleur, lui dit-il en courant se jeter à son cou, on nous sépare!

— Qui donc a cette cruauté? demanda la gente



pucelle. Ce n'est pas ta mère, certes! Elle nous aime trop pour cela!...

— Ce n'est pas ma mère, en effet, répondit Flores. Elle est femme et ne sait guère qu'obéir à son seigneur et mari, sans oser protester... Monseigneur mon père lui a ordonné de ne pas s'opposer à mon départ, qu'il avait résolu probablement avec le vieux Mohady, et elle ne s'y est pas opposée. J'ai dû obéir, moi aussi; d'autant plus, ma tant aimée, que, quoique cruelle et poignante, cette séparation est nécessaire... Il faut, puisque je t'aime et t'ai prise pour la dame de mes pensées, il faut que j'aille acquérir de la gloire et des triomphes pour te rendre fière de moi...

— Qu'ai-je besoin de ta gloire? s'écria Blanchefleur éplorée. Tu es jeune, vaillant et beau, cela me suffit, et je ne pourrai jamais t'aimer plus que je ne t'aime... Reste donc auprès de moi, mon bien-aimé; tu es tout mon univers, et je ne sais pas si, au delà de toi, il y a autre chose de plus et de mieux... Tel que tu es, tu vaux mieux à mes yeux que les plus illustres et les plus famés... Reste donc auprès de moi, mon bien-aimé!...

— Blanchefleur, reprit le prince Flores, mon père a raison, et ma mère aussi: je dois leur obéir. « Va donc illustrer et mériter ta dame! » m'a dit ma mère en m'embrassant. Ma mère est une sage et bonne dame, qui nous aime l'un et l'autre comme ne nous aime pas monseigneur mon père... Je dois partir... je vais partir, ma douce amie! Je veux te revenir plus digne encore de toi que je ne le suis aujourd'hui. L'oisiveté n'est pas faite pour un gentilhomme de mon sang et de mon âge. Je veux faire reluire mon nom d'un éclat qui t'éblouisse toi-même et te rende fière de m'avoir aimé!...

— Quand tu as parlé, mon bel ami, dit Blanchefleur en soupirant, je n'ai plus à sonner mot..... Tu es la sagesse et la force, et je n'ai d'esprit, moi, que pour t'aimer... Pars donc, puisqu'il le faut!... Mais, auparavant, laisse-moi te faire un don, ajouta-t-elle en lui présentant un anneau dans le chaton duquel il y avait une pierre précieuse. Tiens, cher Flores, reçois ce gage de l'union de nos âmes... Regardes-en tous les jours la pierre, qui, à cette heure, brille d'un si vif éclat. Lorsque tu la verras se ternir, ce sera un signe que la vie ou la liberté de ta Blanchefleur seront en péril... Maintenant, doux ami, obéis à ton père... Je t'estime trop pour n'être pas sûre de ton cœur et de ton secours...

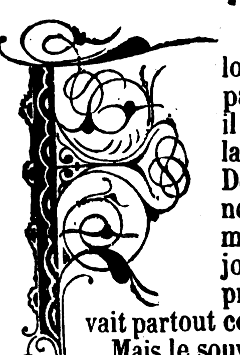
A peine Flores avait-il reçu le précieux anneau, que le roi de Murcie, qui cherchait son fils, accourut et sépara les deux amants, en jetant un regard sévère sur la pauvre Blanchefleur, qui s'évanouit aussitôt.

Pendant que les chambrières se hâtaient d'arriver pour porter secours à la fille de Topaze et de Persius, Félix entraînait Flores et le voyait monter à cheval et s'éloigner avec l'inévitable Mohady.

—

CHAPITRE XI

Comment le prince Flores et le vieux mollah arrivèrent à la cour du roi des Algarves, et comment, un jour que le jeune homme chantait un lai en l'honneur de sa maîtresse, le trop sévère Mohady intervint mal à propos.



lores et Mohady furent reçus par le roi des Algarves comme il convenait, c'est-à-dire avec la plus grande magnificence. Des fêtes brillantes, des tournois, des joûtes, des pas d'armes, signalèrent les premiers jours de l'arrivée du jeune prince et du mollah, qui le suivait partout comme son ombre.

Mais le souvenir de la belle Blanchefleur et l'amertume de l'absence ne permirent pas à Flores de profiter des plaisirs et déduits de toutes sortes qui lui furent alors offerts. Sa bonne mine, sa fière prestance, et aussi son titre d'héritier du roi de Murcie, lui attirèrent l'attention et les œillades de toutes les nobles dames de Montorio, et il n'eût tenu qu'à lui de rendre jaloux tous les maris de la cour. Ces agaceries furent prodiguées en pure perte, ou, du moins, si quelqu'un en eut le bénéfice et le plaisir, ce ne fut pas lui.

— Si beau, si jeune et si froid! murmuraient les nobles dames en dévorant Flores du regard.

— Et, cependant, il soupire pour quelqu'une d'entre nous, j'en suis sûre: je l'ai surpris! disaient d'autres dames plus sages et tout aussi amoureuses. Un jouvenceau aime toujours quelqu'un... S'il est de glace pour toutes, il doit être de feu pour l'une de nous... Laquelle est-ce? Quelque mijaurée, sans doute! quelque dame de petite extraction!

Ainsi devisaient les nobles dames de la cour mauresque, à Montorio.

Elles avaient deviné juste, comme devinent presque toujours les femmes lorsqu'il s'agit d'amourettes. Si le prince Flores était de glace pour elles, il était, en effet, de feu pour une autre, et cette autre était la gente pucelle qui avait nom Blanchefleur.

Il n'avait que son souvenir dans le cœur, que son nom sur ses lèvres. La nuit, il en rêvait. Le jour, il se plaisait à cultiver un petit carré de fleurs blanches dont la disposition retraçait le chiffre de sa maîtresse entrelacé avec le sien.

C'était dans ce jardinet qu'il précédait souvent l'aurore et qu'il chantait son amour en s'accompagnant d'une guitare. Souvent aussi le vieux mollah le surprenait en pleine songerie, sans qu'il s'aperçût de sa présence importune et inopportune.

Un matin, Mohady, en venant le réveiller pour lui faire faire la prière ordinaire, prescrite à tout fidèle sectateur de Mahomet, le trouva déjà déniché. Se doutant bien alors que cet affolé jouvenceau négligeait tous les devoirs de sa religion pour ne s'occuper que de la chrétienne Blanchefleur, le

vieux mollah ôta ses babouches pour faire moins de bruit, et s'en vint à petits pas vers l'endroit où il comptait bien rencontrer son indocile élève.

Flores, en effet, était comme de coutume devant son carré de fleurs blanches, qui lui rappelaient toutes sa bien-aimée par leur couleur, leur grâce, leur parfum, et, tout en les arrosant, il chantait un lai qu'il avait composé lui-même :

Toi pour qui seule je respire,
Objet du plus fidèle amour,
Flores, pour chanter son martyre,
Vient ici pour devancer le jour.

Le soleil qui va reparaître,
Peut-il m'annoncer un plaisir?
Puis-je en sentir à voir renaître
Des fleurs que je ne puis t'offrir?

Ah! que du moins dans ces retraites
Tout peigne aujourd'hui mon ardeur!
Tracez, peignez, blanches fleurettes,
Le nom charmant de Blanchefleur.

Ton anneau calme mes alarmes,
Il me rassure sur tes jours;
Il n'est terni que par mes larmes :
Ah! puisse-t-il briller toujours!

Crois-moi, la seule sympathie
M'éclairerait sur ton malheur;
Pour savoir le sort de ma mie,
Mon talisman est dans mon cœur.

Ah! puisse entre ses bras, ma mère
Te serrer toujours tendrement,
Et t'être toujours assez chère
Pour te rappeler ton amant!

Dieu de Blanchefleur, je t'implore!
Je jure de suivre ta loi,
Si par toi celle que j'adore
Peut un jour me donner sa foi...

Le prince Flores allait probablement continuer sur ce ton, lorsqu'il fut interrompu par le cri terrible que jeta le vieux mollah scandalisé.

— O sublime prophète! s'écria-t-il, quel horrible blasphème je viens d'entendre! Le petit fils d'Omar, le prince Flores, renie la religion de ses pères pour celle d'une esclave qu'il aime plus que l'honneur!... O amour! méprisable amour! quels crimes ne fais-tu pas commettre!...

CHAPITRE XII

Comment le trop vertueux Mohady devint la cause première des misères de la belle et innocente Blanchefleur.

Trop de zèle en tout nuit, soit aux zélés, soit à ceux qui sont l'objet et le prétexte de ce zèle.

Le zèle était le vice principal du vertueux Mohady. Ce vieillard, qui ne se rappelait plus qu'il avait été jeune, fut outré de la chanson chantée par l'amoureux Flores. Aussi, sans perdre un instant, il envoya un messager au roi de Murcie, en recommandant à cet homme de ne remettre son message qu'en secret. Et, en même temps, il le chargea d'une lettre pour Ajoub, premier iman de la grande mosquée.

Dans son message au roi, le vieux mollah lui représentait que l'absence, loin de diminuer l'amour du prince Flores pour la jeune esclave chrétienne, n'avait fait que l'augmenter, au point d'affoler complétement ce prince, dont la foi religieuse commençait à chanceler d'une manière inquiétante. Il ajoutait, qu'à son estime, pour que le mal ne devînt pas plus grand qu'il n'était déjà, il fallait éloigner au plus vite Blanchefleur et faire comprendre au prince Flores qu'il ne la reverrait jamais.

Dans son message particulier à l'iman de la grande mosquée, Mohady lui recommandait, au nom du grand prophète Mahomet, d'employer tout son talent pour éloigner et même, au besoin, pour perdre Blanchefleur qui était sur le point d'enlever un élu au paradis musulman pour l'accaparer au profit de son propre paradis.

Ces deux messages produisirent l'effet que le vieux mollah en attendait.

Le roi de Murcie avait été élevé dans la stricte observance de la loi de Mahomet, et il avait toujours vécu dans la société des imans, des derviches et des santons, dont les enseignements sévères lui avaient appris à croire au grand prophète comme au seul envoyé de Dieu sur terre.

Ce prince maure se faisait, en outre, une gloire et une vanité d'être un descendant d'Omar, et, à ces causes, il se croyait obligé plus qu'un autre souverain, à soutenir la religion de ses pères et à sévir avec rigueur contre la religion à laquelle appartenait la fille de la princesse Topaze.

Toutefois, et quoiqu'il sentît mieux que personne la conséquence de l'avis que lui donnait le vieux Mohady, il était assez embarrassé sur les moyens d'en profiter. Ajoub se chargea de les lui fournir.

Cet iman était né avec des instincts féroces qui ne demandaient qu'une occasion de se révéler. Cette occasion se présentait : Ajoub remercia Mahomet et s'apprêta à lui immoler une victime.

La gente Blanchefleur, à laquelle la reine de Murcie laissait la plus grande liberté, à cause de la tendresse que lui portait son fils Flores, et aussi à cause de la tendresse qu'elle lui portait personnellement en souvenir de la pauvre Topaze, la gente Blanchefleur avait établi sous les fenêtres de sa chambre une sorte de petite ménagerie où elle se plaisait à élever des poulets. Quand ces volatiles étaient suffisamment engraissés, Blanchefleur en faisait le sacrifice, et les offrait à la reine, qui s'en montrait friande, et même au roi, qui ne dédaignait pas ce manger.

Ajoub imagina d'empoisonner le corps d'un de ces poulets, et de le faire présenter au roi, de la part de Blanchefleur par un esclave qui eut soin de disparaître après cette belle action.

— Sire, dit l'iman en arrêtant le bras du roi de Murcie au moment où il s'apprêtait à manger le poulet, je vous supplie de vous arrêter!...

— Pourquoi cela, fidèle Ajoub? demanda Félix, étonné.

— Cette bestiole me paraît suspecte, Sire, répondit l'iman en montrant au roi plusieurs taches qui apparaissaient çà et là sur le corps rebondi du volatile.

— En effet, reprit Félix, qui commençait à par-



tager les craintes d'Ajoub. Ces taches n'annoncent rien de bon...

— Pour nous en assurer, Sire, proposa l'iman, si nous en donnions à goûter à Mirza...

— A Mirza, la chienne de Blanchefleur ?

— Oui, Sire, à la chienne de cette esclave que je commence à soupçonner d'une horrible trahison. Le poulet vient d'elle, puisqu'elle seule en élève; s'il est sain, il ne causera aucun mal à Mirza ; s'il est malsain, au contraire, comme j'ai tout lieu de le supposer maintenant, ce sera là un juste châtiment...

Cette proposition du perfide iman eut tout le succès désirable. Malgré la vive opposition de la reine, qui devinait là quelque conspiration contre sa jeune protégée, le roi de Murcie ordonna qu'on allât incontinent quérir la petite chienne de Blanchefleur.

Mirza fut amenée; on lui jeta un morceau du poulet suspecté, et, tout aussitôt, elle se rejeta en arrière dans de violentes convulsions qui se terminèrent par sa mort.

Tous les assistants frémirent en songeant à ce qui serait arrivé, si le premier iman de la grande mosquée n'avait pas eu la bonne précaution d'arrêter le bras du roi au moment où il se disposait à porter à sa bouche la chair empoisonnée du poulet.

— Je ne m'étais pas trompé, comme vous voyez, Sire, s'écria Ajoub, tout triomphant.

— Vous ne vous étiez pas trompé, fidèle Ajoub, répondit Félix, encore ébahi du danger qu'il venait de courir.

— Voilà ce qu'il en coûte de laisser à une esclave chrétienne la liberté qu'on a laissée à Blanchefleur, reprit l'iman. Les chrétiens sont nos ennemis, et tous les moyens leur sont bons pour arriver à nous nuire dans notre religion et dans nos personnes... Cette pucelle que protégeait si imprudemment madame la reine, a été soudoyée par quelque chrétien influent que nous connaîtrons sans doute plus tard... Quant à elle, il est clair qu'elle a agi en toute connaissance de cause... C'est à bon escient qu'elle élevait des poulets dans sa ménagerie. Elle espérait arriver insensiblement là où elle a failli en arriver. Vous partagiez, Sire, la confiance qu'avait en elle madame la reine, et voilà de quelle façon cette misérable esclave a payé vos bontés...

Ces paroles du premier iman furent vivement applaudies par les autres imans et par les santons qui étaient présents. Tous détestaient, sans savoir pourquoi, cette innocente enfant qui avait nom Blanchefleur et dont le seul crime était d'être chrétienne. En outre, l'évidence était là. Nulle autre personne qu'elle n'alimentait de poulets la table royale. Or, puisqu'un poulet, venu d'elle, avait été empoisonné à l'effet d'amener la mort du roi de Murcie, il ne pouvait l'avoir été que de ses propres mains!

— Sire, dit un santon, puisque cette esclave chrétienne a voulu vous empoisonner, elle mérite la mort, et la mort prompte : il faut que le châtiment suive de près la faute!... Nous vous demandons donc qu'il vous plaise de prononcer contre Blanchefleur la peine des homicides; nous vous le demandons, au nom de vous-même, dont elle a osé menacer la précieuse vie, et au nom de notre sainte religion qu'elle a osé outrager dans la personne de son plus auguste représentant, le glorieux descendant du glorieux Omar!...

— Vous parlez d'or, saintes gens, répondit le roi de Murcie, et après votre décision je n'ai plus rien à faire, sinon à m'incliner. Blanchefleur a mérité de mourir : elle mourra...

— Ah! Sire, s'écria la reine, pleine d'un douloureux étonnement, vous venez de condamner là une innocente!... Car Blanchefleur est innocente, je vous l'assure, innocente comme l'agneau qui tette encore sa mère brebis, innocente comme l'oiselet qui n'a pas encore quitté le nid et qui ne sait rien des piéges et des misères de la vie!...

— Madame la reine est trop douce pour cette misérable esclave, répliqua le farouche Ajoub, qui ne voulait pas que sa proie lui échappât et qui était décidé à la défendre pied à pied, même à la reine.

— Blanchefleur est innocente! répéta la mère du prince Flores.

— Blanchefleur est coupable, répéta froidement le premier iman de la grande mosquée.

— Ah! si le prince Flores était là, vous n'auriez pas osé accuser Blanchefleur! reprit la reine de Murcie, qui se sentait poussée à défendre sa jeune captive en souvenir de l'amitié qu'elle avait eue pour l'infortunée Topaze.

— Madame, répondit sévèrement Félix, à qui la mémoire de l'avis de Mohady revint subitement, madame, vous condamnez vous-même cette esclave en voulant l'innocenter devant nous! Vous la condamnez vous-même, en évoquant le nom du prince Flores, notre fils... Il faut alors qu'on vous apprenne que le crime d'aujourd'hui est le frère d'un autre crime tout aussi grave...

— Lequel, grand Dieu? demanda la reine de Murcie, éperdue.

— Madame, cette esclave chrétienne que vous avez recueillie et réchauffée dans votre sein comme un serpent venimeux, a usé de sorcellerie et de magie pour nous aliéner le cœur et la raison de notre fils bien-aimé... A cette heure, grâce à l'imprudente liberté dont vous l'avez laissée jouir, elle a si bien endoctriné le prince Flores, qu'il est sur le point de renier la religion de ses pères pour embrasser la religion chrétienne...

— Est-il possible! s'écria la reine en se cachant le visage de ses deux belles mains, pour céler à tous les yeux les larmes que cette nouvelle lui arrachait.

— Par Mahomet! par Omar! s'écria le roi, ce double crime mérite un exemplaire châtiment, et il l'obtiendra...

En voyant ses courageux efforts en faveur de l'innocente Blanchefleur couronnés de si maigre succès, la reine de Murcie ne put résister plus longtemps à la douleur qui la dévorait, et elle chut pâmée entre les bras de ses dames d'honneur.

Félix profita de cet évanouissement pour réunir, sans plus tarder, un conseil d'imans, de derviches et de santons, dont les barbes de neige ne connaissaient pas plus la tolérance que l'amour.

Ce tribunal improvisé prononça, sur l'instigation du farouche Ajoub, un arrêt terrible qui condamnait la charmante pucelle Blanchefleur à être brû-

lée vive si, dans les neuf jours, quelque chevalier ne se présentait pour la défendre, et ne remportait la victoire pour prouver son innocence.

CHAPITRE XIII

Comment, pendant que ces choses se passaient à la cour du roi de Murcie, d'autres choses se passaient à la cour du roi des Algarves, et comment le prince Flores fut armé chevalier par ce monarque.

En ce temps, où, sans qu'il le sût, sa chère Blanchefleur courait de si grands dangers, grâce au trop vertueux Mohady, le prince Flores sortait peu à peu des tristesses noires où l'avait d'abord plongé son exil.

Un jour, deux chevaliers maures, partis des déserts de l'Irak, étaient arrivés dans les états du roi des Algarves, à quelque distance de Montorio, et, de là, avaient envoyé à ce soudan un héraut d'armes chargé de lui reprocher sa mollesse et son oisiveté.

— Sire, avait dit le héraut, ces deux vaillants hommes qui m'envoient vers vous, rougissent de vous voir, ainsi que vous l'êtes, dégénéré de la valeur des anciens Arabes, vos ancêtres et les leurs. Ils prétendent, en outre, que les bras de vos chevaliers, chargés de bracelets et des chiffres de leurs maîtresses, sont désormais trop énervés pour pouvoir soutenir leurs armes et lancer adroitement une zaguaie.

Le roi des Algarves, à juste titre indigné d'une pareille audace, regrettait que le poids des ans l'empêchât de la punir lui-même, comme elle méritait de l'être.

Mais, par bonheur, il était le chef de vaillants chevaliers. Il n'eut pas besoin d'exciter leur colère et leur courage : il n'y en eut pas un seul qui ne voulût venger sa querelle.

Dès le lendemain matin, il en partit deux, qu'on ne vit pas revenir, et l'on apprit que, vaincus par les deux Arabes du désert de l'Irak, ils étaient demeurés leurs prisonniers.

Deux autres chevaliers volèrent pour les délivrer. Ils éprouvèrent le même sort. Et, pendant quelques jours, tous ceux qui se présentèrent demeurèrent au pouvoir des deux chevaliers de l'Irak.

Le cinquième jour, il ne s'en présenta plus.

Lors, les deux vainqueurs, rendus plus outrageux encore par ces succès, envoyèrent porter le même défi, c'est-à-dire la même insulte, jusque dans la chambre même du soudan de Montorio, où se trouvait précisément en ce moment le prince Flores.

L'amant de Blanchefleur s'émut en entendant les bravades du héraut d'armes. Il était né vaillant et hardi. Et puis, il était jeune, et la jeunesse donne un plus puissant relief à la vaillance et à la hardiesse.

— Retire-toi ! cria-t-il au héraut, l'œil brillant de colère. Retire-toi ! Et va dire à tes maîtres qu'ils se sont grossièrement trompés en s'adressant au courageux soudan de Montorio, en croyant s'adresser à un chef de femmes. Les Algarves sont des hommes, et s'ils sont courtois et galants, ils sont aussi valeureux et forts... Je le leur prouverai, au nom de mes frères d'armes... Dis leur donc que moi seul, je serai demain, au lever de l'aurore, devant leurs tentes, et que je les combattrai tous les deux ensemble, pour les punir de leur forfanterie et de leur grossièreté !...

Le héraut s'inclina et prit congé.

Quand il eut disparu, Flores courut se jeter aux genoux du soudan de Montorio.

— Mon oncle, lui dit-il humblement, je vous supplie de m'armer chevalier, et, ensuite, de me permettre d'aller prouver à ces farouches Arabes de l'Irak ce que vaut mon épée fourbie d'acier, et de leur faire reconnaître que nous sommes dignes de descendre du glorieux Kaled !

— Beau neveu, répondit le vieux roi des Algarves en donnant à Flores le baiser d'honneur entre les deux yeux, je t'aime et te prise trop haut, comme fils du vaillant roi de Murcie, pour te refuser le périlleux honneur que tu sollicites de moi en ce moment. Je vais t'armer chevalier, afin que demain, à l'aube, tu puisses être devant les tentes de ces audacieux Arabes de l'Irak qui sont venus me défier deux fois si grossièrement...

Flores remercia chaleureusement son oncle et le quitta pour aller se préparer à recevoir l'ordre de chevalerie, c'est-à-dire pour aller faire ses dévotions et ses ablutions.

Quand il sortit du maix, son oncle était là, avec plusieurs chevaliers. Il fut revêtu d'abord d'une chemise de lin, blanche comme un lis, et, comme le lis, symbole de la pureté dans laquelle il devait toujours tenir son corps et son âme. Ensuite on lui mit une cotte tissue de fil d'or et de soie rouge, pour lui faire souvenir qu'il devait toujours être prêt à répandre son sang pour le Dieu de ses pères. Puis, on lui donna une casaque de guerre, écarlate, brodée d'or, à peu près semblable à la cotte précédente. Les hauts-de-chausses étaient de pareille étoffe, les bas de soie et les souliers ornés de lionceaux d'or.

Lorsque le prince Flores fut ainsi vêtu, on lui amena des chevaux et on apporta ses armes.

On le revêtit d'abord d'un haubert à doubles mailles, à l'épreuve des lances et des sagettes. On lui mit des grèves de fer, à bonnes doubles mailles, et des éperons d'or. On lui passa au cou un bouclier sur lequel étaient peints des lionceaux. Son heaume était orné de pierres précieuses et de si bonne trempe, que nulle épée n'eût pu le fausser. On lui mit en main une lance de frêne avec un fer aigu et barbelé, et on lui apporta une riche épée tirée du trésor du soudan, laquelle était à deux tranchées, comme tous les brancs des chevaliers, pour signifier qu'il devait s'en servir d'abord pour se défendre contre plus puissant que lui, et ensuite pour soutenir les faibles et les opprimés.

Avant de lui remettre ce branc, le soudan de Montorio le prit et en souffleta légèrement son neveu, agenouillé respectueusement devant lui.

Puis, la cérémonie de la colée une fois terminée, il lui dit :

— Maintenant, beau neveu, relève-toi et va droit ton chemin. Fais ce que tu dois, arrive que pourra !

Le prince Flores se releva alors, sauta sur son destrier, la fine fleur de l'Arabie, et, saluant de la main son oncle et les chevaliers présents à la cérémonie, il piqua des deux et disparut, rapide comme l'éclair.

CHAPITRE XIV

Comment le prince Flores, une fois armé chevalier par son oncle, s'en alla combattre les Arabes des déserts de l'Irak, et comment il les vainquit

Flores avait un cheval digne de lui. Ce noble animal ne courait pas, il volait. Il franchissait ravins, ruisseaux et torrents avec une adresse et une vélocité merveilleuses. Il semblait qu'il connût l'eau mieux qu'une anguille à la façon dont il nageait, en évitant les accidents de terrain qui pouvaient compromettre la vie de son maître, surtout pendant les ténèbres de la nuit,

Aux premières lueurs de l'aube, le prince Flores était arrivé devant les tentes des deux chevaliers de l'Irak, sans que son cheval eût l'air d'avoir même marché, tant il était fier et dispos.

— Je suis celui qui aime Blanchefleur ! cria le prince en manière d'appel, pour réveiller les deux chevaliers.

Ceux-ci sortirent aussitôt de leurs tentes.

— Je viens, au nom du soudan de Montorio, que vous avez défié, reprit Flores, pour vous défier à mon tour tous deux ensemble, et vous faire sentir ce que vaut la redoutable épée fourbie d'acier du glorieux Kaled !...

Les deux Arabes de l'Irak, en face de ce courage, se sentirent pris de générosité, et ils refusèrent de combattre ensemble contre un seul chevalier.

L'un d'eux s'avança donc à la rencontre du prince Flores, qui prit du champ et s'élança sur son adversaire avec la rapidité d'un émérillon.

Ce fut un adversaire de moins. Le prince Flores redressa sa lance, reprit du champ et revint avec la même impétuosité sur son second ennemi.

Celui-ci, qui paraissait plus vigoureux que le précédent, brisa sa lance sur l'écu de l'amant de la belle Blanchefleur, et reçut un coup terrible de la sienne, sans que ni l'un ni l'autre en fussent ébranlés.

Lors, ils reprirent carrière tous deux, saisirent tous deux leurs zaguaies, firent une demi-volte et revinrent l'un sur l'autre avec rage.

Flores lança la sienne et fit voler du casque de son adversaire le croissant d'or dont il était orné.

Il ne fut point atteint par la sagette de son ennemi, mais le sifflement aigu qu'elle rendit en passant près de son oreille lui fit connaître toute la vigueur de l'Arabe.

Tous deux revinrent l'un sur l'autre, le chevalier de l'Irak, armé d'un large cimeterre, Flores, armé de la redoutable épée du glorieux Kaled. Ils se portèrent des coups redoublés ; les étincelles jaillirent de leurs armes, dont les débris couvrirent bientôt le sol.

Le chevalier de l'Irak, comptant sur sa force extrême, voulut saisir le prince Flores, qui laissa aussitôt pendre son épée, embrassa son ennemi de ses bras nerveux et souples, l'enleva des arçons et le força ainsi à lui céder la victoire.

Trop généreux pour en abuser, Flores s'écria :

— O mon frère, soyons amis ! Délivre les prisonniers du soudan de Montorio, mon oncle, et viens honorer sa cour de ta présence !...

A ces mots, l'amant de Blanchefleur aida l'Arabe du désert à délacer son heaume, et enleva aussi le sien, ce qui permit d'admirer son visage rayonnant de jeunesse, de douceur et de beauté.

— Ah ! mon frère ! répondit le chevalier de l'Irak, confus et ému, à la vaillance de votre glorieux aïeul Kaled, vous joignez la grâce et la beauté des enfants d'Ali !... Je suis vaincu, mais qui ne l'eût été?..... Vous êtes le chevalier invincible, et, à ces causes, je jure d'être à jamais votre homme et votre ami le plus fidèle !

Cela dit, les deux adversaires, devenus frères d'armes, allèrent à la tente de l'autre chevalier, que ses écuyers venaient de relever, et qui se sentit pénétré des mêmes sentiments d'admiration pour le prince Flores.

Ils s'empressèrent alors tous trois d'aller délivrer les chevaliers prisonniers et de leur faire rendre leurs chevaux et leurs armes.

— Allez, et félicitez-vous d'avoir un tel compagnon ! dirent les deux chevaliers de l'Irak aux autres chevaliers vaincus par eux. Nul ne peut lui résister ! Ce sera un jour l'honneur de la chevalerie maure, et l'on répétera son nom dans des chansons composées pour célébrer ses exploits !... Allez à la cour du roi des Algarves... nous nous y rendrons nous-mêmes demain, et nous conviendrons là de bon cœur, en présence des dames de cette cour, que les charmes qu'un vrai chevalier trouve sans cesse à les servir, ne peuvent qu'augmenter sa générosité, son honneur et son audace !...

—

CHAPITRE XV

Comment le prince Flores combattit à toute outrance pour sa dame et la sauva du bûcher.

Flores, tout en s'abandonnant à la juste satisfaction d'avoir été victorieux, attribua cette gloire à son amour pour Blanchefleur; il couvrit de baisers le précieux anneau qu'il tenait d'elle et le considéra avec l'émotion de la reconnaissance.

Tout-à-coup il pâlit, la pierre de cet anneau était ternie, et des tourbillons de fumée s'y trouvaient représentés; poussant un horrible cri, et sans répondre aux questions de ses nouveaux amis, Flores disparaît à leurs yeux emporté par son vigoureux coursier.

Accoutumé à franchir les rochers et les torrents de l'Atlas, le noble animal, répondant à l'inquiétude de son maître, s'élança à travers l'espace; la nuit, le jour, il vole, et, au bout d'une course effrénée, arrive en vue des minarets de Murcie.

A l'abri de quelques ruines abandonnées, Flores attendit l'occasion d'entrer dans la ville sans être reconnu : mais bientôt les portes s'ouvrirent et sous ses yeux défila un cortége d'une troupe armée de torches funèbres précédant un chariot rempli de bûches et surmontées d'un poteau lugubre.

Puis venait une charrette occupée par une jeune femme voilée de noir et chargée de chaînes.

Plus loin un cadi portant un écriteau d'infamie.

Ce convoi était entouré d'une escorte d'hommes d'armes et suivait le chemin qui menait au lieu des exécutions.

En proie à d'affreux pressentiments, le malheureux Flores regarde son anneau qu'il trouve tout-à-fait obscurci. Plus de doutes, la femme voilée, la victime, la pâture de ce bûcher, c'est son amour, c'est Blanchefleur.

Baissant la visière de son casque, il franchit l'espace qui le sépare du chariot de la malheureuse, et d'une voix frémissante :

— Qui êtes-vous? lui dit-il, pour Dieu! répondez à mon désespoir...

— Je prends Dieu à témoin que Blanchefleur n'est pas coupable, dit l'infortunée.

A ce moment, le valeureux Flores se mit en travers du convoi, brandissant sa redoutable épée :

— Arrêtez! leur cria-t-il, un pas de plus et vous mordez la poussière... Cadi, quel crime a commis cette femme?

— Elle est accusée, répondit le vénérable fonctionnaire, de félonie au premier chef; les chevaliers de Murcie ont abandonné sa défense contre Ajoub, son accusateur, et son innocence n'a pas été soutenue par les armes.

— Ordonne alors, répliqua Flores, de suspendre cette horrible exécution, va dire à Félix qu'un chevalier inconnu se présente pour la défense de Blanchefleur, et appelle au combat le traître Ajoub, ou à son défaut un champion de son parti; ajoute que ce chevalier désire se mesurer à fer émoulu et à toute outrance, pour soutenir l'innocence opprimée.

Les lois de la chevalerie, dont les Maures d'Espagne étaient fidèles observateurs, imposaient à Félix la nécessité de permettre au chevalier inconnu le combat avec sûreté dans ses Etats. Il fit donc appeler Ajoub, et lui demanda s'il se décidait à soutenir son accusation.

Le traître n'osa s'en excuser autrement, qu'en offrant l'aîné de ses fils pour combattre pour lui.

C'était un jeune homme grand, fort et adroit, et à qui la considération qu'on avait pour son père avait déjà procuré un rang distingué dans les troupes de Murcie. On alla faire au chevalier inconnu la proposition de combattre ce vigoureux athlète.

— Peu m'importe, répond-il en fureur et en déguisant sa voix, contre qui je combatte, pourvu que le prix de ma victoire soit le supplice du traître accusateur.

On prépare donc tout pour le combat : le fils d'Ajoub jette son gage au milieu de la carrière, et ne croit pas pouvoir se dispenser de renouveler et de soutenir l'accusation faite par son père.

Flores, d'une voix forte et qu'il déguise, relève le gage en s'écriant :

— Traître, tu mens par ta gorge; me voici pour le prouver.

On allume aussitôt un bûcher à l'une des extrémités de la carrière : au milieu de la lice, en dehors, sont placés, d'un côté le chariot qui portait Blanchefleur, de l'autre Ajoub.

Les troupes entourent l'espace destiné pour les combattants.

Flores et le fils d'Ajoub s'avancent, conduits chacun par leurs parrains. Celui du prince était un jeune chevalier maure, nommé Sélim, qui l'avait reconnu, et qui, sans le découvrir, avait demandé au roi de l'assister.

On baisse la barrière, et le juge du camp s'écrie à haute voix :

— Laissez aller les bons combattants!

L'un et l'autre s'élancent avec la rapidité de l'éclair; ils se rencontrent, brisent leurs lances sans s'ébranler, et bientôt ils se chargent à coups de cimeterre.

La taille presque monstrueuse et la force du fils d'Ajoub paraissent, dans les premiers temps du combat, lui donner quelque supériorité sur Flores; ce prince même semble être moins ardent à porter des coups, qu'attentif à parer ceux de son ennemi; la pointe du cimeterre de celui-ci blesse légèrement à la tête le cheval de Flores; le sang qui couvre ses yeux l'aveugle et le met en fureur; il emporte son maître du côté du chariot.

Le fils d'Ajoub croit achever facilement de remporter la victoire; il redouble ses coups avec impétuosité, lorsque Blanchefleur entr'ouvre ses voiles et s'écrie :

— Ah! cher Flores, que n'es-tu présent pour me défendre!



Le son de cette voix si chère, ces yeux couverts de larmes, que Flores ne fait qu'entrevoir, raniment ses forces et sa fureur; il contraint enfin son cheval à lui obéir, et le combat redevient plus égal : il ne l'est bientôt plus.

L'épée redoutable de Kaled s'est déjà rougie plusieurs fois du sang du fils d'Ajoub; celui-ci tente un dernier effort, et s'abandonne sur Flores, qui lui oppose son bouclier.

Ce prince invoque, en cet instant, le Dieu que Blanchefleur adore; il s'élance, à son tour, sur son adversaire encore ébranlé du vain effort qu'il vient de faire, et d'un revers terrible il lui abat la tête, qui tombe et roule jusqu'auprès de Blanchefleur.

Ajoub, voyant son fils tué, s'élança aussitôt sans qu'on pût le retenir, et Sélim s'avança de son côté; mais ce ne put être avec assez de promptitude pour qu'il empêchât Flores de faire tomber, d'un revers de sa redoutable épée, la tête du père comme il venait de trancher celle du fils.

On s'écrie, on s'empresse de délivrer Blanchefleur, on la mène en triomphe à la reine.

Pendant ce temps, un jeune domestique d'Ajoub vient se jeter aux pieds du roi, et avoue que c'est lui qui, par l'ordre de son maître, et sous le nom de Blanchefleur, a présenté le poulet empoisonné.

La vérité est donc découverte par toutes les voies possibles; toute la cour de Félix en est indignée, et le juge du camp fait enlever le corps du traître et le fait jeter dans les flammes.

Flores, voyant le triomphe de Blanchefleur complet, mais concevant combien il lui ferait courir de risques s'il se faisait connaître pour son vengeur, résiste aux instances de tous les chevaliers du roi son père, refuse de lever la visière de son casque, se contente de baiser la main du roi, de la reine, et celle de Blanchefleur, en jetant un profond soupir; il serre affectueusement la main du chevalier qui avait été son parrain, remonte à cheval, s'éloigne rapidement, et s'enfonce dans la forêt.

CHAPITRE XVI

Comment le mal d'amour faillit tuer Flores, pendant que sa mie lui était enlevée et vendue à des marchands grecs.

Blanchefleur n'osait se persuader que ce fût Flores qui fût son libérateur; et cependant elle ne pouvait croire qu'un autre eût osé prendre son parti : mais Sélim, ce même chevalier qui avait reconnu le prince auquel il avait servi de parrain, et qui lui avait serré la main, saisit un instant favorable pour achever de l'éclairer sur le service essentiel que Flores lui avait rendu.

Il l'assura en même temps que c'était par une prudence très sage qu'il n'avait pas voulu se découvrir, sachant bien que si l'on voyait à quel point il était toujours occupé de Blanchefleur, ce serait le plus sûr moyen de la perdre.

Cet éclaircissement finit par une assurance de Sélim à la belle esclave, qu'il donnerait de ses nouvelles à Flores, qu'il irait le joindre pour concerter avec lui les moyens de les rapprocher, de les rendre heureux; et qu'il n'abandonnerait jamais son prince, dans quelques conjonctures fâcheuses qu'il pût se trouver.

Cependant Flores était retourné à Montorio, avec la même promptitude et le même secret qu'il avait observés en venant jusqu'à Murcie, pour délivrer sa maîtresse.

Le roi des Algarves, son oncle, commençait à en être inquiet; on le reçut avec empressement, et l'on reconnut à ses armes ensanglantées et à la blessure de son cheval, qu'il avait eu quelque occasion de signaler sa valeur; mais jamais il ne voulut dire quelle avait été cette occasion; il assura seulement à son oncle qu'il était fort loin d'avoir quelques reproches à se faire.

Le roi et toute la cour en furent convaincus, et on respecta son secret.

Cependant le chagrin d'être éloigné de Blanchefleur, l'inquiétude qui restait à Flores sur son sort, altérèrent bientôt sa santé. Une fièvre ardente enflamma son sang. Le sultan des Algarves, inquiet pour son neveu, eut recours au plus célèbre médecin et au plus parfait philosophe qu'ait produit l'école arabe, qui était alors la plus renommée.

C'était Averrhoès, premier médecin du roi, mahométan de Cordoue.

C'est à lui que nous sommes redevables de la connaissance des livres d'Aristote.

Possesseur de tous les secrets de cet ancien philosophe, sur lesquels il avait même enchéri, s'il connaissait parfaitement le corps humain, il avait encore une plus grande connaissance des esprits et des cœurs; et ses lumières en ce genre étaient celles dont il faisait le plus utile usage.

Le roi de Montorio obtint du roi de Cordoue et de lui qu'il viendrait visiter son neveu, et qu'il lui prescrirait le régime convenable à son mal, après en avoir découvert la cause.

Averrhoès, après avoir adouci par des remèdes physiques l'ardeur et la violence de la fièvre, vint à bout de découvrir quelle était la source morale du mal.

Il étudia le tempérament et les dispositions de Flores, s'entretint avec lui sur diverses matières, chercha à l'amuser et à l'intéresser; enfin, il vint à bout de découvrir qu'une passion vive et une tendre inquiétude l'agitaient fortement.

Il fit part de ses découvertes au soudan de Montorio; et quelques mots qui étaient échappés au prince, soit en dormant, soit dans un de ces moments où l'on croit être seul, ne laissèrent plus lieu de douter que Flores ne fût uniquement occupé de Blanchefleur.

Le roi des Algarves ne fut pas plutôt instruit de ce secret, que, s'intéressant sincèrement à son neveu, il songea à lui procurer la seule satisfaction qui pût assurer son repos et sa santé.

Il écrivit au roi de Murcie, qu'il le priait avec instance d'envoyer à sa cour la jeune Blanchefleur. Mais, hélas! loin que cette invitation procurât l'effet désiré, elle acheva de tout perdre. Félix se douta des motifs qui faisaient agir le sultan son cousin; et, craignant les suites que pouvait avoir cette démarche, et préférant à la satisfaction de son fils l'attention qu'il croyait devoir aux soupçons de Mohady, il prit la résolution d'écarter pour jamais la charmante Blanchefleur.

Il la fit enlever secrètement de l'appartement de la reine et la fit conduire jusqu'au port de Carthagène, où il la fit vendre comme esclave à des marchands grecs qui devaient faire voile vers le port d'Alexandrie.

Ceux-ci se crurent trop heureux d'avoir en leur possession une si belle proie, et firent voile vers l'Egypte.

Ce ne fut pas sans un véritable désespoir que la reine de Murcie fut avertie de cet enlèvement; elle accabla en vain de reproches le roi son époux, le coup était frappé.

Sélim, qui en fut bientôt instruit, courut en porter la triste nouvelle à Flores, qui était déjà prévenu, par son anneau, que Blanchefleur était exposée à un nouveau danger : aussitôt il monte de grand matin sur son cheval, armé de l'épée de Kaled et accompagné de Sélim.

Il traverse encore une fois l'espace qui sépare la capitale des Algarves de Murcie; ils y arrivent tous deux à l'entrée de la nuit, et pénètrent, sous l'ombre du plus grand mystère, dans le palais.

Sélim procura au prince une audience secrète de sa tendre mère; la reine le consola, toute affligée qu'elle fût elle-même; elle consentit à ce qu'il cherchât les moyens de revoir Blanchefleur, lui indiqua la route qu'il devait suivre pour la retrouver, et lui fit présent d'un second anneau qu'il porterait toujours avec celui de Blanchefleur, et dont la vertu était de préserver ceux qui le porteraient ou le tiendraient dans leurs mains, de périr par l'eau ou par le feu.

Flores reçut ce présent avec reconnaissance, embrassa sa mère avec tendresse, et partit pour Carthagène, afin de suivre le même chemin qu'avaient pris les marchands d'esclaves auxquels avait été livrée Blanchefleur.

S'embarquer sur un vaisseau génois et voguer sur leurs traces vers l'Egypte, fut un parti promptement pris et heureusement exécuté.

Un vent favorable les porta, pendant quelques jours, du côté d'Alexandrie; mais lorsqu'ils apercevaient déjà les côtes de l'Afrique, une brume épaisse obscurcit l'air; un vent furieux et contraire se déchaîna; le vaisseau en fut longtemps le jouet; enfin il échoua sur une côte inconnue, et sur un fond de sable mêlé de quelques rochers.

Le navire fut fracassé; mais le capitaine et l'équipage, le prince et Sélim se sauvèrent heureusement, partie dans une chaloupe, partie à la nage.

Après avoir marché pendant quelque temps à pied, ils se trouvèrent dans un vallon fertile; et, le temps s'étant éclairci, ils reconnurent que cette contrée était couverte de maisons rustiques, mais dans lesquelles ce qui présente les apparences du luxe et de la misère était également banni.

Aussitôt qu'ils y arrivèrent, de bons et honnêtes paysans s'empressèrent autour d'eux, se doutant que ce sont des étrangers que la tempête de la nuit précédente a jetés sur le rivage prochain; ils leur annoncent qu'ils sont dans un pays où l'hospitalité est heureusement et fidèlement exercée; que ce canton reconnaît pour son chef un homme auquel le souverain être a accordé en même temps tous les talents et toutes les vertus.

On était allé l'avertir; il arrive bientôt lui-même, et donne des ordres prompts pour pourvoir aux besoins de tout l'équipage, se réservant pour lui-même le soin de traiter Flores, Sélim et le capitaine, qu'il reconnaît pour les plus considérables de la troupe.

Après leur avoir, selon l'usage, fait laver les pieds, boire une liqueur propre à les ranimer et les soutenir jusqu'à l'heure du repas, il les invite à se reposer sur les sofas de son salon, qui tenait à sa bibliothèque et à son cabinet, de plain pied avec un jardin qu'il cultivait lui-même : tout paraissait également destiné à l'étude de tous les arts, des sciences et des lettres dans cette maison.

Tandis qu'on préparait le souper, Saady (car c'était le nom de leur hôte) les entretint du bonheur et de la tranquillité dont il jouissait dans ce séjour.

—Je suis né Persan, leur dit-il, dans cette religion ancienne, même primitive, qui, n'adorant qu'un être simple, unique, et étant forcée de le reconnaître dans quelque emblème, a choisi, pour se le représenter, le feu, cet élément vivifiant, dont la chaleur donne la vie à tout ce qui compose la nature, qui absorbe aussi et dévore à la fin tout ce qui est imparfait et matériel, mais qui laisse les esprits jouir de l'immortalité.

Tous les hommes, de quelque pays et de quelque religion qu'ils soient, sont mes frères; je cherche à leur rendre service, de quelque nation, de quelque état, de quelque opinion qu'ils soient.

J'ai passé, de la Perse mon pays, à la cour des califes; j'y ai vécu quelque temps sans ambition et sans désirs, sans rechercher les honneurs et sans les refuser, sans me tourmenter pour avoir des richesses, mais sans être fâché de posséder, par des voies honnêtes, les moyens de faire du bien aux autres.

Les successeurs de Mahomet ont fait assez longtemps quelque cas des talents naturels que j'ai pour la poésie et pour les arts agréables, et j'avoue que j'ai été fort aise de contribuer à leur amusement, et, oserai-je le dire, à leur instruction.

Il fait bon, me disais-je à moi-même, s'employer pour les souverains; les services que l'on rend à ces maîtres du monde sont rendus en même temps à des peuples entiers.

Il y a quelques années que mon faible mérite, qui ne nuisait à personne, déplut à beaucoup de gens; je m'en aperçus, je leur abandonnai la place, et je me suis réfugié dans ce canton écarté, et je fais du bien que personne n'envie. Voilà mon histoire en peu de mots.

O vous, hommes qui m'êtes chers! qui que vous soyez, si vous voulez dès aujourd'hui me faire part

de vos aventures et de vos malheurs, je n'aurai rien de plus pressé que de les soulager.

S'il vous convient mieux d'attendre à demain, j'y consens; gardez même votre secret tout-à-fait, si vous voulez, mais soyez sûrs que quand vous voudrez me le confier, vous le déposerez dans un cœur sensible.

Le capitaine du vaisseau, encouragé par Saady, lui conta volontiers toutes ses aventures, la perte du vaisseau, et Saady lui promit de nouveaux secours.

Quant à Flores et à Sélim, ils lui promirent de lui ouvrir leur cœur le lendemain.

Le souper s'étant trouvé prêt, Saady engagea ses hôtes à se délasser avec gaîté des fatigues de la mer et de la tempête. A la fin du repas, Saady, voulant leur donner un léger essai de ses talents, prit son luth et chanta des vers dans cette langue persane qui est renommée dans tout l'Orient comme la seule propre aux grâces de la poésie, dans laquelle Saady était un grand maître (1).

Le lendemain matin, lorsque Saady jugea que ses hôtes devaient être assez reposés, il se rendit auprès d'eux; mais Flores le devançant, lui proposa de se promener dans ses jardins et ses vergers, lui promettant qu'en même temps qu'il en admirerait les beautés, il ne lui cacherait rien de son état et de ses aventures.

En effet, le prince lui fit alors confidence de son amour et de l'objet de son voyage. Le sage Saady l'embrassa tendrement et l'assura qu'il s'intéressait à sa situation; il ajouta qu'il ne doutait pas que Blanchefleur n'eût été vendue par les marchands qui l'avaient enlevée, au soudan d'Egypte, et qu'elle ne fût renfermée dans le château de ce soudan où il tenait son sérail et qui était situé sur le bord du Nil, entre la ville d'Alexandrie et le grand Caire.

— C'est de ce côté, prince, que vous devez tourner vos pas, lui dit-il, et, quoiqu'il soit difficile de savoir précisément si votre amante est enfermée dans cette tour, encore plus difficile d'y pénétrer, je peux du moins mieux que personne vous en indiquer les moyens.

Heureusement le soudan d'Egypte est engagé, vers l'Ethiopie, dans une guerre assez vive pour vous donner lieu d'espérer qu'il ne reviendra pas de sitôt.

Le gardien sévère des femmes destinées à ses plaisirs s'appelle Mozab : il fut autrefois mon esclave, et il prit auprès de moi le goût le plus décidé pour ce jeu qui doit vous être bien connu, celui des échecs. Il s'imagine y être devenu fort habile : vous pourrez tirer parti de ce que je viens de vous apprendre; et, pour achever de vous mettre en état d'en profiter, je vais vous détailler quelques autres circonstances concernant le château du soudan et mon ancien esclave noir Mozab.

Alors Saady acheva de mettre Flores au fait de tout ce qui pouvait faciliter la réussite de son projet; et, le jeune prince ayant la plus vive impatience de tenter son aventure, son départ fut résolu pour le lendemain.

(1) Nous n'en disons point trop ici, en assurant que le Persan Saady était un grand poëte et un grand philosophe; nous avons des traductions françaises de ses ouvrages, partie imprimées, partie manuscrites.

CHAPITRE XVII

Comment le noble jeu des échecs et beaucoup d'argent peuvent servir d'échelles pour escalader les murs d'un harem.



eureusement Sélim avait sauvé du naufrage une somme considérable, que nos deux voyageurs transportèrent avec eux à Alexandrie; au reste, ils n'y voulurent entrer que sur le pied de deux marchands ou voyageurs Maures.

Flores n'y séjourna pas longtemps, mais, y ayant laissé Sélim, il s'achemina bientôt du côté du fatal château, n'étant armé que d'une zagaie et ayant sur le poing un faucon. A quelque distance il le lâche, et l'oiseau prenant son vol du côté du château même, le prétendu voyageur s'approche de la barrière et paraît vouloir la franchir pour suivre son faucon.

Une troupe armée sort d'une caverne; l'entoure, l'arrête et le conduit dans une maison bâtie près de la porte de la citadelle. Un noir, richement vêtu, qui paraît commander à cette troupe, s'avance et s'écrie :

— Malheureux! quel dessein, quelle témérité te fait chercher ici la mort?

— Seigneur, lui répondit avec douceur Flores, je suis un étranger qui n'ai vu qu'une fois encore lever le soleil dans Alexandrie; ce matin, je m'amusais à faire voler un faucon que je voulais essayer, son vol m'a conduit dans cette plaine; la douceur des mœurs qui règnent, dit-on, sous le gouvernement des ministres du soudan Mirzabey m'ôte toute crainte; et vous êtes trop juste pour punir un crime involontaire, si mon ignorance m'a fait transgresser les ordres que vous avez pu donner.

Mozab (car c'était en effet l'ancien esclave de Saady), Mozab s'adoucit à ces mots :

— Jeune étranger, dit-il, je veux bien te croire, et même je reconnais à ton accent que tu n'es pas né sujet de Mirzabey; mais je veux savoir quel dessein te conduit dans ses Etats...

— Vous serez peut-être surpris, lui répond Flores, qu'un motif en apparence aussi frivole que celui que je vais avouer m'ait fait franchir les mers et conduit à Alexandrie.

Je suis né dans le royaume de Murcie, où le célèbre jeu des échecs est dans le plus grand honneur;

mon père passe pour être l'adversaire le plus redoutable à ce jeu. En effet, depuis qu'il m'a communiqué son savoir, je ne trouve plus dans les Espagnes de joueur qui puisse me résister. La renommée, ou vraie ou fausse, m'ayant appris que je trouverais à Alexandrie des gens assez habiles pour s'éprouver contre moi, j'ai pris beaucoup d'or et de pierreries, et je brûle d'impatience de me trouver aux mains avec le plus savant d'entre eux.....

—Vous n'irez pas plus loin, s'écria Mozab en laissant paraître une joie vive dans ses yeux.

—A ces mots, il dit au commandant de la garde:

—Cet étranger n'est point coupable, il n'a pu, dans si peu de temps, connaître la loi des limites; retirez-vous, je le prends sous ma garde et j'en réponds.

Alors il tend la main à Flores d'un air affable et le conduit dans sa maison; il fait apporter du sorbet et des fruits, et tandis que Flores prend un léger rafraîchissement, il prépare lui-même la table et l'échiquier.

Flores tire une longue bourse qui contenait cinq cents besans d'or; Mozab les regarde d'un œil avide, il apporte sur-le-champ une somme égale, il tire le trait, Mozab le gagne et la partie commence.

Flores, en effet, avait acquis au jeu la plus grande supériorité pendant son séjour à Montorio. Ce jeu plaît souvent aux âmes sensibles qu'une grande passion occupe; il ne les tire point d'une douce mélancolie; il plaît également aux esprit justes qui préfèrent s'occuper aux combinaisons si nécessaires à ce jeu, plutôt que de s'endormir dans des conversations si souvent futiles où la société les entraîne.

La partie se soutient quelque temps avec égalité; mais au moment où Mozab se croit sûr de la victoire, Flores sacrifie deux pièces, et fait échec et mat avec une troisième.

Mozab est aussi surpris qu'affligé, mais son amour-propre le ranime, il court à son bureau, il tire une bourse de mille besans d'or et la propose à Flores contre les deux sommes dont il le voit possesseur.

Mozab éprouve le même sort dans cette partie et s'écrie avec une espèce de désespoir :

— Ah! Saady, Saady, vous ne m'en avez pas assez appris!

Ce nom si cher à Flores lui rappelle les avis de ce sage.

—Seigneur, dit-il à Mozab, mon arrivée imprévue, la chaleur du jour, le jeu nouveau d'un étranger, tout a pu vous distraire ; ah! seigneur, que le bonheur que j'ai de me trouver près de vous ne soit point troublé par des regrets. Permettez-moi de me conformer à l'ancien usage de l'Orient, quand on paraît pour la première fois devant un personnage respectable : daignez accepter ces deux mille besans d'or que j'ose aujourd'hui vous offrir, je ne vous demande d'autre prix que d'être admis dans votre société et de recevoir de vous les nouvelles leçons que je vous juge en état de me donner.

Par Mahomet et les vingt-quatre mille prophètes! s'écria Mozab, vous êtes le plus généreux et le plus aimable des mortels; soyons amis. Le jour s'avance, il faut que je me retire dans le sérail; mais de grâce revenez demain dîner avec moi.

Flores n'insiste pas; il voit qu'il en a fait assez pour une première fois, et qu'il peut compter assez sur l'avarice et l'amour-propre de Mozab, pour ne pas se promettre encore un plus grand succès. Il remonte à cheval; et ce n'est pas sans soupirer et sans verser des larmes, qu'il contemple les tours et les murs élevés qui dérobent Blanchefleur à ses regards.

Il revient à Alexandrie, où Sélim était agité par la plus cruelle inquiétude. Il lui raconte son aventure avec Mozab.

— Ah! j'espère voir Blanchefleur par son secours, s'écria-t-il : puissé-je jouir de ce bonheur, quand ce ne serait que pour un instant, et quand je devrais mourir à ses pieds!

Sélim commence à entrevoir quelque espérance pour Flores; et, croyant bien qu'il ne réussirait pas à le détourner de ses desseins, il l'exhorte seulement à se conduire avec prudence.

Flores repart le lendemain matin; il vole à la maison de Mozab qui le reçoit dans ses bras. Bientôt la table pour les échecs est préparée. Cependant Mozab, qui sent la supériorité que Flores a sur lui, craint de perdre les besans d'or qu'il a gagnés la veille. Il ne lui propose d'en jouer que cinquante; et cette fois-ci Flores se contente de le mettre quelquefois en danger, et finit par le laisser gagner.

Flores perd ainsi cinq cents nouveaux besans; il tire une bourse tissue d'or et de soie, dont un beau diamant serre le nœud; il l'attache lui-même à la ceinture de Mozab, et convient que son père, quoique le plus habile joueur de toutes les Espagnes, ne pourrait lui résister. Mozab, enchanté de Flores, le comble de caresses, et lui jure un attachement à toute épreuve.

Les esclaves couvrent bientôt la table de mets excellents, de pilau rempli de poulets et cuit au jus de racines, et de pâtes fines saupoudrées de fromage et de safran. Flores se livre de si bonne grâce aux plaisirs de la table, que Mozab redouble d'amitié pour lui. Un des esclaves reçoit un signe de son maître; on ôte les plats; on couvre de nouveau la table de confitures sèches, de pâtes épicées et de tablettes ambrées. Un nouveau signe fait retirer les esclaves.

Mozab se lève, ferme la porte, ouvre une armoire; il y prend des flacons remplis des vins délicieux de Schiras et d'Alexandrie; il les apporte lui-même avec des coupes de cristal.

— Cher étranger, dit-il à Flores, nous sommes en liberté, jouissons sans crainte du seul plaisir que je puisse goûter; votre présence l'augmente, et me fait oublier les malheurs de mon état.

Flores se prête à ses désirs; et bientôt les vapeurs agréables du vin augmentent la gaîté.

Flores se ménage, et dispose par degrés son hôte à n'avoir plus rien à lui refuser. Mozab chante une chanson dans la langue de Nubie, sa patrie, et contrefait les sorciers de son pays, en faisant des grimaces affreuses. Son turban tombe et se salit; il veut l'entourer d'une nouvelle mousseline, et s'y prend avec maladresse. Flores enlève le turban de ses mains, il le noue; et, tirant de sa bourse une ri-

che agrafe de diamant, il en arrête le nœud avec ce bijou, et présente ainsi le turban à Mozab.

Ebloui, surpris par l'éclat et la richesse de ce nouveau présent, Mozab se lève :

— Par Allah! dit-il à Flores, qui pouvez-vous être, pour faire des présents dignes de l'empereur des croyants?

Flores, qui voit qu'il a conduit Mozab au point qu'il désire, n'hésite plus à se découvrir; il lui avoue sa naissance, son amour pour Blanchefleur, et lui demande de lui conserver la vie en lui procurant l'occasion de la voir.

Mozab est d'abord effrayé de cette proposition; mais l'amoureux Flores tire une chaîne de diamant, la jette à son cou, l'embrasse : Ah! mon cher Mozab, s'écrie-t-il, soyez désormais tout entier à Flores, ou je vais me percer le cœur à vos yeux.

CHAPITRE XVIII

Comment dans une corbeille on peut prendre son mal en patience si l'on obtient au débotté une honnête récompense.

Attendri par le vin de Schiras, et séduit par l'or et les diamants, Mozab ne peut résister plus longtemps. Je me rends, lui dit-il; je consens à remettre mon sort en vos mains: mais comment puis-je, au milieu de cent jeunes beautés, connaître celle qui vous est chère?

On s'imagine sans peine avec quel feu Flores peint sa chère Blanchefleur; rien n'échappe à la mémoire et à l'imagination éclairées par l'amour.

Que de perfections ne se plut-il pas à peindre! Les plus petits détails ne furent pas négligés. Il n'oublie pas même l'empreinte d'une fleur de violette qui relevait la blancheur du bras de Blanchefleur. Mozab la reconnaît à ce signe, et lui dit :

— Espérez tout de mon zèle à vous servir. Celle que vous venez de me peindre est en effet la plus belle des cent odalisques; c'est une esclave chrétienne amenée depuis un mois : non-seulement elle efface ses compagnes par sa beauté; mais, ayant paru parmi celles que je soumets à l'épreuve de la fontaine, à peine la fleur qu'elle avait cueillie en eut-elle touché l'eau, que cette eau, devenue plus brillante, parut répandre la lumière dans le bassin.

C'est elle qui jouit maintenant des honneurs de la corbeille, et tous les matins je la fais porter chez elle pleine de fruits et de fleurs, qu'elle distribue comme il lui plaît à ses compagnes. Je consens à tout risquer pour vous : je ne vous demande point si vous avez le courage de vous exposer aux plus grands périls.

Tous les matins, au lever du soleil, on m'apporte les fruits et les fleurs dont la corbeille doit être remplie; je ne m'en rapporte à personne du soin de les préparer; je peux vous cacher dans cette corbeille, vous couvrir de fleurs, et vous faire porter jusque dans la chambre de Blanchefleur par des esclaves noirs, qui, par leur état, hélas! sont sous mes ordres, et qui, tous les jours, sont chargés de ce soin.

Flores le serre dans ses bras, les larmes aux yeux. Il feint de retourner à Alexandrie, se cache dans un bois voisin, renvoie son cheval à Sélim, en lui écrivant de n'être point inquiet de son absence; et vers la nuit il retourne à la maison de Mozab.

Ce chef des noirs était rentré dans l'enceinte du sérail; mais un esclave sûr et fidèle attendait Flores : il le reçoit, le cache, et vers la pointe du jour il le fait revêtir d'une étoffe légère, tissue de différentes soies assorties à la verdure, au coloris des fruits et des fleurs qui doivent remplir la corbeille.

Mozab devance l'aurore pour revenir dans sa maison; il instruit Flores de tout ce qu'il doit faire pour n'être pas découvert. Les Bostangis apportent tout ce qu'ils ont cueilli pour remplir la corbeille : Mozab loue leur zèle, les renvoie; il fait coucher Flores au fond de la corbeille; il arrange les fruits de façon à ne le pas trop charger, et les fleurs avec tout l'art nécessaire pour qu'il en soit exactement couvert.

Quatre forts esclaves sont appelés; Mozab les charge de la corbeille : ils entrent dans l'enceinte redoutable du sérail, ils vont la déposer dans la chambre de Blanchefleur; et, après avoir frappé trois fois la terre de leur front devant elle, en s'écriant autant de fois en arabe : « Fleur de pudeur et de beauté, » ils lui laissent la corbeille, et se retirent.

Qui pourrait exprimer l'état de Flores en se trouvant si près de celle qu'il adore, en écoutant cette voix dont tous les accents pénétrèrent toujours son cœur? Mais cette voix lui fait connaître que Blanchefleur n'est pas seule, et le force au silence et à rester comme immobile dans la corbeille.

Blanchefleur, en effet, était alors avec une de ses compagnes nommée Colonna. La conformité de leur religion, de leur âge, de leurs malheurs et de leur beauté, les avait d'abord rapprochées. Les charmes et la sûreté du caractère de Colonna, l'avaient bientôt rendue l'amie et la compagne de Blanchefleur; et l'une et l'autre ne s'étaient caché ni leur naissance, ni le secret de leur âme.

Colonna, fille du plus grand seigneur du royaume de Naples, avait été enlevée par des pirates, au moment où son père l'envoyait dans l'Étrurie pour la marier avec un prince descendu de la famille des Scipions, qui s'était soumis ce beau pays, et qui régnait alors dans la belle ville de Florence.

Colonna, élevée par des vierges consacrées à la retraite, n'avait vu que pendant peu de jours le palais de son père : son cœur n'avait encore rien aimé; mais ce cœur sensible était bien vivement ému lorsque Blanchefleur lui peignait les charmes de l'amour, et le bonheur dont elle avait joui dans son enfance près de l'aimable Flores.

Colonna n'aimait donc point encore; mais le vide de son âme était, pour ainsi dire, rempli par les

aveux et les sentiments de son amie. Elle croyait connaître Flores dans le portrait sous lequel Blanchefleur aimait à lui représenter ses traits ; peut-être même regrettait-elle en secret que personne n'eût encore fait sur elle une impression si douce.

Le jour où Flores fut introduit au sérail dans la corbeille, Blanchefleur et Colonna s'étaient réunies avant l'aurore ; l'une ne se lassait point de parler de son amant, l'autre se plaisait à parler sans cesse de l'amour.

Cependant Blanchefleur ne regardait la corbeille qu'avec indifférence; elle aimait trop Flores pour ne pas désirer quelquefois de ne plus mériter ces vains et stériles honneurs.

Colonna, dont le cœur n'était pas fixé, aimait à se parer des fleurs qu'elle contenait, et se plaisait à choisir les plus beaux fruits pour les offrir à son amie.

Elle s'approche de la corbeille, elle écarte les fleurs; elle voit un bel ananas, elle plonge son bras pour le saisir : dieux! quelle est sa surprise! elle touche une main! elle entend un profond soupir! Son premier mouvement fut de faire un grand cri : des esclaves accourent; mais Colonna qui, sur-le-champ, ne doute plus que cette corbeille ne cache quelque grand mystère, les arrête.

— Un taon, leur dit-elle, s'est élancé de ces fleurs jusqu'à mon sein sans me piquer; ce n'est rien, retirez-vous.

Elle ferme la porte avec soin, et fait part de sa découverte à Blanchefleur qui frémit, mais qu'un attrait puissant entraîne à cette corbeille.

Flores se débarrasse aussitôt des fleurs qui le couvrent, se jette à ses genoux : c'est aux amants fortunés à se peindre leurs transports mutuels.

Colonna apprit alors que son imagination ne l'avait point trompée, et que le bonheur le plus pur est celui d'aimer et d'être aimé.

Cependant la position des deux aimables esclaves était bien périlleuses; et même à peine osaient-elles concevoir quelque espérance de faire sortir Flores d'un lieu redoutable, où l'inflexible dureté des noirs et leur vigilance ne pouvaient être ni séduites ni trompées.

Flores ne se dissimule point le péril et les obstacles qui l'environnent ; il se jette une seconde fois aux genoux de Blanchefleur :

— O maîtresse de ma vie! s'écrie-t-il, je suis prêt à te perdre pour toujours; et quand Mozab pourrait me faire sortir du sérail comme il m'y a fait entrer, je n'en sortirais que pour me donner la mort. Cède à ma prière, saisis le seul moyen de me sauver la vie; accepte sur-le-champ et ma main et ma foi. Si je meurs, ô ma Blanchefleur! que ce soit du moins avec le titre cher et sacré de ton époux. Mais non, j'ose assez espérer de la justice et de la bonté paternelle du Dieu dont je t'ai promis de suivre la loi, pour croire qu'il bénira notre union, et que son bras nous tirera du péril affreux où nous sommes.

Blanchefleur, interdite et pénétrée par tout ce qui peut agiter le plus vivement une âme, lève les yeux au ciel, reste quelque temps en silence; à la fin elle s'écrie :

— O Flores! commence donc à mériter les bienfaits de ce Dieu dont tu réclames le pouvoir; qu'une eau salutaire te mette au nombre de ses enfants, et je te reçois pour époux...

— Imprime-moi de ta main cet auguste caractère, ô ma chère Blanchefleur! répond Flores avec un enthousiasme surnaturel; que Flores te doive une nouvelle vie, comme il te devra son bonheur.

Blanchefleur, comme entraînée par une puissance supérieure, prend de l'eau, en verse sur la tête de son amant; et dès que les paroles sacrées sont prononcées, elle lui donne la main, et tous deux attestent le ciel, en présence de Colonna, qu'ils se reçoivent mutuellement comme époux.

Ces tendres amants réunis enfin par l'heureuse entremise de Mozab, lequel jouait quelque peu sa tête en compagnie de celles de ses protégés, ouvrirent à deux battants les portes du paradis terrestre.

Ils entrèrent dans la vie d'amour tous deux armés pour de grands exploits : Flores, du reste, ne pouvait déchoir; sa vigueur, son impétuosité n'étaient que les brillantes oriflammes d'une nature profondément passionnée, organisée merveilleusement pour les enivrants transports de la volupté; aussi, le bonheur de Blanchefleur, inénarrable par elle-même, n'aurait-il pas trouvé d'interprète plus fidèle que ce qui se passait dans le cerveau frais et candide de la jeune Colonna.

Cette vierge d'amour, ignorante de ce beau langage du cœur, ne pouvait, absolument passive, assister à d'aussi émouvantes scènes se succédant à ses côtés.

Son âme palpitante s'accrochait aux lambeaux de soupirs dont le sens lui apparaissait obscur mais attirant; une impression nerveuse glissait sur la chair nacrée de son torse édénique, et, les bras ouverts, tendus par une contraction nerveuse, elle saisissait l'image fantastique que son imagination dérobait à Blanchefleur.

Elle pleurait sur son isolement à elle pendant la nuit et s'endormait bercée par les modulations d'une musique embaumée de baisers et de pressions paradisiaques.

Les circonstances donnaient à la rencontre des deux élus un attrait âcre et éperonnant, aussi lune de miel ne fut-elle jamais témoin d'un culte plus fervent, plus sincère que celui célébré dans le harem de Mirzabey.

CHAPITRE XIX

Comment la lune de miel devint pour Flores une lune rousse, et où le saint patron des Espagnes tira les deux amants d'un bien mauvais pas.

Mozab était convenu que Flores, à la fin de la lune, se remettrait au fond de la corbeille, et que, selon un autre usage du sérail, Blanchefleur le couvrirait de cafetans, de ceintures et de turbans, pour être portés dans sa maison et distribués en présent aux gardiens du sérail.



Flores, par le moyen de Mozab, fit porter une lettre à Sélim, dans laquelle il lui raconta tout ce qui s'était passé; la lettre pour Sélim en renfermait une autre pour la reine de Murcie; Sélim la fit partir sur-le-champ par exprès.

L'heureux prince passa donc le cours de cette lune caché et nourri avec le plus grand secret dans l'appartement de sa nouvelle épouse. Pendant ce temps, Sélim prenait des mesures pour qu'après que Flores serait sorti du sérail, il pût faciliter aussi la délivrance de Blanchefleur et de Colonna.

Mais, hélas! la princesse n'avait pas encore épuisé tous les malheurs auxquels les vœux indiscrets de son père et de sa mère l'avaient destinée dès sa naissance.

Mirzabey, après avoir battu plusieurs fois les Ethiopiens, et les avoir poussés presque jusqu'aux extrémités de la mer Rouge, avait formé le siége d'Ormuz; prévoyant que la place coûterait trop de sang en l'attaquant de vive force, il se contenta de la bloquer.

Le soudan, ennemi du repos, laisse le commandement de son armée à ses généraux; il part avec une suite très peu nombreuse, à laquelle il ordonne même de s'arrêter dans la ville du Caire; et la nuit suivante, accompagné d'un seul domestique fidèle, il part sur un cheval très vite, et se rend à Alexandrie couvert de l'habit d'un Tartare kalmouk, et s'étant peint le visage de manière à le rendre aussi hideux que ceux de ces barbares.

Il voulait, à l'imitation de plusieurs célèbres califes, connaître sous ce déguisement si la justice était observée, et ce que ses sujets pensaient de son administration et de ses ministres. Le bon ordre que Mirzabey vit régner dans Alexandrie le satisfit.

Quoique aucun sentiment, ni même la simple volupté ne l'attirassent à son sérail, la curiosité de savoir si la loi de l'épreuve des eaux de la fontaine était observée, lui fit prendre la résolution de s'en assurer par lui-même.

Il envoie l'esclave qui le suivait aux premiers poteaux des limites. Cet esclave demande à parler à l'un des chefs de quartier du sérail, qu'il connaît pour être d'une discrétion impénétrable. Ce noir arrive; l'esclave l'entretient en secret, et l'amène au soudan qui lui déclare la volonté qu'il a d'entrer dans le sérail, sans que personne puisse le reconnaître.

Le noir fait faire promptement un habit pareil au sien pour le sultan; il lui teint la peau en noir, et le présente à Mozab, en disant qu'il lui amène un de ses compatriotes pour en remplacer un autre qui est mort pendant la dernière lune. Il est agréé sans trop d'examen; le soudan passe la nuit dans la chambre de son prétendu camarade, et le lendemain matin ils se rendent tous deux à la fontaine de l'épreuve.

Il était d'usage que l'odalisque qui avait joui des honneurs de la corbeille pendant le cours de la lune, fût la première à répéter la même épreuve. Mirzabey voit arriver Blanchefleur à la tête de ses compagnes, il est surpris et presque ému par sa beauté.

Ces jeunes personnes se répandent dans les parterres, elles cueillent chacune une fleur, que plusieurs d'entre elles portent, en rougissant, et d'une main mal assurée: Blanchefleur choisit une rose d'une blancheur éclatante; elle la jette dans la fontaine dont l'eau reste claire et pure; mais la rose, de blanche qu'elle était, devient de l'incarnat le plus vif; et une seconde rose semblable paraît à côté d'elle, et comme sortant de la même tige.

Ce prodige répand la terreur parmi les gardiens du sérail du soudan. O Mahomet! s'écrièrent-ils, le sérail est profané. Sur-le-champ chaque odalisque est saisie par deux noirs qui l'entraînent dans sa chambre. Mirzabey et celui qui l'accompagne se saisissent de Blanchefleur; une troupe de noirs armés s'empare des avenues de son appartement; ils le visitent, et Flores est découvert.

Mirzabey, irrité de l'audace du jeune téméraire qui ose violer un lieu si redoutable, se livre tou entier à la vengeance; il se fait connaître, et tout le sérail, tremblant et consterné, tombe aux pieds de son maître.

Le soudan, furieux, ordonne qu'à l'instant on allume un bûcher, et condamne Flores et Blanchefleur à mourir ensemble dans les flammes. Flores se ressouvient alors de l'anneau qu'il tient de sa mère; et, se servant de la langue espagnole qui n'est point entendue en Egypte, il presse vainement Blanchefleur de le recevoir. La langue dont ces époux infortunés se servent, fait croire qu'ils sont chrétiens, et ce soupçon ne fait qu'accélérer leur supplice.

Flores, qui, étant d'origine Maure, parle également bien arabe, conçoit quel est le soupçon du soudan :

— Oui, nous sommes chrétiens, lui dit-il; et nous sommes unis par des liens sacrés. Satisfais ta vengeance; mais sois assez généreux pour ne pas nous humilier par les chaînes que tes esclaves préparent. Sois témoin du courage qu'inspirent la religion que nous professons, le sang qui coule dans nos veines, et la patrie qui nous donna le jour.

Mirzabey, qui veut voir jusqu'où ces deux époux porteront la constance, ordonne qu'on les laisse libres; alors ils se prennent par la main, ils lèvent les yeux au ciel, ils invoquent le Dieu des chrétiens qui connaît leur innocence; ils entrent dans l'enceinte du bûcher : chacun des deux tient une moitié de l'anneau.

Le sultan donne l'affreux signal de leur supplice; vingt torches à la fois allument le bûcher : la flamme s'élève de toutes parts, enveloppe les deux époux, et les dérobe presque en entier aux regards de ces hommes cruels.

Mais ce moment était le dernier de ceux où Blanchefleur devait être infortunée. Sans doute que le saint patron de l'Espagne intercéda pour celle dont il avait procuré la naissance; sans doute qu'il représenta que l'amour le plus vif n'avait jamais altéré la foi dans l'âme de la princesse de Ferrare, et que cet amour avait converti à la foi chrétienne le prince de Murcie. Les flammes s'abaissent peu à peu et laissent voir à Mirzabey les deux jeunes époux sains et vermeils au milieu des flammes; tous deux levaient les yeux vers le ciel, tour à tour se regardaient avec tendresse.

CHAPITRE XX

Comment les anneaux magiques s'en vont quand la besogne est faite, et conclusion souhaitable à tous les amoureux du monde.

Non-seulement le soudan est surpris de ce nouveau prodige, mais son cœur fut attendri.

—Venez, leur dit-il, en leur tendant la main, venez, heureux amants que le ciel protége; vous êtes libres, et Mirzabey veut être votre ami.

Flores et Blanchefleur sortent du bûcher et s'approchent du sultan avec un air noble et modeste. Mirzabey les embrasse, les prend par la main, et les conduit dans son propre appartement.

Des bains sont préparés; le sultan, en sortant du sien, reprend les marques de sa dignité, et les jeunes époux, couverts des habits somptueux qu'il leur à fait porter, viennent le joindre dans son cabinet.

Tous deux lui racontent l'histoire de leur vie, et Flores ne lui cache plus sa naissance.

— Ah ciel! s'écria Mirzabey, pourquoi ne me pas faire connaître plutôt que celui dont je croyais punir l'audace était le fils du roi de Murcie et le descendant du grand et victorieux Kaled? Quelles grâces ne te dois-je pas rendre, ô saint Prophète! d'avoir sauvé leurs jours!

Mirzabey les embrasse de nouveau, leur offre ses secours, et de les conduire à la tête de cent mille combattants partout où leur volonté les appellera.

La première faveur que Blanchefleur lui demande, c'est la grâce de la jeune Colonna, et Flores le supplie d'envoyer chercher son ami Sélim. Mozab court chercher Colonna, l'amène dans les bras de son amie; des courriers volent à Alexandrie, et bientôt Sélim et le visir du soudan arrivent.

— Sage visir, dit Mirzabey, faites écrire en lettres d'or l'histoire de ces malheureux époux, dans les archives de l'empire; rendez la liberté à toutes les esclaves de ce sérail, donnez-leur tous les secours nécessaires, comblez-les de mes bienfaits, et que désormais ce lieu redouté ne soit plus habité par l'innocence malheureuse; que tout partage, en ce moment, la joie que je sens à briser les chaînes de toutes ces jeunes beautés.

A ces mots, toutes les portes du sérail sont ouvertes; on amène des chariots superbes : Mirzabey fait placer dans le sien Flores, Blanchefleur et Colonna, et les conduit en triomphe dans son palais d'Alexandrie.

Au moment où les époux se lèvent pour le suivre, Flores voit les deux anneaux qu'il tenait de sa mère et de Blanchefleur, se réduire en poussière; un bruit extraordinaire, qui semble partir de la fontaine, les engage à l'observer de plus près. Ils voient l'eau du bassin trouble et sanglante; un nuage noir s'en élève en tourbillon : ce nuage disparaît, et la fontaine reprend toute sa pureté; mais elle avait perdu sa vertu.

La destruction de ces deux espèces d'enchantements était attachée à la fin des malheurs que Blanchefleur devait éprouver.

Mirzabey donne chaque jour des fêtes aux deux époux, et leur offre sans cesse et ses armées et ses trésors; mais Flores et Blanchefleur n'acceptèrent que deux vaisseaux, sur l'un desquels ils repassèrent en Italie, par le conseil de Colonna, qui ne doutait pas que l'empereur d'Occident ne reçût à bras ouverts cette princesse, fille de l'infortunée Topaze. Sélim s'embarque sur l'autre et retourne à Murcie, informer le souverain de ce pays et la reine, des aventures singulières, mais heureuses, de leur fils.

Ils débarquèrent tous à Civita-Vecchia; il apprennent, en y abordant, que l'empereur vient de mourir et que le clergé, les grands, les sénateurs et le peuple sont divisés pour l'élection du prince qui doit lui succéder.

Ils prennent le parti de déguiser leurs noms et de se rendre à Rome en diligence; ils y arrivent dès le lendemain; le pape leur accorde une audience particulière; Flores et Blanchefleur se jettent à ses genoux, lui déclarent leur naissance, et lui font verser des larmes par le récit des malheurs qu'ils ont éprouvés.

Le saint vieillard admire les décrets du Très-Haut; il leur fait joindre les mains, en bénissant leur union; il implore les grâces du ciel pour ces deux époux.

Parmi le grand nombre de ceux que la mort de l'empereur avait appelés à Rome, Colonne, le plus puissant prince du royaume de Naples, et l'ami particulier du saint-père, était accouru des premiers auprès de lui; il entre dans la salle au moment où Flores et Blanchefleur reçoivent sa bénédiction; soudain il entend un cri perçant, et Colonna sa fille se jette à ses genoux : le saint-père ému raconte à son ami tout ce qu'il vient d'entendre; Blanchefleur se déclare pour l'amie la plus tendre de la jeune Italiennne.

Colonne ne perd pas un instant à faire assembler le sénat et tous ceux qui peuvent concourir à l'élection d'un empereur. Le saint-père et lui se présentent à cette assemblée; ils lui font part de la naissance de Blanchefleur, des malheurs de sa mère, et des droits que Topaze avait à l'empire; ils parlent de l'alliance que Blanchefleur a faite, des vertus et de la puissance du prince Flores son époux.

Un murmure favorable s'éleva par degrés pendant le récit du saint-père; ses derniers mots furent interrompus par une acclamation générale, et les Romains proclamèrent Flores empereur d'une seule voix.

De rapides courriers volent en Espagne pour y répandre cette grande nouvelle; Flores en reçut presqu'au même moment un de Sélim, annonçant que Félix n'avait plus que quelques jours à vivre, et qu'une maladie incurable terminait son existence

consumée par les remords. Félix lui-même écrivait à son fils :

« Viens, cher Flores, oublie, ainsi que Blanchefleur, toutes mes injustices, et tous les deux daignez fermer les yeux à votre père repentant ! »

Mais avant de pouvoir préparer son départ, Flores reçut la nouvelle de la fin du roi de Murcie, son père.

Le fidèle Sélim assura son prince que le peuple de Murcie était prêt à le reconnaître pour maître, malgré son changement de religion. Mais Flores, bornant son ambition au trône impérial d'occident, renonça à ceux d'Espagne, et les offrit à Sélim, son confident et son ami, comme une juste marque de sa munificence.

La mère de Flores, fière de son titre, puisque toutes ses affections désormais étaient réunies dans le bonheur des deux époux, se mit en marche pour rejoindre en Italie ses enfants.

L'empereur Flores lui fit une réception grandiose, ayant à ses côtés Blanchefleur l'impératrice.

La jeune Colonna choisit pour époux l'élégant et brave Scipion, chef du royaume de Toscane, et ils furent ainsi que les autres héros de cette histoire, pendant de longs et heureux jours, fidèles à leurs serments et à leurs amours.

FIN DE L'HISTOIRE DE FLORES ET DE BLANCHEFLEUR.

WITIKIND

OU

LA CHANSON DES SAXONS

I

Après le désastre de Roncevaux dans lequel Charlemagne, outre les vingt mille hommes qui composaient son arrière-garde, avait perdu la fleur de ses chevaliers, son neveu Roland et Olivier son compagnon, ne put pas se reposer longtemps; à cet immense revers d'autres revers s'ajoutèrent entrecoupés de quelques triomphes.

Ses ennemis du nord et ses ennemis du midi s'étaient remués et avaient voulu profiter du désarroi résultant de la perte de ses plus vaillants chevaliers.

Witikind, roi des Saxons, fut un de ceux-là. Après avoir fait un traité avec le roi de Danemark, il rassembla une armée, s'approcha du Rhin, assiégea et prit Cologne.

A cette époque le duc Milon gouvernait l'Allemagne au nom de Charles; il fut tué un des premiers les armes à la main; sa femme, ses deux fils, Amaury et Hugon, furent faits prisonniers ainsi que sa fille, laquelle avait nom Hélissan et était la fiancée de Bérard de Montdidier.

Aussitôt la nouvelle de cette invasion de l'Allemagne par les Saxons, Charlemagne quitta les Pyrénées, revint précipitamment en France et s'empressa de réunir l'argent et les hommes nécessaires pour courir sus à Witikind et à ses païens.

Ce ne fut pas sans peine qu'il put obtenir ce qui lui était nécessaire. La taxe de quatre deniers qu'il avait voulu prélever sur chacun de ses vassaux avait fait murmurer le plus grand nombre. Il avait éprouvé la même difficulté au sujet des gens d'armes qu'ils étaient tenus de lui fournir pour la guerre.

Les habitants du Hurepoix surtout furent mécontents et se montrèrent à cette occasion les plus récalcitrants, à ce point qu'ils ne se rendirent à l'armée que lorsque la campagne était déjà fort avancée.

Cependant malgré ces mécontentements, ces mauvaises volontés, ces discussions, ces refus, l'empereur parvint à réduire les prétentions de ses vassaux et à rassembler sa formidable armée, qui prit bientôt position sur la rive gauche du Rhin, en face de l'armée de Witikind, l'un des six rois de la Saxe.

L'endroit choisi pour l'établissement de son camp par le chef des saxons, était situé entre le Rhin et la ville de Trémoigne; et là les différents princes venus de tous les pays et parlant divers langages, déployaient, en attendant le combat, un luxe d'armes et de chevaux tout-à-fait oriental.

L'armée de Charlemagne n'était pas moins brillante et, à son luxe, elle joignait l'élégance et la fanfaronnade des manières. Il n'était pas de jour où les plus jeunes et les plus beaux chevaliers de cette armée ne vinssent faire caracoler leurs destriers sur les rives du fleuve, au grand courroux des chevaliers saxons, et à la grande joie des dames saxonnes

II

Witikind, parmi les tentes de l'armée saxonne, en avait fait dresser une pour sa femme Sébile, belle entre toutes les belles, laquelle s'occupait beaucoup plus de ce qui se passait de l'autre côté du Rhin que de ce qui se passait dans le camp de son mari.

Il est vrai qu'elle était poussée à cette préoccupation de tous les instants par la belle Hélissan, dont on lui avait confié la garde depuis qu'elle avait été faite prisonnière à Cologne. Celle-ci, toute préoccupée de son fiancé Bérard de Montdidier, n'avait pas manqué de parler de lui à la reine Sébile, ainsi que des principaux chevaliers de l'armée de Charlemagne, et entre autres du duc Baudoin, neveu du roi et frère



de Roland. Sébile régardait donc l'armée ennemie avec une curiosité très vive.

— Lequel de tous ces chevaliers est le neveu de Charles, dont nous avons tant parlé hier? demanda Sébile. Tu m'en as fait de telles louanges, que je désire vivement le connaître.

— Madame, répondit Hélissan, je ne saurais vous le cacher, je connais très bien son écu et son cheval; et s'il vous occupe, vous ne devez pas vous en vouloir, car vous ne pourriez vous attacher à un plus haut amour.

Sébile la regarda et se mit à rire de bon cœur.

Pour Witikind, loin d'être aussi enchanté que sa femme à la vue des Francs, il éprouvait une sourde colère. L'un de ses acolytes, Elcorfaux, s'en aperçut et l'engagea à se mettre sur ses gardes. On assembla un conseil, et Witikind consulta ses généraux.

— Sire, par Mahomet, dit Anfarz le Danois, ce serait folie de combattre à force ouverte les Français. Leur armée est nombreuse, ses besoins seront grands, laissons-la épuiser ses ressources. Après l'été viendra le froid. On les trouvera morts dans les champs; et quelque riche que puisse être Charlemagne, il ne tiendra pas ainsi dix mois sur le bord du Rhin.

Ce conseil parut bon. Witikind devint pensif, et Adanz d'Alénie prit la parole pour s'opposer à la temporisation et proposer au contraire de passer tout-à-coup le Rhin et de combattre.

La belle Sébile était présente au conseil :

— Sire, dit-elle à son époux, je crois pouvoir vous donner un meilleur avis. Si vous voulez tendre des embûches et surprendre les Français, vous pourriez faire élever mon pavillon près de la rivè du Rhin, et j'y conduirais autant de mes compagnes que vous le jugeriez à propos. Regards de belles dames font entreprendre bien des folies! or, quand les Français vous verront vous éloigner, il leur arrivera souvent de descendre à notre bord, pour nous faire la cour. Alors vous reviendrez à toute bride, et les marchés qu'ils viendraient faire pourraient leur coûter cher.

Witikind trouve ce stratagème excellent; et sa femme, toute joyeuse, fait aussitôt dresser son pavillon avec sept tentes autour, qu'elle garnit des plus belles femmes et filles nobles de sa cour, sans oublier sa chère et fidèle Hélissan.

— Mesdames, dit alors la reine, dès que ce petit camp féminin est posé, nous voilà bien placées maintenant pour voir les Français; si quelqu'un d'eux s'approche, que celle qui a un ami ne le trompe pas, mais qu'au contraire elle l'introduise souvent dans sa tente pour causer et faire la cour. Que vaut la beauté des femmes si elles ne l'emploient pas quand elles sont jeunes?

— Madame, dit la belle Marsebile à la reine, c'est bien vous qui êtes la maîtresse, vous qui nous enseignez si bien.

Charlemagne, dès qu'il sait et a vu que la reine et ses dames peuvent et désirent voir ses guerriers, ordonne à ceux-ci de se mettre sous les armes, de se couvrir de ce qu'ils ont de plus éclatant et de plus précieux, pour faire une cavalcade, en portant des faucons et des éperviers sur le poing. Quinze mille cavaliers se mettent donc en marche pour suivre le courant du fleuve, et Baudoin chevauche le dernier, caracolant sur son cheval et faisant aller au vent son gonfalon de soie.

Alors la reine Sébile, Hélissan de Cologne, et Marsebile au regard fier, s'avancent sur la grève opposée pour voir défiler l'armée française. Plus elles regardent, plus elles prennent de plaisir.

— Madame, dit Hélissan à Sébile, voyez-vous ce beau chevalier?

— Je vous puis assurer que je n'en ai jamais vu de plus beau; qui est-il? Hélissan, vous devez le savoir?

— Je ne saurais vous le céler, dit la demoiselle, c'est le neveu de Charlemagne, le fils de la sœur germaine du roi. Ses frères d'armes furent Roland et Olivier; il n'y a pas de meilleur chevalier que lui en France.

— Hélas! dit la reine, quel souhait ne puis-je faire en ce moment! l'eau est si basse qu'on peut voir le gravier; il pourrait s'approcher et venir nous parler.

III

Quoique Baudoin portât avec grâce son écu et son enseigne, et bien qu'il eût aperçu le camp des dames, il ignorait encore que la reine l'aimât. Pour Sébile, elle le regardait avec tant d'amour, qu'au fond de son cœur elle maudissait son seigneur Mahomet et reniait déjà sa foi. Enfin elle s'adressa à sa confidente Hélissan :

— Belle, lui dit-elle, vous que j'aime tant, faites signe au neveu de Charles, afin qu'il entreprenne avant tout autre, et pour l'amour de moi, de traverser le Rhin; il n'aura aucune raison de se plaindre à vous de ce qu'il aura fait pour moi.

— Alors Hélissan s'écrie à haute voix :

— Baudoin, neveu de Charles, ne craignez aucune embûche; la reine Sébile vous engage de passer le Rhin le premier; elle sera à vous, à perte et à gain!

— Madame, répondit Baudoin, la voie n'est pas facile; je ne puis trouver un épieu assez long qui touche jusqu'au fond, et personne n'y passera sans qu'il se mouille jusqu'au fond.

Sans être arrêté par l'idée du danger, Baudoin passe le Rhin avec son cheval, et les dames viennent à sa rencontre. Sébile l'accueille la première et lui fait, ainsi qu'à elle-même, le plus étrange des compliments :

— Jamais, lui dit-elle, vous n'avez péché pour une si noble Vaudoise.

Cependant Baudoin, tout mouillé, s'avance sur le

gazon. La reine, qui ne le quitte plus, s'empresse de lui dire qu'elle lui doit une grande récompense.

— Mais madame, répond Baudoin, il n'y a pas encore de quoi; je ferai désormais tout ce que je pourrai pour vous servir, et vous pouvez compter sur mon âme et mon corps.

— Certes, je ne dois pas vous refuser, reprit la reine, mais je suis vraiment peinée de vous voir ainsi couvert de vos armes.

— Madame, dit Baudoin, les gens de votre loi sont si près de nous qu'il pourrait m'en arriver malheur. Toutefois il me plaît bien de faire quelque imprudence à cause de vous.

Ce disant, il se désarme. Lors la reine et Baudoin commencèrent à deviser d'amour avec autant de confiance que s'ils eussent été fiancés de même patrie. Leur conversation les entraîna un peu au-delà des limites de la prudence, car Baudoin ne la laissait point s'interrompre. Tout-à-coup la fidèle Hélissan entre dans le réduit des amants, en prévenant Baudoin du retour des Saxons.

— C'est Adanz d'Alénie, dit-elle, qui s'approche monté sur un cheval blanc.

Baudoin se lève, reprend ses armes que la reine lui aide à rajuster. Il tue Adanz dont il donne le coursier à Sébile, puis après avoir abattu plusieurs des soldats qui venaient pour venger la mort de leur maître, Baudoin se jette à la nage avec son cheval, traverse le Rhin, et arrive gai et dispos à l'autre bord.

En apprenant cette équipée, Charlemagne, tout en louant son neveu de sa hardiesse et de son courage, lui signifia cependant qu'il ne voulait plus que ni lui ni d'autres de son armée passassent ainsi le Rhin, sous quelque prétexte que ce fût. Baudoin se propose bien de ne pas obéir à son oncle, et de son côté Charles ne se sent pas de joie de ce que son neveu a tué plusieurs Saxons, et obtenu les bonnes grâces de la reine Sébile.

IV

Quelques jours après, Charlemagne arma chevalier le jeune Bérard de Montdidier, qui n'eut pas plutôt reçu cet honneur qu'il s'élança à cheval dans le Rhin, pour aller se mesurer avec les Saxons.

Inquiet de son sort, Charlemagne et tous les barons, y compris son neveu Baudoin, s'arment, montent à cheval et traversent aussi le fleuve à la nage, au nombre de mille. Tous les chefs de l'armée saxonne étaient sous leurs tentes avec leurs femmes, mais armés.

Witikind, attentif à ce qui se passe, monte à cheval et s'élance sur Bérard. Les deux chevaliers brisent leurs lances en s'atteignant, et les soldats saxons se préparent à faire un mauvais parti au jeune et brave chevalier.

Mais les Français, qui ont passé le Rhin, arrivent pour le secourir. Dans le combat qui s'engage, Bérard fait des prodiges de valeur, et Witikind reçoit une blessure de la main de Charlemagne.

Malgré ces exploits brillants, les opérations de la guerre n'avancent pas; et les chefs des Français, des Frisons, des Flamands, des Bretons et des nations diverses qui composent l'armée, portent à ce sujet des plaintes à Charlemagne.

On lui expose le défaut de vivres, les maladies et toutes les privations que l'on supporte en vain depuis trois ans.

—Pourquoi, demande-t-on au roi, les Hurepoix, les Manceaux, les Normands, les Blésois, etc., ne fournissent-ils ni hommes, ni argent pour cette guerre? Qu'ils viennent nous aider, et nous combattrons les Saxons!

Le roi envoya des messagers en France pour solliciter les différentes provinces qui viennent d'être nommées; et il en reçut des réponses favorables, ce qui ranima le courage des chefs et rendit la joie à toute l'armée.

Mais cette joie est troublée tout-à-coup par un avis secret que reçoit Charlemagne. On introduisit près de lui un enfant, que la reine Sébile avait nourri sept ou huit ans.

— Empereur de Rome, dit l'envoyé secret, la reine, dont le cœur n'est pas indifférent, vous fait savoir par moi que, si vous ne voulez pas tous périr, vous devez veiller sur les bords du Rhin, cette nuit. Car hier soir, pendant que les Saxons faisaient la conversation avec les dames, il a été dit et arrêté qu'ils passeront le Rhin, après minuit, pour vous surprendre pendant le sommeil. Mais les dames ne veulent pas que ce projet réussisse.

Une lettre de Sébile confirmait ce que disait l'envoyé; en sorte que l'on pensa à se mettre sur ses gardes. On fit mettre sur pied neuf mille hommes pour veiller près du Rhin, et on en plaça vingt mille en réserve, afin de se défendre vigoureusement en cas d'attaque.

Lorsque Charles se fut entendu avec le duc Naymes de Bavière, au sujet de ces préparatifs, il appela son neveu Baudoin :

— Beau neveu, lui dit-il, je veux te faire plaisir; tu iras cette nuit faire le guet vers la tente de Sébile, et tu commanderas vingt mille chevaliers. Je sais que c'est le poste qui t'est le plus cher.

— Ah! sire, dit Baudoin, je n'ai garde de refuser.

— Et vous, Bérard de Montdidier, continue l'empereur, je vous charge de veiller avec vingt mille Ardennois au gué du Moustier; c'est le lieu où les Saxons ont coutume de passer.

— Sire, répond Bérard, avec l'aide de Dieu, il n'y passera pas un Saxon, qu'il ne le paie cher.

Le soir, après souper, chacun s'apprêta à occuper sa place, et Charlemagne, accompagné de Naymes, visita les postes, parcourut les rangs, encouragea les troupes, et recommanda le plus rigoureux silence.

Pendant la nuit, Charlemagne eût une conversation avec un Saxon, auquel il parla comme s'il n'eût été qu'un simple combattant; et le rusé empereur

trouva moyen de lui faire entendre que, loin d'être dans la détresse, comme on le disait parmi les Saxons, Charlemagne et son armée avaient au contraire abondance de tout, et qu'enfin il lui arrivait de nombreux renforts de France, et en particulier les hommes du Hurepoix que l'on attendait cette nuit même.

Les Saxons, conduits par Witikind, passèrent en effet le Rhin au gué du Moustier; mais ils furent reçus par Bérard et sa troupe qui en culbuta et fit noyer cinq cents. Toutefois les deux chevaliers ennemis se rencontrèrent, et le roi saxon fit une blessure au jeune Bérard de Montdidier.

Cependant Witikind est forcé de se jeter à la nage ainsi que ses gens pour échapper aux Français.

Bérard revint avec vingt beaux chevaux d'O. canie qu'il avait pris à la suite du combat. Sur une louange que Charlemagne lui adressa au sujet de cette prise, Baudoin qui l'entendait et qui était contrarié de n'avoir pas eu l'occasion d'exercer son courage et de faire un si riche butin, dit en parlant de ces chevaux :

— Oh! je ne les envie pas; les Saxons d'ailleurs en ont encore de plus beaux dans leurs écuries, et qui n'a pas gagné aujourd'hui gagnera demain!

En effet, Baudoin appelle ses écuyers Pincenet et Hélye qui lui apportent ses armes brillantes. Il les revêt, monte son coursier, s'élance dans le Rhin, et vient aborder non loin du pavillon de la reine Sébile.

Tout le monde dans le camp saxon était dans l'abattement. Pensif et le menton appuyé sur sa main, Witikind était sombre, et depuis ce fatal passage nocturne du Rhin, plus d'une demoiselle saxonne pleurait son ami.

Quant à Sébile, tout en faisant triste figure, au fond du cœur elle était pleine de joie. Mais à peine Witikind a-t-il aperçu Baudoin, qu'il appelle son neveu Baudamas.

— Baudamas, lui dit-il, courez sur ce Français qui vient chercher la mort, et tranchez-lui la tête!

Le neveu s'élance en effet sur Baudoin. Un combat furieux s'engage alors entre eux sous les yeux du roi et de la reine; mais Baudamas est blessé, terrassé. Il tombe mort, et le vainqueur passe la bride du cheval à son bras.

Alors, Witikind reste muet et honteux, tandis que Sébile feint de soupirer et de se plaindre.

Cependant, en présence de la reine et d'Hélissan, Baudoin repassa le Rhin avec ses deux chevaux, et vint retrouver Charlemagne.

Dans sa joie de revoir son neveu, le roi lui fit, en souriant, ce reproche :

— Vous êtes trop amoureux de passer le Rhin, lui dit-il.

— Ah! Sire, répondit le chevalier, tout mon trésor est de l'autre côté; et ce qui paraît si désagréable à tant d'autres, fait mon plaisir et mon bonheur.

V

Chacun admira la beauté du cheval qu'il venait de conquérir. Mais, de l'autre côté du Rhin, Sébile et Hélissan s'entretenaient de Baudoin et de Bérard, en vantant leurs prouesses. Elles n'étaient occupées que d'eux.

— Le fils du duc Thierry de Montdidier doit aimer la fille du duc Milon, dit Sébile à Hélissan; et l'amour que vous vous portez est tout naturel. De même Baudoin et moi sommes à peu près dans le même cas. Les deux chevaliers sont compagnons, nous sommes compagnes, et l'une à l'autre nous nous disons l'objet de nos désirs et ce qui ferait notre bonheur.

— Ah! dit Hélissan, Bérard est de trop haut rang, et mon nom a été rabaissé par la mort de mon père, lorsque je fus emmenée captive de Cologne. Mais vous m'avez rendu ma prison si douce, madame, que je vous en saurai gré le reste de ma vie.

— Laissez ce discours, Hélissan. J'ai mon idée. Bientôt vont arriver les Hurepoix, les Angevins et les Bretons, pour secourir Charlemagne. Les Saxons ne pourront résister à leur nombre et ils seront vaincus. Charles se rendra maître de la Saxe et en fera un royaume; puis il donnera Cologne à Bérard et à vous, et me mènera en France, à Reims ou à Laon, où, après avoir abandonné Mahomet, je recevrai le baptême.

— Madame, dit Hélissan, dans vos distributions, vous retenez pour vous la plus riche part.

Enfin les Hurepoix, les Angevins et les Bretons arrivèrent, et contribuèrent à faire gagner à Charlemagne une victoire importante sur les Saxons; victoire à la suite de laquelle on décida de jeter un pont sur le Rhin, afin de commander le pays ennemi.

En attendant que le pont fût construit, les jeunes chevaliers voulurent toujours traverser le Rhin à leur manière.

Sans rien dire au roi, Bérard de Montdidier, monté sur son beau cheval, se lança dans le fleuve et y fut porté par son coursier, qui semblait connaître l'eau mieux qu'une anguille. Il toucha à l'autre bord, et Hélissan, plus blanche qu'une fleur de lis, et qui ne le cédait en beauté qu'à Sébile, vint au devant de son amant. Le chevalier lui donna un baiser, ce qui fit dire à la reine :

— Bérard de Montdidier, vous savez prendre pays par devant l'Evangile.

Alors Hélissan prit Bérard par la main. Ils allèrent s'asseoir sur l'herbe et parmi les joncs, où ils se donnèrent des témoignages de leur tendresse. Ce spectacle réjouit la reine, qui, en plaisantant, dit :

— Mais, croyez-vous, Bérard, qu'il me paraisse convenable que vous embrassiez ainsi cette demoiselle?

— Madame, répondit le chevalier, j'y ai quelque droit. Si ma mémoire est bonne, mon père avait coutume de me dire que l'empereur Charlemagne me l'avait promise; Hélissan le sait bien : si elle veut, elle peut le dire; et elle a le cœur trop bien placé pour se faire tort en le niant.

Sébile, curieuse de savoir la vérité, pressa Hélissan qui avoua en effet qu'elle se souvenait de cette promesse.

Témoin du bonheur des deux amants, la reine Sébile fit de vains efforts pour chasser de son esprit le souvenir de son cher Baudoin, et quelque peu de jalousie se glissa dans son cœur. Sous prétexte de s'intéresser à la sûreté de Montdidier, elle l'engagea à se retirer, dans la crainte que les Saxons ne le surprissent, et comme témoignage de la bonne idée qu'elle avait de sa hardiesse et de sa valeur, elle lui fit présent d'un épervier excellent chasseur, qui lui avait été donné la veille, par la femme du roi Aufarz de Danemark.

Bérard reçut ce présent, donna un baiser à son amie, monta à cheval, et partit. Mais, à quelque distance du pavillon de la reine, il se vit barrer le chemin tout-à-coup par le roi de Danemark à la tête de quinze cents Saxons.

A la vue de l'épervier possédé par le chevalier français, le Danois, entrant en fureur, jure par son oiseau qu'il le reprendra, et que celui qui le porte va mourir. Bérard, commençant par donner la liberté à l'animal qui va se percher sur un arbre, après un combat acharné, donne la mort au roi Aufarz, malgré les quinze cents hommes qui se mettent à pleurer leur chef.

Le chevalier français, monté sur son cheval, tenant par la bride celui du vaincu et après avoir rattrappé l'épervier, s'élance dans le Rhin pour rentrer au camp.

Mais, pendant la durée du combat, les deux dames sorties de leur pavillon, avaient été témoins de tout ce qui s'était passé, de l'oiseau mis en liberté, de la mort du roi de Danemark et de la retraite glorieuse de Bérard.

De loin Hélissan fait des signes à son amant pour lui exprimer sa joie et son admiration, et la tendre Sébile, de son côté, recommande au chevalier vainqueur de ne pas oublier de dire à Baudoin de venir la voir.

Bien mouillé, sans écuyer, tenant sur son poing l'épervier revenu à lui, et ayant deux chevaux à conduire, Bérard atteignit enfin l'autre rive. Les principaux barons français, et Charlemagne lui-même, s'empressèrent de venir à sa rencontre et ils écoutèrent avec curiosité et plaisir le succès d'une aventure que le héros était loin de raconter avec modestie. Dans la vivacité de sa joie orgueilleuse, il alla jusqu'à offrir à Baudoin le cheval qu'il avait pris à Aufarz; mais l'amant de Sébile, tout en conservant de la mesure, reprocha assez vivement à Bérard de faire un peu trop de bruit de sa chevalerie, et l'engagea à attendre qu'il vînt aux autres l'idée d'en faire l'éloge. Une légère altercation s'éleva entre les deux jeunes rivaux de gloire, mais Charlemagne leur imposa silence.

Bérard, après avoir été mettre ordre à sa toilette, alla porter son épervier à Charlemagne qui avait témoigné le désir de l'avoir.

— Bérard, dit le roi en acceptant ce don, je vous aime et prise singulièrement; mais j'ai un mot à vous dire qu'il vous faut écouter sérieusement : je vous défends, ainsi qu'à mon neveu Baudoin et à tous les autres Français, de passer le Rhin de nouveau.

Baudoin était présent; il ne dit pas un mot et alla dans sa tente pour se mettre au lit, sans faire part à qui que ce fût du projet qu'il méditait. Mais à l'aube du jour, il s'arma, monta son espagnol, et, armé de son écu et de sa lance, il se jeta à la nage dans le Rhin.

Plein d'audace et animé par sa colère et son amour, il se soumit à mille précautions indispensables pour éviter les nombreuses védettes que le jaloux Witikind avait fait placer aux environs de la tente de la reine, et où il se tenait lui-même pour saisir l'occasion de se défaire de Baudoin et de Bérard.

VI

Witikind et son écuyer étaient donc aux aguets, lorsque, à la pointe du jour, le roi envoya en reconnaissance un Saxon de ses parents, nommé Caanin, chevalier d'une bravoure éprouvée. Caanin rencontra en effet Baudoin qui le tua, lui ôta ses armes dont il se revêtit, monta le cheval du mort, abandonna le sien, et circula alors en sûreté entre tous les postes et les sentinelles que Witikind avait placés.

Il poussa la témérité jusqu'à passer devant le roi saxon, qui, trompé par son costume, et le prenant pour un des nombreux chevaliers à son service, fit l'éloge de Baudoin, qui s'avança sans mot dire et s'achemina vers la tente de la reine.

Sébile, les pieds nus, en chemise, et couverte seulement de son hoqueton, regardait lever le soleil à l'entrée de son pavillon, lorsqu'elle aperçut le chevalier que son blason et ses armes lui firent prendre pour un Saxon. Elle le salua à la façon des mahométans; mais Baudoin, sans dire ni oui ni non, descendit de son cheval, l'attacha à un poteau, et délaça son heaume.

A peine la reine eut-elle reconnu le chevalier que, hors d'elle-même et tout éperdue, elle se jeta à son col, et les deux amants s'embrassèrent sans penser même aux dangers qu'ils couraient.

On entra dans la tente, et la fidèle, la complaisante Hélissan faisait le guet, tandis que les deux amants se disaient des douceurs. Mais, tout-à-coup, la demoiselle de Cologne vint les avertir que Witikind, lui treizième, s'avançait pour les surprendre. Baudoin, sans s'émouvoir, fit ses adieux, relaça son heaume, prit son écu et sa lance, monta à cheval et se posta à l'entrée de la tente.

Witikind arriva alors avec ses chevaliers; mais trompé de nouveau par le blason de Caanin :

— Beau neveu, dit-il à Baudoin, ta valeur me fait



envie, et parmi les chevaliers de ton âge, je n'en connais pas de plus brave que toi. Fils de ma sœur Aiglante, je te donne cinq cités royales, pour augmenter tes revenus.

— Sire Witikind, répond le Français, je ne sais point mentir; celui pour qui tu montres tant de bon vouloir a tué Caanin, le fils de ta sœur, et tu n'as que quelques pas à faire pour trouver son corps étendu et sanglant.

A ces mots, le cerveau de Witikind s'enflamma, sa raison se perdit, il lâcha la bride à son cheval tout en le piquant de l'éperon, et s'élança avec ses Saxons qui le suivirent.

Mais, toujours calme et sans crainte, Baudoin se retourne pour leur faire face, et, à force de porter des coups sur ceux qui s'opposent à son passage, il se fraye un chemin vers le Rhin. Pendant le combat, Sébile ne quitta pas son amant des yeux, et, au fond de son cœur, elle priait le Seigneur par qui il grêle et vente (Dieu), que, victorieux, son amant pût repasser le fleuve.

Cependant un grand nombre de Saxons se noyèrent en voulant l'y poursuivre, et peu s'en fallut que Witikind n'éprouvât le même sort que ses soldats, en s'avançant dans l'eau pour lancer des traits plus sûrs à son heureux rival.

Le soleil s'était levé, et, de l'autre côté du Rhin, les chapelains de Charlemagne lui chantèrent la messe. Au sortir du service, l'empereur, s'étonnant de ne pas voir son neveu Baudoin :

— Sire, lui dit le duc de Naymes qui faisait les fonctions de *major de l'armée*, hier soir, Baudoin a pris de l'humeur à l'occasion de ce que lui a dit Bérard, et il est parti sans prendre congé de personne.

On fit venir Pincenet, l'écuyer de Baudoin, qui dit qu'en effet son maître était parti en armes, et que, depuis, il n'en avait pas eu de nouvelles. On craignit alors que le chevalier n'eût été tué par les Saxons.

Charlemagne exprima même, à ce sujet, une inquiétude qui devint plus vive encore, lorsque l'on vit arriver seul Vairon, le cheval de Baudoin, qu'il avait abandonné à lui-même pour monter sur celui du Saxon Caanin.

On ne doutait plus de la mort du chevalier; Charlemagne le pleurait déjà, tous les Français coururent aux armes pour aller à sa recherche ou le venger, et Bérard fut des premiers à s'élancer vers le fleuve. Tout-à-coup il aperçut Baudoin revêtu de l'habit saxon. Ne doutant pas que ce ne fût un ennemi :

— Seigneur saint Denis! s'écria-t-il, aidez-moi, et que la mort de Baudoin soit vengée par celle de ce premier Sarrasin qui se présente à moi.

La colère que Baudoin avait ressentie la veille n'était point encore apaisée; aussi, en entendant la voix de Bérard, fut-il désagréablement ému, et tout aussitôt les deux chevaliers, entraînés par l'inattendu de leur rencontre, fondent avec impétuosité l'un contre l'autre.

Tous deux vident les arçons. Mais à peine se sont-ils remis en pied, qu'ils tirent leurs épées et combattent de nouveau. Baudoin était le plus maltraité, et, moins prompt à parer, il reçoit un coup sur son heaume qui le lui fait voler loin de la tête. Aussitôt que Bérard l'a reconnu, se retirant en arrière de quelques pas :

— Hé quoi! Baudoin, lui dit-il, avez-vous renié votre foi? Hier, vous étiez des nôtres, et aujourd'hui vous nous combattez!

Au moment où cette reconnaissance se faisait, Charlemagne et ses barons arrivèrent, et l'empereur se jeta au col de son cher neveu qu'il croyait avoir perdu.

Aux inquiétudes succéda la joie la plus vive; Baudoin reçut les félicitations et les embrassements de tous les barons et seigneurs. Mais à peine Charlemagne eut-il exprimé sa tendresse d'oncle, qu'il reprit le rôle grave de chef d'armée :

— Baudoin, dit-il, tous ont observé mes ordres, vous seul les avez transgressés; je juge par là du peu de cas que vous faites de moi.

— Sire, dit le duc Naymes en s'adressant au roi, Baudoin est jeune et impatient de montrer ce dont il est capable. Veuillez lui pardonner, et consentez à ce qu'il vous raconte comment il a pris ce beau destrier.

En effet, Baudoin, après avoir remercié le duc Naymes de la générosité avec laquelle il l'avait tiré d'embarras, raconta son aventure à l'empereur.

Depuis ce moment, il n'y eut plus de Français, si osé qu'il fût, qui se hasardât à passer le Rhin. Cet ordre fut dur au cœur de la tendre Sébile qui trouvait le temps long, et exprima plus d'une fois la crainte d'avoir été oubliée par Baudoin. Mais la belle Hélissan, plus avisée ou mieux instruite, rassurait la reine saxonne.

VII

Le roi conserve une certaine humeur de ces dissentiments tant que Baudoin n'aura pas de nouveau franchi les bords du Rhin, et ne se sera pas montré aux Saxons.

— Baudoin, dit le roi à son neveu en le prenant à part, ce fut grande folie à vous de vouloir passer le fleuve. Par le corps de saint Denis qui me protége, je commencerai par le passer moi-même, et vous le passerez après moi; si les Saxons viennent vous assaillir, vous vous défendrez contre eux, mais comme il convient que cela se fasse, à l'égard des sept rois couronnés auxquels je fais la guerre. Vous êtes jeune, fort; moi, je suis affaibli par l'âge, et si je me tiens bien, vous devez vous tenir encore mieux. Je n'ai pas mes amours au delà du Rhin; vous, vous les avez. Je puis vous donner cent hommes armés, avec lesquels vous en ferez plus que vous ne pouvez croire. Bien que Witikind fasse la garde autour de la reine, vous trouverez bien moyen de jouter devant elle. Vous

êtes brave, fort, bon chevalier; la femme que vous aimez est à l'autre bord, allez, vous ne pouvez manquer d'imprimer la terreur parmi les Saxons.

— En vérité, répond Baudouin, vous présentez la chose sous son beau côté; si je vous ai irrité, il est certain que vous voulez en tirer vengeance. Je traverserai le Rhin puisque vous le commandez, et ce ne sera pas la première fois que je serai environné de périls et d'embûches. Plaise à Dieu que j'en puisse revenir! Si les Saxons me tuent, il ne vous en reviendra pas grand'chose; et, selon toute apparence, vous aurez même à vous en repentir; car tels qui vous aidaient, moi vivant, s'éloigneront de vous, après ma mort, et iront chercher l'honneur dans des royaumes étrangers. Que si je reviens, jamais je n'aurai vos bonnes grâces.

— Baudoin, dit le roi, vous ferez de votre mieux, je me suis trouvé dans de semblables difficultés, et Dieu aidant, je les ai surmontées.

— Sire, reprit Baudoin en partant pour aller à sa tente, vous vous moquez de moi.

Persuadé que son oncle veut l'exposer à une mort certaine, Baudoin, dans sa colère, le traita de lâche, et fut s'armer. A peine monté à cheval, il se jeta à la nage dans le fleuve et aborda à l'autre rive.

Les Saxons, de leur côté, surveillaient leurs ennemis. Un espion déguisé sous des habits français, était parvenu jusque dans la tente de Charlemagne, où il avait pris connaissance de l'état de l'armée française et du nombre des chevaliers que leur valeur rendait le plus redoutables.

Il rapporta ce qu'il avait vu et avertit Witikind des combats particuliers qui avaient eu lieu, ainsi que des pertes importantes que les Saxons avaient déjà faites; enfin il apprit au roi qu'à la suite d'une petite altercation qui avait eu lieu entre Baudoin et Charlemagne, ce dernier avait chargé son neveu de passer le fleuve, d'entrer dans la pavillon de la reine, de manière à ce que sa visite fût connue de tout le monde, et que là, après avoir témoigné sa tendresse à Sébile, il s'y prît de manière à obtenir d'elle, en don, l'anneau qu'elle portait au doigt; ajoutant que si Baudoin ne remplissait pas cette condition, il ne lui rendrait jamais son amitié ni sa faveur.

A ces mots, Witikind reste confondu, et baisse la tête, tandis que les Saxons qui l'entourent s'écrient :

— Mais Charles est donc un homme de fer et d'acier, il n'aime donc pas son neveu, qu'il le soumet à une pareille épreuve? Beaudoin ne pourra pas passer sans être vu, et nous allons le mettre en pièces, avec nos épées!

— C'est en effet ce qui va arriver, dit l'espion, n'en dites pas davantage, car le voilà qui chevauche à toute bride.

Witikind devint furieux de jalousie et fait mettre tout son monde sur pied.

Cependant Baudoin, à la vue des pavillons des dames et surtout de celui de *son amie*, méprise tout danger et se promet de donner haute preuve de courage et de chevalerie.

Dans le trouble où sont jetés tout à coup les braves de l'armée saxonne, Witikind est abordé par le roi de Perse, Justamont, qui lui fait observer que ce serait donner preuve de grande pauvreté de cœur, si toute une armée se mettait ainsi en émoi, pour un seul homme; qu'il lui demande le don de se présenter seul, pour combattre le chevalier français, ajoutant dans sa naïveté mahométane que si avant l'heure des Complies, il ne force pas Baudoin de se soumettre au roi de Saxe, il s'engage à renoncer à tous ses Etats. En disant ces mots, Justamont s'avance vers Witikind, qui reçoit son gant plié, et octroie la bataille.

Le roi de Perse se dirigea aussitôt vers la tente de la reine, de l'intérieur de laquelle Sébile était sortie avec Hélissan pour se distraire. A la vue de Justamont, elle lui demande où il va.

— Pour ne vous point mentir, répond le Persien, je vais à la recherche d'un pauvre soldat, qui a traversé le Rhin dans l'intention de ravir des chevaux; un vrai drôle qui s'avise, à ce que l'on prétend, de s'approcher des dames. On le nomme Baudoin. Mais par mon Dieu Mahomet, si vous voulez me donner un baiser de fin amour, je lui ferai sentir ce que vaut mon épée fourbie d'acier.

— Volontiers, dit la reine, mais ce sera au retour. Prenez garde, cependant; et s'il est aussi pauvre en effet que vous le dites, vous devriez lui laisser faire quelque gain. Il n'a peut-être pas d'autre métier pour vivre. Quant au goût qu'il a d'aimer en haut lieu, c'est une raison pour vous tous, chevaliers, de le priser davantage, puisque pauvre il cherche à s'élever: en tout cas, et quel qu'il puisse être, je ne saurais le mépriser, puisqu'il vient pour se mesurer et combattre avec vous tous.

Je n'ai qu'une prière à vous adresser, Justamont, c'est de ne pas le ménager : prenez-le, mettez-le entre les mains de Witikind qui le fera juger selon les lois des Sarrasins.

Puis elle ajoute entre ses dents :

— Allez le combattre, et vous ne reviendrez pas m'annoncer votre victoire; j'en gagerais cent livres d'or!

Certain d'avoir le baiser de la reine au retour, Justamont pique son cheval et s'avançant près d'une forêt :

— Baudoin, s'écrie-t-il, si tu es dans la sapine, sors, et viens à moi afin que tu apprennes ce que je puis faire. Je sais que tu as le cœur malade d'amour pour Sébile, et je viens t'apporter le remède; la noble Sarrasine m'a chargé de te donner son salut.

Baudoin apparaissant tout-à-coup s'incline respectueusement, et devine bien, par ces mots, qu'avant la fin du jour il aura un baiser de la reine.

Mais les deux chevaliers se disposent au combat, et préalablement se font des menaces au milieu desquelles Justamont ne manque pas de se vanter du baiser qui lui a été promis. Ils se battent, et le roi de Perse est tué.

Cette première expédition faite, Baudoin met pied à terre, attache son cheval Vairon à un arbre, désarme le cadavre de Justamont, se revêt de son armure, prend son gonfalon, monte son cheval, se recommande à Jésus et se met en marche, certain, sous ce déguisement, d'échapper à tous les espions.

VIII



Un peu après, Baudoin rencontra un gros de Saxons. L'un d'eux, en le voyant, lui saute au col pour l'embrasser en lui demandant :

— Eh bien, d'où venez-vous, Justamont? Dites-moi, comment les choses se sont passées et si vous avez tué Baudoin.

Baudoin savait un peu d'allemand :

— Oui, dit-il, je l'ai vu il y a quelques heures, et l'on peut s'en apercevoir à mon écu qui est tant soit peu percé. S'il eût voulu se rendre, je l'aurais amené à Witikind mon seigneur, mais je ne connais encore personne qui soit en état de le jeter à bas de son cheval. Il s'est vanté à moi qu'il donnerait un baiser aujourd'hui à Sébile, dans sa tente, et qu'il lui prendrait l'anneau qu'elle porte à son doigt; gage qu'il doit livrer à Charlemagne, faute de quoi il ne pourra pas se raccommoder avec son oncle. Chevauchez donc de tous côtés, surveillez-le avec grande attention; pour moi, je ne puis vous aider en ce moment, ma présence est nécessaire ailleurs.

Disant ainsi, il pique son cheval, va droit à la tente de la reine, et se débarrasse ainsi des Saxons qui se mettent à chevaucher aveuglément de côté et d'autre.

Sébile était toujours en dehors de son pavillon. En apercevant Baudoin :

— Justamont, dit-elle, vous voilà de retour? Contez-nous donc vos nouvelles, nous les entendrons avec plaisir. Vous avez trouvé Baudoin? car dans l'état où est votre écu, vous ne sauriez le nier. Si vous l'aviez amené mort, ou même blessé, vous auriez eu le baiser promis; on n'aurait pu vous le refuser.

— Dame, lui dit le neveu de Charles, vous me traitez durement. Sachez qu'il arrive souvent que l'on promet une chose et qu'il en arrive une autre. Néanmoins, je suis heureux et content de ce don.

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'y en a pas que l'on puisse obtenir plus facilement, au point où je me sens pris d'amour pour toi.

En entendant ce langage, la reine éprouva de la peur et de la pitié, s'imaginant que Baudoin avait reçu une blessure ou était retenu prisonnier. Elle pencha son visage et demeura pensive.

Baudoin n'avait pas sujet d'être fâché de la voir dans cet état; il mit sans tarder pied à terre, ôta son heaume et délaça sa vantaille.

A peine Sébile l'a-t-elle reconnu, qu'elle ne se sent plus la même, et elle reste muette de joie. Baudoin la prend par le doigt, l'emmène dans la tente, et là ils se donnent cent baisers.

— Ah! Beaudoin, dit la reine: vous venez bien, je dois vous aimer beaucoup pour tout ce que vous avez fait à cause de moi.

— Madame, répondit Baudoin, sachez que je n'ai rien de plus cher que votre amour; sachez que je suis exilé d'auprès des Français à cause de vous; le roi Charles, mon oncle, m'a chassé de sa cour, et jamais, dit-il, il ne s'apaisera jusqu'à ce que je lui apporte cet anneau que vous portez au doigt; tant, dit-il, il prend intérêt à la grande amitié qui nous unit, tant il désire en avoir la preuve.

— Eh quoi! dit la reine, le roi ne peut être apaisé que par ce moyen? Ainsi vous n'êtes pas venu seulement ici pour mon amour? Allez, retirez-vous, et garantissez-vous des Saxons; car ils ne vous aiment guère et s'ils pouvaient vous tenir, ils vous écorcheraient. Si vous êtes chassé de France par Charles, allez dans un autre pays; un homme vaillant est toujours sûr d'être bien reçu partout.

A ces mots Baudoin éprouva une colère intérieure. Il poussa des soupirs, tint la tête baissée, et des larmes roulèrent sur sa poitrine, tant il éprouvait de douleur et de honte.

— Dieu! dit-il, voilà donc ce qu'elle est! En fin de compte, la femme est toujours changeante, ce qu'elle promet le matin loyalement, se réduit bientôt à rien, ou elle le destine à d'autres. C'est ce que me fait éprouver aujourd'hui cette Sarrasine sur l'amour de laquelle je comptais.

Avec de la persévérance et de l'empressement, il n'est rien que n'en pût obtenir un valet de cuisine; et pour un misérable anneau qui ne vaut pas une poitevine elle m'éconduit et me plonge dans le désespoir. Ce qu'il y a dans la femme ne vaut pas grand'chose; et c'est perdre son temps que de l'employer à l'enseigner.

Quand elle s'est emparée d'un homme, elle devient un mauvais voisinage pour lui. Certes il vaut mieux mourir, plutôt que celle-ci, ou toute autre, ait mon amour!

Après cette sortie contre le beau sexe, Baudoin revint sur ses démêlés avec son oncle et se promit de faire payer cher aux Saxons tous les ennuis qu'il éprouvait.

Cependant que Baudoin s'affligeait ainsi dans le pavillon de soie, la reine le regardait en souriant, et lui montrait toute sa joie. S'agenouillant devant lui elle passe son bras autour de son col et lui donne *quatorze* baisers de suite, puis elle lui dit :

— Beau doux ami, je voulais vous mettre à l'épreuve. Tels sont les jeux d'amour, pour ceux qui le connaissent. Il ne vit que de querelles vives. C'est une dure chose que la guerre entre les amants, et le rire se prolonge jusqu'à ce que la courroie se rompe. Mais l'amour ne tarde pas à renaître, à moins qu'un cœur félon ne s'écarte de la véritable voie.

— Baudoin, ajouta Sébile, croyez-vous que je sois à un autre qu'à vous? Ah! soyez-en certain, mon cœur vous est acquis, et je n'ai pas la volonté de pouvoir faire autrement. Puisque mon cœur est à vous, il renonce à tout autre; prenez le reste, j'abandonne l'autre proie. »

A ces mots, ils se donnent force baisers et mènent grande joie.

Mais, par malheur, un Saxon qui les espionnait, a vu tout ce qui se passait et va raconter le fait à Witikind qui était là avec cinq cents hommes.

— Sire roi, lui dit l'espion, j'ai laissé Baudoin donnant des baisers à la reine. Il en fait plus à sa volonté que vous n'en feriez vous-même; et il faut que vous sachiez que la reine consent à tout.

La colère et la jalousie de Witikind devinrent plus violentes que jamais à ce récit, et le malheureux roi se prépara à surprendre Baudoin.

Baudoin passait si bien son temps sous le pavillon, qu'il y demeura plus longtemps qu'il n'eût fallu; et sans les attentions de mademoiselle Hélissan de Cologne, toujours à son poste pour protéger les amours de la reine, les choses auraient pu très mal tourner. Mais Baudoin, averti par elle de l'arrivée de Witikind, remit ses armes, monta à cheval et vit bientôt Witikind et ses cavaliers s'approcher.

A la vue du danger auquel il était exposé, le chevalier français ne put retenir le dépit que faisait naître en lui la conduite de Charlemagne qui le mettait à de si rudes épreuves :

— Ah! vieillard Charles, s'écria-t-il avec amertume, que Dieu te perde! Qu'espères-tu gagner si je meurs au milieu des Saxons? Va! tu n'aimas jamais que ceux qui t'ont flatté, ou que tu pouvais faire agir à ta fantaisie.

C'est par ta faute que Roland et Olivier sont morts; je vois bien que ton désir est que j'aille les rejoindre, et c'est une vraie folie que d'employer son courage à ton service. Mais par l'apôtre de Rome, si je puis combattre les Saxons, sauver ma vie et retourner sain et sauf de ce mauvais pas, ni pour aucune prière, ni pour cent livres d'or pur, je ne renoncerais à tirer vengeance de toi.

Plein de ces terribles pensées, Baudoin chevauchait avec les armes et le gonfalon déployé de Justamont, de telle sorte que Witikind, aveuglé par la jalousie et trompé d'ailleurs par le costume persan que portait le chevalier français, prit complétement le change.

Non loin de là, quelques Saxons rencontrèrent le cadavre du véritable Justamont, avec Vairon, le cheval de Baudoin, attaché à un arbre. Ces soldats s'imaginant trouver de l'or dans les arçons de la selle, voulurent s'en emparer, ce qui effraya Vairon, lequel rompit sa bride, s'enfuit vers le fleuve, qu'il traversa selon l'habitude que lui en avait fait prendre son maître.

Alors les Saxons reportèrent leur attention sur Baudoin dont ils cherchèrent à s'emparer; mais celui-ci s'étant enfoncé dans une vallée, évita les traits qui lui étaient lancés, et près de quitter la rive saxonne, il jeta un dernier regard sur les lieux et la contrée où était celle qu'il aimait.

Toutefois, pendant sa retraite, il fit encore la rencontre de Witikind, et les deux héros se lancèrent chacun une bordée d'injures mêlées à des bravades chevaleresques.

Enfin Baudoin rompit l'écu du roi, en lui portant plusieurs coups, et après lui avoir adressé encore quelques sarcasmes, il alla se jeter à la nage et traversa le Rhin.

IX

Retiré dans son camp, Witikind resta triste et confus. Pour le chevalier français, arrivé sur l'autre rive, il alla se jeter sous une aubépine et vit bientôt passer Vairon, son cheval, qui, fatigué d'avoir été poursuivi, s'en alla droit au camp français pour se reposer. A peine Pincenet, l'écuyer de Baudoin, l'a-t-il aperçu revenant seul, qu'il s'écrie :

— Ah! mon maître est mort!

Chacun répéta cette nouvelle, tant qu'enfin elle arriva jusqu'au roi, qui, plein de colère, piqua son cheval et s'avança jusqu'à l'aubépinier où reposait Baudoin, qu'il ne reconnut pas à cause des armes païennes dont il était revêtu.

Pour Baudoin, à peine eut-il aperçu son oncle, qu'une joie cruelle se fit sentir au fond de son cœur. Il monta à cheval et se disposa à recevoir Charlemagne qui mourait d'envie de combattre et de frapper.

L'empereur pique des deux et s'élance vers Baudoin.

— Glorieux roi céleste, dit son neveu en l'attendant, je porte la plus mauvaise intention dans mon cœur. Voici venir mon oncle qui, chagrin de ma mort, croit qu'il en va tirer vengeance sur un Saxon; et cependant, tant je suis criminel et félon, je m'apprête à reconnaître ce bon sentiment par une horrible récompense. Non, malgré tous mes efforts, je ne pourrai lui pardonner sa colère et ses querelles, tant que je n'aurai pas frappé son blason.

Glorieux sire, qui as souffert la passion, qui as pardonné à Marie Madeleine et as ressussité Lazare, consens à ce que, dans cette circonstance, Charles ne soit pas humilié, et que je ne m'avilisse pas trop.

Disant ces mots, il met la main sur l'arçon et monte sur le cheval saxon encore tout mouillé, puis il s'élance dans le pré, comme un émerillon.

Impatient de se mesurer avec son oncle, Baudoin ne pouvait sentir son orgueil désenflé qu'après avoir fait éprouver son pouvoir et sa force à Charlemagne. Le combat s'engagea, les armures furent endommagées de part et d'autre, et Baudoin alla jusqu'à être prêt de désarçonner Charlemagne. Mais le neveu s'écria alors :

— Oncle! est-ce que vous ne me reconnaissez pas? Sachez que vous avez retrouvé votre neveu Baudoin. Mais si vous vous êtes moqué de moi, je me suis vengé. Je suis enchanté que nous nous soyons mesurés, maintenant me voilà purgé de toute la mauvaise humeur que je conservais.

Sachez que j'ai donné plus d'un baiser à la reine Sébile, que je suis possesseur de son anneau, que j'ai jeté Witikind à bas de son cheval devant

ses vassaux, et qu'il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je ne vous fisse vider les arçons.

Ayant ainsi parlé, Baudoin met pied à terre, délace son heaume, découvre son visage, embrasse la jambe de l'empereur et lui demande merci. Le bon roi Charlemagne aime tant son neveu qu'il se console facilement d'avoir été presque vaincu par lui, et qu'il lui pardonne.

Les chevaliers de l'armée viennent bientôt les joindre, et Baudoin, après avoir raconté tout ce qu'il a fait chez les Saxons, donne la bague de la reine à Charlemagne. Alors tout le monde remercie Dieu de l'heureuse issue de ces événements.

Tout près de l'endroit où ils se trouvaient, un cerf passa le Rhin à la nage, et l'idée vint à Charlemagne de faire jeter un pont sur le fleuve, en suivant la ligne du trajet de l'animal. L'empereur ordonne aussitôt que l'on se mette à l'ouvrage et prétend que, selon l'usage des anciennes légions romaines, tous les soldats de son armée concourront à cette construction. Mais les chevaliers se trouvèrent fort offensés d'un pareil ordre, et ils se dirent entre eux :

— Que ce n'était pas leur métier; que, s'ils étaient venus de leur pays pour aider Charlemagne à défendre ou à conquérir ses terres, ce n'était pas une raison pour qu'il les chargeât de travaux avilissants que n'avaient jamais fait leurs ancêtres.

Un chevalier allemand s'adresse à l'empereur lui-même :

— Sire, lui dit-il, nos barons allemands vous font savoir qu'au temps de votre père, ils n'avaient pas pour habitude d'abattre les forêts; ils ne sont pas charpentiers! Que les Français fassent le pont, eux à qui vous donnez de l'or, que vous nourrissez et à qui vous fournissez des chevaux quand ils en manquent. C'est à eux de commencer.

Charlemagne fut fort courroucé de cette prétention; mais les Allemands, les Bavarois, les Bourguignons et les Lombards, formèrent une espèce de conspiration et se mirent en marche pour quitter l'armée.

Toutefois, l'empereur qui trouvait fort mauvais que l'on voulût faire exécuter aux Français seulement un ouvrage que l'on regardait comme avilissant, fit valoir devant les étrangers leurs titres de noblesse.

Puis, envoyant le duc Naymes, son conseiller, vers les déserteurs qui persistaient dans leur résolution de se retirer, cet officier les menaça, au nom du roi, de les priver des avantages qu'ils tenaient de lui et des récompenses qui leur étaient promises après la conquête de la Saxe. Cet argument détermina les Allemands, Bavarois et autres, à rentrer dans l'obéissance et à concourir à la construction du pont, dont on s'occupa effectivement aussitôt.

On annonça cette nouvelle à Witikind, et la bâtisse du pont se fit au milieu de combats continuels. De l'autre côté du fleuve, les Saxons élevèrent une espèce de tour ou forteresse, d'où ils inquiétèrent les Français. Mais après une résistance opiniâtre de part et d'autre, l'armée de Charlemagne passa enfin le Rhin, et il se livra une bataille.

Les Saxons commencèrent à plier, et Baudoin et Bérard ne furent pas les derniers à montrer leur valeur, comme on le pense bien.

La mort de Garin d'Ansaume, chevalier français, anima de nouveau Charlemagne qui jura de le venger.

A cette nouvelle, son neveu Baudoin piqua des deux et s'élança sur Murgalon qui avait tué Garin; le chef saxon eut le cœur percé et tomba mort. Cependant les Saxons ne cessèrent pas de se défendre avec courage, et ils firent éprouver des pertes cruelles à l'armée française. Witikind, à cette apparence de succès, sentit ranimer encore son courage, et défia Charlemagne lui-même.

Les deux armées s'arrêtèrent alors pour voir combattre leurs chefs; et après une lutte longue et acharnée, Charlemagne qui avait reçu plus d'une blessure, tua Witikind. Alors les Saxons s'enfuirent, et les Français les poursuivirent et les dispersèrent.

X

Bientôt l'empereur fit sonner la retraite, et donna des ordres pour que l'on rassemblât les différents corps de son armée; puis s'adressant aux chefs principaux :

— Barons, leur dit-il, allez sans tarder un seul instant, pour vous emparer de la reine Sébile et d'Hélissan de Cologne, ainsi que des autres, et amenez-les moi, afin que je confirme le don que j'ai fait à Baudoin et à Bérard.

Les chevaliers de Charlemagne allèrent en effet aux pavillons des dames demeurées seules après la retraite des Saxons dans la ville de Trémoigne. Sébile se voyant prisonnière, se mit à faire des plaintes sur la mort de son mari Witikind, qu'elle avait toujours aimé et auquel elle n'avait jamais fait aucun tort, disait-elle.

Mais Hélissan la rassura, et, pour dissiper ses inquiétudes sur l'avenir, elle lui dit que :

— Si Baudoin n'a pas trouvé la mort dons le combat, il l'épousera certainement dans le mois. Que l'empereur l'a promise à Baudoin à la fin de la guerre; et que si elle consent à quitter Mahomet pour embrasser la foi du fils de Marie, après avoir été bénie sur les fonds de baptême, les noces se célébreront au milieu de la joie.

Sébile fut en effet conduite devant Charlemagne dont elle embrassa les genoux en implorant sa générosité.

L'entrevue de Sébile prisonnière avec Charlemagne victorieux fut attendrissante. La reine se confia à lui et lui avoua que, son époux étant mort, elle demeurait seule, sans ami, sans protecteur, si personne n'avait pitié de son infortune.

Alors Charles la presse dans ses bras, fait appeler son neveu Baudoin, et dit à Sébile :

— Dame, voici un brave guerrier; c'est le fils de ma sœur, il est noble. Si vous voulez l'épouser, je vous ferai baptiser selon la loi de notre

Créateur. Il sera roi, et vous partagerez ses honneurs.

Si vous préférez conserver la loi païenne, plutôt que d'épouser le comte, je n'y vois d'autre inconvénient que de ne pouvoir faire les choses pour votre bien, comme c'était mon intention.

Sébile déclara que, dans sa position, elle ne voyait rien de plus raisonnable que de se confier aux Français :

— Car, ajouta-t-elle, si je refusais le comte, je ferais une folie, et jamais Dieu ne m'octroiera un meilleur mariage. Je désire seulement qu'il soit aussi du gré de Baudoin.

La reine promit donc de laisser le Mahomet de la Mecque ; mais, avant, elle demanda une grâce : ce fut de faire chercher les restes de Witikind sur le champ de bataille, pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

On satisfit à son désir, et le corps de Witikind lui fut apporté en grande pompe. Quand elle revit son époux mort, le visage de la reine se baigna de larmes, et elle s'écria :

— Hé ! Witikind, qui étiez de si haute noblesse, si Mahomet a quelque puissance au ciel et sur la terre, et pour ne pas invoquer encore celui qui ressuscita Lazare, je le prie et requiers de vous accorder le pardon de vos fautes !

— Ne vous tourmentez pas, madame, lui dit le comte Salemon, là présent, lorsqu'on a l'espérance de posséder un amant tel que le meilleur chevalier du monde qui vous est offert par Charles, c'est un bel échange à faire contre un mort.

Ce à quoi la reine répondit :

— Sire, que Dieu soit béni ! Mes plaintes ne monteraient pas à la valeur d'un bouton ; aussi convient-il que je me résigne comme une femme en prison et entourée de tant d'hommes, si on ne lui fait pas grâce.

Charlemagne, impatient de décider Sébile à se convertir, lui accorda tout ce qui put la flatter. Il fit bâtir un tombeau splendide à Witikind, à qui on rendit les derniers honneurs, selon les usages de son pays.

Après avoir fait promettre mariage à Sébile et à Baudoin, et avoir fiancé de nouveau Bérard et Hélissan, le roi s'avança vers la ville capitale, Trémoigne, abandonnée par les Saxons ; il s'en empara, et, de ce point important, se proposa de pousser vivement la conquête de la Saxe.

Préalablement, en présence de tous les barons de sa cour, Charlemagne fit baptiser Sébile par l'archevêque de Reims ; il la fit marier ensuite avec Baudoin, et mit sur la tête de celui-ci la couronne de Saxe, qui avait appartenu à Witikind.

La joie régnait dans l'armée ; mais la lune ne fournira pas deux fois son cours sans que cette joie ne se soit changée en douleur.

Cependant, le roi profita de ces fêtes pour faire *chrestienner*, baptiser toutes les dames et demoiselles saxonnes prisonnières, auxquelles il donna de ses francs-hommes pour époux ; puis il se décida à faire un voyage en France.

Mais les deux fils de Witikind, Fieramor et Dyalas, qui se tenaient dans une ville nommée Trape, formèrent le projet de venger leur père. Baudoin leur envoya un message pour les engager à se soumettre. Outre la résistance que les deux jeunes gens voulaient naturellement opposer, ils y étaient encore entraînés par un certain Fierabras de Russie, du lignage des Jeanz. Il avait six pieds de haut ; ses cheveux étaient blonds et entrelacés, sa barbe rousse et son visage couleur chamois.

Ce personnage, dont la stature, sans être surnaturelle, faisait pressentir, cependant, le géant, gourmanda les deux fils de Witikind sur leur indolence et les anima à combattre. On rassembla des troupes, on se proposa d'attaquer Charles, et l'on se flatta de l'envoyer régner à Aix-la-Chapelle.

XI

Charlemagne, croyant avoir établi son neveu assez solidement pour qu'il pût résister seul aux Saxons, se proposa de faire un voyage en France et se mit en route. Mais les deux fils de Witikind, animés par l'esprit de vengeance, voulurent saisir cette occasion pour attaquer celui qu'ils regardaient comme l'usurpateur de leurs droits. On se battit.

Baudoin, n'écoutant que sa fougue naturelle, montra plus de valeur que de prudence ; tant qu'enfin, après un rude combat qu'il eut avec Fieramor, les Français furent repoussés et forcés de se retirer dans la ville de Trémoigne, où lui et les siens furent assiégés par l'armée saxonne, commandée par les fils de Witikind.

Charlemagne, qui était déjà à Cologne avec sa cour, ne tarda pas à recevoir un messager qui lui apprit les tristes nouvelles de la Saxe. Il appela près de lui le duc de Naymes, Bérard de Montdidier et Lohot le Frison, à qui il fit part du péril où se trouvaient son neveu Baudoin et Sébile. Aussitôt les barons envoient en Anjou, en Frise, en Lorraine et dans le Hurepoix, pour lever des troupes et se porter en toute hâte sur le Rhin. Charlemagne marche à leur tête.

Cependant Baudoin, enfermé dans Trémoigne, passait des jours et des nuits dans l'anxiété la plus vive. Un lundi matin, qu'il s'était levé plus tôt que de coutume, il était avec Sébile appuyé près d'une fenêtre. Tous deux considéraient, de là, les tentes qui formaient le camp des païens, par qui ils étaient tenus assiégés, et, à la vue de tant d'ennemis qu'ils n'espéraient plus vaincre, Baudoin se laissa aller au découragement.

— Beau doux ami, lui dit alors la reine, ne vous effrayez pas ainsi, Charles vous secourra.

A peine avait-elle dit ces mots, que, mettant la tête hors de la fenêtre et apercevant l'armée française, elle s'écria :

— Sire, voici votre oncle qui s'avance fièrement avec ses troupes ; voyez-vous l'oriflamme que vous avez portée tant de fois ?

— Dieu créateur ! dit aussitôt Baudoin, je pourrai donc me venger encore de la gent païenne !

Puis, descendant avec précipitation les marches de son palais :

— Armez-vous, chevaliers ! s'écrie-t-il à ses gens, Charles est de retour !

Les deux armées ennemies se mirent en présence sous les murs de Trémoigne, et il se donna bientôt une terrible bataille à laquelle Charlemagne prit part.



Entre tous les Français qui montrèrent le plus d'ardeur, Bérard de Montdidier se fit remarquer encore. Voyant Charles dangereusement engagé avec les ennemis, il vint dans la mêlée et abattit, d'un seul coup, un Saxon prêt de donner la mort à l'empereur.

A ce moment, avec Fieramor, vint Fierabras, le seigneur de Russie, se dirigeant contre Bérard, à qui il porta un coup de lance qui lui traversa la poitrine près du cœur. Malgré son horrible blessure, Bérard se maintint sur son cheval et trouva encore la force d'adresser ces mots à son ennemi :

— Saxon orgueilleux, que Dieu te maudisse! tant je sais maintenant à quel point tu es plein de méchanceté et de fraude. Je ne me défiais pas de toi, c'est par trahison que tu m'as donné la mort; que Dieu tout-puissant protége les autres, car je ne pourrai plus désormais leur être en aide.

— Ha! Hélissan, ajoute-t-il, ce lâche païen est cause que notre amour est détruit, cet amour que naguère je vous avais juré! Maintenant, je vous manque de foi. Ah! si j'eusse vécu, que je l'aurais bien tenue; et si je vous avais eue pour amie, je vous aurais priée de m'aimer encore davantage : mon âme en eût éprouvé tant de joie!

Malgré sa blessure, Bérard se tint encore sur son coursier, faisant les derniers efforts pour éloigner ses ennemis. Mais les Saxons, épouvantés en quelque sorte par la force de la vitalité de Bérard, qui, malgré les flots de sang qu'il perdait, leur opposait encore de la résistance, se jetèrent sur lui en grand nombre e et parvinrent à tuer son cheval.

Démonté et perdant son sang, Bérard regarde autour de lui et se traîne sous un laurier qu'il aperçoit à sa droite. Se sentant près de mourir :

— Dieu, père tout-puissant! dit-il, reçois, s'il te plaît, aujourd'hui, l'âme de ton chevalier, et protége Charlemagne et son neveu Baudoin contre la mort et contre tout dommage! Protége aussi Hélissan, afin que, si elle se marie, elle le fasse dignement pour elle!

En prononçant ces mots, Bérard se sentit faiblir. Il délaça péniblement son heaume, se débarrassa de son écu, ne conservant à la main que son épée nue, à laquelle il dit :

— Ah! mon épée, vous qui m'étiez si chère, quelle douleur pour moi de penser que vous allez tomber entre les mains des Saxons!

Près de lui était une grosse pierre. Rassemblant ce qui lui restait de force, Bérard s'en approcha et se mit à la frapper avec son épée, dans l'espérance de briser son arme; mais la force lui manqua, et il eut le désespoir de ne pouvoir la détruire.

Bérard perdait toute force avec le reste de son sang, et déjà il avait éprouvé plusieurs défaillances. La mort le pressait. A défaut de prêtre, il s'était communié avec trois herbes fraîches, au nom de la Trinité, après s'être tourné vers l'Orient. Mais bientôt sa bouche se noircit, ses dents se serrèrent, son visage devint pâle et son œil s'obscurcit. Les deux bras placés en croix sur sa poitrine, il voulut se recommander à Jésus, le roi de majesté; mais la parole lui manqua, et il s'évanouit pour jamais.

La mort de Bérard porta au plus haut degré la douleur et la colère dans l'armée de Charlemagne, et lui, ainsi que tous ses barons, brûlèrent de venger la perte de leur digne compagnon d'armes. Le neveu de Charles, Baudoin, se montra encore plus impatient que tous les autres; dans sa fureur, il cherchait des yeux quelque ennemi, et choisit, pour l'aller trouver, Fieramor, qui caracolait encore fièrement devant les Saxons. Il l'apostrophe, l'injurie, lui reprochant la mort de Bérard, et enfin s'élance à toute bride sur lui. Mais Fieramor attendait son ennemi sans s'émouvoir.

Alors commença un affreux combat entre eux. Les armures des deux rivaux furent également fracassées, leurs épieux teints d'autant de sang, mais tous deux restèrent fermes sur leurs arçons.

Dans ce combat furieux, Baudoin, ainsi que le Saxon, s'étaient fait une blessure à la poitrine, audessous de la mamelle; mais ils cessèrent pas de combattre. Les deux guerriers semblaient même redoubler de fureur, et ils ne laissèrent ni un clou ni une clavette à leurs armures.

— Païen! s'écrie enfin Baudoin, crois au Dieu qui est né d'une vierge, et nous laisserons le combat. Notre accord serait beau; je te mènerai au roi d'Aix-la-Chapelle, et nous te ferons baptiser toi et tes gens!

— Vassal, répond Fieramor, cesse de parler ainsi, je ne te cèderais pas une prunelle de haie. Le sort de ce pays sera décidé par le tranchant de l'épée. Notre sang coule, et tous deux nous sommes blessés à la poitrine. Nous sommes à deux de jeu, et, si je ne me trompe, ce n'est pas Charlemagne qui aura l'honneur de la partie.

XII

Fieramor continuant de parler, et reprochant aux Français d'avoir causé la mort de cinq cent mille hommes en Saxe, d'avoir tué Witikind, finit par dire ironiquement à Baudoin qu'il ne fera plus la cour à la reine Sébile.

Après ces mots, les deux combattants tirent leur épée, la seule arme qui leur reste, et se portent de nouveau des coups terribles. Enfin Baudoin frappe Fieramor entre le col et l'épaule, et l'étend mort à terre.

— Outre, fils de..., lui dit-il alors, vous ne ferez plus la guerre à l'empereur Charles!

Et il se tourne aussitôt en lançant son cheval au milieu d'un gros de Saxons qui faisait mine de l'entourer. Le corps tout sanglant, mais menaçant encore du regard, Baudoin vit s'écarter les Saxons, qui le suivirent lentement pour le prendre par derrière.

Alors le chevalier français cria : *Montjoie!* dans l'espérance d'être secouru par Charlemagne. Mais c'était en vain qu'il criait; entouré d'une foule de Saxons qui le harcelaient, il en poursuivit plusieurs jusqu'à ce que, accablé par le nombre, on lui tua son cheval, en le laissant lui-même gisant à terre, sans que personne osât l'approcher.

Blessé à mort, seul, n'ayant plus de cheval, Baudoin commença à verser des larmes; puis il adressa une prière à Dieu, dans laquelle, après lui avoir offert ses douleurs en échange de celles que Jésus a éprouvées sur la terre, il termina par dire :

— Ah! reine Sébile, qui mérites tant d'être prisée, tu vas perdre à jamais, aujourd'hui, celui qui t'aimait tant. Nous avons eu peu de temps à jouir

de notre bonheur ; mais c'est par amour pour moi que vous avez reçu le baptême.

Alors le cœur lui manqua, et son épée s'échappa de sa main.

Il sentait sa fin venir ; il se mit en prière. En ce moment, un Saxon, qui l'avait aperçu, s'approcha de lui avec précaution, et le lâche lui dit tout-à-coup :

— Est-ce toi, Baudoin, que je vois là gisant ? toi qui viens nous enlever nos fiefs et nos terres ? Ah ! tu m'as enlevé plus d'un ami, plus d'un parent ! A moi la vengeance, maintenant ! Je vais te couper la tête, et je pourrai me vanter auprès de mes pairs de t'avoir vaincu en bataille.

A peine Baudoin eut-il entendu ces mots, que la colère lui fit oublier ses douleurs. Il rassembla ce qui lui restait de force, prit son épée, qui était sur l'herbe, et, d'un seul coup, abattit le Saxon. Mais l'effort qu'il fit fut le dernier, et il retomba mort.

La consternation se répandit dans le camp français, lorsque l'on apprit cette nouvelle, et Charlemagne se laissa aller à une telle douleur, que le duc Naymes, l'homme sage et prudent par excellence, représenta au roi qu'il ne lui convenait pas de se livrer ainsi au chagrin, mais que son devoir était de s'occuper du salut de son armée et de la réussite de son entreprise.

— Naymes, lui répondit l'empereur, cette douleur est trop grande pour que je puisse la calmer ni l'oublier. Ah ! traître Ganelon, qui m'as privé de Roland, mon bras droit ! je commençais cependant à m'accoutumer à cette perte ; et je ne craignais plus aucun revers, tant que mon autre neveu Baudoin vivait !

— Par mon chef, répond le duc de Naymes, qu'on le veuille ou non, il faut bien supporter ce malheur, et nous devons aller combattre ces Sarrasins félons que Dieu confonde !

Enflammé par ces paroles, l'empereur piqua aussitôt son cheval et donna la mort à un chevalier saxon qui le défiait en se moquant de lui et de la mort de Baudoin.

Mais le sage Naymes, qui redoutait également les actes de faiblesse et de témérité, engagea le roi à se retirer dans sa ville, pour se mettre en sûreté jusqu'à ce que les braves Hurepoix fussent arrivés et vinssent lui prêter secours.

— D'après leur promesse, ils ne peuvent tarder, ajoute Naymes, et, adjoints à vos troupes, ils trancheront la tête à tous les Saxons.

Toutefois, l'empereur eut des scrupules. Il craignit qu'on ne l'accusât de lâcheté en laissant ainsi son armée. Mais Naymes, poursuivant son idée, représenta au roi, qu'après avoir perdu successivement Roland, Gérard et Baudoin, sans parler de tant d'autres braves chevaliers, si le malheur voulait qu'il succombât lui-même les armes à la main, la France serait perdue.

Quoiqu'à regret, et non sans peine, Charlemagne consentit à se retirer. Mais, avant de suivre ce conseil, on chargea plusieurs chevaliers d'aller chercher le corps de Baudoin, afin qu'il ne demeurât pas au pouvoir des Saxons, et, pendant que l'on en faisait la recherche, la reine Sébile vint près de Charlemagne pour savoir des nouvelles de son époux.

La malheureuse reine crut d'abord qu'on voulait se jouer d'elle, lorsqu'on lui annonça la mort de Baudoin ; mais bientôt le corps du chevalier ne lui laissa plus aucun doute sur son infortune, et elle se livra à tout son désespoir.

Le duc de Naymes arracha Sébile du cadavre de Baudoin, qu'elle couvrit de larmes et de baisers, et, pendant toute la nuit suivante, Charlemagne fut en proie au plus vif chagrin.

XIII

Enfin, sur le matin, un Saxon, le roi Dyalas, s'approcha des portes de la ville où était Charlemagne, et le défie en criant à haute voix :

— Où es-tu, vieux guerrier, que je te vainque et que je te fasse renier ta foi ? Pourquoi te caches-tu ainsi dans cette ville ? Je te le dis, tu ne retourneras jamais en France, à moins qu'on ne t'y porte en l'air et par enchantement. Moi, au contraire, avant la fin de l'année, je serai à Paris, portant une couronne d'or, et tout le pays sera sous mon commandement. J'y enrichirai ceux qui m'auront servi, et l'on y rendra hommage à Mahomet et à Tervagant, dans Saint-Denis. Fais ce que je te commande : sors armé et sur ton cheval, pour combattre corps à corps avec moi, et mesurons-nous sans l'aide d'aucun chevalier d'une part et d'autre. Si tu peux me vaincre, je te le dis, tu en retireras une grande gloire.

Charlemagne accepta le défi, combattit avec Dyalas, et, après l'avoir vaincu, lui imposa la condition de recevoir le baptême, ce à quoi le prisonnier se refusa.

Cependant le roi donnait des ordres pour que les corps de Bérard et de Baudoin fussent embaumés, et il ne cessait d'avoir les soins les plus touchants pour Sébile, à qui il offrait, si elle désirait se remarier, les plus brillants partis de son royaume.

Mais rien ne pouvait adoucir la douleur de la reine, et Charlemagne lui-même montra encore tant de chagrin en cette occasion, que le duc Naymes fut obligé de le reprendre de nouveau de ces excès de faiblesse.

Quant à la reine :

— Ah ! malheureuse que je suis ! dit-elle dans le désordre de son âme, que je maudis l'heure et le jour où je suis née ! J'ai perdu Witikind, j'ai perdu Baudoin, et l'un et l'autre ne m'ont donné que des peines ? Vrai Dieu ! que doit-il arriver ? Vivrai-je longuement ? Mahomet m'a trahie, et Dieu n'a pas voulu que celui que j'aimais tant me restât. Que serait-ce si j'en prenais un troisième ? Non, je ne me marierai plus, qu'à Dieu seul. Jour et nuit, je prierai de tout cœur Jésus-Christ pour le salut de mon âme.

Charlemagne demanda à laver, se mit à table et fit placer Sébile à sa droite. Puis faisant venir le guerrier Dyalas, il le plaça à sa gauche, ne voulant pas le quitter afin de le décider à recevoir le baptême.



Il employa tous les moyens pour engager Sébile à prendre quelque nourriture; mais celle-ci :

— Baudoin, dit-elle, ô noble chevalier, non, je ne pourrais jamais trouver qui que ce soit qui t'égalât. Hélas! tout cet appareil qui m'environne me perce le cœur; et si comme dame Alde au visage fier, qui mourut pour le comte Roland et son frère Olivier, je pouvais tout-à-coup cesser de vivre, je serais au comble de mes souhaits!

La prudence du duc Naymes ne l'empêchait pas d'être un des plus braves chevaliers de l'armée, et il en vint aux prises avec un certain Salorez qu'il finit par vaincre et mettre à mort.

Cependant les nobles et vaillants hommes du Hurepoix étant arrivés ainsi que des Bourguignons, des Lombards et même des Apuliens, l'armée ainsi recrutée par ces nouveaux combattants, tenta un dernier effort pour soumettre la Saxe.

Ces préparatifs imposants firent réfléchir le prisonnier Dyalas sur les suites de la guerre, et changeant tout-à-coup de sentiments, il s'offrit pour aller avec l'armée française se présenter devant ses compatriotes, et les décider à se soumettre à Charlemagne.

— Eh bien, j'accepte, dit le prudent empereur, vous porterez même mon oriflamme. Si vous réussissez, je vous ferai don d'un fief en Saxe. Mais, et croyez-en ma parole, dans le cas de trahison, vous serez pendu.

On arma de la manière la plus brillante et à la française, Dyalas, qui eût été le plus beau chevalier que l'on eût jamais vu, s'il eût cru au Seigneur qui est né d'une vierge.

Lorsque Charles voulut le charger de porter l'oriflamme, Dyalas, avec l'intention de donner un gage de sa sincérité, renonça pour cette première fois à cet honneur, disant :

— Qu'il faut qu'on l'ait éprouvé avant de le lui concéder; et qu'il espère bien qu'avant peu, sa conduite dans les combats sera la preuve de la part non équivoque qu'il prend aux intérêts des Français.

En effet, Dyalas, à la première bataille, déclara aux Saxons que lui, Dyalas, fils de Witikind, renonçait à Mahomet, qu'il croyait en Jésus-Christ, qu'il était lié d'amitié avec Charlemagne et qu'il combattait pour lui.

A cette déclaration, les Saxons, furieux, se précipitèrent tous vers Dyalas qu'ils défièrent. Mais les chevaliers français l'entourèrent, le défendirent; une bataille sanglante se donna, et les Saxons, battus sur tous les points, prirent la fuite.

Pour consacrer cette victoire, Charles fit bâtir, sur le champ de bataille, une abbaye, dans laquelle il mit des nonnes, afin que la reine Sébile pût y demeurer et y pleurer son ami. Quant à Dyalas, après qu'il eut été baptisé par un archevêque, et qu'il eut reçu le nom de *Witikind le converti*, l'empereur de Rome lui donna le royaume de Saxe à gouverner, et fit élever un monument dans la ville de Trémoigne pour consacrer le succès de son entreprise en Saxe.

L'empereur, après avoir conquis tant de terres, donna toutefois une grande preuve de sa sagesse; car il fut redouté et craint jusqu'aux grandes Indes, et les soudans lui payaient des tributs.

RUSTEM

ROMAN DE CHEVALERIE PERSAN, DU POÈTE FIRDOUSI

— 1032 —

I

Rustem était fils de Zal, petit-fils de Sam et arrière-petit-fils de Nériman, lesquels avaient été eux-mêmes des guerriers fameux dans le royaume de Perse.

Dès son enfance il annonça ce qu'il serait un jour. Dix nourrices furent employées à l'allaiter. A trois ans, il montait à cheval; à cinq ans, il se nourrissait déjà comme un homme en l'âge viril, et à huit ans, il pouvait être comparé aux héros de son temps.

A cette époque régnait Kei-Kaus, une sorte de fou couronné qui passait sa vie dans les plaisirs et dans les extravagances. Un jour qu'il avait entendu faire par un poëte, qui s'accompagnait de la harpe, les louanges du royaume de Mazindéran, il se mit en tête d'en faire la conquête, afin de respirer ses forêts de roses et d'aimer ses troupeaux de belles filles éternellement jeunes. Kei-Kaus, en sa qualité de fou et de roi, ne pouvait deviner le piége qui se cachait sous le récit de ce poëte, lequel était un magicien déguisé, envoyé par le roi de Mazindéran pour tenter le roi de Perse et le perdre.

Lorsque Kei-Kaus eut signifié qu'il voulait faire la conquête de Mazindéran, tous ses guerriers prirent l'alarme, et conjurèrent le père de Rustem, Zal, d'user de l'autorité qu'il avait acquise sur l'esprit du roi, pour le faire renoncer à un projet dont les suites pouvaient amener la ruine de la Perse.

Mais toutes les observations de ce sage guerrier furent inutiles; Kei-Kaus tenta l'entreprise et fut fait prisonnier, ainsi que ses guerriers, par le roi de Mazindéran, qui, ainsi que ses sujets, était une espèce de démon, de magicien sous forme de dragon.

Kei-Kaus était en prison; au moment où il regrettait amèrement de ne pas avoir suivi les conseils de Zal, le dragon blanc lui apparut, lui reprocha sa folie ambitieuse et l'avertit qu'aucun pouvoir humain ne pourrait le tirer, lui et les siens, des prisons où ils étaient enfermés.

Cependant Zal, en fidèle seviteur de la cou-



ronne de Perse, s'indigna de savoir le roi ainsi retenu; et s'adressant à son fils Rustem, il lui dit que le moment était venu de tirer son épée, pour délivrer Kei-Kaus.

— Pour moi, lui dit-il, qui ai vécu deux cents ans, je suis vieux et ne pourrais supporter les travaux d'une pareille entreprise. C'est à toi, mon fils, qu'elle convient; et si tu délivres le roi, ton nom sera exalté par toute la terre. Arme-toi!

Rustem fit observer à son père qu'il y avait bien loin jusqu'au royaume de Mazindéran, puisque le roi et son armée avaient mis six mois pour s'y rendre.

Zal répondit à son fils :

— Il y a un autre chemin bien plus court, mais hérissé d'obstacles et de dangers, où l'on rencontre à chaque pas des lions, des démons et de la sorcellerie. Par cette route, quand on peut la parcourir, on atteint au royaume de Mazindéran en sept jours.

Rustem ne balança pas pour suivre ce chemin. Il demanda à Dieu la victoire, s'arma et partit pour aller délivrer le roi.

II



Voilà donc l'intrépide Rustem parti! il est monté sur son coursier Rakush, et fait, en un seul jour, le trajet qui en eût exigé deux.

Affamé, il saisit un âne sauvage, le fait rôtir à un feu qu'il a obtenu en faisant jaillir de son épée des étincelles sur les feuilles sèches. Après s'être rassasié, il laisse Rakush libre de paître l'herbe, et ne tarde pas à céder au sommeil.

Bientôt un lion attaque Rakush. Avec ses dents et à force de ruades, le coursier tue l'animal assaillant. Rustem se réveille enfin, et voyant un lion étendu mort, il dit à son cher compagnon :

— Ah! Rakush! quelle extravagance à toi de combattre seul un lion! Pourquoi ne m'as-tu pas averti en hennissant avec force? je sais que ton cœur est inaccessible à la crainte, cependant garde-toi de recommencer un pareil exploit, et ne te mesure plus seul avec un lion!

Rustem se remit à dormir, et le lendemain, à l'aube du jour, il monta sur Rakush et reprit sa route vers le Mazindéran.

Le second jour, il arrive dans une contrée si aride qu'il est impossible d'y trouver le moindre filet d'eau pour se désaltérer. Rustem fait une ardente prière à Dieu, et bientôt il apparaît une brebis qui le mène à une fontaine. Après s'être désaltéré et avoir encore fait un repas avec de l'âne sauvage, il adresse la parole à son coursier :

— Fais bien attention aux dangers qui pourraient se présenter encore, et ne risque plus ta vie. Ne t'engage ni avec un lion ni avec un démon. Mais s'il apparaît quelque ennemi, avertis-moi par ton hennissement.

Rustem alla dormir et Rakush se mit à brouter.

Vers minuit, un monstrueux dragon-serpent, long de huit arpents, paraît tout-à-coup. Rakush se retire aussitôt vers son maître, hennissant et frappant de ses pieds sur la terre de toutes ses forces.

Rustem se réveille, mais le monstre s'évanouit et le héros se rendort.

Bientôt le dragon reparaît et le fidèle Rakush avertit de nouveau son maître; mais celui-ci, contrarié des avertissements inutiles de son coursier, lui reproche d'avoir de fausses peurs, des visions et de le priver d'un sommeil qui lui est indispensable; il le menace même de le laisser en route et d'aller seul à Mazindéran, chargé de ses armes, s'il ne respecte pas son repos.

Rakush, sensible aux reproches que vient de lui adresser son maître, se résout à rester immobile auprès de lui.

Le dragon ne tarde pas à reparaître; alors Rakush se met à frapper vivement la terre de ses pieds et réveille Rustem. Cette fois, une lumière, quoique douteuse, ayant permis au héros d'entrevoir le monstre, il le combat et lui tranche la tête.

Rustem, après avoir achevé ses dévotions, met à Rakush ses caparaçons, monte à cheval, reprend son chemin et entre dans le pays des magiciens. Il fit avec rapidité une longue marche, et au moment où la lumière du soleil disparaissait, il découvrit des arbres, de l'herbe et de l'eau vive, enfin un lieu digne d'un jeune héros; il vit une source semblable à l'œil du faisan, puis dans une coupe, du vin rouge comme le sang du pigeon, et enfin un argali rôti, avec du pain placé dessus, une salière et des confitures disposées autour.

Il descendit de cheval, ôta la selle à Rakush et s'approcha, tout étonné de trouver là de l'argali et du pain : c'était le repas des magiciens qui avaient disparu à l'arrivée de Rustem et au son de sa voix.

Cependant Rustem s'assit à côté de la fontaine, sur un tas de roseaux et remplit de vin une coupe de rubis. A côté du vin il trouve une lyre aux sons harmonieux, et le désert entier était comme une salle de banquet. Appuyant sa lyre contre sa poitrine, Rustem en tire des sons mélodieux et chante ce qui suit :

— Rustem est le fléau des méchants, aussi les jours de joie sont-ils rares pour lui. Chaque champ de bataille est son champ de tournois, le désert et la montagne sont ses jardins. Tous ses combats sont contre des divs et des dragons courageux, et il ne pourra jamais se débarrasser des divs et des déserts. Le vin et la coupe, la rose parfumée et le jardin ne sont pas la part que la fortune m'a faite; je suis toujours occupé à combattre les crocodiles ou à me défendre contre les tigres.

Ce chant, accompagné des soupirs de Rustem et du son que rendait l'instrument sous ses doigts, frappa l'oreille d'une magicienne. Elle arrangea son visage comme le printemps, quoique tous ces charmes ne lui convinssent pas; puis, toute belle de couleurs et de parfums, en s'approchant de Rustem, elle lui demanda de ses nouvelles et s'assit à son côté.

Le héros adressa alors une prière à Dieu, invoqua sa protection et lui rendit des actions de grâces de ce qu'il trouvait dans le désert du Mazindéran, du vin, de la musique et une jeune fille pour boire avec lui.

Il ne savait pas que c'était une vile magicienne,

un Ahriman caché sous de belles couleurs. Il lui mit en main une coupe de vin et prononça le nom de Dieu, le juste, le dispensateur de tout bien.

A peine eut-il fait entendre le nom du maître de l'amour, que les traits de la magicienne changèrent, car son esprit ne connaissait pas le sens de l'adoration, et sa langue ne savait pas dire une prière. Elle devint noire lorsqu'elle entendit le nom de Dieu; et Rustem, aussitôt qu'il l'eut regardée, lança, plus rapide que le vent, le nœud de son lacet, et enchaîna soudain la tête de la magicienne.

Il lui adressa des questions et lui dit :

— Avoue qui tu es, montre-toi sous ta véritable forme.

Alors elle se changea dans son lacet en vieille femme décrépite, pleine de rides et de sortiléges, de magie et de méchanceté. Il la coupa en deux et remplit de terreur le cœur des magiciens.

Du pays des magiciens, Rustem passe dans une autre contrée où règne une obscurité complète, et il se fie à l'instinct de son cheval qui le conduit.

Bientôt la scène change, et tout est environné de la plus riche lumière; Rustem et Rakush se trouvent au milieu de champs couverts de blés. Le héros se jette à terre et dort, le cheval se met à paître.

Le garde de la forêt, voyant l'animal au milieu des champs, vient près de Rustem qu'il éveille en sursaut, en donnant un grand coup de sa baguette sur la terre. C'était encore un démon déguisé.

— Pourquoi, lui dit ce garde, laissez vous manger le blé à votre cheval?

Pour toute réponse, Rustem irrité se lève, prend le garde par les deux oreilles et, d'un seul effort, les lui arrache.

Tout sanglant, le démon garde-forêt va trouver son maître Aulad, à qui il raconte et fait voir ce qui lui est arrivé. A ce spectacle, Aulad, plein de colère, fait assembler ses guerriers et se rend en toute hâte au lieu où était encore Rustem.

Mais notre héros armé, et monté sur son cheval, attendait son ennemi qui lui demanda son nom, afin, dit-il, de ne pas prendre la peine de tuer un antagoniste indigne de lui, et il le somme de lui dire pourquoi il a arraché les oreilles de son garde-forêt.

Rustem lui répond seulement que, pour son nom, s'il le lui prononçait, il le ferait trembler de terreur.

Aussitôt un combat terrible s'engage. La plupart des guerriers sont mis à mort, et, avec son adresse ordinaire, Rustem enlace Aulad avec son kamond, le prend vivant, le garrotte, se met à l'interroger et le force de lui apprendre où est la caverne du Démon blanc et de ses guerriers; de lui dire enfin en quel endroit le roi Kei-Kaus est retenu prisonnier, lui promettant, s'il dit la vérité, de lui donner le royaume de Mazinderan, mais le menaçant, s'il le trompe, de le tuer.

Rustem, après avoir reçu d'Aulad tous les renseignements qui lui sont indispensables, prend la précaution de le garrotter à un arbre dont il ne doit le détacher qu'après avoir mis fin à son entreprise.

En effet, monté sur Rakush, son heaume de fer en tête, et la poitrine couverte d'une peau de tigre, il s'avance vers le chef des démons Arzang, auquel, après l'avoir combattu, il tranche la tête.

Cette première expédition achevée, Rustem revient à l'arbre auquel Aulad est attaché, délivre son prisonnier, et lui dit de le conduire au lieu où le roi Kei-Kaus est enfermé.

Ils entrent dans la ville de Mazinderan, et tout aussitôt, du fond de sa prison, le roi de Perse entendant le hennissement de Rakush, le reconnaît et ne doute plus que son maître Rustem ne vienne le sauver ainsi que ses guerriers.

Rustem trouve, en effet, le roi et les siens, et, dans les premiers moments, tous expriment leur joie et leur reconnaissance à leur libérateur. Mais, par l'effet des enchantements des démons, le roi et ses guerriers avaient été privés de la vue, et Kei-Kaus, à ce sujet, recommande à Rustem de garantir soigneusement Rakush des charmes des sorciers.

— Car, ajoute-t-il, si le Démon blanc apprenait le meurtre de d'Arzang, et que vous êtes à Mazindéran en conquérant, il assemblerait aussitôt une puissante armée de démons dont l'influence deviendrait funeste.

Accompagné d'Aulad, Rustem se met bientôt en route pour vaincre les sorciers. Il passe les sept montagnes, tue ou met en fuite plusieurs groupes de démons qui se présentent pour lui barrer le passage; puis, après s'être fait donner de nouvelles instructions par Aulad, qu'il attache de nouveau à un arbre pour s'assurer de sa bonne foi, il part seul pour aller attaquer le Démon blanc.

Profitant des avis qu'il a reçus, Rustem attend l'heure de midi, à laquelle le monstre avait coutume de dormir, pour l'attaquer. Après lui avoir fait plusieurs blessures et l'avoir fatigué par un long combat, le héros l'étouffe dans ses bras vigoureux et lui arrache le cœur.

Cet exploit achevé, Rustem lave son propre corps, couvert de sueur et de sang, et adresse une prière à Dieu, sans la volonté de qui l'homme n'est rien. A la suite de cet acte de dévotion, il remet ses habits et ses armes, va délivrer Aulad, à qui il donne le cœur sanglant du monstre à porter, et c'est avec le sang de ce cœur que Kei-Kaus et ses guerriers doivent être et sont guéris de leur cécité.

Le roi et les guerriers persans ayant recouvré la vue, on se livre à la joie pendant plusieurs jours; puis on se met en mesure, après avoir brûlé la ville de Mazindéran, d'aller dicter des conditions au chef de ce royaume, et de le soumettre à la Perse.

III

De retour dans ses Etats, le roi Kei-Kaus, avec son imprudence accoutumée, fait plusieurs tournées dans les provinces de la Perse, dans l'une desquelles il soumet, en passant, un prince rebelle, dont la fille lui plaît et qu'il épouse. Mais le père de Sudaveh, c'est le nom de la princesse, profite du délire amoureux de Kei-Kaus pour le faire son prisonnier.

Par suite de cet événement, Afrasyeb, qui prétend toujours remonter sur le trône de Perse dont on l'avait chassé, prend possession de l'Iran, et se remet plus que jamais sur le pied de défense et de guerre.

Mais Rustem, toujours attentif à protéger le roi

Kei-Kaus, lève une armée, défait le roi rebelle, père de Sudaveh, et remet en liberté le souverain de la Perse ; en sorte que Afrasyeb se trouve forcé de se replier dans le Turan, où il va régner.

Cependant le roi Kei-Kaus était loin de s'être corrigé de ses folies. Après avoir payé si cher son envie de connaître et de posséder le royaume enchanté de Mazindéran, il lui prit la fantaisie, d'après les séductions d'un démon déguisé en valet d'explorer le ciel en se faisant porter dans une espèce de nacelle faite de bois d'aloès, et soutenue par des aigles.

Aux quatre coins de ce char aérien étaient fixées quatre javelines, au sommet de chacune desquelles on avait attaché un morceau de chair de bouc. Les aigles fixés plus bas, et poussés par la faim, volaient à tire d'aile pour atteindre la nourriture, fuyant d'autant plus vite que les oiseaux battaient des ailes avec plus de force et de rapidité.

L'extravagant Kei-Kaus fut emporté à une prodigieuse hauteur dans les airs, jusqu'à ce que ses aigles, fatigués et mourant de faim, s'abattirent vers la terre et déposèrent le roi Kei-Kaus dans une affreuse solitude du royaume de Chin.

Là, le prince demeuré seul, mourant de faim et livré au désespoir, fut fait prisonnier par une bande de démons prévenus de son ascension et de sa chute.

Rustem ainsi que les principaux officiers de Kei-Kaus, inquiets de l'absence du roi, se mirent à sa recherche et le retrouvèrent enfin.

On lui fit voir toute l'étendue de sa folie ; on lui rappela les trois grandes extravagances qu'il avait commises : le projet de conquête du Mazindéran, son mariage avec Sudaveh et ses conséquences, et enfin la punition qu'il avait reçue pour avoir voulu pénétrer les secrets du ciel. On lui dit franchement qu'il était plutôt propre à habiter une maison de fous qu'à occuper un trône ; on l'exhorta à se soumettre humblement aux volontés du Créateur ; et le bon roi, touché de ces avertissements, reconnut sa folie, rentra en lui-même, s'enferma pendant quarante jours dans son palais, où il se repentit et se mortifia ; puis, bientôt après, revenu de ses erreurs, il reprit l'administration des affaires de son royaume et se montra libéral, clément et juste.

IV

Revenons à Rustem.

Un jour, il donnait une fête splendide, à laquelle assistaient ses sept compagnons : Thous, Guderz, Gùrgin, Giw, Bahràm, Berzin et Ferhàd.

Dans la chaleur du repas et en sablant le vin, on convint de faire une grande partie de chasse sur les terres de l'ex-roi de Perse, Afrasyeb, qui conservait toujours son attitude de prétendant et guerroyait sans cesse.

Ce prince, instruit du projet de Rustem et de ses compagnons, non-seulement se tint sur ses gardes, mais prit ses mesures avec les principaux chefs de ses guerriers, pour surprendre les huit chasseurs et les faire prisonniers, dans la persuasion où il était que, dès l'instant que ces héros seraient en sa puissance, Kei-Kaus cesserait aussitôt de régner sur la Perse.

Au lieu d'une partie de chasse, il y eut donc une espèce de guerre. Afrasyeb se présenta avec ses guerriers à la tête de trente mille hommes. Mais Rustem, monté sur Rakush, et aidé de ses sept compagnons, mit l'armée du prétendant en déroute et fit un immense butin en armes, en trésors et équipements de guerre.

Après cet exploit, Rustem et ses compagnons prirent le plaisir de la chasse, et retournèrent enfin auprès du roi Kei-Kaus, pour lui faire hommage de leur victoire.

Depuis cette expédition, Rustem prenait un malin plaisir à aller chasser sur les terres du Turan, occupées par Afrasyeb.

Un jour qu'il s'était livré à cet exercice, et après avoir fait rôtir un âne sauvage avec lequel il avait satisfait sa faim, le sommeil le prit. Laissant donc son coursier Rakush en liberté pour paître, il s'endormit sur le gazon.

Bientôt une bande de Tartares errants voyant un si beau cheval seul, lui lancèrent un kamond et l'emmenèrent avec eux.

A son réveil, Rustem, ne voyant plus son coursier, cherche avec attention la trace de ses pas sur le sol, et est bientôt convaincu qu'on le lui a dérobé. Il se dirige donc vers Samengan, petite principauté des frontières du Turan.

A son approche, et lorsqu'il eut été annoncé au roi, le prince vint à pied au devant du héros. Mais Rustem, sans faire attention à ces honneurs, ne put dissimuler sa colère et dit hautement au roi que c'était des gens de son pays qui lui avaient volé son cheval ; qu'il en était certain.

Le roi cherchant à apaiser la fureur du guerrier, l'invite à recevoir de lui l'hospitalité, en l'assurant qu'il va donner immédiatement des ordres pour que l'on cherche le coursier qui lui a été pris.

Calmé par cette assurance, Rustem accepte l'offre que lui fait son hôte royal, et il prit part à une fête brillante qui est donnée pendant que l'on court après Rakush. Après avoir assisté à des danses, accompagnées de musique, et s'être livré au plaisir de boire du vin, le héros est conduit au lieu où il doit coucher.

A peine a-t-il cédé au sommeil, qu'il est visité par une jeune beauté qu'il prend d'abord pour une vision. Mais cette beauté même le tire d'erreur en lui apprenant qui elle est, et l'objet de sa venue. C'est Tamineh, la propre fille du roi, laquelle, enchantée des récits qu'on lui a faits de la valeur de Rustem, a voulu le connaître et s'offre à lui pour épouse. C'est elle qui a aposté des Tartares pour enlever Rakush, afin d'avoir de la race de ce coursier, et forcer son maître à venir pour se le faire rendre.

La jeune princesse, dans toute l'effusion du sentiment qui la domine, prie Rustem de la demander en mariage à son père, ce que le héros fait le lendemain.

La jeune fille lui est accordée, le mariage s'accomplit, et Rustem, forcé de quitter Tamineh après quelques jours de repos dans le palais de son père, dit à sa compagne, en la quittant :

— Si le Tout-Puissant bénit notre union et qu'il te rende mère d'une fille, place cette amulette sur ses cheveux; mais si tu mets au jour un fils, attache-la à son bras, et elle lui inspirera la

vaillance qui distinguait mon bisaïeul Nériman.

Rustem part, s'occupe avec une nouvelle ardeur des intérêts du roi de Perse, et laisse à son beau-père et à sa femme le soin de lui faire savoir quel sera le fruit de son mariage.

V

Tamineh, cependant, met au monde un fils auquel le roi de Samengan donne le nom de Sohrab. Cet enfant devient l'idole de sa mère, qui, tout en lui apprenant le nom de son père, lorsqu'il est en âge de la comprendre, fait entendre au roi que, si on fait connaître le sexe de son enfant à Rustem, elle en sera bientôt privée. En conséquence, Tamineh, d'accord avec son père, fait dire à Rustem qu'elle a mis une fille au monde.

Mais le sang de Nériman, de Zal et de Rustem, bout déjà dans les veines du jeune Sohrab. Attaché, par la famille de sa mère, aux intérêts d'Afrasyeb, il est impatient d'aller combattre les armées du roi Kei-Kaus et de vaincre même ce roi dans un combat.

Il demande un cheval et choisit un jeune rejeton de Rakush. Il s'arme, il ne rêve que bataille et exploits; mais, par-dessus toutes choses, il veut chercher et voir son père, dont Tamineh lui a raconté les vertus et la vaillance. Malgré tous les efforts que sa mère fait pour le retenir, le fils de Rustem part tout équipé en guerre et va offrir ses services à Afrasyeb.

Ce prince, en voyant le jeune héros, fonde sur lui tout son espoir de se venger de Rustem, et de détruire la puissance du roi Kei-Kaus.

— J'ai des raisons, dit-il à ses principaux officiers, pour empêcher que Rustem et Sohrab ne se connaissent. Il faut qu'inconnus l'un à l'autre, ils se rencontrent et se mesurent dans le combat. Sohrab est jeune, il n'y a aucun doute qu'il ne soit vainqueur de Rustem; dans tous les cas, nous nous débarrasserons facilement par la ruse de celui qui aura eu la victoire; en sorte que quand tous deux seront morts, je rentrerai facilement dans la possession de la Perse.

D'après ces instructions, deux officiers tartares, Human et Barman, accompagnés de Sohrab, se mettent en marche avec une armée, pour aller vers la Perse.

Sur leur chemin, ils rencontrent une citadelle devant laquelle se présente un fameux guerrier qui s'oppose au passage des Persans.

— Qui es-tu? s'écrie ce brave en s'adressant à Sohrab; quant à moi, je suis Hedjir, le vaillant, venu ici pour te vaincre et faire tomber ta tête orgueilleuse!

A ces mots, le fils de Rustem souriant, avec mépris, se précipite sur son provocateur, qu'il désarme et fait prisonnier.

La fille de Guzdehem était dans la citadelle. Quand elle apprit que le chef de l'armée, Hedjir, avait disparu, elle fut saisie de douleur, poussa un cri d'angoisse, et un soupir sortit de sa poitrine.

C'était une femme qui ressemblait à un brave cavalier; elle avait toujours été célèbre à la guerre; son nom était Gurdaferid, et personne n'avait jamais vu d'homme combattre comme elle. Le sort de Hedjir l'humilia tellement, que les tulipes de ses joues devinrent noires comme de la suie.

Sans hésiter un instant, elle se couvrit d'une armure de guerrier, cacha les tresses de ses cheveux sous sa cotte de mailles, et ferma les boutons de son casque de Roum; puis elle descendit du château semblable à une lionne, ceinte au milieu du corps et montée sur un cheval aux pieds de vent, et se présentant devant l'armée comme un homme de guerre, elle poussa un cri pareil au tonnerre qui éclate, disant :

— Qui d'entre les braves, les guerriers, les hommes de cœur et les chefs pleins d'expérience, veut, comme un crocodile courageux, s'essayer à combattre avec moi?

Aucun des guerriers de cette armée orgueilleuse des Persans ne sortit des rangs pour la combattre; mais lorsque Sohrab, le vainqueur des lions, la vit, il sourit, se mordit les lèvres et dit :

— Voici encore un onagre dans le filet du maître de l'épée et de la force.

Il se revêtit de sa cuirasse, mit à la hâte sur sa tête un casque de Roum et s'élança vers Guardaferid.

La jeune fille, exercée à lancer le kamund, l'aperçut. Tendant son arc, elle écarta les bras pour tirer, et aucun oiseau n'aurait pu échapper à ses flèches. Alors elle fit pleuvoir sur Sohrab une grêle de traits, et l'assaillit à droite et à gauche, comme font les cavaliers.

Sohrab la regarde et devient honteux; il s'irrite et court pour l'attaquer, et couvrant sa tête de son bouclier, il fond sur cette jeune fille qui cherche impatiemment le combat.

A la vue de son ennemi, qui s'approche comme une flamme qui s'élance, elle suspend son arc par la corde à son bras, et son cheval bondit jusqu'aux nues; puis, tournant la pointe de sa lance vers Sohrab, elle secoue violemment les rênes de son cheval et brandit son arme.

Sohrab s'étonna et devint furieux comme un léopard, quand il vit que son ennemi usait de ruse dans le combat. Saisissant les rênes, il s'élance de toute vitesse et arrive sur la guerrière, tenant dans sa main la lance et reculant le bras jusqu'à ce que la pointe se trouve en arrière de son corps; alors il frappe Gurdaferid à la ceinture et, déchirant entièrement sur son corps sa cotte de mailles, il la soulève de dessus les arçons comme une balle qu'atteint la raquette.

Gurdaferid se tord sur son cheval, et tirant de sa ceinture une épée tranchante, elle en frappe la lance de Sohrab et la coupe en deux; puis elle se remet en selle et fait lever la poussière sous les pieds de son cheval. Ce combat contre Sohrab ne lui plaisait pas; elle se détourna de lui et s'enfuit en toute hâte.

Mais le jeune guerrier, furieux et abandonnant les rênes de son cheval, gagne Gurdaferid de vitesse, en poussant des cris, la secoue et lui arrache son casque de la tête.

Les cheveux de Gurdaferid n'étaient plus retenus

par sa cotte de mailles; son visage brillait comme le soleil, et Sohrab reconnut que c'était une fille dont la chevelure valait un diadème. Il en fut étonné et se dit :

— Si les filles des braves de l'Iran vont ainsi sur le champ de bataille, les cavaliers de ce pays doivent, au jour du combat, faire voler la poussière jusqu'au-dessus du ciel qui tourne.

Puis, détachant du pommeau de sa selle son lacet roulé, il le lança et prit Gurdaferid par le milieu du corps, en lui disant :

— N'espère pas m'échapper; pourquoi as-tu provoqué le combat, ô belle au visage de lune? jamais semblable proie n'est tombée dans mes filets, et tu ne m'échapperas pas de force.

Gurdaferid lui montra son visage découvert, car elle ne vit plus d'autre moyen de salut; elle lui montra son visage et lui dit :

— O brave, qui ressembles au lion parmi les braves! les deux armées ont eu les yeux sur notre combat à la massue et à l'épée; elles ont été témoins de notre lutte; maintenant que mon visage et mes cheveux sont découverts, toute l'armée rira de toi; ils diront : c'est donc pour combattre une femme qu'il s'est ainsi couvert de poussière sur le champ de bataille! Il ne fallait pas y mettre tant de temps pour déshonorer son nom. Crois-moi, il vaut mieux que nous cachions cette aventure, car un homme puissant doit agir avec prudence; ne t'expose donc pas, au milieu de deux armées rangées en bataille, à rougir à cause de moi. Maintenant, nos troupes et le château sont à toi, et il ne faut pas vouloir la guerre au moment de la paix. Le château, le trésor et le châtelain sont à toi, aussitôt qu'il te plaira d'y venir.

En montrant ainsi ses joues à Sohrab, en lui laissant voir les perles de ses dents sous ses lèvres de jujubier, elle était comme un jardin du paradis. Ses yeux ressemblaient à ceux de la gazelle, ses sourcils formaient un arc sous lequel on eût dit que s'épanouissait le ciel.

Sohrab lui dit :

— Ne démens jamais les paroles que tu viens de prononcer, car tu m'as vu au jour du combat; ne mets pas l'espoir de ton cœur dans les murs de ce château, car ils ne sont pas plus hauts que la voûte du ciel; les coups de ma massue les feraient écrouler, ma lance et mon bras renverseraient ces bastions.

Gurdaferid saisit les rênes pour conduire son cheval; et, accompagnée par Sohrab, elle se dirigea vers sa forteresse, tandis que Guzdehem de son côté, venait à la porte du château. On l'ouvrit, et Gurdaferid se traîna, blessée et enchaînée, jusque dans la citadelle, dont on referma aussitôt la porte.

Gurdaferid trouva tous les siens dans la douleur, car le danger qu'elle avait couru et le sort de Hedjir, avaient attristé les jeunes et les vieux. Guzdehem entouré des grands et des guerriers, s'approcha de sa fille, et lui dit :

— O ma courageuse fille! ô lionne! nos cœurs étaient pleins d'anxiété à cause de toi; tu t'es jetée dans le combat, dans les ruses et dans les stratagèmes, mais notre famille n'a pas à rougir de ta conduite. Grâces soient rendues au maître du ciel sublime de ce que ton ennemi ne t'a pas privée de la vie!

Gurdaferid se mit à rire aux éclats; puis, étant montée sur le rempart et regardant l'armée des Iraniens, elle aperçut Sohrab assis sur son cheval, et lui cria :

— O maître des Turcs et de la Chine! pourquoi te fatigues-tu? retourne par où tu es venu, et abandonne le champ de bataille.

Sohrab lui répondit :

— O fille au beau visage! je jure par le trône et la couronne, par la lune et le soleil, que je renverserai ces remparts dans la poussière, et que je te saisirai, ô femme perfide! Et alors, quand tu seras sans royaume, quand tu te tordras en vain, tu te repentiras de ces paroles légères; mais le repentir ne te servira plus quand la voûte du ciel qui tourne aura broyé ton casque. Qu'est devenu le traité que tu as fait avec moi?

Gurdaferid l'écouta en souriant et lui dit, pour se moquer de lui :

— Les Turcs ne trouveront pas de femmes dans l'Iran. Il est vrai que tu n'as pas eu de bonheur avec moi; mais ne t'afflige pas de cette mésaventure, d'autant plus que tu n'es pas un Turc; tu es du nombre des héros illustres, et avec cette force, ces bras, ces épaules et cette stature, tu ne trouveras jamais ton égal parmi les Pehlwans. Mais quand le roi aura appris qu'un brave a amené une armée de Turcs, Rustem et lui se mettront en marche et vous ne pourrez tenir devant Tehemten. Pas un homme de ton armée ne restera en vie, et je ne sais quel malheur t'arrivera. Hélas! faut-il que de tels bras et une telle poitrine servent de pâture aux tigres! Ne te fie pas trop à ta force, car la vache stupide mangera l'herbe qui croîtra sur ton corps : tu ferais mieux de suivre mon conseil et de t'en retourner dans le Touran.

A ces mots, Sohrab demeura confus, car peu s'en était fallu qu'il ne se rendît maître du château. Cependant, celui qui le commandait, Guzdehem, le père de Gurdaferid, redoutant la colère de Sohrab, qui se disposait à prendre la citadelle de force, envoya aussitôt un message au roi Kei-Kaus, pour le prévenir qu'un jeune guerrier redoutable, quoique âgé de quatorze ans seulement, étant sur le point de forcer le château, il l'engage à envoyer en toute hâte Rustem à son secours.

VI

Le messager part à la tombée de la nuit; mais le lendemain au point du jour, Sohrab, fidèle au serment qu'il a fait, attaque le château, y pénètre, et en enforçant les portes, se figure déjà le nombre de prisonniers qu'il va faire et la beauté guerrière qu'il va ressaisir.

Mais son espoir est trompé; la forteresse est vide, et toutes ses illusions s'évanouissent. Gurdaferid, son père et la garnison avaient évacué la place pendant la nuit, en s'évadant par les souterrains, et la guerrière ainsi que son père étaient allés à la cour de Kei-Kaus pour l'instruire des exploits de Sohrab, et le presser de nouveau de faire avancer Rustem pour tenir tête à l'ennemi.

En effet le guerrier Giw est aussi envoyé par le roi, dans le Zabulistan, avec une lettre adressée à Rustem.

Il y était dit : « Un jeune guerrier, nommé

Sohrab, venu de Touran, à fait invasion dans la Perse, toi seul es capable de l'arrêter dans ses progrès. »

A la réception de cette lettre, Rustem s'informe avec anxiété de l'apparence et du caractère de Sohrab; et lorsque Giw lui dit qu'il y a quelque conformité entre ce jeune homme et Nériman et Sam, ces remarques lui donnent à penser.

Mais se souvenant que Tamineh lui avait assuré que son enfant est une fille, il rejette bientôt ses soupçons et ses espérances.

Giw cependant le presse de se rendre aux ordres du roi. Peu soucieux de ce commandement, Rustem passe huit jours au milieu des fêtes, buvant des vins et écoutant de la musique. Ce ne fut qu'au neuvième qu'il ordonna que l'on sellât Rakush pour son voyage, et qu'il se mit en route avec ses troupes pour se rendre à la cour du roi Kei-Kaus.

Mais à l'arrivée de Rustem et de Giw, le monarque enflammé de colère, à cause du retard de ces deux guerriers, ordonne qu'ils soient empalés vivants, pour les punir de ne pas avoir exécuté ponctuellement ses ordres.

Thous est chargé de l'exécution de cette sentence; quand il voulut porter sa main sur Rustem, celui-ci frappa de sa main la main de Thous; on aurait dit un éléphant furieux qui l'assaillait. Thous tomba par terre sur la tête, et Rustem dans sa colère lui passa sur le corps pour sortir.

Rustem sortit, monta sur Rakush et dit :

— Je suis le vainqueur des lions, le distributeur des couronnes. Quand je suis en colère, que devient le roi Kei-Kaus? qui est donc Thous, pour qu'il porte la main sur moi? C'est Dieu qui m'a donné la force et la victoire, et non pas le roi ni son armée. Le monde est mon esclave, et Rakush mon trône. Mon épée est mon sceau et mon casque est mon diadème; le fer de ma lance et ma massue sont mes amies, mes deux bras et mon cœur me tiennent lieu de roi. Je rends brillante la nuit sombre, avec mon épée je fais voler les têtes sur le champ de champ de bataille. Je suis né libre et ne suis pas esclave, je ne suis le serviteur que de Dieu!

Rustem se retire et laisse les chefs de l'armée fort inquiets sur le sort de l'empire menacé. A force de soins, ils parviennent cependant à faire rentrer Kei-Kaus dans son bon sens, et à calmer la colère de Rustem en faisant appel à sa générosité naturelle. Enfin le prince et le héros se reconcilient, et, après une fête célébrée pour cimenter cet accord, Kai-Kaus confie à Rustem le commandement de son armée et l'on se met immédiatement en marche pour arrêter les progrès de Sohrab.

VII

Mais tandis que ces événements ont lieu à la cour de Kei-Kaus, le jeune Sohrab, malgré les perfidies de l'astucieuse Gurdaferid, a conservé au fond de son cœur un amour indomptable pour la belle guerrière. Ce héros terrible soupire et pleure à l'écart.

Toutefois c'est en vain qu'il cherche à dérober cette faiblesse aux yeux de ses compagnons d'armes. Le chef des Touraniens, homme grave, observe attentivement toutes les démarches du jeune héros, et, sans deviner que Gurdaferid est celle qui l'occupe, il juge cependant que Sohrab est dominé par un violent amour. Il représente donc au guerrier tout ce qu'il y a d'inconvenant et de honteux pour un jeune homme destiné à faire de grands exploits, à se laisser aller à une pareille faiblesse :

— Pour une passion d'efféminé, lui dit-il, risqueras-tu de perdre la gloire réservée à un noble guerrier? Quand bien même un héros enchaînerait le cœur de cent demoiselles, l'âme du héros ne doit-elle pas rester libre? Tu es notre chef, ta place est sur le champ de bataille, et qu'as-tu à faire avec les sourires et les pleurs? N'oublie pas que nous tous devons rendre nos noms célèbres, en combattant à travers une mer de sang. Poursuis donc virilement le cours de tes triomphes, et lorsque tu es à la veille de renverser un empire, va, et sois certain que tu ne manqueras pas de femmes inconstantes et légères, qui se présenteront en foule pour être serrées dans tes bras!

Ce discours âpre du vieux Touranien Human, fait impression sur l'esprit de Sohrab, qui, reprenant tout-à-coup les sentiments d'un guerrier, s'écrie :

— Afrasyeb seul règnera! lui seul possédera le brillant trône de Perse!

C'est alors que le roi Kei-Kaus, accompagné de Rustem et suivi de son armée, vient poser son camp autour de la citadelle dans laquelle Sohrab s'est retranché.

Lorsque, du haut du fort, le fils de Rustem aperçoit la nombreuse armée des Persans :

— Vois-tu, dit-il à Human, toutes ces légions qui s'avancent? (ce qui fit pâlir le vieux chef tartare.) Va, ne crains rien, poursuit le jeune héros, avec la faveur et l'aide du ciel, je les disperserai bientôt.

Et, ayant demandé un gobelet de vin, confiant dans son courage et dans ses forces, il le but, en attendant avec calme le résultat de la bataille.

De son côté, Rustem est impatient de connaître ce formidable héros qu'il doit combattre. Avec la permission du roi Kei-Kaus, il prend un déguisement à la faveur duquel il pénètre jusque dans le lieu où le jeune Rustem, environné de ses guerriers, était assis et buvait gaîment du vin.

L'un de ces guerriers, nommé Zindeh, s'étant écarté pour quelques instants de la salle du banquet, aperçoit dans l'ombre un homme qui était en embuscade. A peine avait-il eu le temps de lui dire : Qui es-tu? que Rustem, car c'était lui, lui décharge un coup sur le col qui l'étend mort à terre.

Quelques instants après, un autre convive, passant là avec une lumière, voit un cadavre, reconnaît Zindeh, et va donner connaissance de cet accident à Sohrab, qui, ne doutant pas que ce ne soit l'œuvre d'un ennemi parvenu furtivement jusqu'à sa tente, fait le serment solennel qu'il se vengera le jour suivant, et que sa vengeance portera principalement sur le roi Kei-Kaus.

De retour au camp, Rustem, en rendant compte de son expédition au roi, lui fait un portrait remarquable de Sohrab :

— Parfait dans sa stature, dit-il à Kei-Kaus, il est élégant comme un cyprès, et aucun Tartare ne peut lui être comparé. Le Touran ni même la Perse ne pourrait fournir en ce moment un héros qui

portât, imprimé sur son front, plus de noblesse et de courage. Si tu le voyais, ô roi! tu jurerais que c'est Sam lui-même, ce guerrier si grand par sa stature et par ses actions.

Mais le jour commence à poindre. Dans son impatience de se venger, Sohrab prend avec lui Hedjir, celui qu'il avait fait prisonnier avant son combat avec Gurdaferid, et le conduisant au sommet de la forteresse, il lui promet la liberté s'il répond sincèrement aux questions qu'il veut lui adresser. Le prisonnier promet de le satisfaire; et alors Sohrab commence à le questionner.

— Dis-moi quels sont les héros qui conduisent l'armée ennemie, où ils se tiennent, et quelles sont leurs dignités. Où sont Thous, Gudartz, Giw, Gusthem et Barahm, qui te sont tous connus? et Rustem, où est-il? Regarde, observe avec attention, dis-moi leurs noms, fais-moi connaître leur valeur relative, ou tu mourras sur l'heure.

—Là, répond Hedjir, où de splendides tapisseries entourent ces brillants pavillons surmontés de bannières ornées de soleils d'or, un trône triomphal brille de saphirs; c'est le centre des armées; et autour de la tente principale tu vois cent éléphants attachés, comme si le roi, dans sa pompe, se moquait du destin! C'est là que Kei-Kaus tient son siége royal. Cet autre pavillon, protégé par une garde nombreuse, autour duquel sont rassemblés les plus illustres chefs et des cavaliers caracolant comme s'ils se préparaient au combat et faisant briller leur armure d'or, c'est là que Thous, avec un orgueil royal, élève ses bannières; Thous, l'effroi des braves, le guide et l'ami du soldat. Quant à cette tente écarlate, près de laquelle se tiennent ces lanciers sombres et terribles, et ce bataillon de vétérans couverts d'acier, c'est celle du puissant Gudarz, renommé pour son ardeur guerrière; il est le père de quatre-vingts guerriers. Cependant, terrible encore dans les combats, il fuit un repos sans gloire, et fait flotter sa bannière ornée de lions.

— Mais fais attention, interrompit tout-à-coup Sohrab, à ce pavillon vert; un chef renommé y parle sans doute aux plus nobles Persans qui l'entourent? Son étendart a quelque chose de terrible, et l'on y a brodé avec art un hideux dragon replié sur lui-même et prêt à s'élancer : ce guerrier semble surpasser tous les autres en force et en importance; devant lui est un généreux coursier qui piaffe et hennit : jamais je n'ai vu un pareil guerrier, ni un cheval dont la forme fût plus majestueuse. Quel peut être le chef illustre dont l'attitude est si imposante? Tiens, regarde comme sa bannière s'agite vivement sur le ciel!

Sohrab questionnait ainsi avec ardeur.

Pour Hedjir, frappé de terreur, il s'arrêta avant de répondre une dangereuse vérité mal dissimulée. Tremblant pour les jours de Rustem, le prisonnier soupira et se prépara à désavouer celui qui faisait l'orgueil de son pays. En balbutiant donc, il dit que ce guerrier était venu du fond de la Chine pour secourir Kei-Kaus.

— Quel est son nom?

— Je l'ignore.

— Eh bien, où est la tente de Rustem?

— Je n'en sais rien, dit Hedjir, et sans doute, ajouta-t-il, ce héros n'est pas encore arrivé du Zabulistan.

Le cœur du jeune Sohrab était dévoré d'inquiétude, et repassant dans son esprit tous les indices qu'il avait reçus de sa mère sur Rustem, il lui semble le reconnaître dans le personnage majestueux qu'il voit au milieu du camp ennemi. Alors, il tente un nouvel effort pour s'assurer de la vérité à ce sujet, et s'adresse avec douceur à Hedjir en l'interrogeant de nouveau :

— Essaye donc, lui dit-il, de trouver la tente de Rustem, et tu seras largement récompensé de ta recherche.

— En voilà une qui ressemble à la sienne, répond Hedjir; mais ce n'est pas elle.

Et dans son embarras de répondre, le prisonnier se met à faire l'éloge de Rustem dans les combats.

Mais toujours entraîné par l'impatience de connaître son père, le jeune héros marque son étonnement à Hedjir, de ce qu'il parle de Rustem comme s'il l'avait vu souvent combattre. Il le presse de nouvelles questions, jusqu'à ce que le prisonnier soit réduit au silence. Celui-ci réfléchit que s'il indique Rustem, Sohrab courra immédiatement sur lui pour lui donner la mort, et qu'il n'y aura plus de rempart pour la Perse. Malgré les prières et les menaces même du jeune héros, Hedjir persiste donc à ne plus rien dire.

Poussé à bout par l'incertitude toujours croissante où il est entretenu par la circonspection d'Hedjir, Sohrab descend avec rapidité de la forteresse, et court se revêtir de ses armes. Ne respirant plus que la vengeance qu'il a juré de prendre au sujet de la mort de Zindeh, il sort seul, et s'avance terrible dans la plaine, sans qu'aucun guerrier ennemi ose s'opposer à son passage.

Arrivé près de la tente du roi Kei-Kaus, il défie le monarque en l'injuriant, et va jusqu'à lui reprocher la lâcheté avec laquelle il évite le combat qu'il lui propose.

Kei-Kaus ainsi que les guerriers sont terrifiés par cette apparition soudaine, et l'on va implorer le secours de Rustem qui déclare qu'il ne veut pas combattre en ce jour.

— Qu'un autre chef se présente d'abord, dit-il, et s'il succombe je me présenterai à mon tour.

Mais dans ce pressant danger, le roi Kei-Kaus envoie Thous auprès de Rustem, pour lui faire sentir le besoin indispensable de son bras; et le héros se décide enfin à aller combattre Sohrab.

Tout en se couvrant de ses armes.

— Cet ennemi, se dit-il à lui même, doit être de la famille des démons, sans quoi il n'imprimerait pas tant de terreur aux guerriers.

Puis mettant toute sa confiance en Dieu, il s'avance vers Sohrab par qui il est invité à se retirer un peu à l'écart, afin de combattre à quelque distance des spectateurs.

Rustem ayant acquiescé à cette demande, dit à Sohrab :

— Il n'y a personne qui puisse résister à mon bras.

— Tu périras infailliblement, répliqua Sohrab.

— Pourquoi tant de jactance, reprend Rustem? tu n'es qu'un enfant et n'as pas assisté encore aux combats des vaillants, tandis que mon expérience est longue; j'ai tué le Démon blanc et toute son armée de démons.

— Ah! répond Sohrab avec emportement, il n'y



a pas d'être, si fort et si terrible qu'il soit, qui puisse m'échapper.

— J'ai compassion de ton âge, répète Rustem, et je ne puis te tuer. Séparons-nous.

— Tu es peut être Rustem? s'écrie alors le jeune Sohrab, entraîné par un mélange de curiosité et de fureur.

— Non, répond Rustem, je ne suis que son serviteur.

A peine ces derniers mots ont-ils été prononcés, que les deux guerriers fondent l'un sur l'autre avec leurs lances qui volent aussitôt en éclats. Ils se battent successivement avec l'épée, avec la masse, en sorte qu'après quelques instants de lutte, leurs armures sont hachées et leurs chevaux épuisés de fatigue. Couverts de sang et de poussière, le gosier aride et ne pouvant plus respirer, tous deux sont forcés de rester un moment immobiles, et de reprendre haleine.

Pendant ce court repos, Rustem fit en lui-même cette réflexion :

— Jamais je n'ai rencontré un homme ou un démon pourvu d'une telle activité et de tant de force.

— Quand tu seras prêt, interrompit gaîment Sohrab, tu pourras essayer les effets de mon arc et de ma flèche.

Et ils engagent de nouveau le combat avec ces armes, sans résultat décisif.

Alors n'usant plus que de leurs bras et de leurs mains, mais toujours montés sur leurs chevaux, ils se livrent à la lutte. C'est en vain que Rustem, pour enlever Sohrab de sa selle, emploie la force avec laquelle il eût soulevé une montagne; il ne peut y parvenir. Son antagoniste n'est pas plus heureux, et tous deux, certains de l'égalité de leur puissance, cessent de s'étreindre.

A cet instant, Sohrab saisit sa masse et en porte un coup furieux sur la tête de Rustem qui chancelle de la douleur qu'il ressent.

— Ta puissance est domptée, s'écrie alors Sohrab en souriant avec mépris; toi et ton cheval vous êtes épuisés de fatigue, et sanglant comme tu es, tu me fais pitié; va, ne cherche plus à te mesurer avec le vaillant!

Confus de ce réproche, Rustem reste silencieux. Mais tout-à-coup les deux armées s'ébranlent. Un combat sans ordre s'ensuit et donne à Sohrab l'occasion de faire mordre la poussière à plus d'un ennemi. Rustem et Sohrab, également fatigués d'une journée si laborieuse, se promettent de recommencer leur combat singulier le lendemain matin.

Retiré dans sa tente, Rustem, après avoir adressé ses prières au Tout-Puissant, dit à l'un des chefs qui étaient près de lui :

— Que jamais il n'a éprouvé de résistance, dans les combats, aussi prodigieuse que celle que lui oppose le jeune guerrier. Quelle que soit l'issue du combat de demain, il est indispensable d'aller prévenir Zal des succès extraordinaires de ce jeune Tartare, car il est hors de doute que toute la Perse tombera en son pouvoir.

De son côté, Sohrab rentré soucieux sous son pavillon, avec le vieux Human, dit à ce guerrier :

— Ce vieux héros me paraît avoir le port et la puissance de Rustem. Dieu veuille, si les renseignements que m'a donnés ma mère sont vrais, qu'il ne soit pas effectivement mon père!

— J'ai vu souvent Rustem, dit l'officieux Human, et je le connais bien; or celui avec qui vous avez combattu n'est pas le héros de la Perse; et bien que son cheval ressemble à Rakush, ce n'est pas non plus cet animal; tranquillisez-vous.

Rassuré par ces paroles, le jeune guerrier rend hommage à Dieu, et se repose.

Mais, dès l'aube du jour, les deux antagonistes sont en présence. Sohrab, apercevant Rustem, ne peut se défendre d'une tendresse instinctive qu'il sentit naître au fond de son cœur. Tranquillisé par son succès de la veille, il ne craint pas de témoigner à son ennemi le désir qu'il a de cesser de l'être :

— Ne combattons plus, lui dit-il, et ne cherchons plus à détruire deux existences qui ont une grande valeur. Laissons les autres se mesurer entre eux et rapprochons-nous. Mon cœur est tout à la fois plein d'espérances et de craintes; je ne sais pourquoi mes joues sont humectées de pleurs en te voyant, et je ne cesse pas de désirer de savoir ton nom qui doit être fameux. Ah! fais-le moi connaître!

— Les arrangements que nous avons pris hier soir, ne s'accordent pas avec ce que tu dis, répond Rustem avec rudesse; je n'ai point de détour et ne suis pas un enfant comme toi. Nous sommes convenus que nous lutterions à pied aujourd'hui; me voilà prêt.

Tous deux descendent de leurs chevaux qu'ils vont attacher à une roche, et ils se rejoignent bientôt pour combattre. Ils se saisissent, et, comme des lions acharnés l'un contre l'autre, ils entrelacent et serrent leurs membres d'où découlent des flots de sueur et de sang.

Fort comme un éléphant, Sohrab enlève Rustem et le jette violemment par terre sur le dos. Alors, s'asseyant sur sa poitrine avec la fureur d'un tigre qui tient un élan, il se dispose à couper la tête du vaincu.

Mais saisissant l'instant pour l'arrêter, Rustem lui dit :

— D'après les usages de mon pays, ce n'est qu'à la seconde chute d'un lutteur, que l'on a le droit de lui trancher la tête.

Aussitôt Sohrab, remettant son épée dans le fourreau, laisse à Rustem la faculté de se relever, et le combat est remis encore une fois.

En rentrant dans sa tente, Sohrab raconta tout ce qui venait de se passer à Human. Mais le vieux chef touranien témoigna au jeune guerrier le plus vif chagrin de l'étourderie d'une pareille conduite.

— Enlacer le lion, s'écria-t-il, et lui rendre la liberté pour qu'il te dévore, est certainement une grande folie.

— Il est encore en mon pouvoir, répondit le jeune homme, car il m'est inférieur en force et en adresse, et demain je reprendrai sur lui le même avantage.

— L'homme sage, répondit Human, ne doit jamais dire d'un ennemi qu'il est faible et qu'il le méprise.

En quittant le champ de bataille, Rustem, de son côté, après s'être purifié dans l'eau, était resté une partie de la nuit prosterné, faisant ses dévotions au Tout-Puissant, et le priant surtout de lui rendre

toute son ancienne puissance. Il formait ce vœu parce que, dans sa première jeunesse, il avait été doué d'un tel excès de vigueur, qu'ayant placé par mégarde son pied sur un roc, il l'enfonça jusqu'au centre, ce qui lui fit une blessure qui l'empêcha quelque temps de marcher. A la suite de ce singulier accident, Rustem avait donc obtenu de Dieu une diminution de force; mais il en réclamait toute l'intensité à la veille du combat décisif qui devait avoir lieu.

Dieu exauça sa prière, et le lendemain, depuis le matin jusqu'au soir, chacun des lutteurs se consuma en efforts égaux, sans pouvoir faire pencher la victoire en sa faveur.

Enfin Rustem, rassemblant tout ce qu'il avait encore de vigueur, fait un dernier effort, et met Sohrab sous lui; et, dans la crainte de ne pouvoir maintenir longtemps dans cette position un ennemi si fort, impatient de s'assurer la supériorité qu'il vient d'obtenir, il lui plonge tout-à-coup son épée dans le flanc, en lui adressant des paroles de mépris.

Sohrab, se roulant dans la poussière, laisse échapper ces mots à travers les soupirs que lui arrache la douleur :

— Va, ne te vante pas de ce que tu as fait; c'est moi seul qui ai amassé tous les malheurs qui m'accablent, et tu n'as été que l'instrument de la destinée qui amène ma fin. Non, tu n'es point coupable de ce qui arrive! Ah! si j'avais vu mon père dans les combats! mon glorieux père! Mais la vie m'abandonne, et je ne pourrai jamais être témoin de ses grandes actions. Ma mère m'avait donné des indices pour le reconnaître; mais je meurs. Mon seul désir au monde était de le voir, et je meurs. Mais toi qui me prives de ce bonheur, ne te flatte pas d'échapper à son œil perçant ni à sa vengeance. Quand tu pourrais, comme un petit poisson, te cacher dans l'Océan, ou te perdre dans l'immensité des cieux, comme une étoile, Rustem saura bien te trouver!

A ces mots, Rustem se sent glacé d'horreur; ses idées se brouillent, et, hors de lui, il tombe accablé sous le poids de son malheur. Cependant, il revient peu à peu à lui, et dans le transport qui l'agite bientôt après :

— Dissipe mes doutes, s'écrie-t-il; prouve-moi que tu es mon fils! Je suis Rustem!

Son accent est déchirant; et, en prononçant ces mots, ses yeux étaient invariablement fixés sur Sohrab.

Un étonnement douloureux pénètre alors l'âme du jeune mourant qui laisse échapper ces paroles amères :

— Si tu es effectivement Rustem, je te plains, car aucune étincelle d'amour paternel ne semble échauffer ton cœur. Que ne m'as-tu connu lorsque, avec tant d'ardeur, je te réclamais pour mon père! Maintenant, tu n'as plus qu'à soulever la cotte de mailles de dessus mon corps et à dénouer ces bandes avant que la vie ne m'abandonne, et tu trouveras à mon bras la fatale preuve que tu exiges : c'est ton bracelet sacré, celui que m'a donné ma mère lorsque, les larmes aux yeux, elle me le remit en m'assurant que ce don mystique de ta part, me garantissait une gloire future qui te paierait de tes soins envers moi. Cette heure est venue, mais accompagnée des malheurs les plus affreux, car nous nous retrouvons au milieu du sang et pour pleurer ensemble le coup qui nous sépare.

L'infortuné Rustem dénoue en effet le vêtement de Sohrab et reconnaît l'amulette attachée à son bras.

A cette vue, Rustem, en proie à la plus affreuse douleur, se roule dans la poussière, en criant :

— J'ai tué mon fils! j'ai tué mon fils! Rien ne pourra jamais me débarrasser du poids d'un crime si horrible, et il vaut mieux pour moi que je mette fin à mon existence!

Mais Sohrab emploie ce qui lui reste de force pour détourner son père de cette fatale résolution.

VIII

En même temps que cette horrible scène se passait, Rakush, le cheval de Rustem, était retourné seul au camp.

En voyant l'animal sans son maître, tous les guerriers de Kei-Kaus, et le roi lui-même, ne doutent pas que le héros n'ait été tué. Au milieu du trouble douloureux que cette crainte fait naître, un messager envoyé pour aller battre la campagne trouve enfin Rustem dans le plus violent désespoir, près de Sohrab sur le point de rendre le dernier soupir.

— Voilà ce que j'ai fait, lui dit le malheureux père, j'ai tué mon fils!

Quelques guerriers, et entre autres Gudarz, ne tardent point à arriver sur le lieu de cette scène de douleur.

Plus le jeune mourant montre de résignation pour supporter son sort, et plus ceux qui l'entourent se sentent vivement émus.

Tout-à coup Rustem a une lueur d'espérance.

— Allez en toute hâte, dit-il à Gudarz, auprès du roi Kei-Kaus, et dites-lui l'affreux malheur qui m'est arrivé; je sais qu'il possède un baume dont la vertu est merveilleuse pour guérir les blessures; demandez-le-lui pour rendre la vie à Sohrab.

Gudarz s'empresse d'aller trouver le roi, à qui il raconte tout ce qui s'est passé, dans l'espoir d'en obtenir le baume si vivement désiré.

Mais le monarque répond avec aigreur qu'en effet ce puissant remède soulagerait infailliblement le blessé, mais qu'il ne peut oublier les insolences que Sohrab a commises envers lui, en présence de son armée, lorsqu'il l'a menacé de lui enlever sa couronne et de la donner à Rustem.

Sur ce refus, Gudarz, indigné, retourne à bride abattue vers Rustem, à qui il conseille, après lui avoir rapporté le mauvais succès de son message, d'aller trouver lui-même le roi pour tâcher de le fléchir.

L'infortuné Rustem partit comme l'éclair et vint jusqu'à la tente de Kei-Kaus; mais il y était à peine arrivé, qu'un guerrier, venant lui-même à toute bride, lui annonça que tout était fini. Le jeune et vaillant Sohrab était mort!

— Ah! s'écria Rustem, tout est fini pour moi aussi! Je vais mourir!...

FIN DE RUSTEM.



MÉLUSINE

CHAPITRE PREMIER.

Comment Raimondin, convié à une chasse au sanglier dans la forêt de Colombiers par le comte de Poitiers, son oncle, tua celui-ci sans le vouloir, et du grand chagrin qu'il en eut.

Aimery, comte de Poitiers, était un des plus vaillants chasseurs de son temps. Il avait à foison chiens de toute race, brachets et chiens courants, danois et limiers braconniers, ainsi que force oiseaux de proie, tels que tiercelets, éperviers et faucons, de quoi dépeupler les forêts à quelques lieues à l'entour.

Un jour, un de ses forestiers vint lui dénoncer la présence d'un merveilleux sanglier dans les bois de Colombiers, et, tout aussitôt, le comte ordonna que ses veneurs et ses chiens fussent prêts pour le lendemain matin à l'aube.

Le lendemain, en effet, au point du jour, le comte quitta Poitiers, suivi d'une notable quantité de barons et de chevaliers, parmi lesquels Raimondin, son neveu, un garçonnet qui était très beau et très gracieux, très subtil et très intellectif en toutes choses.

Raimondin, monté sur un grand coursier, l'épée au côté et l'épieu au cou, allait grand'erre sur la piste de l'animal signalé. Mais le sanglier allait belle erre aussi, et ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'il put être acculé, après avoir décousu quelques lévriers qui le poursuivaient de trop près. A cause de cela même, il paraissait redoutable aux autres chiens et aux veneurs, qui n'osaient

s'approcher de lui pour l'enferrer. L'animal se mouvait de ci de là avec une mâle fierté, et semblait défier les plus hardis d'entre les chasseurs, du bout de ses crocs blancs et luisants comme acier.

Lors Aimery arriva fort échauffé par cette longue poursuite, et, en voyant l'effroi causé aux veneurs, par la défense désespérée du sanglier, il s'écria à haute voix :

— Comment! ce fils de truie nous épouvante tous tant que nous sommes?...

Raimondin, entendant ainsi parler son oncle, en eut grande vergogne. Il mit pied à terre, l'épée au poing et s'en alla vitement vers l'animal auquel il porta un violent coup dont il supposait qu'il devait mourir. Mais le sanglier, se secouant un peu, prit sa volée et renversa Raimondin qui lui barrait le passage. Il fallut recommencer à le poursuivre.

Il allait comme le vent, cet animal, cassant branches et ramures sur son passage, se retournant seulement de temps en temps, quand il se sentait poursuivi de trop près, pour découdre quelque brachet où quelque lévrier. Si bien qu'au bout d'un quart d'heure de cette poursuite obstinée, chiens et veneurs perdirent complétement sa vue et sa trace.

Raimondin et son oncle, seuls, continuaient la poursuite et suivaient la voie prise par le sanglier. Raimondin avait à cœur de prouver au comte Aimery que ce qui effrayait les autres ne l'effrayait pas du tout, lui, et il allait, il allait, il allait au trot redoublé de son cheval. Le comte Aimery avait grand'peine à le suivre.

— Beau neveu, laisse-là cette chasse! lui cria-t-il. Et que maudit soit celui qui nous dénonça la présence de ce fils de truie!

Mais Raimondin, sans tenir compte des transes de son oncle, poursuivait toujours aussi âprement l'animal dont il tenait toujours la trace. Il alla si bien et si longtemps, que la nuit était venue avant qu'il eût pu joindre le sanglier, une nuit obscure et sans étoiles.

— Beau neveu, dit le comte Aimery, nous demeurerons ici jusqu'à ce que la lune se soit levée. Aller plus loin est impossible et mal prudent.

— Sire, répondit Raimondin, comme il vous plaira.

Cela disant, le jeune chevalier descendit de cheval et alluma du feu. Bientôt après se leva luisante et claire la lune, luisantes et claires aussi les étoiles.

Le vieux comte Aimery, qui était fort expert aux choses astronomiques et qui lisait dans les astres aussi couramment que dans les parchemins, se mit lors à contempler le plafond céleste, et, pendant cette contemplation, à rêver et à soupirer.

— Ah! sire Dieu, mon seigneur et maître, murmura-t-il, comme tes créations sont infinies et tes œuvres merveilleuses! Et comme je te dois remercier de m'avoir permis de lire dans le mystérieux et divin grimoire écrit de ta main sur cette mer bleue sillonnée de millions de petites naufs d'or, que le vulgaire ignorant appelle des étoiles, sans se douter que ces petites naufs, les unes brillantes, les autres obscures, sont la reproduction des existences humaines. Une étoile qui tombe, c'est une nauf qui sombre dans l'Océan de l'infini!... Les destinées terrestres sont écrites sur cet incommensurable rouleau bleu-lapis qui plane sans cesse au-dessus de nos têtes!...

— Laissez là vos songeries, monseigneur, dit Raimondin qui peinait à entendre ainsi son oncle soupirer. Laissez là vos songeries! Il n'appartient pas à un si haut prince que vous êtes, loti de si nobles seigneuries et de si vastes possessions terriennes, de se lamenter le cœur dans des rêveries creuses comme celles des astrologues et des alchimistes. C'est simplesse à vous, vraiment, monseigneur!

— Ah! fol, répondit le comte, si tu voyais-là haut écrites les grandes richesses et les merveilleuses aventures que j'y vois, tu en serais tout ébahi!

Lors, Raimondin, qui ne pensait à nul mal, dit à son oncle :

— Mon très cher seigneur, s'il vous plaisait de m'instruire en cela, j'en serais très content; s'il y avait là-dedans chose que je pusse ou dusse savoir...

— Par Dieu! répondit le comte, tu le sauras, car aussi bien vaut-il mieux que ce soit toi qui en profite, qu'un autre. Je suis un vieil homme maintenant, et j'ai assez d'amis pour tenir mes seigneuries... Puisque je t'aime et que je souhaite que grand honneur t'advienne, de préférence à tout autre, je te dirais que si, en ce moment, un sujet mettait à mort son seigneur, il deviendrait tout-à-coup le plus puissant et le plus honoré qui fût jamais, et que de lui sortirait noble lignée dont il serait mention et remembrance jusques en la fin du monde...

— Je le croirais difficilement, si autre que vous me le disait, répliqua Raimondin qui était pauvre, et à qui ces richesses imaginaires reluisaient dans le ventre; mais de vous, cher seigneur, j'accepte toute parole comme vraie. Il n'est chose que vous ne me fissiez croire!

Comme Raimondin prononçait ces mots, il se fit un remuement de broussailles dans les fourrés avoisinants, comme si quelque fauve cherchait à se frayer une route.

Le comte de Poitiers et Raimondin prirent chacun son épée et se mirent au devant du feu du côté où ils entendaient les ramures craquer, et bien furent-ils avisés, car, tout aussitôt ils virent venir droit à eux, menant les crocs, un monstrueux sanglier qui paraissait furieux.

— Monseigneur, cria Raimondin au comte de Poitiers, montez vitement sur quelque arbre et laissez-moi me débattre avec cette hure. Cela sera bientôt fait!

— Beau neveu, répondit le comte, à Dieu ne plaise que je te laisse à telle aventure!

Tous deux, l'oncle et le neveu, étaient disposés à tenir tête à l'animal. Mais comme celui-ci tardait trop, au gré de l'impatient jeune homme, Raimondin alla à sa rencontre, l'épée au poing. Le sanglier, le dédaignant comme trop petit ennemi, passa à côté de lui et alla droit au comte Aimery qu'il renversa d'un coup de boutoir. Ce que voyant, Raimondin quitta son épée, saisit l'épieu et le bouta en plein corps.

L'épieu était manié par une main jeunette mais virile : il entra profondément dans le flanc de l'animal et le mit à mort sans rémission. Malheureusement, le comte de Poitiers se trouvait renversé sous lui, et le même coup d'épieu les transperça tous deux.

Lorsque Raimondin vit jaillir le sang de la plaie qu'il venait de faire sans le vouloir à son oncle, il cria et pleura comme un perdu.



— Ah! fausse et perverse fortune! s'écria-t-il, pourquoi m'as-tu fait meurtrier de celui qui m'aimait le plus parfaitement au monde? Où vais-je fuir? Ceux qui me verront, ceux qui entendront parler de moi, me mépriseront désormais et me jugeront digne de mourir de honteuse mort, comme un vil pécheur. Monseigneur qui gît là me disait que je serais le plus honoré de mon lignage; il se trompait et me trompait: c'est le plus déshonoré qu'il aurait dû dire!... Il faut fuir du pays et aller quérir aventure ailleurs, là où je pourrai amender mon péché, s'il plaît à Dieu...

Cela dit, Raimondin jeta un dernier regard sur le cadavre du comte Aimery, le baisa pieusement à la face, et monta sur son cheval, en se fiant à cet animal pour le conduire; car, pour lui, c'était impossible: il avait le cœur trop triste et la cervelle trop bouleversée de ce désastre pour songer à autre chose.

Il s'en alla donc au hasard, dans les sentiers de la forêt, dolent et déconforté; quant à parler, il n'aurait pu pour tout l'or du monde.

CHAPITRE II

Comment Raimondin, son oncle mort, chevaucha au hasard dans la forêt, et, chemin faisant, rencontra Mélusine qui s'ébattait sur l'herbe avec deux gentes dames. Comment Mélusine lui parla et lui donna de profitables conseils.

En chevauchant ainsi à travers la forêt, Raimondin approcha, vers la mi-nuit, d'une fontaine nommée la Fontaine de Soif, et que d'aucuns, dans le pays, appelaient la fontaine-fée, à cause des merveilleuses aventures qui y étaient arrivées.

C'était un admirable endroit. Au-dessus de la fontaine, une grande roche, et, en aval, une plantureuse prairie, verte aux clartés du soleil, blonde aux clartés de la lune. Puis, à droite et à gauche, la forêt, haute et profonde.

La lune luisait toujours toute claire et prêtait à ce lieu-là un aspect plus plaisant encore que de coutume. Mais Raimondin ne jouissait pas des splendeurs mystérieuses de cet étrange paysage: il rêvait et sommeillait sur son cheval qui, ayant compris cela, avait ralenti son allure pour ne pas trop le secouer.

Or, en ce moment, trois gentes dames blanches s'ébattaient sur l'herbe, au-devant de la Fontaine de Soif. L'une d'elles, plus gente que les deux autres s'ébattait plus gracieusement encore, et décrivait des courbes plus harmonieuses et plus délicates. Le cheval de Raimondin, en passant près d'elles, prit effroi et emporta son maître à grand'erre.

— Par moi foi, s'écria-t-elle, celui qui passe là pst un très gentil homme; mais il ne le prouve pas, euisqu'il passe ainsi devant dames sans les saluer!

Elle disait cela par courtoisie, car elle savait bien qui était Raimondin, mais elle ne voulait pas laisser voir aux deux autres pucelles ce à quoi elle tendait.

— Puisqu'il n'a pas sonné mot en passant devant nous, ajouta-t-elle, je vais aller le faire parler.

En disant cela, elle quitta prestement ses deux compagnes, et courut après le cheval de Raimondin, qu'elle arrêta tout court en le prenant par le frein.

— Sire vassal, dit-elle d'une voix douce comme une chanson, d'où vous vient ce grand orgueil ou cette rudesse de passer ainsi devant dames sans les saluer, comme faire se doit?

Comme Raimondin, toujours rêveur, ne l'entendait pas, la dame, faisant la courroucée, continua:

— Comment, sire musard, vous êtes à ce point dépiteux de ne pas daigner me répondre?...

Raimondin n'entendit pas davantage. Lors, la pucelle lui prit la main, la lui secoua et lui dit:

— Sire vassal, dormez-vous vraiment?...

Raimondin tressaillit comme un homme réveillé en sursaut et mit aussitôt l'épée hors du fourreau, croyant avoir affaire aux gens du comte, son oncle, venus là pour s'emparer de lui.

— Sire vassal, dit alors la pucelle en riant d'un rire qui sonna comme argent, avec qui voulez-vous donc commencer la bataille?... Me prenez-vous pour une ennemie! Vous ne m'avez pas regardée, alors!.....

Raimondin, tout-à-fait réveillé par les accents mélodieux de cette voix de femme, ouvrit tout grands ses yeux ensablés et regarda la jeune et fraîche beauté qui était devant lui, blanche et sereine comme une apparition. Il en fut émerveillé.

— Chère dame, dit-il en sautant de cheval et en venant s'incliner devant elle, pardonnez-moi mon irrévérence involontaire. Je ne vous avais ni vue, ni entendue, préoccupé que j'étais d'une mienne affaire qui me touche cruellement au cœur.

— Je vous crois volontiers, beau sire, Mais, où allez-vous donc à cette heure? Dites-le moi sans nulle crainte; si vous ne savez pas votre chemin, je vous l'indiquerai, car il n'y a pas en cette forêt voie ou sentier que je ne connaisse.

— Je vous remercie, ma bien chère dame... J'ai perdu mon chemin en chevauchant dans la forêt tout le jour et toute cette partie de la nuit, et, à vrai dire, je ne sais guère où j'en suis à present.

La dame blanche vit bien qu'il manquait de fiance en elle et qu'il n'était nullement disposé à lui conter cette affaire qui le préoccupait si fort. Lors, elle lui dit:

— Par Dieu! bel ami Raimondin, il est inutile de chercher à me céler l'objet de votre pensement: je le connais aussi bien que vous-même...

Raimondin, à ces mots, étonné que cette dame, qu'il ne connaissait pas, le connût si exactement, resta quelques instants sans pouvoir répondre et fut tout honteux de voir son secret décelé par elle.

— Raimondin, reprit-elle, je suis celle, après Dieu, qui peut le mieux te conseiller et te faire avancer en biens et honneurs en cette mortelle vie. Je sais que tu as tué par méprise le comte de Poitiers, ton oncle et seigneur, et qu'à cause de cela, te croyant criminel, tu fuyais lorsque je t'ai rencontré...

Le jeune chevalier, de plus en plus ébahi, regardait l'inconnue d'un air effaré et troublé.

— Ne t'ébahis point ainsi, continua-t-elle, de ce que je connais si bien tes affaires présentes... Et ne crois point que ce soit par maléfice et par œuvre

diabolique que je suis arrivée à cette connaissance : je suis aussi bonne chrétienne que tu es bon chrétien. Mais, je te le répète, sans moi, sans mon conseil, tu ne pourras te tirer de cette mauvaise passe... Si, au contraire, tu veux écouter mes paroles, je te promets de te faire le plus grand seigneur qui fut jamais en ton lignage, et le plus riche terrien d'eux tous.

En entendant cela, Raimondin se souvint de ce que lui avait dit le comte de Poitiers, son oncle, et il réfléchit aux périls qu'il courait, exil et mort.

— Chère dame, répondit-il humblement, je vous remercie des bonnes promesses que vous me donnez, et je me soumets volontiers à exécuter ce que vous me recommanderez, si c'est chose possible à faire, et que chrétien puisse et doive faire avec honneur.

— C'est dit d'un franc cœur, bel ami Raimondin; n'ayez crainte : je ne vous conseillerai rien de contraire à votre religion, qui est la mienne. Mais avant d'aller plus loin, Raimondin, il faut que vous vous engagiez à me prendre pour femme et à ne jamais douter que je ne me conduis honnêtement et chrétiennement, sans maléfice ni sortilége.

— Dame, je ferai loyalement tout ce que je pourrai faire. Je vous accepte pour femme, et nous nous marierons quand vous voudrez, devant Dieu, dans une chapelle.

— C'est bien, cher Raimondin, mais ce n'est pas tout encore. Je veux que vous juriez, par tous les serments et sacrements que peut faire bon chrétien, que jamais le samedi, tant que je serai en votre compagnie, vous ne chercherez en manière quelconque à me voir ni à vous enquérir du lieu où je serai.

— Par le péril de mon âme, je vous jure que jamais, en ce jour-là, je ne ferai chose qui soit en votre préjudice, et que je ne penserai de votre absence qu'en tout bien tout honneur.

— C'est bien : je vous crois. Or, je vais vous dire ce que vous devez faire présentement, relativement au meurtre du comte de Poitiers, votre oncle, et à l'attitude que vous devez avoir devant le jeune comte Bertrand, son fils, et devant la jeune Blanche, sa fille.

Et, en effet, la dame entra à ce sujet dans de longs détails et dans de longues recommandations que Raimondin lui promit de suivre religieusement. Puis, elle ajouta :

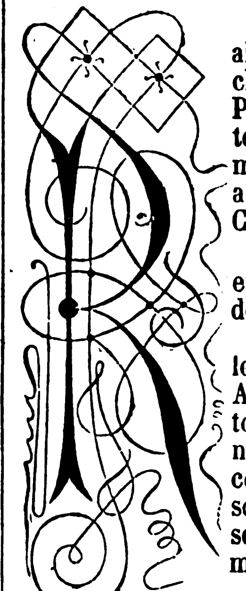
— Maintenant, mon doux ami, pour commencer ensemble nos amours, je vous donne ces deux verges, dont les pierres ont des vertus particulières. La première préserve de male mort par accident d'armes; la seconde donne victoire en toute occurrence d'affaire ou de combat. Portez-les toujours avec vous, mon doux ami, et allez-y sûrement. Partez donc pour revenir plus vite ici m'informer de ce que vous aurez fait.

En disant ces mots, elle le prit par la main, l'attira tendrement à elle, et, pendant quelques instants ils se tinrent accolés amoureusement l'un et l'autre : ils s'aimaient.

—

CHAPITRE III

Comment Raimondin, fiancé à Mélusine, suivit de point en point les conseils qu'elle lui avait donné, et, après avoir rendu hommage au nouveau comte de Poitiers, requit de lui un don qu'il lui accorda volontiers.



aimondin remonta vitement à cheval et s'en alla tout droit à Poitiers, où il arriva en même temps que le corps du comte Aimery et celui du sanglier qu'on avait trouvés dans la forêt de Colombiers.

On entendait dans l'air des cris et des gémissements à attendrir des rochers.

— Pleurez, pleurez! disaient les gens qui ramenaient le comte Aimery. Pleurez! Habillez-vous tous de noir, car ce fils de truie nous a tué notre bon seigneur le comte de Poitiers. Ah! maudit soit celui qui annonça cette chasse! Maudit celui qui la commença!

Le deuil fut général. Raimondin ne fut pas le dernier à revêtir la robe noire. Pour un peu même, tant sa douleur était grande, il eût avoué sa faute et en eût fait pénitence publique. Mais le souvenir de Mélusine l'en empêcha : il se contenta de mêler ses larmes sincères aux larmes de la comtesse, du jeune comte Bertrand et de la jeune Blanche, qu'il réconforta par de bonnes paroles sur les fatalités inévitables de la vie et sur les impénétrables décrets de la Providence.

Pendant qu'on appareillait richement et noblement l'église de Notre-Dame de Poitiers pour rendre au comte Aimery les honneurs funèbres qui lui étaient dûs, les bonnes gens du pays, pleins d'une chaude colère contre l'auteur de ce désastre, amenaient le sanglier mort sur la place de l'église et le brûlaient jusqu'à ce qu'il n'en restât rien. C'était là leur façon de le punir du méfait qu'il avait commis.

Mais on dit vrai lorsqu'on dit qu'il n'y a pas de douleur, si angoisseuse soit-elle, qui ne s'adoucisse au bout de trois jours. Trois jours après cette triste cérémonie des obsèques du comte Aimery, les barons du pays parvenaient, en effet, à consoler la comtesse et ses deux enfants. Au bout de trois autres jours, ils vinrent en nombre au palais pour faire hommage du relevage de leurs fiefs entre les mains de leur gracieux seigneur, le jeune comte Bertrand, fils du comte de jadis.

Raimondin aurait bien voulu n'assister point à tout cela, à cause de la vive douleur qu'il continuait à ressentir de la mort de son seigneur, le comte Aimery. Mais dame Mélusine lui avait donné des instructions qu'il lui fallait suivre : il était resté.

Après que chacun des barons du pays eut fait hommage au nouveau comte et que le service divin eut été célébré à ce sujet à Saint-Hilaire de Poitiers, Raimondin s'en vint humblement et dit :

— Messeigneurs, nobles barons de la comté de Poitiers, je vous prie de vouloir bien entendre la requête que j'entends faire à monseigneur le comte, et, si elle vous semble raisonnable, de vouloir bien vous joindre à moi pour qu'il me la daigne accorder.

— Très volontiers! répondirent les barons.

Lors, Raimondin, se tournant vers le jeune comte Bertrand, lui dit :

— Très cher sire, je vous requiers humblement que, en rémunération de tous les services que j'ai rendus à votre père, dont Dieu ait l'âme, il vous plaise de m'accorder un don, lequel ne vous coûtera guère, car je ne vous veux demander ni ville, ni château, ni forteresse...

— S'il plaît à mes barons, il me plaît bien, répondit le comte Bertrand.

— Sire, dirent alors les barons, puisque c'est une chose de si mince valeur, vous ne la lui devez pas refuser, attendu qu'il a bien et loyalement servi le comte de jadis, votre honoré père.

— Puisqu'il vous plaît de me conseiller cela, répliqua le jeune comte, je lui accorde son don. Demandez-le donc hardiment, Raimondin.

— Sire, grand merci, reprit le neveu du comte Aimery. Je ne vous requiers pas autre don, sire, que de m'octroyer, au-dessus de la Fontaine-de Soif, autant de place que pourra en tenir un cuir de cerf étendu.

— Par Dieu! s'écria le comte, si c'est là tout ce que vous exigez, je vous l'accorde de grand cœur, et j'ajoute que vous ne me devez pour cela, ni à moi, ni à mes successeurs, foi ni hommage ni redevance quelconque!...

Lorsque ce don lui eût été octroyé, Raimondin s'agenouilla humblement devant le comte Bertrand et, après l'avoir remercié, lui demanda les lettres et chartres qui confirmassent ce don; lesquelles lui furent joyeusement accordées, après avoir été scellées du grand scel du comte et des sceaux des douze pairs du pays.

A l'issue de cette audience, il y eut fête grande où assistèrent seigneurs à foison, laquelle fête ne se termina que fort avant dans la nuit. Le lendemain matin, chacun se leva et alla entendre la messe en l'abbaye de Montiers, où Raimondin resta à prier dévotement Dieu jusqu'à l'heure de prime.

CHAPITRE IV

Comment Raimondin, une fois le don octroyé, acheta un cuir de cerf que débita un sellier, et qui arriva à enserrer deux lieues de tour.

Lorsque Raimondin eut suffisamment fait sa dévotion à l'abbaye de Montiers, il sortit et s'en alla dans la campagne, où il rencontra bientôt un homme qui portait un cuir de cerf pendu au cou.

Cet homme, en l'apercevant, vint droit à lui, et lui demanda :

— Sire, voulez-vous m'acheter ce cuir de cerf que j'ai en mon sac, pour faire de bonnes cordes chassoresses pour vos veneurs?

— Par ma foi, oui, dit Raimondin. Et que coûtera-t-il, ainsi qu'il est, ce cuir de cerf?

— Cent sols parisis, sire, répondit l'homme.

— Venez à mon hôtel, l'ami, je vous paierai.

Raimondin marcha vers Poitiers, et l'homme le suivit. Arrivé à son hôtel, il lui bailla les cent sols, et l'homme lui bailla le cuir de cerf.

Une heure après, un sellier survint.

— Mon ami, lui dit Raimondin, il faut, s'il vous plaît, me tailler ce cuir le plus menu, le plus délié que vous pourrez, en forme d'une courroie qui s'allonge autant et plus.

Le sellier obéit avec célérité et adresse. Une fois le cuir détaillé menu, menu, menu, Raimondin le plaça dans un sac qu'il chargea sur les épaules du sellier, et alla quérir les gens commis par le comte Bertrand à la délivrance du don en question.

Ces gens et lui quittèrent Poitiers et chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la montagne qui était au-dessus de Colombiers. Une fois arrivés là ils s'aperçurent qu'on avait fait une large tranchée et un grand abattis d'arbres autour de la roche de la Fontaine de Soif, ce dont ils furent émerveillés, excepté Raimondin qui comprit que Mélusine avait travaillé à son œuvre. Puis, lorsqu'ils furent en la prairie, ils descendirent de cheval et jetèrent le cuir hors du sac.

Quand les livreurs commis par le comte Bertrand virent le cuir taillé si menu, ils en furent tout ébahis et dirent à Raimondin qu'ils ne savaient vraiment que faire.

Sur ces entrefaites survinrent deux hommes vêtus d'un gros burel qui dirent :

— Nous sommes envoyés ici pour vous aider.

Tout aussitôt, ils dévidèrent le cuir de la masse où l'avait enroulé l'ouvrier qui l'avait taillé, et le portèrent au fond de la vallée, le plus près qu'ils purent du rocher. Là, ils plantèrent un gros pieu et y attachèrent l'un des bouts du cuir. Puis, prenant au fur et à mesure à même d'un faisceau de pieus moins gros, ils en plantèrent de distance en distance autour de la roche. Les autres les suivaient, attachant le cuir à chaque pieu. De cette façon, ils environnèrent la montagne, pendant deux lieues passées.

Les livreurs du comte Bertrand furent bien étonnés en voyant combien d'espace pouvait enserrer un simple cuir de cerf. Bien plus encore le furent-ils en voyant sourdre soudainement un ruissel qui, depuis ce moment, courut à travers la vallée et fit tourner plusieurs moulins. Mais il n'y avait pas à disputer là-dessus; le texte de la chartre octroyée à Raimondin était précis · ils furent obligés de lui délivrer la terre que renfermait le circuit de la peau de cerf.

En même temps, ils se retournèrent pour examiner plus attentivement les deux hommes vêtus de burel, qui avaient procédé à cette opération : mais ils avaient disparu.

Lors, ils revinrent à Poitiers, suivis de Raimondin, et leur premier soin fut d'aller informer le comte Bertrand de ce qu'ils avaient vu à la Fontaine de Soif. Le comte se trouvait précisément avec sa mère, la veuve du défunt comte.

— Il faut, dit la comtesse, qu'il y ait là-dessous quelque sortilége! Cette forêt de Colombiers a été

témoin déjà d'aventures merveilleuses, et ce qui vient d'arriver à Raimondin n'a rien de naturel, à ce que je crois.

— Madame ma mère, vous dites vrai, répondit le comte Bertrand; aventures merveilleuses sont maintes fois arrivées dans cette forêt, et ce qu'on nous raconte de Raimondin est bien extraordinaire, je l'avoue. Mais Raimondin est un loyal chevalier, et je prie Dieu qu'il le laisse jouir en paix et à son honneur de cette aubaine fortunée!...

Raimondin survint en ce moment. Il s'agenouilla devant le comte en le remerciant de l'honneur et de la courtoisie qu'il lui avait faits.

— Par ma foi, Raimondin, c'est peu de chose, répondit Bertrand, et, s'il plaît à Dieu, je ferai plus encore au temps à venir. A ce propos, mon ami, on m'a raconté tout-à-l'heure d'étranges choses touchant le coin de terre que je vous ai octroyé sur votre demande : je vous prie de me dire à ce sujet la pleine et entière vérité.

— Très cher seigneur, répondit Raimondin, si vos livreurs ne vous ont conté que ce qu'ils ont vu, ils ont bien fait, car ils vous ont conté l'exacte vérité, à savoir que le cuir de cerf que j'ai acheté a produit, développé, un entourage de plus de deux lieues. Quant à ce qui est des deux hommes vêtus de bureau, qui nous sont venus en aide pour le mesurage, ainsi que du ruissel qui s'est mis à sourdre soudainement, c'est la pure vérité, monseigneur. Pour le surplus, ne me demandez rien : j'en ignore comme vous.

Le comte Bertrand, qui aimait Raimondin, ne voulut pas pousser plus loin ses investigations : il le crut sur parole, pour ne pas l'affliger par des soupçons outrageux, et Raimondin, l'ayant de nouveau remercié, prit congé de lui ainsi que de la comtesse, pour retourner auprès de Mélusine.

CHAPITRE V

Comment Raimondin alla retrouver Mélusine pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait; et comment elle le dépêcha de nouveau à Poitiers pour convier le comte Bertrand et ses amis à leurs noces.

Il tardait beaucoup à Raimondin de revoir sa dame. Il chevaucha en conséquence et poussa rapidement sa pointe vers la forêt de Colombiers.

Quand il fut à quelques pas de la Fontaine de Soif, il aperçut une manière d'hôtel, construit solidement et élégamment, dont jusque-là il n'avait pas soupçonné l'existence. En approchant de plus près, il vit sortir de cet hôtel plusieurs demoiselles, ainsi que plusieurs chevaliers et écuyers, qui vinrent à lui comme vers leur seigneur, et qui lui dirent fort civilement :

— Sire, descendez de cheval, et venez par devers notre dame, qui est la vôtre, et qui vous attend dans son pavillon.

— Volontiers, répondit Raimondin un peu émerveillé.

Il descendit de cheval et s'en alla avec ces chevaliers et ces demoiselles qui le conduisirent avec force révérences vers Mélusine qui, à son approche, se leva et vint le prendre par la main pour le faire asseoir à côté d'elle, sur un lit d'une richesse surprenante.

— Bel ami, dit-elle après l'avoir accolé, je sais que vous avez religieusement suivi les conseils que je vous avais donnés relativement à la conduite à tenir à propos du meurtre du comte Aimery, et relativement au don à requérir du comte Bertrand son fils : à cause de cela et de mon amitié pour vous, j'aurai désormais la plus grande fiance en vous.

— Bien chère dame, répliqua Raimondin, j'ai trouvé un si bon commencement en vos paroles, que je n'ai plus à hésiter à vous obéir, quoi que vous me commandiez de faire.

— Soyez sans nulle crainte, Raimondin, je ne vous commanderai rien que d'honorable et de profitable pour vous, rien surtout dont vous ne puissiez venir à bonne fin.

Comme ils devisaient ainsi, survint un chevalier qui, après s'être révérencieusement agenouillé devant Mélusine, lui dit :

— Dame, tout est prêt. Quand il vous plaira.

Mélusine se leva, Raimondin l'imita, et tous deux, après avoir fait les ablutions préalables, se placèrent devant une table d'une somptuosité rare, qui dominait une multitude d'autres tables, également bien servies, où étaient assis à foison dames et chevaliers.

— D'où vous vient tout ce peuple, chère dame? demanda Raimondin, étonné, à sa belle mie.

— Ces chevaliers et ces demoiselles, répondit Mélusine, sont là à votre commandement, pour vous servir, eux et beaucoup d'autres que vous ne voyez pas là, mais avec lesquels vous ferez connaissance quand vous voudrez, puisqu'ils vous appartiennent.

Raimondin, émerveillé, n'en pouvait croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Il prit le parti de faire honneur aux mets abondants et délicats que l'on plaçait devant lui.

Le dîner fait, les nappes ôtées, les grâces dites, les mains lavées, chacun des convives se retira discrètement, et Mélusine attira tendrement Raimondin vers son lit tendu d'étoffes éblouissantes.

— Bel ami, lui dit-elle, il faut songer à nous épouser.

— J'y songe depuis l'heure fortunée où je vous ai rencontrée, chère dame, répondit Raimondin.

— Vous ne pouvez pas m'épouser ainsi purement et simplement, reprit Mélusine. Notre union ne doit pas s'accomplir mystérieusement, comme si nous en rougissions l'un ou l'autre. Il faut que notre amour s'avoue en face de tous, et, pour cela faire, bel ami Raimondin, il convient que vous alliez convier le comte Bertrand, sa mère, tous ses amis et les vôtres, pour le jour de lundi prochainement venant. Ils feront ainsi honneur à vos noces, qui leur feront un honneur égal, par les merveilles dont j'entends les rendre témoins à votre intention. Pour qu'ils ne s'imaginent pas que vous soyez petitement marié, je vous autorise à leur dire que vous prenez à femme une fille de roi... Allez maintenant, bel ami, et me revenez vitement!...

Cela dit, Mélusine et Raimondin s'entr'accolèrent et baisèrent, et le jeune chevalier s'en alla grande erre vers Poitiers.



CHAPITRE VI

Comment Raimondin, sur l'ordre de Mélusine, alla à Poitiers pour convier à ses noces le comte Bertrand et toute sa baronnie, qui y consentirent et vinrent à la Fontaine de Soif, où les attendait une surprise nouvelle.



Une fois à Poitiers, Raimondin s'empressa d'aller au palais et de voir le comte Bertrand, qui lui fit le même accueil bienveillant que précédemment.

— Très cher seigneur, lui dit Raimondin, au nom de tous les services que je serai appelé à vous rendre, je vous supplie humblement de venir lundi prochain à mes épousailles, à la Fontaine de Soif, et de vouloir bien amener avec vous votre mère et toute votre baronnie pour nous honorer et faire compagnie.

— Beau cousin, s'écria le comte ébaubi, vous croyez-vous déjà si étranger de nous, que vous ayez ainsi choisi femme sans nous en avertir? Bien étonné suis-je, pour ma part, d'être un des derniers à apprendre cela! Il me semble que nous étions les premiers, au contraire, dont vous dussiez prendre conseil en cette occurence!...

— Très cher seigneur, répondit Raimondin, ne vous courroucez point!... L'amour est mon unique excuse, et amour, voyez-vous, a si grande puissance, qu'il fait faire les choses qu'il lui plaît et non celles qu'il faut faire. En cette aventure de cœur, je suis allé si avant que je ne puis plus reculer à cette heure, et même je le pourrais que je n'en profiterais pas. Je vais où je suis attiré...

— Au moins, beau sire, reprit le comte, dites-moi qui est votre épousée et de quelle lignée elle descend.

— Vous me demandez là, cher seigneur, chose à laquelle je suis bien embarrassé de répondre, car je ne m'en suis pas enquis.

— Par ma foi! s'écria le comte, voici une étrange histoire! Raimondin se marie et ne sait quelle femme il prend, ni de quel lignage elle sort!...

— Monseigneur, repartit Raimondin, puisque cela me suffit, il doit bien vous suffire. Je ne prends pas femme pour vous, mais pour moi. J'en aurai le deuil ou la joie qu'il plaira à Dieu : cela ne regarde que moi.

— Vous répondez bien, beau cousin : je n'aurai pas le souci de cette folie, si folie est, pas plus que je n'en aurai l'avantage, si avantage il y a... Puisqu'il en est ainsi, je prie sincèrement Dieu qu'il vous donne paix et bonne aventure, et, pour vous montrer que je ne vous garde nulle rancœur en ceci, j'irai à vos noces et j'y mènerai madame ma mère, ainsi que plusieurs nobles dames, avec toute ma baronnie.

— Très grand merci, monseigneur... Je crois que lorsque vous serez là et que vous aurez vu ma dame, cela vous plaira bien.

— Je ne demande pas mieux, beau cousin!...

Après cela, Raimondin et le comte se mirent à parler de choses et d'autres jusqu'à l'heure du souper.

Le lendemain au matin, le comte Bertrand se leva, entendit la messe et fit mander ses barons pour aller avec lui aux noces de Raimondin. Il manda également le comte de Forest, son cousin et le frère de Raimondin.

Chacun s'empressa d'accourir, et, lorsque tout fut prêt pour le départ, on se mit en route, Raimondin avec son frère, le comte Bertrand avec sa mère, sa sœur et sa baronnie.

Le voyage dura un jour et une nuit.

A mesure qu'on approchait de la montagne, on apercevait de grandes tranchées récemment faites, ainsi que le ruisseau qui coulait clair et abondant, ce dont chacun s'émerveilla fort. Et puis, en aval, dans la prairie, il y avait de nombreux pavillons aux riches tentures où allait et venait tout un monde improvisé de dames aux nobles atours, de chevaliers aux riches armures, montés sur de magnifiques palefrois. En outre, çà et là, à foison, étaient des cuisines fumantes destinées à alimenter tous les conviés, en quelque nombre qu'ils fussent. Enfin, pour couronner le tout, il y avait au-dessus de la Fontaine de Soif la chapelle de Notre-Dame, luxueusement ornée.

L'étonnement allait croissant.

— Nous ne savons ce qu'il en adviendra du surplus, dirent entre eux les arrivants de la suite du comte Bertrand, mais voici un très agréable commencement!...

Comme le comte de Poitiers et sa suite touchaient au bas de la montagne, un vieux chevalier s'en vint à leur rencontre. Il était monté sur un palefroi liart, richement caparaçonné, et portait une ceinture faite de perles et de pierres précieuses. Deux hommes d'honneur l'escortaient.

Aussitôt que ce chevalier eut aperçu Raimondin, qu'il reconnut aisément entre les autres, il alla vers lui avec empressement, et le salua honorablement, ainsi que sa compagnie.

— Monseigneur, lui dit-il, faites-moi mener, je vous prie, vers le comte de Poitiers, car j'ai affaire à lui parler.

Raimondin mena le vieux chevalier vers le jeune comte Bertrand, qui lui dit :

— Soyez le bien trouvé. Vous voulez me parler?

— Sire, mademoiselle Mélusine d'Albanie se recommande à vous et vous remercie du haut honneur que vous consentez à lui faire, ainsi qu'à Raimondin, votre cousin, en venant assister à leurs épousailles.

— Il n'y a nul remercîment à me faire pour cela. Je fais ce que je dois, par amitié pour mon cousin. Mais je ne me doutais guère que j'avais si près de moi une si noble dame avec si nombreuse compagnie.

— Ah! Sire, quand il plaira à ma demoiselle, elle l'aura plus nombreuse encore, car elle n'a qu'à souhaiter pour avoir!...

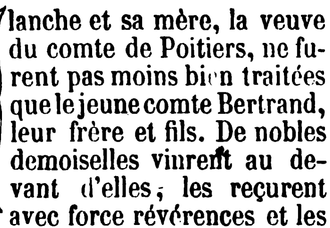
En devisant ainsi, le comte de Poitiers arriva au pavillon qui lui était destiné, c'est-à-dire au plus riche logis qu'il eût jamais vu.

Après lui, chacun fut logé selon son état. Les chevaux eux-mêmes ne furent pas oubliés.

Un roi n'eût pas mieux fait les choses.

CHAPITRE VII

Comment Raimondin et Mélusine furent épousés et comment leur lit fut bénit par l'évêque.



Blanche et sa mère, la veuve du comte de Poitiers, ne furent pas moins bien traitées que le jeune comte Bertrand, leur frère et fils. De nobles demoiselles vinrent au devant d'elles, les reçurent avec force révérences et les conduisirent en un pavillon spécialement édifié pour elles deux, et qui était en drap d'or, ourlé de perles et de pierres précieuses.

Bien qu'elles fussent habituées au luxe, étant fille et femme de prince, Blanche et sa mère furent ébahies de tant de somptuosité. Elles le furent davantage encore, en entrant dans la chambre de l'épousée pour la remercier de sa royale hospitalité : jamais elles n'avaient vu femme si cointe et si gente, si fraîche et si belle, jamais ! La comtesse ne pouvait assez s'extasier tant sur la beauté de Mélusine que sur la richesse de son accoutrement d'épousée, plus merveilleux que vêtements de reine ou d'impératrice, tant à cause de la façon que des ornements.

Ce furent le comte Bertrand et le comte de Forest qui conduisirent Mélusine à la chapelle, où l'attendait un évêque pour la marier avec Raimondin.

Après le service divin, chacun se reposa. Lorsque chacun se fut convenablement reposé, on se mit à table, au beau milieu de la prairie, et alors furent servis des mets plantureux et des vins exquis, dans des vaisseaux d'or et d'argent qui donnaient une nouvelle valeur aux choses servies. Les désirs des convives étaient aussitôt exaucés que formulés, tant était grand le nombre des serviteurs, et chacun ne savait ce qu'il devait le plus admirer, ou de l'abondance des plats, ou de l'excellence des vins, ou de la dextérité avec laquelle le service était fait.

Lorsque le dîner fut terminé et que les tables eurent été enlevées, les joutes commencèrent. Le comte de Poitiers en donna l'exemple avec le comte de Forest.

Puis vint Raimondin, monté sur un beau cheval liart tout caparaçonné de blanc. Il courut, la lance en arrêt, à l'encontre de son frère, et le renversa. Après le comte de Forest, ce fut le tour d'un autre chevalier, puis encore d'un autre, si bien que le comte Bertrand, qui ne savait pas qui il était, voulut combattre contre lui pour l'essayer. Mais Raimondin, qui l'avait parfaitement reconnu, l'évita et alla vers un chevalier poitevin qu'il désarçonna comme il avait désarçonné le comte de Forest et les autres chevaliers. L'honneur de la journée fut pour lui, comme pour lui aussi devait être le bonheur de la nuitée.

Après les joutes vint le souper, qui se prolongea fort avant dans la soirée. Après le souper, les dames allèrent dans leurs retraites, otèrent leurs grandes robes, se vêtirent de plus courts habits et revinrent prendre part aux fêtes qui avaient lieu.

Quand il fut temps, on mena coucher Mélusine en un pavillon appareillé à cet effet, et la comtesse de Poitiers, ainsi que plusieurs nobles dames, la déshabillèrent en devisant avec elle sur ses devoirs d'épousée, en attendant l'arrivée de Raimondin.

Raimondin brûlait de l'envie d'aller rejoindre sa mie, mais il n'osait, retenu qu'il était auprès du comte de Poitiers et du comte de Forest, qui s'amusaient fort.

Bientôt un chevalier vint le délivrer, envoyé à cet effet par les dames qui tenaient compagnie à Mélusine.

— Beaux seigneurs, dit-il, ne rigolez pas trop fort, et rappelez-vous que Raimondin a autre chose à penser en ce moment. Les dames le réclament : ma dame Mélusine est prête.

— C'est vrai, nous l'avions oublié, répondit le jeune comte de Poitiers. Quelque plaisante que soit notre conversation, elle ne peut valoir pour lui, à cette heure surtout, celle qui l'attend au lit nuptial.

Et, sans plus tarder, ils conduisirent Raimondin au pavillon, où il se coucha prestement aux côtés de sa chère Mélusine.

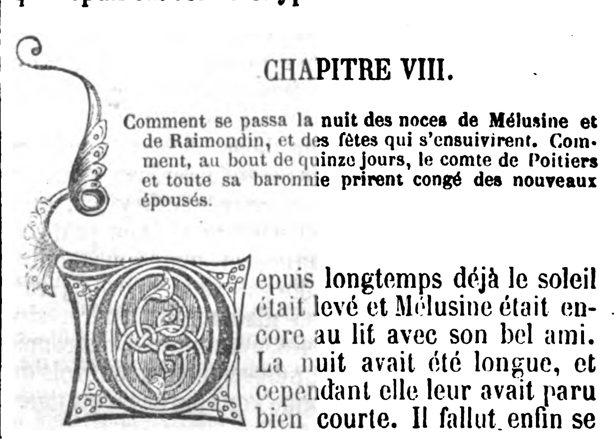
Lors vint l'évêque qui les avait unis, lequel bénit le lit et les épousés avec, puis se retira. Chacun l'imita discrètement, dames et demoiselles, barons et chevaliers, suivants et suivantes. Les courtines du lit furent tirées.

— Mon très cher seigneur et ami, dit alors Mélusine en accolant tendrement Raimondin, je vous remercie du grand honneur que m'ont fait aujourd'hui vos parents et amis, ainsi que de la discrétion que vous avez montrée selon notre première convenance. Si vous continuez ainsi, vous serez le plus puissant et le plus honoré qui jamais fût en votre lignée. Si vous faites le contraire, si vous décelez les secrets qui sont entre nous, vous et vos héritiers serez déchus peu à peu de votre état et de la terre que vous tenez à possession.

— Ma très chère dame, répondit Raimondin, rien de cela n'adviendra, croyez-m'en. Je vous aime trop pour vous manquer de foi.

Les deux jeunes amants devisèrent ainsi pendant quelque temps, se faisant mutuellement des promesses entrecoupées de baisers et de soupirs ; puis ils cessèrent de parler sans cesser de s'embrasser, et ce silence n'en devint que plus éloquent de minute en minute.

Cette nuit-là fut engendré d'eux le vaillant Urian, qui depuis fut roi de Chypre.



CHAPITRE VIII.

Comment se passa la nuit des noces de Mélusine et de Raimondin, et des fêtes qui s'ensuivirent. Comment, au bout de quinze jours, le comte de Poitiers et toute sa baronnie prirent congé des nouveaux épousés.

Depuis longtemps déjà le soleil était levé et Mélusine était encore au lit avec son bel ami. La nuit avait été longue, et cependant elle leur avait paru bien courte. Il fallut enfin se



lever et s'habiller, ce que Raimondin fit le premier, malgré les tendres sollicitations de Mélusine, qui voulait le retenir encore auprès d'elle.

Raimondin sortit du pavillon et rejoignit le comte de Poitiers, le comte de Forest et les autres barons, qui étaient levés depuis l'aube et qui attendaient impatiemment sa venue. On alla à la chapelle, où l'on entendit fort dévotement la messe, puis, de là, on revint vers la prairie où recommencèrent les fêtes et les joies de la veille.

Que dire de ce festoiement où toutes les prodigalités furent épuisées pour satisfaire les conviés? Rien, sinon qu'il dura quinze jours entiers, et qu'au moment du départ, Mélusine fit une énorme quantité de dons précieux aux dames et aux demoiselles, aux chevaliers et aux écuyers, qui s'en allèrent émerveillés d'une si généreuse hospitalité. La comtesse de Poitiers et sa fille Blanche furent mieux traitées encore. Outre les caresses que Mélusine leur prodigua, comme aux parentes de son cher Raimondin, elle donna à l'une un riche fermail d'or et à l'autre un bonnet de perles, de saphirs, de rubis et de diamants.

Raimondin accompagna pendant un long chemin le comte de Poitiers, le comte de Forest et toute leur baronnie, et, tout en chevauchant, il devisa gaîment avec eux de choses et d'autres, si bien que le comte Bertrand se crut autorisé à être indiscret.

— Beau cousin, lui dit-il, je voudrais bien savoir de quel lignage est votre femme. Nous ne connaissons que son nom et sa générosité, ce qui est certes beaucoup, mais il nous reste encore quelque chose à connaître.

— Par ma foi, s'écria le comte de Forest, j'en dirai volontiers autant. Je suppose que dame Mélusine d'Albanie est issue de noble et puissant lieu; mais ce n'est qu'une conjecture et je serais heureux d'être fixé la-dessus.

Raimondin fut très courroucé au cœur quand il entendit cette double requête du comte de Poitiers, son cousin, et du comte de Forest, son frère. Aussi leur répondit-il froidement :

— Vous me demandez un secret qu'il ne m'appartient pas de vous divulguer, puisqu'il n'est pas le mien. Certes si je devais le dire à quelqu'un, ce serait à vous monseigneur, et à vous mon frère. Mais je le dois céler et je le célerai. Tout ce que je puis vous avouer est tout ce que vous avez deviné, à savoir que Mélusine n'a jamais été nourrie en mendicité ni rudesse, puisqu'elle est riche à ne pas connaître son avoir, et élevée à donner des leçons de dignité aux plus fières. Je vous requiers donc, comme à messeigneurs et amis, de ne plus insister là-dessus. Telle elle est, telle elle me plait. Elle est ma dame et ma mie; c'est par elle que je suis aujourd'hui quelque chose; c'est par elle que je deviendrai puissant et honoré : je ne puis empoisonner par mes soupçons et par les vôtres la source de mon bonheur et de ma richesse.

— Il suffit, Raimondin, reprit le comte de Poitiers, je n'insisterai pas. Puisque vous avez une si haute fiance en votre mie, nous ne pouvons manquer d'en avoir nous-mêmes. Nous l'honorons et la prisons comme notre cousine et comme dame de noble extraction.

— J'en dis autant, cher frère, repartit le comte de Forest. Ce que je sais me suffit et je ne chercherai jamais à en savoir davantage.

Après cela, Raimondin prit congé du comte de Poitiers, de son frère et des barons, et s'en retourna à la Fontaine de Soif.

CHAPITRE IX.

Comment fut bâti le château de Lusignan, et comment, après la naissance d'Urian, Mélusine engagea Raimondin à aller en Bretagne.

Quand Raimondin fut de retour à la Fontaine de Soif, il trouva la fête plus animée encore qu'auparavant, par suite de la présence à cette fête d'une notable quantité de nobles gens qui avaient remplacé ceux dont il venait de prendre congé.

— Monseigneur, dirent-ils à Raimondin étonné de retrouver tant de monde là où il ne comptait retrouver presque personne, vous êtes le bienvenu comme celui à qui nous sommes et à qui nous devons obéir.

— Ce sont vos barons, dit Mélusine qui arrivait sur ces entrefaites. Ils sont ici pour vous prêter serment et hommage.

Raimondin remercia, et, après avoir remercié, il s'éloigna avec sa mie pour lui raconter la réponse qu'il avait faite aux questions indiscrètes du comte de Poitiers et du comte de Forest.

— Je suis heureuse de vous voir agir ainsi, Raimondin, lui dit-elle. Tant que vous tiendrez cette voie, tous les biens abonderont chez vous. Demain, bel ami, je donnerai congé à la plus grande partie des gens qui sont venus à notre fête, et il nous faudra bientôt songer à autre chose que je vous dirai.

Comme il vous plaira, très chère dame, répondit Raimondin.

Le lendemain, en effet, Mélusine congédia une grande quantité de ses gens et en garda un certain nombre, parmi ceux qui lui avaient plu.

La fête était terminée. Mélusine fit venir à foison ouvriers et pionniers et leur indiqua les tranchées qui étaient à ouvrir et les arbres qui étaient à arracher. Puis, après les pionniers, vinrent aussi à foison maçons et tailleurs de pierre qui commencèrent immédiatement à édifier les fondations d'une forteresse sur le rocher même de la Fontaine de Soif. La besogne avança rapidement, grâce à l'habilité de ces ouvriers et au soin que prit Mélusine de les bien payer et bien nourrir. En peu de temps la forteresse fut construite, et, au-devant d'elle, non seulement une place, mais trois places pour défendre l'approche du donjon. Et furent ces trois places environnées de fortes tours machicoulées, et les volées des tours tournées et élancées, et les murs bien hauts et bien crénelés. En somme, cette forteresse était imprenable.

Quand les travaux furent achevés et que les chambres furent logeables, Mélusine vint habiter la for-

teresse qui fut appelée Lusignan, c'est-à-dire, en langage grégeois, merveilleuse chose.

Ce fut là que Mélusine mit au monde un enfant mâle bien formé, sauf qu'il avait le visage court et large et que l'un de ses yeux était rouge et l'autre pers. Cet enfant fut baptisé et reçut le nom d'Urian. En grandissant, ses oreilles grandirent aussi d'une façon démesurée, si bien qu'elles ne tardèrent pas à ressembler aux mamilles d'un van.

A quelque temps de là, Mélusine dit à Raimondin :

— Mon très doux compagnon et ami, je ne veux pas que tu laisses décheoir l'héritage qui te revient, de part la mort de tes prédécesseurs, en Bretagne. Guérende et Pénicens sont à vous et à votre frère, ainsi que toutes les marches et places du pays. Allez-y et sommez le roi des Bretons de vous recevoir en droit. Votre père, je vous l'apprends, eut jadis querelle avec le neveu du roi et le tua. N'osant plus demeurer en Bretagne, il prit sa finance et s'en alla par monts et par vaux, à l'aventure, jusqu'au jour où il épousa la sœur du comte de Poitiers, votre oncle. Si le roi ne veut pas vous recevoir en droit, ne vous courroucez pas : il y viendra de lui-même après.

— Chère mie, répondit Raimondin, il n'est pas chose que je ne fasse pour vous satisfaire, car je vois bien que toutes vos œuvres ne tendent qu'à bien et honneur. J'irai trouver le roi des Bretons.

— Allez hardiment, mon doux ami, reprit Mélusine, et ne redoutez rien ni personne. Dieu vous aidera dans toutes les affaires que vous entreprendrez, tant qu'elles seront vraies et justes.

Puis, après cela, la noble dame donna à Raimondin les détails qu'il avait besoin de connaître pour se conduire et réussir en Bretagne, et ils se séparèrent en s'accolant le plus tendrement du monde.

CHAPITRE X

Comment Raimondin partit pour la Bretagne avec une suite nombreuse, afin d'aller réclamer l'héritance de son père.

Raimondin partit le lendemain avec une belle compagnie de chevaliers et d'écuyers, au nombre de deux cents gentilshommes garnis chacun de la cotte d'acier, du pan, de la pièce et de tous les harnois de jambes, et suivis de pages portant les lances et les bassines. C'est en cet équipage qu'ils arrivèrent en l'aride Bretagne, où ils produisirent une grande rumeur qui arriva promptement aux oreilles du roi des Bretons.

Quelques jours après, deux chevaliers de haut renom vinrent trouver Raimondin et lui demandèrent pourquoi il venait ainsi en Bretagne, avec une suite aussi nombreuse et aussi armée. Raimondin leur répondit :

— Beaux seigneurs, vous direz au roi des Bretons que je ne viens ici que pour demander justice.

— S'il en est ainsi, reprirent les envoyés, soyez le bien venu : le roi vous fera droit et raison, n'en doutez pas. Dites-nous donc, s'il vous plaît, en quel lieu vous vous dirigez présentement.

— Par ma foi, répondit Raimondin, je voudrais aller présentement à Quéménigant, où j'ai affaire.

— Vous êtes sur le chemin, cher sire ; il n'y a pas plus de cinq lieues d'ici à Quéménigant où vous trouverez Alain de Léon, qui vous fera très bon accueil, ainsi que deux chevaliers, qui sont l'un et l'autre gens de bien et d'honneur. Sur ce, cher sire, nous prenons congé de vous.

— Beaux seigneurs, que Dieu vous garde et vous protége ! Recommandez-moi, je vous prie, au roi votre maître, auprès de qui je me rendrai bientôt.

Les deux envoyés du roi des Bretons se retirèrent incontinent. Une fois à quelque distance de Raimondin, ils se dirent :

— Ce sont là, certainement, d'honorables gens, venus ici dans de loyales intentions. Aidons-les de notre pouvoir en prévenant Alain de leur passage.

Cette résolution prise, ils se dirigèrent à grande hâte vers Quéménigant, où ils annoncèrent la venue des gens de Raimondin.

Alain de Léon avait deux fils, tous deux chevaliers ; l'aîné s'appelait Alain comme lui, le plus jeune se nommait Henry.

— Mes enfants, leur dit-il, montez vitement à cheval, allez au-devant de ces nobles étrangers et recevez-les convenablement, comme faire vous devez. Vous aurez peut-être de la peine à les loger tous, car on m'apprend qu'ils ont de six à sept cents chevaux ; mais enfin faites le possible et excusez-vous de ne pouvoir faire mieux.

Les deux fils d'Alain partirent pour obéir à leur père, et bientôt ils firent rencontre de Raimondin et de sa suite.

— Sire, lui dirent-ils, notre père nous envoie vers vous pour vous prier de vouloir bien accepter son hospitalité pour tout le temps que vous jugerez bon.

— Beaux seigneurs, répondit Raimondin, grand merci à votre père et à vous de cette courtoisie. Je vais aller, avec quelques gentilshommes de ma suite, auprès de votre père, que j'ai grand désir de voir et de connaître.

Cela dit, Raimondin et les deux fils d'Alain chevauchèrent ensemble tant et tant qu'ils approchèrent bientôt de la ville. Là, un vieux chevalier, chargé par Mélusine de veiller sur Raimondin, vint à lui et le prévint qu'il avait fait tendre son pavillon et ceux de sa suite dans la plaine qui enceignait Quéménigant, de façon à ce qu'il ne fût pas trop à charge au sire Alain, ce dont Raimondin lui sut un grand gré.

Alain de Léon parut alors. Raimondin courut à lui et s'inclina respectueusement ; puis tous deux, et leur suite, rentrèrent dans la ville où les attendait un plantureux souper.

Quand ils eurent soupé, le sire Alain prit Raimondin par la main, le fit asseoir auprès de lui et lui dit :

— Sire chevalier, j'ai grande joie de votre venue ; d'autant plus grande joie que vous ressemblez à un mien frère qui partit de Bretagne il y a tantôt quarante ans, à la suite d'une noise qu'il eut avec le neveu du roi de ce pays.

— Sire, répondit Raimondin, je vous remercie de ces bonnes paroles et j'espère vous apprendre bientôt la cause de la querelle survenue entre votre frère et le neveu du roi, car je ne suis pas venu céans à d'autre intention.

— Comment y parviendrez-vous ? demanda Alain,

étonné, en regardant fort attentivement le mari de Mélusine. Vous n'avez pas encore trente ans, et la chose dont je parle arriva il y a quarante ans, et si soudainement que ni moi ni d'autres ne pûmes savoir le pourquoi de l'événement. Comment donc l'auriez-vous su, vous jouvenceau et, de plus, étranger à cette contrée?

— Sire, dit Raimondin, n'y avait-il pas en ce temps-là, pendant que régnait votre frère, un homme qui jouissait à la cour d'une grande autorité, dont il était indigne de jouir?

— Si fait! répondit Alain. C'est celui qui détient aujourd'hui à tort l'héritance de mon frère, de concert avec son fils, qui est chevalier.

— Ne s'appelle-t-il pas Josselin du Pont? Et son fils n'a-t-il pas nom Olivier?

— Précisément, répondit Alain, de plus en plus ébahi. Mais comment pouvez-vous savoir cela?

— Sire, dit Raimondin, vous n'en tirerez pas davantage de moi, quant à présent du moins. Je vous prie seulement de vouloir bien m'accompagner, vous et vos fils, à la cour du roi. Là je déclarerai la querelle si clairement que vous en serez satisfait, si jamais vous avez aimé votre frère Henry de Léon.

Le vieil Alain promit, tant en son nom qu'au nom de ses deux fils, et les préparatifs du départ pour la cour furent immédiatement ordonnés et le départ fixé pour le mardi d'avant la Pentecôte.

CHAPITRE XI

Comment Raimondin, Alain et ses deux fils allèrent à Nantes, où se trouvait le roi, et de la réception qui leur fut faite.

Au jour dit, Raimondin, Alain, ses deux fils, et une nombreuse suite, quittèrent la ville de Quéménigant et se dirigèrent vers Nantes, où se tenait le roi des Bretons.

Avant d'entrer en ville, les voyageurs se rendirent aux pavillons que la prévoyance du vieux chevalier de Mélusine avait préparés. Là, ils s'accoutrèrent richement et s'en allèrent vers le roi avec quarante chevaliers aussi richement parés qu'eux-mêmes.

— Alain, dit le roi, j'ai entendu monts et merveilles de ce chevalier avec lequel vous vous êtes accointé. Quel est-il?

— Sire, répondit le vieil Alain, je suis tout aussi émerveillé que vous à son sujet, à cause des paroles qu'il m'a dites. Mais nous saurons bientôt par lui-même quel il est et ce qu'il entend faire, puisqu'il est venu céans pour cela.

En cet instant, Raimondin s'approcha du fils aîné d'Alain et lui demanda :

— Sire chevalier, ayez la courtoisie de m'apprendre si Josselin du Pont n'est point en cette salle.

— Il est ici, en effet, répondit le jeune homme; je le connais assez pour le haïr, car il détient à tort l'héritage d'un mien oncle, et je l'eusse provoqué, si ce n'avait été la crainte du courroux du roi.

— Où est-il? Montrez-le-moi, je vous prie.

— C'est le plus vieux de ceux qui sont en ce moment auprès du roi. Le plus vieux et le plus docte en maléfices qui soit en dix royaumes... A côté de lui est son fils Olivier, qui ne pèse pas plus qu'une once.

— Je vous en vengerai bientôt, je vous le promets, dit Raimondin en quittant le fils aîné d'Alain pour se rendre auprès du roi.

Le roi l'attendait.

— Haut sire et puissant roi, dit Raimondin, votre cour a la réputation d'être une fontaine de justice et de raison. C'est pour cela que j'y suis venu.

— Cela est vrai, répondit le roi; mais quels motifs avez-vous de venir faire appel à cette justice et à cette raison?...

— Avant de vous répondre, Sire, reprit Raimondin, je vous demande de me promettre de reconnaître mon droit, quoi qu'il arrive. Ce que j'ai à vous annoncer est tout à votre profit et tout à votre honneur. Roi mal entouré est un pauvre roi.

— Je vous promets de vous faire justice, et pleinement, fût-ce contre mon propre frère.

— Sire, commença Raimondin, votre prédécesseur régna puissamment et vaillamment. Je parle d'un temps où étaient jeunes encore Josselin du Pont et Alain de Quéménigant, ici présents. Or, le roi que je vous dis avait pour neveu un très beau et très noble jouvenceau. Alors aussi vivait un baron de ce pays, nommé Henry de Léon, frère d'Alain de Quéménigant que voici.

— Cela est vrai, exclama Josselin du Pont en interrompant Raimondin. Le chevalier qui parle en ce moment aurait pu ajouter que cet Henry de Léon tua par trahison le neveu du roi votre prédécesseur, et s'enfuit de ce pays sans que depuis on ait jamais eu de ses nouvelles. C'est alors que le roi me donna sa terre, dont il n'était plus digne.

— Sire, reprit Raimondin, je demande à ce chevalier qu'il dise pleine et entière vérité au sujet de cette navrante histoire, sinon je l'y forcerai.

— Chevalier, s'écria Josselin courroucé, êtes-vous donc venu en ce pays pour calomnier les vivants au profit des morts? Vos insinuations ne produiront pas l'effet que vous en attendez, je vous en avertis!...

— Sire, reprit Raimondin sans se préoccuper de ce que disait ou ne disait pas Josselin du Pont, Henry de Léon était un vaillant et courtois chevalier. A ces causes il était aimé du roi et de son neveu, ce qui chagrinait fort plusieurs tristes et félons qui, un jour, insinuèrent au neveu du roi que l'héritier du bon pays de Bretagne, ce ne serait pas lui, mais bien Henry de Léon. A les entendre, les lettres-patentes en étaient déjà passées et scellées du grand scel. Ce mensonge attrista et courrouça le neveu du roi qui, à l'instigation de Josselin et de plusieurs autres félons, consentit à faire partie d'une embuscade dressée contre Henry de Léon. Ils tombèrent à plusieurs sur lui, au moment où il se promenait dans le bois en disant ses Heures. Henry, ne sachant à qui il avait affaire, se défendit de son mieux contre ses agresseurs. Le neveu du roi, affolé de rage, le blessa à la cuisse d'un coup d'épée. Henry, à juste titre furieux, lui ôta violemment cette épée dont il se servait si mal et l'en

frappa rudement à la tempe. Le casque du neveu du roi était faible en cet endroit : il céda sous le coup et le crâne en fut brisé... Quand Henry de Léon vit son agresseur à terre, il se pencha pour l'examiner de près et pour le reconnaître. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il avait mortellement blessé son ami et seigneur, le neveu du roi. De douleur il s'exila et s'en alla à l'aventure loin, bien loin, pour essayer d'effacer de son esprit ce souvenir fâcheux. Lorsque Josselin du Pont apprit ce départ, il porta au roi le corps de son neveu, en accusant Henry de l'avoir tué par trahison. Voilà la vérité, Sire, la pleine et entière vérité. Si le félon qui a nom Josselin, et qui se tient là devant vous et devant moi, ose soutenir que j'ai menti, je présente mon gage et lui dis mon nom. Traître Josselin, je suis le fils d'Henry de Léon, et c'est au nom de mon père que je viens te sommer d'avouer ton crime !...

Et Raimondin, l'œil enflambé d'une noble colère, jeta son gage aux pieds de Jossélin du Pont, interdit.

CHAPITRE XII.

Comment Raimondin, après avoir raconté au roi de Bretagne la trahison dont son père, Henry de Léon, avait été victime par le fait de Josselin du Pont, défia celui-ci, et ce qu'il en arriva.

Lorsqu'Alain et ses deux fils eurent entendu les paroles que venait de prononcer si fièrement Raimondin, ils coururent l'embrasser avec grande tendresse. Puis ils attendirent avec anxiété le résultat de son défi.

Nul ne sonna mot.

— Josselin, êtes-vous sourd? dit alors le roi. Je m'aperçois aujourd'hui que le proverbe est vrai qui dit : vieux péché fait neuve vergogne!... Quoi! ce chevalier vous apporte une nouvelle étrange, et, plus étrangement encore, vous accuse de félonie et de trahison, et vous restez coi!.. Répondez vitement : il en est besoin, pour votre honneur.

— Sire, répondit Josselin l'oreille basse et en riant de travers, comment voulez-vous que je fasse cas de semblables paroles? Ce chevalier aime la gaberie, et il a gabé. Je n'ai pas de créance à donner à son mensonge.

— La gaberie, discourtois et déloyal chevalier, retombera sur vous! s'écria Raimondin indigné. Je vous requiers de nouveau, Sire, de m'accorder le combat contre ce félon... Qu'il prenne, s'il le veut, son fils Olivier et un autre de ses plus proches amis: je les combattrai tous les trois sans faillir, à la face de votre noble cour! On verra alors de quel côté est le droit et la raison.

— Fils d'Henry de Léon, je ferai ainsi que vous voulez, répartit le roi. Josselin, il faut que vous répondiez à cette accusation.

— Sire, dit à son tour Olivier, ce chevalier croit prendre les grues au vol, à ce qu'il me semble, je lui ferai voir le contraire. Il n'a pas si facilement gagné qu'il le pense. Il accuse faussement mon père : je veux lui prouver qu'il en a menti par la gorge. Voici mon gage! Je choisirai un autre de mon lignage pour le combattre.

— Tant que je vivrai, reprit le roi, je ne permettrai pas qu'un seul chevalier en combatte deux autres pour un seul vassal, dans une même querelle. C'est grande honte et grande lâcheté à vous d'y avoir pensé, et vous ne prouvez guère par là que votre père ait bonne querelle. Vous combattrez seul contre le fils de Henry de Léon, à qui je donne dès à présent, journée de la bataille.

— Par ma foi, Sire, s'écria Raimondin, le plus tôt sera le mieux, car j'ai mon harnois tout prêt. Que Dieu vous veuille rendre le mérite du loyal jugement que vous venez de prononcer.

Chacun s'extasiait du courage montré par ce chevalier que nul ne connaissait en la ville de Nantes, et qui, pourtant, méritait bien d'être connu. Le vieil Alain, lui, était tout dolent : il avait peur de perdre son vaillant neveu après l'avoir si inopinément retrouvé.

Alain et Henry, ses fils, tout joyeux au contraire, s'en vinrent dire à Raimondin :

— Beau cousin, prenez hardiment la bataille pour vous et pour nous deux, contre ce félon et sa lignée, car nous en viendrons à bout, avec l'aide de Dieu et de notre droit.

— Beaux seigneurs, répondit Raimondin, prenne qui voudra la bataille pour soi. Pour moi, j'en ai ma part et m'en acquitterai à la satisfaction de tous, je l'espère. En tout cas, je vous remercie de votre preuve d'amitié. Vous êtes les dignes fils du digne frère de mon noble père...

Il y eut en ce moment grand tumulte de part et d'autre. Le roi, qui était prudent et avisé, envoya soudainement fermer toutes les portes, afin que nul ne pût entrer ou sortir, et il les fit garder par des gens d'armes bien et ostensiblement armés. Puis il revint en la salle du conseil et ordonna que nul ne fût assez hardi pour sonner mot, sous peine de la hart.

— Cette querelle n'est pas petite, beaux seigneurs, dit-il gravement à sa cour, car il s'agit de la vie et du déshonneur éternel de l'une ou de l'autre partie. Je ne dois ni ne veux refuser la justice qu'on me demande. Olivier, voulez-vous défendre votre père de cette trahison?

— Oui, Sire, répondit Olivier.

— Les lices sont à cette heure prêtes et appareillées, reprit le roi; le combat aura lieu demain. Sachez que si vous êtes vaincu, vous serez pendu, ainsi que votre père. Ainsi en arrivera-t-il à votre adverse partie, si ce cas lui advient par hasard. Baillez donc dès à présent vos otages. Je prends d'abord votre père.

Lors, Josselin du Pont fut pris et emmené dehors par quatre chevaliers, avec charge par eux de le conduire en prison.

Josselin du Pont disparu, le roi s'adressa à Raimondin et lui dit :

— Sire chevalier, baillez otages à votre tour.

Lors se présentèrent Alain, ses deux fils et une quinzaine de chevaliers, qui tous, d'une commune voix, répondirent :



— Sire, nous sommes ses répondants.

— Il suffit, reprit le roi, je vous tiens quittes de la prison, à cause de la bonne opinion que j'ai de vous et du chevalier dont vous êtes les otages. Je devine bien que ce jeune homme n'eût pas fait cette entreprise s'il n'eût pas eu l'intention de la mener à bonne fin.

Cela dit, on se sépara. Raimondin s'en alla avec ses gens, son oncle et ses cousins vers ses pavillons; et comme ses harnois de bataille étaient en état, il passa une bonne partie de la nuit à deviser avec son lignage.

Le lendemain matin, le roi et les barons montèrent sur les hauts échafauds préparés autour des lices, et, quelques instants après, Raimondin parut, l'écu au cou, la lance sur la hanche, la cotte de mailles brodée d'argent et d'azur, et entra en lice monté sur un grand destrier liart armé jusqu'à l'ongle du pied. Une fois là il fit révérence au roi et à tous les barons, qui furent émerveillés de sa bonne contenance. Cette révérence faite, il descendit de cheval aussi adroitement que s'il n'eût point été armé, et s'assit en attendant son adversaire.

Olivier tarda à paraître, mais, enfin il parut, armé et monté sur un cheval très richement caparaçonné, ce qui lui donnait tout-à-fait l'apparence d'un homme de grande et noble lignée, comme il était en effet. Après lui venait Josselin son père, sur un cheval gris. Tous deux firent la révérence au roi et à ses barons, comme avait fait Raimondin.

Les Saints Evangiles furent apportés. Raimondin étendit la main dessus et jura que Josselin du Pont avait commis la trahison dont il l'avait accusé la veille; puis, après, il s'agenouilla et baisa les feuillets sacrés.

Quand ce fut le tour de Josselin du Pont de jurer, il le fit presque sans hésitation; mais quand il dut baiser les Evangiles, il se troubla et chancela comme dut chanceler et se troubler Judas Iscariote au moment de baiser le Christ son maître et son sauveur; il lui fut impossible d'accomplir cette action qu'avait accomplie si naturellement Raimondin.

Son fils Olivier, voyant cela, ne put que jurer faiblement et mollement. Sa conscience venait d'être ébranlée.

Lors, un héraut d'armes s'avança et ordonna que nul, sous peine de hart, n'osât faire un signe ou dire un mot que l'un des champions pût voir ou entendre. Chacun vida prestement la place, fors seulement Josselin du Pont et les gardes du champ-clos.

Raimondin remonta à cheval, prit sa lance, Olivier en fit autant, et le héraut cria par trois fois :

— Laissez aller vos chevaux et faites votre devoir!...

Tout aussitôt les deux champions s'élancèrent à l'encontre l'un de l'autre. Seulement, comme Raimondin était très religieux, il ne voulut pas entamer son adversaire avant d'avoir fait le signe de la croix, et, pour cela, il mit le bout de sa lance à terre et se coucha sur le cou de son cheval. Olivier, qui s'aperçut de cette position, la jugea favorable et voulut en profiter. Aussi piquant des éperons les flancs de sa monture, il précipita sa course et arriva sur Raimondin la lance en avant, de façon à la toucher en pleine poitrine.

Heureusement que l'amant de Mélusine était doué d'une force peu commune. Il n'en ploya pas tant seulement l'échine : sa lance seule fut froissée et lui échappa des mains.

— Ah! ah! félon, lui cria-t-il, tu prouves bien de quelle lignée tu es sorti! Tel père, tel fils!

Et, en disant cela, Raimondin saisit l'étrier qui pendait à l'arçon de sa selle, lequel avait trois pointes bien acérées de chacune sept pouces de long, et, au tourner, en asséna un violent coup à Olivier sur son bassinet qui, quoique dur et bien trempé, s'en rompit comme verre. L'une des pointes coula entre la visière et le bassinet, si bien, qu'en ramenant vivement son étrier vers lui Raimondin déclouta la maisselle, fit éclater la visière et mit à découvert le visage d'Olivier.

Le fils de Josselin, quoique aussi marri qu'étonné de cette action imprévue, n'en fut pas démonté pour cela. Il quitta sa lance, tira son épée et fit contenance de chevalier qui ne redoutait que petitement son ennemi.

Le combat recommença alors avec plus de furie; de grands coups résonnèrent sur les armures; mais sans amener d'autre résultat que de légères blessures de part et d'autres. A la fin, Raimondin se jeta à bas de son cheval, ramassa sa lance et s'en vint fièrement sus à son ennemi mortel, qui le fit courir çà et là après lui, au gré de son cheval, pour le lasser et en avoir ensuite meilleur marché.

La journée s'avançait sans profit pour personne. Il fallait cependant en finir. Raimondin le comprit : il remonta à cheval, abandonna sa lance qui ne causait pas assez de dégâts et reprit son redoutable étrier, en s'avançant à la rencontre d'Olivier.

Au premier coup, le cheval du fils de Josselin fut atteint au front, si bien que le chanfrein d'acier de cet animal en fut effondré et lui en rentra dans la tête. Le cheval s'abattit sur ses jarrets de derrière.

Raimondin profita de cet avantage. Il reprit sa lance et en toucha durement Olivier en travers du corps : le fer entra dans les chairs à un demi-pied environ. Ce n'était pas encore assez. Pendant qu'Olivier était ainsi cloué sur son cheval abattu, il le chargea d'autres coups tout aussi rudes, lui arracha le bassinet de la tête et, finalement, lui mit le genou sur la gorge, de façon à ce qu'il ne pût se mouvoir en aucune sorte.

Tirant alors un couteau qu'il avait à sa droite, il le suspendit au-dessus de la tête d'Olivier et lui cria :

— Rends-toi, félon, ou je te tue!

— J'aime mieux mourir de la main d'un vaillant chevalier comme vous que de la main d'un autre, répondit Olivier, épuisé et perdant son sang, qui ruisselait avec sa sueur sur son jeune visage.

Raimondin se sentit un instant remué par la pitié.

— Sur le péril de ton âme, lui demanda-t-il, savais-tu quelque chose de la trahison de ton père?

— Je n'étais pas né encore lorsque cette aventure arriva, répondit Olivier; mais, quoique la fortune me soit aujourd'hui contraire, je ne persiste pas moins à croire mon père innocent de la trahison dont vous l'accusez.

Raimondin rencogna sa pitié au fond de son cœur en entendant Olivier parler ainsi, et la colère lui revint avec abondance. Lors, il lui asséna quelques coups de son gantelet sur les tempes, de façon à l'étourdir tout-à-fait, et quand il supposa qu'il ne

pouvait plus lui opposer la moindre résistance, il le prit par les deux pieds, le traîna hors des lices, et, cela fait, s'approcha, la visière levée, de l'échafaud où se trouvait le roi.

— Sire, lui demanda-t-il, ai-je fait mon devoir ?

— Par ma foi, sire chevalier, vous vous en êtes acquitté à merveille.

Cela dit, le roi ordonna qu'on pendît haut et court, sans plus tarder, le vieux Josselin et son fils Olivier. Le vieux félon cria piteusement merci.

— Je vous ferai peut-être grâce, dit le roi, si vous voulez avouer la vérité de la querelle.

— Sire, répondit Josselin, je ne veux rien céler, d'autant plus qu'en ce moment la vérité m'étrangle et me force à parler. L'affaire se passa comme le chevalier vous l'a racontée... Seulement, prenez pitié de moi, Sire, mon fils Olivier n'était pas encore né. Il est innocent!...

— Par ma foi, reprit le roi irrité, il y a eu là dedans grande mauvaiseté de votre part, Josselin, et s'il n'eût plu à Dieu de vous laisser châtier comme vous allez l'être, il ne vous eût pas permis de vivre si longtemps. Mais vous ne devez pas échapper à cette juste punition de votre double crime, car non-seulement vous avez provoqué la mort du neveu de mon prédécesseur, mais encore vous avez calomnié le vaillant chevalier qui l'a tué sans le vouloir et l'avez forcé à s'exiler de son pays comme un larronneur qu'il n'était pas. Cette double vilenie mérite un double châtiment : vous serez puni deux fois, une fois dans votre personne, et une autre fois dans la personne de votre fils, dans votre corps et dans votre cœur... Qu'on pende ces deux félons, et sans délai!... ajouta le roi d'une voix tonnante.

— Sire, dit alors Raimondin en venant ployer le genou devant le roi, je vous remercie comme je dois de votre bonne justice et du droit que vous avez fait à ma légitime requête. Mais, si j'ai mérité quelque chose, Sire, je vous supplie de m'accorder la vie d'Olivier!... J'ai été témoin de sa rare vaillance, digne d'une plus juste cause. Il n'a pas trempé dans la trahison de son père, et sa mort serait un dommage pour moi. Quant à son père, il est vieux et faible : j'oublie sa félonie pour ne voir en lui qu'un repentant qui n'a plus que quelques années devant lui pour pleurer sa faute et qui n'a même plus assez de cheveux blancs pour cacher les larmes de regret qui tombent de ses yeux... Faites-lui donc grâce aussi, Sire, je vous en supplie! L'argent qu'il me restituera de mon héritage, fruits et profits, je l'emploierai à fonder un prieuré et à renter des moines qui chanteront à perpétuité pour le repos de l'âme des coupables... Grâce pour Olivier, Sire! Grâce pour Josselin!...

Mais le roi, relevant Raimondin, lui répondit :

— Cette pitié vous honore, sire chevalier, mais je n'y peux accéder. Par la foi que je dois à l'âme de mon père, jamais Josselin ni Olivier ne feront plus trahison à qui que ce soit au monde, et, pour les en empêcher plus sûrement, je les livre au gibet qui les réclame!

—

CHAPITRE XIV

Comment Raimondin, après avoir vaincu Olivier, fils de Josselin, prit enfin congé du roi et vint à Quéménégant, où Henry son cousin fut prévenu de la trahison qui se tramait contre lui.



Olivier et Josselin du Pont furent incontinent pendus. Leur terre fut remise à Raimondin, ainsi que ce qui lui revenait de l'héritance de Henry de Léon, son père, et le bel ami de Mélusine fit hommage au roi, en le remerciant de bon cœur de sa bienveillance à son endroit.

Dès le soir même commencèrent des fêtes qui durèrent pendant quelques jours. Le roi était enchanté de Raimondin et Raimondin était heureux de plaire au roi, qui se réjouissait fort d'avoir retrouvé, d'avoir reconquis un si vaillant homme, et qui se berçait de l'espoir de le retenir à jamais en son pays.

— Sire, dit un jour Raimondin, je vous prie de me permettre de faire don à Henry mon cousin, fils d'Alain, mon oncle, de la baronnie de Léon qui fut à Henry mon noble père. De cette façon la terre portera toujours le même nom, celui de son droiturier seigneur.

— S'il vous plaît ainsi il me plaît aussi, répondit le roi en envoyant quérir Henry, fils d'Alain.

Henry, fils d'Alain, arriva.

— Beau cousin, dit Raimondin, le roi permet que je vous donne la terre qui fut à Josselin du Pont, et qu'il m'avait donnée l'autre jour, à l'issue du combat dont je suis sorti vainqueur par la grâce de Dieu et de mon droit : faites-lui en l'hommage.

Ce que voyant et entendant, les barons se dirent entre eux, avec ébahissement :

— Voilà un chevalier qui n'est venu en ce pays ni par avarice ni par convoitise, et qui a risqué sa vie pour reconquérir une héritance dont, tout aussitôt, il s'est défait! Il faut qu'il ait ailleurs de grands biens terriens pour faire de pareils actes de générosité!

Leur ébahissement redoubla lorsqu'ils virent les présents destinés par Raimondin au roi et aux personnages de sa cour, au roi une coupe d'or du travail le plus précieux, à ses barons quantité de riches joyaux.

— Décidément, dirent-ils, c'est un riche et puissant homme!...

La joie fut générale, fors parmi les gens du lignage de Josselin du Pont, qui n'avaient vu qu'avec peine et avec honte la façon dont leur parent avait été traité et qui avaient résolu de s'en venger.

En conséquence, lorsqu'ils apprirent que Raimondin allait quitter Nantes, ils se rendirent en grand nombre, dans la forêt de Guérende, où devait passer Raimondin et qui appartenait à l'un d'eux, le châtelain d'Arval, neveu de Josselin. Des espions, gagés par eux, les mirent exactement au courant des faits et gestes de l'amant de Mélusine.

Raimondin prit congé du roi des Bretons, qui fut bien marri de ce départ, sur lequel il ne comptait pas; puis, de Nantes, il alla avec sa suite, son oncle Alain et ses cousins Alain et Henry, investir ce dernier de sa terre de Léon; puis de là il se rendit à Quéménigant, où des fêtes furent données en son honneur huit jours durant.

Il allait repartir pour le château de Lusignan, où il avait laissé Mélusine, et où il avait hâte de la retrouver, lorsqu'un homme vint trouver Henry, fils aîné d'Alain, et lui demanda un entretien secret pour lui communiquer chose d'importance.

— Qu'y a-t-il, bonhomme? demanda Henry.

— Sire chevalier, répondit l'homme, je passais il y a quatre jours dans la forêt de Guérende, près d'un endroit où se tenait le châtelain d'Arval, avec deux cents hommes d'armes. J'entendis l'un des varlets de ce seigneur raconter à un sien camarade comme quoi son maître et ses gens attendaient, embusqués là, un personnage qui devait y passer, sans me dire quel était ce personnage.

Henry réfléchit un instant, puis, incontinent, il envoya un messager vers le lieu indiqué pour s'assurer du fait. Le messager fit diligence, et il revint bientôt confirmer ce qu'on avait dit, en ajoutant que les gens armés embusqués dans un coin de la forêt de Guérende, étaient au nombre de six cents environ.

Henry défendit au messager de rien divulguer de cette affaire, et il s'empressa de prévenir son frère Alain, ainsi que les autres de leur lignage, de sorte que le jour où Raimondin voulut partir, il avait une escorte invisible de quatre cents hommes d'armes.

CHAPITRE XV

Comment les gens de Raimondin et les gens du châtelain d'Arval, parent de Josselin, se livrèrent bataille en la forêt de Guérende, et du massacre qui fut fait de ces derniers par les premiers.

Quoi que fît le vieil Alain pour retenir son vaillant neveu, Raimondin partit, accompagné des gens de son lignage, et surtout d'Alain et de Henry, ses deux cousins, qui ne le quittèrent pas d'un seul instant, de peur de mal, et qui recommandèrent la même vigilance aux hommes d'armes qu'ils avaient placés sur les côtés et sur l'arrière de la petite troupe.

On chevaucha ainsi pendant un jour, en se rapprochant de plus en plus du lieu où se tenait l'embuscade du châtelain d'Arval, lequel eut vent, par ses espions, de l'arrivée prochaine du vainqueur d'Olivier.

— Beaux seigneurs et amis, réjouissons-nous! dit-il à ses complices. Réjouissons-nous et apprêtons-nous à agir! Que ceux qui aimèrent Josselin du Pont et son fils Olivier, montrent la plus grande énergie à venger leur mort sur celui qui leur a fait à tous deux, ainsi qu'à nous, si grande honte et si grand dommage.

— N'ayez crainte! répondirent-ils. Nul de ceux qui accompagnent aujourd'hui le chevalier que nous haïssons, ne nous échappera! Nous les tuerons tous jusqu'au dernier.

Hélas! le proverbe a raison : tel pense venger sa honte, qui l'accroît! Ainsi en advint-il du châtelain d'Arval et de ses parents.

En même temps que ces derniers se réjouissaient d'avance de la curée qu'ils comptaient faire, le vieux chevalier commis par Mélusine à la garde de son amant, vint trouver Raimondin et lui dit :

— Sire, il est bon que vous chevauchiez par cette forêt de Guérende tout armés, vous et vos gens, car le lignage de Josselin ne vous aime pas et il pourrait porter dommage à vous et à votre compagnie s'il vous rencontrait dégarnis de tout moyen de défense. Le cœur me dit qu'il nous arrivera malheur de ce côté-là, si nous n'y prenons garde.

— Je vous remercie, répondit Raimondin; nous allons aviser.

Lors, il fit armer ses gens et mettre le pennon au vent, et s'aperçut, à ce moment seulement, que les gens de son lignage étaient déjà prêts. Comme il en témoignait son étonnement, on le mit au courant de ce qu'on savait, c'est-à-dire de la trahison du châtelain d'Arval et de l'embuscade qu'il avait préparée à son intention.

— Cette courtoisie me touche, répondit Raimondin, et je vous remercie d'avoir songé à vous armer contre cette attaque. Je n'oublierai pas ce service, si, au temps à venir, vous avez besoin de moi.

Au bout de quelques heures de marche, l'avant-garde de la petite troupe de Raimondin fit rencontre des six cents hommes du châtelain d'Arval, qui furent bien étonnés de voir que les gens qu'ils voulaient surprendre étaient avertis et armés.

— A mort! A mort celui qui a causé la honte de Josselin du Pont, notre cousin! crièrent les varlets du châtelain.

Et, incontinent, les trompettes sonnant, ils coururent sus aux gens de Raimondin, un peu confusionnés d'abord de ce brusque assaut.

Mais Raimondin n'était pas là. Au bruit des trompettes, son cheval s'était cabré, comme un noble animal qui sentait la bataille, et n'avait pas eu besoin de l'éperon de son maître pour l'entraîner au plus fort du danger. Raimondin, une fois là, tira son épée et en frappa vigoureusement à tort et à travers, à droite et à gauche, devant et derrière, de façon à causer le plus de dommage possible à ses ennemis.

Le châtelain d'Arval l'aperçut, et, le montrant à trois de ses cousins germains :

— Voilà le chevalier qui a porté la honte et le dommage dans notre lignage! Si nous étions délivrés de lui, le reste de ses gens ne pourrait guère durer contre nous.

Lors, ils se précipitèrent tous quatre sur Raimondin, la lance baissée, au triple galop de leurs chevaux; deux s'acharnèrent sur son écu, et les deux autres sur son bassinet. Leurs coups furent rudes, si bien même que le cheval de Raimondin s'abattit.

C'en était fait de lui, car ses quatre ennemis revenaient sur lui, plus acharnés que jamais, dans l'espérance de l'achever; mais Raimondin pressa de sa cuisse nerveuse les flancs de son cheval, qui se releva aussitôt, prêt à courir. Une fois relevé, l'amant de Mélusine se porta impétueusement sur le châtelain d'Arval et lui donna un si rude coup sur

le bassinet, que, tout étourdi, il vida les étriers et tomba par terre, son épée hors des mains.

A ce moment arrivèrent le vieux chevalier, Henry et Alain, et puis d'autres encore, en bon nombre, et la bataille commença grande et fière. La presse était forte de part et d'autre; forte aussi était l'envie que chacun avait de s'entretuer, La mêlée fut âpre et sanglante; il y eut beaucoup de morts du côté du châtelain d'Arval, beaucoup de morts aussi du côté de Raimondin. Peut-être même que les gens du châtelain, supérieurs en nombre, eussent fini par massacrer jusqu'au dernier, comme ils l'avaient juré, les gens de Raimondin, si Henry n'était parvenu à les prendre par le flanc et en arrière, à l'aide d'une poignée de vaillants hommes d'armes qu'il avait dissimulés jusque-là dans un coin du bois, pour ne donner qu'à un moment opportun.

Cette manœuvre habile décida en effet du succès. Les gens du châtelain, surpris par cette avalanche humaine, impétueuse, furieuse, se débandèrent et cherchèrent à fuir. Mais toute retraite leur fut coupée; ils furent enveloppés et massacrés jusqu'au dernier, à l'exception d'un petit nombre qui furent faits prisonniers, parmi lesquels le châtelain d'Arval et ceux de son lignage, dont la garde fut confiée au vieux chevalier de Mélusine et à quarante de ses hommes d'armes.

CHAPITRE XVI

Comment, après la bataille, Raimondin fit pendre tous les gens du lignage de Josselin et envoya le châtelain d'Arval au roi des Bretons pour qu'il en fit la justice qu'il lui plairait. Comment, après cela, il revint vers Mélusine.

Raimondin remercia chaudement ses cousins et ses amis du secours qu'ils lui avaient apporté et leur demanda ce qu'il était convenable de faire, maintenant que le châtelain d'Arval et son lignage étaient prisonniers.

— Faites-en votre volonté, beau cousin, répondit Henry, l'aîné des deux Alain. Ce que vous ferez sera bien fait.

— Voici ce que je propose, reprit Raimondin. Faisons pendre tous ceux qui sont du lignage de Josselin, et envoyons le châtelain d'Arval et les autres au roi des Bretons pour témoigner de la trahison qui nous a été faite: il leur appliquera telle punition qui lui conviendra.

— Vous dites très bien, sire, répondirent les parents de Raimondin et de Henry de Léon.

En conséquence de ce, on alla chercher les prisonniers et on les conduisit au château d'Arval, où ils furent pendus aux fenêtres et aux arbres. Quant à ceux du lignage de Josselin, le châtelain d'Arval en tête, ils furent liés et conduits par Alain, avec trois cents hommes, à Vannes où était en ce moment le roi.

Alain arriva au bout de deux jours et présenta le châtelain d'Arval et les autres prisonniers au roi, en lui racontant ce qui s'était passé.

— Sire, ajouta Alain, le vaillant chevalier mon cousin, que vous connaissez maintenant, se recommande à votre bonne grâce et vous prie de ne pas trouver mauvais qu'il ait tiré vengeance de ses ennemis qui voulaient se débarrasser de lui par trahison. Après avoir fait pendre le menu frétin des gens du châtelain d'Arval, il a épargné les gens du lignage de Josselin, pour vous les envoyer afin qu'ils pussent vous témoigner de la vérité du fait. Vous en tirerez la punition qu'il vous plaira d'en tirer.

— Comment, châtelain, dit le roi, avez-vous eu l'audace de nous faire un tel outrage, puisque nous avions fait de votre parent Josselin la justice qu'il méritait? C'était de l'outrecuidance de votre part, c'est à bon droit qu'il vous en est mal venu.

— Ah! noble roi, répondit le châtelain, ayez pitié de moi: c'est le seul chagrin que j'avais du déshonneur que Raimondin avait fait à notre lignage qui m'a poussé à en agir ainsi contre lui...

— Par ma foi, reprit le roi, c'est mauvaise compagnie que celle des traîtres: allez-vous en de céans, que je ne vous voie plus. Votre oncle Josselin et votre cousin Olivier ont été pendus à Nantes: vous allez aller à Nantes, sous bonne escorte, vous et les vôtres, et je ne mangerai pas avant que la hart n'ait terminé le cours de vos jours et de vos félonies... Hors d'ici, traîtres, couvée de traîtres! Vous ne trahirez plus personnes désormais!...

Ainsi fut-il fait comme l'avait dit le roi.

Lors Alain et les hommes d'armes qui lui avaient fait compagnie, quittèrent Vannes et s'en revinrent au château d'Arval, en la forêt de Guérende, où ils racontèrent à Raimondin ce que le roi avait fait et dit.

— Le roi est un vaillant et loyal justicier, répondit Raimondin. Maintenant, beaux cousins, écoutez-moi. Vous allez fonder un prieuré, qu'on appellera prieuré de la Trinité, où seront rentés à perpétuité huit moines qui chanteront pour l'âme de mon père et pour celle du neveu du roi, ainsi que pour les âmes de ceux qui sont trépassés dans cette folle entreprise. Vous irez trouver le roi des Bretons pour me recommander à lui et le prier de fixer lui-même l'emplacement où doit être édifié ce prieuré. Lorsqu'il l'aura fixé, vous appellerez maçons et charpentiers et ferez construire la chapelle; lorsque la chapelle sera construite, vous y appellerez huit moines blancs qui y vivront sous l'œil de Dieu.

Henry et Alain promirent, et Raimondin, confiant en eux, songea à regagner au plus vite Lusignan, où l'attendait Mélusine. Il partit donc de Guérende, ce dont le peuple et les barons furent très dolents, à cause des vaillantes qualités qu'ils avaient découvertes en lui.

Après avoir longtemps chevauché, il arriva en la terre de Poitou, où il trouva à foison de hautes forêts non habitées, à foison de grands bois peuplés de cerfs, de biches, de daims et de sangliers, à foison aussi de verdoyantes plaines et de claires rivières.

— C'est grand dommage, s'écria-t-il, de ne voir aucun peuple en ce plantureux pays! Que de coins du monde qui attendent des habitants! Que d'habitants qui n'ont pas la terre nécessaire pour y vivre!...

Raimondin fit une halte en une ancienne abbaye, l'abbaye de Maillières, qui avait une centaine de moines, sans les frères convers, et où il reçut l'hospitalité la plus généreuse pendant trois jours et



trois nuits. Au matin du quatrième jour, il remonta à cheval, et vers le milieu de la journée il approcha du bourg de Lusignan, qui s'était bâti en son absence, et qu'il ne reconnut pas.

— Qu'est ceci, chevalier? demanda-t-il étonné au vieux chevalier de Mélusine. Je vois et je reconnais la tour de Lusignan; mais je vois aussi un bourg fortifié que je ne reconnais pas. Qu'est-ce que tout cela peut être?... Je croyais être venu à Lusignan, et je m'aperçois que je me suis trompé.

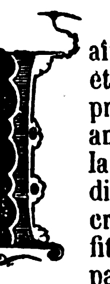
Le vieux chevalier se contenta de rire, pour toute réponse.

— Vous truffez-vous de moi, chevalier? reprit Raimondin. Pourquoi riez-vous ainsi quand je vous dis que je crois reconnaître le château de Lusignan, et que ces fortifications m'empêchent de le reconnaître? Suis-je ou ne suis-je pas à Lusignan?

— Sire, vous y serez tantôt, et joyeux d'y être, s'il plaît à Dieu! répondit le vieux chevalier.

CHAPITRE XVII

Comment, aussitôt après le retour de Raimondin, Mélusine accoucha d'un second fils, puis d'un troisième, puis d'un quatrième, et ainsi de suite jusqu'à huit.



Maîtres queux, varlets et sommiers avaient pris les devants et annoncé à Mélusine la venue de Raimondin. Quoiqu'elle y crût bien, Mélusine fit semblant de n'y pas croire, et elle alla à sa rencontre avec un nombreux concours de populaire, et avec une escorte de dames et de demoiselles richement accoutrées, et de chevaliers et d'écuyers montés et arroyés très honorablement.

Raimondin vit venir à lui cette foule qui, aussitôt qu'elle fut près de lui, s'écria tout d'une voix :

— Soyez le bienvenu, monseigneur!... Monseigneur, soyez le bienvenu!...

Raimondin était au comble de l'étonnement. Il ne se savait pas le seigneur et le maître d'une si grosse foule. Apparemment il rêvait; du moins il croyait rêver.

— Beaux seigneurs, d'où venez-vous donc ainsi? demanda-t-il à quelques chevaliers qu'il reconnut dans cette foule?

— Nous venons de Lusignan, monseigneur, répondirent-ils.

— Y a-t-il loin d'ici?

— Mais vous avez Lusignan devant les yeux, monseigneur!... Nous voyons bien, à votre ébahissement, que vous n'êtes pas au courant des agrandissements faits à la forteresse pendant votre absence. Madame Mélusine, que voici, vous instruira mieux que nous là-dessus, d'ailleurs.

Mélusine arrivait, en effet, souriante et heureuse.

— Monseigneur, dit-elle à Raimondin, je suis toute joyeuse de ce que vous avez si bien et si honorablement besogné en votre voyage, qu'on m'a déjà raconté.

— Madame, répondit courtoisement Raimondin, c'est grâce à vous et grâce à Dieu que je suis sorti sain et sauf de toutes ces bagarres : c'est vous et Dieu que je remercie!...

En parlant de ces choses, Mélusine et Raimondin revinrent à Lusignan, où leur présence fut le signal de fêtes splendides qui durèrent huit jours; fêtes auxquelles assistèrent le comte de Poitiers et le comte de Forest, frère de Raimondin.

Mélusine devint enceinte une seconde fois. Elle avait déjà un garçon, qui s'appelait Urian; elle eut un second garçon qui s'appela Odon, beau et bien formé, à l'exception d'une oreille, qu'il avait plus grande que l'autre.

Un an après celui-là, elle en eut un troisième, qu'on nomma Guion; un très bel enfant, sauf qu'il avait un œil plus haut que l'autre.

Après Guion, vint un quatrième garçonnet, qui eut nom Antoine. Celui-là portait sur la joue une griffe de lion.

Après Antoine, vint Regnault. Comme ses quatre aînés, il était très beau, mais il n'avait qu'un œil, très bon à la vérité.

Le sixième garçon fut Geoffroy, qui apporta en naissant une grande dent qui lui sortait d'au moins un pouce de la bouche.

Après Geoffroy, vint Froimond, qui fut assez beau, à part une petite tache sur le nez, velue comme la peau d'une taupe.

Après Froimond, Mélusine fut environ deux ans sans porter. Au bout de deux ans elle devint enceinte et accoucha à terme d'un huitième garçon. Celui-là avait trois yeux, dont l'un au front. Il fut très cruel, et tua deux nourrices en quatre ans.

Pendant tout ce temps, Mélusine, qui songeait à tenir les promesses qu'elle avait faites à Raimondin accroissait peu à peu ses possessions. Après Lusignan, ce furent le château et le bourg de Parthenay; puis les tours et le château de la Rochelle; puis Pons, Saintes, Tellemont, Tallemondois, et grand nombre d'autres villes et forteresses. Si bien que tant en eut Raimondin en Bretagne, en Guienne et en Gascogne, qu'il n'en savait plus le compte.

CHAPITRE XVIII

Comment Urian et Guion, fils de Raimondin et de Mélusine, voulurent aller au secours du roi de Chypre; et des conseils que leur donna leur mère le jour de leur départ.

Quand Urian, le premier né de Mélusine et de Raimondin, eut atteint l'âge de dix-huit ans, il songea à aller de par le monde guerroyer et courir les aventures comme avait fait son noble père.

Urian n'était pas très laid, malgré qu'il eût un visage étrange, c'est-à-dire court et large, les yeux de couleur différente, c'est-à-dire l'un rouge et l'autre tout pers, et les oreilles d'une grandeur disproportionnée. Il rachetait ces imperfections-là par une ardeur et un bon vouloir remarquables.

Guion, son troisième frère, avait seize ans d'âge.

Tous deux s'aimaient beaucoup et étaient beaucoup aimés de tous les nobles du pays.

Ayant appris un jour que le soudan de Damas avait assiégé le roi de Chypre en sa cité de Famagosse, et qu'il le tenait en grande détresse, ces deux jeunes gars songèrent tout naturellement à porter secours à ce prince chrétien, d'autant plus qu'il avait une très gente pucelle pour unique héritière, ce qui était à considérer.

Après s'être consultés l'un et l'autre, Urian et Guion allèrent trouver leur mère Mélusine et lui demandèrent son consentement à cette entreprise. Mélusine ne put le leur refuser, et elle pria Raimondin de leur donner aussi le sien, ce qu'il fit de grand cœur, heureux de l'éclosion de ces sentiments chevaleresques.

Lors donc, Mélusine, voulant veiller jusqu'au bout sur ses deux aînés, fit arriver au port de la Rochelle un grand navire pouvant contenir quatre mille hommes d'armes. On y aménagea à foison vivres, artillerie, harnois et chevaux, et, pour compagnie aux deux fils de Mélusine, il y eut cinq cents arbalétriers et cinq cents hommes d'armes. Le reste était composé de chevaliers, d'écuyers et de gentilshommes, dévoués au lignage de Raimondin. Les bannières et les étendards flottèrent au vent, les trompettes sonnèrent de joyeuses fanfares, les chevaux hennirent de joyeux hennissements, on se prépara à lever l'ancre.

Mélusine et Raimondin, ainsi que leurs autres enfants, avaient accompagné Guion et Urian jusqu'à la mer. Leurs adieux se firent au milieu de l'attendrissement général.

Au moment où ils allaient quitter terre pour monter sur le navire qu'ils devaient commander, Mélusine prit à part ses deux garçons, les contempla tendrement pendant quelques instants, et, finalement, leur dit d'une voix grave et douce tout à la fois :

— Mes enfants, voici deux anneaux dont les pierres ont la même vertu. Je vous les donne. Tant que vous userez de loyauté, sans penser à faire mal ni tricherie, et que vous les porterez sur vous, vous ne serez jamais déconfits ni vaincus. Ayez seulement querelle honorable, et ni poison, ni enchantements, ni maléfices, ne vous pourront jamais nuire ni grever ; il vous suffira de regarder ces deux anneaux.

Cela dit, Mélusine en donna un à Urian l'aîné, et un autre à Guion le puîné, et tous deux s'agenouillèrent humblement pour la remercier.

Elle reprit :

— Mes chers enfants, je vous prie de ne jamais oublier, en quelque lieu que vous vous trouviez, d'entendre le service divin avant de rien entreprendre. La prière reconforte, et le ciel protége volontiers les âmes qui songent à lui. En outre, mes doux amis, aidez et conseillez les mères et les veuves ; défendez les orphelins ; honorez les dames ; réconfortez et protégez les pucelles opprimées ; soyez humbles, doux et courtois envers tout le monde, surtout envers les petits... Soulagez de votre aumône délicate les pauvres en mal de misère ; soulagez de votre tendresse les pauvres en mal de tristesse.... Soyez larges aux bons, et quand vous donnerez, ne soyez pas longs à le faire : le bien ne doit pas se faire attendre ni désirer... Défendez-vous des largesses inutiles et folles : le ciel ne vous a pas mis en main des richesses pour les semer là où elles ne poussent pas. Tenez toujours loyalement vos promesses, et, pour les tenir volontiers, ne les faites pas trop à la légère... Ne vous laissez pas gouverner par vos passions de jeunes hommes, et si vous faillissez, que ce ne soit pas irréparablement. Ne convoitez jamais la femme d'autrui, afin qu'un jour on ne soit pas autorisé à convoiter les vôtres. Aimez qui vous aimera, chastement et affectueusement, et ne haïssez jamais que le vice, l'hypocrisie et la lâcheté, les seules choses haïssables de ce monde... Par ainsi, mers chers enfants, vous vivrez toujours honorablement, et, si vous devez périr, ce qu'à Dieu ne plaise, vous périrez avec la conscience à l'aise et le cœur en joie : vous aurez fait votre devoir...

Urian et Guion remercièrent tendrement leur mère de ces conseils, dictés par la prudence et par l'amour, par la raison et par le cœur.

Mélusine ajouta :

— Il y a dans votre navire assez d'or et assez d'argent pour tenir votre état et bien payer vos gens durant quatre années. Bons vins et bonnes viandes, pain et biscuit, eau douce et vinaigre, rien ne vous manquera ! Allez-vous-en donc à la grâce de Dieu, qui vous ramènera heureux dans mes bras, chers enfants !

CHAPITRE XIX

Comment Urian et Guion s'embarquèrent, et des aventures de mer qu'ils eurent.



Guion et Urian s'embarquèrent et leur navire gagna la pleine mer, sur laquelle il erra pendant un long temps.

Un jour ils aperçurent à l'horizon plusieurs vaisseaux qui donnaient la chasse à deux galères. Le patron se consulta à ce sujet avec les deux frères, et il envoya une de leurs galères au devant des deux galères poursuivies, afin de savoir quelles gens les montaient.

Les trois petits navires s'abordèrent.

— Qui êtes-vous là ? demandèrent les gens d'Urian aux gens des deux galères.

— Nous sommes deux galères de Rhodes, que poursuivent des Sarrasins montés sur les vaisseaux que vous voyez là-bas. Vous êtes chrétiens, sans doute... Protégez-nous !

— Volontiers, répondirent les gens d'Urian.

— Si vous êtes prêts à la défense, ou plutôt à l'attaque, dit le patron des deux galères de Rhodes, c'est là une excellente occasion... Car ces Sarrasins sont des gens du soudan de Damas qui s'en vont au siége de Famagosse, et à les défaire il y aurait double profit, d'abord parce que cela causerait grand dommage au soudan, ensuite parce que cela porterait grand secours au roi de Chypre...

On vint raconter cela aux deux fils de Mélusine et à leurs gens, et, tout aussitôt, naufs et galères furent pavoisées, les canons furent mis en état de jouer, les trompettes sonnèrent, et l'on courut sus aux Sarrasins.

Ceux-ci furent bien étonnés de se voir entourés d'un si grand nombre de chrétiens, qui menaient un si grand bruit. Lors ils firent emplir une galère, prise par eux sur les Rhodiens, de bois, d'huile, de graisse et de soufre, et, lorsque les gens d'Urian et de Guion vinrent pour aborder, ils mirent le feu à cette nauf.

Mais les chrétiens évitèrent ce piége qui tourna à la déconvenue de ceux qui l'avaient préparé. Au lieu d'incendier les navires d'Urian, le brûlot incendia la flotte du soudan de Damas. Les gens qui la montaient furent ou pris, ou noyés, ou brûlés, et leurs naufs ramenées en l'île de Rhodes, où Urian et Guion furent remerciés et fêtés comme ils devaient l'être.

Au bout de quatre jours, ils voulaient s'en retourner avec leurs gens pour aller secourir le roi de Chypre; mais, en apprenant qui ils étaient et quelles étaient leurs intentions, le maître de l'île de Rhodes s'opposa à leur départ, en leur disant qu'il se joindrait à eux pour cette expédition.

Et, en effet, au bout de quelques jours, six galères bien approvisionnées prirent la mer avec le navire des deux frères, et se mirent à naviguer de conserve.

Bientôt on leur signala l'île de Caule, d'où s'échappaient des tourbillons de fumée. Ils voulurent en savoir la cause et envoyèrent quelques-uns de leurs gens, qui y abordèrent et constatèrent qu'il pouvait bien y avoir eu là trente mille hommes d'armes, tant à cause des feux encore allumés et des logis abandonnés, que des débris d'animaux morts. On jugea que ce devaient être des Sarrasins allant vers le soudan, et que ceux qui avaient été déconfits par les gens d'Urian devaient être attendus dans cette île par leurs compagnons.

On quitta ces parages et les navires continuèrent à nager dans la direction du royaume de Chypre, but de leur expédition.

En chemin ils rencontrèrent une montagne, au sommet de laquelle se trouvait une abbaye consacrée à monseigneur Saint-André. C'est là, suivant la tradition, qu'était la potence à laquelle avait été attaché Dimar le bon larron, dans le voisinage du Christ, martyrisé aussi.

On entra dans le port naturel creusé par les flots au pied de cette montagne, et, pendant que des émissaires étaient envoyés çà et là pour avoir des nouvelles sur la marche des Sarrasins, Urian et Guion, avec le maître de Rhodes, descendirent à terre et se rendirent à l'abbaye où ils furent reçus comme des sauveurs.

CHAPITRE XX

Comment Urian et Guion, arrivés en l'abbaye de Saint-André, apprirent d'un capitaine pourquoi le soudan faisait la guerre au roi de Chypre, et comment ils prirent part au combat.

Pendant que les envoyés d'Urian allaient d'un côté et d'autre quérir des nouvelles touchant la marche des Sarrasins, les gens de ses navires débarquaient les chevaux et les armes, et, on se mettait en route pour la ville assiégée, guidé par un vaillant chevalier qui avait une admiration profonde pour les fils de Mélusine.

Urian avait fait armer quatre cents gentilshommes des plus hauts barons, chevaliers et écuyers. Il marchait à leur tête, ayant son frère à côté de lui, avec une bannière déployée, brodée d'argent et d'azur à l'ombre d'un lion de gueule, le tout en très belle ordonnance.

En chemin, Urian demanda au maître de Rhodes et à un capitaine qui chevauchait à côté de lui :

— Beaux seigneurs, qu'est le soudan, dites-moi? Est-ce un jeune homme? Est-il de grand courage et de haute entreprise?...

— Oui, certes, répondit le capitaine.

— Pourquoi fait-il la guerre au roi de Chypre? demanda encore Urian.

— Sire, répondit le capitaine, notre roi a pour fille une très belle pucelle de quinze ans que le soudan a voulu avoir. Le roi de Chypre la lui aurait accordée volontiers s'il avait consenti à se faire baptiser. Mais le soudan tient autant à sa religion qu'à son amour, et, pour concilier l'une et l'autre il a mis le siége devant Famagosse, à la tête de cent mille Sarrasins, où notre roi a été un peu étonné de le voir arriver dans de telles dispositions. Voilà où en sont les affaires. Aussi le secours que vous apportez au roi notre sire sera-t-il le bien venu et le bien accepté.

Le lendemain, à l'aube, Urian fit sonner les trompettes, et ordonna que ceux qui voudraient boire un coup avant la bataille se dépêchassent de le boire; puis chacun alla se placer au rang qu'il avait désigné.

On lui apporta alors une lettre du roi au capitaine, par laquelle il était enjoint à ce dernier de mettre la ville au commandement des deux frères, et d'ordonner, en son nom, à toutes villes, forteresses, châteaux, ports et passages du royaume de Chypre, d'obéir comme à lui-même à ces deux vaillants chevaliers.

— Nous remercions le roi de l'honneur qu'il nous fait, dit Urian; nous userons de la permission qu'il nous octroie, mais sans en abuser. Nous n'entrerons dans les villes et châteaux de son royaume qu'autant que cela sera nécessaire. Maintenant, beaux seigneurs, songeons à tenir les champs et à faire au soudan une guerre à outrance. Dites-moi, je vous prie, quel nombre d'hommes vous pourrez opposer aux cent mille païens de ce soudan...

— Cent mille et plus, fit observer le capitaine.

— Ne vous en inquiétez pas, reprit Urian, nous avons le bon droit pour nous, et le bon droit vaut une armée. Alexandre, le roi de Macédoine, qui conquit tant de pays, n'avait jamais plus de dix mille combattants avec lui, et il ne s'occupait pas des centaines de mille qu'il avait contre lui...

Quand le capitaine entendit Urian parler si vaillamment, il en augura bien pour le succès de la bataille, et il lui dit :

— Sire, je vous trouverai quatre mille hommes combattants, deux mille brigandiniers, arbalétriers et autres.



— Par ma foi, s'écria Urian, c'est assez ! Faites seulement que nous les ayons bientôt, et tout ira bien.

En cet instant arriva vers Urian et Guion le messager porteur de la lettre du roi de Chypre, que le capitaine avait communiquée au fils aîné de Mélusine. Il s'agenouilla devant les deux jeunes hommes et leur dit :

— Nobles damoiseaux; la plus noble et la plus belle pucelle du monde, que je sache, vous salue nombre de fois et vous prie d'accepter de ses propres joyaux. Sire, ajouta-t-il en se tournant vers Urian, recevez ce fermail d'or de la part de demoiselle Hermine, la fille de notre seigneur le roi, qui vous prie de le porter pour l'amour d'elle. Sire, ajouta-t-il en se tournant vers Guion, voici un anneau qu'elle vous supplie de porter en son honneur...

— Grand merci, répondit Urian en attachant le fermail à sa cotte d'armes.

— Grand merci, répondit Guion en boutant l'anneau à son doigt.

Puis tous deux, ayant comblé de dons fort riches le messager, le congédièrent pour se mettre en route à la tête de leurs gentilshommes.

En chemin, ils recrutèrent nombre d'hommes d'armes dans plusieurs châteaux et forteresses dépendant du roi de Chypre, de sorte qu'outre le nombre promis par le capitaine, il y en eut bien cinq cents qu'il n'avait pas comptés et qui grossirent d'autant les rangs de la petite armée.

On arriva au bord d'une rivière où l'on campa, à environ sept lieues de Famagosse.

Le lendemain, une troupe d'avant-garde, composée d'environ six cents païens, vinrent pousser une reconnaissance jusqu'à l'endroit où campaient les chrétiens commandés par les deux fils de Mélusine.

Lors Urian prit avec lui une moitié de ses gens, et, laissant l'autre sous la garde de son frère et du maître de Rhodes, il marcha à la rencontre des Sarrasins, qui débouchaient précisément de l'autre côté d'un pont jeté sur la rivière au bord de laquelle il avait campé.

Aussitôt qu'il les eut aperçus, il mit pied à terre, la lance au poing, et fit déployer sa bannière au cri de *Lusignan !* Puis il s'avança résolûment au milieu du pont, suivi de ses gens, et alors commença un sanglant margouillis. Les Sarrasins furent forcés de reculer, et ils se débandèrent devant la furie de cette attaque inattendue. Ils avaient beau fuir grande erre, les chrétiens en atteignirent un nombre considérable, et, pendant cinq heures, ce fut une épouvantable tuerie. Ceux qui échappèrent se retirèrent vers une haute montagne, du côté de Famagosse, où les gens d'Urian les poursuivirent la lance dans les reins.

Mais ce n'était pas tout que d'avoir défait et déconfit ces païens-là. Il en restait d'autres qui avaient mis le siége devant Famagosse et qui étaient en plus grand nombre que ceux que venaient d'occire les gens d'Urian.

Il s'agissait d'aller au secours du roi.

Lors, Urian fit sonner les trompettes et divisa son armée en quatre bataillons, dont il eut le premier, son frère le second, le maître de Rhodes le troisième, et le capitaine le quatrième; la chose ainsi arrangée, on escalada la montagne.

Quand le soudan, qui commandait en personne l'armée des assiégeants, vit venir à lui cette troupe de gens d'armes, pennons et bannières au vent, il commanda qu'on les repoussât, croyant qu'il lui suffisait d'ordonner pour que cela fût fait.

Tout au contraire; après avoir essayé de se défendre, les Sarrasins furent forcés de lâcher pied: et beaucoup de ceux qui ne furent pas tués cherchèrent leur salut dans la retraite.

Le soudan, homme de grand courage, rallia ses gens autour de lui et se jeta sur les gens d'Urian avec impétuosité, maniant d'une façon terrible une hache dont il frappait à droite et à gauche, en abattant à chaque coup une poignée de chrétiens, comme le moissonneur une poignée d'épis sous le tranchant de sa faucille.

En le voyant ainsi besogner, Urian se dit :

— Par ma foi ! c'est grand dommage vraiment que ce Turc soit un Turc, car il est vaillant comme un chrétien ! Mais malgré l'estime particulière que je fais de sa bravoure, je suis forcé d'en arrêter la fougue qui est si préjudiciable à mes gens. S'il frappait de cette vigoureuse manière sur mécréants, je l'admirerais plus volontiers; c'est sur chrétiens qu'il frappe ainsi : mon devoir est de m'y opposer...

Urian, donc, mit fièrement son épée au poing, piqua des éperons les flancs de son cheval et vint grande erre à la rencontre du soudan, qui, d'abord, pensa en avoir facilement raison en lui assénant en pleine tête un coup de sa redoutable hache.

Mais Urian se détourna habilement, et la hache, pesamment lancée, s'échappa des mains qui la retenaient tout à l'heure. Le soudan, désarmé, se trouva alors à la merci du fils de Mélusine qui ne perdit pas cette occasion et lui planta son épée entre les deux épaules, à l'endroit où le heaume était un peu tendre. Les deux maîtresses veines et les tendons du gorgeron en furent traversés d'outre en outre et le sang jaillit à flots de la plaie comme d'une source.

Ce que voyant, les païens, privés de chef, n'hésitèrent plus un seul instant à fuir dans toutes les directions, abandonnant volontiers le siége de Famagosse.

CHAPITRE XXI

Comment, après la victoire remportée sur les Sarrasins par Urian et son frère, le roi de Chypre leur fit fête, ainsi que tous les barons de la ville.



Dans une précédente sortie contre les Sarrasins, le roi de Chypre avait reçu un dard empoisonné de la main même du soudan, et il se mourait de cette blessure inguérissable.

Sa fille, la belle Hermine, menait une telle douleur de cet événement, que c'était grande pitié à voir, et, depuis deux jours, elle se refusait à boire et à manger, voulant mourir quand et quand son père.

Le roi ressuscita en apprenant la victoire remportée par des chrétiens sur des mécréants, grâce au généreux et vaillant concours des deux fils de Mélusine.

— Capitaine, dit-il, je vous remercie de la bonne diligence que vous avez faite en accompagnant ces deux nobles hommes par qui ma terre est hors de la sujétion des Sarrasins. Allez, je vous prie, leur demander de me venir voir avant que je ne meure... J'ai grand désir de récompenser, selon mon pouvoir, la courtoisie qu'ils m'ont faite...

— Monseigneur, répondit le capitaine, je les vais quérir à votre congé. Demain, à la première heure, ils seront auprès de vous.

Pendant que le capitaine s'en retournait vers le camp d'Urian pour lui annoncer la volonté du roi, celui-ci ordonnait que l'on encourtinât la grand'rue de la ville, de la porte par où les deux frères devaient entrer jusqu'au palais où ils devaient s'arrêter. Il ordonna, en outre, que tous les nobles et non nobles fissent parer les rues pour faire fête et honneur aux deux frères et à leurs gens, et que, à chaque carrefour, il y eût force ménétriers et trompetteurs, avec tous leurs instruments, pour les festoyer et honorer également.

Lorsque tout fût prêt et disposé comme l'avait voulu le roi, les deux frères firent leur entrée dans la ville, tous deux montés sur de hauts destriers.

Urian avait conservé son armure de combat, avec la marque des horions et des ébréchures qu'y avaient faits les traits des païens, l'épée au poing, nue et flamboyante.

Guion, lui, était vêtu d'un long drap de Damas, bien fourré, ce qui n'ôtait rien à sa vaillante prestance.

Devant eux chevauchaient trente des plus nobles barons, en riche arroi, et, à côté d'eux, le maître de Rhodes et le capitaine, richement accoutrés aussi.

Trompetteurs et ménétriers commencèrent leur métier, et, à leur musique, se mêlèrent les acclamations enthousiastes de la foule et des bourgeois.

— Soyez le bienvenu et le bien remercié! criaient ces derniers, en admirant la fière mine d'Urian. Soyez le bienvenu, prince de victoire, par qui nous sommes ressuscités du long servage des ennemis de notre Seigneur Jésus-Christ. Béni soyez-vous, ainsi que les entrailles dont vous êtes sorti!...

Dames et demoiselles étaient aux fenêtres, admirant et acclamant comme la foule.

— Ce chevalier, disaient-elles, est fait pour soumettre le monde à son obéissance. Il est entré en cette cité comme s'il l'eût conquise. Il est de la forte race des dominateurs!...

— Son frère vaut aussi qu'on l'admire, disaient les gentilshommes qui faisaient compagnie aux dames. Bien qu'il n'ait pas une aussi fière mine, on voit bien qu'il est homme de haute entreprise.

C'est ainsi que les deux frères arrivèrent au palais, où les attendait si impatiemment le roi, couché sur son lit de douleur.

Ils entrèrent et lui firent révérence.

— Nobles damoiseaux, dit le roi, soyez remerciés, et de grand cœur, pour la grande vaillance que vous avez montrée, et pour le grand service que vous m'avez rendu. Je suis petit prince, mais, ce que j'ai, je le mets volontiers à votre disposition pour vous récompenser de ce que vous avez fait.

— Sire roi, répondit Urian, point n'est besoin de récompense. Nous ne sommes pas venus ici pour avoir votre or et votre argent, vos terres ou vos châteaux, mais bien pour acquérir honneur et détruire les ennemis de notre religion, qui est la vôtre... Si vous croyez nous devoir quelque chose, faites-nous chevaliers de votre main, mon frère et moi, et nous serons largement et généreusement récompensés.

— Par ma foi, reprit le roi, bien que je ne sois pas digne de faire droit à votre requête, car ce n'est pas au moins preux à accorder brevet de vaillance au plus preux, j'y ferai droit volontiers.

Lors, Urian tira son épée du fourreau, s'agenouilla devant le lit où gisait le roi et lui dit :

— Sire roi, je vous requiers de nouveau, pour tout salaire, de vouloir bien nous armer chevaliers, mon frère et moi, avec cette épée qui a châtié les païens. Nous ne pouvions recevoir l'ordre de chevalerie de main plus loyale et plus vaillante que la vôtre propre.

— Sire damoiseau, répondit le roi, vous me témoignez plus d'honneur que vous ne m'en devez et vous m'en dites cent fois plus que je ne vaux... Ce que vous me demandez est trop peu de chose, en vérité, et vous me permettrez bien, après cela, de vous accorder un don de valeur plus grande et plus profitable.

— Sire, dit Urian, je suis tout prêt à accomplir votre volonté.

Ces paroles réconfortèrent le roi, qui, tout joyeux, se dressa sur son séant, prit par le pommeau l'épée qu'Urian lui tendait, lui donna la colée et lui dit :

— Au nom de Dieu, soyez chevalier.

Puis il lui rebailla l'épée, et, tout aussitôt, par suite de l'effort qu'il venait de faire et de la joie qu'il venait d'avoir, sa plaie se rouvrit, et le sang lui partit à grand randon parmi les bandeaux qui la couvraient.

Chacun des assistants fut affligé de cet accident qui pouvait faire passer le roi de vie à trépas. Mais il se bouta arrière dans son lit, tout soudainement, et assura qu'il ne ressentait nul mal.

Quelques instants après, il priait deux de ses chevaliers d'aller quérir sa fille.

CHAPITRE XXII.

Comment, après avoir armé chevalier Urian, le roi de Chypre lui donna sa fille, et comment, après lui avoir donné sa fille, il lui donna sa couronne.

Hermine accourut au mandement de son père, qui dit :

— Ma fille, remerciez ces deux nobles hommes du secours qu'ils m'ont apporté, ainsi qu'à vous et à notre royaume, car, si ce n'eût été la grâce de Dieu et leur vaillance, nous étions tous détruits ou exilés de notre pays, et forcés de nous convertir à la loi de ces mécréants maudits, ce qui eût été pire que la mort.

Hermine salua les deux frères et les remercia du regard, de la bouche et du cœur, tant pour le compte

de son père que pour son compte personnel. Elle était si émue en les remerciant, si émue et si ravie qu'elle ne savait comment faire proprement contenance. Urian, surtout, l'impressionnait agréablement et fortement.

Urian s'aperçut de son trouble, et, pour le dissiper, il alla doucement à elle, lui prit respectueusement les mains dans les siennes et l'entretint de choses et d'autres pendant quelques instants. Le trouble d'Hermine, au lieu d'en diminuer, en augmenta.

— Ma fille, dit le roi, venez ici, près de moi, plus près encore; serrez-vous bien contre mon cœur, car je crois que vous ne me tiendrez plus guère compagnie maintenant...

Hermine obéit, et, en entendant son père faire ainsi allusion à sa mort prochaine, elle se mit à sangloter, et chacun des assistants l'imita, mais moins bruyamment.

— Chère fille, reprit le roi, laissez là cette grande douleur et ce grand deuil que vous menez, je vous en prie.... Il faut savoir se résigner dans la vie... Il est dans l'ordre naturel des choses que nous ayons toujours à regretter quelqu'un ou quelque chose... Chaque créature humaine est exposée à ces douleurs-là... Quand ce n'est pas un père ou une mère, c'est un ami... Ne vous dolentez donc pas outre mesure, comme vous le faites... Si à Dieu plaît, je vous pourvoirai de façon à ce que vous soyez contente de moi avant que je ne parte définitivement de cette mortelle vie...

A ces mots, la douleur d'Hermine recommença de plus belle. Et recommencèrent aussi à pleurer les barons qui assistaient à cette scène.

— Belle fille, et vous tous autres, reprit le roi, cette douleur ne vous est pas nécessaire à mener, je vous le répète. Ni nécessaire, ni raisonnable, car vous acroissez mon chagrin du vôtre, comme si je n'en avais pas assez comme cela pour moi seul... C'est pourquoi je vous commande à tous de cesserde vous lamenter, si vous voulez que je demeure encore en vie une pièce de temps avec vous... Sire chevalier, ajouta-t-il en s'adressant à Urian, vous m'avez demandé un don, à savoir de vous armer chevalier... J'ai grand désir, à mon tour, de vous demander quelque chose.

— Demandez tout ce qu'il vous plaira, sire roi, répondit Urian, je l'accomplirai volontiers sans faillir.

— Grand merci, chevalier!... Mais sachez que je ne puis vous demander que noble chose, digne de vous et digne de moi... Or, sire chevalier, je vous prie qu'il vous plaise de prendre ma fille à femme et mon royaume à gouvernement. Je vous confie l'une avec le même plaisir que l'autre, assuré que je suis que vous serez aussi bon mari que bon roi... Tenez, Urian, ne refusez pas la requête que je vous fais, ajouta le roi de Chypre en présentant sa couronne au fils aîné de Mélusine.

Lors furent les barons du pays si joyeux de cette nouvelle, qu'ils larmoyaient de pitié et de joie qu'ils en avaient.

Ils croyaient tous qu'Urian allait s'empresser d'accepter, tant était grand et enviable le double bonheur qu'on lui offrait. Mais Urian réfléchissait; il songeait aux aventures et aux honneurs qu'il s'était promis de conquérir, au départ de la maison paternelle, et, après avoir résolu d'aller jusqu'au bout du monde, il trouvait que c'était bien mesquin d'aboutir au mariage et au repos.

Toutefois, comme il avait promis au roi de lui obéir, il ne put songer plus longtemps à lui manquer de parole. Et puis, Hermine était là, qui rendait l'obéissance facile et douce!

Urian s'avança vers le lit du roi, prit la couronne et la posa sur le giron d Hermine en lui disant :

— Demoiselle, elle est vôtre : je vous la restitue après l'avoir reçue de la bonté de votre vaillant père. Si vous y consentez, je vous aiderai à la garder contre tous ceux qui pourraient la convoiter mal à propos.

— Sire chevalier, répondit Hermine en rougissant et en tremblant comme une feuille au contact du fils de Mélusine, je m'en rapporte aux ordres et à la volonté de mon père... Mais, avant de parler plus convenablement, je vous demanderai la permission d'attendre la guérison de mon père...

— A votre souhait, demoiselle, dit Urian. Ce qui vous plaît me plaît aussi...

— Hermine, belle fille, reprit le roi, vous montrez bien que vous ne m'aimez guère, puisque vous ne voulez pas accomplir la seule chose que je désirais le plus voir accomplir avant ma fin... Attendre ma guérison, c'est attendre ma mort, puisque ma blessure est inguérissable... Il serait bien plus simple à vous d'avouer que vous désirez ma mort!

Quand la pucelle entendit cela, elle en ressentit une peine extrême. Lors, se jetant toute éplorée à genoux, elle s'écria :

— O mon père! mon vénéré père! Il n'est aucune chose au monde que je vous refusasse, fallût-il en mourir! Commandez-moi à votre plaisir : j'obéirai sans tarder...

Or donc, s'écria le roi, je vous commande à vous tous et à vous toutes de laisser là ce deuil qui m'offusque et de mener, au contraire, grande joie!... Qu'on tende et appareille cette salle! Qu'on dresse les tables! Qu'on organise la fête et la messe!... Je veux voir des gens heureux avant d'aller rendre mes comptes au grand roi du ciel! La joie des autres allégera d'autant mon mal, et je m'en irai sans m'en apercevoir...

Ce qui fut dit fut fait. On appareilla richement, en tentures de couleurs gaie, la salle où le roi était en train d'expirer, et l'on y dîna devant lui, pour le distraire.

Il en ressentit un léger réconfortement, et, quoiqu'il souffrît beaucoup, par suite de l'infiltration du poison par tout son corps, il n'en laissa rien paraître sur son visage qui eut un continuel sourire.

Après dîner commença la fête, qui dura jusqu'au milieu de la soirée.

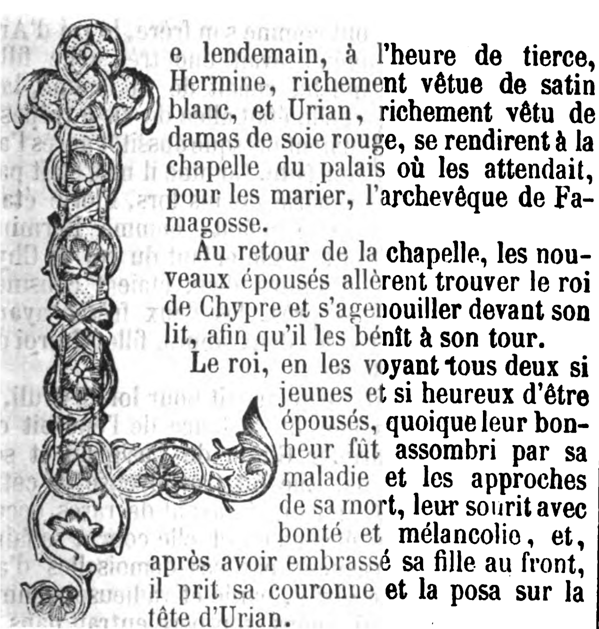
Au moment où Urian s'approchait pour prendre congé, le roi le retint par la main, et lui dit :

— Beau fils, je veux que vous épousiez ma fille dès demain, et que, dès demain aussi, tous les barons du royaume vous fassent hommage comme à leur roi, car je sens bien que je n'ai plus guère de temps à vivre; il me reste à peine une journée...

— Sire, répondit Urian, puisqu'il vous plaît ainsi, votre volonté est la mienne.

CHAPITRE XXIII

Comment l'archevêque de Famagosse bénit les deux époux, et comment, au lendemain de leur nuit de noces, le roi de Chypre trépassa.



Le lendemain, à l'heure de tierce, Hermine, richement vêtue de satin blanc, et Urian, richement vêtu de damas de soie rouge, se rendirent à la chapelle du palais où les attendait, pour les marier, l'archevêque de Famagosse.

Au retour de la chapelle, les nouveaux épousés allèrent trouver le roi de Chypre et s'agenouiller devant son lit, afin qu'il les bénît à son tour.

Le roi, en les voyant tous deux si jeunes et si heureux d'être épousés, quoique leur bonheur fût assombri par sa maladie et les approches de sa mort, leur sourit avec bonté et mélancolie, et, après avoir embrassé sa fille au front, il prit sa couronne et la posa sur la tête d'Urian.

Urian le remercia.

Puis, cela fait, le roi commanda qu'on laissât entrer tous les barons du pays, afin qu'ils prêtassent hommage au nouveau prince son fils.

Tout aussitôt recommencèrent la fête et le festin de la veille, qui se prolongèrent fort avant dans la nuit. On essaya de s'amuser, sans pouvoir y réussir, à cause de l'état pitoyable dans lequel on savait le roi, qui, cependant, faisait contre mauvaise fortune bon cœur, et donnait du mieux qu'il pouvait l'exemple de la gaîté.

Vers la mi-nuit, on mena l'épousée en la chambre nuptiale, en très solennel appareil, l'archevêque en tête. Le lit fut béni, Hermine fut déshabillée, et chacun s'en alla pour la laisser seule avec son amant.

Quand tout le monde se fut éloigné, et qu'il n'y eut plus d'indiscrets dans la chambre nuptiale ni aux alentours, Urian et Hermine s'entr'accointèrent doucement et voluptueusement, et s'apprirent en quelques heures, trop courtes, des choses qu'ils ignoraient mutuellement. Chastes et enivrants secrets des âmes qui s'épanouissent pour la première fois à l'amour.

Le lendemain, à l'issue de la messe, les nouveaux époux se rendirent auprès du roi, Urian accompagné de la baronnie de Chypre et de Poitou, Hermine accompagnée de dames et demoiselles nobles.

— Beau fils, dit le roi à Urian, soyez le bien accueilli ! Je suis heureux de votre venue, ainsi que de celle de votre femme. Hermine, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille, je remercie Dieu d'avoir permis que de mon vivant je puisse assister au commencement de votre félicité. Maintenant que vous voilà mariée à un loyal et chevaleresque prince, je puis mourir en paix : vous êtes heureuse, et ma couronne repose sur une tête digne d'elle..... Approchez-vous plus près de moi encore, mes bons enfants, que je vous parle pour la dernière fois, car je sens que l'haleine me manque... Pensez à vous bien aimer tous deux, à vous honorer et à vous garder mutuellement votre foi... Maintenant que je ne serai plus là, je n'ai d'autre ressource que de vous recommander au roi de gloire, afin qu'il vous octroie longue paix et long amour, et vous rende victorieux contre tous vos ennemis, surtout contre les ennemis de la religion dans laquelle vous êtes nés et dans laquelle je vais mourir...

Tout-à-coup, comme si l'ange de la mort n'eût attendu que ces mots, le roi ferma les yeux et s'en alla à Dieu, mais si doucement, qu'il sembla à tous les assistants qu'il venait de s'endormir.

Le roi venait de s'endormir, en effet, mais du sommeil dont on ne se réveille pas.

CHAPITRE XXIV

Comment, après le mariage de son frère, Guion de Lusignan s'en alla sur mer avec le grand-prieur de Rhodes, et des rencontres qu'ils firent en chemin.



On pleura beaucoup le roi, père d'Hermine, et on le regretta beaucoup, à cause de ses qualités et de sa vaillance. Mais, comme il n'est si grande douleur que le temps n'efface, on finit par se faire une raison et l'on se consola en pensant qu'il avait laissé un successeur digne de lui. C'est ainsi que les nouveaux font oublier les anciens.

Pendant qu'Urian et Hermine allaient par leur royaume visiter les villes, bourgs et châteaux qui relevaient d'eux, et que, partout, sur leur passage, les populations leur faisaient fête et leur rendaient hommage, Guion, le grand-prieur de Rhodes et le capitaine s'en allaient par mer, avec trois mille hommes d'armes, à la quête des Sarrasins ; car il ne suffisait pas au nouveau roi de Chypre d'avoir vaincu ces païens devant Famagosse et de les avoir mis en déroute, il voulait encore les poursuivre jusque chez eux, pour les exterminer, et c'était cette tâche qu'il avait confiée à son frère Guion, au grand-prieur de Rhodes et au capitaine.

Ces derniers, après avoir vogué çà et là sur les côtes de Damas, de Damiette et de Syrie, à la recherche des Sarrasins, aperçurent un jour à l'horizon une certaine quantité de vaisseaux sur la provenance desquels ils ne furent pas d'abord fixés. Mais, bientôt, une galère qu'ils avaient envoyée en avant revint leur dire qu'il s'agissait de navires sarrasins qui s'avançaient avec rapidité, voiles sous le vent, dans la direction des galères chrétiennes.

Un abordage ne tarda pas à avoir lieu, et les païens ne tardèrent pas à être déconfits, à leur grand ébahissement. Le prophète leur avait promis la victoire, et ils étaient vaincus ! Et vaincus par des

ennemis inférieurs en nombre! C'était humiliant pour le prophète et désastreux pour eux.

Ils n'eurent pas beaucoup le temps de réfléchir à tout cela, du reste, car aussitôt leurs navires agrafés bord à bord avec ceux de Guion, on avait tué la moitié de l'équipage, et l'autre moitié avait été jetée à la mer.

Cette affaire faite, la petite flotte chrétienne avait repris la mer, avec les dépouilles opulentes des Sarrasins vaincus, et au bout de quelques jours, elle abordait à Truli, en Arménie, au lieu d'aborder à Famagosse, en Chypre. Les vents ne l'avaient pas permis!

Quand le roi d'Arménie, qui était frère au roi de Chypre, apprit l'arrivée de la flottille chrétienne, il envoya incontinent pour savoir quels gens la montaient.

— Seigneurs, répondit le grand-prieur de Rhodes aux envoyés arméniens, dites au roi que le frère d'Urian de Lusignan, roi de Chypre, vient d'aborder sans le savoir sur les côtes de ses Etats, après avoir tenu la mer pour conqrêter des galères sarrasines et les empêcher de débarquer de nouveaux ennemis dans le royaume de Chypre.

— Comment, s'écrièrent les envoyés d'Arménie, y a-t-il donc en Chypre un autre roi que celui qui était frère à notre propre roi?

— Oui, répondit le grand-prieur. Celui dont vous parlez est mort des suites d'une blessure que lui avait faite la flèche empoisonnée d'un mécréant, au siége de Famagosse. Celui qui le remplace a été nommé roi par lui-même, de son vivant, et, de plus, il a épousé sa fille, la belle Hermine. Le nouveau prince s'appelle Urian de Lusignan, ainsi que je viens de vous le dire. C'est lui qui tua de sa main le soudan qui faisait le siége, et déconfit l'armée de ce mécréant. Il est digne, plus qu'autre au monde, de la couronne qui lui est échue et de la compagne qui lui a été donnée.

Les envoyés du roi d'Arménie revinrent vers lui et lui rapportèrent ce qu'ils avaient vu et entendu. Après quelques larmes données à la mémoire de son frère, il se décida à aller voir par ses yeux ce qu'on lui avait dénoncé, et, en conséquence, se rendit avec sa suite, sur le vaisseau que montait le grand-prieur de Rhodes et Guion de Lusignan.

— Maître, dit le roi d'Arménie au grand-prieur, puisque ce damoiseau est frère du mari de ma nièce, je serais mal courtois de ne pas l'accueillir comme il convient. Dites-lui de ma part, je vous prie, que s'il lui plaît de recevoir mon hospitalité, nous la lui ferons la meilleure possible.

Le prieur transmit à Guion la proposition du roi, et le fils de Mélusine accepta.

Lors donc, il débarqua avec un certain nombre de chevaliers poitevins pour cortége, lesquels, par précaution, avaient revêtu la cotte de mailles, et l'on suivit le roi d'Arménie et les seigneurs qui l'avaient accompagné.

CHAPITRE XXV

Comment Guion reçut l'hospitalité du roi d'Arménie, frère du feu roi de Chypre, et comment une fâcheuse nouvelle lui arriva pendant qu'il contemplait amoureusement la jeune Florie.

Tout comme son frère, le roi d'Arménie avait une très belle fille qui lui venait de sa femme, laquelle était allée de vie à trépassement presque aussitôt après l'avoir faite. Comme il ne s'était pas remarié depuis lors, Florie était sa seule enfant, comme Hermine était la seule enfant du roi de Chypre, et toutes deux étaient cousines de très près, les deux frères ayant épousé les deux sœurs, filles du roi de Mallègres.

Florie se tenait pour lors à Cruli, à très peu de distance de l'endroit où venaient de débarquer Guion de Lusignan et ses chevaliers poitevins. Elle fut très joyeuse de cette distraction qui lui arrivait là, ayant de rares occasions de voir des étrangers, et elle courut se faire attifer somptueusement par ses demoiselles d'atours. Lorsqu'elle revint, parée et radieuse comme une matinée de printemps, son père entrait dans la grand'salle du château avec ses hôtes.

— Ma fille, dit-il en lui montrant Guion et ses gentilshommes, faites fête à ces nobles gens, je vous prie ; ce sont plus que des hôtes, plus que des amis, ce sont des parents, car voici le frère du mari de ma nièce de Chypre, votre cousine.

— Sire damoiseau, dit Florie en allant vers Guion et en lui prenant doucement la main, vous êtes le bienvenu au royaume de monseigneur mon père, comme chrétien, comme chevalier et comme parent, c'est-à-dire comme hôte.

Guion remercia, et, quelques instants après, un plantureux dîner commença, auquel chacun fit honneur, excepté le frère d'Urian, qui n'était occupé qu'à regarder Florie, qui, de son côté, se laissait très volontiers regarder. Et, de temps à autre, pour varier ce plaisir silencieux, ils échangeaient de gracieuses paroles qui les faisaient mutuellement rougir. Le son de leurs voix leur causait à l'un et à l'autre autant d'émotion que leurs regards, et l'on sait la fascination du regard!

Malheureusement, Guion fut interrompu dans cette agréable occupation par une nouvelle que lui apporta, à table même, un des chevaliers qu'il avait laissés sur les navires à l'ancre dans le port. Une flottille de galères sarrasines avait été signalée se dirigeant vers les côtes de Chypre. On prétendait que le calife de Bandas était à la tête de cette armée de païens.

Devant une pareille menace, il n'y avait pas à hésiter. Le royaume de son frère pouvait être envahi de nouveau! De nouveau, le siége pouvait être mis devant Famagosse! Guion n'hésita pas non plus. Il se leva sur-le-champ, prit la main de la gente pucelle, sa mie, et lui dit bien doucement et bien tendrement :

— Demoiselle, je vous supplie de garder souve-



nance de moi, qui ne peux plus vous oublier désormais. Le devoir me force à m'éloigner de vous. Mais je suis votre vassal et votre serviteur. Ce qu'il vous plaira de me commander, je le ferai avec joie et avec reconnaissance.

— Beau sire, répondit Florie, je n'ai rien à vous commander, je n'ai qu'une prière à vous faire : c'est de revenir à Truli, voir mon père...

Le roi d'Arménie était au courant de ce qui se passait. Le grand-prieur de Rhodes lui avait fait part de la nouvelle apportée par un des gens de Guion de Lusignan. Il ne s'opposa donc pas au départ de ses hôtes, tout en leur témoignant ses regrets sincères; tout au contraire, il les convoya jusqu'au port, avec sa suite.

Pendant que Guion et ses gentilshommes sortaient du château et chevauchaient vers leurs galères, Florie montait en grande hâte sur une très haute tour d'où l'on découvrait une vaste étendue de pays, et ses regards mélancoliques suivaient avec beaucoup d'attention les voyageurs qui venaient de quitter le château.

Etait-ce son père que Florie suivait ainsi des yeux et du cœur ?

CHAPITRE XXVI

Comment Guion et ses gens déconfirent les Sarrasins sur terre et sur mer, et comment, personnellement, Guion tua le calife de Bandas et le roi Brandimont.



Vraie était la nouvelle qu'on avait apportée à Guion au moment où il songeait si peu aux infidèles. Le calife de Bandas et le roi Brandimont de Tarche, oncle du soudan de Damas, s'étaient mis en route, à la tête d'une formidable armée, pour aller ravager le royaume de Chypre, qu'ils croyaient sans roi, et venger ainsi l'un son neveu et l'autre son prophète.

Mais, pour premier contretemps, une tempête enleva huit de leurs navires, précisément ceux qui portaient toute leur artillerie, tant de canon que de trait, ainsi que les échelles, pavars et autres engins fort utiles. Pour second contretemps, les Sarrasins firent rencontre de Guion et de ses gens, qui s'en allaient au secours de Chypre et d'Urian, son jeune roi.

Païens et chrétiens en vinrent aux mains. Les premiers avaient encore quelques munitions; ils s'en servirent au plus tôt contre les seconds, et leurs arbalètes se mirent à lancer leurs flèches si dru, qu'on aurait dit une grêle de viretons. Cela ne les empêcha pas d'être déconfits. Les chrétiens, quoique moins nombreux, n'en étaient pas moins âpres au combat, et leurs coups faisaient des ravages irréparables dans les rangs de leurs ennemis.

Les païens qui ne furent pas tués en cette mémorable rencontre furent faits prisonniers. Guion en donna une centaine au grand-prieur de Rhodes, pour faire échange avec des captifs chrétiens, et il en remit cent autres à un chevalier, avec deux belles naufs richement appareillées, en lui disant :

— Chevalier, menez-moi ces deux naufs et ces cent païens au Truli, et me recommandez au roi d'Arménie et à l'incomparable Florie, sa fille. Les deux naufs sont pour la pucelle, les prisonniers pour le roi.

Le chevalier partit, et Guion reprit la mer pour continuer à donner la chasse au calife de Bandas et au roi Brandimont qui s'étaient trouvés séparés par la tempête du reste de leurs navires. Il arriva quand et quand eux, pour ainsi dire, au port de Lymesson. Ils venaient de débarquer : Guion débarqua aussi avec ses gens.

Après avoir fait mettre le feu aux navires sarrasins rangés dans le port, Guion s'élança rapidement sur leurs traces, pour leur ôter le temps de la réflexion.

Grand désarroi parmi les païens, en entendant les trompettes chrétiennes ! Ils se retournèrent pour faire face à cet importun ennemi qui venait les harceler si désagréablement; mais, malgré leur défense désespérée, il leur fallut songer à la retraite vers leurs navires.

C'était bien ce qu'attendait Guion. Les païens ne purent s'embarquer, et, en dépit de leurs invocations au puissant Mahom, il leur fut impossible de sauver aucune de leurs galères et de se sauver, par conséquent, sur aucune d'elles.

Le roi Brandimont et le calife de Bandas furent les derniers à crier merci.

— Mahom ! Mahom ! criaient-ils en frappant çà et là comme des perdus.

— Lusignan ! Lusignan ! cria Guion en se dirigeant droit à eux.

— Calife, repens-toi, ajouta-t-il en tirant un long couteau qui pendait à son côté et en frappant à la gorge le chef des mécréants.

— Mahom ! Mahom ! cria le roi Brandimont en s'élançant vers Guion pour venger sur lui et la mort du soudan de Damas et la mort du calife de Bandas.

— Lusignan ! Lusignan ! cria Guion en le frappant du même coup et en l'étendant raide mort, comme un bœuf.

CHAPITRE XXVII

Comment, après sa victoire, Guion retrouva son frère Urian, et comment ils apprirent par ambassadeurs la mort du roi d'Arménie et ses volontés dernières.

Cette victoire fit grand bruit dans le pays. Précisément le roi Urian arrivait, à la tête de son armée, pour porter secours à son frère, dont on lui avait appris la présence sur les côtes de son royaume.

Les deux frères ne s'étaient pas vus depuis longtemps : ils furent très aises de se revoir, surtout en cette occurence-là.

Ils retournèrent ensemble à Famagosse, où se trouvait la reine Hermine, et, avec eux, le grand-prieur de Rhodes et les plus considérables des seigneurs de leur suite.

La réception d'Hermine fut ce qu'elle devait être, c'est-à-dire affectueuse et très courtoise. Elle se fit raconter par Guion ses dernières aventures, et, quand il eut fini, elle rendit dévotement grâce au ciel de la victoire qu'il lui avait donnée.

La reine était enceinte, et Urian en était très joyeux. Les quinze jours qui précédèrent sa délivrance, ce ne furent que fêtes, bombances, joutes et amusements de toutes sortes entre les barons; et, parmi le peuple, ce fut fête aussi, car Urian fit de nombreuses libéralités, et, entre autres choses, il défendit, sous les peines les plus sévères, que l'on renchérît les vivres pendant tout ce temps-là, ce qui était d'une importance énorme.

Hermine accoucha d'un beau garçon qu'on baptisa sous le nom d'Henry, et cette délivrance fut l'occasion de fêtes plus somptueuses, plus animées encore que les précédentes. Des grâces furent accordées à certains coupables, des générosités furent faites à certaines familles: la joie fut pour ainsi dire générale. Chacun sembla prendre part au bonheur du roi.

Les fêtes des relevailles n'étaient pas encore finies, lorsque l'on vit arriver à Famagosse une vingtaine de hauts barons du royaume d'Arménie, tous vêtus de noir, comme des porteurs de tristes nouvelles.

— Sire, dirent-ils à Urian, le roi d'Arménie, votre oncle, est allé de vie à trépassement, et il nous est demeuré de lui une très belle et très bonne pucelle, laquelle est sa fille; il n'y a point d'autre héritier de sa chair que cette gente princesse. Or, veuillez savoir, noble roi, qu'en sa pleine vie et son plein jugement, il fit faire cette lettre et nous commanda de vous la porter, avec requête à vous de vous y conformer; d'autant plus facilement que la chose est à votre profit et honneur.

— Par ma foi, beaux seigneurs, répondit Urian, si c'est chose que je puisse faire bonnement, je la ferai volontiers.

Lors il prit la lettre du roi d'Arménie et la lut.

Voici ce qu'elle contenait :

« Très cher et très aimé seigneur, je me recommande à vous autant que je le puis, à vous et à ma très chère et très aimée nièce, votre femme. Et, par cette lettre, je vous fais à tous deux la première requête que je vous fis jamais, et la dernière aussi, car en vous écrivant je sens la vie se retirer peu à peu de moi.

« Je n'ai point d'autre héritier de mon corps qu'une seule fille, laquelle votre frère Guion a bien vue. Je vous supplie humblement de lui conseiller de prendre Florie à femme, et le royaume d'Arménie avec elle. Si, par impossible, il vous semblait qu'il ne fût digne ni de l'une ni de l'autre, prenez sur vous de chercher un autre ami pour ma fille et un autre roi pour mon royaume.

« Pour l'amour de Dieu, cher neveu, ayez pitié de ma pauvre enfant, maintenant orpheline et privée de tout conseil. Je vous la lègue comme à un loyal prince et à un vaillant cœur. »

— Seigneurs barons, dit le roi Urian aux ambassadeurs arméniens, j'accepte la mission dont a bien voulu m'honorer le roi d'Arménie. Je vous donnerai en cette occurence toute l'aide que je pourrai.

— Dieu vous le rende, sire roi! répondirent les ambassadeurs.

— Guion, demanda Urian à son frère, vous serait-il plaisant d'avoir le royaume d'Arménie et d'épouser la plus belle pucelle qui soit en ce pays, à savoir ma cousine Florie?

— Je vous remercie très humblement, cher frère, répondit Guion, et je m'empresse d'accepter, moins à cause du royaume qu'à cause de la fille du feu roi d'Arménie.

Les barons arméniens furent très heureux de voir que Guion acceptait, et, s'agenouillant devant lui, ils lui baisèrent les mains, comme le voulaient les mœurs d'alors.

CHAPITRE XXIX

Comment Guion prit congé de son frère pour aller en Arménie épouser Florie et se faire reconnaître roi de ce pays.



Urian fit alors appareiller plusieurs navires que l'on garnit de richesses considérables, et, lorsque tout fut prêt, Guion prit congé de lui, ainsi que d'Hermine sa femme. Les voiles furent dressées, les ancres levées, et les vaisseaux gagnèrent la pleine mer, pour, de là, se rendre à la plus prochaine ville d'Arménie, où ils arrivèrent après quelques jours et quelques nuits de navigation.

Guion et ses barons poitevins débarquèrent, et, comme l'on était prévenu partout de leur arrivée, ils trouvèrent partout un accueil chaleureux et sympathique.

Florie les attendait aussi. Mais le deuil qu'elle portait ne lui permettait pas de sortir du palais du feu roi son père. Elle se contentait de rester des heures entières sur le haut de la tour d'où elle avait vu Guion s'éloigner et d'où elle espérait bien le voir revenir. Elle savait parfaitement ce que son père avait écrit au roi Urian, et, malgré les grâces irrésistibles de sa jeunesse et les séductions infaillibles de sa beauté, elle avait grand'peur que Guion ne voulût pas accepter le double legs dont elle faisait partie. Ces craintes-là, pour mal fondées qu'elles fussent, n'en augmentaient pas moins son angoisse, et elle pleurait son père avec des larmes plus abondantes.

Heureusement que, bientôt, une de ses demoiselles d'honneur vint la trouver à sa vigie pour lui dire.

— Demoiselle, demoiselle, le frère du roi de Chypre vient de prendre terre, avec ses barons!... Il sera ici dans très peu de temps.

Cette nouvelle fit battre le cœur de Florie, qui sauta au cou de sa demoiselle d'honneur, et qui ne put s'empêcher de lui témoigner toute sa joie, bien qu'elle ne fût guère en harmonie avec le deuil qu'elle portait sur ses vêtements.

Guion venait vers elle: elle alla vers lui, tous

deux avec le même empressement et les mêmes battements de cœur.

— Demoiselle, lui dit-il en la saluant avec respect et en la contemplant à la dérobée pour se repaître de sa vue, qui lui manquait depuis si longtemps, demoiselle, comment en a-t-il été de votre personne depuis que je suis parti?...

— Sire, répondit amoureusement Florie, il n'a pu en être bien, puisque monseigneur mon père a quitté ce mortel monde et m'a laissée orpheline. Mais j'ai eu de vos nouvelles, et je ne dois pas oublier de vous remercier des deux riches naufs que vous m'avez envoyées. C'était là un présent de roi!

— Je l'adressais à une reine, repartit courtoisement Guion.

En ce moment, un baron prit la parole pour dire à Guion :

— Sire, nous vous avons été quérir pour être notre seigneur et notre roi, Il est bon que nous vous délivrions tout ce que nous vous devons bailler. Voici donc mademoiselle, qui est toute prête à tenir la parole que nous avons donnée au roi Urian votre frère.

— Est-il vrai, demoiselle, que vous consentez à m'accepter pour protecteur et pour ami? demanda Guyon à Florie, qui baissait les yeux.

— Mon père a décidé cela, seigneur, répondit Florie, et s'il ne vous en coûte pas trop d'accepter le legs qu'il vous a destiné, il ne m'en coûtera pas trop non plus d'obéir aux prescriptions de son testament.

Devant ce mutuel acquiescement, il n'y avait qu'une chose à faire : c'était de marier ces deux jeunes gens. Ils furent donc fiancés sur l'heure, et épousés dès le lendemain matin.

Je ne parlerai pas des fêtes splendides données à cette occasion : on les devine.

CHAPITRE XXX

Comment des messagers apportèrent à Raimondin et à Mélusine des lettres de leurs deux enfants qui étaient rois.

Guion et Urian, chacun de son côté, n'eurent rien de plus pressé que d'envoyer des messagers à Mélusine leur mère et à Raimondin leur père pour les mettre au courant des aventures dont ils profitaient, et les réjouir par le récit de leur bonheur.

Les messagers arrivèrent au port de la Rochelle sains et saufs, à leur grande joie, et là, ils s'informèrent du chemin à prendre pour gagner Lusignan.

On le leur indiqua, et, trois jours après, ils étaient admis à présenter les lettres d'Urian et de Guion à Raimondin et à Mélusine, qui en éprouvèrent un contentement sans pareil et qui, à ce propos, ordonnèrent des réjouissances publiques.

Ces fêtes durèrent pendant huit jours pleins, après quoi les messagers prirent congé de Raimondin et de Mélusine qui les comblèrent de riches présents.

Antoine et Regnault, le quatrième et le cinquième fils de Mélusine, ne furent pas en reste pour se réjouir des bonnes nouvelles qu'avaient apportées les messageurs d'Urian et de Guion. Le récit des hautes prouesses accomplies par eux enflamma leur jeune imagination, et, à leur tour, ils voulurent partir pour conquêter des royaumes et déconfire des armées sarrasines.

Lors donc, ils s'en vinrent trouver un matin leur père et leur mère, et leur dirent très humblement :

— Monseigneur, et vous Madame, il serait bien temps, à ce qu'il nous semble, que nous allassions courir le monde, en quête d'aventures et de prouesses glorieuses, si toutefois vous ne voyez pas d'empêchement à cela. L'exemple de nos frères Guion et Urian nous fait rougir de l'oisiveté dans laquelle nous vivons ici; nous voulons revenir à Lusignan plus dignes de vous qu'au départ. Repos n'est pas gloire, et nous désirons acquérir beaucoup de gloire pour obtenir meilleure estime de vous.

— Beaux enfants, répondit Mélusine, s'il plaît à monseigneur votre père, il me plaît bien. Sire, ajouta-t-elle en s'adressant à Raimondin, il est bon en effet qu'ils commencent leur apprentissage de la vie. Ils en sauront plus en voyageant qu'en restant en notre giron, les plumes leur sont poussées: qu'ils volent à leur fantaisie! Quant aux frais du voyage, avec l'aide de Dieu j'y pourvoirai si bien qu'ils auront toujours de quoi payer leur dépense.

— Dame, dit Raimondin, faites-en à votre volonté. Ce qui vous plaît me plaît.

La chose ainsi résolue, Mélusine fit faire à ses deux fils de riches habits, et leur donna une grande quantité de pierres précieuses destinées à les défrayer le long de leur route.

Antoine et Regnault partirent avec une escorte de sages hommes et de preux chevaliers.

Quelque temps après, ils entraient dans le duché de Luxembourg que le roi d'Anssay mettait à feu et à sang, repoussaient ce prince et secouraient la fille du feu duc, que l'un d'eux épousait. Une fois Antoine loti du duché du Luxembourg, son frère Regnault alla guerroyer à son tour un peu plus loin et fut assez heureux pour plaire à Aiglentine, fille du roi de Béhaigne, ce qui lui valut un royaume.

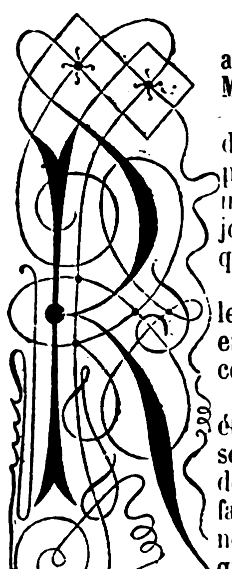
C'est ainsi que, peu à peu, pour tenir les promesses que Mélusine avait faites à Raimondin, toute leur lignée grandit en honneur et en renommée. Jamais pareille famille n'avait réuni pareille fortune. Au nord et au midi, à l'est et à l'ouest, les Lusignan croissaient et multipliaient comme l'herbe du bon Dieu.

Mais, hélas! l'heure arrivait où Raimondin devait ébranler de ses propres mains le monument inouï de sa félicité, et tomber écrasé sous ses débris.

—

CHAPITRE XXXI

Comment Raimondin vit sa paix troublée un samedi, en dînant, par une révélation méchante du comte de Forest, son frère.



aimondin et Mélusine étaient à Marmende depuis quelque temps.

Un samedi, à dîner, le comte de Forest entra dans le palais pour faire visite à son frère Raimondin, ce dont celui-ci fut bien joyeux, car il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus.

— Où est ma sœur? demanda le comte de Forest, après avoir embrassé son frère, et en s'apercevant qu'il dînait seul ce jour-là.

Ce jour-là, je viens de le dire, était un samedi, et, si l'on s'en souvient, aux premières heures de leur amour, Mélusine avait fait promettre à Raimondin de ne jamais chercher à savoir ce qu'elle devenait le samedi, sous peine de voir s'écrouler l'édifice de bonheur édifié par elle à son intention.

Jusque-là Raimondin avait tenu fidèlement sa promesse, non certes par crainte de voir s'évanouir ses richesses et disparaître sa félicité, mais seulement parce qu'il aimait Mélusine et qu'il avait en elle la plus grande confiance. Si elle s'absentait le samedi, c'est qu'elle avait ses raisons pour cela, honnêtes raisons sans aucun doute, et Raimondin n'avait rien à voir là-dedans. Pourquoi soupçonner de mal ceux qui vous font du bien? Quel intérêt Mélusine eût-elle eu à tromper son mari, d'une façon si régulière surtout? L'infidélité est ordinairement doublée de caprice, et le caprice n'admet pas la régularité. D'ailleurs Mélusine disparaissait si à propos et reparaissait si fort à point que Raimondin avait à peine le temps de s'apercevoir de son absence.

Cependant, cette question du comte de Forest le troubla.

— Mon frère, où est ma sœur? répéta ce dernier. Faites-la venir, je vous prie, car j'ai grand désir de la voir et de l'embrasser.

— Beau-frère, répondit Raimondin, elle est embesognée pour aujourd'hui, et elle s'est célée à tout le monde... Mais demain, vous vous verrez, et son accueil vous récompensera de cette attente.

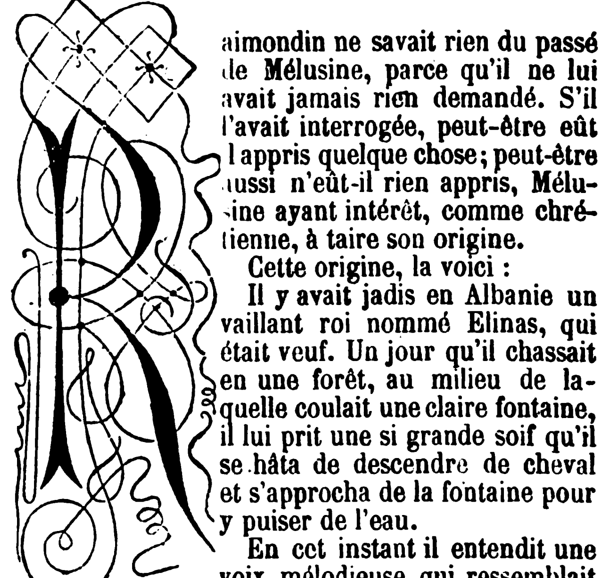
Cette réponse fit sourire le comte de Forest, qui, depuis longtemps, jalousait l'étrange fortune de son frère et qui lui supposait des origines suspectes. Aussi, au lieu de se contenter de ce que lui disait Raimondin, il lui dit, en prenant un air solennel :

— Raimondin, vous êtes mon frère, et, à ce titre, je dois vous éclairer sur des choses qui sont, paraît-il, ténèbres pour vous. Avant de venir céans, j'ai interrogé çà et là, comme c'était mon devoir, afin de m'assurer, par les rumeurs publiques et particulières, que vous étiez bien toujours l'homme heureux d'autrefois. Or, mon beau frère, le commun langage court que tous les samedis, pendant que vous la croyez bénévolement et benoîtement occupée, votre femme est avec un autre homme en fait et en péché de fornication. Vous êtes trop aveuglé et trop ensorcelé pour vous enquérir des lieux où elle va ainsi seulette. Mais les autres, qui n'ont pas le même sable que vous dans les yeux, et qui, par conséquent, voient parfaitement ce qui se passe, les autres disent et maintiennent qu'elle s'occupe à vous orner la tête d'andouillers. Ce n'est pas votre honneur qu'elle chôme, c'est votre déshonneur...

Cette révélation fit pâlir et tressaillir Raimondin. Il se leva, renversa la table devant laquelle son frère et lui étaient assis, et courut à sa chambre, en proie à la colère la plus noire et à la jalousie la plus poignante.

CHAPITRE XXXII

Où il est question de l'origine de Mélusine, et où l'on fait comprendre pourquoi elle devenait invisible tous les samedis.



aimondin ne savait rien du passé de Mélusine, parce qu'il ne lui avait jamais rien demandé. S'il l'avait interrogée, peut-être eût il appris quelque chose; peut-être aussi n'eût-il rien appris, Mélusine ayant intérêt, comme chrétienne, à taire son origine.

Cette origine, la voici :

Il y avait jadis en Albanie un vaillant roi nommé Elinas, qui était veuf. Un jour qu'il chassait en une forêt, au milieu de laquelle coulait une claire fontaine, il lui prit une si grande soif qu'il se hâta de descendre de cheval et s'approcha de la fontaine pour y puiser de l'eau.

En cet instant il entendit une voix mélodieuse qui ressemblait plus à un chant d'oiseau qu'à un chant de femme, et, malgré sa soif, il s'arrêta pour écouter. La voix semblait l'appeler, il alla vers elle, et se trouva bientôt en présence de la plus belle dame qu'il eût jamais vue.

Ebloui de ce qu'il voyait autant qu'ébahi de ce qu'il entendait, il s'arrêta de nouveau devant la fontaine, et pour contempler la gente pucelle et pour écouter sa voix, toutes deux admirables.

La dame ne l'avait pas aperçu. Il se dissimula du mieux qu'il put derrière un buisson, afin de la contempler et de l'écouter à son aise, et la chasse et la soif furent vitement oubliées pour ce spectacle inattendu qui le tenait en suspens.

Bientôt, à force de rêver, bercé par la splendeur de cette beauté et l'harmonie de cette voix, le roi Elinas ne savait plus s'il dormait ou veillait. Il resta sous le coup de cet enchantement pendant un long temps. Ce furent deux de ses chiens courants qui le réveillèrent en lui léchant les mains et en lui faisant fête du bout de leur queue.

Lors, il tressaillit comme un homme qui vient de dormir, et, se souvenant tout-à-coup de sa chasse et de sa soif, il se dirigea vers la fontaine, prit le

bassin d'argent qui y pendait et but avidement le plus d'eau qu'il put.

La dame était toujours là; mais elle avait cessé de chanter, et son influence sur Elinas était d'autant moins grande, quoique irrésistible encore.

— Dame, lui dit-il en la saluant courtoisement, permettez-moi de m'étonner de vous rencontrer ici seule, gente et cointe comme vous êtes, dans une forêt si profonde, où il y a périls de toutes sortes. Permettez-moi, en outre, de m'étonner encore de ne pas vous connaître, moi qui connais toutes les nobles dames et demoiselles qui demeurent en ce pays à cinq ou six lieues à l'entour... Pardonnez-moi mon indiscrétion et mon outrage, si c'en est un que de vous avoir admirée trop longtemps.

— Sire chevalier, répondit la dame, il n'y a point d'outrage et d'indiscrétion à cela... Je suis seule, en effet; mais croyez que c'est parce que la chose me plaît ainsi, et que j'aurai compagnie quand je le voudrai.

Comme elle parlait ainsi, survint un varlet bien habillé, monté sur un grand coursier, et menant un riche palefroi dont fut émerveillé le roi Elinas, qui ne croyait pas qu'il fût possible à une dame, autre qu'une reine, d'en avoir un semblable.

— Madame, dit le varlet, quand il vous plaira.

— Sire chevalier, que Dieu vous garde! dit la dame en saluant Elinas et en se disposant à monter sur son palefroi.

Elinas s'avança avec empressement, lui tendit une main pour qu'elle y posât le pied et s'aidât ainsi à monter, et, de l'autre main, il tint la bride de soie du cheval qui avait l'honneur de la porter.

— Grand merci de votre courtoisie, sire chevalier, dit la dame en souriant et en s'installant sur la selle dorée et gaufrée de sa monture.

Et bientôt elle eut disparu aux yeux fascinés du roi, qui resta tout songeur, sans oser la suivre.

— Vous plaît-il de forcer le cerf, Sire? lui demandèrent ses veneurs, qui venaient d'arriver, mis sur sa trace pour les aboiements de ses chiens.

— Oui, certes, répondit le roi en se secouant un peu, comme pour chasser de ses yeux et de son esprit la riante apparition de tout à l'heure.

Mais il était sous le charme, et quoi qu'il fît pour ne plus penser à la gente pucelle, tout à l'heure entrevue, il ne pouvait se lasser d'y songer, et d'y songer avec plaisir.

— Allez-vous-en devant; je vous suivrai tantôt, dit-il à ses gens dont la présence gênait sa rêverie.

On lui obéit. Lorsqu'il se vit seul, Elinas fit tourner bride à son cheval, lui enfonça l'éperon dans le flanc, et en un clin-d'œil, il fut sur les traces de la belle fugitive.

Il la rejoignit en un endroit de la forêt plus vert et plus touffu que les autres; endroit charmant, plein de silence et de parfums.

— Arrêtons-nous ici et attendons ce chevalier, dit la dame à son varlet, car je crois qu'il a quelque chose à nous dire.

Elinas arriva, tout essoufflé et aussi tout décontenancé par la présence d'une si belle pucelle.

— Roi Elinas, lui dit-elle, pourquoi me suis-tu si obstinément? Est-ce que je t'ai pris quelque chose?

Quand Elinas s'entendit ainsi nommer, il fut très étonné, car il ne connaissait pas celle qui le nommait si bien. Néanmoins, il lui répondit :

— Chère dame, vous ne m'emportez rien, certes.

— Alors, roi Elinas, je vous tiens pour excusé et vous prie, si vous ne voulez pas autre chose, de vouloir bien vous en retourner d'où vous venez.

— C'est que, précisément, chère dame, je veux autre chose.

— Eh quoi? Dites-le moi hardiment.

— Puisque vous me le demandez, chère dame, je vous le dirai : Je désire vos bonnes grâces et souhaite votre amour.

— Vous n'y pensez pas, roi Elinas, à moins que vous n'y pensiez en tout bien tout honneur, car jamais homme vivant ne pourra se vanter de mon amour s'il n'a des visées courtoises, dignes de lui et de moi...

— Ce sont là mes visées, chère dame, et je me garderai bien d'en avoir d'autres à votre égard.

Lorsque la dame le vit ainsi enamouré, elle lui dit :

— Si vous me voulez prendre pour femme, par la foi du mariage, je vous obéirai comme femme doit obéir à son mari; mais à la condition expresse que lorsque je serai en gésine, vous ne chercherez pas à me voir.

— Ainsi ferai-je, dit Elinas.

Sans plus long parlement, lui et elle s'épousèrent et menèrent bonne vie ensemble.

Tout allait bien. Le peuple du roi d'Albanie était heureux d'être si bien gouverné par Elinas et par sa compagne; tout le monde était content, fors Nathas, fils du premier lit, qui haïssait profondément sa belle-mère.

Celle-ci fut bientôt en gésine de trois filles, qu'elle porta bien et gracieusement son temps, et dont elle fut délivrée au jour qu'il appartenait. La première eut nom Mélusine, la seconde Melior, et la troisième Palatine.

Elinas n'était pas là au moment de la délivrance de sa femme. Son fils Nathas alla le quérir, en lui disant :

— Sire, madame la reine Pressine, votre femme, vient de mettre au monde les trois plus belles filles qui jamais existèrent; venez les voir.

Elinas, qui ne se souvenait plus de la promesse qu'il avait faite à Pressine, le jour où il l'avait rencontrée, accourut en la chambre où la nouvelle accouchée baignait ses trois filles.

— Que Dieu bénisse la mère et les filles! dit-il tout joyeux.

Il s'attendait à des tendresses : il n'eut que des reproches amers.

— Faux roi! s'écria Pressine, tu as failli à ta parole, il t'en adviendra grand mal, je te le dis!..... C'est votre fils Nathas qui vous a soufflé ce conseil; tant pis pour vous et pour lui. Pour vous, je me venge en vous quittant sur-le-champ. Pour lui, je serai vengée par ma sœur et compagne de l'Ile-Perdue.

Cela dit, Pressine s'empara de ses trois filles et disparut avant que le roi Elinas eût eu le temps de s'opposer à sa fuite.

Elle s'en alla droit à Avallon, au lieu nommé l'Ile-Perdue, où nul homme, jusque-là, n'avait pu

entrer, et là, elle se mit à nourrir et à élever ses trois filles, Mélusine, Melior et Palatine.

Cela dura quinze ans. Pendant tout ce temps, elle les mena chaque matin sans y manquer sur une haute montagne appelée par elle Elinéos, c'est-à-dire, en français, montagne fleurie. De là, on voyait à l'horizon beaucoup de pays, beaucoup de terres, entre autres la terre d'Hybernie.

— Mes filles, disait Pressine en pleurant et en montrant l'horizon, voilà le pays où vous êtes née! C'est là que vous auriez dû vivre honorées, respectées, heureuses, grandissant en bien et en honneur, sans une faute irréparable de votre père!... Vous êtes condamnées maintenant à vivre de misère, jusqu'au jour du jugement dernier.

Mélusine, la première fille, prit la parole après sa mère et lui demanda :

— Madame notre mère, quelle fausseté vous a donc faite notre père pour que nous soyons en cette pitoyable extrémité?

Pressine commença alors à leur raconter les événements qui avaient précédé et suivi leur naissance. Et Mélusine, qui suivait son récit avec beaucoup d'attention, ne manqua pas de s'informer exactement du pays, des villes et châteaux d'Albanie, où toutes ces choses s'étaient passées.

Puis, tout en devisant ainsi, la mère et ses filles redescendirent en l'île d'Avallon.

Arrivées là, Mélusine tira à part ses deux sœurs, Mélior et Palatine, et leur dit :

— Mes chères sœurs, considérez la misère où nous a mises notre père, et dites-moi votre avis sur ce que nous devons faire! Quant à moi, j'ai résolu de m'en venger.

Les deux sœurs répondirent :

— Vous êtes notre sœur aînée, nous vous obéirons donc, et vous suivrons dans tout ce que vous voudrez faire et ordonner.

— Vous témoignez bonne amour et loyauté de filles à notre mère, reprit Mélusine, et j'en suis fort aise. Je suis donc d'avis que nous prenions notre père et que nous l'enfermions à tout jamais dans la haute montagne du Northumberland appelée Brumbeloys, où il restera souffrant d'éternelles misères!

Cette proposition fut agréée et le roi d'Albanie fut enlevé et transporté au pays indiqué.

L'expédition faite, les trois sœurs revinrent vers leur mère et lui dirent :

— Mère, ne vous inquiétez plus maintenant de la déloyauté que notre père vous a faite, car il en a reçu son paiement. Nous l'avons enlevé et conduit dans une montagne du Northumberland d'où il ne pourra plus jamais sortir : c'est là qu'il usera sa vie et son temps en douleur.

— Ah! s'écria Pressine, comment avez-vous osé faire cela, mauvaises filles au cœur dur? Qui vous avait donné le droit d'en agir ainsi envers celui qui vous avait engendrées, et à qui je devais la seule plaisance que j'eusse jamais eue ce monde? Ah! je vous punirai de votre orgueilleux courage, soyez-en sûres? Toi, Mélusine, qui es la plus aînée et qui, à cette raison, eusses dû être la plus connaissante, comme tout est venu par toi, conseil et exécution, je veux t'en punir la première... Si ce parricide n'avait pas été commis, vous échappiez toutes trois aux mains des fées, sans y retourner jamais. Vous l'avez commis, soyez-en châtiées... Toi donc, Mélusine, désormais tu seras, tous les samedis, une serpente depuis le nombril jusques en bas, et cela durera tant que tu n'auras pas trouvé mari assez discret, assez confiant, pour ne jamais songer à te voir ce jour-là... Si tu le trouves, alors seulement le charme cessera, tu vivras le cours ordinaire de la vie et mourras comme femme naturelle, après avoir donné le jour à une nombreuse lignée qui te fera honneur et gloire... Si, au contraire, tu prends à mari un homme discourtois, faible, incrédule, qui surprenne ton secret, tu retourneras au tourment d'auparavant, à savoir la vie de fée, et cela durera sans trève ni fin jusqu'au jour du jugement dernier!...

Mélusine, devant cette menace, tressaillit et courba la tête, épouvantée.

— Quant à toi, Mélior, ajouta Pressine en se tournant vers la seconde de ses filles, je te donne, en la grande Arménie, un riche et merveilleux château, où tu devras garder soigneusement un épervier jusqu'à la consommation des siècles. Et tous les chevaliers et gens de noble extraction qui auront la hardiesse de s'introduire dans ton château et qui pourront y rester sans sommeiller la surveille, la veille et le vingtième jour de juin, obtiendront de toi un don des choses qu'on peut avoir corporellement, à savoir des choses terriennes, mais sans pouvoir jamais obtenir jouissance de ton corps, soit par mariage, soit autrement...

Mélior tressaillit plus encore que ne l'avait fait sa sœur Mélusine, et il y avait plus de quoi tressaillir, en effet, devant cette sinistre prophétie de sa mère. Car enfin si Mélusine devenait serpente tous les samedis, elle était femme les six autres jours, et pouvait savourer à son aise les voluptés licites et illicites du mariage. Mais elle, Mélior, ne pouvait jamais livrer son corps ni son cœur, c'est-à-dire n'être jamais femme!

— Quant à toi, Palatine, ajouta finalement Pressine en s'adressant à la dernière de ses trois filles, tu seras enclose en la montagne de Guigo, où tu garderas comme un dragon le trésor de ton père, jusqu'au jour très éloigné où viendra te visiter un chevalier de votre lignée, lequel s'emparera de ce trésor et s'en servira pour conquérir la terre de promission, après toutefois t'avoir délivrée... J'ai dit; allez votre destinée, mes filles!...

Sur ce, la mère et ses enfants se séparèrent pour ne plus se revoir en ce monde mortel. Mélusine s'en alla à travers forêts et bocages; Mélior s'en alla au château de l'épervier en la grande Arménie, et Palatine s'en alla en la montagne de Guigo.

Voilà ce qu'ignorait Raimondin.

S'il l'avait su, il n'aurait pas été ému plus que de raison de l'insinuation malveillante du comte de Forest, son frère, et, sans lui rien avouer, il se fût contenté de sourire.

Tout au contraire, il sentit en ce moment que son bonheur était brisé, et que brisée aussi était sa vie par ce soupçon amer comme fiel, ardent comme braise, aigu comme acier.

—



CHAPITRE XXXIII.

Comment Raimondin, sur l'excitation du comte de Forest, regarda Mélusine pendant qu'elle était au bain, et de ce qui s'ensuivit.



aimondin alla donc comme un furieux à sa chambre, décrocha son épée qui pendait au chevet de son lit et la mit à son côté. Puis, comme il connaissait le lieu où Mélusine se rendait tous les samedis, il y courut tout haletant.

C'était la première fois qu'il s'en approchait. Aussi, malgré sa folle colère, eut-il comme un remords de la déloyale action qu'il allait commettre. Pour un peu même, tant il avait d'estime pour le caractère droit et la chasteté immaculée jusques-là de sa femme, il eût reculé. Mais les maudites paroles de son frère lui sonnaient dans les oreilles comme un glas ironique. Il lui semblait que toute la terre le regardait en lui riant au nez à cause de sa simplicité et de sa bénévolence.

Il s'avança.

Un huis très épais, et bardé de ferrures énormes, lui faisait obstacle pour aller plus avant. Il avait encore le temps de reculer et de se dédire de ses mauvais soupçons. Mais il se sentit poussé par la main invisible du génie du mal qui conduit tant de créatures humaines à leur perte : il voulut s'assurer, il voulut voir de ses yeux!

Tirant alors son épée, il en bouta la pointe, qui était très dure, sur la paroi de l'huis, et tourna et vira tant et si bien qu'il parvint à faire un pertuis, d'abord imperceptible, puis qui alla en s'élargissant, de façon que bientôt il y put passer une partie de son visage.

Heureusement que cette porte se trouvait encadrée à l'intérieur d'un bouquet de plantes grimpantes, cela lui permit de voir sans être vu.

Raimondin, pâle et tout en sueur, regarda devant lui et aperçut Mélusine toute nue, blonde et merveilleuse de beauté, qui s'ébattait au soleil dans une large cuve de marbre blanc bordée d'arbres épais, sur les ramures desquels chantait un peuple d'oiseaux rares.

A un mouvement plein de grâce que fit Mélusine et qui découvrit la partie de son corps qui baignait dans l'eau de la piscine, Raimondin remarqua avec étonnement que cette partie du corps se terminait en queue de serpent...

Il ouvrit les yeux plus grands encore qu'il ne les avait ouverts jusque-là, afin de mieux voir et de s'assurer qu'il ne rêvait pas et que c'était bien sa femme qui s'ébattait et frétillait ainsi joyeusement devant lui. Il acquit bientôt la conviction que c'était elle.

— Pauvre serpente! s'écria-t-il avec un accent de tendre pitié. Ah! ma douce amour, je me suis parjuré envers vous, et cela sur les mauvaises exhortations du comte de Forest, mon frère!... J'en ai le cœur plein de regrets, ô ma pauvre serpente! Ce que j'ai vu n'est pas ce qu'on m'avait dit que je verrais, et, bien loin d'être rassasié de vous, cela rehausse encore votre beauté d'un attrait nouveau! Me pardonnerez-vous jamais, serpente aimée?...

Cela dit, Raimondin s'arracha à cette contemplation qui lui causait des impressions étranges et charmantes, afin de n'être pas aperçu de Mélusine et de ne pas troubler la pénitence qu'elle accomplissait, de par la volonté de dame Pressine, sa mère-fée, à cause de son père, le roi Elinas.

Il retira avec précaution sa tête du pertuis où il l'avait introduite, et courut chercher les engins nécessaires pour boucher adroitement le trou qu'il avait fait. Puis, le pertuis étoupé de manière à tromper l'œil le plus clairvoyant, Raimondin s'en revint dans la salle où l'attendait impatiemment le comte de Forest, son frère.

Celui-ci, en le voyant revenir le visage tout marmiteux, les yeux tout tristes, s'imagina qu'il avait trouvé quelque mauvaiseté en sa femme, ainsi qu'il le lui avait annoncé.

— Raimondin, lui dit-il, vous ne vouliez pas me croire : me croirez-vous maintenant? Etes-vous suffisamment renseigné sur la vertu de votre chaste femme? Les andouillers sont-ils un mythe, une plaisanterie de mon esprit!

Mais Raimondin n'était pas d'humeur à rire. Il avait le cœur trop gros, trop débordant de tristesse, pour songer aux plaisanteries cruelles de son frère. Il se contenta de lui répondre, avec une voix où la colère et la tristesse dominaient :

— Ah! fuyez de céans, faux et déloyal parent, car vous m'avez fait commettre un irréparable crime!... Par vos suggestions perfides, vous avez allumé mal à propos mes soupçons, et m'avez fait parjurer contre la plus loyale et la meilleure des femmes qui fut jamais, après celle qui conçut et porta notre Seigneur Jésus-Christ!... Fuyez de céans, vous dis-je, où vous avez apporté la douleur et dont vous avez chassé le repos!... Si j'en croyais mon ressentiment, je vous ferais sur l'heure mourir de malemort... Mais la raison naturelle me défend de faire cela, parce que vous êtes mon frère... A cette cause, je ne toucherai pas à un cheveu de votre tête; mais, au nom du ciel, fuyez!... Allez-vous-en! Otez-vous d'ici et de devant mes yeux, et que tous les maîtres d'enfer vous accompagnent!...

Quand le comte vit que Raimondin était dans une si violente douleur, il sortit de la salle sans sonner mot, monta à cheval et, suivi de ses gens, s'en alla grand'erre vers sa comté de Forest, très dolent, très marri et très repentant de sa folle entreprise.

CHAPITRE XXXIV

Comment Raimondin passa la nuit et le jour qui suivirent la découverte qu'il avait faite touchant Mélusine sa femme.

Le comte de Forest parti, Raimondin s'abandonna tout entier à son amère douleur et à sa poignante tristesse, la plus poignante que cœur humain pût endurer.

— Ah! Mélusine! Mélusine! murmura-t-il. Vous de qui tout le monde disait bien et honneur, vous ai-je donc perdue sans retour?... Ai-je donc à tout jamais perdu ma joie?... Ai-je donc perdu le repos de mes jours et la félicité de mes nuits?... Oui, j'ai tout perdu : beauté, bonté, douceur, amitié, charité, humilité, ma joie, mon confort, mon espérance, mon cœur, mon bien, ma vaillance, mon tout! Car tout cela me venait de vous, ma douce amour! Ah! fausse borgne, aveugle fortune, amère, dure et cruelle fortune, tu m'as précipité brutalement, tout d'un coup, du haut de ta roue au plus bas lieu de misère! Sois maudite de Dieu, fortune! Après m'avoir donné la plus belle des plus belles, la plus sage des plus sages, la meilleure des meilleures, tu me la reprends, fausse borgne, mauvaise aveugle, triste envieuse, dure ennemie de la félicité humaine! Ah! bien fol est qui se fie en toi, qui compte sur tes promesses, qui se réjouit de tes sourires, qui se gaudit de tes caresses! Tu trompes, tu trahis, tu égares, tu écrases, tu broies, tu flétris! Ah! trompeuse et perfide fortune! Je ne le vois que trop à présent, en face de mon repos troublé à jamais, de mon bonheur envolé, de mon cœur brisé, il n'y a en toi ni sûreté ni stabilité, pas plus qu'il n'y en a au cochet fiché au sommet d'une maison, humble serviteur du moindre vent qui souffle! Hélas! Mélusine, ma douce femme, me gente compagne, je vous ai tachée par ma trahison, tachée et perdue! Il ne me reste plus maintenant qu'à fuir loin de vous, en exil, dans un lieu perdu, où l'on ne puisse jamais me retrouver!

Raimondin se lamenta ainsi jusqu'au jour. Quand l'aube vint, Mélusine vint aussi, souriante et heureuse de retrouver le compagnon assidu de sa vie.

Mais Raimondin, que le remords poignait de plus en plus, fit semblant de dormir pour n'avoir pas à répondre aux paroles et aux caresses de sa femme, qui, ce voyant, se dépouilla de ses attifets et se coucha toute nue à côté de lui.

Raimondin, au contact de ce beau corps tout frissonnant de plaisir, se sentit frissonner de peur et transir de chagrin.

— Qu'avez-vous, doux ami? lui demanda Mélusine en l'entendant soupirer sous les baisers ardents dont elle couvrait son visage. Qu'avez-vous, mon seigneur? Etes-vous malade? Voulez-vous que j'appelle?...

En l'entendant ainsi parler, Raimondin eut une lueur d'espoir. Il crut qu'elle ne savait rien de sa trahison, tandis qu'au contraire elle savait tout; mais sans en rien témoigner, dissimulant ainsi sa douleur sous ses caresses.

— Dame, répondit-il alors réconforté par cette pensée, j'ai eu un peu de fièvre en votre absence; mais maintenant que vous voilà, je me sens mieux.

Mélusine le remercia de cette courtoisie, et, après l'avoir tendrement accolé, elle s'endormit, pour ne se réveiller qu'au bout de quelques heures.

Raimondin, qui ne pouvait dormir, obsédé qu'il était par sa trahison, se pencha sur elle et la regarda pendant tout le temps de son sommeil.

— Pauvre chère serpente! murmurait-il. Si je n'étais pas si sûr d'avoir vu, je croirais avoir rêvé. Jamais Mélusine n'a été plus femme qu'à cette heure!...

Quand Mélusine se réveilla, Raimondin remarqua qu'elle était plus pâle que de coutume, et, lorsqu'elle lui parla, il lui sembla que sa voix vibrait plus mélancoliquement que les autres jours.

Mais un sourire de Mélusine vint chasser les vilaines pensées qui lui revenaient au galop comme de sinistres messagères, et il se leva, rassuré.

Tout aussitôt après le dîner, Mélusine embrassa son mari et prit congé de lui pour aller à Niort, où elle appela des ouvriers à foison pour y élever une forteresse et deux tours jumelles qu'on y voit encore.

CHAPITRE XXXV

Comment Geoffroy à la Grant Dent combattit le géant Guédon, en Guérende.

Tandis que ces choses se passaient, Geoffroy à la Grant Dent, le sixième enfant de Raimondin et de Mélusine, s'en allait en Guérende, avec dix chevaliers, à la recherche du géant Guédon, qui était la terreur de la contrée. Aux premiers qu'il rencontra, il demanda qu'ils lui indiquassent d'une façon certaine où se tenait ce géant redouté.

— Pourquoi le cherchez-vous ainsi? lui demanda-t-on.

— Je veux bien vous le dire, répondit Geoffroy. Je lui apporte au bout de ma lance le châtiment que lui doivent les gens de monseigneur mon père, le sire de Raimondin.

— Comment! vous pensez à l'aller combattre?

— Je ne suis pas venu céans pour autre chose.

— C'est là une folle entreprise, sire chevalier, où d'autres, des plus vaillants, ont succombé. Ce n'est pas un qui a combattu contre lui, c'est dix, c'est cent, c'est mille, et tous ont été vaincus!

— C'est pour cela que je tiens à le vaincre. Par ainsi, bonnes gens, ne m'en parlez plus, et indiquez-moi de loin ou de près, selon votre courage, le repaire de ce terrible géant qui fait trembler les hommes comme des femmes, et les femmes comme des feuilles.

Les gens qu'interrogeait Geoffroy virent bien qu'il n'y avait rien à répliquer à cela, et ils le conduisirent vers une grosse tour, en une montagne presque inaccessible, où il y avait bons murs, bons fossés et bons ponts-levis.

— Voici la tour de Montjoie, où se tient Guédon le géant, dirent-ils à Geoffroy. C'est d'un aspect formidable et horrifique, n'est-ce pas? Aussi, si vous nous en croyez, vous vous contenterez de voir cette tour, et, après l'avoir vue à souhait, vous vous en reviendrez avec nous... Cela sera prudent! Quant à nous, nous n'irons pas plus avant, quand même vous nous donneriez votre pesant de bon or fin!...

— Je vous remercie de m'avoir conduit jusqu'ici, bonnes gens, répondit Geoffroy; et, puisque la

couardise vous serre le ventre à ce point, vous pouvez vous retirer... J'irai seul vers le géant, sans autre compagnie que moi-même : c'est suffisant.

Les gens qui avaient amené Geoffroy ne se le firent pas dire deux fois, et ils s'éloignèrent vitement, de peur qu'il ne prît fantaisie de les rappeler au fils de Mélusine.

Lors, Geoffroy descendit de cheval, s'arma, ceignit son épée, à laquelle il se fiait beaucoup, à son cou son écu et son cor d'ivoire, et, à l'arçon de sa selle, une forte masse d'acier, prit sa lance en main et remonta sur son cheval.

— Beaux seigneurs, dit-il à ses dix chevaliers, attendez-moi au fond de cette vallée. Vous êtes aussi vaillants que ces bourgeois de tout à l'heure étaient couards; mais j'ai résolu de me risquer seul dans cette aventure, et j'y vais seul. Attendez-moi donc ici... Si Dieu me donne victoire sur le géant, vous le saurez aussitôt, car je sonnerai de mon cor d'ivoire. Alors vous viendrez à moi.

Les dix chevaliers furent bien chagrins de cet ordre qui les forçait à l'immobilité, et, une dernière fois, ils supplièrent Geoffroy de leur permettre de l'accompagner. Mais Geoffroy ne le voulut pas : il partit même aussitôt.

Après avoir chevauché pendant quelque temps, Geoffroy arriva à une porte qui donnait sur une cour intérieure, et qui, précisément, se trouvait ouverte en ce moment-là. Il entra et s'avança tranquillement au milieu du silence le plus profond.

Il s'avança encore et trouva la fameuse tour dont le pont-levis était levé, ce qui le chagrina. Sans doute le géant dormait à l'abri de ses murailles, car il ne paraissait pas, et l'on n'entendait toujours rien que le bruit que faisaient les armes du chevalier en s'entrechoquant.

— Fils de pute et faux géant, cria Geoffroy d'une voix sonore, viens donc me parler, car je t'apporte ce que te doivent les gens de monseigneur Raimondin, mon père!...

Cette voix troubla le sommeil du géant, qui, alors, vint à une fenêtre pour savoir de quoi il s'agissait. Quand il aperçut Geoffroy, fièrement planté au milieu de la cour, sur un grand diable de cheval qui n'en finissait pas, il se secoua un peu et s'écria :

— Que veux-tu, chevalier, pour me venir si hardiment réveiller lorsque je dors?

— Si tu veux descendre, je te l'apprendrai! répondit Geoffroy, qui ne put s'empêcher de remarquer la forte musculature et la fière contenance du féroce Guédon.

En entendant cet appel, Guédon s'arma à la hâte, prit un fléau de plomb à trois chaînes, et une énorme faux d'acier, et vint au pont-levis, qu'il abaissa.

— Qui es-tu? demanda-t-il pour la seconde fois au jeune chevalier.

—Je te l'ai dit : je suis Geoffroy à la Grant Dent, fils de Raimondin de Lusignan, et je viens acquitter la dette contractée envers toi par les gens de monseigneur mon père.

— J'ai pitié de toi, follet, dit Guédon en riant bruyamment; j'ai pitié de toi à cause de ta vaillance et de la hardiesse de ton cœur. Tu peux t'en retourner, mon enfant! Car, sache-le bien, tu aurais avec toi cinq cents hommes, même aussi courageux que toi, que je les disperserais, et toi avec, comme le vent disperse la poussière!... Mais j'ai vraiment pitié de mettre à mort un si vaillant chevalier : retire-toi donc, je te le répète, et va consoler ton père Raimondin, qui a peut-être besoin de toi.

— Méchante créature! répondit Geoffroy, tu as grand'peur de moi, c'est pour cela que tu fais le généreux à mon égard... Garde ta pitié pour toi-même!... Quant à moi, je te déclare que je ne partirai pas de cette place que je ne t'aie ôté la vie du corps... Je te tiens dès cet instant pour mort. Fais donc ta paix avec Dieu, si tu crois en lui toutefois. Je te défie, et je te tiens pour lâche autant que cruel si tu recules!...

Ici le géant fit semblant de rire, quoiqu'au fond il n'en eût pas la moindre envie, à cause de la fière assurance de son ennemi, et il lui dit :

— Geoffroy, petit fol, tu vas rouler par terre du premier coup, je t'en avertis!...

Et, malgré cette fanfaronnade, Guédon s'avança à la rencontre de Geoffroy, qui ne resta pas en arrière non plus et courut sur le géant de toute la vitesse de son cheval, et la lance sous le bras, solide comme si elle y eût été vissée.

Le géant en eut le sein entamé, et la panse endommagée. Mais se redressant aussitôt avec rage, il fit manœuvrer sa redoutable faux et abattit les quatre jambes du cheval de Geoffroy, à l'endroit du jarret.

Le fils de Mélusine, forcé de prendre terre, tira aussitôt son épée et s'en escrima avec énergie contre son adversaire qui tenait toujours son horrible faux.

Bientôt un coup d'épée tronçonna cet instrument de mort et en rendit le maniement si difficile, que le géant préféra se servir de son fléau dont il frappa le bassinet de Geoffroy.

Mais ce dernier se remit bientôt, et alors la lutte devint plus vive, plus acharnée, plus meurtrière. Le fils de Mélusine profita d'un moment où son ennemi se relevait pour lui abattre une main d'abord, puis une jambe.

Le géant était hors de combat. Il poussa un hurlement de douleur dont retentit toute la vallée et qu'entendirent les dix chevaliers, sans savoir d'où venait cet horrible son, et il tomba sur ses moignons sanglants pour ne plus se relever, car, incontinent, Geoffroy lui trancha la tête.

Cette œuvre faite, le fils de Mélusine sonna de son cor d'ivoire, qui fit accourir tout le pays, heureux d'être délivré de cet épouvantail.

— Il ne vous tyrannisera plus, bonnes gens, ce féroce! dit Geoffroy à tous ceux qui accouraient.

— Louons Dieu! louons Dieu! crièrent les nouveaux arrivants, en s'approchant curieusement du cadavre qui gisait à leurs pieds dans une mare de sang.

On mesura le corps de Guédon en en rapprochant la tête, et l'on fut ébahi en constatant qu'il avait bien quinze pieds de longueur!...

— Il faut avoir outrage de soi, dit-on à Geoffroy, pour se mettre en un tel péril en osant assaillir un si grand diable d'enfer.

— Le péril est passé, il n'y faut plus songer ! répondit Geoffroy.

CHAPITRE XXXVI

Comment Geoffroy à la Grant Dent, après avoir occis le géant Guédon, alla brûler l'abbaye de Maillières, l'abbé et les moines de cette abbaye.

Quelque temps après cette aventure, Geoffroy reçut une lettre de Raimondin son père, qui lui annonçait que Froimond, son frère puîné, s'était fait moine à l'abbaye de Maillières.

Geoffroy fut très courroucé et très dolent de cette nouvelle.

— Comment ! s'écria-t-il, monseigneur mon père et madame ma mère n'avaient-ils pas de quoi faire riche et richement marier mon frère Froimond, sans le faire moine ?... Par la dent Dieu ! ces moines flatteurs l'auront enjôlé à qui mieux mieux, et jamais plus mainnant il ne sortira de son abbaye !... Jamais chose ne me déplut autant que celle-là !... Si bien et si fort me déplaît-elle que je m'en vais payer cette moinaillerie en telle monnaie que plus jamais elle ne s'avisera de faire des moines ! S'il plaît à Dieu, j'en détruirai la graine, afin qu'il n'en repousse nulle part, de cette diabolique engeance qui s'engraisse du pain que ne mangent pas les autres !

Les messagers de Raimondin se disposaient à prendre congé de Geoffroy, leur commission étant faite : il les retint en leur disant :

— Seigneurs, attendez-moi ici, je vous prie, jusqu'à ce que je m'en revienne, car il me faut aller incontinent à une mienne affaire qui me touche beaucoup, et je veux, à mon retour, vous charger d'un message pour monseigneur notre père.

Lors, ayant dit cela, il fit monter à cheval ses dix chevaliers, s'arma comme eux, comme eux monta à cheval, et tous quittèrent la tour de Montjoye pour se rendre à l'abbaye de Maillières, où ils arrivèrent au bout de quelques jours.

L'abbé et ses moines étaient pour lors en chapitre. Cela n'arrêta nullement Geoffroy, qui entra d'un air farouche, l'épée au côté, et alla droit à la moinerie, étonnée et effarouchée.

— Moines ribauds ! leur cria-t-il d'une voix de tonnerre, qui donc vous a donné cette hardiesse d'ensorceler mon frère Froimond par vos paroles cauteleuses et de le faire moine moinant de moinerie comme vous? Par la dent Dieu ! vous avez fait là une vilaine affaire, et vous en boirez un mauvais coup dans un mauvais hanap, c'est moi qui vous le dis !...

— Ah ! sire chevalier, répondit l'abbé, par notre créateur, je vous jure que ni moi ni moine de céans n'avons ensorcelé personne, et que c'est librement que votre frère est venu à nous !...

— C'est la vérité, cher frère, dit Froimond en se détachant du chapitre pour venir apaiser la colère de Geoffroy. Jamais céans personne ne m'a conseillé, et si vous avez à vous en prendre à quelqu'un, c'est à moi, non à nul autre. Ma droite dévotion a plus fait que conseils d'autrui, je vous le jure aussi !

— Par la dent Dieu ! tu paieras alors comme les autres ! repartit Geoffroy. Je ne veux pas qu'il me soit reproché d'avoir un frère moine moinant, comme tous ces paresseux qui mènent si grassement leur inutile vie !...

Ce disant, Geoffroy sortit, ferma solidement la porte du lieu dans lequel se trouvaient les moines, son frère compris, et fit apporter tout autour force fagots et brouissailles à foison.

— Je veux qu'ils grillent tous là-dedans comme renards en leur terrier, dit-il avec colère.

Les dix chevaliers voulurent s'interposer en faveur du jeune Froimond, qui, selon eux, n'était pas coupable, en supposant que les autres eux-mêmes le fussent. Mais Geoffroy ne voulut pas entendre de cette oreille-là.

— Par la dent Dieu ! s'écria-t-il, ni lui, ni moine de céans ne chanteront plus laudes ni matines. Je l'ai résolu ainsi !

Les dix chevaliers, devant une pareille résolution, ne pouvaient que se retirer. Ils s'empressèrent de le faire pour n'être pas accusés d'avoir pris part à la brûlaison, sans nulle cause, de la maison de Dieu et des serviteurs d'icelui.

Cette désertion n'arrêta pas Geoffroy. Il arracha une lampe placée dans une niche et mit incontinent le feu à la paille amoncelée autour de l'église.

La flamme gagna, gagna, gagna, et bientôt on entendit de l'intérieur les cris et les gémissements des moines qui se sentaient rôtir tout vifs.

Mais leurs lamentations ne leur valurent de rien aux yeux de Geoffroy qui croyait faire œuvre pie en enfumant ainsi ces pauvres moines dont la graisse fondait à la chaleur ardente de l'incendie.

Quand les murs de l'abbaye se furent écroulés, que l'on n'entendit plus ni pleurs, ni cris, ni gémissements, et qu'il jugea sa besogne complétement faite, Geoffroy monta à cheval et s'éloigna.

Cependant, malgré lui, au bout d'un peu de chemin il s'arrêta pour juger du résultat de son entreprise, et, en voyant les ruines qu'il avait faites, et en songeant aux cadavres qui étaient amoncelés dessous, Geoffroy ne put s'empêcher de s'apitoyer et de regretter. Pour un peu, en présence de ce désastre, il se fût volontiers passé son épée au travers du corps.

Heureusement que ses chevaliers ne s'étaient pas trop éloignés et qu'ils erraient aux alentours : ils s'opposèrent à ce qu'il se fît justice sur lui-même du malheur qu'il venait de commettre.

— Ah ! sire, lui dirent-ils, c'est trop tard se repentir quand la folie est faite !... Ce qui est irréparable est irréparable ! Venez-vous-en avec nous. Le temps passera avec son oubli sur cette aventure, et nul ne saura, votre conscience excepté, ce que vous avez fait aujourd'hui !...

Geoffroy ne sonna mot et suivit ses chevaliers jusqu'à la tour de Montjoye, sans se retourner une seule fois.

CHAPITRE XXXVII.

Comment Raimondin apprit par un messager ce qu'avait fait Geoffroy la Grant Dent, et comme l'apprit aussi Mélusine sa femme.

Pendant que Geoffroy chevauchait ainsi vers la tour de Montjoye, un messager accourait en grande hâte à Marmande, où se trouvait Raimondin.

— Sire, lui dit-il, j'ai des nouvelles à vous donner ; il me poigne qu'elles soient piteuses au lieu de bonnes ; mais, quelles qu'elles soient, je vous les donne, parce que, avant tout, je vous dois la vérité.

— Quelle vérité triste avez-vous donc à m'apprendre? demanda Raimondin, qui faisait peu à peu l'apprentissage du malheur.

— Sire, répondit le messager, votre fils Geoffroy à la Grant Dent a pris une telle mélancolie de la nouvelle que vous lui avez envoyée de l'entrée en religion de votre fils Froimond, qu'il est venu à Maillières et a brûlé cette abbaye avec tous les moines qui y chapitraient, votre fils Froimond compris...

— Que dis-tu là? s'écria Raimondin, cela ne peut être! Cela serait trop horrible!...

— Il en est ainsi que je vous dis, monseigneur, reprit le messager. Faites-moi mettre en prison, si cela vous plaît, jusqu'à découverte de l'exacte vérité; j'y consens. Faites-moi, même, mourir de malemort, si j'ai menti : j'y consens encore!...

Raimondin ne voulut pas attendre davantage pour s'assurer par lui-même de l'épouvantable vérité. Il monta à cheval et courut, sans s'arrêter, à l'abbaye de Maillières, dont les débris fumaient encore.

— Ah! s'écria-t-il; ah! Geoffroy, mon fils, qu'as-tu fait là?... Tu avais le meilleur commencement de chevalerie qui pût exister! Tu avais fait déjà de merveilleuses prouesses, dont une seule, la mort du géant Guédon, eût suffi à illustrer un homme, et tu changes de voie droite et loyale pour entrer dans le chemin de la cruauté!... Ce dernier coup m'achève! Je suis plongé à cette heure dans un océan de ténèbres où je m'égare et dont je ne sortirai pas sans y laisser ma raison!... Quel fantôme est-ce donc que cette femme qui a été mienne et qui ne m'a donné que des enfants étranges, marqués, pour ainsi dire, d'un sceau fatal?... Le dernier né, qui a aujourd'hui huit ans, a déjà tué deux de ses nourrices en leur mordant les mamelles! Celui-ci a trois yeux! Celui-là a les oreilles énormes! Cet autre a des taches velues comme un animal!... Que sais-je encore?... Et elle, Mélusine, je la vois encore, comme au dernier samedi où je l'ai surprise en sa piscine, avec un buste de femme et une queue de serpente!... Ai-je rêvé? Sont-ce là mes enfants?... Est-ce là ma femme?... N'ai-je pas été abusé par des fantômes?... Est-ce que j'existe, même?... Je me tâte! Je suis bien le fils d'une créature humaine; je suis bien sorti d'entrailles de femme, et cependant tout ce qui m'arrive est du domaine de l'étrange, de l'extraordinaire et de l'impossible!...

Raimondin revint tout consterné à Marmande, où il se coucha pour être seul et se lamenter tout à son aise, loin des oreilles et des yeux des indiscrets.

Ce pitoyable état dura plusieurs jours, au bout desquels les barons de la suite de Raimondin jugèrent à propos de prévenir Mélusine dont ils supposaient que l'influence réconforterait leur maître et seigneur.

Aussitôt resolu, aussitôt fait. Un messager partit pour Niort, où était la dame.

Mélusine fut très attristée de cette nouvelle, tant à cause de son mari que de Geoffroy, son fils. Elle aussi comprenait que son bonheur se brisait avec son cœur!

Quelques jours après elle était à Marmande, avec son cortége de dames et de demoiselles.

CHAPITRE XXXVIII

Comment Mélusine vint à Marmande, et de l'explication douloureuse qu'elle eut avec Raimondin, son mari.

Mélusine, la bonne dame, entra dans la chambre ou était Raimondin, laquelle chambre donnait sur des vergers en fleurs, au moment même où Raimondin regardait tout rêveur dans la direction de Lusignan.

Elle le salua et l'accola, mais il s'obstina à ne sonner mot, en proie qu'il était à la colère et au chagrin.

— Monseigneur, dit-elle en insistant, c'est véritablement grande folie à vous, que l'on tient pour le plus sage prince qui soit vivant, de vous affliger ainsi d'une chose sur laquelle il n'y a pas à revenir!... Ce qui est fait est fait, et rien au monde ne le défera. Si Geoffroy, votre fils, a commis l'outrage qu'on m'a dit, c'est à cause de son merveilleux courage que rien ne peut arrêter... Il a péché par trop de zèle pour le service et la gloire de notre lignée... Il n'a pu voir sans courroux un de ses frères jeté vivant au milieu de moines débauchés, dont il avait peur qu'il ne prît exemple de mauvaise vie... D'autre part, monseigneur, nous avons assez de quoi, Dieu merci, pour relever l'abbaye qu'il a détruite et la repeupler de moines moins licencieux que ceux qu'il a si cruellement condamnés au feu... Geoffroy, s'il plaît au ciel, s'amendera par devers Dieu et les hommes et fera oublier, par la sagesse de son âge mûr, les emportements de sa jeunesse... Par ainsi, monseigneur, laissez-là le deuil dont vous vous couvrez à tort, et revenez à des sentiments plus conformes à votre état de prince, c'est-à-dire de pasteur d'hommes...

Ces paroles sensées ne produisirent pas sur Raimondin l'effet que Mélusine était en droit d'en attendre.

Il répondit avec âpreté :

— Fausse serpente, tu n'es que fantôme, ainsi que ton fruit! Aucun de ceux qui sont sortis de tes entrailles maudites n'arrivera à bonne fin, à cause du signe de réprobation dont tu les as marqués par ton péché!... Il n'était sorti de toi qu'un bon fruit, qui pouvait te faire pardonner les autres : c'était Froimond! Or, il a été brûlé vif je ne sais par quelle inspiration diabolique, et c'est un autre de tes fils, c'est le cruel Geoffroy qui l'a si méchamment mis à mort, ainsi que les moines de son abbaye!... Ah! l'enfer se mêle de nos affaires, je suis perdu!...

Mélusine ne put en entendre davantage. Le vase trop plein déborda. Ces reproches cruels achevèrent ce qu'avait commencé le parjure de Raimondin. Tout était décidément fini entre eux. Elle se laissa choir tout de son long par terre!...

On se précipita à son aide; on la releva; on lui jeta au visage de l'eau bien fraîche; elle revint à elle.

Pourquoi ne l'avait-on pas laissé mourir? C'eût été plus charitable, car la réalité était plus navrante que le rêve!

— Ah! Raimondin, murmura-t-elle en le regardant piteusement, le jour où je t'ai vu pour la première fois a été bien douloureux!... J'ai été trompée par où les femmes le sont et seront toujours, à savoir par ton gent corps, ta belle figure, ta douce apparence... Je ne te supposais pas alors capable d'une trahison quelconque, si légère qu'elle pût être!... Tu as été parjure envers moi, tu as faussé le serment solennel que tu m'avais fait... Eh bien! cette trahison, ce manque de foi, je te l'eusse encore pardonné de bon cœur, si tu n'avais rien dit à personne... Je m'étais tue : pourquoi n'as-tu pas imité mon silence? Pourquoi as-tu révélé tout haut le secret de la pénitence qui m'avait été imposée par madame ma mère?... Hélas! mon doux ami, maintenant nos amours sont tournés en haines, en douleurs, en duretés, en larmes, en tristesses! Si tu n'avais pas faussé ton serment, Raimondin, j'étais sauvée en ce monde et dans l'autre! J'étais exempte de tourments et de misères! J'eusse vécu toute ma vie comme femme naturelle; je fusse morte aussi tout naturellement, munie des sacrements religieux, et peut-être que le bon Dieu m'eût reçue dans son cher paradis où nous nous serions rejoints tous, l'un après l'autre, le mari après la femme, les enfants après le père!... Tout au contaire, me voilà condamnée à continuer ma pénitence amère jusqu'au grand jour du jugement dernier; me voilà condamnée à souffrir sans repos ni trêve jusqu'à la consommation des siècles, sans espérance d'un répit provisoire dans le tombeau!... Ah! la cruelle chose! Et plus cruelle encore, puisqu'elle me vient de toi qui me devais amour et loyauté, et non fausseté et parjure!...

Cette immense douleur, si résignée en soi, si modérée d'expressions, si peu reprochante, toucha Raimondin plus qu'on ne saurait dire, et il eut en ce moment au cœur une de ces poignantes angoisses comme en ressentent seuls les gens qui passent les articles de la mort.

Lors, s'agenouilla Raimondin pieusement et en joignant les mains vers sa femme.

— Chère dame, ma mie, mon bien, mon espérance, mon honneur, lui dit-il d'une voix brisée par l'émotion, au nom des glorieuses souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom du glorieux pardon que le vrai fils de Dieu fit à Marie-Madeleine, je vous supplie de me pardonner ce méfait navrant et de vouloir bien continuer à demeurer avec moi!... Il me reste encore assez de jours à vivre et de tendresse à dépenser pour vous faire oublier les vilaines angoisses dont vous souffrez en ce moment!...

Mélusine contempla Raimondin pendant quelques minutes, et en voyant sourdre de ses yeux rougis des filets de larmes qui lui arrosaient la poitrine, elle se sentit défaillir.

— Mon doux ami, lui dit-elle avec une mélancolique tendresse, Dieu vous veuille pardonner cette faute que vous avez commise au préjudice de notre mutuel repos et de notre mutuel bonheur... Il le peut, lui qui est omnipotent, lui qui est le vrai juge et le vrai pardonneur, lui la légitime fontaine de pitié et de miséricorde..... Quant à moi, vous savez bien que je vous ai pardonné de bon cœur, puisque je suis votre femme et votre amie... Mais, pour ce qui est de ma demeurance avec vous, c'est tout néant : Dieu ne le permet!...

CHAPITRE XXXIX

Comment Mélusine et Raimondin tombèrent pâmés, et comment après cela, Mélusine fit son testament.

Après avoir ainsi parlé, Mélusine se leva, se jeta dans les bras de Raimondin, et ils s'entre-baisèrent tous les deux en sanglotant. Puis, à mesure qu'ils se tenaient ainsi accolés, leur émotion devint plus vive, si bien que, à leur insu, leurs bras se décroisèrent, et tous deux tombèrent pâmés sur les dalles de la chambre.

Lors, dames et demoiselles, chevaliers et écuyers, témoins de ce navrant spectacle, commencèrent à pleurer et à mener grande douleur, en disant en commun :

— Ah! fortune, comment es-tu assez fausse et assez perverse pour séparer ainsi de si loyaux amants!..... Nous perdons aujourd'hui la plus sage, la plus juste et la meilleure des femmes! Le ciel n'en fait pas beaucoup sur ce merveilleux patron, et il faut courir dans bien des pays, pendant bien des années, pour en retrouver une semblable!...

Dames et demoiselles, écuyers et chevaliers se lamentèrent tant et si bien, qu'ils finirent par oublier l'objet de leur douleur pour ne songer qu'à leur propre douleur. Ils pleuraient entre eux sans songer davantage aux deux amants qui gisaient si piteusement à leurs pieds!

Cependant Mélusine reprit ses sens la première. Elle se releva, vint à Raimondin, qui gisait encore tout pâmé par terre, et lui dit d'une voix éplorée :

— Mon doux ami, je ne puis plus demeurer avec



vous, par suite de la faute que vous avez commise si malheureusement et que je vous ai pardonnée de si grand cœur : Dieu ne le veut pas, je vous le répète !... Mais écoutez bien ce que je vais vous dire devant vos gens : c'est une dure vérité, mais il est nécessaire que vous l'appreniez, mon doux et regretté mari !... Après vous, Raimondin, jamais homme ne saura tenir ce pays en aussi bonne paix que vous l'avez tenu jusqu'ici. Après vous, vos héritiers auront beaucoup de soucis et d'affaires pénibles, et d'aucuns viendront à déchoir de leur héritage et de leur honneur, par folie et par crime... Mais tant que vous vivrez, vous, ô mon doux ami, je vous aiderai de tout mon pouvoir en toutes vos nécessités et en toutes vos passes difficiles... Ne chassez pas Geoffroy hors de vous : ce sera un vaillant homme... Nous avons d'autre part deux enfants encore, Raimonnet, l'aîné, qui n'a pas encore trois ans, et Thierry, le plus jeune, qui a à peine deux ans... Faites-les bien élever, et veillez sur eux comme j'y veillerai moi-même, sans que vous vous en doutiez, car jamais plus ne me reverrez sous forme de femme. Il faut qu'il en soit ainsi pour que l'expiation soit complète...

Puis, tirant à part Raimondin et les plus hauts barons du pays, Mélusine ajouta :

— Beaux seigneurs, si vous tenez à l'honneur de notre nom et de notre pays, promettez-moi, aussitôt après mon départ, de faire mettre à mort Horrible, celui de nos fils qui a trois yeux, dont l'un est au front. Et ne tardez pas à exécuter cette volonté suprême, car sachez que si vous ne le faites, il en adviendra mal et misère, mort et dommage...

— Ma douce amour, dit Raimondin, il sera fait ainsi que vous le désirez. La vie est remplie, paraît-il, de nécessités douloureuses du genre de celle-ci : il faut s'y soumettre !... Mais, pour Dieu et pitié, ne me veuillez pas tant déshonorer, mais veuillez demeurer, ou jamais plus je n'aurai joie au cœur !

— Mon doux ami, répondit Mélusine, vous me navrez ! Si c'était chose que je pusse faire, je la ferais volontiers... Mais cela ne peut être, hélas ! Croyez bien que je me sens en l'âme cent fois plus de douleur de notre séparation que vous n'en pouvez ressentir vous-même...

En disant ces mots, Mélusine se pencha vers Raimondin, l'accola et le baisa doucement.

— Adieu ! adieu ! adieu ! murmura-t-elle. Adieu ! mon ami, mon bien, mon cœur, ma joie !... Tant que tu vivras, j'aurai, quoique absente de toi, bonheur à te voir et à te rendre heureux... Mais jamais, au grand jamais tu ne me verras en forme de femme !... Adieu ! moitié de mon âme ! Adieu, moitié de mon cœur ! Adieu, moitié de ma vie !...

Et, tout aussitôt, la pauvre Mélusine s'élança sur la fenêtre qui avait le regard sur les champs et sur les jardins, du côté de Lusignan ; et, cela, aussi légèrement que si elle eût eu des ailes !

—

CHAPITRE XL

Comment Mélusine s'envola sous forme d'une serpente, aux su et vu de tout le monde.



ne fois sur la fenêtre, Mélusine prit congé de tout le monde en pleurant. Puis, se tournant une dernière fois vers Raimondin, elle lui dit, à travers ses larmes :

—Mon doux ami, voici deux anneaux d'or qui ont même vertu ; conservez-les précieusement pour l'amour de moi. Tant que vous les aurez, ni vous ni vos hoirs ne serez déconfits en aucune bataille, pourvu toutefois que vous combattiez pour une juste et légitime cause... Ni vous ni eux ne pourrez mourir par armes quelconques, sinon de votre belle mort.

Raimondin les prit et les baisa.

Puis Mélusine ajouta, en regardant çà et là dans les plaines verdoyantes qui se trouvaient devant elle :

— Hélas ! douce et belle contrée, il me faut te quitter aussi, avec le reste ! J'espérais bien pourtant vivre jusqu'au bout en t'aimant et t'admirant, aimée et admirée de tous moi-même... Tandis qu'à présent, ceux qui me verront auront effroi de moi comme de bête venimeuse !... La destinée le veut ainsi ! Adieu donc, tout ce que j'ai contemplé et aimé jusqu'à ce jour !... Adieu tous et toutes ! Priez dévotement notre Seigneur, pour qu'il allége mes souffrances et raccourcisse le temps de mes douloureuses épreuves !... Adieu, Raimondin, mon doux mari, mon tendre ami, adieu !...

Tout le monde fondait en larmes en entendant Mélusine parler ainsi.

Lors, elle, jugeant qu'il était heure de partir, malgré que tout la retînt là, s'élança incontinent hors de la fenêtre sous forme d'une serpente ailée, longue d'environ quinze pieds, au grand ébahissement de la compagnie.

Rien ne restait plus d'elle, désormais, que la forme de son pied, qui s'était moulée en creux sur l'appui de la fenêtre d'où elle avait pris son vol.

CHAPITRE XLI

Comment, une fois Mélusine envolée, Raimondin exécuta ses dernières volontés.

Grande fut la douleur du pauvre peuple à la nouvelle de la disparition merveilleuse de Mélusine, qui était aimée et honorée de tout un chacun. Le deuil fut général, et cet événement fut considéré comme une calamité publique.

Aussi on ne manqua pas, dans toutes les abbayes et églises fondées par elle, à dire psaumes, vigiles, messes et anniversaires pour le repos de son âme et de son corps.

Et, pendant longtemps, dans tout le pays, il ne fut question que d'elle, de ses bienfaits et de ses malheurs.

— Pauvre serpente ! disait-on partout d'un ton pitoyable.

Quant à Raimoudin, il n'est pas besoin de dire quel fut son désespoir. Il n'y en avait pas eu jusque-là de pareil sur terre !

Aussitôt qu'il le put, il songea à exécuter les commandements de sa chère serpente, et n'y eût-il pas songé, d'ailleurs, que ses barons seraient venus lui rappeler sa promesse.

— Monseigneur, lui dirent-ils un jour, vous vous rappelez sans nul doute ce que dame Mélusine vous a commandé relativement à votre fils Horrible, à cause du mal que son existence peut causer à vos hoirs et à vos amis.

— Je ne l'ai pas oublié, répondit Raimondin. Quoique ce soit une atroce nécessité de consentir à la mort d'un sien enfant, né de votre sang et nourri de votre chair, je dois obéir. De même que dans un incendie on fait la part du feu, je dois la faire dans ma lignée, afin que tous ne soient pas dévorés à cause d'un seul... Faites donc d'Horrible ce que Mélusine vous a commandé d'en faire !...

Les barons n'hésitèrent pas. Ils entraînèrent Horrible, sous un prétexte quelconque, dans un endroit isolé, une sorte de souterrain dont les issues furent soigneusement bouchées ; puis on alluma une masse énorme de foin mouillé dont la fumée ne tarda pas à étouffer la victime expiatoire dont la mort avait été résolue.

Après quoi le corps d'Horrible fut enseveli dans une bière et porté à Poitiers en l'abbaye du Moustier-Neuf, où il fut sépulturé comme il convenait.

CHAPITRE XLII

Comment Mélusine venait tous les soirs visiter ses deux enfants Raimonnet et Thierry.



orrible une fois sépulturé, Raimondin quitta Poitiers et s'en vint à Lusignan avec ses deux enfants, Raimonnet et Thierry, jurant de ne plus entrer jamais en la place où il avait perdu sa chère Mélusine.

Celle-ci était morte pour tous, excepté pour ses deux enfants Raimonnet et Thierry qui, jeunes, avaient besoin, plus que les autres, d'être soutenus et caressés par un souffle maternel, afin de pouvoir convenablement grandir.

Ils avaient bien des nourrices : mais quelle nourrice valut jamais une mère ?

Lors donc, pour souffler à ces deux chers enfantelets la vie et la santé, Mélusine venait chaque soir, à l'insu de tout le monde, leur donner ces soins délicats, tendres, ingénieux, que rien ne peut remplacer.

Elle les enlevait doucement des mains des nourrices, les approchait du feu pour réchauffer leurs petits membres, les lavait, les choyait, les baisait, les berçait en leur murmurant des chansons dolentes pour leur procurer au plus tôt le sommeil. Et quand le sommeil était venu, et que ces deux petits êtres frais, roses et souriants, reposaient dans les bras l'un de l'autre en songeant peut être à cette dame si douce qui les avait caressés, Mélusine les baisait une dernière fois sur leurs lèvres rouges et appétissantes, et elle s'envolait, au grand ébahissement des nourrices.

Aussi, chaque jour, Raimonnet et Thierry croissaient en force et en beauté, et leurs progrès de santé étaient plus sensibles en une semaine que chez les autres en un mois, si sensibles même que chacun en était émerveillé, Raimondin tout le premier.

— Ah ! Mélusine ! Mélusine ! s'écriait-il parfois en soupirant, si vous étiez là, comme vous seriez heureuse de voir les plumes pousser ainsi, longues et drues, à ces deux beaux oiseaux sortis de votre sein !

Que devint-il, lorsqu'il apprit, par les chuchottements et les racontages mystérieux des nourrices, qu'une apparition sous forme de femme, venait chaque soir visiter ses deux jeunes gens, les choyer, les caresser et les endormir au son d'une voix mélancolique, la voix d'une âme plus que celle d'un corps humain ?... Que devint-il, le pauvre veuf !...

— C'est Mélusine ! murmura-t-il avec des tressaillements d'aise : Mélusine seule est capable de ce merveilleux dévoûment de mère à enfants !... Elle aime toujours !... Ah ! je la reverrai, puisqu'elle revient !...

Raimondin se trompait. Mélusine ne revint plus ! Il ne la revit jamais !

Quand il comprit qu'elle était perdue sans retour pour lui, son désespoir fut immense, et jamais, depuis ce moment, homme vivant ne le vit rire et mener joie.

Le bonheur de sa vie s'était envolé avec la pauvre serpente.

Sa douleur fut telle, même, qu'elle s'en doubla de colère à l'endroit de Geoffroy à la Grant Dent, qu'il eût mis à mort volontiers s'il l'eût rencontré sous sa main.

CHAPITRE XLIII

Comment Geoffroy à la Grant Dent fit mourir le comte de Forest, son oncle, et, après cela, s'en alla devers son père pour lui crier merci.



Geoffroy la Grant Dent chevauchait à l'aventure, en quête du comte de Forest, son oncle, sur lequel il avait juré de se venger, de par la benoîte Trinité.

Tout en chevauchant ainsi, il apprit que le comte de Forest séjournait en une forteresse assise sur un rocher, appelée Chalencey. Il alla vers ce château.

Quand il entra, le comte était à deviser joyeusement au milieu de ses barons.

— Que nous veut ce fâcheux? demanda-t-il en voyant s'avancer son neveu, qu'il ne reconnut pas, et dont la contenance n'annonçait rien de bon.

— Ce fâcheux veut ta mort, traître par qui notre mère est perdue!... répondit Geoffroy d'une voix terrible, en tirant incontinent son épée.

Le comte Forest, qui avait souvent entendu parler de l'indomptable et irrésistible courage de son neveu, ne jugea pas à propos de l'attendre de pied ferme, de peur de mal. Tout au contraire, il s'esquiva prestement et gagna la maîtresse tour de son château, où il espérait pouvoir échapper à la colère de Geoffroy.

Mais Geoffroy courut après lui, l'épée à la main, la menace à la bouche.

— Traître! Déloyal! Félon!... Mauvais frère! Mauvais ami!... lui criait-il, sans cesser un seul instant de le poursuivre.

Le comte de Forest, transi d'effroi, se réfugia d'étage en étage jusqu'au comble de la tourelle, où arriva son neveu presque en même temps que lui. Voyant qu'il ne pouvait fuir d'un autre côté, il monta sur une fenêtre pour, de là, gagner une petite guérite où il aurait été à l'abri des coups et d'où il aurait pu se sauver. Malheureusement, le pied lui faillit, et il tomba en bas de la tour, moulu, brisé, mort.

Geoffroy le vit tomber et il s'arrêta dans son ascension, maintenant inutile.

— Félon! cria-t-il en le contemplant du haut de la tour, c'est par tes pernicieux conseils que monseigneur mon père a perdu notre mère; ta mort est méritée!... Maudit sois-tu, félon!...

Lors il redescendit et alla fièrement vers les barons du comte de Forest, lesquels étaient tout émus de l'événement, mais sans oser lever les yeux sur lui pour lui faire reproche.

— Seigneurs, dit-il d'une voix claire et ferme, le comte de Forest est mort : enterrez-le. Quand il sera enseveli, vous le remplacerez dans le gouvernement de sa comté, par mon bien-aimé frère Raimonnet, son neveu. Cela ne sera que justice!...

Cela fait, Geoffroy à la Grant Dent s'en alla à Lusignan, par devers son père, et, d'aussi loin qu'il l'aperçut, il se jeta à genoux et lui cria merci, en lui disant :

— Mon très cher père, je vous supplie de me pardonner, et le brûlement de mon frère Froimond, et la chute de mon oncle le comte de Forest!... Je n'ai agi que pour le bien et l'honneur de notre maison; si je me suis trompé, c'est loyalement, et, à cause de ce, je vous adjure de m'octroyer mon pardon... Si vous me pardonnez, mon très cher père, je vous promets de faire rebâtir une abbaye plus belle et mieux rentée que celle que j'ai brûlée par horreur des moines fainéants qui l'habitaient!...

— Cela ne rendra pas la vie aux morts, répondit Raimondin, mais Dieu est plein de miséricorde, et je n'ai pas le droit d'être plus sévère que lui. Je vous pardonne donc, Geoffroy, et, pour preuve de mon pardon, je vous confie le gouvernement de ma terre pendant tout le temps que durera mon pèlerinage à Rome, auprès du Saint-Père... Si la mort me prend en route, ma terre sera vôtre, Geoffroy, à l'exception de certains lopins qui reviennent à votre jeune frère Thierry par testament de ma chère dame Mélusine, votré bien-aimée mère...

Raimondin, alors, bénit son fils, le recommanda à ses barons, et partit pour son pèlerinage, d'où, en effet, il ne devait revenir que mort, comme le voulait la volonté de Dieu.

—

Et fut l'abbaye de Maillières refaite plus grande et plus puissante qu'elle n'avait été auparavant.

Geoffroy y mit six-vingts moines et les renta grassement, afin qu'ils pussent servir convenablement Dieu et dévotement prier pour les âmes de Raimondin, de Mélusine et de tous les hoirs.

CHAPITRE XLIV

Comment Geoffroy à la Grant Dent se fit rendre des comptes par ses serviteurs, et comment il se refusa à payer une rente imposée comme pénitence à son père.



Dix ans après la mort de Raimondin, Geoffroy son fils gouvernait encore sa terre, mais sans jamais demander de comptes à ceux qui étaient chargés de lui en rendre.

Quand on lui disait, par exemple :

— Monseigneur, vérifiez un peu vos comptes, nous vous en prions, afin de savoir comment vous vivez!

Il répondait invariablement :

— Quels comptes voulez-vous donc que je me fasse rendre? Ne sommes-nous pas aises, vous et

moi, de la façon dont se passent les choses? Est-ce que cela ne va pas comme vous le souhaitez? Mes forteresses ne sont elles pas bien tenues? Mes besognes ne sont-elles pas en bon point? Est-ce que vous ne me baillez pas argent, lorsque j'en ai besoin et que je vous en demande? Quels comptes voulez-vous donc que j'exige de vous? Dites-le-moi afin que je le sache; car pour moi je suis content, et, à moins que vous ne le soyez pas vous-mêmes, tout va pour le mieux, à ce qu'il me semble... Croyez-vous, par hasard, que je me veuille faire une maison d'or? La maison de pierre que m'ont laissée monseigneur mon père et madame ma mère me suffit amplement.... Que souhaitez-vous? Dites-le vitement, afin que je sois débarrassé de ce souci!...

— Monseigneur, répondaient alors ses receveurs, un prince ne peut pas faire moins que d'entendre ses comptes au moins une fois l'an, ne fut-ce que pour en donner quittance et acquit de conscience à ses receveurs et gouverneurs, qui ont la responsabilité de ses finances pour ses hoirs à venir...

Devant cette insistance, Geoffroy dut céder et fixer un jour pour le rendement de ces comptes-là.

Au jour assigné, gouverneurs et receveurs de toutes les terres que Raimondin avaient laissées, vinrent au lieu où se trouvait Geoffroy, et chacun d'eux exposa ses chiffres d'une façon parfaitement lucide.

Jusque-là, Geoffroy les avait laissés dire et faire, ne trouvant pas la moindre objection à leur adresser. Mais, lorsqu'ils vinrent à un article concernant le faîte de la tourelle de Lusignan, il releva la tête d'un air étonné. On estimait à dix sous d'or par an la dépense nécessitée par les réparations à faire à cette tourelle.

— De quelle tour parlez-vous là? demanda-t-il. Dix sous d'or par an pour les réparations à faire au faîte de cette tour? Pourquoi ne vous arrangez-vous pas de façon à ce que les réparations soient moins fréquentes et, par conséquent, moins coûteuses?...

— Monseigneur, répondirent incontinent les receveurs, c'est rente que nous payons tous les ans.

— Comment! s'écria Geoffroy, je ne tiens Lusignan que de Dieu, créateur tout-puissant, et vous voulez que j'en sois redevable, pour une partie, à quelqu'un autre à qui vous payez dix sous d'or chaque année!... Mais, à qui donc les payez-vous?..

— Sire, nous ne savons, vraiment.

— Comment! vous voulez que je vous donne quittance de cette dépense folle, et vous ne l'avez pas de celui à qui vous la payez? Par la dent Dieu! vous ne l'aurez pas de moi; et je ferai rendre gorge à celui qui a perçu si indûment jusqu'ici cette somme de votre crédulité!

— Monseigneur, depuis le départ de dame Mélusine, votre mère, et cela pendant cinq ou six ans, il venait au dernier jour d'août une grande main qui secouait violemment la couverture de la tourelle et la jetait à bas, ce qui coûtait tous les ans, à refaire, vingt ou trente livres. Au bout de ce temps parut un homme, que votre père n'avait jamais vu, et qui lui conseilla de mettre en une bourse, à la même époque, trente pièces d'argent de chacune quatre deniers, et de la porter entre none et vêpres, au dernier étage de la tour... La bourse contenant ces dix sous devait être faite de cuir de cerf et placée sur la pièce de bois soutenant la couverture de la tourelle. Notre seigneur Raimondin exécuta ces prescriptions, et, depuis ce moment, le faîte de la tour ne bougea pas.

Geoffroy devint tout pensif en entendant cela. Puis, au bout de quelques instants, il répondit à ses receveurs :

— Comment admettre de pareilles choses? Comment tiendrais-je à servitude un héritage franc? Le comte de Poitiers a fait don de cette terre à monseigneur mon père, et les lettres écrites à ce sujet déclarent qu'elle ne devait rien à personne, excepté à Dieu... Quant à moi, je le déclare, je n'en paierai jamais une croix à âme qui vive, parce que je ne dois rien à personne là-dessus. Vous ne paierez désormais plus rien, je vous l'ordonne... et, puisque nous voici arrivés au dernier jour d'août, je veux aller voir par mes yeux ce que tout cela signifie!...

On voulut s'opposer à ce projet de Geoffroy, qu'on considérait comme fol. Mais tant plus on s'y opposait et tant plus Geoffroy persistait.

Il entendit en conséquence la messe, ceignit son épée, pendit son écu à son cou, et, ainsi armé de toutes pièces, il monta à la tour, entre none et vêpres, heure à laquelle se payait mystérieusement la rente qu'il se refusait à devoir.

Lorsqu'il fut arrivé au dernier étage de la tour, il s'arrêta pour souffler un peu, puis il entra.

Il n'y avait personne. Il attendit.

Au moment où sonnaient vêpres, la tour tout entière tressaillit sur sa base comme si elle eût été brin de paille agité par le vent, et, au même instant, parut un gigantesque chevalier tout bardé de fer qui cria d'une voix formidable :

— Qu'est-ce donc, Geoffroy, et que prétends-tu faire? Tu te refuses à me payer la rente qui m'est due sur cette tour?...

— Oui, répondit Geoffroy d'une voix ferme.

— Oublies-tu que je suis en saisine et possession de céans dès le vivant même de ton père?

— Où sont les lettres que tu en as?... reprit Geoffroy.

— Les voilà! répondit incontinent le géant en courant l'épée haute sur Geoffroy.

Lors les armes s'entrechoquèrent avec un bruit infernal qui mit l'effroi dans l'âme des gens de Lusignan, qui attendaient en bas l'issue de cette mystérieuse aventure.

Les épées se brisèrent. Avec les tronçons qui en restaient, les deux combattants se frappèrent sans trêve ni merci.

Bientôt, ces tronçons eux-mêmes leur tombèrent des mains. Ils n'eurent d'autre ressource que de se prendre à bras le corps et de chercher à s'étouffer l'un contre l'autre.

La lutte se prolongeait, quoique inégale. Ils y mettaient l'un et l'autre une égale furie, et ils s'en allaient hurtebillant l'un l'autre avec une telle énergie qu'on entendait le bruit de leurs respirations retentir comme celui de marteaux sur enclume.

Le soleil allait disparaître, et ses lueurs sanglantes n'éclairaient plus que faiblement cette scène

étrange. Geoffroy tenait bon toujours, comme s'il ne faisait que commencer.

Son adversaire s'arrêta et lui dit :

— En voilà assez! Je t'ai suffisamment essayé... Tu es un vaillant homme... Je t'épargne!... Quant aux dix sous d'or, je t'en tiens quitte... Apprends cependant, avant que nous ne nous séparions, pourquoi je les percevais du vivant de ton père... C'était une pénitence à lui imposée à cause du parjurement qu'il avait fait à ta mère... Cette pénitence n'était pas encore terminée; cette rente était encore due... Tu ne veux plus la payer : ne la paie plus... Mais si tu veux fonder un hôpital et élever une chapelle pour le repos de l'âme de ton père, je crois que tu feras bien, dans son intérêt et dans le tien... Avise donc! Quant à moi, je t'ai prévenu... Adieu!...

Et, en disant cela, le chevalier mystérieux s'évanouit comme fumée par la fenêtre de la tourelle, avant même que Geoffroy eût eu le temps de s'informer exactement auprès de lui au nom de qui il venait ainsi.

Geoffroy descendit tout pensif. On l'entoura, on l'interrogea : il ne sut que répondre, et, n'avait été ses armes disjointes, sa cotte de mailles en lambeaux, on eût pu croire qu'il n'avait eu affaire à personne.

Il rêva longtemps à cette aventure, et n'oublia pas, suivant sa promesse, de fonder un hôpital et une chapelle pour le repos de l'âme de son père.

—

Ici finit l'histoire des hoirs de Lusignan.

CHAPITRE XLV.

Comment un jeune roi d'Arménie, successeur du roi Guion, vint veiller au château de l'Epervier.

Longtemps après les événements que nous venons de raconter, longtemps après la mort de Raimondin et du roi Guion, l'un de ses fils, il y eut en Arménie un très beau jeune homme, plein de force, de courage et de vouloir, qui entendit parler, par des voyageurs, d'un certain château mystérieux sur le compte duquel on racontait mille choses.

Ce château s'appelait le château de l'Epervier. Il appartenait à une dame d'une beauté remarquable que beaucoup de chevaliers convoitaient.

Mais difficile était son approche. Tous ceux qui voulaient lui plaire allaient au château, et consentaient à veiller pendant trois jours et trois nuits, sans fermer l'œil un instant, au bout desquels jours et nuits la dame du lieu devait leur apparaître et leur accorder tel don qu'il leur plairait de lui demander, pourvu qu'il n'y eût pas péché de corps et commerce charnel.

Aucun de ceux qui s'étaient présentés jusque-là n'avait pu réussir, tant il est dur de rester trois jours et trois nuits sans sommeil.

Le successeur du roi Guion ayant donc entendu parler de cette épreuve difficile, voulut la tenter à son tour, d'autant plus qu'il était alors en sa fleur de beauté, de jeunesse et de vigueur.

On ne pouvait être admis au château de l'Epervier qu'une fois l'an, la surveille de la Saint-Jean, la veille et le jour.

Le jeune roi apprêta en conséquence son arroi et se mit en route, avec bonne escorte, de façon à arriver au jour dit au château de l'Epervier.

Une fois là, il fit tendre un riche pavillon, soupa à son aise, s'alla coucher et dormit jusqu'au lendemain matin. Il entendit la messe, mangea une forte soupe au vin, pour se réconforter l'estomac après s'être réconforté l'esprit, et, s'étant armé, prit congé de ses gens, qui furent bien chagrins de son départ, à cause des périls qu'il allait courir.

Quand il fut à l'entrée du château de l'Epervier, un vieil homme tout vêtu de blanc s'en vint vers lui et lui demanda ce qui l'amenait.

— Je demande l'aventure et la coutume de ce château, répondit le roi.

— Soyez le bienvenu, dit le vieillard; suivez-moi donc; je vous mènerai là où vous trouverez l'aventure.

Le roi était prêt : il suivit le prud'homme, qui lui fit passer le pont et la porte du château.

Le roi, à chaque instant, s'émerveillait de la richesse du lieu où on le conduisait. Ce n'était partout qu'or et pierreries, marbres rares de toutes couleurs, ornements singuliers de toutes sortes.

Le vieil homme monta un escalier et entra dans une salle où se tenait un épervier, sur un perchoir de velours, avec un gant auprès.

— Ami, dit-il au jeune roi, puisque vous êtes si fort avancé, il vous est impossible de reculer. Je vais donc vous initier à ce que vous devez faire. Vous voyez cet épervier : il faut le veiller sans dormir pendant trois jours et trois nuits... Si la fortune permet que vous réussissiez, la dame de ce château consentira à vous apparaître et à vous accorder tel don qu'il vous plaira de requérir, au sujet de choses terriennes seulement. Gardez-vous bien de lui demander son corps : il vous en arriverait malheur. Réfléchissez donc avant de vous engager définitivement dans cette entreprise; sondez-vous les reins pour savoir si vous les avez assez forts, et prenez bien garde de vous endormir.

— C'est tout réfléchi, dit le roi, je me suis sondé les reins, la conscience et le cœur : rien ne peut m'arrêter. Je veillerai trois jours et trois nuits, sans dormir un seul instant, je vous le promets.

— Dieu vous soit en aide, jeune homme! répondit le vieillard en s'éloignant à pas lents, comme pour donner encore au roi le temps de revenir sur sa téméraire résolution.

—

CHAPITRE XLVI

Comment le roi d'Arménie, après avoir veillé pendant trois jours et trois nuits, voulut prendre la dame du château et fut battu, sans savoir pourquoi.



Une fois le vieillard parti, le jeune roi examina l'endroit où il se trouvait.

De tous côtés des tapisseries de haute lice, des vases précieux, des orfévreries, des richesses sans nombre.

Au milieu de la pièce il y avait une table mise comme pour un roi, avec belle et blanche nappe dessus, et aussi mets délicieux à foison.

Le roi d'Arménie n'était pas jeune pour rien. Il avait faim : il mangea; il avait soif : il but. Mais comme il avait trois longs jours et trois longues nuits à passer, il se garda bien de faire le moindre excès qui pût appesantir son cerveau et provoquer son sommeil.

Ce léger repas pris, il se leva et se mit à marcher de long en large, puis de large en long dans la chambre, regardant avec plus d'attention encore les tapisseries qui ornaient les murs, et sur lesquelles était peinte l'histoire du roi Elinas d'Albanie, de Pressine, sa femme, et de leurs trois filles Mélusine, Mélior et Palatine. Tout y était, jusqu'à l'emprisonnement d'Elinas dans une montagne du Northumberland.

Le roi prit grand plaisir à lire cette histoire, et plusieurs autres qui y étaient peintes et devisées, et il musa ainsi pendant trois jours.

Lors il entra dans une chambre voisine, où se trouvaient à foison des chevaliers armés, également peints comme les précédentes histoires, et au-dessous desquels il y avait écrit leurs noms, leur lignage, leur pays.

Le soleil était déjà bien bas à l'horizon, et le sommeil commençait à faire battre les cils et abaisser les paupières du vaillant roi, qui, alors, se secoua pour ne pas succomber à la fatigue.

Bien lui en prit. L'énergie lui revint et le sommeil s'en alla.

L'aube apparut, puis le jour, puis le soleil.

C'était le moment attendu avec impatience par le jeune homme, qui croyait ainsi avoir mérité par sa constance et son vouloir une bien douce récompense.

Aussi son cœur battit à se rompre lorsque survint la dame du château, blanche, rose et souriante comme un rêve, vêtue de riches habits, vêtue surtout de son étonnante beauté.

— Sire roi, dit-elle en le saluant courtoisement, vous avez fait loyalement et vaillamment votre devoir, je suis heureuse de vous l'annoncer. Puisque vous avez gagné le prix accordé à tant de constance, demandez-le : il est à vous. Seulement, n'oubliez pas que vous ne pouvez exiger rien que d'honorable, parmi les choses terriennes. Ce que vous demanderez vous l'aurez, je vous le promets.

Le roi, émerveillé, séduit, enamouré, affolé, lui répondit courtoisement :

— Par ma foi, dame, je ne souhaite ni or ni argent, ni terre ni héritage, ni ville ni château, puisque j'ai tout cela, étant roi; et même, je vous l'avoue, n'eussé-je rien de tout cela, qu'en face des attraits incomparables de votre non-pareille personne, je ne songerais nullement à demander quoi que ce soit des biens terriens... Une seule chose me fait envie en vous, c'est vous !

— Sire fol et musard, s'écria la dame courroucée, vous manquez aux conventions prescrites !... Vous aurez tout, fors cela !...

— Je ne demande rien que cela, précisément, noble et gente dame !... Peu me chaut la richesse ! Ce que je veux, je vous le répète, c'est votre corps, un trésor sans prix !... Et je crois avoir assez fait mon devoir pour vous demander cela...

— Vous avez fait votre devoir, sans doute, reprit la dame, un peu radoucie. Vous êtes le premier qui l'ayez fait, je n'en disconviens pas : aussi serais-je très heureuse de vous accorder toute chose raisonnable, quelle qu'elle fût... Mais, quant à moi, cela est impossible !..

— Chère dame, encore une fois, je ne suis pas venu ici pour autre chose que pour vous... C'est vous que je veux avoir... C'est vous que j'aurai !...

— Fol ! fol ! fol ! répondit alors avec énergie la dame, que cette insistance du jeune roi irritait.

Il la regarda, étonné de son emportement.

— Fol ! reprit-elle. Tu as failli à ton don et à ta convention ! Tu t'es mis en tête de demeurer céans et de me prendre à femme, imprudent ! Tu es de la lignée du roi Guion, lequel était fils de Mélusine, ma sœur aînée...

— Quoi !... Vous seriez...

— Je suis ta tante !... Penses-tu, à présent, que l'Eglise consentirait à nous unir l'un à l'autre, sous peine de damnation !...

Lors, Mélior, car c'était elle, la seconde sœur de Mélusine, la seconde fille du roi Elinas et de la fée Pressine, raconta au jeune roi les tenants et les aboutissants de son lignage, si bien qu'il en resta confondu et tout vergogneux.

Puis, elle ajouta :

— Par ainsi, fol roi, il t'adviendra mal et peine à cause de cette vilaine pensée que tu as eu là !... Toi et les tiens vous serez déchus de terre, d'avoir, d'honneur et d'héritage jusqu'à la neuvième génération... Le royaume que tu tiens à gouvernement à cette heure t'échappera des mains comme eau d'un vase fêlé... Et maintenant, va-t-en ! Ne demeure plus céans, ou tu n'es que trop resté !...

Mais ces paroles outrageuses ne produisirent pas sur le roi l'effet qu'en attendait Mélior. Il était jeune, hardi, entreprenant, et il se refusait à croire que cette dame si gente, si cointe, si attrayante, si jeune elle-même, fût sa bisaïeule, sa grand'tante... Il s'imagina qu'elle voulait se truffer de lui, et, peu à peu, en reprenant ses esprits, il reprit ses projets. Il était venu au château de l'Epervier pour commercer charnellement avec la dame mystérieuse qui en était la souveraine. Cette dame était là, devant lui, à la portée de ses bras et de ses lèvres. L'appétit lui

revint, doublé par les trois jours et les trois nuits d'attente qu'il avait passés à regarder les tapisseries. Il s'élança sur elle, et, ne pouvant l'avoir de gré, il voulut du moins l'avoir de force.

Mais, au premier pas, au premier geste qu'il fit, Mélior s'évanouit comme une nuée.

C'était l'histoire d'Ixion et de Junon.

Incontinent le roi sentit descendre sur lui, aussi drue que pluie qui tombe du ciel, une grêle de coups et de horions venant de côté et d'autre; puis, ainsi mené, il se trouva bientôt hors du château, à deux pas de son pavillon, où l'attendaient les seigneurs de sa suite.

Et cela sans voir pied ou poing de celui ou de ceux qui le battaient. De même qu'on ne voit pas la main qui lâche les écluses célestes, de même il n'avait pu voir celle qui avait laissé tomber sur son corps cet orage de coups et de horions.

Le roi était tout moulu et tout honteux, si moulu et si honteux même qu'il se prit à maudire amèrement les chevaliers qui, les premiers, lui avaient parlé du château de l'Epervier et de la dame qui y demeurait.

Après vinrent ses gens qui, s'apercevant bien qu'il ne revenait pas de son expédition aussi fraîchement et gaillardement qu'il y était allé, lui demandèrent :

— Monseigneur, êtes-vous blessé? Avez-vous eu bataille là où vous avez été?...

Le roi répondit :

— Je suis un peu blessé, en effet, mais ce n'est pas d'avoir eu bataille, car je n'ai vu devant moi aucun ennemi... Je sais seulement que j'ai été battu et bien battu par une main invisible, qui ne marchandait pas les coups... J'aurais voulu me revenger : cela n'a pas été possible... Ce dont je suis marri, je vous jure!...

Ces paroles dites, le jeune roi fit lever sa tente et s'en alla sur son vaisseau pour regagner au plus vite son pays.

Il ne pouvait s'empêcher de songer en chemin à cette étrange aventure et de repasser en son triste cœur les paroles de Mélior, la dame du château de l'Epervier, et sa prétendue tante. Et, en y réfléchissant à loisir, il comprit qu'il venait de perdre là son repos et son honneur. Mais il se garda bien de faire part de cette navrante découverte aux gentilshommes de sa suite.

Jamais, depuis ce temps, il n'en parla à âme qui vive, et ce ne fut qu'à l'article de la mort qu'il s'en ouvrit à un sien frère qui devait avoir son royaume après lui.

Ce frère, ainsi averti, fit tout ce qu'il put pour bien gouverner son royaume. Mais il lui arriva malheur sur malheur, calamité sur calamité. Il eut des révoltes, des pestes, des guerres, des fléaux de toutes sortes.

Mélior ne s'était pas trompée!...

CHAPITRE XLVII ET DERNIER.

Comment la pauvre serpente cessa enfin d'apparaître au château de Lusignan.

On parla longtemps en Poitou du château de Lusignan et des malheurs de Mélusine.

Quant à l'apparition de la pauvre serpente, elle eut lieu souventes fois, et toujours aux mêmes époques. Puis, peu à peu, ses apparitions furent moins fréquentes, et si l'on en parla toujours, on cessa du moins de la voir.

La dernière fois qu'elle se montra, ce fut au temps où les Anglais avaient envahi le Poitou. Le seigneur de Sersuelle occupait alors la forteresse de Lusignan.

Un jour qu'il était au lit avec une femme d'Auxerre, qu'il tenait en concubinage, il vit présentement apparaître devant lui une serpente merveilleuse, grande et grosse, qui avait une queue longue d'environ huit pieds, et qui était bordée d'argent et d'azur.

Le seigneur de Sersuelle fut très étonné, et, comme tout était clos, à cause de la demoiselle Alix, il ne comprenait guère comment cette serpente s'était introduite dans sa chambre.

Enfin, quelque chemin qu'elle eût pris pour s'introduire là, elle y était, et, sans plus se soucier du seigneur et de sa concubine, elle allait et venait, sautait et gambadait comme en un lieu connu d'elle depuis longtemps.

Alix eut peur, quoique la pauvre serpente ne songeât pas à lui faire mal et à lui causer effroi.

Lors le seigneur de Sersuelle, en courtois chevalier, s'empara vitement de son épée et s'élança hors du lit pour terrasser le monstre qui effrayait sa mie.

Tout aussitôt la serpente perdit sa forme et se mua en femme haute et droite, vêtue de bure, la tête coiffée à la mode du vieux temps, et la taille ceinte au-dessous des mamelles.

— Pourquoi cette alarme, sire! dit-elle au seigneur de Sersuelle. Avez-vous donc peur d'une pauvre femme qui vient rêver céans à son passé?... Rassurez-vous, je vous prie, et si vous croyez en Dieu le Père pitoyable et tendre, priez pour l'âme de Mélusine, dame de Lusignan...

Le sire de Sersuelle ne savait que répondre et la demoiselle Alix tremblait plus fort que jamais.

Mélusine devina ce qui se passait dans l'âme de ces deux créatures. Elle s'approcha un instant du feu, qui flambait joyeusement dans la cheminée, s'assit sur un escabeau, se réchauffa et devint toute songeuse. Puis, après cela, elle se leva lentement, s'approcha de la fenêtre, et, reprenant la forme sous laquelle elle était venue, elle s'envola en poussant un long cri de douleur qui effraya ceux qui l'entendirent.

Depuis ce moment, on ne revit plus la pauvre serpente.

FIN DE MÉLUSINE.

DE QUELQUES EMPRUNTS

FAITS

PAR LES MODERNES AUX ANCIENS

XIIe SIÈCLE — XVIIe SIÈCLE

Salomon — le sage homme aux cent femmes — a dit un jour d'ennui : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Et la meilleure preuve qu'il en donnait en disant cela, c'est que cette exclamation peu consolante était sortie d'autres lèvres que les siennes, bien longtemps avant lui.

Je n'ai pas, à mon tour, en écrivant ceci, l'intention de refaire ce qui a été fait si magistralement et si spirituellement par d'autres, — par Charles Nodier, par exemple. Je veux seulement, pour l'édification de nos lecteurs, mettre en regard deux styles et deux époques — à propos d'une seule et même chose.

Il s'agit de *Fables*.

Jean La Fontaine était le *fablier* par excellence. Il portait des fables comme un prunier porte des prunes : il suffisait de le secouer un peu pour qu'il en tombât quelques-unes. Mais il fallait le secouer, — cet aimable paresseux.

Il a avoué lui-même qu'il avait imité Esope, — quant au fond. Cela veut dire, en bon français, qu'il n'avait imité personne — quant à la forme.

Hélas ! j'en suis bien marri pour la mémoire du Bonhomme, mais sa forme, — c'est-à-dire sa naïveté spirituelle, — il l'avait empruntée aussi.

Prouvons.

Enfants, nous avons tous lu ses fables, et beaucoup nous sont restées dans la cervelle, la *Cigale et la Fourmi*, le *Loup et l'Agneau*, l'*Ecrevisse et sa Fille*, le *Renard et la Cigogne*, et cinquante autres aussi intéressantes.

Eh bien ! voici une fable écrite au XIVe siècle, sous Philippe de Valois ou sous Jean-le-Bon, son successeur. Elle porte pour titre :

DU REGNART ET DE LA SEGOGNE

qu'on n'a pas de peine à traduire par

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Voici ce que dit cette fable du XIVe siècle :

Regnart à qui rien n'abeli
Semont de mengier avec li
La segogne sa bonne amie ;
Elle ne li refusa mie
Qui cuid a bien être péeue
Et festoyée et bien reçue,
Ne a nulz barat n'entendi.
Regnart sus la table espandi
Plain pot de miel que il avoit
Qu'à mangier donner li devoit.
Cil vit le miel et laiche et succe
Et prie celle qu'elle manjusse ;
Mais n'en puet à soy riens traire :
Car elle n'a bec à ce faire.
Si se porpense par quel art
Elle conchiera le renart,
Renart semont : si apparcille
Trop bonne viande à merveille
La meilleur qu'appareiller pot ;
Puis si la mist dedens un pot,
Qui a le col lonc et estroit ;
Comme ampolle de voirre estoit.
Renart ni pont le col bouter ;
Ne de la viande manger ;
Mais la cigouingne bien en goûte
Qui jusqu'au fond le bec y boute.
Renart vousist à ce besoing,
Qu'il eut bec au lieu de groing.
La viande qui bon fleuroit
Et par la voire paroissoit,
Fait à renart sa fain doubler,

Et de lecherie troubler;
Bien reçoit il le conchiement
Que il trouva premierement
Si du miel l'oisel ne manja
Assés de lui se revenja.

Qui fait que à soi ne voudroit
S'il s'en repent, c'est à bon droit,
L'en trouve en droit, qui bien le quiert :
L'une bonté, l'autre requiert.
Si comme seras agréable,
Je te serai sans nulle fable :
Mais au tricheur qui sa foy ment
Faire doit-on semblablement;
Sus celi qui fait tricherie
Reviengne barat et bordie.

Je me trompe peut-être, mais il me semble que cela ressemble furieusement à la fable de J. de La Fontaine qui porte le même titre. Que vous en semble à vous, amis lecteurs ?

Une preuve peut ne pas suffire. Passons incontinent à une autre.

Celle-là porte pour titre :

LE LEU ET L'AIGNIEL

autrement dit, en français du XVIIe siècle :

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un leu et un aignel
Buvoient du ruissel
Qui descendoit du munt,
Le leu vit l'aignelet
Qui li sembla tendret;
Si le desira moult.

Un aschoison quera
De quoy il le mettra
Et à mort et à sang;
Et puis le mangera
Ainsi com il vouldra
Et fera son talent.

Il a dit à l'aignel :
Tu me lairas ta pel,
Couart et desloyal,
Tu troubles le ruissel
Dont ne m'est mie bel :
Autrefois m'as fait mal.

L'aignelet li a dit :
Entendez un petit
Raison bonne et vraie,
Vous estes par dessus,
Et je suis de ça jus,
Troubler ne la pourraie.

Dit le leu : autrefois,
Passé à jà neuf mois
M'en as tu fait despit?
Dit l'aignel : ne puet estre,
J'etois encor à nestre
Si com ma mere a dit.

Tu dis que j'ai menti
Trop sui ore amenti,
Quant si parles à moy;
J'ay esté trop souffrable :
Ce soit par le diable
Quant plus te souffreroy.

L'aignelet a mengié,
Ainsi s'en est vengié
Le leu par son outrage.
Oncques ne li meffist
L'aignelet, ni li dist
Ne forfait ne outrage.

Chascuns se doibt garder
De mauvais encontrer,
Se dame Dieu me voie.
Qui ne peut l'estriver,
A li ne doibt jungler,
Mais aler en sa voie.

Cette seconde preuve vaut-elle la première ? Je dois vous avertir qu'il y en a beaucoup d'autres, afin que vous m'arrêtiez à temps si vous ne voulez pas être accablés sous le poids de ces preuves-là !

Cette fable du *Leu et de l'Aigniel* est charmante de naïveté et de bonhomie. Il n'y a rien que ce qui doit y être : rien de trop, rien de moins. L'agneau est résigné comme la nature lui a commandé de l'être, — attendu sa destination. On sent bien, à son langage, qu'il comprend parfaitement qu'il est dans son rôle de servir de déjeuner aux loups et de dîner aux hommes. C'est à peine s'il ose hasarder une simple observation touchant l'absurdité de son féroce ennemi qui prétend que l'eau qu'il boit, à cent pas au-dessus, est troublée par lui qui boit à cent pas au-dessous. Voyez-vous d'ici un pêcheur à la ligne, perché sur l'écluse de la Monnaie, qui, pour la même raison que le loup, chercherait querelle à un pêcheur à la ligne juché sur un bateau à charbon du Pont-Royal?...

Mais, hélas! le fort a toujours raison contre le faible, — même lorsque le faible a cent fois raison. Il ne fait pas sain d'avoir trop raison en ce bas-monde, décidément!

Je sais que La Fontaine a imité cette fable-là d'une délicieuse façon, et que son

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né

vaut son prix.

Mais, est-ce que le

..... ne peut estre :
J'étois encore à nestre,

de la fable du XIVe siècle, n'a pas son prix aussi.

Ces deux citations que je viens de donner en regard des fables de J. de La Fontaine, sont extraites des collections généralement connues sous le nom d'Isopet, et qui contiennent une foule de fables traduites au XIVe siècle du grec d'Esope et du latin d'Arianus et de Nekman. Il y a plusieurs Isopet : Isopet Avionnet, Isopet Ier et Isopet II, — le dernier de très peu postérieur aux premiers. Le *Renard et*

la Cigogne est une fable tirée d'Isopet Ier; le *Loup et l'Agneau* est tirée d'Isopet II.

Ce n'est pas tout. Avant ces Isopet-là, — Avionnet ou non Avionnet, — il y avait eu cette femme-poète appelée Marie de France, qui florissait vers la fin du XIIe siècle, deux siècles environ avant les Isopet, sous le règne de Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre.

Car cette Marie de France ne vivait pas en France, — quoique Française d'origine.

« Marie aj nom, si sui de France, »

dit-elle quelque part. Marie tout court. Son nom patronymique, on l'ignore. Réfugiée en Angleterre, elle y composait un recueil de lieds et y translatait, en français d'alors, les fables des auteurs anciens. Ses lieds, elle les écrivait pour le roi d'Angleterre; ses fables, elle les écrivait par

Amour du quens Willaume
Ki flour est de chevalerie,
Et de sens e de courteisie.

Les femmes sont toujours femmes, — même lorsqu'elles sont poëtes, comme Marie de France. L'amour les pousse!

En regard du *Leu et de l'Aigniel* d'Isopet II, — et du *Loup et de l'Agneau* de J. de La Fontaine, — il est curieux de placer le *Lox et l'Engniel* de Marie de France :

Ce dist dou leu e dou aignel
Qui béveient à un rossel,
Li lox à la sorce béveit
Et li aigniaus à vaul esteit.

Irséement parla le luz
Ki mult estait contraliuz;
Par mautalent palla à lui :
Tu m'as, dist-il, fet grant anui.
Li aignez, li ad respondu :
Sire! Eh quoi donc! ne veis-tu,
Tu m'as çi ceste aigue tourblée,
N'en puis boivre ma saolée,
Autresi m'en irai, ce crei
Cum jeo vingt tut murant de sei.
Li aignelès adhunc respunt :
Sire, jà bévez vus à munt,
De vus me vient kankes j'ai beu.
— Qoi, fist li lox, maldis me tu?
L'aigneau respunt : N'en ai voloir.
Li loux li dit : Jeo sai devoir
Ce méisme me fist tes père
A ceste surce u od li ère,
Or, ad ses mois, si cum jeo crei
Qu'en retraiez, fut-il, sur mei?
— N'ière pas neiz, si cum jeo cuit.
— I coi purce, li luz a dit,
Jà me fuz tu ore contraire
E chose ke tu ne deiz faire.
Dunc prist li lox l'engniel petit
As denz, l'estrangle, si l'ocist.

Ci funt li riche robeur,
Li viscunte e li jugeur
De cux k'il unt en leur justise.
Fauxe aquoison, per cuveitise,
Truevent assez pur ax cunfundre,
Suvent les funt as plais semundre
La char lur tolent e la pel;
Si cum li lox fist à l'aigniel.

Voilà pour le style de Marie de France. Il est sobre, — mais, à cause de cela précisément, d'une éloquence incontestable. Plus sobre encore que celui de La Fontaine et des Isopet.

« N'ière pas neiz ! »

c'est tout ce que répond l'innocent *aignel* au féroce *lox*.

Et la morale de la fable, donc! Comme elle est plus directe encore ici que là!

Ainsi font les riches robeurs,
Les vicomtes et les jugeurs,
De ceux qu'ils ont en leur justice :
Chicanes pleines d'injustice
Trouvent souvent pour les confondre;
Souvent les font aux plaids semondre
Pour leur manger et chair et peau
Comme le loup fit à l'agneau !...

Hélas ! le règne des robeurs est éternel ! Les petits seront croqués par les gros jusqu'à la consommation des siècles.

« Pauvres moutons, toujours on vous tondra ! »

Heureusement qu'il reste une consolation aux humbles et aux petits — comme moi, par exemple, — avant d'être croqués par les loups et les robeurs qui tiennent le haut du pavé social : c'est de pouvoir regarder verdoyer la Poésie et la Nature, ces deux grandes consolatrices, toujours verdoyantes, — *semper virens !...*

Citons encore, en terminant, la *Cigale et la Fourmi*, due à Marie de France.

Un saives hom dist à son filz :
Filz, esgarde com li formiz
Porchace son vivre en esté
Que en hyver en ait plenté :
Soies sages et garnis tei
Si com li formiz garnit sei;
Que il ce t'aviengne autre si
Com au crequet qui au formi
Par besoing en hyver ala
Et de son blé li demanda.
Dist li formiz : ce est abet;
Or me dites, sire crequet
Dont vous serviez en esté
Quant je porchacie le blé ?
Ce dist le crequet, je chantoue
Sur ma fosse, et me delitoue;
N'avoie garde ne porpens
Que jamés fausit ce bel tens.
Sire crequet, dist li formiz
Vos entendies a deduiz,
Au chantier, à l'esbanoier,

Et je au froment porchacier
Dont je vivrai or ça dedenz,
Et vous en aureiz fain as denz,
Gart or chascun ce qu'il a.
Bien sai que qui me locra
Que me dégarnisse por vos
N'est pas de mon bien trop gelos.

C'est là le fameux

Vous chantiez? j'en suis fort aise
Eh bien! dansez maintenant!

du bonhomme La Fontaine. Mais combien la fable de la maîtresse du comte Guillaume est supérieure à la fable de l'ami de madame de la Sablière! Comme le style est ici plus souple, plus pittoresque, plus imagé! Et comme la leçon donnée par la fourmi au crequet est plus cruelle, — c'est-à-dire plus vraie! Comme la fourmi, c'est-à-dire le travail des bras, se venge plantureusement de la cigale, c'est-à-dire du travail de l'intelligence! Comme la lutte éternelle de la belle et de la bête, de l'âme et de la matière, du poète et du bourgeois, est plus brutalement et plus éloquemment représentée ici!

La brièveté — surtout dans les fables — est une qualité, je le sais, et La Fontaine a été plus sobre de phrases que Marie de France. Mais il y a des cas où il ne faut pas craindre d'être long, — pour dire davantage.

C'était ici l'occasion, afin de faire ressortir la nullité d'esprit et la sécheresse de cœur de la fourmi, toute fière — parce qu'elle travaille, l'imbécile! — d'avoir à morigéner et à donner sur les doigts à un pauvre diable de crequet qui chantait dans les sillons, en plein soleil et en pleins parfums, pendant qu'elle suait d'ahan à rapporter au logis des provisions à n'en plus finir pour les jours de froidure et de disette!

Sotte et méchante bête.

Eh! fourmi, ma mie, tu ignores, je le vois bien, que chaque créature a sa fonction ici-bas, et que tel, qui est si fier d'être attelé à l'arroi et de manier l'aiguillon, ne pourra jamais, jamais, jamais, jamais, être attelé à une œuvre d'imagination quelconque et manier la plume, le crayon ou le burin! Le bon Dieu sait bien ce qu'il fait. Il t'a créée, pécore, pour le travail et pour l'activité des pattes: Travaille! travaille! travaille! Va, viens, de ci, de là, par monts, par vaux, à la quête de l'épi, du grain, de la fortune qu'il est dans tes rapaces instincts d'amasser! Thésaurise, accapareuse, thésaurise! C'est dans ton rôle, c'est ta fonction! Mais n'injurie jamais les pauvres chanteurs ambulants qui viennent te demander un morceau de pain, lorsqu'ils ont trop « *fain as denz:* » tu as le droit de leur refuser, purement et simplement, comme une bête sans cœur que tu es, — mais tu n'as pas le droit de les injurier et de les gouailler, comme tu le fais, bête sans esprit!...

Car il ne faut pas craindre de répondre à cette lâche et misérable leçon de la fourmi, — qu'elle ait des pattes ou des souliers ferrés, c'est tout un! — par une autre leçon qu'elle ne comprendra probablement jamais, hélas! Il ne faut pas craindre de dire aux ouvriers des champs et des villes — qui font si peu de cas de l'art et de la poésie — cette vérité élémentaire, à savoir: que le fonctionnement du cerveau est tout aussi sacré que le fonctionnement des bras, tout aussi méritoire, tout aussi héroïque, tout aussi pénible, — quand il ne l'est pas davantage, — puisqu'il produit des œuvres qui souvent ont la durée de l'airain! Ne vous moquez donc pas si niaisement, rustres en sarreau et en sabots, de cet homme maigre et pâle, en habit et en souliers, qui passe tranquillement devant votre ferme: c'est un poète qui fait des livres qui consoleront vos femmes; c'est un artiste qui fait des tableaux qu'admireront vos fils; c'est un savant qui cherche — et qui trouvera — le moyen de vous rendre la vie plus légère à porter, bêtes de somme que vous êtes! Ne vous moquez pas de lui, paysans, et ne lui refusez pas le verre d'eau, le morceau de pain bis qu'il vous demande parce qu'il a soif et faim, et qu'il a oublié d'économiser les sous nécessaires à ses besoins d'aujourd'hui et de demain. Pourquoi la pelle se moquerait-elle du fourgon, — l'âne, du cheval, — la grenouille, de l'abeille, — le brin d'herbe, de l'étoile, — la fourmi, du crequet, — l'ouvrier, du poète, — le paysan, du chanteur? Toutes les créatures sont égales devant le créateur, qui les aime toutes d'un égal amour et qui les regarde toutes d'un égal regard. S'il n'avait pas pitié de vous, comme il vous haïrait, fourmis besogneuses, de haïr ainsi que vous le faites les cigales insoucieuses de l'avenir!

De l'avenir? Elles ont, ma foi, bien raison, les cigales, de ne pas se préoccuper du lendemain. Il n'y a pas de lendemain dans la vie: il n'y a qu'un jour. Le matin de ce jour-là on vous met un béguin sur vos cheveux blonds; le soir, on vous met un suaire sur vos cheveux blancs: tout est dit, vous avez vécu!

Chante, chante, chante, insouciante cigale! Chante, chante, chante, paresseux crequet! Danse même, — comme t'y convie si ironiquement la fourmi. Tu vivras bien autant qu'elle — que le pied du passant écrasera tout-à-l'heure. Tu vivras bien autant qu'elle — et tu auras chanté, dansé et ri, au moins, durant les courtes heures de ta courte existence. Elle, la fourmi, elle aura amassé — pour les autres!...

—

..

Mais voilà bien des paroles dépensées en pure

perte. Je me fais là l'avocat d'une cause jugée — et perdue. Le monde va son chemin depuis longtemps de la même façon et du même pas : il n'y a pas de raison pour qu'il n'aille pas du même train jusqu'à la fin.

Ce qui me console, je le répète, c'est qu'il nous est permis, à nous autres rêveurs tant méprisés, de regarder jusqu'au bout verdoyer la Poësie et la Nature, ces deux grandes consolatrices toujours verdoyantes, — *semper virens.*

Fleury, juin 1859.

ALFRED DELVAU.

POÉSIE DU SEIZIÈME SIÈCLE

STANCES

Quand sur moi je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminue :
Étant vieilli dans un moment,
Je ne puis dire seulement
Que ma jeunesse est devenue.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour se dérobe à mon œil,
Mes sens troublés s'évanouissent.
Les hommes sont comme des fleurs,
Qui naissent et vivent en pleurs,
Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge, à l'instant écoulé
Comme un trait qui s'est envolé,
Ne laisse après soi nulle marque;
Et leur nom, si fameux ici,
Sitôt qu'ils sont morts meurt aussi,
Du pauvre autant que du monarque.

Naguère, vert, sain et puissant
Comme un aubépin florissant,
Mon printemps était délectable.
Les plaisirs logeaient en mon sein;
Et lors était tout mon dessein
Du jeu d'amour et de la table.

Mais, las! mon sort est bien tourné
Mon âge en un rien s'est borné;
Faible languit mon espérance.
En une nuit, à mon malheur,
De la joie et de la douleur
J'ai bien appris la différence!

La douleur aux traits vénéneux,
Comme d'un habit épineux,
Me ceint d une horrible torture.
Mes beaux jours sont changés en nuits;
Et mon cœur, tout flétri d ennuis,
N'attend plus que la sépulture.

Enivré de cent maux divers,
Je chancelle et vais de travers,
Tant mon âme en regorge pleine :
J'en ai l'esprit tout hébété;
Et si peu qui m en est resté,
Encor me fait-il de la peine.

La mémoire du temps passé,
Que j'ai follement dépensé,
Épand du fiel en mes ulcères;
Si peu que j'ai de jugement,
Semble animer mon sentiment,
Me rendant plus vif aux misères.

Ha! pitoyable souvenir!
Enfin, que dois-je devenir?
Où se réduira ma constance?
Etant jà défailli de cœur,
Qui me don'ra de la vigueur
Pour durer en la pénitence?

Qu'est-ce de moi? Faible est ma main;
Mon courage, hélas! est humain;
Je ne suis de fer, ni de pierre.
En mes maux montre-toi plus doux,
Seigneur; aux traits de ton courroux
Je suis plus fragile que verre.

Je ne suis à tes yeux, sinon
Qu'un fœtus sans force et sans nom,
Qu'un hibou qui n'ose paraître,
Qu'un fantôme ici-bas errant,
Qu'une orde écume de torrent,
Qui semble fondre avant que naître :

Où toi, tu peux faire trembler
L'univers, et désassembler
Du firmament le riche ouvrage;
Tarir les flots audacieux,
Ou, les élevant jusqu'aux cieux,
Faire de la terre un naufrage.

Le soleil fléchit devant toi;
De toi les astres prennent loi;
Tout fait joug dessous ta parole :
Et cependant tu vas dardant
Dessus moi ton courroux ardent,
Qui ne suis qu'un bourrier qui vole.

Mais quoi! si je suis imparfait,
Pour me défaire m'as-tu fait?
Ne sois aux pécheurs si sévère.
Je suis homme, et toi Dieu clément!
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme père.

J'ai l'œil scellé d'un sceau de fer;
Et déjà les portes d'enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre;
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as ôté la santé,
O Seigneur! tu me la peux rendre.

Le tronc de branches dévêtu,
Par une secrète vertu
Se rendant fertile en sa perte,
De rejetons espère un jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant sa perruque verte.

Où, l'homme en la fosse couché,
Après que la mort l'a touché,
Le cœur est mort comme l'écorce :
Encor l'eau reverdit le bois;
Mais l'homme étant mort une fois,
Les pleurs pour lui n'ont plus de force.

MATHURIN RÉGNIER.



PIERRE DE PROVENCE

CLÉOMADES ET CLAREMONDE

CHAPITRE PREMIER.

De qui Pierre de Provence était fils; du tournoi qu'on donna en son honneur, et des velléités aventureuses qu'il eut, par suite des conseils d'un vieux chevalier. Comme, après cela, il prit congé de sa mère et partit pour la cour de Naples, attiré par la renommée de courtoisie de cette cour, et aussi par la réputation de beauté de la belle Maguelone.

Quelque temps après l'émancipation chrétienne de la Gaule, le comte Jehan de Cerisel, heureux époux de la belle d'Albara, donnait des lois à la Provence, et faisait louer sa sagesse et bénir sa bonté par ses nombreux et fidèles sujets.

Un fils unique, gage de l'amour le plus tendre, faisait la joie et la consolation du comte et de la comtesse de Cerisel. Ce fils, aux premières heures de sa naissance, avait reçu le nom de Pierre, en souvenir de l'humble pêcheur du lac de Génésareth, devenu le prince des apôtres; ce qui était un bon patron pour un jeune homme noble, destiné aux nobles aventures; car saint Pierre, malgré son triple reniement, n'avait pas hésité à tirer l'épée hors du fourreau dans le jardin des Oliviers, et à couper l'oreille de Malchus, l'un des serviteurs du grand-prêtre Caïphe. Il en portait les attributs pour armes parlantes, et des clefs peintes sur son bouclier et brodées sur ses vêtements, lui servaient de devise et de parure. Lui aussi devait un jour tirer l'épée pour la défense des justes, et faire des folies chevaleresques en l'honneur des opprimés!...

Le jeune Pierre, à peine sorti de l'adolescence, joignait à tous les agréments de la jeunesse une

force prématurée, une taille élevée, des yeux pleins de feu, une démarche altière et l'appétit des grandes choses. C'est ainsi que s'annoncent d'ordinaire les héros.

Le comte et la comtesse de Cerisel, fiers de ce rejeton de leur race, qui promettait de l'illustrer davantage encore, crurent le moment arrivé de l'initier à la chevalerie, et, en conséquence, ils appelèrent à leur cour les princes de leur sang et les chevaliers les plus distingués de leurs états. Des fêtes brillantes eurent lieu à cette occasion et, au bout de quelques jours, Pierre fut armé chevalier par Henri de Provence, son oncle.

Pour donner plus d'attrait et une sorte de consécration à cette grave cérémonie, on organisa un tournoi où Pierre jouta tout naturellement avec les plus experts et les plus courageux et où tout l'honneur du triomphe lui revint, comme pour pronostiquer la brillante carrière qu'il avait à parcourir. Sa mère voulut lui poser sur la tête la couronne qu'il avait si bien gagnée, et il la reçut avec la même joie et le même orgueil que si elle lui avait été remise par une dame d'amour.

On l'embrassa, on le félicita, on le combla de prophéties plus ou moins exagérées, mais toutes sincères; on ne craignit pas de lui prédire les aventures les plus étonnantes et les triomphes les plus éclatants. Un vieux chevalier provençal, couvert de blessures honorables qu'il avait reçues en portant, pendant quarante ans, la bannière de son souverain, vint embrasser le jeune comte et l'admirer avec une cordiale franchise; puis, les entrailles émues pour lui comme pour son propre fils, il ne craignit pas de lui parler avec cette fière liberté que la vraie vertu donne aux vieillards pour l'inspirer à la jeunesse.

— Sire Pierre, lui dit-il, chaque âge a ses devoirs : à partir d'aujourd'hui vous commencez à en avoir de sérieux. Vous avez rempli à merveille ceux de prince et de damoiseau. A peine avez-vous reçu l'ordre de la Chevalerie, que les palmes de la victoire et de l'honneur vous sont acquises; mais ce ne sont encore que les prémices de celles que vous devez conquérir un jour. La maison paternelle, où vous amolliraient des caresses trop douces, n'est plus faite pour vous dès cette heure. Les grands hasards belliqueux et les douces fortunes d'amour vous attendent. N'avez-vous pas entendu hier ce chevalier italien vanter la valeur et la courtoisie qui règnent dans la cour de Naples, ainsi que les incomparables charmes de la belle Maguelone, héritière de ce beau royaume après la mort de son père, le bon roi Maguelon? Les plus illustres et les plus vaillants princes de l'Europe travaillent à mériter la main de cette adorable princesse. C'est à cette cour que votre vieux serviteur voudrait vous voir porter vos pas. C'est là que, triomphant des rivaux les plus audacieux ou les plus aimables, par votre valeur et par votre courtoisie, vous pourriez vous signaler dignement, mieux encore qu'à la cour de votre digne père. La belle Maguelone est une conquête précieuse, qui doit tenter le cœur de tout vaillant gentilhomme; peut-être, en cachant quelque temps votre haute naissance et en ne faisant briller que les dons naturels dont vous êtes orné, parviendrez-vous à vous en faire aimer. Conquête difficile, mais, par cela même, glorieuse!

— Ah! mon cher Castellanos, s'écria le prince en embrassant le vieux chevalier pour la bonne inspiration qu'il lui soufflait là; je veux suivre à l'instant vos conseils! Vous avez raison : je me sens né pour les grandes aventures, pour les nobles périls, pour les fortunes éclatantes... Je n'attendais que le moment d'être armé chevalier pour partir... Mais j'ignorais encore de quel côté, en quel coin du monde je devais aller... Le portrait charmant qu'on a fait cent fois devant moi de la princesse Maguelone était gravé depuis longtemps dans mon cœur en traits de feu : vous venez de me décider. Je n'hésite plus : j'irai à Naples... lorsque j'en aurai obtenu l'autorisation du comte mon père et de la comtesse ma mère, ce qui me sera peut-être bien difficile, hélas!...

— Il est vrai, reprit le vieux Castellanos, que vous êtes l'unique rejeton et l'unique espérance de vos vénérés parents... Il est vrai que, dans le premier moment, le cœur déchiré par votre résolution, ils vous répondront par un refus. Mais, ne désespérez pas. Leur tendresse égale leur équité : ils comprendront, à votre insistance, que c'est un devoir pour vous d'aller acquérir de la gloire, et que c'est un devoir pour eux de ne pas s'opposer à votre départ. Ils seront alors les premiers à vous presser d'aller continuer leurs nobles aïeux sur les champs de bataille de l'Europe...

Tout ce que le vieux chevalier avait prévu arriva, lorsque, le lendemain de cet entretien, le jeune Pierre eut confié à son père et à sa mère ses projets de départ. L'un et l'autre s'y opposèrent d'abord avec toute l'énergie de leur tendresse pour ce fils adoré; puis, petit à petit, leur résistance mollit devant les paroles respectueuses et fermes qu'il leur répondit, en alléguant l'honneur de leur illustre nom et l'impérieux besoin qu'il éprouvait de l'illustrer encore par des actions d'éclat.

— Partez donc, cher fils, lui dit la comtesse de Cerisel avec une douce mélancolie; partez donc, puisqu'aussi bien il est dans notre rôle, à nous autres mères, de nous voir arracher tôt ou tard le fruit de nos entrailles, fille ou garçon, fille pour l'abandonner aux bras d'un époux, garçon pour le livrer aux hasards des combats!... Nous ne sommes mères que pendant de courtes années, celles pendant lesquelles ces enfants, nés de notre sang et nourris de notre chair, se développent et grandissent sous nos yeux avides et inquiets!... Et encore, pendant cette rapide période, que de secousses! La mort n'est-elle pas là qui guette cette innocente proie et qui souvent nous l'arrache, comme plus tard nous l'arracheront le mariage ou les combats chevaleresques?... Non, en vérité, non! nous ne sommes vraiment mères, et mères heureuses, que pendant que ces enfants remuent dans notre sein... Ils sont trop bien là, nous les protégeons trop bien là pour qu'ils puissent périr!... En tout cas, nous péririons ensemble!... Partez donc, mon cher fils, puisqu'ainsi le veulent la loi du monde et la volonté du ciel!... Partez, mais revenez-nous vite, glorieux et vivant, vivant et heureux surtout!...

Ainsi parla la comtesse de Cerisel, en remettant trois anneaux d'or à son fils, avec prière de ne jamais s'en séparer, quoi qu'il arrivât. Puis elle l'em-



brassa avec la tendresse passionnée d'une mère encore jeune.

Pierre, alors, reconnaissant de tant d'affection, fléchit respectueusement les genoux, baisa les belles mains de sa mère et lui demanda sa bénédiction, ainsi que celle de son père.

— Sois courageux, honnête et bon ! lui dit le comte, en étendant ses mains au-dessus de sa tête et en le bénissant.

CHAPITRE II.

De l'arrivée de Pierre de Provence à Naples ; de sa victoire dans les joutes données en cette ville, en l'honneur du prince de Spolette ; et de son émotion en présence de la belle Maguelone.

Au bout de quelques jours, Pierre de Provence quitta la cour de son père, suivi d'un seul écuyer et d'un sommier chargé d'or. Quinze jours après, il était à Naples, sans avoir rencontré la moindre aventure sur son chemin.

Précisément, le roi Maguelon venait de faire proclamer, à son de trompe, un tournoi en l'honneur de Henri Caprana, souverain de la marche d'Ancône et de Spolette. Cette nouvelle, on le comprend, réjouit d'aise le cœur du jeune prince provençal : c'était un début!

L'usage était alors, dans toutes les cours de l'Europe qui donnaient de semblables fêtes, l'usage était alors d'admettre à l'honneur de combattre, tout étranger, quel qu'il fût, pauvre ou riche, sans l'obliger à déclarer son nom et sa patrie, mais pourvu seulement qu'il fût armé et monté comme tout chevalier devait l'être. C'était ce qu'on pouvait appeler l'hospitalité de l'épée.

Pierre de Provence sentit toute l'importance du rôle qu'il allait jouer pour la première fois, car le tournoi donné par son père et où il avait été vainqueur, ce tournoi ne comptait pas pour lui. Il considérait celui-ci comme un véritable début. Et les débuts sont tout dans la vie ! C'était sans doute pour cela que les anciens Romains attachaient tant d'importance à sortir de leurs maisons, le matin, un pied le premier plutôt que l'autre : la journée s'en trouvait influencée en bien ou en mal. Qu'est-ce donc que la vie, si ce n'est pas une grande journée ?...

En conséquence, le jeune prince se prépara pendant toute la nuit à paraître avec avantage à ce tournoi, qui devait avoir une influence décisive sur sa vie. Il pensa à sa mère, et aussi à Maguelone, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il lui semblait aimer déjà, et qui devait se trouver, tout naturellement, à cette fête brillante. Vaincre d'abord ; ensuite, vaincre devant elle !...

Cette veillée des armes lui fut favorable : elle ne lui donna pas du courage, il en avait une provision suffisante ; elle lui donna une confiance en lui qu'il n'aurait peut-être pas eue en toute autre circonstance. Aussi, fut-il admis d'emblée dans la lice, lorsqu'il se présenta devant les juges du camp, séduits par son air distingué et par la grâce avec laquelle il maniait son cheval.

Bientôt le roi de Naples et sa fille, l'incomparable Maguelone, parurent au balcon qu'on avait préparé pour eux ; et à leur suite vint la cour, aussi nombreuse que brillante. Le signal fut donné et les joutes commencèrent.

Henri Caprana rompit la première lance avec un chevalier espagnol : l'honneur de cette première joute fut égal entre eux. Le second chevalier qui se présenta perdit ses étriers, et laissa tomber sa lance sans toucher Caprana. Mais cette lance, en tombant, fit trébucher le cheval que montait le prince de Spolette, qui fut ainsi désarçonné. Désarçonné ne voulait pas dire vaincu, puisqu'en somme Henri Caprana avait été renversé par son cheval et non par son adversaire ; cependant celui-ci, par une subtilité qui faisait honneur à son imagination beaucoup plus qu'à sa loyauté, prétendit garder pour lui seul l'honneur de la joute. Les juges de la lice, qui avaient moins d'imagination et plus d'équité, lui refusèrent cet honneur, qu'il persista à réclamer. Devant cette évidente mauvaise foi le prince de Spolette refusa de jouter une seconde fois avec lui aussi bien qu'avec tout autre, et comme Achille, se retirant pour bouder sous sa tente, il se retira dans la loge royale, à côté de Maguelon et de Maguelone.

Le chevalier qui avait la prétention de l'avoir vaincu, resta seul dans la lice, en disant bien haut et bien orgueilleusement que Caprana lui cédait la place de tenant et qu'il la soutiendrait contre tous les chevaliers étrangers. Pierre de Provence, que sa sympathie entraînait vers le prince de Spolette, résolut alors de châtier l'insolence et de rabaisser la superbe de celui qui prétendait abuser de sa retraite ; il s'avança. Mais avant qu'il eût pu se mettre sur les rangs, deux autres chevaliers s'étaient présentés dans la même intention que lui et avaient été renversés dans la poussière de la lice.

Pierre sentit redoubler son ardeur et son envie de se mesurer avec cet arrogant chevalier qui, fier de ses deux victoires, incontestées celles-là, se promenait en provocateur dans la lice, en appelant du geste et de la voix des adversaires dignes de lui. En conséquence, il poussa son cheval en avant, et les passes commencèrent.

Tous les regards étaient fixés sur ces deux combattants, qui intéressaient à un point de vue différent : le premier, à cause de son arrogance, le second à cause de ses allures tranquilles et des clefs qu'il portait sur son armure. Au bout de quelques instants, Pierre envoyait rouler sur la poussière cheval et cavalier, et, après avoir salué respectueusement la cour et les juges du camp, il allait s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joute le rendait maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de chevaliers se présenta pour lui disputer cette place si vaillamment conquise ; tous furent obligés de lui céder le laurier, et les acclamations générales confirmèrent le jugement qui le déclarait vainqueur.

Le bon roi Maguelon, en face de ce succès, voulut en connaître l'auteur.

— Prince, dit-il à Henri Caprana, allez-moi qué-

rir, s'il vous plaît, ce brave chevalier inconnu qui porte des clefs sur son armure, sans doute les clefs symboliques avec lesquelles il compte ouvrir les portes de la gloire. Je veux le féliciter et le remercier de l'honneur dont il a illustré cette fête que vous auriez également illustrée vous-même, n'avait été ce vilain chevalier qui vous a si déloyalement chicané votre victoire...

Le prince de Spolette s'inclina, descendit du balcon royal et alla avec empressement vers Pierre de Provence qu'il prit par la main et qu'il conduisit devant la cour assemblée. Pierre, alors, délaça son casque, et l'agitation de la lutte faisant briller son teint des plus vives couleurs, sa jeunesse et sa beauté donnèrent de la surprise et de l'admiration à toute la cour de Naples. Ce ne fut qu'un cri, mais un cri flatteur, qui dut chatouiller agréablement l'orgueil du fils du comte de Cerisel. Le roi, surtout, fut enthousiasmé, et il le présenta lui-même à la princesse sa fille, pour recevoir de ses belles mains le prix qu'il venait de remporter.

Les destinées sont certainement écrites quelque part au ciel. Il y a des âmes-sœurs qui se cherchent et se rencontrent. L'impression de ce premier moment fut égale pour l'incomparable Maguelone et pour le jeune prince de Provence. Leurs yeux devinrent plus brillants dès que leurs regards se rencontrèrent; mais bientôt un trouble secret, qu'ils n'avaient jamais éprouvé jusque-là, les leur fit baisser à tous deux. A peine Maguelone put-elle poser la couronne d'une main tremblante sur la tête de Pierre. Pierre, éperdu, la baissa jusque sur les genoux de Maguelone; et, n'osant plus jeter sur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un soupir.

— Chevalier, lui dit le roi Maguelon avec bonté, je suis trop heureux de votre succès pour ne pas m'intéresser complétement à vous et vous prier de me dire et votre nom et votre naissance, qui l'un et l'autre doivent être dignes des actions d'éclat par lesquelles vous débutez dans la chevalerie...

— Sire, répondit respectueusement Pierre, ma naissance n'a rien d'intéressant, mon nom n'a rien d'illustre : je ne suis qu'un pauvre chevalier français en quête d'aventures glorieuses, voilà tout.

— C'est bien dommage! ne put s'empêcher de s'écrier Maguelone d'un air attendri, mais un peu triste.

— Ah! dit le bon roi Maguelon, noblesse et modestie vont si bien ensemble, que je soupçonne ce chevalier de nous cacher qu'il est du plus haut lignage... Mais je ne l'en estime que davantage : mieux vaut à la vertu de s'honorer de ses actions que du nom de ses aïeux... Tout annonce en lui vaillance et gentillesse. Chevalier aux clefs, vous irez loin, je vous le prédis; et je serais fier de vous avoir pour fils!...

Pierre de Provence prit respectueusement congé du roi, sans oser regarder Maguelone, qui ne cessait pas de le regarder, et il se retira, avec sa couronne et son trouble, dans l'humble asile qu'il avait choisi en arrivant à Naples.

CHAPITRE III.

Ce qui arriva de la rencontre de Pierre de Provence et de la fille du roi de Naples; comme, ensuite, Maguelone, après deux jours d'attente, imagina un moyen très simple de revoir l'aimable chevalier français.



Le jeune prince de Provence sentit un secret plaisir à se trouver seul et à voir finir le jour. Les ombres mystérieuses de la nuit conviennent à merveille aux amants, surtout dans les premiers moments de la passion. Cela leur permet de s'isoler complétement du reste du monde et d'être ainsi tout entiers à l'objet de leur culte. Ils ne voient personne que la personne aimée. Les aveux qu'on se fait à soi-même et ceux qu'on fait à la femme qu'on aime, on ne les fait ordinairement que la nuit. Le grand jour effraie l'amour.

Pendant que Pierre s'abandonnait tout entier à ces rêveries pleines de charme, sans oser espérer que l'incomparable Maguelone pût trouver le même charme à penser à lui, la jeune princesse, de son côté, ne pouvait s'empêcher de soupirer en se rappelant la beauté, la jeunesse et la vaillance du chevalier aux clefs.

On le voit, le malin archerot de Cythère avait percé ces deux jeunes cœurs de la même flèche : adorable blessure, dont on ne meurt jamais!... Ni Pierre, ni Maguelone ne dormaient. Tous les deux se retournaient sur leur couche virginale, en murmurant des mots inconnus, premiers bégaiements d'un amour qui allait bientôt parler si haut en eux. Pierre regrettait de n'avoir pas su profiter des marques de sympathie du bon roi Maguelon, pour s'assurer un libre accès dans sa cour, c'est-à-dire un moyen permanent de voir et d'admirer l'incomparable Maguelone. Maguelone, de son côté, pensait, en soupirant de plus en plus fort, qu'il fallait que ce chevalier aux clefs fût aussi froid qu'il était beau, pour avoir été insensible à ses charmes, ou que sa naissance fût bien obscure, pour qu'il semblât avoir renoncé de lui-même à jouir des droits qu'il avait acquis par sa valeur.

Ainsi pensaient ces deux beaux enfants.

Pierre de Provence passa deux jours dans sa triste retraite, sans oser imaginer un prétexte pour reparaître à la cour du bon roi Maguelon; et ces deux jours parurent assez longs, assez douloureux même à la jeune Maguelone, pour la déterminer à saisir le seul moyen de ramener le chevalier inconnu, le chevalier de ses rêves. La gloire dont il s'était couvert dans le premier tournoi, lui fit présumer que le désir d'en acquérir une nouvelle le ferait reparaître. Les femmes qui aiment sont décidément plus ingénieuses que les hommes!...

L'idée de Maguelone était simple comme bonjour; mais enfin, c'était un moyen de retrouver son bel inconnu, qui, il faut l'avouer, quoique amoureux,

n'avait pas même trouvé un moyen quelconque de se rapprocher de la belle princesse à laquelle il ne cessait de rêver. Rêver, c'est fort bien, assurément; mais agir vaut encore mieux. On ne prouve guère sa flamme en rêvant toujours : c'est une flamme inféconde qui vous incendie tout seul et ne consume pas un autre cœur que le vôtre. Les femmes ne détestent pas les rêveurs; elles sont très contentes qu'on pense à elles; mais elles sont plus contentes encore lorsqu'on leur dit qu'on y pense...

Maguelone s'applaudit donc de son idée, et, sans plus tarder à la mettre à exécution, elle se leva, dès l'aurore du troisième jour, et courut réveiller le bon roi Maguelon.

— Que faites-vous donc, cher père, lui dit-elle, de tant de chevaliers que vous laissez oisifs dans votre cour et qui brûlent sans doute de signaler leur courage et leur adresse? Il y a trois jours, vous avez fait proclamer des joutes en l'honneur du prince de Spolette; ne m'aimez-vous donc pas assez pour en faire proclamer, dès aujourd'hui, de nouvelles en mon nom?...

En disant cela, la charmante princesse caressait doucement les vieilles joues de son père avec ses jolies mains d'albâtre, et lui présentait à baiser un front candide et pur que le hâle des passions n'avait pas encore mordu. Les jeunes filles savent bien ce qu'elles font, quand elles agissent ainsi. Le père qu'elles cajolent est toujours homme, et il se trouve vaincu avant d'avoir essayé de lutter.

Le bon roi Maguelon adorait d'ailleurs l'incomparable Maguelone. Il ne trouva pas étrange qu'elle vînt le réveiller d'aussi grand matin pour lui demander une chose qu'elle eût pu lui demander à un autre moment. Il se contenta de lui répondre, en l'embrassant tendrement :

— Oui, chère fille, tu as raison... et je te remercie d'avoir songé à cela... Je te laisse maîtresse de tout; ordonne toi-même tout ce que tu voudras dans ma cour, dont tu es, tu le sais bien, friponne, la véritable souveraine!...

Lors il fit immédiatement réveiller le grand-sénéchal du palais, qui avait à peu près le même âge que lui et qui, malgré cet âge, accourut aux ordres de son maître, violemment intrigué par la matinalité inaccoutumée dont ce dernier faisait montre ce jour-là.

A l'aspect de l'incomparable Maguelone qui, dans sa précipitation à venir trouver son père, avait à peine pris le temps de se vêtir, le vieux sénéchal, ébloui et transporté, crut voir Vénus elle-même sortant de l'onde. Il ne manquait en effet que les colombes et la conque de nacre pour que la ressemblance fût complète. Le léger et transparent vêtement dont elle était revêtue jouait assez bien le rôle d'écume. Le vieux sénéchal, à qui le respect commandait de cligner un peu de l'œil et ne voir qu'à moitié ce qui était devant lui, cligna mal les yeux et put admirer à son aise, pendant le court espace de temps, trop court, hélas! qu'il lui fut donné de rester là. Il sut même tant de gré à Maguelone de l'agréable impression qu'elle avait faite à son insu sur lui, qui se croyait à l'abri des impressions de ce genre, qu'il lui sourit de son plus aimable sourire et lui baisa la main avec le plus ardent respect.

— Je suis prêt à voler à vos ordres, incomparable princesse! lui dit-il d'une voix émue.

— Faites savoir à toute la ville, répondit Maguelone en souriant de l'empressement galant du bonhomme, que des joutes vont encore avoir lieu en l'honneur de la fille du roi de Naples, et convoquez, à son de trompettes, le ban et l'arrière-ban des chevaliers qui peuvent se trouver dans cette ville.

— Vous n'avez plus rien à m'ordonner, incomparable princesse? demanda le grand-sénéchal, qui aurait bien voulu rester encore pour savourer plus longuement l'admiration que lui causait le déshabillé enchanteur de l'adorable jeune fille.

— Non, grand-sénéchal, non. Seulement, faites vite, je vous prie, faites vite!...

Le grand-sénéchal s'inclina respectueusement en signe d'assentiment, et sortit à reculons, pour voir et admirer encore.

CHAPITRE IV.

Des progrès de l'amour mutuel de Pierre de Provence et de la belle Maguelone. Comme ce prince fut une seconde fois vainqueur du tournoi donné par le roi de Naples en l'honneur de sa fille, et du prix qu'il en reçut.

Bientôt le son aigu des trompettes retentit dans toute la ville de Naples. Les hérauts d'armes, couverts de leurs vêtements armoriés, allèrent convoquer les princes souverains. Quant aux autres chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil par cet appel des clairons, ils se mirent incontinent à faire préparer leurs chevaux, à faire fourbir leurs armes et leurs armures et à s'habiller le plus splendidement qu'il leur était possible, selon leur rang et leur fortune.

Pierre de Provence, on le pense bien, aimait trop pour dormir. La jeunesse aime les longs sommes et les molles voluptés du repos; mais les amoureux ne savent pas se reposer : ils ne dorment que d'un œil. Leur cœur veille.

Le bruit éclatant des trompettes n'eut donc pas beaucoup de peine à le réveiller. Il l'écouta d'un air joyeux. Il lui semblait que c'était l'annonce de son bonheur, la proclamation de sa félicité que venaient de faire là les hérauts d'armes, en venant proclamer les joutes nouvelles en l'honneur de l'incomparable Maguelone.

— Je vais enfin la revoir! s'écria-t-il en s'habillant à la hâte.

— Je vais enfin le revoir! disait de son côté la princesse, fille du bon roi Maguelon, en s'habillant avec une célérité inaccoutumée.

Touchant accord de deux âmes jumelles, n'est-ce pas?

Jamais, au grand jamais, il faut signaler cela

comme une chose excessivement rare, jamais la toilette d'une jeune et belle princesse ne fut si courte! Et, cependant, jamais Maguelone n'avait été si belle!

Parée, brillante du feu des diamants, et plus encore des roses de sa jeunesse et de sa beauté, tenant dans la main une chaîne d'or enrichie de pierreries, qui devait être le prix du vainqueur, Maguelone n'attendit pas que son char et ceux de sa suite fussent préparés. Elle marcha du pas léger d'une jeune et blonde déesse, vers les lices, en ce moment fermées. Ses dames d'honneur la suivaient de loin, en murmurant du peu de temps qu'elles avaient eu pour s'habiller et se parer. Sa bonne nourrice, elle-même, qui ne la quittait jamais, arriva toute essoufflée, en lui disant tout bas, d'un air de doux reproche :

— Eh ! bon Dieu, ma fille, qu'avez-vous donc aujourd'hui ?... Jamais je ne vous vis éveillée si matin! Et cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme aux dames de votre suite...

— Ah! nourrice! nourrice! répondit Maguelone; je n'aurai peut-être bientôt que trop de choses à te dire!...

La princesse était déjà sur son balcon.

Les chevaliers qui se disposaient à combattre, accouraient de toutes parts ; mais qui pourrait précéder un amant qui va revoir la femme qu'il aime? Pierre, on le devine, était arrivé le premier à la barrière de la lice, qui n'était pas encore ouverte; et, plus hardi que les autres chevaliers, il l'avait fait franchir à son beau destrier, afin de s'emparer de la place de tenant.

Au même instant, Maguelone s'asseyait sous le dais qu'à peine on avait eu le temps de préparer. Leurs regards se croisèrent tout naturellement, et tous deux tressaillirent des pieds à la tête, comme mus par le même ressort.

Quel moment pour l'amoureux Pierre de Provence, qui reconnut la souveraine de son âme! Quel moment aussi pour Maguelone, qui ne voulut plus dès-lors douter que l'amour n'eût guidé le chevalier aux clefs pour lui faire sauter la barrière de la lice, et pour rompre la première lance en son honneur!...

Le bon roi Maguelon arriva bientôt, avec les retardaires de sa cour, et la joute commença.

Le courage, la force, l'adresse et, par-dessus tout, l'amour du jeune Pierre de Provence rendirent son succès peu douteux. Un, deux, trois, quatre, cinq chevaliers se présentèrent pour lutter avec lui : il les renversa successivement avec une grâce, une aisance, une habileté, une vaillance, qui lui valurent les suffrages et les applaudissements de tout le monde. Les juges du camp le ramenèrent une seconde fois au balcon royal pour recevoir le prix de sa victoire.

— Oh ! pour cette fois, sire chevalier aux clefs, lui dit le bon roi Maguelon, vous ne vous déroberez plus aux honneurs qui vous sont dûs !... Il y a longtemps, j'en fais l'aveu, que je n'ai vu chevalier plus brave, plus modeste et plus avenant que vous. Dorénavant, je veux que vous logiez dans mon palais et que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne !...

Pierre n'eut garde de refuser. Il voyait dans tout cela la main de la Providence, qui se plaisait à lui aplanir le chemin qui devait le conduire au bonheur. Un regard éloquent de Maguelone lui rendit les ordres du roi plus sacrés et plus doux encore. Maguelone le remerciait d'avoir accepté; elle le remerciait d'avoir remercié son père!

Sautant alors légèrement à terre, Pierre de Provence délaça précipitamment son gantelet de buffle recouvert d'acier, et présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon royal, en même temps que d'autres chevaliers, tout aussi galants et aussi empressés à plaire que lui, s'approchaient de la princesse pour remplir le même office. Maguelone ne put s'empêcher de préférer sa main, et même de s'appuyer avec un mol abandon sur son bras.

Ah! quel moment pour l'amoureux Pierre! Comme son cœur fut délicieusement rémué par des sentiments nouveaux pour lui! Comme, de son coté, en remarquant le trouble du chevalier aux clefs, la naïve Maguelone se sentit rougir, pâlir, transir et se pâmer!... Ah! enchantements, ivresses, frémissements des premières heures de l'amour, comme vous rachetez bien, pour l'homme, toutes les tristesses de la vie! Il suffit de vous avoir éprouvées une fois pour que votre souvenir parfume toute une existence, même celle que troublent et ravagent les passions mauvaises! Premières heures de l'amour, vous êtes la joie des dernières heures de la vie!...

Le bonheur de Maguelone faillit cependant avoir sa goutte d'absinthe. Troublée par le trouble contagieux de son amant, elle posa d'un air distrait son pied mignon sur la dernière marche du balcon royal, et glissa sans s'en apercevoir. Elle serait tombée, si Pierre ne l'eût retenue.

Cette chute, qui effraya la princesse l'espace d'un éclair, renforça tout naturellement le bonheur de Pierre de Provence, car il ne put s'empêcher de serrer tendrement Maguelone dans ses bras amoureux; et, de peur qu'elle ne se fût blessée, bien qu'il sût le contraire, il la porta ainsi sur son chariot à coté du bon roi Maguelon, qui, en reconnaissance, l'obligea à y monter avec lui. Le prétexte était heureux!

CHAPITRE V.

Comme Maguelone, n'y tenant plus, éprouva le besoin de confier à sa nourrice le secret de son amour, en la priant d'imaginer un moyen pour découvrir, à son tour, le secret de la naissance du chevalier aux clefs.

Malheureusement, plus l'amour semblait favoriser Pierre de Provence, plus ce jeune et intéressant chevalier devenait timide. Il ne savait pas exactement si Maguelone l'aimait; il s'en doutait seulement un peu. Mais, comme le bonheur dont il jouissait lui venait d'elle, de sa présence, de son commerce, de son sourire, de sa parole, du parfum qu'elle répandait autour d'elle, il se croyait sous un charme magique et il avait peur de le rompre. Adorable apanage de l'amour vrai, que la timidité! Les femmes qui ont trop vécu la dédaignent comme

ennuyeuse; mais celles dont le cœur s'ouvre pour la première fois à l'amour, comme une fleur au soleil, comprennent seules quels raffinement de chaste volupté il y a dans cette aimable vertu des jeunes cœurs, dont elle est comme la première enveloppe. Un homme timide est toujours doublé d'un homme, en somme : il ne s'agit que d'attendre. Alors l'enveloppe tombe, la timidité s'évanouit et l'homme reste.

Admis à la cour, à la table royale, aux fêtes qui se succédaient de jour en jour, et qui faisaient de Naples une autre Capoue, Pierre de Provence s'observa scrupuleusement, dans la crainte de perdre, par la plus légère imprudence, le sort enivrant dont il commençait à jouir. Il se contenta d'être aimable, tout en étant réservé, discret et respectueux, et son amabilité fut encore plus remarquée que sa vaillance dans le tournoi. On le recherchait, on l'aimait, on l'admirait, soit qu'il s'exerçât à des jeux d'adresse, soit qu'il exécutât, avec une grâce particulière, les danses charmantes de son pays. Mais de tous les applaudissements qu'on lui prodiguait il n'était sensible qu'à ceux qu'il lisait dans les beaux yeux de Maguelone.

Il y a une chanson provençale qui dit que l'amour, les premiers jours, a l'air d'un doux enfant qui tette, mais que bientôt il devient grand et fort et ne nous parle plus qu'en maître despotique. Cruel et charmant enfant!... Maguelone l'éprouvait bien ; déjà le sommeil ne fermait plus ses yeux, qui sans doute tenaient à rester toujours ouverts pour pouvoir toujours contempler des traits chéris ; déjà les ténèbres de la nuit ne faisaient qu'augmenter son agitation et multiplier ses soupirs. L'enfant malin ne tettait plus : il grandissait rapidement.

La nourrice de cette jeune et intéressante princesse l'aimait trop sincèrement pour ne pas s'apercevoir du changement survenu tout-à-coup dans ses manières d'être. Toutes les nourrices, en outre, sont aussi curieuses que tendres. Celle-ci vint donc une nuit s'asseoir familièrement sur le lit de Maguelone, et, après l'avoir embrassée, elle la questionna.

Maguelone ne lui répondit pas tout d'abord. Voyant son beau sein agité, oppressé même par quelque grand secret qu'elle n'osait découvrir, la fidèle nourrice insista avec toute l'autorité maternelle que lui donnaient son âge et son état. Maguelone, alors, bien doucement entraînée, se jeta dans ses bras pour y cacher sa rougeur et murmura avec une langueur pleine de séduction :

— Nourrice, j'aime le chevalier aux clefs, si brave, si beau, si tendre, si doux, le vainqueur du tournoi et le vainqueur de mon âme!... Je l'aime, nourrice, je l'aime!...

Cet aveu fait, Maguelone fut soulagée. Elle éprouvait depuis si longtemps le besoin de le faire à quelqu'un !

La nourrice n'était plus jeune : elle n'entendit pas de cette oreille-là, qu'elle avait un peu dure... Elle commença, en conséquence, par lui faire toutes les représentations que doit faire, en pareille occurrence, une mère un peu sévère. Mais Maguelone eut des airs si câlins, des yeux si suppliants, des mots si caressants, que la pauvre nourrice vit bien que toute la sévérité du monde n'y ferait rien, et elle prit le parti de ne lui parler que comme une mère bien tendre et bien faible. C'était par là qu'elle aurait dû commencer !...

— Tu vois, chère nourrice, lui dit Maguelone, à quel point il m'est important de savoir quelle est la naissance du chevalier aux clefs... Crois que mon cœur est assez noble, assez courageux pour éteindre ou ma vie ou mon amour, si ce chevalier n'est pas digne de ma main... Toi seule, chère nourrice, peux éclaicir le mystère qu'il se plaît à nous faire de sa naissance ; et je te conjure, au nom de ton amitié pour moi, de trouver le moyen de lui parler en particulier.

La nourrice résista peu; son arsenal d'objections et de remontrances était épuisé. D'ailleurs, le sire chevalier aux clefs lui paraissait charmant, et, tout en disant à Maguelone qu'il fallait l'oublier, elle en parlait sans cesse avec enthousiasme. C'était ce qu'on appelle jeter de l'huile sur le feu. Aussi la belle princesse de Naples, heureuse de cet entretien, où il n'était question que de son cher chevalier, le prolongea le plus longtemps qu'elle put, et cela sans grands efforts d'imagination. L'amour chantait encore sa chanson charmante sur les lèvres de corail de Maguelone, que déjà l'allouette chantait au dehors sa chanson matinale. Les premiers rayons du soleil brillaient lorsque la nourrice sortit de la chambre de sa mie, bien déterminée à chercher et à découvrir le mystérieux chevalier aux clefs, afin de savoir de lui le secret que Maguelone tenait tant à savoir.

CHAPITRE VI.

Des moyens qu'employa la nourrice de la princesse pour parler au chevalier aux clefs et des deux anneaux qu'il lui donna en guise d'attachement à Maguelone. Joie mutuelle de ces deux amoureux.

La nourrice de Maguelone savait, nous ne savons comment, que le chevalier aux clefs ne manquait pas de se rendre tous les matins à la grande église de Naples. C'était déjà un renseignement précieux, qui lui permettait de se mettre en relation avec Pierre de Provence sans trop se compromettre par des investigations douteuses. Elle alla à la grande église, bien enveloppée dans sa mante, à l'heure où il avait l'habitude d'y venir, et elle se plaça près du bénitier, supposant avec raison que cette place était la meilleure pour voir entrer et sortir les gens.

Pierre de Provence, en effet, élevé par la plus pieuse des mères, suivait assidûment les offices, et ne manquait jamais d'adresser au ciel une fervente prière pour la réussite de son amour profane. Il avait tous les désirs, sans en distinguer aucun ; cet amour était si pur, si loyal, qu'il n'imaginait pas que la Divinité pût en être offensée ; et c'était de la meilleure foi du monde qu'il demandait chaque jour au Père commun de tous les hommes, comme au Créateur de la félicité la plus pure, de rendre Maguelone sensible. Il ignorait, le naïf amoureux, que Maguelone faisait, de son coté, une pétition semblable, adressée au Roi des rois.....

Pierre arriva à l'église peu de moments après la nourrice, qu'il reconnut facilement et qu'il salua avec empressement, sachant combien elle était chère à sa chère Maguelone. La nourrice lui rendit son salut d'un air doux et riant, et, comme il y avait en ce moment peu de monde dans l'église, elle s'approcha de lui.

— Sire chevalier, lui dit-elle, j'ai grand'merveille que vous teniez toujours votre état et votre naissance si secrets... Tout annonce pourtant que l'un et l'autre sont illustres... mais le bon roi Maguelon, qui fait grand cas de vous, et madame Maguelone, sa fille, qui désire si vivement savoir qui vous êtes, ne l'apprendront-ils pas enfin de votre bouche? Je serais heureuse de satisfaire la curiosité de ma chère fille Maguelone, si vous vouliez vous confier à moi...

Pierre de Provence resta longtemps pensif.

— Ah! ma chère dame, lui répondit-il enfin, je vous dois bien des grâces, ainsi qu'à tous ceux qui me témoignent tant d'intérêt, principalement à l'incomparable fleur de beauté qui a nom Maguelone, celle de tout le monde à qui je désire le plus obéir.

— Eh bien! alors?... dit la nourrice qui vit poindre l'aveu si impatiemment attendu. Votre nom? Votre naissance?...

— Puisque vous voulez bien parler de moi à la belle princesse de Naples, reprit le chevalier aux clefs, je vous prie de lui dire que tout ce qu'il m'est permis d'avouer, c'est que ma naissance est illustre, comme ma lignée. Si cette réponse peut lui suffire, j'en serai très heureux. En attendant, daignez recevoir, comme celle qui l'aimez le plus, cet anneau que je n'oserais présenter à si haute dame qu'elle est...

Pierre, en disant cela, mit au doigt de la nourrice un des trois riches anneaux qu'il avait reçus de sa mère, en partant. Eblouie de ce don magnifique, la nourrice lui promit de le présenter de sa part à Maguelone. Puis elle prit congé de lui et alla rejoindre en diligence la jeune princesse, qui l'attendait dans une fiévreuse impatience.

— Oh! ma chère fille! lui dit-elle en l'abordant; qu'il est gentil, ce chevalier! Que son maintien est sage! Que son parler est doux! Que son noble cœur est généreux! Tenez, mignonne, voyez le bel anneau qu'il a mis à mon doigt, et qu'il eût bien mieux aimé, je pense, placer au vôtre!...

Maguelone, toute rougissante et toute émue, considéra l'anneau pendant quelques instants. Puis :

— Eh bien! nourrice, dit-elle vivement, crois-tu que si riche anneau puisse venir de pauvre homme? Certes, à ce que j'estime, il vient de bien noble créature et de bien haut baron... Ah! chère nourrice, je ne sais plus résister au charme qui m'entraîne à l'aimer!...

La nourrice, alarmée à bon droit des progrès rapides que l'amour faisait dans ce jeune cœur, recommença ses anciennes remontrances, qui, il faut le dire, n'eurent pas plus de succès cette fois que la précédente. Elle parlait encore, que Maguelone ne l'écoutait plus, occupée qu'elle était à s'écouter elle-même. Le cœur des amoureuses jase si gentiment!...

Maguelone s'empara de l'anneau donné à sa nourrice par Pierre de Provence; elle le baisa dévotement un millier de fois et finit par le cacher dans son beau sein de lis et de roses, plus précieux encore que ce bijou, en disant :

— Bonne et chère nourrice! Ou j'aurai le chevalier aux clefs à seigneur et époux, ou close nonnain je me réduirai!...

— Restreignez votre courage, ma fille, répondit la nourrice, et cachez mieux votre amour, bien qu'à nous autres femmes ce soit la chose la plus difficile à céler... Le temps, dit-on, apporte remède à tout; nous verrons!...

Maguelone eût bien désiré d'être éclaircie. L'espérance cependant commençait à naître dans son cœur. La réflexion et la crainte la lui faisaient paraître trop légère; l'amour la forçait à s'y livrer.

— Nous verrons!... se répétait-elle sans cesse. Ah! oui, nous verrons... Si le chevalier aux clefs m'aime, s'il me croit digne de sa main, il ne tardera pas à rompre le silence; il saura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a dû connaître que je faisais pour lui.

L'amoureux Pierre raisonnait aussi de son côté; car l'amour permet qu'on raisonne, pourvu que ce soit avec lui.

— Cette bonne nourrice, se disait-il, n'est pas venue me trouver sans quelque dessein... Ah! Dieux! Si c'était par l'ordre de sa charmante maîtresse!... Ah! malheureux, reprenait-il ensuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que si belle et si haute dame ait daigné penser à toi?... Les insectes regardent bien les étoiles, mais les étoiles ne regardent pas les insectes...

Bien combattu, bien agité par toutes ces idées, Pierre de Provence brûlait, languissait, allait d'une extrémité à l'autre, du paradis à l'enfer, de l'espoir au désespoir. A la fin, il n'imagina pas d'autre remède à ses maux que de chercher la bonne nourrice de la princesse, afin de lui parler et de l'attendrir en sa faveur. En conséquence il passa toute la nuit suivante à rêver au moyen de rencontrer, comme par hasard, cette bonne et fidèle nourrice, qui ne demandait pas mieux que d'être trouvée, et qui avait déjà fourni à dessein l'occasion que Pierre se proposait de chercher.

Il arriva donc tout naturellement ce qui arrivera toujours, toutes les fois que quelqu'un cherchera un autre quelqu'un qui demandera à être trouvé : la nourrice et Pierre se rencontrèrent dans une galerie écartée du palais du bon roi Maguelon.

— Ah! chère dame, dit l'amoureux chevalier, c'est en tremblant que je vous cherche... Ma vie ou ma mort dépend de ce que vous allez me répondre...

— Oh! mon Dieu, qu'avez-vous donc, cher sire chevalier? demanda finement la nourrice, en voyant Pierre rougir et pâlir dans la même minute avec la plus grande facilité.

— Hélas! comment votre message a-t-il été reçu?...

— Trop bien pour notre repos! Ah!... que vous êtes dangereux, vous autres chevaliers gaulois!... Ma pauvre chère maîtresse, jusqu'ici, n'avait souci que de ses affiquets, de son petit chien et de ses pe-



tits oiseaux... Ne voilà-t-il pas que vous êtes venu la troubler au point de la rendre dolente et de l'empêcher de clore l'œil!... Ah! sainte Vierge! que serait-ce si vous n'étiez qu'un aventurier comme il en court tant dans le monde!... Ou si vous étiez aussi volage que le sont les chevaliers de votre pays?...

La bonne et prudente nourrice procédait par insinuation : ce moyen oratoire réussit beaucoup. Mille serments proférés avec candeur par une bouche jeune et fraîche que le mensonge n'avait jamais profanée, rassurèrent complétement la vieille dame sur les intentions du chevalier aux clefs : lèvres pures, intentions pures. Mais, lorsqu'elle redoubla ses instances pour savoir son nom et l'aller apprendre à sa maîtresse :

— Non! non! s'écria Pierre de Provence. Un tel aveu ne doit et ne peut se faire qu'à ses pieds... Dites-lui que si j'obtiens la faveur insigne de m'y jeter, je n'aurai plus rien à refuser à celle pour qui j'ai quitté ma famille et mon pays, et dont la volonté sera mon unique loi le reste de ma vie...

En disant ce peu de mots avec chaleur, le chevalier aux clefs passa au doigt de la nourrice le second de ses anneaux, espérant qu'elle en ferait le même usage. L'amour commençait, comme on voit, à donner de l'habileté à notre héros.

— J'aime à vous croire, sire chevalier, répondit la nourrice en le regardant fixement; mais si folle espérance ou désir coupable logeait en votre âme, je le détruirais plutôt que de vous servir!...

Pierre renouvela ses serments avec tant d'ardeur et de vérité, que la bonne nourrice en fut touchée et lui fit espérer de lui ménager le moment favorable de parler seul à Maguelone. Transporté de plaisir et de reconnaissance, le chevalier aux clefs ne craignit pas d'embrasser celle qui lui promettait un si grand bien. Pierre était courageux, nous l'avons dit.

Quant à la vieille nourrice, elle se hâte de regagner la chambre de Maguelone, qu'elle trouva sur son lit.

— Noble et chère fille! lui dit-elle en entrant, ou le chevalier aux clefs serait un monstre de perfidie, ou ce doit être le plus aimable et le plus amoureux de tous ceux de son âge et de son état!... Il vous envoie ce second anneau; mais il persiste à ne vouloir se déclarer qu'à vous...

— Ah! Dieu, que vois-je? s'écria Maguelone, en considérant ce second anneau... Ah! je le reconnais pour être celui qu'il vient de me sembler en songe que le chevalier aux clefs m'offrait lui-même; et, dans le même temps, une voix sembla me dire : « Maguelone, celui-ci sera ton époux et ton ami. » Que ne devrai-je pas à tes soins, chère nourrice, si tu peux me procurer le moment de le voir et de lui parler?...

Tout en parlant, Maguelone passait les deux anneaux dans ses doigts et les couvrait de mille baisers. Heureux chevalier aux clefs!...

CHAPITRE VII.

De l'entrevue intime que la bonne nourrice procura à Maguelone et à Pierre, et des aveux mutuels qu'ils se firent.

Dès le lendemain matin, Pierre de Provence courut à l'église, espérant y voir arriver la complaisante nourrice; son espérance ne fut point trompée. Il comptait sur elle et elle comptait sur lui.

—Que fait la divine Maguelone? lui demanda-t-il, en s'approchant d'elle avec empressement. Hélas! comment suis-je en sa grâce?...

— Noble jeune homme, répondit la nourrice, jamais ne fut au monde chevalier plus heureux que vous; car, par votre prouesse et beauté, vous avez conquêté le cœur de la plus belle et de la plus noble dame du monde... Elle a reçu vos anneaux; elle les porte à ses beaux doigts pour l'amour de vous. En outre, elle consent à vous voir et à vous parler seul à seul; et moi-même, toute sévère que je devrais être, je consens à ce que vous lui parliez à votre plaisir... Seulement vous allez me jurer incontinent qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la noblesse de si haut état, qui doit priser la vertu par-dessus toutes choses...

Pour toute réponse, l'amoureux Pierre de Provence se jeta à genoux, étendit ses bras vers l'autel, et prit le ciel à témoin que sa seule pensée, son seul désir était de s'unir à l'incomparable Maguelone par les nœuds les plus sacrés et les plus durables.

Après un pareil serment, proféré dans un pareil lieu, par de pareilles lèvres, la vieille nourrice qui, quoique vieille, était femme, eût cru commettre un crime en hésitant plus longtemps à croire à la sincérité du chevalier aux clefs. En conséquence, elle s'empressa de lui donner un rendez-vous pour le lendemain, en lui recommandant de se trouver à la petite porte du jardin de la princesse, une heure après son dîner, et dans le temps où, selon l'usage de l'Italie, on fait la sieste. Puis elle s'en alla, en mettant un doigt sur ses lèvres, comme pour prier d'être discret.

Heureux Pierre! Il était décidément aimé par la plus belle princesse de la chrétienté. C'était un petit coin du paradis qui s'entr'ouvrait pour lui. Oh! comme cette recommandation de silence lui pesait! Il aurait voulu pouvoir confier son bonheur à tout le monde, aux passants et aux passantes, aux indifférents et aux envieux, aux pierres et aux plantes, à toute la création. Comme le barbier du roi Midas, il eût volontiers fait un trou dans la terre pour se décharger du doux fardeau qui l'oppressait si agréablement, mais enfin qui l'oppressait. Hélas! des roseaux auraient crû dans cet endroit et auraient répété, comme ceux de Phrygie : « Maguelone aime Pierre! Pierre est aimé de Maguelone!.. » Et Maguelone eût été gravement compromise, comme bien vous pensez.

Pierre ne confia à personne son doux secret : il se contenta de se le répéter cent fois à lui-même, et il y trouva un charme tel, que le jour et la nuit se passèrent dans cette aimable occupation, sans qu'il s'aperçût trop du poids des heures ! Heureux ceux qui aiment, et surtout ceux qui sont aimés !...

Le moment enivrant fixé par la nourrice pour l'entrevue des deux amants arriva enfin. Pierre entra d'un air respectueux et timide dans la chambre de Maguelone, dont les joues, en l'apercevant, se couvrirent d'un adorable vermillon. Pendant quelques minutes, ces deux beaux enfants restèrent silencieux, les yeux baissés, l'un en face l'un de l'autre : leur cœur, qui battait à se rompre, leur cœur seul parlait pour eux. Et il disait des choses bien éloquentes !

La jeune princesse de Naples rompit la première ce silence qui menaçait de se prolonger outre mesure.

— Seigneur, dit-elle, de sa voix melliflue, au jeune prince provençal qui ne s'était jamais vu à pareille fête ; seigneur, il est si nécessaire au bonheur de ma vie de savoir quel dessein vous a conduit à Naples, et quels sont les parents dont vous tenez le jour, que je n'ai pas craint de faire une démarche peut être trop hasardée : votre réponse seule pourra la justifier...

— Croyez, noble et excellente dame, répondit Pierre en fléchissant le genou devant Maguelone, aussi dévotement qu'il le faisait devant les statues de la Vierge ; croyez, noble et excellente dame, que le renom de votre beauté et des perfections éblouissantes qui composent votre première couronne, m'a seul déterminé à m'arracher des bras du meilleur des pères et de la plus tendre des mères. Je suis venu avec empressement à la cour de Naples, uniquement pour vous admirer et vous servir.... Seul fils du comte de Provence, neveu du roi de France, j'eusse toujours caché mon nom en venant vous adorer, si l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds et ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, et qui ne peut finir qu'avec elle.....

Ah ! que Maguelone devint heureuse en ce moment, et comme son bonheur se refléta éloquemment sur son jeune visage !... Comme ses beaux yeux se fixèrent tendrement sur Pierre !... Qu'elle sentit vivement le bonheur inestimable de ne plus trouver entre elle et l'amant qu'une noble et douce égalité....

— Mon noble frère, lui dit-elle en le forçant à s'asseoir à ses côtés, que Dieu bénisse cette journée, où, comme prince et loyal chevalier, vous me donnez votre foi comme je vous donne la mienne !... Voyez en moi, là, toute votre Maguelone, qui, maintenant, vous sait maîtresse de son cœur et de sa destinée... Je vous aime et vous estime trop pour n'être pas assuré d'avance que vous conserverez chèrement l'honneur de celle qui mourrait plutôt que d'être jamais à un autre qu'à vous...

Aussitôt, détachant de son cou une chaîne d'or émaillée, elle la passa autour de celui de Pierre, et ajouta :

— Mon bel et noble époux, je vous mets, par cette chaîne, en possession complète de l'âme de celle qui, comme fille du roi, vous donne loyalement sa foi... Vous êtes désormais mon seigneur et mon roi...

Et, pour témoignage de sa sincérité et pour signe de fiançailles, la belle Maguelone baisa doucement, de ses belles lèvres, les joues pâles d'émotion de l'heureux Pierre de Provence. Jamais visage plus chaste ne reçut un baiser plus pur... C'était le baiser d'une rose à un lis.

Pierre de Provence, ébloui, fasciné, enivré, embrassa avec un enthousiasme facile à comprendre les genoux de sa maîtresse, et lui présenta pareillement son troisième anneau en foi de mariage. Maguelone le reçut avec joie, et, avec plus de joie encore, le baiser qui l'accompagna : baiser d'une tendresse et d'une douceur infinies, le baiser du lis à la rose.

La bonne nourrice, témoin muet et indispensable de cette scène d'amour, ne se tenait pas d'aise de voir sa chère fille et son charmant amoureux si tendres, si bien appris, si modestes.

— Mes chers enfants, leur dit-elle, c'est à présent que vous avez besoin de toute votre prudence pour dissimuler vos secrets... C'est à présent surtout, seigneur Pierre, que vous avez besoin de toute votre loyauté pour bien garder jusqu'aux cérémonies du mariage, l'honneur de celle qui tant débonnairement, et avec amour et simplesse, vous donne sa foi...

Les amoureux ne sont pas chiches de promesses, on le sait ; ce qui les excuse de promettre si témérairement et si fréquemment, c'est qu'ils sont sincères.

Maguelone et Pierre promirent à la nourrice tout ce qu'elle voulut, à la condition qu'elle s'engagerait, de son côté, à leur procurer de fréquentes occasions de se voir et de se parler.

— A la condition surtout, ajouta Maguelone, que tu me promettras aussi, chère nourrice, lorsque mon cher Pierre sera absent, de ne me parler jamais que de lui !...

CHAPITRE VIII

Comme l'arrivée du comte Henri, oncle du chevalier aux clefs, obligea celui-ci à partir incontinent ; et comme, voyant cela, la belle Maguelone se décida à fuir avec son amant.

Les deux jeunes amants tinrent fidèlement leur parole, contre l'ordinaire des amants. Et jamais on ne fit un aussi grand sacrifice ! Pierre de Provence, plus respectueux chaque jour, en public, ne donna rien à soupçonner de son bonheur, et, dans les moments heureux que la nourrice lui procura, il ne demanda et n'obtint que de légères faveurs, plus bornées, mais plus enivrantes cent fois que les caresses d'une sœur.

C'est ainsi qu'ils passèrent le premier mois après leur union. La cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée d'un grand nombre de princes qui vinrent avec Ferrier de la Couronne, lequel jouissait presque, dans Rome, de la même puissance et des richesses des anciens dictateurs, et qui, sur le bruit de la beauté de Maguelone,

venait à la cœur du roi de Naples pour la lui demander en mariage.

Des tournois brillants furent proclamés. Pierre de Provence en remporta tout l'honneur. Ferrier de la Couronne voulut essayer, à plusieurs reprises, de le lui disputer; mais Pierre, animé par la présence de Maguelone, et piqué secrètement des prétentions de Ferrier, l'étendit si rudement sur la poussière à la dernière joute, que brisé par la chute, il fit craindre pendant près d'un mois pour sa vie.

Malgré cet accident, les joutes continuèrent pendant trois jours. Pierre était près de remporter le prix de la troisième journée, comme il l'avait remporté les deux précédentes, lorsqu'il vit avec surprise entrer dans la lice Henri de Provence son oncle, qui, on s'en souvient, l'avait armé chevalier.

Henri de Provence jouissait d'une réputation de chevalerie très méritée; son arrivée fit sensation, et lorsqu'il s'avança à la rencontre du chevalier aux clefs qui, depuis trois mois, n'avait trouvé personne qui pût lui résister, l'attention générale redoubla: ces deux champions se valaient.

Pierre reçut l'atteinte du comte Henri sur son bouclier sans en être ébranlé. Henri, au contraire, brisant sa lance presque entièrement, perdit les étriers par le contre-coup de ce formidable choc. Pierre alors, mettant la lance en travers, eut plutôt l'air de saluer son oncle que d'avoir voulu le charger. Lorsqu'il fut au bout de la carrière, il appela un héraut d'armes, et le pria de dire au comte Henri que lui, tenant du tournoi depuis trois jours, lui devait de la reconnaissance et se faisait un honneur de lui céder la place. Puis, après avoir donné cet ordre, il sortit des lices et alla se renfermer dans son appartement.

Pierre craignait d'être reconnu par son oncle : il se résolut à partir, et, en conséquence, fit tout préparer secrètement par ses écuyers pour être prêt à le faire dans la nuit suivante.

Deux raisons l'y forçaient: il craignait que reconnu par son oncle, il n'en résultât un éclat compromettant pour la réputation de Maguelone. Ensuite, il avait passé de beaucoup le temps où sa promesse le rappelait à la cour de son père, et il ne voulait manquer à aucune de ses promesses, les considérant toutes, à juste titre, comme sacrées. Il alla donc trouver la nourrice de la princesse, et la pria de faire approuver à Maguelone les raisons pressantes qui le forçaient à s'éloigner momentanément d'elle.

Maguelone, en voyant Pierre sortir de la lice, sans comprendre le motif de cette retraite subite, avait tout naturellement quitté le balcon royal d'où elle avait suivi, avec son cœur et avec ses yeux, les phases diverses des joutes auxquelles son amant avait pris part. Pierre absent, quel chevalier pouvait l'intéresser encore?

Elle rentra donc chez elle, et bientôt sa nourrice, alarmée et les yeux pleins de larmes, vint lui rendre compte du message du prince provençal, et du parti qu'il se trouvait obligé de prendre. La première expression de la douleur dont Maguelone fut saisie, fut de s'écrier :

— Ah! Pierre! Pierre! je mourrai sans vous!...

Le don de son cœur et de sa foi; la terreur qu'elle eut lorsque le roi son père lui fit entrevoir qu'il n'attendait que le rétablissement de Ferrier de la Couronne pour l'unir à son sort; l'idée cruelle de se séparer d'un amant qu'elle adorait, et dont la tendresse, la loyauté, la modestie, lui étaient si chères : tout fit une impression si vive et si forte sur l'âme de Maguelone qu'elle prit avec courage le parti de suivre celui à qui elle s'était donnée.

C'était délicat, scabreux et charmant. Maguelone ne crut pas devoir avertir sa nourrice de ce projet, dont la bonne vieille n'eût pas manqué de la détourner; elle envoya chercher très secrètement l'écuyer de Pierre de Provence, lui donna ses ordres et le chargea d'un billet pour son maître. Cela fait, elle feignit d'être malade; sa nourrice la coucha, et, après s'être assurée qu'elle était endormie, se retira sur la pointe du pied en soupirant. Maguelone, qui n'attendait que ce moment, se releva tout aussitôt, s'habilla à la hâte, se couvrit d'une mante de couleur sombre et s'en alla, emportant les trois précieux anneaux que lui avait donnés son amant, et quelques autres pierreries de valeur moindre, pour parer aux éventualités de la route. Elle descendit l'escalier, légère comme un oiseau, traversa les corridors sombres du château sans éprouver d'émotion, gagna le jardin, ouvrit une poterne qui donnait sur la route, et tomba dans les bras de l'amoureux Pierre, qui l'attendait.

— Ma chère Maguelone! s'écria-t-il, heureux de la sentir palpiter sur sa généreuse poitrine.

— Mon cher Pierre! s'écria-t-elle, heureuse de palpiter sur la poitrine de son amant.

Ces deux exclamations dites, Maguelone s'arracha, à regret, des bras de Pierre, monta sur la haquenée apprêtée et amenée là pour elle, et tous deux, elle et lui, lui et elle, suivis d'un seul homme d'écurie qui portait des vivres, sortirent de Naples et s'éloignèrent au galop de leurs chevaux. Au lever du soleil, ils étaient à vingt milles de cette ville.

CHAPITRE IX

Comme, pendant le sommeil de Maguelone, un épervier enleva le santal qui contenait les trois anneaux à elle donnés par Pierre de Provence; et comme ce chevalier, en voulant poursuivre l'épervier, s'égara et fut recueilli par un navire arabe.

Pierre de Provence marchait à côté de sa chère Maguelone, et il soupirait de voir cette belle princesse exposée, dans un âge si tendre, aux périls et aux fatigues d'un tel voyage. De temps en temps il passait son bras autour d'elle pour soutenir ses reins et l'empêcher de choir de sa haquenée; et quelquefois Maguelone saisissait ce moment pour reposer sa tête, la pencher et l'appuyer languissamment sur l'épaule de Pierre. Quelques baisers, toujours chastes, mais aussi toujours enivrants, qu'ils se donnaient et rendaient



mutuellement, les consolaient vite de la fatigue qu'ils essuyaient. Avec un pareil viatique, en effet, on irait au bout du monde sans s'en apercevoir!...

L'aube du jour leur fit découvrir de loin un grand bois. Pierre de Provence, qui craignait d'être poursuivi, songea à gagner ce bois le plus vite possible, afin d'y tenir Maguelone cachée jusqu'à la nuit suivante. La précaution était bonne, et d'ailleurs il était temps de se reposer un peu et de se mettre à l'abri de la chaleur du jour. On fit diligence, et bientôt le bois fut atteint.

Pierre sauta à bas de son cheval et vint aider Maguelone à descendre de sa haquenée. Elle le remercia de son empressement par un sourire, et il la remercia de son sourire par un baiser bien tendre appliqué sur ces belles joues en fleur.

L'herbe de la forêt était épaisse et douce; Maguelone était fatiguée : Pierre s'assit et sa belle maîtresse s'endormit la tête appuyée sur ses genoux.

Jamais Maguelone n'avait paru aussi belle à Pierre! Peut-être parce que Pierre n'avait jamais été aussi amoureux. En tout cas, il était touché au plus haut point de la marque extrême d'amour qu'il recevait d'elle, et des périls très sérieux auxquels elle s'exposait pour lui! En face de ces marques d'amour, Pierre aurait bien voulu en donner d'autres, plus éloquentes encore : il n'en trouva pas de plus méritoire que de demeurer fidèle au serment qu'il lui avait fait de la respecter... Il est vrai que, ce serment téméraire, il l'avait fait devant la nourrice de Maguelone, et la nourrice n'était plus là pour l'aider à le tenir!... La situation était délicate, vous le devinez bien. Aussi Pierre soupirait-il d'une façon très significative, et baisait-il les beaux cheveux blonds de Maguelone avec une ardeur plus significative encore. Ses lèvres enflammées s'entr'ouvraient pour boire la douce haleine d'une bouche de rose, mais le respect les refermait aussitôt.

Ce combat, qui avait autant de dangers que de charmes, cessa fort heureusement, et malheureusement aussi avec le jour. La nuit vint : les deux amoureux reprirent leur route à travers la forêt, sûrs ainsi de n'être pas inquiétés, et marchèrent vers un port où Pierre comptait trouver un vaisseau pour le porter sur les côtes de Provence. Le jour les ayant surpris avant qu'ils fussent arrivés sur les bords de la mer, ils se retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes escarpées.

L'espérance d'être bientôt hors de péril et d'être reçue comme une enfant chérie dans une cour qu'elle savait être spirituelle, aimable et magnifique, faisait étinceler la joie dans les beaux yeux de Maguelone. Elle se plaisait à rappeler à son ami le commencement de leurs amours, et quelque caresse innocente était toujours le prix du tourment qu'ils se plaignaient d'avoir éprouvé. Pierre baisait la chaîne qu'il avait reçue de Maguelone, et Maguelone, de son côté, tirant un petit santal rouge qui renfermait les trois anneaux que lui avait donnés Pierre, aimait à lui dire l'impression qu'ils avaient faite tour à tour sur son âme.

En devisant ainsi du passé, du présent et de l'avenir, avec l'exagération naturelle aux amants, l'heure de la sieste était arrivée, et Maguelone avait peu à peu fermé ses adorables yeux et s'était abandonnée aux bras de son ami, qui l'avait couchée sur un lit improvisé, fait de rameaux parfumés et de longues herbes moelleuses; mais il avait trop bien joui une première fois du plaisir de tenir sa tête sur ses genoux, pour ne pas l'appuyer sur lui une seconde fois.

Rien ne troublait l'âme de Maguelone, et le sommeil le plus profond s'était emparé de ses sens : sommeil d'enfant et de vierge. Pierre admirait les charmes printaniers qu'une gaze légère laissait volontairement ou involontairement entrevoir; il admirait également avec un peu de convoitise cette bouche entr'ouverte à si peu de distance de la sienne, et qui laissait voir l'émail brillant de ses dents et la rougeur de corail qui les enchâssait. Hébé elle-même, Hébé, la déesse de la jeunesse, eût envié ces adorables trésors-là!...

Ah! Pierre! Pierre, quels transports! Quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors? Et ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur et de la loyauté sur Robert d'Arbrissel lui-même?...

Quand on ne veut pas succomber aux tentations, surtout à celles qui sont aussi irrésistibles, on cherche à se distraire d'une façon ou d'une autre. Pierre de Provence, qui était un loyal chevalier, mais qui n'était pas un saint, après tout, chercha donc à se distraire un peu et s'amusa à compter les mailles de la chaîne qu'il avait reçue de l'incomparable Maguelone.

— Ah! se disait-il, que cette chaîne est bien le symbole de celle que mon cœur portera toujours!

Après la chaîne, Pierre, qui avait de plus en plus besoin d'être distrait, s'était mis à admirer les anneaux précieux, dont le présent qu'il en avait fait à Maguelone avait si bien contribué à son bonheur. Hélas! il ne prévoyait pas à quel point ces anneaux allaient lui devenir funestes!

Il venait de les renfermer dans leur santal rouge et les avait posés sur le gazon, à quelques pas de lui. Un épervier, qui poursuivait un bouvreuil, aperçut ce santal, le prit de loin pour l'oiseau auquel il donnait la chasse, s'abaissa rapidement et, plus rapidement encore, l'enleva. Ses serres percèrent le santal, il voulut en vain s'en débarrasser et alla se poser sur un rocher voisin...

Pierre savait à quel point ces anneaux étaient chers à Maguelone; il forma promptement de son manteau un oreiller pour sa maîtresse, y posa délicatement sa belle tête sans la réveiller, et courut après l'épervier pour lui reprendre le santal et les anneaux. L'épervier, à son approche, s'envola et alla se poser sur un buisson assez éloigné. Pierre le poursuivit. L'épervier vola de buissons en rochers et de rochers en buissons. Le malheureux prince, toujours près de l'atteindre, le poursuivit toujours vainement. De courses en courses, il s'éloigna insensiblement de sa maîtresse adorée et parcourut toute la longueur du vallon...

C'est ainsi qu'il arriva sur les bords de la mer, où il espéra un instant être au bout de ses peines et de sa course haletante. Mais l'épervier s'éleva de nouveau, reprit de nouveau son vol, traversa la mer et alla s'abattre dans une île peu éloignée de la côte, sur un buisson de lianes où ses pattes s'enchevêtrè-

ent, déjà retenues qu'elles étaient par le santal. Pierre, qui le vit se débattre vainement pour se dégager, espéra cette fois pouvoir s'en saisir et lui reprendre les anneaux que lui avait donnés sa mère et qu'il avait donnés à Maguelone. Il s'agissait pour cela de passer dans cette île; une barque se trouvait par hasard amarrée au rivage : il sauta dedans, dégagea l'amarre, se saisit d'un aviron et rama dans la direction prise par l'épervier.

Malheureusement pour Pierre de Provence, un courant rapide existait en cet endroit : il entraîna la barque à la dérive, bien loin de l'île convoitée; et, pour compléter le désastre, un vent violent s'éleva tout-à-coup en pleine mer. Pierre vit bientôt la terre disparaître à ses yeux!...

Le désespoir se fût très certainement emparé de lui, sans sa fiance profonde en la protection de l'Etre des êtres.

— Beau cher Dieu, s'écria-t-il, abandonnerez-vous donc la belle Maguelone?... Hélas! chétif et déloyal que je suis, je l'ai entraînée hors du giron de son père, où elle vivait tant doucement et tant richement, pour l'abandonner seulette au fond d'un bois, à la merci des mauvaises gens et des vilaines aventures!... Oh! benoîte et glorieuse Vierge Marie, gardez, je vous en conjure, gardez Maguelone de tout encombre et de tout déshonneur!... Vous savez bien, dame bénie par-dessus toutes, vous savez bien qu'en notre amour il n'y eut jamais volonté désordonnée ni déshonnête!... Vierge des vierges, recours des pauvres et des affligés, sauvez Maguelone aux dépens de mes tristes jours!... Que je meure, s'il le faut, mais qu'elle vive!...

C'est ainsi que le chevalier aux clefs priait et se lamentait, sans songer à son propre danger, sans rien craindre pour sa propre vie, l'honnête et bon jeune homme!... La mer furieuse n'offrait à ses regards attristés qu'une mort certaine; et quand même elle se fût apaisée, pouvait-il attendre autre chose que la mort dans une frêle barque qui menaçait de s'entr'ouvrir à chaque coup de lame?...

Il fut ainsi, pendant trente heures, le jouet des éléments en furie. Au moment où il s'apprêtait à mourir résigné, un gros vaisseau qui portait des croissants d'or sur son pavillon, vint à pleines voiles droit sur la barque que montait Pierre de Provence. Le commandant de ce navire fit mettre une chaloupe à la mer et ordonna d'aller au secours du naufragé qui bientôt parut devant lui.

Cet officier était Arabe, et cette nation, terrible contre ses ennemis, exerçait envers les malheureux l'hospitalité dont elle avait reçu l'exemple et le précepte de ses aïeux. L'air noble et le visage loyal de Pierre de Provence, frappèrent le commandant; la chaîne d'or qu'il aperçut à son cou, et les éperons dorés qu'il vit à ses pieds, lui firent supposer qu'il était chevalier : il lui parla avec bonté et essaya de le consoler. Une fois arrivé à Alexandrie, il le présenta au soudan qui, frappé, à son tour, de sa beauté et de sa noblesse, le retint à son service. Pierre fut bien forcé d'accepter, et, comme il savait faire contre fortune bon cœur, il s'acquitta de ses fonctions avec grâce et avec zèle. Le soudan lui en sut gré, et son amitié pour lui redoubla. Il lui confia alors des fonctions plus élevées et plus importantes, et, en peu de temps, le chevalier aux clefs devint l'égal de tous ceux qui remplissaient les premières charges à la cour du soudan d'Alexandrie.

CHAPITRE X

Ce que devint Maguelone en s'apercevant qu'elle était seule. Comme elle faillit mourir de douleur, et de l'état dans lequel la rencontra une pèlerine qui revenait de Rome.

Pendant ce temps, Maguelone avait coûté bien des larmes au roi de Naples son père qui, ne pouvant douter que le chevalier aux clefs ne l'eût enlevée, avait envoyé vainement à leur poursuite plusieurs corps de troupes et le plus grand nombre de ses chevaliers.

Hélas! le bon roi Maguelon eût eu pitié de sa malheureuse fille, s'il l'eût vue au moment où elle se réveilla en jetant des cris inutiles pour rappeler Pierre auprès d'elle!... Effrayée de ne voir autour d'elle que des antres et des rochers, et de n'entendre que l'écho de ses gémissements, elle parcourut en frémissant cette vallée dont tous les aspects redoublaient sa terreur. Alors elle se crut abandonnée par l'amant pour lequel elle avait tout sacrifié, famille, patrie, honneur! Ce qui la confirma dans cette affreuse pensée, ce fut de ne plus retrouver le santal et les trois anneaux que Pierre lui avait donnés comme des gages sacrés de sa foi. Ses cris redoublèrent avec plus d'intensité encore qu'auparavant : le hennissement d'un cheval lui répondit cette fois et lui prouva que, du moins, ce vallon renfermait une créature vivante. Elle courut vers l'endroit d'où était parti ce hennissement et trouva le cheval de Pierre de Provence attaché à côté de sa haquenée.

— Ah! s'écria-t-elle, Pierre ne m'a abandonnée que malgré lui!... Si son abandon eût été volontaire, il se fût servi de ses chevaux pour s'éloigner et pour m'enlever les moyens de le suivre!... Mon noble amant, je vous ai calomnié en vous croyant capable d'une félonie!... Je vous en demande pardon... Mais, où êtes-vous, mon noble ami, où êtes-vous?...

Cette réflexion calma pendant quelques instants l'horrible désespoir de cette intéressante Ariane. Pendant le reste du jour elle parcourut presque toute l'étendue du vallon. Ses recherches furent infructueuses, comme on le pense bien. Elle était bien seule, bien abandonnée, volontairement ou involontairement. Epuisée par la fatigue, et surtout par la douleur, la pauvre Maguelone se traîna vers les chevaux, délia leurs liens, leur dit adieu, et, résolue d'attendre la mort dans ce lieu maudit, elle se jeta sur le gazon en sanglottant. Quelques instants après, elle avait complétement perdu connaissance.

Par bonheur une pèlerine passa en ce moment. Surprise de la magnificence des habits de Maguelone, qu'à sa pâleur extrême elle crut morte ou expirante, elle s'approcha d'elle, lui souleva la tête, lui humecta les tempes avec un peu d'eau fraîche, et peu à peu la fit revenir.

Maguelone, alors, leva vers la pèlerine ses beaux yeux noyés de mélancolie, et lui demanda par quel

hasard elle se trouvait dans ce désert, à côté d'elle, et dans ces vêtements-là.

— Belle dame, répondit l'étrangère, je viens de Rome accomplir un vœu que j'avais fait au tombeau des saints apôtres; j'en suis partie depuis quelques jours, et je gagnais les bords de la mer, dans l'espérance d'y trouver une barque pour me conduire à Gênes, ma patrie, lorsque je vous ai rencontrée!... Je suis heureuse de cette rencontre qui m'a permis de vous être utile.

Jusqu'à ce moment, Maguelone, jeune et amoureuse, n'avait écouté que son désespoir. Son âme virginale méritait bien, cependant, les secours célestes; un rayon d'espérance ranima son cœur: elle tomba à genoux et pria avec une ferveur qui dut réjouir là-haut les phalanges des chérubins et des chérubines. Elle pria un peu pour elle, et beaucoup pour son amant adoré. Ce ne fut pas sa propre patrone qu'elle invoqua; ce fut le prince des apôtres, dont son amant portait le nom et les clefs symboliques. Et comme les grandes résolutions sont filles des grandes prières, Maguelone se releva pour embrasser la pèlerine et pour la conjurer de faire avec elle échange de vêtements.

— Je viens d'apprendre de vous, ma sœur, lui dit-elle, que je ne suis qu'à quelques journées de Rome: j'y veux aller pour y faire un vœu, moi aussi!...

La pèlerine résista quelque temps, se faisant naturellement scrupule de troquer ses vêtements de bure grossière contre les somptueux habillements de la princesse. Mais, vaincue par ses instances, par sa voix attendrie, par ses caresses, par ses larmes, elle l'aida, comme elle le désirait, à se couvrir de sa capeline et de son camail. Puis, lorsqu'elle fut ainsi vêtue, elle la conduisit par un sentier, d'elle connu, hors de ce vallon où cette pauvre Maguelone croyait mourir, et la mena jusqu'au chemin frayé qui conduisait dans la direction de Rome.

— Adieu, ma sœur! dit la pèlerine devenue princesse, par le costume.

— Adieu, ma sœur! dit la princesse devenue pèlerine, par la robe.

Les deux femmes s'embrassèrent de nouveau et se séparèrent.

CHAPITRE XI

Comme Maguelone, résolue à aller à Rome, arriva dans cette ville, et du veu qu'elle y fit. Comme, ensuite, elle s'embarqua pour Aigues-Mortes, et de la liaison qu'elle y contracta avec une charitable veuve.

Maguelone, animée par un souffle intérieur, celui qui pousse en avant les âmes honnêtes et les cœurs jeunes, se mit en marche avec une ardeur peu commune. C'était Pierre qu'elle voyait partout, lorsqu'elle se croyait naïvement face à face avec Dieu...

Elle soutint donc à merveille la fatigue des quelques journées qui la séparaient de la ville éternelle. Elle était résolue aux privations les plus extrêmes, aux peines les plus grandes pour mieux mériter le bonheur de sa réunion avec son bien-aimé. Pèlerine, elle devait vivre et agir en pèlerine, non en princesse habituée au luxe, à la mollesse, à la vie douce et facile. En arrivant à Rome elle se retira dans un hôpital destiné aux pauvres voyageurs, et attendit avec impatience le jour pour aller baigner de ses larmes les marches de l'autel du tombeau des apôtres. Saint-Pierre, pour elle, c'était Pierre de Provence!...

Sa prière fut longue et fervente: son âme tout entière passa sur ses lèvres lorsqu'elle demanda au ciel de préserver son amant des dangers et de la réunir bientôt à lui, dans ce monde ou dans l'autre, mais d'abord dans celui-ci. Puis, comme tout bonheur s'achète ici-bas par des sacrifices véritables, elle promit de gagner le sien par des œuvres pies, et de consacrer les jours qui la séparaient de Pierre au soulagement des pauvres, des malades et des affligés.

Pendant trois jours, Maguelone renouvela ses prières et ses vœux sur le tombeau des apôtres. Elle comptait bien y faire une neuvaine; mais, le troisième jour, ayant aperçu son oncle, le duc de Calabre, dans l'église, et craignant d'en être reconnue, malgré la modestie de son accoutrement, elle se retira promptement dans son hôpital, d'où elle partit avant le jour et gagna les bords de la mer. Là, trouvant un vaisseau prêt à mettre à la voile pour Aigues-Mortes, elle s'y embarqua et fut portée par un vent favorable dans cette petite ville de la vieille Gaule.

En sortant de l'hôpital de Rome, Maguelone avait eu soin de ternir la blancheur du son teint et de ses mains avec une infusion de safran. Innocente enfant! De blanche comme un lis, elle était devenue jaune comme un chrysanthème, mais elle était toujours restée aussi jeune et aussi belle. La couleur ne lui avait rien ôté de ses charmes: tout au contraire. Et quelle femme, même la plus dévote, peut ignorer qu'elle est belle?... Elle le voudrait, qu'elle ne le pourrait pas: la première eau tranquille l'en ferait souvenir. Maguelone se doutait bien qu'une belle voyageuse s'expose à quelques risques lorsque son état apparent n'en impose pas. Malgré son déguisement, ses yeux enchanteurs, les perfections inouïes de ses traits, auraient pu lui faire rencontrer bien des dangers: elle tint ses yeux baissés, s'enveloppa le plus qu'elle put dans sa capeline et dans son camail, et, pendant toute la traversée, elle n'ouvrit pas un seul instant la bouche, de peur que la musique de sa voix ne la trahît.

Une fois descendue à terre sans encombre, elle s'informa d'un asile sûr à la première personne qu'elle rencontra sur le port et qui était précisément une bonne et sainte veuve.

— Jeune pèlerine, lui dit-elle avec bonté, je vois, à votre physionomie, que vous êtes née sous un autre ciel que le nôtre... Peut-être êtes-vous malade... Si vous avez besoin de secours, je vous les offre de grand cœur... Suivez-moi donc, mon enfant, et ne vous exposez pas davantage à la galanterie pétulante de nos Provençaux... Prévenir le mal, servir son semblable, c'est accomplir la loi du Seigneur, au service duquel j'ai consacré le reste de mes jours...

— Ah! ma chère dame, s'écria Maguelone, en lui



prenant la main, qu'humblement elle voulait lui baiser; ah! ma chère dame, vous êtes un ange tutélaire pour moi... Prenez, prenez pitié d'une pauvre Napolitaine que bien des malheurs éloignent du lieu de sa naissance et du sein de sa famille !...

La bonne veuve prit Maguelone par la main et la conduisit dans sa maison. En peu de jours, la confiance et l'amitié s'établirent entre elles, comme entre une mère et sa fille. Ce fut de la veuve que Maguelone apprit que le puissant comte Jehan de Cerisel et la belle d'Albara, sa femme, régnaient sur ces belles contrées; qu'ils avaient toujours fait le bonheur de leurs sujets dont ils étaient adorés; et que, dans ce moment, toute la Provence partageait la douleur et les alarmes de leurs souverains.

— Ils n'ont qu'un fils, continua la veuve; et ce jeune prince, nommé Pierre, unit les dons les plus parfaits de la nature aux vertus les plus pures et aux qualités les plus brillantes d'un chevalier. Hélas ! ce prince est parti seul un jour pour chercher les grandes aventures; il devait revenir au bout d'un mois, et voilà un an que le comte Jehan de Cerisel, son père et notre souverain, n'a reçu de ses nouvelles !.....

Maguelone, en écoutant la veuve, avait versé un torrent de larmes; lorsqu'elle eut fini de parler, elle leva les mains au ciel avec un saisissement dont la bonne vieille dame fut charmée, ne l'attribuant qu'à l'excellence de son cœur.

CHAPITRE XII.

Comme Maguelone se décida à aller vivre dans une petite île où elle fonda un hopital destiné aux naufragés et aux pauvres. De la visite que lui firent le comte et la comtesse de Provence, et des consolations qu'ils en reçurent. Comme, ensuite, le santal rouge et les trois anneaux du chevalier aux clefs furent trouvés dans le ventre d'un poisson monstrueux.

Souvent la jeune et intéressante pèlerine allait se promener sur le port d'Aigues-Mortes avec sa nouvelle amie, la bonne veuve, espérant toujours qu'elle pourrait apprendre quelques nouvelles de son époux par les matelots qui descendaient sur cette côte. A la longue, elle constata que très peu de navires abordaient dans ces parages, et que, par conséquent, elle avait peu de chances pour apprendre les nouvelles que son cœur avait tant d'intérêt à savoir. Alors elle s'informa plus minutieusement, et on lui dit que le port le plus fréquenté de cette mer, où se rassemblaient pour le commerce tous les vaisseaux de l'Italie, de l'Afrique et du Levant, était situé dans une petite île, nommée île Sarrasine, située à une vingtaine de lieues d'Aigues-Mortes.

Tout aussitôt Maguelone forma le projet de s'y rendre; de se servir d'une somme en or assez considérable qui lui restait, pour s'établir dans cette île; d'y faire bâtir un petit hôpital à proximité du port; de consacrer sa vie à y secourir les malheureux, à y soigner les malades, et surtout de conserver sa virginité et son amour pour Pierre de Provence, sa confiance dans la Providence lui faisant toujours espérer son retour.

Les jeunes gens sont impatients : ils ne savent pas remettre au lendemain l'exécution des projets qu'ils ont conçus. Quelques jours après, Maguelone habitait l'île Sarrasine! Quelques mois après, son modeste hôpital était construit!...

Le ciel n'est pas ingrat envers ceux qui se font les missionnaires de sa charité, les représentants vivants de sa mansuétude. Les mains d'ange de l'incomparable Maguelone firent bientôt des miracles; des malades furent guéris, des malheureux furent secourus, des affligés furent consolés. La réputation de cette belle hospitalière devint même si grande que le comte Jehan de Cerisel et sa femme firent exprès le voyage pour la visiter et lui demander son intercession en faveur du retour de leur bien-aimé fils.

On imaginera sans peine l'émotion qui s'empara de la sensible Maguelone en recevant les caresses et les prières des parents de son amant. Elle reconnut aisément sur leurs front et dans leurs yeux les traits adorés qui étaient ineffaçablement gravés dans son cœur; elle mêla ses larmes à celles qu'elle leur vit répandre, et ranima leur espoir par des paroles éloquentes et passionnées qui les toucha profondément.

La foi sauve, dit-on. Le comte et la comtesse de Provence étaient sauvés, lorsqu'un événement inattendu vint les replonger dans la douleur et leur enlever, ainsi qu'à Maguelone, le frêle espoir qu'ils avaient jusque-là conservé du retour de Pierre.

Le comte et la comtesse s'étaient pris d'une vive amitié pour cet ange à figure de femme qui avait nom Maguelone; et, pour être plus à même de la voir et de l'entretenir, ils avaient résolu de prolonger leur séjour dans l'île Sarrasine, où ils possédaient d'ailleurs un château. Un matin, des pêcheurs provençaux vinrent leur faire hommage d'un thon monstrueux que le maître-queux ouvrit devant eux. Que devinrent le comte de Cerisel et sa femme lorsqu'ils aperçurent dans les entrailles de ce monstre marin un santal rouge qui contenait les trois anneaux précieux donnés par la comtesse à son fils?...

— Mon fils est mort!... Mon fils est mort!... s'écria la comtesse. Plus de doute, hélas! notre pauvre Pierre a péri dans les flots!... Mon fils! Mon cher fils!...

Et tout aussitôt la pauvre mère s'évanouit. On la secourut, mais elle ne reprit ses sens que pour jeter des cris perçants et douloureux. Le comte de Cerisel s'efforçait en vain de montrer plus de courage; il aimait son fils autant que l'aimait sa femme : ses larmes coulèrent malgré lui sur ses joues.

— O mon héritier! murmura-t-il en étouffant ses sanglots. O mon héritier!...

La mère regrettait son fils; le père regrettait son héritier. C'était bien naturel, n'est-ce pas?

Le maître-queux, qui s'était aperçu plusieurs fois du pouvoir que l'hospitalière avait sur l'esprit de ses maîtres, alla incontinent la quérir, sans lui expliquer pourquoi sa présence était si indispensable. Maguelone s'empressa d'accourir. Mais avec quel effroi, quel désespoir ne reconnut-elle pas l'étui fatal qui renfermait les anneaux! Loin de rassurer le comte et la comtesse de Provence, elle mêla ses larmes et ses sanglots aux leurs.

Cependant la raison, ou plutôt la foi en la Providence triompha de cette immense douleur.

— Seigneur, dit la jeune princesse de Naples en essuyant ses beaux yeux, ne désespérez point encore!... Celui qui tira son peuple de l'Egypte, après avoir retiré Moïse du sein des eaux, peut vous rendre votre fils : ne vous lassez pas de le prier, il ne se lassera jamais d'opérer des miracles... sa miséricorde est infinie et ses secrets insondables... Il n'a pu vouloir sans motif ce qui vous arrive en ce moment... Vous croyez votre fils mort, parce que vous trouvez dans le ventre de ce monstre les anneaux qu'il ne devait jamais quitter... Cela ne prouve rien; la vie est pleine d'invraisemblances auxquels les nobles cœurs comme les vôtres ne doivent pas s'arrêter... Votre bien-aimé fils n'est pas mort, j'en ai le pressentiment!...

En prononçant ces paroles d'encouragement, les yeux de la noble et héroïque enfant semblaient briller d'une lumière surnaturelle... Elle ne croyait pas beaucoup à son pressentiment; mais elle avait besoin d'y faire croire par cette mère en deuil et par ce père désespéré. Le comte et la comtesse, frappés d'admiration, n'avaient jamais vu Maguelone si belle et si imposante... Leur âme sentit renaître par degrés un calme mêlé d'espérance, et le temps de retourner dans leur capitale étant arrivé, l'un et l'autre enrichirent de leurs dons l'hôpital fondé par cette modeste enfant. Avant de partir, ils donnèrent l'argent et les ordres nécessaires pour élever en cet endroit une église dédiée au prince des apôtres, en l'honneur de leur cher Pierre. Cela fait, ils embrassèrent Maguelone, se recommandèrent à ses prières, et retournèrent enfin à Marseille.

CHAPITRE XIII

Comme Pierre de Provence obtint du soudan d'Alexandrie l'autorisation de revenir dans sa patrie, et de ce qui lui arriva en route.

Heureusement pour Maguelone que le temps de ses grandes épreuves était presque écoulé.

Pierre de Provence, comblé de dons par le soudan d'Alexandrie qu'il avait servi pendant trois ans avec tant de zèle, venait d'en obtenir la permission de partir pour quelque temps en Provence, sous la promesse formelle de revenir le rejoindre.

Toujours inconnu dans la cour de ce chef de mécréants, Pierre ne voulut confier à personne le secret de son voyage, et, dans la crainte que ses richesses ne fissent naître quelque obstacle ou quelque convoitise, il fit faire neuf petits barils, au milieu desquels il mit son or et ses pierreries : les deux extrémités de chaque baril étaient remplies de sel gemme. La précaution était bonne et le moyen ingénieux. Pour plus de sûreté encore, le jeune prince chargea lui-même sur un fort sommier les neuf barils en question, s'habilla d'une façon fort simple avec des habillements levantins, et, une nuit, après avoir pris congé du soudan, il sortit sans bruit d'Alexandrie, conduisant son sommier en main. Vers la fin du jour suivant il avait gagné un petit port de commerce où les navires provençaux faisaient quelquefois relâche pour acheter leurs provisions de dattes et autres fruits de même provenance. Il espérait ainsi en rencontrer un qui se chargerait de le conduire sur les côtes de sa patrie.

Son attente ne fut point trompée : il y avait précisément à l'ancre, dans ce port de commerce, une tartane dont l'origine lui parut provençale. Il en interrogea le patron qui lui répondit qu'il était d'Antibes, où bientôt il comptait se rendre, après toutefois avoir débarqué quelques tonneaux de dattes dans l'île Sarrasine.

Pierre fit alors marché pour son passage et pour le transport de ses neuf barils sur le contenu desquels le patron ne manqua pas de le plaisanter, surtout en voyant le sangfroid avec lequel le chevalier aux clefs prétendait devoir beaucoup gagner sur le sel dont ces tonneaux étaient remplis.

On mit à la voile au bout de quelques heures. La mer était calme et le vent favorable : la navigation ne fut point troublée. Pierre, plein d'espérances, et tout heureux d'avance à la pensée qu'il allait enfin rejoindre sa famille, et pouvoir s'occuper en liberté de sa chère Maguelone, Pierre s'entretenait familièrement avec les matelots de tout ce qui se passait dans sa belle Provence au ciel bleu. Ce fut d'eux qu'il apprit que le comte Jehan de Cerisel et sa femme étaient plongés dans la plus mortelle douleur, et qu'ils y auraient peut-être succombé, sans les consolations qu'ils avaient reçues d'une jeune vierge nommée Maguelone, qui desservait un hôpital et qui vivait dans l'île Sarrasine en grande odeur de sainteté.

Maguelone!... Ce nom si cher à Pierre retentit délicieusement dans son cœur. Il ne craignit pas de se faire répéter par les matelots de la tartane les détails qu'ils lui avaient déjà donnés. Mais ces gens n'ayant pu, malgré toute leur bonne volonté, lui rien apprendre de plus particulier, à peine osa-t-il s'imaginer que cette vierge pouvait être celle qui lui était si chère.

Le peu de vent qui portait la tartane étant tombé tout-à-coup, la marche de ce vaisseau s'en trouva retardée d'autant. Puis l'équipage commença à manquer d'eau. Alors le patron fit gagner l'île de Sagones à force de rames, et, une fois près de la terre, une partie de l'équipage descendit pour aller remplir les tonneaux d'eau douce.

Pierre de Provence était un peu fatigué par le roulis de la tartane : il profita de cette occasion qui lui était offerte de se délasser, et il suivit les matelots descendus dans l'île. L'endroit était charmant et intéressant à plusieurs titres : Pierre laissa les gens de la tartane faire leur office, et il s'égara volontairement sous les orangers en fleurs, certain qu'il

était de les retrouver à temps et de regagner avec eux le navire mouillé à quelques encâblures de là.

A mesure qu'il s'avançait, Pierre découvrait un charme nouveau à cette île qui ressemblait à une corbeille de fleurs jetée là, au milieu de la mer, par la main prodigue et inépuisable du Créateur. Des massifs de lauriers-roses succédaient à des massifs d'orangers, et, dans tous les buissons, sur toutes les branches, des oiseaux au plumage bariolé chantaient leurs plus mélodieuses chansons. C'était un oasis, l'oasis de ce désert mouvant qu'on appelle la mer...

Bientôt notre chevalier se trouva dans un petit vallon émaillé de fleurs. Le lis des prés, qui s'élevait gracieusement au-dessus d'elles toutes, lui rappela sa chère Maguelone, ce lis vivant, cette belle fleur animée, aussi fraîche, aussi pure, aussi parfumée que les plus belles fleurs. Cette image qui lui vint naturellement du cœur à l'esprit, le fit tomber dans une douce et mélancolique rêverie, qui fut suivie d'un assoupissement involontaire. Grâces à la mollesse et à la fraîcheur du gazon, cet assoupissement se changea insensiblement en un bel et bon sommeil dont rien ne put le tirer. Les mariniers l'appelèrent à plusieurs reprises inutilement : il ne les entendit pas, et ils furent bien obligés de regagner la tartane sans lui. Un vent favorable s'étant élevé quelques minutes après leur retour, le patron, qui craignit, en attendant davantage, de retarder trop son voyage, eut l'air d'ignorer que le passager levantin était encore à terre : il fit mettre à la voile, et poursuivit sans plus de souci sa route.

Dès le second jour, la tartane entra dans le port de l'île Sarrasine. Le patron, un peu embarrassé des neuf barils de sel gemme appartenant au passager levantin, et se faisant d'ailleurs un scrupule de se les approprier, ne crut pas pouvoir faire mieux, pour mettre sa conscience en repos, que de donner ces barils à l'hôpital Saint-Pierre, desservi par Maguelone. Cela fait, l'honnête homme reprit sa route : sa conscience et sa tartane étaient plus légères...

Quelques jours après, Maguelone ayant besoin de sel pour le service de son hôpital, fit défoncer un des tonneaux du passager levantin et vit avec surprise les richesses qu'il contenait. Faisant alors immédiatement défoncer les huit autres barils, elle s'assura que leur contenu était exactement le même.

— C'est un don du ciel ! s'écria-t-elle. Il a béni mon entreprise pieuse et il veut m'encourager encore... Merci, mon Dieu, merci !...

CHAPITRE XIV

Ce que devint Pierre de Provence, en se réveillant dans l'île de Sagones; comme des pêcheurs le trouvèrent étendu sans vie sur le sable du rivage, et le transportèrent dans leur barque, dans l'île Sarrasine, à l'hôpital dirigé par Maguelone.

Que faisait pendant ce temps le malheureux Pierre de Provence?

En se réveillant de son sommeil prolongé, il avait couru vers la tartane et n'avait plus vu que le haut du mât de ce vaisseau qui rayait le ciel, à l'horizon.

Voir disparaître ses richesses n'était rien pour le chevalier aux clefs, on le devine bien. Mais c'était l'espoir de revoir sa patrie et sa famille qui disparaissait avec ce navire !... C'était vraiment jouer de malheur, on en conviendra.

Aussi Pierre reçut-il de cet événement un contrecoup très douloureux. Il songea à sa mère, à Maguelone, à la distance qui le séparait de tout secours humain, à son abandon dans cette île inhabitée, et la fièvre le prit et ne le quitta plus. Il tomba sans connaissance sur le sable du rivage, où il eût certes bientôt perdu la vie, si quelques pêcheurs des côtes de Provence, venus là par hasard, n'étaient descendus à terre dans l'intention de profiter de leur présence dans l'île de Sagones pour y cueillir le kermès rouge, qui y foisonnait. Alors ils avaient aperçu le corps immobile du chevalier aux clefs, et, saisis de pitié, ils l'avaient secouru et porté dans leur barque.

On regagna la pleine mer avec ce fardeau humain, pour aller quérir des secours plus efficaces que ceux qui lui avaient été prodigués dans le premier moment. Le patron de la barque, embarrassé d'un homme qui paraissait toucher à son dernier moment, se ressouvint fort à propos de la réputation de charité qui parfumait pour ainsi dire le nom de Maguelone, la vierge de l'île Sarrasine. Il avait été malade, une fois entre autres, et les soins les plus délicats et les mieux entendus lui avaient été prodigués avec un dévoûment rare et touchant. Convaincu que c'était faire lui-même une œuvre pie que d'aider la belle hospitalière de l'île Sarrasine à en faire une, ce maître pêcheur mit le cap sur cette île et fit force de rames pour y atteindre au plus tôt. On débarqua, et Pierre ayant repris connaissance, on le prévint qu'on allait le déposer dans l'hôpital Saint-Pierre, consacré aux pauvres malades et dirigé par une belle sainte du nom de Maguelone.

Le fils unique du comte Jehan, ce brave chevalier, ce puissant prince, regarda comme une punition du ciel d'avoir enlevé Maguelone du palais du bon roi Maguelon, son père, l'humiliation qu'il recevait d'être conduit mourant par des pêcheurs dans un pauvre hôpital, dans une île appartenant aux états auxquels il était appelé à donner un jour des lois. Non-seulement il se soumit à ce décret de la Providence, mais encore, en réparation de l'enlèvement qu'il se reprochait comme un crime, il fit vœu, si la vie lui était conservée, de rester un mois entier dans cet hôpital, sans se laisser connaître de personne, et de se priver volontairement, pendant tout ce temps, du bonheur de revoir son père et d'embrasser sa mère.

Bientôt la fièvre de Pierre augmenta, son teint devint livide, ses traits se décomposèrent, à ce point que la fidèle Maguelone, qui lui prodiguait ses soins, ne reconnut pas en lui l'objet de son amour.

Il fut ainsi pendant trois semaines entre la vie et la mort. La vie triompha, aidée qu'elle était de la jeunesse de Pierre d'une part, et, d'autre part, du dévoûment de Maguelone, qui veillait sur ce pauvre malade comme s'il eût été son frère.

La vie triompha donc ; la santé revint petit à petit, et, avec la santé la force et la connaissance. Pierre regarda, vit aller et venir sa belle infirmière, mais sans se douter qui elle était, à cause des vête-

ments grossiers et du teint jaune qu'avait Madelone.

Cependant, un jour que Maguelone, en lui rendant ses soins ordinaires, porta par hasard la main sur son cœur, une vive sympathie l'ayant empêchée de la retirer, ce cœur reconnut son maître, et palpita si vivement, qu'elle en fut émue. Mais surprise, et sans doute scandalisée de se sentir un si tendre intérêt pour cet étranger, elle se retira promptement pour calmer un trouble dont sa modestie et sa vertu sévère lui faisaient un crime. Pierre, en ce moment plus ranimé qu'il ne l'avait été depuis longtemps, la vit s'éloigner avec regret, et jetant sur elle des regards plus attentifs, il fut surpris de la richesse de son buste, de l'élégance de sa taille et de la grâce de sa démarche.

— Hélas! s'écria-t-il, c'est ainsi qu'était ma bien-aimée! Même grâce, mêmes charmes, mêmes attraits!...

Pierre ne se rappelait jamais le souvenir de Maguelone, abandonnée involontairement par lui dans un vallon désert, sans verser des larmes abondantes. En prononçant ces paroles, qui étaient une évocation d'un passé évanoui pour toujours, il pleura donc; et bientôt ses soupirs et ses sanglots ayant redoublé, Maguelone les entendit et en fut remuée d'une manière toute particulière.

Le soleil venait de se coucher; la chambre était assez obscure en ce moment pour qu'on ne pût qu'à grand'peine distinguer les objets. Maguelone se sentit entraînée vers le lit du prince par un irrésistible penchant, et, tout en croyant ne remplir qu'un devoir de charité, dégagé des impressions profanes, elle soupira comme avait soupiré le malade; puis, venant s'asseoir à côté de lui, elle lui demanda de sa voix la plus douce, avec l'accent de la plus tendre compassion :

— Vous êtes donc bien malheureux, pauvre étranger?...

— Ah! ma chère dame, répondit Pierre, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie, et je demanderais volontiers au ciel de la terminer avec mes malheurs, si je ne craignais de l'offenser.

— Espérez plutôt en son secours, qu'il ne refuse jamais aux bons cœurs et aux consciences tranquilles, reprit Maguelone avec la même compassion. Si vous ne craignez point de me confier le sujet de vos peines, je réussirai peut-être à les adoucir...

L'un et l'autre, alors, furent plus émus que jamais. En même temps qu'une tendre compassion naissait dans l'âme impressionnable de Maguelone, une confiance également mêlée de tendresse s'emparait du cœur sensible du chevalier aux clefs. Maguelone ne put résister au vif intérêt qui la pressait de savoir l'histoire de ce malheureux étranger; et Pierre, de son côté, ne put résister à la sympathie qui l'entraînait vers cette courageuse hospitalière.

— Ah! madame, dit-il, que vous trouverez peu intéressant et peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous aurez appris à quel point je me suis rendu criminel...

— A tout péché, miséricorde!... fit observer doucement et onctueusement la belle infirmière.

— Je le crois par moments, et par moments aussi j'en doute... reprit Pierre. Dieu est miséricordieux, je le sais, mais c'est surtout la miséricorde de la femme que j'adore qui me manque... C'est son pardon qui me fait défaut, à cette heure surtout où je vois toute l'énormité de mon crime!... Si vous saviez, madame, si vous saviez!...

Maguelone ne savait pas; c'était précisément pour cela qu'elle voulait savoir. Elle insista donc beaucoup pour que son convalescent lui racontât l'histoire de son crime. Pierre soupira bien fort et reprit :

— Je vivais tranquille au milieu de ma famille, lorsque le bruit de la beauté d'une jeune fille de la plus haute lignée, vint jusqu'à moi... J'étais jeune, j'avais le goût des aventures : je partis, abandonnant sans remords un père et une mère respectés. J'arrivai dans la ville qu'habitait l'incomparable beauté dont la réputation m'avait attiré... Je la vis et je l'aimai : elle était cent fois plus belle qu'on ne me l'avait dit! Une fée n'a pas plus de grâce, de charmes, d'attraits, de séductions chastes et merveilleuses!... C'était un lis, c'était une rose... Son visage ingénu s'éclairait sans cesse de sourires comme d'autant de rayons... Ses yeux ressemblaient à deux étoiles jumelles arrachées au firmament du bon Dieu... Ses cheveux, blonds comme les épis de ma Provence, retombaient en tresses épaisses et soyeuses sur sa poitrine rebondie qui ressemblait elle-même à une pêche double sur le point de mûrir... Elle avait le parfum des fleurs et la saveur des fruits... Mes lèvres ont gardé la trace odorante des baisers que j'ai cueillis sur sa chair savoureuse... Ah! ce souvenir! Ce souvenir!... comme il sent bon, même à la distance où j'en suis!...

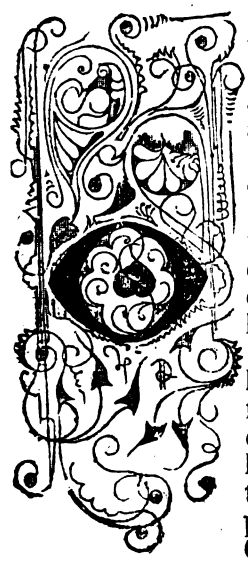
— Continuez, je vous en prie, dit Maguelone, que ce récit intéressait au plus haut point, et qui, à mesure qu'il avançait, se sentait tour à tour rougir et pâlir.

— Cette adorable enfant, reprit Pierre, ne demandait qu'à laisser son cœur s'ouvrir à l'amour... Elle avait l'âge printanier où l'on se donne sans marchander, parce qu'il est doux et bon d'aimer et d'être aimée, et que les ivresses des sens ne sont excusables qu'à cet âge-là... Je l'aimais : je m'en fis aimer... je mis le feu à cette jeune et impressionnable imagination... Je l'arrachai des bras de son père, qui l'adorait; je l'enlevai d'une maison dont elle faisait la gloire et le bonheur, et où le sort le plus éclatant lui était préparé... Ah! madame, qu'allez-vous penser de moi quand vous saurez que, par une fatalité presque invraisemblable, je fus forcé de l'abandonner pendant son sommeil, et de la laisser seule dans le fond d'une vallée inhabitée!...

Qui pourrait rendre ce que la belle Maguelone sentit en ce moment?... Eperdue, respirant à peine, la bouche entr'ouverte, elle ne put s'exprimer que par des soupirs. Pierre de Provence, occupé de son cruel récit, acheva de s'en faire reconnaître, en lui racontant la malheureuse aventure de l'enlèvement du santal rouge et des trois anneaux qu'il contenait. Maguelone, trop saisie pour lui répondre, et craignant d'ailleurs qu'un état pareil ne fût mortel pour son ami, se contenta de lui serrer la main; puis, s'arrachant d'auprès de lui, elle courut se prosterner sur les dalles de la chapelle pour remercier le ciel de lui avoir rendu son amant.

CHAPITRE XV ET DERNIER

Comme Maguelone, après avoir demandé à Pierre de Provence le récit de ses infortunes, le reconnut et se fit reconnaître à lui. Comme ensuite ils se rendirent tous deux à la cour du comte de Cérisel où leur mariage fut célébré.



On comprend aisément quelle nuit passa cette belle et chaste amoureuse qui se croyait veuve avant d'avoir été femme. Pierre vivait encore! Pierre était à côté d'elle, sous le même toit qu'elle!... Elle allait enfin pouvoir rendre le bonheur à la comtesse de Cérisel et se le rendre à elle-même, ce qui avait bien son charme, convenez-en!

Pendant toute la nuit Maguelone pria avec la plus grande ferveur; seulement, à son insu, elle mêla une image profane à l'image divine, elle songea autant à son ami Pierre qu'au prince des apôtres, son parrain. C'était bien naturel, n'est-ce pas?...

Le lendemain, elle commit une personne de confiance pour prendre soin de Pierre dont l'état de convalescence exigeait encore certains ménagements; puis elle envoya acheter des voiles et des habits magnifiques qu'elle cacha dans un coin secret de son appartement.

Lorsque tout fut préparé, déguisant plus que jamais son visage et sa voix, qui tremblait, Maguelone se rendit auprès du prince provençal, qui lui parut mieux portant que la veille.

— Vous me paraissez, lui dit-elle, avoir assez de forces pour vous lever et pour venir prendre un bain que je vous ai fait préparer et duquel j'attends votre entière guérison. Levez-vous donc et me suivez!...

Cet ordre était donné d'une voix trop douce pour que Pierre de Provence y résistât longtemps. Il se mit incontinent en état de suivre sa bienfaitrice. Quand il fut prêt, Maguelone le prit délicatement par la main, toujours en tremblant, et le conduisit dans sa chambre qui ressemblait à une cellule, tant sa simplicité était grande.

— Implorons avant tout, lui dit-elle, les grâces paternelles du ciel qui n'abandonne jamais personne, pas même ceux qui l'abandonnent. Et puisque vous m'avez raconté une partie de vos infortunes imméritées, achevez de m'instruire, en face de ce Christ d'ivoire, de la disposition où vous êtes pour la pauvre créature que vous croyez avoir perdue...

— Ah! madame, s'écria Pierre avec un transport au-dessus de ses forces renaissantes, mes dispositions sont de mourir mille fois pour elle, et si je ne peux la retrouver pour l'associer solennellement à mon sort, d'abandonner la Provence où je dois régner un jour, pour aller finir ma misérable vie dans les déserts de la Thébaïde.

— Pierre! s'écria alors Maguelone d'une voix enthousiaste; attends-moi dans la prière; redemande ta Maguelone à celui qui peut tout, même et surtout l'impossible, et ta Maguelone te sera rendue!...

A ces mots, l'héroïque fille, laissant le prince provençal interdit, courut changer ses vêtements grossiers contre des vêtements élégants, dignes de son rang et de sa beauté. Elle effaça les couleurs qui ternissaient et défiguraient son jeune visage, s'enveloppa de voiles brillants et revint dans la chambre cénobitique où elle avait laissé le chevalier aux clefs. Puis, découvrant tout-à-coup son visage illuminé par une joie immense, elle s'écria :

— Pierre! Pierre! cher et malheureux amant!... Reconnais-tu maintenant ta Maguelone?...

Les grands bonheurs ne s'analysent ni ne se racontent. La langue est impuissante à les peindre, quelque colorée qu'elle soit. Pierre était rendu à Maguelone, Maguelone était rendue à Pierre : voilà tout.

Cette réunion ne devait pas en rester là; pour être complète, il fallait qu'elle fût suivie d'une autre. Il restait encore quelques jours avant que le mois du vœu fait par Pierre fût révolu : il les passa bien doucement, et toujours avec la même retenue, aux genoux de sa chère Maguelone. Le mois expiré, nos deux amants quittèrent l'île Sarrasine, accompagnés des vœux ardents de la population qui s'y était formée depuis la fondation de l'hôpital Saint-Pierre, et se rendirent à la cour du comte Jehan de Cerisel. Le comte et la comtesse remercièrent le ciel et Maguelone de ce retour inespéré, et, quelque temps après, l'évêque de Marseille bénissait ces deux beaux enfants si dignes d'être heureux.

A ce mariage, qui fut célébré avec toute la pompe imaginable, assista tout naturellement le bon roi Maguelon, que des ambassadeurs avaient été quérir, et qui n'avait pas eu le courage d'en vouloir aux fugitifs. Ceux qui reviennent sont toujours pardonnés : on n'en veut qu'à ceux qui ne reviennent pas.

Quant au soudan d'Alexandrie, comme Pierre s'était engagé solennellement envers lui à revenir à sa cour au bout d'un an, pour reprendre ses fonctions, il ne fut pas assez cruel pour exiger l'exécution de cette promesse téméraire. On lui envoya des présents magnifiques, et, en retour, il envoya un traité d'alliance perpétuelle avec l'heureux Pierre de Provence, qui bientôt devint roi de Naples, par suite de l'abdication faite en sa faveur par le bon roi Maguelon.

Si les méchants ne sont pas toujours punis, on voit que les bons sont toujours récompensés.

— 1492 —

FIN DE PIERRE DE PROVENCE.

CLEOMADES ET CLAREMONDE

CHAPITRE PREMIER

Comment Cléomades, prince espagnol, après avoir voyagé dans différentes contrées pour s'instruire et se former, fut rappelé à Séville par le roi son père, pour assister aux noces de ses trois sœurs. Des présents offerts par les trois prétendants : l'homme d'or, la géline d'or et le cheval de bois.

Ectrive, jeune et belle princesse, héritière de cette riche partie de l'Espagne dont Séville est la capitale, avait accordé son cœur et sa main à Marchabias, héritier du royaume de Sardaigne.

C'était en se signalant dans un tournoi que Marchabias avait mérité ce bonheur; il y avait fait voir tant de force, de courage et d'adresse, qu'aucun des chevaliers accourus de toutes parts à cette fête héroïque, n'avait pu lui résister. Il avait même fait vider les arçons au redoutable Astur, aussi effrayant par sa taille gigantesque que par sa vaillance, à la hauteur de sa taille; il l'avait forcé à déposer comme hommage, aux pieds de la reine de Séville, la belle principauté des Asturies. Il avait fait plus encore : il s'était fait un ami de ce rival de gloire !... C'est ainsi qu'après avoir ajouté de nouveaux domaines et une nouvelle gloire à la couronne de l'incomparable Ectrive, il avait mérité de recevoir sa main. Conquérir un royaume, ce n'est rien ; conquérir un cœur, c'est tout.

Dans l'espace de quatre années, le bonheur de ces deux époux fut assuré par la naissance d'un prince et de trois princesses. Le prince fut appelé Cléomades; les trois princesses furent nommées Hélior, Soliadis et Maxime. Cette dernière surtout parut, dès son enfance, d'une beauté achevée.

Quant à Cléomades, on devine bien que sa naissance avait été saluée avec une joie particulière, et par son père et par sa mère ; unanimité rare et touchante qui prouvait l'accord parfait qui existait entre Marchabias et sa belle compagne, car, d'ordinaire, aux premières heures du mariage, l'homme se souhaite toujours une fille et la femme un garçon, en vertu de je ne sais quelle loi secrète des contraires.

Après que la première instruction eut été donnée à Cléomades dans sa patrie, par des professeurs particuliers, choisis avec un soin minutieux par le roi d'Espagne, on résolut de l'envoyer au loin, pour façonner son esprit et son caractère au contact des mœurs étrangères. Il partit et commença par la Grèce, où il prit le goût des arts et respira les âpres senteurs d'héroïsme qu'y avaient laissées les grands hommes de l'antiquité. De la Grèce, il passa en Allemagne, pour y modeler son esprit sur les exemples vivants donnés par la chevalerie, cette continuation des traditions héroïques, et s'exercer dans les tournois et dans les joutes célèbres qui s'y donnaient fréquemment. Enfin, de l'Allemagne, Cléomades passa en France où il se forma aux exercices de toutes sortes, propres à un grand prince, et fut forcé de reconnaître que ce beau royaume avait des avantages incontestables sur tous les autres royaumes qu'il avait parcourus jusque-là.

Cléomades se préparait à visiter l'Italie, la terre classique des lettres et des arts, lorsque son père crut devoir le rappeler auprès de lui pour quelque temps, tant pour juger des progrès qu'il avait faits dans ses voyages et du profit intellectuel et moral qu'il en avait retiré, que pour assister au triple mariage de ses sœurs Hélior, Soliadis et Maxime, recherchées par trois grands princes.

Les prétendants étaient arrivés ensemble à Séville, où leur renommée les avait précédés. Outre qu'ils possédaient tous les trois de grands royaumes, ils passaient généralement pour de grands clercs dans la science astronomique, voire dans l'art mystérieux de nécromancie. L'un était roi de Barbarie et s'appelait Mélicandus. Le second était roi d'Arménie et s'appelait Bardigans. Le troisième, qui était roi de Hongrie et s'appelait Croppart, était abominablement laid et, de plus, bossu comme une montagne; pour ajouter encore à ces agréments extérieurs, il avait l'esprit aussi fertile en mensonges, que l'âme féconde en vices, en bassesses et en trahisons. La lame, comme on voit, était bien digne du fourreau!...

Ces trois monarques étaient convenus de se rendre ensemble à la cour de Séville, et d'apporter chacun un présent riche ou bizarre, qui pût les autoriser à requérir un don en échange. Ils partirent donc, arrivèrent à Séville, où ils reçurent l'accueil dû à leur rang et à leurs richesses.

Mélicandus présenta au roi et à la reine d'Espagne un homme formé de l'or le plus pur, tenant à la main une trompe de même métal, et fait avec un art si merveilleux, que l'on ne pouvait machiner une trahison à cent toises de distance, que sur-le-champ il n'embouchât sa trompe, pour en tirer le son le plus terrible et le plus aigu. Ce présent fut admiré comme il devait l'être, non pas seulement à cause de la matière précieuse dont il était formé, mais à cause de l'utilité plus précieuse encore dont il pouvait être à un moment donné.

Bardigans leur offrit une géline et six petits poussins d'or, façonnés avec tant d'adresse, qu'on pouvait les supposer vivants, en y mettant toutefois un peu de bonne volonté. Bardigans les posa à terre, et, tout aussitôt, les petits poussins se mirent à battre de l'aile, à courir, à becqueter çà et là des grains invisibles; la géline vola tout d'un trait sur les genoux de la reine, se mit à caqueter d'un petit ton bien doux, et, finalement, pondit une perle en son giron.

— Elle en pond une pareille tous les trois jours, fit observer Bardigans.

On se récria à propos de ce second présent, comme on s'était récrié à propos du premier, et on admira leur magnificence, ainsi que l'art surprenant des ouvriers de génie qui les avaient construits.

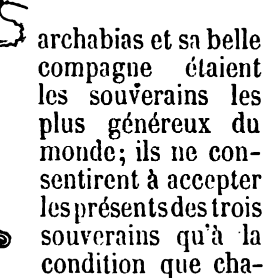
Vint le tour du vilain bossu. Il présenta un grand cheval de bois assez richement harnaché, mais n'ayant que des chevilles d'acier pour unique ornement à son frontal et sur les épaules.

— Roi, dit Croppart d'une voix grêle et cassée, avec le cheval que je vous offre et qui n'a l'air de rien, on peut s'élever dans les airs, traverser les mers et faire sur terre cinquante lieues par heures!...

L'épreuve de ce coursier fantastique eût été longue et difficile : on préféra croire Croppart sur sa parole, comme on avait cru Mélicandus à propos de sa trompe merveilleuse. La réputation de ces trois princes, comme nécromans, était d'ailleurs connue.

CHAPITRE II

Comme, en échange de leurs présents, les trois monarques étrangers obtinrent de choisir ce qu'ils désiraient à la cour du roi d'Espagne, et comme, naturellement, chacun d'eux demanda la main d'une des trois princesses. Ce qui arriva du vilain roi de Hongrie et de son perfide cheval de bois.



Marchabias et sa belle compagne étaient les souverains les plus généreux du monde; ils ne consentirent à accepter les présents des trois souverains qu'à la condition que chacun d'eux, en retour, leur demanderait ce qui lui plairait le plus et le mieux.

C'était bien ce qu'attendaient ces trois monarques; ils n'avaient pas eu l'intention de faire gratuitement des présents aussi considérables : ils saisirent ce moment pour demander la main des trois jeunes princesses. Le roi et la reine d'Espagne, qui s'attendaient, de leur côté, à cette demande, leur accordèrent le don qu'ils requéraient; mais les jeunes filles, qui ne voyaient pas les choses du même œil que leurs parents, osèrent protester tout bas contre la facilité avec laquelle on les jetait dans les bras de ces inconnus.

Ce n'est pas que les deux aînées de ces princesses repoussassent complétement les prétendants qui étaient devant eux, non. Sur les trois monarques, deux étaient beaux et bien faits, le roi d'Arménie et le roi de Barbarie : elles les eussent acceptés. Mais il n'était pas certain qu'ils leur fussent destinés plutôt que le roi de Hongrie, l'abominable bossu!

Heureusement que leurs transes ne furent pas de longue durée : Mélicandus et Bardigans les choisirent. Alors elles confirmèrent par leurs sourires de vierges rougissantes le don de leurs personnes accordé par leur père.

Le vilain roi bossu devenait donc, tout naturellement, le lot de la plus jeune des sœurs, la plus jeune et la plus belle. Maxime, en voyant cet inique partage, courut toute éperdue et toute en larmes se jeter dans les bras de sa mère. Hélas! sa mère avait promis : elle devait tenir sa parole royale, quoiqu'il en coûtât à son cœur.

— Vous n'avez rien promis, vous, mon frère, dit Maxime en allant vers Cléomades, et vous m'avez mille fois juré de me protéger. Le moment est venu de me prouver votre amour fraternelle : ou délivrez-moi du supplice d'épouser ce monstre, ou donnez-moi la mort!

Cléomades aimait tendrement sa jeune sœur, pour une infinité de raisons : d'abord, parce qu'il l'aimait instinctivement mieux que les deux aînées; ensuite, parce qu'elle était la plus jeune; puis, enfin, parce qu'elle était la plus belle. La première raison eût dispensé des autres; mais, en somme, trois raisons valent encore mieux qu'une, surtout trois bonnes raisons comme celles-là.

Maxime, en effet, était bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie, la plus spirituelle, la plus espiègle et la plus mignonne. Elle avait en outre une foule de talents agréables et inutiles; elle brodait comme une fée, faisait des contes à mourir de rire et chantait les plus adorables chansons du monde.

Cléomades, indigné à bon droit de voir une si mignonne et si délicieuse créature prête à passer dans les bras de l'abominable Croppart, se leva aussitôt à l'appel de sa sœur, et déclara avec fermeté au roi son père, qu'il s'était engagé par serment à défendre la liberté de Maxime lorsqu'il la croirait menacée, et que, le moment en étant malheureusement venu, il s'opposait de toutes ses forces à ce qu'elle devînt la proie du hideux roi de Hongrie.

Croppart, en entendant ainsi faire son éloge, voulut élever la voix pour protester et faire valoir toute la force que le don octroyé devait avoir; mais sa voix glapissante fut couverte par celle de Cléomades qui dit, après lui avoir lancé un regard froid comme l'acier et terrible comme la foudre :

— Les deux premiers rois, en dehors de leurs qualités personnelles, ont mérité le don qu'ils ont reçu par les dons qu'ils ont offerts... Mais vous, que prétendez-vous donc obtenir par votre vilain cheval de bois et par la fable ridicule que vous avez osé nous débiter pour en rehausser le prix?... Quand

on n'a rien donné, il est outrecuidant d'exiger quelque chose, surtout lorsqu'on est aussi mal servi par la nature que vous l'êtes!...

Le méchant bossu fit de nouveau la grimace à ce portrait peu flatteur dessiné avec énergie par le jeune prince espagnol. Pour s'en venger et se débarrasser ainsi d'un obstacle à ses désirs, il imagina à l'instant même une fourberie aussi noire que son âme.

— Seigneur, répondit-il sans s'émouvoir en s'adressant à Cléomades, vous traitez bien légèrement les choses sérieuses... Mon cheval de bois vous paraît de peu de valeur, parce que vous ne vous êtes pas assuré de ce qu'il valait... Faites-en l'épreuve : je me soumets à tout, si je vous ai trompé!...

— Oui, oui, j'en veux faire l'épreuve à l'instant même! s'écria Cléomades outré de colère.

Et tout aussitôt le jeune prince ordonna qu'on transportât le maudit cheval dans le jardin. Au moment où il donnait cet ordre, et s'empêtrait de lui-même dans les rets de la trahison que lui préparait l'abominable roi de Hongrie, l'homme d'or offert par Mélicandus emboucha vivement sa trompe et en tira un son aigu qui était un avertissement. Malheureusement, comme presque tous les avertissements, il ne fut entendu de personne, à cause de l'intérêt que faisait naître l'essai que Cléomades allait tenter.

Le cheval de bois fut donc apporté dans le jardin et le fougueux prince espagnol sauta dessus et se mit en selle comme sur un cheval ordinaire. Le cheval de bois resta immobile.

— Vous m'avez trompé, vilain bossu! s'écria Cléomades en s'apprêtant à redescendre pour châtier Croppart.

— Tournez la cheville d'acier que mon cheval porte à son frontal, et il marchera, se contenta de répondre le roi de Hongrie, en dissimulant sa joie secrète.

A ce moment encore, l'homme d'or de Mélicandus souffla dans sa trompe, avec plus d'énergie cette fois que la première, et, cette fois aussi, quelqu'un prit garde à son avertissement significatif: ce fut le roi d'Espagne, qui cria à son fils de redescendre au plus vite.

Il n'était plus temps: Cléomades avait déjà tourné la fatale cheville du frontal. Une minute après, le cheval s'élevait dans les airs avec la rapidité d'un faucon, et son cavalier disparaissait aux regards de tous.

Le roi d'Espagne et sa compagne, alarmés à juste titre de cette disparition subite, et indignés à bon droit de ce qu'ils considéraient comme une trahison, firent saisir le roi Croppart, et le menacèrent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rendait leur fils bien-aimé.

— Je n'en suis plus le maître, leur répondit cet affreux bossu avec ce sangfroid que les criminels ont presque toujours dans les grands périls; le prince Cléomades ne m'a pas laissé le temps de lui faire connaître les ressorts qui dirigent le vol de ce cheval: son impétuosité est la seule coupable, ne vous en prenez qu'à lui de ce qui arrivera...

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excusait, fit impression sur le souverain d'Espagne et modéra sa soif de répression immédiate. Il se contenta de faire garder Croppart à vue dans un appartement du palais, où, d'ailleurs, il fut bien traité. Ensuite, il déclara aux deux autres monarques qu'il était très éloigné de révoquer le don qui leur avait été fait; mais que, en présence de l'événement imprévu qui le frappait si douloureusement, il était convenable qu'ils ajournassent leur mariage jusqu'au retour de Cléomades. Ce à quoi Mélicandus et Bardigans se soumirent sans protestation.

CHAPITRE III

Comme Cléomades, ayant voulu essayer le cheval de bois du vilain roi Croppart, se trouva subitement enlevé dans les airs, où il resta pendant un jour et une nuit. Comme, ensuite, il put manœuvrer à sa guise cette machine ailée et la fit descendre sur la plate-forme d'une tour.

Cependant le courage de Cléomades n'était point ébranlé par la hauteur prodigieuse à laquelle s'élevait le cheval enchanté du roi Croppart, ni par la rapidité suffocante avec laquelle il fendait les couches d'air diverses de l'atmosphère. Pendant quelques instants il crut que cette machine allait redescendre et le rapporter à l'endroit même d'où il était parti. Mais, apercevant sans cesse au-dessous de lui, comme autant de taches vertes ou bleues, de nouvelles contrées et de nouvelles mers, il en conclut avec douleur qu'il s'éloignait de l'Espagne, sans pouvoir soupçonner vers quels pays mystérieux il était entraîné.

La nuit enfin arriva et répandit ses ombres opaques sur la surface de la terre, qui disparut complètement aux yeux attristés du jeune prince. Le vol du cheval enchanté ne se ralentit pas un instant pour cela, tout au contraire! Il allait, il allait, il allait sans s'épuiser, sans se lasser, sans paraître se douter du fardeau humain qu'il portait. Cléomades ferma alors les yeux et s'abandonna à sa destiné.

Il est bien entendu qu'il ne ferma pas les yeux pour dormir, la prudence le lui défendait; il les ferma, pour mieux les ouvrir en dedans, c'est-à-dire pour mieux réfléchir à sa position et aux moyens à employer pour en sortir.

Or, il se ressouvint, pendant cette nuit, que le cheval de Croppart portait sur ses épaules des chevilles semblables à celle qu'il avait sur le frontal. Aussi, dès les premières lueurs matinales, il essaya avec empressement de faire usage de ces chevilles. Il constata alors qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en suivait la direction, et qu'en employant la cheville de l'autre épaule, cette machine ailée ralentissait son vol et descendait vers la terre.

Cette constatation intéressante une fois faite, Cléomades fut un peu consolé, et l'espérance commença à verdoyer dans son cœur. Les rayons du soleil levant, réfléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent supposer qu'il était au-dessus d'une grande ville. Lors, il embrassa les deux épaules du cheval enchanté, et se servant avec

adresse des deux chevilles d'acier qui y étaient fichées, il parvint à faire manœuvrer cette machine à sa guise. Bientôt même, il put descendre doucement sur la plate-forme d'une tour très élevée, située au milieu des jardins d'un grand palais.

Cléomades sauta légèrement sur cette plate-forme, y laissa son cheval de bois, et s'occupa à inventorier minutieusement les lieux où il se trouvait. Une trappe couvrait un degré, il la souleva et descendit sans crainte, sans savoir où il descendait. Au bout d'un certain nombre de marches ainsi descendues, il arriva dans un salon décoré avec un goût exquis, décoré surtout d'une table chargée de plantureux débris de festins et de flacons vermeils non encore vidés.

Nous laissons à penser la joie que dut éprouver Cléomades à cet aspect! Quoique l'allure du cheval de bois eût été très douce, il ne laissait que d'être très fatigué par le long temps qu'il avait passé en selle, dans une température humide; beaucoup de fatigue et autant d'appétit.

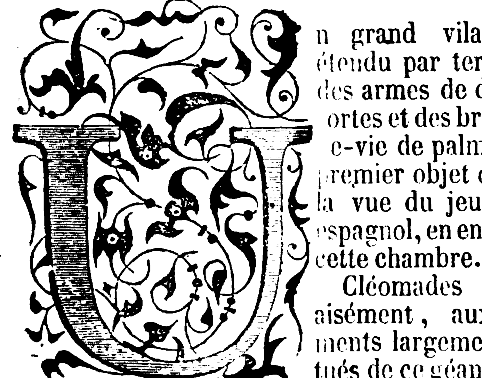
Rien, donc, ne fut plus pressant pour lui que d'user des biens que le hasard lui envoyait si généreusement : il s'assit, but et mangea. Les siéges étaient moelleux, les reliefs étaient savoureux, les flacons contenaient des vins de Chypre et de Ténédos : la fatigue de Cléomades disparut, et, avec la fatigue, la soif et l'appétit. Jamais ce vaillant jeune homme ne s'était mieux porté!...

Dès qu'il sentit ses forces réparées, Cléomades se dit avec raison qu'il ne devait pas y avoir que ce réfectoire charmant dans cette tour, et que, bien certainement, ses hôtes ordinaires devaient être dans quelque autre appartement. Il était bien élevé : il voulut les remercier de l'hospitalité qu'ils lui avaient accordée, à leur insu.

Le salon dans lequel il se trouvait avait plusieurs portes; l'une d'entre elles était entrebâillée : il la poussa et entra dans une chambre voisine.

CHAPITRE IV.

Ce que Cléomades vit d'abord dans la première chambre de la tour, après s'être convenablement restauré; puis dans la seconde, puis dans la troisième. Comme il faillit un instant violer les lois de la chevalerie, et préféra se laisser piquer par une abeille.



n grand vilain géant étendu par terre, parmi des armes de différentes sortes et des brocs d'eau-de-vie de palmier, fut le premier objet qui frappa la vue du jeune prince espagnol, en entrant dans cette chambre.

Cléomades reconnut aisément, aux ronflements largement accentués de ce géant, que l'usage qu'il avait fait des brocs l'empêcherait pour un certain temps de faire un emploi bien sérieux des armes qui jonchaient le parquet, tout autour de lui. C'était un gardien quelconque, à en juger par l'état d'ivresse dans lequel il se trouvait, et par le trousseau de clefs qu'il tenait négligemment à la main, sans doute pour qu'on s'en emparât avec plus de facilité. Cléomades tira doucement, à tout hasard, une de ces clefs, et la mit dans la première serrure venue. Cette clef allait à merveille : la porte s'ouvrit et donna accès à notre jeune aventurier dans une chambre où étaient rangés trois lits pareils, ornés de rideaux. Pour l'instant, les rideaux étaient relevés, et chacun des lits était occupé par une jeune fille endormie, et dans le costume révélateur qu'ont les jeunes filles en dormant.

Cléomades était jeune, lui aussi; il était vif et ardent. L'eau lui vint à la bouche à l'aspect de ces beaux fruits à peine formés; il eut des désirs impétueux que, fort heureusement, réfrénèrent ses devoirs de chevalier qu'il se rappela au même moment. Les lois de la chevalerie lui prescrivaient, en effet, d'être le protecteur de l'innocence et de la beauté. Or ce rôle-là jurait un peu, à ce qu'il semble, avec celui que l'ardeur de ses sens allait lui faire jouer, au détriment de l'honneur!...

D'ailleurs, l'amour seul, dans cette excitation involontaire, eût pu lui servir d'excuse. Ces jeunes filles endormies étaient certainement charmantes; mais s'il avait été ému à l'aspect de leurs charmes livrés sans défense à ses regards profanateurs, son cœur n'avait pas été blessé par l'aimable et cruelle flèche de l'archerot de Cythère. Il les considéra pendant quelques minutes avec feu, il admira même avec une certaine complaisance les trésors que ne cachaient plus les voiles de fine toile de la pudeur; mais bientôt, de peur de succomber à une tentation bien compréhensible à son âge, il s'en éloigna rapidement pour s'approcher d'une porte entr'ouverte qui lui laissait entrevoir une chambre plus élégante et plus somptueuse que celle qu'il était prêt à quitter.

Une porte entr'ouverte est souvent une invitation à entrer. Du moins, Cléomades l'interpréta ainsi, car il entra.

Dans la précédente chambre, il avait vu trois lits et trois jeunes beautés. Dans celle-ci, il aperçut un seul lit et une seule beauté. Les rideaux de ce lit étaient relevés en festons capricieux par des guirlandes de fleurs du plus vif éclat et des plus heureuses couleurs. La jeune fille qui reposait dans ce lit, exactement dans le même costume que les trois précédentes, ne leur ressemblait que par l'âge : quant à la beauté, elle les surpassait, comme le lis superbe surpasse les humbles paquerettes des prairies.

Jamais Psyché ne parut si belle à l'Amour, que cette jeune fille à Cléomades. Il crut voir Hébé, Diane, Vénus, ou n'importe quelle autre divinité païenne. Elle n'avait presque d'autre voile que les opulents cheveux blonds dont les boucles odorantes couvraient ses épaules et son sein.

Pour le coup, Cléomades se sentit pris, non plus d'un désir vulgaire, mais d'un enthousiasme sincère pour cette merveilleuse créature, dont on entendait la respiration égale et tranquille comme celle d'un enfant. Un saisissement délicieux, mêlé de respect, le rendit immobile; toute son âme passa dans ses

yeux; son état présent lui parut si doux, son bonheur actuel lui parut si vif, qu'il n'imagina pas qu'il pût augmenter. Un mouvement que la jeune fille fit en rêvant, lui prouva le contraire; car ce mouvement mit à nu plus de charmes encore qu'auparavant. Il s'approcha de plus près : un nouveau mouvement lui fit découvrir de nouveaux charmes. C'étaient des trésors que découvrait là ce hardi aventurier!...

Ce fut le premier moment où Cléomades connut l'amour, le pouvoir tyrannique et charmant que cette passion prend sur une âme, et les sentiments profonds et indéracinables qu'elle inspire. Mais la crainte d'offenser la femme qui était devenue subitement la maîtresse de son cœur et de sa destinée, ne lui permit aucune tentative qui aurait pu la scandaliser si ses yeux eussent été ouverts, au lieu d'être si merveilleusement clos.

Le jeune prince fût peut-être toujours resté dans cette contemplation délicieuse, s'il n'eût aperçu une abeille voltiger sur ce qu'il prenait sans doute naïvement pour un bouton de rose, et s'apprêter à piquer le sein le plus blanc et le plus ferme de la création. Cléomades alors, s'abusant lui-même, comme tous les amoureux, qui sont d'aimables hypocrites; Cléomades crut n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aimait : il vola au secours du bouton de rose menacé. Mais il lui sembla trop téméraire d'y porter la main : sa bouche seule s'opposa à l'atteinte audacieuse de l'abeille qui, ainsi contrariée dans son butinage, le piqua à la joue.

La jeune fille se réveilla en cet instant; elle jeta un cri en voyant si près d'elle un jeune homme très beau à la vérité, mais qui lui était complétement inconnu. La beauté n'est pas toujours une garantie de moralité, surtout à une heure comme celle-là.

— Jeune téméraire, s'écria-t-elle en s'empressant de jeter le plus de voiles possible sur des charmes qui perçaient toujours, malgré eux et malgré elle; jeune téméraire, comment et pourquoi vous trouvez-vous ici?... Etes-vous donc le roi Liopatris, que le roi mon père me destine pour époux?... Ah! répondez! répondez vite! Si vous n'êtes pas le roi Liopatris, rien ne pourra vous dérober à la mort qui vous attend pour avoir franchi ce seuil que nul autre homme que lui ne peut franchir!...

Interdit, troublé, ému plus qu'on ne saurait le dire, Cléomades répondit :

— Oui, divine princesse, oui, je suis le roi Liopatris... Par mon adresse, et sous le voile du mystère, toujours si délicieux aux cœurs bien épris, j'ai pénétré jusqu'en ces lieux... j'ai voulu voir cette incomparable beauté qui m'était destinée, et tomber à ses pieds avant de lui offrir ma main... Peut-être même le respect m'eût-il fait retirer en silence, si cette cruelle abeille ne vous eût menacée; et je ne pouvais parer le coup qu'elle était prête à vous porter, qu'en le recevant moi-même...

Cléomades, en parlant ainsi, avait les yeux pleins de larmes, et comme ceux de la princesse commençaient à avoir moins de colère, il osa prendre sa belle main blanche pour la porter à sa joue brûlante, afin de lui prouver plus éloquemment encore la vérité de son discours.

La jeune princesse laissa docilement conduire sa main, et elle fut émue en sentant la chaleur et l'enflure subite qu'excitait l'aiguillon de l'abeille sur le visage du jeune prince. Lorsque cette preuve eut été donnée, Cléomades voulut lui en donner une autre, et il lui baisa amoureusement et respectueusement la main qu'il venait de porter à sa joue.

— Seigneur, dit la princesse d'une voix de moins en moins courroucée, je vous pardonne à peine cette démarche indiscrète, malgré les honnêtes raisons qui vous ont amené à la faire... Mais comme, après tout, elle ne peut porter aucune atteinte à mon honneur de femme et de princesse, je consens à rester quelque temps encore avec vous, puisque aussi bien dois-je m'habituer à cela... Passez donc dans le jardin, et permettez-moi de réveiller mes filles d'honneur, afin de paraître dans un état plus décent que celui dans lequel vous m'avez surprise.

CHAPITRE V

Comme Cléomades, après être descendu au jardin, fit sa déclaration d'amour à la belle Claremonde, et de ce qui en résulta.

On obéit facilement aux ordres de ce qu'on aime, et jamais l'obéissance ne paraît aussi agréable. Cléomades obéit donc. Il sortit un peu à regret de cette chambre parfumée par la présence de la jeune princesse, et descendit dans le jardin, le cœur remué par la plus délicieuse des émotions.

Pendant ce temps, Lyriades, Gayète et Florette, les trois filles d'honneur que le prince espagnol avait trouvées dans leur lit et en faveur desquelles il avait d'abord voulu violer les lois de la chevalerie, se levèrent et s'habillèrent promptement, appelées par la princesse, et vinrent toutes trois dans sa chambre pour procéder à sa toilette.

La jeune princesse leur conta son aventure en rougissant un peu; puis, petit à petit, comme elles la questionnaient sur son audacieux visiteur, elle sourit et finit par leur avouer que le roi Liopatris, son futur époux, lui paraissait charmant. Elle les pressa en conséquence de l'habiller d'une aimable façon, afin qu'elle pût aller le rejoindre au jardin, où il l'attendait.

Lyriades, Gayète et Florette mirent toute leur science féminine dans cette grave occupation et parvinrent sans peine à parer leur maîtresse, envers laquelle la nature s'était montrée si prodigue d'ornements, qu'il était pour ainsi dire superflu d'en ajouter d'artificiels à ceux qu'avait pu contempler Cléomades...

Bientôt la princesse descendit au jardin où l'attendait si impatiemment le faux roi Liopatris, qui fut ébloui en la revoyant plus belle encore qu'il ne l'avait vue! Un berceau se trouvait là : la princesse s'y réfugia, suivie de ses filles d'honneur, qui avaient mission de ne jamais la quitter, et Cléomades suivit les suivantes.

Cléomades fut galant, tendre et spirituel. Comme il était un peu gêné par l'ignorance où il se trouvait du nom de sa princesse, il s'arrangea adroitement pour faire jaser Lyriades, Florette et Gayète qui, en leur qualité de suivantes, étaient de délicieuses ba-

billardes. C'est ainsi qu'il apprit que leur maîtresse et la sienne se nommait Claremonde, qu'elle était la fille unique de Cornuant, roi de Touscan, et qu'elle était promise par lui à Liopatris, roi d'Astracan.

Tout cela était bien compliqué. Cléomades se reprocha en secret sa supercherie qui ne pouvait pas avoir un long succès; mais, emporté par la violence de son amour, il ne songea plus qu'aux moyens de plaire à Claremonde et de l'humaniser en sa faveur.

— Adorable Claremonde! lui dit-il avec des accents pleins de tendresse et des yeux pleins d'éloquence. Adorable Claremonde! Il me tarde bien d'être votre époux fortuné! Vous êtes la souveraine de ma vie et vous serez la souveraine de mon royaume... Vous régnerez sur mes sujets comme vous régnez déjà sur mon cœur!... Ah! Claremonde! Claremonde! Quand donc verrai-je luire enfin le jour bienheureux qui doit unir votre sort au mien et vos lèvres aux miennes!...

L'amour éloquent devient aisément persuasif. Les amants croient bien à leur amour, même lorsqu'il n'est pas sincère; pourquoi n'y croirait-on pas comme eux?...

Claremonde, bientôt, commença à ne plus craindre de laisser paraître un penchant qui l'entraînait et qu'elle croyait légitime. Elle répondit avec modestie:

— Seigneur Liopatris, je ne suis pas digne de tant d'éloges et je crains que vous ne vous gaussiez un peu de moi... Le roi mon père vous avait annoncé... je vous attendais... prête à lui obéir... Mais, je vous l'avoue, j'ignorais que l'obéissance fût une si agréable chose!...

— Ah! Claremonde! Claremonde! s'écria Cléomades qui se sentait pousser des baisers aux lèvres.

Lyriades, Florette et Gayète avaient pour mission toute spéciale, nous l'avons dit, de ne pas quitter d'un seul instant leur jeune et belle maîtresse. Cependant, comme elles la supposaient parfaitement en sûreté auprès d'un seigneur aussi respectueusement galant que l'était le faux Liopatris, elles ne craignirent pas de s'éloigner toutes trois un peu sous l'ingénieux prétexte de cueillir quelques fleurs...

Claremonde, toute occupée de l'amour qu'elle sentait naître en son âme, ne s'aperçut pas de l'absence de ses suivantes; mais Cléomades s'en aperçut parfaitement, et il en profita pour se jeter aux genoux de sa souveraine.

— Claremonde, lui dit-il avec des yeux éloquents au possible, je vous aime et n'aimerai jamais que vous... Mais vous?

— Moi, je vous aime aussi, Liopatris, et je vous serai éternellement fidèle!... répondit Claremonde, avec une langueur significative.

Au moment où, pâmée, cette belle princesse allait tomber dans les bras amoureux du jeune prince espagnol, les portes du jardin s'ouvrirent avec fracas, et le roi Cornuant s'avança, suivi de sa cour et d'une troupe de gens armés.

—

CHAPITRE VI

Comme le géant, s'étant réveillé, et ayant aperçu Cléomades causer familièrement avec Claremonde, alla prévenir le roi Cornuant, qui accourut tout en colère et condamna à mort le jeune prince. Le moyen que ce dernier employa pour échapper au sort qui l'atendait.

Quel était le motif de cette invasion inopportune?

Le géant, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, avait dormi un peu moins de temps que ne l'avait prévu Cléomades, soit que les libations d'eau-de-vie de palmier eussent été moins grandes, soit que le sentiment du devoir eût été plus grand que l'ivresse. Enfin il s'était réveillé.

Son premier soin, en sortant des ténèbres et des lourdes vapeurs de l'ivresse, avait été de s'assurer que tout était en bon ordre dans l'appartement de la princesse, à la garde de qui on l'avait commis. Ne la trouvant point dans son appartement, et entendant folâtrer les jeunes suivantes dans les allées ombreuses du jardin, il avait vu, par une fenêtre, un jeune chevalier aux pieds de la jeune princesse, et il avait couru promptement en avertir le roi son père.

Cornuant donc s'avance avec une de ces fureurs de père trompé, dont l'explosion est terrible.

— Par quelle fatalité, princesse, demanda-t-il à Claremonde, un étranger se trouve-t-il à vos genoux, sous cette charmille, et vous presse-t-il si tendrement les mains?...

— Mais, mon père, répondit Claremonde, étonnée de l'étonnement de Cornuant; mais, mon père, cet étranger n'est pas un étranger, et s'il se trouve ici, à mes genoux, c'est avec votre autorisation... Ne reconnaissez-vous donc plus votre futur gendre, le roi Liopatris?...

— Traître!... s'écria Cornuant en se tournant vers Cléomades immobile. Traître! quelle fureur, quelle fatalité a pu te porter à violer cet asile sacré, interdit aux profanes, à pénétrer auprès de la princesse ma fille, à lui adresser la parole, à lui baiser les mains, à respirer le même air qu'elle, et enfin à te faire passer pour Liopatris, avec qui tu n'as aucune ressemblance?

— Seigneur, répondit respectueusement Cléomades, je comprends votre colère : elle est légitime... Je n'ai rien à vous répondre, qu'à vous prier de plaindre un jeune et malheureux chevalier persécuté par la vengeance des fées... Né d'un souverain d'Europe qui leur avait déplu, elles me condamnèrent, au moment de ma naissance, à me voir exposé tous les ans, pendant trois jours, aux plus affreux périls; et l'instant où ces périls porteront la crainte en mon âme, doit être celui de ma mort...

— Pauvre jeune homme!... murmura avec une compassion véritable et tendre, la princesse, à qui

il importait peu que Cléomades fût ou ne fût pas Liopatris...

— Depuis que j'ai été armé chevalier, poursuivit le prince espagnol, ces cruelles fées me font enlever tous les ans, pendant trois jours, par un cheval de bois qui fend les airs, qui sillonne les mers, me fait parcourir toute la terre, et ne me rapporte dans les états de mon père qu'après m'avoir exposé à d'effroyables dangers. auxquels, jusqu'ici, je n'ai pas succombé...Daignez, Seigneur, envoyer sur la plate-forme de cette tour : on y trouvera le cheval qui s'y est abattu de lui-même... Accablé de fatigue et de besoin, je suis descendu pour chercher quelques secours... C'est ainsi que je suis parvenu jusqu'à l'appartement de l'adorable princesse, votre fille, qui, en m'apercevant, s'est écrié : « Téméraire! si tu n'es pas le roi Liopatris, tu n'as pas le droit d'être ici ; je vais appeler du monde et te faire trancher la tête!... » J'avoue, seigneur, que dans le premier moment, cette perspective ne me souriant en aucune façon, le désir bien naturel de conserver ma vie m'a fait recourir à une feinte que je condamne moi-même tout le premier, car c'est mon premier et mon dernier mensonge... Maintenant que j'ai tout dit, je me soumets à tout ce que vous ordonnerez de mon sort!...

Cornuant, très étonné de ce récit, auquel il ajoutait peu de foi, malgré l'accent de sincérité et l'air ferme avec lequel Cléomades le faisait, envoya incontinent des gens sur la plate-forme de la tour : au bout de quelque temps, les serviteurs revinrent, rapportant, avec beaucoup de peine, un grand cheval de bois, massif et mal fagoté, qu'il ne jugea nullement propre aux fonctions que lui avait attribuées le chevalier espagnol.

Tout aussitôt alors, Cornuant, qui se crut joué par un aventurier, assembla son conseil dont l'avis unanime fut que l'inconnu avait mérité plusieurs fois la mort, pour avoir osé parler à la princesse, respirer son air, baiser sa main, et pour avoir faussement pris le nom du roi Liopatris. Le conseil, ayant jugé cela, émit le regret de ne pouvoir faire subir plusieurs morts à ce téméraire inconnu : une seule ne lui suffisait pas, à cet aimable conseil.

En conséquence, on entoura Cléomades, et Cornuant eut la bonté de lui apprendre qu'il n'avait plus que quelques minutes à vivre.

— Je m'y attendais, répondit le prince avec fermeté... Mais, divine princesse, ajouta-t-il en se tournant vers Claremonde, pardonnez-moi de n'avoir pu résister à vos charmes et d'avoir eu recours à cette feinte pour pouvoir les contempler et les savourer plus longtemps... Ce n'est pas trop cher payer le bonheur de les avoir admirés, que de les payer de ma mort... Je regrette seulement d'être si tôt enlevé à l'admiration qu'ils me causent... Mais la mort m'est douce, puisqu'il m'est donné de les voir encore, et que le plus passionné des amants va perdre la vie à vos yeux... C'est ainsi qu'on doit mourir!...

Claremonde était cruellement agitée. Cet inconnu, malgré ou plutôt à cause de son audace, avait fait la plus vive impression sur son cœur, qui déjà le préférait à Liopatris. On n'est pas impunément tendre et séduisant comme l'était Cléomades, et les femmes aiment volontiers ceux qui consentent à mourir pour elles. En entendant le cruel arrêt prononcé par son père, Claremonde pleura, soupira, et, n'osant protester contre la rigueur qu'on se disposait à exercer envers cet aimable inconnu, bien qu'elle en eût la plus grande envie du monde, elle s'enveloppa la tête de son voile et sanglotta comme une Madeleine...

Déjà les satellites du roi s'avançaient et se saisissaient de Cléomades, lorsque ce prince s'écria, avec plus de fermeté que jamais :

— Roi Cornuant, je suis chevalier et je descends d'une illustre souche... Fais-moi mourir selon l'usage de mon pays, où tout chevalier que l'on condamne à la mort, ne la reçoit que monté sur son cheval de bataille... Cette machine, instrument de la vengeance des fées, me paraît suffisante pour sauver mon honneur, celui de la chevalerie, dont je suis membre, et celui des illustres parents dont j'ai reçu le jour!...
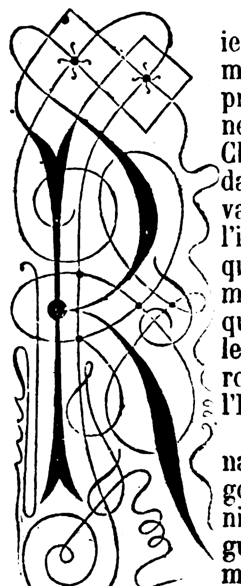
Cornuant, quoique homme, père et roi, voyait périr avec peine un si beau chevalier, plus malheureux peut-être que coupable. Il se décida à lui accorder la faveur qu'il lui demandait : on fit monter Cléomades sur le cheval de bois.

Le jeune prince, on le devine bien, ne perdit pas un moment : il porta la main à la cheville d'acier du frontal, et, tout aussitôt, le cheval enchanté s'éleva dans les airs avec une telle rapidité, que ceux qui l'entouraient s'écartèrent effrayés, et qu'à peine Cléomades eut le temps de crier :

— Divine Claremonde, je vous serai à jamais fidèle!...

CHAPITRE VII

Du retour de Cléomades à la cour de son père; du mariage de ses deux sœurs, et du dépit du vilain roi bossu Comme Croppart, réfugié dans un village, apprit le nouveau départ de Cléomades.



Rien ne peut dépeindre l'étonnement du roi Cornuant et la joie de la princesse Claremonde. Cet étonnement redoubla lorsqu'on vit Cléomades planer quelque temps dans les airs : ce prince ne pouvait se décider à perdre de vue l'incomparable princesse à laquelle son sort était irrévocablement lié, et ce ne fut que lorsqu'elle rentra dans la tour avec le roi son père, qu'il reprit sa route et dirigea son vol vers l'Espagne.

Cléomades connaissait maintenant à merveille les moyens de gouverner son hippogriffe mécanique et de diriger son vol à sa guise. Il s'orienta donc parfaitement, son cheval prit sa course effrénée à travers l'immense plaine du ciel, et Cléomades arriva à quelques lieues de Séville, trente-six heures après son départ.

Il savait le prix et les avantages de cette machine

ailée; aussi, en prévision des services qu'elle pouvait lui rendre un jour ou l'autre, il voulut la dérober aux regards et aux convoitises. Ce fut à cause de cela qu'au lieu de se rendre directement à Séville, il s'arrêta à quelques lieues et descendit dans un petit château de plaisance qu'il avait là. Sa monture une fois soigneusement cachée, il s'empressa de repartir pour Séville et d'aller embrasser son père et sa mère, auxquels son retour inespéré rendit la vie et le bonheur.

Ainsi que le roi d'Espagne s'y était engagé lors du départ de son fils, Croppart fut mis en liberté, et les deux rois Mélicandus et Bardigans purent épouser Hélior et Soliadis, les deux sœurs de la jeune Maxime.

Croppart voulut de nouveau faire valoir ses droits à la main de cette enfant. De nouveau, aussi, Cléomades se déclara le champion de Maxime et offrit au vilain bossu un combat singulier pour terminer leur différend. Croppart allait répondre, probablement quelque fourberie, lorsque la trompe enchantée de l'homme d'or donné par Mélicandus se mit à sonner avec une énergie significative : on repoussa net les prétentions de Croppart, et on l'invita poliment à se retirer de la cour de Marchabias.

Le vilain roi de Hongrie, ainsi refusé, repoussé, honni et conspué, se trouva fort embarrassé sur le choix de l'endroit où il devait se réfugier pour cacher sa honte, sa colère et sa rancune. Une loi solennelle de la Hongrie exigeait que lorsqu'un roi de ce pays-là s'était rendu coupable de quelque félonie, il s'exilât volontairement pour sept années; cette loi ajoutait que s'il osait rentrer avant ce terme, tout Hongrois avait le droit de le tuer, et que les magnats étaient obligés par serment à le combattre s'il envahissait le territoire à main armée. Or le roi Croppart ne pouvait pas retourner dans ses Etats avant une année ou deux, ce qui prouvait surabondamment qu'il avait sur la conscience un certain nombre de félonies et de trahisons qui l'avaient déshonoré aux yeux de ses sujets.

Ce vilain bossu sortit de la cour de Marchabias, mais sans s'éloigner de Séville. Il se déguisa en médecin indien, se mit à cueillir des simples et à débiter des drogues d'une vertu plus ou moins douteuse, et du village où il s'était réfugié, il surveilla de l'œil et de l'oreille tout ce qui se passait et disait à la cour de Séville. Il avait des projets, le vilain bossu! Des projets ténébreux comme lui.

Sa vigilance de ce côté ne fut pas un seul instant en défaut. Au bout de quelque temps, il apprit que Cléomades était reparti.

Cléomades, en effet, n'avait pu résister au souvenir de Claremonde, que l'absence, au lieu d'affaiblir, avait encore grandi. Il la voyait le jour, il la voyait la nuit, plus belle, plus attrayante, plus irrésistible que jamais. Il avait gardé devant les yeux et dans son cœur les formes divines entrevues par lui pendant le sommeil de cette adorable princesse, et cette évocation continuelle l'obsédait agréablement. N'y tenant plus, il s'était décidé à confier à sa mère le secret de cet ardent amour. La reine était femme : elle comprit qu'il n'y avait aucune digue à opposer à cette lave en ébullition, à ce torrent impétueux, qui menaçait de briser tous les obstacles pour arriver à son but. Elle consentit à laisser retourner Cléomades auprès de sa chère Claremonde, et l'exhorta seulement à se conduire avec prudence. Avec prudence, la jeunesse amoureuse? Cela n'est pas possible. La prudence est la vertu des sages, et l'on n'est jamais sage à vingt ans.

Cléomades était parti.

CHAPITRE VIII

Comme Cléomades partit sur le cheval de bois pour aller enlever Claremonde. Entrevue et départ de ces deux amants.

Cléomades dirigea donc le vol de son cheval enchanté vers le royaume de Touscan, de manière à n'arriver que de nuit près de sa chère Claremonde.

Il arriva enfin. Au lieu de descendre, comme la première fois, sur la plate-forme de la tour, il abattit son cheval dans un petit jardin réservé qui n'avait d'autre entrée que l'appartement de la princesse, et il le cacha sous un vaste berceau de verdure qui se trouvait là fort à propos.

Avec quel trouble mêlé d'espérance, de crainte et d'amour il s'approcha de la porte qui donnait sur ce jardin!... Cette porte n'était point fermée, par un de ces hasards heureux qui n'arrivent qu'aux coureurs d'aventures : il acheva de l'ouvrir sans bruit, il entra, il hésita, il frémit, il s'arrêta sur le seuil. Comment allait-elle le recevoir?... Le respect lui commandait de ne pas aller plus loin; mais l'amour le poussait dans la direction du lit de la princesse dont on entendait la respiration tranquille: Cléomades se laissa pousser par l'amour. Il s'approcha un peu, puis beaucoup, puis davantage encore : le bruit de la respiration de Claremonde devint plus distinct, il s'imagina en sentir déjà la douce chaleur passer de son sang dans son âme. On ne pouvait être plus près du lit qu'il n'en était. Il leva les rideaux avec précaution. Une petite lampe de nuit brûlait sur un trépied de bronze et éclairait la belle dormeuse de sa lumière blonde. Jamais Claremonde n'avait été aussi belle! Jamais les grâces infinies dont la nature bienveillante avait pétri son corps n'avaient paru plus séduisantes! Jamais Cléomades n'avait été plus troublé!...

Craignant, d'un côté, l'effet fâcheux d'une première surprise; de l'autre, voulant prolonger le plus longtemps possible l'enivrement dans lequel le plongeait la vue de ces charmes si innocemment étalés devant lui, Cléomades n'osa réveiller Claremonde. Il chercha un moyen d'arrêter ses premiers cris, et l'amour le lui fit trouver : il colla tendrement ses lèvres ardentes sur la bouche adorée qui semblait l'appeler, et Claremonde, en se réveillant, ne put qu'ouvrir les yeux et reconnaître son amant. Ce ne fut même qu'après s'être assurée que ce n'était point un songe, qu'elle se décida à ouvrir la bouche pour lui parler, et à lever languissamment les bras pour le repousser. La vérité nous oblige à dire qu'elle y mit un certain temps.

— Cruel! murmura-t-elle d'une voix mouillée par la volupté. Cruel! pourquoi viens-tu de nouveau

t'exposer à la mort?... Tu veux donc me faire mourir aussi?... Que prétends-tu donc obtenir de moi, puisque tu n'es pas le roi Liopatris et que ce n'est pas toi que je dois épouser?... Cruel! que t'ai-je fait pour que tu viennes de nouveau troubler ma vie comme tu as troublé mon cœur?... Cruel! que veux-tu de moi?...

— Je veux, répondit le jeune prince enthousiasmé, je veux vous adorer et vous servir toute ma vie... Je suis Cléomades, fils de Marchabias, roi d'Espagne, qui vous attend pour vous nommer sa fille...

— Quoi! s'écria Claremonde, vous êtes ce Cléomades que la Renommée nous a déjà peint comme le plus brave et le plus parfait des chevaliers?

Cléomades, pour toute réponse, lui présenta un bracelet d'un prix inestimable.

— C'est la reine, ma mère, qui vous l'envoie et vous prie de l'accepter, chère Claremonde. Voyez les deux portraits qu'il renferme...

Claremonde ouvrit un ovale de diamants; elle vit, d'un côté, une belle personne revêtue d'habits royaux, avec cette inscription : *Ectrive, reine d'Espagne, heureuse mère de Cléomades*. L'autre portrait était celui d'un chevalier cher à son cœur. Elle lut au bas : *Cléomades, heureux fils d'Ectrive, veut vivre et mourir pour Claremonde.*

La jeune et belle princesse ne sut pas résister plus longtemps à tous ces témoignages d'amour.

— Oui, j'accepte ce don, cher Cléomades, lui dit-elle tendrement, et sans songer à dérober aux yeux avides de son amant les trésors enivrants que chacun de ses mouvements mettait à découvert. Oui, j'accepte ce don : puisse-t-il faire à jamais notre bonheur!...

En disant ces mots, elle baisa le portrait de la reine d'Espagne, sans doute pour la remercier d'avoir mis au monde un fils si accompli; puis elle ferma le bracelet et l'attacha sur son bras nu, plus blanc que la blanche hermine. Cléomades, transporté de joie et d'amour, baisa à son tour le beau bras de Claremonde, sans doute pour le remercier d'être si beau et de lui causer un plaisir si vif.

De baiser en baiser, de caresse en caresse, nos deux jeunes amants eussent fini par oublier bien des choses, l'heure, le danger, le roi Cornuant, et peut-être aussi le devoir. C'est si facile à oublier le devoir, quand on se trouve la nuit dans une chambre parfumée, éclairée par une lueur tranquille, en face de deux beaux yeux qui pleurent des larmes de félicité, et de deux belles lèvres qui chantent le Cantique des Cantiques!... Et puis, il n'y a rien de si dangereux et de si perfide que l'innocence : elle s'ignore et ignore tout, elle va vers le mal comme vers le bien, sans boussole!...

Heureusement qu'ils s'arrachèrent à temps à ce danger mutuel où les exposait leur amour. Ils comprirent que les moments étaient précieux, et qu'il fallait les employer, non plus agréablement, cela n'était pas possible, mais plus utilement. Claremonde apprit à Cléomades que le roi Liopatris devait arriver le même jour, suivi de tous les chevaliers de sa cour, et que rien ne pourrait empêcher son père de tenir la parole qu'il avait donnée à ce prétendant. Cléomades, à son tour, instruisit Claremonde des moyens qu'il avait de la soustraire à ce fatal mariage.

On se laisse aisément persuader par ce qu'on aime. Claremonde consentit à se laisser enlever sur le cheval enchanté et à se laisser conduire en Espagne, à la cour du roi Marchabias. Elle réveilla Florette, Lyriade et Gayète, qui accoururent à sa voix et qui furent bien surprises de voir à ses genoux le jeune chevalier qui avait déjà failli mourir pour elle; mais elles le furent bien davantage quand elles surent que ce chevalier si téméraire était le vaillant Cléomades, prince des Espagnes, dont la Renommée leur avait conté les exploits. Elles ne firent point à leur belle maîtresse des représentations inutiles; elles se contentèrent de la parer de ses plus riches habits; l'une rassembla un écrin de pierreries, l'autre quelques provisions pour le voyage.

Lyriade, cependant, comme la plus expérimentée et la plus méticuleuse, arrêta ses deux compagnes jusqu'à ce que le soleil commençât à s'élever sur l'horizon; et, craignant d'être soupçonnée, ainsi que Florette et Gayète, d'avoir aidé à la fuite de Claremonde, elle pria Cléomades de se montrer, avec sa maîtresse, au roi Cornuant qui, tous les matins, venait se promener dans les jardins voisins du jardin réservé de sa fille.

Cléomades y consentit. Il arrangea délicatement sa chère Claremonde sur la croupe du cheval enchanté et se mit en selle, pendant que Lyriade, Gayète et Florette regagnaient secrètement leurs lits, après avoir reçu de lui la promesse qu'il reviendrait les réunir à leur maîtresse.

Le cheval s'éleva alors petit à petit, et Claremonde ne put s'empêcher d'embrasser étroitement son amant pour ne pas tomber, et de convenir avec elle-même que c'était là une façon bien douce de voyager.

A peine Cléomades se fut-il élevé au-dessus des tours du palais, qu'il aperçut le roi de Touscan se promenant dans les jardins avec une partie de sa cour.

— Sire, lui cria-t-il, je m'appelle Cléomades; je suis le fils unique de Marchabias, roi d'Espagne. Ne soyez point en peine de la princesse Claremonde... La reine ma mère l'attend pour la nommer sa fille, et le roi mon père doit la couronner le jour où elle daignera recevoir ma main... Si le prince Liopatris, qui ne connaît pas comme moi tous les charmes de l'incomparable Claremonde, veut recevoir ma jeune sœur Maxime pour épouse, je la lui offre de franc cœur; s'il se trouve offensé, je suis prêt à lui donner les satisfactions usitées entre chevaliers courtois!...

Cela dit, Cléomades salua de la tête et de la main le roi de Touscan à qui Claremonde, toute en larmes, tendit un moment les bras; mais, au même instant, l'hippogriffe partit rapidement, et cette belle infortunée fut forcée de serrer Cléomades plus fortement et plus tendrement que jamais.

—

CHAPITRE IX.

Comme Claremonde, un instant quittée par Cléomades, fut surprise en larmes par l'affreux bossu; et du stratagème que ce dernier employa pour l'enlever, afin de se venger sur elle des dédains des autres femmes.

Il y avait loin du royaume de Touscan au royaume d'Espagne; aussi les deux amoureux n'arrivèrent-ils à Séville que le lendemain matin. Il est vrai d'ajouter que ce qui contribua un peu à ce retard, ce fut la distraction incessante du jeune prince qui s'amusait à perdre la tête au contact adoré de Claremonde. Et en perdant la tête, il perdait naturellement aussi la route, et était parfois obligé de revenir sur ses pas pour la retrouver. Peu s'en fallut même qu'il ne descendît tout-à-fait dans une des îles qu'il rencontra sur son chemin, afin d'y déposer sa séduisante conquête et de l'aimer là tout à son aise.

Claremonde était très fatiguée par ce voyage en dehors de ses habitudes et par les émotions de toute nature qui l'avaient assaillie : elle pria son amant de lui procurer quelque repos avant de paraître aux yeux de la cour. Cléomades la descendit dans le jardin du petit château de plaisance qu'il possédait hors des murs de Séville, l'installa dans un appartement digne d'elle, et, cela fait, s'empressa d'aller annoncer son arrivée, afin d'engager le roi et la reine d'Espagne à venir au devant de Claremonde, et à lui procurer une entrée triomphale dans leur capitale.

Il quitta donc son adorable maîtresse, vola à Séville, et enchanta son père et sa mère par son retour et par son succès. Heureux de voir leur fils heureux, ces souverains firent atteler des chars magnifiques; en moins de quelques heures tout fut préparé pour l'entrée de Claremonde, et l'on alla au-devant d'elle.

Ce peu de temps, cependant, parut infiniment long à la jeune princesse. Après avoir un peu réparé ses forces avec les provisions dont le cheval de bois était chargé, elle se mit à parcourir le jardin, à manger quelques fruits, à cueillir quelques fleurs dont elle se composa une couronne parfumée.

Claremonde s'était assise sur un tapis de mousse, et, tout en assemblant ses fleurs et en les mariant harmonieusement entre elles, elle chantait les triolets suivants :

Ah ! trop demeure mon ami :
Ah ! dans combien le reverrai-je ?
Qu'il est tendre, qu'il est joli !
Mais trop demeure mon ami.
En lui tout bien est réuni :
Eh ! pourquoi donc ne l'aimerai-je ?
Ah ! trop demeure mon ami,
Ah ! dans combien le reverrai-je ?

Depuis qu'amour est avec moi,
Pas ne me puis croire seulette ;
De lui trop bien louer me doi,
Depuis qu'amour est avec moi.
A ce Dieu plais, puisqu'avec soi
Il m'a prise toute jeunette ;
Depuis qu'amour est avec moi,
Pas ne me dois croire seulette.

Tandis que Claremonde charmait par cette chanson l'ennui de son attente, le vilain roi bossu Croppart était à l'extrémité du jardin, en train de cueillir des simples, afin d'en composer des philtres et des élixirs.

Il s'approcha, regarda à travers l'ouverture de la palissade, et le premier objet qu'il aperçut fut son cheval enchanté, ce qui le fit tressaillir d'aise.

Le second objet qu'il apérçut, et qui le fit plus tressaillir encore, ce fut l'incomparable Claremonde, plus belle que Maxime, très belle pourtant!... Il observa avec plus d'attention, et dans ce moment, Claremonde, cédant à une sorte d'impatience nerveuse, se mit à pleurer amèrement.

— Ah ! cher Cléomades ! cher Cléomades ! où es-tu?... s'écria-t-elle. Où es-tu, cher et adoré Cléomades?... Ah ! cruel, m'aurais-tu trompée, lorsque tu m'as dit que tu allais chercher ta famille et revenir avec elle?... Ah ! cher Cléomades ! accours, accours, si tu ne veux me trouver morte à ton retour!...

Le vilain bossu avait cette espèce d'esprit qui sert aux scélérats. En entendant la fille du roi Cornuant se lamenter ainsi, il conçut immédiatement un plan diabolique qu'il s'empressa de mettre à exécution.

— Belle et noble demoiselle, ne pleurez plus! dit-il en abordant Claremonde. Cléomades, excédé de fatigue en arrivant au palais de son père, s'est trouvé mal. « Vole, m'a-t-il dit, comme à son conseiller et à son confident intime; vole auprès de celle que j'aime; sers-toi de mon cheval enchanté pour la conduire plus promptement à mon secours, car sans elle, je ne puis vivre!... Après m'avoir dit cela, le prince m'a enseigné les moyens faciles de diriger son cheval; montez-y donc sans crainte avec moi, et je vais vous conduire où vous attend votre amant Cléomades.....

Claremonde était d'une honnêteté trop grande, d'une âme trop naïve, pour croire à la duplicité humaine.

Elle ne savait pas encore que les lèvres peuvent mentir comme le cœur : elle n'hésita pas un seul instant à sauter sur la croupe du cheval enchanté; Croppart se guinda sur la selle, ses deux longs bras de bossu s'étendirent, il tourna les chevilles d'acier, et Claremonde fut enlevée dans les airs et livrée à la vengeance et à la passion bestiale de son infâme ravissseur.

Elle se fût sûrement précipitée, la tête la première, dans l'espace, si elle eût pu prévoir le danger qui la menaçait!...

—

CHAPITRE X

Comme Croppart, une fois dans les airs avec Claremonde, voulut prendre quelques privautés, et comme, la princesse se trouvant mal, il fut forcé de la descendre à terre afin de la secourir. Ce qui arriva ensuite.

Puissant d'avance de sa conquête, Croppart, l'abominable bossu, se vengeait enfin sur quelqu'un des avanies et des affronts qu'il avait essuyés!...

La rapidité furieuse avec laquelle le cheval s'élançait, éblouit d'abord la jeune fille et lui donna une sorte de vertige presque agréable. Mais, au bout d'un quart d'heure, n'apercevant aucune ville, et ne voyant au-dessous d'elle que d'immenses forêts, de larges mers, des lacs, des montagnes, elle commença à redouter un malheur. Un ricanement de Croppart acheva de l'éclairer : elle se sentit perdue!

L'abominable bossu, sans être touché des reproches dont elle l'accablait, avait saisi ses belles mains dans ses mains d'oiseau de proie, et, tout en les pressant amoureusement, il faisait voler son infernal coursier vers les déserts africains, n'osant pas encore diriger son vol vers la Hongrie.

Les montagnes du Tyrol avaient déjà disparu à leurs yeux; l'Adriatique était traversée; ils planaient sur l'Italie, lorsque la princesse, accablée par la douleur, épuisée par la fatigue de la double lutte qu'elle soutenait contre elle-même et contre son ravisseur, jeta le cri le plus déchirant et le plus attendrissant du monde : le froid qui glaça tout-à-coup ses belles mains fit juger à Croppart qu'elle était évanouie.

La peur de la perdre, et l'assurance qu'il avait maintenant, que personne ne pouvait plus l'arracher de ses mains, le détermina à s'abattre et à s'arrêter dans un pré verdoyant qu'arrosait une fontaine jaillissante. En conséquence, il la descendit doucement à terre, la déposa sur l'herbe épaisse et lui fit respirer quelques gouttes d'un puissant cordial qui la rappelèrent à la vie et au sentiment de son affreuse position.

Lorsqu'elle eut complétement repris ses sens, Croppart prit sa voix la moins aigre pour lui avouer qu'il était passionnément amoureux d'elle, et qu'à cause de cela il s'était cru tout permis pour l'enlever; mais que cet enlèvement, en somme, avait pour but de l'élever au rang de reine et de la placer sur le trône de Hongrie, qui était le sien.

Claremonde, à tous ses charmes, en joignait un autre, non moins grand : elle était spirituelle. Elle se crut donc autorisée à ruser et à dissimuler. La tromperie est en effet permise avec les trompeurs, la trahison avec les trahisseurs.

— Ah! Sire, dit-elle, à quoi pensez-vous! Voudriez-vous donc faire une reine d'une pauvre paysanne qu'un jeune fils de roi, se disant Cléomades, n'a achetée de ses parents que pour en faire à sa volonté?...

— N'importe, répondit Croppart avec un sourire de faune amoureux. Votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'univers!... Une belle femme peut se passer de tout : elle est belle, cela suffit! Ne voulez-vous pas dire aussi que vous n'êtes plus sage? Tant mieux, alors! Vous n'en serez que plus savante, et je n'en serai que plus heureux!...

On le voit, l'aveu que la pauvre Claremonde avait cru devoir faire pour désarmer la lascivité du vilain bossu, n'avait pas précisément atteint son but. Croppart n'était pas corrompu pour rien!

Bientôt il la requit d'amour, d'une façon moins tendre qu'effrayante. L'adorable enfant, très embarrassée à se défendre des longs bras et des doigts crochus de son ravisseur, vit bien que sa plus sûre ressource était de continuer à feindre.

— Arrêtez, dit-elle à Croppart que la passion rendait de plus en plus hideux. Arrêtez, ou je vais expirer à vos yeux! Oui, je consens à m'unir avec vous, à devenir votre femme, pourvu que vous attendiez le moment de descendre en quelque ville écartée où je pourrai recevoir votre foi et vous entendre me la jurer aux pieds des autels!...

Croppart, séduit par cette feinte, et, tout détestable qu'était son cœur, assez épris pour craindre de se faire haïr, lui accorda une si juste demande. Echauffé par l'ardeur du soleil d'Italie, et surtout par les flammes torrides de sa passion, il courut plonger ses bras dans la fontaine, et y étancher sa soif et son ardeur. Mais cette eau, d'un froid glacial, opéra une réaction trop brusque sur ses sens en ébullition, et bientôt il tomba sans connaissance sur le gazon.

Claremonde, de son côté, vaincue par la lassitude, se laissa aller à une somnolence involontaire, et, au bout de quelques instants, elle était endormie.

CHAPITRE XI

Comme Claremonde et Croppart furent trouvés endormis par les fauconniers du roi de Salerne, et ce qui en résulta. Comme Claremonde, tombée de Charybde en Scylla, fut obligée de simuler la folie.

Ce fut dans cet état que les fauconniers du roi de Salerne trouvèrent Claremonde et Croppart, un type de beauté et un type de laideur, étendus à quelque distance l'un de l'autre, la première, calme et tranquille dans son sommeil, le second, tout haletant et comme déjà en lutte avec la mort.

Ces fauconniers poursuivaient un de leurs tiercelets qui s'était échappé et qu'ils avaient vu s'abattre de ce côté. A bon droit surpris de ce double spectacle, ils jugèrent qu'il y avait là matière à récompense pour eux, et l'un d'eux se détacha pour aller au palais du roi Mendulus, qui régnait alors dans Salerne.

Ce prince, assez bonhomme pour n'être pas haï de ses sujets, mais trop médiocre administrateur pour s'en faire respecter, passait ses jours dans une agréable oisiveté. Il était assez voluptueux de son



naturel, et il aimait volontiers les plaisirs qui lui venaient des femmes. A la nouvelle que lui apporta l'un de ses fauconniers, il s'empressa de monter à cheval et de voler vers la prairie où dormaient toujours Croppart et Claremonde, qu'il réveilla pour les interroger.

— Je suis un homme libre, répondit le vilain bossu. Le hasard seul a conduit mes pas dans ces lieux où je me suis endormi... Cette jeune personne que vous voyez est ma femme épousée... Vous pouvez le lui demander : elle ne me démentira point, j'en suis sûr...

La beauté divine de Claremonde avait surpris et enchanté Mendulus. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il sentait que ses désirs étaient unis aux sentiments et au respect que la beauté modeste et malheureuse est faite pour inspirer. Il se tourna donc vers elle avec une déférence très appréciable et la requit de lui dire si réellement elle tenait à baron ce bossu...

— Tout au contraire, seigneur, répondit Claremonde, heureuse de rencontrer un protecteur, sans se douter qu'elle tombait de Charybde en Scylla. Tout au contraire, seigneur, je ne le tiens nullement à baron, mais à tyran... Il me persécute comme s'il en avait le droit, et il ne l'est pas, je vous l'affirme... Si, même, vous pouviez me délivrer de ses poursuites, vous m'obligeriez infiniment...

Mendulus, heureux de s'improviser le défenseur d'une aussi remarquable créature, ordonna immédiatement à ses gens d'enlever sur des chariots le vilain bossu et la jolie fille. Le cheval même, quoiqu'on en ignorât l'existence, ne fut pas oublié. On logea dans le palais la belle Claremonde; le cheval fut mis au garde-meuble. Quant au vilain bossu, que Mendulus avait surpris en flagrant délit de mensonge, il expira dans la nuit suivante, étouffé par la violence de sa pleurésie.

Le lendemain, le roi de Salerne se montra très empressé à se rendre chez Claremonde.

— Je viens, noble demoiselle, lui dit-il, vous rendre les hommages que je dois à votre beauté, et vous prier de vouloir bien accepter mon cœur, ma couronne et ma main!...

— Me tenez-vous pour sotte? répondit Claremonde, qui voyait le piége et ne voulait pas y tomber. C'est vous moquer de moi que de m'offrir tant de choses : je ne suis digne d'aucune... Je ne suis pas née, comme vous semblez le croire, de famille louable et connue... Il m'a été raconté dans mon enfance que j'avais été œuvrée par moines et nonnains en pèlerinage... On me recueillit comme enfant trouvée, et quand je fus devenue à point et grandelette, on me donna à femme à un vavasseur, à qui me ravit par force le vilain bossu que vous avez rencontré hier avec moi... Ce bossu, quoique laid et méchant, était un physicien distingué et un mire remarquable... Il me conduisit à sa suite par monts et par vaux, de lieux en lieux, gagnant force testons et autre monnaie, par philtres médicinaux et par tours plaisants dont il ébahissait les curieux, monté sur son grand cheval de bois... Il m'avait toujours bien nourrie, bien vêtue, hors hier où, sans raison aucune, il m'a battue et voulait affoler!...

Un tel aveu avait bien de quoi rebuter et dégoûter Mendulus d'une pareille alliance. Mais ce prince n'était pas précisément délicat en amour : il lui suffisait, comme au bossu Croppart, qu'une femme fût belle pour être estimable, et certes Claremonde était belle!... D'ailleurs, il était bonhomme, et cette qualité négative le rendait tolérant pour une infinité de choses. Il assembla, pour la forme, un aréopage de flatteurs, ses amis de table et ses compagnons de plaisir, et obtint facilement leur aveu pour épouser la belle Trouvée. C'est le nom qu'il donnait à la princesse.

Au sortir de ce conseil improvisé, il vint en annoncer le résultat à Claremonde qui fut bien embarrassée en face de ce nouveau péril. Son imagination lui suggéra un moyen qui réussit quelquefois : elle contrefit la folle, et eut l'art d'attribuer cette folie à la joie que lui causait le mariage proposé par Mendulus. Elle se livra à des extravagances sans nombre, les unes douces, les autres furieuses, à ce point que Mendulus, quoique très flatté d'être la cause de ce chavirement de la raison de la pauvre Claremonde, se résolut à travailler activement à sa guérison. En attendant, il songea à la mettre sous la garde de dix des plus fortes et des plus sensées d'entre les femmes. Les premières furent trouvées sans grande peine : on cherche encore les secondes.

CHAPITRE XII.

Comme Cléomades, désespéré de la fuite de Claremonde, sentit le courage et l'espoir lui revenir. Comme, alors, il se mit à la recherche de sa belle maîtresse, et de la rencontre qu'il fit.



Grande était, pendant ce temps, la désolation de la cour d'Espagne. Le roi, la reine et Cléomades s'étaient rendus vainement au petit château du prince, et n'y avaient point trouvé la belle Claremonde. Aucune des recherches tentées ne put mettre sur la trace de cette adorable fugitive; tout ce qu'on retrouva d'elle, ce fut un de ses gants. Elle était perdue, et perdu aussi était le cheval enchanté. Où étaient-ils tous deux? On ne le savait point et l'on se perdait en conjectures plus folles les unes que les autres. Cléomades fut désespéré; son père et sa mère le ramenèrent à Séville dans un état qui leur donna de mortelles inquiétudes.

Quelques jours après, des ambassadeurs de Cornuant, roi de Touscan, arrivèrent; et la cour de Séville eut la douleur de leur déclarer que leur adorable princesse, enlevée à son amant, était peut-être perdue pour toujours.

Le chef de l'ambassade était un homme sage et savant, doux et bon. Attendri sur le sort de Cléomades, il fut le premier à le consoler.

— Prince, lui dit-il, la vie est faite d'amertumes et de déceptions : heureux ceux qui peuvent vivre à couvert de ces orages et qui n'éprouvent d'autre cha-

grin que celui de mourir!... Vous êtes jeune, vous n'avez pas le droit de désespérer de Dieu ni de la vie... Vous avez devant vous un large avenir, peut-être rayé de tempêtes, peut-être illuminé de bonheurs!...

— De bonheurs? s'écria mélancoliquement Cléomades. Il n'en est pas pour moi sans Claremonde!..

— Eh bien! allez chercher Claremonde!... reprit l'ambassadeur. C'est, en effet, une princesse digne d'être regrettée, mais plus digne encore d'être cherchée... Au lieu de la pleurer dans votre palais, courez le monde et trouvez-la... Elle est quelque part, vous attendant sans doute!... On finit toujours par trouver, seigneur, les êtres que l'on cherche!... Vous retrouverez Claremonde, j'en ai l'assurance!...

Ce reproche alla droit à l'âme du jeune prince, et il ranima ses forces et son courage. Dès qu'il fut un peu moins malade et qu'il put supporter le poids de ses armes, il s'en couvrit, monta un fier et vigoureux destrier, franchit rivières et montagnes et s'approcha du royaume de Touscan, espérant que quelque heureux hasard y porterait des nouvelles de sa belle princesse.

Cléomades reconnut bientôt les montagnes escarpées dont ce royaume était entouré; il les traversa au milieu de mille précipices, et la nuit était très obscure lorsqu'il se trouva près d'un château isolé, où la fatigue le força de s'arrêter.

Le pont-levis était levé; Cléomades appela pour qu'on l'abaissât et qu'il pût entrer. A son appel, un homme parut aux créneaux et lui demanda ce qu'il voulait:

— Je requiers l'hospitalité qu'on se doit entre chevaliers! répondit le jeune prince. Je ne sais pas dans quelle contrée je suis; la nuit s'avance; les chemins sont bordés de fondrières et de précipices: il ne serait pas prudent d'aller plus loin. Ouvrez-moi donc, afin que je me repose et prenne de nouvelles forces pour courir à de nouvelles aventures...

— Je suis fâché d'avoir à vous refuser, répondit l'homme. Mais j'obéis aux ordres qui m'ont été donnés... La coutume de ce château est qu'aucun chevalier n'y peut entrer sans y laisser ses armes et son cheval, à moins qu'il ne se soumette à combattre seul le lendemain contre deux redoutables chevaliers...

— Une telle coutume est contraire à toute courtoisie!... s'écria Cléomades...

— Vous avez peut-être raison, sire chevalier, répliqua l'homme. Cette coutume n'a pas toujours existé... Elle n'a été établie ici que depuis le meurtre commis par un traître sur le maître de ce château, qui lui avait généreusement accordé l'hospitalité. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin, baigné dans son sang et en pleine agonie; il leur fit alors jurer, en expirant, de maintenir cette coutume, qu'il établit et qui vous est imposée!...

Il n'y avait rien à répondre à cela: Cléomades ne répondit rien. Il voulait entrer: le pont-levis s'abaissa, et lui et son cheval entrèrent dans le château, où l'hospitalité leur fut donnée pour la nuit. Seulement, au point du jour, celui qui s'était empressé pour le bien recevoir la veille, vint le réveiller pour lui dire:

— Sire chevalier, vous savez à quelles conditions l'hospitalité vous a été accordée céans?... Le moment est arrivé, ou d'abandonner vos armes et votre cheval, ou de consentir à combattre seul contre les deux redoutables chevaliers qui vous ont été annoncés...

Cléomades ne daigna pas répondre à cette insultante alternative. Il se contenta de se couvrir de ses armes, de prendre une forte lance et de s'élancer sur son bon cheval.

— Je suis prêt! dit-il.

L'homme, voyant cela, le conduisit incontinent sur une esplanade où la lice était préparée, et où deux vigoureux chevaliers l'attendaient.

CHAPITRE XIII

Comme Cléomades sortit vainqueur de la condition qu'on avait mise à l'hospitalité qu'on lui avait accordée dans un château; et comme il apprit, de la bouche même des chevaliers vaincus par lui, que Gayète, Florette et Lyriade étaient accusées de complicité dans l'enlèvement de Claremonde.



Habitué à ces sortes de rencontres, dont mainte et mainte fois il était sorti vainqueur, Cléomades alla droit à l'un des deux chevaliers, la lance en arrêt. Sa lance se brisa sur l'écu de son adversaire, qui, du choc, fut jeté au loin sur la poussière, avec une épaule démise et une cuisse brisée.

Le second chevalier, en face de cet échec éprouvé par son camarade, devint furieux et s'avança avec impétuosité sur le prince d'Espagne. Seulement, pour ne pas succomber de la même façon, en supposant qu'il pût succomber, il chargea Cléomades à coups d'épée, non à coups de lance. Une lance se brise facilement; une épée tient mieux dans la main!

Le combat fut long et douteux; enfin Cléomades, plus maître de lui, plus adroit et plus courageux, saisit et désarma son adversaire qui, tout aussitôt et de lui-même, ôta son casque et mit à nu son visage! Le prince reconnut alors en lui un des plus braves chevaliers qu'il eût rencontré dans ses voyages; il s'en fit reconnaître à son tour; tous deux s'embrassèrent et s'empressèrent d'aller au secours du chevalier blessé.

— C'est contre le prince Cléomades que nous combattions, lui dit son compagnon en lui montrant l'amant de Claremonde.

— Sire chevalier, répondit le blessé, c'était malgré moi que je soutenais la coutume injuste que vous venez de détruire; et je regretterais peu d'avoir été blessé par un bras toujours victorieux, si je n'avais la douleur de me trouver ainsi inutile à la défense d'une jeune et noble demoiselle, faussement accusée de trahison...

On entra dans le château, pour donner des soins plus efficaces au blessé qui, en chemin, raconta à Cléomades que le lendemain de l'enlèvement de Claremonde, le roi Liopatris était précisément arrivé à la cour de Touscan, et que des chevaliers de sa suite avaient pris occasion de cela pour accuser de trahison Florette, Gayète et Lyriade, comme complices de cet enlèvement...

Ces deux chevaliers confièrent en outre au prince espagnol qu'ils étaient amoureux de Florette et de Lyriade, et qu'ils étaient sur le point de les épouser lorsqu'était arrivée cette méchante accusation de trahison. Le blessé souffrait doublement, et de sa blessure, et de l'impossibilité où il se trouvait maintenant de défendre l'innocente Lyriade.

— Eh! qui doit être plus obligé que moi à conserver la vie de ces aimables filles? s'écria Cléomades. N'est-ce donc pas moi qui suis la cause première de leur malheur actuel? Soyez tranquille, chevalier; je pars avec votre brave compagnon, et j'espère bientôt rendre l'innocente Lyriade à votre amour!...

— Que le ciel vous entende!

— Il m'entendra, chevalier, il m'entendra, parce que je parlerai au nom du droit et de la justice, et que le droit parle très haut! Bon courage et bon espoir!... Vous reverrez votre Lyriade, je vous le promets... Et je voudrais être aussi certain de revoir ma Claremonde!

Cléomades prit congé du blessé et se dirigea avec son compagnon vers l'arsenal du château où il choisit les armes les plus simples, afin de n'être pas reconnu à la cour de Touscan. Les armes choisies, il partit, suivi du chevalier amoureux de Florette.

— Vous me mettez la joie au cœur, sire Cléomades! s'écria le chevalier. Je ne doute plus maintenant du succès de notre entreprise... Florette et Lyriade seront sauvées... Oui, mais Gayète? Elle reste sans défenseur!...

— Nous lui en servirons, répondit vivement Cléomades. Je répandrais tout mon sang, bien que je le doive à Claremonde, plutôt que de laisser périr ces trois intéressantes enfants dont le seul crime est d'avoir trop aimé leur maîtresse!... C'est mon crime aussi : c'est pour cela que je veux les défendre!...

CHAPITRE XIV

Du départ de Cléomades et de l'amant de Florette pour la cour du roi Cornuant, et du combat qu'ils soutinrent contre les trois chevaliers de Liopatris. Comme, par suite de la victoire remportée par le prince espagnol, les trois filles d'honneur de Claremonde furent mises en liberté. Du conseil que donna un vieux chevalier à Cléomades, et du départ de ce dernier pour Salerne.

Ils arrivèrent enfin dans les faubourgs de la ville où résidait le roi Cornuant. L'amant de Florette se rendit seul à la cour de ce monarque, où il déclara, à haute et intelligible voix, que deux chevaliers se présentaient pour combattre les trois accusateurs des filles d'honneur de Claremonde.

Le combat fut accepté, pour avoir lieu immédiatement, et l'amant de Florette alla quérir Cléomades, qui accourut.

Les trois chevaliers de Liopatris se placèrent à une des extrémités de la lice, et, à l'autre extrémité, se placèrent les deux défenseurs des innocentes jeunes filles d'honneur. Les uns et les autres renouvelèrent les protestations et les serments ordinaires, et le juge du camp cria d'une voix forte :

— Laissez aller les bons combattants!...

C'était le signal. Les adversaires s'élancèrent les uns contre les autres. Le plus apparent des trois chevaliers de Liopatris courut seul contre Cléomades, dont la lance, tenue d'une main ferme, lui brisa l'écu et lui perça le cœur. Les deux autres chevaliers coururent ensemble contre son compagnon et lui firent vider les arçons. Mais Cléomades vola à son secours, le sauva d'une nouvelle atteinte et lui donna ainsi le temps de remonter à cheval.

Les deux champions de la beauté triomphèrent. Les chevaliers de Liopatris, épuisés, hors d'haleine, à bout de force et de courage, crièrent merci à Cléomades et lui donnèrent leur épée.

L'amant de Claremonde demanda alors d'une voix ferme que, dans le plus court délai possible, les trois nobles pucelles, injustement accusées par les chevaliers du roi Liopatris, lui fussent délivrées saines et déchargées de leur accusation.

La loi des combats ordonnait qu'il fût fait droit à cette demande : elle fut immédiatement accordée. Les trois jeunes filles furent mises en liberté; leur famille les entoura et les embrassa; on leur amena des palefrois, et sous la conduite de Cléomades, le vaillant chevalier, elles prirent le chemin du château d'où le prince et son compagnon étaient partis pour les délivrer.

A peine tout ce monde fut-il arrivé, que la tendre Lyriade, suivie de ses deux jeunes compagnes, vola au secours du chevalier blessé, à qui sa présence rendit la vie.

Pendant ce temps, Cléomades se désarmait et levait la visière de son casque. Rien ne peut exprimer la surprise et les transports de joie des trois jeunes filles en le reconnaissant. Elles l'entourèrent, elles voulurent baiser ses mains victorieuses, à qui elles devaient leur liberté et leur bonheur; mais bientôt, les larmes que leur présence lui fit verser au souvenir de Claremonde, firent aussi couler les leurs. On se consulta, on chercha ensemble les moyens de réussir à retrouver cette belle princesse si digne d'être aimée.

Un vieux chevalier, que son grand âge empêchait de porter maintenant les armes, et qui remplaçait l'ardeur évanouie de ses jeunes années par une prud'homie et une expérience utile à consulter, prit la parole pour consoler l'amant inconsolable de l'incomparable Claremonde.

— J'ai vu l'an dernier à Salerne, dit-il, un sage astronomien qui voit claires les choses les plus couvertement célées... Il faut aller auprès de lui et lui demander le secours de ses lumières... Il ne vous les refusera pas sans doute, et vous saurez ainsi à quoi vous en tenir sur le compte de l'aimable créature que vous regrettez si amèrement... Partez, jeune homme, partez vite... Les événements se pressent dans la vie, et peut-être que si vous tardiez trop, il serait trop tard!...

Un faible rayon suffit pour déterminer un amant, de même qu'une faible branche suffit pour sauver un noyé. Cléomades ne balança pas à suivre le conseil que venait de lui donner le vieux chevalier.

CHAPITRE XV.

Comme Cléomades prit congé de Gayète, de Florette et de Lyriade, et partit pour Salerne, à la recherche du savant astronomien. Comme, arrivé dans cette ville, il logea chez un hôte bavard qui lui apprit des choses intéressantes.

Au point du jour, Cléomades embrassa Gayète, Florette et Lyriade; il leur fit promettre de venir le rejoindre en Espagne, avec les époux qui leur étaient destinés, au cas où il retrouverait Claremonde; il prit congé des chevaliers qui habitaient le château, et, sans permettre à personne de le suivre, il s'arma et partit.

Montagnes et ravins, rochers et précipices, il franchit tout, traversa tout, escalada tout, avec une résolution et un courage qui prouvaient combien il était digne de retrouver sa maîtresse adorée. Quelques jours après, il arrivait dans les faubourgs de la ville de Salerne.

Une fois là, Cléomades s'informa auprès de l'hôte chez lequel il était descendu, du sage astronomien dont il espérait tirer quelques lumières touchant le sort de sa chère Claremonde.

— Ah! seigneur, répondit l'hôte, nous l'avons perdu depuis un an, et jamais on ne l'a tant regretté, car il eût été d'un grand secours pour calmer la douleur de notre souverain et pour rendre la raison à la jeune beauté dont il est si passionnément amoureux.

— Comment se nomme votre roi? demanda Cléomades.

— Mendulus, répondit l'hôte.

— Et la femme dont il est amoureux?...

— Elle n'a pas de nom; elle a été recueillie par je ne sais qui et vendue à un affreux petit bossu. C'est à cause de cela qu'on l'appelle la belle Trouvée; car c'est bien, en effet, la plus belle fille du monde, et je comprends que notre souverain en soit amoureux, malgré la bassesse de son extraction!...

— La plus belle fille du monde, après Claremonde! murmura Cléomades, en tombant dans une triste et profonde rêverie.

— Vous êtes bien triste, seigneur! fit observer l'hôte, qu'intéressait la physionomie du prince. La mort du vieil astronomien vous contrarie, je le vois... Vous aviez besoin de lui pour savoir quelque chose?... Si le secours de mes faibles lumières peut vous être agréable, je me mets bien volontiers à votre disposition... Je n'ai pas, il est vrai, la sapience du vieil homme que nous regrettons tous; mais, en revanche, je sais sur le bout du doigt tout ce qui s'est passé à Salerne depuis longtemps... Un renseignement, de quelque part qu'il vienne, est parfois utile à entendre... Les petits comme moi en savent quelquefois plus que les grands sur bien des choses... Interrogez-moi, je répondrai sans broncher à toutes vos questions!...

L'hôte ne savait pas seulement sur le bout du doigt tout ce qui s'était passé dans la ville de Salerne depuis nombre d'années : il avait encore sur le bout de la langue les choses qu'il prétendait savoir. Et la preuve, c'est que, s'apercevant que son bavardage avait médiocrement intéressé Cléomades, et que ce chevalier était peu disposé à lui adresser des questions, il s'empressa de faire les réponses, absolument comme s'il avait été interrogé.

— Oui, seigneur, reprit-il, le roi Mendulus, mon noble souverain, est amoureux fou de la plus belle des folles... Il l'épousera, j'en suis sûr, malgré que ce ne soit qu'une fille de peu... Elle est très intéressante, d'ailleurs, très intéressante!... Elle rit, elle chante, elle pleure, tout cela en même temps... Je ne sais vraiment pas comment elle s'y prend pour cela, par exemple!... Ses extravagances rendent Mendulus très malheureux : il donnerait bien la moitié de ses richesses pour pouvoir guérir la belle Trouvée... Oui, je suis sûr qu'il les donnerait... J'ai peur que la folie ne soit contagieuse, et que la belle Trouvée ne passe sa folie à notre souverain!... Voilà déjà quelques mois que cet état dure... Les fauconniers du roi chassaient... Un de leurs faucons s'envole dans une prairie... ils ne le retrouvent pas... seulement il découvrent, à la place, un affreux bossu et une adorable fille qui dormaient profondément à quelques pas l'un de l'autre... Ils courent avertir Mendulus qui s'empresse de venir, sur la foi du portrait que ses fauconniers lui ont fait de la belle dormeuse... Il la trouve encore plus belle qu'ils ne lui avaient dit. Il la réveille, l'interroge, et apprend d'elle qu'elle a été enlevée par ce vilain bossu... Le vilain bossu meurt bientôt, et mon gracieux souverain offre sa main et son cœur à la belle Trouvée, à qui cette proposition tourne immédiatement la tête... Vous voyez, seigneur, que le bonheur peut rendre fou!...

A ce moment du récit de l'hôte, Cléomades, qui l'avait écouté malgré lui, dressa vivement la tête et regarda l'hôte entre les deux yeux, comme pour le prier de continuer.

L'hôte, flatté de l'attention que daignait enfin lui témoigner l'étranger, s'empressa de continuer. Il reprit les choses de plus haut, rappela tout ce qu'il savait, et, finalement, parla du cheval de bois trouvé par le vilain bossu expirant. Il finissait par où il aurait dû commencer, ce maudit bavard!...

— Ah! mon ami! mon ami! s'écria Cléomades en sautant alors au cou de son hôte, qui le crut d'abord fou. Ah! mon ami! mon ami, votre fortune est faite!...

— Pas encore, seigneur, pas encore, malheureusement...

— Je vous dit que votre fortune est faite... et la mienne aussi!... J'ai une panacée infaillible, un secret merveilleux pour guérir presque instantanément la folie la plus compliquée...

— Vraiment?... dit l'hôte joyeux.

— Vraiment oui... répondit Cléomades.

— Alors je vais aller annoncer cette bonne nouvelle à mon gracieux souverain!...

— Attendez!... attendez!... Mes armes pourraient causer quelque ombrage à Mendulus... On ne croit généralement pas à la science qui n'a pas une livrée scientifique... Procurez-moi donc la robe et le bonnet d'un médecin... ainsi qu'une fausse barbe grise que j'appliquerai sur mon visage, trop jeune pour un visage de savant... Cela fait, vous pourrez aller prévenir le roi; ma fortune et la vôtre sont assurées...

L'hôte, de plus en plus joyeux, fournit à l'étranger, avec toute la promptitude imaginable, le déguisement qu'il lui avait demandé; et pendant que Cléomades s'apprêtait il courut au palais de Mendulus et sollicita la faveur d'un entretien particulier.

— Sire, dit-il, il est arrivé hier dans votre belle ville de Salerne, un médecin célèbre dont je ne connais pas le nom, mais qui répond, sur sa tête, de la guérison de votre belle maîtresse... J'ai pensé, Sire, qu'il était de mon devoir d'humble et dévoué sujet de venir vous informer de cet événement qui, en rendant la raison à la belle Trouvée, vous rendra le bonheur...

— Tu as bien fait! s'écria Mendulus. Va quérir immédiatement ce savant homme, et me l'amène!...

CHAPITRE XVI

Comme Cléomades, déguisé en médecin, se fit conduire au palais de Mendulus qui le présenta à Claremonde. Ce qui se passa alors, et comme la princesse, continuant à jouer son rôle de folle, voulut faire disputer le faux médecin avec le cheval enchanté.

Cléomades, muni du gant de Claremonde qu'il avait rempli à la hâte de quelques plantes communes, d'une paire de grandes lunettes et d'une longue baguette noire, se rendit gravement au palais de Mendulus, qui l'attendait dans la plus vive anxiété.

— Arrivez donc, arrivez donc, savant homme!... lui cria ce prince, du plus loin qu'il l'aperçut.

— L'âge et la science sont deux rudes fardeaux, Sire, répondit doctoralement le faux médecin, et je ne peux marcher bien vite!...

Mendulus, tout en pestant contre la lenteur calculée de Cléomades, le conduisit lui-même à l'appartement de Claremonde qui, en les voyant venir tous deux, redoubla d'extravagances. La barbe, l'habit, la physionomie, la démarche solennelle du faux médecin, ne permirent pas d'abord à cette belle princesse de reconnaître son amant. Elle n'avait jeté qu'un coup d'œil sur lui, et, trompée par les apparences, elle était plus occupée que jamais de paraître folle.

— Vous voyez, savant homme, à quel état est réduite cette belle personne! dit Mendulus avec une douleur sincère. Elle pousse souvent ainsi des cris affreux, et roule des yeux aussi hagards que peuvent le permettre leur douceur et leur beauté naturelles... Sa folie me désespère!...

— Sire, répondit Cléomades, ne vous affligez pas plus longtemps : je vais la calmer.

S'approchant alors de Claremonde, il porta son gant sous ses beaux yeux, comme pour le lui faire respirer, mais, en réalité, pour qu'elle le vît mieux.

Claremonde, surprise en voyant son gant, releva la tête et regarda fixement Cléomades qu'elle reconnut. Aussitôt, elle se calma comme par enchantement, prit la main du faux médecin pour s'appuyer et se remettre de ce dernier vertige, et la lui serra avec une tendresse significative. La raison et l'amour lui revenaient avec plus d'ardeur que jamais!

Jamais Cléomades n'avait été autant aimé! Il est vrai qu'il venait comme amant et comme libérateur : double titre, double amour.

— Physicien, magicien, sage homme, dit Claremonde, en affectant encore un reste de folie pour ne pas donner l'éveil à la jalousie et aux soupçons de Mendulus par une guérison trop prompte; ton gant est habile, car il me fait du bien, beaucoup de bien... Je ne sais pas ce qu'il contient, mais il me rend heureuse... Ton gant a plus de science que toi, puisque c'est lui et non toi qui me guérit... Ton gant est habile; mais toi, pauvre vieil homme, tu es aussi fou que moi... Seulement je suis une jeune folle, et tu es un vieux fou, ce qui veut dire que tu es plus fou que je ne suis folle, puisqu'il y a évidemment une provision de folies plus grande dans une tête de soixante ans que dans une tête de dix-huit ans!...

— La fureur est passée, mais la déraison est restée!... fit observer Mendulus.

— Soyez patient, Sire; sachez attendre! répondit Cléomades, qui avait peine à dissimuler le bonheur que lui causait la présence de sa belle maîtresse.

— Tu fais ici l'important, vieil homme! reprit Claremonde, qui avait son projet. Mais je gage que mon cheval de bois en sait plus long que toi!... A propos, je crains bien qu'on ne le laisse mourir de faim dans ce palais... Je voudrais bien qu'on me l'apportât : je le ferais argumenter avec toi... Ah! ah! tu serais vaincu par lui... Il raisonnerait bien, ce bon cheval, surtout s'il pouvait manger de l'avoine de Séville!...

En disant cela, Claremonde levait ses beaux yeux au ciel; tous les traits de son visage avaient repris leur suave accord et leur céleste harmonie, et la présence de son amant colorait ses joues de l'incarnat de la rose.

Mendulus, attendri, mais toujours désespéré de l'entendre déraisonner plus fortement que jamais, saisit les mains du médecin et lui dit :

— Sage homme, guérissez-la, je vous en conjure!... Employez toutes les ressources de votre art pour chasser ces maudites visions de sa chère cervelle!... Guérissez-la, et toute ma fortune est à vous!...

— Je vais, seigneur, faire tous mes efforts, répondit le faux médecin; mais dans ces premiers moments, il faut céder à ses plus légères fantaisies, obéir à toutes ses volontés, et saisir l'instant favorable de lui faire prendre les remèdes que j'ai eu soin d'apporter avec moi...

— Vous avez raison, vous avez raison ! dit Mendulus, qui reprit espoir.

— Belle Trouvée, reprit Cléomades d'un ton bien doux, je ne me refuse point à disputer et à argumenter avec votre cheval... L'ânesse de Balaam parlait bien; pourquoi votre cheval n'argumenterait-il pas?... Il m'est arrivé souvent, je le confesse humblement, de soutenir thèse contre de pareils animaux... On ne peut arriver à les convaincre, c'est vrai, mais, en employant beaucoup d'adresse, on peut arriver à les apprivoiser et à les rendre utiles... Faites donc conduire ici votre cheval... je serai très heureux de nouer connaissance avec lui...

— Ah! pauvre bête que tu es! s'écria irrévérencieusement Claremonde en éclatant de rire. Ah! pauvre bête que tu es!... Mon cheval n'est pas ce que tu penses... Il est d'une toute autre nature que ceux que tu as connus... Il ne se laisse point conduire, mais il aime à se faire porter par des ânes comme toi!... Va le chercher toi-même, et reviens, si tu l'oses, disputer avec lui en ma présence!... Quand il t'aura vaincu, j'espère que tu t'en iras bien vite cacher ta honte, et que je ne te reverrai plus jamais!...

Cléomades feignit de ne rien comprendre à cette nouvelle extravagance.

— Sire, dit-il à Mentulus, comment faire?... Elle a l'imagination frappée d'un cheval... Cela s'est observé quelquefois dans ces sortes de maladies... Ordonnez donc qu'on en amène un de vos écuries...

Mentulus qui se croyait fort habile à deviner les pensées de Claremonde, répondit en souriant :

— Vous n'y êtes pas, sage homme, vous n'y êtes pas!... Je comprends mieux que vous ce qu'elle veut dire...

Alors Mentulus appela quelqu'un de sa suite et ordonna qu'on sortît promptement du garde-meuble le cheval de bois qu'on avait trouvé à côté du vilain bossu, et qu'on le portât en grande hâte dans le jardin.

— Belle Trouvée, reprit-il en souriant et en se tournant vers Claremonde, le cheval que vous demandez pourrait salir votre appartement... Venez avec nous dans le jardin; il y sera dans quelques instants, et vous pourrez en faire ce que vous voudrez!...

— Ah! petit roi, mon ami, dit Claremonde avec un sourire enchanteur, tu raisonnes mille fois mieux que ce benêt de physicien, qui ne sait rien de rien... Viens, mon roitelet, viens... Donne-moi le bras et descendons.

CHAPITRE XVII ET DERNIER

Comme le roi Mendulus aida lui-même au succès du stratagème imaginé par Claremonde; de sa stupéfaction en voyant s'élever dans les airs sur le cheval de bois, la prétendue folle et le prétendu médecin. Retour et mariage de Cléomades et de Claremonde.

Mendulus, enchanté de cette espèce de faveur, et des progrès que semblait faire la guérison de Trouvée, prit avec empressement le bras qu'elle lui présentait, et il le plaça doucement sous le sien, sur lequel elle s'appuya fortement. De l'autre main, qu'elle avait libre, Claremonde saisit l'oreille de Cléomades, qu'elle eut l'air d'entraîner en se moquant.

Toute la cour de Mentulus se mit à rire en voyant un médecin conduit comme un écolier, et on se rangea dans le jardin autour du cheval de bois, qu'on venait précisément d'apporter.

Claremonde, à l'aspect de ce cheval enchanté, dont elle attendait beaucoup, ne put retenir plus longtemps sa joie. Elle courut à lui et l'embrassa à plusieurs reprises, avec une effusion particulière.

— Ah! mon ami, mon pauvre ami! s'écria-t-elle avec un accent de compassion très bien joué. Comme te voilà sec et maigre! On t'a laissé mourir de faim, mon pauvre ami!... On t'a laissé mourir de faim!... Ah! les vilaines gens!...

Alors elle courut arracher des fleurs, de l'herbe, tout ce qu'elle put trouver, et revint les porter à la bouche du cheval enchanté, sans que l'on s'opposât à cette nouvelle folie. Mendulus avait ordonné expressément que, quoi qu'elle fît, on la laissât faire. Et les courtisans sont, d'ordinaire, très obéissants.

Tout cela avait pour but, on le devine, d'endormir complétement les soupçons de Mendulus et des principaux officiers de sa cour. Trop de précipitation eût tout gâté; les défiances du roi de Salerne se seraient réveillées, et il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, à Claremonde et à Cléomades, d'en arriver à leurs fins. Ils avaient besoin l'un et l'autre, jusqu'au dernier moment, d'être libres dans chacun de leurs mouvements, de n'être gênés dans aucune de leurs actions. Pour cela il fallait qu'ils s'observassent mutuellement, qu'ils ne trahissent rien de leur émotion mutuelle, qui était grande, comme bien on pense : ils jouaient tous deux leur vie et leur bonheur!

Cléomades s'approcha mystérieusement de Mendulus et lui montra une petite bouteille.

— Cet élixir est souverain, dit-il à voix basse; c'est le moment où il peut produire son effet... Tâchez de le lui faire avaler, et elle sera sauvée!...

Claremonde qui ne perdait de vue aucun des mouvements de son amant, qu'elle savait agir dans le même sens qu'elle; Claremonde changea aussitôt de folie, sans avoir l'air, toutefois, de s'en apercevoir.

— Grand homme! s'écria-t-il, en s'adressant au faux médecin. Grand homme! sage homme! Prud'homme! secourez-moi, je vous en prie... Montez avec moi sur ce cheval, et tirez-moi des mains de cette abominable populace dont la vue m'est si désagréable... Si vous ne me secourez pas, je suis capable d'en mourir... Ne cherchez pas ma guérison dans vos flacons... Cherchez-la plutôt dans l'oreille de mon cheval : Vous l'y trouverez plus sûrement... M'entendez-vous, grand homme?...

Cléomades haussa les épaules en signe de pitié, et dit à Mentulus :

— Ma foi, Sire, je commence à désespérer du succès... Sa cervelle est complétement détraquée... Les ressorts de la raison sont décidément brisés... Ma science devient impuissante devant tant de folie...

— Vous avez tort de désespérer, sage homme! répondit le roi de Salerne, qui croyait de plus en plus à la guérison, à mesure que le médecin paraissait y croire de moins en moins. Vous avez tort! Elle déraisonne encore, mais elle est plus calme... C'est un bon signe... Pour ne pas l'impatienter, faites ce qu'elle vous demande... Montez avec elle sur cette machine de bois... Cela ne vous coûtera rien, et cela me fera plaisir...

— Vous y tenez beaucoup, Sire?...

— J'y tiens beaucoup... car j'attends le meilleur effet de cette fantaisie...

— Vous ne vous repentirez pas de m'avoir forcé à y céder?...

— Je ne me repentirai pas... Allez! Allez!... vous dis-je!...

Mentulus vit bien que pour décider tout-à-fait le faux médecin, il fallait lui faire une douce violence. Aussi se décida-t-il à le pousser jusqu'auprès du cheval, c'est-à-dire auprès de Claremonde, qui l'attendait.

— Montez! Montez! répéta Mentulus pour la troisième fois.

Cléomades comprit que le moment solennel était arrivé. Il prit sa chère Claremonde, la souleva et la plaça doucement sur la croupe du cheval. Puis il monta après elle...

Une fois là, il fallait partir, et sans attendre longtemps!

Cléomades tira de sa poche et laissa voir le petit flacon qui contenait l'élixir en question, et feignit d'aller le chercher dans l'oreille du cheval, ainsi que le lui avait recommandé la belle folle. Mais, prenant son temps, il tourna promptement la cheville d'acier, et le cheval enchanté s'élança dans les airs avec la rapidité d'une flèche qui partirait de l'arc d'un Tartare.

Mendulus tomba à la renverse d'étonnement et toute la cour jeta de grands cris de stupeur, pour suivre l'exemple donné par le roi.

Cléomades, faisant planer un instant le cheval enchanté au-dessus de cette foule toute en désarroi, cria au roi d'une voix sonore, qui s'éparpilla un peu dans l'air :

— Mendulus! je suis Cléomades, fils de Marchabias, roi d'Espagne, et celle que tu perds en ce moment est l'incomparable Claremonde, fille du roi de Touscan, et ma fiancée!...

Cela dit, il excita la vélocité naturelle du cheval enchanté qui disparut bientôt tout-à-fait aux yeux de la cour, de plus en plus étonnée.

Ces heureux amants, désormais à l'abri de tout danger du genre de ceux qu'ils avaient traversés, se livrèrent alors sans crainte à toute leur tendresse et au bonheur ineffable de s'être retrouvés.

Le lendemain matin ils étaient à Séville.

Le roi et la reine d'Espagne, après les avoir embrassés, ne voulurent plus différer leur bonheur, et bientôt, en présence de Cornuant, appelé à cet effet, ainsi qu'une partie de sa cour, le mariage de Claremonde et de Cléomades fut célébré en grande cérémonie par l'archevêque lui-même.

Il y eut, à propos de ce mariage, des tournois magnifiques ; on y vit paraître, entre autres, un quadrille de chevaliers tartares, qui s'obstinèrent pendant quelque temps à ne se point faire connaître. Bientôt cependant le mystère qui les enveloppait cessa, et chacun fut heureux de leur serrer la main.

Le chef de ces Tartares était le roi Liopatris. Il était venu à la cour du roi d'Espagne pour tirer vengeance de l'enlèvement de Claremonde; mais, touché des charmes de la jeune Maxime, il ne pensa plus qu'à l'offre que lui avait faite Cléomades. Il se fit connaître et obtint sans peine la main de cette jeune et aimable princesse qui le trouva très propre à la dédommager de l'horreur que lui avait inspirée le vilain roi bossu.

Gayète, Florette et Lyriade arrivèrent aussi avec leurs amants, et tous ces époux fortunés composèrent la cour la plus aimable et la plus gaie du monde.

FIN DE CLÉOMADES ET CLAREMONDE.

LE ROMAN DE LA ROSE

(1240 — 1280)

« Cy est le Rommant de la Rose,
Où l'art d'amours est toute enclose. »

Tel est le titre du premier poëme, un peu long, écrit dans la langue que nous avons l'honneur de parler aujourd'hui; tel est le commencement du premier livre français qui ait eu de la vogue chez nos bons aïeux. Il n'a pas moins de vingt-deux mille sept cent quatre vers dont une partie seulement appartient à Guillaume de Lorris : l'autre partie, supérieure comme nombre, sinon comme qualité, est l'œuvre de Jehan de Meung.

Il nous a paru intéressant de donner ici, — dans cette réimpression de la *Bibliothèque Bleue*, — une analyse aussi succincte que possible de ce *Roman de la Rose*, dont beaucoup de gens parlent et que très peu de personnes connaissent. Il est toujours curieux, d'ailleurs, de dire les sources auxquelles puisent les Modernes, — qui ne le disent jamais, pour les excellentes raisons que vous devinez bien. C'est en effet au *Roman de la Rose* que Mathurin Régnier a *emprunté* l'idée de sa *Macette*, — sa plus belle satire; au *Roman de la Rose* que le Marino a emprunté l'idée de son poëme de l'*Adone*; au *Roman de la Rose* que mademoiselle Madeleine de Scudéri a emprunté l'idée de sa *Clélie*. L'idée — et le reste!...

Avant de raconter le poëme de Guillaume de Lorris et de Jehan de Meung, tant attaqué, tant défendu, tant admiré, tant décrié, — il ne sera pas sans quelque utilité de donner une courte notice sur ces deux poëtes, si différents d'allures et de caractère.

Guillaume de Lorris était né à Lorris-sur-Loire, près de Montargis, en plein Gâtinais, vers la fin du règne de Philippe-Auguste, quelques années après la bataille de Bouvines, — c'est-à-dire vers l'an 1218. Guillaume était savant, — chose assez commune à cette époque; il était, de plus, aimable, — chose rare à toutes les époques, chez les savants, gens renfrognés et marmiteux, d'ordinaire. Il connaissait son antiquité et ses poëtes païens sur le bout du doigt, et il était très heureux de les connaître. Tibulle, Properce, Catulle, Ovide, — Ovide surtout, — étaient ses auteurs préférés. Il devait faire un jour, lui aussi, son *Art d'aimer*, — ainsi que l'indiquent les deux premiers vers qui servent de frontispice, de légende, d'exergue, de tout ce que vous voudrez enfin, au *Roman de la Rose*.

Guillaume de Lorris était aimable : il aima et fut aimé. C'est ainsi que l'érudit devint poëte : sa maîtresse fut son maître! Une maîtresse de haute lignée et de grand parentage, à ce qu'on a dit, et à ce qu'il ressort des quatre vers suivants:

« Celle pour qui je l'ay empris
C'est une dame de haut pris,
Et tant est digne d'estre amée,
Qu'elle doibt Rose estre clamée. »

On ne devient jamais poëte autrement, n'est-ce pas?

Guillaume de Lorris fut aimé de son illustre Rose. Malheureusement Madame la Mort — qui ne respecte rien ni personne et qui est souvent jalouse des autres dames — vint un beau soir interrompre une existence qui ne demandait pas mieux de se prolonger encore. Ainsi furent interrompus, vers 1245, ses amours et son poëme.

Ses amours, personne n'osa les continuer sans doute : le cœur auquel s'était marié son cœur porta son deuil jusqu'au tombeau, — je me plais à le supposer.

Quant à son poëme, ce fut autre chose : quelqu'un osa le continuer, — et ce quelqu'un fut Jehan de Meun, ou de Meung, dit *Clopinel*, que Philippe-le-Bel appela, à cause de cela, le *Père de l'Eloquence française*. Il est vrai que ce prince s'occupait beaucoup plus des Templiers que de la Poësie, et qu'il faisait beaucoup plus de cas des richesses de ces chevaliers que de la richesse des rimes perpétrées par Clopinel. Il y a des époques, dans l'histoire littéraire d'un pays, où l'on peut être à bon marché le Père de l'Eloquence!...

Guillaume de Lorris, trop amoureux sans doute, n'avait pu faire que quatre mille cent cinquante vers du *Roman de la Rose*, — ce qui nous paraît déjà très raisonnable. Jehan de Meung, — quoique Clopinel, — alla plus loin, puisqu'il composa pour sa part les dix huit mille cinq cent quatre-vingts vers qui terminent ce célèbre poëme. Dix neuf mille vers! Est-ce que cela ne vous fait pas frissonner?...

Tout n'est pas bon, certainement, dans ce livre, dont une moitié est un éloge des femmes, et, l'autre moitié, une abominable satire — très réussie! — de ce sexe charmant et trompeur en diable, auquel nous devons Aspasie et Marion de Lorme, Lucrèce et Vittoria Colonna... Tout n'est pas bon, tout n'est pas galant, et si Guillaume de Lorris a l'admiration qu'on doit avoir pour les femmes en général — et surtout en particulier, — Jean de Meung, lui, a pour elles une irrévérence de langage, une impertinence d'expression, qu'il ne faut jamais avoir, même avec les femmes inestimables.

« Toutes estes, serés, ou fustes
De faict, ou de volunté putes,
Et qui très-bien vous chercheroit
Toutes putes vous trouveroit. »

« *Horrible! Horrible! most horrible!* » comme dit Hamlet.

Ces quatre vers, et quelques milliers d'autres que je ne peux citer, sont de Jehan de Meung. Autant Guillaume de Lorris est doux et tendre, autant Clopinel est âpre et mordicant. Le premier est une flûte de cristal, le second est un cuivre infernal.

Voyez le début de Guillaume de Lorris, cet amant passionné de la Nature :

« Au joly moys de May songeoye,
Au temps amoureux plein de joye,
Que toute chose si s'esgaye,
Si qu'il n'y a buissons ne baye,
Qui en May parer ne se veuille
Et couvrir de nouvelle feuille.
Les boys recouvrent leur verdure,
Qui sont secs tant que l'hyver dure,
La terre mesmes s'en orgouille
Pour la rousée qui la mouille,
En oubliant la povreté
Où elle a tout l'hyver esté.....
Les oyseaulx qui tant se sont teuz
Pour l'hyver, qu'ilz ont tous sentuz
Et pour le froit et divers temps,
Sont en May et par le Printemps
Si liez qu ils montrent en chantant
Qu'en leur cueur s'y a de joye tant,
Qu'il leur convient chanter à force.
Le rossignol adonc s'efforce
De chanter et de faire joye;
Lors s'esvertüe et se resjoye
Le papegault et la calendre :
Si convient jeunes gens entendre
A estre gays et amoureulx
En icelay temps doulcereux.
Moult a dur cueur, qui en May n'ame
Quand il oit chanter sur la rame
Aux oyseaulx les sons gracieux
En ce doux temps délicieux
Où toute riens d'amer s'esjoye... »

Trouvez donc mieux dans Ronsard!...

Ces vers-là sentent bon comme les premiers muguets et les premières jacinthes du mois que chante Guillaume de Lorris. On devine bien que ce poëte-là aimait les bois avec autant de tendresse que les femmes, et qu'ils allaient tous deux, sa maîtresse et lui, assister au Renouveau et saluer le Réveil de la Nature, cœurs battants, mains et lèvres jointes, yeux noyés de douces larmes, cheveux au vent, ceinture dénouée, seins gonflés, poitrines bondissantes, le long des rives ensaulées, par les sentiers verdoyants, par monts et par vaux, au bruit des chansons moqueuses des merles et des gazouillements licencieux des rossignols.

A part certains mots, — malheureusement tombés en désuétude, — tout cela se lit couramment. La *calendre* de Guillaume de Lorris, c'est notre alouette à collier noir; son *papegault*, c'est notre sansonnet bavard; son *botterel*, c'est notre crapaud. Mêmes images sous des noms différents : je les reconnais et les salue au passage avec les mêmes tressautements de plaisir. Les gens découragés, les esprits endoloris, les cœurs faillis, n'aiment guère la Nature, — probablement parce qu'ils ont trop aimé autre chose. Il faut avoir le cœur jeune, les yeux clairs, les sens dispos, l'esprit allègre, pour se plaire dans ces bois ombreux, dans ces forêts enchantées et mystérieuses où viennent expirer les bruits odieux des villes en proie aux convulsions, où l'on entend seulement des battements d'ailes, des jasements d'oiseaux, des susurrements d'insectes, des murmures de ruisseaux, des chœurs d'atômes invisibles, — la respiration grandiose de la Nature.

Là, tout a son accent, sa couleur, sa forme, son charme, son bruit, son parfum, son éloquence. L'insecte bourdonne, l'herbe pousse, l'arbre verdoie, l'air s'attiédit. Le matin, aux premières lueurs du jour, ce sont les notes d'argent que l'alouette égrène comme un chapelet en montant vers le soleil, ce Père des Etres. Puis, c'est la note mélancolique du coucou, ce solitaire emplumé. Puis la note moqueuse du loriot. Puis la note joyeuse de la mésange. A midi, c'est le cri dolent du grillon dans les sillons; la crécelle monotone du gresset, dans les marécages; le coassement étourdissant de la reinette, parmi les joncs. A la vesprée, l'aube des mouches, c'est l'appel désolé de la chouette! Puis, dans la nuit silencieuse, c'est la note de cristal du crapaud, — plainte éloquente d'une pauvre bestiole qui se sait laide et qui voudrait ne pas l'être, — à laquelle répondent les fioritures orgueilleuses du rossignol. O heureux ceux qui peuvent vivre loin de ces enfers sociaux qu'on appelle des villes! Heureux les vagabonds de

l'art et de la poésie, qui peuvent se soustraire à la besogne douloureuse de la vie, et aller dormir sous le ciel, dans les grands bois, la tête dans le soleil et les pieds dans le gazon, le cœur tranquille et la conscience muette ! On ne pense plus : on rêve. On ne vit plus : on végète. Je me suis senti quelquefois pousser des feuilles vertes autour du corps, et, quelquefois aussi, je me suis attendu à être respiré par deux belles lèvres rouges et à être cueilli par deux belles mains blanches. J'attends encore !...

Voilà l'aimable impression que causent certains vers de Guillaume de Lorris. Pour Jean de Meung, c'est autre chose.

Jean de Meung est un satirique : il a des choses et des gens à railler. Il ne roucoule pas : il ricane. On lui a reproché son immoralité : il n'est pas plus immoral que Rabelais. Son cynisme, c'est sa force. Il ne faut pas songer à émonder cet arbre touffu ; il ne faut pas songer à châtier ce style plantureux, à expurger ce livre luxuriant : mieux vaudrait le brûler et jeter sa cendre au vent.

De ce que Clopinel pense autrement que Guillaume de Lorris, — au sujet de l'amour et de beaucoup d'autres choses, — ce n'est pas une raison pour qu'il pense mal. Je citais tout à l'heure un passage de l'un ; je vais citer un passage de l'autre.

« Nature, dit Clopinel,

..... Nature n'est pas si sote
Qu'elle face naistre Marote
Tant seulement pour Robichon,
Se l'entendement y fichon,
Ne Robichon pour Mariette,
Ne pour Agnès, ne pour Perrette :
Ains nous a fait beau filz n'en doubtes
Toutes pour tous et tous pour toutes,
Chascune pour chascun commune,
Et chascun commun pour chascune. »

Morale facile, immorale morale, j'en conviens, — mais morale à l'usage de beaucoup de gens. Pourquoi ne pas constater ce qui se fait, et écrire ce qui e dit?...

Or, la cour de Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre, sa femme, n'était pas la plus chaste des cours, il s'en fallait de beaucoup. La galanterie y était extrême : c'était de la licence. Nous ne voyons pas, dans notre histoire, d'autre époque qui puisse mieux lui être comparée, que celle de la régence de Philippe, duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, de 1715 à 1723.

Jean de Meung, témoin de ces déportements scandaleux, les raconta tout naturellement. S'il eût vécu aux temps fabuleux et invraisemblables de l'âge d'or, il eût trempé sa plume dans une jatte de lait au lieu de la tremper dans autre chose : il eût peint un trumeau au lieu de faire une eau-forte.

Il ne faut donc pas se scandaliser si fort à propos de lui. D'ailleurs, comme le fait très bien remarquer André Thevet, son biographe, « Martial, Ovide, et d'autres poëtes, tant grecs que latins, ont bien autrement gazouillé de l'amour que n'a faict Clopinel. » Voilà Clopinel renvoyé absous.

Il n'en fut pas de même de son vivant. Les dames de la cour, indignées du sans-façon avec lequel Jean de Meung avait parlé d'elles et de leurs mœurs, — surtout dans le quatrain que j'ai cité plus haut, — résolurent de s'en venger. Il les avait flagellées : elles résolurent de le fouetter avec de véritables verges, des scions de franc osier. Attiré par elles dans un rendez-vous, il vint sans défense ; on allait l'exécuter, lorsqu'il s'avisa d'un moyen spirituel pour sortir de ce mauvais pas.

« J'y consens, dit-il, mais à la condition que la plus — *rime du second vers* — commencera... »

Aucune des dames présentes, on le comprend, ne voulut se calomnier à ce point, surtout devant un aréopage féminin, — le plus cruel de tous les aréopages, le seul devant lequel Phryné n'eût pas trouvé grâce. Avouer un amant, passe encore ! Mais avouer des amants,—jamais une femme n'y consentira. Il est convenu, depuis Eve, que, même à soixante ans, une femme ne doit pas avoir eu en sa vie plus d'une indigestion de pomme, — même les femmes qui en ont des indigestions quotidiennes, incessantes. Le dernier amant qu'elles ont est toujours le premier. « Péché caché est à moitié pardonné, » dit un proverbe malhonnête qui assimile ainsi les femmes aux chats. Tout au contraire, pour moi, puisqu'à un péché véniel et mignon, l'amour, on ajoute un péché hideux et mortel, l'hypocrisie. Ne vous cachez donc pas pour pécher, ô charmantes croqueuses de pommes, — ou alors ne péchez plus !...

Jean de Meung fut sauvé !

Peut-être eut-il tort de vouloir se soustraire à cette poignée de verges manœuvrées par les plus belles et les plus blanches mains de la cour du roi Philippe. Beaucoup de gens auraient bien voulu être à sa place, — si l'on en croit les souvenirs de Jean-Jacques Rousseau à propos de mademoiselle Lambercier.

Cent ans après la publication du pamphlet de Clopinel, Christine de Pisan — un *bas-bleu* du règne de Charles V — songea à prendre la défense de son sexe, qui ne se savait pas outragé, et publia ses *Epîtres sur le Roman de la Rose*. Cette défense donne une furieuse envie de lire l'attaque.

Près de cent ans après la publication des *Epîtres* de Christine de Pisan, Martin Franc, un poëte, indigné des insultes prodiguées contre un sexe adorable et adoré, par Jehan de Meung, « *un vilain*, » rompit une lance contre lui en publiant son *Champion des Dames*. Juvénal a parlé pour lui seul quand il a dit : *facit indignatio versum*. Martin Franc eut de l'indignation, mais l'éloquence lui fit défaut. Son poëme est pavé d'excellentes intentions, comme le Purga-

toire : on y cherche vainement autre chose, — quoiqu'en dise le comte de Tressan.

Pourquoi défendre un sexe qui ne réclamait pas ? Quel besoin de se faire l'avocat des femmes, — qui se défendent si bien d'elles-mêmes ?

Povres homs font de moy leur maistre,

fait dire Clopinel à l'Amour, dans un des chapitres du *Roman de la Rose*. Hélas ! oui, l'Amour est notre maître, — et nos maîtresses sont bien nos maîtresses. Clopinel avait peut-être des raisons particulières pour médire des femmes, après tout ! Peut-être qu'il avait été abominablement trahi, comme tant d'autres « povres homs, » — quoi qu'en aient dit ses réviseurs du xve siècle, celui, entre autres, qui a écrit les vers suivants :

Et puis viendra Jean Clopinel,
Au cœur joly, au corps isnel,
Qui naistra sus Loire à Mehung...

On a beau être joli cœur et joli garçon, on n'en est pas moins trompé pour cela.

Et puis, peut-être aussi que Christine de Pisan, Martin Franc, le comte de Tressan et les détracteurs à la suite, s'étaient mépris sur la signification réelle du *Roman de la Rose* et sur les intentions de Jean de Meung. Tout le monde ne pensait pas comme eux, en tout cas. Et la preuve nous en est fournie par Jean Molinet, chanoine de Valenciennes et historiographe de Maximilien Ier, lequel s'imagina, vers la fin du xve siècle, de *moraliser* cet amusant roman, et de faire d'un livre d'amour un livre de piété.

Ce n'est pas moi qui invente cela, bien entendu. C'est écrit et imprimé depuis longtemps..

C'est le Roman de la Rose
Moralisé, cler et net,
Translaté de rime en prose
Par vostre humble Molinet.

Pour un peu, cet honnête chanoine eût demandé la canonisation de maître Jehan de Meung, homme « plus angélique que humain, » — comme il l'appelle si dévotement. Je crois que Jean Molinet va un peu loin : Clopinel lui-même eût réclamé...

Les partisans du *Roman de la Rose* lui ont fait plus de mal que ses ennemis, ainsi qu'il arrive souvent. Ce livre original et curieux a été successivement dépouillé de son premier langage et altéré dans les faits, en passant par la main des translateurs et par la plume des copistes, qui l'ont rendu presque méconnaissable à force de vouloir le rendre intelligible. Les femmes, seules, gagnent à être rajeunies. J'aime bien Clément Marot, mais j'aime encore la vérité, — c'est-à-dire le texte même de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung. La vieille langue de ces deux poëtes charrie des graviers et des immondices, je le veux bien ; mais elle charrie de l'or aussi, et, en la draguant, on l'a appauvrie. Elle est plus limpide, dira-t-on, elle est plus claire. Hélas ! l'eau claire n'est que de l'eau claire !...

A ces causes, nous n'avons pas voulu donner une traduction moderne de ce français du xiie siècle, malgré que le *Roman de la Rose* rentrât beaucoup dans le cadre des Romans qui composent notre Bibliothèque Bleue. La prose, cela se pouvait faire ; mais des vers, c'était impossible. Les vers, ce sont des fleurs qu'on doit respirer sur place : lorsqu'on les a coupées, elles se fanent ; lorsqu'on les traduit, ils se décolorent.

La Bibliothèque impériale possède un grand nombre de manuscrits de ce poëme. Les plus curieux sont ceux qui portent les numéros 2739 et 2742, fonds de la Vallière, et surtout celui qui porte le numéro 196, fonds de Notre-Dame, écrit en l'an 1330 : c'est le seul qui porte une date.

Parmi les imprimés, on recherche les éditions in-4°, sans date. Celle qui a servi, depuis, à en faire d'autres, est l'édition in-folio publiée en 1527, par Clément Marot, sur l'ordre de François Ier, et réimprimée in-8° par Galiot-Dupré, en 1529 et en 1557. Elle ressemble au texte de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung par tous les points, hormis un seul, qui est essentiel : le style. A cela près, c'est la même chose.

—

Analyse du Roman de la Rose.

« Maintes gens dient que en songes
N'a se non fables et mensonges ;
Mais on peut telz songes songier,
Qui ne sont mie mensongier... »

Tels sont les quatre premiers vers du poëme ; tel est le début de l'Amant.

L'Amant feint d'avoir eu, pendant les beaux jours du printemps, aux premières heures du mois de mai, le songe qu'il raconte. Il commence par une peinture vive et animée de cette adorable époque de l'année, « *primavera*, *primavera*, *gioventù dell' anno*, — à laquelle la terre ouvre son sein et la femme son cœur. Cette peinture, nous en avons donné un fragment tout à l'heure.

« Moult a dur cueur, qui en May n'ame,
Quand il oit chanter sur la rame
Aux oyseaulx les sons gracieux
En ce doux temps délicieux
Où toute riens d'amer s'esjoye... »

Riens, c'est chose ; *amer*, c'est aimer, *amare*. Je regrette, pour ma part, qu'on n'ait pas conservé cette orthographe, d'une si terrible signifiance : aimer, n'est-ce pas chose amère, souvent ?...

L'Amant se promène dans une verdoyante prairie, au bout de laquelle se trouve un appétissant verger entouré de murs crénelés, sur lesquels il voit, sculptées, un certain nombre de figures hideuses, dont il fait la description, en donnant à chacune les attributs qui la caractérisent. Celle-ci repré-

sente *Haine*, *Félonie*, *Vilenie*, *Convoitise*, *Vieillesse*, *Tristesse*, *Papelardie*, *Envie*, *Pauvreté*.

Ces figures étranges et sinistres attristent l'Amant, — il y a bien de quoi. Mais bientôt les pépiements des oiseaux, les enivrantes senteurs qui s'élèvent du verger, l'arrêtent, l'attirent, le séduisent. Il cherche alors les moyens de pénétrer dans ce coin de paradis, et, à force de chercher, il finit par découvrir une petite porte, à laquelle il frappe assez longtemps, en vain. Mais enfin, comme toutes les portes du monde, auxquelles on frappe avec un certain acharnement, finissent toujours par s'ouvrir, — excepté les portes des prisons, ces tombeaux provisoires, et les portes des tombeaux, ces prisons éternelles, — celle à laquelle frappe l'Amant daigne s'ouvrir. Une dame assez belle, très coquettement parée, le reçoit, un miroir à la main. C'est dame *Oyseuse*, — une dame que nous avons rencontrée souvent :

« Il paroit bien, à son atour,
Qu'elle étoit peu embesongnée:
Quand elle s'étoit bien pignée
Et bien parée et atournée,
S'y étoit faite sa journée. »

Oyseuse apprend à l'*Amant* qu'elle est une des meilleures amies de *Déduit*, a qui cet appétissant verger appartient, et qui a soin de réunir autour de lui tous les plaisirs qui peuvent tuer le temps et égayer la vie. Elle le présente à ce beau monarque, qui le reçoit au milieu de sa jeune et folâtre cour.

Cette cour s'amusait alors à mille jeux différents, tous plus intéressants les uns que les autres; jeux innocents ou criminels, danses vives et animées, dont Guillaume de Lorris fait une description très émoustillante.

Courtoisie, aimable nymphe de l'âge d'un vieux bœuf, aperçoit l'Amant, vient à lui, le prend par la main et le fait entrer dans la danse, dont *Déduit* lui fait les honneurs, tout en ne perdant pas une seule bouchée des caresses que lui prodigue *Lyesse*, sa bonne amie.

Amour, cet adorable et cruel enfant qui ne pourra jamais vieillir, *Amour* ne dansait pas, lui. Il se contentait d'agiter doucement ses ailes, au son des pipeaux, des musettes et des chalumeaux généralement quelconques. A côté de lui, à la portée de ses mains et de ses fantaisies, sont deux arcs et deux faisceaux de flèches portés par *Doux-Regard*, jeune et beau bachelier qui doit traîner tous les cœurs après soi.

Les cinq flèches qu'on voit dans la main droite de *Doux-Regard*, sont légères, polies, caressantes. Je crois même que la pointe en est en or. De bien aimables flèches, comme vous voyez ! La première et la plus brillante se nomme *Beauté*, la seconde *Simplesse*, la troisième *Franchise*, la quatrième *Compagnie*, la cinquième *Beau-Semblant*. Ces deux dernières sont de peu de portée et de signifiance.

La première des cinq flèches noires que le bachelier *Doux-Regard* porte dans sa main gauche, est armée d'un fer sanglant et rouillé : on l'appelle *Orgueil*. Les quatre autres, qui sont aussi cruelles, s'appellent *Jalousie*, *Honte*, *Avarice*, *Désespérance*.

L'Amant, enchanté de tout ce qu'il voit, fait le portrait de plusieurs des nymphes de la cour d'Amour, qui lui ont fait l'honneur de danser avec lui. Ces nymphes attrayantes, que chacun de nous voudrait bien pouvoir tenir dans un petit coin, s'appellent *Beauté*, *Richesse*, *Largesse*, *Franchise*, *Joliveté*. L'aimable *Courtoisie*, dont il tient la main dans les siennes, n'est naturellement pas oubliée.

Les danses finies, l'Amant s'enfonce sous les charmilles du jardin, pour en admirer les beautés, ou pour faire n'importe quoi. Mais *Amour* et *Doux-Regard* le suivent à son insu. Il s'arrête près d'une touffe de rosiers : ils s'arrêtent comme lui, près de lui, et se cachent entre les larges feuilles d'un figuier qui est loin d'être aussi stérile que celui de la parabole évangélique. Une des roses du rosier, qui semblait n'attendre pour s'épanouir que la première Caresse du Soleil ou le premier baiser du Zéphir; une de ces roses comme nous en avons tous plus ou moins admiré, plus ou moins cueilli dans le cours de notre vie, est là qui accapare les regards de l'Amant et fixe ses désirs. Il oublie tout pour admirer cette rose; il ne voit qu'elle, ne respire qu'elle. A peine se préoccupe-t-il des flèches dont *Amour* lui perce le cœur; ce n'est qu'à la troisième blessure qu'il soupire et se plaint; et les cinq flèches d'or ont déjà pénétré son sein, lorsqu'il fait de vains efforts pour les arracher.

Amour et *Doux-Regard* rient ensemble, malignement, en voyant les efforts du pauvre Amant pour retirer les flèches qu'il a reçues en pleine poitrine, et dont il ne peut parvenir à arracher les pointes. Il est près de mourir. Cependant il se ranime, reprend courage et s'élance résolûment au travers des ronces et des épines pour cueillir cette rose magique dont son cœur est enivré. Nouveaux efforts, nouvelles blessures. Il se déchire partout. *Amour* en a pitié; mais on sait que la pitié de ce méchant enfant n'est presque toujours suivie que de quelque nouvelle malice : il lance à l'Amant une sixième flèche, *Beau-Semblant*, qui est trempée dans un baume salutaire et doux. Elle calme un peu la douleur des premières blessures. *Amour* et *Doux-Regard* se découvrent alors et s'approchent de lui.

« Vassal, dit *Amour* à l'Amant,

Vassal : prins estes riens n'y a
De l'efforcer, ne du deffendre;
Ne fay pas dangier de toy rendre,
Tant plus voulentiers te rendras,
Et plus tost à mercy viendras. »

A ces mots, l'Amant tombe aux pieds d'*Amour* qui reçoit ses mains dans les siennes, et le baise sur

la bouche, comme son vassal-lige. Ce baiser est un souverain dictame : il porte la vie, la chaleur et l'espoir dans le cœur blessé de l'amant.

Nous passerons un épisode qui, quoique très agréablement écrit, comme le reste, nous paraît un peu inutile. C'est un hors-d'œuvre imité d'Ovide : l'erreur, la passion et la mort de Narcisse.

Quoiqu'il sente la pointe des six flèches dans son cœur, l'Amant se trouve soulagé par le baume réparateur que porte celle qui se nomme *Beau-Semblant*. Il finit par dire :

> D'une part m'oingt, d'aultre me cuyt :
> Ainsi il m'ayde, ainsi me nuyt.

Ce sera longtemps encore comme cela, hélas! Miel et vinaigre! Orties et roses! Qu'est-ce que l'amour?... On ne le saura jamais!...

Amour, content de la soumission de l'Amant, achève de se l'assujettir, en se servant d'une petite clef d'or pour fermer son cœur, afin que les pointes de ses flèches ne puissent plus en être arrachées. Cela fait, cet aimable despote commence une très longue leçon sur les moyens de réussir à la conquête de la Rose.

Ces leçons sont un véritable art d'aimer, ainsi que nous le disions au début de cet article; et plusieurs des traits rassemblés là par Guillaume de Lorris sont imités d'Ovide et de son Art d'aimer. Quelques autres passages se ressentent un peu du mauvais ton d'un siècle où le goût et la galanterie n'étaient encore qu'à leur aurore.

Prêt à laisser l'Amant à lui-même, *Amour* le console, en lui disant que son absence ne sera qu'apparente et qu'il ne cessera pas de veiller sur lui. Il part en le laissant sous la garde de *Doux-Penser*, de *Doux-Parler* et de *Doux-Regard*, une bien aimable compagnie, comme vous voyez!

L'Amant, affligé du départ apparent de son nouveau maître, recommence à faire des efforts inutiles pour s'approcher de la charmante Rose.

Pendant qu'il gémit de ne pouvoir traverser la haie qui l'en sépare, il aperçoit un jeune homme d'une physionomie très avenante et très modeste, dont la main écarte les ronces, ouvre un passage, lui fait signe et l'appelle près du rosier : c'est *Bel-Accueil*, fils de *Courtoisie*. Il permet à l'Amant d'approcher plus près de la Rose, mais il lui défend de la cueillir, et même d'en témoigner le désir, qui serait coupable au premier chef.

L'Amant ne peut s'empêcher de s'exprimera vec douleur sur la peine qu'il souffre en obéissant à cet ordre; il ose même avancer une main téméraire vers la Rose...

Hélas! cette Toison d'or est gardée par un dragon terrible, par un monstre hideux nommé *Dangier*. *Dangier*, qui représente ici le Mari, de l'aveu de tous les commentateurs, *Dangier* s'élance avec fureur vers l'amant, argonaute trop ardent, et le chasse de la haie, ainsi que *Bel-Accueil*. La haie se referme aussitôt.

Le fils de *Courtoisie* s'enfuit en tremblant. L'Amant, désespéré de l'accueil du mari, je veux dire de *Dangier*, se retire seul dans un hallier épais, d'où ses yeux peuvent à peine entrevoir l'enceinte qui renferme la charmante Rose. Une grande dame, à l'air noble, aux yeux sévères, s'avance vers lui, place sa main sur sa tête et commence une médisance en règle contre dame *Oyseuse*, contre *Déduit* et son verger, contre *Amour*, contre la Rose, contre *Bel-Accueil*, contre *Beau-Semblant*, contre tout le monde...

Ce personnage grognon et désagréable, vous l'avez reconnu : c'est dame *Raison*. Aussi, à peine l'Amant l'écoute-t-il et daigne-t-il lui répondre. Où a-t-on vu que jamais amants écoutassent la raison!...

> Sy respond l'Amant à rebours,
> A *Raison* qui lui blasme Amours...

Dame *Raison*, indignée du peu de cas que l'Amant fait d'elle, ne tarde pas à le quitter. *Amour* se rend visible un moment, et propose à son vassal affolé d'avoir recours aux conseils d'un jeune garçon honnête et prudent qu'on nomme *Amy* et qu'il lui présente. L'Amant s'empresse vers ce garçonnet, lui peint avec éloquence les tourments qu'il endure, et, ouvrant son sein, le lui fait voir percé par les six flèches d'*Amour*, comme d'autant de glaives. *Amy* calme son désespoir, lui conseille de retourner près de *Dangier* et de chercher à adoucir ce minotaure par ses larmes, par son repentir, par les promesses les plus sacrées de ne s'approcher de la Rose qu'autant qu'il le lui permettra.

Dangier reçoit d'abord très mal l'Amant, on comprend pourquoi. Il lui fait des reproches et des menaces dont l'Amant a l'air d'être bien touché : c'est dans son rôle d'amant en face de ce mari que l'allégorie cache sous la figure de *Dangier*.

Amy joint ses prières à celles de l'Amant. *Franchise* et *Pitié*, deux aimables nymphes, achèvent d'adoucir *Dangier* qui consent enfin à pardonner à l'Amant, et qui, pour le mieux prouver, se retire sans manifester la moindre défiance. *Bel-Accueil*, caché jusqu'alors, se montre, reprend l'Amant par la main et le conduit de nouveau le plus près possible de la Rose. L'Amant la croit encore embellie; il soupire, il se pâme, il ferme les yeux, ébloui par les charmes qu'elle recèle, par les séductions qu'elle porte en elle; puis il les rouvre pour les admirer de nouveau; son cœur bat des pulsations insensées, sa bouche s'entr'ouvre, laisse passer des soupirs brûlants : l'Amant n'en peut plus.

Vénus faisait alors planer ses colombes sur le bosquet embelli par le rosier. Elle aperçoit l'Amant et elle en est attendrie. A ses beaux cheveux, à son teint coloré par la jeunesse, au feu qui brille dans ses yeux, elle croit voir l'image du jeune Adonis

qu'elle adore. Elle prend alors l'Amant sous sa protection, le conduit près du rosier, baisse la branche qui soutient et nourrit la Rose : les lèvres de l'Amant impriment un baiser brûlant sur les feuilles de cette branche et y restent collées avec une onction, une volupté ineffable. A ce moment la Rose paraît s'animer d'une couleur encore plus vermeille... On ne sait pas ce qui va arriver, lorsqu'un cri rauque vient troubler cette situation délicieuse de part et d'autre : c'est le détestable *Malebouche* qui l'a poussé en apercevant l'Amant. A ce cri terrible, Vénus remonte sur son char, et ses colombes effrayées partent à tire-d'ailes.

Malebouche, mauvaise bouche, méchante langue, médisance, c'est tout un. Ce misérable ne marche pas seul ; et, en effet, à son cri viennent d'accourir en hurlant trois autres monstres : *Peur*, *Honte* et *Jalousie*. L'Amant est tombé évanoui de douleur au pied du rosier : ces quatre monstres le prennent, l'entraînent, ainsi que *Bel-Accueil*, jusqu'à l'antre où *Dangier* veille sans cesse, et d'où ce cinquième monstre s'élance avec fureur.

Vous devinez bien ce que peuvent la jalousie, la peur, la honte, la médisance, la méchanceté liguées. Les cinq monstres ci-dessus nommés se hâtent d'élever une tour haute et solide, où le téméraire jouvenceau et son fidèle *Bel-Accueil* sont enfermés, après avoir été, au préalable, couverts de chaînes. Les tyrans, quels qu'ils soient, sont ingénieux dans leurs moyens de répression. Comme si ce n'était pas assez de cadenasser l'Amant et son ami dans une tour d'où l'évasion soit impossible, on creuse encore de vastes et profonds fossés tout autour. L'amant, toujours évanoui, ne revient à lui que pour se trouver entre des roches escarpées, couché sur un matelas digne d'un cénobite, c'est-à-dire sur de longues épines qui lui déchirent et ensanglantent les flancs. Baigné de larmes amères, il élève au ciel des vœux inutiles, sans cesser pour cela de songer à sa chère Rose, qui lui vaut toutes ces misères ; il meurt à chaque instant de regret et de douleur, pour renaître, l'instant d'après, beaucoup plus malheureux.

—

Telles sont les ingénieuses allégories renfermées dans les quatre mille cent cinquante premiers vers du *Roman de la Rose*. Poésie facile, agréable, harmonieuse, qui ne serait certes plus appréciée convenablement de nos jours, où on la traiterait avec quelque raison de préciosité. Mais, au milieu du XIIIe siècle, cette poésie-là avait son charme et son utilité, et ce sont ces allégories qui ont formé les poëtes venus à la suite de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung, je veux dire Clément Marot, Ronsard et les autres. L'imagination a ses dangers, c'est vrai ; mais elle a ses avantages aussi ; et mieux vaut, après tout, pécher par trop d'imagination que de ne pas pécher du tout, c'est-à-dire ne pas savoir écrire en vers. Ne soyons pas ingrats envers Guillaume de Lorris. « On est toujours le fils de quelqu'un, » fait très judicieusement observer Brid'Oison : Marot, Ronsard et les autres sont les fils de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung.

Guillaume de Lorris étant mort, son *Roman de la Rose*, cher à la chevalerie et aux dames de ce temps-là, resta enfermé pendant quarante ans dans le secret des bibliothèques, peu nombreuses alors. Ce ne fut que sous le règne de Philippe-le-Bel, que Jean de Meung reprit l'ouvrage de Guillaume de Lorris et continua son *Roman de la Rose*, en mettant en action les personnages allégoriques imaginés par son prédécesseur.

Au quatre mille cent cinquantième vers, Clopinel reprend donc la plume.

Cy endroit trespassa Guillaume
De Loris et n'en fist plus pseaulme;
Mais après plus de quarante ans,
Maistre Jehan de Meun ce Rommans
Parfist, ainsi comme je treuve,
Et icy commence son œuvre...

Jean de Meung joint en outre quelques nouveaux personnages aux premiers. Il fait intervenir dame *Nature*, qui parle une langue imagée et énergique, celle que devait parler plus tard Rabelais ; il y mêle quelques actes de chevalerie, en faisant combattre les uns contre les autres les personnages de Guillaume de Lorris et ceux qu'il a inventés ; il fait former en règle le siége de la tour où l'Amant et *Bel-Accueil* sont retenus prisonniers. *Vénus*, *Amour*, *Constance* et *Chaud-Désir* remportent enfin la victoire : *Dangier* est distancé et l'adorable Rose reste sans défense.

Voici comment se termine cet étrange poëme, où il y a un peu de tout, mais où il y a surtout de l'esprit et de l'originalité. Quatre-vingt-quatre vers, ce n'est pas trop long, — surtout si l'on veut bien réfléchir que je pourrais en citer vingt-trois mille !...

La conclusion du Rommant
Est, que vous voyez cy l'Amant
Qui prend la Rose à son plaisir,
En qui estoit tout son désir.

Par les rains saisi le Rosier,
Qui plus est franc que nul osier,
Et quant à deux mains m'y peus joindre,
Tout souefvement sans moy poindre,
Le bouton prins à eslochier,
Car envis l'eusse eu sans hochier.
Toutes en fis par escouvoir
Les branches crosler et mouvoir,
Sans jà nul des rains despécer,
Car n'y vouloye riens blecer :
Et si m'en convint-il à force
Entamer ung pou de l'escorce;
Autrement avoir ne sçavoye
Ce dont si grant desir avoye.

En la fin fis tant, vous en dy,
Qu'un peu de graine y espandy;
Quant j'eus le bouton eslochié,
Ce fut quant dedans l'euz touchié,
Pour les feuillettes revercher;
Car je vouloye tout chercher
Jusques au fons du boutonnet,
Comme il me semble que bon est:
Si fis lors si mesler les graines
Qu'ilz se desmeslassent à paines,
Et tant que tout le bouton tendre
En fis eslargir et estendre.
Ce fut tout ce que je forfis,
Mais de tant fu-je lors bien fis,
Qu'oncque nul mal gré ne m'en sçeut
Le doulx, qui nul mal n'en consceut:
Ains me consent et seuffre à faire
Ce qu'il sçet qu'il me doye plaire.
Si m'appelle-il de convenant,
Que luy fais grand désavenant,
Et suis trop outrageux, ce dit,
Si n'y met-il nul contredit,
Que je ne praine, et maine, et cueille.
Rosiers, branches, et fleurs et fueille.
Quant en si hault degré me vi,
Que j'eus si noblement chevi,
Que m'esperance n'est pas fable,
Pour ce que bon et aggréable
Fusse vers tous mes bienfaicteurs,
Comme faire doibvent debteurs:
Car moult estoye à eulx tenuz,
Quant par eulx je suis devenus
Si riche, que pour voir affiche,
Richesse n'estoit pas si riche.
Au Dieu d'amours et à Vénus,
Qui m'eurent aidé mieulx que nulz,
Puis à tout les Barons de l'ost,
Lesquelz jamais Dieu ne forclost,
Des secours aux fins amoureux,
Entre les baisiers savoureux
Rendy graces dix foys ou vingt;
Mais de Raison ne me souvint,
Qui tant gasta en moy de paine,
Maulgré Richesse la villaine,
Qui oncques de Pitié n'usa,
Quant l'entrée me refusa,
Du senteret qu'elle gardoit,
En cestuy pas ne regardoit,
Par où je suis céans venuz,
Repostement les faulx menus.
Malgré mes mortelz ennemis,
Qui tant meurent arriere mis,
Espécialement Jalousie
A tout son chappeau de soussie,
Qui des Amants les roses garde,
Moult en fait ores bonne garde;
Ains que d'illec me remuasse,
Car bien eus le temps et l'espace.
Par grant jolivetè cueilly
Le fleur du beau Rosier fleury.
Ainsi euz la Rose vermeille,
A tant fut jour, et je m'éveille.

Explicit.

C'est fin du Roumant de la Rose
Où l'art d'amours est toute enclose.

ALFRED DELVAU.

L'ABENAKI

Pendant les dernières guerres d'Amérique, une troupe de sauvages abenakis défit un détachement anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, et acharnés à les poursuivre; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps, un vieux sauvage, armé d'un arc, s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abenakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais; quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

— Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute, je t'ai sauvé la vie; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu, lorsque je t'ai conduit à ma cabane? Tes mains étaient celles d'un enfant; elles ne servaient ni à te nourrir ni à te défendre; ton âme était dans la nuit, tu ne savais rien, tu me dois tout. Seras-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous?

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et, après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douceur :

— As-tu un père?

— Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie.

— Oh! qu'il est malheureux! s'écria le sauvage; et, après un moment de silence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père!... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé.

Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais :

— Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? As-tu du plaisir à le regarder?

— Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel.

— Eh bien!... je n'en ai plus, dit le sauvage, en versant un torrent de larmes.

Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui était en fleurs.

— Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il. As-tu du plaisir à le regarder?

— Oui, j'ai du plasir à le regarder.

— Je n'en ai plus, dit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printemps.

SAINT-LAMBERT.

POÉSIES DU SEIZIÈME SIÈCLE

CHANSON

Charlotte, si ton âme
Se sent or' allumer
De cette douce flamme
Qui nous force d'aimer,
Allons, contents,
Allons sur la verdure,
Allons tandis que dure
Notre jeune printemps.

Avant que la journée,
De notre âge qui fuit,
Se trouve environnée
Des ombres de la nuit,
Prenons loisir
De vivre notre vie,
Et sans craindre l'envie,
Donnons-nous du plaisir.

Du soleil la lumière
Vers le soir se déteint,
Puis à l'aube première
Elle reprend son teint;
Mais notre jour,
Quand une fois il tombe,
Demeure sous la tombe,
Sans espoir de retour.

Et puis les ombres saintes,
Hôtesses de là-bas,
Ne démènent qu'en feintes
Leurs amoureux ébats;
Entre elles plus
Amour n'a de puissance,
Et plus n'ont connaissance
Des plaisirs de Vénus.

Mais, lâchement couchées
Sous les myrtes pressés,
Elles pleurent, fâchées,
Leurs âges mal passés;
Se lamentant
Que, n'ayant plus de vie,
Encore cette envie
Les aille tourmentant.

En vain elles désirent
De quitter leur séjour,
En vain elles soupirent
De revoir notre jour;
Jamais un mort
Ayant passé le fleuve,
Qui les ombres abreuve,
Ne revoit notre bord.

Aimons donc à notre aise;
Baisons-nous bien et beau,
Puisque plus on ne baise
Là-bas dans le tombeau.
Sentons nous pas
Comme jà la jeunesse,
Des plaisirs larronnesse,
Fuit de nous à grands pas?

Çà, finette affinée,
Çà, trompons le destin,
Qui clôt notre journée
Souvent dès le matin,
Allons, contents,
Fouler cette verdure,
Allons, tandis que dure
Notre jeune printemps,

GILLES DURANT.

ÉLÉGIE

Le plus grand bien qui soit en amitié
Après le don d'amoureuse pitié,
Est s'entre-écrire, ou se dire de bouche,
Soit bien, soit deuil, tout ce qui au cœur touche.
Car si c'est deuil, on s'entre-réconforte;
Et si c'est bien, chacun sa part emporte.
Pourtant je veux (ma mie et mon désir)
Que vous ayez votre part d'un plaisir
Qui, en dormant, l'autre nuit me survint.

Advis me fut que vers moi tout seul vint
Le dieu d'amours, aussi clair qu'une étoile,
Le corps tout nu, sans drap, linge ni toile :
Et si avait, afin que l'entendez,
Son arc alors, et ses yeux débandés,
Et en sa main celui trait bienheureux,
Lequel nous fait l'un de l'autre amoureux.

En ordre tel s'approche, et me va dire :
Loyal amant, ce que ton cœur désire
Est assuré : celle qui est tant tienne
Ne t'a rien dit (pour vrai) qu'elle ne tienne
Et, qui plus est, tu es en tel crédit,
Qu'elle a foi ferme en ce que lui as dit.

Ainsi Amour parlait, et en parlant
M'assura fort. Adonc en ébranlant
Ses ailes d'or en l'air s'en est volé;
Et au réveil je fus tant consolé,
Qu'il me sembla que du plus haut des cieux,
Dieu m'envoya ce propos gracieux.

Lors prit la plume, et par écrit fut mis
Ce songe mien que je vous ai transmis,
Vous suppliant, pour me mettre en grand heur,
Ne faire point le dieu d'amours menteur!
Mais, tout ainsi qu'il m'en donne assurance,
En votre dire ayez persévérance :
Croyant aussi que les propos et termes
Que vous ai dit, sont assurés et fermes.

En ce faisant pourrai bien soutenir,
Que songe peut sans mensonge advenir.
Et si dirai la couche bienheureuse,
Où je songeai chose tant amoureuse.

O combien donc heureuse elle sera
Quand ce gent corps dedans reposera!

CLÉMENT MAROT.

STANCES

En quel obscur séjour le ciel m'a-t-il réduit?
Mes beaux jours sont voilés d'une effroyable nuit;
Et dans un même instant, comme l'herbe fauchée,
Ma jeunesse est séchée.

Mes discours sont changés en funèbres regrets
Et mon âme d'ennuis est si fort éperdue,
Qu'ayant perdu ma dame en ces tristes forêts,
Je crie, et ne sais point ce qu'elle est devenue.

Je vois bien en ce lieu, triste et désespéré,
Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré :
Et, bien que loin d'ici le Destin l'ait guidée,
Je m'en forme l'idée.

Je vois dedans ces fleurs les trésors de son teint,
La fierté de son âme en la mer tout émue;
Tout ce qu'on voit ici vivement me la peint ;
Mais il ne me peint pas ce qu'elle est devenue.

Las ! voici bien l'endroit où premier je la vi,
Où mon cœur, de ses yeux si doucement ravi,
Rejetant tout respect, découvrit à la belle
Son amitié fidèle.

Je revois bien le lieu, mais je ne revois pas
La reine de mon cœur, qu'en ce lieu j'ai perdue :
O bois ! ô prés ! ô monts ! ses fidèles états,
Hélas ! répondez-moi, qu'est-elle devenue?

Durant que son bel œil ces lieux embellissait,
L'agréable printemps sous ses pieds florissait,
Tout riait auprès d'elle ; et la terre parée
Etait enamourée.

O bois, ô prés ! ô monts ! ô vous qui la cachez,
Et qui, contre mon gré, l'avez tant retenue,
Si jamais de pitié vous vous vîtes touchés,
Hélas ! répondez-moi, qu'est-elle devenue ?

Fut-il jamais mortel si malheureux que moi ?
Je lis mon infortune en tout ce que je voi ;
Tout figure ma perte ; et le ciel et la terre
A l'envi me font guerre.

Le regret du passé cruellement me poingt,
Et rend, l'objet présent, ma douleur plus aiguë.
Mais, las! mon plus grand mal est de ne savoir point,
Entre tant de malheurs, ce qu'elle est devenue.

Ainsi de toutes parts je me sens assaillir;
Et voyant que l'espoir commence à me faillir,
Ma douleur me rengrege, et mon cruel martyre
S'augmente et devient pire.

Et si quelque plaisir s'offre devant mes yeux,
Qui pense consoler ma raison abattue,
Il m'afflige ; et le ciel me serait odieux,
Si là-haut j'ignorais ce qu'elle est devenue.

Plaisirs sitôt perdus, hélas ! où êtes-vous?
Et vous, chers entretiens, qui me sembliez si doux,
Où êtes-vous allés ? hé ! où s'est retirée
Ma belle Cythérée ?

Ha ! triste souvenir d'un bien sitôt passé !
Las! pourquoi ne la vois-je ! ou pourquoi l'ai-je vue?
Ou pourquoi mon esprit, d'angoisses oppressé,
Ne peut-il découvrir ce qu'elle est devenue ?

En vain, hélas ! en vain la vas-tu dépeignant,
Pour flatter ma douleur, si le regret poignant
De m'en voir séparé d'autant plus me tourmente,
Qu'on me la représente.

Seulement au sommeil j'ai du contentement,
Qui la fait voir présente à mes yeux toute nue,
Et chatouille mon mal d'un faux ressentiment;
Mais il ne me dit pas ce qu'elle est devenue.

Il la faut oublier !... ah dieux ! je ne le puis.
L'oubli n'efface point les amoureux ennuis
Que ce cruel tyran a gravés dans mon âme
En des lettres de flamme.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs.
Ayons donc à ce point l'âme bien résolue ;
Et finissant nos jours, finissons nos malheurs,
Puisqu'on ne peut savoir ce qu'elle est devenue.

Adieu donc, clairs soleils, si divins et si beaux;
Adieu l'honneur sacré des forêts et des eaux;
Adieu monts, adieu prés, adieu campagne verte,
De ses beautés déserte.

Las! recevez mon âme en ce dernier adieu.
Puisque de mon malheur ma fortune est vaincue,
Misérable amoureux, je vais quitter ce lieu,
Pour savoir aux enfers ce qu'elle est devenue.

Ainsi dit Amiante, alors que de sa voix
Il entama les cœurs des rochers et des bois,
Pleurant et soupirant la perte d'Yacée,
L'objet de sa pensée.

Afin de la trouver, il s'encourt au trépas.
Et comme sa vigueur peu à peu diminue,
Son ombre pleure, crie, en descendant là-bas :
Esprits, hé ! dites-moi, qu'est-elle devenue?

MATHURIN RÉGNIER.

LE PREMIER JOUR DE MAI

Laissons le lit et le sommeil,
Cette journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or' que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne,
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te promener
Dans ce bocage;
Entends les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais écoute comme sur tous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennui,
Pour nous réjouir comme lui :
Le temps se passe.

Ce vieillard, contraire aux amants,
Des ailes porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loin emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancolique tu diras :
J'étais peu sage,
Qui n'usais point de la beauté
Que sitôt le temps a ôté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or' que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne,
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

JEAN PASSERAT.



JEAN DE PARIS

CHAPITRE PREMIER

Comment le roi d'Espagne se jeta aux pieds du roi de France pour lui demander secours, et comment ledit roi de France le releva et lui promit de lui aider.

Il y eut jadis en France un roi fort sage et vaillant, lequel avait de sa femme, notable et bonne dame, un beau fils de l'âge de trois ans, nommé Jean. Il se tenait alors à Paris avec la plus grande partie de la baronnie de son royaume, faisant fêtes à foison, car, à ce moment-là, il n'y avait nulles nouvelles de guerre en France, et le roi ainsi que ses barons abondaient en richesses.

Un jour, comme il revenait de messe accompagné de ses chevaliers et qu'il se trouvait à l'entrée de son palais, arriva devant lui le roi d'Espagne, lequel, en grands pleurs et gémissements, se jeta à ses pieds.

Le roi de France, le reconnaissant, se hâta de se baisser pour le relever ; mais le roi d'Espagne ne voulut pas y consentir, et continua à soupirer

et à se lamenter, sans pouvoir sonner mot. Ce dont le roi de France fut ému de grande pitié et compassion, ainsi que tous les barons qui l'entouraient.

— Beau-frère d'Espagne, lui dit-il, je vous prie de vous relever et de refréner un peu votre chagrin en nous en apprenant la cause. Je vous promets que, dans les limites de mon pouvoir, je vous aiderai à y mettre fin.

Et, se baissant de nouveau vers le roi d'Espagne, il le releva cette fois sans résistance de la part de ce dernier, qui lui répondit :

— Très-chrétien et très-puissant roi, je vous remercie humblement de la belle offre que vous venez de me faire... Je suis venu vers vous pour vous dire mon infortune et vous raconter mon douloureux fait, parce que je sais que vous et vos prédécesseurs êtes et avez été conservateurs de toute royauté, noblesse et justice.

— Dites-moi vitement ce dont il s'agit, beau frère d'Espagne.

Le roi d'Espagne reprit ainsi :

— Sachez, Sire, que, à grand tort et sans raison, et sous couleur d'un nouveau tribut exigé par moi pour éviter la damnable entreprise du roi de Grenade, infidèle à notre loi, les nobles de mon royaume ont séduit mon peuple contre moi ; ils ont voulu me faire mourir, et j'ai dû fuir au mieux que j'ai pu, en l'état où vous me voyez ; et, ne pouvant m'atteindre, ils ont résolu de s'en venger sur la reine ma femme et sur une mienne petite fille de trois mois, qu'ils tiennent assiégées en une de mes villes appelée Ségovie. Ils veulent avoir leur vie pour avoir mon royaume !...

Ayant raconté cela, le roi d'Espagne tomba pâmé aux pieds du roi de France, qui le releva derechef et qui lui dit :

— Beau frère d'Espagne, n'attristez pas votre cœur par tant de tristesse. Reprenez le courage et la vertu que vous aviez auparavant, et je vous assure de nouveau, sur ma foi et mon honneur, que je vous donnerai aide et réconfort. Demain, au plus matin, j'enverrai une lettre en Espagne, aux barons et au peuple de ce royaume, et, s'ils ne veulent obéir, j'irai moi-même en personne pour les mettre à la raison.

— Sire, répondit humblement le roi d'Espagne, réconforté par cette promesse, je vous remercie de tout mon cœur du bien que vos paroles m'ont présenté. Vous n'avez pas démérité de vos prédécesseurs ni de vous-même...

Les barons présents se réjouirent beaucoup aussi de cette promesse que leur prince venait de faire au roi d'Espagne ; d'abord parce qu'ils avaient grande pitié de ce dernier ; ensuite parce qu'il y avait un long temps qu'il n'y avait eu guerre en France, et qu'ils étaient fort aises d'avoir ainsi une occasion de reprendre leurs faits d'armes.

Le roi d'Espagne fut donc festoyé à merveille de part et d'autre, et, pour l'heure, il ne fut plus parlé de son sujet de tristesse ; tout au contraire, on ne songea qu'à l'égayer et à le distraire par des joutes, tournois et autres amusements.

CHAPITRE II

Comment le roi de France envoya messager aux barons d'Espagne pour qu'ils eussent à venir réparer le déshonneur qu'ils avaient fait à leur roi, et quelle réponse rapporta ce héraut.



Quand vint le lendemain matin, le bon roi de France, selon sa promesse, fit une lettre en la marge de laquelle il y avait : « De par le roi. » Puis cette lettre continuait ainsi :

« Très chers et bien-aimés,

« Nous avons reçu la plainte de notre cher et bien-aimé frère le roi d'Espagne, votre naturel seigneur. A tort et sans raison, vous l'avez chassé hors de son royaume ; vous tenez assiégée notre belle-sœur sa femme ; vous avez fait, en outre, plusieurs autres grands cas à son encontre. C'est pour cela que nous voulons savoir la vérité de tout, afin d'y donner telle punition qu'il appartiendra, car nous avons mis le roi d'Espagne en notre protection et sauvegarde, ainsi que sa famille et ses biens.

« Par ainsi, nous vous mandons qu'au reçu de ce message, vous leviez le siége de Ségovie, où se trouve la reine, votre loyale dame, et que vous lui rendiez foi et hommage comme vous étiez accoutumés de le faire auparavant.

« De plus, vous viendrez, avec belle compagnie, au nombre de vingt, auprès de nous, pour nous dire les raisons qui vous ont mis à agir ainsi, vous notifiant que si vous y faites faute, nous irons en personne à votre rencontre et que nous vous infligerons un châtiment tel, qu'il en sera perpétuelle mémoire.

« Fait à Paris, le premier jour de mars. »

Et, sur la couverture de ce message, il y avait écrit : « Aux barons et au peuple d'Espagne. »

Le roi appela un héraut, lui remit la lettre et lui recommanda la plus grande diligence. Ce à quoi le messager ne manqua pas, car, en sept semaines, il alla et revint.

Quand ce héraut fut de retour à Paris, il descendit de cheval devant le palais, monta les degrés et s'en vint à la chambre où était le roi.

— Sire, dit-il en faisant la révérence, je reviens de Ségovie où vous m'aviez envoyé.

— Ah ! ah ! s'écria le roi. Eh bien ! quelles nouvelles apportez ?

— Sire, reprit le messager, je trouvai grande foule devant la ville assiégée. Je présentai votre message aux barons et capitaines de l'armée, qui, incontinent, s'assemblèrent pour le faire lire par un de leurs gens. Le message lu, ils me firent

éloigner, parce qu'ils voulaient se conseiller entre eux. Au bout de deux heures, ils m'envoyèrent quérir et me firent leur réponse.

— Où est cette réponse? demanda le roi de France.

— Ils ne l'ont pas écrite, Sire, ils l'ont faite seulement de bouche.

— Ah! et quelle est-elle?

— Ils me dirent qu'ils s'étonnaient fort de vous voir prendre tant de peine pour une chose qui ne vous touchait en rien; qu'ils vous conseillaient de ne pas vous aventurer plus longtemps dans cette affaire et de ne pas venir en Espagne, où il pouvait y avoir danger pour votre personne; que, en ce qui concernait les promesses que vous aviez faites au roi et les menaces que vous leur faisiez, à eux, ils n'en prenaient nul souci, n'ayant rien à craindre de vous. Je les priai de me bailler cette réponse par écrit, mais ils ajoutèrent vilainement que je n'obtiendrais pas autre chose que ce qu'ils venaient de me donner, et ils m'ordonnèrent d'avoir à quitter le siége avant six heures et le pays avant six jours. J'ai obéi, Sire, et me voilà de retour devant vous.

— Pendant le temps que vous êtes resté là, demanda le roi de France, vous avez pu juger des forces dont disposent les rebelles et de la position expugnable ou inexpugnable de la cité assiégée.

— Sire, répondit le messager, les ennemis du roi sont nombreux, mais la ville est forte et peut résister longtemps, s'il y a dedans des vivres en suffisante quantité et des défenseurs loyaux et vaillants de madame la reine d'Espagne.

Le roi de France, entendant cela, fut assez malcontent, non sans cause. Quant au roi d'Espagne et aux barons qui étaient là, leur joie était grande, et ils n'eurent de cesse que le roi n'allât en armes au secours de la reine assiégée, ce qu'il fit.

CHAPITRE III

Comment le roi de France s'en alla en Espagne avec une armée pour reconquérir le pays et châtier les barons rebelles; comment il ne trouva personne en chemin, sinon le gouverneur d'Espagne, qui s'enfuit incontinent, et comment les ambassadeurs des barons d'Espagne s'en vinrent au-devant de lui.

Ainsi donc, le roi de France manda au plus tôt ses barons, capitaines et chefs de guerre, qui firent diligence, et s'appareillèrent de telle sorte qu'à la fin du mois de mai suivant il put partir de Paris avec le roi d'Espagne, à la tête de cinquante mille combattants bien en point.

Cette armée traversa la France, arriva à Bordeaux, et de là à Bayonne.

Quand le roi fut près de l'Espagne, il organisa ses gens en une belle ordonnance, et donna la charge de l'avant-garde au roi son protégé. C'est ainsi qu'ils entrèrent en Biscaye, toujours serrés ensemble, et séparés tout au plus les uns des autres par une distance de deux ou trois lieues.

Ils ne rencontrèrent personne sur leur chemin, ni aucune aventure digne d'être racontée, sauf qu'ils surprirent le gouverneur d'Espagne, qui était à la tête des vingt-cinq mille combattants ramassés à grand'peine et fort mal accoutrés. Quand ces derniers aperçurent les Français qui s'en venaient vers eux bien serrés et rangés, le cœur leur faillit, la peur les prit, et ils s'enfuirent.

Les gens du roi de France ne crurent pas devoir perdre leur temps à poursuivre ces fuyards, car ils voulaient aller lever le siége de devant Ségovie. Continuant donc leur chemin, ils ne tardèrent pas à arriver devant Burgos, une des bonnes cités du pays, laquelle leur fut ouverte sans résistance.

Le roi de France et le roi d'Espagne séjournèrent en la ville de Burgos pendant huit jours, durant lesquels ils remirent en obéissance une grande partie des villes d'alentour, faisant brûler et raser celles qui se rébellionnaient encore.

Le bruit fut grand de tout cela en Espagne. Pour n'être pas mises à feu et à sang, toutes les villes et cités s'en vinrent alors apporter leurs clefs et faire obéissance au puissant roi de France, qui, au bout de ces huit jours passés à Burgos, s'en alla vers Ségovie.

En chemin, il rencontra les ambassadeurs des barons d'Espagne, qui s'en venaient justement vers lui pour traiter de la paix. Ils firent plusieurs remontrances de la part de ceux qui les envoyaient, lesquels se complaignaient à grand tort du roi d'Espagne. Le roi de France, connaissant leur malice, leur répondit :

— Entre les barons révoltés et le noble roi d'Espagne, mon très-cher frère, je n'ai pas à hésiter, et j'ai plus de fiance en lui qu'en eux. Dites-leur donc de ma part qu'ils se mettent en défense si bon leur semble, car jamais je ne les prendrai à merci jusqu'à ce qu'ils soient venus me crier grâce, eux les nobles, à genoux et tête nue, et le peuple en chemise. Alors seulement je pardonnerai, tout en punissant les plus coupables de façon à ce qu'il en soit mémoire!...

Les ambassadeurs des barons d'Espagne, entendant cela, furent un peu ébahis. Et comme, en somme, ils ne pouvaient plus douter de la puissance du roi de France, ils comprirent que toute résistance serait vaine.

— Sire, dirent-ils, nous rapporterons votre réponse à ceux qui nous ont envoyés; mais, pour cela faire, il nous est besoin d'une dizaine de jours de répit : nous vous supplions de vouloir bien nous les octroyer.

— Vous aurez dix jours, répondit le roi de France; mais, ce délai passé, n'attendez plus grâce ni pitié de moi!...

Les ambassadeurs s'inclinèrent humblement et prirent congé pour aller notifier ces nouvelles à ceux qui les avaient envoyés.

CHAPITRE IV

Comment les ambassadeurs des barons du royaume d'Espagne apportèrent la réponse que leur avait faite le roi de France, et comment le populaire vint crier merci.

Dès qu'ils furent arrivés, les ambassadeurs des barons leur racontèrent ce qu'ils avaient vu et entendu, et tous furent si étonnés que le plus hardi ne savait que dire.

Le populaire fut séparé d'avec les grands seigneurs, et les uns et les autres, comprenant bien qu'ils ne sauraient résister plus longtemps, s'en vinrent tous à la merci du roi de France.

Il les reçut comme il devait, et il s'informa fort diligemment des principaux perturbateurs de ce peuple. Il se trouva que c'étaient quatre des plus grands barons d'Espagne qui avaient machiné cela pour parvenir au gouvernement du royaume : ils furent pris, avec cinquante de leurs complices, et le roi de France les fit mener après lui jusqu'à Ségovie.

En apprenant son arrivée, la reine d'Espagne, qui était là dedans assiégée et qui se voyait ainsi délivrée, s'en vint au-devant de lui en grand honneur et belle compagnie. Quand elle fut proche, elle se mit à deux genoux d'aussi loin qu'elle le pût voir, en signe de reconnaissance et d'humilité. Mais le roi de France, se hâtant de venir, la releva courtoisement et l'embrassa de bonne amitié.

— Très-haut et puissant roi, murmura la reine, que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous aide, monseigneur mon mari et moi, à reconnaître ce que vous avez fait aujourd'hui pour nous! Qu'il vous récompense et vous bénisse comme vous le méritez!...

— Chère dame et belle sœur, répondit le roi, cela est tout récompensé... Ne parlons plus que de faire fête et de nous distraire de tous ces ennuis. Le roi d'Espagne, votre mari, vous attend avec impatience : allez vers lui.

— Sire, répliqua la reine. quand je vous vois, je vois tout : à moins que cela ne vous déplaise, je ne vous quitterai point d'ici à la ville.

Le roi, ébahi et charmé d'une si grande humilité, fit monter la reine à cheval et la conduisit à toute force vers son mari, qui lui fit l'accueil que vous devinez bien; et tous trois, à savoir le roi de France, le roi d'Espagne et la reine sa femme, s'en allèrent, en devisant de plusieurs choses, jusqu'en la ville de Ségovie.

Les rues étaient tendues de tapisseries les plus riches et les plus somptueuses, à l'intention du roi de France, qui fut reçu comme il convenait à un si vaillant, si sage et si généreux prince. Ses barons et ses gens de guerre ne furent pas moins bien traités, et ils se réjouirent grandement dans cette belle cité, si bien accoutrée et si bien ordonnée.

CHAPITRE V

Comment, après avoir fait un joyeux séjour en la ville de Ségovie, le roi de France songea à s'en retourner en son royaume, et comment le roi et la reine d'Espagne s'en vinrent agenouiller devant lui pour le remercier et lui recommander leur fille.

Pendant quinze jours la ville de Ségovie fut en fête. Il y eut belles joutes et beaux ébattements, que je laisse de côté pour cause de brièveté. Au bout de ces quinze jours, le roi de France, qui était résolu à punir ceux qui avaient commencé l'injure à l'encontre du roi d'Espagne, fit dresser un échafaud droit au milieu de la ville, et, quand cet échafaud fut dressé, il fit décoller, devant tout le peuple, quatre des plus principaux coupables. Puis il envoya en chaque bonne ville cinq des autres, à qui le même supplice fut infligé, pour servir d'exemple au peuple et lui montrer à mieux obéir à leur roi que ces cinq-là n'avaient fait. Après cela, ayant ainsi mis le royaume d'Espagne en bonne paix et concorde, il délibéra de retourner en France avec son armée.

Quand le roi et la reine d'Espagne apprirent cette résolution de départ, ils furent asssez embarrassés et se demandèrent mutuellement de quelle manière ils devaient remercier le roi de France du bien et de l'honneur qu'il leur avait fait. Après y avoir réfléchi, donc, ils s'en vinrent devant tout le peuple se mettre à ses pieds, disant :

— Très-haut et puissant roi, nous savons bien que vous ne pouvez guères demeurer ici, à cause des grandes affaires de votre royaume. Nous savons aussi qu'il n'est pas en notre pouvoir de vous récompenser en aucune manière que ce soit. Toutefois, comme nous désirons faire ce qui sera possible, nous vous prions de vouloir bien mettre sur nous et nos successeurs tel tribut et revenu qu'il vous plaira, car de vous et de vos successeurs voulons dorénavant tenir notre royaume comme bons et loyaux sujets, comme c'est bien raison.

Le roi de France, entendant cela, en eut grande pitié, et il répondit :

— Mes amis, croyez bien que ce n'est pas par envie de gagner et acquérir du pays que je suis venu en ce royaume; j'y ai été appelé seulement par désir d'augmenter le pouvoir de la justice et d'entretenir l'honneur royal. Par ainsi, qu'il ne soit plus parlé entre nous de ces paroles-là. Je vais vous quitter pour retourner dans mon royaume; gouvernez sagement le vôtre, en bonne justice et en crainte de Dieu, et si, d'aventure, il survenait

quelque chose, faites-le-moi savoir, je reviendrai vous secourir et aider.

En face d'une si parfaite cordialité, le roi et la reine d'Espagne se sentirent grandement touchés. La reine prit entre ses bras sa fille, âgée d'environ cinq ou six mois, et elle vint auprès du roi de France, le priant d'écouter une petite requête qu'elle lui voulait faire.

— Je le veux bien, répondit-il.

La reine parla ainsi :

— Sire, puisque nous avons mis en vous toute notre espérance, et que vous êtes notre soutien et notre ami, nous vous prions et requérons d'accorder la même protection paternelle à cette pauvre fille que vous voyez ici entre mes bras. C'est probablement le seul enfant que nous aurons jamais, car nous sommes déjà sur l'âge, monseigneur mon mari et moi. Si donc Dieu donne à cette petite fille la grâce de parvenir en l'âge de mariage, veuillez à votre plaisir la pourvoir du mari qui lui sera nécessaire et à qui vous baillerez le gouvernement de ce pays, comme c'est raison.

Le cœur du roi de France fut attendri de tant d'humilité.

— Chers amis, leur répondit-il, je vous remercie de la grande affection que vous avez pour moi. Sachez que si votre fille n'est pas à refuser, et si Dieu donne à mon fils la grâce de vivre en âge, parfait comme votre fille, je serai heureux qu'ils soient conjoints ensemble par le mariage. Il en sera fait ainsi, je vous le promets, si je peux vivre jusqu'à cette heure encore éloignée : mon fils n'aura pas d'autre femme que votre fille.

— Ah! Sire, reprit la reine, pour Dieu, merci!... Mais n'imaginez pas, Sire, que monseigneur mon mari et moi nous ayons été assez présomptueux pour songer à marier notre fille à votre fils : non, nous ne visions pas si haut, nous vous la recommandions pour quelque seigneur de vos barons, celui qu'il vous plaira de désigner, car vraiment ce serait nous faire trop d'honneur que de lui donner monseigneur votre fils...

— Ce qui est dit est dit, répondit le roi de France, et, s'il plaît à Dieu que nous vivions, il en sera plus amplement parlé plus tard, car maintenant nous n'en pouvons bonnement faire autre chose, et nous devons prendre congé de vous.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit la bonne reine, je vous prie, Sire, de nous permettre, à monseigneur mon mari et à moi, de vous accompagner jusqu'à Paris, car j'ai très-grand désir de voir ma très-honorée dame la bonne reine de France.

— Mes bons amis, dit le roi, vous ne pouvez présentement venir, parce que votre peuple est trop fraîchement revenu de sa rébellion, et il pourrait de nouveau profiter de votre absence... Tous les coupables ne sont pas morts, et les parents et amis de ceux qui ont été punis pourraient entreprendre quelque vengeance à l'encontre de vous et de votre autorité. Par ainsi, je vous conseille de ne pas déloger d'ici, et d'employer votre temps à entretenir votre peuple en bonne paix et en bon amour... Tenez-vous sur vos gardes; faites loyale justice aux pauvres comme aux riches; craignez et servez Dieu avant toutes autres œuvres, et, ce faisant, il vous en adviendra bien et repos. Je vous recommande aussi l'état de notre sainte mère l'Église et les pauvres, qui sont les membres de Notre-Seigneur : faites en sorte qu'ils ne soient ni opprimés ni foulés, et Dieu vous aidera.

Après ces belles démonstrances et ces beaux enseignements, ils prirent congé les uns des autres avec grands soupirs et force regrets.

CHAPITRE VI

Comment le roi de France s'en revint chez lui, accompagné des barons d'Espagne, et comment, au bout de cinq ou six ans, il mourut, laissant son gouvernement à sa veuve, madame la reine.



Malgré ce qu'en avait dit le roi de France, le roi d'Espagne ne voulut point le laisser ainsi partir sans lui faire un peu de conduite, avec une escorte de ses barons les plus loyaux. Puis, au bout de quelques lieues, il se sépara définitivement de lui, en lui laissant sa compagnie de chevaliers, de seigneurs et de barons, tous honorés d'escorter un si sage et si vaillant prince.

Ils chevauchèrent ainsi à petites journées, et tant et tant, qu'ils finirent par arriver à Paris, où ils furent reçus comme il convenait, c'est-à-dire avec grande joie. Des fêtes furent organisées pour retenir les barons espagnols, et, quand elles eurent duré un certain temps, ils jugèrent bon de remercier et de prendre congé pour rejoindre le roi leur sire et rentrer en leurs maisons respectives.

Au bout de quatre ou cinq ans, peut-être plus, peut-être moins, une maladie s'empara du noble roi de France; si bien qu'après avoir traîné en langueur pendant de longs mois, il finit par en mourir, ce qui finit par un dommage pour le pays et un deuil pour sa famille et ses barons, car il était véritablement aimé de tout un chacun.

Après qu'il eut été embaumé, comme il appartient à un tel prince de l'être, il fut sépulturé en grande pompe, au milieu d'un universel chagrin et de regrets sincères.

La reine sa veuve, qui sage était, prit en mains le gouvernement du royaume, attendu que son fils Jean était trop jeune pour régner, et le royaume continua à jouir de sa tranquillité. Ce ne fut que quelque temps après que monseigneur Jean, son fils, fut nommé roi, nouvelle qu'on acclama avec une merveilleuse joie par toute la France.

Nous cesserons un instant de parler d'eux, et nous retournerons au roi et à la reine d'Espagne,

qui avaient si bien profité des enseignements du roi de France, et avaient gouverné leur pays en bonne paix et avec l'amour de leurs sujets.

CHAPITRE VII

Comment le roi et la reine d'Espagne menèrent grand deuil de la mort du roi de France, et comment ils songèrent, devenant vieux, à marier leur fille, qui allait devenir femme.

On reçut en Espagne les nouvelles de la mort du puissant roi de France. En apprenant qu'il s'en était allé ainsi de vie à trépas, le roi et la reine, ainsi que tous leurs barons, en menèrent grand deuil. Il n'y eut ni monastère, ni église, ni moustier, ni couvent où il ne fût fait obsèques, prières, oraisons et le reste, pour le repos de l'âme du noble défunt. Pendant une année, le roi et la reine d'Espagne firent leur devoir à cet endroit, témoignant publiquement et privément de leurs regrets.

Mais comme il n'est pas en ce monde de si grande douleur que le temps ne rapetisse, de si cuisante plaie qu'il ne cicatrise, de si abondantes larmes qu'il ne tarisse, le roi et la reine d'Espagne s'habituèrent peu à peu à ne plus songer aussi tristement au défunt roi de France, et mêmement ils finirent par l'oublier tout à fait, ayant d'autres soucis en tête.

L'éducation de leur fille était le plus important de ces soucis-là. Ils lui firent apprendre tout ce qu'il est possible de savoir, sur les bonnes mœurs et les langages étrangers; si bien qu'avec sa beauté, sa grâce et sa jeunesse, elle ne tarda pas à devenir la fille la plus parfaite et la plus désirable de tout le royaume d'Espagne.

Pendant que cette merveilleuse princesse croissait ainsi en sagesse, en grâce et en beauté, ses père et mère, à savoir le roi et la reine, déclinaient sensiblement chaque jour. Se sentant vieillir, et n'ayant plus, à cause de leur âge, l'espérance d'avoir d'autres enfants que cette jeune fille, pour lors âgée de quinze ans, ils pensèrent entre eux qu'il était besoin et temps de la marier à quelqu'un qui gouvernerait le royaume d'Espagne en leur lieu et place. C'était sagement penser, assurément, pour leur propre consolation et pour le bonheur de la princesse leur fille; mais ce qui eût été mieux, semble-t-il, c'eût été de se remembrer la promesse faite au défunt roi de France. Il était mort, il est vrai; mais la parole qu'on lui avait donnée pouvait lui survivre, puisqu'en somme elle concernait quelqu'un qui vivait encore, c'est-à-dire le prince Jean, fils du défunt roi de France.

Le roi et la reine d'Espagne ne se souvenaien plus de rien, ni des services rendus, ni des promesses échangées, et ils firent requérir par toutes terres pour trouver mari qui fût propice pour leur dite fille.

CHAPITRE VIII

Comment le roi d'Angleterre, ayant entendu parler de la beauté de la princesse Anne, fille du roi d'Espagne, la fiança par procureur.

Ces bruits concernant la princesse Anne, si belle, si sage, si bien morigénée, arrivèrent aux oreilles du roi d'Angleterre, qui, pour lors, était veuf et qui, quoique un peu vieux pour le métier de mari, résolut d'en tâter de nouveau.

A cet effet, il chargea le comte de Lancastre, avec plusieurs autres notables seigneurs de sa cour, d'aller par devers le roi d'Espagne en ambassade pour lui demander sa fille en mariage. Lancastre obéit et partit incontinent, chargé de présents considérables destinés au roi, à la reine, à la princesse Anne et aux principaux barons d'Espagne.

Dès son arrivée, avec sa suite, à la cour du père de la gente princesse, le comte de Lancastre déclara en quel nom et à quel titre il venait, ainsi que ses compagnons, et il offrit les riches présents dont il s'était chargé à ceux à qui ils étaient destinés, à savoir au roi et à la reine d'Espagne, à la belle princesse Anne, et aux plus hauts barons de leur entourage.

Les ambassadeurs et les présents furent bien accueillis de tout le monde, excepté peut-être de la gente princesse, qui savait l'âge du roi d'Angleterre et qui le trouvait un peu trop mûr pour elle, qui était si verte encore. Mais, malgré sa répugnance, elle fut accordée comme femme au prince qui la recherchait en mariage et qui la fiança par procureur, ce dont elle fut bien chagrine au fond de son cœur, sans en rien laisser paraître à l'extérieur par amour pour ses père et mère. Elle ne sonna mot et les fiançailles se firent, à la grande joie des ambassadeurs anglais, qui, au bout de huit jours, prirent congé pour retourner auprès de leur sire et lui annoncer le succès de leur ambassade. Terme pris pour le mariage, ils partirent, promettant de ramener bientôt le roi d'Angleterre pour parachever ce qui n'avait été que figuré par le comte de Lancastre.

Une fois arrivés à Londres, leur sire leur demanda comment ils avaient besogné touchant la matière.

— Sire, lui répondit le comte de Lancastre, à votre souhait et au nôtre. L'accueil du roi et de la reine d'Espagne a été parfait, les fiançailles se sont effectuées ainsi qu'il avait été résolu, et l'on n'attend plus que vous pour parachever la cérémonie et consommer le mariage.

— Quel terme avez-vous fixé?

— Nous avons mis terme d'épouser d'ici en quatre mois. Le roi et la reine d'Espagne vous remercient grandement de l'honneur que vous voulez bien leur faire dans la personne de leur fille, et ils vous attendent avec impatience.

— La princesse est-elle aussi belle et avenante que le proclame la renommée?

— Plus belle encore, Sire, s'il est possible, répondit le comte de Lancastre, et son impatience n'est pas moins forte que celle de ses père et mère.

Cette réponse combla d'aise le roi d'Angleterre, qui, dans l'excès de sa joie, fit crier par toute la ville de Londres qu'il y aurait fête pendant huit jours et qu'on eût à fermer les boutiques et à se réjouir avec lui.

Pendant ce temps, il ordonna de grands préparatifs pour aller épouser celle qui avait déjà gagné son cœur et qu'il désirait fort contenter, ayant appris, d'autre part que de Lancastre, qu'elle ne prenait pas plaisir à ce mariage. Et, comme il ne trouvait pas en son pays de draps d'or assez somptueux et assez dignes de la princesse qu'il voulait éblouir par sa richesse, il résolut de passer par Paris pour s'y fournir de ce qui lui manquait, draps, bagues et joyaux de toutes sortes. Cette résolution prise, il quitta Londres en belle compagnie, et s'en vint descendre en Normandie, ayant en tout quatre cents chevaux accoutrés à la mode du pays. Peu de journées après, il était à Paris avec son monde.

CHAPITRE IX

Comment le roi d'Angleterre arriva à Paris, où il fut reçu par la reine, mère du jeune roi Jean, et comment cette princesse envoya le duc d'Orléans et le duc de Bourbon à Vincennes pour prévenir son fils du mariage de la belle Anne d'Espagne.

Jean, âgé de dix-neuf à vingt ans, sage et beau à merveille, régnait, à cette époque, sous la direction de la reine, sa mère, qui tenait le royaume en bonne police et en bonne tranquillité.

Lorsque cette princesse apprit la venue du roi d'Angleterre, elle envoya au-devant de lui tous les bourgeois et barons de Paris en belle ordonnance, regrettant beaucoup que le jeune roi, son fils, ne fût pas là, mais à Vincennes, où il était en plaisir de chasse.

Le roi d'Angleterre fit son entrée dans la ville et alla vers la reine, qui le festoya de son mieux. Au souper, il lui déclara la cause de son voyage, la raison de son passage en France, l'amour qu'il ressentait pour la gente pucelle, fille du roi d'Espagne, sans songer à parler d'autre chose, car, comme tous les vieillards, il était bridé et ne voyait rien autre chose au monde de plus intéressant que la belle princesse dont il était affolé.

Après le souper, les musiciens vinrent jouer de leurs instruments, et chacun dansa et mena le plus joyeusement qu'il put sa soirée.

Malgré sa préoccupation amoureuse, le roi d'Angleterre souhaita plusieurs fois, dans la soirée, de voir le jeune roi, et on lui répondit qu'il était en chasse et qu'il le verrait sans aucun doute le lendemain. Puis, fatigué des plaisirs qu'il avait goûtés, il se retira avec tous ses gens, pour aller se reposer.

Quand la reine de France fut seule en sa chambre et qu'elle se remémora ce que lui avait dit dans la soirée le roi d'Angleterre, elle remonta de souvenir en souvenir jusqu'à se rappeler les paroles que le feu roi son mari lui avait dites à son retour d'Espagne, touchant le mariage futur de son fils Jean.

Comme elle désirait beaucoup que ce jeune prince se mariât, et qu'il le fît surtout avec cette belle princesse, qui lui avait été promise longtemps auparavant; et comme, d'un autre côté, elle ne savait quoi résoudre en présence de la déclaration du roi d'Angleterre, elle envoya sur-le-champ quérir le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, qui avaient été en Espagne avec le roi défunt.

— Beaux cousins, leur dit-elle, je vous ai envoyé quérir comme mes principaux amis et ceux de mon fils. Vous avez entendu parler, n'est-ce pas, des grands biens et de la grande beauté qu'on dit être en cette fille d'Espagne que le roi d'Angleterre se propose d'épouser? Il est temps que le roi mon fils soit marié. J'ai donc pensé que ce serait là le mariage le plus convenable qu'on pourrait trouver, si la princesse Anne est bien telle qu'on la fait. Par ainsi, en l'état de cette affaire, je vous prie de me conseiller. Pour moi, en remémorant ce que le défunt roi, mon mari, m'a raconté de l'amitié que lui avaient témoignée le roi et la reine d'Espagne, je crois bien que si ces derniers savaient que mon fils veut avoir leur fille, ils la lui donneraient volontiers.

A ces mots, les deux seigneurs regardèrent la reine et lui répondirent qu'on ne pouvait mieux faire. Ensuite, comprenant bien la faute qu'ils avaient commise de ne pas parler plus tôt de cette affaire, ils prirent incontinent congé de la reine et s'en allèrent au bois de Vincennes, où était le jeune roi, leur seigneur et maître.

CHAPITRE X

Comment le jeune roi de France, apprenant ces nouvelles, s'en revint secrètement à Paris pour en conférer avec sa mère.

Jean, qui était déjà couché, leur dit :

— Pourquoi venez-vous si tard ? Qui vous meut de venir céans à cette heure ?

Les deux barons racontèrent au roi l'arrivée du roi d'Angleterre, et, de plus, la conversation qui venait d'avoir lieu entre sa mère, madame la reine et eux.

— C'est bien, répondit le jeune roi, allez vous reposer comme je fais moi-même, et revenez demain au matin : j'aurai pensé à tout ceci et je vous ferai réponse.

Cela dit, le duc d'Orléans et le duc de Bourbon saluèrent humblement le roi, prirent congé de lui et s'en allèrent reposer.

Après leur départ, le jeune roi essaya de se rendormir, mais sans pouvoir y parvenir. Malgré lui, il songeait à la beauté de cette princesse d'Espagne, qu'il n'avait jamais vue, et qui cependant lui était déjà entrée au cœur, par suite du portrait que lui en avaient fait ses deux barons. Il se tourna et retourna cent fois dans son lit en songeant à cette gente pucelle, désirant la posséder par légitime mariage, mais doutant du succès, puisqu'elle était déjà fiancée au roi d'Angleterre. Finalement, à force de chercher, il imagina une belle façon d'arriver à son contentement, et fut très-joyeux de l'avoir imaginée, quoiqu'il y eût encore à la mener à complet achèvement.

De bon matin donc, il se leva, et, quand ses deux barons se représentèrent devant lui, il leur dit :

— Je veux aller devers la reine, ma mère, le plus secrètement du monde. Allez-vous-en les premiers en avant, et faites assembler les principaux de mon conseil, de façon à ce que personne autre qu'eux ne le sache.

— Ainsi sera-t-il fait, Sire, répondit le duc d'Orléans.

Les deux barons se retirèrent et s'en revinrent à Paris trouver la reine, à qui ils racontèrent ce qu'ils avaient besogné, et comment le roi son fils allait venir en secret, ne voulant pas être connu des Anglais de la suite du roi d'Angleterre ni de ce prince lui-même.

Le jeune roi, en effet, ne tarda pas à arriver sans avoir été aperçu, et, tout aussitôt son conseil rassemblé avec sa mère, il dit :

— Ma chère dame et mère, j'ai appris les nouvelles et j'ai réfléchi. Je viens vous faire part de mes idées là-dessus, à vous et à mes parents et amis qui sont ici, assuré que je suis que vous ne voudriez pas me conseiller chose qui ne fût à mon honneur et à mon profit.

— Parlez librement, mon cher fils, dit la reine. Nous vous aiderons de tout notre pouvoir en ce que vous aurez résolu.

— Si la princesse Anne est telle qu'on la dit, reprit le jeune roi, je voudrais bien l'avoir à femme, car je ne saurais jamais mieux trouver... Mais je vois à cela deux grands empêchements...

— Quels sont-ils donc, mon fils ?

— La princesse Anne est fiancée au roi d'Angleterre, qui va l'épouser. A cette cause, le roi d'Espagne ne voudra pas rompre sa promesse pour nous, et, en nous avançant, nous serions forcés de reculer, ce qui nous serait un grand déshonneur.

— Voilà pour le premier empêchement, mon cher fils : passons au second, je vous prie.

— L'autre point est que si, d'aventure, le roi d'Espagne, rompant sa promesse envers le roi d'Angleterre, consent à nous octroyer sa fille Anne, et que, après l'avoir vue, nous ne la trouvons pas agréable autant qu'on la fait, ce serait à nous une grande vilenie de l'avoir ainsi forcée à perdre son premier mari... Comme vous le savez mieux que moi, puisque vous êtes tous ici mes aînés, l'amour est une chose qui doit venir de franche volonté, car c'est longue chance que le mariage... Dans cette occurrence donc, et pour mieux donner à ces deux points conclusion et fin, j'ai pensé à m'en aller en Espagne sous un habit dissimulé, avec le plus riche équipage que je pourrai, cependant... Je changerai mon nom et ferai aller mon armée par quelque autre lieu, avec mes chariots qui tous les jours sauront de mes nouvelles. Quand je serai en Espagne, selon que je verrai la manière, j'aviserai. Voilà ce à quoi j'ai songé cette nuit; mais en aussi délicate aventure, j'ai besoin de m'appuyer de vos conseils, et je vous prie de me dire vos opinions à chacun.

En entendant son fils parler aussi sagement, la reine fut très-joyeuse, et bien joyeux aussi furent les barons assemblés là.

— Mon très-aimé fils, lui dit-elle, vous avez très-sagement résolu, à mon sens du moins, et vous ferez très-bien de suivre jusqu'au bout cette bonne inspiration... Le mariage, en effet, ne se doit faire que lorsque les deux parties y consentent et qu'elles y viennent de leur plein gré et par vraies et loyales amours; autrement il en résulte de grands inconvénients. A cause de cela donc, je me range en entier à votre opinion; vous vous êtes conseillé vous seul mieux que nous n'aurions pu le faire à nous tous. Toutefois, et pour le cas où le mariage aurait lieu, je pense que vous ne devez pas laisser amoindrir votre état et qu'il est besoin que vous voyagiez pompeusement, pour toujours honorer et faire craindre votre noble royaume...

— Est-ce votre opinion aussi, mes seigneurs? demanda le jeune roi à ses barons.

— C'est notre opinion, Sire, répondirent-ils tous d'un commun accord.

—

CHAPITRE XI

Comment le roi de France fit secrètement ses préparatifs de voyage, et comment il partit en recommandant à ses gens de dire partout qu'il s'appelait Jean de Paris et qu'il était fils d'un riche bourgeois.

Tout fut conclu et, sur l'heure, il fut ordonné que des draps d'or et de soie, les plus belles bagues, les plus belles chaînes, les plus riches colliers, et toutes autres choses précieuses, seraient retenues et prises pour être portées en Espagne, à l'exception d'une petite partie destinée aux fournitures du roi d'Angleterre que la reine se chargea de retenir sept à huit jours, jusqu'à ce que son fils fût prêt à partir. De plus, tous les trésors du feu roi furent ouverts, et on y trouva abondance de riches joyaux, car jamais il n'avait eu guerre, sinon en Espagne, et il avait eu le loisir d'amasser : le jeune roi son fils emporta avec lui ces précieux joyaux.

Le duc d'Orléans, chargé de faire l'apprêt de ce qui était nécessaire, prit un cent des plus honnêtes barons de la maison du roi, tous de son âge, et un autre cent de jeunes pages fort beaux qu'il fit habiller d'une livrée merveilleuse.

Pendant ce temps, le duc de Bourbon faisait appareiller deux mille hommes, des plus grands du royaume, et quatre mille archers avec les coustilliers et les pages, pour garder et conduire les nombreux coffres et bahuts dans lesquels étaient déjà draps d'or et de soie, bagues, colliers, chaînes et richesses innumérables; en outre, pour employer ces étoffes, une quantité suffisante de couturiers et de brodeurs choisis parmi les plus experts en habillements de toutes sortes.

Les cent barons et les cent pages s'en allèrent en belle ordonnance à Vincennes, où le jeune roi était secrètement revenu, pendant que les archers et les autres sortaient par petites bandes de Paris, par des issues différentes, pour ne pas éveiller les soupçons du roi d'Angleterre.

Ces barons et ces pages étaient merveilleusement accoutrés, ainsi que nous l'avons dit, et selon la mode qui pour lors courait; tous étaient vêtus de velours brodé de fin or tout à l'entour, et de pourpoints de fin satin cramoisi. Ces vêtements rehaussaient encore leur jeunesse et leur beauté, tous étaient fort bien en point, et dignes en tout de faire cortége au jeune roi de France, qui, à lui seul, était plus beau et mieux fait qu'ils ne l'étaient ensemble.

Quand ce noble prince sut que le roi d'Angleterre voulait partir le lendemain de Paris et tirer son chemin par Orléans et de là à Bordeaux, il quitta aussitôt Vincennes et tira le sien par la Beauce, en recommandant expressément à ses gens de ne dire à personne qui il était, et, interrogés, de répondre qu'il avait nom Jean de Paris, et qu'il était fils d'un riche bourgeois dudit lieu, qui lui avait laissé de grands biens après son décès. Il alla d'abord jusques vers Etampes, et quand il fut averti que le roi d'Angleterre arrivait, il en partit un mardi et se mit à chevaucher tout bellement par la Beauce pour le contre-attendre.

CHAPITRE XII

Comment le roi d'Angleterre, ayant su par ses gens quel riche personnage le précédait, envoya l'un de ses hérauts pour voir ce que c'était.

N'étant pas resté longtemps à Paris, le roi d'Angleterre avait hâte d'arriver en Espagne auprès de la belle pucelle qu'il comptait épouser, et aussi parce qu'il n'avait pas trouvé en cette ville les provisions de draps d'or et de soie et les autres riches choses dont il voulait se fournir pour mieux se faire venir de la princesse Anne. Il avait acheté ce qu'il avait trouvé; mais, comme le jeune roi de France avait pris le meilleur et le plus beau, force lui avait été de se contenter de ses restes.

Il arriva à Etampes et fit un court séjour, après lequel il tira son chemin vers Orléans.

En route, quelques-uns de ses gens lui racontèrent monts et merveilles d'une compagnie qui marchait devant eux, et, voulant savoir quelle était cette compagnie, il envoya un de ses hérauts vers elle, avec mission de la saluer de sa part et de lui demander quel était son chef.

Le héraut obéit, piqua son cheval, et fit tant, qu'il arriva auprès des gens signalés, qu'il trouva merveilleusement beaux et qui lui semblèrent des anges descendus du ciel, car en sa vie il n'avait vu leurs pareils. Il prit courage, se recommanda à Dieu, et s'avança vers eux.

— Dieu vous garde, messeigneurs! leur dit-il.

— Dieu vous donne joie et santé! répondirent les gens du jeune roi de France.

— Veuillez savoir, reprit le héraut, que le roi d'Angleterre, mon maître, qui vient après moi, m'envoie pour m'informer du nom du capitaine qui commande à cette belle compagnie.

— Ami, elle est à Jean de Paris, notre maître.

— Est-il ici?

— Oui; mais il chevauche bien loin en avant.

— Croyez-vous que je lui pourrais parler? Et voulez-vous me dire quel cheval il chevauche?

— Vous pourrez bien lui parler, certes; mais il faudra vous hâter.

— Comment le connaîtrai-je?

— Vous le reconnaîtrez facilement, quoiqu'il soit habillé comme les autres, car il porte une petite verge blanche en sa main.



— Grand merci, messeigneurs, répondit le héraut.

Et, tout rêveur, il se mit à fendre la presse pour rejoindre celui qu'on venait de lui désigner et auquel il voulait parler. Quand il l'avisa, il alla vers lui, le salua honorablement et lui dit :

— Très-haut et très-puissant seigneur... je ne sais par quels titres je vous puis honorer : vous m'aurez donc pour excusé. Qu'il vous plaise seulement de m'entendre un instant, mon très-redouté seigneur... Le roi d'Angleterre, mon maître, m'a envoyé vers Votre Seigneurie pour savoir quels gens vous êtes, car il est ici bien près, et il désire fort être en votre compagnie...

— Mon ami, répondit le jeune roi de France, vous lui pourrez dire que je me recommande à sa bonne grâce, et que, s'il chevauche un peu légèrement, il pourra nous atteindre, car nous ne chevauchons pas trop fort.

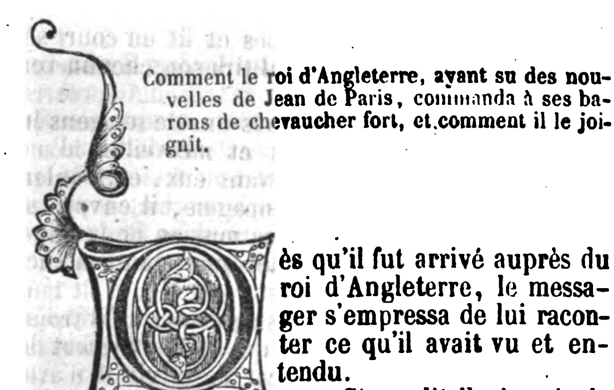
— Et qui lui dirai-je que vous êtes?

— Mon ami, dites-lui que je suis appelé Jean de Paris.

Le héraut aurait bien voulu en savoir plus long; mais il n'osa pas l'interroger davantage, de peur de lui déplaire, et, l'ayant salué, il retourna vers son seigneur, tout émerveillé de ce qu'il avait vu.

CHAPITRE XIII

Comment le roi d'Angleterre, ayant su des nouvelles de Jean de Paris, commanda à ses barons de chevaucher fort, et comment il le joignit.



Dès qu'il fut arrivé auprès du roi d'Angleterre, le messager s'empressa de lui raconter ce qu'il avait vu et entendu.

— Sire, dit-il, jamais je n'ai vu pareilles merveilles! Ils sont environ deux cents chevaux tout d'un poil, et tous, hommes et pages, sont du même âge, de la même beauté, et portent le même habit, qui est aussi beau qu'eux. Je n'osais pas m'en approcher, tant ils m'éblouissaient... Toutefois, pour vous obéir, Sire, je me suis avancé vers eux, et j'ai tant fait, que j'ai parlé à leur maître, lequel m'a déclaré avoir nom Jean de Paris... Je n'ai pas osé l'interroger davantage, bien que je fusse désireux d'en savoir plus long... On le dit fils d'un très-riche bourgeois de Paris, mort en lui laissant tous ses biens, qui sont considérables... Il n'y a d'autre différence entre lui et eux qu'un petit bâton blanc qu'il porte en sa main: en outre, il est d'une beauté plus merveilleuse encore que celle de ses compagnons.

— Chevauchons! chevauchons! cria le roi d'Angleterre à ses barons.

Les barons anglais chevauchèrent donc de leur mieux, et, finalement, ils joignirent les derniers rangs des pages du roi de France.

— Messeigneurs, leur demanda le roi d'Angleterre après les avoir salués doucement, ne pourriez-vous me montrer Jean de Paris, le capitaine de votre noble compagnie?

— Sire, répondirent les pages, nous sommes ses serviteurs... Vous le trouverez un peu plus en avant, et le reconnaîtrez au bâton blanc qu'il porte en sa main.

— Je vous remercie, dit le roi anglais.

Et, piquant son cheval, il arriva bientôt auprès de Jean de Paris, qu'il salua en disant :

— Dieu donne honneur et joie à Jean de Paris, ne vous déplaise, car je ne sais le titre de votre principale seigneurie!...

— Mon seul et droit titre est celui que vous venez de me donner : je ne suis pas autre chose que Jean de Paris... Soyez le bienvenu, et dites-moi, s'il vous plaît, le vôtre...

— Volontiers : je suis le roi des Anglais.

— A la bonne heure! dit Jean. Et où allez-vous en ces marches?

— Je vais en Espagne me marier à la fille du roi. Et vous-même?

— Moi, je m'en vais passer le temps par le pays, car je m'ennuyais à Paris. J'ai résolu d'aller jusqu'à Bordeaux, et ailleurs, si le courage me le conseille.

— Or, dites-moi, je vous prie, reprit le roi d'Espagne, de quel état vous êtes pour mener une aussi belle compagnie que celle que je vous vois là?...

— Je suis fils d'un riche bourgeois de Paris, mort il y a longtemps en me laissant beaucoup de bien; je vais en dépenser une partie, et, si je puis, je conserverai l'autre.

— Comment la pourrez-vous conserver? Ne menez-vous pas tout ce train à vos dépens?

— Oui, et c'est bien peu de chose, en regard de ce que mon père m'a laissé pour héritage.

— Quoi qu'il vous ait laissé, vous en serez bientôt au bout, car il n'y a pas de roi sur terre qui se chargeât d'entretenir longtemps un pareil état.

— Ne vous souciez pas de cela, répondit Jean de Paris, j'ai plus de biens que je n'en saurais dépenser dans ma vie humaine. Mais, je vous prie, chevauchons plus fort : il nous faut aujourd'hui coucher près d'Orléans, à six lieues au moins.

Et ils se mirent à chevaucher plus fort qu'ils ne l'avaient fait jusques-là.

CHAPITRE XIV

Comment Jean de Paris et le roi d'Angleterre chevauchèrent donc ensemble, et comment, à leur arrêt, le premier envoya à souper au second.

Le roi des Anglais et Jean de Paris chevauchaient donc ensemble, tantôt à côté l'un de l'autre, tantôt mutuellement à la tête de leurs gens.

Le roi d'Angleterre disait parfois à ses barons :

— Cet homme est fou d'aller ainsi dépensant son



avoir en si grande prodigalité par tout le pays, car il ne pourrait faire davantage s'il était empereur ou roi.

— Sire, répondaient ses barons, il a très-noble contenance, et il faut qu'il soit bien avisé pour avoir su rassembler avec argent une telle compagnie.

— C'est bien vrai, et je ne sais que penser. Par ma foi, ce m'est chose impossible à croire que le fils d'un bourgeois de Paris puisse maintenir longtemps cet état!...

Puis, ayant dit cela, le roi piquait et venait parler à Jean de Paris, qui se tenait envers lui comme il fallait, en bonne forme et bien à point, avec gravité et noble contenance.

Quand ils furent près d'un lieu nommé Arthenay, Jean de Paris dit au roi d'Angleterre, qui le regardait de plus en plus :

— Sire, s'il était dans votre plaisir de venir souper avec moi, nous ferions bonne chère.

— Grand merci, mon ami, répondit le roi. Mais je vous prie au contraire de venir avec moi; nous deviserons des choses que nous avons vues.

— Je ne puis accepter, répliqua Jean : pour rien au monde je ne laisserais mes gens.

Et, en parlant et en chevauchant ainsi, ils arrivèrent au lieu où ils devaient loger et où les fourriers du jeune roi de France avaient tout préparé. Car ses cuisiniers et ses maîtres d'hôtel allaient toujours en avant de lui, pour que tout fût prêt à son arrivée, au rebours du roi d'Angleterre, qui, alors, était bien forcé de prendre ce qu'il y avait dans les hôtelleries de la route, souvent mal accoutrées et mal garnies.

Une fois, donc, à la ville, chacun s'en alla en son logis avec sa compagnie.

Jean de Paris fut très-content de l'œuvre de ses fourriers. Le souper était prêt, et il consistait en venaison et en volatiles de toutes sortes, qu'avaient achetées ses gens en battant le pays dans tous les sens.

Les gens du roi d'Angleterre, au contraire, n'avaient à leur disposition que bœufs, moutons et vieilles volailles, fort peu tendres, comme vous pensez bien.

Quand il fut temps de souper, Jean de Paris envoya de ses pages porter, sur de grands plats d'or, force viandes et force vin, au roi d'Angleterre et à ses barons, qui furent grandement ébahis et qui, après avoir remercié, se mirent à manger chaud, car leur souper à eux n'était pas encore prêt. Et, tout en mangeant, le roi des Anglais disait :

— Cet homme est décidément bien fou de dépenser ainsi son trésor. Au train dont il y va, cela ne pourra durer longuement.

Les barons disaient entre eux :

— Par Dieu! tout fou qu'il semble, il a une belle contenance.

— Sans doute, mais je suis étonné de sa grande audace, car il ne fait pas plus de cas du roi notre sire, que s'il était son pareil!...

Le roi d'Angleterre reprit :

— Où a-t-il donc trouvé les provisions et la vaisselle qu'il nous a envoyées? Vraiment, ce serait chose bien dure à croire pour qui ne la verrait comme nous la voyons... Toutefois, c'est un agréable passe-temps que d'être en sa compagnie. Plût à Dieu qu'il voulût ainsi tirer son chemin avec le nôtre jusqu'au bout!...

— Sire, dit un Anglais, nous l'aurons avec nous longtemps s'il va à Bordeaux, comme il l'a dit.

— J'en suis bien joyeux, reprit le roi. Je voudrais lui envoyer quelques présents en échange des siens; mais, comme je ne le puis faire, je veux que vous alliez vers lui pour le remercier et pour lui demander s'il veut venir coucher en notre logis, car je crois que nous avons le meilleur quartier. Vous verrez ainsi son état et sa façon de faire...

— Volontiers, Sire, répondirent les barons; nous allons aller vers lui de votre part, pour le saluer, ainsi que sa noble compagnie, et, en revenant, nous vous en saurons dire quelque chose, s'il leur plaît de nous laisser entrer.

CHAPITRE XV

Comment le roi d'Angleterre dépêcha six de ses barons vers Jean de Paris pour le remercier du souper qu'il lui avait envoyé et pour le prier de venir coucher en son logis.

Sans plus tarder, six des barons du roi d'Angleterre s'en allèrent au quartier de Jean de Paris. Ils trouvèrent tout fossoyé, barré et gardé à chaque porte. Émerveillés, ils demandèrent aux gardes à qui ils étaient.

— Nous sommes à Jean de Paris, répondirent-ils; et vous, à qui êtes-vous?

— Messeigneurs, nous sommes au roi d'Angleterre, qui nous a envoyés devers Jean de Paris pour le remercier des choses qu'on lui a apportées de sa part, et aussi, pour lui parler, si cela vous plaît.

— Cela nous plaît, certes, car Jean de Paris nous a recommandé de ne rien refuser aux Anglais, parce qu'ils sont venus en sa compagnie.

Les portes furent, pour lors, ouvertes, et les barons anglais entrèrent, de plus en plus émerveillés.

Quand ils furent devant le logis de Jean, ils trouvèrent d'autres gardes qui gardaient la porte. Après leur avoir fait révérence, ils leur dirent la cause de leur venue.

— Veuillez attendre, messeigneurs, leur dit le capitaine; je vais aller savoir si vous pouvez entrer présentement.

Il alla et revint incontinent, disant aux Anglais :

— Messeigneurs, notre maître est à table; mais ce nonobstant, il consent à ce que vous entriez. Veuillez me suivre.

Il passa devant et les barons le suivirent. Quand il entra dans la salle, tendue entièrement de riches tapisseries, il se jeta à genoux, ce que firent aussitôt les barons anglais, en voyant que chacun en faisait autant et que ceux auxquels parlait Jean de Paris, assis tout seul à table, mettaient tous un genou en terre.

Jean festoya les envoyés du roi d'Angleterre et leur fit le plus gracieux accueil du monde, devisant longuement avec eux. Quand il eut soupé, et que les grâces eurent été dites, des instruments de toutes sortes commencèrent à donner des douces mélodies. Puis Jean de Paris fit un signe et l'on conduisit les six barons anglais souper avec les barons de France, c'est-à-dire manger force viandes chaudes excellentes, servies dans des plats d'or et d'argent, et boire les meilleurs vins de la terre.

Après souper, ils prirent congé, satisfaits de leur repas et émerveillés de tout ce qu'ils avaient vu, et s'en allèrent rejoindre le roi d'Angleterre, auquel ils racontèrent tout, ce dont ce prince ne fut pas moins émerveillé qu'eux, souhaitant de plus en plus que Jean de Paris continuât à tenir le même chemin.

CHAPITRE XVI

Comment le roi d'Angleterre et Jean de Paris continuèrent à chevaucher de compagnie, devisant ensemble de choses et d'autres.



n riche pavillon avait été tendu dans l'église, où Jean de Paris se rendit dès le matin, et la messe fut dite par des chantres qu'il avait amenés avec lui.

Le roi d'Angleterre, ayant su cela, s'empressa de venir au moustier, et Jean de Paris l'envoya prier de lui tenir compagnie sous son pavillon, ce que le roi d'Angleterre fit volontiers.

La messe dite, chacun prit congé et se retira en son logis pour déjeuner. Et, comme la veille, Jean de Paris envoya au roi d'Angleterre force viandes chaudes et force vins frais, plus dignes de lui que les vivres qu'il eût pu trouver en son hôtellerie. Puis on monta à cheval et on chevaucha jusqu'à Bordeaux, toujours de la même façon, c'est-à-dire qu'à chaque arrêt, Jean de Paris, de qui les fourriers allaient toujours devant, envoyait d'amples provisions au roi d'Angleterre, qui s'étonnait comment elles pouvaient être fournies par de si petites bourgades d'aussi maigre apparence.

Un jour qu'ils chevauchaient par delà Bordeaux, le roi d'Angleterre demanda à Jean de Paris s'il irait jusqu'à Bayonne.

— Oui, répondit Jean.

— Plût à Dieu, reprit le roi, que votre voyage se poursuivît jusqu'en Espagne !

— Certes, répliqua Jean, si le vouloir m'en prend, je l'accomplirai; car, après Dieu, je ne suis soumis à autre chose qu'à ma volonté...

— C'est beaucoup dire là, dit le roi, et si vous vivez longuement, il vous faudra changer de propos, ou vous souffrirez.

— Je n'ai nul souci de cela, répondit Jean de Paris, ayant plus de biens que je n'en dépenserai de tout mon vivant.

A cette réponse, le roi d'Angleterre regarda ses gens et pensa en lui-même que cet homme n'avait pas son bon sens naturel.

Malgré cela, Jean de Paris tenait le roi plus aise qu'il ne l'avait jamais été, et tout en le traitant de fol, ce dernier profitait volontiers des avantages de sa compagnie.

Un jour, il se mit à pleuvoir. Les barons de Jean de Paris prirent leurs manteaux et leurs chaperons à gorge et s'en vinrent auprès du roi d'Angleterre, qui n'avait pas le moindre manteau, non plus que ses gens.

— Mon ami, dit-il à Jean, vous et votre compagnie avez trouvé de bons habillements contre la pluie et le mauvais temps.

Le roi s'étonnait de cela, parce qu'il n'était pas coutume en Angleterre d'avoir de ces choses-là, et que les Anglais portaient les bonnes robes qu'ils avaient fait faire pour leurs noces. Aussi pouvez-vous penser en quel point elles étaient avec cette pluie du diable : les unes étaient courtes, les autres longues, fourrées de martres et de renards, et toutes étaient gâtées.

— Sire, répondit Jean de Paris, vous qui êtes roi et grand seigneur, vous auriez dû faire porter des maisons à vos gens pour les couvrir en temps de pluie.

— Pardieu, mon ami, répliqua le roi d'Angleterre en riant, il faudrait avoir de grands éléphants pour porter tant de maisons!

Puis, après cela, il se retira vers ses barons, auxquels il dit :

— N'avez-vous pas entendu ce que ce galant a dit? Et ne montre-t-il pas bien clairement qu'il est fou? Il croit que rien ne lui est impossible, à cause du grand trésor qu'il a, lequel il n'a pas acquis!...

— Sire, répondirent les barons, c'est un beau passe-temps que d'être auprès de lui. Vous ne devez pas vous en ennuyer, il vous cause belles distractions et vous en voyagez plus joyeusement... Plût à Dieu qu'il voulût aller avec vous aux noces, et qu'il consentit à se dire à vous moyennant bonne somme : cela vous ferait beaucoup d'honneur!...

— Je le voudrais, certes; car s'il ne se disait pas à nous, ce nous serait une grande méprison, et les dames priseraient peu notre état en voyant le sien...

— Par Dieu, Sire, vous dites bien vrai!...

Les Anglais en restèrent là de leur parlement, à cause de la pluie qui les chargeait tant et tant, qu'il n'y en avait pas un seul à qui il ne tardât de gagner son logis.

CHAPITRE XVII

Comment, en passant par une petite rivière, beaucoup de gens du roi d'Angleterre se noyèrent, et comment Jean de Paris et sa compagnie passèrent hardiment.

Le lendemain matin, on repartit de l'endroit où l'on s'était arrêté la veille, et l'on s'en vint loger à Bayonne. Puis, de Bayonne, on se mit aux champs.

En chevauchant, on arriva près d'une rivière. Le roi d'Angleterre et ses barons voulurent passer le gué; mais, je ne sais comment ils s'y prirent, il y en eut plus de soixante de noyés, ce dont le roi se montra fort marri.

Jean de Paris, qui venait après tout bellement, ne s'épouvanta nullement de ce désastre, car lui et sa noble compagnie étaient bien montés. Ils entrèrent dans la rivière, et, quoiqu'elle fût grosse, à ce point d'avoir abattu le pont qui y était, ils passèrent tous sur l'autre rive sans le moindre accident.

Le roi d'Angleterre était sur le bord de l'eau, se lamentant pour les serviteurs qu'il avait perdus et regardant les barons de Jean de Paris traverser, sans se noyer, cette rivière tempêtueuse.

— Ah! mon ami, dit-il à Jean de Paris, lorsqu'il se trouva près de lui, vous avez eu meilleure chance que moi en cette rivière maudite, car j'y ai perdu largement de mes gens!...

Jean de Paris se prit à sourire, et il lui répondit :

— Je m'étonne que vous, qui êtes si puissant et si riche, vous ne fassiez pas porter un pont dans vos bagages, pour passer vos gens en cas de besoin, comme aujourd'hui. Voyez comme il vous eût été nécessaire!

— Vous me baillez là de bonnes raisons! s'écria le roi d'Angleterre. Or sus, chevauchons, car je suis fort mouillé et je voudrais bien être au logis! Chevauchons! chevauchons!

Jean de Paris fit comme s'il ne l'avait pas entendu, et il lui dit :

— Sire, chassons un peu par ce bois, s'il vous plaît.

— Il ne me plaît guère, répondit le roi; je n'ai nulle envie de railler et de me gaudir à cette heure!...

Ils reprirent leur chevauchée et arrivèrent chacun en son logis. Jean de Paris trouva sa compagnie regaillardie et prête à bien souper, tandis que le roi d'Angleterre trouva ses barons mouillés, chagrins, se lamentant entre eux des parents et des amis qui s'étaient noyés. Toutefois, ils firent contre mauvaise fortune bon cœur et bon visage, et dissipèrent de leur mieux leur mélancolie, car il s'agissait d'aller aux noces et d'y apporter belle mine et joyeux air.

Quelques jours après, comme ils étaient aux champs et que le roi avait oublié en chevauchant une partie de sa mélancolie, il demanda à Jean de Paris :

— Mon doux ami, je vous prie de me dire, pour passer le temps, à quelle cause vous venez en ce pays d'Espagne?...

— Vraiment, Sire, répondit Jean, je vous le dirai volontiers. Il y a environ quinze ans, feu mon père, à qui Dieu fasse pardon! vint chasser en ce pays... Quand il en partit, il tendit un petit lacs à une cane : je me viens ici ébattre pour voir si la cane est prise...

— Sur ma foi! s'écria le roi en riant, vous êtes un grand chasseur pour venir de si loin chercher si petit gibier!... Songez donc que si votre cane a été prise, elle a eu le temps d'être pourrie et mangée des vers!...

—Vous n'en savez rien, reprit Jean de Paris. Les canes de ce pays ne ressemblent pas aux vôtres; elles se gardent longuement, et elles n'en sont ni moins fraîches ni moins appétissantes...

Sans deviner ce qu'il y avait sous cette réponse, le roi et ses barons se prirent à rire, convaincus de plus en plus que Jean de Paris était un fou et non autre chose.

Lorsqu'ils furent aux approches de la cité de Burgos, où se tenaient le roi et la reine d'Espagne, et où devaient se faire les noces de la princesse Anne, le roi d'Angleterre dit à Jean :

— Jean de Paris, mon ami, si vous voulez venir avec moi jusqu'à Burgos et vous avouer à tous pour mien, je vous donnerai largement de l'argent et vous verrez une belle assemblée de dames et de seigneurs...

— Sire, répondit Jean, je ne sais pas présentement si j'irai ou si je n'irai pas à Burgos : cela dépend de mon vouloir... Quant à ce qui est de m'avouer pour vôtre et de votre sujétion, il n'y faut point penser, car, pour votre royaume, je ne le voudrais point faire! Ni pour votre argent non plus, car j'en ai plus que vous...

Le roi d'Angleterre, ainsi refusé, s'en trouva bien dolent, et, pour beaucoup, il eût souhaité que Jean de Paris fût encore en France et non en Espagne, se doutant bien que son état ferait honte au sien. Il ajouta :

— Par votre foi, ne pensez-vous point venir?...

— Par mon serment, répondit Jean de Paris, je n'en sais absolument rien. J'irai, je n'irai pas, selon ce que le cœur m'en dira...

Ils laissèrent là leurs paroles. Le soir, ils logèrent comme ils avaient coutume de le faire, et, quand ce vint au lendemain matin, Jean de Paris dit au roi de ne pas l'attendre, qu'il ne bougerait pas de tout le jour. Le roi partit en toute hâte, car c'était un samedi, et les noces devaient se faire le lundi d'après : il chevaucha tant et tant, qu'il arriva bientôt à Burgos, où il fut reçu en grand honneur avec tous ses barons et chevaliers.

CHAPITRE XVIII

Comment le roi d'Angleterre arriva à Burgos, et comment Jean de Paris envoya deux de ses hérauts au roi d'Espagne, avec cinq cents chevaliers.



Tandis que le roi d'Angleterre était accueilli et festoyé par le roi d'Espagne et par les princes et princesses de sa cour, à savoir le roi de Portugal, le roi et la reine de Navarre, Jean de Paris chevauchait de son côté. Lorsqu'il fut à deux lieues de la ville, il s'arrêta, résolu à loger dans une bourgade qui se trouvait là, pour attendre le jour des noces, et, en attendant, il envoya deux hérauts, accompagnés de cinq cents chevaliers, devers le roi d'Espagne, pour lui demander logis en sa cité de Burgos au nom de Jean de Paris.

Ces deux hérauts étaient tous deux vêtus d'un riche drap d'or et montés sur deux haquenées si blanches et si bellement accoutrées que c'était merveille de les voir. Quand ils furent près de la cité, ils commandèrent à leurs gens de s'arrêter et de les attendre là; et, menant chacun avec eux un page habillé de fin velours violet, qui était l'accoutrement de leurs chevaux, ils s'en vinrent dans Burgos droit au palais, où ils trouvèrent des gens auxquels ils demandèrent le roi d'Espagne.

— Qui êtes-vous? leur demandèrent à leur tour ces hommes.

— Nous sommes à Jean de Paris, qui nous a envoyés ici pour dire au roi, votre sire, certaines choses.

On alla rapporter cette réponse au roi d'Espagne, qui était à table avec sa baronnie.

— Entretenez-les et faites-leur faire bonne chère jusqu'à ce que nous ayons soupé, dit le roi; nous leur parlerons après.

Le roi d'Angleterre, alors, voyant que Jean de Paris voulait venir à la fête, dit au roi d'Espagne :

— Mon très-cher seigneur, je suis heureux que vous fassiez ainsi bon accueil aux hérauts de Jean de Paris...

— Qui est ce Jean de Paris? demanda le roi d'Aragon.

— Sire, c'est le fils d'un très-riche bourgeois de Paris; il mène le plus beau train que jamais homme mena. Il a des gens à n'en plus finir!...

— Et combien donc en a-t-il?

— Il a deux ou trois cents chevaux, et avec eux les plus beaux pages et seigneurs qui se soient jamais vus au monde, tant par leur beauté propre que par la richesse de leurs accoutrements.

— C'est là une étonnante chose, s'écria le roi d'Aragon, et j'ai quelque peine à concevoir qu'un simple bourgeois de Paris ait pu mener un pareil train jusqu'ici...

— C'est ainsi pourtant, reprit le roi d'Angleterre. La vaisselle d'or et d'argent dans laquelle il mange suffirait seule pour acheter un royaume, ce à quoi il ne paraît pas songer, occupé qu'il est de n'aller qu'à sa fantaisie par tout pays, pour son unique plaisir.

— Voilà qui est singulier! s'écria de nouveau le roi d'Aragon. Aussi, je vous prie de faire en sorte que nous le voyons, quelque chose qu'il en doive coûter...

— Vous le verrez et en jugerez par vos yeux, répondit le roi d'Angleterre. Mais je vous avertis qu'il ne prise aucun honneur royal plus que le sien... Autrement, il est fort doux et fort communicatif... Si maintenant vous voulez avoir mon avis entier sur son compte, je vous avouerai, quelque belle manière qu'il ait, qu'il tient un quartier de la lune, car il dit parfois des mots qui n'ont ni tête ni queue... A part cette folie, on le jugerait pour un sage homme...

— Qui vous fait supposer cela, beau-fils? demanda le roi d'Espagne.

— Je vous le dirai volontiers, répondit le roi d'Angleterre. Un jour que nous chevauchions ensemble et qu'il pleuvait fort, mes gens et moi fûmes mouillés et salis, tandis que lui et ses gens, au contraire, furent préservés de la pluie par certains habillements que portaient leurs chevaux. Comme je manifestais mon étonnement et que je le félicitais de n'être pas mouillé, il me répondit que moi, qui étais roi, je devais faire porter à mes gens des maisons pour les garder de la pluie.

En entendant cela, chacun se prit à rire.

— Messeigneurs, dit le roi de Portugal, il ne faut pas se moquer des gens en leur absence. Tout au rebours de vous, je suppose que ce Jean de Paris est un homme de sens et d'entendement qui sait fort bien ce qu'il fait, menant si belle et si nombreuse compagnie de si loin.

On approuva fort le roi de Portugal d'avoir dit cela, qui était fort juste, et le roi d'Espagne demanda à son beau-fils :

— N'avez-vous rien de plus à nous raconter sur lui, beau-fils?

— Certes, j'en ai encore.

— Eh bien! dites, s'il vous plaît, cela nous intéresse.

— Un jour, nous passions une rivière... Une soixantaine de mes gens se noyèrent; tous les siens passèrent l'eau sans encombre, bien qu'elle courût aussi raide pour eux que pour nous. Comme je contemplais du rivage le désastre arrivé à mes hommes, Jean de Paris s'en vint vers moi, et pour me consoler, il me dit que moi, qui étais un riche et puissant seigneur, je devrais mener avec moi un pont pour faire passer les rivières à mes gens et les empêcher de se noyer...

Cette fois, comme la première, chacun se prit à rire dans toute l'assemblée, rois et reines, princes et princesses, dames et seigneurs, et le rire dura longuement avant d'être apaisé.

La fille du roi d'Espagne était tout oreilles à ce discours. Elle n'aimait guères le roi d'Angleterre, et si son père l'avait consultée, elle l'eût volon-

tiers rejeté comme mari, le trouvant de trop d'âge pour elle, qui était si jeunette; mais, malgré que ce ne fût pas là ce qu'il lui fallait, la chose était trop avancée pour qu'elle essayât de s'y soustraire, à cause de son père et de sa mère. Toutefois, elle n'était pas fâchée de rire avec tout le monde de ce que disait le roi d'Angleterre, parce qu'elle devinait bien que ce qu'il disait là n'était pas à son avantage et que c'était ainsi un moyen indirect de se venger doucement de lui.

— Mon cher seigneur, lui dit-elle malignement, je vous prie de nous raconter autre chose encore sur ce Jean de Paris.

— Bien volontiers, ma mie, répondit courtoisement le roi d'Angleterre. Un autre jour donc, comme nous chevauchions l'un à côté de l'autre, je lui demandai, pour passer le temps, pourquoi il venait en ce pays. Il me répondit que, quinze ans auparavant, son père y était venu chasser et qu'en partant il avait tendu un lacs à une cane, et que lui, son fils, venait maintenant pour voir si la cane était prise...

Cette troisième fois, comme les deux premières, chacun se prit à rire et plus fort encore, le roi d'Espagne tout le premier. Cela aida à achever gaîment le souper.

Lors, on envoya quérir les deux hérauts de Jean de Paris.

CHAPITRE XIX

Comment les hérauts de Jean de Paris entrèrent dans la salle où était le roi d'Espagne avec sa compagnie de rois et de reines, pour lui demander logis au nom de Jean de Paris, leur maître.

Ils entrèrent hardiment tous deux, saluèrent tout le monde, et dirent :

— Sire roi d'Espagne, Jean de Paris, notre maître, vous salue ainsi que toute la compagnie. Il vous prie de vouloir bien lui faire délivrer logis suffisant pour ses gens et pour lui, en un quartier à part de cette ville; ce que faisant, il vous viendra voir; autrement, il ne viendra point...

— Bien volontiers, mes amis, répondit le roi d'Espagne.

— Sire, reprirent les hérauts, nous serions bien aises qu'il vous plût de nous faire délivrer ce quartier à l'instant même, pour que nous nous assurions s'il suffira à loger notre maître et sa compagnie.

Le roi d'Espagne appela un sien maître d'hôtel, et le leur bailla en disant :

— Allez, de par Dieu! mes amis, et, si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le-moi, vous l'aurez aussitôt.

— Grand merci, Sire, répondirent les hérauts.

Lors, ils s'en allèrent par la cité, et le maître d'hôtel leur indiqua un endroit propre à loger trois cents chevaux.

— Nous n'en voulons pas, dirent-ils.

— Pourquoi cela? demanda le maître d'hôtel.

— Parce que c'est insuffisant.

Ils furent ramenés devant le roi d'Espagne, qui leur demanda s'ils avaient assez de logis.

— Nenni, Sire, par Dieu! Il nous en faut dix fois autant pour que notre maître et ses gens se puissent loger.

— Comment! s'écria le roi; avez-vous donc à loger plus de trois cents chevaux?

— Oui, Sire, plus de dix mille!

— Plus de dix mille!

— Oui, Sire : autrement, Jean de Paris, notre maître, ne viendra point ici, ainsi que nous avons eu l'honneur de vous le déclarer. Il nous faudra avoir depuis la grande église jusqu'au bas et à la porte...

— Mais c'est plus du quart de la cité! s'écria le roi d'Espagne, ébaubi.

— Sire, nous ne pouvons à moins, ainsi que vous le verrez demain.

— Pardon! Puisqu'il en est ainsi, vous aurez ce que vous demandez dès demain matin, car les dames désirent beaucoup voir votre maître, et il ne faut pas s'opposer aux désirs des femmes... Nous ferons déloger tous les gens qui s'y trouvent, afin que, dès l'aube, tout soit prêt pour vous recevoir...

Les hérauts, ayant ouï cette promesse, jugèrent bon de prendre congé du roi en disant :

— Sire, nous allons quérir les fourriers, afin qu'ils viennent faire le logis de bon matin.

— Allez-y sûrement, dit le roi, car il n'y aura point de faute, et recommandez-moi à votre maître.

Les hérauts se retirèrent, sortirent de la cité et s'en allèrent rejoindre les cinq cents hommes qu'ils avaient laissés à deux lieues de là.

CHAPITRE XX

Comment les deux hérauts s'en revinrent vers Jean de Paris lui dire la réponse que le roi d'Espagne leur avait faite, et comment Jean de Paris envoya d'autres hérauts avec huit cents hommes.

Les deux hérauts chevauchèrent durant toute la nuit avec leur escorte de cinq cents chevaliers, et tant firent-ils, qu'ils arrivèrent devant Jean de Paris, leur seigneur et maître, à qui ils racontèrent ce qu'ils avaient besogné avec le roi d'Espagne.

Jean de Paris fut très-satisfait des détails qu'ils lui donnèrent, surtout quant à ceux qui concernaient la merveilleuse beauté de la pucelle Anne.

Cela le confirmait de plus en plus dans la sagesse de son aventure.

Il songea alors à envoyer petit à petit des gens à Burgos, pour le précéder et l'annoncer.

D'abord, il envoya cinq nouveaux hérauts pour aller conduire les huit premiers cents de ses hommes et pré-

parer les logis des autres. Puis il appela ses princes et ses barons, et les pria de nouveau de bien garder ses commandements selon la forme et la manière qu'il avait délibéré tenir. Il ne faut pas demander si chacun avait grand désir de le bien servir et honorer!

Lorsque vint le matin, les seigneurs et les dames qui étaient venus à Burgos pour assister aux noces, et mêmement la gente princesse Anne, se levèrent en grande hâte, de peur de manquer l'occasion de voir arriver Jean de Paris. Et, comme ils tenaient beaucoup à ne le pas manquer, se promettant bon plaisir de ce spectacle, ils firent clore et barrer toutes les rues, toutes les issues de la ville, afin que Jean de Paris ne pût passer par autre lieu que devant le palais.

Comme ils étaient sur cet entretien, n'ayant à la bouche et à la pensée que le nom de Jean de Paris et que le souvenir des choses que leur avait racontées à son sujet le roi d'Angleterre, les hérauts français et les huit cents fourriers firent leur entrée dans la même cité. Aussitôt, grandes rumeurs, ébahissements de la foule et le reste.

La nouvelle de leur arrivée parvint jusqu'au palais, où les attendaient les princes et les princesses, les dames et les seigneurs.

— Voilà Jean de Paris! voilà Jean de Paris! criait-on de tous côtés.

Lors, gens vinrent à flots, se pressant aux fenêtres, aux portes, partout, pour mieux voir ce bourgeois de Paris si riche, sur le compte duquel on rapportait déjà tant de choses.

Le roi d'Espagne lui-même se hâta de venir audevant des fourriers qui s'approchaient du palais, et il leur dit:

— Messeigneurs, soyez les très-bien venus! Dites-nous, s'il vous plaît, lequel d'entre vous est Jean de Paris, afin que nous le puissions bien connaître.

— Sire, répondit un page, il n'est pas en cette compagnie.

— Il n'est pas parmi vous?

— Non, Sire.

— Qui êtes-vous donc, alors, vous qui êtes si nombreux et si bellement accoutrés?

— Nous sommes les fourriers qui lui venons faire ses logis.

Le roi était ébahi, et les seigneurs de sa suite n'étaient pas moins émerveillés que lui, comme il y avait de quoi.

— Comment, beau-fils, dit le roi d'Espagne au roi d'Angleterre, vous nous annonciez que Jean de Paris avait au moins trois cents chevaux... et en voilà plus de cinq cents! Cela suppose une escorte formidable, car il ne peut venir sans belle compagnie!...

— Je suis ébahi comme vous, Sire, répondit le roi d'Angleterre, qui n'y comprenait véritablement rien.

— Par mon serment! dit la princesse Anne, voilà de belles gens et bien en point, mon trèscher père!... Certes, vous devrez bien festoyer leur seigneur, qui consent à nous faire le grand honneur de venir à nos noces...

— Vraiment, ma fille, vous dites là vérité. Aussi vais-je m'empresser de commander à mes maîtres d'hôtel de fournir à ces gens qui viennent tout le linge, toute la vaisselle, toute la tapisserie dont ils pourront avoir besoin...

Lors, appelant son maître d'hôtel ordinaire, il lui dit:

— Allez vitement au quartier que vous avez délivré à ces gens-ci, et faites-leur bailler tout ce qu'il leur faudra.

Le maître d'hôtel y alla et les trouva tous embesognés. Les uns dressaient barrières; les autres rompaient maisons pour aller de l'une en l'autre; les autres étendaient les tapisseries; les autres faisaient autre chose: il semblait que ce fût un monde!

En voyant cela, le maître d'hôtel resta ébaubi. Toutefois, comme il avait reçu des ordres du roi son maître, il les voulut remplir.

— Messeigneurs, leur dit-il, je viens céans de la part du roi pour vous dire que tout ce dont vous aurez besoin, vaisselle, linge ou tapisseries, je le mettrai à votre disposition.

— Grand merci au roi et à vous! répondit un des héros; mais il ne nous faut rien de rien, car nos chariots arriveront tantôt apportant les ustensiles et objets généralement quelconques à notre usage... Vous pouvez même répondre au roi, après l'avoir remercié, que s'il est un peu gêné pour sa vaisselle d'or et d'argent, pour ses tapisseries, pour son linge, nous en avons assez pour lui et pour nous... S'il lui en faut, venez nous en avertir et nous ferons tantôt arrêter devant son palais dix ou douze chariots chargés, qui le fourniront bien.

— Grand merci, messeigneurs, répliqua le maître d'hôtel, qui tombait de la nue.

Et, ayant dit cela, il salua, prit congé et s'en revint vers le roi d'Espagne, auquel il conta l'affaire devant toute sa baronnie et les dames, qui écoutèrent son rapport avec curiosité. Je vous laisse à penser si l'on s'occupa de Jean de Paris! On ne parlait plus que de lui dans tout le palais, et sa venue était appelée avec ardeur et attendue avec impatience.

Le roi d'Espagne fit chanter la messe; tous les princes, seigneurs et dames l'allèrent ouïr, et, quand elle fut sur le point d'être dite, un écuyer accourut, criant:

— Voici Jean de Paris! Venez voir Jean de Paris!... Hâtez-vous!... Hâtez-vous!...

On ne se le fit pas répéter deux fois. Tous vinrent aux fenêtres du palais, rois et reines, princes et princesses, dames et seigneurs. Un grand nombre même descendit en la rue pour mieux voir.

CHAPITRE XXI

Comment les conducteurs des chariots de Jean de Paris défilèrent en belle ordonnance, et, après eux, les chariots de la tapisserie.

Il arriva bien en point deux cents hommes d'armes, armés et bardés comme le cas requiert. En avant d'eux, allaient deux trompettes et deux tambourins suisses. Tous ces gens étaient montés sur de bons coursiers qu'ils vous faisaient gambader, caracoler et pennader en grand triomphe.

— Quels sont ces gens? demanda le roi d'Espagne au roi d'Angleterre.

— Sire, répondit le fiancé de la gente princesse Anne, je n'en sais rien, car je ne les ai point vus en voyage.

— Voilà qui est singulier! murmura le roi d'Espagne.

Lors, le roi de Navarre, qui tenait la princesse Anne par la main, cria par la fenêtre.

— Qui êtes-vous, messeigneurs?

— Nous sommes les conducteurs des chariots de Jean de Paris, lesquels viennent après nous, répondirent les hommes d'armes tout en continuant de défiler deux à deux devant le palais.

— Eh! Vierge Marie! s'écria la gente pucelle, que voilà un état triomphant pour le fils d'un bourgeois de Paris!...

— J'en suis étonné comme vous, belle sœur, lui répondit le roi de Navarre. Par mon Dieu! ajouta-t-il, cela me paraît être plus un songe que tout autre chose...

Comme ils parlaient ainsi, arrivèrent les chariots de la tapisserie, traînés par de grands coursiers richement enharnachés, huit coursiers par chariot. Il y en avait vingt-cinq, tous couverts de velours sur velours.

Quand les dames avisèrent ces vingt-cinq chariots si somptueux, elles ne purent s'empêcher d'être ravies. Ravis aussi furent les seigneurs et les barons.

— Hélas! murmura la gente princesse Anne, ne verrons-nous point Jean de Paris, le maître et seigneur de tant de belles choses?... N'est-il donc point dans l'un de ces riches chariots?...

Lors, le roi de Navarre cria aux conducteurs :

— Dites-moi, mes amis, ce qu'il y a dans ces beaux chariots?...

— Monseigneur, lui répondit-on, ce sont les chariots de la tapisserie et du linge.

Chacun fut émerveillé, et la princesse Anne dit à son royal fiancé :

— Eh! mon cher seigneur, vous ne nous avez pas tout dit ce que vous saviez sur Jean de Paris!...

— Par Dieu! ma nièce, répondit le roi d'Angleterre, qui en jetait sa langue aux chiens, je vous ai dit tout ce que j'en savais... Et ce que vous voyez, je le vois mêmement pour la première fois... Je suis tout aussi ébabi que vous pouvez l'être vous-même!...

Comme ils parlaient ainsi, les chariots achevèrent de passer.

CHAPITRE XXII

Comment entrèrent vingt-cinq autres chariots, qui portaient les ustensiles de la cuisine, puis vingt-cinq autres, couverts de damas bleu, qui portaient les robes de Jean de Paris.

Après que ces premiers vingt-cinq chariots, couverts de velours vert, eurent défilé devant le palais, on en aperçut venir vingt-cinq autres, menés par d'aussi vigoureux coursiers. Seulement ceux-ci étaient couverts de grands pans de cuir rougé.

Le roi de Portugal cria par la fenêtre aux gens qui les conduisaient :

— Messeigneurs, quels chariots sont-ce là? A qui sont-ils, s'il vous plaît?

— Sire, ce sont les chariots de la cuisine de Jean de Paris.

— Par Dieu! s'écria le roi de Portugal, je me tiendrais bien honoré d'en avoir seulement une demi-douzaine comme cela!...

— Et nous pareillement, répondirent les autres rois.

— Eh! douce Vierge Marie! s'écria la reine d'Aragon, quel est celui qui peut mener et entretenir un tel train?... Ne le verrons-nous donc pas?...

Sur ces entrefaites, on vint annoncer que le dîner était prêt.

— Ah! s'écrièrent les dames, ne nous parlez pas de cela!... Il n'est pas de plaisir comparable à celui de voir d'innumérables richesses!...

Quand ces chariots-là eurent défilé, il en arriva vingt-cinq autres, couverts de damas bleu, auxquels étaient attelés des coursiers caparaçonnés de même étoffe.

— Regardez! regardez! exclama la princesse Anne. Voici venir des chariots plus merveilleux que les autres!...

Quand lesdits chariots furent proches, on demanda à ceux qui les conduisaient à qui ils étaient.

— Ce sont les chariots de la garde-robe de Jean de Paris, répondirent-ils.

— O reine des cieux! s'écria la gente pucelle. Quels habillements peut-il y avoir là dedans?... Et qui se pourrait ennuyer de regarder ceci?...

Puis elle cria elle-même de la fenêtre :

— Dites-moi, mes amis, combien sont-ils, ces

chariots qui portent la garde-robe de votre maître?...

— Il y en a vingt-cinq, répondirent-ils.

— Par Dieu ! exclama le roi, voilà assez de richesses pour acheter nos royaumes!...

On le comprend de reste, il y avait grande rumeur par toute la ville de Burgos à propos de Jean de Paris. On ne s'entretenait que de lui, on ne jurait que par lui, et c'était à qui l'apercevrait le premier.

Le roi d'Angleterre devenait de plus en plus soucieux, à cause de cette préoccupation générale, qui empêchait de songer à sa propre noce et qui retardait ainsi le moment qu'il attendait si avidement, à savoir le commerce amoureux avec la gente pucelle qui avait nom Anne.

Et, de fait, depuis qu'il était question de Jean de Paris, on ne s'occupait plus guère du roi d'Angleterre.

CHAPITRE XXIII

Comment, après les précédents chariots, défilèrent ceux qui portaient la vaisselle de Jean de Paris.



Vingt chariots passèrent donc, et, après eux, en arrivèrent aussitôt vingt-cinq autres, couverts de velours sur velours cramoisi, broché d'or et frangé d'or, qui reluisaient merveilleusement au soleil.

Lorsqu'ils s'approchèrent, chacun avança le pied et le cou pour les mieux voir, seigneurs et dames, bourgeois et populaire.

— Certes, dit la gente princesse Anne, je crois bien que c'est le Dieu de Paradis qui va arriver à cette heure!... Car, est-il homme mortel qui puisse assembler une telle noblesse?

— Par ma foi! répondit le roi de Navarre, si l'on m'eût dit que c'était le roi de France qui venait, je n'en aurais pas été étonné, car le royaume de France est un beau et puissant royaume. Mais ce bourgeois!... Je ne sais vraiment que penser.

— Comment, mon cher frère, demanda la princesse Anne, il vous semble que le roi de France pourrait en faire autant que Jean de Paris?...

— Certes oui, ma douce sœur, je le crois.

— Sur ma foi, dit Anne, c'est là une merveilleuse besogne. Il me tarde fort de le voir, pour m'assurer s'il est homme comme les autres...

Pendant qu'ils devisaient ainsi, tous les chariots en velours cramoisi avaient défilé, fors un, au conducteur duquel le roi demanda :

— Dites-moi, mon ami, je vous prie, ce qu'il y a en ces somptueux chariots qui viennent de passer devant nous?...

— Sire, répondit le conducteur, ils portent la vaisselle et les bahuts de Jean de Paris.

Quelques instants après, arrivèrent deux cents hommes d'armes, tout en point comme pour combattre, en belle ordonnance et sans bruit.

Le roi d'Espagne appela le premier d'entre eux, lequel portait un pennon au bout de sa lame, et lui demanda si Jean de Paris était en cette compagnie.

— Nenni, Sire, répondit l'homme. Il ne viendra pas avant deux heures d'ici, car lui et ses principaux compagnons dînaient ensemble lorsque nous les avons quittés pour escorter les vingt-cinq chariots que vous venez de voir!...

Le roi d'Espagne, entendant cela, jugea bon d'aller dîner, et chacun le suivit, mais non pas sans que les dames lui eussent fait requête de mettre des gardes aux portes pour être averties de l'arrivée de Jean de Paris; car elles disaient :

— Tous ses gens sont passés; et, comme il n'en mène plus guère avec lui, nous ne le verrons point venir!...

— Soyez tranquilles là-dessus, leur répondit le roi; j'en serais plus marri que vous... Je vais mettre bonne garde, et nous serons avertis à temps, je vous le promets.

Et ils s'en allèrent dîner, toujours en s'entretenant de Jean de Paris, à l'exclusion de toute autre chose. Chacun se réjouissait par avance, excepté peut-être le roi d'Angleterre.

CHAPITRE XXIV

Comment les archers de la garde de Jean de Paris entrèrent à Burgos en grand triomphe et honneur.

En même temps que le dîner finissait et que l'on s'occupait de dire les grâces, deux écuyers entrèrent dans la salle, disant :

— Venez voir la plus belle compagnie qui se soit jamais vue!

Lors sortirent les rois avec les dames, barons et chevaliers, tenant chacun une demoiselle par la main, selon leurs degrés, et s'en vinrent, les uns aux fenêtres, les autres dans la rue, qui était pleine de populaire.

Bientôt arrivèrent les gens annoncés par les deux écuyers, à savoir : deux mille archers qui avaient des hoquetons d'orfèvrerie reluisant au soleil, et à la tête desquels marchaient six clairons sonnant le plus mélodieusement du monde. Ils étaient commandés par un homme d'armes monté sur un grand coursier bardé saillant, qui portait l'enseigne.

Le roi d'Espagne demanda à ce capitaine si Jean de Paris était parmi cette compagnie.

— Nenni, répondit-il, nous ne sommes que les archers de sa garde.

— Comment appelez-vous archers des gens qui semblent être tous des grands seigneurs ? demanda le roi.

— Par Dieu ! répondit le capitaine, vous direz bien autre chose avant qu'il soit arrivé.

Et il passa outre, menant ses gens le petit pas, deux à deux, en belle ordonnance.

Il ne faut pas demander comment ils étaient regardés des hommes et des femmes. Vous n'auriez pas entendu un seul mot sonner, tant ils étaient tous et toutes occupés à admirer les merveilles qui défilaient devant eux.

Sur ces entrefaites vint un héraut qui demanda au roi la clef d'une église pour son maître, Jean de Paris, qui voulait ce jour-là assister à vêpres, car c'était dimanche.

— Vous aurez tout ce que vous demanderez, répondit le roi ; mais, en retour, je vous prie de demeurer avec nous pour nous montrer Jean de Paris.

— Je ne puis, Sire, dit le héraut; mais je vous laisserai mon page, qui vous le montrera volontiers. Vous ne le verrez pas de sitôt, parce qu'il y a encore beaucoup de ses gens d'armes à venir, et qui doivent tous défiler avant lui...

Et il s'en alla, laissant au roi son page, auquel il recommanda de montrer Jean de Paris aux dames, lorsqu'il paraîtrait.

La belle princesse Anne, que tout cela intéressait et aiguillonnait de plus en plus, appela devers elle le page, qui était fort bien appris, et lui demanda comment il avait non.

— J'ai nom Gabriel, dame, répondit-il.

— Or çà, Gabriel, reprit-elle, je vous prie de ne pas vous départir de moi ; voici un anneau que je vous donne.

— Grand merci, dame, dit le jeune page.

— Hélas ! mon ami Gabriel, murmura-t-elle, quand donc viendra Jean de Paris ? Ne va-t-il pas être bientôt ici, depuis le temps que nous le souhaitons ?

— Demoiselle, non, il sera encore un peu de temps à paraître, parce qu'avant lui doivent passer ses gens d'armes.

— Comment ! Mais ne sont-ce donc pas ceux que nous venons de voir ?...

— Nenni, demoiselle : ce ne sont que ses archers de l'avant-garde, qui sont deux mille, autant que ceux de l'arrière-garde.

Le roi et toutes les demoiselles écoutaient avidement le jeune page, et tant plus il disait et tant plus ils étaient ébahis.

— Comment ! s'écria le roi d'Aragon, Jean de Paris va-t-il donc faire la guerre à quelque puissant prince, qu'il mène avec lui tant de gens d'armes ?

— Nenni, Sire, répondit le page, ce n'est là que son état ordinaire.

— Par mon serment ! s'écria le roi, c'est la plus étrange chose dont j'ai jamais ouï parler !...

—

CHAPITRE XXV

Comment arrivèrent six autres clairons, menant les archers de l'arrière-garde, puis le maître d'hôtel de Jean de Paris avec les cent pages d'honneur.



Vinrent alors six autres clairons précédant deux mille archers, tous aussi splendidement accoutrés les uns que les autres.

— Par Dieu ! s'écria le roi d'Angleterre, je finis par croire que ces gens entrent par une porte et sortent par l'autre pour nous faire muser !...

— Vraiment, ce serait finement jouer, dit à son tour le roi de Portugal.

Et il envoya incontinent deux de ses barons au quartier de Jean de Paris, pour s'assurer du fait.

Les barons allèrent et revinrent, rapportant cette réponse :

— Ils sont nombreux à ne les pouvoir pas compter... Il y en a là des mille et des cents... Aussitôt arrivés dans leur quartier, ils se rangent fièrement en bataille, sans plus bouger... M'est avis qu'il ne ferait pas bon à vous de leur chercher noise, car ils sont assez de gens pour vous mettre à mal, tous tant que vous êtes !... Il y a eu vraiment imprudence de la part du roi, notre honoré sire, de laisser entrer tant d'hommes d'armes étrangers en cette ville...

— Par Dieu ! dit le page Gabriel, vous avez grandement tort de redouter quoi que ce soit de la part des hommes d'armes de Jean de Paris... Ils ne sont nullement venus ici pour mal faire, comme il vous sera loisible d'en juger bientôt...

— Que Jean de Paris soit le bienvenu ! s'écria le roi d'Espagne, car il nous fait vraiment beaucoup d'honneur.

Pendant ce temps, les deux mille archers de l'arrière-garde passèrent.

Quand ils furent passés, arriva un bel homme, grand et bien formé, vêtu de drap d'or, tenant un bâton en sa main, et monté sur une belle haquenée grise.

Après lui venaient les cent pages d'honneur de Jean de Paris, tous vêtus de velours cramoisi, avec des pourpoints de satin broché d'or, et montés sur de beaux chevaux grisons enharnachés de velours cramoisi, comme les robes des pages, et semé d'orfèvrerie bien épaisse. Ils allaient leur petit train, bien arrangés deux à deux, et chacun les admirait à qui mieux mieux, car ils avaient tous été choisis parmi les plus jeunes et les plus beaux, et ils faisaient le meilleur effet avec leurs cheveux blonds comme fin or qui leur battaient jusques sur les

épaules. Les dames et les demoiselles, surtout, les mangeaient des yeux.

La princesse Anne, croyant que celui qui allait fièrement devant eux, sur sa haquenée grise, un bâton à la main, était Jean de Paris en personne, se leva debout pour le saluer. Les dames et plusieurs barons l'imitèrent. Mais le page, qui en savait beaucoup, sourit en s'apercevant de leur méprise, et il dit :

— Mademoiselle, ne bougez pas, je vous prie, jusqu'à ce que je vous aie avertie de le faire. Celui que vous voyez là, en tête des cent pages, est le maître d'hôtel de Jean de Paris; il en a quatre comme cela, qui sont d'office chacun une semaine. Il va voir comment sont apprêtés les logis.

Après les cent pages se montra une belle compagnie, avec trompettes éclatantes au nombre de douze et toutes couvertes d'orfévreries. Les gens qui en sonnaient étaient à cheval.

Derrière cette compagnie de trompettes parut le capitaine, qui portait une bannière de taffetas bleu, et qui était monté sur un superbe cheval habillé de damas violet semé d'orfévreries. Le cheval allait fièrement, et fièrement aussi se tenait l'homme qui était dessus. Après lui venaient mille cinq cents hommes d'armes, montés et habillés richement.

Pendant qu'ils défilaient en bon ordre devant le palais, le page Gabriel montrait et expliquait aux rois et aux dames toute leur ordonnance, ce qui émerveillait fort tout un chacun.

— Jean de Paris a assez d'hommes pour subjuguer le reste du monde! murmurait-on de toutes parts.

CHAPITRE XXVI

Comment parut un chevalier portant une brillante épée, et comment Jean de Paris fit son entrée triomphale en la cité de Burgos.

Quand les hommes d'armes furent passés, on vit paraître un chevalier vêtu de drap d'or semé au rebras de perles et de pierres précieuses, qui chevauchait sur un grand coursier accoutré comme lui, à cette exception près que la housse était de violet.

La robe de ce chevalier traînait plus bas que la housse de son cheval, et elle était fourrée d'hermine. Il portait en sa main une épée dont le fourreau était couvert d'orfévreries et de pierres précieuses.

Lors, Gabriel cria aux dames et aux seigneurs qui l'entouraient :

— Voilà celui qui porte l'épée de Jean de Paris!...

— Il n'est pas loin alors, maintenant, n'est-ce pas, mon ami Gabriel ? demanda la gente pucelle Anne, toute palpitante de curiosité. Je vous en prie, mon ami, regardez bien, afin que vous me le montriez et que je le voie avant tout le monde!...

— Ainsi ferai-je, demoiselle, répondit le page.

Bientôt après vinrent six cents hommes montés sur chevaux grisons tout d'un poil, et de harnois semblables, bordés d'orfévreries merveilleuses. Par-dessus les croupes, on voyait de grosses crampanes d'argent, attachées à de groses chaînes dorées, bien faites pour faire encore ressortir la beauté des hommes qui étaient dessus, lesquels étaient vêtus de velours cramoisi; comme les cent pages précédents, ils passèrent deux à deux, en belle ordonnance.

Tout à coup Gabriel dit à la princesse Anne :

— Or sus, mademoiselle! Je vais vous montrer le plus chrétien et le plus noble homme que vous ayez jamais vu : c'est Jean de Paris, mon maître!...

— Jean de Paris! s'écria la gente pucelle, le cœur tout battant d'aise.

— Jean de Paris lui-même, répondit le page.

— Où est-il? où est-il? Mon ami Gabriel, montrez le-moi, je vous en supplie!...

— Regardez là-bas, celui qui porte un petit bâton blanc à la main et un collier d'or au cou! Voyez quel beau, quel gracieux, quel noble personnage il est!... L'or de son collier ne lui change point : il l'a couleur de ses cheveux...

Si la belle pucelle avait jamais été joyeuse, ce fut certes en ce moment là. Elle ne se lassait pas plus de regarder Jean de Paris que d'écouter les détails que Gabriel lui donnait sur son compte.

Jean de Paris parut enfin en vue de toutes les dames et de tous les princes qui l'attendaient, escorté de six laquais, trois deçà et trois delà, tous habillés de drap d'or.

En l'apercevant, la noble pucelle tressaillit et devint si rouge qu'il semblait que le feu lui sortît du visage. Le roi de Navarre, qui s'aperçut de son émotion, lui serra la main, et elle essaya alors de faire bonne contenance, quoiqu'elle sentît les jambes lui manquer, ainsi que le cœur.

Quand Jean de Paris fut au droit d'elle, assez près, la princesse Anne lui tendit un couvre-chef de Florence qu'elle avait en sa main, en le saluant le plus doucement du monde. Jean de Paris, la voyant si belle, se sentit incontinent piqué au cœur d'un de ces traits enflammés que vous autres amoureux connaissez bien; il prit le couvre-chef de Florence, fit la révérence et remercia la princesse. Puis il passa outre, et ses gens après lui.

Le roi d'Espagne s'applaudit du bel accueil que sa fille avait fait ainsi à Jean de Paris, sans en être avertie. Chacun autour de lui déclara qu'elle avait très-honnêtement fait, ainsi que Jean de Paris. Mais cette joie était loin d'être partagée par le roi d'Angleterre, qui pensait en son cœur que tout cela pourrait bien lui tourner à dommage et à déshonneur. Toutefois, quoi qu'il en eût, il fit la meilleure contenance qu'il lui fut possible de trouver.

Après Jean de Paris vinrent encore les cinq cents hommes de l'arrière-garde, qui étaient demeurés en dernier pour protéger la marche de leur maître et pour le sauver de toute affaire.



Tout le monde recommença à être ébahi de cette affluence.

— Dieu de Paradis ! s'écria la princesse Anne. Il y a encore des gens d'armes...

— Oui, madame, répondit le page Gabriel ; ils sont au nombre de cinq cents, tout comme ceux qui composent l'avant-garde et que vous avez vus tantôt défiler devant vous.

— Par mon serment ! s'écria le roi de Navarre, il ferait mal chercher noise à un pareil homme !... Je croirais volontiers qu'il n'y a pas, dans tout le reste du monde, autant de richesses que nous en avons vues aujourd'hui !...

CHAPITRE XXVII

Comment, sur la prière des dames de sa cour, le roi d'Espagne envoya le comte de Carion et un autre de ses barons devers Jean de Paris.



vant que les derniers archers de la garde de Jean de Paris fussent passés, sur les trois ou quatre heures de l'après-midi, toutes les dames de la cour s'en vinrent devant le roi d'Espagne, disant :

— Sire, ne voudriez-vous point envoyer quérir ce noble seigneur qui a nom Jean de Paris ?...

— Volontiers, dames, répondit courtoisement le roi. Ce que les femmes veulent, nous devons le vouloir, nous autres rois qui ne sommes que des hommes, c'est-à-dire des serviteurs pour elles... D'ailleurs, je le confesse, votre souhait était le mien, et, en vous obéissant, je m'obéirai à moi-même.

Et aussitôt, en effet, il appela le comte de Carion et un autre de ses barons.

— Allez-vous-en, leur dit-il, devers Jean de Paris, saluez-le de ma part, et dites-lui que moi et les dames de ma cour nous souhaitons que son plaisir soit de venir en notre palais pour commencer la fête, qui serait bien terne sans lui.

— Nous y allons, Sire, répondit le comte de Carion.

Lors, il partit avec son compagnon.

Quand ils furent arrivés au quartier de Jean de Paris, ils trouvèrent les rues toutes fossoyées et fortifiées, avec bonnes barrières et gens d'armes à foison pour les garder et les défendre, si besoin était.

— A qui êtes-vous, mes seigneurs ? leur demandèrent les gardes de la première barrière.

Le comte de Carion répondit :

— Nous sommes au roi d'Espagne, qui nous envoie présentement devers Jean de Paris, votre seigneur.

— L'un de vous est-il duc ou comte ?

— Oui, certes, répondit le comte de Carion.

— Alors, seigneur, entrez avec votre compagnon.

Le comte de Carion et son compagnon entrèrent. La première chose qu'ils aperçurent, ce furent les rues tendues de riches tapisseries. Lorsqu'ils arrivèrent devant le logis de Jean de Paris, ils y trouvèrent grande compagnie de gens d'armes qui avaient haches en leurs mains comme pour combattre, et dont le capitaine était somptueusement accoutré.

— Pourrais-je parler à Jean de Paris, seigneur ? lui demanda le comte de Carion.

— Et qui êtes-vous ? demanda le capitaine.

— Je suis le comte de Carion, à qui le roi d'Espagne a donné charge de venir parler à Jean de Paris.

— S'il en est ainsi, suivez-moi, ainsi que votre compagnie, dit le capitaine.

Et sur ce, il les introduisit en la première salle, qui était grande et tapissée partout de drap d'or de haute lice, représentant la destruction de Troie. Pendant qu'ils regardaient et admiraient les personnages représentés là-dessus, le capitaine des gardes était entré dans la salle voisine. Il en ressortit, disant :

— Attendez encore un peu, s'il vous plaît, car on tient présentement conseil chez Jean de Paris, et je me serais bien gardé de heurter à la porte.

Le comte de Carion et son compagnon attendirent.

Au bout de quelque temps, le capitaine les pria de le suivre et ils allèrent ensemble à la porte de la salle où se tenait Jean de Paris. Il parla à l'un des chambellans, à qui il dit que le comte de Carion souhaitait d'être introduit auprès du maître de céans.

— Je vais appeler le chancelier, répondit le chambellan. Il verra ce qu'il faut faire.

Le chancelier mandé et venu, il demanda aux deux barons ce qu'ils voulaient.

— Nous voulons parler à Jean de Paris, de la part du roi d'Espagne, notre maître, répondit le comte de Carion.

— De la part du roi d'Espagne ?

— Oui, seigneur.

— Est-il donc si malade qu'il n'eût pu venir céans lui-même ?... Je doute fort que vous puissiez parler à Jean de Paris, à moins d'attendre un long temps...

Le comte de Carion, grandement ébahi, ainsi que son compagnon, tira sa révérence et s'en retourna, ne pouvant être admis à parler à Jean de Paris.

CHAPITRE XXVIII

Comment le comte de Carion et son compagnon s'en revinrent auprès du roi d'Espagne lui rapporter l'insuccès de leur démarche auprès de Jean de Paris.

On attendait avec grande impatience le retour des deux barons, parce qu'on supposait que Jean de Paris ne manquerait pas de revenir avec eux, ou qu'il ne tarderait pas à les suivre. Les dames du palais étaient aux fenêtres, sur les portes, attendant. Quand elles s'aperçurent que les deux barons s'en revenaient seuls, elles furent bien déconcertées et bien marries.

— Hélas! monseigneur, dit la noble pucelle Anne à son père, nous ne verrons point ce beau prince, car voici le comte Carion qui point ne l'amène!...

Le comte de Carion et son compagnon entrèrent dans la salle principale du palais. Chacun s'empressa au-devant d'eux pour entendre ce qu'ils allaient raconter. Lors, prenant la parole, le comte dit comment il avait trouvé les rues fortifiées et des gardes à l'entrée de toutes les portes. Puis, après, il rapporta comment les rues étaient tendues de tapisseries somptueuses; comment lui et son compagnon étaient arrivés devant le logis de Jean de Paris; comment ils avaient parlé au capitaine de sa garde; comment celui-ci les avait menés en une salle tendue d'un drap d'or de haute lice représentant l'incendie de Troie; comment ils avaient attendu le chambellan; comment ce chambellan avait averti le chancelier, et, finalement, comment celui-ci leur avait dit : « Le roi d'Espagne est-il donc si malade qu'il n'eût pu venir parler lui-même à Jean de Paris? »

Ce récit fit un effet différent sur toutes les personnes présentes. Le roi d'Angleterre, qui se voyait d'heure en heure plus oublié à cause de ce Jean de Paris dont les dames étaient si affolées, ressentit une grande joie en pensant que de cette manière, par son refus au comte de Carion, il n'assisterait pas à la fête et ne la troublerait pas par son éclat. Quant aux princes et aux princesses, ils étaient marris de cette mésaventure.

— Ne vous avais-je pas bien prévenus, leur dit-il, que ce Jean de Paris avait la tête lunatique et qu'il tenait du fou?... A la place du roi d'Espagne, mon noble beau-père, je ne le prierais pas davantage

— Par Dieu! répliqua le roi d'Aragon. Moi, tout au contraire, si j'étais à la place du roi d'Espagne, j'irais en personne convier Jean de Paris, qui mérite bien cet honneur, en somme... Et, s'il veut y aller, j'irai volontiers avec lui...

— C'est renverser tout ordre et toute cérémonie! s'écria le roi d'Angleterre, dépiteux.

— A une fête comme celle qui va se donner, répondit le roi d'Aragon, il n'y a à regarder nul ordre... D'ailleurs, Jean de Paris, quel qu'il soit, est d'un trop noble état pour qu'il y ait scandale, de la part du roi d'Espagne, à lui aller rendre visite.

Les dames de la cour, et principalement la belle pucelle Anne, furent joyeuses de ce que venait de dire là le roi d'Aragon, et elles l'en remercièrent beaucoup.

— Vraiment, dit alors le roi d'Espagne, il vaut mieux qu'on aille vers Jean de Paris; car, quoi qu'en prétende notre beau-fils le roi d'Angleterre, je ne puis croire qu'il ne soit un très-sage homme. J'irai donc vers lui, comme me le conseille bien le roi d'Aragon, et soyez assurés que ce ne sera pas de ma faute s'il ne vient pas festoyer avec les dames de céans...

— J'irai avec vous, Sire, je l'ai promis, dit le roi d'Aragon.

Ainsi dirent les autres princes.

Lors, pour faire le bon valet, le roi d'Angleterre s'écria :

— J'irai pareillement avec vous, messeigneurs! Il en viendra peut-être plus volontiers, car je l'en ai déjà prié à notre dernière rencontre.

— C'est bien dit, ajouta le roi d'Espagne. Ainsi donc, c'est convenu : nous allons aller vers Jean de Paris, mon fils et moi; et vous demeurerez pour entretenir les dames, dit-il aux rois d'Aragon et de Navarre, et aussi pour recevoir plus honorablement ce noble étranger, qui viendra, j'en suis sûr, pour l'amour de mon beau-fils, lequel est arrivé en ce pays avec lui, comme il dit...

Incontinent, le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre, accompagnés de maints barons, sortirent du palais pour se rendre auprès de Jean de Paris.

CHAPITRE XXIX

Comment les rois d'Espagne et d'Angleterre se rendirent au logis de Jean de Paris pour l'inviter aux noces du lendemain, et comment ils furent introduits.

En allant ainsi, comme avaient fait le comte de Carion et son compagnon, comme eux ils trouvèrent fortifiées les rues du quartier assigné à Jean de Paris, ce dont ils furent émerveillés.

— Mes amis, dit le roi d'Espagne aux gardes de la première barrière, nous voulons parler à Jean de Paris, votre maître, et nous vous prions de nous laisser passer.

— Qui êtes-vous, s'il vous plaît?...

— Je suis le roi de ce pays.

— Pardonnez-nous, Sire, répondit le chef des



gardes, je ne vous connaissais pas... Vous pouvez entrer en liberté, nous avons commandement d'abaisser toutes les barrières devant vous, car pour vous rien ne doit être fermé ni caché...

Le roi d'Espagne allait entrer par le guichet; mais le chef des gardes ne le voulut pas souffrir : il lui ouvrit la porte toute grande, et les princes entrèrent. Quand ils furent entrés tous, la porte fut refermée.

Les deux rois et leurs barons étaient ébahis comme l'avaient été le comte de Carion et son compagnon, à l'aspect de ces murailles tendues de riches tapisseries et de ces rues remplies de gens d'armes qui semblaient tout prêts à marcher contre quelque ennemi.

Ils arrivèrent bientôt devant le logis de Jean de Paris, où ils trouvèrent le capitaine des gardes, un grand bel homme, somptueusement accoutré.

— Sire, lui demanda le roi d'Espagne, ne pourrions-nous point parler à Jean de Paris?

— Et qui êtes-vous? demanda le capitaine.

— Je suis le roi de ce pays, et voici mon beau-fils le roi d'Angleterre. Nous venons prier Jean de Paris de venir aux noces.

— Sire, répondit le capitaine, je ne vous connaissais point, ne vous déplaise : je ne connais que le roi d'Angleterre... A vous, Sire, rien n'est fermé et ne le peut être : je vais marcher devant vous pour vous conduire...

Le capitaine des gardes marcha devant, et le roi d'Espagne le suivit, tenant le roi d'Angleterre par la main. Les autres barons de leur compagnie venaient après.

Quand ils furent en la salle du commun, ils s'émerveillèrent fort de la richesse de la tapisserie dont elle était tendue.

— Sire, daignez attendre un instant, dit le capitaine au roi d'Espagne.

Et allant heurter à la chambre du conseil, il prévint l'huissier qui s'y trouvait que le roi d'Espagne était là, demandant à parler à leur seigneur.

Comme le capitaine achevait ces mots, le chancelier sortit de la chambre, accompagné de cinquante barons en fort bel état, parmi lesquels étaient les ducs d'Orléans et de Bourbon, et un grand nombre d'autres ducs et comtes d'âge; car, pour les jeunes princes, Jean de Paris les conservait toujours auprès de lui pour sa compagnie privilégiée, ainsi que cela vous a été précédemment dit.

— Sire, dit le chevalier au roi d'Espagne, après l'avoir honorablement reçu; Sire, que venez-vous faire céans, s'il vous plaît, vous qui avez tant de passe-temps en votre palais?... Soyez le bienvenu en votre propre terre!

— Certes, répondit le roi d'Espagne; mais je ne pouvais tenir de venir voir Jean de Paris, et le prier de venir à mon palais, qui est le sien, voir les dames qui le désirent fort... Par ainsi, je vous demande de vouloir bien me faire parler à lui, si la chose est possible.

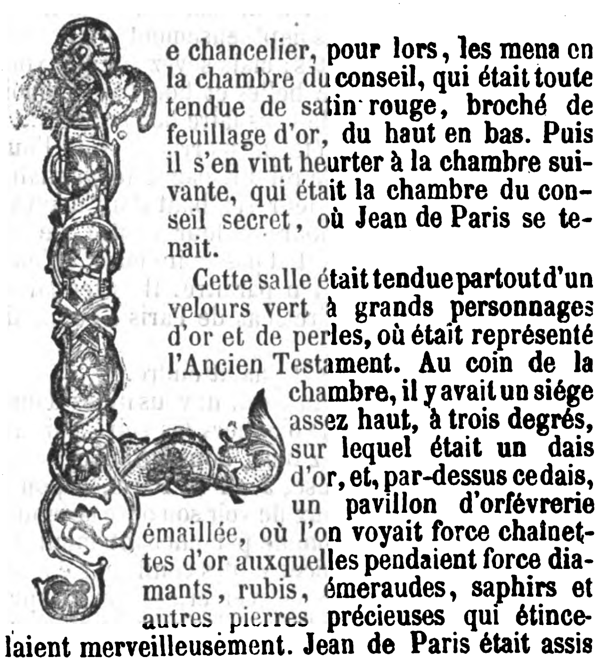
— Par Dieu! Sire, répliqua le chancelier, notre seigneur Jean de Paris sera bien aise.

— Grand merci, seigneur, dit le roi.

— Venez donc, Sire, je vais vous montrer le chemin.

CHAPITRE XXX

Comment les rois d'Espagne et d'Angleterre, avec leurs barons, entrèrent en la chambre de Jean de Paris, qui se leva de son siége pour faire révérence.



Le chancelier, pour lors, les mena en la chambre du conseil, qui était toute tendue de satin rouge, broché de feuillage d'or, du haut en bas. Puis il s'en vint heurter à la chambre suivante, qui était la chambre du conseil secret, où Jean de Paris se tenait.

Cette salle était tendue partout d'un velours vert à grands personnages d'or et de perles, où était représenté l'Ancien Testament. Au coin de la chambre, il y avait un siége assez haut, à trois degrés, sur lequel était un dais d'or, et, par-dessus ce dais, un pavillon d'orfévrerie émaillée, où l'on voyait force chaînettes d'or auxquelles pendaient force diamants, rubis, émeraudes, saphirs et autres pierres précieuses qui étincelaient merveilleusement. Jean de Paris était assis sur ce siége éblouissant, dans un vêtement de drap d'or, avec un collier de pierres fines, et ses gentilshommes l'entouraient, aussi richement vêtus que lui, à part le collier.

Au heurt du chancelier, un huissier vint à la porte pour savoir qui frappait ainsi.

— Que fait votre maître? lui demanda le chancelier.

— Monseigneur, répondit l'huissier, il est assis sur son siége et devise avec ses barons.

— Voici le roi d'Espagne qui le vient voir, reprit le chancelier.

Et il s'avança.

Lorsqu'il fut entré, il s'agenouilla devant Jean de Paris et lui dit :

— Sire, voici le roi d'Espagne qui vous vient saluer.

Le roi d'Espagne, à la vue d'un si grand triomphe, s'inclina devant Jean de Paris et lui fit honorable révérence. Mais Jean de Paris, descendant de son siége, vint vers lui et l'accola, disant :

— Sire roi d'Espagne, Dieu vous garde et maintienne en joie et en santé, ainsi que votre noble compagnie! Daignez donc vous asseoir.

Lors, il le prit par la main, le fit asseoir près de lui, sous le dais d'or, et, se tournant vers le roi d'Angleterre, il ajouta :

— Prenez place où il vous plaira.

Quand tout le monde fut assis, le roi d'Espagne dit :

— Jean de Paris, si je ne vous nomme pas au-

trement, veuillez me pardonner, car vos gens ne nous ont point voulu nommer vos titres... Soyez le bienvenu en ce pays, qui est tout à votre commandement.

— Sire, grand merci, répondit Jean de Paris.

Le roi d'Espagne reprit :

— Jean de Paris, je suis venu devers vous pour vous prier de nous faire cet honneur de vous rendre au palais voir les dames, qui fort vous désirent toutes... Vous y trouverez le roi et la reine d'Aragon, les rois de Navarre et de Portugal, ainsi que plusieurs grandes dames et hauts barons. Vous ne serez pas traité aussi somptueusement qu'il vous convient de l'être, certes; mais soyez sûr que vous y serez festoyé par de belles et honnêtes demoiselles, très-honorées de vous faire bon accueil...

Les barons anglais étaient marris de voir l'humilité et l'amitié que le roi d'Espagne témoignait à Jean de Paris, ce qui leur semblait d'un mauvais pronostic pour les amours de leur maître, le roi d'Angleterre, lequel n'était pas moins marri qu'eux, tout en n'en laissant rien paraître. Ils attendaient la réponse qu'allait faire Jean de Paris à l'offre du roi d'Espagne.

Cette réponse ne se fit pas attendre.

— Vraiment, Sire, dit Jean, ni vous ni les dames n'êtes à refuser. J'irai volontiers les voir. Mais auparavant, si vous voulez bien, nous ferons collation.

— Faites à votre aise, Jean de Paris, répondit le roi d'Espagne, joyeux de voir son offre acceptée.

Tout aussitôt, et comme par enchantement, furent apportées des épices et des confitures dorées, dans de belles coupes de pierreries; puis, après les épices et les confitures, des vins de plusieurs sortes.

— Buvez et mangez, je vous prie, dit Jean de Paris au roi d'Espagne émerveillé.

Lorsque la collation fut faite, Jean dit au roi :

— Or sus, allons où il vous plaît que j'aille!

Le roi d'Espagne et lui se prirent par la main et ils se mirent incontinent en route.

CHAPITRE XXXI

Comment Jean de Paris alla au palais du roi d'Espagne, et comment, une fois arrivé, il s'assit au plus haut lieu de la salle avec la belle pucelle Anne.

Quand Jean de Paris et le roi d'Espagne furent devant la porte, Jean dit au capitaine de la garde qu'il ne menât avec lui que les barons et les cent hommes de son habit; et aussitôt ledit capitaine se mit en avant avec ses gens pour faire la voie, car grande était la foule par les rues pour voir passer Jean de Paris.

Les dames et les seigneurs restés au palais, en attendant si longtemps les deux rois, s'étaient sentis déconfortés et chagrins.

— Il ne voudra pas venir! Il ne viendra pas! murmuraient-ils, dépités.

Mais le réconfort leur revint quand ils avisèrent accourir vers eux un chevalier qui leur cria :

— Sus! apprêtez-vous! car voici venir les plus belles gens et les mieux en point qui jamais furent sur terre!...

Pour lors, grand remue-ménage et grande émotion dans le palais. La belle pucelle Anne, surtout, ne savait plus où elle en était, et son trouble était extrême.

Le roi d'Aragon prit la reine d'Espagne, le roi de Navarre prit la princesse Anne, le roi de Portugal prit la reine d'Aragon, les autres princes prirent chacun sa dame, se mirent en ordonnance, et tous s'en allèrent aux fenêtres du palais, pour voir venir de loin Jean de Paris, le tant désiré.

Les uns disaient :

— Ne voyez-vous point celui qui marche fièrement en tête, mené par le roi d'Espagne et par le roi d'Angleterre?... Certes, il faut qu'il soit homme de grande noblesse pour en agir ainsi!...

Les autres répondaient :

— De grande noblesse, non; mais c'est parce qu'il se sent le plus fort qu'il a ce haut courage, ainsi qu'il arrive toujours...

— Par mon Dieu! murmurait la gente pucelle Anne, la fierté qu'il montre lui sied à merveille, car c'est un vrai miroir de beauté!...

Pendant qu'ils devisaient ainsi les uns et les autres, les gardes de Jean de Paris entrèrent tous ensemble dans la salle, saluèrent la compagnie, et s'en allèrent se ranger à part dans un coin, de façon que, quoiqu'ils fussent plus nombreux, ils semblaient ne pas tenir plus de place que quarante.

Jean de Paris entra à son tour, en compagnie du roi d'Espagne et du roi d'Angleterre, et les seigneurs et les demoiselles qui étaient là, attendant sa venue, s'empressèrent d'aller au-devant de lui.

Jean salua courtoisement le roi d'Aragon, le roi de Navarre et le roi de Portugal; puis il ôta son chapeau et baisa les deux reines. Après cela, il prit la belle pucelle Anne par la main et la baisa doucement aussi en lui disant :

— Je vous remercie, ma sœur, de votre présence.

La belle pucelle rougit et s'inclina.

Jean de Paris reprit, s'adressant à ses barons :

— Allez baiser toutes ces nobles dames, nous irons après nous reposer.

Cela dit, il prit les deux reines par la main, pria le duc de Normandie de lui amener la princesse Anne, et alla s'asseoir au plus noble lieu de la table, au milieu des reines.

— Cousin, ajouta-t-il en s'adressant au duc d'Orléans, amenez-moi ce que je vous ai baillé.

Le duc d'Orléans lui amena la belle pucelle Anne. Lors, Jean de Paris dit à voix haute :

— Messeigneurs, prenez place, car nous avons pris la nôtre!...

CHAPITRE XXXII

Comment Jean de Paris, ayant pris place avec la belle pucelle Anne à ses côtés, commença à deviser avec elle.

Bientôt après, Jean de Paris, ayant ainsi pris place et ayant à ses côtés la belle princesse d'Espagne, commença à deviser doucement avec elle, et tous les rois, princes et grandes dames s'approchèrent du plus près qu'ils purent pour mieux les entendre.

— Sire, dit la pucelle à Jean de Paris, vous avez amené une bien belle armée avec vous... C'est la mieux en point qu'on ait jamais vue en ces contrées...

— Ma mie, répondit Jean de Paris, je l'ai fait pour l'amour de vous.

— Comment, pour l'amour de moi? demanda la pucelle en rougissant beaucoup.

— Je vous le dirai volontiers, ma mie.

— Sire, dites vitement, je vous prie.

— J'ai ouï dire que l'on vous devait combattre demain, et c'est pour cela que je suis venu vous offrir mes gens d'armes, qui ont bonnes et roides lances...

Un bruit de rire se répandit dans toute la salle à ce mot de Jean de Paris; puis chacun se mit à écouter de plus belle.

— Sire, dit la pucelle toute honteuse, je vous remercie de votre offre; mais elle est inutile, car il n'est pas besoin de si grande assemblée...

— Saint Jean! cela est vrai, car ce sera corps à corps et sur un champ de bataille bien étroit!...

Les rires des dames et des seigneurs redoublèrent, et redoubla aussi la rougeur de la belle pucelle.

— Sire, dit le roi de Navarre au roi d'Espagne, c'est là cet homme que mon cousin, votre beau-fils, traitait de folâtre et hors de sens!... Mon cousin avait tort, ce me semble... Jean de Paris parle seulement à mots couverts... Il y a quelque chose à deviner sous ses paroles... Je voudrais bien que vous les lui fissiez expliquer.

— Volontiers, répondit le roi d'Espagne; mais j'ai peur de lui déplaire, car c'est un gentilhomme bien plaisant... Il serait bon de le faire boire...

— Faites-le boire, Sire.

— Certes, je n'y manquerai pas... Seulement, je ne pourrai pas le traiter comme il a fait pour moi... Plût à Dieu que vous eussiez été là, avec le roi d'Angleterre et moi!...

Malgré cela, comme il voulait être agréable à son hôte, et en même temps le faire parler sur son compte, le roi d'Espagne commanda qu'on apportât une collation, qui fut bientôt prête.

Lors, le maître d'hôtel du roi alla vers un des barons de Jean de Paris, lui demandant comment il le ferait boire.

— Attendez, répondit le baron, je vais aller quérir celui qui le sert.

Incontinent, il alla dire au duc de Normandie ce qu'il en était. Le duc appela l'écuyer, lui commanda d'aller prendre les coupes pour servir, et, prenant deux autres écuyers, il s'avança avec eux vers Jean de Paris, coupes en main.

Jean de Paris reçut la sienne, et il ordonna qu'on baillât les deux autres aux deux rois, en disant:

— Buvons tous trois, seigneurs; les autres boiront quand il leur plaira...

Et il vida sa coupe sans plus attendre. Puis il la tendit à la princesse Anne, en lui disant:

— Tenez, belle amie, j'ai bu à vous... Je suis sûr que vous ne me craindrez pas...

— Certes, non, répondit la pucelle, car il n'y a cause de quoi... Je vous remercie.

Les dames et les seigneurs burent aussi, fort émerveillés de voir que Jean de Paris prenait ainsi l'honneur sur tous les rois, qui étaient plus vieux que lui.

Quand la collation fut faite, les princes et les nobles dames se rapprochèrent pour deviser avec lui.

Le roi de Navarre lui demanda:

— Jean de Paris, mon doux ami, que dites-vous de notre nouvelle épousée?

— Certes, répondit Jean, je n'en saurais dire que tout bien tout honneur, car il me semble que Dieu l'a parfaite à son loisir et qu'il n'a rien oublié... Elle n'a besoin que d'un bon officier.

— Quel officier, Sire? demanda la princesse.

— Demandez-le à ces seigneurs présents; peut-être vous le sauront-ils nommer...

— Par ma foi! s'écria le roi de Portugal, vos mots sont si forts à entendre, que nous ne pouvons les expliquer. Dites-nous donc, je vous prie, ce que vous voulez exprimer par un bon officier...

— Vraiment, c'est chose fort aisée à entendre, répondit Jean de Paris. Elle est, je crois, suffisamment pourvue de maîtres d'hôtel, d'écuyers, de secrétaires; mais quand les dames sont loin de leur pays, elles en désirent volontiers souvent avoir des nouvelles, et pour cela ont besoin d'un bon chevaucheur.

En entendant ces paroles, chacun se prit fort à rire, et du meilleur cœur.

— Par Dieu! Sire, s'écria le roi d'Espagne, je vois bien que vous savez ce qu'il faut aux dames; mais avouez qu'il faut toujours gloser et interpréter en vos discours...

CHAPITRE XXXIII

Comment le roi d'Espagne demanda à Jean de Paris l'explication des mots qu'il avait dits au roi d'Angleterre, et comment Jean de Paris la lui donna.

Bientôt après, le roi d'Espagne reprit, s'adressant toujours à Jean de Paris :

— Si je n'avais peur de vous déplaire, je vous demanderais bien l'explication de certains mots que vous avez dits en chemin à mon beau-fils, le roi d'Angleterre.

— Demandez-moi ce qu'il vous plaira, Sire, répondit Jean de Paris, j'y répondrai volontiers, car, de votre part, rien ne me saurait déplaire.

Le roi d'Espagne remercia et reprit :

— A votre congé donc, je vais vous en dire un.

— Lequel ?

— Un jour qu'il pleuvait, vous dites à mon beau-fils que lui, qui était roi, devait faire porter des maisons à ses gens pour les garder de la pluie. N'avez-vous point dit cela au roi d'Angleterre?...

— Je le lui ai dit, en effet.

— Je ne comprends pas bien comment ces maisons-là pourraient aller, et je ne vois pas qui les pourraient porter...

Jean de Paris, là-dessus, se prit à rire et répondit au roi :

— Sire, vous eussiez parfaitement compris, étant sur le lieu même... Car le roi d'Angleterre pouvait bien prendre exemple sur mes gens et sur moi, qui avions manteaux et chaperons à gorge, avec nos housseaux, lesquels nous gardaient à merveille de la pluie. Quand il faisait beau temps, nous les mettions sur nos bahuts... Ce sont là les maisons dont je parlais à votre beau-fils, qui était mouillé, ainsi que ses gens, comme s'ils se fussent plongés dans la rivière.

— Ah ! s'écria le roi d'Espagne, vous dites là vérité.

— Vraiment oui, ajouta le roi de Portugal à l'oreille de ce dernier, et il n'est pas si fou que votre beau-fils nous le donnait à croire... Il a au contraire l'entendement vif et clair de son âge...

Le roi d'Espagne reprit :

— Sire Jean de Paris, je vous demanderais volontiers autre chose, s'il était votre plaisir.

— Il me plaît tout ce qu'il vous plaît, Sire, répondit Jean de Paris. Par ainsi, demandez.

— Eh bien ! continua le roi d'Espagne, un autre jour vous demandâtes à mon beau-fils pourquoi il ne faisait pas porter un pont par ses gens pour passer les rivières. Qu'entendiez-vous donc par là?

— L'explication de ceci est aussi simple que la première, Sire, dit Jean de Paris.

— Mais encore?...

— Un jour, en effet, nous trouvâmes, par deçà de Bayonne, une petite rivière assez creuse, grossie par de précédentes pluies. Le roi d'Angleterre et ses gens, qui étaient mal montés, entrèrent dans l'eau pour passer ; mais un grand nombre d'entre eux se noyèrent à cause de leur mauvaise monture, tandis que je passai tranquillement avec mes hommes qui n'eurent aucun mal... Quand nous fûmes sur l'autre bord, le roi d'Angleterre me fit ses plaintes à propos de ses gens noyés. C'est alors que je lui répondis qu'étant roi et chef d'hommes il devrait bien faire toujours porter avec lui des ponts pour passer les rivières, c'est-à-dire de bons chevaux comme étaient les miens, qui avaient eu à peine le poil mouillé... Je m'imaginais que le roi d'Angleterre avait compris...

— Par Dieu ! s'écria le roi de Portugal, vous lui en baillez bien à comprendre !...

— Voilà deux explications données, reprit le roi d'Espagne ; mais il en reste une troisième. Donnez-nous celle-là, et nous ne vous tourmenterons plus après.

— Sire, répondit Jean de Paris, je vous l'ai déjà dit : tout ce qui vous plaît me plaît... Ne vous gênez donc point.

Pour lors, le roi d'Espagne reprit :

— Eh bien ! sire Jean de Paris, qu'entendiez-vous en disant au roi d'Angleterre que votre feu père était venu en ce pays il y a environ quinze ans, qu'il avait tendu un lacs à une cane, et que votre voyage en ces contrées n'avait d'autre fin que de savoir si cette cane était prise?...

Ici l'attention, qui cependant n'avait pas fait faute à Jean de Paris, redoubla encore, s'il est possible ; tous les cous se tendirent, toutes les oreilles s'ouvrirent grandes comme des portes charretières. On attendait avec impatience la réponse de Jean de Paris.

Jean de Paris répondit :

— De cela, je ne blâme point le roi d'Angleterre, car c'est assez difficile à comprendre... Toutefois, puisque l'occasion s'en présente, je suis content de vous le déclarer... Entendez donc ce que c'est... Il y a bien environ quinze ans, en effet, que le roi de France, mon feu père, s'en vint en ce pays pour remettre le royaume révolté en votre obéissance, Sire... Quand il eut fait et qu'il s'en voulut retourner chez lui, vous et la reine votre femme vous lui donnâtes la princesse votre fille pour la marier à qui bon lui semblerait, et il vous répondit alors qu'il la marierait avec moi, son fils... Ce sont les lacs... et voici la cane à propos de laquelle j'ai fait exprès le voyage d'Espagne, pour m'assurer si elle était prise ou non, ajouta Jean de Paris en montrant la belle pucelle Anne, tout émue et rougissante.

Et aussitôt, au milieu de l'étonnement général, il rebrassa sa robe, qui était par dedans d'un velours bleu semé de belles fleurs de lis d'or.

Aussitôt aussi, le roi d'Espagne, la reine sa femme, et la princesse leur fille, se jetèrent à ses pieds, disant :

— O puissant roi, Dieu permette que vous nous pardonniez notre offense !... Car tout ce que vous venez de dire est vrai, nous le savons, ainsi que

la plupart de nos barons qui sont ici. Je serai content d'en recevoir telle punition qu'il vous plaira d'ordonner... Quant à ce qui est de notre fille, je sais bien qu'elle n'est pas digne d'être conjointe avec vous; aussi, tout ce que j'ose vous demander, Sire, c'est de la prendre, dès aujourd'hui même, pour la marier à qui vous plaira, et à celui-là je livrerai possession de mon royaume, selon les promesses faites jadis par moi au roi de France, votre défunt père, dont Dieu a l'âme !

Sur ces paroles, le roi Jean se leva, remercia; puis, se tournant vers la belle pucelle, de plus en plus effarouchée, il lui demanda de sa voix la plus douce :

— Ma mie, vous avez entendu ce que votre père et votre mère ont dit... Qu'en dites-vous vous-même, car il s'agit ici de vous et non de nulle autre?... Voulez-vous du roi d'Angleterre pour mari ?

CHAPITRE XXXIV

Comment le roi Jean commanda au duc d'Orléans, au duc de Bourbon et à plusieurs autres de ses barons de rebrasser leurs robes.

Très-haut et puissant seigneur, répondit la belle pucelle, je veux obéir de point en point à la promesse que le roi mon père vous a faite, car les premières promesses sont les meilleures... Par ainsi, donnez-moi, Sire, tel de vos barons que vous voudrez : je serai bien heureuse de l'avoir à mari de votre choix.

— Belle amie, reprit Jean, dites-moi donc lequel d'eux vous voulez, car chacun porte ses armes sous sa robe.

En disant cela, le roi de France fit rebrasser les robes à tous ses barons, qui tous alors se firent ainsi connaître, surtout les plus âgés, comme le duc de Bourbon, le duc d'Orléans et plusieurs autres qui étaient venus en Espagne avec le feu roi.

Jean de Paris demanda derechef à la princesse Anne :

— Avez-vous avisé lequel vous voulez de ceux qui sont ici ? Ou voulez-vous que je vous accorde le temps pour y songer à votre aise?...

— Très-haut Sire, répondit la belle pucelle, il ne m'appartient pas de choisir : celui qui vous plaira me plaira, et j'obéirai avec joie à la promesse que monseigneur mon père fit jadis au vôtre...

— Par Dieu ! vous êtes fine femme ! s'écria le roi Jean. Vous voulez tenir la promesse faite par votre père, pour me faire comprendre que je dois à mon tour tenir la promesse faite par le mien, à savoir que vous seriez ma femme !...

Chacun se mit à rire de bon cœur à cette saillie, excepté pourtant les Anglais, qui ne l'avaient pas à la danse.

Le roi Jean reprit :

— Or çà, par votre foi, voudriez-vous bien être ma femme, si votre père y consentait et que j'y consentisse également ?...

— Sire, répondit la pucelle, c'est là une question où il ne faut point de réponse, car vous savez bien qu'il n'est pas au monde de chose que je désirasse autant...

— S'il en est ainsi, ma mie, je vous promets de vous épouser demain matin, au plaisir de Dieu et de vos amis.

Le roi d'Espagne et la reine sa femme le remercièrent grandement de ce qu'il voulait bien consentir à devenir leur fils.

Les rois d'Aragon, de Portugal et de Navarre lui vinrent demander pardon de ne lui avoir point fait l'honneur qui lui était dû.

— Sire roi d'Angleterre, dit le roi de France, vous n'avez pas le droit d'être mécontent de tout ceci, car votre femme était la mienne il y a déjà quinze ans passés, et je n'ai pas voulu fausser la promesse de feu mon père.

CHAPITRE XXXV

Comment le roi d'Angleterre s'en alla de Burgos, courroucé contre le roi de France, qui lui avait enlevé celle qui lui tenait le cœur et la pensée.

Fort vexé des paroles du roi de France, au lieu de répondre courtoisement et de prouver à son rival qu'il savait accepter joyeusement un échec, surtout mérité par son âge et par son train, le roi d'Angleterre s'en alla sur l'heure même du palais, fort marri de voir que Jean de Paris lui avait enlevé à jamais celle qui lui tenait tant le cœur et la pensée.

Ses gens le suivirent et s'appareillèrent sans plus de retard. Quelques heures après, ils montaient tous à cheval et quittaient Burgos pour n'y plus rentrer.

Après leur départ, la fête commença grande et plantureuse par le palais et par la cité, parce qu'on sut incontinent alors que ce n'était plus le roi d'Angleterre, mais bien le jeune et beau roi de France, qui épousait la jeune et belle princesse Anne.

Le souper fut sans pareil. Il y fut servi de plusieurs entremets qui venaient de la cuisine du roi de France, dans une vaisselle qui fit l'admiration générale.

Chacun était joyeux, et la gente pucelle plus joyeuse encore que quiconque.

Au lendemain matin, le roi de France lui envoya de riches bagues, de la vaisselle d'or à plein buffet, un autre buffet de vaisselle d'argent, et un pavillon de fleurs de lis, chargé de pierreries éblouissantes, le plus merveilleux qu'on eût jamais vu ! Puis, de sa part, arrivèrent vers elle ses taillandiers pour lui faire des habillements à la mode de France, à elle ainsi qu'à ses demoiselles.

Finalement, Jean de Paris n'oublia rien de ce qui devait encore relever son mérite et aussi la beauté de la pucelle qu'il allait prendre à femme.

CHAPITRE XXXVI

Comment le roi de France épousa la fille du roi d'Espagne en grand triomphe et en grand honneur, à la joie de tout un chacun.



int le jour où les noces devaient avoir lieu. Jean de Paris et la princesse Anne s'en allèrent à l'église principale de Burgos en grand appareil, et ils s'épousèrent là, à la satisfaction commune et à la leur propre. Le roi de France posa une couronne d'or, du plus haut prix et du plus beau travail, sur la tête de la gente pucelle, en lui disant :

— Princesse, soyez reine; pucelle, devenez femme.

Pour abréger, nous passerons les autres détails de cette noble cérémonie, et nous parlerons du soir de la noce.

A la vesprée, le roi Jean déclara qu'il ne coucherait point au palais, et, à cause de ce, les dames s'en allèrent en son logis avec la mariée.

Quand elles virent toutes les merveilles qui étaient là, elles s'exclamèrent à qui mieux mieux, disant que la princesse était née vraiment sous une heureuse étoile pour avoir eu le bonheur d'épouser un si riche prince, et ajoutant qu'en peu d'heures elle avait fait un beau change.

La gente pucelle était entièrement de leur avis, et il lui semblait qu'elle avait fait un songe, tant elle était joyeuse de son nouvel état. En songeant que d'un roi vieux et laid elle était passée à un roi jeune et beau, elle ne se sentait pas d'aise et ne savait plus quelle contenance tenir.

Pendant que ses femmes la déshabillaient, le roi Jean arriva avec noble compagnie.

— Ma mie, lui demanda-t-il doucement, ne vous déplait-il pas d'avoir laissé le palais de votre père, le roi d'Espagne, pour mon logis de voyageur?...

— Certes, monseigneur, répondit-elle, il ne faut pas me demander cela, car je n'eus jamais joie si parfaite que depuis que je me trouve céans... Et d'ailleurs, le palais de mon père n'est pas à comparer avec votre logis... D'ailleurs aussi, Sire, je vous aime mieux que tout le reste du monde, et ce que je vois de plus merveilleux céans, ce ne sont pas les innumérables richesses qui s'y trouvent, c'est vous-même...

Ce mot plut au roi de France. Il courut accoler la princesse et lui dit :

— Ma mie, ce mot ne sera pas oublié.

Puis il ajouta :

— Or çà, que donnerez-vous à ces belles dames et à ces belles demoiselles qui ont pris tant de peine pour vous?...

— Monseigneur, répondit la pucelle, je ne sais.

Le roi de France reprit :

— Vous voyez là ces six coffres remplis de bagues et de drap d'or? videz-les entre les mains de qui vous voudrez, car ils ont été apportés pour cela faire.

La princesse s'agenouilla et remercia très-humblement son seigneur et mari. Mais lui, la relevant aussitôt, lui dit :

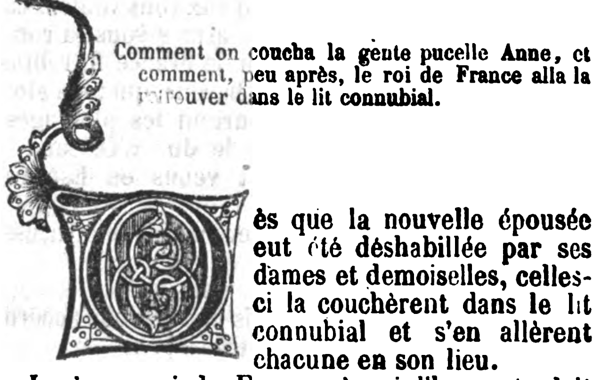
— Ma mie, ce n'est pas ainsi que vous me devez parler désormais, puisque vous êtes ma femme et que je suis votre mari : c'est d'égal à égal que vous me devez traiter.

— Ce n'est pas raison, Sire, fit observer la reine d'Espagne, mère de la princesse Anne. Elle n'est point votre pareille du tout...

— Je le veux ainsi, répliqua le roi de France.

Et il pria de nouveau la nouvelle épousée de distribuer à ses dames et demoiselles le contenu des six coffres, bagues et joyaux, draps d'or et de soie; ce dont furent grandement joyeuses lesdites dames et demoiselles, comme il vous est bien loisible de l'imaginer.

CHAPITRE XXXVII



Comment on coucha la gente pucelle Anne, et comment, peu après, le roi de France alla la retrouver dans le lit connubial.

ès que la nouvelle épousée eut été déshabillée par ses dames et demoiselles, celles-ci la couchèrent dans le lit connubial et s'en allèrent chacune en son lieu.

Le jeune roi de France, à qui l'heure tardait grandement, ne fut pas long à se déshabiller lui-même. Bientôt il se glissa auprès de celle qu'il aimait par-dessus toutes les créatures, et vraiment il n'avait pas tort, car c'était la plus belle, la plus douce et la mieux morigénée qui fût en tout le monde.

Grande joie s'entre-firent les deux royaux amants; beaux passe-temps eurent-ils durant la mi-nuit, passe-temps plaisants comme vous en avez, vous



autres jeunes gens, lorsque vous pouvez tenir entre vos bras quelque belle jeune fille que vous aimez.

Cette nuit-là, la jeune princesse Anne devint grosse d'un beau fils, qui fut plus tard roi de France.

Le lendemain de cet amoureux déduit, si goûté des hommes et si approuvé de Dieu, lorsqu'il est ainsi pris, le roi Jean se leva et s'en alla rire et deviser avec ses barons, qui partagèrent volontiers son bonheur par le récit qu'il leur en fit; car ils estimaient fort leur seigneur, qui les conduisait si honnêtement et si honorablement.

Les dames ne tardèrent pas à venir voir la nouvelle reine, qui leur fit à toutes bel accueil, et elles s'apprêtaient à l'habiller comme elles l'avaient fait la veille, lorsque vint un maître taillandier du roi, qui leur dit :

— Mesdames, ne vous déplaise, laissez là cet accoutrement à la mode de votre pays; madame la reine de France doit être habillée désormais à la mode française.

— Mon ami, répondit la jeune reine au taillandier, faites donc vitement et habillez-moi ainsi que vous dites, car bonne Française suis et serai tout mon vivant.

CHAPTRE XXXVIII

Comment les couturiers et les taillandiers du roi Jean habillèrent la nouvelle reine à la mode de France.



Bientôt vinrent taillandiers et couturiers, de la part du roi Jean, pour mettre la nouvelle reine bien en point et en grande diligence. Ils la vêtirent d'une riche cotte de drap d'or cramoisi, et par-dessus d'une robe de velours semé de fleurs de lis d'or, si mignonne et si avenante, qu'avec la propre beauté qu'elle avait déjà elle-même, Anne semblait plutôt une personne divine qu'une personne humaine.

Puis, ils lui ornèrent la tête et le cou. En la tête, ils mirent un atour somptueux, au cou, un collier d'or, de rubis et de diamants, au milieu duquel était placée une grosse escarboucle qui rendait une éblouissante lumière.

Pendant qu'on l'habillait ainsi, vinrent les rois d'Espagne, de Portugal, de Navarre et d'Aragon, qui saluèrent le jeune roi de France et ses barons, et lui demandèrent comment il était.

Le roi Jean répondit :

— Je me porte bien et votre fille aussi, sire roi d'Espagne.

— Nous irons la voir, avec votre permission, dirent les quatre rois.

— J'irai donc avec vous, messeigneurs, pour entendre ce qu'elle vous pourra dire.

Et, en effet, tous entrèrent en la chambre où se tenait la nouvelle reine de France, à qui ils firent la révérence.

Quand ils lui eurent ainsi fait la révérence, la jeune reine de France leur rendit leur salut et leur fit bon accueil, comme il convenait bien.

Ils furent tous quatre ébahis de la voir accoutrée en si riche état, et le roi de Navarre lui dit en riant :

— Comment, ma cousine, les fleurs de lis vous sont poussées sur le corps?...

— Oui, beau cousin, répondit gentiment la nouvelle reine de France; mais il y en a encore plus par dedans que par-dessus, lesquelles jamais ne se faneront...

Le roi Jean, sans en faire semblant, fut très-joyeux de cette réponse. Il donna de riches dons à l'Église, au roi et à la reine d'Espagne, aux rois d'Aragon, de Portugal et de Navarre, ainsi qu'à leurs femmes et à tous les chevaliers. Le bonheur le rendait magnifique; sa main s'ouvrait aussi large que son cœur, et chacun, alors, chantait ses louanges et le tenait pour le meilleur prince du monde, parce qu'il en était le plus heureux et le plus riche.

CHAPITRE XXXIX ET DERNIER

Comment le roi Jean demanda congé à son beau-père et à sa belle mère, pour s'en retourner, et comment la reine, sa femme, et lui quittèrent l'Espagne et revinrent en France.

Après que les fêtes des noces furent passées, le roi de France s'en vint vers le roi d'Espagne et lui dit :

— Beau-père, et vous, belle-mère, j'ai mon royaume à gouverner, et ce n'est pas petite charge, surtout ayant présentement avec moi la plupart de mes barons. J'ai laissé là-bas ma mère seule, et elle a grand désir de me revoir. Par ainsi, je viens vous prier de me donner conge ed vous quitter. Pour ce qui est de votre fille, ma mi, je n'ose vous demander licence de l'emmener, de crainte de vous déplaire; si c'est votre plaisir qu'elle demeura' je vous la recommande. Je lui laisserai son etat comme il appartient à une telle reine, car je ne veux pas qu'elle dépense un denier de vos biens. Je vous recommande également de bien traiter vos peuples et de vous garder de les opprimer ; ils prieront Dieu pour vous.

Comme il disait ces paroles, la jeune reine fondait en chaudes larmes, voyant qu'elle allait rester et que son ami allait partir.

Le roi d'Espagne répondit au roi Jean :

— Mon fils, puisqu'il vous a plu de me faire cet

bonneur de prendre ma fille à femme, je vous prie de ne pas me la laisser, car elle ne pourrait demeurer ici sans vous... Avant de l'emmener, Sire, je vous supplie également de vouloir bien commettre tels gouverneurs qu'il vous plaira à la garde de ce royaume, qui est présentement le vôtre.

— Monseigneur, s'empressa de dire le roi de France, que me dites-vous donc là?... Je vous prie, moi, de ne m'en plus parler, car de ce royaume et du mien, vous pourrez faire à votre volonté tant que vous vivrez... Ce n'est pas la possession de votre royaume qui m'a ému et fait venir de Paris, croyez-le bien, c'est la bonne renommée de votre fille. Puisque votre plaisir est que je l'emmène, je serai très-joyeux qu'elle veuille consentir à se laisser emmener par moi...

La belle reine de France, entendant cela, se jeta aux genoux du roi Jean, en lui disant :

— Ah! monseigneur, pourquoi demandez-vous mon consentement?... je n'en ai point d'autre que le vôtre, vous le savez bien, et vous ne pourriez vouloir chose qui ne me plût... Emmenez-moi donc, Sire, ou demeurez céans avec moi... Où vous irez, j'irai; où vous serez, je serai. Vous êtes ma vie et mon soleil, et si vous vous retiriez de moi, je mourrais!...

Ils parlèrent longuement ensemble de toutes ces choses, et, finalement, ils prirent congé les uns des autres, après force pleurs et regrets.

Le jeune roi de France et sa belle épousée quittèrent donc Burgos, traversèrent l'Espagne et s'en revinrent à petites journées en France, où chacun les reçut en grand triomphe, dans toutes les villes, cités et châteaux où ils s'arrêtèrent. Puis, ils arrivèrent à Paris, où on leur fit une fête qu'il serait trop long de vous raconter.

Ils demeurèrent ainsi en France durant six mois, au bout desquels ils retournèrent en Espagne, où la reine ne tarda pas à accoucher d'un beau fils. Cinq ans après, elle accoucha d'un second enfant, lequel fut roi de France après son père, qui longuement vécut et tint son royaume en bonne paix et en bonne union.

Puis elle et lui, le roi et la reine, trépassèrent de ce monde pour aller en la gloire éternelle du Paradis, où je prie Dieu qu'il nous donne la grâce de parvenir.

Amen!

MICROMÉGAS

CHAPITRE PREMIER

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.

Dans une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius, il y avait un jeune homme de beaucoup d'esprit, que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmilière; il s'appelait Micromégas, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieues de haut : j'entends par huit lieues, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques géomètres, gens toujours utiles au public, prendront sur-le-champ la plume, et trouveront que, puisque M. Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres citoyens de la terre nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt et un millions six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature. Les États de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Moscovie ou de la Chine, ne sont qu'une très-faible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres.

La taille de Son Excellence étant de la hauteur que j'ai dite tous nos sculpteurs et tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir sans peine cinquante mille pieds de roi de tour; ce qui fait une très-jolie proportion. Son nez étant le tiers de son beau visage, et son beau visage étant la septième partie de la hauteur de son beau corps, il faut avouer que le nez du Sirien a six mille trois cent trente-trois pieds de roi, plus une fraction : ce qui était à démontrer.

Quant à son esprit, c'est un des plus cultivés que nous ayons; il sait beaucoup de choses, il en a inventé quelques-unes. Il n'avait pas encore deux cent cinquante ans, et il étudiait, selon la coutume, au collége le plus célèbre de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'Euclide. C'est dix-huit de plus que Blaise Pascal, lequel, après en avoir deviné trente-deux en se jouant, à ce que dit sa sœur, devint depuis un géomètre assez médiocre et un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre cent cinquante ans, au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui se dérobent aux microscopes ordinaires; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires.

Le muphti de son pays, grand vétillard, et fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes, malsonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, et le poursuivit vivement : il s'agissait de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius était de même nature que celle des colimaçons. Micromégas se défendit avec esprit; il mit les femmes de son côté; le procès dura deux cent vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des jurisconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries et de petitesses. Il fit une chanson fort plaisante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarrassa guère, et il se mit à voyager de planète en planète, pour achever de se former *l'esprit et le cœur*, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline seront sans doute étonnés des équipages de là-haut : car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au delà de nos nuages. Notre voyageur connaissait parfaitement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives. Il s'en servait si à propos, que, tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de

globe en globe, lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps, et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicaire Derham (1) se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise! mais Micromégas était sur les lieux, c'est un bon observateur, et je ne veux contredire personne. Micromégas, après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitants, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages. Car enfin Saturne n'est guère que neuf cents fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu près comme un musicien italien se met à rire de la musique de Lulli, quand il vient en France. Mais, comme le Sirien avait un bon esprit, il comprit bien vite qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait, à la vérité, rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que Micromégas eut un jour avec M. le secrétaire.

CHAPITRE II

Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

Après que Son Excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage :

— Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée.

— Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs...

— Ah! dit l'autre, laissez là votre parterre.

— Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures...

— Eh! qu'ai-je à faire de vos brunes? dit l'autre.

— Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits...

— Eh non! dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons?

— Pour vous plaire, répondit le secrétaire.

— Je ne veux point qu'on me plaise, répondit Micromégas; je veux qu'on m'instruise. Commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens?

— Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien ; et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au delà de nos besoins; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés ; et, malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer.

— Je le crois bien, dit Micromégas : car dans notre globe nous avons près de mille sens ; et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé : j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous, j'en ai vu de fort supérieurs; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné des nouvelles positives de ce pays-là.

Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais, après beaucoup de raisonnements fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits.

— Combien de temps vivez-vous? dit le Sirien.

— Ah! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne.

— C'est tout comme chez nous, dit le Sirien : nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature.

— Hélas! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil. (Cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi, je n'ose faire aucuns projets; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. Je suis honteux, surtout devant vous, de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui repartit :

— Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre; mais vous savez trop bien que, quand il faut rendre son corps aux éléments et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir, quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus longtemps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'Auteur de la nature. Il a ré-

(1) Savant Anglais, auteur de la *Théologie astrologique*, et de quelques autres ouvrages qui ont pour objet de prouver l'existence de Dieu par le détail des merveilles de la nature.

pandu sur cet univers une profusion de variétés avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensants sont différents, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La matière est partout étendue, mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière?

— Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourrait subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité et le reste.

— Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le Créateur avait sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions. Votre globe est petit, vos habitants le sont aussi; vous avez peu de sensations; votre matière a peu de propriétés: tout cela est l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur est votre soleil, bien examiné?

— D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien; et, quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs.

— Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux que j'ai approchés, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres.

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent et qui pensent, les êtres pensants qui n'ont point d'étendue, ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le Sirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savaient et beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.

CHAPITRE III

Voyage des deux habitants de Sirius et de Saturne.

Nos deux philosophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmosphère de Saturne avec une fort jolie provision d'instruments de mathématiques, lorsque la maîtresse du Saturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ses remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que six cent soixante toises, mais qui réparait par bien des agréments la petitesse de sa taille.

— Ah! cruel! s'écriait-elle, après t'avoir résisté quinze cents ans, lorsque enfin je commençais à me rendre, quand j'ai à peine passé cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour: si tu étais un vrai Saturnien, tu serais fidèle. Où vas-tu courir? que veux-tu? Nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant. Voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne.

Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il était; et la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit-maître du pays.

Cependant, nos deux curieux partirent; ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe; de là ils allèrent aisément de lune en lune. Une comète passait tout auprès de la dernière; ils s'élancèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instruments. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets, qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de... qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité et cette bonté qu'on ne saurait assez louer. Aussi, je lui promets un long article dans la première édition qu'on fera de Moréri, et je n'oublierai pas surtout messieurs ses enfants, qui donnent une si grande espérance de perpétuer la race de leur illustre père.

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe; ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le père Castel écrira, et même assez plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent longtemps, et ne trouvèrent rien. Enfin, ils aperçurent une petite lueur: c'était la terre. Cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter; cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et, trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept, nouveau style.

CHAPITRE IV

Ce qui leur arrive sur le globe de la terre.



Une fois reposés, ils mangèrent à leur déjeuner deux montagnes, que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien et de ses gens étaient d'environ trente mille pieds de roi; le nain de Saturne, dont la taille n'était que de mille toises, suivait de loin en haletant : or, il fallait qu'il fît environ douze pas, quand l'autre faisait une enjambée; figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très-petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures. Le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare, presque imperceptible pour eux, qu'on nomme la *Méditerranée*, et cet autre petit étang, qui, sous le nom du *grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'il purent en allant et en revenant dessus et dessous pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tâtèrent partout; mais, leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitants de ce globe avons l'honneur d'exister.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première raison était qu'il n'avait vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'était raisonner assez mal. — Car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très-distinctement; concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas ?

— Mais, dit le nain, j'ai bien tâté.

— Mais répondit l'autre, vous avez mal senti.

— Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme si ridicule ! tout semble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va droit fil, ces étangs qui ne sont ni ronds, ni carrés, ni ovales, ni sans aucune forme régulière; tous ces petits grains pointus dont ce petit globe est hérissé et qui m'ont écorché les pieds? (Il voulait parler des montagnes.) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux pôles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles sont nécessairement incultes? En vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paraît que des gens de bon sens ne voudraient pas y demeurer.

— Eh bien ! dit Micromégas, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Eh ! c'est peut-être pour cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété?

Le Saturnien répliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini si par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamants. Les diamants tombèrent; c'étaient de jolis petits carats assez inégaux, dont les plus gros pesaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns ; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamants, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellents microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle, et Micromégas en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étaient excellents; mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il fallait s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuait entre deux eaux sur la mer Baltique : c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement, et, la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au Sirien, qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitants de notre globe.

Le Saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vite qu'il ne l'était que par des baleines, et, comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son origine, son mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté.

Micromégas y fut fort embarrassé ; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une âme fût logée là.

Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope ils aperçurent quelque chose d'aussi gros qu'une baleine qui flottait sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenait du cercle populaire, sous lequel ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua aux côtes de Bothnie et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver ; mais on ne sait jamais en ce monde le dessous des cartes.

Je vais conter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien, ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

CHAPITRE V

Expériences et raisonnements des deux voyageurs.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et, avançant deux doigts et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs et le mit encore sur son ongle sans le trop presser, de peur de l'écraser.

— Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne.

Le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas et se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs secteurs, deux filles lapones, et descendent sur les doigts du Sirien.

Ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts : c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index. Il jugea, par ce picotement, qu'il était sorti quelque chose du petit animal qu'il tenait, mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope, qui faisait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes.

Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importants de faire ici une petite remarque avec moi : c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure qu'en ferait sur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu près la six cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourrait tenir la terre dans sa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres; et il se peut très-bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances : or, concevez, je vous prie, ce qu'elles penseraient de ces batailles qui font gagner au vainqueur un village pour le perdre ensuite.

Je ne doute pas que, si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits.

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius pour apercevoir les atomes dont je viens de parler? Quand Leuwenhoeck et Hartsoëker virent les premiers ou crurent voir la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas, à beaucoup près, une si étonnante découverte.

Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations! comme il s'écria! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage!

— Je les vois, disaient-ils tous deux à la fois; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent.

En parlant ainsi, les mains leur tremblaient par le plaisir de voir des objets si nouveaux et par la crainte de les perdre.

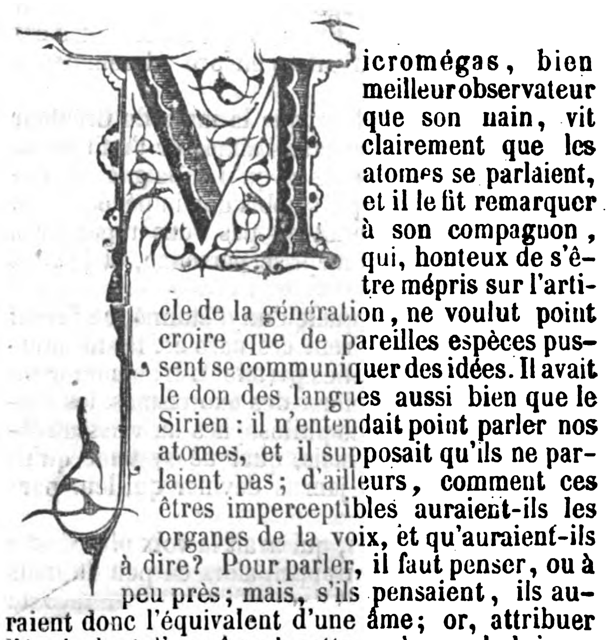
Le Saturnien, passant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut apercevoir qu'ils travaillaient à la propagation.

— Ah! disait-il, j'ai pris la nature sur le fait (1).

Mais il se trompait sur les apparences; ce qui n'arrive que trop, soit qu'on se serve ou non du microscope.

CHAPITRE VI

Ce qui leur arriva avec les hommes.



Micromégas, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parlaient, et il le fit remarquer à son compagnon, qui, honteux de s'être mépris sur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues aussi bien que le Sirien : il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas; d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire? Pour parler, il faut penser, ou à peu près; mais, s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une âme; or, attribuer l'équivalent d'une âme à cette espèce, cela lui paraissait absurde.

— Mais, dit le Sirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils faisaient l'amour; est-ce que vous croyez qu'on puisse faire l'amour sans penser et sans proférer quelque parole, ou du moins sans se faire

(1) Expression heureuse et plaisante de Fontenelle, en rendant compte de quelques observations d'histoire naturelle.



entendre? Supposez-vous, d'ailleurs, qu'il soit plus difficile de produire un argument qu'un enfant? Pour moi, l'un et l'autre me paraissent de grands mystères.

— Je n'ose plus ni croire ni nier, dit le nain; je n'ai plus d'opinion; il faut tâcher d'examiner ces insectes, nous raisonnerons après.

— C'est fort bien dit, reprit Micromégas.

Et aussitôt il tira une paire de ciseaux, dont il se coupa les ongles, et, d'une rognure de l'ongle de son pouce, il fit sur-le-champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence enveloppait le vaisseau et tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle; de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoique avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque instant. Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens; ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable.

Vous croyez bien que le Sirien et son nain brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes; le nain craignait que sa voix de tonnerre, et surtout celle de Micromégas, n'assourdît les mites sans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaisseau.

Le Sirien tenait le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur un ongle; il baissait la tête et parlait bas. Enfin, moyennant toutes ces précautions et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours :

— Insectes invisibles, que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets qui semblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour; mais je ne méprise personne, et je vous offre ma protection.

Si jamais il y eut quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, et les philosophes du vaisseau firent des systèmes; mais, quelque système qu'ils fissent, il ne purent jamais deviner qui leur parlait.

Le nain de Saturne, qui avait la voix plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avaient affaire. Il leur raconta el voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était M. Micromégas, et, après les avoir plaints d'être si petits, il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement; ce qu'ils faisaient dans un globe qui paraissait appartenir à des baleines; s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une âme, et cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe, plus hardi que les autres et choqué de ce qu'on doutait de son âme, observa l'interlocuteur avec des pinnules braquées sur un quart de cercle, fit deux stations, et à la troisième il parla ainsi :

— Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, que vous êtes un...

— Mille toises! s'écria le nain; juste ciel! d'où peut-il savoir ma hauteur? Mille toises! il ne se trompe pas d'un pouce; quoi! cet atome m'a mesuré! il est géomètre, il connaît ma grandeur; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microscope, je ne connais pas encore la sienne!

— Oui, je vous ai mesuré, dit le physicien, et je mesurerai bien encore votre grand compagnon.

La proposition fut acceptée; Son Excellence se coucha de son long, car, s'il se fût tenu debout, sa tête eût été trop au-dessus des nuages. Nos philosophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur Swift nommerait, mais que je me garderai bien d'appeler par son nom, à cause de mon grand respect pour les dames. Puis, par une suite de triangles liés ensemble, il conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt-cinq mille pieds de roi.

Alors Micromégas prononça ces paroles :

— Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. O Dieu! qui avez donné une intelligence à des substances qui paraissent si méprisables, l'infiniment petit vous coûte aussi peu que l'infiniment grand, et s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvrirait le globe où je suis descendu.

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvait en toute sûreté croire qu'il est en effet des êtres intelligents beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que Swammerdam a découvert, et ce que Réaumur a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes.

Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas parla ainsi :

CHAPITRE VII

Conversation avec les hommes.

— O atomes intelligents, dans qui l'Etre éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe : car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici, sans doute.



A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux.

— Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial.

Le Sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux.

— Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue grand comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fétu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit; et presque aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

— Ah! malheureux! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules.

— Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance, les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui, ensuite, en font remercier Dieu solennellement.

Le voyageur se sentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnants contrastes.

— Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez.

— Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres; nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas.

Il prit aussitôt fantaisie au Sirien et au Saturnien d'interroger ces atomes pensants, pour savoir les choses dont ils convenaient.

— Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la Canicule à l'étoile des Gémeaux?

Ils répondirent tous à la fois:

— Trente-deux degrés et demi.

— Combien comptez-vous d'ici à la lune?

— Soixante demi-diamètres de la terre en nombre rond.

— Combien pèse votre air?

Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or de ducat.

Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers ces mêmes gens auxquels il avait refusé une âme un quart d'heure auparavant.

Enfin Micromégas leur dit:

— Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que votre âme, et comment vous formez vos idées.

Les philosophes parlèrent tous à la fois comme auparavant; mais ils furent tous de différents avis. Le plus vieux citait Aristote; l'autre prononçait le nom de Descartes; celui-ci, de Malebranche; cet autre, de Leibnitz; cet autre, de Locke. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance:

— L'âme est une entéléchie, et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est. C'est ce que déclare expressément Aristote, page 633 de l'édition du Louvre.

Il cita le passage.

— Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant.

— Ni moi non plus, dit la mite philosophique.

— Pourquoi donc, reprit le Sirien, citez-vous un certain Aristote en grec?

— C'est, répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le Cartésien prit la parole et dit:

— L'âme est un esprit pur qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sortant de là, est obligé d'aller à l'école et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien su, et qu'elle ne saura plus.

— Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fût si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit?

— Que me demandez-vous là? dit le raisonneur; je n'en ai point d'idée; on dit que ce n'est pas la matière.

— Mais sais-tu au moins ce que c'est que la matière?

— Très-bien, lui répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, est d'une telle forme, a ses trois dimensions, elle est pesante et divisible.

— Eh bien! dit le Sirien, cette chose, qui te paraît être divisible, pesante et grise, me diras-tu bien ce que c'est? Tu vois quelques attributs; mais le fond de la chose, le connais-tu?

— Non, dit l'autre.

— Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière.

Alors M. Micromégas, adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son âme, et ce qu'elle faisait.

— Rien du tout, dit le philosophe malebranchiste; c'est Dieu qui fait tout pour moi; je vois

tout en lui, je fais tout en lui; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle.

— Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius.

— Et toi, mon ami, dit-il à un Leibnitzien qui était là, qu'est-ce que ton âme?

— C'est, répondit le Leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne; ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne pendant que mon corps montre l'heure; ou bien mon âme est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir. Tout cela est clair.

Un petit partisan de Locke était là tout auprès; et quand on lui eut enfin adressé la parole :

— Je ne sais pas, dit-il, comment je pense; mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes, c'est de quoi je ne doute pas; mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière, c'est de quoi je doute fort. Je révère la puissance éternelle; il ne m'appartient pas de la borner, je n'affirme rien; je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense.

L'animal de Sirius sourit; il ne trouva pas celui-là le moins sage, et le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke sans l'extrême disproportion. Mais il y avait là, par malheur, un petit animalcule en bonnet carré, qui coupa la parole à tous les autres animalcules philosophes; il dit qu'il savait tout le secret, que tout cela se trouvait dans la *Somme de saint Thomas*. Il regarda de haut en bas les deux habitants célestes; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme.

A ce discours, nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon Homère, est le partage des dieux; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et, dans ces convulsions, le vaisseau que le Sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du Saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent longtemps; enfin ils retrouvèrent l'équipage et le rajustèrent fort proprement.

Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que, dans ce livre, ils verraient le bout des choses. Effectivement, il leur donna ce volume avant son départ; on le porta à Paris à l'Académie des sciences; mais, quand le vieux secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc :

— Ah! dit-il, je m'en étais bien douté.

FIN DE MICROMÉGAS.

LE TAUREAU BLANC

ROMAN SYRIAQUE

CHAPITRE PREMIER. — Comment la princesse Amaside rencontra un bœuf.

La jeune princesse Amaside, fille d'Amasis, roi de Tanis en Egypte, se promenait sur le chemin de Péluse avec les dames de sa suite. Elle était plongée dans une tristesse profonde; les larmes coulaient de ses beaux yeux. On sait quel était le sujet de sa douleur, et combien elle craignait de déplaire au roi son père par sa douleur même. Le vieillard Mambrès, ancien mage et eunuque des pharaons, était auprès d'elle et ne la quittait jamais. Il la vit naître, il l'éleva, il lui enseigna tout ce qu'il est permis à une belle princesse de savoir des sciences de l'Egypte. L'esprit d'Amaside égalait sa beauté; elle était aussi sensible, aussi tendre que charmante; et c'était cette sensibilité qui lui coûtait tant de pleurs.

La princesse était âgée de vingt-quatre ans; le mage Mambrès en avait environ treize cents. C'était lui, comme on sait, qui avait eu avec le grand Moïse cette dispute fameuse dans laquelle la victoire fut longtemps balancée entre ces deux profonds philosophes. Si Mambrès succomba, ce ne fut que par la protection visible des puissances célestes qui favorisèrent son rival; il fallut des dieux pour vaincre Mambrès. L'âge affaiblit cette tête si supérieure aux autres têtes, et cette puissance qui avait résisté à la puissance universelle; mais il lui resta toujours un grand fonds de raison: il ressemblait à ces bâtiments immenses de l'antique Egypte, dont les ruines attestent la grandeur. Mambrès était encore fort bon pour le conseil; et, quoique un peu vieux, il avait l'âme très-compatissante.

Amasis le fit surintendant de la maison de sa fille; et il s'acquittait de cette charge avec sa sagesse ordinaire ; la belle Amaside l'attendrissait par ses soupirs. « O mon amant! mon jeune et cher amant! s'écriait-elle quelquefois ô le plus grand des vainqueurs, le plus accompli, le plus beau des hommes! quoi! depuis près de sept ans tu as disparu de la terre! quel dieu t'a enlevé à ta tendre Amaside? L'univers aurait célébré et pleuré ton trépas. Tu n'es point mort, les savants

prophètes de l'Egypte en conviennent; mais tu es mort pour moi, je suis seule sur la terre, elle est déserte. Par quel étrange prodige as-tu abandonné ton trône et ta maîtresse? Ton trône! il était le premier du monde, et c'est peu de chose; mais moi, qui t'adore, ô mon cher Na.....! Elle allait achever. — Tremblez de prononcer ce nom fatal, lui dit le sage Mambrès, ancien eunuque et mage des pharaons. Vous seriez peut-être décelée par quelqu'une de vos dames du palais. Elles vous sont toutes très-dévouées, et toutes les belles dames se font sans doute un mérite de servir les passions des belles princesses; mais enfin, il peut se trouver une indiscrète, et même à toute force une perfide. Vous savez que le roi votre père, qui d'ailleurs vous aime, a juré de vous faire couper le cou si vous prononciez ce nom terrible, toujours prêt à vous échapper. Pleurez, mais taisez-vous. Cette loi est bien dure, mais vous n'avez pas été élevée dans la sagesse égyptienne pour ne pas savoir commander à votre langue. Songez qu'Harpocrate, l'un de nos plus grands dieux, a toujours le doigt sur sa bouche. » La belle Amaside pleura, et ne parla plus.

Comme elle avançait en silence vers les bords du Nil, elle aperçut de loin, sous un bocage baigné par le fleuve, une vieille femme couverte de lambeaux gris, assise sur un tertre. Elle avait auprès d'elle une ânesse, un chien, un bouc. Vis-à-vis d'elle était un serpent qui n'était pas comme les serpents ordinaires, car ses yeux étaient aussi tendres qu'animés; sa physionomie était noble et intéressante; sa peau brillait des couleurs les plus vives et les plus douces. Un énorme poisson, à moitié plongé dans le fleuve, n'était pas la moins étonnante personne de la compagnie. Il y avait sur une branche un corbeau et un pigeon. Toutes ces créatures semblaient avoir ensemble une conversation assez animée. « Hélas! dit la princesse tout bas, ces gens-là parlent sans doute de leurs amours, et il ne m'est pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime. »

La vieille tenait à la main une chaîne légère d'acier, longue de cent brasses, à laquelle était attaché un taureau qui paissait dans la prairie. Ce taureau était blanc, fait au tour, potelé, léger même, ce qui est bien rare. Ses cornes étaient d'ivoire. C'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espèce. Celui de Pasiphaé, celui dont Jupiter prit la figure pour enlever Europe, n'approchaient pas de ce superbe animal. La charmante génisse en laquelle Isis fut changée aurait à peine été digne de lui.

Dès qu'il vit la princesse, il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vastes plaines et les fleuves de l'antique Saana, pour s'approcher de la brillante cavale qui règne dans son cœur et qui fait dresser ses oreilles. La vieille faisait ses efforts pour le retenir; le serpent semblait l'épouvanter par ses sifflements; le chien le suivait et lui mordait ses belles jambes; l'ânesse traversait son chemin, et lui détachait des ruades pour le faire retourner; le gros poisson remontait le Nil, et, s'élançant hors de l'eau, menaçait de le dévorer; le bouc restait immobile et saisi de crainte; le corbeau voltigeait autour de la tête du taureau, comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux. La colombe seule l'accompagnait par curiosité, et lui applaudissait par un doux murmure.

Un spectacle si extraordinaire rejeta Mambrès dans ses sérieuses pensées. Cependant, le taureau blanc, tirant après lui sa chaîne et la vieille, était déjà parvenu auprès de la princesse, qui était saisie d'étonnement et de peur. Il se jette à ses pieds, il les baise, il verse des larmes, il la regarde avec des yeux où régnait un mélange inouï de douleur et de joie. Il n'osait mugir, de peur d'effaroucher la belle Amaside. Il ne pouvait parler. Un faible usage de la voix accordé par le ciel à quelques animaux lui était interdit; mais toutes ses actions étaient éloquentes. Il plut beaucoup à la princesse. Elle sentit qu'un léger amusement pouvait suspendre pour quelques moments les chagrins les plus douloureux. Voilà, disait-elle, un animal bien aimable; je voudrais l'avoir dans mon écurie.

A ces mots, le taureau plia les quatre genoux et baisa la terre. « Il m'entend! s'écria la princesse, il me témoigne qu'il veut m'appartenir. Ah! divin mage, divin eunuque, donnez-moi cette consolation, achetez ce beau chérubin; faites le prix avec la vieille, à laquelle il appartient sans doute. Je veux que cet animal soit à moi; ne me refusez pas cette consolation innocente. » Toutes les dames du palais joignirent leurs instances aux prières de la princesse. Mambrès se laissa toucher, et alla parler à la vieille.

Chapitre II. — Comment le sage Mambrès, ci-devant sorcier de Pharaon, reconnut une vieille, et comme il fut reconnu par elle.

« Madame, lui dit-il, vous savez que les filles, et surtout les princesses, ont besoin de se divertir. La fille du roi est folle de votre taureau; je vous prie de nous le vendre, vous serez payée en argent comptant. — Seigneur, lui répondit la vieille, ce précieux animal n'est point à moi. Je suis chargée, moi et toutes les bêtes que vous avez vues, de le garder avec soin, d'observer toutes ses démarches et d'en rendre compte. Dieu me préserve de vouloir jamais vendre cet animal impayable! »

Mambrès, à ce discours, se sentit éclairé de quelques traits d'une lumière confuse qu'il ne démêlait pas encore. Il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention. « Respectable dame, lui dit-il, ou je me trompe, ou je vous ai vue autrefois. — Je ne me trompe pas, répondit la vieille; je vous ai vu, seigneur, il y a sept cents ans, dans un voyage que je fis en Syrie en Egypte, quelques mois après la destruction de Troie, lorsque Hiram régnait à Tyr, et Nephel Kerès sur l'antique Egypte. — Ah! madame, s'écria le vieillard, vous êtes l'auguste pythonisse d'Endor. — Et vous, seigneur, lui dit la pythonisse en l'embrassant, vous êtes le grand Mambrès d'Egypte. — O rencontre imprévue! jour mémorable! décrets éternels! dit Mambrès, ce n'est pas, sans doute, sans un ordre de la Providence universelle que nous nous retrouvons dans cette prairie sur les rivages du Nil, près de

la superbe ville de Tanis. Quoi! c'est vous, madame, qui êtes si fameuse sur les bords de votre petit Jourdain, et la première personne du monde pour faire venir des ombres! — Quoi! c'est vous, seigneur, qui êtes si fameux pour changer les baguettes en serpents, le jour en ténèbres et les rivières en sang! — Oui, madame, mais mon grand âge affaiblit une partie de mes lumières et de ma puissance. J'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc, et qui sont ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. »

La vieille se recueillit, leva les yeux au ciel, puis répondit en ces termes : « Mon cher Mambrès, nous sommes de la même profession; mais il m'est expressément défendu de vous dire quel est ce taureau. Je puis vous satisfaire sur les autres animaux. Vous les reconnaîtrez aisément aux marques qui les caractérisent. Le serpent est celui qui persuada Eve de manger une pomme et d'en faire manger à son mari. L'ânesse est celle qui parla dans un chemin creux à Balaam, votre contemporain. Le poisson, qui a toujours sa tête hors de l'eau, est celui qui avala Jonas il y a quelques années. Ce chien est celui qui suivit l'ange Raphaël et le jeune Tobie dans le voyage qu'ils firent à Ragès en Médie, du temps du grand Salmanazar. Ce bouc est celui qui expie tous les péchés d'une nation; ce corbeau et ce pigeon sont ceux qui étaient dans l'arche de Noé : grand événement, catastrophe universelle, que presque toute la terre ignore encore! Vous voilà au fait. Mais, pour le taureau, vous n'en saurez rien. »

Mambrès écoutait avec respect; puis il dit : « L'Éternel révèle ce qu'il veut et à qui il veut, illustre pythonisse. Toutes ces bêtes, qui sont commises avec vous à la garde du taureau blanc, ne sont connues que de votre agréable nation, qui est elle-même inconnue à presque tout le monde. Les merveilles que vous et les vôtres, et moi et les miens, nous avons opérées, seront un jour un grand sujet de doute et de scandale pour les faux sages. Heureusement, elles trouveront croyance chez les sages véritables qui seront soumis aux voyants dans une petite partie du monde, et c'est tout ce qu'il faut. »

Comme il prononçait ces paroles, la princesse le tira par la manche et lui dit : « Mambrès, est-ce que vous ne m'achèterez pas mon taureau? » Le mage, plongé dans une rêverie profonde, ne répondit rien, et Amaside versa des larmes.

Elle s'adressa alors elle-même à la vieille, et lui dit : « Ma bonne, je vous conjure, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre père, par votre mère, par votre nourrice, qui sans doute vivent encore, de me vendre, non-seulement votre taureau; mais aussi votre pigeon, qui lui parait fort affectionné. Pour vos autres bêtes, je n'en veux point; mais je suis fille à tomber malade de vapeurs si vous ne me vendez ce charmant taureau blanc, qui fera toute la douceur de ma vie. »

La vieille lui baisa respectueusement les franges de sa robe de gaze, et lui dit :

« Princesse, mon taureau n'est point à vendre, votre illustre mage en est instruit. Tout ce que je pourrais faire pour votre service, ce serait de le mener paître tous les jours près de votre palais; vous pourriez le caresser, lui donner des biscuits, le faire danser à votre aise. Mais il faut qu'il soit continuellement sous les yeux de toutes les bêtes qui m'accompagnent et qui sont chargées de sa garde. S'il ne veut point s'échapper, elles ne lui feront point de mal; mais s'il essaye encore de rompre sa chaîne, comme il a fait dès qu'il vous a vue, malheur à lui! je ne répondrais pas de sa vie. Ce gros poisson que vous voyez l'avalerait infailliblement et le garderait plus de trois jours dans son ventre; ou bien ce serpent, qui vous a paru peut-être assez doux et assez aimable, lui pourrait faire une piqûre mortelle. »

Le taureau blanc, qui entendait à merveille tout ce que disait la vieille, mais qui ne pouvait parler, accepta toutes ces propositions d'un air soumis. Il se coucha à ses pieds, mugit doucement, et, regardant Amaside avec tendresse, il semblait lui dire : Venez me voir quelquefois sur l'herbe. Le serpent prit alors la parole et lui dit : « Princesse, je vous conseille de faire aveuglément tout ce que mademoiselle d'Endor vient de vous dire. » L'ânesse dit aussi son mot, et fut de l'avis du serpent. Amaside était affligée que ce serpent et cette ânesse parlassent si bien, et qu'un beau taureau, qui avait les sentiments si nobles et si tendres, ne pût les exprimer.

« Hélas! rien n'est plus commun à la cour, disait-elle tout bas : on y voit tout les jours de beaux seigneurs qui n'ont point de conversation, et des malotrus qui parlent avec assurance. — Ce serpent n'est point un malotru, dit Mambrès; ne vous y trompez pas : c'est peut-être la personne de la plus grande considération. »

Le jour baissait, la princesse fut obligée de s'en retourner, après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure. Ses dames du palais étaient émerveillées, et ne comprenaient rien à ce qu'elles avaient vu et entendu. Mambrès faisait ses réflexions. La princesse, songeant que le serpent avait appelé la vieille demoiselle, conclut au hasard qu'elle était pucelle, et sentit quelque affliction de l'être encore; affliction respectable qu'elle cachait avec autant de scrupule que le nom de son amant.

Chapitre III. — Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent.

La belle princesse recommanda le secret à ses dames sur ce qu'elles avaient vu. Elles le promirent toutes, et, en effet, le gardèrent un jour entier. On peut croire qu'Amaside dormit peu cette nuit. Un charme inexplicable lui rappelait sans cesse l'idée de son beau taureau. Dès qu'elle put être en liberté avec son sage Mambrès, elle lui dit :

« O sage! cet animal me tourne la tête. — Il occupe beaucoup la mienne, dit Mambrès. Je vois clairement que ce chérubin est fort au-dessus de son espèce. Je vois qu'il y a là un grand mystère, mais je crains un événement funeste. Votre père Amasis est violent et soupçonneux; toute cette affaire exige que vous vous conduisiez avec la plus

grande prudence. — Ah! dit la princesse, j'ai trop de curiosité pour être prudente; c'est la seule passion qui puisse se joindre dans mon cœur à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu. Quoi! ne pourrai-je savoir ce que c'est que ce taureau blanc qui excite dans moi un trouble si inouï? — Madame, lui répondit Mambrès, je vous ai avoué déjà que ma science baisse à mesure que mon âge avance; mais je me trompe fort, ou le serpent est instruit de ce que vous avez tant d'envie de savoir. Il a de l'esprit; il s'explique en bons termes; il est accoutumé depuis longtemps à se mêler des affaires des dames.—Ah! sans doute, dit Amaside, c'est ce beau serpent de l'Egypte qui, en se mettant la queue dans la bouche, est le symbole de l'éternité, qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux, et qui l'obscurcit dès qu'il les ferme.— Non, madame. — C'est donc le serpent d'Esculape? — Encore moins. — C'est peut-être Jupiter sous la forme d'un serpent? — Point du tout. — Ah! je vois, c'est votre baguette que vous changeâtes autrefois en serpent? — Non, vous dis-je, madame; mais tous ces serpents-là sont de la même famille. Celui-là a beaucoup de réputation dans son pays; il y passe pour le plus habile serpent qu'on ait jamais vu. Adressez-vous à lui. Toutefois, je vous avertis que c'est une entreprise fort dangereuse. Si j'étais à votre place, je laisserais là le taureau, l'ânesse, le serpent, le poisson, le chien, le bouc, le corbeau et la colombe; mais la passion vous emporte; tout ce que je puis faire est d'en avoir pitié et de trembler. »

La princesse le conjura de lui procurer un tête-à-tête avec le serpent. Mambrès, qui était bon, y consentit; et, en réfléchissant toujours profondément, il alla trouver sa pythonisse. Il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation qu'il la persuada.

La vieille lui dit donc qu'Amaside était la maîtresse; que le serpent savait très-bien vivre; qu'il était fort poli avec les dames; qu'il ne demandait pas mieux que de les obliger, et qu'il se trouverait au rendez-vous.

Le vieux mage revint apporter à la princesse cette bonne nouvelle; mais il craignait encore quelque malheur, et faisait toujours ses réflexions.

« Vous voulez parler au serpent, madame; ce sera quand il plaira à Votre Altesse. Souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter, car tout animal est pétri d'amour-propre, et surtout lui. On dit même qu'il fut chassé autrefois d'un beau lieu par son excès d'orgueil. — Je ne l'ai jamais ouï dire, repartit la princesse. — Je le crois bien, reprit le vieillard. »

Alors il lui apprit tous les bruits qui avaient couru sur ce serpent si fameux.

« Mais, madame, quelque aventure singulière qui lui soit arrivée, vous ne pouvez arracher son secret qu'en le flattant. Il passe dans un pays voisin pour avoir joué autrefois un tour pendable aux femmes; il est juste qu'à son tour une femme le séduise. — J'y ferai mon possible, dit la princesse. »

Elle partit donc avec les dames du palais et le bon mage eunuque. La vieille alors faisait paître le taureau blanc assez loin. Mambrès laissa Amaside en liberté, et alla entretenir sa pythonisse. La dame d'honneur causa avec l'ânesse; les dames de compagnie s'amusèrent avec le bouc, le chien, le corbeau et la colombe. Pour le gros poisson, qui faisait peur à tout le monde, il se replongea dans le Nil par ordre de la vieille.

Le serpent alla aussitôt au-devant de la belle Amaside dans le bocage, et ils eurent ensemble cette conversation :

Le serpent. Vous ne sauriez croire combien je suis flatté, madame, de l'honneur que Votre Altesse daigne me faire. — La princesse. Monsieur, votre grande réputation, la finesse de votre physionomie et le brillant de vos yeux m'ont aisément déterminée à rechercher ce tête-à-tête. Je sais, par la voix publique (si elle n'est point trompeuse), que vous avez été un grand seigneur dans le ciel empyrée. — Le serpent. Il est vrai, madame, que j'y avais une place assez distinguée. On prétend que je suis un favori disgracié : c'est un bruit qui a couru d'abord dans l'Inde. Les brachmanes sont les premiers qui ont donné une longue histoire de mes aventures. Je ne doute pas que des poëtes du Nord n'en fassent un jour un poëme bien bizarre, car, en vérité, c'est tout ce qu'on peut en faire; mais je ne suis pas tellement déchu que je n'aie encore dans ce globe-ci un domaine très-considérable. J'oserais presque dire que toute la terre m'appartient. — La princesse. Je le crois, monsieur, car on dit que vous avez le talent de persuader tout ce que vous voulez, et c'est régner que de plaire. — Le serpent. J'éprouve, madame, en vous voyant et en vous écoutant, que vous avez sur moi cet empire qu'on m'attribue sur tant d'autres âmes. — La princesse. Vous êtes, je le crois, un animal vainqueur. On prétend que vous avez subjugué bien des dames, et que vous commençâtes par notre mère commune, dont j'ai oublié le nom. — Le serpent. On me fait tort : je lui donnai le meilleur conseil du monde. Elle m'honorait de sa confiance. Mon avis fut qu'elle et son mari devait se gorger du fruit de l'arbre de la science. Je crus plaire en cela au maître des choses. Un arbre si nécessaire au genre humain ne me paraissait pas planté pour être inutile. Le maître aurait-il voulu être servi par des ignorants et des idiots? L'esprit n'est-il pas fait pour s'éclairer, pour se perfectionner? Ne faut-il pas connaître le bien et le mal, pour faire l'un et éviter l'autre? Certainement on me devait des remercîments. — La princesse. Cependant, on dit qu'il vous en arriva mal. C'est, apparemment, depuis ce temps-là que tant de ministres ont été punis d'avoir donné de bons conseils, et que tant de vrais savants et de grands génies ont été persécutés pour avoir écrit des choses utiles au genre humain. — Le serpent. Ce sont apparemment mes ennemis, madame, qui vous ont fait ces contes. Ils vont criant que je suis mal en cour. Une preuve que j'y ai un très-grand crédit, c'est qu'eux-mêmes avouent que j'entrai dans le conseil quand il fut question d'éprouver le bonhomme Job, et j'y fus encore appelé quand on prit la résolution de tromper un certain roitelet nommé Achab; ce fut moi seul qu'on chargea de cette commission. — La princesse. Ah! monsieur, je ne crois pas que vous

soyez fait pour me tromper. Mais, puisque vous êtes toujours dans le ministère, puis-je vous demander une grâce? J'espère qu'un seigneur si aimable ne me refusera pas.— LE SERPENT. Madame, vos prières sont des lois. Qu'ordonnez-vous? — LA PRINCESSE. Je vous conjure de me dire ce que c'est que ce beau taureau blanc pour qui j'éprouve dans moi des sentiments incompréhensibles, qui m'attendrissent et qui m'épouvantent. On m'a dit que vous daigneriez m'en instruire.— LE SERPENT. Madame, la curiosité est nécessaire à la nature humaine, et surtout à votre aimable sexe; sans elle on croupirait dans la plus honteuse ignorance. J'ai toujours satisfait, autant que je l'ai pu, la curiosité des dames. On m'accuse de n'avoir eu cette complaisance que pour faire dépit au maître des choses. Je vous jure que mon seul but serait de vous obliger; mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret. — LA PRINCESSE. Ah! c'est ce qui me rend encore plus curieuse. — LE SERPENT. Je reconnais là toutes les belles dames à qui j'ai rendu service. — LA PRINCESSE. Si vous êtes sensible, si tous les êtres se doivent des secours mutuels, si vous avez pitié d'une infortunée, ne me refusez pas. — LE SERPENT. Vous me fendez le cœur : il faut vous satisfaire; mais ne m'interrompez pas. — LA PRINCESSE. Je vous le promets. — LE SERPENT. Il y avait un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé... — LA PRINCESSE. Un jeune roi? beau, fait à peindre, amoureux, aimé! et de qui? et quel était ce roi? quel âge avait-il? où est-il? qu'est-il devenu? où est son royaume? quel est son nom? — LE SERPENT. Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez, quand j'ai commencé à peine! Prenez garde . si vous n'avez pas plus de pouvoir sur vous-même, vous êtes perdue.— LA PRINCESSE. Ah! pardon, monsieur, cette indiscrétion ne m'arrivera plus; continuez, de grâce. — LE SERPENT. Ce grand roi, le plus aimable et le plus valeureux des hommes, victorieux partout où il avait porté ses armes, rêvait souvent en dormant; et, quand il oubliait ses rêves, il voulait que ses mages s'en ressouvinssent, et qu'ils lui apprissent ce qu'il avait rêvé; sans quoi il les faisait tous pendre, car rien n'est plus juste. Or, il y a bientôt sept ans qu'il songea un beau songe dont il perdit la mémoire en se réveillant; et un jeune Juif, plein d'expérience, lui ayant expliqué son rêve, cet aimable roi fut soudain changé en bœuf; car... — LA PRINCESSE. Ah! c'est mon cher Nabu.....

Elle ne put achever; elle tomba évanouie. Mambrès, qui écoutait de loin, la vit tomber, et la crut morte.

CHAPITRE IV. — Comment on voulut sacrifier le bœuf et exorciser la princesse.

Mambrès courut à elle en pleurant. Le serpent est attendri; il ne peut pleurer, mais il siffle d'un ton lugubre, il crie : Elle est morte! L'ânesse répète : Elle est morte! Le corbeau le redit; tous les autres animaux paraissaient saisis de douleur, excepté le poisson de Jonas, qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur, les dames du palais, arrivent, et s'arrachent les cheveux. Le taureau blanc, qui passait au loin, et qui entend leurs clameurs, court au bosquet, et entraîne la vieille avec lui en poussant des mugissements dont les échos retentissent. En vain toutes les dames versaient sur Amaside expirante leurs flacons d'eau de rose, d'œillet, de myrte, de benjoin, de baume de la Mecque, de cannelle, d'amomum, de girofle, de muscade, d'ambre gris : elle n'avait donné aucun signe de vie; mais, dès qu'elle sentit le beau taureau blanc à ses côtés, elle revint à elle, plus fraîche, plus belle, plus animée que jamais. Elle donna cent baisers à cet animal charmant, qui penchait languissamment sa tête sur son sein d'albâtre. Elle l'appelle mon maître, mon roi, mon cœur, ma vie. Elle passe ses bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige. La paille légère s'attache moins fortement à l'ambre, la vigne à l'ormeau, le lierre au chêne. On entendait le doux murmure de ses soupirs, on voyait ses yeux tantôt étincelants d'une tendre flamme, tantôt offusqués par ces larmes précieuses que l'amour fait répandre.

On peut juger dans quelle surprise la dame d'honneur d'Amaside et les dames de compagnie étaient plongées. Dès qu'elles furent rentrées au palais, elles racontèrent toutes à leurs amants cette aventure étrange, et chacune avec des circonstances différentes, qui en augmentaient la singularité, et qui contribuent toujours à la variété de toutes les histoires.

Dès qu'Amasis, roi de Tanis, en fut informé, son cœur royal fut saisi d'une juste colère. Tel fut le courroux de Minos quand il sut que sa fille Pasiphaé prodiguait ses tendres faveurs au père du Minotaure; ainsi frémit Junon lorsqu'elle vit Jupiter son époux caresser la belle vache Io, fille du fleuve Inachus. Amasis fit enfermer la belle Amaside dans sa chambre, et mit une garde d'eunuques noirs à sa porte; puis il assembla son conseil secret.

Le grand mage Mambrès y présidait, mais il n'avait plus le même crédit qu'autrefois. Tous les ministres d'Etat conclurent que le taureau blanc était un sorcier. C'était tout le contraire : il était ensorcelé; mais on se trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates.

On conclut, à la pluralité des voix, qu'il fallait exorciser la princesse et sacrifier le taureau blanc et la vieille.

Le sage Mambrès ne voulut point choquer l'opinion du roi et du conseil C'était à lui qu'appartenait le droit de faire les exorcismes; il pouvait les différer sous un prétexte très-plausible. Le dieu Apis venait de mourir à Memphis : un dieu bœuf meurt comme un autre. Il n'était permis d'exorciser personne en Egypte jusqu'à ce qu'on eût trouvé un autre bœuf qui pût remplacer le défunt.

Il fut donc arrêté dans le conseil qu'on attendrait la nomination qu'on devait faire du nouveau dieu à Memphis.

Le bon vieillard Mambrès sentait à quel péril sa chère princesse était exposée; il voyait quel était son amant. Les syllabes *Nabu*, qui lui étaient

échappées, avaient décelé tout le mystère aux yeux de ce sage.

La dynastie de Memphis appartenait alors aux Babyloniens; ils conservaient ce reste de leurs conquêtes passées, qu'ils avaient faites sous le plus grand roi du monde, dont Amasis était l'ennemi mortel. Mambrès avait besoin de toute sa sagesse pour se bien conduire parmi tant de difficultés. Si le roi Amasis découvrait l'amant de sa fille, elle était morte, il l'avait juré. Le grand, le jeune, le beau roi, dont elle était éprise, avait détrôné son père, qui n'avait repris son royaume de Tanis que depuis près de sept ans qu'on ne savait ce qu'était devenu l'adorable monarque, le vainqueur et l'idole des nations, le tendre et généreux amant de la charmante Amaside. Mais aussi, en sacrifiant le taureau, on faisait mourir infailliblement la belle Amaside de douleur.

Que pouvait faire Mambrès dans des circonstances si épineuses? Il va trouver sa chère nourrissonne au sortir du conseil, et lui dit : « Ma belle enfant, je vous servirai; mais, je vous le répète, on vous coupera le cou si vous prononcez jamais le nom de votre amant! — Ah! que m'importe mon cou, dit la belle Amaside, si je ne puis embrasser celui de Nabucho?... Mon père est un bien méchant homme! non-seulement il refusa de me donner un beau prince que j'idolâtre, mais il lui déclara la guerre; et, quand il a été vaincu par mon amant, il a trouvé le secret de le changer en bœuf. A-t-on jamais vu une malice plus effroyable? Si mon père n'était pas mon père, je ne sais pas ce que je lui ferais. — Ce n'est pas votre père qui lui a joué ce cruel tour, dit le sage Mambrès, c'est un Palestin, un de nos anciens ennemis, un habitant d'un petit pays compris dans la foule des Etats que votre auguste amant a domptés pour les policer. Ces métamorphoses ne doivent point vous surprendre; vous savez que j'en faisais autrefois de plus belles : rien n'était plus commun que ces changements qui étonnent aujourd'hui les sages. L'histoire véritable que nous avons lue ensemble nous a enseigné que Lycaon, roi d'Arcadie, fut changé en loup. La belle Calisto, sa fille, fut changée en ourse; Io, fille d'Inachus, notre véritable Isis, en vache; Daphné, en laurier, Syrinx en flûte. La belle Edith, femme de Loth, le meilleur, le plus tendre père qu'on ait jamais vu, n'est-elle pas devenue, dans notre voisinage, une grande statue de sel, très-belle et très-piquante? J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse. J'ai vu cinq puissantes villes, dans le séjour du monde le plus sec et le plus aride, transformées tout à coup en un beau lac. On ne marchait dans mon jeune temps que sur des métamorphoses. Enfin, madame, si les exemples peuvent adoucir votre peine, souvenez-vous que Vénus a changé les Cérastes en bœufs. — Je le sais, dit la malheureuse princesse, mais les exemples consolent-ils? Si mon amant était mort, me consolerais-je par l'idée que tous les hommes meurent? — Votre peine peut finir, dit le sage; et, puisque votre tendre amant est devenu bœuf, vous voyez bien que de bœuf il peut devenir homme. Pour moi, il faudrait que je fusse changé en tigre ou en crocodile, si je n'employais pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre, pour la belle Amaside, que j'ai élevée sur mes genoux, et que sa fatale destinée met à des épreuves si cruelles. »

Chapitre V. — Comment le sage Mambrès se conduisit sagement.

Le divin Mambrès, ayant dit à la princesse tout ce qu'il fallait pour la consoler, et ne l'ayant point consolée, courut aussitôt à la vieille. « Ma camarade, lui dit-il, notre métier est beau, mais il est bien dangereux; vous courez risque d'être pendue, et votre bœuf d'être brûlé, ou noyé, ou mangé. Je ne sais point ce qu'on fera de vos autres bêtes, car, tout prophète que je suis, je sais bien peu de choses; mais cachez soigneusement le serpent et le poisson; que l'un ne mette pas sa tête hors de l'eau, et que l'autre ne sorte pas de son trou. Je placerai le bœuf dans une de mes écuries à la campagne; vous y serez avec lui, puisque vous dites qu'il ne vous est pas permis de l'abandonner. Le bouc émissaire pourra dans l'occasion servir d'expiatoire; nous l'enverrons dans le désert chargé des péchés de la troupe; il est accoutumé à cette cérémonie, qui ne lui fait aucun mal, et l'on sait que tout s'expie avec un bouc qui se promène. Je vous prie seulement de me prêter tout à l'heure le chien de Tobie, qui est un lévrier fort agile; l'ânesse de Balaam, qui court mieux qu'un dromadaire; le corbeau et le pigeon de l'arche, qui volent très-rapidement. Je veux les envoyer en ambassade à Memphis pour une affaire de la dernière conséquence. »

La vieille repartit au mage : « Seigneur, vous pouvez disposer à votre gré du chien de Tobie, de l'ânesse de Balaam, du corbeau et du pigeon de l'arche, et du bouc émissaire; mais mon bœuf ne peut coucher dans une écurie. Il est dit qu'il doit être attaché à une chaîne d'acier, être toujours mouillé de la rosée, et brouter l'herbe sur la terre, et que sa portion sera avec les bêtes sauvages. Il m'est confié, je dois obéir. Que penseraient de moi Daniel, Ezéchiel et Jérémie, si je confiais mon bœuf à d'autres qu'à moi-même? Je vois que vous savez le secret de cet étrange animal; je n'ai pas à me reprocher de vous l'avoir révélé. Je vais le conduire loin de cette terre impure, vers le lac Sirbon, loin des cruautés du roi de Tanis. Mon poisson et mon serpent me défendront : je ne crains personne quand je sers mon maître. »

Le sage Mambrès repartit ainsi : « Ma bonne, la volonté de Dieu soit faite! pourvu que je retrouve notre taureau blanc, il ne m'importe ni du lac de Sirbon, ni du lac de Mœris, ni du lac de Sodome; je ne veux que lui faire du bien et à vous aussi. Mais pourquoi m'avez-vous parlé de Daniel, d'Ezéchiel et de Jérémie? — Ah! seigneur, reprit la vieille, vous savez aussi bien que moi l'intérêt qu'ils ont eu dans cette grande affaire; mais je n'ai point de temps à perdre, je ne veux point être pendue, je ne veux point que mon taureau soit brûlé, ou noyé, ou mangé. Je m'en vais auprès du

lac Sirbon par Canope, avec mon serpent et mon poisson. Adieu. »

Le taureau la suivit tout pensif, après avoir témoigné au bienfaisant Mambrès la reconnaissance qu'il lui devait.

Le sage Mambrès était dans une cruelle inquiétude. Il voyait bien qu'Amasis, roi de Tanis, désespéré de la folle passion de sa fille pour cet animal, et la croyant ensorcelée, ferait poursuivre partout le malheureux taureau, et qu'il serait infailliblement brûlé, en qualité de sorcier, dans la place publique de Tanis, ou livré au poisson de Jonas, ou rôti, ou servi sur la table. Il voulait épargner ce désagrément à la princesse.

Il écrivit une lettre au grand-prêtre de Memphis, son ami, en caractères sacrés, sur du papier d'Egypte qui n'était pas encore en usage. Voici les propres mots de sa lettre :

« Lumière du monde, lieutenant d'Isis, d'Osiris et d'Horus, chef des circoncis, vous dont l'autel est élevé, comme de raison, au-dessus de tous les trônes, j'apprends que votre dieu le bœuf Apis est mort. J'en ai un autre à votre service. Venez vite avec vos prêtres le reconnaître, l'adorer, et le conduire dans l'écurie de votre temple. Qu'Isis, Osiris et Horus vous aient en leur sainte et digne garde, et vous, messieurs les prêtres de Memphis, en leur sainte garde !

« Votre affectionné ami, MAMBRÈS. »

Il fit quatre duplicata de cette lettre, de crainte d'accident, et les enferma dans des étuis de bois d'ébène le plus dur. Puis appelant à lui quatre courriers qu'il destinait à ce message (c'était l'ânesse, le chien, le corbeau et le pigeon), il dit à l'ânesse : « Je sais avec quelle fidélité vous avez servi Balaam, mon confrère; servez-moi de même. Il n'y a point d'onocrotale qui vous égale à la course; allez, ma chère amie, rendez ma lettre en main propre et revenez. » L'ânesse lui répondit : « Comme j'ai servi Balaam, je servirai monseigneur; j'irai et je reviendrai. » Le sage lui mit le bâton d'ébène dans la bouche, et elle partit comme un trait.

Puis il fit venir le chien de Tobie, et lui dit : « Chien fidèle et plus prompt à la course qu'Achille aux pieds légers, je sais ce que vous avez fait pour Tobie, fils de Tobie, lorsque vous et l'ange Raphaël vous l'accompagnâtes de Ninive à Ragès en Médie, et de Ragès à Ninive, et qu'il rapporta à son père dix talents que l'esclave Tobie père avait prêtés à l'esclave Gabelus; car ces esclaves étaient fort riches. Portez à son adresse cette lettre, qui est plus précieuse que dix talents d'argent. » Le chien lui répondit : « Seigneur, si j'ai suivi autrefois le messager Raphaël, je puis tout aussi bien faire votre commission. » Mambrès lui mit la lettre dans la gueule. Il en dit autant à la colombe; elle lui répondit : « Seigneur, si j'ai rapporté un rameau dans l'arche, je vous apporterai de même votre réponse. » Elle prit la lettre dans son bec. On les perdit tous trois de vue en un instant.

Puis il dit au corbeau : « Je sais que vous avez nourri le grand prophète Elie, lorsqu'il était caché auprès du torrent Carith, si fameux dans toute la terre. Vous lui apportiez tous les jours du bon pain et des poulardes grasses; je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis. »

Le corbeau répondit en ces mots : « Il est vrai, Seigneur, que je portais tous les jours à dîner au grand prophète Elie, le Thesbite, que j'ai vu monter dans l'atmosphère sur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu, quoique ce ne soit pas la coutume; mais je prenais toujours la moitié du dîner pour moi. Je veux bien porter votre lettre, pourvu que vous m'assuriez de deux bons repas chaque jour, et que je sois payé d'avance en argent comptant pour ma commission. »

Mambrès, en colère, dit à cet animal : « Gourmand et malin, je ne suis pas étonné qu'Apollon, de blanc que tu étais comme un cygne, t'ait rendu noir comme une taupe, lorsque dans les plaines de Thessalie tu trahis la belle Coronis, malheureuse mère d'Esculape. Eh ! dis-moi donc, mangeais-tu tous les jours des aloyaux et des poulardes quand tu fus dix mois dans l'arche? — Monsieur, nous y faisions très-bonne chère, repartit le corbeau. On servait du rôti deux fois par jour à tous les volatiles de mon espèce, qui ne vivent que de chair, comme à vautours, milans, aigles, buses, éperviers, ducs, émouchets, faucons, hiboux, et à la foule innombrable des oiseaux de proie. On garnissait avec une profusion bien plus grande les tables des lions, des léopards, des tigres, des panthères, des onces, des hyènes, des loups, des ours, des renards, des fouines, et de tous les quadrupèdes carnivores. Il y avait dans l'arche huit personnes de marque, et les seules qui fussent au monde, continuellement occupées du soin de notre table et de notre garde-robe; savoir : Noé et sa femme, qui n'avaient guère plus de six cents ans, leurs trois fils et leurs trois épouses. C'était un plaisir de voir avec quel soin, quelle propreté, nos huit domestiques servaient plus de quatre mille convives du plus grand appétit, sans compter les peines prodigieuses qu'exigeaient dix à douze mille autres personnes, depuis l'éléphant et la girafe jusqu'aux vers à soie et aux mouches. Tout ce qui m'étonne, c'est que notre pourvoyeur Noé soit inconnu à toutes les nations, dont il est la tige; mais je ne m'en soucie guère. Je m'étais déjà trouvé à une pareille fête chez le roi de Thrace Xissutre. Ces choses-là arrivent de temps en temps pour l'instruction des corbeaux. En un mot, je veux faire bonne chère et être payé argent comptant. »

Le sage Mambrès se garda bien de donner sa lettre à une bête si difficile et si bavarde. Ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre.

Il fallait cependant savoir ce que deviendrait le beau taureau et ne pas perdre la piste de la vieille et du serpent. Mambrès ordonna à des domestiques intelligents et affidés de les suivre ; et, pour lui, il s'avança en litière sur le bord du Nil, toujours faisant des réflexions.

« Comment se peut-il, disait-il en lui-même, que ce serpent soit le maître de presque toute la terre, comme il s'en vante et comme tant de doctes l'avouent, et que cependant il obéisse à une vieille ? Comment est-il quelquefois au conseil de là-haut, tandis qu'il rampe sur la terre? Pourquoi entre-t-il tous les jours dans le corps des gens par sa seule vertu, et que tant de sages prétendent l'en déloger

avec des paroles? Enfin, comment passe-t-il, chez un petit peuple du voisinage, pour avoir perdu le genre humain, et comment le genre humain n'en sait-il rien? Je suis bien vieux, j'ai étudié toute ma vie; mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier. Je ne saurais expliquer ce qui m'est arrivé à moi-même, ni les grandes choses que j'ai faites autrefois, ni celles dont j'ai été témoin. Tout bien pesé, je commence à soupçonner que ce monde-ci subsiste de contradictions.»

Tandis qu'il était plongé dans cette métaphysique obscure, comme l'est toute métaphysique, un batelier, en chantant une chanson à boire, amarra un petit bateau près de la rive. On en vit sortir trois graves personnages à demi vêtus de lambeaux crasseux et déchirés, mais conservant sous ces livrées de la pauvreté l'air le plus majestueux et le plus auguste : c'était Daniel, Ezéchiel et Jérémie.

Chapitre VI. — Comment Mambrès rencontra trois prophètes, et leur donna un bon dîner.

Ces trois grands hommes, qui avaient la lumière prophétique sur le visage, reconnurent le sage Mambrès pour un de leurs confrères, à quelques traits de cette même lumière qui lui restaient encore, et se prosternèrent devant son palanquin. Mambrès les reconnut aussi pour prophètes encore plus à leurs habits qu'aux traits de feu qui partaient de leurs têtes augustes. Il se douta bien qu'ils venaient savoir des nouvelles du taureau blanc; et, usant de sa prudence ordinaire, il descendit de sa voiture, et avança quelques pas au-devant d'eux avec une politesse mêlée de dignité. Il les releva, fit dresser des tentes et apprêter un dîner dont il jugea que les trois prophètes avaient grand besoin.

Il fit inviter la vieille, qui n'était encore qu'à cinq cents pas. Elle se rendit à l'invitation, et arriva menant toujours le taureau blanc en laisse.

On servit deux potages, l'un de bisque, l'autre à la reine; les entrées furent une tourte de langues de carpes, de foies de lottes et de brochets, des poulets aux pistaches, des innocents aux truffes et aux olives, deux dindonneaux aux coulis d'écrevisses, de mousserons et de morilles, et un chipolata. Le rôti fut composé de faisandeaux, de perdreaux, de gelinottes, de cailles et d'ortolans, avec quatre salades. Au milieu était un surtout dans le dernier goût. Rien ne fut plus délicat que l'entremets, rien de plus magnifique, de plus brillant, et de plus ingénieux que le dessert.

Au reste, le discret Mambrès avait eu grand soin que dans ce repas il n'y eût ni pièce de bouilli, ni aloyau, ni langue, ni palais de bœuf, ni tétines de vache, de peur que l'infortuné monarque, assistant de loin au dîner, ne crût qu'on lui insultât.

Ce grand et malheureux prince broutait l'herbe auprès de la tente. Jamais il ne sentit plus cruellement la fatale révolution qui l'avait privé du trône pour sept années. « Hélas! disait-il en lui-même, ce Daniel, qui m'a changé en taureau, et cette sorcière de pythonisse, qui me garde, font la meilleure chère du monde; et moi, le souverain de l'Asie, je suis réduit à manger du foin et à boire de l'eau! »

On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor et de Shiras. Quand les prophètes et la pythonisse furent un peu en pointe de vin, on se parla avec plus de confiance qu'aux premiers services. « J'avoue, dit Daniel, que je ne faisais pas si bonne chère quand j'étais dans la fosse aux lions. — Quoi, monsieur! on vous a mis dans la fosse aux lions? dit Mambrès; et comment n'avez-vous pas été mangé? — Monsieur, dit Daniel, vous savez que les lions ne mangent jamais de prophètes. — Pour moi, dit Jérémie, j'ai passé toute ma vie à mourir de faim; je n'ai jamais fait un bon repas qu'aujourd'hui. Si j'avais à renaître, et si je pouvais choisir mon état, j'avoue que j'aimerais cent fois mieux être contrôleur général, ou évêque à Babylone, que prophète à Jérusalem. »

Ezéchiel dit : « Il me fut ordonné une fois de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours de suite sur le côté gauche, et de manger pendant tout ce temps-là du pain d'orge, de millet, de vesces, de fèves, et de froment, couvert de... je n'ose pas dire. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de ne le couvrir que de bouse de vache. J'avoue que la cuisine du seigneur Mambrès est plus délicate. Cependant le métier de prophète a du bon; et la preuve en est que mille gens s'en mêlent. — A propos, dit Mambrès, expliquez-moi ce que vous entendez par votre Oolla et par votre Ooliba, qui faisaient tant de cas des chevaux et des ânes. — Ah! répondit Ezéchiel, ce sont des fleurs de rhétorique. »

Après ces ouvertures de cœur, Mambrès parla d'affaires. Il demanda aux trois pèlerins pourquoi ils étaient venus dans les Etats du roi de Tanis. Daniel prit la parole : il dit que le royaume de Babylone avait été en combustion depuis que Nabuchodonosor avait disparu; qu'on avait persécuté tous les prophètes, selon l'usage de la cour; qu'ils passaient leur vie tantôt à voir des rois à leurs pieds, tantôt à recevoir cent coups d'étrivières; qu'enfin ils avaient été obligés de se réfugier en Egypte, de peur d'être lapidés. Ezéchiel et Jérémie parlèrent ainsi très-longtemps dans un fort beau style, qu'on pouvait à peine comprendre. Pour la pythonisse, elle avait toujours l'œil sur son animal. Le poisson de Jonas se tenait dans le Nil, vis-à-vis de la tente, et le serpent se jouait sur l'herbe.

Après le café, on alla se promener sur le bord du Nil. Alors le taureau blanc, apercevant les trois prophètes ses ennemis, poussa des mugissements épouvantables; il se jeta impétueusement sur eux, il les frappa de ses cornes; et, comme les prophètes n'ont jamais que la peau sur les os, il les aurait percés d'outre en outre et leur aurait ôté la vie; mais le maître des choses, qui voit tout et qui remédie à tout, les changea sur-le-champ en pies; et ils continuèrent à parler comme auparavant. La même chose arriva depuis aux Piérides, tant la fable a imité l'histoire.

Ce nouvel incident produisait de nouvelles réflexions dans l'esprit du sage Mambrès. « Voilà, disait-il, trois grands prophètes changés en pies; cela doit nous apprendre à ne pas trop parler et à garder toujours une discrétion convenable. » Il concluait que sagesse vaut mieux qu'éloquence, et pensait profondément selon sa coutume, lorsqu'un

grand et terrible spectacle vint frapper ses regards.

CHAPITRE VII. — Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être sacrifiés.

Des tourbillons de poussière s'élevaient du midi au nord. On entendait le bruit des tambours, des trompettes, des fifres, des psaltérions, des cythares, des sambuques; plusieurs escadrons avec plusieurs bataillons s'avançaient, et Amasis, roi de Tanis, était à leur tête, sur un cheval caparaçonné d'une housse écarlate brochée d'or, et les hérauts criaient: « Qu'on prenne le taureau blanc, qu'on le lie, qu'on le jette dans le Nil, et qu'on le donne à manger au poisson de Jonas: car le roi mon seigneur, qui est juste, veut se venger du taureau blanc qui a ensorcelé sa fille. »

Le bon vieillard Mambrès fit plus de réflexions que jamais. Il vit bien que le malin corbeau était allé tout dire au roi, et que la princesse courait grand risque d'avoir le cou coupé. Il dit au serpent: « Mon cher ami, allez vite consoler la belle Amaside, ma nourrissonne; dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque chose qui arrive, et faites-lui des contes pour charmer son inquiétude, car les contes amusent toujours les filles, et ce n'est que par des contes qu'on réussit dans le monde. »

Puis il se prosterna devant Amasis, roi de Tanis, et lui dit: « O roi! vivez à jamais. Le taureau blanc doit être sacrifié, car Votre Majesté a toujours raison; mais le Maître des choses a dit: « Ce taureau « ne doit être mangé par le poisson de Jonas qu'après « que Memphis aura trouvé un dieu pour mettre à la « place de son dieu qui est mort. » Alors vous serez vengé, et votre fille sera exorcisée, car elle est possédée. Vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du Maître des choses. »

Amasis, roi de Tanis, resta tout pensif; puis il dit: « Le bœuf Apis est mort; Dieu veuille avoir son âme! Quand croyez-vous qu'on aura trouvé un autre bœuf pour régner sur la féconde Egypte? — Sire, dit Mambrès, je ne vous demande que huit jours. « Le roi, qui était très-dévot, dit: « Je les accorde, et veux rester ici huit jours; après quoi, je sacrifierai le séducteur de ma fille. » Et il fit venir ses tentes, ses cuisiniers, ses musiciens, et resta huit jours en ce lieu, comme il est dit dans Manéthon.

La vieille était au désespoir de voir que le taureau qu'elle avait en garde n'avait plus que huit jours à vivre. Elle faisait apparaître toutes les nuits des ombres au roi pour le détourner de sa cruelle résolution; mais le roi ne se souvenait plus le matin des ombres qu'il avait vues la nuit, de même que Nabuchodonosor avait oublié ses songes.

CHAPITRE VIII. — Comment le serpent fit des contes à la princesse pour la consoler.

Cependant le serpent contait des histoires à la belle Amaside pour calmer ses douleurs. Il lui disait comment il avait guéri autrefois tout un peuple de la morsure de certains petits serpents, en se montrant seulement au bout d'un bâton. Il lui apprenait les conquêtes d'un héros qui fit un si beau contraste avec Amphion, architecte de Thèbes en Béotie. Cet Amphion faisait venir les pierres de taille au son du violon; un rigodon et un menuet lui suffisaient pour bâtir une ville; mais l'autre les détruisait au son du cornet à bouquin; il fit pendre trente et un rois très-puissants dans un canton de quatre lieues de long et de large; il fit pleuvoir de grosses pierres du haut du ciel sur un bataillon d'ennemis fuyant devant lui; et, les ayant ainsi exterminés, il arrêta le soleil et la lune en plein midi pour les exterminer encore entre Gabaon et Aïlaon sur le chemin de Cethoron, à l'exemple de Bacchus, qui avait arrêté le soleil et la lune dans son voyage aux Indes.

La prudence que tout serpent doit avoir ne lui permit pas de parler à la belle Amaside du puissant bâtard Jephté, qui coupa le cou à sa fille parce qu'il avait gagné une bataille: il aurait jeté trop de terreur dans le cœur de la belle princesse; mais il lui conta les aventures du grand Samson, qui tuait mille Philistins avec une mâchoire d'âne, qui attachait ensemble trois cents renards par la queue, et qui tomba dans les filets d'une fille moins belle et moins fidèle que la charmante Amaside.

Il lui raconta les amours malheureux de Sichem et de l'agréable Dina, âgée de six ans, et les amours plus fortunés de Booz et de Ruth; ceux de Juda avec sa bru Thamar; ceux de Loth avec ses deux filles, qui ne voulaient pas que le monde finît; ceux d'Abraham et de Jacob avec leurs servantes; ceux de Ruben avec sa mère; ceux de David et de Bethsabée; ceux du grand roi Salomon, enfin tout ce qui pouvait dissiper la douleur d'une belle princesse.

CHAPITRE IX. — Comment le serpent ne la consola point.

« Tous ces contes-là m'ennuient, répondit la belle Amaside, qui avait de l'esprit et du goût. Ils ne sont bons que pour être commentés chez les Irlandais, par ce fou d'Abbadie, ou chez les Welches, par ce phrasier d'Houteville. Les contes qu'on pouvait faire à la quadrisaïeule de la quadrisaïeule de ma grand'mère ne sont plus bons pour moi, qui ai été élevée par le sage Mambrès, et qui ai lu l'*Entendement humain* du philosophe égyptien nommé Locke et la *Matrone d'Ephèse*. Je veux qu'un conte soit fondé sur la vraisemblance, et qu'il ne ressemble pas toujours à un rêve. Je désire qu'il n'ait rien de trivial ni d'extravagant. Je voudrais surtout que, sous le voile de la fable, il laissât entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire. Je suis lasse du soleil et de la lune dont une vieille dispose à son gré, des montagnes qui dansent, des fleuves qui remontent à leur source et des morts qui ressuscitent; mais surtout quand ces fadaises sont écrites d'un style ampoulé et inintelligible, cela me dégoûte horriblement. Vous sentez qu'une fille qui craint de voir avaler son amant par un gros poisson, et d'avoir elle-même le cou coupé par son propre père, a besoin d'être amusée; mais tâchez de m'amuser selon mon goût. — Vous m'imposez là une tâche bien difficile, répondit le serpent. J'aurais pu autrefois vous faire passer quelques quarts d'heure assez agréables; mais j'ai perdu depuis quelque temps l'imagination et la mémoire. Hélas! où est le temps où j'amusais les filles? Voyons co-

pendant si je pourrai me souvenir de quelque conte moral pour vous plaire :

« Il y avait trois prophètes, tous trois également ambitieux et dégoûtés de leur état. Leur folie était de vouloir être rois : car il n'y a qu'un pas du rang de prophète à celui de monarque, et l'homme aspire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs, leurs goûts, leurs plaisirs, étaient absolument différents. Le premier prêchait admirablement ses frères assemblés, qui lui battaient des mains; le second était fou de la musique, et le troisième aimait passionnément les filles. L'ange Ithuriel vint se présenter à eux un jour qu'ils étaient à table, et qu'ils s'entretenaient des douceurs de la royauté.

« — Le Maître des choses, leur dit l'ange, m'envoie vers vous pour récompenser votre vertu. Non-seulement vous serez rois, mais vous satisferez continuellement vos passions dominantes. Vous, premier prophète, je vous fais roi d'Egypte, et vous tiendrez toujours votre conseil, qui applaudira à votre éloquence et à votre sagesse; vous, second prophète, vous régnerez sur la Perse, et vous entendrez continuellement une musique divine; et vous, troisième prophète, je vous fais roi de l'Inde, et je vous donne une maîtresse charmante qui ne vous quittera jamais. »

« Celui qui eut l'Egypte en partage commença par rassembler son conseil privé, qui n'était composé que de deux cents sages. Il leur fit, selon l'étiquette, un long discours, qui fut très-applaudi, et le monarque goûta la douce satisfaction de s'enivrer de louanges qui n'étaient corrompues par aucune flatterie.

« Le conseil des affaires étrangères succéda au conseil privé. Il fut beaucoup plus nombreux, et un nouveau discours reçut encore plus d'éloges. Il en fut de même des autres conseils. Il n'y eut pas un moment de relâche aux plaisirs et à la gloire du prophète roi d'Egypte. Le bruit de son éloquence remplit toute la terre.

« Le prophète roi de Perse commença par se faire donner un opéra italien, dont les chœurs étaient chantés par quinze cents châtrés. Leurs voix lui remuaient l'âme jusqu'à la moelle des os, où elle réside. A cet opéra en succédait un autre, et à ce second un troisième, sans interruption.

« Le roi de l'Inde s'enferma avec sa maîtresse, et goûta une volupté parfaite avec elle. Il regardait comme le souverain bonheur la nécessité de la caresser toujours, et il plaignait le triste sort de ses deux confrères, dont l'un était réduit à tenir toujours son conseil, et l'autre à être toujours à l'Opéra.

« Chacun d'eux, au bout de quelques jours, entendit par la fenêtre des bûcherons qui sortaient d'un cabaret, pour aller couper du bois dans la forêt voisine, et qui tenaient sous le bras leurs douces amies, dont ils pouvaient changer à volonté. Nos rois prièrent Ithuriel de vouloir bien intercéder pour eux auprès du Maître des choses et de les faire bûcherons. »

— Je ne sais pas, interrompit la tendre Amaside, si le Maître des choses leur accorda leur requête, et je ne m'en soucie guère; mais je sais bien que e ne demanderais rien à personne si j'étais enfermée tête à tête avec mon amant, avec mon cher Nabuchodonosor.

Les voûtes du palais retentirent de ce grand nom. D'abord, Amaside n'avait prononcé que *Na*, ensuite *Nabu*, puis *Nabucho;* mais à la fin, la passion l'emporta : elle prononça le nom fatal tout entier, malgré le serment qu'elle avait fait au roi son père. Toutes les dames du palais répétèrent *Nabuchodonosor*, et le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le visage d'Amasis, roi de Tanis, fut troublé, parce que son cœur était plein de trouble. Et voilà comment le serpent, qui était le plus prudent et le plus subtil des animaux, faisait toujours du mal aux femmes en croyant bien faire.

Or, Amasis en courroux envoya sur-le-champ chercher sa fille Amaside par douze de ses alguazils, qui sont toujours prêts à exécuter toutes les barbaries que le roi commande, et qui disent pour raison : « Nous sommes payés pour cela. »

CHAPITRE X. — Comment on voulut couper le cou à la princesse, et comment on ne le lui coupa point.

Dès que la princesse fut arrivée, toute tremblante, au camp du roi son père, il lui dit : « Ma fille, vous savez qu'on fait mourir toutes les princesses qui désobéissent au roi leur père; sans quoi un royaume ne pourrait être bien gouverné. Je vous avais défendu de proférer le nom de votre amant Nabuchodonosor, mon ennemi mortel, qui m'avait détrôné, il y a sept ans, et qui a disparu de la terre. Vous avez choisi à sa place un taureau blanc, et vous avez crié Nabuchodonosor! il est juste que je vous coupe le cou. »

La princesse lui répondit : « Mon père, soit fait selon votre volonté; mais donnez-moi du temps pour pleurer ma virginité. — Cela est juste, dit le roi Amasis; c'est une loi établie chez tous les princes éclairés et prudents. Je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité, puisque vous dites que vous l'avez. Demain, qui est le huitième jour de mon campement, je ferai avaler le taureau blanc par le poisson, et je vous couperai le cou à neuf heures du matin. »

La belle Amaside alla donc pleurer le long du Nil, avec ses dames du palais, tout ce qui lui restait de virginité. Le sage Mambrès réfléchissait à côté d'elle, et comptait les heures et les moments. « Eh bien? mon cher Mambrès, lui dit elle, vous avez changé les eaux du Nil en sang, selon la coutume, et vous ne pouvez changer le cœur d'Amasis mon père, roi de Tanis! vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin! — Cela dépendra, répondit le réfléchissant Mambrès, de la diligence de mes courriers. »

Le lendemain, dès que les ombres des obélisques et des pyramides marquèrent sur la terre la neuvième heure du jour, on lia le taureau blanc pour le jeter au poisson de Jonas, et on apporta au roi son grand sabre. — Hélas! hélas! disait Nabuchodonosor dans le fond de son cœur, moi, le roi, je suis bœuf depuis près de sept ans, et à peine j'ai retrouvé ma maîtresse, qu'on me fait manger par un poisson. »

Jamais le sage Mambrès n'avait fait des réflexions si profondes. Il était absorbé dans ses tristes pen-

sées, lorsqu'il vit de loin tout ce qu'il attendait. Une foule innombrable approchait. Les trois figures d'Isis, d'Osiris et d'Horus, unies ensemble, avançaient portées sur un brancard d'or et de pierreries par cent sénateurs de Memphis, et précédées de cent filles jouant du sistre sacré. Quatre mille prêtres, la tête rasée et couronnée de fleurs, étaient montés chacun sur un hippopotame. Plus loin paraissaient dans la même pompe la brebis de Thèbes, le chien de Bubaste, le chat de Phœbé, le crocodile d'Arsinoé, le bouc de Mendès, et tous les dieux inférieurs de l'Egypte, qui venaient rendre hommage au grand bœuf, au grand dieu Apis, aussi puissant qu'Isis, Osiris et Horus réunis ensemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux, quarante prêtres portaient une énorme corbeille remplie d'ognons sacrés qui n'étaient pas tout à fait des dieux, mais qui leur ressemblaient beaucoup.

Aux deux côtés de cette file de dieux, suivis d'un peuple innombrable, étaient quarante mille guerriers, le casque en tête, le cimeterre sur la cuisse gauche, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main.

Tous les prêtres chantaient en chœur, avec une harmonie qui élevait l'âme et qui l'attendrissait :

Notre bœuf est au tombeau,
Nous en aurons un plus beau.

Et, à chaque pause, on entendait résonner les sistres, les castagnettes, les tambours de basque, les psaltérions, les harpes et les sambuques.

Chapitre XI. — Comment la princesse épousa son bœuf.

Amasis, roi de Tanis, surpris de ce spectacle, ne coupa point le cou à sa fille : il remit son cimeterre dans son fourreau. Mambrès lui dit : « Grand roi! l'ordre des choses est changé; il faut que Votre Majesté donne l'exemple. O roi! déliez vous-même promptement le taureau blanc, et soyez le premier à l'adorer. » Amasis obéit et se prosterna avec tout son peuple. Le grand-prêtre de Memphis présenta au nouveau bœuf Apis la première poignée de foin. La princesse Amasis attachait à ses belles cornes des festons de roses, d'anémones, de renoncules, de tulipes, d'œillets et d'hyacinthes. Elle prenait la liberté de le baiser, mais avec un profond respect. Les prêtres jonchaient de palmes et de fleurs le chemin par lequel on le conduisait à Memphis; et le sage Mambrès faisant toujours ses réflexions, disait tout bas à son ami le serpent : « Daniel a changé cet homme en bœuf, et j'ai changé ce bœuf en dieu. »

On s'en retournait à Memphis dans le même ordre. Le roi de Tanis, tout confus, suivait la marche. Mambrès, l'air serein et recueilli, était à son côté. La vieille suivait tout émerveillée; elle était accompagnée du serpent, du chien, de l'ânesse, du corbeau, de la colombe et du bouc émissaire. Le grand poisson remontait le Nil. Daniel, Ezéchiel et Jérémie, transformés en pies, fermaient la marche.

Quand on fut arrivé aux frontières du royaume, qui n'étaient pas fort loin, le roi Amasis prit congé du bœuf Apis, et dit à sa fille : « Ma fille, retournons dans nos Etats, afin que je vous y coupe le cou, ainsi qu'il a été résolu dans mon cœur royal, parce que vous avez prononcé le nom de Nabuchodonosor, mon ennemi, qui m'avait détrôné il y a sept ans. Lorsqu'un père a juré de couper le cou à sa fille, il faut qu'il accomplisse son serment, sans quoi il est précipité pour jamais dans les enfers, et je ne veux pas me damner pour vous. » La belle princesse répondit en ces mots au roi Amasis : « Mon cher père, allez couper le cou à qui vous voudrez; mais ce ne sera pas à moi. Je suis sur les terres d'Isis, d'Osiris, d'Horus et d'Apis; je ne quitterai point mon taureau blanc; je le baiserai tout le long du chemin, jusqu'à ce que j'aie vu son apothéose dans la grande écurie de la sainte ville de Memphis : c'est une faiblesse pardonnable à une fille bien née. »

A peine eut-elle prononcé ces paroles, que le bœuf Apis s'écria : « Ma chère Amaside, je t'aimerai toute ma vie! » C'était pour la première fois qu'on avait entendu parler Apis en Egypte depuis quarante mille ans qu'on l'adorait. Le serpent et l'ânesse s'écrièrent : « Les sept années sont accomplies! » Et les trois pies répétèrent : « Les sept années sont accomplies! » Tous les prêtres d'Egypte levèrent les mains au ciel. On vit tout d'un coup le dieu perdre ses deux jambes de derrière; ses deux jambes de devant se changèrent en deux jambes humaines; deux beaux bras charnus, musculeux et blancs, sortirent de ses épaules; son mufle de taureau fit place au visage d'un héros charmant; il redevint le plus bel homme de la terre, et dit : « J'aime mieux être l'amant d'Amaside que dieu. Je suis Nabuchodonosor, roi des rois. »

Cette nouvelle métamorphose étonna tout le monde, hors le réfléchissant Mambrès; mais, ce qui ne surprit personne, c'est que Nabuchodonosor épousa sur-le-champ la belle Amaside, en présence de cette grande assemblée.

Il conserva le royaume de Tanis à son beau-père, et fit de belles fondations pour l'ânesse, le serpent, le chien, la colombe, et même pour le corbeau, les trois pies et le gros poisson; montrant à tout l'univers qu'il savait pardonner comme triompher. La vieille eut une grosse pension. Le bouc émissaire fut envoyé pour un jour dans le désert, afin que tous ses péchés passés fussent expiés; après quoi on lui donna douze chèvres pour sa récompense. Le sage Mambrès retourna dans son palais faire des réflexions. Nabuchodonosor, après l'avoir embrassé, gouverna tranquillement le royaume de Memphis, celui de Babylone, de Damas, de Balbec, de Tyr, la Syrie, l'Asie Mineure, la Scythie, les contrées de Shiras, de Mosok, du Tubal, de Madaï, de Gog, de Magog, de Javan, la Sogdiane, la Bactriane, les Indes et les Iles.

Les peuples de cette vaste monarchie criaient tous les matins : « Vive le grand Nabuchodonosor, roi des rois, qui n'est plus bœuf! » Et depuis, ce fut une coutume dans Babylone que, toutes les fois que le souverain, ayant été grossièrement trompé par ses satrapes, ou par ses mages, ou par ses femmes, reconnaissait enfin ses erreurs, et corrigeait sa mauvaise conduite, tout le peuple criait à sa porte : « Vive notre grand roi, qui n'est plus bœuf! »

FIN DU TAUREAU BLANC.



GEOFFROY A LA GRANT DENT

CHAPITRE PREMIER

Comment, après que Geoffroy eut atteint l'âge de vingt ans, il s'en alla en Irlande, dont les habitants ne voulaient pas obéir à son père, leur seigneur.

Le noble Raimondin, sire de Lusignan, avait eu de sa dame, la noble Mélusine, huit enfants.

Le premier avait eu nom Urian, c'était l'aîné; il avait épousé Hermine, fille du roi de Chypre.

Le second, baptisé sous le nom d'Odon, avait épousé la fille du comte de la Marche, et avait été fait comte lui-même.

Le troisième, nommé Guion, avait épousé la pucelle Florie, et avait été fait roi d'Arménie.

Le quatrième, nommé Anthoine, avait épousé Xpistienne, duchesse de Luxembourg.

Le cinquième, nommé Regnault, avait épousé Aiglentine, fille du roi de Behaigne.

Le sixième, nommé Geoffroy, est celui dont nous voulons raconter les aventures.

Le septième, venu un an après Geoffroy, avait eu nom Froimond.

Enfin, le huitième et dernier, venu deux ans après Froimond, avait été nommé Horrible.

Tous ces enfants-là étaient très-beaux, fors quelques signes et taches qui les déparaient un peu. Ainsi Urian avait le visage court et large, et, de plus, un œil rouge et l'autre pers; Odon avait une oreille plus grande que l'autre; Guion un œil plus haut que l'autre; Anthoine avait à la joue une griffe de lion; Regnault n'avait qu'un œil; et Geoffroy avait apporté en naissant une grande dent qui lui sortait de plus d'un pouce de la bouche, d'où on l'avait appelé Geoffroy à la Grant Dent. Quand à Horrible, il méritait bien son nom, car il avait trois yeux, et, de plus, il était cruel et mauvais au possible. Malgré ces défauts de visage, chacun d'eux était bien formé, et, à part Horrible, ceux qui les voyaient croître et se développer les plaignaient d'avoir un si vaillant courage sous une aussi chétive physionomie.

Geoffroy à la Grant Dent, venu huit ans après Urian, avait été élevé comme ses autres frères, c'est-à-dire qu'il avait de bonne heure fait joutes et tournois, et appris le noble métier de la chevalerie.

Quand il fut parvenu en âge, c'est-à-dire quand il eut atteint environ vingt ans, il apprit qu'il y avait en Irlande un peuple qui ne voulait point observer l'obéissance qu'il devait à son père Raimondin. Alors il jura par la dent Dieu qu'il mettrait ces gens rebelles à la raison, et, pour cela faire, il prit congé de Raimondin qui fut très-mélancolieux de son partement, et emmena avec lui cinq cents hommes d'armes avec cent arbalétriers.

Ainsi accompagné, Geoffroy s'en alla droit en Irlande où, aussitôt arrivé, il s'enquit des noms des désobéissants, qui lui furent enseignés par ceux qui tenaient pour Raimondin.

— Sire, ajoutèrent-ils, nous sommes armés et prêts à marcher avec vous à l'encontre de vos ennemis et de ceux du Sire votre père.

— Par Dieu! seigneurs, répondit Geoffroy, vous êtes gens loyaux et de libéral vouloir : je vous remercie grandement des bonnes offres que vous me faites et du grand honneur que vous me portez. Mais, quant à présent, Dieu merci! il n'est nul besoin de votre office : j'ai assez de gens d'armes pour accomplir cette affaire sans votre concours.

— Par ma foi, Sire, vous aurez plus de mal que vous ne croyez, car vos ennemis sont des gens de grande fierté et de merveilleux courage; en outre, tous sont parents, cousins et alliés, et ils se tiennent ainsi étroitement ligués contre vous.

— Messeigneurs, reprit Geoffroy, ne vous en inquiétez pas! Avec l'aide de Dieu omnipotent, je viendrai à bout de ces désobéissants, si nombreux et si liés qu'ils soient. Il n'y aura si grand ni si petit d'entre eux qui ne finisse par m'obéir, autrement je les ferai périr de male mort... Par ainsi, messeigneurs et amis, ayez bonne espérance... Si toutefois j'avais besoin de votre aide, je vous préviendrais...

— Sire, nous sommes prêts aujourd'hui; nous le serons d'autant plus à l'heure où il vous plaira de nous mettre en cause.

— Je vous remercie de nouveau, messeigneurs, dit Geoffroy à la Grant dent.

Lors, prenant congé, il se dirigea vers une forteresse qui avait nom Sion, et dans laquelle était un de ses ennemis, nommé Claude de Sion, le troisième de trois frères qui étaient en rébellion contre l'autorité de Raimondin. Geoffroy à la Grant Dent l'envoya défier, ainsi que ses deux parents.

Le messager de Geoffroy alla donc vers la forteresse et dit à Claude, une fois arrivé devant lui :

— Sire rebelle, je viens de la part de mon maître Geoffroy à la Grant Dent, pour vous déclarer ses intentions et son vouloir à votre endroit et au sujet de vos deux frères, assavoir de rentrer dans l'obéissance que vous devez à Raimondin, son père.

— Va dire à celui qui t'envoie, répondit Claude, que nous ne ferons rien de ce qu'il nous demande là, car nous ne le reconnaissons pas pour seigneur, ni son père non plus, et que, ce que nous sommes, nous le resterons malgré lui... Ajoute que nous l'engageons à s'en retourner là d'où il est venu, sous peine d'être traité comme un fol par nous.

— Je vois que les plus fous ne sont pas dans l'armée de Raimondin, mais bien ici, dans cette forteresse, véritable nid de traîtres, répliqua le messager. Aussi vous enverrai-je un habile médecin, qui vous administrera un tel électuaire que vous en serez tous guéris en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire, et cet électuaire n'est autre qu'un rouleau de chanvre autour de votre cou...

Ayant dit cela, le messager de Geoffroy à la Grant Dent s'éloigna, sans plus attendre, au triple galop de son bon cheval. Et il fit bien; les trois frères, courroucés de sa réponse hardie, n'eurent pas hésité à le faire mettre incontinent à mort, pour se venger de ses menaces, car ils étaient tous trois fort cruels, ne craignant ni homme ni Dieu.

Le messager revint donc en grande hâte vers celui qui l'avait envoyé à Sion, et il lui raconta tout ce qu'il avait entendu et vu.

— Par mon chef! s'écria Geoffroy, petite pluie abat grand vent; petite armée abat grand orgueil... Ces trois frères seront châtiés dans leur désobéissance, et je leur payerai leurs gages comme faire je dois...

CHAPITRE II

Comment Geoffroy à la Grant Dent alla voir, lui deuxième, la forteresse de Sion, et comment, sans qu'il s'en aperçût, il fut suivi de près par le bon chevalier Philibert de Montmoret.

Aussitôt qu'il eut appris la vilaine réponse de ce traître Claude Glocester, Geoffroy à la Grant Dent commanda à ses gens de le suivre, et incon-



tinent on se mit en marche pour aller surprendre ce rebelle qui méconnaissait l'autorité de Raimondin, sire de Lusignan et de tant d'autres lieux, de par son mariage avec la belle Mélusine, la pauvre Serpente.

Le voyage se fit sans bruit, de peur d'éveiller les soupçons. Lorsque Geoffroy à la Grant Dent fut arrivé à une demi-lieue environ de la forteresse, il fit loger ses gens du mieux qu'il put, et, suivi seulement de son écuyer, qui connaissait bien la contrée, il s'en alla à l'aventure, recommandant expressément à ses gens de ne pas bouger jusqu'à son retour.

Geoffroy parti, il fut suivi malgré sa défense, et sans qu'il s'en doutât, par un vieux chevalier nommé Philibert de Montmoret, lequel l'avait élevé et connaissait sa haute vaillance et sa grande témérité. Philibert de Montmoret, donc, suivit Geoffroy, menant avec lui dix chevaliers bien armés pour protéger leur seigneur en cas de malaventure.

Celui-ci chevauchait toujours, sans soupçonner la protection invisible du bon Philibert de Montmoret. Il chevaucha tant qu'il finit par apercevoir la forteresse de Sion, solidement assise sur un rocher à large base.

— Par ma foi! s'écria-t-il, si cette forteresse est aussi bien fortifiée de l'autre côté qu'elle parait l'être de celui-ci, j'aurai quelque mal avant de la prendre!...

Pour s'en assurer, Geoffroy à la Grant Dent résolut de faire le tour de la forteresse sous le couvert d'un petit bois qui était auprès. Il s'en vint donc avec son écuyer sur le côté de la montagne, et descendirent bientôt en une belle et verdoyante prairie, toujours suivis par le bon chevalier Philibert de Montmoret, qui tenait beaucoup à ne pas perdre de vue son fier et hardi seigneur.

Geoffroy avait fait le tour de la forteresse, et il était arrivé devant le pont qui y menait. Ce pont était faible : il sembla à Geoffroy que c'était par là que l'assaut devait être donné le plus avantageusement, car les murs étaient bas et les tours n'étaient pas garlandées, fors une grosse tour assez haute et bien couronnée.

— Je reviendrai ici avec mes gens pourvus de manteaux et d'engins propres à les préserver des pierres qu'on pourrait lancer de là-haut! murmura Geoffroy à la Grant Dent, en examinant avec attention le terrain sur lequel il devait opérer.

Tout en réfléchissant ainsi aux moyens à employer, il entra dans un petit sentier qui remontait la montagne, avec l'intention de s'en revenir à son logis, jugeant l'attaque impossible ce jour-là.

Philibert de Montmoret, devinant ce que son seigneur voulait faire, et voulant revenir vers l'armée avant que Geoffroy n'y fût lui-même, fit sortir ses dix chevaliers du bois où il les avait embusqués et les ramena assez près du chemin par où ils étaient venus. Comme il était là, attendant que Geoffroy sortit du sentier dans lequel il s'était engagé avec son écuyer, Philibert avisa une troupe de gens d'armes qui s'engageait précisément dans ce sentier, lequel était si étroit que deux hommes pouvaient à peine y marcher de front.

Philibert s'arrêta, hésitant sur ce qu'il devait faire.

Aussi me tairai-je quelque temps de lui pour en revenir à Geoffroy à la Grant Dent, et vous dire comment il se tira de cette aventure.

CHAPITRE III

Comment le vaillant Geoffroy à la Grant Dent rencontra dans un petit sentier quatorze hommes d'armes à cheval, qui étaient à Claude de Sion, et comment il les combattit sans merci, après leur avoir ordonné de rebrousser chemin.

Les gens d'armes qui s'en venait à cheval dans le sentier où se trouvait engagé Geoffroy à la Grant Dent, ne se doutaient pas plus de la rencontre qu'ils allaient faire qu'il ne s'en doutait lui-même, car, en ce moment, il songeait à part soi aux moyens à employer pour agir efficacement contre la tour qu'il avait reconnue quelques instants auparavant. Et, de même que Geoffroy, le vaillant chevalier, s'avançait plein de confiance dans cet étroit chemin, les quatorze hommes d'armes s'avançaient pareillement avec tranquillité, les uns en aval et l'autre en amont.

Celui qui commandait à cette troupe de gens d'armes à cheval était l'un des frères de Claude de Sion, qui l'avait mandé pour tenir conseil avec lui au sujet de l'arrivée du fils de Raimondin, car il avait entendu dire que Geoffroy était un cruel et merveilleux homme, et il voulait savoir ce qu'il devait faire en cette occurrence.

Geoffroy, apercevant ces nouveaux arrivants qui venaient en son sentier, cria au premier d'entre eux qu'il eut à s'en retourner avec ses compagnons, afin de le laisser passer la montagne à son aise.

— Par ma foi! Sire musard, répondit orgueilleusement le chef de la troupe, il faudra savoir auparavant qui vous êtes et ce que vous venez faire céans?...

— Je vous le dirai volontiers, reprit le sixième fils de Mélusine et de Raimondin, pourvu que cela vous décide à vous en retourner comme je viens de vous l'ordonner... Je suis Geoffroy de Lusignan...

— Geoffroy de Lusignan! s'écria le chef de la troupe, qui était Guion, le frère de Claude de Sion.

— Oui, Geoffroy de Lusignan! fils du vaillant Raimondin et de la belle Mélusine... Maintenant que vous le savez, tournez vitement les talons, ou, par la dent Dieu! je vous ferai retourner de force!

Guion, au lieu d'obéir, cria à ses gens :

— En avant! en avant! Sus au fils de Raimon-

din! Seigneurs et barons, ne le laissons pas échapper : ce serait vraiment trop grande honte pour nous!... Car il n'est venu en notre pays que pour nous mettre en servitude, et de libres nous faire serfs!...

Geoffroy, entendant cela, tira son épée, et, sans plus sonner mot, frappa devant lui. Un homme d'armes tomba, atteint par lui d'un coup en pleine poitrine. Geoffroy poussa son cheval en avant, et jeta par terre de la même façon un second des gens de Guion, en criant :

— Faux traîtres, vous ne m'échapperez pas, maintenant!...

Il poussa de nouveau son cheval, qui franchit le corps mort de son second adversaire et l'amena vers un troisième, lequel était plus grand et plus fort que les deux premiers. Celui-là leva son épée et en asséna un rude coup sur le bassinet de Geoffroy, croyant en finir aisément ainsi avec lui; mais le bassinet était de fin acier : l'épée de l'autre glissa dessus et ne fit pas au fils de Raimondin, ni à son harnois, le moindre mal, de la valeur même d'un denier. Et Geoffroy, à son tour, empoignant son épée à deux mains, frappa sur la coiffe d'acier de son adversaire, si bien qu'il lui en entama la cervelle et le fit tomber roide mort de dessus son cheval.

Quand Guion s'aperçut de ce grand dégât, il fut bien marri et non moins courroucé. Il ne lui restait plus que quelques hommes qui, au train dont Geoffroy y allait, ne pouvaient manquer d'être occis comme les précédents, et lui avec eux. Lors, il leur cria :

— Retournez! retournez! Gagnons un chemin plus large où nous puissions nous mieux défendre... Car ce diable-là nous aura bientôt tous défaits, si nous persistons à rester dans ce sentier!

Les gens de Guion ne se firent pas répéter l'invitation : ils retournèrent sur leurs pas, et remontèrent hâtivement la montagne qu'ils étaient en train de descendre.

Geoffroy à la Grant Dent les poursuivit avec son écuyer, et tous deux se défendirent vaillamment pendant une demi-heure, quoique assaillis de tous côtés par les gens d'armes de Guion.

Pendant que cette bataille continuait, âpre et sanglante, l'un des hommes de Guion, quoique blessé, se releva de terre où il gisait, remonta à cheval et s'en alla ainsi en courant vers Sion, où il arriva tout sanglant et tout hors d'haleine. Quand Claude, qui se trouvait là, l'aperçut en ce pitoyable état, il lui demanda ce qu'il avait, et l'autre lui raconta tout, sans lui rien cacher de l'embarras où était son frère Guion.

Claude Glocester, furieux et dolent de ces nouvelles, quitta le blessé pour s'en aller armer et commander à ses gens d'en faire autant.

CHAPITRE IV

Comment, ayant appris la défaite de son frère Guion, Claude s'en vint en grand appareil à l'encontre de Geoffroy à la Grant Dent.

Glocester réunit ainsi à la hâte environ sept-vingts hommes à cheval, nombre plus que suffisant, à ce qu'il croyait, pour avoir raison de cet imprudent fils de Raimondin, qui venait le troubler dans son autorité, en prétendant lui faire reconnaître la sienne. Puis, avant de partir, il manda son frère Clairvaut, à qui il dit :

— Mon beau frère, je quitte le château pour aller châtier la hardiesse de ce faux traître qui a nom Geoffroy, lequel est le sixième fils du sire de Lusignan, que vous connaissez comme moi, pour le haïr... En mon absence, qui ne peut être que de quelques heures, je vous confie la garde du château, vous laissant soixante bassinets pour vous servir en cas de besoin... Ne laissez entrer céans âme qui vive, à moins que ce ne soit de nos gens...

— Mon beau frère, répondit Clairvaut, il sera fait ainsi que vous le souhaitez. Nul n'entrera céans, je vous le promets, et s'il y a attaque, il y aura défense pareillement...

— J'y compte, dit Claude de Sion.

Et sa troupe étant en bonne ordonnance, sortit sans bruit de la forteresse pour aller porter secours à Guion son frère, et mettre à mal Geoffroy à la Grant Dent.

Par malheur pour Claude de Sion et par bonheur pour le fils de Raimondin, le bon chevalier Philibert de Montmoret avait jugé du péril où allait se trouver son vaillant seigneur, et il avait dépêché un de ses dix chevaliers pour aller requérir l'assistance de la petite armée qui était restée à une demi-lieue de Sion, comme on sait. Pendant ce temps, Philibert, avec les neuf hommes qui lui restaient, était venu à la rescousse de Geoffroy, ce qui avait permis à celui-ci de s'emparer de Guion et malmener le reste de la troupe de celui-ci.

CHAPITRE V

Comment Geoffroy et ses gens défendirent le passage par où Claude et ses gens devaient passer, et quelle grande occision il y eut.

Geoffroy à la Grant Dent commençait à se sentir fatigué, car il besognait vigoureusement depuis deux heures, et il avait fait un rude abattis d'hommes autour de lui. Peut-être que, malgré son courage sans pareil, il eût fini par succomber devant les ennemis qui lui arrivaient, conduits par Claude de Sion, si, en même temps que des ennemis, ne lui étaient arrivés des amis, c'est-à-dire les cinq cents hommes d'armes auxquels il avait recommandé d'attendre son retour.

Aussi sa joie fut-elle aussi grande que la douleur de Claude de Sion.

— Guion, Guion, où êtes-vous! s'écria-t-il désespéré.

— Guion est prisonnier comme tu le seras bientôt toi-même! lui cria Geoffroy à la Grant Dent, en poussant son cheval à sa rencontre.

En disant cela, Geoffroy avait levé sa redoutable épée, dont tant d'ennemis avaient senti le poids déjà; mais l'ennemi qu'il croyait atteindre lui échappa pour cette fois : ce fut un des chevaliers de Claude qui reçut le coup destiné à son maître, et qui eut la tête fendue avec sa coiffe d'acier. Et, après celui-là, ce fut un autre, puis deux autres encore, qui voulaient sauver leur seigneur, et qui tombèrent victimes de leur dévouement, inutile bientôt, car le nombre de ses défenseurs diminuant d'instant en instant, Claude de Sion comprit que son tour allait venir, si Dieu ne faisait un miracle en sa faveur. En attendant ce miracle, il se défendit désespérément, et les gens de Geoffroy eurent quelque peu à souffrir de son désespoir.

CHAPITRE VI

Comment le château fut pris, ainsi que Clairvaut qui le gardait, par l'écuyer de Geoffroy à la Grant Dent, aidé d'une vingtaine d'hommes d'armes.

Or, pendant que ces choses se passaient entre les gens de Claude de Sion et ceux de Geoffroy à la Grant Dent, l'écuyer de Geoffroy, ne voulant pas rester inactif au milieu de cette bagarre générale, jugea bon de tenter un coup de main sur le château que Claude avait laissé à la garde de son frère Clairvaut. Comme il avait été éloigné, par le désordre et la confusion inséparables de toute bataille, du centre même de l'action où se tenait son seigneur, et comme, d'un autre côté, il jugeait Geoffroy suffisamment protégé par sa propre vaillance, il emmena avec lui une vingtaine des gens d'armes, ses compagnons, et s'en alla droit vers le château par un chemin qu'il connaissait.

Précisément, Clairvaut, inquiet sur le sort de son frère, qui ne revenait pas, se tenait à l'entrée du pont qui était levé, par mesure de précaution. Quand il avisa la petite troupe conduite par l'écuyer de Geoffroy et chevauchant en bon ordre, comme si de rien n'était, Clairvaut ne crut pas un seul instant à l'arrivée d'ennemis, quoiqu'il ne reconnut pas les nouveaux arrivants. Cependant, voulant agir prudemment et conformément à la promesse qu'il avait faite à son frère, il ne fit pas baisser le pont et interrogea d'abord les gens qui survenaient si inopinément.

— Qui êtes-vous? leur cria-t-il.

— Nous sommes vos amis et ceux de votre frère Claude de Sion qui nous envoie vers vous pour vous donner de ses nouvelles...

— Quelles nouvelles ? demanda Clairvaut.

— Mauvaises, très-mauvaises! répondit l'écuyer.

— Mauvaises?...

— Oui...

— Mais enfin, quelles sont-elles?

— Faites abaisser le pont, et nous vous le dirons...

— Je n'abaisserai pas le pont avant de savoir qui vous êtes...

— Votre prudence peut coûter la vie à votre frère, car chaque minute de retard serre la corde qu'il a autour du cou... D'ailleurs, avez-vous donc peur, gardé comme vous l'êtes en ce château, avez-vous donc peur de vingt hommes d'armes qui viennent vers vous en amis non en ennemis ?... Abaissez le pont, vous dis-je!... Si vous ne voulez pas que nous allions à vous, venez au moins vers nous... De cette façon, nous pourrons remplir notre message plus à notre aise; mais, au nom du ciel! dépêchez-vous, car, je vous le répète, le temps presse et le chanvre s'impatiente autour du cou de monseigneur Claude...

Clairvaut hésita encore un peu, ne sachant vraiment ce qu'il devait croire des paroles de l'écuyer. Puis enfin, comprenant qu'en effet, s'il disait vrai, s'il était envoyé par son frère Claude en péril de mort, le moindre retard pouvait être fatal, il se décida à faire abaisser le pont-levis, sûr d'avance, en tout cas, d'avoir assez de monde pour repousser toute agression.

Mais, à peine le pont était-il tombé, que l'écuyer de Geoffroy à la Grant Dent, suivi de ses vingt hommes, se précipitait avec furie, l'épée haute, dans l'intérieur du château.

— Trahi! Trahi! Trahi! s'écria Clairvaut avec rage, en essayant de se défendre.

— La trahison est de bonne justice envers les traîtres, seigneur Clairvaut! lui répondit l'écuyer en lui assénant sur le bras un coup d'estoc si violent qu'il lui en fit tomber son épée.

En un clin d'œil, les gens qui composaient la garde du château furent tués, blessés ou désarmés. Ceux qui tenaient à leur vie se soumirent, et on

se contenta de les lier solidement et de les conduire dans les geôles du château, où gémissaient de nombreux prisonniers, victimes de la cruauté des trois frères, lesquels prisonniers furent incontinent rendus à la liberté, à leur grand ébahissement et à leur non moins grande joie.

— Allez attendre là-dedans l'effet du juste ressentiment de monseigneur Geoffroy! dit l'écuyer en poussant Clairvaut, garotté, dans la principale geôle. Vous n'avez pas voulu vous soumettre, quand il en était temps encore : l'heure du pardon est passée!...

CHAPITRE VII

Comment Claude de Sion, en s'en retournant à son château pour s'y garantir des poursuites de Geoffroy à la Grand Dent, y fut pris par les gens de celui-ci.

Nous avons laissé Claude de Sion aux prises avec les gens de Geoffroy à la Grant Dent et se défendant vaillamment, comme un homme qui ne veut pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

Claude sentait bien que la partie était quasiment perdue pour lui, et que chacun de ses efforts pour sortir de là, ne faisait que diminuer le nombre de ses généreux défenseurs qui, tous, l'un après l'autre, payaient de leur vie, leur dévouement à sa personne. Aussi, pour en finir glorieusement, il réunit toutes ses forces dans un suprême effort, et, quoique blessé en maint et maint endroit par où le sang coulait abondamment, il se lança en pleine mêlée, résolu à y périr ou à se frayer un chemin qui lui permît de regagner le château où il avait laissé son frère Clairvaut.

Le ciel ne voulut pas qu'il expiât sa trahison en succombant dans la mêlée : il lui réservait une plus douloureuse expiation. Comme la fatigue commençait à s'emparer des gens d'armes de Geoffroy à la Grant Dent, ils supportèrent moins vaillamment le choc de Claude, qui put ainsi passer entre leurs rangs débandés et fuir dans la direction du château où il comptait trouver du secours. Mais là encore son espoir fut déçu, et, au lieu d'amis, il ne rencontra que des ennemis qui l'entourèrent aussitôt et n'eurent pas de peine à s'en rendre maîtres.

— Trahi! Trahi! Trahi! murmura-t-il avec rage, comme avait fait son frère Clairvaut, et en frémissant sous les liens dont on le garottait.

— Ça été le cri de votre frère Clairvaut, beau Sire! lui dit alors l'écuyer de Geoffroy à la Grant Dent. Et, ajouta-t-il, ce que nous lui avons répondu, nous allons vous le répondre à vous-même : La trahison est de toute justice envers les traîtres! Vous êtes blessés tous deux par l'arme que vous avez voulu employer...

Lorsque Claude de Sion, lié à ne pouvoir bouger, eut été mis en lieu de sûreté par les soins de l'écuyer de Geoffroy, celui-ci s'en alla au devant de son maître pour lui dire ce qu'il avait fait.

Geoffroy survint sur ces entrefaites, suivi de ses gens, qui croyaient avoir encore à batailler dans l'intérieur de la forteresse, et qui furent grandement ébahis de trouver des compagnons là où ils pensaient trouver des ennemis : contrairement aux gens de Claude et de Clairvaut qui comptaient trouver des amis là où ils avaient rencontré des ennemis.

L'écuyer de Geoffroy lui conta tout de point en point, et, s'émerveillant à chacune de ses paroles, Geoffroy ne put s'empêcher de l'embrasser, après toutefois s'être débarrassé de son heaume.

— Tu es un vaillant homme, lui dit-il, et, à cette cause, tu mérites d'être chevalier... Tu l'es donc à partir de ce moment, et, comme il est bon d'avoir autour de soi d'aussi rudes compagnons, tu ne me quitteras pas d'ici à ce que la mort nous sépare...

— Que votre volonté soit faite, Sire, répondit le nouveau chevalier, ému et joyeux, et que le ciel vous garde pour la bonne pensée que vous venez d'avoir à mon endroit!... Écuyer ou chevalier, je n'en serai pas moins jusqu'à mon dernier jour votre fidèle et loyal serviteur...

CHAPITRE VIII.

Comment Geoffroy à la Grant Dent fit pendre Claude de Sion et ses deux frères devant la porte du château de Val-Bruyant.

Geoffroy à la Grand Dent fit pendre, le lendemain, aux fourches élevées durant la nuit, les plus coupables d'entre les gens de Claude, c'est-à-dire ceux que les prisonniers délivrés par son écuyer avaient désignés comme les exécuteurs les plus cruels des ordres tyranniques des trois frères.

Puis, pendant que ces malheureux étaient ainsi accrochés au gibet qu'ils avaient si bien mérité, Geoffroy fit venir les trois frères pour leur montrer ce spectacle, précurseur d'un autre.

Les trois frères tressaillirent d'horreur, et détournèrent involontairement leurs regards, mais non leurs pensées.

— Claude de Sion, dit Geoffroy d'une voix sévère, tu as méconnue l'autorité du noble seigneur de Lusignan, mon vénéré père; tu as été traitre envers lui, et, lorsqu'il en était temps encore, tu n'as pas voulu te repentir. Je t'aurais pardonné : aujourd'hui je te châtie... Tu as mérité d'être pendu : tu seras pendu devant le château de Val-



Bruyant, pour servir d'exemple aux rebelles comme toi qui s'y trouvent...

Geoffroy se tut un instant; puis, se tournant vers Guion et Clairvaut, tous deux accablés, il leur dit :

— Frères de traître, vous l'avez aidé, secouru, encouragé dans sa rébellion contre l'autorité du noble seigneur de Lusignan, qui a ces contrées sous sa légitime domination... Frères de traître, vous serez châtiés comme lui, comme lui vous serez pendus devant le château de Val-Bruyant...

Cela dit, Geoffroy à la Grant Dent confia la garde des prisonniers au bon chevalier Philibert de Montmoiet, et, baillant la garde du château à un vieux chevalier qui valait bien Philibert pour la loyauté, il se mit aussitôt en route pour le château de Val-Bruyant.

Quand il fut arrivé en vue de cette forteresse, il fit arrêter sa petite armée et commanda qu'on dressât incontinent des fourches. Les fourches dressées, on y pendit d'abord Clairvaut, puis Guion, puis enfin, Claude de Sion, l'aîné et le plus coupable des trois frères.

— Ainsi doivent périr les orgueilleux et les traîtres! dit Geoffroy à la Grant Dent. Ceux-ci voulaient s'élever; je les ai fait monter plus haut qu'ils n'espéraient!... Que le Dieu du ciel daigne avoir leur âme, si toutefois ils en ont une!...

CHAPITRE IX

Comment Guérin de Val-Bruyant s'enfuit, et comment sa femme s'en vint parler à Geoffroy, accompagnée de ses enfants.

Val-Bruyant était habité par le sire Guérin qui, à l'exemple des trois frères Claude, Guion et Clairvaut, avait méconnu l'autorité de Raimondin, et qui, comme tel, devait naturellement subir le même sort.

Guérin de Val-Bruyant, à la nouvelle de l'arrivée en Irlande de Geoffroy à la Grant Dent, ne s'était point ému, jugeant que les puissants seigneurs rebelles, ses voisins et alliés, auraient aisément raison de lui. Mais, lorsqu'il vit pendre aux fourches dressées devant son château les corps des trois frères, traîtres comme lui, il comprit qu'il était perdu et qu'il ne tarderait pas à partager leur fin honteuse.

Il avait pour femme une noble, sage et vaillante dame, qui avait désapprouvé fortement sa rébellion en lui en montrant tous les désavantages. Il ne l'avait pas écoutée alors, comme il arrive toujours ; mais, lorsqu'il vit amassé sur sa tête l'orage qu'elle lui avait annoncé, et qu'il avait bravé parce qu'il le croyait loin, il s'empressa d'aller la trouver pour savoir d'elle ce qu'il devait faire.

— Dame, lui dit-il, conseillez-moi, je vous prie... Geoffroy, fils du seigneur Lusignan, est venu en ces contrées avec de mauvaises pensées contre ceux qui ont voulu se soustraire à l'autorité de son père... On le croyait faible, et on ne le redoutait pas... Or, il a, du premier coup, défait les chefs mêmes de la rébellion, assavoir Claude de Sion, Guion et Clairvaut... Leurs corps à tous trois pendillent encore à cette heure à une portée d'arbalète de notre château... C'est là d'un fâcheux augure pour moi, il me semble...

Il vous semble bien, seigneur, répondit la dame, et vous subirez le sort de vos amis si vous ne vous y soustrayez par la fuite...

— Par la fuite? C'est impossible...

— L'impossible est toujours possible à qui le veut bien, reprit la dame. Vous me demandez un conseil, je vous le donne... Fuyez donc au plus tôt, si vous tenez à vivre encore et à ne pas mourir surtout de la mort des traîtres... Le château de Val-Bruyant est cerné par l'armée de Geoffroy, je le sais; mais vous n'êtes pas connu des gens qui la composent, et nul ne songera à vous arrêter, si vous partez hardiment en plein jour...

— Mais, où irai-je, une fois hors d'ici, en supposant que je puisse sortir sans malencontre, ce qui me paraît impossible? demanda Guérin qui sentait déjà le chanvre fatal lui serrer la gorge.

— Vous irez à trois lieues d'ici, à Montfrin, chez Girard, votre neveu, où vous vous cacherez en attendant l'issue des événements...

— Et vous, chère dame, où irez-vous?

— Moi ?...

— Oui ?...

— Le plus sûr pour moi comme pour notre jeune lignée, est encore de rester céans à la merci du vainqueur... Rassurez-vous : on ne pend pas les femmes, et encore moins les enfants!... Je resterai donc ici pour plaider votre cause, qui est la mienne... Quant à vous, partez au plus vite, si vous ne voulez pas attirer le deuil et la honte sur notre maison... Partez, et que Dieu vous conduise!...

— Vous le voulez ?...

— Je vous en prie, seigneur, pour nous et pour vous...

— Allons, je vous obéis!...

Ayant dit cela, Guérin prit congé de sa femme, et sortit par une poterne donnant sur les champs. On l'aperçut bien, de l'armée de Geoffroy ; mais, comme il était pauvrement vêtu, et qu'il affectait des allures calmes, on le laissa aller, sans soupçonner qui il pouvait être.

CHAPITRE X

Comment Geoffroy à la Grant Dent sortit de son pavillon, et vint au-devant de la dame de Val-Bruyant, qui le pria de venir à son château, où étaient les parents de son mari.

Quand Guérin de Val-Bruyant eut disparu, sa femme fit habiller richement sa fille, une gente

pucelle de dix ans, et son fils, qui avait à peu près le même âge, et, quand ils furent l'un et l'autre merveilleusement parés, elle fit venir de riches palefrois sur lesquels les deux enfants montèrent. Elle-même chevaucha un magnifique destrier blanc, et, suivie de jeunes demoiselles et de vieux gentilshommes, elle sortit du château et s'en alla ainsi vers les pavillons de la petite armée de Geoffroy à la Grant Dent.

Geoffroy devisait avec ses compagnons au moment où on lui signala l'arrivée de la dame de Val-Bruyant.

— Vient-elle seule ? demanda-t-il.

— Elle a avec elle une suite de vieux gentilshommes et de jeunes pucelles, répondit-on.

— Ce n'est pas cela que je demande, reprit Geoffroy. Je demande si son mari, le sire de Val-Bruyant, l'accompagne ?...

— Non, Seigneur...

Là-dessus, Geoffroy à la Grant Dent, ne voulant pas qu'une femme fît tout le trajet qu'il y avait entre le château et son pavillon, sortit aussitôt et alla au-devant de la compagnie qui venait vers lui.

En le voyant s'approcher d'elle, courtois et empressé, la dame de Val-Bruyant, confuse, voulut mettre pied à terre; mais Geoffroy à la Grant Dent s'y opposa.

— Sire, dit-elle alors en montrant ses deux enfants, voici les deux avocats que je veux employer auprès de vous pour plaider la cause de mon mari...

— De merveilleux enfants, ma dame ! s'écria Geoffroy, ébloui de la grâce de la jeune fille et de la fière mine du jeune garçon. De merveilleux enfants, ma dame ! répéta-t-il.

— Sire, reprit la dame de Val-Bruyant, mon mari est plus faible que coupable... Je l'ai souvent blâmé d'avoir fait alliance avec Claude de Sion... C'était mon devoir, puisqu'aussi bien nous sommes les gens du noble seigneur de Lusignan et nous lui devons obéissance, à lui et non à nul autre... Monseigneur Guérin regrettait de s'être engagé; il comprenait sa faute, il l'aurait réparée certainement si vous lui en aviez donné le temps, c'est-à-dire si vous n'aviez pas vaincu si vite... Vous n'avez fait que paraître, et déjà vos ennemis ont disparu...

— Où est Guérin de Val-Bruyant ? demanda Geoffroy.

— Monseigneur Guérin, Sire ?...

— Oui?... Pourquoi n'est-il pas venu avec vous? Il m'aurait prouvé, plus efficacement que par son absence, son repentir et son bon vouloir pour l'avenir.

Geoffroy, tout en devisant avec la dame de Val-Bruyant, caressait et amignonnait les deux beaux enfants qu'elle avait amenés avec elle. Cette bienveillance envers eux prouvait qu'il pardonnait à leur père : elle s'en réjouit, et le courage lui revint au cœur.

— Sire, répondit-elle, il y a des occurences où les plus innocents n'osent se montrer... A plus forte raison ceux qui sont coupables...

— Vous reconnaissez donc votre mari coupable de trahison envers mon père, son suzerain?...

— Oui, Sire...

— Et savez-vous, ma dame, quel châtiment j'applique aux traîtres?...

— Je le sais, Sire...

— Vous le savez, et vous avouez la trahison de votre mari?...

— Je le sais, Sire; mais je sais aussi que votre bonté est à la hauteur de sa faute, et que vous pouvez pardonner à qui se repent...

— Se repent-il vraiment?

— Je m'en porte garant pour lui, seigneur...

— Prenez garde, ma dame; si son repentir n'est pas sincère, je m'en prendrai à vous!...

— Seigneur, vous vous en prendrez à moi.

— Et le châtiment que j'ai infligé à des hommes, je vous l'infligerai à vous, qui êtes femme...

— Vous me l'infligerez, seigneur, j'y consens... Je fais plus encore : j'engage avec moi, comme garantie de la foi de monseigneur Guérin de Val-Bruyant, ces deux chères créatures que vous voyez là, Sire...

— Votre garantie me suffisait, ma dame, répondit courtoisement Geoffroy à la Grant Dent.

— Ainsi, seigneur?... demanda la dame de Val-Bruyant.

— J'accorde à votre mari huit jours francs, aller et venir, pour se présenter devant moi, et me prêter de nouveau serment de fidélité... S'il dépasse ce délai, souvenez-vous, ma dame, que vous avez répondu pour lui...

— Sire, répondit la dame de Val-Bruyant, monseigneur Guérin sera à vos pieds avant huit jours... Mais, ajouta-t-elle d'un ton suppliant, n'étendrez-vous pas sur d'autres, Sire, ce pardon généreux que vous me promettez pour mon mari ?... Il n'est pas le seul coupable... Il n'est pas le seul malheureux...

— Dites à Guérin de Val-Bruyant, madame, que je lui accorde, à lui soixantième, huit jours francs pour se rendre auprès de moi, et prêter de nouveau serment de fidélité, entre mes mains, à mon père le noble seigneur de Lusignan...

CHAPITRE XI

Comment Girard, Guérin et l'ancien chevalier vinrent en la tente de Geoffroy, et comment celui-ci consentit à faire la paix.

Inquiet sur l'issue des démarches tentées par sa femme auprès du noble Geoffroy, fils de Raimondin, Guérin de Val-Bruyant n'était pas sans avoir de mortels ennuis. Il lui avait obéi en venant se réfugier à Montfrin, chez son neveu Girard, et il avait pareillement obéi à la peur qui le talonnait, car le pitoyable sort des trois frères Claude, Guion et Clairvaut ne pouvait sortir de son esprit : il les avait vu pendre devant son château de Val-Bruyant, et, en fuyant, il les avait vus pendus encore aux fourches que Geoffroy avait fait dresser pour eux.

Girard, son neveu, ainsi qu'un vieux chevalier, ami de Girard, essayaient bien de le rassurer, mais sans y parvenir, et il allait probablement se décider, conseillé par sa peur, à fuir le plus loin possible, lorsque la bonne dame de Val-



Bruyant arriva en grande hâte à Montfrin, suivie de trois demoiselles et de dix chevaliers et écuyers.

— Tout est perdu, n'est-ce pas, madame? dit-il en l'apercevant et en allant au-devant d'elle avec empressement.

— Tout est sauvé, au contraire, seigneur, répondit la dame.

— Geoffroy pardonne?...

— Il est doux, loyal et bon. S'il a pendu si cruellement tant de rebelles, c'est parce qu'ils ne voulaient pas venir à résipiscence..... S'ils avaient écouté ses paroles de paix, il aurait fait pour eux, au nom de son noble père, le sire de Lusignan, ce qu'il veut faire pour vous, si toutefois il vous plaît de vous soumettre à son autorité...

— Mais enfin, dame, qu'a-t-il dit et promis? Je me fie à sa foi et croirai ce que vous me direz de lui...

— Il vous accorde huit jours francs, aller et venir, à vous soixantième, pour vous rendre auprès de lui. Passé ce délai, il ne vous sera fait, à vous ni à vos compagnons, ni grâce ni merci, et vous serez poursuivis à outrance comme traîtres et rebelles..... Par ainsi, mon doux seigneur, voyez si vous voulez partager le sort de Sion et de ses deux frères, ou si vous aimez mieux vous ranger sous l'autorité légitime du sire de Lusignan, comme je vous l'ai conseillé tant de fois, vous remontrant les périls de votre complicité avec Claude de Sion. Claude de Sion et ses frères étaient de hauts et puissants seigneurs qui pouvaient espérer résister avantageusement aux gens d'armes de Geoffroy; mais vous, petit comme vous l'êtes, vous n'aviez rien à gagner à vous associer à leur trahison : là où ils eussent vaincu peut-être, vous auriez, vous, infailliblement succombé. Ils ont été vaincus, contrairement à leurs espérances et à leur vouloir; vous le serez plus vitement qu'eux encore...

— Je me soumets volontiers, dit Guérin de Val-Bruyant.

— Sincèrement?... demanda la dame.

— Sincèrement.

— Et vous faites bien, Guérin, dit à son tour le vieux chevalier. Les paroles de votre femme sont sensées et de bon aloi, et elle vous conseille à merveille. Hâtez-vous donc de vous rendre au château de Val-Bruyant, auprès de monseigneur Geoffroy, le noble fils du noble sire de Lusignan. Je m'y rendrai volontiers avec vous pour me porter garant de la sincérité de votre soumission, moi qui n'ai pas cessé un instant d'être à Geoffroy, au risque d'être malmené par Claude de Sion et par vous...

— Je vous accompagnerai pareillement, mon oncle, dit Girard, pour les mêmes raisons.

— Alors, partons sans plus tarder! s'écria Guérin. L'incertitude où je suis me pèse trop pour que je n'essaye pas de m'y soustraire, quoique je doive apprendre à Val-Bruyant!...

— Vous n'y apprendrez rien de déshonorant ni de fâcheux, mon seigneur, lui répondit sa femme. Les bons mouvements ont toujours de bons résultats, et Geoffroy ne saurait vous châtier pour votre repentir, tout au contraire.

Les préparatifs du départ s'effectuèrent, et bientôt Guérin, Girard et l'ancien chevalier quittèrent Montfrin pour se rendre à Val-Bruyant, où était Geoffroy à la Grant Dent.

Le trajet n'était pas long, je l'ai dit. Ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent. Geoffroy les reçut fort bien, et tout se passa comme l'avait prévu la dame de Val-Bruyant. Guérin s'agenouilla devant le fils de Raimondin et lui promit de vivre désormais loyalement, respectant l'autorité légitime du sire de Lusignan.

— Allez et ne péchez plus! lui dit Geoffroy en le relevant.

— Sire, dit le vieux chevalier, vous oubliez noblement, et moi qui me suis toujours souvenu, je vous remercie..... Vous êtes le digne fils du noble Raimondin...

La dame de Val-Bruyant ne tarda pas à revenir de Montfrin, avec sa compagnie de chevaliers et de demoiselles. Elle ordonna aussitôt une fête en l'honneur de Geoffroy à la Grant Dent, qui y prit grand plaisir, et qui regarda souvent Hermine, la gente pucelle, fille de Guérin de Val-Bruyant.

— Pourquoi n'a-t-elle pas quelques printemps de plus?... murmurait-il sans la perdre de vue.

CHAPITRE XII

Comment Geoffroy, étant retourné à Lusignan, apprit de son père Raimondin que le calife de Bendas faisait grand dommage à ses frères, et comment il alla combattre les Sarrasins.



Une fois que Geoffroy à la Grant Dent eut fait sa paix avec Guérin de Val-Bruyant et avec ses compagnons, rebelles comme lui, il songea bientôt à quitter l'Irlande, désormais tranquille, et à revenir à Lusignan, auprès de son père Raimondin.

En conséquence, il s'embarqua avec ses gens et navigua pendant un mois le plus heureusement du monde. Il prit terre et chevaucha tant et tant, qu'il arriva enfin à la cour de son père et de sa mère, où il apprit que ses frères Urian et Guion étaient en guerre avec le calife de Bendas, qui leur faisait grand dommage. Lors, sans plus hésiter, il résolut d'aller à leur secours, et, pour cela faire, il en demanda l'autorisation à Raimondin, qui la lui accorda volontiers.

Incontinent il partit avec bon nombre de gens d'armes et grande quantité de bons arbalétriers, et ils s'embarquèrent au port le plus voisin, d'où ils gagnèrent sans malencombre la terre païenne de Bendas.

Ils abordèrent, firent tirer les chevaux hors des navires, ainsi que tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et s'en allèrent loger aux champs, autour

de la ville, sous tentes et pavillons dressés à la hâte. Geoffroy fit faire bonne garde par ses arbalétriers, afin d'éviter toute surprise de la part des Sarrasins, et il envoya quérir ses deux frères, Urian et Guion.

Son messager partit et gagna les tentes de la petite armée des deux frères, auxquels il demanda à parler. Urian et Guion accoururent.

— Beaux seigneurs, leur dit-il, pensez à bien faire maintenant, car je vous apporte bonnes nouvelles qui vous réconforteront sans doute et vous permettront d'en finir avec ces paillards de Sarrasins, qui vous ont, à ce qu'il paraît, occis tant de monde...

— Quelles nouvelles apportes-tu ? demandèrent les deux frères.

— Beaux seigneurs, la fleur de la chrétienté, monseigneur Geoffroy, ayant appris à Lusignan le grand dommage que vous faisait le calife de Bendas, est arrivé au plus vite à votre secours.

— Geoffroy ?...

— Lui-même, beaux seigneurs. Il a avec lui cinq cents hommes d'armes et autant d'arbalétriers qui, joints aux vôtres, feront merveille, n'en doutez pas...

Urian et Guion, entendant cela, furent très-joyeux, et ils répondirent au messager :

— Dis à notre frère Geoffroy qu'il est le bien arrivé parmi nous, d'autant plus que nous livrons demain une bataille dernière au soudan de Bendas, qui a fait déjà une si fâcheuse occision de nos gens... Il faut qu'il soit vaincu par nous !...

— Il le sera, beaux seigneurs, répondit le messager.

— Dis encore à notre frère Geoffroy qu'il serait bon qu'à la faveur de la nuit il réunît aux nôtres ses gens d'armes et ses arbalétriers, de façon à ce que le soudan n'en sût rien.

— Je le lui dirai, beaux seigneurs, répondit le messager.

Et cela dit, il prit congé d'Urian et de Guion, et revint trouver sous sa tente Geoffroy à la Grant Dent, auquel il conta le résultat de son message.

— Vos nobles frères, Sire, ajouta-t il; les seigneurs Urian et Guion, vous attendent cette nuit avec votre armée, pour que vous puissiez demain matin, d'accord avec eux, livrer un combat définitif aux païens.

— Il sera fait comme ils le souhaitent, dit Geoffroy.

CHAPITRE XIII

Comment, grâce aux secours que leur apportait leur frère Geoffroy à la Grant Dent, Urian et Guion déffirent le calife de Bandas et firent bonne occision de Sarrasins.

Nonobstant les deux anneaux précieux que leur noble mère Mélusine, qui les aimait beaucoup, leur avait remis au départ, Urian et Guion commençaient à désespérer de la victoire, car le calife de Bandas les malmenait fort, au moment où le messager de leur frère, Geoffroy à la Grant Dent, était venu les réconforter.

Après son départ, et en attendant leur frère, ils firent les apprêts nécessaires pour la bataille du lendemain, en laquelle ils espéraient beaucoup maintenant.

Vers la mi-nuit, Geoffroy arriva. Les frères s'embrassèrent, pleurant de joie d'être ainsi réunis. Guion et Urian demandèrent à Geoffroy le récit de ce qu'il avait fait en Irlande, et Geoffroy à son tour, après leur avoir obéi, leur demanda ce qu'ils avaient fait, et Urian et Guion lui contèrent tout de point en point.

Puis, quand le récit de leurs aventures fut fait, Urian ajouta :

— Cher frère, écoutez les paroles de notre chère mère Mélusine, au moment de notre embarquement au port de la Rochelle sur le grand navire qui nous a amenés ici.

— J'écoute, mon beau frère, dit Geoffroy.

— Mes chers enfants, a-t-elle dit, je vous prie de ne jamais oublier, en quelque lieu que vous vous trouviez, d'entendre le service divin avant de rien entreprendre. La prière réconforte, et le ciel protége volontiers les âmes qui songent à lui. En outre, mes doux amis, aidez et conseillez les mères et les veuves; défendez les orphelins; honorez les dames; réconfortez et protégez les pucelles opprimées; soyez humbles, doux et courtois envers tout le monde, surtout envers les petits. Soulagez de votre aumône délicate les pauvres en mal de misère; soulagez de votre tendresse les pauvres en mal de tristesse. Soyez larges aux bons, et, quand vous donnerez, ne soyez pas longs à le faire : le bien ne doit pas se faire attendre ni désirer... Défendez-vous des largesses inutiles et folles : le ciel ne vous a pas mis en main des richesses pour les semer là où elles ne poussent pas. Tenez toujours loyalement vos promesses, et, pour les tenir volontiers, ne les faites pas trop à la légère. Ne vous laissez pas gouverner par vos passions de jeunes hommes, et si vous faillissez, que ce ne soit pas irréparablement. Ne convoitez jamais la femme d'autrui, afin qu'un jour on ne soit pas autorisé à convoiter les vôtres. Aimez qui vous aimera, chastement et affectueusement, et ne haïssez jamais que le vice, l'hypocrisie et la lâcheté, les seules choses haïssables de ce monde. Par ainsi, mes chers enfants, vous vivrez toujours honorablement, et, si vous devez périr, ce qu'à Dieu ne plaise, vous périrez du moins avec la conscience à l'aise et le cœur en joie : vous aurez fait votre devoir...

Urian avait ainsi rappelé à Geoffroy les paroles de leur mère, parce que Geoffroy était plus jeune que lui, et que, loin de la cour de Raimondin, il devait faire acte de sagesse envers ses frères, étant leur aîné.

— Beau frère, répondit Geoffroy à la Grant Dent, notre mère Mélusine m'a adressé les mêmes paroles au moment de mon départ pour l'Irlande, et, pas plus que vous, je ne les ai oubliées...

Là-dessus, les trois frères prirent un peu de repos, en attendant l'aube.

Le jour parut, et avec le jour, parurent les Sar-

rasins qui, enhardis par leurs précédents succès, voulaient cette fois en finir avec leurs ennemis, qu'ils comptaient bien écraser aisément. Ils furent grandement ébahis quand ils aperçurent les renforts amenés par Geoffroy : toutefois, ils n'osèrent pas reculer, confiants qu'ils étaient dans leur dieu Mahomet. D'ailleurs, malgré ce renfort-là, ils étaient encore plus nombreux que les chrétiens.

Païens et chrétiens en vinrent donc aux mains. Les arbalètes des gens du calife lancèrent leurs flèches roide et dru, si roide et si dru qu'on aurait dit volontiers une grêle de viretons : cela ne les empêcha pas d'être déconfits. Les chrétiens, quoique inférieurs en nombre, non en courage, n'en étaient pas moins âpres au combat, et leurs coups faisaient d'irréparables ravages dans les rangs de leurs ennemis.

Le calife de Bandas, que Geoffroy à la Grant Dent serrait de près, et qui voyait tomber ses gens comme épis pendant la moisson, le calife de Bandas comprit que la partie était perdue pour lui.

— Mahom! Mahom! criait-il en se défendant de son mieux, comme un fauve acculé.

— Lusignan! Lusignan! cria Geoffroy, en tirant un long couteau qui pendait à son côté, et en le levant sur la tête du soudan.

Le païen invoqua de nouveau Mahom, car le péril pressait et le couteau du chrétien était bien près de sa tête.

— Païen, repens-toi! cria Geoffroy au calife.

— Mahom! Mahom! cria le soudan pour toute réponse.

— Lusignan! Lusignan! cria Geoffroy en le frappant à la gorge et en l'étendant raide mort, comme un bœuf.

Le soudan tombé, le désarroi le plus complet se mit dans son armée, et les deux frères de Geoffroy n'eurent pas de peine à achever ce qu'il avait si bien commencé. Les païens qui ne furent pas tués en cette mémorable bataille furent faits prisonniers pour être échangés contre les chrétiens qui gémissaient dans les prisons des autres soudans de la côte barbaresque.

— Vaillant frère, dirent Urian et Guion à Geoffroy en l'embrassant, lorsqu'ils furent réunis sous leur tente et désarmés, vaillant frère, nous avons vaincu ces païens exécrés, grâce à votre courage et au renfort que vous nous avez amené. Soyez-en remercié, car vous nous avez tiré là une fière épine du pied!...

CHAPITRE XIV

Comment, après la défaite du calife de Bandas, le vaillant Geoffroy s'en alla guerroyer ailleurs, laissant là ses frères qui étaient l'un et l'autre amoureux, et qui avaient désir de se marier.

Geoffroy à la Grant Dent ne resta pas longtemps avec ses frères, qui pour l'instant n'avaient pas besoin de son aide, puisqu'ils avaient vaincu les Sarrasins, et qu'ils devaient l'un et l'autre se marier.

Urian était amoureux de la belle Hermine, fille du roi de Chypre, qu'il avait eu occasion de secourir contre les mécréants.

Guion était amoureux de la belle Florie, fille du roi d'Arménie, lequel était frère du roi de Chypre.

Hermine était amoureuse d'Urian, et Florie l'était de Guion.

Geoffroy à la Grant Dent, qui n'était amoureux d'aucune pucelle et dont aucune pucelle n'était amoureuse, résolut de s'embarquer au plus vite pour aller guerroyer ailleurs; et, de fait, un mois après la mort du calife de Bandas et la défaite de son armée, il s'embarqua dans son navire avec quelques chevaliers seulement, laissant les autres à ses deux frères.

Quelques jours après son départ, Urian s'en alla, avec une suite nombreuse, à la cour du roi de Chypre, pendant que son frère Guion, avec une semblable suite, s'en allait à la cour du roi d'Arménie, tous les deux poussés par l'amour.

L'archevêque de Famagosse maria Hermine, richement vêtue de satin blanc, et Urian, richement vêtu de damas rouge.

L'archevêque d'Arménie maria Florie, non moins richement vêtue de satin blanc, à Guion, non moins vêtu de damas rouge.

Et comme, le lendemain de la nuit des noces d'Hermine et d'Urian, le bon roi de Chypre s'en alla de vie à trépas, Urian, qui était estimé des barons de ce prince, monta sur son trône en son lieu et place.

Comme, pareillement, quelque temps après le mariage de sa fille Florie, le bon roi d'Arménie trépassa, Guion lui succéda, appelé à cet honneur par le vœu même des habitants de ce royaume.

Mais, nous laisserons vivre et régner ces deux fils du sire de Lusignan, pour revenir vers Geoffroy à la Grant Dent, dont nous avons entrepris de raconter l'histoire à l'exclusion de toute autre.

CHAPITRE XV

Comment Geoffroy à la Grant Dent, revenu à Lusignan, apprit qu'un mauvais géant, ayant nom Guédon, était la terreur de la contrée, et comment il résolut d'aller le combattre.

Après une navigation assez heureuse, Geoffroy à la Grant Dent était revenu à Lusignan.

Il y était depuis quelques mois, inactif, et commençait à s'ennuyer, lorsqu'il apprit qu'il y avait en Guérende un mauvais géant, du nom de Guédon, qui désolait cette contrée par ses cruautés.

C'était une occasion d'exercer sa vaillance oisive: il partit avec dix chevaliers, et s'en alla en Guérende, à la recherche du géant Guédon.

Aux premiers habitants qu'il rencontra en ce pays, il demanda qu'ils lui indiquassent d'une façon certaine où se tenait ce géant redouté.

— Pourquoi le cherchez-vous ainsi, lui demanda-t-on?

— Je veux bien vous le dire, répondit Geoffroy. Je lui apporte au bout de ma lance le châtiment que lui doivent les gens de monseigneur mon père, le sire de Raimondin.

— Comment! vous pensez à l'aller combattre?

— Je ne suis pas venu céans pour autre chose.

— C'est là une folle entreprise, sire chevalier, où d'autres, des plus vaillants, ont succombé... Ce n'est pas un qui a combattu contre lui, c'est dix, c'est cent, c'est mille, et tous ont été vaincus!...

— C'est pour cela que je tiens à le vaincre, et par la dent Dieu! je le vaincrai. Par ainsi, bonnes gens, ne m'en parlez plus, et indiquez-moi de loin ou de près, selon votre courage, le repaire de ce terrible géant qui fait trembler les hommes comme des femmes et les femmes comme des feuilles.

Les gens qu'interrogeait Geoffroy virent bien qu'il n'y avait rien à répliquer à cela, et ils le conduisirent vers une grosse tour, en une montagne presque inaccessible, où il y avait de bons murs, de bons fossés et de bons ponts-levis.

— Voici la tour de Montjoie, où se tient Guédon-le-Géant, dirent-ils à Geoffroy. C'est d'un aspect formidable et horrifique, n'est-ce pas? Aussi, si vous nous en croyez, vous vous contenterez de voir cette tour, et, après l'avoir vue à souhait, vous vous en reviendrez avec nous... Cela sera prudent! Quant à nous, nous n'irons pas plus avant, quand bien même vous nous donneriez votre pesant de bon or fin!...

— Je vous remercie de m'avoir conduit jusqu'ici, bonnes gens, répondit Geoffroy à la Grant Dent; et, puisque la couardise vous serre à ce point le ventre, vous pouvez vous retirer... J'irai seul vers ce géant, sans autre compagnon que moi-même: c'est suffisant, par la dent Dieu! pour abattre l'orgueil de ce paillard!

Les gens qui avaient amené Geoffroy ne se le firent pas répéter deux fois, et ils s'éloignèrent vitement, de peur qu'il ne prît au fils de Raimondin fantaisie de les rappeler; ce à quoi ils ne se fussent prêtés qu'à grand'peine et en rechignant tant et plus.

Geoffroy resta seul avec ses dix chevaliers.

CHAPITRE XVI

Comment le vaillant Geoffroy réveilla le féroce Guédon qui dormait, et comment, après un combat meurtrier, il s'en rendit maître et lui coupa la tête.

Geoffroy descendit de cheval, s'arma, ceignit son épée, à laquelle il se fiait beaucoup, à son cou son écu et son cor d'ivoire, et, à l'arçon de sa selle, une forte masse d'acier, prit sa lance en main et remonta sur son cheval.

— Beaux seigneurs, dit-il à ces dix chevaliers, attendez-moi au fond de cette vallée. Vous êtes aussi vaillants que ces bourgeois de tout à l'heure étaient couards; mais j'ai résolu de me risquer seul dans cette aventure, et j'y vais seul. Attendez-moi donc ici... Si Dieu me donne victoire sur le géant, vous le saurez aussitôt, car je sonnerai de mon cor d'ivoire. Alors vous viendrez à moi.

Les dix chevaliers furent bien chagrins de cet ordre qui les forçait à l'immobilité, et, une dernière fois, ils supplièrent Geoffroy de leur permettre de l'accompagner. Mais Geoffroy ne le voulut pas: il partit même aussitôt.

Après avoir chevauché pendant quelque temps, Geoffroy arriva à une porte qui donnait sur une cour intérieure, et qui, précisément, se trouvait ouverte en ce moment-là. Il entra et s'avança tranquillement au milieu du silence le plus profond.

Il s'avança encore et trouva la fameuse tour dont le pont-levis était levé, ce qui le chagrina. Sans doute le géant dormait à l'abri de ses murailles, car il ne paraissait pas, et l'on n'entendait toujours rien que le bruit que faisaient les armes du chevalier en s'entrechoquant.

— Fils de pute et faux géant, cria Geoffroy d'une voix sonore, viens donc me parler, car je t'apporte ce que te doivent les gens de monseigneur Raimondin, mon père!...

Cette voix troubla le sommeil du géant, qui, alors, vint à une fenêtre pour savoir de quoi il s'agissait. Quand il aperçut Geoffroy, fièrement planté au milieu de la cour, sur un grand diable de cheval qui n'en finissait pas, il se secoua un peu et s'écria:

— Que veux-tu, chevalier, pour me venir si hardiment réveiller lorsque je dors?

— Si tu veux descendre, je te l'apprendrai! répondit Geoffroy, qui ne put s'empêcher de remarquer la forte musculature et la fière contenance du féroce Guédon.

En entendant cet appel, Guédon s'arma à la hâte, prit un fléau de plomb à trois chaînes, et une énorme faux d'acier, et vint au pont-levis, qu'il abaissa.

— Qui es-tu? demanda-t-il pour la seconde fois au jeune chevalier.

— Je te l'ai dit: je suis Geoffroy à la Grant Dent, fils de Raimondin de Lusignan, et je viens acquitter la dette contractée envers toi par les gens de monseigneur mon père.

— J'ai pitié de toi, follet, dit Guédon en riant bruyamment; j'ai pitié de toi à cause de ta vaillance et de la hardiesse de ton cœur. Tu peux t'en retourner, mon enfant! Car, sache-le bien, tu aurais avec toi cinq cents hommes, même aussi courageux que toi, que je les disperserais, et toi avec, comme le vent disperse la poussière!... Mais j'ai vraiment pitié de mettre à mort un si vaillant chevalier: retire-toi donc, je te le répète, et vas consoler ton père Raimondin, qui a peut-être besoin de toi.

— Méchante créature! répondit Geoffroy, tu as grand'peur de moi, c'est pour cela que tu fais le généreux à mon égard... Garde ta pitié pour toi-même!... Quant à moi, je te déclare que je ne partirai pas de cette place que je ne t'aie ôté la vie du corps... Je te tiens dès cet instant pour mort. Fais donc ta paix avec Dieu, si tu crois en

lui, toutefois. Je te défie, et je te tiens pour lâche autant que cruel si tu recules!...

Ici le géant fit semblant de rire, quoique au fond il n'en eût pas la moindre envie, à cause de la fière assurance de son ennemi, et il lui dit :

— Geoffroy, petit fol, tu vas rouler par terre du premier coup, je t'en avertis!...

Et, malgré cette fanfaronnade, Guédon s'avança à la rencontre de Geoffroy, qui ne resta pas en arrière non plus et courut sur le géant de toute la vitesse de son cheval, et la lance sous le bras, solide comme si elle y eût été vissée.

Le géant en eut le sein entamé, et la panse endommagée. Mais, se redressant aussitôt avec rage, il fit manœuvrer sa redoutable faux et abattit les quatre jambes du cheval de Geoffroy, à l'endroit du jarret.

Le fils de Mélusine, forcé de prendre terre, tira aussitôt son épée et s'en escrima avec énergie contre son adversaire qui tenait toujours son horrible faux.

Bientôt un coup d'épée tronçonna cet instrument de mort et en rendit le maniement si difficile, que le géant préféra se servir de son fléau dont il frappa le bassinet de Geoffroy.

Mais ce dernier se remit bientôt, et alors la lutte devint plus vive, plus acharnée, plus meurtrière. Le fils de Mélusine profita d'un moment où son ennemi se relevait pour lui abattre une main d'abord, puis une jambe.

Le géant était hors de combat. Il poussa un hurlement de douleur dont retentit toute la vallée et qu'entendirent les dix chevaliers, sans savoir d'où venait cet horrible son, et il tomba sur ses moignons sanglants pour ne plus se relever, car, incontinent, Geoffroy lui trancha la tête.

Cette œuvre faite, le fils de Mélusine sonna de son cor d'ivoire, qui fit accourir tout le pays, heureux d'être délivré de cet épouvantail.

— Il ne vous tyrannisera plus, bonnes gens, ce féroce! dit Geoffroy à tous ceux qui accouraient.

— Louons Dieu! louons Dieu! crièrent les nouveaux arrivants, en s'approchant curieusement du cadavre qui gisait à leurs pieds dans une mare de sang.

On mesura le corps de Guédon, en en rapprochant la tête, et l'on fut ébahi en constatant qu'il avait bien quinze pieds de longueur!...

— Il faut avoir outrage de soi, dit-on à Geoffroy, pour se mettre en un tel péril en osant assaillir un si grand diable d'enfer.

— Le péril est passé : il n'y faut plus songer! répondit Geoffroy.

CHAPITRE XVII

Comment les messagers de Raimondin s'en vinrent vers Geoffroy à la Grant Dent, qui était à Guérende, et lui donnèrent nouvelles de son père et de sa mère.

Cette nouvelle fit grand bruit dans le pays, et le nom de Geoffroy à la Grant Dent vola de bouche en bouche jusqu'au parfond de la contrée et des contrées environnantes.

Geoffroy était encore à Guérende, se reposant des fatigues de son combat, lorsqu'un matin vinrent devers lui les deux chevaliers qu'il avait envoyés devers son père pour lui raconter l'histoire du géant Guédon.

— Par ma foi, beaux seigneurs, leur dit-il, je suis aise de vous revoir! Comment va monseigneur mon père, et comment va madame ma mère?...

— Sire, répondirent les messagers, ils vont bien l'un et l'autre. Voici, d'ailleurs, les lettres qu'ils nous ont baillées pour vous.

Geoffroy prit les lettres, en rompit la cire et en lut la teneur. Parmi les choses que Raimondin son père lui annonçait, il y avait la mention de l'entrée en abbaye de Froimond, le frère de Geoffroy, qui s'était fait moine en l'abbaye de Maillières.

Quand Geoffroy à la Grant Dent apprit cette nouvelle, il entra dans une colère telle, que personne n'osa rester auprès de lui, de peur d'en pâtir. Peu s'en fallut qu'il n'en sortit tout à fait de son sens; en tout cas, il semblait être plus en forcenerie qu'en autre chose.

— Comment! s'écria-t-il, monseigneur mon père et madame ma mère n'avaient-ils donc pas assez pour faire riche mon frère Froimond?... Ne pouvaient-ils lui donner de bons pays et de bonnes forteresses, et le richement marier, sans le faire moine?... Par la dent Dieu! ces moines flatteurs l'auront enchanté et enjôlé par leurs manières et leurs paroles, afin de l'avoir avec eux, et, avec lui, ses richesses particulières!... Jamais chose ne me déplut comme celle-ci... Par la foi que je dois à Dieu, ces moines du diable payeront cher cette vilenie! S'il plaît à Dieu, j'en détruirai la graine, afin qu'il n'en repousse nulle part de cette diabolique engeance qui s'engraisse du pain que ne mangent pas les autres!...

Il y avait là, en ce moment, deux envoyés du Northumberland qui venaient demander à Geoffroy de vouloir bien délivrer leur pays d'un cruel géant qui y régnait, comme il avait délivré la contrée de Guérende du cruel géant Guédon.

— Seigneurs, leur dit-il, il faut que vous m'attendiez ici jusqu'à ce que je revienne, car j'ai à aller, sans nul retard, à une mienne affaire qui fort me touche...

— Monseigneur, à votre volonté, répondirent les ambassadeurs du Northumberland.

Lors, sans perdre un moment, Geoffroy monta à cheval, s'arma, et fit monter à cheval et s'armer ses dix chevaliers; puis il partit.

CHAPITRE XVIII

Comment Geoffroy à la Grant Dent, furieux contre les moines de Maillières, brûla l'abbaye, l'abbé et les moines.

Toujours courroucé et dolent, Geoffroy éperonna son cheval pour arriver plus vite, et châtier

plus vite aussi les moines de l'abbaye de Maillières, où il arriva au bout de quelques jours.

L'abbé et ses moines étaient pour lors en chapitre. Cela n'arrêta nullement Geoffroy, qui entra d'un air farouche, l'épée au côté, et alla droit à la moinerie, étonnée et effarouchée.

— Moines ribauds! leur cria-t-il d'une voix de tonnerre, qui donc vous a donné cette hardiesse d'ensorceler mon frère Froimond par vos paroles cauteleuses, et de le faire moine moinant de moinerie comme vous? Par la dent Dieu! vous avez fait là une vilaine affaire, et vous en boirez un mauvais coup dans un mauvais hanap, c'est moi qui vous le dis!...

— Ah! sire chevalier, répondit l'abbé, par notre créateur, je vous jure que ni moi ni moine de céans n'avons ensorcelé personne, et que c'est librement que votre frère est venu à nous!...

— C'est la vérité, cher frère, dit Froimond en se détachant du chapitre pour venir apaiser la colère de Geoffroy. Jamais céans personne ne m'a conseillé, et si vous avez à vous en prendre à quelqu'un, c'est à moi, non à nul autre. Ma droite dévotion a plus fait que conseils d'autrui, je vous le jure aussi!

— Par la dent Dieu! tu payeras alors comme les autres! repartit Geoffroy. Je ne veux pas qu'il me soit reproché d'avoir un frère moine moinant, comme tous ces paresseux qui mènent si grassement leur inutile vie!...

Ce disant, Geoffroy sortit, ferma solidement la porte du lieu dans lequel se trouvaient les moines, son frère compris, et fit apporter tout autour force fagots et broussailles à foison.

— Je veux qu'ils grillent tous là-dedans comme renards en leur terrier! dit-il avec colère.

Les dix chevaliers voulurent s'interposer en faveur du jeune Froimond, qui, selon eux, n'était pas coupable, en supposant que les autres eux-mêmes le fussent. Mais Geoffroy ne voulut pas entendre de cette oreille-là.

— Par la dent Dieu! s'écria-t-il, ni lui ni moine de céans ne chanteront plus laudes ni matines. Je l'ai résolu ainsi!

Les dix chevaliers, devant une pareille résolution, ne pouvaient que se retirer. Ils s'empressèrent de le faire pour n'être pas accusés d'avoir pris part à la brûlaison, sans nulle cause, de la maison de Dieu et des serviteurs d'icelui.

Cette désertion n'arrêta pas Geoffroy. Il arracha une lampe placée dans une niche, et mit incontinent le feu à la paille amoncelée autour de l'église.

La flamme gagna, gagna, gagna, et bientôt on entendit de l'intérieur les cris et les gémissements des moines qui se sentaient rôtir tout vifs.

Mais leurs lamentations ne leur valurent de rien aux yeux de Geoffroy, qui croyait faire œuvre pie en enfumant ainsi ces pauvres moines, dont la graisse fondait à la chaleur ardente de l'incendie.

Quand les murs de l'abbaye se furent écroulés, que l'on n'entendit plus ni pleurs, ni cris, ni gémissements, et qu'il jugea sa besogne complétement faite, Geoffroy monta à cheval et s'éloigna.

Cependant, malgré lui, au bout d'un peu de chemin, il s'arrêta pour juger du résultat de son entreprise; et, en voyant les ruines qu'il avait faites, et en songeant aux cadavres qui étaient amoncelés dessous, Geoffroy ne put s'empêcher de s'apitoyer et de regretter. Pour un peu, en présence de ce désastre, il se fût volontiers passé son épée au travers du corps.

Heureusement que ses chevaliers ne s'étaient pas trop éloignés et qu'ils erraient aux alentours : ils s'opposèrent à ce qu'il se fît justice sur lui-même du malheur qu'il venait de commettre.

— Ah! Sire, lui dirent-ils, c'est trop tard se repentir quand la folie est faite!... Ce qui est irréparable est irréparable! Venez-vous-en avec nous. Le temps passera avec son oubli sur cette aventure, et nul ne saura, votre conscience excepté, ce que vous avez fait aujourd'hui!...

Geoffroy ne sonna mot, et suivit ses chevaliers jusqu'à la tour de Montjoye, sans se retourner une seule fois.

CHAPITRE XIX

Comment Raimondin apprit par un messager ce qu'avait fait Geoffroy à la Grant Dent, son fils, et comment l'apprit aussi Mélusine, sa femme.

Pendant que Geoffroy chevauchait ainsi vers la tour de Montjoye, en Guérende, un messager accourut en grande hâte à Marmande, où se trouvait Raimondin.

— Sire, lui dit-il, j'ai des nouvelles à vous donner; il me poigne qu'elles soient piteuses au lieu de bonnes; mais, quelles qu'elles soient, je vous les donne, parce que, avant tout, je vous dois la vérité...

— Quelle vérité triste avez-vous donc à m'apprendre? demanda Raimondin, qui faisait peu à peu l'apprentissage du malheur.

— Sire, répondit le messager, votre fils Geoffroy à la Grant Dent a pris une telle mélancolie de la nouvelle que vous lui avez envoyée de l'entrée en religion de votre fils Froimond, qu'il est venu à Maillières et a brûlé cette abbaye avec tous les moines qui y chapitraient, votre fils Froimond compris...

— Que dis-tu là? s'écria Raimondin, cela ne peut être! Cela serait trop horrible!...

— Il en est ainsi que je vous dis, monseigneur, reprit le messager. Faites-moi mettre en prison, si cela vous plaît, jusqu'à découverte de l'exacte vérité; j'y consens. Faites-moi, même, mourir de malemort, si j'ai menti : j'y consens encore!...

Raimondin ne voulut pas attendre davantage pour s'assurer par lui-même de l'épouvantable vérité. Il monta à cheval et courut, sans s'arrêter, à l'abbaye de Maillières, dont les débris fumaient encore.

— Ah! s'écria-t-il; ah! Geoffroy, mon fils, qu'as-tu fait là?... Tu avais le meilleur commencement de chevalerie qui pût exister! Tu avais fait déjà de merveilleuses prouesses, dont une seule, la mort du géant Guédon, eût suffi à illustrer un

homme, et tu changes de voie droite et loyale pour entrer dans le chemin de la cruauté !... Ce dernier coup m'achève ! Je suis plongé à cette heure dans un océan de ténèbres où je m'égare et dont je ne sortirai pas sans y laisser ma raison !... Quel fantôme est-ce donc que cette femme qui a été mienne, et qui ne m'a donné que des enfants étranges, marqués, pour ainsi dire, d'un sceau fatal ?... Le dernier né, qui a aujourd'hui huit ans, a déjà tué deux de ses nourrices en leur mordant les mamelles ! Celui-ci a trois yeux ! Celui-là a les oreilles énormes ! Cet autre a des taches velues comme un animal !... Que sais-je encore ?... Et elle, Mélusine, je la vois encore, comme au dernier samedi où je l'ai surprise en sa piscine, avec un buste de femme et une queue de serpente !... Ai-je rêvé ? Sont-ce là mes enfants ?... Est-ce là ma femme ?... N'ai-je pas été abusé par des fantômes ?... Est-ce que j'existe, même ?... Je me tâte ! Je suis bien le fils d'une créature humaine ; je suis bien sorti d'entrailles de femme, et cependant tout ce qui m'arrive est du domaine de l'étrange, de l'extraordinaire et de l'impossible !...

Raimondin revint tout consterné à Marmande, où il se coucha pour être seul et se lamenter tout à son aise, loin des oreilles et des yeux des indiscrets.

Ce pitoyable état dura plusieurs jours, au bout desquels les barons de la suite de Raimondin jugèrent à propos de prévenir Mélusine, dont ils supposaient que l'influence réconforterait leur maître et seigneur.

Aussitôt résolu, aussitôt fait. Un messager partit pour Niort, où était la dame.

Mélusine fut très-attristée de cette nouvelle, tant à cause de son mari que de Geoffroy, son fils. Elle aussi comprenait que son bonheur se brisait avec son cœur !

Quelques jours après elle était à Marmande, avec son cortége de dames et de demoiselles.

CHAPITRE XX

Comment Mélusine, mère de Geoffroy à la Grant Dent, s'en vint à Marmande, et de l'explication douloureuse qu'elle eut avec Raimondin, son mari.

Mélusine, la bonne dame, entra dans la chambre où était Raimondin, laquelle chambre donnait sur des vergers en fleurs, au moment même où Raimondin regardait tout rêveur dans la direction de Lusignan.

Elle le salua et l'accola, mais il s'obstina à ne sonner mot, en proie qu'il était à la colère et au chagrin.

— Monseigneur, dit-elle en insistant, c'est véritablement grande folie à vous, que l'on tient pour le plus sage prince qui soit vivant, de vous affliger ainsi d'une chose sur laquelle il n'y a pas à revenir !... Ce qui est fait est fait, et rien au monde ne le défera. Si Geoffroy, votre fils, a commis l'outrage qu'on m'a dit, c'est à cause de son merveilleux courage que rien ne peut arrêter... Il a péché par trop de zèle pour le service et la gloire de notre lignée... Il n'a pu voir sans courroux un de ses frères jeté vivant au milieu de moines débauchés, dont il avait peur qu'il ne prît exemple de mauvaise vie... D'autre part, monseigneur, nous avons assez de quoi, Dieu merci, pour relever l'abbaye qu'il a détruite et la repeupler de moines moins licencieux que ceux qu'il a si cruellement condamnés au feu... Geoffroy, s'il plaît au ciel, s'amendera par devers Dieu et les hommes et fera oublier, par la sagesse de son âge mûr, les emportements de sa jeunesse... Par ainsi, monseigneur, laissez-là le deuil dont vous vous couvrez à tort, et revenez à des sentiments plus conformes à votre état de prince, c'est-à-dire de pasteur d'hommes...

Ces paroles sensées ne produisirent pas sur Raimondin l'effet que Mélusine était en droit d'en attendre.

Il répondit avec âpreté :

— Fausse serpente, tu n'es que fantôme, ainsi que ton fruit ! Aucun de ceux qui sont sortis de tes entrailles maudites n'arrivera à bonne fin, à cause du signe de réprobation dont tu les as marqués par ton péché !... Il n'était sorti de toi qu'un bon fruit, qui pouvait te faire pardonner les autres : c'était Froimond ! Or, il a été brûlé vif, je ne sais par quelle inspiration diabolique, et c'est un autre de tes fils, c'est le cruel Geoffroy qui l'a si méchamment mis à mort, ainsi que les moines de son abbaye !... Ah ! l'enfer se mêle de nos affaires, je suis perdu !...

Mélusine ne put en entendre davantage. Le vase trop plein déborda. Ces reproches cruels achevèrent ce qu'avait commencé le parjure de Raimondin. Tout était décidément fini entre eux. Elle se laissa choir tout de son long par terre !...

On se précipita à son aide ; on la releva ; on lui jeta au visage de l'eau bien fraîche ; elle revint à elle.

Pourquoi ne l'avait-on pas laissé mourir ? C'eût été plus charitable, car la réalité était plus navrante que le rêve !

— Ah ! Raimondin, murmura-t-elle en le regardant piteusement, le jour où je t'ai vu pour la première fois a été bien douloureux !... J'ai été trompée par où les femmes le sont et seront toujours, à savoir par ton gent corps, ta belle figure, ta douce apparence... Je ne te supposais pas alors capable d'une trahison quelconque, si légère qu'elle pût être !... Tu as été parjure envers moi, tu as faussé le serment solennel que tu m'avais fait... Eh bien ! cette trahison, ce manque de foi, je te l'eusse encore pardonné de bon cœur, si tu n'avais rien dit à personne... Je m'étais tue : pourquoi n'as-tu pas imité mon silence ? Pourquoi as-tu révélé tout haut le secret de la pénitence qui m'avait été imposée par madame ma mère ?... Hélas ! mon doux ami, maintenant nos amours sont tournés en haines, en douleurs, en duretés, en larmes, en tristesses ! Si tu n'avais pas faussé ton serment, Raimondin, j'étais sauvée en ce monde et dans l'autre ! J'étais exempte de tourments et de misères ! J'eusse vécu toute ma vie comme femme naturelle ; je fusse morte aussi tout naturellement, munie des sacrements

religieux, et peut-être que le bon Dieu m'eût reçue dans son cher paradis où nous nous serions rejoints tous, l'un après l'autre, le mari après la femme, les enfants après le père !... Tout au contraire, me voilà condamnée à continuer ma pénitence amère jusqu'au grand jour du jugement dernier; me voilà condamnée à souffrir sans repos ni trêve jusqu'à la consommation des siècles, sans espérance d'un répit provisoire dans le tombeau !... Ah ! la cruelle chose ! Et plus cruelle encore, puisqu'elle me vient de toi qui me devais amour et loyauté, et non fausseté et parjure !...

Cette immense douleur, si résignée en soi, si modérée d'expressions, si peu reprochante, toucha Raimondin plus qu'on ne saurait dire, et il eut en ce moment au cœur une de ces poignantes angoisses comme en ressentent seuls les gens qui passent les articles de la mort.

Lors, s'agenouilla Raimondin pieusement et en joignant les mains vers sa femme.

— Chère dame, ma mie, mon bien, mon espérance, mon honneur, lui dit-il d'une voix brisée par l'émotion, au nom des glorieuses souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom du glorieux pardon que le vrai fils de Dieu fit à Marie-Madeleine, je vous supplie de me pardonner ce méfait navrant et de vouloir bien continuer à demeurer avec moi !... Il me reste encore assez de jours à vivre et de tendresse à dépenser pour vous faire oublier les vilaines angoisses dont vous souffrez en ce moment !...

Mélusine contempla Raimondin pendant quelques minutes, et, en voyant sourdre de ses yeux rougis des filets de larmes qui lui arrosaient la poitrine, elle se sentit défaillir.

— Mon doux ami, lui dit-elle avec une mélancolique tendresse, Dieu vous veuille pardonner cette faute que vous avez commise au préjudice de notre mutuel repos et de notre mutuel bonheur... Il le peut, lui qui est omnipotent, lui qui est le vrai juge et le vrai pardonneur, lui la légitime fontaine de pitié et de miséricorde... Quant à moi, vous savez bien que je vous ai pardonné de bon cœur, puisque je suis votre femme et votre amie... Mais, pour ce qui est de ma demeurance avec vous, c'est tout néant : Dieu ne le permet !...

CHAPITRE XXI

Comment Mélusine et Raimondin tombèrent pâmés, et comment Mélusine, après avoir fait son testament, s'envola sous la forme d'un serpent.

Après avoir ainsi parlé, Mélusine se leva, se jeta dans les bras de Raimondin, et ils s'entrebaisèrent tous les deux en sanglottant. Puis, à mesure qu'ils se tenaient ainsi accolés, leur émotion devint plus vive, si bien que, à leur insu, leurs bras se décroisèrent, et tous deux tombèrent pâmés sur les dalles de la chambre.

Lors, dames et demoiselles, chevaliers et écuyers, témoins de ce navrant spectacle, commencèrent à pleurer et à mener grande douleur, en disant en commun :

— Ah ! fortune, comment es-tu assez fausse et assez perverse pour séparer ainsi de si loyaux amants !... Nous perdons aujourd'hui la plus sage, la plus juste et la meilleure des femmes ! Le ciel n'en fait pas beaucoup sur ce merveilleux patron, et il faut courir dans bien des pays, pendant bien des années, pour en retrouver une semblable !...

Dames et demoiselles, écuyers et chevaliers se lamentèrent tant et si bien, qu'ils finirent par oublier l'objet de leur douleur pour ne songer qu'à leur propre douleur. Ils pleuraient entre eux sans songer davantage aux deux amants qui gisaient si piteusement à leurs pieds !

Cependant Mélusine reprit ses sens la première. Elle se releva, vint à Raimondin, qui gisait encore tout pâmé par terre, et lui dit d'une voix éplorée :

— Mon doux ami, je ne puis plus demeurer avec vous, par suite de la faute que vous avez commise si malheureusement, et que je vous ai pardonnée de si grand cœur : Dieu ne le veut pas, je vous le répète !... Mais écoutez bien ce que je vais vous dire devant vos gens : c'est une dure vérité, mais il est nécessaire que vous l'appreniez, mon doux et regretté mari !... Après vous, Raimondin, jamais homme ne saura tenir ce pays en aussi bonne paix que vous l'avez tenu jusqu'ici. Après vous, vos héritiers auront beaucoup de soucis et d'affaires pénibles, et d'aucuns viendront à déchoir de leur héritage et de leur honneur, par folie et par crime... Mais tant que vous vivrez, vous, ô mon doux ami, je vous aiderai de tout mon pouvoir en toutes vos nécessités et en toutes vos passes difficiles... Ne chassez pas Geoffroy hors de vous : ce sera un vaillant homme... Nous avons d'autre part deux enfants encore, Raimonnet, l'aîné, qui n'a pas encore trois ans, et Thierry, le plus jeune, qui a à peine deux ans... Faites-les bien élever, et veillez sur eux comme j'y veillerai moi-même, sans que vous vous en doutiez, car jamais plus ne me reverrez sous forme de femme. Il faut qu'il en soit ainsi pour que l'expiation soit complète...

Puis, tirant à part Raimondin et les plus hauts barons du pays, Mélusine ajouta :

— Beaux seigneurs, si vous tenez à l'honneur de notre nom et de notre pays, promettez-moi, aussitôt après mon départ, de faire mettre à mort Horrible, celui de nos fils qui a trois yeux, dont l'un est au front. Et ne tardez pas à exécuter cette volonté suprême, car sachez que si vous ne le faites, il en adviendra mal et misère, mort et dommage...

— Ma douce amour, dit Raimondin, il sera fait ainsi que vous le désirez. La vie est remplie, paraît-il, de nécessités douloureuses du genre de celle-ci : il faut s'y soumettre !... Mais, pour Dieu et pitié, ne me veuillez pas tant déshonorer, mais veuillez demeurer, ou jamais plus je n'aurai joie au cœur !

— Mon doux ami, répondit Mélusine, vous me navrez ! Si c'était chose que je pusse faire, je la

ferais volontiers... Mais cela ne peut être, hélas! Croyez bien que je me sens en l'âme cent fois plus de douleur de notre séparation que vous n'en pouvez ressentir vous-même...

En disant ces mots, Mélusine se pencha vers Raimondin, l'accola et le baisa doucement.

— Adieu! adieu! adieu! murmura-t-elle. Adieu! mon ami, mon bien, mon cœur, ma joie!... Tant que tu vivras, j'aurai, quoique absente de toi, bonheur à te voir et à te rendre heureux... Mais jamais, au grand jamais, tu ne me verras en forme de femme!... Adieu! moitié de mon âme! Adieu, moitié de mon cœur! Adieu, moitié de ma vie!...

Et, tout aussitôt, la pauvre Mélusine s'élança sur la fenêtre qui avait le regard sur les champs et sur les jardins, du côté de Lusignan; et, cela, aussi légèrement que si elle eût eu des ailes!

Une fois sur la fenêtre, Mélusine prit congé de tout le monde en pleurant. Puis, se tournant une dernière fois vers Raimondin, elle lui dit, à travers ses larmes:

— Mon doux ami, voici deux anneaux d'or qui ont même vertu; conservez-les précieusement pour l'amour de moi. Tant que vous les aurez, ni vous ni vos hoirs ne serez déconfits en aucune bataille, pourvu, toutefois, que vous combattiez pour une juste et légitime cause... Ni vous ni eux ne pourrez mourir par armes quelconques, sinon de votre belle mort.

Raimondin les prit et les baisa.

Puis Mélusine ajouta, en regardant çà et là dans les plaines verdoyantes qui se trouvaient devant elle :

— Hélas! douce et belle contrée, il me faut te quitter aussi, avec le reste! J'espérais bien pourtant vivre jusqu'au bout en t'aimant et t'admirant, aimée et admirée de tous moi-même... Tandis qu'à présent, ceux qui me verront auront effroi de moi comme de bête venimeuse!... La destinée le veut ainsi! Adieu donc, tout ce que j'ai contemplé et aimé jusqu'à ce jour!... Adieu tous et toutes! Priez dévotement notre Seigneur, pour qu'il allége mes souffrances et raccourcisse le temps de mes douloureuses épreuves!... Adieu, Raimondin, mon doux mari, mon tendre ami, adieu!...

Tout le monde fondait en larmes en entendant Mélusine parler ainsi.

Lors, elle, jugeant qu'il était heure de partir, malgré que tout la retînt là, s'élança incontinent hors de la fenêtre sous forme d'une serpente ailée, longue d'environ quinze pieds, au grand ébahissement de la compagnie.

Rien ne restait plus d'elle, désormais, que la forme de son pied, qui s'était moulée en creux sur l'appui de la fenêtre d'où elle avait pris son vol.

CHAPITRE XXII

Comment Geoffroy à la Grand Dent s'en vint contre le géant Grimault, et comment il l'abattit de sa lance.

Geoffroy à la Grant Dent était donc revenu vers la tour de Montjoie, où l'attendaient les ambassadeurs du Northumberland qui, aussitôt, l'emmenèrent là où ils devaient, lui et ses dix chevaliers. Ils chevauchèrent tant et tant qu'ils arrivèrent enfin en Northumberland.

Les barons du pays, sachant la venue du vaillant Geoffroy, accoururent à sa rencontre et lui dirent :

— Ah! Sire, nous louons volontiers de votre venue Notre-Seigneur Jésus-Christ, car sans vous nous ne pouvons être délivrés du terrible meurtrier Grimault, le géant par lequel tout notre pays est détruit!...

— Et comment pouvez-vous savoir que par moi vous en pouvez être délivrés? leur demanda Geoffroy.

— Monseigneur, répondirent les barons, les sages astronomiens nous ont dit que le géant Grimault ne pouvait mourir que par vos mains, nous le savons, et Grimault le sait aussi, et si vous allez vers lui vous n'aurez qu'à lui dire votre nom pour qu'il essaie de vous échapper.

— Par mon chef! s'il est vrai que vos astronomiens vous aient dit cela, le géant Grimault ne peut dès lors m'échapper, car j'ai bonne volonté de le combattre et de le vaincre... Par ainsi, faites-moi mener devers le lieu où je le pourrai rencontrer : j'ai grand désir de le voir et grand hâte de m'entreprendre avec lui...

— Volontiers, monseigneur.

Incontinent, les barons du pays baillèrent à Geoffroy deux chevaliers qui le conduisirent vers le lieu où se repairait le meurtrier.

C'était la montagne de Brumbelyo.

— Monseigneur, dirent les guides, voilà la montagne où se tient le géant. Suivez ce blanc sentier qui monte tout droit à ce gros arbre : c'est là qu'il vous apparaîtra, sans y manquer, car il se met volontiers dessous cet arbre pour épier ceux qui passent dans le chemin environnant... Vous y pouvez aller, si cela vous plaît: Quant à nous, nous ne ferons point un pas de plus.

— Je vous remercie de m'avoir guidé, répondit Geoffroy, je m'en vais faire ma besogne.

Lors, il s'arma bel et bien, monta à cheval, mit l'écu au cou et la lance au poing, recommanda aux chevaliers de l'attendre et monta tranquillement la montagne par le sentier blanc qu'on lui avait indiqué. Il arriva à l'arbre sous lequel était assis en effet le géant, qui s'émerveilla fort de voir qu'un seul chevalier eût la hardiesse de venir vers lui, et pensa en lui-même que probablement Geoffroy venait pour traiter de conditions de paix.

Là dessus le géant se leva, tout atalenti de mal faire, prit en son poing un levier qu'un homme ordinaire eût eu grand'peine à soulever, et dévala un peu de la montagne pour venir à la rencontre de Geoffroy.

— Qui es-tu, chevalier, qui as cette hardiesse de venir auprès de moi? lui cria-t-il. Par ma loi! celui qui t'a envoyé n'aimait pas grandement ta vie!...

— Défends-toi, lui répondit tranquillement Geoffroy, car je te défie.

Lors, ayant dit cela, Geoffroy joua des éperons, abaissa sa lance et vint en frapper le géant en pleine poitrine, si roidement qu'il le fit voler par terre les jambes à contre-mort. Puis il passa outre,

tourna tout court et descendit, de peur que le géant ne lui occît son cheval qu'il attacha par la rêne à une racine d'arbre. Son cheval attaché, Geoffroy tira son épée et jeta sa targe, s'apercevant bien qu'il y aurait grande folie à lui d'attendre le coup du levier du géant.

Grimault vint à sa rencontre; mais il ne l'aperçut pas tout d'abord, parce qu'il était si petit auprès de lui qu'il ne le pouvait bonnement choisir, et, pour ce, il baissa un peu la tête.

— Dis-moi, petite stature, lui demanda-t-il l'ayant aperçu enfin, dis-moi qui tu es, toi qui vient de m'abattre si vaillamment?... Par Mahom? je n'aurai jamais honneur...

— Je suis Geoffroy à la Grant Dent, fils de Raimondin, seigneur de Lusignan.

Le géant, entendant cela, fut très-marri et très-dolent, car il savait qu'il ne pouvait jamais périr que des mains de ce Geoffroy à la Grant Dent. Nonobstant, il lui répondit :

— Je te connais bien, chétif : c'est toi qui as occis l'autre jour mon cousin Guédon, en Guérende... Les cent mille diables t'ont apporté en ce pays! tu t'en repentiras, petit homme!...

— Tu t'en repentiras bien plutôt, répliqua Geoffroy, car je ne partirai pas d'ici avant de t'avoir ôté la vie du corps : je l'ai juré, et ce que je dis, je le fais!...

Le géant Grimault, entendant ces paroles, haussa le terrible levier et pensa tuer du coup le vaillant Geoffroy. Mais il y faillit, car il ne put l'atteindre à la tête, comme il le voulait.

Geoffroy, à son tour, lui envoya sur l'épaule son épée qui trancha les mailles du jaseron et entra dans la chair environ la profondeur d'une paume de main. Le sang jaillit et inonda Grimault jusqu'au talon.

— Maudit soit le bras qui a la vertu de si rudement frapper! s'écria-t-il. Maudit aussi soit l'orfèvre qui forgea cette épée! qu'il soit pendu par le cou! car jamais acier forgé n'entama à ce point ma chair!...

Ayant crié cela, le géant leva de nouveau son levier pour en assommer Geoffroy qui, cette fois encore, évita adroitement le coup. S'il eût été atteint, il eût été écrasé jusqu'aux dents; mais Dieu, en qui était sa fiance, ne le voulut pas : le levier, roidement lancé, alla se ficher d'un pied dans la terre.

Le géant essaya de r'avoir son arme, dont il comptait enfin faire un terrible emploi; mais avant qu'il eût pu s'en servir, Geoffroy l'avait frappé d'un rude coup d'épée dans le côté, tellement que le levier lui en tomba des mains.

CHAPITRE XXIII

Comment le géant s'enfuit par un pertuis, et comment Geoffroy se laissa couler dedans après lui.

Grimault, le cruel géant, fut bien dolent quand il vit son levier par terre, et il n'osa se baisser pour le ramasser, de peur que son adversaire ne profitât de sa position pour le tuer. Lors donc, il alla droit à Geoffroy et lui donna un si grand coup de poing sur le bassinet, que le fils de Raimondin en chancela un instant et en eut la tête toute étourdie.

Heureusement que le coup, appliqué violemment, s'était retourné pour ainsi dire vers celui qui l'avait appliqué : Grimault eut le poing tout enflé et tout endolori. Geoffroy, revenu de son saisissement, lui donna de son épée en travers la cuisse, si bien qu'il lui en abattit un demi-pied.

Le géant, furieux, se recula un peu contremont, tourna le dos et s'enfuit. Geoffroy, l'épée au poing, le poursuivit.

Quand le géant fut arrivé à un certain endroit de la montagne que lui seul connaissait, et où il y avait un assez large pertuis, il se jeta dedans et disparut aux yeux de Geoffroy, émerveillé.

Geoffroy, à son tour, s'approcha du pertuis, bouta sa tête dedans, et il remarqua qu'il ressemblait à un tuyau de cheminée. Alors, il retourna vers son cheval, monta dessus, prit sa lance et dévala la montagne.

Bientôt il arriva vers ses gens et les deux chevaliers, ses guides, qui furent ébahis de le voir revenir sain et sauf, ainsi qu'une multitude de gens du pays accourus là, qui lui demandèrent s'il avait aperçu le géant.

Geoffroy leur répondit qu'il l'avait combattu et que sans doute il eût fini par le tuer, s'il ne s'était pas échappé par un pertuis qui ressemblait à un tuyau de cheminée, et par lequel il s'était si vitement évanoui qu'il ne savait vraiment ce qu'il était devenu.

— Ne lui avez-vous point dit votre nom, seigneur? demanda-t-on à Geoffroy.

— Oui, certes, répondit Geoffroy.

— Eh bien! alors, ce n'est rien de le retrouver : il sait bien qu'il doit mourir de la main de Geoffroy à la Grant Dent, fils de Raimondin, seigneur de Lusignan!...

— Je sais par où il est entré, reprit Geoffroy, et demain j'espère le trouver.

La foule, l'entendant ainsi parler, en eut grande joie, et elle cria que Geoffroy était le plus vaillant chevalier du monde.

Le lendemain matin, Geoffroy s'arma, monta à cheval et alla vers la montagne à l'endroit où était le pertuis. Il regarda dans la profondeur de ce trou et n'y vit rien que ténèbres.

— Par ma foi! dit-il, le géant est plus grand et plus gros que moi : s'il est entré ici, j'y peux bien entrer aussi. J'entrerai donc, quoiqu'il advienne.

Lors, sans plus tarder, le vaillant Geoffroy laissa couler sa lance contre val, en tint le fer en sa main, et entra les pieds devant dans le pertuis.

CHAPITRE XXIV

Comment Geoffroy trouva la sépulture du roi d'Albanie, son grand-oncle, dans la montagne.

N'ayant pas été longtemps sans toucher terre, alors il s'arrêta, cherchant une issue; il avisa un

troit sentier, et, au loin de ce sentier, une grande clarté : Il s'engagea résolûment dedans.

Quand il fut au bout, il se trouva dans une très-riche chambre où il y avait à foison grands candélabres d'or et grand luminaire. Aussi y voyait-il clair comme s'il eût été aux champs.

Au milieu de cette chambre était une tombe d'or et de pierres précieuses, la plus belle que jamais eût vue Geoffroy. Dessus, il y avait la figure d'un grand chevalier qui portait sur la tête une couronne d'or enrichie de pierres précieuses. Tout près de ce chevalier était la figure d'une reine d'albâtre, très-richement couronnée aussi, et tenant un tablier sur lequel étaient écrit ces mots :

« *Ci-gît mon mari, le noble roi Elinas d'Albanie.* »

Et, après ces mots-là, il y en avait d'autres qui racontaient pourquoi Elinas avait été mis en cet endroit, comment Mélusine, Palatine et Mélior, ses trois filles, avaient été punies pour l'avoir enfermé, et comment le géant Grimault avait été commis pour garder ce lieu jusqu'à ce qu'il en fût chassé par l'héritier d'une de ses filles.

Voici quelle était cette aventure, qui a besoin d'être racontée tout au long.

Il y avait jadis en Albanie un vaillant roi nommé Elinas, qui était veuf. Un jour qu'il chassait en une forêt, au milieu de laquelle coulait une claire fontaine, il lui prit une si grande soif qu'il se hâta de descendre de cheval et s'approcha de la fontaine pour y puiser de l'eau.

En cet instant il entendit une voix mélodieuse qui ressemblait plus à un chant d'oiseau qu'à un chant de femme, et, malgré sa soif, il s'arrêta pour écouter. La voix semblait l'appeler, il alla vers elle, et se trouva bientôt en présence de la plus belle dame qu'il eût jamais vue.

Ebloui de ce qu'il voyait autant qu'ébahi de ce qu'il entendait, il s'arrêta de nouveau devant la fontaine, et pour contempler la gente pucelle et pour écouter sa voix, toutes deux admirables.

La dame ne l'avait pas aperçu. Il se dissimula du mieux qu'il put derrière un buisson, afin de la contempler et de l'écouter à son aise, et la chasse et la soif furent vitement oubliées pour ce spectacle inattendu qui le tenait en suspens.

Bientôt, à force de rêver, bercé par la splendeur de cette beauté et l'harmonie de cette voix, le roi Elinas ne savait plus s'il dormait ou veillait. Il resta sous le coup de cet enchantement pendant un long temps. Ce furent deux de ses chiens courants qui le réveillèrent en lui léchant les mains et en lui faisant fête du bout de leur queue.

Lors, il tressaillit comme un homme qui vient de dormir, et, se souvenant tout à coup de sa chasse et de sa soif, il se dirigea vers la fontaine, prit le bassin d'argent qui y pendait et but avidement le plus d'eau qu'il put.

La dame était toujours là; mais elle avait cessé de chanter, et son influence sur Elinas était d'autant moins grande, quoique irrésistible encore.

— Dame, lui dit-il en la saluant courtoisement, permettez-moi de m'étonner de vous rencontrer ici seule, gente et cointe comme vous êtes, dans une forêt si profonde, où il y a périls de toutes sortes. Permettez-moi, en outre, de m'étonner encore de ne pas vous connaître, moi qui connais toutes les nobles dames et demoiselles qui demeurent en ce pays à cinq ou six lieues à l'entour... Pardonnez-moi mon indiscrétion et mon outrage, si c'en est un que de vous avoir admirée trop longtemps.

— Sire chevalier, répondit la dame, il n'y a point d'outrage et d'indiscrétion à cela... Je suis seule, en effet; mais croyez que c'est parce que la chose me plaît ainsi, et que j'aurai compagnie quand je le voudrai.

Comme elle parlait ainsi, survint un varlet bien habillé, monté sur un grand coursier, et menant un riche palefroi dont fut émerveillé le roi Elinas, qui ne croyait pas qu'il fût possible à une dame, autre qu'une reine, d'en avoir un semblable.

— Madame, dit le varlet, quand il vous plaira.

— Sire chevalier, que Dieu vous garde! dit la dame en saluant Elinas et en se disposant à monter sur son palefroi.

Elinas s'avança avec empressement, lui tendit une main pour qu'elle y posât le pied et s'aidât ainsi à monter, et, de l'autre main, il tint la bride de soie du cheval qui avait l'honneur de la porter.

— Grand merci de votre courtoisie, sire chevalier, dit la dame en souriant et en s'installant sur la selle dorée et gaufrée de sa monture.

Et bientôt elle eut disparu aux yeux fascinés du roi, qui resta tout songeur, sans oser la suivre.

— Vous plaît-il de forcer le cerf, Sire? lui demandèrent ses veneurs, qui venaient d'arriver, mis sur sa trace par les aboiements de ses chiens.

— Oui, certes, répondit le roi en se secouant un peu, comme pour chasser de ses yeux et de son esprit la riante apparition de tout à l'heure.

Mais il était sous le charme, et quoiqu'il fît pour ne plus penser à la gente pucelle, tout à l'heure entrevue, il ne pouvait se lasser d'y songer, et d'y songer avec plaisir.

— Allez-vous-en devant; je vous suivrai tantôt, dit-il à ses gens dont la présence gênait sa rêverie.

On lui obéit. Lorsqu'il se vit seul, Elinas fit tourner bride à son cheval, lui enfonça l'éperon dans le flanc, et en un clin-d'œil, il fut sur les traces de la belle fugitive.

Il la rejoignit en un endroit de la forêt plus vert et plus touffu que les autres; endroit charmant, plein de silence et de parfums.

— Arrêtons-nous ici et attendons ce chevalier, dit la dame à son varlet, car je crois qu'il a quelque chose à nous dire.

Elinas arriva, tout essoufflé et aussi tout décontenancé par la présence d'une si belle pucelle.

— Roi Elinas, lui dit-elle, pourquoi me suis-tu si obstinément? Est-ce que je t'ai pris quelque chose ?

Quant Elinas s'entendit ainsi nommer, il fut très-étonné, car il ne connaissait pas celle qui le nommait si bien. Néanmoins, il lui répondit :

— Chère dame, vous ne m'emportez rien, certes.

— Alors, roi Elinas, je vous tiens pour excusé et vous prie, si vous ne voulez pas autre chose, de vouloir bien vous en retourner d'où vous venez.

— C'est que, précisément, chère dame, je veux autre chose.

— Eh quoi? Dites-le moi hardiment.

— Puisque vous me le demandez, chère dame, je vous le dirai : Je désire vos bonnes grâces et souhaite votre amour.

— Vous n'y pensez pas, roi Elinas, à moins que vous n'y pensiez en tout bien tout honneur, car jamais homme vivant ne pourra se vanter de mon amour s'il n'a des visées courtoises, dignes de lui et de moi..

— Ce sont là mes visées, chère dame, et je me garderai bien d'en avoir d'autres à votre égard.

Lorsque la dame le vit ainsi enamouré, elle lui dit.

— Si vous me voulez prendre pour femme, par la foi du mariage, je vous obéirai comme femme doit obéir à son mari; mais à la condition expresse que lorsque je serai en gésine, vous ne chercherez pas à me voir.

— Ainsi ferai-je, dit Elinas.

Sans plus long parlement, lui et elles s'épousèrent et menèrent bonne vie ensemble.

Tout allait bien. Le peuple du roi d'Albanie était heureux d'être si bien gouverné par Elinas et par sa compagne; tout le monde était content, fors Nathas, fils du premier lit, qui haïssait profondément sa belle-mère.

Celle-ci fut bientôt en gésine de trois filles, qu'elle porta bien et gracieusement son temps, et dont elle fut délivrée au jour qu'il appartenait. La première eut nom Mélusine, la seconde Mélior, et la troisième Palatine.

Elinas n'était pas là au moment de la délivrance de sa femme. Son fils Nathas alla le quérir, en lui disant :

— Sire, madame la reine Pressine, votre femme, vient de mettre au monde les trois plus belles filles qui jamais existèrent; venez les voir.

Elinas, qui ne se souvenait plus de la promesse qu'il avait faite à Pressine, le jour où il l'avait rencontrée, accourut en la chambre où la nouvelle accouchée baignait ses trois filles.

— Que Dieu bénisse la mère et les filles ! dit-il tout joyeux.

Il s'attendait à des tendresses : il n'eut que des reproches amers.

— Faux roi ! s'écria Pressine, tu as failli à ta parole, il t'en adviendra grand mal, je te le dis !... C'est votre fils Nathas qui vous a soufflé ce conseil; tant pis pour vous et pour lui. Pour vous, je me venge en vous quittant sur-le-champ. Pour lui, je serai vengée par ma sœur et compagne de l'Ile-Perdue.

Cela dit, Pressine s'empara de ses trois filles et disparut avant que le roi Elinas eût eu le temps de s'opposer à sa fuite.

Elle s'en alla droit à Avallon, au lieu nommé l'île-Perdue, où nul homme, jusque-là, n'avait pu entrer, et là, elle se mit à nourrir et à élever ses trois filles, Mélusine, Mélior et Palatine.

Cela dura quinze ans. Pendant tout ce temps, elle les mena chaque matin sans y manquer sur une haute montagne appelée par elle Elinéos, c'est-à-dire, en français, montagne fleurie. De là, on voyait à l'horizon beaucoup de pays, beaucoup de terres, entre autres la terre d'Hybernie.

— Mes filles, disait Pressine en pleurant et en montrant l'horizon, voilà le pays où vous êtes née ! C'est là que vous auriez dû vivre honorées, respectées, heureuses, grandissant en bien et en honneur, sans une faute irréparable de votre père !... Vous êtes condamnées maintenant à vivre de misère, jusqu'au jour du jugement dernier.

Mélusine, la première fille, prit la parole après sa mère et lui demanda :

— Madame notre mère, quelle fausseté vous a donc faite notre père pour que nous soyons en cette pitoyable extrémité?

Pressine commença alors à leur raconter les événements qui avaient précédé et suivi leur naissance. Et Mélusine, qui suivait son récit avec beaucoup d'attention, ne manqua pas de s'informer exactement du pays, des villes et châteaux d'Albanie, où toutes ces choses s'étaient passées.

Puis, tout en devisant ainsi, la mère et ses filles redescendirent en l'île d'Avallon.

Arrivées là, Mélusine tira à part ses deux sœurs, Mélior et Palatine, et leur dit :

— Mes chères sœurs, considérez la misère où nous a mises notre père, et dites-moi votre avis sur ce que nous devons faire! Quant à moi, j'ai résolu de m'en venger.

Les deux sœurs répondirent :

— Vous êtes notre sœur aînée, nous vous obéirons donc, et vous suivrons dans tout ce que vous voudrez faire et ordonner.

— Vous témoignez bonne amour et loyauté de filles à notre mère, reprit Mélusine, et j'en suis fort aise. Je suis donc d'avis que nous prenions notre père et que nous l'enfermions à tout jamais dans la haute montagne du Northumberland, appelée Brumbelyo, où il restera souffrant d'éternelles misères !

Cette proposition fut agréée, et le roi d'Albanie fut enlevé et transporté au pays indiqué.

L'expédition faite, les trois sœurs revinrent vers leur mère et lui dirent :

— Mère, ne vous inquiétez plus maintenant de la déloyauté que notre père vous a faite, car il en a reçu son paiement. Nous l'avons enlevé et conduit dans une montagne du Northumberland d'où il ne pourra plus jamais sortir : c'est là qu'il usera sa vie et son temps en douleur.

— Ah ! s'écria Pressine, comment avez-vous osé faire cela, mauvaises filles au cœur dur? Qui vous avait donné le droit d'en agir ainsi envers celui qui vous avait engendrées, et à qui je devais la seule plaisance que j'eusse jamais eue en ce monde? Ah ! je vous punirai de votre orgueilleux courage, soyez-en sûres? Toi, Mélusine, qui es la plus aînée et qui, à cette raison, eusses dû être la plus connaissante, comme tout est venu par toi, conseil et exécution, je veux t'en punir la première... Si ce parricide n'avait pas été commis, vous échappiez toutes trois aux mains des fées, sans y retourner jamais. Vous l'avez commis, soyez-en châtiées... Toi donc, Mélusine, désormais tu seras, tous les samedis, une serpente depuis le nombril jusques en bas, et cela durera tant que tu n'auras pas trouvé mari assez discret, assez confiant, pour ne jamais songer à te voir ce jour-là... Si tu le trouves, alors seulement le charme cessera, tu vivras le cours ordinaire de la vie et mourras comme femme na-

turelle, après avoir donné le jour à une nombreuse lignée qui te fera honneur et gloire... Si, au contraire, tu prends à mari un homme discourtois, faible, incrédule, qui surprenne ton secret, tu retourneras au tourment d'auparavant, à savoir la vie de fée, et cela durera sans trêve ni fin jusqu'au jour du jugement dernier!...

Mélusine, devant cette menace, tressaillit et courba la tête, épouvantée.

— Quant à toi, Mélior, ajouta Pressine en se tournant vers la seconde de ses filles, je te donne, en la grande Arménie, un riche et merveilleux château, où tu devras garder soigneusement un épervier jusqu'à la consommation des siècles. Et tous les chevaliers et gens de noble extraction qui auront la hardiesse de s'introduire dans ton château et qui pourront y rester sans sommeiller la surveille, la veille et le vingtième jour de juin, obtiendront de toi un don des choses qu'on peut avoir corporellement, à savoir des choses terriennes, mais sans pouvoir jamais obtenir jouissance de ton corps, soit par mariage, soit autrement...

Mélior tressaillit plus encore que ne l'avait fait sa sœur Mélusine, et il y avait plus de quoi tressaillir, en effet, devant cette sinistre prophétie de sa mère. Car enfin si Mélusine devenait serpente tous les samedis, elle était femme les six autres jours, et pouvait savourer à son aise les voluptés licites du mariage. Mais elle, Mélior, ne pouvait jamais livrer son corps ni son cœur, c'est-à-dire n'être jamais femme!

— Quant à toi, Palatine, ajouta finalement Pressine en s'adressant à la dernière de ses trois filles, tu seras enclose en la montagne de Guigo, où tu garderas comme un dragon le trésor de ton père, jusqu'au jour très-éloigné où viendra te visiter un chevalier de votre lignée, lequel s'emparera de ce trésor et s'en servira pour conquérir la terre de promission, après toutefois t'avoir délivrée... J'ai dit; allez votre destinée, mes filles!...

Sur ce, la mère et ses enfants se séparèrent pour ne plus se revoir en ce monde mortel. Mélusine s'en alla à travers forêts et bocages; Mélior s'en alla au château de l'épervier en la grande Arménie, et Palatine s'en alla en la montagne de Guigo.

Voilà quelle était l'histoire racontée sur le tablier de marbre que tenait devant elle la reine d'albâtre de la chambre où était entré Geoffroy à la Grand Dent.

CHAPITRE XXV

Comment Geoffroy à la Grand Dent délivra les prisonniers que le géant retenait, et comment les prisonniers que Geoffroy avait délivrés mirent le géant mort sur une charrette et l'emmenèrent avec eux.

Quand Geoffroy eut regardé pendant un long temps cette chambre merveilleuse et tout ce qui était dedans, il s'en alla, et se mit à errer çà et là. Il erra tant qu'il arriva dans les champs.

En regardant devant lui, il avisa une grosse tour carrée, bien crénelée. Il alla vers elle, cherchant une porte, qu'il trouva ouverte arrière et dont le pont était abattu. Il entra et vint en une salle où il vit, sous un treillis de fer, cent hommes du pays, prisonniers du géant Grimault.

— Pour Dieu, Sire! s'écrièrent ces hommes émerveillés. Allez-vous-en, sinon vous êtes mort; car le géant viendra tantôt et vous détruira, eussiez-vous avec vous cent hommes aussi vaillants que vous paraissez l'être! Fuyez! Fuyez! si vous tenez à la vie!...

— Beaux seigneurs, répondit Geoffroy, je ne suis pas venu ici pour autre chose que pour trouver le géant Grimault: ce serait grande folie à moi d'être venu de si loin pour m'en retourner si tôt!...

Comme Geoffroy finissait ces paroles, le géant, qui dormait, se réveilla, et, apercevant le fils de Raimondin, il eut grand'peur, car il comprit que sa mort approchait. En conséquence, il se leva et se réfugia vitement dans une salle voisine dont il tira la porte sur lui, au grand mécontentement de Geoffroy qui se trouva ainsi empêché.

Mais le fils de Raimondin n'était pas venu céans pour reculer devant un obstacle. La porte était fermée: il donna un violent coup de pied dedans et la fit voler en éclats parmi la chambre.

Il se trouva alors en présence du géant qui, d'un coup de maillet qu'il tenait à la main, frappa sur le bassinet de Geoffroy, tout étourdi, car ce coup était dur et pesant. Geoffroy, dolent et courroucé, lui rendit un coup d'estoc en pleine poitrine, et si roidement que son épée entra jusqu'à la croix dans le corps du féroce Grimault.

— Je suis mort! cria ce géant en tombant.

Les prisonniers enfermés dans la geôle de fer, voyant cela, s'écrièrent:

— Ah! noble homme, qui que tu sois, bénie soit l'heure où tu naquis du ventre de ta mère! Car tu as aujourd'hui délivré ce pays de la plus horrible misère où des gens mortels puissent être! Délivre-nous, pour Dieu, délivre-nous!...

Geoffroy chercha partout les clefs de cette geôle, et lorsqu'il les eut trouvées, il s'empressa de donner la liberté à tous ces malheureux qui en étaient privés depuis un si long temps. Cela fait, tous vinrent s'agenouiller devant lui, le remerciant et lui demandant par où il était venu.

Geoffroy à la Grant Dent leur raconta toute la vérité.

— Par notre foi! s'écrièrent-ils, ébahis, il n'y a pas d'exemple, depuis quatre cents ans, que personne ait passé par le pertuis où vous avez passé... Nous vous ramènerons par un autre chemin...

Là-dessus, ils visitèrent ensemble la tour, et Geoffroy leur donna tous les trésors qu'ils y trouvèrent.

Après cela, les prisonniers placèrent le géant sur une charrette, où ils le lièrent de façon à ce qu'il ne pût choir, et ils sortirent tous de la tour, après y avoir mis le feu comme à un lieu maudit. Puis ils s'en allèrent avec cette charrette, traînée par six bœufs, vers l'endroit où Geoffroy avait laissé son cheval et ses chevaliers, lesquels le festoyèrent comme il convenait. On voulut même lui faire accepter de riches présents; mais il n'en voulut aucun, et prit congé d'eux pour retourner à Montjoie, en Guérende, où il trouva Raimonnet,

son plus jeune frère, qui lui raconta comment sa mère était partie d'avec son père, et comment le comte de Forest, son oncle, avait excité Raimondin à voir Mélusine au bain, ce qui avait été cause de grands désastres. Raimonnet ajouta qu'avant son départ, leur mère avait déclaré être la fille du roi Elinas d'Albanie, et la sœur de Palatine et de Mélior, ce que ne savait pas Geoffroy.

Se rappelant alors tout ce qu'il avait lu sur le tableau dans la salle du géant Grimault, Geoffroy, chagrin du départ de sa mère et de la douleur de son père, dont était cause le comte de Forest, son oncle, jura la benoite Trinité qu'il s'en vengerait sur lui. Lors, il fit monter à cheval son frère et ses dix chevaliers et s'en alla.

CHAPITRE XXVI

Comment Geoffroy fit mourir le comte de Forest, son oncle, qui avait excité Raimondin son père à une vilaine action contre Mélusine, et comment, après avoir fait cela, il alla devers son père à Lusignan pour lui crier merci.

Tout en chevauchant ainsi, Geoffroy à la Grant Dent apprit que le comte de Forest séjournait en une forteresse assise sur un rocher, et appelée Chalencey.

Il alla vers ce château.

Quand il entra, le comte était à deviser joyeusement au milieu de ses barons.

— Que nous veut ce fâcheux? demanda-t-il en voyant s'avancer son neveu, qu'il ne reconnut pas, et dont la contenance n'annonçait rien de bon.

— Ce fâcheux veut ta mort, traître par qui notre mère est perdue!... répondit Geoffroy d'une voix terrible, en tirant incontinent son épée.

Le comte de Forest, qui avait souvent entendu parler de l'indomptable et irrésistible courage de son neveu, ne jugea pas à propos de l'attendre de pied ferme, de peur de mal. Tout au contraire, il s'esquiva prestement et gagna la maîtresse tour de son château, où il espérait pouvoir échapper à la colère de Geoffroy.

Mais Geoffroy courut après lui, l'épée à la main, la menace à la bouche.

— Traître! Déloyal! Félon!... Mauvais frère!... Mauvais ami!... lui criait-il, sans cesser un seul instant de le poursuivre.

Le comte de Forest, transi d'effroi, se réfugia d'étage en étage jusqu'au comble de la tourelle, où arriva son neveu presque en même temps que lui. Voyant qu'il ne pouvait fuir d'un autre côté, il monta sur une fenêtre pour, de là, gagner une petite guérite où il aurait été à l'abri des coups et d'où il aurait pu se sauver. Malheureusement, le pied lui faillit, et il tomba en bas de la tour, moulu, brisé, mort.

Geoffroy le vit tomber et il s'arrêta dans son ascension, maintenant inutile.

— Félon! cria-t-il en le contemplant du haut de la tour, c'est par tes pernicieux cons ils que monseigneur mon père a perdu notre mère; ta mort est méritée!... Maudit sois-tu, Félon!...

Lors, il redescendit et alla fièrement vers les barons du comte de Forest, lesquels étaient tous émus de l'événement, mais sans oser lever les yeux sur lui pour lui faire reproche.

— Seigneurs, dit-il d'une voix claire et ferme, le comte de Forest est mort : enterrez-le. Quand il sera enseveli, vous le remplacerez dans le gouvernement de sa comté, par mon bien-aimé frère Raimonnet, son neveu. Cela ne sera que justice!..

Cela fait, Geoffroy à la Grant Dent s'en alla à Lusignan, par devers son père, et, d'aussi loin qu'il l'aperçut, il se jeta à genoux et lui cria merci, en lui disant :

— Mon très-cher père, je vous supplie de me pardonner, et le brûlement de mon frère Froimond, et la chute de mon oncle le comte de Forest!... Je n'ai agi que pour le bien et l'honneur de notre maison; si je me suis trompé, c'est loyalement, et, à cause de ce, je vous adjure de m'octroyer mon pardon... Si vous me pardonnez, mon très-cher père, je vous promets de faire rebâtir une abbaye plus belle et mieux rentée que celle que j'ai brûlée par horreur des moines fainéants qui l'habitaient!...

— Cela ne rendra pas la vie aux morts, répondit Raimondin, mais Dieu est plein de miséricorde, et je n'ai pas le droit d'être plus sévère que lui. Je vous pardonne donc, Geoffroy, et, pour preuve de mon pardon, je vous confie le gouvernement de ma terre pendant tout le temps que durera mon pèlerinage à Rome, auprès du Saint-Père... Si la mort me prend en route, ma terre sera vôtre, Geoffroy, à l'exception de certains lopins qui reviennent à votre jeune frère Thierry par testament de ma chère dame Mélusine, votre bien-aimée mère...

Raimondin, alors, bénit son fils, le recommanda à ses barons, et partit pour son pèlerinage.

CHAPITRE XXVII

Comment Geoffroy à la Grant Dent alla devers le pape à Rome et se confessa à lui.

Raimondin, en revenant de Rome, s'était arrêté à Montferrat, entre l'Espagne et la France, dans un ermitage où il menait la plus sainte vie du monde, ayant jeté l'habit séculier pour prendre le froc du moine.

Ses gens revinrent en Poitou, à Lusignan, où ils trouvèrent Geoffroy à la Grant Dent et plusieurs des barons du pays, qu'ils saluèrent de sa part, leur baillant les lettres que ce saint homme avait écrites pour eux.

Les barons lurent ces lettres et dirent à Geoffroy :

— Monseigneur, puisqu'il ne plaît plus à monseigneur votre père de nous gouverner, et qu'il nous mande de vous faire hommage, nous sommes prêts à lui obéir en vous obéissant à vous même.

— Grand merci, seigneurs, répondit Geoffroy. Et puisque vous êtes prêts, je le suis pareillement.

Là dessus, tous les barons lui firent hommage comme il convenait, et, après ceux qui étaient là

présents, vinrent ceux qui étaient éloignés et qui n'apprirent pas sans chagrin le renoncement de Raimondin, que chacun aimait.

Quant à Geoffroy, quoiqu'il gouvernât sagement et que nul ne se plaignît de lui, il n'avait pas sa conscience à l'aise, car il lui semblait qu'il avait perdu son père et sa mère par son péché. Et, récapitulant ainsi tous les péchés qu'il pouvait avoir commis, il songea à aller à Rome, pour se confesser au Saint-Père et décharger d'autant sa conscience.

Lors, il manda à Lusignan son frère Thierry, seigneur de Parthenay, qu'il aimait par-dessus tous les autres, afin qu'il gouvernât son royaume en son absence, et Thierry étant venu, il partit en grande hâte pour Rome en belle compagnie et en riche état.

Le Saint Père l'accueillit bien, et Geoffroy se confessa à lui de tous les péchés dont il pouvait avoir souvenance, demandant quelle pénitence il méritait. Le pape le chargea de refaire l'abbaye de Maillières et d'y renter six-vingts moines, ajoutant à cela plusieurs autres pénitences dont il est inutile de vous entretenir, et il revint en Poitou avec sa compagnie.

CHAPITRE XXVIII ET DERNIER

Comment Geoffroy à la Grant Dent, en expiation de ses péchés, fit refaire l'abbaye de Maillières.

Il y avait environ dix ans que Geoffroy à la Grant Dent régnait, son père Raimondin étant mort.

Geoffroy gouvernait sa terre sans jamais demander de comptes à ceux qui étaient chargés de lui en rendre.

Quand on lui disait, par exemple :

— Monseigneur, vérifiez un peu vos comptes, nous vous en prions, afin de savoir comment vous vivez !

Il répondait invariablement :

— Quels comptes voulez-vous donc que je me fasse rendre ? Ne sommes-nous pas aises, vous et moi, de la façon dont se passent les choses ? Est-ce que cela ne va pas comme vous le souhaitez ? Mes forteresses ne sont-elles pas bien tenues ? Mes besognes ne sont-elles pas en bon point ? Est-ce que vous ne me baillez pas argent, lorsque j'en ai besoin et que je vous en demande ? Quels comptes voulez-vous donc que j'exige de vous ? Dites le-moi afin que je le sache ; car pour moi je suis content, et, à moins que vous ne le soyez pas vous-mêmes, tout va pour le mieux, à ce qu'il me semble... Croyez-vous, par hasard, que je me veuille faire une maison d'or ? La maison de pierre que m'ont laissée monseigneur mon père et madame ma mère me suffit amplement... Que souhaitez-vous ? Dites-le vitement, afin que je sois débarrassé de ce souci !...

— Monseigneur, répondaient alors ses receveurs, un prince ne peut pas faire moins que d'entendre ses comptes au moins une fois l'an, ne fût-ce que pour en donner quittance et acquit de conscience à ses receveurs et gouverneurs, qui ont la responsabilité de ses finances pour ses hoirs à venir...

Devant cette insistance, Geoffroy dut céder et fixer un jour pour le rendement de ces comptes-là.

Au jour assigné, gouverneurs et receveurs de toutes les terres que Raimondin avaient laissées, vinrent au lieu où se trouvait Geoffroy, et chacun d'eux exposa ses chiffres d'une façon parfaitement lucide.

Jusque-là, Geoffroy les avait laissés dire et faire, ne trouvant pas la moindre objection à leur adresser. Mais, lorsqu'ils vinrent à un article concernant le faîte de la tourelle de Lusignan, il releva la tête d'un air étonné. On estimait à dix sous d'or par an la dépense nécessitée pour les réparations à faire à cette tourelle.

— De quelle tour parlez-vous là ? demanda-t-il. Dix sous d'or par an pour les réparations à faire au faîte de cette tour ? Pourquoi ne vous arrangez-vous pas de façon à ce que les réparations soient moins fréquentes, et, par conséquent, moins coûteuses ?

— Monseigneur, répondirent incontinent les receveurs, c'est rente que nous payons tous les ans.

— Comment ! s'écria Geoffroy, je ne tiens Lusignan que de Dieu, créateur tout puissant, et vous voulez que j'en sois redevable, pour une partie, à quelqu'un autre à qui vous payez dix sous d'or chaque année !... Mais, à qui donc les payez-vous ?

— Sire, nous ne savons, vraiment.

— Comment ! vous voulez que je vous donne quittance de cette dépense folle, et vous ne l'avez pas de celui à qui vous la payez ? Par la dent Dieu ! vous ne l'aurez pas de moi ; et je ferai rendre gorge à celui qui a perçu si indûment jusqu'ici cette somme de votre crédulité !

— Monseigneur, depuis le départ de dame Mélusine, votre mère, et cela pendant cinq ou six ans, il venait, au dernier jour d'août, une grande main qui secouait violemment la couverture de la tourelle et la jetait à bas, ce qui coûtait tous les ans, à refaire, vingt ou trente livres. Au bout de ce temps parut un homme que votre père n'avait jamais vu, et qui lui conseilla de mettre en une bourse, à la même époque, trente pièces d'argent de chacune quatre deniers, et de la porter entre none et vêpres, au dernier étage de la tour... La bourse contenant ces dix sous devait être faite de cuir de cerf et placée sur la pièce de bois soutenant la couverture de la tourelle. Notre seigneur Raimondin exécuta ces prescriptions, et, depuis ce moment, le faîte de la tour ne bougea pas.

Geoffroy devint tout pensif en entendant cela. Puis, au bout de quelques instants, il répondit à ses receveurs :

— Comment admettre de pareilles choses ? Comment tiendrais-je à servitude un héritage franc ? Le comte de Poitiers a fait don de cette terre à monseigneur mon père, et les lettres écrites à ce sujet déclarent qu'elle ne devait rien à personne, excepté à Dieu... Quant à moi, je le déclare, je n'en payerai jamais une croix à âme qui vive, parce que je ne dois rien à personne là-dessus. Vous ne payerez désormais plus rien, je vous l'ordonne... et, puisque nous voici arrivés au dernier jour d'août, je

veux aller voir par mes yeux ce que tout cela signifie !...

On voulut s'opposer à ce projet de Geoffroy, qu'on considérait comme fol. Mais tant plus on s'y opposait et tant plus Geoffroy persistait.

Il entendit, en conséquence, la messe, ceignit son épée, pendit son écu à son cou, et, ainsi armé de toutes pièces, il monta à la tour, entre none et vêpres, heure à laquelle se payait mystérieusement la rente qu'il se refusait à devoir.

Lorsqu'il fut arrivé au dernier étage de la tour, il s'arrêta pour souffler un peu, puis il entra.

Il n'y avait personne. Il attendit.

Au moment où sonnaient vêpres, la tour tout entière tressaillit sur sa base comme si elle eût été brin de paille agité par le vent, et, au même instant, parut un gigantesque chevalier tout bardé de fer qui cria d'une voix formidable :

— Qu'est-ce donc, Geoffroy, et que prétends-tu faire ? Tu te refuses à me payer la rente qui m'est due sur cette tour?...

— Oui, répondit Geoffroy d'une voix ferme.

— Oublies-tu que je suis en saisine et possession de céans dès le vivant même de ton père?

— Où sont les lettres que tu en as?... reprit Geoffroy.

— Les voilà ! répondit incontinent le géant en courant l'épée haute sur Geoffroy.

Lors les armes s'entre-choquèrent avec un bruit infernal qui mit l'effroi dans l'âme des gens de Lusignan, qui attendaient en bas l'issue de cette mystérieuse aventure.

Les épées se brisèrent. Avec les tronçons qui en restaient, les deux combattants se frappèrent sans trêve ni merci.

Bientôt, ces tronçons eux-mêmes leur tombèrent des mains. Ils n'eurent d'autre ressource que de se prendre à bras le corps et de chercher à s'étouffer l'un contre l'autre.

La lutte se prolongeait, quoique inégale. Ils y mettaient l'un et l'autre une égale furie, et ils s'en allaient hurtebillant l'un l'autre avec une telle énergie qu'on entendait le bruit de leurs respirations retentir comme celui de marteaux sur enclume.

Le soleil allait disparaître, et ses lueurs sanglantes n'éclairaient plus que faiblement cette scène étrange. Geoffroy tenait bon toujours, comme s'il ne faisait que commencer.

Son adversaire s'arrêta et lui dit :

— En voilà assez ! Je t'ai suffisamment essayé... Tu es un vaillant homme... Je t'épargne !... Quant aux dix sous d'or, je t'en tiens quitte... Apprends cependant, avant que nous ne nous séparions, pourquoi je les percevais du vivant de ton père... C'était une pénitence à lui imposée à cause du parjurement qu'il avait fait à ta mère... Cette pénitence n'était pas encore terminée ; cette rente était encore due... Tu ne veux plus la payer : ne la paye plus... Mais si tu veux fonder un hôpital et élever une chapelle pour le repos de l'âme de ton père, je crois que tu feras bien, dans son intérêt et dans le tien... Avise donc ! Quant à moi, je t'ai prévenu... Adieu !...

Et, en disant cela, le chevalier mystérieux s'évanouit comme fumée par la fenêtre de la tourelle, avant même que Geoffroy eût eu le temps de s'informer exactement auprès de lui au nom de qui il venait ainsi.

Geoffroy descendit tout pensif. On l'entoura, on l'interrogea : il ne sut que répondre, et, n'avait été ses armes disjointes, sa cotte de mailles en lambeaux, on eût pu croire qu'il n'avait eu affaire à personne.

Quelque temps après cette aventure, à laquelle il ne pouvait s'empêcher de rêver souvent, Geoffroy à la Grant Dent se souvint qu'il n'avait pas fait reconstruire l'abbaye de Maillières, brûlée et détruite par lui, et il comprit qu'il devait se hâter de la faire édifier, s'il ne voulait pas mécontenter le ciel et le pape.

Lors donc, l'abbaye de Maillières fut refaite plus grande et plus puissante qu'elle n'avait jamais été avant sa destruction. Geoffroy y plaça six-vingts moines, qu'il renta fort grassement, afin qu'ils pussent servir Dieu plus dévotement et prier plus volontiers pour les âmes des trépassés, assavoir pour celles de Raimondin, de Mélusine et de tous leurs hoirs.

Et pendant que Geoffroy à la Grant Dent régnait ainsi à Lusignan, Urian régnait en Chypre, Guion en Arménie, Regnault en Béhaigne, Anthoine en Luxembourg, Odon en la Marche, Raimonnet en Forest, et Thierry en Parthenay. Et d'eux sont issus et sortis ceux de Penebrot en Angleterre, ceux de Cabières en Aragon, ceux de Chassenage en Dauphiné, ceux de la Roche, ceux de Candillat, et maints autres dont les noms se trouvent dans les anciennes chroniques.

HISTOIRE ET PLAISANTE CHRONIQUE

DE

PETIT JEHAN DE SAINTRÉ ET DE LA DAME DES BELLES-COUSINES

La cour du roi Jean était une des plus brillantes de l'Europe, non-seulement par la puissance du souverain d'une grande monarchie, mais aussi par la splendeur et la dignité que l'élévation de l'âme de ce roi, si digne chevalier, et les vertus aimables de Bonne de Luxembourg son épouse, y maintenaient. Jamais l'esprit de la chevalerie ne remplit mieux que dans ce temps ce que les prin-

cipes sévères de valeur et de loyauté exigent d'un vrai chevalier; jamais l'amour (si quelquefois il eut accès dans cette cour) ne s'enveloppa plus exactement du voile de la décence et du mystère.

Le seigneur de Pouilly, l'un des plus puissants et des plus renommés chevaliers de la Touraine, avait amené le jeune damoisel Jehan de Saintré à sa suite, dans un voyage qu'il avait fait à Paris, pour rendre hommage à son souverain. Le seigneur de Saintré, son voisin, son égal et son ami, lui avait confié son fils unique. Plusieurs extraits précédents ont appris à nos lecteurs que l'usage de ce temps était que les plus grands seigneurs, se défiant de l'éducation domestique dans leurs châteaux, et même un peu de la tendresse et de la faiblesse paternelles, envoyassent leurs enfants aux chevaliers de leurs parents et de leurs amis qu'ils estimaient le plus, pour leur procurer, par leurs conseils, par leur exemple et par leurs secours, la véritable, la dernière éducation qu'on appelait *bonne nourriture;* et c'était un honneur signalé qu'un père de famille faisait à celui de ses pareils qu'il avait choisi pour la faire recevoir à son fils.

Le jeune Saintré plut aux enfants d'honneur de la cour, qu'il surpassait tous en adresse et en agilité, sans leur faire jamais sentir une supériorité qui blesse dans tous les âges : il réussit sans peine à s'en faire aimer. Il plut également aux vieux seigneurs par son respect et son attention à les écouter. Le roi lui-même l'ayant remarqué parmi les enfants de son âge, un jour que, domptant un cheval fougueux, il donnait déjà des preuves de son adresse et de son intrépidité, il le demanda au seigneur de Pouilly, pour le faire élever parmi les enfants d'honneur et les pages de sa maison. Quoique Saintré n'eût encore que treize ans, son service devint bientôt assez agréable pour que le roi le choisît entre ses compagnons pour le suivre à la chasse, et pour augmenter le petit nombre de ceux qui le servaient à table, au banquet royal.

Une des princesses dont le droit, par la naissance, était de faire porter son cadenas par ses officiers et de manger à la table royale, ne manquait presque jamais de s'y trouver : chère à la reine, agréable à ses égales, elle parait le banquet par les charmes de sa figure; elle en était l'âme par les agréments de son esprit.

Cette dame, que l'auteur, par une juste et forte raison, ne désigne que par le nom de la dame des Belles-Cousines, était dans la fleur de son âge, et veuve d'un grand prince dont les années avaient été le moindre défaut. Elle ne pouvait le regretter; et il paraissait naturel que, jeune et belle, elle pensât à un second hyménée. Mais, sachant trop bien que les mariages des personnes de son rang sont des actes de politique, et ne font pas naître le bonheur, elle avait fait le serment secret de conserver toujours son état heureux et sa liberté. Nous ne suivrons point l'auteur dans la très-longue énumération qu'il fait des motifs qui peuvent porter une jeune et charmante veuve à ne pas se remarier. Il cite doctement, à cette occasion, les apôtres, Caton le Censeur, saint Jérôme, Virgile, et grand nombre d'auteurs dont il accumule les passages. Parmi les motifs qu'il leur prête, d'après ces autorités, nous citerons celui qui nous paraît le plus vraisemblable et qui se rapporte le mieux à la suite de cette histoire.

La dame des Belles-Cousines était née vive et sensible, mais elle l'ignorait encore. Un vieux époux, chagrin et grondeur, avec lequel elle n'avait vécu qu'un an, n'avait eu ni le temps ni le don de le lui apprendre. L'auguste veuve ne s'occupait que de la considération que lui donnait son nouvel état, de la douce liberté dont elle jouirait toute sa vie. Née généreuse et bienfaisante, elle se formait une idée délicieuse des libéralités et des bienfaits que ses richesses immenses lui permettaient de répandre. On croira sans peine, qu'elle était adorée de ses dames de compagnie. Dame Jehanne, dame Catherine et dame Ysabelle ne la quittaient presque jamais. Si son rang la forçait à garder en public avec elles l'air de la simple politesse et celui de la dignité, elle aimait à les faire jouir en particulier de tous les charmes de son esprit, et d'une douce égalité dont elle savait se rapprocher en cherchant à leur plaire, comme à des amies qui contribuaient à sa félicité; mais elle n'avait encore besoin ni de leurs conseils, ni de leur discrétion. Quoique solidement instruite, et quoiqu'elle sût tout ce qu'une jeune princesse, peut apprendre d'une pieuse éducation, la dame des Belles-Cousines avait une imagination vive, et toute la gaîté des personnes de son âge : elle cherchait à s'amuser, elle ne goûtait point les farces grossières et les spectacles ridicules de ce temps. Un de ses amusements favoris était d'aller sur un balcon, d'où l'on voyait dans un vaste préau les exercices de toute espèce dont on occupait une jeunesse brillante, appelée par la naissance aux honneurs de la chevalerie.

Le petit Jehan de Saintré s'y distinguait parmi ses compagnons, par son adresse, sa force et son agilité. Sa taille n'était pas élevée : mais elle était svelte, pleine de grâces et très-nerveuse pour son âge.

Dès que le jeune Saintré apercevait la dame des Belles-Cousines sur le balcon, le désir de se distinguer à ses yeux lui donnait une supériorité nouvelle sur ceux qui lui disputaient le prix. La jeune princesse le remarquait, se plaisait à l'encourager; et, lorsqu'elle le voyait empressé à la servir à la table royale, elle lui remettait son assiette couverte de confitures de toute espèce, et lui disait quelques mots de bonté qui le faisaient rougir et baisser les yeux. Ces yeux-là étaient bien beaux et bien touchants; mais ce n'était encore que ceux d'un enfant de quatorze ans : une étincelle du flambeau de l'amour leur était nécessaire pour les rendre plus brillants et plus dangereux. Ils ne tardèrent pas à s'animer, sans qu'il pût s'en douter lui-même.

C'est ainsi qu'il passa à la cour les deux premières années de son service et de ses exercices militaires. Les écuyers du roi, les gouverneurs des pages faisaient également son éloge. Attentif à leurs différentes leçons, il leur prouvait sans cesse son émulation, la noblesse et l'élévation de son âme et surtout sa modestie. Ils le proposaient pour exemple à ses compagnons, qui, subjugués par ses agréments, l'entendaient louer sans envie.

Ces mêmes écuyers, en rendant compte au roi des progrès des jeunes gentilshommes confiés à leurs soins, se faisaient honneur des talents et des dispositions du jeune Saintré. Ce prince écoutait avec intérêt les louanges données au page qu'il s'était choisi lui-même; il les répétait dans sa famille, et la dame des Belles-Cousines éprouvait déjà la plus douce émotion en les écoutant. Plus attentive que jamais à se trouver sur le balcon à l'heure des exercices, elle n'avait jamais songé à réfléchir au motif secret qui l'y conduisait, quoiqu'en y arrivant ses yeux se fixassent d'abord sur le jeune Saintré. Elle faisait remarquer ce jeune homme à ses dames favorites : s'il disputait le prix de la course, elle le comparait au léger Hippomènes. Si, se servant d'armes courtoises, il apprenait à se servir des plus meurtrières dans les combats, il lui représentait le jeune Achille instruit par le centaure Chiron: cependant, elle ne prenait encore que pour une douce sympathie l'intérêt vif qui l'attachait à ses succès.

Le jeune Saintré approchait de l'âge de seize ans. Les hommes commençaient à distinguer sur son front et dans ses yeux la noblesse et l'audace dont son âme était animée; les femmes n'y trouvaient encore que de la douceur et de l'indifférence. Cependant, il n'avait jamais montré tant d'activité, tant d'adresse à les servir : on le voyait au banquet royal voler au moindre signe des princesses. Ses soins adroits et prévenants furent souvent remarqués et applaudis par la reine; mais personne ne s'aperçut que, s'attachant principalement à servir la dame des Belles-Cousines, il retournait promptement derrière elle, dès qu'un autre service l'en avait écarté.

Un jour que la chaleur du soleil rendait l'air étouffant, les dames ne purent s'empêcher d'entr'ouvrir leurs collets-montés, et d'écarter des gazes qui redoublaient une chaleur importune. Saintré, placé derrière le tabouret de la dame des Belles-Cousines, ne put voir sans émotion et sans pousser un soupir, de nouveaux charmes qu'il admirait pour la première fois. La princesse se retournant dans ce moment, s'aperçut de son trouble et du feu qui brillait dans ses yeux. Son premier mouvement fut de sourire en regardant Saintré, qui rougit, et qui, pour cacher son désordre, laissa tomber son assiette et s'éloigna. La princesse, émue de l'agitation qu'elle avait surprise, allait peut-être porter un regard dans son cœur; mais les ris de la reine et des autres dames, en voyant Saintré s'enfuir et se cacher dans la foule, ne lui en laissèrent pas le temps. La reine fit rappeler Saintré; elle eut la bonté de le rassurer, de le consoler d'une faute légère; et le jeune homme fut si fort attendri, que quelques larmes obscurcirent ses beaux yeux.

La dame des Belles-Cousines ne put voir couler ces larmes sur des joues de lis et de rose, sans se dire dans son âme :

Ah! que celle de Saintré me paraît noble et sensible! qu'il mérite bien que je répande sur lui mes premiers bienfaits, et qu'en lui donnant les moyens de déployer les vertus que tour à tour je découvre en lui, je parvienne à l'élever aux honneurs dont son courage le rendra digne!

Ce moment fut décisif pour son âme, et, croyant ne suivre qu'un sentiment de justice et de générosité en distinguant un poursuivant d'armes digne de toute sa protection, elle se livrait à un sentiment beaucoup plus tendre, toujours sans y réfléchir. Elle eût frémi sans doute, si la raison eût offert à ses yeux ce projet généreux comme le complot sec et de réunir tous les moyens de lui plaire et de l'aimer dans le silence. Mais nos lecteurs pardonneront peut être à une belle et jeune veuve de n'avoir pas assez réfléchi quand elle était déjà si animée. La différence est extrême entre une jeune personne dont le cœur parle pour la première fois, et la veuve du même âge, qui n'ignore pas ce qu'il doit lui dire de plus, et comment elle doit se défendre. Une année de mariage, quoique passée presque entière dans les larmes vis-à-vis d'un époux odieux, était cependant suffisante pour multiplier en elle des idées inconnues à celle qui n'est encore agitée que par la curiosité et le désir de les acquérir.

Ainsi, elle était un peu coupable; mais sommes-nous assez innocents nous-mêmes pour ne pas aimer à l'excuser?

Saintré, de son côté, fut à peine retiré, qu'il réfléchit, dans le silence, à ce qui pouvait avoir occasionné cette fatale distraction, cause de ce qu'il venait d'essuyer. Il n'avait garde de l'attribuer à son service auprès de la dame des Belles-Cousines; cependant les beautés, nouvelles pour lui, qu'il n'avait entrevues qu'un moment, se peignaient sans cesse à ses yeux; il ne voyait qu'elles, ne s'occupait que d'elles; mais il eût regardé comme une démence coupable d'oser les accuser. Son cœur palpitait, son imagination s'allumait lorsqu'il se peignait ce collet-monté comme un mur d'albâtre entourant un parterre embelli par les plus belles fleurs. Saintré aimait les fleurs dès son enfance; mais, de ce moment, le lis et la rose devinrent l'objet de sa préférence, et parèrent tous les jours son plus beau pourpoint.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels Saintré fut plus empressé que jamais à servir la dame des Belles-Cousines, qui, toujours occupée de cet aimable damoisel, et croyant ne l'être que de sa fortune, ne perdait aucune occasion de lui dire quelques mots obligeants.

Un jour que la reine, ayant senti quelque envie de dormir après dîner, avait prié les Belles-Cousines de se retirer pour quelques heures, la jeune veuve, en traversant une galerie qui conduisait à son appartement, aperçut Saintré qui regardait jouer à la paume dans le préau.

Ce jeune page, voyant passer les écuyers qui précédaient la princesse, se plaça promptement un genou en terre avec bien du respect, mais en levant ses beaux yeux uniquement sur elle : la princesse ne put le voir sans une douce émotion; elle ralentit sa marche; et, saisissant tout à coup un moyen que son esprit lui offrit, en le lui suggérant seulement comme une bonne plaisanterie :

— Saintré, lui dit-elle, vous convient-il de vous amuser dans une galerie à voir jouer à la paume, ou à voir passer les dames? J'ai depuis quelque temps envie de savoir si vos sentiments répondent au bien que vos supérieurs disent de vous

passez devant avec mes écuyers, et suivez-moi. Le jeune page obéit.

— Mesdames, dit-elle tout bas aux dames de sa suite, nous n'avons rien à faire en ce moment; je vous prépare une bonne scène, et nous allons bien rire de l'embarras où je vais mettre le petit Saintré.

Comme toutes ces dames étaient prévenues en sa faveur, elles applaudirent au projet de la princesse. Madame rentre dans son appartement : quelques instants après, elle congédie tous les hommes de sa suite. Saintré fléchit le genou, et veut se retirer avec eux ; la princesse l'en empêche.

— Depuis longtemps, dit-elle, j'ai des questions importantes à vous faire; restez-ici.

Le ton imposant qu'elle avait pris fit rougir et intimida le jeune homme. Madame s'assit sur un petit lit de repos, et fit avancer Saintré au milieu de ses dames, debout et devant elle.

— Saintré, lui dit-elle, je sais et je vois par moi-même que vous vous distinguez tous les jours de plus en plus parmi vos camarades; je veux savoir de vous-même d'où vous vient cette émulation.

Saintré répondit modestement :

— Madame, si vous daignez m'en reconnaître, j'ai du moins celle de remplir mes devoirs, de bien servir mon maître dans sa maison, et de me rendre capable de le bien servir un jour à la guerre.

— Je suis contente de votre réponse, lui dit la princesse; mais enfin cette émulation ne naîtrait-elle pas aussi d'un sentiment plus vif et plus doux? Allons, Saintré, faites-moi le serment de répondre à la question que je vais vous faire, et de me dire la vérité.

— Ah ! bon Dieu, répondit le jeune homme en mettant sa main sur son cœur; madame pourrait-elle me soupçonner d'oser lui mentir?

— Eh bien! dites-moi donc de bonne foi, combien il y a de temps que vous n'avez vu votre dame par amours?

Il rougit, pâlit tour à tour, baissa les yeux, et resta muet à cette question. Les dames se mirent à rire de son embarras qu'elles redoublèrent. La princesse répéta jusqu'à trois fois la même question, sans pouvoir en arracher une réponse.

— Il est bien vilain à vous, lui dit-elle, de commencer sitôt à manquer au serment que vous venez de me faire; et je vous ordonne expressément de me dire combien il y a que vous n'avez vu votre dame par amours?

— Ah! madame, dit-il d'une voix étouffée, et déjà les yeux pleins de larmes, je ne sais que répondre, et je n'en ai point.

— Comment, reprit-elle, il n'existe aucune femme au monde qui vous soit chère?

A ces mots, Saintré souleva doucement ses paupières, fixa un instant ses beaux yeux sur ceux de madame, et répondit en balbutiant :

— Ah! vraiment si, madame...

Mais, comme embarrassé de ce premier mouvement, il baissa promptement les yeux et la tête, et resta muet, en tortillant sa ceinture avec ses doigts. Madame, devenant plus pressante, et voulant absolument qu'il lui nommât celle qu'il préférait, Saintré, après avoir longtemps hésité, lui dit :

— Par exemple, madame, j'aime bien madame ma mère et ma jeune sœur Jacqueline.

— Oh ! je le crois bien, Saintré, ajouta madame; mais ce n'est pas d'elles que je veux parler : dites-moi absolument si vous n'avez pas encore vu quelque dame à laquelle vous ayiez donné votre cœur?

A ces mots, qui parurent un coup de foudre au jeune et timide Saintré, il resta plus muet, plus confus que jamais; et, pressé de nouveau de répondre, à peine madame put-elle entendre le *non, madame*, qu'il dit tout bas, et en détournant la tête.

Madame, feignant d'entrer en colère :

— Eh bien! mesdames, ne l'avais-je pas prévu, leur dit-elle en les regardant toutes, que Saintré démentirait peut être bientôt la bonne opinion que nous commencions à prendre de lui?

Les dames, en retenant une très-forte envie de rire, entrèrent dans la plaisanterie, et firent une très-grande honte à Saintré de sa réponse à madame.

— Sachez, misérable gentilhomme que vous êtes, lui dit madame d'un air courroucé, que vous me donnez la plus mauvaise opinion de vous; que jamais vous ne parviendrez à rien d'honnête, et que vous resterez indigne des honneurs attachés à la chevalerie. Eh! ne savez-vous pas que le premier sentiment nécessaire à tout noble poursuivant d'armes, c'est de choisir une dame qu'il aime par amours, à laquelle il doit toutes ses pensées, toutes ses actions, et qui seule puisse élever son courage? Et quel sentiment pensez-vous qui ait pu pénétrer et élever aux grandes actions l'âme du brave Lancelot du Lac, et celle du malheureux et passionné Tristan de Léonois? L'un aimait et était aimé de la belle reine Genièvre, et l'autre adorait la blonde et charmante Yseult. Allez, allez, sortez de ma présence ; non, je n'espère plus rien de vous.

Le pauvre petit Saintré n'était déjà plus en état d'obéir à cet ordre cruel : à peine avait-il été proféré, que, tombant sur ses genoux et fondant en larmes, il levait des mains suppliantes vers madame; et, se prosternant sur ses jolis pieds, il cherchait à les baiser et les baignait de ses larmes. La princesse prit ce moment pour sourire à ses dames, et pour leur faire un signe qu'elles entendirent. Elles se levèrent d'un commun accord; et, se mettant à genoux autour du petit Saintré, elles conjurèrent madame d'avoir pitié de lui, de lui pardonner, et de lui donner le temps de se remettre du trouble et de la douleur qu'elle venait de répandre dans son âme.

— Mes chères amies, leur dit-elle, j'y consens pour l'amour de vous, bien que j'espère peu de si pauvre écuyer, qui ne sait encore aimer, et dont le cœur flétri presque auparavant que d'éclore, ne peut promettre de s'élever aux grandes actions. Je veux bien lui donner jusqu'à demain au soir : qu'il se trouve dans la galerie lorsque je me retirerai de chez la reine; et nous verrons ce que nous pouvons en attendre.

Le petit Saintré se retira bien tristement et bien doucement, à reculons, faisant de grandes révérences aux dames, mais les yeux gros de larmes, le cœur serré, et sans oser ni pouvoir dire un seul mot. Il passa la nuit dans ce même état; et, le lendemain, en retournant à son service, il se garda bien de se présenter pour servir la dame des Belles-Cousines ; il se garda bien plus de se trouver, le

soir, sur son chemin, dans la galerie qui conduisait chez elle.

La princesse, qui l'avait cherché vainement des yeux pendant tout le jour, et qui ne le trouva pas le soir sur son passage, dit à ses dames en riant, lorsqu'elle fut rentrée :

— Nous avons fait tant de peur au petit Saintré, qu'il nous fuit, et que nous ne le reverrons plus.

Mais ce qu'elle disait d'un ton léger, et ce qu'elles prenaient pour une plaisanterie, la rendit cependant assez sérieuse lorsqu'elles furent retirées; et la jolie mine de Saintré, ses larmes, son air suppliant se peignirent à son imagination assez vivement pour la tenir éveillée et la faire rêver pendant une partie de la nuit.

Le lendemain fut un jour de fête à la cour, où la reine fit appeler à dîner aux tables dressées près de la sienne, toutes les dames qui avaient l'honneur d'être admises à son cercle. Celles de la dame des Belles-Cousines y parurent avec éclat; et bientôt, ayant aperçu Saintré, elles lui firent vainement quelques signes pour qu'il s'approchât d'elles. Saintré s'en éloigna toujours, servit les dames de la duchesse de Bourgogne, et ne put jamais se résoudre à servir celles qui, la veille, avaient été témoins de ses larmes et de sa confusion. Elles en rirent beaucoup le soir avec la princesse, qui leur dit qu'elle s'y prendrait de façon à le forcer de se rendre à ses ordres; qu'il n'en était pas quitte avec elle, et qu'elle voulait jouir encore de son embarras.

Le lendemain, en effet, elle fit appeler Saintré, et lui dit qu'il apprenait de bonne heure à manquer à la parole qu'il donnait aux dames; qu'elle voyait bien qu'il avait besoin de leçons sur les devoirs d'un digne poursuivant d'armes; et que, pour cette fois, elle lui ordonnait expressément de l'attendre dans la galerie au moment qu'elle se retirerait.

Saintré, forcé d'obéir, se rendit le soir; et, dès qu'il vit arriver madame, il joignit de lui-même ses écuyers, n'osant lever les yeux sur elle : il la précéda dans son appartement, où la princesse l'ayant aperçu, chargea madame Ysabelle de le retenir, lorsqu'elle congédierait ses officiers. Madame Ysabelle, s'acquittant fort bien de sa commission, ne fit que de très-douces plaisanteries au jeune homme, et sut l'arrêter au moment où, malgré elle, il voulait se retirer avec les officiers.

La dame des Belles-Cousines, affectant un air très-grave, s'assit, comme la veille, sur un petit lit, fit approcher le petit Saintré plus près d'elle que jamais, et, l'ayant fait entourer par ses dames, elle lui fit les reproches les plus amers, en lui disant qu'il avait manqué à sa parole, et qu'il était dans le cas odieux d'être traité de foi-mentie. A ces mots, le pauvre enfant sanglota; sa tête tomba sur sa poitrine; ses lèvres, entr'ouvertes et vermeilles, étaient tremblantes et laissaient voir des dents charmantes. Ah! qu'il était attendrissant dans cet état!... le pauvre enfant se croyait diffamé pour toujours,

On sait combien la honte ajoute à la beauté, quand elle n'a que la nuance de la pudeur. Madame en fut touchée; et les soupirs redoublés de Saintré portant jusque sur son front un souffle pur et une chaleur brûlante, elle se hâta de le rassurer.

— Calmez-vous, Saintré, lui dit-elle, vous êtes encore à temps de tout réparer; votre repentir me touche, et j'oublierai vos torts, si vous m'avouez enfin qu'elle est la dame que vous aimez le mieux, après votre mère et votre petite sœur Jacqueline.

Enfin, Saintré, balbutiant et croyant avoir trouvé la meilleure défaite, répondit :

— Eh bien! puisque madame l'ordonne, je lui dirai que j'aime bien Matheline de Coucy.

— Eh! mon pauvre petit Saintré, que me dites-vous là; et comment voulez-vous que je croie qu'un enfant de dix ans a pu toucher votre cœur? Ce n'est pas que la petite Matheline ne soit charmante, du plus haut parage, et que vous n'eussiez bien placé votre attachement : mais quel retour pourriez-vous espérer d'un enfant? quels services, quels bons conseils en pourriez-vous attendre? Ah! vous me trompez plus que jamais, Saintré; mais ne prétendez pas m'en imposer.

Saintré, qui croyait avoir trouvé la meilleure défaite, fut bien confondu lorsque la princesse lui prouva qu'elle était si mauvaise, et ses larmes recommencèrent à couler. Les trois dames, ayant enfin pitié de ce charmant enfant, s'écrièrent à la fois :

— Ah! c'en est assez, madame, ayez pitié de son embarras; notre présence doit le redoubler; sa discrétion doit vous plaire : il n'ose devant nous vous avouer le nom de celle qu'il aime; mais daignez l'interroger seule dans votre cabinet : nous osons croire qu'il craindra moins de s'expliquer.

La dame des Belles-Cousines avait déjà pensé plus d'une fois à ce moyen de parler à Saintré plus librement. Elle fut bien aise, sans doute, qu'il lui fût suggéré.

— Peut-être avez-vous raison, dit-elle à ses dames; et, par égard pour vous, qui daignez le plaindre, je veux bien employer cette dernière ressource.

A ces mots, et ayant toujours l'air de plaisanter vis-à-vis de ses dames, elle se leva, dit à Saintré de marcher devant elle, et le conduisit dans un arrière-cabinet, séparé de sa chambre par un grand cabinet de toilette; et, s'asseyant sur un petit lit pareil à celui qu'elle quittait, elle recommença ses questions d'un ton un peu plus bas et plus affectueux au jeune Saintré, qu'elle fit encore approcher debout plus près d'elle. Le jeune homme rougit encore et hésita quelques moments de répondre, mais il ne pleurait plus; et, levant timidement ses beaux yeux sur ceux de madame, qui ne tenaient rien de la colère, et qui brillaient d'un feu doux et céleste, il s'enhardit à lui répondre :

— Hélas! madame, quand même j'oserais commencer à former les premiers vœux de ma vie, pourrais-je me flatter qu'ils fussent écoutés? Quelle est celle qui daignerait jeter les yeux sur un pauvre jouvenceau sans réputation, sans expérience, et l'écouter favorablement?

— Pourquoi vous défier de vous-même à ce point? reprit la princesse avec vivacité. N'êtes-vous pas de très-noble race? n'êtes-vous pas joli, bien fait et distingué parmi tous vos camarades?

— Madame est bien bonne, répondit-il d'une voix douce et d'un air timide; je me rends justice, et je sens que l'honneur de servir une dame et

d'en être avoué ne peut être encore mon heureux partage.

— En vérité, Saintré, reprit-elle, vous avez trop mauvaise opinion de vous. N'avez-vous pas des yeux pour la voir, un cœur pour l'aimer, une bouche pour le lui dire, du courage et des bras pour la servir?

Nous supprimons quelques autres détails plus flatteurs, dans lesquels l'auteur dit que la dame des Belles-Cousines entra pour animer son amour-propre. Ne pouvant vaincre sa modestie :

— Vous voulez donc n'être jamais bon à rien, lui dit-elle, et manquer de ce sentiment plein de chaleur qui fut toujours l'âme des chevaliers les plus renommés? Si par hasard vous étiez agréable aux yeux de quelque femme, il faudrait donc qu'elle vous le déclarât elle-même, et qu'elle s'humiliât jusqu'à vous prévenir?

Saintré, commençant à se rassurer, lui répondit :

— Ah! madame, si cette dame vous ressemblait, qu'elle aurait peu de peine à me faire tomber à ses genoux et à s'assurer à jamais de ma foi!

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'effrayé de ce qu'il avait osé dire, sa tête retomba sur sa poitrine, et ses genoux tremblants le soutenaient à peine. La dame des Belles-Cousines avait besoin de ce moment de trouble pour se remettre du sien; mais le sien était délicieux. Après quelques moments de silence, elle prit sa main tremblante et lui dit :

— Ecoutez-moi, Saintré; je sais que, quoique bien jeune encore, vous êtes rempli d'honneur. Eh bien! si c'était moi qui eût daigné jeter les yeux sur vous pour m'attacher à jamais votre âme et vos volontés, et pour vous élever à la plus haute fortune, oseriez-vous me prêter le serment de m'être à jamais fidèle, de n'avoir d'autres volontés que les miennes, d'être d'une discrétion à toute épreuve, et de mourir plutôt que de changer et de me compromettre?

— Ah! madame, s'écria-t-il, si je le jurerais!

A ces mots, fléchissant un genou; attachant ses yeux sur les siens et se prosternant, la bouche collée sur sa belle main, qui ne put s'empêcher de serrer un peu la sienne :

— Ah! oui, madame, je le jurerais, et la mort et les enfers déchaînés ne me feraient pas manquer à mes serments!

— Eh bien! dit-elle d'une voix aussi douce que tendre, jurez-le-moi donc; mettez votre main dans la mienne, et, de ce moment, regardez-moi comme votre unique, votre tendre amie, une amie qui se croit en possession de celui qu'elle a choisi pour lui faire sa fortune et pour faire son propre bonheur!

Elle ne put prononcer ces mots sans appuyer sa belle bouche sur le front brûlant de Saintré, qui tombait éperdu de surprise et d'amour à ses genoux.

Après s'être un peu remise de ce premier moment, si vif, si désiré par de tendres amants, la princesse se rassit; et, prenant encore la main de Saintré, qu'elle serra plus tendrement :

— Mon ami, lui dit-elle, c'est à moi de vous instruire de tous les devoirs d'un bon et loyal chevalier; et ces premiers moments doivent être employés à vous éclairer sur ceux dont vous devez faire les principes constants des sentiments de votre cœur et des actions de votre vie.

Nous craindrions d'ennuyer le lecteur bien plus que nous n'espérerions l'édifier, si nous rapportions les quarante à cinquante pages que l'auteur emploie à rendre compte des doctes leçons que la dame des Belles-Cousines donne à son jeune amant. Elle commence par lui paraphraser le *Pater*, le *Credo*, le *Confiteor*, comme étant en effet les consolations de l'âme et la lumière pure de l'esprit : elle s'attache ensuite à lui inspirer une sainte horreur des sept péchés mortels, dont elle lui fait les plus longs détails; et plus de quatre-vingts passages latins, tirés des pères de l'Eglise, de la Bible, des philosophes et des poëtes anciens, viennent à l'appui de ce long sermon. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire à quel point l'état présent de son cœur lui fit adoucir sa morale en parlant de ce septième péché, le plus dangereux, sans doute, puisqu'il est le plus doux à commettre. Ici, nous croyons devoir recourir au texte de l'auteur, de peur qu'on ne nous soupçonne d'avoir voulu tourner en badinage les sérieuses et respectables leçons qu'elle lui donne sur tout le reste. Après lui avoir rapporté un *dictum* latin de Boëce, qui ne peint que la laideur de ce péché, elle conclut ainsi :

— Et pour ce, mon ami, dit-elle, que ce péché est si très-déshonnête, le vrai amoureux à tout son pouvoir doit le fuir; et si, par vive contrainte d'amours, il y écheoit, tant et très-tant sont les très-angoisseuses peines et dangers que les loyaux amants ont à souffrir, que ce ne leur doit point être compté à péché mortel; et si aucun péché y a, vraiment il doit être éteint par lesdites peines si grandes : donc par ainsi je puis dire que le vrai amoureux, tel que je le dis, de ce mortel péché et de tous les autres, est quitte, franc et sauve.

La dame des Belles-Cousines continue à l'instruire de tout ce qui tient aux dix commandements de Dieu, à ceux de l'Eglise; et sa redoutable érudition lui fournit encore autant de passages tirés des mêmes sources. Elle finit par tout ce qui tient aux mœurs de la vraie chevalerie : elle appuie sur la fidélité, sur la discrétion qu'un loyal chevalier doit à sa dame, avec une énergie qui porte bien naturellement à croire que cette dernière leçon est un peu intéressée, et que la dame a déjà pris son parti sur le prix dont elle doit payer l'usage de ses leçons.

Le jeune Saintré, qui l'a toujours écoutée avec l'attention et l'attendrissement dont une belle âme ne peut se défendre, renouvelle ses serments, et tombe à ses genoux pour les répéter encore. Il ose reprendre cette belle main dans laquelle elle lui a fait déposer ses premières promesses; et, sans se douter que ses respects sont en ce moment les plus tendres caresses et sont reçus de même que des transports par une âme sensible, il baise, il couvre de larmes de joie et d'amour cette charmante main qu'elle se plaît à lui abandonner.

La dame des Belles-Cousines était attentive à tout pour perfectionner son jeune et aimable élève. Son petit amour-propre de vingt-et-un ans était même flatté de se trouver digne d'instruire et de former un damoisel qui avait déjà près de trois

mois plus que seize ans. Ses soins se portèrent jusque sur sa parure. Rien ne sembla lui échapper dans l'examen de tous ses vêtements; ils étaient alors assez bizarres, et même plus variés et plus nombreux que ceux de nos jours. Elle n'en put trouver aucun qui répondît à la taille élégante et svelte du jeune Saintré. Elle blâma le choix des étoffes et des couleurs, et surtout la façon maladroite et maussade dont les tailleurs avaient arrangé ces vêtements sur une créature charmante. Elle ouvrit une petite armoire, et, rapportant une petite bourse tissue des couleurs qu'elle portait pour livrée avant que d'être mariée, et que les tristes et sombres cordelières du veuvage servissent d'attache à sa robe, elle la remit entre ses mains.

— Mon ami, lui dit-elle, prenez ces douze écus d'or; servez-vous-en pour vous faire habiller par les premiers ouvriers qui travaillent pour le roi. Faites-vous bien joli pour dimanche prochain; dépensez hardiment cet argent.

Le bon petit Saintré hésitait beaucoup à recevoir cette bourse.

— Eh! mais, madame, dit-il, je n'ai pas encore mérité vos bienfaits.

— Je n'en juge pas comme vous, répondit la princesse; j'espère même, ajouta-t-elle en rougissant un peu, que vous les mériterez mieux de jour en jour; et je suis assez grande dame pour ne vous laisser manquer de rien de tout ce qui pourra vous rendre agréable au roi mon cousin, et contribuer à vous élever aux plus grands honneurs... Ah çà! mon ami, poursuivit-elle, en voilà assez pour cette fois; mes dames attendent depuis longtemps : je vais faire la courroucée en vous congédiant; ayez bien l'air d'en être honteux et affligé. Mais croyez, ajouta-t-elle en lui baisant encore le front, que vous avez en moi la plus tendre et la plus fidèle amie.

A ces mots, madame sortit, ayant bien soin que ses yeux animés annonçassent de la colère; et, poussant Saintré dehors par le dos.

— Oh! pour le coup, dit-elle à ses dames, je renonce à jamais rien faire de bon de ce chétif écuyer, et je ne l'admettrai plus en ma présence. Saintré, cachant avec les mains ses yeux brillants des feux de l'amour, fit semblant de sangloter.

— En vérité, madame, dit la bonne dame Catherine, vous maltraitez trop ce jeune homme; n'en désespérez pas encore : peut-être à la fin en serez-vous plus contente.

— Nous verrons, dit la dame des Belles-Cousines, mais je conserve bien peu d'espoir.

Saintré sortit, la joie la plus vive dans le cœur, et le sentant palpiter en pensant à sa dame. Il alla cacher ses transports et ses douze écus d'or dans sa chambre; il dormit peu sans doute : dès que le jour parut, il courut chez tous les ouvriers du roi, qui, connaissant et chérissant déjà ce jeune homme, se firent un plaisir de le bien servir; et le dimanche, tous parurent à la fois chargés de ce qui devait le parer. Le commandant se trouvait présent: son étonnement fut extrême.

— Eh! mon bon petit ami, dit il à Saintré, je crois que vous avez compté avec vos receveurs.

Saintré répondit en souriant :

— C'est ma bonne maman qui m'a envoyé douze écus d'or pour m'aider à me tenir propre; elle m'en promet encore, et je ne peux mieux l'employer qu'à faire honneur à mon service.

— Eh bien! vaurien que vous êtes, dit le commandant à ses camarades, n'ai-je pas bien raison de vous donner Saintré pour exemple? Lequel de vous saurait aussi bien employer son argent? La plus grande partie n'irait-elle pas chez le marchand de vin ou ailleurs? Courage, mon ami Saintré, j'en rendrai compte au roi, et soyez sûr de moi pour vous servir.

Le jeune homme parut à la cour le jour même avec sa nouvelle parure. On le trouva plus joli, mieux fait que jamais. Mais on fut curieux de savoir quelle livrée il portait à ses aiguillettes; elles étaient assez remarquables pour exciter des questions; on pense bien qu'il n'eut garde d'y répondre. La reine même fut du nombre de celles qui se tourmentèrent vainement à ce sujet; et cette princesse, instruite des scènes qui s'étaient déjà passées entre la dame des Belles-Cousines et lui, la pria de les renouveller pour pousser à bout la discrétion du jeune page.

La dame des Belles-Cousines ne demandait pas mieux. Elle suivait sans cesse des yeux celui dont elle occupait le cœur. Saisissant ce prétexte, elle l'appela, et lui dit d'un ton assez haut :

— J'ai ce soir à vous parler de la part de la reine; je vous ordonne de vous trouver dans la galerie, et de m'y attendre. Saintré eut l'air de recevoir cet ordre avec peine; il savait déjà dissimuler.

Il se trouva le soir sur le passage de madame, se joignit aux écuyers, et donna le temps aux dames de la princesse de le retenir, lorsqu'il parut vouloir se retirer avec eux.

Madame l'examina légèrement dans sa nouvelle parure, en présence de ses dames; mais elle pensait que bientôt elle pourrait s'en dédommager. Elle débuta donc par des questions impérieuses, auxquelles Saintré répondit d'un air assez embarrassé, mais très-négatif, sur l'objet de ses demandes... La bonne dame Catherine prenait, à son ordinaire, le parti de Saintré; madame, lui dit d'un ton courroucé :

— Vous le gâtez, mesdames; il s'autorise de votre présence. Allons, allons, suivez-moi, jeune homme; ou vous répondrez comme je l'exige, ou vous ne remettrez jamais les pieds chez moi.

Saintré la suit, les yeux tristes et baissés et les tournant en soupirant vers ces dames. Ce nuage apparent fit place à la joie la plus vive. Comment la peindre, comment exprimer ce que tous deux sentirent? Madame, à peine arrivée à son oratoire, moins éclairé qu'à l'ordinaire, s'était assise sur le petit lit. Saintré s'était déjà précipité à ses genoux; elle allait baiser son front : mais ce front était déjà baissé; et Saintré, voyant ce parterre de fleurs entouré de murs d'albâtre, qui l'avait un jour si vivement frappé, lui rendait le plus vif et le plus doux hommage.

La dame des Belles-Cousines, malgré sa première émotion, malgré tout ce qu'elle prévoyait, et ne craignait déjà plus, repoussa doucement



Saintré, le fit relever; et ce fut alors qu'elle lui parut ne s'occuper que de son nouvel ajustement. Il est vrai de dire que les ouvriers du roi s'étaient surpassés; et madame trouva que jamais pourpoint mieux coupé n'avait renfermé une taille si bien prise et si pleine de grâces. Toutes les autres pièces de sa parure furent examinées et louées tour à tour avec le degré d'attention que chacune méritait. Cet examen fut long; il ne le parut à aucun des deux.

Pendant cette douce occupation de la princesse, Saintré, qui en partageait les détails et les charmes, avait son occupation particulière; il observait ce grand collet-monté qui s'entr'ouvait sur une fraise qui venait de tomber d'un cou d'albâtre. De pareils examens deviennent quelquefois assez intéressants pour que l'on s'oublie soi-même : nous ignorons jusqu'à quel point cet oubli fut porté; l'auteur craint de le dire : cette crainte est bien indiscrète.

L'aimable princesse, après avoir donné toutes les leçons de prudence qu'une jeune veuve pleine d'esprit, nourrie dans la cour la plus brillante, peut et doit donner à son jeune élève, s'aperçut que la conversation avait duré longtemps. Ses dames devaient s'être ennuyées; et elle savait que l'ennui de trois jeunes dames de la cour ne peut être adouci que par un peu de médisance. Elle se pressa d'avertir Saintré qu'elle allait le bannir pour toujours, en apparence, de son appartement, et qu'elle lui défendrait de se trouver jamais le soir sur son passage. Mais qu'elle fut belle, qu'elle fut touchante, lorsque lui présentant une clef en rougissant, elle lui dit que cette clef ouvrait la porte d'une garde-robe qui donnait sur un corridor écarté!

— Vous en ferez usage, lui dit-elle, quand le mystère et la nuit envelopperont le palais. Vous ne pourrez jamais me surprendre; vous me trouverez toujours occupée de vous. Prenez, ajouta-t-elle, prenez les soixante écus d'or que renferme cette bourse tissue de mes cheveux. Ce n'est que par degré que vous pouvez briller dans cette cour, sans me compromettre; les nouvelles parures dont je vous prie d'orner votre figure charmante, pourront passer pour un nouveau don de votre mère.

A ces mots, tirant une épingle et la mettant dans ses dents :

— Soyez attentif, ajouta-t-elle, à ce nouveau signe, mon ami, vous vous souviendrez, lorsque je le répéterai, d'y répondre en frottant votre œil droit : ne me parlez jamais en public que je ne vous appelle; personne ne pourra soupçonner notre intelligence.

Saintré baisa mille fois avec feu, et la clef, et la main qui la lui présentait. Tous deux allèrent retrouver les trois dames qui s'étaient endormies après avoir fini leurs ouvrages, et avoir épuisé ce qu'elles savaient de contes.

— Eh bien, dame Catherine, dit la princesse, aurez-vous encore la faiblesse de prendre le parti de ce gentilhomme sans foi, sans cœur et sans élévation? Sortez pour toujours de chez moi, ajouta-t-elle en regardant Saintré; vous vous montrez trop peu digne de mes bontés, pour y être souffert.

Saintré parut anéanti; et, saluant ces dames avec un air pénétré, il se retira le cœur rempli du sentiment de son bonheur. Peu de jours après il parut à la cour, plus brillant que jamais. Il avait une robe de fin bleu doublé de fins agneaux de Romélie; un chaperon garni de marte de Sibérie. Peu de Seigneurs parurent aussi bien vêtus; aucun n'avait autant de grâces et la taille aussi déliée. La reine s'arrêta quelques instants pour le regarder en allant à la messe; mais la dame des Belles-Cousine, qui la précédait, avait passé sans avoir eu l'air de l'apercevoir. La reine, en sortant de son oratoire, le voyant une seconde fois, le fit remarquer à cette princesse.

— Je suis bien curieuse de savoir, lui dit-elle, comment le jeune Saintré peut faire autant de dépense pour se parer : vous devriez bien l'interroger à ce sujet.

— J'ose vous avouer, répondit madame, que je suis si peu satisfaite des réponses qu'il a faites précédemment, que je n'ai nulle envie à présent d'être informée de ce qui le touche; et ce ne sera que pour vous plaire et pour vous obéir que je l'interrogerai. — En effet, lorsque la reine fut rentrée dans son appartement, madame fit appeler Saintré dans l'antichambre.

— Nous vous trouvons toutes si paré pour un simple page, lui dit-elle, que nous sommes curieuses de savoir qui peut vous en fournir les moyens ?

— Madame, répondit Saintré d'un air respectueux, mon père et ma mère m'aiment tendrement; ils veulent que je fasse honneur à mon service; et me voyant d'âge à espérer que le roi daignera continuer à m'employer dans un nouveau grade, ils m'ont envoyé de quoi me mettre en état de paraître quelquefois à ses yeux sous d'autres habits que ceux de page, que je suis honteux de porter à dix-sept ans. Ah! madame, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, que votre altesse royale serait bonne, si elle daignait me protéger et m'obtenir la place d'écuyer tranchant! Mes parents n'attendent que ce moment pour m'envoyer tout ce qu'il me faut encore pour me soutenir avec honneur dans ce nouvel état.

— Nous verrons, répondit la princesse, d'un air sec; en attendant, remerciez Dieu de vous avoir donné une si bonne mère, et priez-le de vous la conserver.

La dame des Belles-Cousines, rentrée chez la reine, ne s'empressa pas de satisfaire à sa curiosité. Elle attendit que cette princesse lui dit :

— Eh bien, Belle Cousine, avez-vous interrogé Saintré sur ce que nous voulons savoir ?

— Vraiment, répondit-elle, il se vante que ses parents le soutiendront en tel état que le roi voudra lui donner; il se plaint de n'être que simple page à dix-sept ans; il a même osé me prier d'en parler à vos majestés, et de demander pour lui la place d'écuyer tranchant : mais je m'en garderai bien avant de savoir s'il la mérite.

— En pouvez-vous douter, lui dit la reine, à tout le bien que les écuyers et ses autres supérieurs rapportent de ses mœurs, de son application à ses devoirs et de sa gentillesse? Oui, Belle-Cousine, il a raison; et, puisque vous me paraissez

si froide sur ce qui le touche, je veux me charger moi-même d'en parler au roi.

La famille royale alors était prête à se mettre à table; et, dès que le roi parut, la reine lui fit remarquer Saintré qu'il n'avait pas d'abord reconnu sous sa riche et nouvelle parure. Il lui plut assez pour accorder sur le champ à la reine ce qu'elle demandait pour lui; et, curieux de voir comment il s'acquitterait de la charge d'écuyer tranchant, il appela son premier maître-d'hôtel, et lui ordonna de mettre sur le champ Saintré en fonction. Saintré, alors confondu avec ses camarades, se préparait à remplir sa tâche ordinaire, lorsque le maître-d'hôtel vint lui attacher la serviette et les autres marques de sa charge. Il le conduisit ensuite aux genoux du roi.

— Mon ami Saintré, lui dit ce bon et brave prince, moi-même je vous ai choisi pour mon page; vous m'avez toujours plu, et j'espère vous voir croître toujours en honneurs et en loyale chevalerie. Je vous ordonne sur mon état, à trois chevaux et deux hommes pour vous servir, en attendant mieux. Remerciez la reine, qui m'a parlé de vous.

Saintré, se précipitant à leurs pieds, embrassa les genoux de ce bon maître, et baisa le bas de la robe de sa bienfaitrice. Toutes les dames Belles-Cousines, assises au banquet royal, applaudirent à la grâce que le roi venait d'accorder, et toutes donnèrent une marque de bonté au nouvel écuyer, hors celle que cette grâce pénétrait de la joie la plus vive.

— Vraiment, Saintré, lui dit-elle, bien avez-vous à travailler pour mériter le guerdon que vous recevez avant de l'avoir mérité, de préférence sur vos pareils.

Saintré l'écouta d'un air soumis sans lui répondre, et sur-le-champ commença son service avec une grâce et une adresse qui firent applaudir de nouveau à la faveur qu'il venait d'obtenir.

La tendre et charmante veuve le regardait souvent du coin de l'œil, et recevait dans son âme sensible les louanges que l'on donnait à son jeune amant. Ne pouvant résister à la tendre émotion qui l'agitait, elle employa le signal de l'épingle, auquel Saintré répondit avec la joie la plus vive, en se frottant l'œil droit, et en les élevant tous deux au ciel. La nuit vint : qu'il lui fut doux d'être payé par l'amour des feintes rigueurs de la bienséance! Saintré n'en oubliait aucune; la dame les avouait toutes. Jamais on ne trouva plus de plaisir à se plaindre; jamais on ne songea moins à s'excuser.

La dame des Belles-Cousines, aussi généreuse que tendre, s'était occupée déjà des dépenses auxquelles le nouvel état de Saintré l'obligeait. Quatre cents écus d'or qu'elle lui donna furent plus que suffisants pour payer les trois chevaux, les faire équiper superbement, faire couvrir les valets de riches livrées, et répandre ses libéralités sur tous les gens des écuries du roi, qui lui avaient prouvé leur attachement pendant son premier service.

Saintré se fit estimer de plus en plus en exerçant son nouvel emploi. Le roi Jean ne pouvait se passer de lui à sa table; il s'en faisait suivre à la chasse. Adroit à la joute, redoutable dans les tournois, léger, plein de grâce, et, dans un bal, occupé de plaire sans cesse, les vieux chevaliers le donnaient pour exemple à la jeunesse; les dames louaient son air noble et galant; plusieurs, peut-être, désiraient sa conquête. La dame des Belles-Cousines était la seule qui conservât un air froid et sévère lorsqu'elle le rencontrait en public; mais l'épingle jouait souvent son jeu.

C'est ainsi que Saintré passa plusieurs années. Lorsqu'il eut atteint l'âge de pouvoir prétendre à l'honneur d'être chevalier, les bienfaits de sa dame lui furent assez prodigués pour le rendre le plus magnifique des aspirants. Il était d'usage que le bachelier ou écuyer expert qui demandait l'ordre de la chevalerie débutât par quelque entreprise d'armes qui signalât son courage, et rendît son nom assez célèbre pour lui mériter l'accolade et les éperons dorés. Il avait si souvent traité ce sujet avec la dame des Belles-Cousines, que, quoiqu'il lui en coûtât de se séparer de lui pendant quelque temps, elle ne s'occupa plus qu'à diriger son entreprise de manière à rendre son amant également célèbre par sa magnificence et par sa valeur.

— Je veux, dit-elle, que vos hérauts portent votre défi dans les quatre cours les plus puissantes de l'Europe, où vos combattants recevront de vous de riches présents; et, pour marque de votre entreprise, vos hérauts publieront que ceux qui se présenteront pour vous combattre, ou seront tenus de vous enlever à force d'armes le riche bracelet que je veux moi-même attacher à votre bras, ou de vous faire un riche présent pour gage de votre victoire, qu'à votre retour vous présenterez à votre dame.

A ces mots, elle ouvrit un grand coffre plein d'or, et Saintré fut obligé de faire trois voyages du cabinet de la dame au sien, pour porter la somme immense qu'elle le força de recevoir. Chaque retour, marqué par les transports de la plus vive reconnaissance, augmentait pour elle le plaisir de donner. Lorsqu'il fut prêt à se retirer, elle lui remit une petite cassette pleine des plus belles pierreries, parmi lesquelles elle choisit celles qui devaient enrichir ce bracelet qu'elle voulait attacher à son bras.

Saintré fit préparer en secret tout ce qu'il lui fallait pour exécuter son projet. L'Andalousie et les bords de la mer Rouge lui fournirent les plus superbes destriers. Les meilleurs ouvriers furent employés à leurs harnois, à ses armes, à ses livrées, et le premier orfèvre du roi fit un chef-d'œuvre du bracelet qu'il devait porter.

On croira sans peine que, pendant le temps que demandaient ces préparatifs, cette petite épingle, plus belle à ses yeux que les flèches d'or de l'amour, renouvelait souvent le signal qui la lui avait rendue si chère, et que la réponse ne se faisait pas attendre.

Tout étant prêt dans le mois d'avril, et dans le moment même où le roi Jean, l'aimant et l'estimant de plus en plus, venait de l'élever à la dignité de chambellan, Saintré, se jetant à ses genoux, s'écria :

— Ah! cher sire, mon redouté seigneur, permettez-moi donc de me rendre digne des honneurs et des bienfaits dont vous me comblez.

A ces mots, il lui fit part de son noble projet, et le supplia d'en autoriser l'exécution par des lettres d'armes.

— Eh quoi! mon ami Saintré, lui répondit ce bon maître, c'est au moment où je vous attache encore plus intimement à ma personne, que vous voulez vous éloigner de moi!... Mais, ajouta ce brave roi, je ne peux vous condamner; je peux encore moins vous refuser une occasion de faire honneur à mes sentiments, et de me mettre en droit de vous armer chevalier.

Dès que le jeune Saintré eut obtenu cette permission de son maître, il ne dissimula plus son entreprise. Ses hérauts, richement vêtus, et leurs cottes d'armes brodées et blasonnées, parurent en public, ainsi que sa nombreuse livrée, et les beaux chevaux que jusqu'alors il avait tenus écartés dans un village à quelques lieues de Paris.

Chacun félicita Saintré sur l'honneur que lui faisait son entreprise, et sur la magnificence de ses préparatifs. L'usage de ce temps était que le roi, la famille royale et les princes du sang fissent un don au jeune gentilhomme dont l'entreprise faisait honneur à la nation. Le monarque lui donna deux mille écus d'or de son épargne; la reine en donna mille de la sienne; messeigneurs de Bourgogne, d'Anjou, de Berry, en donnèrent autant; les princesses leurs épouses l'enrichirent de bracelets, d'attaches, d'anneaux, de pierreries, pour qu'il pût répandre ses dons dans les différentes cours où il allait combattre. La seule dame des Belles-Cousines ne lui avait encore rien donné. La reine ne put s'empêcher de lui en faire des reproches.

— Vraiment, madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre que Saintré n'ait pas conçu un projet téméraire, et qu'il puisse faire honneur à votre cour et à la nation?

— J'ose en répondre, dit la reine; Saintré acquiert tous les jours de nouveaux droits à notre estime par de nouvelles vertus.

— Je me rends, madame, dit la princesse; je ne peux nier qu'il ne soit changé, depuis quelque temps, à son avantage, et je trouve de la justice à le dédommager de mon ancienne prévention, que je n'ai pu souvent m'empêcher de lui témoigner. Par déférence pour Votre Majesté, je veux payer le bracelet qui doit être la marque de son entreprise; j'espère qu'il saura le défendre, et qu'il en coûtera cher à celui qui voudra le délivrer. Je veux bien même lui faire l'honneur de le passer moi-même à son bras le jour de son départ. Mais, madame, ajouta-t-elle (comme par réflexion), il serait bon de savoir si Saintré s'est pourvu de tout ce qui lui est nécessaire pour répondre avec éclat à la haute protection dont vous l'honorez, et vous devriez peut-être lui ordonner de faire rassembler ses équipages et son cortége dans le préau; Votre Majesté et nous toutes, nous pourrions les voir du grand balcon, en revenant demain de la messe.

La reine approuva fort la Belle-Cousine; elle fit donner, en conséquence, l'ordre à Saintré, qui parut le lendemain, dans le préau, à la tête de son cortége. Il était monté sur le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie, qu'il maniait et faisait passager avec une grâce supérieure.

On admira le poursuivant d'armes et la magnificence de son équipage. La belle veuve ne se récria point comme les autres; mais elle jouit intérieurement des charmes de son amant, des applaudissements qu'il recevait, et l'épingle fut mise en jeu. Saintré, sachant ce que la belle veuve avait dit à la reine, lui présenta le beau bracelet dont elle admira le travail, et qu'elle garda pour l'attacher à son bras le jour de son départ.

Ce jour n'était pas loin. Lorsqu'il fut arrivé, la reine tint un grand cercle. Les hérauts d'armes, revêtus des marques de leur charge, se tinrent debout derrière la famille royale. Saintré parut armé de toutes pièces, la visière levée, la main droite désarmée de son gantelet, se précipita aux pieds de son maître, renouvela le serment d'obéissance et de fidélité, et reçut de sa main, qu'il baisa, la lettre d'armes. La dame des Belles-Cousines, dissimulant l'état de son cœur, s'avança d'un air plein de noblesse et de dignité, et s'approchant de Saintré, attacha de sa main le riche bracelet. Saintré baisa le bas de sa robe avec le plus grand respect en la remerciant, et, suivi des plus anciens seigneurs et chevaliers de la cour, il descendit dans le préau, s'élança légèrement sur son cheval, et, il sortit de Paris et prit la route d'Aragon, où son premier héraut l'avait déjà devancé.

Le jeune Saintré se fit admirer par sa beauté, ses sentiments, et par sa magnificence dans toutes les villes françaises qui se trouvèrent sur son passage. Cette magnificence et ses dons augmentèrent dès qu'il entra sur les frontières étrangères; quelques aventures même signalèrent son adresse et sa valeur. Des chevaliers catalans gardaient différents pas dans les montagnes; vaincus également par les armes, les dons et la courtoisie de Saintré, ils le précédèrent à Barcelone, où les seigneurs du pays marquèrent son arrivée par des fêtes. Il s'y arrêta pendant quelques jours pour faire réparer ses équipages, et les rendre encore plus brillants. De là, il envoya trois hérauts, dont le principal était couvert des attributs et des livrées de France; les deux autres l'étaient des siennes. Il les députait pour présenter les patentes du roi de France, qui autorisait son entreprise; et pour demander la permission de paraître à la cour du roi d'Aragon, d'embrasser les genoux de ce prince, et de lui présenter lui-même les lettres d'armes. Tout lui fut accordé, et, peu de jours après, il arriva près de Pampelune, où la cour était alors. La grande réputation du noble poursuivant d'armes français l'avait devancé, et Saintré vit accourir à sa rencontre un nombre infini de chevaliers et de dames, qui furent frappés de la magnificence et de la galanterie qui régnaient dans tout son cortége.

Arrivé au pied du trône, le monarque lui parla avec une distinction pleine de bonté, et lui demanda des nouvelles du brave chevalier qui régnait sur la France, ajoutant qu'il le félicitait d'avoir fait un pareil élève. Les premiers chevaliers étaient prêts à se disputer l'honneur de le délivrer; mais ils furent forcés de céder cet honneur à monseigneur Enguerrand, le premier d'entre eux, et proche parent du roi, dont il avait épousé la nièce (madame Aliénor, princesse de Cardonne, l'une des plus belles et des plus parfaites dames de toutes les Espagnes). Au moment où Saintré quitta les genoux du roi, monseigneur Enguerrand vint à lui avec toute la noblesse, l'air galant et ouvert qui distinguaient les chevaliers de ceux des

deux Castilles, dont l'air était plus fier et plus réservé.

— Mon frère, dit-il à Saintré, en lui tendant les bras, m'acceptez-vous pour vous délivrer ?

— Oui, seigneur, répondit Saintré; et l'honneur que vous daignez me faire est déjà si grand, que je rougis de l'avoir encore si peu mérité.

— Que ne dois-je pas faire, répondit Enguerrand, pour l'élève d'un si grand roi, et pour un tel poursuivant d'armes, également agréable aux yeux de toutes nos dames et de tous nos chevaliers?

A ces mots, il embrasse le jeune Saintré et le conduit au monarque; il détache alors le bracelet de Saintré; il appelle Aragon, premier héraut d'armes de la cour, et le lui remet avec un rubis d'un prix inestimable. Enguerrand le présente ensuite aux dames et aux autres chevaliers; et Saintré ne put s'empêcher de comparer la beauté de madame Aliénor à celle de la dame des Belles-Cousines, dont son cœur était sans cesse si tendrement occupé. Il fallait que cette Aliénor fût en effet bien belle pour mériter à ses yeux l'honneur de la comparaison; car, on sait que l'amant heureux ne trouve rien d'aussi beau que l'objet aimé.

Le lendemain fut marqué par une fête brillante que donna la reine d'Aragon. Saintré y parut avec tout le goût et tout l'éclat qui caractérisaient la cour de France. Il plut aux hommes par sa politesse noble, aux dames par sa galanterie respectueuse. Ce fut le premier honneur qu'il fit à la nation. Le fier et juste Aragonais ne put s'empêcher de juger des succès de l'éducation de la noblesse française, lorsque l'amour-propre et de légers défauts ne la font point abuser des dons naturels qu'elle semble avoir reçus pour plaire.

Pendant ces moments de plaisir, on préparait les lices. Les lettres d'armes de Saintré portaient que le premier jour les deux tenants rompraient cinq lances, et que le prix serait adjugé à celui qui aurait remporté quelque avantage. Les mêmes lettres portaient que dans la seconde journée les tenants combattraient à pied avec l'épée, la dague et la lance, et que le vainqueur recevrait un riche don du vaincu.

Le roi et la reine, suivis d'une cour nombreuse, honorèrent ces joutes de leur présence. Monseigneur Enguerrand surpassait le jeune Saintré de toute la tête. Son air martial, sa force, sa valeur éprouvées dans vingt combats, formaient un préjugé favorable pour lui. Le vœu des dames était cependant pour Saintré; leur cœur éprouvait une secrète peine; quelques-unes poussaient plus loin cet intérêt.

L'honneur des trois premières joutes fut absolument égal entre les combattants. A la quatrième course, monseigneur Enguerrand parut avoir quelque avantage; mais celui du jeune Saintré fut décisif dans la cinquième. Monseigneur Enguerrand ayant manqué son atteinte, Saintré brisa sa lance jusqu'à la poignée, en atteignant Enguerrand dans la visière de son casque, et lui faisant ployer la tête presque sur la croupe de son cheval, sans toutefois le renverser.

Ici le combat fut arrêté. Les juges du camp, ayant saisi les adversaires, les conduisirent au balcon royal. Aragon, premier héraut d'armes, ayant recueilli les voix (pour la forme), Saintré fut proclamé vainqueur. Enguerrand prit le rubis des mains du héraut, le présenta à Saintré et lui dit :

— Mon frère, puisse ce rubis parer les cheveux de la haute et vertueuse dame qui préside secrètement à votre entreprise !

Tous deux furent admis le soir au festin royal, et traités avec la distinction la plus glorieuse. Le lendemain fut un jour de plaisirs publics.

Le troisième jour, les trompettes annoncèrent un combat plus sérieux, et les lices rétrécies furent préparées différemment pour le combat à pied. Ce combat fut assez long et assez violent pour que les deux adversaires fussent obligés de reprendre quelquefois haleine, et de relacer leurs armes que la violence des coups avaient en partie faussées et désassemblées. Le dernier assaut fut le plus terrible. Le jeune Saintré, ayant laissé échapper sa hache, eut recours à son épée avec laquelle il para longtemps les coups qu'Enguerrand lui portait. Se servant alors de toute son adresse pour esquiver ou parer, il saisit un moment favorable pour porter un si furieux coup sur le poignet de son ennemi, que, sans la force de la trempe du gantelet, il eût peut-être coupé le bras d'Enguerrand, dont la hache vola à plusieurs pas de distance. Saintré ramassa alors la sienne avec la plus grande agilité, et en présenta la pointe à la visière du casque d'Enguerrand, sautant légèrement et posant le pied sur la hache tombée, que celui-ci voulait ramasser. Enguerrand, désespéré de se voir désarmé, s'élança sur Saintré; et l'embrassant étroitement, il essaya vainement de le jeter par terre : Saintré, le saisissant aussi du bras gauche tenait sa hache levée du bras droit, mais sans lui porter un seul coup; il se contentait de résister à ses efforts, et de l'empêcher de lui saisir ce même bras. Le roi d'Aragon, voulant faire finir cette lutte dangereuse, jeta sa baguette. Les juges saisirent les combattants, qu'ils séparent sans effort. Enguerrand, levant aussitôt sa visière de la main qui lui restait libre, s'écria :

— Noble Français, mon courageux frère Saintré, vous m'avez vaincu pour la seconde fois.

— Ah! mon frère, que dites-vous, s'écria Saintré; ne suis-je pas vaincu par votre main, puisque ma hache d'armes est tombée la première?

Pendant ce noble débat, ils furent conduits au balcon royal, dont le roi descendit pour les recevoir l'un et l'autre dans ses bras. Tandis que les hérauts recueillaient les voix pour proclamer le vainqueur, Saintré s'échappa de ceux qui les entouraient, vola vers le roi d'armes, reprit son bracelet, et vint, la main droite désarmée, le présenter à monseigneur Enguerrand, comme à son vainqueur, sans vouloir donner aux hérauts le temps de faire leur proclamation. Enguerrand, loin de l'accepter, lui présenta aussitôt son épée par le pommeau. Le roi eut de la peine à arrêter ces mouvements de générosité; et, décidant enfin que Saintré devait garder son riche bracelet, celui-ci, sur-le-champ, courut au balcon de la reine; et, mettant un genou en terre vis-à-vis de madame Aliénor, il voulut lui faire accepter ce bracelet comme le prix de la victoire que son époux venait de remporter sur lui. Un cri d'admiration s'éleva; la reine

même, emportée par ce sentiment, vint le relever des genoux de madame Aliénor, qui refusait obstinément de recevoir ce riche don. La reine décida qu'il devait être accepté par courtoisie, et pour honorer celui qui montrait une âme aussi élevée. Madame Aliénor céda; mais, détachant un riche carcan de diamants dont son cou était paré :

— Seigneur, lui dit-elle, il ne conviendrait pas que vous retournassiez près de la haute et vertueuse dame de vos pensées, sans des marques de votre victoire; puisse-t-elle ne pas dédaigner d'honorer ce carcan; et puissiez-vous vous plaire un jour à le lui voir porter.

Le roi aida lui-même à désarmer les deux chevaliers. Saintré, s'apercevant que monseigneur Enguerrand était blessé, se précipita sur son poignet sanglant, et baisa l'empreinte du coup qu'il avait porté, en le baignant de ses larmes.

La légère blessure de ce seigneur ne le privant pas d'assister au festin qui suivit ce combat, le roi fit asseoir à sa table le seigneur de Saintré entre lui et madame Aliénor; et la reine fit le même honneur à monseigneur Enguerrand.

Plusieurs fêtes couronnèrent encore ce beau jour, et Saintré y fut toujours l'objet des attentions les plus glorieuses. Mais les jours passés loin de ce que l'on aime sont bien longs, quoique embellis par les honneurs. L'amant pressa le héros de venir recevoir un prix plus doux de sa victoire.

Il partit; il vola. Il arrive sur les bords de la Seine. Moment délicieux d'embrasser les genoux de son roi, et de retrouver tout son bonheur dans les yeux de sa maîtresse, quand on vient d'honorer l'un et l'autre!

Le roi l'embrasse, lui dit les choses les plus flatteuses, sent augmenter son plaisir par les applaudissements redoublés des anciens chevaliers. Il le conduit vers la reine. Elle était femme; elle l'avait protégé; elle le revoyait vainqueur et adoré : elle jouissait de son ouvrage; sentiment bien doux, qui ne tient point de la faiblesse et fait honneur à la nature! La dame des Belles-Cousines était auprès d'elle; le plus beau moment de la vie de Saintré fut de lever les yeux sur elle, et de rendre enfin un hommage public à celle qu'il aimait, sans blesser le mystère rigoureux qui captivait son amour.

La dame des Belles-Cousines avait attaché, de sa main, au bras de Saintré, le riche bracelet, marque de son entreprise; il se voyait en droit, en quittant les genoux de la reine, d'aller aux siens, de lui faire hommage de sa victoire, et de lui présenter le rubis éclatant et le riche carcan de diamants qu'il avait accepté secrètement pour elle. Autorisée par la présence de la reine et par les succès brillants de Saintré, la belle et sensible veuve put laisser paraître une partie des sentiments dont elle était pénétrée; et se laissant entraîner par le désir si naturel de ne pas perdre un moment de vue son amant qu'elle prévoyait devoir bientôt être entraîné par une cour nombreuse, empressée à le féliciter sur sa victoire.

— Madame, dit-elle à la reine, si Votre Majesté daigne penser à la fatigue que le pauvre Saintré vient d'essuyer en courant jour et nuit pour se rendre à ses pieds, elle croira faire une œuvre charitable en prévenant une foule innombrable prête à l'entourer, et en l'emmenant dans son cabinet, où elle n'admettra que nos Belles-Cousines. Saintré trouvera de reste le temps de parler des joutes et de combats à ses compagnons. J'aimerais bien qu'il commençât par nous parler de la cour d'Aragon, et des beautés renommées dont elle est parée.

La reine approuva fort cette proposition, et prenant Saintré sous le bras, elle le conduisit dans son appartement où les seules Belles-Cousines furent admises. Saintré leur raconta d'abord tout ce qui pouvait satisfaire leur curiosité. Son front et ses joues furent colorés par la modestie, lorsqu'il fut contraint de parler de lui. Pendant ce récit, il levait souvent les yeux sur ceux de sa dame. Ses regards étaient encore plus suppliants que tendres : il observait, il désirait, il attendait avec une inquiétude qui faisait palpiter son cœur, l'heureux et charmant signal de la petite épingle. Hélas! la dame des Belles-Cousines n'en avait pas sous sa main et en cherchait vainement dans toute sa parure. Un dernier regard de Saintré comblant son impatience, elle osa s'approcher de la reine, et, feignant d'admirer l'éclat d'une agraffe de diamants, elle prit adroitement une épingle. Qu'elle fut prompte à s'en servir! que ses yeux devinrent brillants! La reine l'avait surprise.

— Bon Dieu! chère Cousine, lui dit-elle, n'avez-vous pas peur de gâter vos belles dents? J'ai remarqué que depuis quelque temps vous aviez pris cette habitude. Vous devriez mieux ménager un des charmes les plus parfaits de votre agréable figure.

— Vraiment, madame, vous avez bien raison, dit la Belle-Cousine; mais vous savez que je suis distraite, et telle est la force de l'habitude : je sens qu'il serait à présent bien difficile de me corriger.

Le reste du jour, Saintré fut obligé de se livrer aux empressements de ses anciens compagnons, et d'une cour dans laquelle il n'avait pas même un seul ennemi secret. Il attendait avec impatience le moment heureux de voir en liberté celle à qui il supposait si justement le même désir. Ce moment vint, et fut le plus doux qu'il eût encore passé auprès d'elle. Sa victoire, l'honneur dont il s'était couvert le rapprochait un peu plus d'un objet adoré, et lui donnaient cette assurance que la douce égalité établit entre les amants.

Ces moments, d'un prix inestimable, se renouvelèrent souvent. Leur douceur fut troublée, au bout d'un mois, par l'arrivée inattendue du comte Loiseleng, l'un des plus grands seigneurs de la Pologne et grand-officier de cette couronne. Ce riche et brave palatin venait admirer la cour de Jean, accompagné de quatre autres palatins d'un rang à peine inférieur au sien. Tous les cinq, ayant fait la même entreprise d'armes, portaient au bras un carcan d'or et une chaîne qui l'attachait au pied, sans leur ôter la liberté de se servir de l'un et de l'autre. Ils firent supplier le monarque de leur permettre d'attendre dans sa cour qu'il se présentât le même nombre de chevaliers pour les *délivrer*.

La magnificence et la simplicité noble des habits des seigneurs polonais se fit admirer de la cour de France. Une veste de brocard d'or qui leur prenait exactement la taille, leur tombait jusqu'aux genoux. Une ceinture couverte de pierreries, sou-

tenait la large épée recourbée qu'ils portaient à leur côté. Des bottes légères, armées de riches éperons d'or; un bonnet relevé sur le front, que surmontait une aigrette de plumes de héron, qui paraissait sortir d'une gerbe de diamants ; un long manteau de pourpre, doublé de martre zibeline ou de peaux d'agneaux d'Astracan, qui tombait à moitié jambes, et se relevait sur l'épaule droite avec une agrafe de pierreries; tout réunissait dans ce simple et noble habillement, l'air militaire des guerriers du Nord et la magnificence des seigneurs des cours du Midi. Leur courtoisie, l'aménité de leurs mœurs se firent bientôt connaître, malgré l'air fier et même un peu farouche que les peuples du Nord, descendants des disciples d'Odin et de Fréga, conservaient encore. Ils étonnèrent d'abord les dames et les courtisans français ; bientôt ils leur plurent; et bientôt aussi cet amour des nouvelles modes, qui semble né dans la nation, les porta à les imiter. Les souliers à la poulaine baissèrent de quelques pouces. Les pourpoints furent moins surchargés d'aiguillettes brillantes.

Plusieurs jeunes chevaliers ou poursuivants d'armes s'empressèrent à remplir de leur nom la liste des prétendants au combat, que les deux maréchaux de France devaient présenter au roi.

Saintré n'osait rien demander à la Belle-Cousine; mais il ne lui parlait jamais de l'entreprise d'amour des seigneurs polonais sans la plus vive émotion. Elle pensait avec élévation ; et, quoiqu'il en coûtât à son cœur, elle ne put voir, sans en être touchée, le désir que son amant lui montrait d'acquérir une nouvelle gloire à ses yeux. Elle lui accorda donc la permission de se présenter au roi pour *délivrer* les nobles esclaves d'amour Polonais.

Le roi Jean ne balança pas à le nommer le premier des cinq qui devaient combattre les chevaliers étrangers. La cérémonie se fit avec splendeur.

Ce fut Saintré qui, s'avançant avec grâce, alla demander au palatin comte de Loiseleng, s'il l'acceptait pour le délivrer. Celui-ci, prévenu par la réputation de Saintré, regarda comme un honneur le choix que le monarque français avait fait de son élève et du jeune seigneur le plus renommé de sa cour. Il serra tendrement Saintré dans ses bras, tandis que celui-ci se baissait pour le délivrer de la chaine et du carcan attachés à l'un de ses pieds.

Les lices furent élevées près du palais Saint-Pol, dans la grande culture de sainte Catherine. Les combats durèrent deux jours, et furent également honorables pour les deux partis.

Saintré, cependant, dans toute sa force alors, et n'ayant rien perdu de son adresse et de son agilité, sentit bientôt la supériorité que l'une et l'autre lui donnaient sur son courageux adversaire. Loin d'en abuser, il se contenta, dans la première journée, de remporter l'avantage nécessaire pour en avoir l'honneur et en faire hommage à sa dame.

Mais la seconde journée mit sa courtoisie à l'épreuve la plus dangereuse. Le fier et brave palatin, exercé de bonne heure à combattre avec son sabre recourbé, eût peut-être remporté une victoire décisive, sans l'adresse extrême de Saintré à éviter ou parer les coups de son ennemi. Saintré, conservant toujours son sang-froid contre un adversaire que son adresse irritait, se contenta longtemps de rendre ses coups inutiles. Sachant par lui-même que la douleur la plus profonde qui puisse pénétrer une belle âme, c'est l'humiliation, il eut l'art d'entretenir le combat jusqu'à l'heure marquée pour le terminer; il s'apercevait déjà que le bras de Loiseleng s'appesantissait, et ne portait plus que des coups mal assurés; il fit alors bondir son cheval, et, par une passade, ayant gagné la croupe de celui de Loiseleng, il porta un coup adroit sur la pointe de son sabre qu'il enleva, pour ainsi dire, de sa main. Ayant sauté légèrement à terre, il le ramassa, délaça son casque; et, tirant son gantelet, il se pressa de le présenter au palatin. Celui-ci descendit promptement de cheval pour recevoir son épée et embrasser un si digne adversaire, en avouant noblement sa défaite.

Déjà le roi Jean était descendu du balcon royal pour embrasser les deux combattants : il sentit, en serrant Saintré dans ses bras, le tendre et vif intérêt d'un père. Mais un prix plus doux avait déjà payé son triomphe; le jeu de la petite épingle avait accompagné les regards les plus passionnés.

On peut imaginer tout ce que la bonté du roi Jean, et la politesse noble, vive et prévenante de la cour la plus aimable et la plus brillante de l'univers, réunirent pour adoucir aux seigneurs polonais l'embarras et le chagrin de leur défaite. Ils repartirent pour les bords de la Vistule, comblant Saintré, qui alla les reconduire une journée, de riches présents et de leurs caresses.

Peu de temps après, un simple courrier vint annoncer au monarque français que douze chevaliers de la Grande-Bretagne avaient passé la mer; et, qu'après avoir séjourné quelques jours à Calais, dédaignant de se soumettre aux usages reçus, ils avaient pris le parti, non-seulement de ne point paraître à la cour, mais même de ne rien entreprendre qui pût les obliger à y envoyer un héraut et à recevoir aucune espèce de permission d'un prince qu'ils ne reconnaissaient pas pour roi de France, étant le fils de Philippe de Valois, auquel leur maître avait disputé vainement la couronne.

A cet effet, les chevaliers bretons avaient seulement dressé un pas d'armes sur les confins de leur territoire, et fait élever un perron où leurs douze écus blasonnés étaient attachés près des tentes où ces Bretons devaient attendre ceux des chevaliers français qui seraient assez hardis pour les toucher.

Cette nouvelle excita l'indignation de la chevalerie française, et réveilla cette espèce d'animosité entre les deux nations, que, depuis longtemps, rien ne pouvait éteindre. Les Français, cependant, plongés alors dans la plus profonde ignorance, auraient peut-être eu besoin d'imiter leurs voisins, qui commençaient à s'instruire, et dont plusieurs auteurs méritaient déjà d'être écoutés.

Un grand nombre de chevaliers obtinrent d'aller réprimer leur orgueil, et se rassemblèrent, au nombre de douze, dans le port d'Ambleteuse, d'où, sans s'informer du nom de leurs adversaires, ils partirent avec cette confiance courageuse qui n'apprécie jamais aucun danger, pour aller toucher les écus de ceux qui tenaient ce pas d'armes. Ils eurent presque tous du désavantage dans les premières joutes, genre de combat où la noblesse bretonne s'exerçait sans cesse dans les plaines de

Cramalot, en mémoire d'Artus et des chevaliers de la Table-Ronde. On sut bientôt cette humiliante nouvelle à Paris. Le roi Jean jeta les yeux sur Saintré, et l'honneur de la nation lui parut déjà vengé. Saintré, enflammé par le regard de son maître, se tourne sans affectation vers son auguste amante : un coup d'œil l'anime encore; il embrasse les genoux du monarque et vole à la gloire.

Il partit, accompagné de chevaliers dont il connaissait l'attachement et la bravoure. A peine parut-il près du perron, que, touchant les écus, les Bretons sortirent de leurs tentes tout armés; et, croyant marcher contre de faibles ennemis, ils ne craignirent point de leur montrer les boucliers français renversés et traînés dans la poussière (audace accompagnée de propos insultants). Saisis d'une juste indignation, Saintré et ses compagnons chargèrent les Bretons avec fureur. Ceux-ci plièrent bientôt : les lances, la hache et l'épée leur furent également funestes. Saintré en renversa cinq sous la pesanteur de ses coups. Ils furent enfin obligés de demander merci.

Saintré s'étant emparé de leurs boucliers et de leurs bannières, fit relever ceux des Français, et les plaça sur le perron avec honneur. Il dédaigna de s'emparer des chevaux ; et, renvoyant les Bretons à Calais, il leur dit qu'il garderait le même perron pendant trois jours, prêt à le défendre contre ceux qui sortiraient de Calais pour l'attaquer. Mais les trois jours s'étant écoulés sans qu'il vît paraître aucun chevalier breton, il fit renverser le perron; et, revenant à grandes journées, il rentra dans Paris aux acclamations d'un peuple nombreux. Les boucliers furent déposés aux pieds du roi. Le monarque ne rêva pas longtemps pour trouver une récompense digne du vainqueur : dès le lendemain, il fit convoquer une assemblée brillante, et Saintré fut reçu chevalier.

Il n'était pas d'usage que la reine chaussât de sa main les éperons, même aux premiers princes du sang; mais, quand elle voulait honorer cette cérémonie, elle la faisait accomplir en sa présence par la princesse qu'elle aimait le mieux. La dame des Belles-Cousines fut l'objet de son choix. Celle-ci remplit d'un air noble et plein de grâces une charge si chère à son cœur; elle attacha l'éperon et saisit ce moment pour faire le signal, que Saintré avait toujours l'air de recevoir comme il l'avait reçu quinze ans auparavant pour la première fois.

Le roi Jean déclara le même jour, qu'ayant été invité à se joindre aux autres princes chrétiens qui formaient alors une espèce de croisade pour aller au secours de la Prusse, de la Hongrie et de la Bohême, désolées par des armées sarrasines sorties des bords du Tanaïs, il avait pris la résolution d'accorder un puissant secours aux chevaliers teutoniques; que la bannière royale sortirait, et qu'elle serait confiée à Saintré, qui marcherait à l'avant-garde à la tête de cinq cents hommes d'élite.

La résolution et le choix du roi furent également approuvés. Le cœur de Saintré tressaillit de joie en entendant parler son maître; mais une tristesse, un sentiment, un trouble douloureux saisit celui de la dame des Belles-Cousines; et ce ne fut que lentement, et les yeux obscurcis par les larmes, qu'elle porta, d'une main mal assurée, la petite épingle sur ses belles dents. Peu de moments après, ce même pressentiment troubla le brave Saintré; il voulut le combattre, il n'y put réussir; et le soir, la conversation s'en ressentit.

On croira sans peine que la modestie du jeune et généreux Saintré souffrit beaucoup, lorsqu'arrivant à la tête des cinq cents lances, il se vit entouré par tous les seigneurs et commandants, qui lui dirent qu'ils le reconnaissaient pour leur chef.

— Messeigneurs, répondit noblement Saintré, bien me souviens que naguères, n'étant encore que jeune page du roi, je suivis mon maître dans une riche abbaye, où nous fûmes bien festoyés. Mon maître, dont vous connaissez la bonté, se promenant sur le préau de l'abbaye, vit une troupe de jolis enfants qui jouaient à différents jeux, et que le respect éloignait alors de sa présence. Il les rappela d'un air riant autour de lui; et, s'adressant à ceux qui lui parurent les plus éveillés :

— Mes enfants, leur dit-il, lequel de vous est-il le plus sage?

Les enfants sourirent; et le plus hardi de tous s'étant avancé :

— Sire, c'est celui que veut damp abbé.

Le roi s'étant fait répéter cette réponse par plusieurs autres, rêva quelque temps au sens qu'elle renfermait; il la trouva juste à la fin, comprenant que la volonté du maître étant décidée par la connaissance qu'il a de ceux qui lui obéissent, elle lui fait juger tour à tour les sujets plus ou moins sages. Il en est ainsi de moi, messeigneurs, lorsque le roi me choisit pour porter la bannière royale, et semble, pour ce moment, me nommer le plus sage. Je dois donc l'être assez pour reconnaître toute la déférence que je vous dois, et ne rien entreprendre sans être guidé par vos sages conseils. Telles gens que vous êtes n'en peuvent donner qui ne mènent à servir notre sainte religion dans cette guerre, et à soutenir l'antique honneur de la chevalerie française.

La petite histoire, les sentiments et la modestie de Saintré furent généralement applaudis. Il leur parut, au conseil de guerre qui s'assembla, être leur ami plus que leur commandant. Ils obéirent librement et de cœur à ses ordres; et, dès le lendemain, l'armée prit le chemin de l'Allemagne, et s'avança vers les rives du Mein.

Saintré ne démentit point l'opinion de sagesse et de valeur qu'on avait du principal chef de l'armée. Sa modestie, sa déférence, ses soins attentifs pour les princes et les anciens seigneurs qu'il commandait, lui donnèrent un empire particulier.

L'armée française s'étant jointe à celles que tous les princes chrétiens avaient envoyées à cette guerre sacrée, Saintré jouit du bonheur de revoir plusieurs de ses anciens amis dans l'armée du roi d'Aragon, et de retrouver dans celui qui la commandait, le seigneur Enguerrand, avec lequel il s'était uni par une si noble et si tendre amitié, et par la fraternité d'armes qu'ils s'étaient jurée.

Agissant toujours de concert, campés à côté l'un de l'autre, se prêtant sans cesse des secours mutuels, les fiers et braves Aragonais ne firent plus qu'un même corps avec les Français. Le même esprit de zèle et d'honneur animant ces deux estimables nations, ce furent elles qui portèrent les

premiers coups à l'armée innombrable des infidèles, et ranimèrent le courage et l'espérance des chevaliers teutoniques.

Pendant que Saintré coupait des têtes et cueillait des lauriers, il se passait un événement bien étrange, dans cette cour de France, où tout retentissait de sa gloire et de ses vertus.

Hélas! comment pourrons-nous raconter sans frémir mille fois, la trahison cruelle qui allait percer le cœur le plus loyal et le plus fidèle?

La dame des Belles-Cousines, cette charmante veuve, cette amante si tendre, et jusqu'alors si constante pour ce jeune héros qu'elle avait formé, qu'elle s'était si vivement attaché, pour ce Saintré charmant, à qui elle devait le bonheur inestimable d'aimer et d'être adorée, cette dame des Belles-Cousines allait lui faire la plus lâche, la plus atroce des infidélités.

Cette veuve, trop sensible, s'était fait une si douce habitude des plaisirs que l'absence lui enlevait, qu'en croyant ne regretter qu'un amant, elle éprouvait d'autres regrets moins nobles et plus impérieux peut-être. Inquiète, agitée, ne goûtant plus les douceurs du sommeil, elle se rappelait tristement un bonheur qui n'était plus. Une langueur mortelle fut la suite de l'insomnie; les roses de son teint furent bientôt effacées par une pâleur effrayante. Combien de fois, plongée dans une rêverie profonde, et se livrant à ces distractions que donnent également et les regrets et les désirs, ne tirait-elle pas machinalement cette épingle qui l'avait si bien servie? Son amant n'en recevait plus l'heureux signal : à peine la pouvait-elle porter à sa belle bouche; un poids énorme lui paraissait appesantir son bras : bientôt, froide et inanimée, elle se laissait retomber languissamment sur son lit.

Cet état cruel influa bientôt sur sa santé. La reine, à qui cette princesse était chère, s'en aperçut; et, ne la voyant point paraître à sa toilette, un jour de fête, elle envoya promptement auprès d'elle le docteur Huë, son premier médecin.

Messire Huë obéit aux ordres de la reine; il alla voir la dame des Belles-Cousines, et, du ton le plus respectueux, lui fit les questions ordinaires. Des réponses vagues ne lui apprirent rien de particulier sur l'état de sa santé. Il s'aperçut seulement, quoique la chambre fût obscure, que ses yeux paraissaient rougis par des larmes; et, quelques soupirs étouffés, une voix entrecoupée, lui firent juger facilement que son âme était occupée d'un sentiment profond et douloureux. Soit curiosité, soit intérêt, messire Huë, oubliant un moment qu'il était aimable, se servit des connaissances qu'il avait en effet, pour découvrir les vraies causes du mal dont elle souffrait. Il s'empara d'un des beaux bras de la princesse; et, mettant toute son attention à étudier son pouls, il fut surpris de son intermittence; le jeu inégal et précipité des tendons lui prouva combien ses nerfs étaient agités.

— Ah! madame, lui dit-il, que je vous plains! vos maux me sont connus, et il n'est point dans mon art de les pouvoir guérir; ce n'est que dans votre courage que vous pouvez trouver des ressources pour les surmonter. Je respecte trop le secret de votre âme pour porter plus loin mes questions, mes réflexions et mon examen...

A ces mots, prononcés d'une voix douce et persuasive, la belle veuve ne put retenir ses larmes; ces larmes furent même suivies de quelques sanglots qui l'empêchèrent de s'exprimer.

— Ah! messire Huë, s'écria-t-elle enfin, je vois que rien ne peut rester inconnu pour vous. Oui, vous voyez en moi la plus malheureuse de toutes les femmes : je ne peux m'expliquer plus clairement, mais apprenez du moins que dans ce moment le séjour de la cour est insupportable pour moi; je vous ouvre mon cœur avec confiance; j'ai besoin de la solitude. Aidez-moi, de grâce, à obtenir de la reine que j'aille respirer l'air pur de la campagne, et passer le printemps dans mon château.

Messire Huë reçut avec autant d'attendrissement que de respect cette confidence. Il jura sur-le-champ à la belle veuve qu'il parlerait dès le même jour à la reine, de façon à déterminer Sa Majesté à presser elle-même le voyage désiré; il l'assura même que dès ce moment elle pouvait en ordonner les préparatifs. La princesse, calmée par cette espérance, tira de son doigt un riche diamant, qu'elle présenta d'un air plein de grâces à messire Huë. Recevez-le, dit-elle, comme le gage de l'estime et de la reconnaissance.

Messire Huë courut avec empressement rendre compte à la reine de l'état dans lequel il avait trouvé la dame des Belles-Cousines; et, cherchant à définir par une seule expression la complication des maux dont elle était affectée, il inventa le mot de *vapeurs*, qui d'abord ne fut entendu ni par la reine, ni par ses dames, mais que l'instant d'après elles crurent toutes entendre, et dont, au bout de deux jours, plusieurs d'entre elles se plaignirent languissamment de ressentir les effets. Jamais expression ne devint plus promptement à la mode et n'eut une plus longue durée.

La reine, d'après le rapport de messire Huë, passa chez la dame des Belles-Cousines au sortir de la messe; et, touchée de la voir pâle et défaite, elle l'embrassa tendrement et s'attendrit sur ses maux. Mais la dame des Belles-Cousines fut un peu interdite, lorsque la reine et ses dames la plaignirent surtout d'éprouver d'aussi cruelles vapeurs. N'étant point prévenue, elle craignit d'abord que cette expression ne renfermât l'explication d'un état dont elle ne voulait pas être soupçonnée; mais, rassurée bientôt par la prudence connue de messire Huë, elle convint de ses vapeurs, et que ces vapeurs ne pouvaient se dissiper que par le changement d'air, le séjour de la campagne et beaucoup d'exercice. La reine le pensant comme elle, d'après l'avis du médecin, la pressa de hâter son départ; et, peu de jours après, la dame des Belles-Cousines, suivie des fidèles dames Catherine, Jehanne et Ysabel, partit pour se rendre dans son magnifique château situé dans la province la plus fertile, sur les bords d'un beau fleuve, entouré à demi d'une belle et vaste forêt, et distant d'environ soixante lieues de la capitale; ce qui nous fait présumer que ce château, que l'auteur s'est si bien gardé de nommer, pouvait être situé dans les plaines riantes et fertiles qui bordent la Loire dans la Touraine. Un préjugé plus fort nous porte encore à le croire; c'est qu'il était bien naturel que la dame des Belles-Cousines, si tendrement occu-



pée de son amant, choisit entre tous ses châteaux celui de la province où cet amant avait reçu le jour. Nous allons voir en effet que Saintré, par la mort de son père, se trouva seigneur d'une petite ville distante seulement de deux lieues du château de la dame des Belles-Cousines.

La princesse, arrivée dans ce château, s'occupa les premiers jours à le parcourir, et à donner ses ordres pour l'embellissement des jardins. Accoutumée au luxe et aux commodités que la famille, plus que galante, de Philippe-le-Bel avait introduites déjà dans la cour de France, elle eut d'abord un peu de peine à se faire aux galeries, à l'épaisseur des murs et aux vastes appartements voûtés, perdus de vue depuis plusieurs années; son premier soin fut de se ménager un appartement commode, et surtout un petit oratoire bien solitaire, qu'elle fit meubler, et qu'elle arrangea comme celui dont le souvenir lui était si cher.

Agitée par la route et par les soins qu'elle s'était donnés, elle avait d'abord paru jouir d'une santé beaucoup meilleure ; mais les mêmes regrets, les mêmes inquiétudes secrètes commençaient à la faire retomber dans son premier état, lorsqu'un incident, qui paraissait ne devoir point avoir de suite, vint la distraire de ces sombres rêveries, où sans cesse elle aimait à se replonger.

Un matin, ses dames s'étant rassemblées de bonne heure dans sa chambre pour y déjeuner avec elle, elles entendirent une belle et forte sonnerie qui paraissait sortir de la forêt. La belle veuve ayant fait appeler le gouverneur du château, pour l'interroger sur le lieu d'où ces sons partent :

— Quoi ! dit-il étonné, madame ignore-t-elle que la riche et belle abbaye, dont ses augustes ancêtres sont fondateurs, est située à moins d'une lieue d'ici ? C'est sans doute pour annoncer la fête des pardons, qui se célèbre tous les ans dans ce temps-ci.

On a vu dans le commencement de cette histoire, que la belle veuve était très-instruite, très-pieuse, et que son âme sensible se fût peut-être tournée à la dévotion, si le jeune Saintré n'y avait empreint son image ; car les âmes sensibles, et celles des femmes surtout, veulent toujours s'occuper d'un sentiment qui puisse le plus facilement les remplir et les dominer. Le désir de gagner les pardons la détermina à faire venir promptement ses voitures pour se rendre à l'abbaye, où sa qualité de fondatrice lui donnait droit d'entrer.

Nous croyons devoir suppléer un peu à la négligence de l'auteur, qui ne donne pas une idée suffisante de la beauté, de la richesse de cette abbaye de Bernardins, et de l'heureux abbé crossé, mitré, qui depuis un an avait été élu, tout d'une voix, par une nombreuse communauté qu'il rendait heureuse.

Cette maison était vaste. L'extérieur en était surchargé d'ornements gothiques, l'intérieur préparé pour toutes les commodités de la vie. La nombreuse bibliothèque était poudreuse, mal rangée ; mais on admirait l'ordre qui régnait dans les celliers, la propreté du réfectoire, et les belles voûtes de l'immense cuisine.

L'abbé qui régnait dans cette maison (car tout riche abbé régulier exerce à peu près un despotisme oriental), cet abbé n'avait tout au plus que vingt-six ans. Fils d'un riche laboureur propriétaire des environs, son père, qui jouissait de la plus grande considération, avait mérité deux fois des récompenses des *Missi Dominici*, en se mettant à la tête des communes pour repousser des compagnies d'aventuriers, qui pendant la paix avaient pénétré, la flamme et le fer à la main, dans cette riche province. Il avait gagné dix procès contre les curés envahisseurs du pays dont il avait défendu les habitants, qu'il aidait et nourrissait en des temps de disette. Ce galant homme ne savait ni lire ni écrire ; mais, n'imaginant pas qu'un peu d'instruction pût nuire jusqu'à un certain point à ses enfants, il avait permis à son curé, qui se piquait de littérature, de les instruire à sa manière, tandis qu'il s'occupait fortement à leur former des mœurs honnêtes, et à les endurcir à tous les travaux de la campagne. L'aîné de ses fils ne promettait que d'être un jour le meilleur laboureur et le plus excellent père de famille des environs ; mais le second était un vrai prodige. Dès l'âge de seize ans il savait lire et chanter au lutrin d'une voix mâle, qui couvrait celles du vicaire, du maître d'école, et faisait mugir la voûte de l'église : portant légèrement la grande croix d'une main à la procession, il encensait à six pieds de hauteur de l'autre ; il sonnait deux cloches à la fois, mangeait la moitié d'un pain béni, buvait le vin des burettes ; et le curé ne cessait de dire à son père, que s'il voulait mettre son fils en religion (l'usage de ce temps étant que la plupart des cadets se fissent moines) ce fils deviendrait une des lumières de l'église. Ce curé même, qui voyait tout en beau dans son disciple favori, l'ayant vu rosser souvent les compagnons de son âge, assurait qu'il était né pour commander aux hommes, et qu'il parviendrait aux grandes dignités de son ordre. Le bon père de famille ne put se refuser à ses pronostics brillants ; et, s'apercevant que les jeunes filles du village commençaient à jouer avec son fils les jours de fête, qu'un léger duvet colorait déjà ses joues vermeilles, et qu'il avait conduit quelques-unes de ces jeunes filles dans les halliers du bois les plus fertiles en belles noisettes, il ne différa plus à suivre les conseils de son curé, et alla le présenter à l'abbaye où il fut reçu à bras ouverts.

Le jeune novice s'y forma sans peine. Jamais on n'avait apporté dans son état de plus heureuses et plus brillantes dispositions. Il devint le héros du chœur, de la cuisine et du cellier ; levant un muid d'une main, pour le ranger sur les tréteaux, composant les meilleurs salmis, chantant les leçons à ténèbres et les hymnes d'une voix éclatante. Ses talents, sa figure charmante, sa force, sa taille de cinq pieds huit pouces, se perfectionnèrent de jour en jour.

On croira sans peine, qu'avec des qualités aussi supérieures, l'âme et le caractère le plus franc, l'humeur la plus riante, le goût le plus décidé pour la bonne chère, le bon vin, et tous les travaux utiles à la communauté, il se fit adorer de l'abbé, de ses confrères, et que, reçu profès, il passa rapidement par toutes les charges de l'abbaye, qu'il remplit toutes avec honneur jusqu'à ce qu'il fût fixé dans celles de dépensier et de cellerier, dont

l'exercice acheva de le couvrir de gloire. Cinq ou six ans après, l'abbé, mourant d'une indigestion, le montrait au doigt, de sa main tremblante, aux moines assemblés autour de lui; et tous applaudissaient, en secret, au mot de successeur que ses lèvres mourantes balbutiaient. L'abbé venait à peine d'être déposé dans la tombe, que le chapitre s'assembla. Le fils du digne laboureur, élu tout d'une voix, fut béni pas son évêque, porta la crosse de la meilleure grâce; la mitre brillante couvrit son blanc et large front; sa longue robe, d'une serge fine et blanche comme la neige, formait des plis agréables sur les beaux contours de sa taille forte, mais élégante; ses yeux perçants et pleins de feu auraient pu faire soupçonner que cette longue robe cachait des pieds de chèvre, s'il ne s'était fait une habitude de la lever, et de laisser voir un bas blanc bien tiré, et les deux jambes les mieux faites et les plus nerveuses.

On nous reprochera peut-être d'avoir été beaucoup trop long dans les détails de l'éducation, et dans la peinture des mœurs et de la figure de damp abbé; mais, il faut l'avouer, nous ne pouvons nous empêcher d'aimer cette charmante dame des Belles-Cousines, si généreuse, si tendre, si sensible : ne devons-nous pas d'ailleurs multiplier les excuses pour une grande princesse ? Hélas ! nous frémissons de l'idée que bien d'honnêtes lecteurs vont prendre d'elle. Jamais ce sexe charmant, honnête et si fidèle, qui fait les charmes et l'honneur de la société, n'excusera dans la dame des Belles-Cousines ce qu'il pardonne à peine à ce vaurien de Galaor; mais du moins il nous saura gré de notre bonne intention, et de notre zèle à l'excuser même quand il devient infidèle.

La dame des Belles-Cousines arriva donc dans cette abbaye, le cœur occupé par les regrets et par l'idée toujours présente de son amant. Elle venait chercher aux pieds des autels quelques consolations, et y porter ce qui restait de son âme. Son arrivée ayant été annoncée par ses écuyers, quatre beaux pères, portant un dais, l'attendaient à la porte de l'église : un riche carreau était préparé pour elle; et damp abbé, couvert de sa mitre brillante, paré d'une large croix d'or, d'une riche étole brodée, tenait sa crosse d'argent d'une main, et de l'autre le goupillon pour lui présenter l'eau bénite. La princesse fut frappée de la modestie et de l'air de dignité de cette première réception. La figure majestueuse alors de damp abbé, lui rappela celle des grands-prêtres de Juda. S'étant mise à genoux, elle reçut l'eau bénite de sa main; et damp abbé, n'osant encore fixer ses regards sur les yeux touchants de la princesse, ce fut à d'autres charmes, que les siens, bientôt devenus étincelants, rendirent leur premier hommage.

Ayant conduit la princesse sur un riche prie-Dieu près de l'autel, sa voix sonore et brillante fit retentir l'église lorsqu'ils entonna le *Te Deum*, dont il répétait les versets alternativement avec le chœur. Cette voix agréable, quoique éclatante, faisant déjà quelque impression sur elle, sut la distraire de ses premières méditations. Elle leva ses beaux yeux sur ceux de damp abbé, qui ne pouvait s'empêcher d'observer ses moindres mouvements. Leurs regards se rencontrèrent; l'attention de damp abbé devint plus forte; la distraction de la belle veuve augmenta.

La messe étant célébrée, la dame des Belles-Cousines se préparait à partir, lorsque l'abbé, suivi des principaux de la maison, l'ayant conduite à la porte de l'église, lui dit respectueusement qu'il était bien tard pour retourner dîner à son château; et la supplia, comme fondatrice de l'abbaye, de venir s'y reposer, et prendre un repas frugal dans un monastère aimé de ses augustes aïeux, qu'elle honorerait par sa présence. Elle ne trouva aucune bonne raison pour se refuser à cette invitation respectueuse.

Quelle fut la surprise de la dame des Belles-Cousines en entrant dans un salon agréable placé entre deux jardins, où déjà l'on dressait une table couverte du plus beau linge, et qui bientôt fût jonchée de fleurs ! Un festin superbe fut promptement servi; et damp abbé, un peu plus rassuré, parut encore plus aimable aux dames Jehanne, Ysabel et Catherine, à cette table qui paraissait son véritable élément, qu'il ne leur avait paru majestueux à l'église, faisant les honneurs du festin avec grâce, servant la princesse d'un air respectueux, et les dames d'un air libre et galant. Ces trois dames se parlaient sans cesse à l'oreille; et celle qui était placée plus près de la princesse, paraissant plus occupée de ce qu'elles se disaient, la dame des Belles-Cousines ne put s'empêcher de lui faire une question dont elle devinait déjà la réponse. Cette réponse fut bien avantageuse à damp abbé. La belle veuve ne répondit rien; mais le regardant du coin de l'œil, elle suivait sans cesse, et peut-être même sans s'en douter, tous ses mouvements, tous ses soins empressés; et n'en trouvait aucun qui ne fût animé par une grâce naturelle, et par le désir de plaire.

Les excellents vins de toute espèce, et surtout celui sur lequel saint Bernard répandit sa bénédiction dans le XIII[e] siècle, en faveur du don que les habitants de Voujeaux avaient fait du terrain qui le produit à l'abbaye de Cîteaux, pour obtenir de riches communes dans l'éternelle patrie des élus; les vins des Pyrénées et de la Grèce même, que damp abbé faisait venir à grands frais, et qui brillaient sur la table dans des bocaux de cristal, au milieu des plus beaux fruits de la saison, établirent au dessert cette gaîté, cette douce liberté qui bannit une ennuyeuse contrainte. Madame Catherine, que quelques années de plus rendaient plus hardie que ses compagnes, aimait beaucoup à parler; et, trouvant damp abbé très-aimable, elle se plut à l'attaquer et à l'agacer par quelques plaisanteries. L'abbé, qui cherchait à briller, y répondit d'un ton très-gaillard, et avec la gaîté d'un moine bien gâté par ses succès avec de petites femmes des bourgs voisins, qui ne connaissaient rien d'aussi grand que monseigneur l'abbé. Ses réponses eussent pu paraître indécentes à ces dames dans les châteaux de Loches ou de Le Plessis-les-Tours; mais, dans un monastère, et sorties de la bouche riante et vermeille de damp abbé, elles ne paraissaient déjà que plaisantes à la dame des Belles-Cousines. Bientôt même elle se joignit à madame Catherine; et l'abbé, perdant presque la tête, que le vin, l'amour et les désirs commençaient à bien

échauffer, déploya toute la galanterie monastique, compara la fondatrice de son abbaye aux plus aimables saintes du paradis, à Vénus même, dont il avait appris un peu l'histoire sur une ancienne tapisserie; et fit deux ou trois fois rougir la dame des Belles-Cousines : mais il ne déplut pas.

— Parbleu, madame, j'espère bien, dit-il, que notre auguste fondatrice ne voudra pas attaquer les statuts de notre ordre dont ses généreux pères l'ont laissée la protectrice. L'un des plus sacrés que notre bon et saint père Bernard nous ait laissé, c'est celui d'exercer l'hospitalité. Quiconque, dit-il, entrera dans les monastères de mon ordre, doit y être reçu et traité, pendant trois jours, comme le serait un des enfants de l'abbaye. Les religieux même sont en droit d'exiger qu'il y reste au moins un jour franc, pour qu'il assiste à leurs prières, à leurs repas, et qu'il puisse s'associer aux mérites attachés à l'ordre. Songez, madame, que vous êtes venue dans cette maison pour gagner les pardons; et que vous ne pouvez les obtenir qu'en observant nos statuts, et qu'en nous accordant au moins toute la journée. Nous avons des chambres commodes; demain votre altesse royale pourra aisément assister à notre office, gagner les pardons, prendre un dîner pareil à celui-ci, et retourner le soir à son château.

Hélas! la belle veuve ne put encore trouver de bonnes raisons pour se refuser à cette prière, qu'accompagnait l'air le plus vif, le plus rempli de candeur, le plus expressif et le plus embarrassant pour celle qui aurait craint d'y trouver plus que de la politesse. Elle fut quelques moments sans répondre. Les dames lui rendirent le service de la presser; et, comme elle ne pouvait rien faire sans y mettre de la grâce, elle promit de ne partir que le lendemain avec tant de bonté, et dans ce moment ses beaux yeux devinrent si doux et si riants, que damp abbé ne put s'empêcher de se précipiter à ses genoux, de saisir le bas de sa robe, et de la baiser avec une ardeur que la vue de deux jolis pieds augmenta bientôt encore. Rien n'échappait aux yeux de la belle veuve. Ce premier mouvement ne put lui déplaire; elle lui trouva même encore plus de grâce, étant en désordre à ses genoux, qu'il n'en avait, paré de tous les ornements abbatiaux.

De petites coupes de cristal de roche, présentées pleines de la liqueur précieuse de la Dalmatie, étaient déjà vidées, lorsque l'abbé les conduisit dans un vert et beau préau, où des siéges commodes étaient préparés à l'abri du soleil, dont les platanes et les sycomores touffus voilaient en entier les rayons. Damp abbé, voulant procurer quelque amusement à la dame des Belles-Cousines, lui dit d'un air riant :

— Madame, vous devez être lasse de ces joutes et de ces tournois présentés si souvent dans les grandes cours. Permettez-moi de vous faire voir les jeux que les enfants de saint Bernard se permettent pour s'entretenir dans une souplesse de nerfs et dans un exercice utile à la santé. A ces mots, donnant l'exemple aux jeunes moines de son couvent, il fut le premier à secouer son long scapulaire et son chaperon; et, retroussant sa robe dans sa ceinture, et laissant voir des bras blancs et nerveux, il provoqua les religieux à la course, au saut, et même à la lutte.

Quelques-uns parurent des émules dignes de lui dans les deux premiers jeux; mais, quoique presque tous fussent grands et bien faits, aucun n'approchait de cette taille élégante et nerveuse, qui semblait, par la correspondance de tous les muscles, être toujours dans l'attitude la moins gênée et la plus favorable. Aucun des jeunes moines n'eût osé se présenter pour la lutte, connaissant de longue main l'adresse et la force prodigieuse de damp abbé, si celui-ci, en provoquant les deux plus forts, ne les eût piqués d'honneur pour essayer de l'ébranler. Damp abbé leur laissa, pendant quelque temps, faire des efforts inutiles; et, voulant enfin terminer ces jeux, qui duraient depuis une heure, il déploya tout à coup ses forces, enleva tout à la fois ses deux adversaires à deux pieds de hauteur, et alla les porter entre ses bras aux pieds de la dame des Belles-Cousines.

Pendant ces jeux, la princesse se rappela plus d'une fois le temps où, se plaisant à voir les exercices de la jeune noblesse de la cour, elle allait souvent sur ce balcon, d'où ses regards s'attachaient avec tant de plaisir sur le jeune Saintré. Mais enfin (nous sommes forcés de le dire) déjà l'image de l'aimable Saintré ne se peignait plus si charmante à son souvenir; la comparaison qu'elle faisait de sa taille fine et légère avec celle de damp abbé, dont, en ce moment, elle était vivement frappée, ne lui rappelait qu'un jeune page, peut-être même un joli polisson. Absorbée dans une nouvelle rêverie, elle ne sentait de cette complication d'accidents divers que messire Huë avait définie si habilement par le mot *vapeurs*, qu'une vive émotion qui semblait se répandre dans toutes ses veines, et qui lui paraissait trop agréable pour en craindre la durée.

Cette émotion redoubla lorsque l'abbé, fier de son triomphe, porta ses deux compagnons à ses pieds, en lui disant :

— Madame, c'est à vous de nommer le vainqueur; et c'est de votre belle main qu'il doit recevoir le prix de sa victoire.

Elle rougit, et l'auteur laisse deviner si c'est de plaisir ou de pudeur. Elle se remit de ce premier trouble; et, tirant de son doigt une grosse et brillante émeraude, entourée de diamants jaunes :

— Damp abbé, lui dit-elle, qui pourrait ici vous rien disputer? Recevez donc de ma main ce léger prix de votre victoire dans ces jeux plus agréables pour moi que les combats souvent ensanglantés de nos tournois.

L'abbé, se jetant une seconde fois à ses genoux, présenta sa main pour recevoir la bague; la princesse, voulant la placer elle-même, serra nécessairement le doigt : ce doigt répondit si brusquement à toute l'existence de l'abbé, qu'il ne put empêcher ses lèvres brûlantes de porter un baiser sur la main qui le pressait; et ce baiser répondit si brusquement au cœur de la malade de messire Huë, qu'elle ne put en être offensée.

L'un et l'autre se levèrent enfin. L'abbé lui donnant la main, la conduisit à une calèche simple, mais commode, qu'il avait fait préparer pour lui donner le plaisir de la chasse, et lui faire parcou-

rir les belles routes de la forêt. Bientôt des fauconniers, bien montés, entourèrent la calèche ; et, peu de moments après, damp abbé, vêtu d'un habit de campagne, parut sur un beau coursier, le front couvert d'une espèce de chaperon étroit, qui se relevait par les bords, et ne tenait en rien du vaste et traînant chaperon des enfants de saint Bernard.

Damp abbé guidant la calèche dans la plaine, et les chiens faisant lever le gibier de toutes parts, bientôt des alouettes furent enlevées par les émérillons ; des perdrix furent portées à terre par le coup de talon des tiercelets ; et un héron s'étant élevé d'une touffe de roseaux, trois faucons qui furent l'instant d'après déchaperonnés, s'agitant sur le poing des fauconniers, s'élevèrent en tournant pour suivre le héron qui déjà se dérobait aux yeux, et paraissait avoir percé la nue : quelques moments après on le vit précipité par les coups redoublés des faucons, qui, l'ayant à la fin surmonté dans son vol, le frappait tour à tour de leurs talons ; et descendirent avec assez de rapidité, pour le lier dans leurs serres au moment qu'il allait toucher la terre. L'abbé s'avançant promptement, reçut de ses fauconniers la patte et les belles plumes de l'aigrette du héron, et vint les offrir d'un air galant à la princesse.

Cette chasse étant finie, la calèche prit la route de la forêt. Bientôt une collation, des glaces, des surprises de tout genre, manifestèrent la galanterie de l'abbé. Les dames exprimèrent leur étonnement : la princesse, par un effet mieux senti, ne dit rien ; se laissant aller doucement aux nouveaux mouvements de son âme, et n'ayant déjà plus de remords, elle commença à jouir sans trouble de tout ce que damp abbé faisait pour lui plaire. Cette collation augmenta la liberté qui commençait à s'établir entre eux ; et, le soleil étant prêt à disparaître, elle vit finir sans peine un jour agréablement rempli, en pensant que la soirée qu'elle allait passer pourrait être tout aussi riante pour elle.

En arrivant, les premières ombres de la nuit, augmentées par un léger orage lui firent voir la façade de l'abbaye illuminée ; et, ce fut à la clarté de vingt flambeaux de poing, que l'abbé la conduisit dans le riche appartement qu'il lui avait fait préparer. Un concert champêtre s'y fit bientôt entendre ; mais la princesse, agitée, presque oppressée par toutes ses nouvelles idées, par tous ces spectacles qui s'étaient succédés si rapidement, ne put prêter une longue attention à cette nouvelle fête, et bientôt une douce rêverie et quelques moments de repos lui paraissant préférables, elle passa dans l'intérieur de son appartement avec ses dames, et damp abbé qu'elle eût trouvé bien impoli de bannir alors d'auprès d'elle.

Le prudent et modeste auteur ne s'étend point sur les détails de cette soirée, qui fut même assez longtemps prolongée après le souper et le départ des dames. Il passe rapidement au réveil de la princesse, dont les yeux ne furent jamais si brillants. Il laisse entrevoir seulement que la dame des Belles-Cousines, entraînée par ce charme et ce pouvoir irrésistibles que messire Huë avait si bien reconnus, renfermait déjà dans son cœur de nouveaux secrets auxquels Saintré n'avait plus de part ; il peint même l'abbé paraissant le lendemain à la toilette de la princesse avec un air moins empressé, mais plus respectueux. Enfin, il fait penser que tous deux pouvaient avoir besoin des pardons que les cloches de l'abbaye annonçaient qu'il était temps d'aller mériter.

L'abbé fit les honneurs avec la même grâce que la veille ; le jour entier fut marqué par des soins nouveaux, et le soir il reconduisit la princesse à son château. Comme il restait encore cinq jours de prières pour gagner pleinement les indulgences, ils se quittèrent avec moins de regret, dans la certitude de se revoir dès le lendemain matin.

Ces cinq jours de pardons furent cinq jours de fêtes plus variées et plus ingénieuses. Semblable au jeune et rustique Cimon, qui fut dans un instant poli par l'amour, l'abbé avait promptement reçu les mêmes leçons de ce maître enchanteur qui nous fait si facilement changer de maintien et de langage. Ces cinq jours furent suivis d'un grand nombre de pareils. Un temps si doux s'écoula rapidement ; mais, trois mois d'absence de la Belle-Cousine avaient paru assez longs à la reine, pour lui envoyer un gentilhomme avec une lettre de sa main pour la presser de revenir auprès d'elle.

L'adroite Belle-Cousine, prévenue de l'arrivée de ce gentilhomme, eut soin de le recevoir dans son lit, et de faire assez intercepter le jour, pour qu'il ne s'aperçut pas que les roses du plaisir et de la santé rendaient son teint plus frais et plus brillant qu'il ne l'avait été depuis longtemps ; elle affecta plus que jamais la langueur, et, dans l'audience qu'elle lui donna, ainsi que dans la réponse qu'elle lui fit remettre le soir, elle s'excusa sur sa mauvaise santé de retourner à la cour, et sur la nécessité de continuer les remèdes favorables qu'elle avait commencés.

Tandis que le perfide amour se jouait aussi cruellement de la sécurité du brave et fidèle Saintré, ce jeune héros venait de se couvrir d'une gloire immortelle. Son bras vainqueur avait fait tomber sous ses coups les deux soudans qui commandaient les Infidèles ; il leur avait arraché de sa main l'étendard du croissant ; et les Turcs, épouvantés à l'aspect de la bannière triomphante de la croix, fuyaient de toutes parts, abandonnaient la Prusse, la Silésie, et cherchaient à se réfugier dans les marais du Pont-Euxin.

La trop digne petite-nièce des belles-filles de Philippe-le-Bel menait impunément la même vie avec damp abbé, qu'elles avaient menée avec les malheureux Lanoy, lorsque Saintré, couvert de lauriers, et brûlant d'apporter aux pieds de la dame des Belles-Cousines les trophées de sa victoire, arriva à la cour de France, après s'être séparé de son frère d'armes, monseigneur Enguerrand, qui retournait, couvert de la même gloire, à la cour d'Aragon.

Déjà Saintré avait baisé les mains de son auguste maître, et lui avait rendu compte modestement de la plus glorieuse campagne ; déjà il était chez la reine, dans l'espérance d'y voir la dame des Belles-Cousines, de recevoir le signal de la petite épingle, et de se retrouver le soir à ses genoux. Quelles furent sa surprise et sa douleur, en apprenant de la bouche de la reine même que, depuis près de cinq mois, la Belle-Cousine s'était re-

tirée dans l'un de ses châteaux, donnait rarement de ses nouvelles, et se servait même de nouveaux prétextes pour prolonger son absence! La douleur et les inquiétudes de l'âme loyale de Saintré ne portèrent que sur la langueur et la maladie qui retenaient depuis si longtemps celle qu'il adorait: il prit le prétexte de la mort de son père, et de la nécessité d'aller se faire reconnaître par les vassaux de sa baronnie; et, dès le surlendemain, suivi d'un seul écuyer, il partit, et vola vers ce château qui renfermait celle qui lui faisait aimer la vie.

Arrivé dans le parc, il apprit, par un ancien domestique de la princesse, que sa maîtresse jouissait de la santé la plus parfaite, et qu'elle venait déjà de traverser le parc, montée sur sa haquenée, suivie de ses trois dames, pour aller chasser dans la forêt. Saintré n'hésita pas à voler sur ses traces; et, dirigé par le bruit des cors et la voix des chiens, il aperçut bientôt la dame des Belles-Cousines arrêtée dans une étoile de la forêt. Voler près d'elle, se jeter à bas de son cheval, embrasser les genoux de sa dame, fut l'ouvrage d'un moment. La dame, qui ne l'attendait pas, qui ne pensait plus à lui, que sa présence accusait, fit un cri de surprise, le reconnaissant à peine.

— Ah! c'est vous, monseigneur de Saintré? lui dit-elle d'un ton assez froid (ce titre lui était dû depuis qu'il était chevalier); vraiment, je ne vous attendais pas sitôt! Pourquoi, ajouta-t-elle d'un ton plus froid, avez-vous quitté le roi votre bon maître? pourquoi êtes-vous venu me chercher ici?

Saintré, glacé, surpris, confondu, lève les yeux au ciel, les porte sur ceux de sa dame, dont il peut à peine surprendre un regard, et lui dit:

— Juste ciel! madame, est-ce bien vous qui tenez ce langage et qui recevez avec une si cruelle froideur le fidèle et malheureux Saintré?

— Si je ne me trompe, répondit-elle d'un air sec et hautain, vos propos renferment un reproche: de quel droit venez-vous troubler mes amusements?

Saintré pensa expirer d'étonnement et de douleur. Il n'avait pas la force de se relever; il avait abandonné ces genoux qu'il avait d'abord serrés si tendrement; et, la dame des Belles-Cousines était déjà prête à s'éloigner et à le laisser dans cet état, lorsque damp abbé arrive à toutes jambes, un cor passé sur son cou et dans son bras gauche, et, sans prendre garde à Saintré, dit à la dame des Belles-Cousines:

— Ne perdez pas un moment, madame, si vous voulez voir le cerf encore vivant.

La princesse frappe sa haquenée, s'éloigne brusquement avec damp abbé, sans daigner regarder Saintré, qui demeure immobile, cherche à deviner quel est cet homme qui vient d'entraîner la princesse, et fixe ses yeux tristes sur madame Catherine, qu'il voit lever au ciel les siens pleins de larmes, s'écriant:

— Ah! brave et malheureux Saintré, que les temps sont changés!

Ce peu de mots porta la lumière et le désespoir dans l'âme sensible de Saintré; mais, cherchant à confirmer ou à détruire les cruels soupçons qui, malgré lui, le pénétraient déjà; et, remontant à cheval, il suivit tristement les trois dames, qui paraissaient partager sa douleur, et ne rejoignirent qu'au pas de leur palefroi la dame des Belles-Cousines, attentive alors à voir damp abbé qui levait le pied du cerf pour le lui présenter. L'infidèle veuve avait eu le temps d'avertir son nouvel amant que le chevalier qu'il venait de voir était le célèbre Jean de Saintré, l'élève du roi, et qui possédait un château près de son abbaye.

Saintré salua profondément et d'un air sérieux la dame des Belles-Cousines en l'abordant.

— Sans doute, Sire, lui dit-elle, vous êtes venu de votre château pour voir un moment la chasse?

— Non, madame, lui répondit-il; arrivé depuis très-peu de jours de l'armée de Prusse, je n'ai paru qu'un moment à la cour. L'inquiétude que me donnait la maladie d'une grande princesse qui m'a toujours protégé, ne m'a pas permis de différer un moment de venir m'informer de son état.

— Vraiment, répondit-elle, vous aviez grand tort de vous en inquiéter: vous pouvez voir qu'il n'a jamais été meilleur qu'aujourd'hui; et même, ajouta-t-elle en regardant l'abbé qui souriait, jamais mon âme ne fut plus tranquille que depuis que je goûte ici des plaisirs qui m'étaient inconnus.

Damp abbé empêcha Saintré de répondre, en s'approchant de lui d'un air assez familier.

— Monseigneur de Saintré, lui dit-il, j'apprends que nous sommes voisins; il ne tiendra pas à moi que nous ne vivions dans la meilleure intelligence.

A ces mots, sans même écouter la réponse de Saintré, il s'approcha d'un air plus familier de la belle veuve.

— Madame, lui dit-il assez haut pour que Saintré pût l'entendre, ne me conseillez-vous pas de prier le seigneur de Saintré de venir souper ce soir à l'abbaye?

— Eh! mais, dit-elle, assez embarrassée, comme vous voudrez... Cependant... ne déchirez pas sa robe pour l'arrêter, s'il se refuse à votre invitation.

Saintré, qui se proposait intérieurement d'achever de développer un mystère qui s'éclaircissait de plus en plus à ses yeux, ne balança pas à se rendre à la légère invitation de l'abbé; et, tous ensemble ayant pris le chemin de l'abbaye, Saintré ne s'occupa que de madame Catherine pendant la route, et se contenta d'observer finement le maintien de la princesse, tandis que le présomptueux abbé l'entretenait d'un air libre, lui parlait souvent à l'oreille, et semblait plaisanter avec elle de l'air sérieux et contraint avec lequel Saintré les suivait, éloigné d'eux de quelques pas.

La joie, la magnificence qui brillèrent dans l'abbaye à leur arrivée surprirent Saintré. Il crut entrer dans un château préparé pour les noces du seigneur du lieu plutôt que dans le modeste séjour d'un disciple du sévère saint Bernard.

Le souper fut très-bon, et devint même assez gai; Saintré ne cherchant déjà plus à pénétrer les sentiments de la dame des Belles-Cousines, et damp abbé se livrant à la joie bruyante d'un riche moine qui se sent le plus fort, et que l'habitude du bonheur rend avantageux; bientôt même, excité par les regards et les applaudissements de la dame, qui déjà ne se contraignait plus, il essaya de faire quelques plaisanteries sur la chevalerie et sur ceux qui tiraient leur honneur et leur renom-



mée de cet état. Le vin, la bonne chère, les lorgneries de la dame l'emportant encore plus loin, il osa lui presser les genoux. Saintré vit le mouvement, et, quoiqu'il eût pris le parti de n'avoir plus qu'un froid mépris pour cette ingrate, il ne put s'empêcher de rougir pour elle. Le moine, animé plus que jamais, et voyant l'air sérieux et embarrassé de Saintré, se crut en droit de le plaisanter et même de le braver.

— Qu'est-ce donc, monseigneur de Saintré? lui dit-il; vous avez l'air de vous ennuyer avec nous? Le vin ne vous paraît-il pas bon, ou la pitance d'un simple religieux n'est-elle pas digne d'un chevalier souvent admis à la table des plus grands souverains?

Saintré l'assura fort qu'on ne pouvait rien ajouter à l'excellence du vin et à la bonne chère, et que d'ailleurs la présence d'une aussi grande dame honorerait la plus vile chaumière. Le moine, piqué de ce que Saintré semblait, par ce propos, dégrader un peu son abbaye et sa table, répondit brusquement :

— Tous ces chevaliers et ces écuyers, qui vont si souvent courir le monde, seraient bien heureux de trouver quelquefois de pareilles chaumières en leur chemin.

La dame sourit de la réponse de l'abbé, et, le pressant du genou à son tour, semblait l'animer à poursuivre la plaisanterie.

— Convenez, seigneur de Saintré, lui dit-il, que de tous ces ferrailleurs il en est bien peu qui soient conduit par l'amour de la gloire. Se trouvant oisifs dans une cour, ils commencent par y chercher quelque folle ou quelque beauté niaise, facile à séduire; s'ils la trouvent, ils la trompent; s'ils sont rebutés, ils gémissent, ils pleurent; et les femmes, qui ne sont que trop portées à croire aux grandes passions, en sont souvent les dupes. Mais un des moyens les plus sûrs de ces quêteurs d'aventures, c'est de faire avec éclat pour elles ce qu ils nomment des entreprises d'amour. Alors, s'attachant quelque espèce d'empreinte sur le bras, au cou ou à la jambe, ils font accroire en particulier à toutes ces pauvres dames, qu'ils les ont prises pour elles, et que c'est pour leur en apporter le prix qu'ils vont courir les plus grands hasards. Ils trouvent même un double avantage à cette feinte; l'ancien usage des grandes cours étant de favoriser de pareilles entreprises, ils savent qu'ils recevront de la bonté du maître et de la famille royale le moyen d'aller courir le monde, et de se donner du bon temps. Successivement, ils parcourent les cours de l'Europe, ne songeant qu'à s'y amuser. Les salles de bal sont leurs lices. Lorsqu'ils ont bien battu le pays, ils reviennent avec un valet menteur qu'ils habillent en héraut d'armes; et, le chargeant de mentir encore plus qu'eux, il résulte des contes les plus faux, la plus fausse renommée et le plus brillant accueil. Qu'en pensez-vous, madame? ajouta l'impudent abbé; trouvez-vous que je m'écarte de la vérité?

— Je pense, dit la princesse, que vous venez de peindre, trait pour trait, tous ces jeunes aventuriers.

— Tous! s'écria Saintré en la fixant, tous..... Ah! madame, il n'est pas possible que vous le pensiez; et, je suis étonné que la protectrice-née de la noblesse du royaume, et qui s'est montrée telle jusqu'à ce jour, la laisse avilir en sa présence, avec autant d'audace et de fausseté.

— Parbleu! monseigneur de Saintré, reprit l'abbé en l'interrompant, il peut bien y avoir quelques exceptions; mais, en général, c'est l'histoire fidèle de tous ces gens qui se couvrent de fer, et qui souvent auraient grande peur, s'ils rencontraient un véritable danger.....

— Damp abbé, répondit vivement Saintré, vous osez trop; respectez un état qui vous dote, vous protége, et vous aide à recueillir tranquillement les richesses dont souvent vous abusez. Si vous étiez d'état à soutenir les propos téméraires que vous venez de hasarder, vous subiriez bientôt la punition qu'ils méritent.

— Ma foi, monseigneur de Saintré, dit brusquement le moine, je les soutiendrais envers et contre tous, si ce pouvait être avec des armes égales, et dont je fusse accoutumé à me servir. Il est vraiment bien aisé à un homme si enveloppé de fer, qu'on aurait peine à le blesser avec une aiguille, de braver un pauvre diable de moine qui n'a que son froc et son scapulaire : mais si, pour soutenir vous-même ce que vous m'avez dit, vous me présentiez un champion qui acceptât de lutter avec moi, madame connaîtrait bientôt qui de nous deux a raison.

La dame des Belles-Cousines se pâmait de rire de cette dispute : ses yeux, ses pieds, ses mains encourageaient l'abbé, et paraissaient lui applaudir. Bientôt, perdant toute retenue, et ne cherchant plus qu'à braver et à mortifier Saintré, connaissant les forces de l'un et de l'autre, et jugeant l'abbé supérieur parce qu'elle avait déjà vu sur le préau :

— Damp abbé, dit-elle avec un rire moqueur, savez-vous ce que vous risquez par un pareil défi? et ne voyez-vous pas que le seigneur de Saintré, qui se trouve maintenant sans armes, ne doit point balancer de l'accepter?

— A la bonne heure, dit l'abbé : si le jeu plaît à monseigneur, je suis son homme. Non, parbleu, je ne m'en dédirai pas; et je serai charmé, si madame veut bien être témoin de cette lutte, et couronner de sa main celui qui remportera la victoire.

Saintré sentit bien toute la noirceur et l'adresse de celle qu'il méprisait déjà dans son âme. Mais son grand cœur ne put souffrir d'être défié par un moine insolent; il ne résista point à son premier mouvement, qui le portait à cette lutte inégale : il se leva de table le premier; et, regardant la dame avec fierté :

— C'est en effet, madame, lui dit-il à moitié bas, la seule espèce de combat que vous méritez qu'on rende aujourd'hui pour vous.

Dès que l'abbé vit Saintré debout, il quitta la table en faisant un saut de joie : il courut s'emparer familièrement de cette main charmante que mille tendres et respectueux baisers de Saintré avaient si souvent pressée, et il entraîna plutôt qu'il ne conduisit la dame dans le préau voisin. Là, dès qu'il fut arrivé, il se dépouilla promptement de tous ses habits monastiques. L'auteur rapporte qu'il ne conserva pas même le dernier vêtement

que la décence lui prescrivait de garder en présence des dames. Pendant ce temps, le modeste Saintré, servi par l'écuyer qui le suivait, rougissait de se voir forcé à rendre les armes égales, et à ne conserver aucune espèce d'avantage sur l'abbé. Mesdames Catherine, Ysabelle et Jehanne baissaient les yeux, ou se les couvraient avec leurs chasse-mouches, tandis que madame admirait damp abbé, et faisait remarquer aux autres moines, tout fiers de la valeur de leur chef, la supériorité qu'il annonçait sur son adversaire.

Saintré se présenta de bonne grâce aux bras longs et nerveux de l'abbé, qui pouvait en embrasser deux comme lui. Il se soutint deux ou trois tours avec assez assez de force : mais le moine, dès longtemps exercé dans ce genre de combat, lui tirant fortement un jarret avec le sien, les deux pieds de Saintré parurent bientôt en l'air; et l'insolent abbé, s'écriant alors :

— Ah! madame, priez un peu monseigneur de Saintré de m'épargner, l'étendit sur l'herbe, tout de son long. Tandis que Saintré se relevait assez honteux de sa chute, le moine était déjà aux genoux de la dame des Belles-Cousines.

— Madame, lui dit-il, je viens de soutenir mon dire; mais si monseigneur de Saintré veut recommencer une seconde lutte en l'honneur de ses amours, je lui ferai voir que lorsque j'ai mis bas mon scapulaire, je peux aussi bien que lui accomplir l'usage des joutes, qui prescrit de rompre une dernière lance en l'honneur des dames.

— Ah! vraiment, s'écria-t-elle, je crois monseigneur de Saintré trop galant pour se refuser à remplir cet usage; et, s'il y manquait, je le tiendrais le reste de ma vie pour chevalier de mince valeur, et lui en ferais la honte en présence de la reine et de mes Belles-Cousines.

Furieux de cette atrocité de conduite, et de ces propos d'une femme d'autant plus haïssable, qu'elle avait été plus adorée, Saintré se présenta pour la seconde fois à la lutte, et ne fut pas plus heureux. Le vigoureux moine, s'amusant de ses vains efforts, et continuant à le gaber, se plut à le mettre hors d'haleine, et l'étendit encore une fois sur l'herbe.

Cette indécente et cruelle plaisanterie n'ayant été déjà que trop prolongée, les trois dames de la princesse, qui aimaient aussi tendrement Saintré qu'elles l'estimaient, ne purent s'empêcher de faire entendre à leur dame, combien elles étaient scandalisées de voir qu'elle l'eût si longtemps soufferte; et la princesse, rentrant un peu en elle-même, revint à l'abbaye, se remit à table avec elles, et fit signe aux frères servants d'apporter les confitures et les vins de liqueur.

Damp abbé s'habilla promptement pour revenir joindre la dame des Belles-Cousines. La joie et l'audace brillaient dans ses yeux. Son orgueil monastique était bien élevé de l'avantage qu'il venait de remporter; et, puisqu'il faut tout dire, et tant il est vrai que les passions basses et honteuses avilissent le caractère, cette fière et haute dame des Belles-Cousines s'applaudissait secrètement de son choix, et d'avoir vu le plus brave et le plus renommé des chevaliers français terrassé par un moine qu'elle lui avait préféré. Emportée par l'ardeur du plaisir, elle était encore incapable de réfléchir que le véritable amour ne règne que sur des âmes sensibles et honnêtes, mais qu'il fuit avec horreur et s'envole à l'aspect du vice.

Saintré, fatigué de la lutte et froissé de ses chutes, reprenait ses habits; et, cachant la rage qu'il avait dans le cœur, il méditait sur les moyens de s'assurer une prompte vengeance.

Cette lutte, le train de vie que l'abbé menait depuis cinq mois, excitaient alors un grand murmure parmi les anciens religieux de l'abbaye. Ils se repentaient déjà d'avoir élu l'homme le moins propre à remplir les vrais devoirs de son état; et l'ancien procureur de l'abbaye leur ayant représenté que le nom et la personne de monseigneur de Saintré devaient leur être chers et respectables, et que ses ancêtres étaient comptés parmi les bienfaiteurs dont les fondations les avaient enrichis, ils craignirent, avec raison, le juste ressentiment de ce seigneur, et députèrent sur le champ deux d'entre eux pour faire les représentations les plus fortes à damp abbé, et pour exiger même de lui qu'il se soumît à tous les moyens possibles de réparer en partie la faute qu'il venait de commettre. Les députés ayant eu le temps de lui parler avant que Saintré se fût remis à table, damp abbé convint avec eux qu'il avait poussé trop loin ce qu'il osait ne nommer qu'une plaisanterie; et il promit de faire en sorte que le seigneur de Saintré l'excusât, et en perdît le souvenir.

Saintré revint peu de moments après, et parut avec un maintien qu'il affectait de rendre ouvert et riant. Damp abbé se leva avec hâte, et le conduisit respectueusement à sa place.

— Monseigneur, lui dit-il, tels sont les jeux de la campagne : et vous n'avez pas moins marqué la bonté de votre âme, en daignant vous y prêter, que vous avez prouvé son élévation, les armes à la main, à la tête des armées françaises.

C'est une espèce de supplice que de s'entendre louer par un homme que l'on hait, et surtout lorsqu'il a eu quelque avantage sur nous. Mais Saintré sut dissimuler son ressentiment; et, recevant avec une cordialité apparente les respects de damp abbé :

— En vérité, madame, dit-il gaîment à la dame des Belles-Cousines, c'est bien dommage qu'un homme de si riche taille, aussi bien fait et d'une force aussi prodigieuse, se soit consacré parmi les enfants de saint Bernard. De quelle utilité n'eût-il pas été pour le service du roi, s'il eût porté des armes? Deux seuls chevaliers tels que lui, renverseraient un escadron de nos plus braves hommes d'armes; et nous en trouverions difficilement un qui ait un air aussi martial, aussi redoutable que l'aurait été damp abbé, couvert d'une riche armure, et combattant à la tête de nos premiers rangs.

— Vraiment, répondit la dame, toujours aveuglée sur le mérite de son abbé, je crois bien que la plupart de ceux qu'on voit briller aujourd'hui dans de pareils postes, y seraient bien éclipsés par un tel gendarme.

Pour la première fois, damp abbé ne reçut cette louange qu'avec une extrême modestie.

— J'aurais pu valoir quelque chose à ce noble métier, répondit-il, si j'avais servi longtemps d'écuyer à ce seigneur de Saintré, la fleur de notre



chevalerie. Vous devez savoir, monseigneur, continua-t-il, tous les droits que vous avez dans ce monastère, dont les hommes, les trésors et les équipages seront à vos ordres, quand il vous plaira de vous en servir. C'est le moins que nous devions au petit-fils de nos généreux bienfaiteurs.

Alors Saintré, tirant l'abbé à l'écart, lui dit de l'air le plus simple et le plus honnête :

— Je suis sensible à vos offres, et je soutiendrai désormais, contre l'opinion la plus générale, qu'il est possible de trouver quelquefois de la reconnaissance dans les monastères. Vous autres bernardins, vous êtes tenus, plus que la plupart des autres ordres, à pratiquer cette noble vertu. Votre saint instituteur naquit homme de haut parage, et tenait à la maison royale par le sang. Ses enfants doivent conserver quelque chose des sentiments d'un noble cœur; et le froc, l'esprit du cloître, ne doivent pas entièrement les détruire. Mais, damp abbé, comblé des bienfaits de mon auguste et bon maître, je n'ai besoin que de les mériter par ma conduite, et de travailler à los et honneur acquérir. Je vous dirai cependant avec ingénuité, qu'arrivé depuis peu dans une dépendance de ma baronnie, il me serait bien honorable parmi mes égaux, que Son Altesse royale se trouvant dans ces cantons, elle me donnât une marque de distinction précieuse, qui serait de venir dans mon château, et de daigner y dîner demain avec vous et les dames de sa suite. Je n'ose l'en supplier; mais le seul et le premier don que je vous requière, c'est que vous tâchiez de m'obtenir l'honneur de sa présence.

— Je vous le promets, répondit damp abbé sans hésiter, et se sentant fort de tout le pouvoir qu'il avait sur elle; vous pouvez, monseigneur, le lui proposer dès ce moment en ma présence.

Quoique Saintré sentît intérieurement toute l'humiliation de ne devoir qu'à la protection d'un moine heureux une faveur qu'autrefois la dame lui eût offerte d'elle-même, il feignit de la reconnaissance pour l'abbé; et, retournant vers la dame des Belles-Cousines, il la pria, de l'air le plus respectueux, de lui faire l'honneur de venir dîner le lendemain dans son château, qu'elle ne connaissait point encore, et où elle pourrait varier ses amusements. La dame reçut la prière de Saintré avec la plus grande hauteur :

— Apprenez, seigneur de Saintré, que les belles cousines de la reine, jouissant des honneurs du banquet royal, ne peuvent accorder de telles demandes qu'aux princes de leur lignage. Quand la dévotion m'appelle dans cette abbaye, je puis sans conséquence y prendre tous les rafraîchissements qui me conviennent, et nul, tel qu'il soit, ne peut s'autoriser de cette démarche de ma part, pour me demander la même grâce. Non, non, seigneur de Saintré, je ne peux me compromettre par une faveur qui serait désapprouvée par toutes celles de mon rang.

S'il y eût eu dans le cœur de Saintré quelque reste de ses anciens sentiments, cette nouvelle marque de mépris et d'aversion de sa personne eût bien achevé de le détruire. Il n'était plus maître de son dépit, lorsqu'il aperçut l'abbé qui, prenant la dame des Belles-Cousines à part, lui parlait d'un air d'autorité, et semblait exiger d'elle qu'elle tînt la parole qu'il venait de donner lui-même. L'instant d'après, Saintré ne put douter de ce qui s'était dit. La dame le rappela avec des yeux un peu rouges, et l'air de dépit sur le front :

— Seigneur de Saintré, dit-elle, damp abbé vient de me représenter que, dans la haute faveur où vous êtes en ce moment auprès du roi mon redouté seigneur et mon cousin, il me saurait peut-être mauvais gré de vous refuser une grâce qu'il accorderait lui-même à celui qui vient de faire triompher sa bannière. Je consens donc à dîner demain chez vous; mais, ne mettez nul apparat à ce dîner; je ne prétends pas que ma visite ait l'air d'être annoncée ni marquée par une fête : c'est bien assez pour un simple baron tel que vous, qu'on n'y voie que l'effet du hasard et de la proximité de nos châteaux.

Saintré reçut avec l'air de la reconnaissance une grâce, qu'en toute autre occasion son grand cœur eût peut-être rejetée. Le repas s'acheva, sans que rien de ce qui s'était passé dans la journée fût rappelé. La dame des Belles-Cousines eut une contenance embarrassée, les dames de sa suite celle de l'incertitude. L'abbé reprit bientôt l'air d'un amant heureux qui sort de table, pour passer le soir avec celle qu'il aime; et Saintré, toujours modeste et respectueux, prit congé de la princesse, en l'assurant qu'il se conformerait à ses ordres. Nous ne rendrons point compte à nos lecteurs de tous les préparatifs auxquels il employa ses écuyers de confiance pendant une partie de la nuit; nous dirons seulement que, dans l'intérieur de son château, tout fut disposé pour un festin somptueux; et nul de ses vassaux n'étant averti de l'honneur que la princesse devait lui faire, ses avant-cours, et la cour même du château parurent désertes lorsque la princesse arriva vers le midi, montée sur sa haquenée et l'émerillon sur le poing. Ses dames la suivaient dans le même équipage; et damp abbé, en habit de campagne, faisait de temps en temps cabrer le gros roussin qu'il montait, et croyait lui faire lever des courbettes.

Les gentilshommes et les pages de Saintré s'étaient rangés en haie dans la première salle. Lorsque la princesse entra, elle affecta de dire qu'ayant été entraînée par le vol de ses oiseaux, et se trouvant à l'heure du dîner si près du château du seigneur de Saintré, elle avait espéré qu'elle y serait reçue pour s'y rafraîchir pendant quelques heures. Saintré, pour la servir à sa guise, affecta d'être surpris de l'honneur qu'il recevait; et, selon l'usage de ce temps, peut-être aussi pour abréger une conversation embarrassante, dès que le clepsidre du château sonna les douze heures, il lui présenta respectueusement sa main couverte d'un gant, et la conduisit dans un grand salon, où la table dressée achevait d'être couverte par les maîtres-d'hôtel. La dame s'étant placée dans un fauteuil doré préparé pour elle, damp abbé alla s'asseoir sans façon sur le tabouret le plus près : les dames prirent leurs chaises à dos; et Saintré, une serviette sur l'épaule, se tint debout près du cadenas de la princesse pour la servir; il ne voulut se placer à table qu'après en avoir reçu l'ordre le plus pressant, et que lorsqu'on eut posé le second service. Il n'avait pas négligé de faire mettre devant le

moine plusieurs flacons de cristal, où l'on voyait briller le vin parfumé de Cahors et le vin fumeux et agréable de Roussillon. Il savait que le voluptueux damp abbé les aimait; et que, quelque forte que fût sa tête, elle le serait encore moins que la vapeur enchanteresse de ces vins pleins de feu.

La conversation devint en effet plus vive et plus gaie au second service : la dame parut même oublier qu'elle était chez Saintré; et, le croyant bien matté, bien anéanti par sa hauteur et par les propos qu'elle lui tenait, elle eut bientôt l'air de ne s'occuper que de son amant, tandis que l'abbé prenait, à sa façon, le ton et les airs d'un petit-maître.

On complimenta beaucoup le seigneur de Saintré sur la beauté de son château, sur la bonté de ses vins, l'excellence de son repas, et surtout sur les ornements nobles, simples et militaires qui paraient son vaste salon. En effet, le roi ayant voulu que Saintré ornât le château de ses pères d'une partie des étendards et des autres trophées qu'il avait remportés sur les Infidèles, ils étaient élevés contre les murs du salon, et entremêlés de riches armures de toute grandeur, lesquelles, portées sur des pieux façonnés avec dessin, montraient d'un seul coup d'œil le harnois complet dont, en un jour de bataille, un chevalier devait être couvert. Saintré saisit adroitement cette occasion de faire renaître l'entretien de la veille : il fit remarquer à ceux qu'il avait à sa table, les grandes et fortes armes d'un des soudans qu'il avait tué de sa main; et il leur fit observer qu'il y avait bien peu d'hommes assez robustes pour les supporter et s'en servir.

— Ma foi, monseigneur, dit damp abbé, s'il ne fallait que les porter pendant deux heures, courir, sauter même avec pour les gagner, vous trouveriez facilement tel qui souscrirait à ce marché.

— Peut-être bien, répondit Saintré; je crois même que si quelqu'un pouvait gagner le pari, ce serait un homme de votre taille, et qui serait aussi robuste que vous : car le soudan qui les portait était le plus redoutable Turc dont j'aie jamais éprouvé la valeur; et je n'aurais pu lui donner la mort, si son haubert mal attaché ne m'eût offert un passage pour lui plonger mon épée dans le côté... Au reste, ajouta-t-il, si je croyais qu'elles pussent vous servir, je serais charmé de vous les offrir, sans vous proposer de les gagner par une semblable épreuve.

La dame des Belles-Cousines fut absolument la dupe de l'air de politesse et même d'amitié que Saintré avait pris en parlant; et, curieuse de voir à quel point ces belles armes pouvaient relever la riche taille de ce damp abbé, qu'au fond de sa pensée elle regardait déjà comme un héros, elle l'excita elle-même à les éprouver.

— Parbleu, dit à la fin l'abbé, en buvant une large coupe pleine de vin de Roussillon, je me souviens d'avoir dans mon église un grand et vieux saint Georges tout délabré, à moitié couvert d'armes rouillées : si monseigneur de Saintré veut me mettre à l'épreuve, sous la condition de me donner celles-ci, je vais essayer de les gagner pour remettre mon saint Georges en honneur.

Tout le monde applaudit à la proposition de l'abbé, qui se leva de table et se dépouilla promptement de ses habits; tandis que Saintré préparant les différentes pièces du trophée d'armes, se disposait à les lui attacher lui-même. Il ne manqua pas de les joindre fortement par de doubles nœuds qu'il fit à chaque lacet; et, dès qu'il eut pris les mêmes précautions pour le casque, il profita du temps où damp abbé, se promenant d'un air comiquement martial, arrêtait ses yeux sur ceux de la dame des Belles-Cousines et des autres dames. Alors, il se couvrit lui-même de ses armes ordinaires, qu'un de ses écuyers affidés lui laça dans un instant. Damp abbé se panadait et s'enflait des éloges que la faible princesse lui prodiguait, et se plaignait seulement de ce que le maudit casque était bien plus lourd que son chaperon, lorsque tout à coup il vit paraître Saintré armé de toutes pièces, suivi d'un héraut d'armes et de ses livrées, qui portaient deux rondaches, deux épées de combat et deux dagues. Au même instant, on vit les deux portes de la salle occupées par des hommes d'armes, qui présentaient la pointe de leurs lances et de leurs épées.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Saintré, s'écria la dame des Belles-Cousines, très-effrayée, que prétendez-vous donc faire?

— Rien que de très-juste, madame. Hier monsieur l'abbé me provoqua chez lui à une espèce de combat dont il connaît depuis longtemps l'usage : vous eûtes l'air de l'approuver, et vous sûtes même par vos propos me forcer de me rendre à son défi; moi je provoque à mon tour damp abbé, à la seule espèce de lutte que j'aie apprise; et vous êtes trop juste, madame, pour ne le pas presser aussi de ne me pas refuser.

Pendant ce temps, le héraut d'armes offrait le choix des haches, des épées et des dagues à damp abbé, qui les refusait constamment et avec une mine très-piteuse et très-embarrassée.

— Arrêtez, Saintré, Saintré, s'écria la dame des Belles-Cousines en prenant le plus grand air d'autorité, arrêtez ou craignez les plus cruels effets de mon indignation!

Mais, Saintré perdant enfin toute patience, s'approcha d'elle, la prit par le bras et la fit rasseoir sur son fauteuil.

— Osez-vous bien encore, s'écria-t-il, perfide et déloyale que vous êtes, vous servir de votre auguste rang, après vous être avilie par votre honteuse faiblesse pour un coquin de moine, à qui vous avez sacrifié le plus fidèle et le plus loyal de tous les amants? Non, je ne vous reconnais plus pour la souveraine de mon âme, ni pour la cousine de mon roi; non, vous n'êtes plus à mes yeux que la créature la plus coupable qui respire : et toi, malheureux, ne balance plus à te servir de ta force et des armes à l'épreuve dont je t'ai couvert; défends ta vie contre moi, ou dans l'instant je te fais jeter par les fenêtres de mon château, armé comme tu l'es, et tu périras aux yeux même de ta lâche et indigne maîtresse.

Le moine qui vit alors que son unique ressource était de se défendre, se confia dans sa force prodigieuse, et se saisit d'une hache et d'autres armes que le héraut lui présentait. Lorsqu'il eut choisi, Saintré reçut les mêmes armes de la main du héraut; et damp abbé, plus haut que son adversaire de toute la tête, courut de désespoir sur lui,

espérant l'anéantir d'un seul coup. Mais l'adroit et valeureux Saintré détourna ce coup du dos de sa hache d'armes, et, sans vouloir en frapper le moine à son tour, il lui en porta seulement la pointe à la visière. Il l'enferra, et le prenant du fort au faible, il le fit reculer dix pas jusque sur un des tréteaux de la table, sur lequel damp abbé tomba lourdement, faisant retentir la salle de sa chute et du bruit de ses armes. Il demeurait immobile sous la hache tranchante de Saintré, qui semblait se préparer à lui couper la tête, lorsque la dame des Belles-Cousines s'écria douloureusement :

— Arrêtez, arrêtez; hélas! Saintré, qu'allez-vous faire?

— Le punir à vos yeux, s'écria celui-ci, ô la plus déloyale de toutes les femmes! mais son infâme sang ne sera point répandu par ma main.

A ces mots, il releva la visière de damp abbé, qui perdait la respiration, et étouffait dans son casque.

— Tu seras seulement puni, dit-il, comme doivent l'être tous les blasphémateurs, des propos injurieux que ta bouche impie a vomis contre l'ordre sacré de la chevalerie, et contre ceux qui le composent.

Alors, il lui saisit la langue qu'il tirait pour reprendre haleine, et se contenta de la percer légèrement de sa dague.

Saintré voyant ensuite que la dame des Belles-Cousines était évanouie sur son fauteuil, et que ses dames effrayé s étaient en pleurs autour d'elle, sa belle âme s'émut encore par un mouvement de pitié. Il se tourna vers les trois dames, et levant les yeux au ciel :

— Pouvais-je faire moins, leur cria-t-il? Je pars; ayez encore pitié d'elle, quelque indigne qu'elle soit de vos soins.

En achevant ces mots, il remarqua la ceinture bleue que portait la dame des Belles-Cousines, et qui était alors l'emblème de la loyauté : il ne put le souffrir, et, dénouant cette ceinture, il la mit dans son aumônière et s'éloigna. Tout était préparé pour son départ : il monta à cheval et abandonna la princesse à ses remords, le moine à ses soins, son château à ses concierges.

Peu de jours après, Saintré rejoignit la cour, et fit observer à tous ses gens le plus profond silence sur l'événement singulier qui venait de se passer.

Quinze jours après, la dame des Belles-Cousines ne pouvant plus prolonger une absence dont la reine commençait à se plaindre (car elle n'avait pu se refuser à quelques légers soupçons), rejoignit aussi la cour, qui, revenue de la campagne, se trouvait rassemblée dans le vaste hôtel de Saint-Paul. Elle fut reçue à bras ouverts par la vertueuse Bonne de Luxembourg, et dut bien rougir en se voyant dans les bras de cette illustre reine et dans ceux de mesdames de Berri, de Bourgogne et d'Anjou, ses belles cousines. L'arrivée de la belle veuve occasionna des fêtes, dans lesquelles Saintré se trouva, près d'elle, aussi respectueux et avec l'air aussi attaché qu'il avait toujours paru l'être à son ancienne protectrice.

Un jour, après le dîner de la reine, toutes les belles cousines et quelques seigneurs distingués, tels que Saintré, furent admis dans l'intérieur des appartements, dont les huissiers interdisaient l'entrée au reste de la cour. Quoique le désœuvrement et l'ennui ne pussent jamais se faire sentir dans une si noble et illustre société, la reine n'était pas fâchée qu'on lui contât quelquefois des histoires, et comme personne ne racontait plus agréablement que Saintré, ce fut lui que la reine choisit, ce jour-là, pour lui demander une anecdote qui pût l'intéresser. Saintré prit son parti; mais, ce ne fut qu'après avoir bien assuré qu'il ne pouvait croire que tous les faits fussent exactement vrais dans l'histoire singulière dont on venait, disait-il, de lui envoyer les détails du fond de la Hongrie. Ensuite il raconta, devant tout le monde, l'histoire fidèle de ses amours avec la dame des Belles-Cousines, et ne supprima aucune circonstance des événements arrivés dans l'abbaye, et, en dernier lieu, dans son château.

La reine se montra très-scandalisée : elle dit que la dame lui faisait horreur et méritait la punition la plus éclatante. Mesdames de Bourgogne, de Berri et d'Anjou, la comtesse de Périgord, la belle et vertueuse dame de Graville enchérirent sur le genre de cette punition, et imaginèrent tout ce qu'elles crurent de plus déshonorant et de plus cruel. Le tour de la dame des Belles-Cousines étant venu, Saintré ne put s'empêcher de lui dire aussi :

— Et vous, madame, quel est votre avis?

La dame, trop accoutumée à braver les remords, n'osa pas excuser l'héroïne de l'histoire; mais elle blâma fortement la conduite du chevalier : elle le trouva inexcusable d'avoir porté si loin la vengeance, et surtout d'avoir osé enlever la ceinture bleue de son ancienne dame et bienfaitrice. Saintré, piqué de ce qu'elle avait pris un ton très-haut en prononçant ces dernières paroles, lui laissa entrevoir un bout de cette même ceinture qu'elle seule aperçut, et il la cacha presque aussitôt. Ce fut la fin de sa vengeance et de son amour.

FIN DU PETIT JEHAN DE SAINTRÉ.



